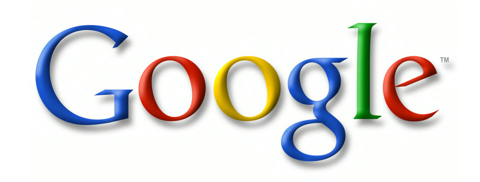
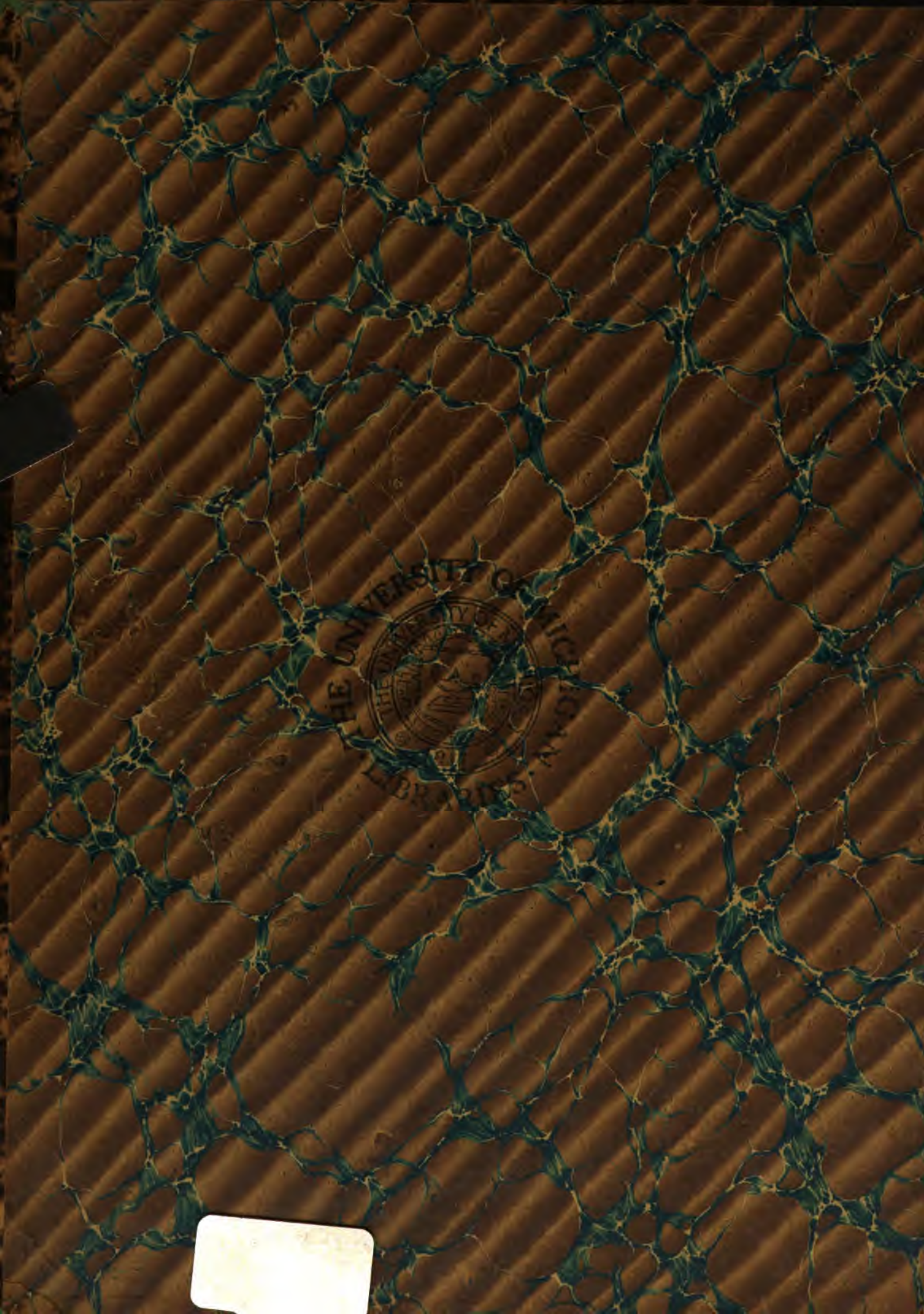
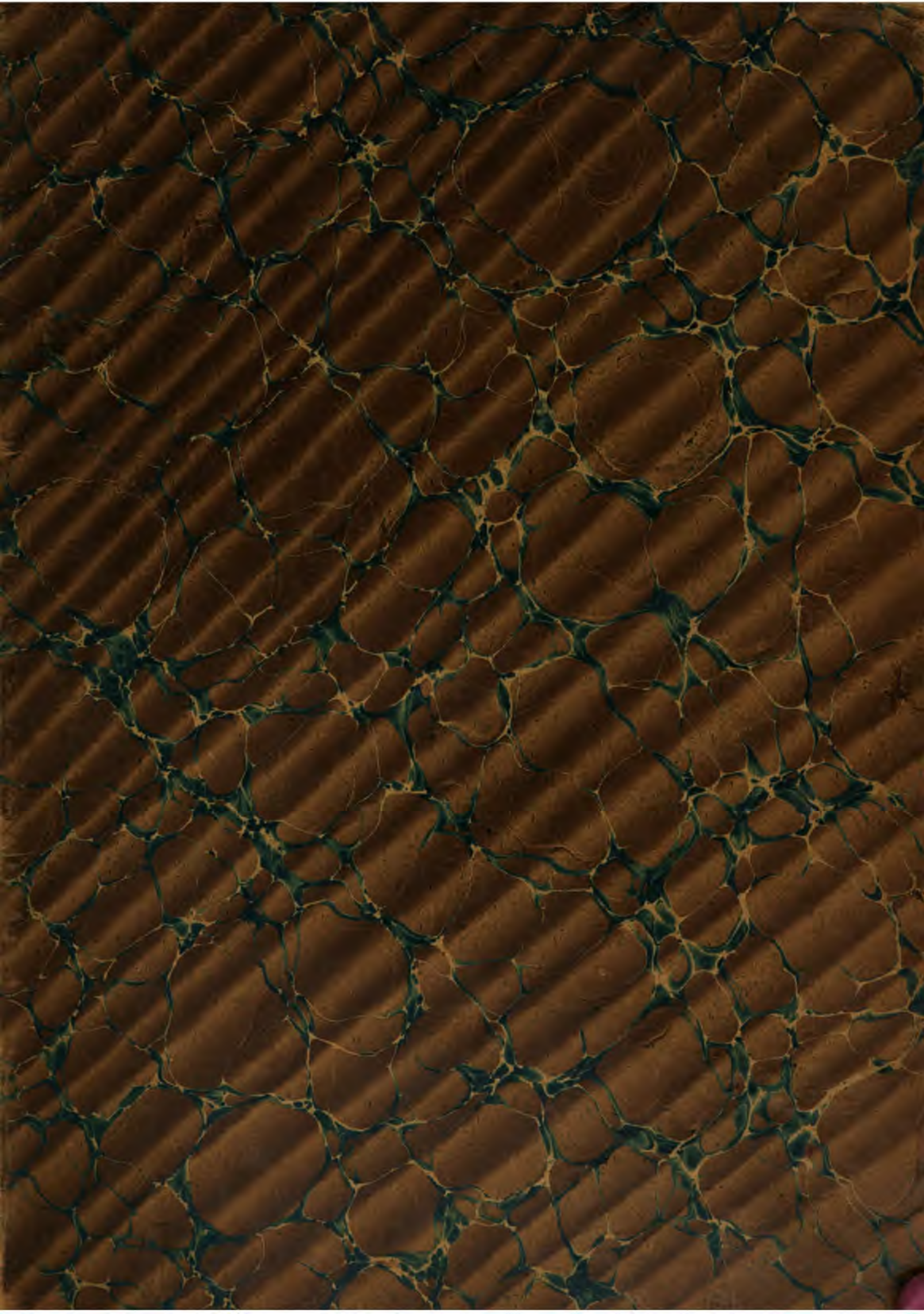





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES



15.ão

LA FRANCE ET SES COLONIES

16512. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus. 9

LA FRANCE

ET

SES COLONIES

PAR



ONÉSIME RECLUS

TOME SECOND

NOS COLONIES

OUVRAGE CONTENANT

DEUX CENT CINQUANTE-DEUX GRAVURES

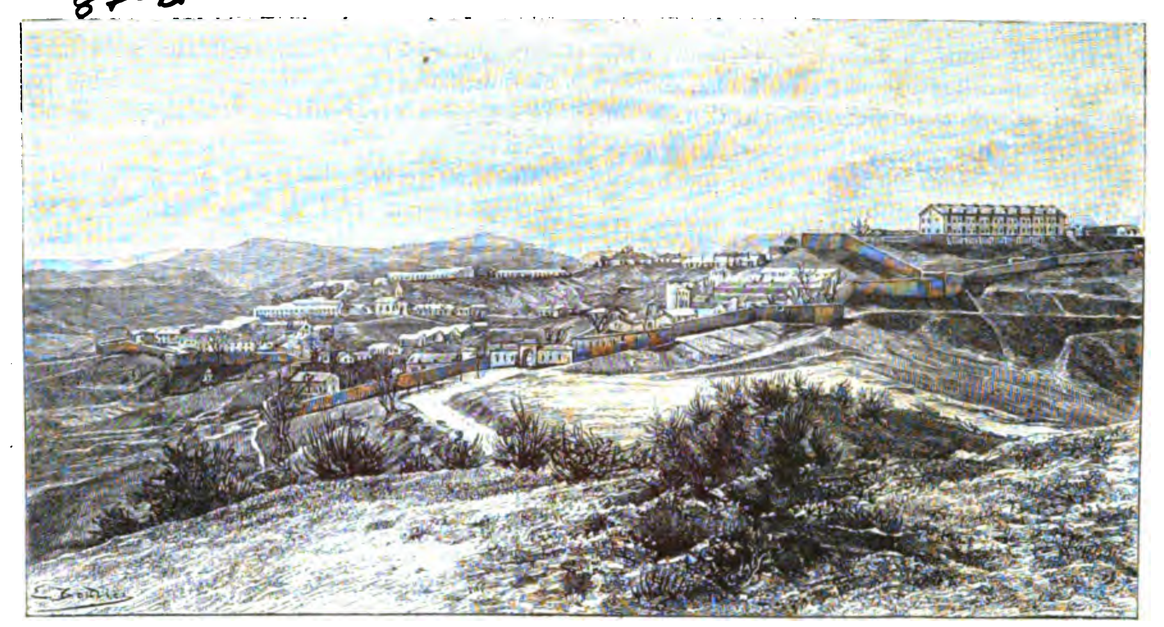
ET DIX-HUIT CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889



La crète des Aït-Iratèn. Fort-National. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

II

NOS COLONIES

ALGÉRIE

CHAPITRE I

DE L'AURORE DE L'HISTOIRE A 1857

I. L'Alger des Igâouaouèn. — « Comprenez, ô vous qui savez comprendre! L'El-Djézaïr[1] des Igaouâouèn est tombée. Ce qui arrive aux Aït-Iratèn ne s'était jamais vu depuis le commencement du monde! »

Ainsi chanta, dans sa douleur, l'homme d'Azouza, poète berbère, en 1857, quand les Français assirent leur camp sur la crête des Aït-Iratèn, là où ces montagnards avaient leur marché, leur champ du conseil, leur lieu de réunions tumultueuses, même sanglantes, leur place d'armes, le centre de leurs forces d'attaque et de résistance. Jamais le Romain n'y avait dominé, ni l'Arabe, ni le Turc. On méprisait de là-haut le fond du Sébaou, la vallée du nord où ces conquérants passaient et repassaient; on vénérait au sud les murs, les tours, les bastions du grand Atlas neigeux des Kabyles, le Jurjura[1] que les Latins avaient appelé Mont de Fer.

Tout cela, le Roumi d'au delà des mers venait de le violer indignement, et le Jurjura libre était devenu la Montagne esclave!

Les Igâouaouèn du chant d'Azouza, c'est la con-

1. Alger.

1. On affirme que Jurjura, et non pas Djurjura ou Djerdjera, est la vraie forme du nom, la forme berbère.

fédération de tribus, disloquée maintenant[1], dont les Arabes ont défiguré le nom en Zouaoua, comme nous-mêmes nous avons transformé les Zouaoua en Zouaves, alors que nous créâmes avec des contingents indigènes les fameux régiments qui furent d'abord mixtes, puis entièrement français.

Les Aït-Iratèn sont les Beni-Raten des Arabes, fédération aujourd'hui brisée qui s'agitait, avec l'impatience et l'indiscipline du Berbère, dans la confédération plus vaste des Zouaoua.

Et l'El-Djézaïr des Igâouaouèn, la ville d'Ichéraouièn, c'était, dans la bouche des arabophones du bas pays, le Souk-el-Arba ou le Marché du Quatrième jour de la semaine, le Marché du Mercredi. C'est aujourd'hui le Fort-National[2], l' « épine dans l'œil de la Kabylie », « le Fantôme blanc[3] qui dit à la Montagne : « Souviens-toi! »

En posant leur camp, puis en plantant leur ville du Fort-National à la place d'Ichéraouièn abattue, sur le plateau brusquement incliné de Souk-el-Arba, à 916 mètres au-dessus de la mer, les Français achevaient la conquête de l'Algérie. Ils étaient maîtres de l'Atlas oriental, du Bas-Atlas, par opposition au Haut-Atlas, au Déren, au mont de Maroc, jusqu'à ce jour indépendant.

Il leur manquait bien le pays de Tunis la savante, extrême orient de ce puissant pilier qui d'après les anciens portait le poids du monde; mais la Tunisie, Tell, Steppe et Désert, nous a coûté moins de sang que mainte citadelle berbère des Kabylies ou mainte oasis des Saharas. Les Tunisiens, race molle, ont courbé presque bénévolement l'échine, et l'on peut dire qu'ils sont entrés sans douleur dans l'unité française.

C'est donc en 1857, par la prise du Saint des Saints des Iratèn, que finit la guerre africaine qui durait depuis 1830, tantôt là, tantôt ici, tantôt partout à la fois.

Avant de devenir française, ou plus véridiquement franco-berbère, l'Algérie avait porté quatre jougs : elle avait obéi au Punique, au Romain, à l'Arabe, au Turc. Entre le Romain et l'Arabe, le Vandale, puis le Grec, l'avaient passagèrement enchaînée.

II. Les Carthaginois. — Carthage procéda de cités phéniciennes parlant un langage sémitique frère du chaldéen, de l'hébreu, de l'arabe. Parmi ces cités brillaient Tyr et Sidon, les deux villes perverses qui « seront traitées avec rigueur au jour du jugement ».

Hommes de la racine du Liban d'Asie, des Phéniciens vinrent s'établir à la racine de l'Atlas d'Afrique : non pour y semer le froment, greffer l'olivier, planter le figuier ou la vigne. La Phénicie était alors ce qu'est présentement l'Angleterre, et le commerce était sa loi, sa foi, sa vertu, son droit, son génie.

Une de leurs colonies, faite de Sidoniens, naquit à côté de plusieurs autres sur la rive aujourd'hui tunisienne, littoral alors très frangé, car le golfe-lac, l'étang de Tunis avait, en ces temps reculés, plus de profondeur, plus d'amplitude que maintenant, et le fleuve Makarat, notre Medjerda, n'avait pas encore empâté des caps, uni des îlots, comblé des baies autour de sa vagabonde embouchure.

Vers 900 ou 850 ans avant le Christ, l'héroïne de Virgile, Didon, demi-fabuleuse, amena des Tyriens parmi ces Sidoniens; la colonie accrue s'appela désormais Villeneuve ou Villenouvelle, ce qui se disait en langue phénicienne Kiryath-Hadéchat ou, plus brièvement, Kartadach : d'où le Carthage des Latins.

Au bout de quelques siècles Carthage devint comme un New York, un Londres, un Liverpool, trafiquant avec tout le monde connu; elle envoyait des pionniers de découverte, elle installait des hommes de comptoir sur toute rive accessible à ses navires, elle soudoyait des mercenaires pour défendre ses entrepôts, et, tantôt achetant, tantôt guerroyant à l'aide de sa « légion étrangère », elle finit par présider aux destinées de l'Afrique du Nord, de l'Espagne, de la Corse, de la Sardaigne; — de la Sicile aussi, où l'attendait le destin : pour son malheur elle y rencontra les Romains aptes au javelot parmi des Grecs aptes à la lyre.

Malgré l'audacieux génie d'un généralissime comme Rome elle-même n'en éleva jamais, Carthage succomba, par la force des obscurs décrets du sort, et parce que la caste des marchands ne prévaut jamais éternellement contre la race des laboureurs; or la ville du Tibre était rustique, tandis que la ville d'entre étang, mer et Makarat était boutiquière.

Le domaine africain de Carthage commençait à la frontière des Hellènes de la Cyrénaïque et ne finissait qu'à la mer Océane. Il embrassait donc ce que nous appelons aujourd'hui la Tripolitaine

1. Si elle subsistait encore, l'alliance des Igâouaouèn aurait environ 150 000 âmes.
2. De 1857 à 1870 son premier nom français fut Fort-Napoléon.
3. Fantôme blanc : de ce que, vu de loin, le fort est blanc, sur le vert et le gris des coteaux et des monts.

(sans le plateau de Barka), la Tunisie, l'Algérie et le Maroc : soit tout le Tell avec ses Steppes et son liséré de Sahara.

Quel fut, au vrai, le labeur de Kiryath-Hadéchat, mère d'Annibal, dans la rude immensité de l'Atlas? Qu'y trouva-t-elle, qu'y détruisit-elle, qu'y remplaça-t-elle? Qu'y versa-t-elle de son être, de son esprit, de sa langue, dans la race qui vivait là depuis des siècles et des siècles, après confusion et fusion d'éléments africains, européens, asiatiques, car les Numides d'alors, nos Berbères, avaient déjà tous ces sangs dans la veine?

Nous ne le saurons jamais bien. Ce que nous n'ignorons pas absolument, c'est que la langue punique acquit un assez beau domaine sur la Medjerda, sur la Seybouse et, plus au sud et plus à l'orient, dans la Zeugitane, la Byzacène, jusqu'à toucher les Grecs de la Pentapole[1] par delà le pays des Lotophages. Elle y vivait encore, d'une vie forte, pleine, intense, cinq cent cinquante ans après la ruine de Carthage, quand saint Augustin évangélisait les Provinciaux et les Numides dans le Tell, où résonnaient alors trois grands idiomes : celui de Masinissa, celui d'Annibal, celui des Scipions.

Le plus vieux des trois sur ce sol antique était la langue de Masinissa, le jeune vieillard de quatre-vingt-huit ans qui, sans selle, presque sans frein, lançait son cheval barbe au plus épais des bataillons carthaginois. Impitoyable ennemi du Punique, il aidait le Romain et, croyant servir son peuple, il forgeait pour lui les maillons de l'esclavage. La langue d'Annibal était le phénicien, tel que l'avaient fait dix siècles d' « africanisme ». C'est en latin qu'un Scipion commandait l'armée de Romains et de Numides qui vainquit Annibal à Zama, bourgade encore énigmatique dont aucune borne milliaire, aucune dédicace, aucune inscription ne nous a révélé le site; en latin aussi qu'un autre Scipion mena ses Italiens et ses Africains au dernier assaut de Carthage. Mais déjà Rome n'était plus Rome : elle préférait Athènes à la ville aux Sept-Collines (comme aujourd'hui maint Français, l'Angleterre à la France), et c'est en grec que, devant les flammes de Carthage, le général romain s'épouvanta de l'avenir de Rome.

Ville nouvelle, si vieille déjà, Kartadach brûlait, d'un feu montant jusqu'au ciel, qui séchait à la fois le sang de la défaite et celui du triomphe. Scipion Émilien trembla pour les fils de la Louve, et deux vers d'Homère tombèrent de ses lèvres :

Εσσεται ἦμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
Καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

« Un jour viendra où périront l'Ilion sainte, et Priam, et le peuple de Priam valeureux! »

III. Les Romains. — Les Romains prirent la Carthage carthaginoise en l'an 146 avant Jésus-Christ; en l'an 439 de notre ère, Genséric, roi des Vandales, peuplade barbare qui, par l'Espagne, arrivait de l'Europe, les chassa de la Carthage restaurée, latinisée.

Ces Vandales, guerriers du Nord que le Sud délaya et déblaya comme la neige, étaient des Germains, soit purs, soit mêlés ou accompagnés de Slaves ou de toute autre nation, car les grandes vagues de peuples où sombra Rome s'écroulèrent çà et là les unes sur les autres.

Ainsi les Romains dominèrent presque durant six cents années en Afrique — autant qu'en Espagne et qu'en Gaule.

D'où vient donc que l'Ibérie, la Celtibérie, la Celtie restèrent latines, tandis que Rome ne laissa rien d'elle en Afrique, sinon des temples, des arcs de triomphe, des amphithéâtres et des théâtres, des inscriptions et des nécropoles où des noms berbères se heurtent à des noms romains?

Cette inassimilation de l'Afrique du Nord par les assimilateurs et modeleurs du vieux monde eut probablement pour cause éminente l'énorme écart entre la langue du maître et celle de l'asservi. Le latin et le celte étant frères, tout au moins cousins, le Gaulois s'appropria sans trop de peine le verbe « impérial » : si les mots différaient, bien qu'étant l'efflorescence de racines communes, l'esprit immanent des deux idiomes était le même, et, par un instinct obscur, le Barbare versait presque sans s'en douter dans le langage et dans la pensée du Romain. Tandis qu'en Afrique il n'y avait aucune commune mesure entre le latin de l'envahisseur et le berbère ou le punique de l'envahi. Les trois langues étant « incommensurables », les trois peuples restaient chacun dans son compartiment, sauf les défections au profit de l'élément latin, dans les villes et tout autour des villes : qui pour le profit, qui pour les honneurs, qui par bassesse et pour la volupté de la trahison.

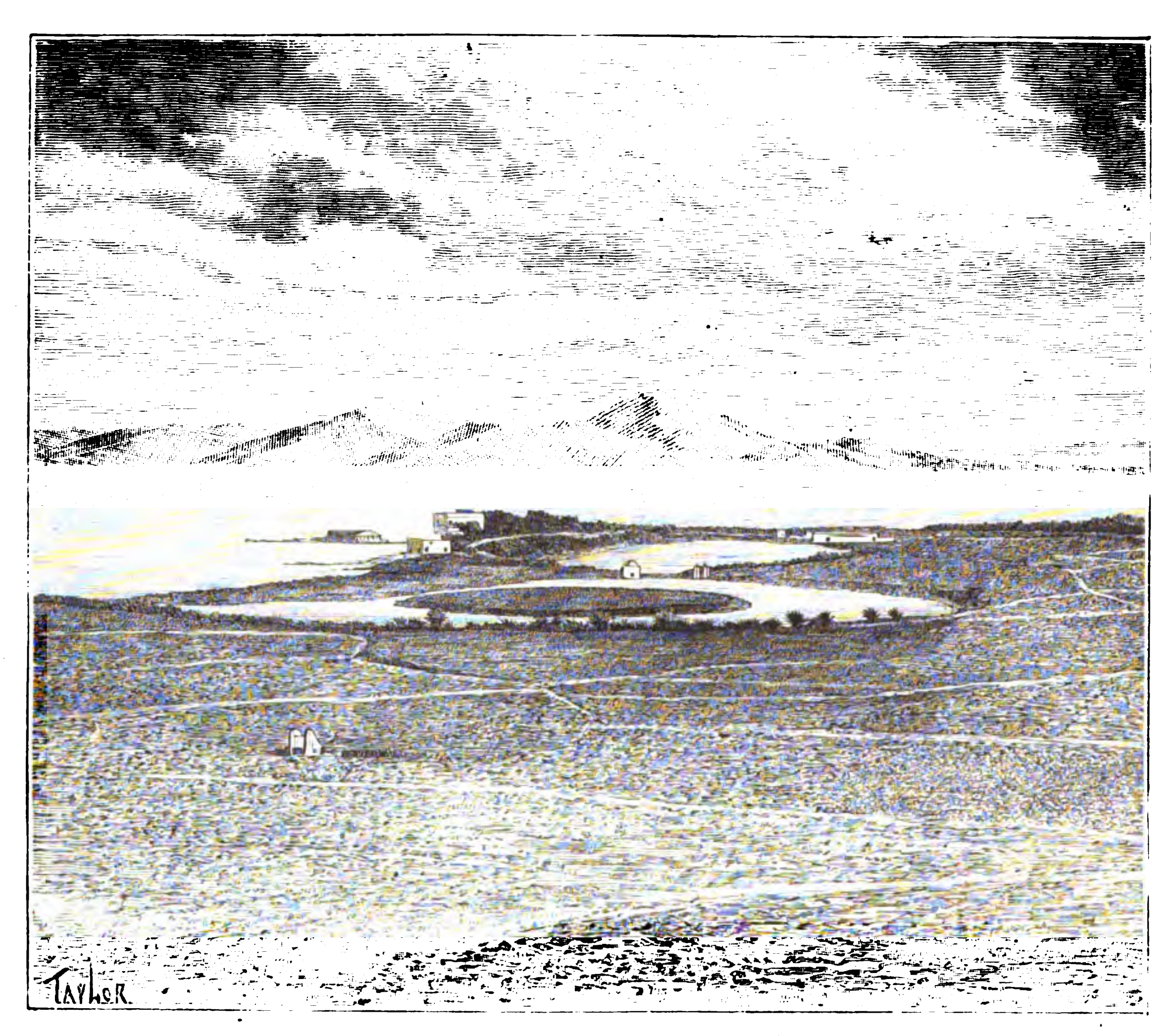
A l'écart des verbes s'unissait la différence

1. Cyrénaïque, aujourd'hui plateau de Barka.

ethnique, évidemment bien plus grande entre l'Italien et le Phénicien ou le Berbère qu'entre le fils de la soleilleuse terre de Saturne et l'enfant des bois et marais de la Celtie; les conquérants et les conquis du nord de l'Afrique n'avaient pas, comme dit Mardoche, le crâne fait de même; ils pensaient autrement, et le Latin, ne donnant point la langue latine à l'Africain, ne lui détourna point non plus son âme.

Rome ne fit rien pour fléchir les cœurs rebelles.

Elle fut ici comme ailleurs la race pratique, juridique, âpre, fiscale, habile à tirer du vaincu toute sa substance, non pour enfouir l'or comme



Les anciens ports de Carthage. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

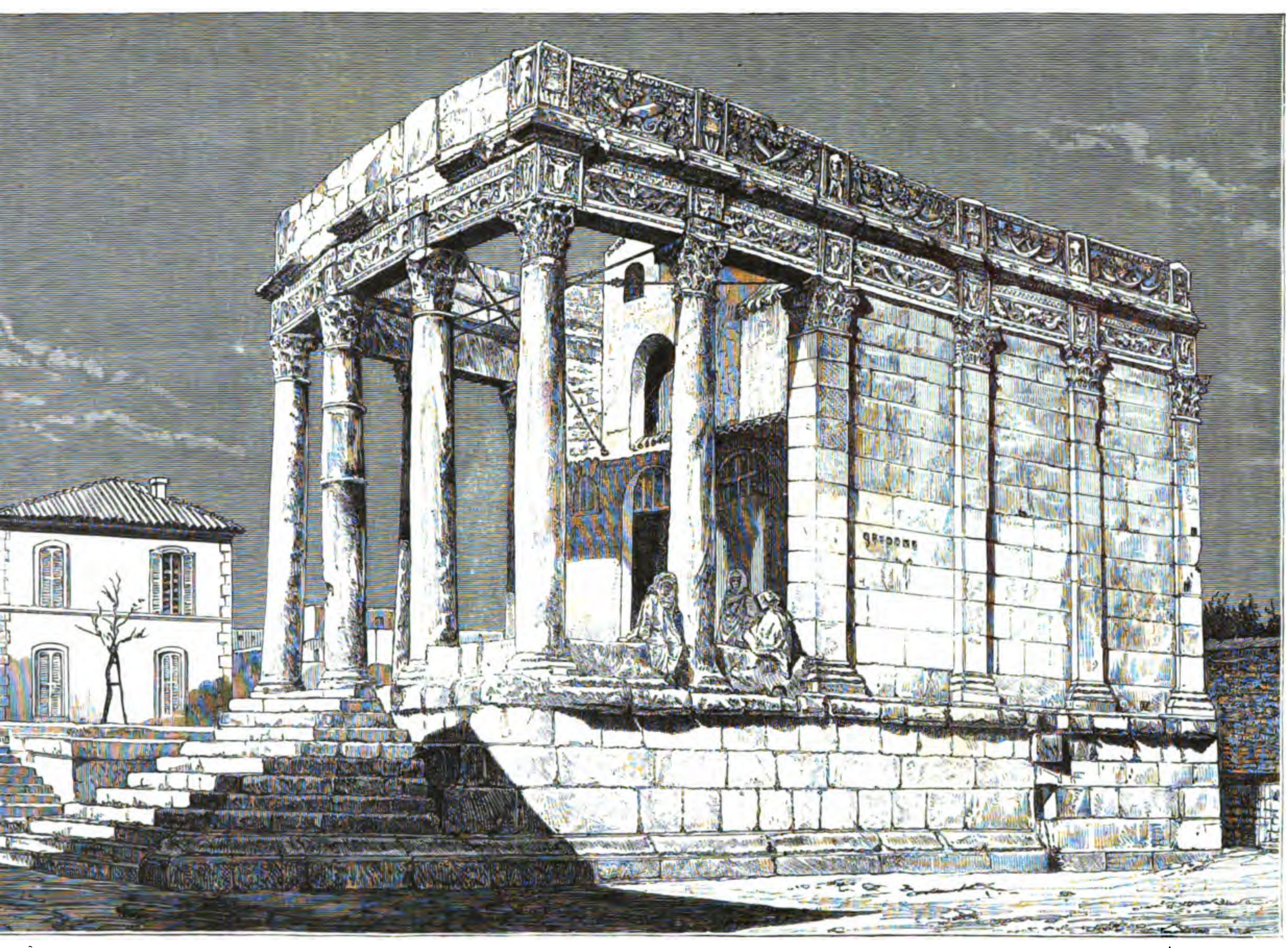
l'avare, mais pour le répandre en vanités, en luxes fous, en plaisirs abominables.

Elle ne bâtit point un pont d'amour entre les Italiens et les Numides.

Victorieuse, elle resta rogue, revêche, enfermée dans l'orgueil de son nom.

Elle versa sur la Province, la Numidie, les Maurétanies, des spéculateurs plutôt que des colons, et l'on peut croire qu'en ses cinq ou six siècles de règne elle envoya moins de paysans à toute la rive libyenne, de Tacapi[1] à Tingis[2], que la France en cinquante ans, de La Calle à Nemours, littoral presque deux fois moindre. La splendeur de ses villes du Tell était faite de l'obscur travail des Africains, seuls ou presque seuls ouvriers du sol. En réalité, Rome ne fut pas colonisatrice : elle asservit, elle

1. Gabès.
2. Tanger.



Rome ne laissa rien d'elle en Afrique, sinon des temples, des arcs de triomphe (temple de Minerve à Tébessa). — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie.

tint d'une main dure, sans broncher, elle administra savamment.

Elle ne se soucia point de tenir le serment d'Annibal la veille du jour où il écrasa les Romains à la bataille du Ticinus[1]; Carthage non plus, injuste, avide et sèche autant que Rome, ne s'en était pas souciée : « Je le jure, s'écria le grand agresseur des Latins devant son armée demain victorieuse, je le jure : qui de nous était serf sera libre; qui de nous était sur la terre d'autrui sera propriétaire; et si je mens, que ma tête soit brisée comme celle de cet agneau ! »

Aussi les Numides fraternellement couchés dans la mort à côté des Latins en des nécropoles communes n'avaient point été leurs frères pendant la vie. A l'exception des assimilés, c'est-à-dire de ceux qui s'élevaient au droit de latinité ou, plus haut encore, au droit de cité, par leurs services dans la guerre ou dans la paix, par leur mérite, leur souplesse ou leur argent — et ce fut toujours l'infiniment petit nombre, — tout le reste de la Libye soumise resta menu peuple, valetaille et ribaudaille, gent taillable et corvéable, foule honnie par le maître du *latifundium*[2] dont elle piochait les terres, par le prêteur usurier dont sa ruine emplissait l'escarcelle, par le marchand dont elle faisait l'opulence, par l'homme de loi qui l'engluait dans les longs procès. Or l'homme de loi, le marchand, le prêteur, le latifundiaire, c'était Rome, et c'était la colonisation latine.

Voilà pourquoi la glorieuse République et l'Empire universel issu du Tibre étrusque bâtirent ou renouvelèrent et ornèrent en vain mille villes en Afrique, dont cinq cents, plus ou moins, dans ce qui est aujourd'hui Tunisie, et cinq cents dans ce qui est Algérie.

Les Romains n'ayant point absorbé l'Indigène, l'Indigène les absorba dès que Rome, dépérissant en Europe, périt tout à fait dans la Libye punique et dans la Libye numide et maurétanienne.

D'ailleurs (Maroc à part) la « Ville » avait moins entièrement soumis l'Afrique en six cents ans que la France en cinquante. Elle n'avait ni dompté les « Cinq Nations » du Jurjura, ni muselé tous les hommes des hauts plateaux d'Alger et d'Oran, ni descendu bien loin dans le Sahara de Constantine. Et les tribus dont elle avait reçu foi et hommage ne cessaient de se rebiffer contre elle, les unes dans le Mont, les autres dans le Steppe ou sur le penchant du Désert.

1. Tessin.
2. « Grand domaine ».

En dehors de ces rébellions (plus d'une fut longue, sanglante, dix fois revivante quand on la croyait morte), et mise à part l'impitié du fisc, non moins que celle de l'expropriation procédurière, l'Afrique du Nord prospéra, comme à cette heure elle prospère en nos mains, malgré l'inflexible « justice » qui ne cesse de « saisir », puis de vendre au profit des hommes d'argent le haouch ou henchir de l'indigène et le pauvre lopin de terre du colon dévoré par l'usure.

La Province, les Numidies, les Maurétanies furent habilement gouvernées; leurs villes, même les moindres, ce que nous appellerions aujourd'hui des bourgades, brillèrent d'élégance; chacune eut ses temples à divers dieux, ses arcs triomphaux, ses statues, ses voies bordées de tombeaux, ses jardins, ses thermes, son théâtre, son aqueduc allant chercher l'eau sans souillure, souventefois très loin, même par delà l'aride horizon des monts fauves. Et, l'Atlantide n'étant point chaque année visitée par un Nil en crue, on ne perdit aucune larme de la pluie, aucun flot du torrent, aucun murmure de la source : barrages, citernes, canaux, rigoles, rigolettes, Rome n'oublia rien pour arroser les champs d'Afrique.

IV. Les Vandales. — Le moment vint où Rome dut payer toute sa dette, qui était lourde : la haine du vieux Caton, les injustices du Sénat, les ignominies de la « foi romaine », plus fourbe que ne l'avait été la « foi punique », Carthage éviscérée malgré Melkarth, l'Hercule tyrien, dieu de sa force et de ses guerres, et malgré Baal Moloch, plus puissant encore que Melkarth, puisqu'il était le dieu des dieux, le préexistant, l'inflexible.

Les Vandales entrèrent en Afrique dans l'année 428. Ils arrivaient d'Espagne.

Avant l'Espagne ils avaient fatigué la Gaule, et, avant la Gaule, rôdé dans la Germanie.

C'est qu'ils étaient partis de loin : de la Vistule et de l'Outre-Vistule, de la pâle patrie des Sarmates.

Ainsi donc, peuple de la plaine immensément épandue sur Europe et sur Asie, ils débarquaient devant la montagne osseuse, âpre, ardue où presque toute plaine est plateau.

Peuple des bois, ils venaient vivre dans

L'Afrique au sol d'airain qu'un ciel brûlant calcine[1],

là où l'olivier tamise le soleil, mais ne l'arrête pas, aux portes mêmes du Sahara de flamme.

1. Victor Hugo.

Hommes du bord des eaux largement miroitantes, vastes rivières, lacs, étangs, marais, ils venaient conquérir le pays des ondes invisibles, qui coulent ou dorment dans la terre, le long des oueds ardents, sous la profondeur du sable et du caillou de rivière.

Faits aux fleuves longuement glacés de rive à rive pour le passage des chars les plus lourds, fiancés pendant six mois par année à la neige, plus blanche sur le sapin que sur le bouleau, ils arrivaient aux lieux où la neige n'argente que la cime des djébels et des adrars, dans la haute région des cèdres frappés par la foudre.

Aussi ne durèrent-ils pas longtemps, une centaine d'années au plus, dont dix ans pour la conquête, du débarquement en Afrique à la prise de Carthage, qui devint leur capitale : entrés dans cette glorieuse ville en 439, ils en furent chassés par les Grecs en 534.

Encore ce siècle de prétendue domination se passa-t-il pour une grande part en guerres, en compressions de révoltes. Ils ne régnèrent vraiment que sur les grandes villes où ils tenaient garnison, et dans quelques basses vallées du littoral, autour de Carthage et de Bône.

Dans le Mont, dans le Steppe ils passèrent et ne résidèrent point; ils y vidèrent les silos du Numide, ils y brisèrent les pressoirs à huile du Latin, ils y levèrent l'impôt; et ce fut tout.

Tous les liens étant brisés par la brusque invasion des Vandales, ce que les Romains avaient ployé jusqu'au sol se décourba : le serf, le métayer, le terrassier se dressèrent contre le latifundiaire; l'idolâtre leva la main sur le chrétien qui avait succédé au païen dans les colonies latines; le chrétien se courrouça contre lui-même, de secte à secte, et contre le juif et contre le « gentil »; le Punique, héritier du Carthaginois, reprit conscience de lui-même. Tous luttaient contre chacun, et chacun contre tous : obscure mêlée d'où serait infailliblement sorti quelque grand peuple berbère, ou peut-être punico-numide, si quelque chose de grand, de terrible, d'inouï, n'était sorti peu après d'Arabie.

Cependant les Vandales fondaient au soleil d'Afrique.

V. **Les Grecs.** — Bélisaire, généralissime aux ordres de l'empereur d'Orient qui trônait à Byzance, enleva Carthage aux Vandales, et les Vandales s'effacèrent de la terre d'Afrique, avec trace ou sans trace, on l'ignore.

Les Grecs étant pour l'instant (et pour de nombreux siècles encore) une race presque usée, la prise de Carthage n'inaugura point une colonisation d'Afrique semblable à celle qui avait donné la Cyrénaïque aux Hellènes, ou même à l'immigration qui avait à demi grécisé les villes de l'Égypte.

La contrée de l'Atlas, la belle « Atlantide », ainsi qu'on devrait la nommer, demeura, comme devant, essentiellement numide, ainsi que punique, avec des éléments latins qui déclinaient, mais moins vite que sous les Vandales.

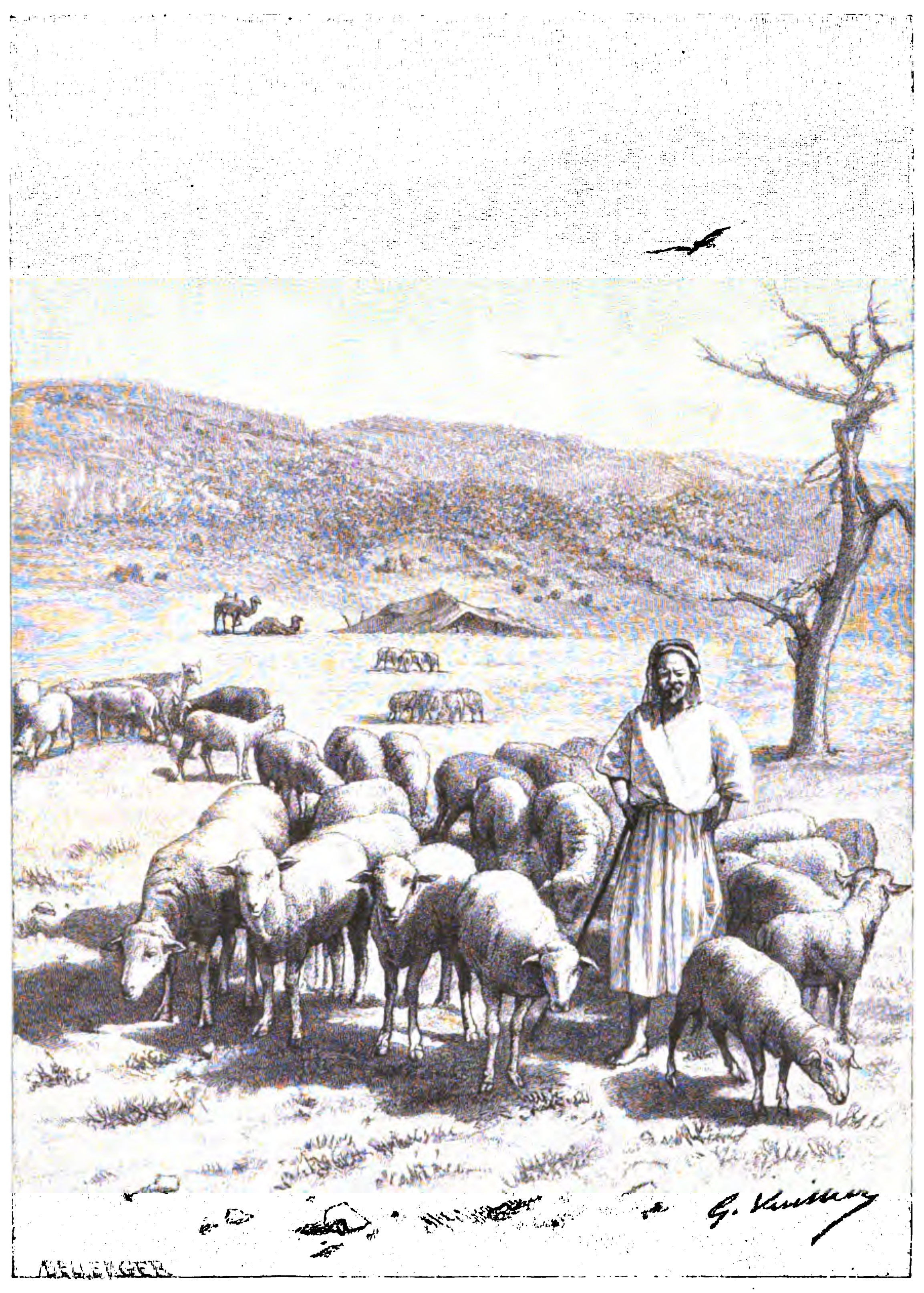
Car les Grecs s'appuyèrent naturellement pour la reconquête du pays sur les Romains des villes et sur les paroisses chrétiennes qui avaient le latin pour langue nationale ou langue religieuse. La reconquête faite, comme elle était toujours à refaire, les Byzantins conjurèrent le sort, aussi longtemps que le sort le voulut, par un vaste réseau de citadelles, et ces citadelles commandant les gués, les cols, les sources, ils les bâtirent dans les lieux de colonisation romaine ou de colonisation mixte, à la hâte, et grossièrement, avec les pierres d'inscription, les pierres de temple et d'autel, les marbres de tombeau, les statues éparses sur le sol des villes que le Barbare de la Vistule ou le Barbare d'Afrique avait déjà mutilées.

Triste temps qui continua les jours du Vandale par une tempête noire et qui ne finissait jamais! Telle la France pendant la guerre de Cent Ans. L'Anglais, c'était ici l'armée grecque, moins grecque que mercenaire, et aussi les colons romains, Étrangers que l'Africain rejetait avec fureur, et qui disparurent, comme l'Anglais. Chaque vallée, chaque montagne, chaque versant de pâture ou de stérilité dressa des Armagnacs contre des Bourguignons; pendant que les villes se mouraient, les canaux d'eau vive tarissaient dans la campagne flétrie, et le nomade du Sud, éternellement attiré par la fraicheur du Nord, montait avec son troupeau sur les plateaux où décroissait l'ombre.

Or déjà se levait à l'orient le plus grand ennemi de l'ombre, l'Arabe, le pasteur qui ravage les forêts.

On le vit ici dès avant le milieu du septième siècle.

VI. **Les Arabes.** — Le prophète fourbe ou fou, Mohammed, le Loué, le Glorifié, était mort depuis douze ans seulement; vingt années au plus s'étaient écoulées depuis sa fameuse hégire, autrement dit sa fuite de La Mecque à Yatreb ou Médine, et déjà



L'arabe, le plus grand ennemi de l'ombre, le pasteur qui ravage les forêts. — Dessin de G Vuillier, d'après une photographie.

l'émir el-Moumenin[1], Omar, cousin de l'envoyé de Dieu, avait courbé trois grands pays qui ne se redressèrent plus tels que l'histoire les avait faits : pays appartenant à trois sortes de nature, à trois espèces d'homme, à trois familles de langue.

Au nord, par delà le sable et les plateaux pierreux, il avait conquis les monts de Palestine, le Liban de Syrie, la conque immense, uberrime, de l'Euphrate et du Tigre, la Mésopotamie, pleine des ruines de grands empires : cette Mésopotamie, ce Liban, cette Judée, contrées de païens, de chrétiens, de juifs, où vivaient divers peuples, où se parlaient divers dialectes sémitiques, devinrent arabes de langue, musulmanes de religion, et elles sont demeurées ainsi jusqu'à ce jour.

A l'orient, par delà les puissantes sierras neigeuses, il avait mis la main sur Iran, le plateau sans eau sous le ciel sans nue, siège d'une race dite aryane, cousine des nôtres, usant d'un idiome frère de nos idiomes et révérant le soleil, les étoiles, le feu, la lumière : ces « Zoroastriens » devinrent mahométans, ils le sont encore; leur langage aryen s'imprégna de « sémitisme », et quand cessa la tempête, un abîme s'était creusé, profond, large, infranchissable, entre la vieille et la nouvelle Perse.

A l'occident, par delà le sable de Suez, il avait pris le pays du fleuve toujours renouvelé, Mesr, qui reçoit plus d'eau vive en un jour que l'Arabie en une année, la terre du Nil, assise, en son soleil, sur ses deux mers, à la borne de trois mondes : et Mesr qui tenait son sang de l'Afrique noire, de l'Asie et de l'Europe, Mesr dont le verbe était « éthiopien », kouchite, adopta la langue des compagnons d'Omar et aussi leur « résignation à la volonté de Dieu », leur Islam.

Ainsi l'homme qui brûla (ou ne brûla pas) la bibliothèque d'Alexandrie, Omar, avait prodigalement doté son peuple; il lui avait conquis : la Perse, chemin des Indes; le fleuve de Ninive et celui de Babylone; El-Cham ou Damas, « œil de l'Orient », la « ville où l'on adorera Dieu quarante ans encore après la fin du monde » ; Alep, dont si haute est la casba que le poète a dit : « Tes hommes sont allés à la Voie lactée comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté les étoiles comme on paît les plantes fleuries » ; plus que tout cela, il lui avait donné le Nil. Mais le Glorifié voulait toute la Terre. Donc la horde arabe, galopant sur l'Areg[2] et la Hamada[1], s'avança vers l' « île de l'Occident », c'est-à-dire l'Atlas.

Une première chevauchée s'arrêta dans la Tripolitaine.

Une seconde amena, peu après, les Musulmans jusque dans les monts intérieurs de la Tunisie, devant Suffetula, ville de Carthaginois latinisée par les Romains ou, sinon latinisée, du moins agrandie et ornée par eux, comme de belles ruines en font foi, près de grandes sources vives[2] : là fut détruite une armée grecque, en une bataille de soixante-douze heures (647).

Dix-huit ans après, nouvelle poussée, et les « Vrais Croyants » ne ravagent plus seulement la Tunisie : franchissant l'étroite mer, ils vont piller la grande île où l'Etna fume (665).

Puis vient l'un des héros de l'Islam, celui qui dort depuis douze cents ans dans une mosquée du pays des palmes, à cinq lieues de la « reine des Zibans[3] ». Okba, fils de Nafé, passa par-dessus « Afrique », Maurétanies et Numidies; il ne s'arrêta que devant la mer à grandes marées dont la Méditerranée n'est qu'un lac presque immobile. C'est lui qui poussa son cheval dans le flot de l'Océan, comme pour s'emparer des eaux qui sont la ceinture du monde : « Dieu, ô le plus grand, s'écria-t-il, je te prends à témoin que sans cette mer je courrais jusqu'aux bornes du Gharb[4] inconnu, en prêchant ton nom, ô l'Unique, et en exterminant toute race qui adore un autre que toi ! »

Okba ben Nafé fonda la cité sainte et très sainte, La Mecque de l'Occident, Kairouan, inaccessible jusqu'en 1881 aux Juifs, « chiens, fils de chiens », et aux Chrétiens, « charognes, fils de charognes ». Il la bâtit vers le centre de la Tunisie, loin de la mer et près du Mont, en un lieu fait pour plaire à l'Arabe ami des chevaux, dans une plaine à la fois Tell et Steppe, presque Sahara lorsque le ciel est longtemps d'airain.

Il y avait là, sur un marais, des bois, des fourrés, des buissons, des ronces, des lianes vaseuses, asile de la bête fauve et de l'oiseau nocturne.

Le fils de Nafé marcha vers cette forêt bourbeuse : « Nous venons vivre ici. O vous qui respirez dans cette forêt, partez, et que Dieu vous fasse miséricorde! »

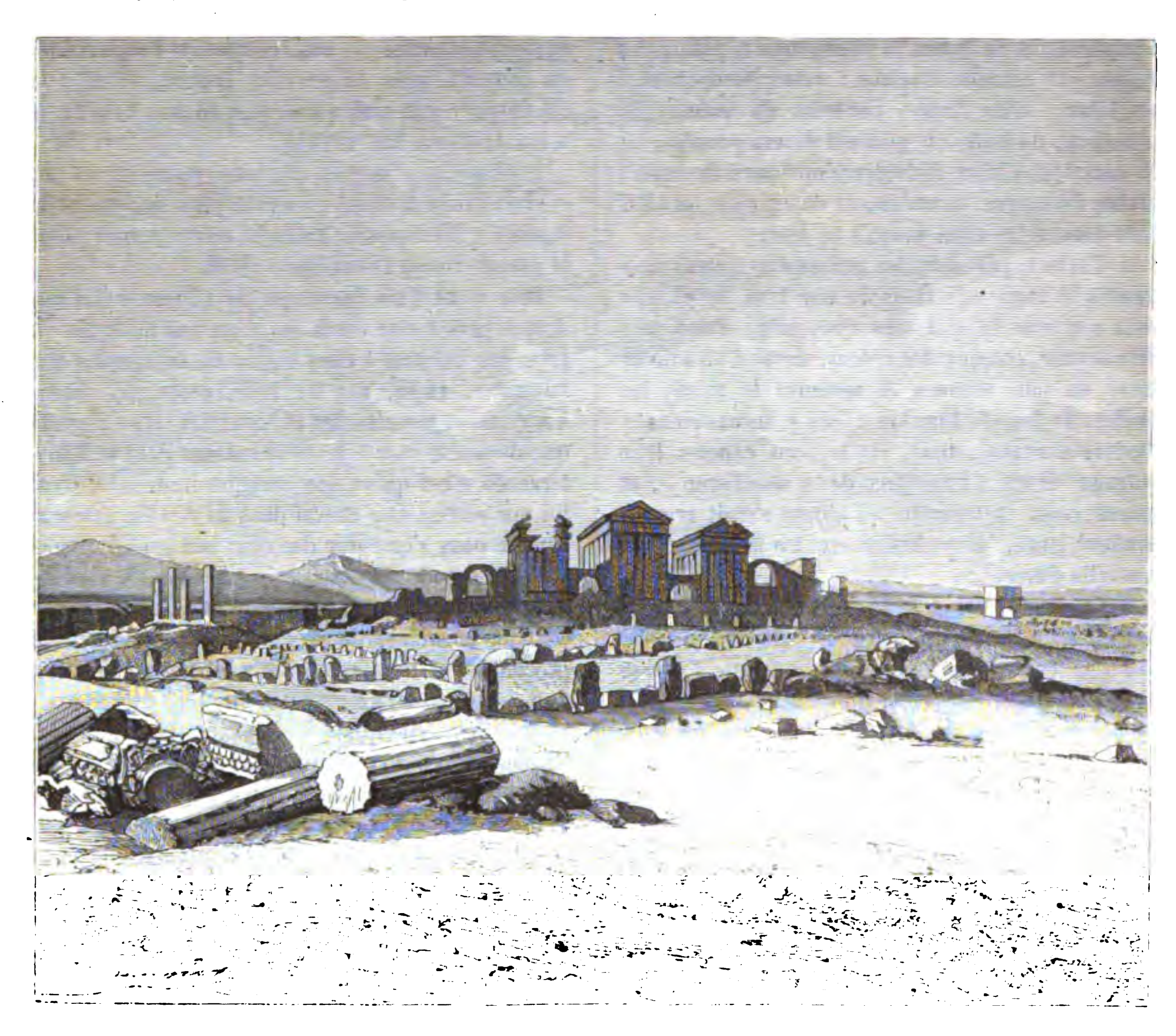
C'était un ordre d'en haut. L'envoyé de Dieu le

1. « Commandeur des croyants », calife.
2. Dune.

1. Plateau pierreux.
2. Suffetula est la Sbeïtla des Arabes.
3. Biskara.
4. « Occident » : même mot que Moghreb (d'où Maugrabins) et qu'Algarve.

répéta trois fois, en trois jours, d'un commandement grave, et, à la troisième fois, le rampant, le volant, le bondissant, serpents, hiboux, panthères, lions gris, lions fauves, lions noirs, chacals, hyènes, obéirent à la voix de l'élu.

Voilà comment l'Arabe conte l'histoire de son ère héroïque, celle aussi du temps moderne; le « jour d'aujourd'hui » lui-même n'échappe pas à sa fantaisie. Dieu n'est-il pas toujours le plus grand? Ne dit-il plus aux génies, ministres de ses volontés : « Allez! », et ils vont plus vite que l'éclair? Quand donc aurait-il cessé de fendre la Terre, de diviser la Mer, d'ordonner à la Foudre de rebrousser l'oued vers la « tête des sources »?



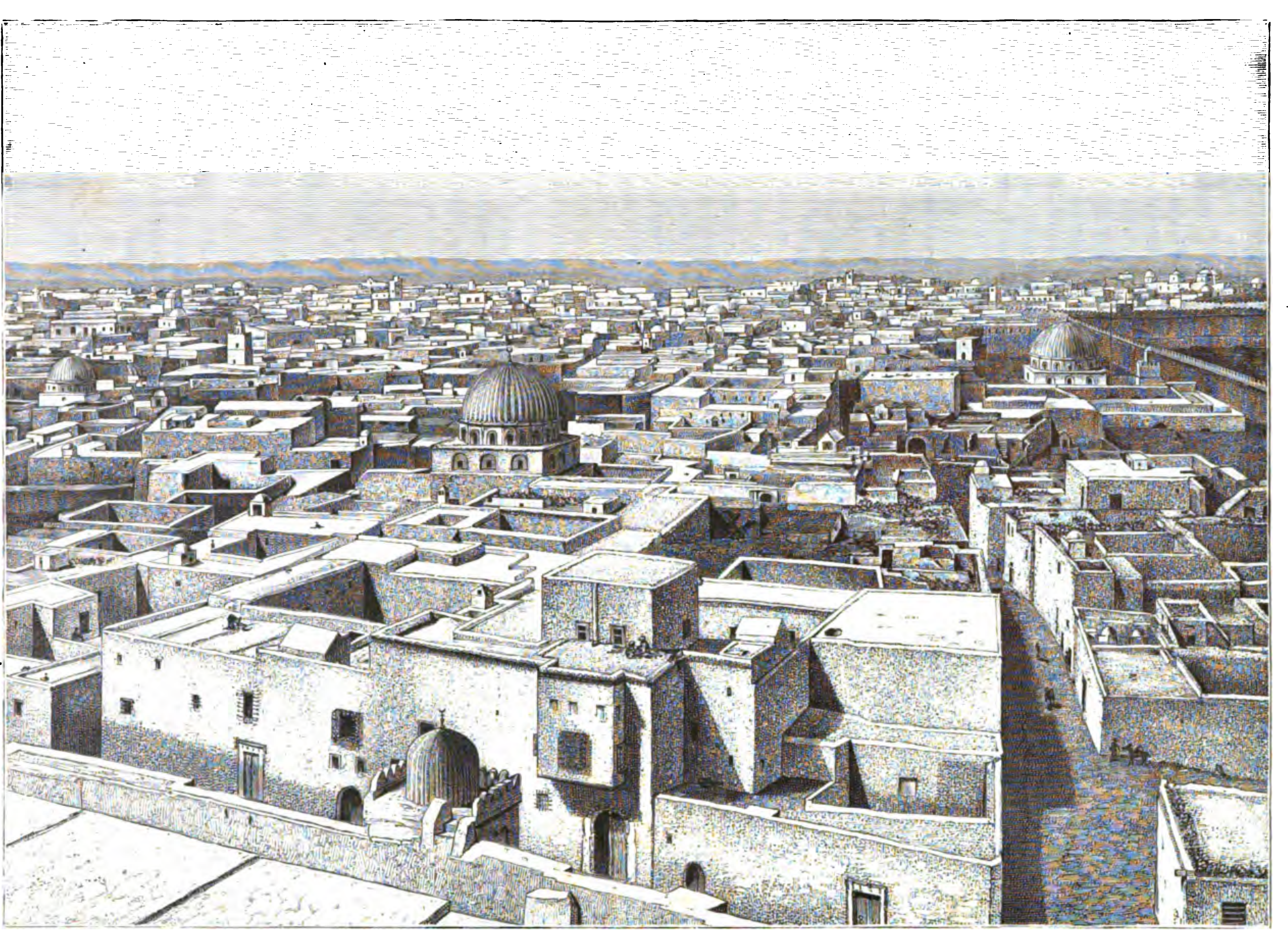
Les ruines de Suffetula. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une aquarelle de A. Tissot.

Serait-ce depuis 675, année de l'édification de Kairouan, ou depuis 1830, ou 1888, qu'il n'abaisse plus l'Infidèle et n'exalte plus le Croyant? Les voyants sont toujours des voyants, les saints toujours des saints, et les ouali[1] des ouali.

Le miracle illumine toute son histoire; il projette même des lueurs sur les fils de la France depuis que le hasard de 1830 brasse ensemble Africains et Français. Maint capitaine issu du sol des Gaules est embaumé dans la légende à côté des chefs, des marabouts, des imposteurs qu'il a vaincus, suivant la volonté du Très Juste et du Très Clément, qui est le « Père de l'invisible ».

Avant que le septième siècle fût consumé tout entier, la Carthage romaine était aussi détruite que l'avait été la carthaginoise; le nom grec était

1. Le *ouali* est un ami d'Allah, un saint personnage, puissant de par Dieu.



Vue générale de Kairouan — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Garrigues, de Tunis.

effacé de l'Afrique, et il sembla, peu d'années après, que le nom latin dût disparaître de l'Europe, tout au moins de l'Ibérie, à partir de 711, après que Tarik, chef de Berbères islamisés, eut fauché les Goths latinisés d'Espagne à la bataille du Guadalete.

De 700 à 1050 s'arrêtent les vagues d'hommes et de chevaux poussées contre le Maghreb par l'Arabie, la Syrie, l'Égypte. Certes la mer musulmane bouillonnait toujours, au Levant comme au Couchant; mais en Orient elle s'irritait surtout contre elle-même, sa force s'usait en guerres de Vrais Croyants contre Vrais Croyants, et du pays des villes saintes ou des villes riches, de La Mecque, Médine, Bagdad, Damas, il partait peu ou pas de vaillants hommes pour cet Occident, ce Tell dont la jeunesse berbère saignait et ressaignait, de génération en génération, même de siècle en siècle, dans les combats de la djehad[1], sur le sol espagnol, qui est un grand buveur de vie.

Puis, au bout de 350 années, vers 1050, un flot vomi par la Kibla[2] jeta six tribus arabes (ou arabophones) sur la rive maugrabine.

Ces tribus étaient de la « race de Hilal », moins une d'entre elles, celle des Soleïm : d'où le nom d'invasion hilalienne qu'on donne à cette immigration partie d'Égypte. Hommes, femmes, vieillards, enfants, la horde était, pense-t-on, de 250 000 nomades[3]. Les Soleïm ne dépassèrent pas le pays de Tripoli, et parmi les Hilaliens qui laissèrent derrière eux la maritime Gabès, des milliers sans nombre se perdirent, de guerre en guerre, sur le chemin de la Syrte à l'Atlantique.

Puisque si peu d'Arabes assaillirent l'Atlantide, en deux envahissements séparés par deux siècles et demi, pourquoi donc le Gharb s'est-il aux trois quarts arabisé?

C'est que les cavaliers de la « conquête » ne se choquèrent pas en Atlantide à un peuple un dans une patrie une.

Ils s'y buttèrent à trois peuples, dont l'un s'en allait, par dissolution, dans les deux autres, et à trois religions.

Les trois peuples étaient le Romain, disséminé chez le Punique et le Numide qui l'absorbaient; le Punique, habitant l'est de l'île du Maghreb, là où l'établissement latin avait eu le plus de durée, le plus de force; enfin le Numide, vivant partout où ne vivait pas le Punique, dans l'Aurès, sur les plateaux de Cirta, et dans tout le centre, dans tout l'ouest de « l'île », là où le Romain avait peu pénétré, peu ou pas colonisé.

Les trois religions étaient celles du païen, du chrétien, du juif.

Dès le départ des troupes de Byzance, le Romain ne compta plus dans l'Afrique du Nord. Il ne resta donc que deux nations, la punique et la numide, en face des conquistadores sortis de l'Asie la plus sèche et la plus sereine; et l'une des deux, issue du même Orient par la plupart de ses ancêtres, tenait de ses fondateurs carthaginois un idiome de même esprit et de même chair que l'arabe : en réalité le Punique était par son sang le demi-frère des compagnons d'Omar, d'Amrou, d'Okba, et par la langue il était leur frère.

Aucun conteur de ce temps de ruines, de mêlées, de fermentations et renouvellements n'a voulu nous apprendre comment l'élément « carthaginois » se comporta envers l'élément arabe; mais on peut croire que la lutte, si lutte il y eut, fut courte : ceux qui avaient suscité contre Rome Annibal ne suscitèrent aucun grand vainqueur, aucun grand vaincu contre les conquérants rapides qui leur arrivaient avec un esprit pareil au leur, une parole semblable à la leur et une religion née dans cet Orient d'où leur venait, à eux Phéniciens, leur conception du visible et de l'invisible.

Cette religion, agissant dans le même sens que la sororité des langues et la demi-consanguinité, mit le sceau à l'absorption du Punique, et elle commença l'assimilation du Numide par la vertu de son livre saint, le Coran, c'est-à-dire la Lecture (par excellence).

Le Coran, Bible de l'Islam, est l'œuvre d'un quasi-délirant. Mahomet le Koreïchite, quadragénaire insensé, l'écrivit comme l'ange Gabriel le lui dictait de la part de Dieu, c'est-à-dire suivant ses hallucinations, après les songes légers de la nuit ou les rêves lourds de la sieste.

Aux fantasmagories du sommeil, peut-être à celles de la veille, car il semble qu'il rêva les yeux ouverts, il mêla ce qu'il avait appris dans ses voyages, surtout lorsque sous le soleil, la poudre de sable et le hâle, encore adolescent, il avait franchi la pierre des Hamada et l'arène des Néfoud pour guerroyer dans les pays du Nord qui ne sont plus Arabie et ne sont pas encore Syrie.

Tradition juive et tradition chrétienne; légendes contées chez les tribus pastorales, au campement du soir, près du feu flambant, quand s'avance la

1. La « guerre sainte », contre les Infidèles.

2. Le « côté de la prière », le côté de La Mecque, l'Orient arabe.

3. Un million, d'après d'autres : tous ces calculs sont des « calculs en l'air »

nuit lunaire ou seulement stellaire; sentences de la sagesse arabe; louanges au Dieu « qui est le vivant, le fort, l'aimable, le juste, le clément, le miséricordieux »; malédictions sur Satan le lapidé qu'Abraham poursuivit de ses pierres; hymnes, apophtegmes, imprécations, paraboles; appels aux armes contre l'Incroyant; règles de conduite, lois d'hygiène, indications de propreté; prophéties et récits d'antan; et les terreurs du Jugement Dernier; et le Sirath, pont tranchant comme un fil de sabre au-dessus de la géhenne du feu; et le Firdous ou paradis des délices, avec ses hour-el-aïn[1] aux yeux profonds et noirs destinées aux hommes du témoignage, qui sont morts de la « mort rouge », dans les combats pour Dieu, et non de la « mort jaune », par épidémie ou maladie; enfin tout ce qu'il lut dans les livres, tout ce qu'il entendit dans la chambre de poil[2], tout ce qu'il ouït de voix indistinctes et vit d'impalpable pendant son dormir ou sa somnolence, tout se heurta dans son kitab, dans son « écriture », devenue, depuis, la « lecture ». Son démon familier lui disait : « Écris! » et il écrivait sans souci de ce qu'il avait tracé la veille.

Et aussi sans souci de ce qu'il tracerait le lendemain pour instruire dans la Loi et guider dans la Foi; il pensait pour le moment même, selon le caprice ou la nécessité de ce moment, car, ainsi que le dit l'Évangile des chrétiens : « A chaque jour suffit sa peine! »

Lui mort, le premier calife, c'est-à-dire le premier remplaçant, le premier vicaire, Abou Bekr, rassembla pieusement les « inspirations de Dieu »; et ce qu'on en trouva, partout épars, jusque sur des os d'épaule de mouton, devint, pour parler à l'arabe, la « montagne de l'incohérence ».

Ainsi fut révélée la « Sainte Lecture », le Coran, livre de 114 sourates ou chapitres, dont, suivant l'antique usage, la foule parcheminée des commentateurs a noirci le clair-obscur en ténèbres.

Mais Mahomet fut poète, en un arabe vaillant, concis, pur, idiomatique, et le Coran transporte d'aise les arabophones.

Même le Musulman ne peut vivre sans ce livre, puisque c'est non seulement la voix de la révélation, mais aussi, tel que les commentaires l'ont étendu, torturé, tordu, la règle de la vie, la norme des actions et des pensées, le fondement de la loi civile, le code infaillible, la racine de toute science, ou plutôt toute la science elle-même. Le Prophète a tout vu, tout su, tout compris, dit, décidé.

1. Les houris.
2. La tente.

Ce livre est donc un livre terrible et, s'il en fut jamais, un instrument de règne. A peine était-il né que ses 114 chapitres se mirent à dévorer des peuples et des langues : il en dévore toujours, en Afrique.

S'il ne fit que mordre le persan sur son socle iranien et l'espagnol sur son plateau d'Ibérie[1], il déchira, digéra les idiomes sémitiques de l'Asie Antérieure, le copte d'Égypte, le phénicien d'Afrique et aussi le berbère de l'Atlantide, qui jusqu'à présent n'est pas entré tout entier dans sa gueule.

Dès que l'Islam eut conquis l'Afrique, donc à partir de la seconde moitié du septième siècle, l'arabe fut la langue religieuse, celle dont le meudden crie cinq fois par jour les gutturales, au fedjeur[2], au dhohor[3], à l'aceur[4], au moghreb[5], à l'eucha[6], quand il gémit sur le minaret qui est le clocher des temples musulmans et qu'il invite les fidèles à la prière : « Dieu est le plus grand! Dieu est le plus grand! Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mahomet est l'envoyé de Dieu! Venez à la Prière, au Salut! Dieu est le plus grand! Il n'est d'autre Dieu que lui! »

Puis, dès que les Berbères furent entrés en Espagne, il tendit à devenir la langue de leurs camps. Certes ils se battaient pour le pillage sur terre autant que pour la félicité promise outre tombe; mais c'était bien comme des « soumis à la volonté de Dieu[7] » qu'ils avaient franchi la « mer du milieu »; et, vainqueurs ou vaincus, sous le drapeau vert, jaune et rouge, une partie de leur pensée, sinon peu à peu toute leur pensée, germait dans l'idiome où Dieu s'était voulu révéler.

Puis ce fut, ou le langage unique, ou l'un des deux langages à la cour des grands empereurs berbères, les Almoravides d'abord, les Almohades ensuite, qui régnèrent sur le Maroc, le Sahara, l'Algérie occidentale et sur une Ibérie lentement rétrécie par les victoires des chrétiens.

Et peu à peu l'arabe devenait l'idiome des villes, des routes et carrefours de routes, des marchés; lentement les religieux nommés marabouts[8], por-

1. Dans l'un comme dans l'autre il a laissé l'empreinte de ses dents : des centaines de mots espagnols et des milliers de mots persans sont d'origine arabe.
2. Aube.
3. Heure du grand jour : 1 heure après midi.
4. 3 heures du soir.
5. Coucher du soleil.
6. Plein crépuscule.
7. Signification propre du mot *Mouslimoun* (Musulmans), participe tiré d'*Islam*, « résignation à l'ordre d'Allah ».
8. Le mot « marabout » a la même racine en arabe que celui de « religieux » en latin : l'un et l'autre veulent dire *lié* (à Dieu, par la religion, qui est le *lien*).



Un marabout. — Gravure de A. Bellenger, d'après une étude peinte de M. E. Dinet.

tant la langue du Livre, étendaient sur le pays les mailles de l'arabisation. De même qu'en terre chrétienne ou en terre bouddhiste, les cénobites de la terre musulmane surent élire les beaux sites, les belles eaux, les belles vues, et, l'Afrique étant torride, les impénétrables ombrages sous le zenboudj[1] qui voit dix fois cent ans, sous le platane aux larges feuilles, le jujubier, le micocoulier, le caroubier, le chêne; ou, quand haut le lieu du monastère sur la montagne neigeuse, les hommes de Dieu l'abritèrent sous les cèdres dont dix, vingt siècles tordent les branches monstrueuses.

Aimés d'Allah, les marabouts prodiguèrent les miracles autour d'eux, dans la tribu qui les avait accueillis, ou seulement soufferts, car ils étaient dépenaillés, d'allure étrange ou d'allure sournoise, et venus on ne sait d'où, surtout du « Maghreb le plus éloigné », du Maroc, le pays de la sainteté.

Ils éclairèrent le jour avec la lune, et la nuit avec le soleil, ils évoquèrent le feu du sein de la terre et attirèrent la foudre du ciel, ils allumèrent les eaux, changèrent en pluie froide l'incendie des forêts qui brûlaient jusqu'à l'horizon, ils firent parler les bêtes, marcher les arbres, bondir et rebondir les montagnes : ainsi encore aujourd'hui le moindre imposteur soulève contre nous la foule des Africains par des tours de passe-passe.

Le Berbère émerveillé crut en ces serviteurs du Très-Haut. Chacun d'eux vit accourir des disciples, plus ou moins suivant le nombre et l'incommensurabilité de ses miracles. La cabane du saint mendiant devint à la longue une chapelle, but de ziara[2], parfois même une de ces zaouïas qui sont en même temps monastère, école, auberge : l'auberge est à tous passants ouverte; qui veut y loger y loge et ne paye point; l'école enseigne la lecture du Livre, la grammaire de la langue du Livre, la Loi telle que les commentateurs l'ont tirée du Livre, et le Droit tel que le Livre l'a défini.

Voilà comment s'enflammèrent en toute Atlantide, aux meilleurs endroits, et dans les plus reculés, des foyers de culture arabe qui ne s'éteignirent point, car, mort le saint, son œuvre dura : on vint prier sur sa tombe, dans sa koubba, chapelle blanche; les fervents, les riches, les puissants, dotèrent la zaouïa, l'école, la médressa.

Or, doter la zaouïa, et la simple école de village où les enfants nasillent le Coran, et la médressa, qui est une espèce de faculté des lettres (et des sciences, ainsi qu'elles sont renfermées dans les quelques cents pages dictées par l'Ange), c'était prendre à la race des Berbères le meilleur espoir de son avenir; c'était jeter dans le moule arabe les plus intelligents de ses fils, les élever suivant les étroitesses du Coran, dans la langue du Prophète, et, plus tard, envoyer les moins casaniers d'entre eux au pèlerinage de La Mecque, c'est-à-dire les tremper dans la source de l'Islam. Comme nous disons depuis quelques années, en imitation des mots panslavisme, pangermanisme, pansaxonisme, panlatinisme, c'était faire des Numides, Atlantidiens, Maugrabins, Berbères, des fanatiques du panislamisme.

1. Olivier sauvage.
2. Pèlerinage.

Toutes ces causes agissant, le Maghreb s'arabisa, lentement, très lentement, en raison inverse de l'altitude des montagnes et de l'éloignement dans le Désert.

L'effort des Espagnols n'arrêta pas cette silencieuse submersion d'un grand peuple; ni l'effort des Turcs, malgré trois cents ans de violence.

Le Français non plus n'y a pas encore mis un terme. Brouillant Arabes et Berbères en un seul et même peuple, croyant ingénument que les Berbères sont des Arabes, la France a même consommé la dénationalisation de mainte peuplade kabyle en forçant les plus vieux héritiers du sol, les fils des chevaucheurs qu'entraînait Masinissa dans ses charges furieuses contre les Carthaginois, à connaître, à pratiquer la langue des cavaliers qu'Okba, fils de Nafé, lançait contre les Grecs et contre les Numides.

VII. Les Turcs. — Les Espagnols précédèrent les Turcs en Atlantide, mais ils n'y furent point heureux, en ces années mêmes où la Fortune souriante échangeait avec eux contre quelques centaines de cadavres d'aventuriers ce qu'il y a de plus beau dans le monde, l'Amérique chaude, d'ailleurs neigeuse en ses páramos[1].

1505 les vit maîtres du « Port Divin » des Romains, du « Grand Port » des Arabes, de Mers-el-Kébir, dix-sept années après leur entrée à Grenade, la ville éternellement regrettée par les Africains.

C'est que l'Espagne n'avait pas voulu seulement jeter les Mahométans à la mer. Ce ne lui fut pas assez de s'être intégralement reconquise, de « Tolose au Guadalete ». Pour l'orgueil de son nom, pour l'apaisement de sa rage, pour la plénitude de sa vengeance, elle souhaitait âprement de les chasser

1. Hautes plaines très froides, peu habitées, presque inhabitables.

aussi de l'Afrique, même de la Terre, et que nulle part on ne pût dire : « Hay Moros en el pais ! »[1], sur tout l'orbe dont Christophe Colomb venait justement de dévoiler la rondeur.

Puis comment oublier le Maure quand le Maure n'oubliait pas l'Espagnol, et qu'avant d'y être instruit par le Turc et le renégat, il piratait déjà sur la côte péninsulaire ? Œuvre utile, puisque de chaque voyage il revenait plus riche de biens, parfois avec de belles filles qu'il unissait de force à son sort, et des hommes qu'il gardait, ou vendait comme esclaves. Œuvre pie, puisqu'il égorgeait les ennemis du Dieu unique. Œuvre délicieuse, puisqu'il se vengeait sur les Chrétiens du million d'avanies souffertes par les Musulmans en Espagne.

1509 compléta le travail de 1505. Oran, la voisine de Mers-el-Kébir, en face d'une coupure de rivage ouvrant un chemin vers l'intérieur du pays, Oran se rendit, pieds et poings liés, à l'armée du cardinal Jimenez de Cisneros, homme d'idées, homme d'action, homme d'épée, grand homme pour tout dire, passionnément Espagnol et passionnément catholique. Quand il vit sa victoire : « Que la gloire, dit-il, en soit à vous, Seigneur, et non pas à moi ! »

Désormais Castille et Léon augmentés d'Aragon avaient le pied sur l'Afrique et pouvaient la conquérir toute à l'encontre du Maure.

Mais, mal inspirée, mal conseillée, l'Espagne fit ici pendant près de trois siècles ce que la France a fait pendant dix ou quinze années : elle crut aux chimères de l'occupation restreinte.

Au lieu de pousser hardiment sa pointe, d'Oran vers le Maroc, l'Algérie, le Désert, elle se dispersa sur la côte ; elle prit en 1509 Bougie, port aussi « divin » que celui de Mers-el-Kébir, au pied de la fourmilière d'hommes du Jurjura et du Babor ; elle bâtit en 1510 un fort sur l'une des roches qui gardaient, assez mal, contre la haute mer l'anse d'El-Djézaïr, l'Alger dont personne alors ne devinait le grand destin : ce fort, on l'appela le Pegnon, ce qui veut dire en espagnol[2] le Grand Rocher ou le Haut Rocher.

Le Turc entra par trahison dans cette El-Djézaïr, en 1516, quand le grand maître des couleurs, le soleil d'Afrique, n'avait pas encore doré les pierres du Pegnon.

1516, aurore d'un temps maudit, le plus dur à l'Afrique du Nord dans la tragique histoire des invasions que l'Atlantide a subies.

1. « Il y a des Musulmans dans le pays. »

2. Pegnon (Peñon), c'est l'augmentatif de « peña », roche.

Les Carthaginois lui avaient apporté tout ce qu'il y avait alors d'art et de science à l'orient de la « mer entre les terres ».

Les Romains lui avaient donné, non pas tout à fait la « paix romaine », mais un lambeau de cette paix, et pendant leur long règne ils imposèrent, malgré tout, plus de calme, plus d'unité qu'auparavant dans le Tell.

Les Vandales n'embarquèrent avec eux que leurs armes, d'Europe en Libye ; mais leur barbarie était une barbarie simple, saine et franche, celle d'un jeune peuple en marche il ne savait jusqu'où, tandis que le Turc ne fut ici qu'une soldatesque au yatagan courbe : d'ailleurs le Vandale ne dépassa guère cent ans de séjour, et le Turc dépassa trois siècles.

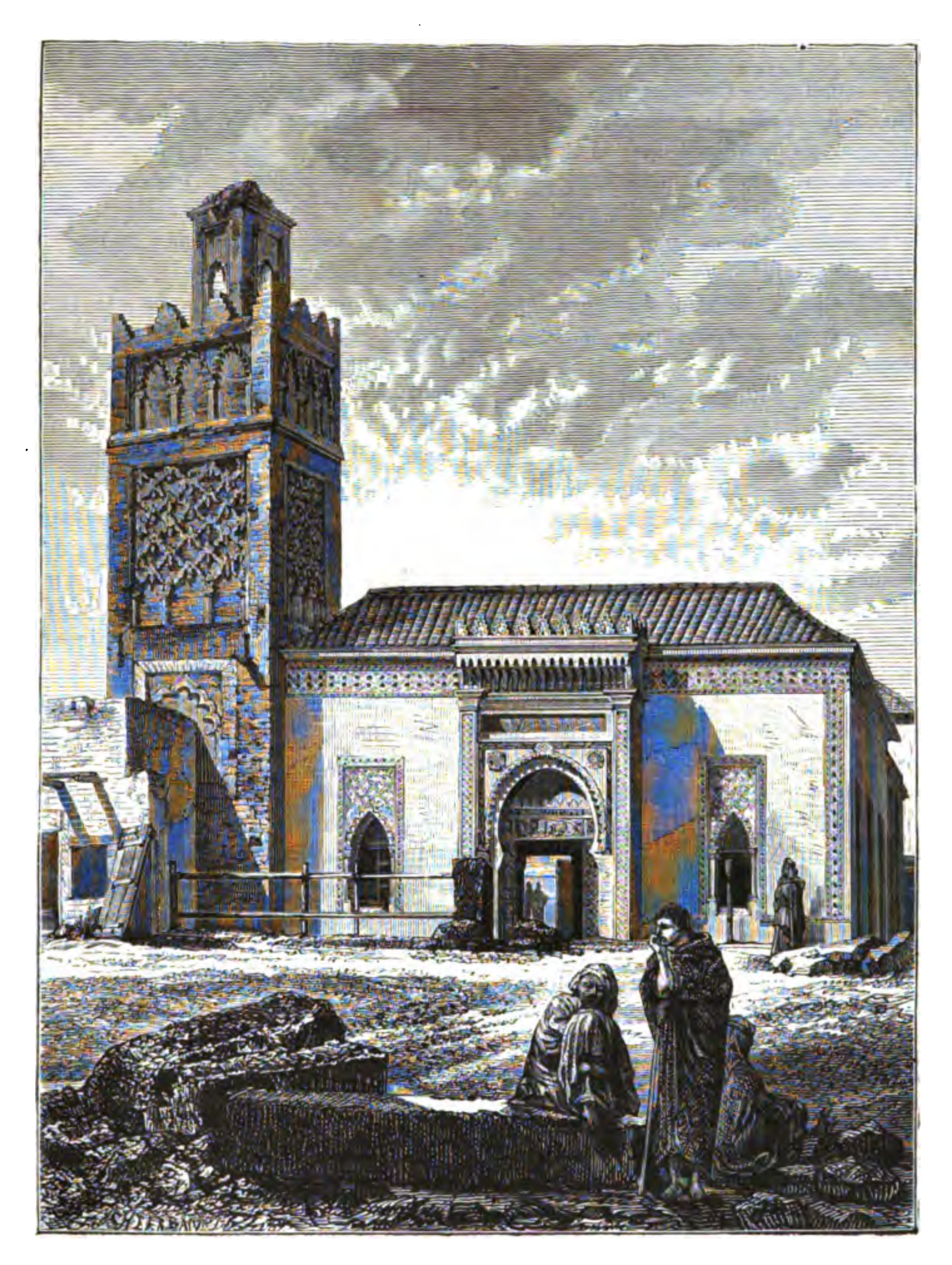
Les Byzantins arrivèrent avec le renom de l'Empire, avec la politesse grecque, les arts brillants, la langue sereinement superbe, et, par malheur, avec un fisc aussi scélérat que celui des Romains : mais, dans son ignominie même, le collecteur grec fut plus paternel que le caissier du beglerbeg[1], trésorier Moloch qui durant 314 années tint d'une main la sacoche vide, et de l'autre main le sabre sanglant.

Les Arabes semblent avoir été funestes aux Atlantidiens (très exactement comme les Romains aux Gaulois) en insérant sur l'arbre berbère, après déchirure, une greffe d'adultération : non plus que le Celte, le Maugrabin n'a porté les fruits auxquels la nature avait voué son être ; mais aussi cette bouture étrangère n'était pas sans noble sève, puisque l'Arabe entra dans la Numidie, jeune, rapide et fier, avec l'une des grandes langues et l'une des grandes religions de l'histoire. Le Turc, lui, n'y greffa rien : son sang, peu communiqué, ne dota l'Afrique du Nord que de quelques milliers ou dizaines de milliers de métis appelés Koulouglis ; son idiome osmanli ne conquit pas la moindre province, ni la moindre peuplade, pas même une ville, ou même un quartier de ville. Venu pour tyranniser, c'est en arabe qu'il tyrannisa.

En une seule chose il guida l'Africain : passé maître en piraterie, il l'instruisit dans les arts du forban, en tout bien, tout honneur, contre le Chrétien détesté qui, certes, méritait de l'être, puisque ses injustices valurent de tout temps celles des Barbaresques. D'ailleurs la Chrétienté fournit aux corsaires quelques-uns de leurs maîtres pionniers et beaucoup de leurs meilleurs « lurons » d'abor-

1. Mot turc : le bey des beys ; le dey ou plutôt le pacha d'Alger.

dage : Grecs du littoral et des îles (tant d'Asie que d'Europe), Italiens, Marseillais, Catalans, Espagnols, et jusqu'à des hommes du Nord. Ce fut, entre autres, un Flamand qui leur apprit à construire, à côté de leurs galères aptes à la Méditerranée, dcs vaisseaux capables de la grande mer, où l'on pou



Une médressa (voy. p. 19). — Dessin de P. Selfier, d'après une photographie prise à Tlemcen par M. Pedra.

vait courir sus aux Espagnols revenant d'Amérique dans un galion chargé d'or; et si bonnes furent ses leçons que les forbans d'Alger finirent par affronter même le haut Septentrion, jusqu'à l'Islande, lave glacée aussi voisine du Pôle boréal que du détroit tiède franchi par les hardis compagnons de Tarik le Berbère.

Deux corsaires, qui justement étaient des renè-

gats, les frères Barberousse[1], issus d'une île grecque[2], avaient fondé l'« État Barbaresque », et cet État resta pirate jusqu'à la fin, jusqu'en 1830, sous tous ses beglerbegs. L'Espagnol n'y put rien, qui banda toute sa force contre ces maudits.

Le roi très catholique, Charles-Quint. voulut extirper le Turc infidèle dès le moment même où l'aîné des Barberousses l'implanta dans El-Djézaïr, en face du Pegnon castillan. Une belle flotte espagnole cingla vers la baie d'Alger; elle débarqua sa troupe sur le sable de Hussein-Dey, incroyablement fatal à l'Espagne; Diégo de Vera commandait l'armée, qui fut battue, et dont les débris remontèrent à grand'peine sur l'escadre à moitié cassée par une tempête.

En 1518, nouvelle flotte espagnole; nouvelle armée, aux ordres de Hugo de Moncade : nouvelle déroute et nouvelle tempête.

En 1541 Charles-Quint fit un suprême effort. Il était roi d'Espagne, roi des Deux-Siciles, empereur d'Allemagne avec toutes les possessions du Saint-Empire en France et dans les Pays-Bas, enfin souverain de l'Amérique. Ses armées, habituées à vaincre, avaient dans leurs rangs des capitaines de conquistadores; l'Allemand pesant y portait l'arquebuse à côté du Flamand, du Wallon colérique, du gai Bourguignon, du Franc-Comtois avisé, de l'agile Italien, du sobre Espagnol.

Une des plus fortes escadres que l'Espagne ait confiées à la mer (et non la moins malheureuse) mena le glorieux empereur à la funeste plage de Hussein-Dey : elle était faite de 516 bâtiments, dont 75 vaisseaux, avec 34 480 hommes et, parmi eux, Cortez, le héros de la « Noche triste »[3], le conquérant de la Nouvelle-Espagne. — Équipement formidable, presque égal au convoi des navires français partis de Toulon en 1830.

Il arrive parfois que la saison saute brusquement et qu'une voûte à noires ondées ternit la blanche Afrique avant novembre ou décembre, quand ce qu'on nomme ici l'hiver se sépare de ce qu'on appelle l'automne et qui est réellement encore un été. Ce fut le cas en 1541.

Un amiral très illustre conduisait l'« Invincible Armada » de Charles-Quint, qui devait être aussi vaincue que plus tard celle de Philippe II. Mais que pouvait-il, n'ayant que des voiles, et quoiqu'il fût André Doria, contre le mistral africain, qui continue le nôtre, contre le « charpentier majorcain », le vent des Baléares? Ainsi le désigne-t-on, de ce qu'il part du milieu de la mer où se lève la sierra de Majorque, de ce qu'il brise les navires et les chasse en membrures disloquées sur le chaos entrechoqué des vagues.

Au troisième tiers d'octobre, la flotte ayant débarqué sur le lido sa troupe, le « charpentier majorcain » souffla son typhon sur les vaisseaux de Doria, sa pluie, son brouillard, son froid pénétrant sur les régiments de Charles-Quint, déjà si près d'Alger que Pons de Balaguer, chevalier de Malte, piqua son poignard dans la porte Azzoun[1]. Sous le soleil on aurait été vainqueur, sous l'averse et la tempête il fallut fuir, la phalange étant débandée : heureux encore que l'amiral génois pût sauver assez de navires pour recueillir les hommes d'armes échappés à ce grand désastre, à ce « dia de perdida y sentimiento para España ».

Un autre « jour de perte et douleur pour l'Espagne », ce fut 234 ans plus tard, à l'expédition d'O'Reilly, dans ce même golfe, sur ce même cordon de sable serré de près par la colline. Cet Irlandais au service de Castille fut aussi victime d'un cyclone enragé qui martela ses 500 bâtiments. Bien qu'à la tête de 22 000 soldats, à peine s'il put se sauver assez vite devant les Maugrabins lancés en hallali contre les bataillons catholiques.

A l'orient d'Alger et à son occident, mêmes revers, la tempête en moins.

A l'orient, perte de Bougie; perte de Tunis, qui commande les deux Méditerranées, celle du Levant comme celle du Couchant; perte des villes du Sahel des Tounsi[2]; tour bâtie de têtes d'Espagnols massacrés sur l'île berbère de Djerba, la reine des flots à la fois tunisiens et tripolitains de la Petite-Syrte.

A l'occident, dure défaite du comte d'Alcaudete à Mazagran : ce fut l'anéantissement de toute une armée, la ruine des entreprises de l'Espagne dans le Tell oranais, là où elle avait eu l'heur de s'emparer de Tlemcen, la ville jadis « impériale » d'où l'on pouvait tenter la conquête des sierras entre-croisées du Gharb[3].

Enfin en 1792, abandon de la « Corte chica[4] »,

1. Leur nom musulman, leur surnom plutôt, était Kheïr-ed-Din, le « Bien de la Religion ».
2. Mételin, jadis Lesbos.
3. La « Nuit triste », pendant le siège de Mexico.

1. Bab-Azzoun, porte des anciens remparts, opposée à Bab-el-Oued : celle-ci s'ouvrant à l'ouest, vers Oran, celle-là vers l'est, côté de Constantine.
2. Tunisiens.
3. Maroc.
4. Petite cour : du luxe qui régnait parmi les fonctionnaires espagnols d'Oran.

Oran, dont un tremble-terre avait cassé les murailles.

Entre temps, les Français prirent Djidjelli (1662), mais n'y restèrent point; puis Duquesne bombarda deux fois la ville amphithéâtrale des pirates (1682 et 1683), mais il ne la força pas. Quand le dey sut les millions qu'avait coûté le fer lancé sur Alger par l'escadre des Roumis, il dit : « Que le roi de France ne m'a-t-il chargé du bombardement? A moitié prix certes j'aurais brûlé moi-même tout El-Djézaïr! »

A chacune des déroutes et fuites de l'Espagnol, le monde musulman tressaillait d'aise. Le récit lui arrivait, toujours plus merveilleux de conteur en conteur, jusqu'aux bornes de l'idiome arabe : plus outre encore, jusqu'aux frontières mêmes de l'Islam.

Cependant l'Odjac continuait ses œuvres de sang, mais où le sang ne fécondait rien.

Odjac est un mot turc de fortune singulière. Il veut dire « la marmite ».

De marmite à foyer il n'y a qu'un pas; un pas aussi de foyer à chambre, chambrée, compagnie.

Il en vint donc à désigner une cohorte, un détachement de ces janissaires qui tenaient le Berbère et l'Arabe muselés pour le compte du très magnanime Seigneur de la Sublime Porte.

Enfin, il agrandit son sens jusqu'à la haute acception de gouvernement; il devint l'équivalent de l'État barbaresque dont ces janissaires étaient le soutien. Horde non pas précisément turque, mais turcophone et de tous éléments faite : Osmanlis, Albanais, Bosniaques, Circassiens, renégats de tout poil, enfants de tout pays, même du pays nègre, pris ou achetés, puis élevés dans le métier des armes.

Donc l'Odjac ne cessait de diviser pour régner, de dresser tribu contre tribu, chef contre chef, prêtre contre prêtre; il tuait et pillait, incertain lui-même de sa durée, et ses prétoriens jetaient volontiers leur sultan hors du trône, hors de la vie. Aussi, mémorablement misérable fut la tourbe de ces pachas, hommes du sabre stérile ou du harem infécond.

Un dicton d'Algérie montre combien les peuples de l'Atlantide orientale avaient conscience des crimes de l'Odjac contre la nature et contre l'homme.

Derrière Alger (la mer étant devant) s'étend, outre Sahel, une plaine qui ne s'arrête qu'à la racine de l'Atlas. Le temps l'a faite en entassant alluvions sur alluvions par le dépôt des torrents extravasés : Hamise, Harrach, Chiffa, Bou-Roumi, Oued-Djer, et dix autres courants moindres; plus, ce qui naît du jet constant des aïoun[1], des fontes de neige, ou des typhons de la montagne tourbillonnant en fleuve dans la ravine où deux heures auparavant le chacal n'avait pu laper d'eau la largeur de sa langue.

C'est la Métidja, le terreau qu'on n'épuise jamais, tant le réparent toujours la boue glissée du déjbel, et le soleil et l'eau.

« Eh bien, disait-on, quand le pacha, le sous-pacha ou tout autre « Baba Tourki[2] » paraît à l'entrée de la plaine et qu'il tousse trois fois en caressant sa barbe, la Métidja devient Sahara. »

Pour qu'il n'y eût aucun remède à ces plaies saignantes, les janissaires haïssaient les Koulouglis, fils des Turcs et des femmes indigènes (c'est l'éternelle antipathie des « nationaux » et des « créoles »); les reïs ou pirates abhorraient les janissaires ou, comme ils les nommaient, les « bouviers d'Anatolie ».

Parmi les beglerbegs un seul peut-être[3] eut un idéal servi par une volonté. Euldj-Ali rêva d'amener l'« île de l'Occident » à l'unité politique pour laquelle il semble en toute évidence que la nature l'a créée. Il pensait que le fleuve Malouïa, presque tari chaque été, ne marque vraiment pas la fin du grand-pachalik d'Alger, mais que sa seule frontière est l'écume de la mer océane, au rivage où le conquérant Okba regrettait de s'arrêter si près de la sainte La Mecque.

La France ne comprend pas la carte aussi bien qu'Euldj-Ali; elle n'a même pas encore atteint la Malouïa que dédaignait ce beglerbeg soucieux de l'avenir.

Lorsque, un an après Waterloo, sonna le troisième centenaire de l'intronisation de Barberousse, l'Afrique turque était plus misérable qu'en 1516.

La rétribution vint en 1830, d'où nul ne l'aurait attendue : la France n'avait pas autant souffert des pirates que l'Espagne et que l'Italie; même elle les avait eus parfois pour alliés; elle était plus loin; on la croyait faible, puisqu'elle venait d'être trépignée, presque écrasée par l'Europe.

Que pouvait craindre l'Odjac, toujours victorieux?

Le Musulman ne rêvait-il pas la reconquête de l'Espagne? Même il la rêve encore.

1. Pluriel de « aïn », source.
2. Père Turc, Papa Turc.
3. Les deux Barberousse à part.

Ainsi que l'a dit le poète, à l'occasion de la prise d'Oran sur les Espagnols :

« Si les ennemis nous ont coupé une main en Andalousie, il nous en reste — sois béni, ô mon Dieu ! — encore une autre[1].

« Les Musulmans espèrent toujours que l'Andalousie leur reviendra. Le temps, en effet, s'il éloigne les heures, les rapproche également!

« Quoi! l'Infidèle conserverait Khizarat, Tadmir et aussi l'incomparable Ronda,

« Cordoue, qui était la station de nos caravanes, Chéris[2], qui a donné le jour à El-Chérici, et Chakka, et Loukad ! »

VIII. L'an 1830. — Mhamed Tchakeur, bey de Constantine, régna quatre ans environ, si régner c'est tuer, et durant ces quarante-huit mois, plus ou moins, de 1814 à 1818, il visita plusieurs fois le bon peuple de son beylik, pour l'exterminer çà et là, telle tribu ayant refusé l'impôt, telle autre s'étant franchement révoltée, telle autre n'ayant même pas fourni de prétexte à l'avidité du potentat.

Pendant ses marches militaires il ressemblait à l'empereur Titus, qui ne voulait perdre aucune de ses journées ; n'importe laquelle d'entre elles était marquée par une ou plusieurs exécutions. Deux hommes le précédaient, rapides ministres de sa volonté, c'est-à-dire bourreaux sans jugement. Sur un signe du maître, l'un, Ismaïl, coupait les têtes au yatagan ; l'autre, Soliman, fendait les ventres en croix, de deux coups de rasoir. Le soleil brillait sur les cous tranchés, sur les entrailles nues des agonisants, tandis que Tchakeur-Bey marmottait sa prière sur chaque grain de son chapelet.

Et s'il arrivait que pas un supplice n'eût réjoui la matinée :

« Soliman, disait-il, ton rasoir n'a pas déjeuné aujourd'hui ; et toi, Ismaël, ton sabre non plus n'a pas déjeuné ! »

A quoi ils répondaient : « Non, ô notre maître, ô notre sultan ! »

Alors lui : « O mes enfants, je vous promets, moi votre père et sultan, moi Tchakeur, qu'avant le soir vos tranchants auront dîné : ce que je leur donnerai, c'est de la chair arabe ! »

« Que Dieu soit avec toi ! » répondaient les deux exécuteurs.

Et Tchakeur invoquait de nouveau le Très Juste.

1. Cette autre main, c'est Oran.
2. Jerez.

Constantine, où commandait Tchakeur, Turc d'Asie, régnant sur le pachalik de l'Est, Oran régnait sur le beylik de l'Ouest : sitôt prise aux Espagnols, elle avait succédé à Mascara, ville que Mazouna la berbère avait précédée comme capitale. Au centre, à vingt lieues des palais et des casernes de l'Odjac, le bey du Milieu, dit bey du Tittéri, demeurait dans la fraîche Médéa.

Tous les beys de ces trois beyliks ne furent pas des Tchakeur, mais presque tous jugèrent aussi sommairement que lui. Fidèles au dicton né de leurs cruautés en Afrique, ils traitèrent de « Turc à Maure » les tribus dont ils avaient la garde ; et quand la grande flotte de Toulon débarqua l'armée de 1830 elle apportait en Atlantide, non l'esclavage, mais la délivrance.

1830 fut une heureuse année pour la France, qui vit s'ouvrir un nouvel et vaste horizon.

Nous étions alors perdus dans la contemplation de nous-mêmes; nous mâchions à vide le stérile souvenir de nos « victoires et conquêtes », nous n'admirions que Paris, son luxe, ses plaisirs, ses théâtres, ses modes, ses ridicules, ses excentricités, ses travers.

Dès qu'Alger eut ouvert ses portes à l'une de ces vaillantes armées qui sortent de la nation frivole, il fallut prendre souci des Arabes et des Berbères, songer au Tell, aux oasis, au plus grand des déserts, aux routes du pays des Noirs, à tout ce qu'exige de semence, à tout ce que réclame de culture, à tout ce que promet de moissons la terre qui nous convie à régner en Afrique.

Car, par l'Algérie, nous entamons au plus près ce vaste continent barbare, trois fois plus grand que l'Europe, cinquante fois plus grand que la France.

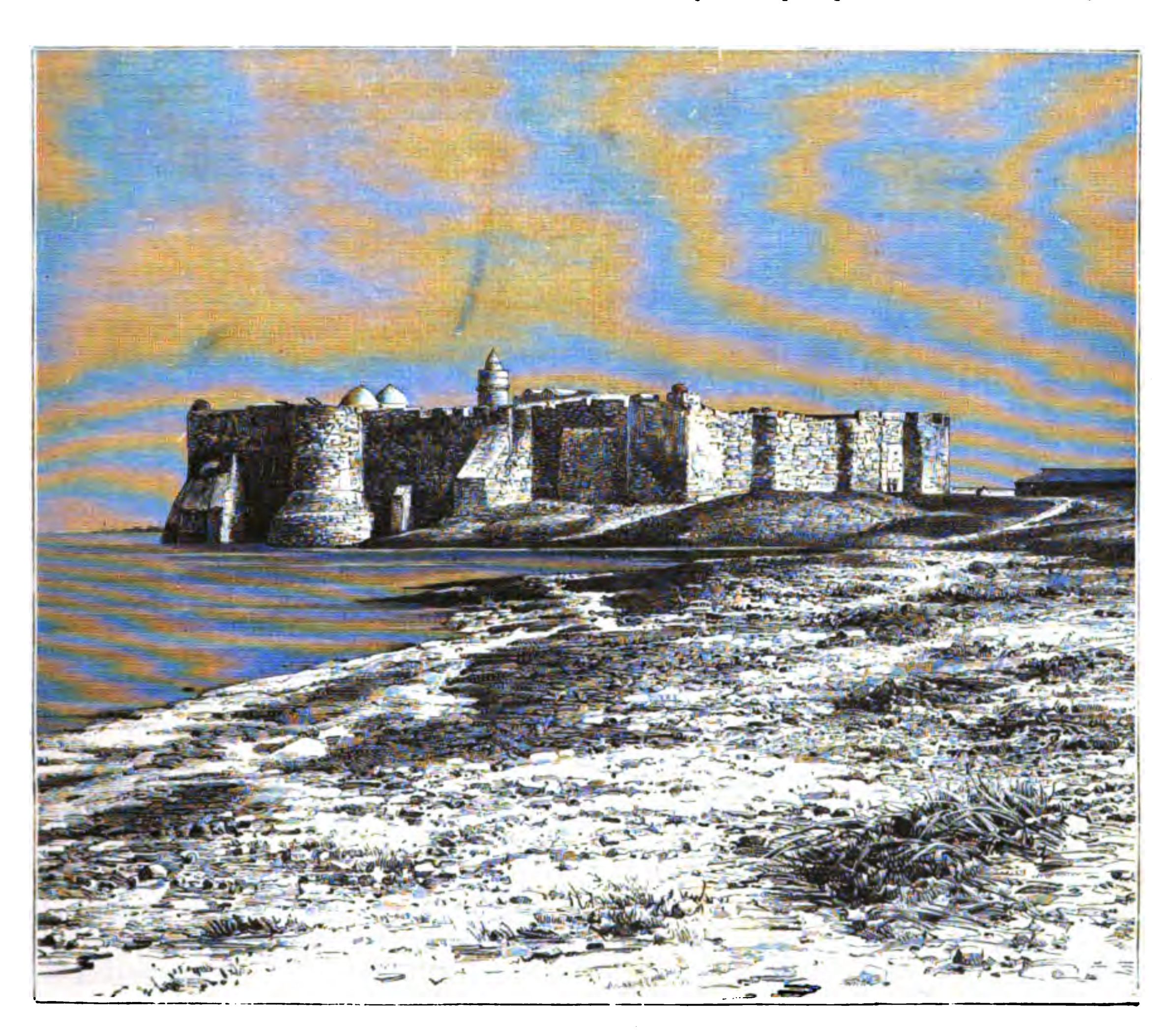
Déjà même un peuple français grandit sous les méridiens de Bayonne, de Toulouse, de Perpignan, de Nice, juste au milieu du rivage septentrional de la terre mystérieuse dont les derniers secrets se découvrent. Ce peuple expansif, audacieux, semble né pour soumettre à notre langue toutes les montagnes du Tell, toutes les roches, tous les sables, tous les palmiers du Sahara ; puis, au delà des solitudes enflammées qui séparent le pays des Visages bruns du pays des Visages noirs, il étendra sa main sur les royaumes du Soudan. C'est ainsi que la France, fanée en Europe, refleurira, rajeunie, en Afrique.

Certes, ni l'amiral, ni le généralissime, ni personne sur la flotte de la Conquête n'imaginait que

ce départ de navires était pour l'Afrique un tournant de l'histoire, pour les Algériens une origine, et pour la France l'aurore d'une épopée que chaque siècle fera plus légendaire, bien qu'elle soit contemporaine d'un roi très prudent, d'une bourgeoisie sceptique et d'un parlement bavard.

L'État français lui-même n'avait aucune conscience de la lourdeur des destins qu'il allait soulever. Il voulait avant tout se venger de quelques arrogances du Barbaresque et d'un coup d'éventail au consul de France : moins que cela, d'un geste brusque du bey des beys dont la main colérique agitait un chasse-mouches.

Il n'y avait pas que l'insolence de l'Odjac. Il



L'île de Djerba (voy. p. 22). — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

fallait punir aussi celle de l'Angleterre par la démonstration brusque, vive, éclatante, du mépris dans lequel on tenait la rodomontade anglaise. Le gouvernement de Charles X y pourvut, qui sut traiter Albion fièrement, donc sagement.

Les Anglais avaient la prétention de retenir à Toulon la flotte impatiente ; ils nous interdisaient la prise d'Alger en vertu de leur droit immanent de rançonner l'univers. L'Afrique n'était-elle pas à eux, comme l'Amérique, l'Asie, l'Océanie et les Iles, voire aussi l'Europe?

Seize ans plus tard, en 1846, quand déjà l'Algérie était conquise, le Maroc humilié, Abd el-Kader réduit à rien et près de se rendre, l'Angleterre étant unie à la France par les liens de l'« entente cordiale », le premier ministre anglais Robert Peel osa prononcer ces paroles cyniques en plein parlement de Londres :

« L'Angleterre n'exige pas actuellement l'évacuation de l'Algérie par la France, parce qu'un des partis politiques français se servirait de notre ultimatum contre Louis-Philippe, dont la dynastie serait alors menacée par la révolution.

« Nous n'avons pas retiré les notes envoyées au ministère Polignac et renouvelées au pouvoir issu du mouvement de 1830. Notre consul d'Alger n'a point demandé l'exequatur : il est toujours accrédité auprès du Dey.

« La prudence et notre bon vouloir pour le gouvernement français nous font seuls la loi de ne point user de notre droit, qui ne saurait être prescrit : d'ailleurs nous n'attendons que le moment favorable pour demander à la France l'évacuation de l'Algérie. »

« Alliance admirable que l'alliance anglaise, disait un jour le prince de Metternich. C'est celle du cheval et de l'homme, et l'Angleterre n'est jamais le cheval! »

Les ministres de Charles X n'étaient pas ceux de Louis-Philippe : fermement, même impertinemment, sinon avec une nuance d'injure, l'Angleterre fut invitée à montrer sa force, si par hasard elle osait; et la flotte, enflant au vent ses voiles, partit en triomphe pour le Midi.

Elle portait dans ses flancs la victoire, mais le conseil en était absent : on se jetait, tête baissée, dans une aventure héroïque sans en avoir calculé l'avenir.

La France ne se disait pas : « Je vais tenter aujourd'hui quelque chose de grand. J'ai perdu l'Amérique, je veux essayer de l'Afrique, gravir l'Atlas et voir au delà : car mon néant me pèse. J'entends des paroles, je ne vois jamais d'actes! »

Le conseil était absent, la folie présente, s'il est bien vrai que l'escadre fendit le flot, non pour faire de la Méditerranée un lac français, du moins un lac latin, mais pour diviser la côte barbaresque entre les nations de l'Europe. Est-il possible que le vertige habite assez en nous pour que nous ayons médité d'offrir Oran à l'Espagne, Arzeu à l'Angleterre, Ténès au Portugal, Bougie aux Napolitains, Djidjelli aux Toscans, Stora aux Sardes, Bône à l'Autriche?

Nous n'aurions gardé qu'Alger.

Même pas Alger, si les conseillers de Louis-Philippe, hallucinés comme ceux de Charles X, avaient réussi dans leur projet de donner notre jeune conquête à Méhémet-Ali, pacha d'Égypte; ou si ceux de Napoléon III étaient parvenus à mettre debout le « royaume arabe » dont Abd el-Kader aurait été le premier vice-roi.

IX. **La prise d'Alger.** — Magnifique était l'escadre qui voguait sur la mer d'azur dans les derniers jours du mois de mai 1830, à l'une des époques de l'année où cet azur est le plus rarement déchiré par le « charpentier majorcain ». Il le fut pourtant, et la flotte dansa sur les vagues; même elle fut renvoyée vers le nord par une fureur de vent, et il sembla que la tempête sauverait encore une fois le repaire des capitans-pachas, menacé comme il ne l'avait jamais été, par plus de 100 vaisseaux de guerre avec 347 transports, 27 000 matelots, 36 000 soldats.

C'est quand nos navires approchaient du rivage que, les vents s'étant insurgés, l'amiral donna l'ordre de remonter vers le septentrion. Partis le 25 mai de Toulon, quand se leva l'aube du 31 on était en vue du cap Caxine, l'un des promontoires que le massif de la Bouzaréa plonge en mer à l'occident d'Alger.

A toucher le but, il fallut le fuir, l'esprit troublé par le souvenir des armadas espagnoles brisées sur cette côte maudite.

Mais il n'était pas besoin de retraverser toute la Méditerranée pour rassembler en lieu sûr la flotte et le convoi disséminés par l'orage. A moins de moitié chemin de la France, et juste au nord du siège de l'Odjac, s'élève une île espagnole, ou plutôt catalane, appelée Majorque[1] de ce qu'elle dépasse de beaucoup en grandeur les autres terres de son archipel des Baléares; l'immense baie de Palma l'échancre au sud, à l'abri des vents du Nord, de la « tramontane », qu'arrête une haute sierra.

Heureusement ralliée dans la baie de Palma, la file des navires en repartit le 10 juin, et le 12 le mont d'Afrique lui réapparut. Elle ne cingla point vers la rondeur de baie quatre fois exécrée par les armées espagnoles. Laissant à l'orient le sable hostile où l'Harrach mêle en hiver sa bourbe au sel transparent et mobile, elle passa majestueusement devant Alger la bien gardée, la guerrière, la blanche, la sultane, la favorite, puis s'arrêta de l'autre côté du mont, dans une autre courbe de la mer littorale.

Le 14 juin l'armée débarqua sur la plage de Sidi-Ferruch, dont nous savions depuis 1808 qu'il

1. C'est-à-dire « La Plus Grande ».

vaut mieux aborder là qu'ailleurs pour assaillir Alger.

Napoléon Ier avait médité d'envahir l'Afrique du Nord, comme en fait foi l'article V du traité secret de Tilsitt entre la France et la Russie :

« Les villes de l'Afrique, telles que Tunis, Alger, seront occupées par les Français, et, à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français auront pu y faire pendant la guerre seront données en indemnité aux rois de Sicile et de Sardaigne. »

Ainsi nous aurions dompté les Barbaresques pour d'autres que pour nous, et c'est de l'italien qu'on aurait gravé sur la pierre du buste impérial, dans le jardin Marengo[1], au lieu des mots français : « Il avait rêvé cette conquête » ! C'est donc contre toute vraisemblance, malgré lui, presque malgré la force des choses, que le Gaulois domine chez les Africains.

Napoléon envoya en mission secrète sur la côte d'Afrique le capitaine Boutin, qu'il avait chargé d'étudier le meilleur lieu de débarquement d'une armée et la route normale de cette armée entre l'endroit de l'abordage et la ville des reïs. Ce capitaine était habile, puisqu'on l'élut pour ce péril et cet honneur; il était intrépide, puisqu'il accepta le danger; il fut heureux, puisqu'il en sortit vivant et qu'il revint en France avec un morceau du destin d'Alger.

A peine l'armée s'était-elle retranchée dans la presqu'île de Sidi-Ferruch que, le 16 juin, la saison sereine redevint encore un orageux automne, les vents se brouillèrent et s'ébranlèrent en tempête, présage d'une déroute « à la Charles-Quint ». Le 17, le 18, le 19, on se battit trois jours : 50 000 Musulmans roulèrent sur les Roumis[2] comme des torrents d'hommes et de chevaux.

C'était certes une brave armée, sûre de vaincre, puisque Alger était invincible et que la mer se soulevait déjà, demandant sa proie. Il y avait là les janissaires, phalange éprouvée, et les contingents des beys d'Oran, de Constantine, du Titteri; on y voyait des Osmanlis, paysans osseux, trapus, patients, stoïques, nourris sur les âpres plateaux de l'Asie Mineure, des Albanais dont la joie est dans le sang, des Berbères de maint adrar empanaché de neige, des Arabes du Steppe et du Désert, des Noirs nés par delà les Grands Sables. Du Tombeau de la Chrétienne, sépulcre des rois de Maurétanie, vingt siècles regardaient cette vaillante poussée de l'Islam, comme quarante siècles avaient contemplé près du Nil la bataille des Pyramides.

1. Jardin public d'Alger.
2. Les Chrétiens : corruption de Romains.

Ils étaient avec Dieu, mais Dieu ne fut pas avec eux.

Vaincus à Staouéli, l'armée française les suivit par la route qu'avait tracée le capitaine Boutin en 1808, puis elle couronna de ses canons les crêtes du djébel où se suspend Alger.

Désormais l'Odjac était mort, le Turc aussi, et les Français entrèrent le 5 juillet 1830 dans l'abrupte cité dont ils allaient faire une capitale d'empire.

Sans toits et sans tuiles, toute en blanches terrasses et de loin très semblable aux carrières de craie, la triangulaire Alger se terminait en haut par une énorme casba; ainsi se termine-t-elle encore, à 118 mètres au-dessus des flots. Mais ce fort, ce château, cet arsenal, ce magasin, ces murs d'où Hussein, bey des beys, pouvait foudroyer la mer, ont perdu leurs beaux marbres, leurs arabesques, leurs arcades et colonnades et le frais jet d'eau des fontaines. Si la casba, éventrée, profanée, est restée caserne, avec zouaves au lieu de janissaires, elle n'est plus le palais, le divan, la retraite intérieure, le harem, le trésor dans des chambres sombres où s'empilaient les quadruples doublons d'Espagne.

Quand les vainqueurs y entrèrent pour la recevoir des mains du pacha détrôné, ils y virent dans une cour, près d'une porte fermée, un beau Turc aussi calme devant les Celtes latinisés de 1830 que les sénateurs romains sur leurs chaises curules devant les Celtes celtisants de Brennus. C'était le trésorier : il donna la clef du trésor de l'Odjac.

On y trouva 55 684 527 francs : sept millions de plus que tout ce qu'avaient coûté la flotte, l'armée et la guerre.

Ainsi la prise d'Alger demanda du sang, mais pas d'or, elle qui doubla la France et la tourna vers les conquêtes non stériles.

Que de vaillants hommes du temps passé, s'ils revenaient au monde, regretteraient amèrement d'avoir vécu ou d'être morts pour des œuvres de néant !

L'histoire est pleine d'héroïsmes inutiles, l'histoire de France plus que toute autre : hantés par des fantômes, nous avons remué le ciel et la terre pour une vaine grandeur, et nos victoires mêmes nous ont été funestes.

Il semble que notre nation ne prenne aucun plaisir aux travaux non frivoles; on dirait qu'elle dédaigne toute entreprise de beau, solide et brillant lendemain qui se poursuit loin du boulevard, faux centre du monde, à cinq cents lieues de nos

misères : ce qui veut un long effort, une dépense d'argent, quelques vies d'hommes, lui fait horreur en Afrique, elle qui a jeté sans frémir des millions de jeunes gens et son or par dizaines de milliards dans les batailles européennes.

Mais à la France prolongée par-dessous les ondes, l'aventure de 1830 ouvrit des chemins nouveaux Il y eut dès lors deux politiques antagonistes . la coloniale et la continentale.

Fallait-il donc toujours nous briser la tête outre-Vosges, outre-Ardennes, outre-Alpes, contre aussi forts ou plus forts que nous, dans la plaine du Rhin, ou la conque du Pô, ou le val du Danube, et sur l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, le Dniepr, jusque sur des rivières entraînées vers la Volga ? Après avoir tenté follement l'Europe jusqu'au milieu des Slaves, parmi les riékas[1] et les ozéros[2] ombragés de bouleaux, pourquoi ne pas tenter aussi la terre énigmatique, à la fois Orient et Midi, chez le Numide, puis le Gétule, sur la route des Éthiopiens ?

Ainsi pensèrent les « coloniaux », avec raison supérieure, puisque l'avenir a donné tort aux « continentaux » ; victorieux ou vaincus, toute grande guerre européenne nous a rapprochés des gouffres.

Celle de Sébastopol irrita l'ours du Nord, qui est aussi l'ours de l'Est, et dont la force passe toute autre force.

Celle de Magenta leva dans la Méditerranée, au milieu même de cette mer dont nous méditons de faire un lac français, une Italie qui rêve d'y régner seule, comme héritière de la ville la plus vraiment impériale de l'histoire.

Celle de Sedan nous a sevrés du Rhin et rejetés au couchant des Vosges.

Si les « continentaux » n'avaient pas stupidement poussé trois fois la France contre une Europe hérissée de baïonnettes, nous admirerions encore chez nous le fleuve vert sur ses graviers, autour de ses îles.

Et, par surcroît, nous aurions doublé notre empire d'Afrique.

Avec Alger, Oran, Tlemcen, Bône, Constantine, Tunis, Kairouan, nous habiterions Fez la savante, Maroc d'où l'Atlas étincelle, Tripoli qui livre ses palmiers aux deux vents contraires[3].

Peut-être même le Nil coulerait-il en Nouvelle-France, sous l'œil éteint des sphinx, dans toute la gloire du soleil de Libye.

1. Rivières.
2. Lacs.
3. Bien qu'au bord même de la Méditerranée, Tripoli de Barbarie est presque assiégée par le Grand Désert.

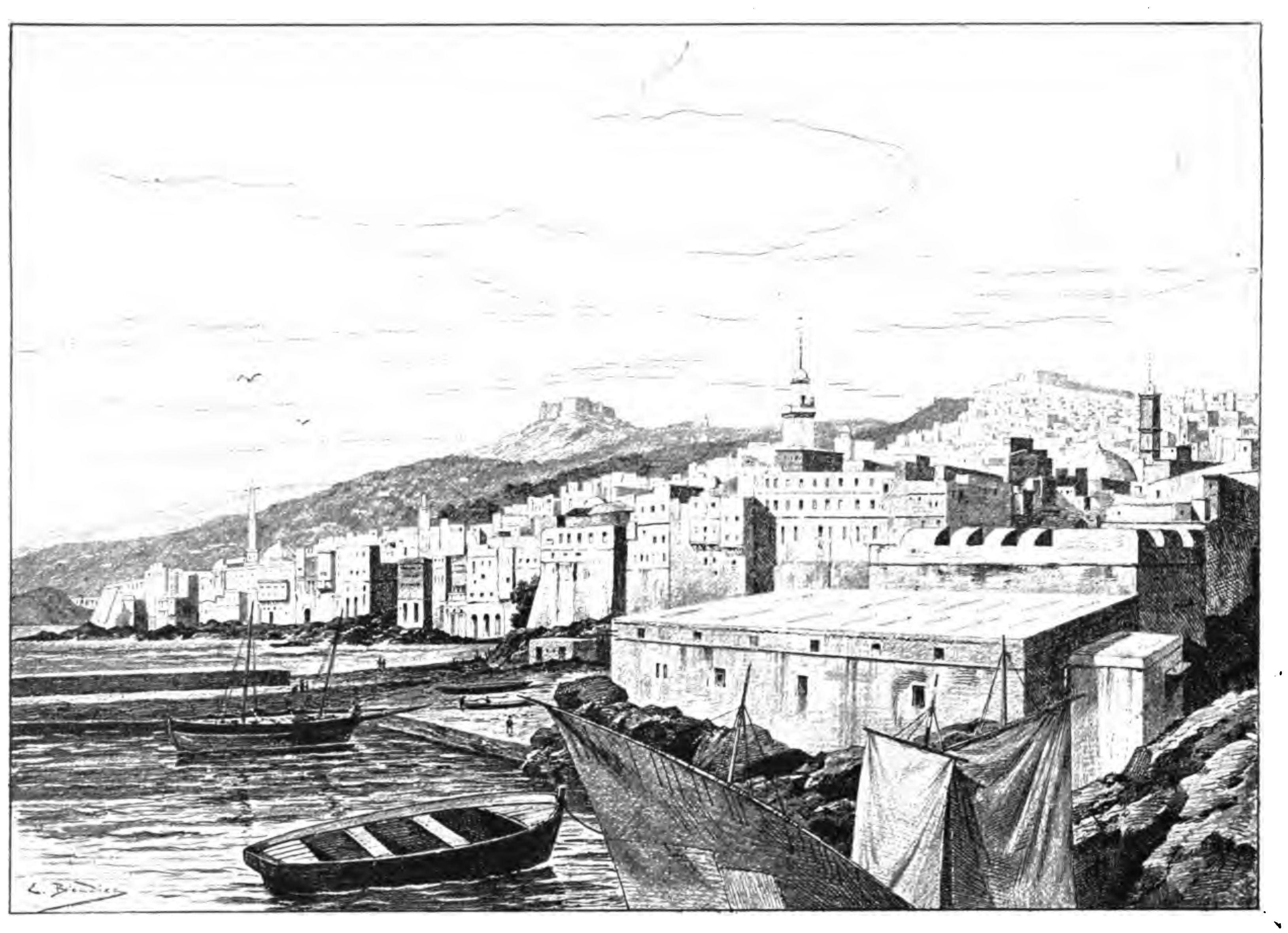
X. La Conquête. — Alger forcée, la casba violée, le trésor vidé, le pacha parti pour l'exil, les janissaires embarqués pour Constantinople et Smyrne, ce fut comme un coup au cœur, et le Maghreb défaillit.

Aurait-on pu le soumettre brusquement, ce Maghreb, en vingt-sept semaines au lieu de vingt-sept années, lorsque, le Turc, étançon robuste, lui manquant soudain, il se sentit tomber et s'abandonna lui-même ?

Peut-être. Mais ce mont compliqué de précipices est un immense traquenard, un dédale infini de « Fourches Caudines » où le Samnite humilie le Romain.

D'ailleurs, pourquoi tout conquérir, puisqu'on ne garderait rien ou peu de chose ? Il se passa nombre d'années depuis 1830 avant que la fatigue enrouât les voix françaises qui criaient : « Abandonnez l'Afrique ! » Et plusieurs ne se turent que dans la mort, quand déjà la France avait tellement marqué son empreinte en Algérie que l'Arabe pouvait dire : « *Fi'z zman er-Roumi* » — au temps des Chrétiens — comme il dit « *Fi'z zman er-Roum* » — au temps des Romains.

Même encore aujourd'hui, quelques-uns ne se taisent point, alors qu'il y a 500 000 Européens sur le sol « maudit » dont le général Bernard, ministre de la guerre, disait en 1837 : « L'Algérie est un rocher stérile sur lequel il faut tout apporter, même l'air : encore y est-il mauvais ». En vain les hommes de notre race y poussent-ils dru, singulièrement plus féconds qu'en France, dans des villages où la mort respecte les colons quelquefois jusqu'à quatre-vingt-dix et cent ans, nombreux sont toujours les contempteurs de l'Afrique, semblables au général Duvivier en 1840 : il ne voulait garder, et seulement pour l'honneur, que la ville d'Alger ; plus quelques coteaux du Sahel, derrière un fossé continu bordé de parapets, de Birkadem à Coléa par Douéra. Il repoussait même la Métidja : « Nous la laisserons, disait-il, infecte et désolée, aux chacals, aux courses des bandits arabes et en domaine à la mort sans gloire.... Il y a là, à Boufarik, une petite population européenne qu'il faut empêcher de s'épandre hors de son retranchement et, par tous les moyens possibles, amener à diminuer, même à se dissoudre. »



Alger en 1830. — Dessin de Boudier, d'après d'anciennes estampes.

L'Algérie nous dévorait alors, les soldats dans la guerre, les colons dans la paix, et Duvivier semblait avoir raison; mais les blasphémateurs de 1888 sont sans excuse.

La rapidité de réussite en une grande entreprise de guerre veut un chef infatigable, prompt, tombant en coup de foudre. Ce chef à la fois prudent et hardi doit disposer d'assez de régiments pour ne rien lâcher de ce qu'il a pris; et surtout, si courte que puisse être la conquête, encore faut-il qu'on lui en laisse le temps et la liberté, qu'aucun ordre ne l'arrête la veille d'une bataille, aucune disgrâce le lendemain d'une victoire.

De longtemps ce chef ne se rencontra pas en Algérie, la politique de Paris usant en quelques mois les généraux d'Afrique et aussi les divers systèmes qui tantôt visaient l'assaut de toute la Berbérie, tantôt l'abandon, tantôt ni l'un ni l'autre, sous forme d'occupation restreinte. Les Juifs se demandaient si quelque chose de bon pouvait sortir de Nazareth; les Français voudraient savoir si quelque chose d'intelligent, d'honnête, de fécond, de durable, peut germer dans le jeu des partis et dans tout ce qui s'agite de rapace autour des renversements de ministère.

Le mois où le général de Bourmont avait jeté bas l'Odjac n'était pas encore écoulé quand une révolution renversa le gouvernement qui l'avait envoyé contre les Barbaresques. Un nouveau généralissime remplaça le vainqueur de Staouéli, puis un autre vint, puis un autre encore : dès qu'un chef de l'armée commençait à se reconnaître aux environs d'Alger, dans le Sahel, la Métidja, le tout prochain Atlas, on confiait la France d'Afrique à n'importe quel général ou maréchal ignorant absolument l'Atlantide et sachant à peine de l'Orient, de l'Islam, de l'Arabe, ce qu'on en peut apprendre dans les contes des *Mille et Une Nuits*.

A ce général, à ce maréchal, on donnait juste assez d'hommes pour n'être pas précipité dans la mer. Aussi, l'Atlas gravi, fallait-il le redescendre et s'en aller, même sur la côte, de telle ville militairement occupée, de Blida, de Médéa, de Mascara, d'Oran, de Bône, etc. Or les Musulmans ne comprennent que la force et la durée : pour eux, reculer, c'est fuir; ne point forcer une bicoque, c'est en avoir peur; ne pas disperser en l'air, de dix coups de canon, la koubba, la zaouïa d'un marabout traître, c'est reconnaître la prodigieuse grandeur, lumière et sainteté de l'ouali dont cette zaouïa. cette koubba blanche a la gloire de posséder les os; partout éclate en protection, en salut, en victoires, la partialité de Dieu pour les enfants de la Pure Doctrine contre les disciples de Satan le Réprouvé.

Ce n'était pas assez de faire et de défaire, d'avancer et de reculer, d'augmenter l'armée, puis de la diminuer, de jouer avec les généraux comme le jongleur avec ses boules, et de donner à l'Europe, à l'Afrique, le spectacle honteux de son incohérence, la France éleva de ses mains son plus mortel ennemi.

XI. **Abd el-Kader et Bugeaud.** — Sidi el-Hadj Abd el-Kader ben Mahi ed-Din n'était rien quand la France le prit au sérieux, puis au tragique. Simple marabout de la tribu des Hachem, dans la plaine d'Eghris, il avait vu le jour en 1807 à la Guetna, près de cette Mascara qui, se disant guerrière, tire son nom d'Oum el-Askar[1], « la Mère des Soldats ».

Le *Sidi* par lequel son nom commence indique un chérif, c'est-à-dire un descendant de la famille du Prophète; mais descend qui veut de Mahomet dans toutes les terres de l'Islam, même le Nègre : ainsi, en France, qui veut la noblesse la prend.

Le *Hadj* qui suit *Sidi* montre qu'il avait fait le pèlerinage de La Mecque imposé à tout Croyant qui peut le faire; mais on les compte par milliers et dizaines de milliers ceux des Maugrabins qui ont visité la ville sainte entre les saintes. Tout comme le rang de chérif, c'est en Afrique une supériorité banale.

A part cela, beau garçon, fort cavalier, charmant diseur, éloquent, poète, et le plus admiré de la grande tribu des Hachem.

Il se produisit dès 1831 ou 1832, quand ses Hachem l'eurent proclamé Sultan des Arabes; puis il entra dans Mascara, pauvre en argent[2], richissime en ambition.

Au lieu de le traiter ainsi qu'il pouvait l'être, en jeune présomptueux n'ayant derrière lui qu'une tribu de toutes les autres tribus ennemie — car il n'y a chez les Arabes ni fraternité, ni solidarité, ni patriotisme — la France prit peur et, de lâchetés en lâchetés, elle en fit le Jugurtha moderne, fourbe et cruel autant que l'antique, et comme lui soupeseur de consciences : s'il n'acheta pas les Parisiens, de même que l'autre parlait d'acheter les Romains,

1. Ou de « maskar », campement à demeure, casernement
2. Il n'avait qu'une pièce, nouée dans le coin de son burnous.

c'est parce qu'il n'avait pas de trésor et que les Français n'étaient pas à vendre.

Qu'était-il à son « aurore »? L'élu de quelques centaines de cavaliers de l'Oranie centrale contre lesquels s'élevaient déjà d'autres et plus nombreux cavaliers de tribus dont les chefs redoutaient sa ruse, son masque religieux, sa soif de pouvoir. Un léger effort de la France eût suffi pour le replonger dans le bourbier de son néant; des chefs plus puissants que lui n'attendaient qu'un signe pour l'écraser : ils avaient hâte de pendre sa tête coupée à l'arçon de leur selle.

Mais on crut à ses hâbleries.

Un premier traité[1], des plus honteux pour la France qui en a tant signé d'ignominieux, même après des victoires, donna corps au fantôme. Le petit « guerrillero » des Hachem, impuissant devant le plus misérable village entouré d'un mur, devint, du matin au soir, le sultan de Mascara et de toute ville entre le Maroc et Alger, sauf Oran, Arzeu, Mostaganem. Si Constantine et Tunis avaient été, par malheur, déjà françaises, peut-être qu'on lui en aurait aussi fait présent.

En 1837 un traité non moins abject[2] lui confirma ce domaine, les trois places du littoral oranais restant chose de France.

•

Justement quand l'astre d'Abd el-Kader se levait en triomphe à l'occident, l'astre du pacha de Constantine descendait sous l'horizon.

En 1836 un maréchal était monté contre ce pacha pour lui prendre sa ville aérienne, sur le rocher du grand précipice.

Ce maréchal, Clauzel, avait lutté sous Napoléon contre l'Europe coalisée; c'était un vrai capitaine de guerre. Mais on ne lui prêta que quelques mille hommes quand il fallait un corps d'armée. Trop faible, il fut imprudent : dur est l'été d'Afrique, très dur aussi quelquefois l'automne, sur les hauts plateaux. Or il partit du bord de la mer, de Bône, en novembre, mois climatérique en Algérie; c'est alors en certaines années un changement inouï; quelques heures y suffisent : on haletait sur une terre parcheminée d'où montait autant de chaleur qu'il en descendait d'un ciel tout de flamme, sans nuage depuis cent à deux cents aurores; pas un souffle dans l'air, pas une source, et rien dans les oueds, pas même au carrefour de deux rivières. Puis tout à coup c'est comme si l'on avait fait mille lieues, vers l'un de ces pays où la pluie tombe, infatigablement, d'un ciel affreux, livide et désespéré, ou vers une région polaire, toute blanche de neige et froide à mourir. Dans les vallées basses, où presque jamais il ne neige, c'est la pluie qui s'empare ainsi brusquement de la voûte africaine; sur le plateau, la montagne, c'est le flocon glacé. Nos soldats eurent l'une et l'autre dans leur douloureux voyage sur les terres qu'on gravit à partir du val de Guelma jusqu'au faîte entre la Seybouse et le Roumel; et de même ils grelottèrent, gelés jusqu'aux os, de ce faîte jusqu'à Constantine, ville « supérieure » ayant quelque six cents mètres de moyenne altitude.

Le temps était beau quand la petite armée, moins de 9 000 hommes avec 16 canons, quitta Bône, alors prodigieusement malsaine, car la « cité coquette » a fait comme Boufarik : elle a d'abord peuplé son cimetière.

Mais bientôt le soldat put dire : « Mahomet est de semaine! »

Mots qu'il a criés souvent dans les marches forcées, les épidémies, les fièvres, les désastres; opposant le prophète des Arabes au dieu des Chrétiens, les Français entendaient par là que le ciel, la terre, les éléments semblaient conspirer le triomphe des « Ismaélites ».

Jamais ils n'eurent à le crier aussi fort qu'à l'aller, puis au retour de cette abominable expédition.

Mahomet fut de semaine. La neige suivait la pluie, ou la pluie la neige; on couchait dans la boue, on se réveillait raidi, ou l'on ne se réveillait pas.

Cependant l'armée vit Constantine, elle la toucha presque de la main après avoir franchi le Bou-Merzoug démesurément enflé par l'orage.

Le maréchal tenta de forcer la place : il ne la força point, et l'inclémence de la saison fit du retour à la côte une petite retraite de Russie.

L'année suivante, une autre armée s'achemina vers Cirta, par un temps meilleur, à l'entrée d'octobre. L'heure venue, la ville fut envahie, clairons sonnants, par la brèche, puis on se tua dans les ruelles, en des combats à la Saragosse, le 13 octobre 1837.

C'était (dit-on) le quatre-vingt-unième siège de Constantine.

Le général qui conclut avec Abd el-Kader la honteuse paix de la Tafna n'en était pas moins un très

1. Dit traité Desmichels, du nom du général qui le conclut en 1834.

2. Dit traité de la Tafna, de ce qu'il fut conclu près du rivage de ce fleuve.

grand homme, d'une intelligence, d'une lucidité, d'un sens extraordinaires.

S'il avait signé, lui Bugeaud, ce traité, c'est qu'il ne connaissait pas encore l'Afrique, qu'il ne l'aimait point, qu'il était alors partisan de l'abandon, qu'enfin il espérait plaire à son gouvernement en concluant la paix à tout prix.

Mais, s'il fit Abd el-Kader, il le défit.

Thomas Bugeaud de la Piconnerie, plus tard duc d'Isly, maréchal de France, avait passé la cinquantaine; il grisonnait déjà quand le sort le mit aux prises avec Abd el-Kader, de vingt-trois ans plus jeune, dans toute la force et l'agilité de sa virilité brune.

Né en 1784, il était Limousin-Périgourdin par son père, Irlandais par sa mère. Il vint au jour



Thomas Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly, maréchal de France.

à Limoges, mais il passa son enfance, son adolescence et, plus tard, ce que la guerre et Paris ne lui prirent pas de son âge mûr et de sa vieillesse, au bord d'une rivière de la terre à porcelaine, la Loue, flot rougeâtre qui descend à l'Isle de Périgueux

Il vit Austerlitz et la grande guerre contre les nations de l'Europe; il lutta de vitesse, de coups de main, d'embuscades avec les guérilleros pendant la conquête et la perte de l'Espagne, dans la plus qu'âpre Catalogne : il y apprit, à Lérida, à Tortose, à Tarragone, comment on emporte les villes fortes, même celles des plus durs Ibères. 1815 le trouva colonel, 1830 le nomma général.

La paix de 1837, plus que « boiteuse et mal assise », dura deux ans, dont Abd el-Kader ne passa pas une journée sans aiguiser soigneusement son sabre contre la France. Les rêts tendus, pensant qu'il entraverait les « Fils de la puissance[1] », il proclama la guerre sainte contre l'infidèle, bataille de huit ans qui tourna contre lui. Cependant sa

1. Nom que les Arabes donnent aux Français.

tactique était parfaite, conforme au pays, au climat, au peuple.

Il combattit comme les vieux Numides contre les Carthaginois ou les Romains, et comme les Parthes, sinon qu'en tournant bride ses « irréguliers » ne lançaient pas la flèche, car c'étaient des « hommes du mkhalla[1] ».

Attirer les Français dans l'intérieur des monts inextricables, loin des eaux, loin des villes, si possible dans un désert, un cul-de-sac, un marais, un coupe-gorge; faire le vide autour d'eux; les affamer; les harceler sur les flancs pendant la marche, détruire leur arrière-garde pendant la retraite; compter sur le soleil, sur la soif et la fièvre comme sur les trois meilleurs ministres de sa revanche; quand des tribus avaient demandé l'aman[2], en susciter d'autres contre nous; et lorsque les Arabes oranais et algériens furent épuisés, lever en face du Roumi tout le Maroc de l'empereur au grand parasol, voilà ce qu'il fit infatigablement, selon qu'il l'écrivait un jour narquoisement à Bugeaud :

« Tu me proposes la paix, mais je n'accepte pas tes conditions.

« Tu me suivras, dis-tu, jusqu'au Désert; tu m'annonces que tu brûleras les moissons si je ne t'affronte pas en bataille rangée.

« Mais la terre est grande. Moi, je puis m'en aller; toi, tu ne peux m'atteindre.

« Que peux-tu emporter de vivres? Je le sais aussi bien que toi : pour treize jours de marche en avant et treize jours de marche en arrière — en tout vingt-six; pas plus.

« Eh bien! poursuis-moi! Je te fuirai, car mon armée ne vaut pas ton armée.

« Mais sache que je ferai le vide devant toi. Dès que tu cesseras d'avancer, je cesserai de fuir, et je m'arrêterai pour te guetter.

« Dès que, n'ayant plus assez de vivres, tu reculeras, je tomberai sur ton arrière-garde et je la décimerai; si tu te retournes contre moi, je reprendrai ma course.

« Tu prétends que tu mettras la flamme aux blés et aux orges. Eh bien, écoute-moi : pour le quart de ce que te coûtera cette campagne, je me charge de brûler le double de tout ce que ton armée pourra livrer au feu! »

Mais Thomas Bugeaud de la Piconnerie ne lui laissa pas un moment de repos. Il lui prit toutes ses villes et, n'en abandonnant aucune, il en tourna la force contre lui; il le chassa de tous ses camps, lui razzia toutes ses tribus; il rétrécit de plus en plus l'aire de mont et de steppe où chevauchait la cavalerie de Jugurtha-ben-Mahi-ed-Din, et finit par le jeter haletant sur la terre de Maroc.

En vain les Marocains prirent fait et cause pour lui, pensant renouveler facilement contre les incirconcis de France les exploits de leurs ancêtres contre les Espagnols au temps des Almoravides et des Almohades : la petite phalange de Bugeaud dispersa leur déploiement d'ardents escadrons dans les larges plaines de l'Isly, oued qui n'est pas encore français, mais ne saurait beaucoup tarder à l'être (août 1844).

De cette victoire la France ne profita point, comme elle eût dû, contre le Maroc; mais ce fut la fin d'Abd el-Kader en tant que prince des Arabes de l'Occident.

La bataille de l'Isly mise à part, trois dates marquent la décroissante fortune du Serviteur du Tout-Puissant[1] : la destruction des Hachem (1842), la prise de la Smala (1843), la soumission de l'émir (1847).

Depuis déjà dix longues années les Hachem avaient obstinément suivi la vagabonde étoile, maintenant obscurcie, qu'ils avaient eux-mêmes allumée dans le firmament de l'Islam, alors qu'ils firent de Sidi el-Hadj Abd el-Kader ben Mahi ed-Din leur sultan exalté, défenseur et propagateur de la Foi.

Tribu des plus illustres, ils n'étaient point entièrement Arabes, encore qu'ils donnassent tout leur sang au chérif qui prétendait lutter pour la doctrine du Livre. Ainsi que presque toutes les peuplades du Maghreb, ils avaient poussé de la souche berbère, de la racine des Zénata, l'une des grandes familles de la race. Mais ils s'arabophonisèrent, en même temps qu'ils s'arabisaient peu ou prou par des mélanges individuels et par l'accession de douars[2] ayant à leur origine quelques-uns des nomades orientaux que l'invasion des Hilaliens avait précipités sur la montagne de l'Occident.

Plus tard, encore berbérisants, ou désormais arabisants, on ne sait, l'histoire nous les montre devenus en Oranie le bras droit des émirs de Tlemcen, quand cette ville, qui est vraiment une acropole

1. Fusil.
2. Le pardon, la paix.

1. C'est ce que veut dire le nom d'Abd el-Kader.
2. Fraction de tribu, village de tentes.

centrale de l'Atlantide, se taillait un empire grandissant toujours, dont on pouvait penser qu'il couvrirait tout l'Atlas — car il était à la fois cismalouïen et transmalouïen [1], tel que l'aurait sans doute conquis l'Odjac si le hasard eût offert Oran et non pas El-Djézaïr au plus âgé des deux Barberousse. Alger n'est point au lieu d'équilibre de l'Afrique du Nord : en réalité ville des Chéraga [2], elle n'a guère à son levant qu'un tiers du Tell, tandis qu'à 400 kilomètres plus loin vers le couchant, Oran marque la moitié du littoral barbaresque, avec autant ou presque autant de Tell et de Steppe à l'orient qu'à l'occident. Pour définir exactement les choses, le Maroc, non français encore, ne pèse pas moins dans la balance que l'Algérie unie à la Tunisie; et le milieu du pays qu'entourent la Syrte, la Méditerranée, l'Atlantique et le Sable, se trouve non loin d'Oran, à peu près aux lieux où la Malouïa filtre en mer, là où le rivage méditerranéen se rapproche le plus du sud.

Les Hachem servirent les sultans de Tlemcen en qualité de tribu maghzen; autrement dit, ils furent les exécuteurs de leurs hautes et basses œuvres, moyennant exemption d'impôts et jouissance d'un territoire. Les Carthaginois, les Romains avaient, eux aussi, dompté momentanément l'indomptable Africain par le secours de l'Africain lui-même, en divisant pour régner, en armant les tribus mercenaires contre les peuplades fières, indignées, hérissées. Les Turcs également dominèrent surtout par les maghzen, et les Français se servent des tirailleurs indigènes et des spahis contre les récalcitrants d'Atlantide.

Donc les Hachem levèrent l'impôt pour les rois de la ville aux cascatelles; ils firent leurs guerres, le yatagan toujours prêt, le cheval toujours sellé avec le mors à la bouche. Puis, divisés, ils se déchirèrent : les uns descendirent dans la plaine d'entre Tlemcen, le Maroc et la mer; les autres s'en allèrent dans le pays de Mostaganem, ou bien au pied de l'Ouarensénis; d'autres s'établirent dans la vallée du Chéliff, au bas de l'altière Miliana; d'autres encore ne s'arrêtèrent que fort loin dans leur route vers l'Orient : ils plantèrent leurs tentes sur les plateaux de Bordj-bou-Arréridj, en cette Medjana si haut située que le vent des monts et le vent du désert, le souffle de glace et l'haleine de flamme y rompent incessamment l'équilibre de l'air. Ainsi se sont de temps en temps unies, désunies, collées, recollées, décollées les tribus algériennes

Les Hachem de Mascara furent l'une de ces branches, le maghzen dévoué d'Abd el-Kader, ses mille et plus que mille; mais ils s'usèrent vite au service de leur sultan, qui luttait contre beaucoup plus fort que lui. Singulièrement diminués déjà, ils perdirent les plus vaillants de leurs mâles en 1842, par une razzia terrible, en saison mauvaise, dans une affreuse journée de mars.

Il neigeait sur les cinquante-neuf douars des Hachem, en tout plus de mille tentes; ils n'attendaient point les Français, qui brusquement arrivèrent, Yousouf en tête : Yousouf, l'homme inconnu, ou Maltais ou Italien, peut-être Levantin, sinon même Arabe, le toujours alerte, le follement brave. On sabra sur la neige et sous la neige, dans la Sibérie du moment; la nuit vint, pâle et froide; une lune blafarde éclaira ce qui restait de la fuite et de la poursuite, les bœufs meuglants, les troupeaux bêlants, les chevaux hennissants avec peur et douleur, les femmes effarées et les enfants gelés à mort ou à demi mort.

Aujourd'hui les Hachem mascariens habitent comme auparavant les alentours de la « Mère des Soldats », mais Mascara n'est plus turque en même temps qu'arabe; les Français, les Espagnols y ont remplacé les janissaires de l'Odjac et les métis koulouglis; des villages de colons rompent les champs à grains et les terres de parcours de la tribu disloquée; un Roumi possède près de la Rivière des Thermes [1], dans un val incendié de soleil, le domaine de la Guetna, lieu de naissance d'Abd el-Kader; d'autres, à Cacherou, profanent de leur présence les antiques oliviers, les vieux caroubiers, la claire fontaine de la zaouïa où médita Mahi ed-Din, où son fils sentit ses ambitions prendre l'essor, où même il se crut peut-être l'élu de Dieu en même temps que de son peuple, quand les Hachem et les Béni-Amer lui crièrent : « Tu es notre sultan! »

La prise de la Smala ne fut pas celle de mille tentes, mais de cinq mille, en trois cents douars renfermant vingt mille personnes, dont un quart de guerriers, petit peuple en marche, ou plutôt en fuite, puisque Abd el-Kader errait en reculant, après avoir perdu toutes ses villes : Mascara, sa capitale bien-aimée; Takdempt, sa citadelle dans les rochers sur la haute Mina; Tiaret; Saïda; Taza, prison des

1. C'est-à-dire algérien et marocain, à l'est et à l'ouest du fleuve Malouïa, qui coupe le Tell en deux.

2. Orientaux; les gens de l'Occident sont des Gharaba, c'est-à-dire des hommes du Gharb.

1. Oued el-Hammam, plus bas Habra

Français qui lui tombaient dans les mains; Boghar, qui commande le grand coude où le Chéliff des Steppes devient le Chéliff du Tell. Tous ses forts lui avaient été ravis et il s'en allait furtivement vers le Sahara, là où, dit l'Arabe, l'homme est loin de son pain, près de sa soif.

Ainsi veuf de tous ses refuges, la smala qu'il traînait après lui était pour lui comme un monde où il avait à la fois sa force militaire, ses gardes du corps, sa cavalerie la plus inharassable, son trésor, ses fidèles et sa famille, « rafraîchissement de son œil ».

Tout cela lui manqua d'une heure à l'autre, par le fait d'une surprise où la bravoure insensée triompha. Les femmes de la Smala pouvaient à elles seules « étrangler avec leurs jarretières » les 500 cavaliers du duc d'Aumale, lâchés, bride abattue, sur le camp volant du nomade émir.

C'était sur les Hauts-Plateaux, par 850 mètres d'altitude, dans un malodorant marais dont des coteaux chauves, pierreux, jaunes, mélancoliquement laids, cernent le morne horizon : mais une source précieuse y monte du sein de la terre; elle verse 20 litres par seconde, assez pour abreuver une armée, hommes et chevaux. Cette source, c'est Aïn-Taguin; son palus méphitique retient de ses joncs, de sa boue, de ses trous de piétinement, un ruisseau qui descend vers un autre ruisseau que souvent la sécheresse habite: or ce ruisseau, l'Oued-Taguin, se nomme plus bas Chéliff, et l'Algérie n'a pas de plus grand fleuve.

Les 500 cavaliers passèrent comme un ouragan et rompirent ce peuple épouvanté, dans la confusion de tous ses éléments, enfants, femmes, vieillards, hommes, cavalerie, troupeaux.

Abd el-Kader.

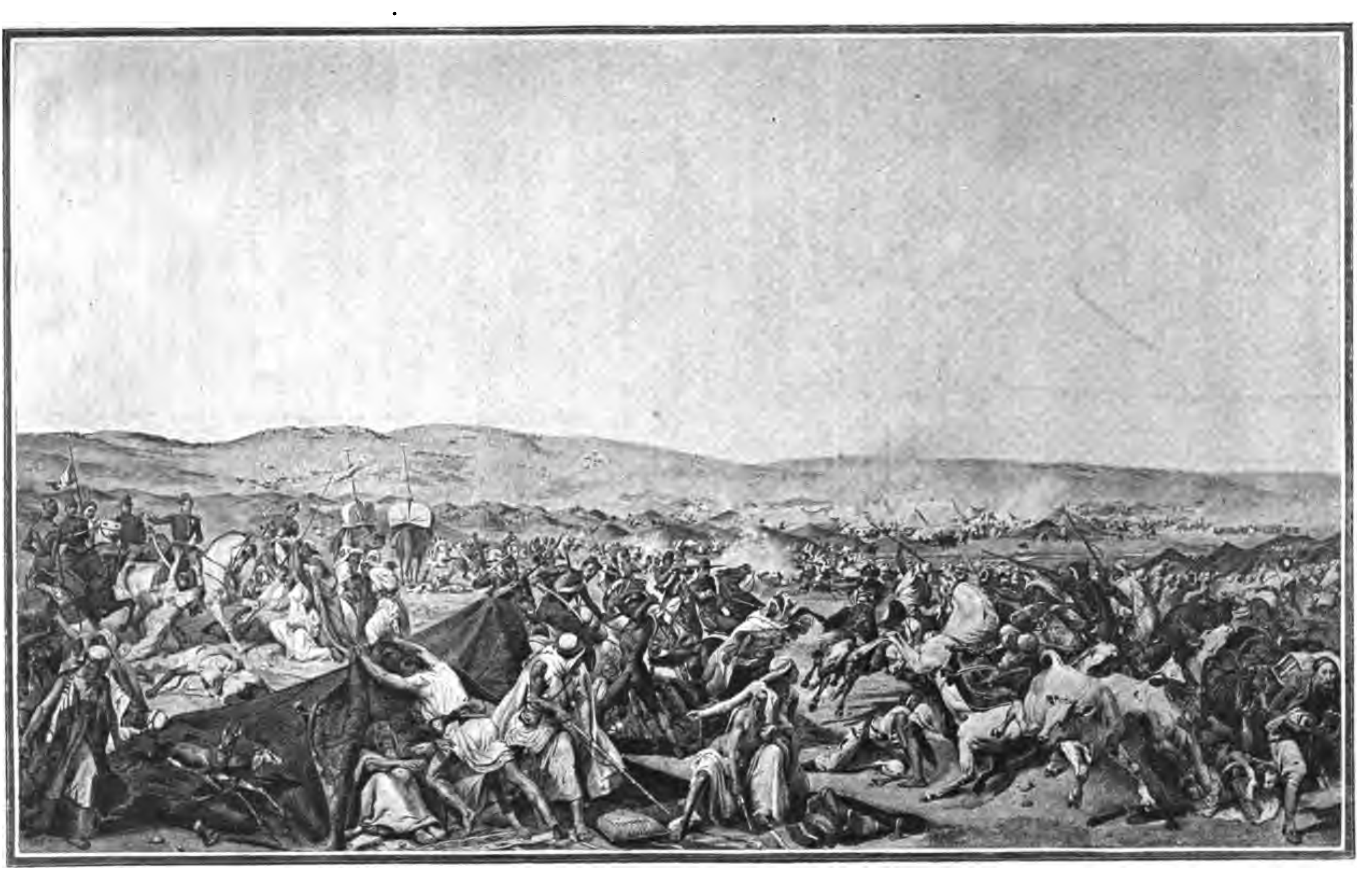
Après la bataille de l'Isly, le fils de Mahi ed-Din fut à la fois traqué dans l'Algérie occidentale et dans le Maroc oriental, sur la Tafna et sur la Malouïa — à l'est, et vigoureusement, par les Français; à l'ouest, et mollement, par les Marocains, ses confrères en la Foi. De semaine en semaine, de jour en jour sa troupe s'amenuisait, et « le sultan né sous les palmes, le compagnon des lions roux[1] », finit par n'être qu'un grand détrousseur de sentiers, homme d'embuscades, qui ouvrit encore la tombe noire à des centaines d'Arabes et de Français, notamment dans le célèbre guet-apens de Sidi-Brahim.

Il attira dans une gorge des monts du Kermès (Filaousen), non loin de Nemours et près de la frontière présente du Maroc, 410 cavaliers, chasseurs d'Afrique[2] et hussards, et il les massacra, sauf quatorze qui s'échappèrent, ils ne surent trop comment, après trois jours de bataille. Leur chef était Lucien de Montagnac, âme de fer dans un corps d'acier : frappé au ventre, retenant de la main ses entrailles au large trou de sa blessure, tout rouge du sang de sa mort, il poussait encore son cheval au galop de charge sur les fatales collines de Sidi-Brahim.

Ce fut un triomphe inutile du sabre courbe sur la baïonnette, car là même, et moins de deux ans après, Abd el-Kader, chassé de partout et n'ayant plus une pierre où reposer sa tête, tendit son yatagan au général Lamoricière, à l'ombre du palmier de la koubba, à côté de la lisière des deux éléments qu'il avait si fièrement divisés douze ans auparavant, quand il écrivait au comte d'Erlon, général-gouverneur : « A toi la Mer, à moi la Terre ! »

Or voici ce que vit Paris quelques années après que le chérif eut obtenu l'aman, un jour de premier janvier :

1. Victor Hugo.
2. Alors appelés chasseurs d'Orléans.



Surprise de la smala d'Abd el-Kader, fragment du tableau d'Horace Vernet (musée de Versailles).

Une calèche aux superbes chevaux sortit de la cour des Tuileries, alors encore debout, et, en tournant à la sortie, ses roues éclaboussèrent un passant.

Ce passant, c'était l'aveugle momentané de Constantine[1], c'était le héros jamais las, Juchault de Lamoricière, et ce bel Arabe au haïk blanc comme la neige, digne et fier dans sa voiture de gala, c'était Abd el-Kader, annuellement pensionné de cent mille francs par la France : plus de douze fois ce que reçoit la veuve du capitaine qui, tout à coup révélé grand homme de guerre[2], commanda plus aisément 200 000 soldats que d'autres généraux 20 000; celui qui ne laissa rien au hasard, qui sut « méditer et oser » autant que le chef suprême des ennemis[3]; celui qui suspendit un moment le cours de nos défaites et, ne reculant que pied à pied devant l'Allemand, par une retraite agressive, couvrit la plaine beauceronne de cadavres « poméraniens ». Tandis que le « tigre aux narines froncées », le Hachem qui, « tranquille, montrait aux étoiles ses mains teintes de sang humain »[4], sang arabe et berbère autant que sang français, tandis qu'Abd el-Kader nous avait fait la guerre quinze ans avec toute sa ruse et toute sa cruauté, avait rompu les traités et décapité ses prisonniers français, dont 107 en une seule fois (1839) qui dorment leur dernier sommeil entre l'Atlas de Blida et le Sahel de Coléa, au milieu de la Métidja, dans l'ancien camp de l'Oued-el-Alleug.

Telles sont les générosités de la France !

Abd el-Kader pris, la conquête était achevée, à part quelques djébels dont le plus ardu, jusqu'alors franc et libre, le Jurjura, se soumit en 1857. Et ce fut la « fin des fins ».

En 1871 une grande révolte secoua toute la province de Constantine, toutes les « kabylies » à l'orient d'Alger, et menaça même la blanche capitale. Par hasard l'occident ne bougea pas; le Chéliff, les montagnes du Titteri, le Dahra, l'Ouaransénis, les monts de Tlemcen, les pays qu'Abd el-Kader avait armés contre nous ne jetèrent pas un seul homme sur les Roumi abominés. Ce soulèvement eut pour chef un homme de grande tente, d'origine berbère, ainsi que le prouve son nom de Mokhrani, corruption d'amokran, mot kabyle qui veut dire « grand ».

Mokhrani, prince de la Medjana, fut un Abd el-Kader de très courte durée. Une balle de fusil le coucha par terre dans l'un des premiers combats de la révolte, près de l'Oued Soufflat, parmi les monts où se tord l'Isser Oriental; et cette prise d'armes, tôt domptée, n'eut d'autre résultat que la confiscation de centaines de milliers d'hectares, distribués depuis à des colons français; plus, une amende formidable, qui fut le « prix du sang ».

En 1873 nous arrivâmes à El-Goléa, qui est jusqu'à ce jour notre ksar[1] le plus extrême dans le Sud; en 1881 nous souillâmes Tunis, Kairouan sacro-sainte, et la borne orientale de l'empire d'Afrique fut reculée jusqu'au rivage où la Petite-Syrte embrasse le Désert.

Mais, disent les Arabes, il viendra, le Maître de l'Heure !

XII. Le Maître de l'Heure. — Le Puissant de la Montagne d'Or, le Maître de l'Heure, le Moul Saâ ou Moul es-Saâ, chassera les Français de l'Afrique : plus encore, il poussera les Roumi hors de toute région qui est ou qui fut ou qui sera musulmane.

Le Moul Saâ naîtra dans le Couchant le plus éloigné, dans le Maroc, la contrée sainte d'où viennent les ouali, les témoins, les prophètes, les thaumaturges, les restaurateurs et propagateurs de la Foi.

C'est au bout extrême de cet Extrême Couchant, dans le Sous, entre deux grands « adrar » neigeux, au nord l'Atlas, au midi l'Anti-Atlas, qu'il saluera le sol des vivants, la triste terre, qui est la « mère de la puanteur ».

Il s'appellera Mohammed ben Abdallah; ou il prendra ce nom.

Parti du Sous pour détruire l'Impur[2] et ses impuretés, il ne commandera d'abord qu'à 1600 tentes.

Sa route sera comme suit : un col du Haut-Atlas; Maroc, d'où l'Almoravide, puis l'Almohade humilièrent le Roumi; Fès, aussi glorieuse que Mrakech[3] ou Temrakech[4], et qui suscita comme elle deux grandes dynasties, les Édrisites et les Mérinites,

1. Lors de l'assaut de Constantine, dans la bataille des rues et ruelles, une explosion de poudre, près d'un cul-de-sac, tua ou brûla cent hommes, qui étaient les « braves des braves ». De ceux qui ne moururent point, beaucoup, les yeux cuits, restèrent aveugles, les uns pour toujours, les autres pour quelques heures : de ces derniers fut Lamoricière.
2. Chanzy.
3. « Méditer et oser » : mots gravés sur le piédestal de la statue du maréchal de Moltke.
4. Victor Hugo.

1. Bourg saharien : un ksar, des ksour.
2. Le Chrétien.
3. Nom arabe de Maroc.
4. Nom berbérisé de Maroc.

hostiles au peuple impie qui ne se tourne point vers La Mecque; Tlemcen, la capitale des Abd el-Ouadites; Oran, qui, sous les Espagnols, puis les Français, fut trop longtemps chrétienne; Alger, « qui règne sur le pays de la chaux »; Tunis, où sa domination sera de quarante années d'après certains vaticinateurs, de cinq, de sept ou de neuf, suivant d'autres : là il mourra.

Alors surgira, plus nombreux que les grains de sable de la mer ou que ceux de l'Areg[1], la sauvage cohue des Jadjoudjaoumadjoudja : ayant soulevé la dalle de fer, immensément lourde, qui les emprisonnait dans l'ombre, entre deux roches hautes comme des monts, ce peuple débordera sur la terre; il sera semblable à l'escadron volant des sauterelles.

Un autre Maître de l'Heure, plus fort que l'exterminateur des Roumi, descendra du Ciel. Ce Moul es-Saâ, nous le connaissons autant que les gens de l'Islam, puisqu'il a nom Sidna-Aïssa, ou Notre-Seigneur Jésus.

Il tuera jusqu'au dernier les Jadjoudjaoumadjoudja; mais, bien que venu d'en haut, de la gloire de Dieu, Sidna-Aïssa n'en mourra pas moins après avoir rempli de félicité le monde sauvé par lui. La Mecque recueillera son dernier soupir; et la race humaine, devenue stérile, s'acheminera paralytiquement vers ses derniers tombeaux.

D'Abd el-Kader, de Bou Maza, de Moulaï Mohammed, de Bou Baghla, de Mokhrani, de Bou Améma, de vingt autres, l'Arabe a cru qu'ils étaient les Maîtres de l'Heure. A tel mauvais marabout il a suffi d'un rêve pour qu'il s'imaginât être le Puissant de la Montagne d'Or; puis un hasard, une escarmouche heureuse, un pillage, une apparence de prodige, le sacra Moul es-Saâ pour quelques jours ou pour quelques semaines.

Mais le châtiment suivit toujours, le plus souvent de très près, ou l'erreur ou la tromperie du Mohammed ben Abdallah; il arriva plus d'une fois que le fusil de l'incirconcis tua justement, et parmi les premiers, celui qui par pouvoir surhumain, délégué de Dieu, avait mis à l'épreuve de la balle ses disciples, ses chevaux et toute son armée, en même temps qu'il avait obtenu du seul Vrai, du seul Durable, des légions d'anges combattant invisiblement pour lui.

« Ce n'était pas là le vrai Maître de l'Heure, dit l'Arabe. Puisque les Mécréants l'ont vaincu, il est visible que le Puissant ne lui a point prêté la force de son bras. Mais qu'importe! Allah est le plus grand! Il enverra quand il voudra le bourreau de ses vengeances : bientôt sans doute, demain peut-être. » Et, ce disant, il pointe un doigt vers le ciel.

En attendant ce grand justicier, l'Afrique musulmane s'agite incessamment dans l'ombre.

Ils espèrent tous l'heure du Maître de l'Heure : Khouan ou frères des divers ordres religieux de la Musulmanie; Aïssaoua mangeurs de verre, lécheurs de feu, baiseurs de serpents, thaumaturges convulsionnaires, disciples d'un Jésus[1] qui n'est pas celui des Chrétiens; fakirs ou pauvres dont un tantinet voudrait bien ne plus l'être; derviches humbles comme le seuil de la porte, ainsi que l'indique leur nom d'origine persane; et ceux qui font à la source, à l'oued, au puits, les ablutions prescrites; et ceux qui, loin de l'eau, s'aspergent de sable fin, ou, faute de sable, se frottent les mains et le visage à la pierre quand l'instant vient d'invoquer le seul puissant; l'homme qui ne se tourne vers La Mecque, tombeau du Prophète, qu'aux heures indiquées par la Loi; et celui qui dit son diker[2] deux cents, trois cents, cinq cents, mille, deux mille et jusqu'à trois mille fois sur son chapelet usé par les doigts tandis que les lèvres murmurent. Ils sont là, guettant leur triomphe (et notre ruine), en Sahel, en Tell, en Sahara, et partout où le nom chrétien est abominé des Musulmans, c'est-à-dire de Saint-Louis du Sénégal aux rios « lianesques » de Mindanao.

Les Moul es-Saâ qui viendront, s'il en vient encore, ne seront pas plus heureux, il semble.

On doit regarder le Tell comme une petite appartenance et dépendance de l'Europe.

La Méditerranée ne sépare pas l'Europe de la Berbérie, elle les unit au contraire; le Sahara n'unit pas la Berbérie à l'Afrique, au contraire il l'en sépare.

Or cette annexe, cette banlieue de l'Europe est très petite en comparaison de la partie du monde d'où les Latins, les Germains, les Slaves exubèrent; elle nourrira, même peuplée et surpeuplée, peu de dizaines de millions d'hommes en face des centaines de millions d'Européens. Ce pays des visages bruns n'équilibrera jamais la patrie des « visages pâles », ni même celle des bruns et des châtains, la Terre latine qui lui fait vis-à-vis

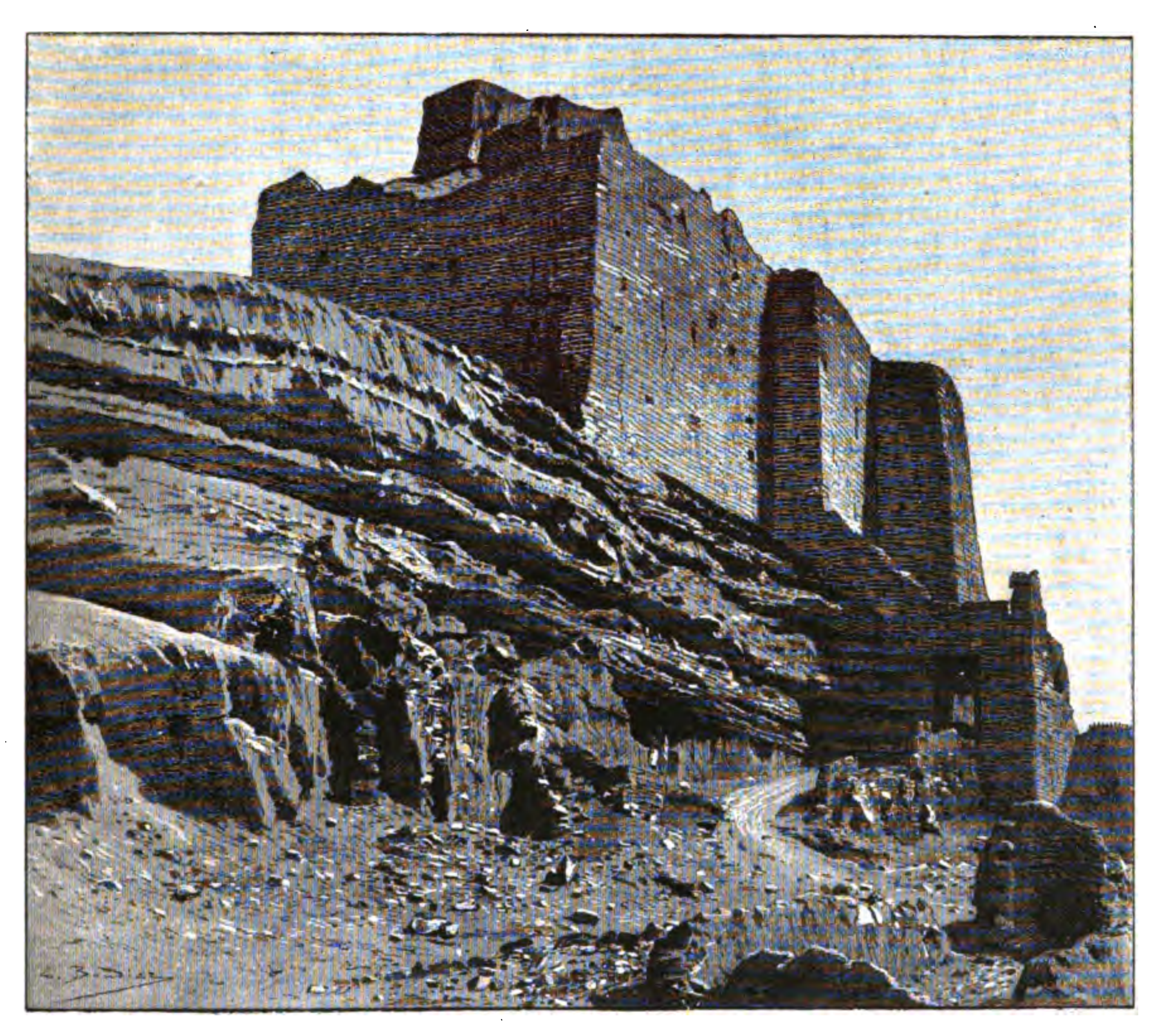
1 La dune saharienne

1. En arabe, Aïssa.
2 Oraison.

avec ses Espagnols, ses Italiens, ses Catalans, ses Français.

L'Atlantide, masse petite, orbitera bon gré mal gré autour de la grande masse : cela jusqu'au jour où des chemins de fer la noueront à l'Afrique intérieure autant que le sillage des bateaux à vapeur la rapproche des ports de la France. Or jusque-là les Européens latins ont amplement le temps, ici de modeler, et là de remplacer les Indigènes.

Encore doit-on se demander si l'Afrique torride, aujourd'hui nègre ou négroïde et demain métisse,



El-Goléa. — Les murs du Ksar et le puits fortifié (voy. p. 39). — Dessin de Boudier, d'après une photographie du docteur Weisgerber, communiquée par la Société de géographie.

pèsera quelque jour aussi lourdement que l'Europe tempérée et blanche sur l'« île » de l'Afrique du Nord.

En tout cas, la puissance de l'esprit restera durant des siècles et des siècles là où elle est maintenant : au nord de l'Atlantide, à l'autre ourlet du flot bleu.

La langue emporte tout avec elle. Plus forte même que le sang, c'est-à-dire que l'atavisme, elle brasse, mêle, égalise les races, ainsi que la mer fait des eaux, des airs, des climats. Or on ne saurait imaginer qu'aucun idiome africain, pas même l'arabe, puisse l'emporter ici sur le verbe européen venu de France, et déjà devenu dans la demi-Berbérie cismalouïenne l'organe général de la science, de l'art, des lettres, des grandes idées vraies comme des grandes idées fausses qui donnent la prépondérance à Japhet sur Sem et sur Cham.

L'arabe n'est pas de force à résister au français dans l'Atlas : avant tout, par son impuissance propre, par sa pauvreté plus que pauvre en livres précis, savants, pratiques, tels qu'il les faut à notre âge d'acier et de houille. Croire et dire vingt fois par jour que Dieu est l'Antérieur et le Supérieur ne suffit plus à la conduite de la vie. La pensée arabe a peu semé, la langue arabe a peu moissonné.

D'ailleurs cet idiome est ici coupé de lui-même, les déserts de la Tripolitaine séparant son domaine d'Occident de son domaine d'Orient.

Dans l'Orient germa son noyau, puis le tronc grandit sur de vigoureuses racines; un beau rameau poussa vers l'Occident, mais si long qu'il fléchit. L'arbre vivra très longtemps peut-être dans le sol de sa naissance, mais la branche maugrabine, étranglée à sa fourche, n'attire presque plus de sève; nos arrière-neveux la verront mourir.

Comprimée à son nœud dans le tronc, elle l'est également à son milieu. La rapide invasion des Français et des Espagnols dans les plaines de la province d'Oran a déjà mis en face des Indigènes de l'Oranie une paysannerie européenne d'une rusticité singulièré. Dans les deux arrondissements d'Oran et de Sidi-bel-Abbès, qui forment le noyau de l'Oranie, 124 000 « colons » peuplent dès maintenant l'étranglement médian du Tell, en face de moins de 132 000 Autochtones, y compris les Marocains et les Tunisiens. Et la terre, plus vide ici que dans l'Est et dans l'Ouest, ne manquera pas de sitôt à l'envahissement du « Gaulois » et de « l'Ibère ». La force des choses amène visiblement le jour où les « Roumi » domineront ici par le nombre, comme par la force, la « sagesse » et la richesse.

Ainsi l'« Arabophonie » maugrabine, que les étendues vagues, les sables, les roches dures sous le soleil inflexible isolent de la grande Arabophonie d'Égypte, de Syrie, d'Arabie, est à la veille d'être sciée en deux par la « Francophonie » oranaise.

Le vrai Maître de l'Heure, c'est donc l'Européen, si voisin qu'il touche presque; c'est notre or, nos arts, nos industries, nos corruptions, notre langue. Cent chaînes de dur métal rivent l'Atlantide à la France.



Le mirage, reculant autant qu'avance le voyageur, évoque une eau surnaturelle. — Dessin de Riou.

CHAPITRE II

L'ILE DE L'OCCIDENT

I. Pourquoi ce nom d'Ile de l'Occident. — La chevauchée de Sidi Okba le mena d'outre en outre; il courut depuis le sable de la Syrte, mouillé par l'ascension de petites marées, puis séché promptement par le vent désertique, jusqu'à la plage, où la grande mer extérieure se courbe en vertes volutes.

Il vit donc, et comme lui ses Arabes, dans une vision rapide, tout ce long pays des Berbères; partout il le trouva merveilleusement pareil, et n'ayant d'autres différences que du plus ou moins : ici des monts plus hauts, et même neigeux en été, là des torrents plus secs, ailleurs des steppes de plus ample horizon, et tantôt la forêt, tantôt la calvitie, blanche, terne, jaune ou dorée.

Mais à l'est, au centre, à l'ouest, c'était bien, partout et toujours, un Blad-ech-Chems ou Pays du Soleil ayant à son sud un Blad-en-Nar ou Pays du Feu, un Blad-ez-Zitoun ou Pays de l'Olive ayant à son nord un bahar, une mer toute bleue.

Ainsi, à l'orient, au plus près de La Mecque, la mer; à l'occident, au plus loin du « lieu de la prière », la mer; au nord, en face de l'Impie, la mer; au sud, vis-à-vis des Noirs inconvertis encore, une autre immense expansion d'air et de lumière, une mer aussi, mer fausse, ardemment désirée, puis passionnément maudite quand le mirage, reculant autant qu'avance le voyageur, évoque une eau surnaturelle, telle que l'homme n'en vit jamais de si fluide et si transparente. Au loin s'élèvent des monts, plus loin d'autres monts, et l'on dirait des îles : ce Sahara est comme un Océan.

D'où quatre ondes, sur quatre rivages, et quatre déserts autour de ce Jardin des Olives : à l'est, à l'ouest, au nord, le désert, bruyant, tiède, vert ou bleu, la mer : et au midi le désert fauve et muet, le Sahara fait de hamada ou plateaux pierreux, d'areg ou dunes et d'oasis.

Cette île, plus inaccessible encore au méridion que sur la rive du septentrion, qui est un littoral perfide où des vents soudains brassent une vague

courte, les Arabes, qui venaient de la Syrie et de l'Égypte, c'est-à-dire de l'Orient, l'appelèrent et l'appellent encore le Maghreb ou Moghreb, en français le Couchant ou l'Occident. Ils y distinguent trois Couchants : le Couchant le plus rapproché[1], qui est la Tunisie; le Couchant du milieu[2], qui est l'Algérie ; le Couchant le plus éloigné[3], qui est le Maroc. Mais dans leur esprit ces trois Occidents ne sont pas trois pays différents : tout cela, c'est l'île de l'Ouest, l'île de l'Occident, le Gharb[4], le Maghreb.

Nous Français, nous savons comme eux et mieux qu'eux, que les trois Couchants se ressemblent par le sol, les biens de la terre, les plantes, les animaux, les races d'hommes, la communauté d'histoire, les mêmes fatalités d'avenir. L'Algérie n'est qu'un embryon : à son plein développement naturel, elle aura dans ses limites la Tunisie, le Maroc, Tripoli peut-être. Elle sera devenue l'Afrique du Nord ou l'Afrique Mineure.

Si par hasard elle défaille à ce destin « manifeste », il lui restera d'être le « portique d'un monde nouveau », l'avenue menant des palais de Marseille aux huttes coniques des Nègres du Soudan. Avenue d'abord souriante, mais, le Tell franchi, dans le Sahara, c'est un chemin soleilleux, sablonneux, pierreux, accablant, altéré; et nous ne régnons pas encore dans toutes ces oasis du pied des rocs ou du pied des dunes.

Le Touat, longue allée de sources, de palmiers, de villes, de ksour ou bourgs emmurés, nous manque, non moins que le Ahaggar ou Hoggar, grand massif de montagnes ayant, dit-on, quelques petites neiges en hiver. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent longtemps nous échapper, et, quand nous les posséderons, l'évocation ou l'entretien des fontaines, le soin des puits, les réservoirs maçonnés, les barrages à l'étranglement des oueds, les plantations, les palmiers, les caravansérails diminueront les souffrances du voyage au Pays des Noirs. Puis viendra le chemin de fer soudanien, qui déploiera largement les horizons de ces nouvelles et dernières Indes.

II. Étendue de l'Ile de l'Occident. — Au cap qui fait limite entre la Tripolitaine et la Tunisie, on a devant soi, droit au nord, la ville de Civitta Vecchia, port de Rome; on a derrière soi, droit au midi, par delà le Sahara, des rivières coulant à l'est vers le lac Tchad ou Tzâdé, à l'ouest vers le fleuve Niger; puis, toutes ces rivières passées, c'est le Gabon, c'est le Congo français. Le Ras-Tadjer, frontière de Tripoli, est entre 9 et 10 degrés de longitude orientale.

Là où l'Anti-Atlas, borne méridionale du Tell marocain, tombe en promontoires dans la mer Océane, par environ 13 degrés de longitude occidentale, on n'a devant soi, quand on regarde le nord, aucune terre : l'Ibérie, l'Irlande, sont au levant de la ligne tracée de ces caps au Pôle Boréal, et l'Islande au couchant; derrière, droit au midi, on a, d'abord le Grand Désert, puis le Sénégal et le Niger français, puis les monts des Mandingues, et l'on retombe sur l'Atlantique, chez les nègres anglophones de Liberia.

Il y a donc environ 22 degrés de longitude entre le terme oriental et le terme occidental du Maghreb : ce qui donne à l'Ile de l'Ouest plus de 2200 kilomètres de longueur, soit à peu près l'écart entre Paris et Saint-Pétersbourg ou entre Paris et Athènes; mais sa largeur est de six à dix fois moindre, et l'on compte tantôt 350, tantôt 300, ou 250, ou 200 kilomètres seulement du flot de la mer jusqu'au pied méridional de l'Adrar Idréren ou Monts des Monts, qui est l'Atlas.

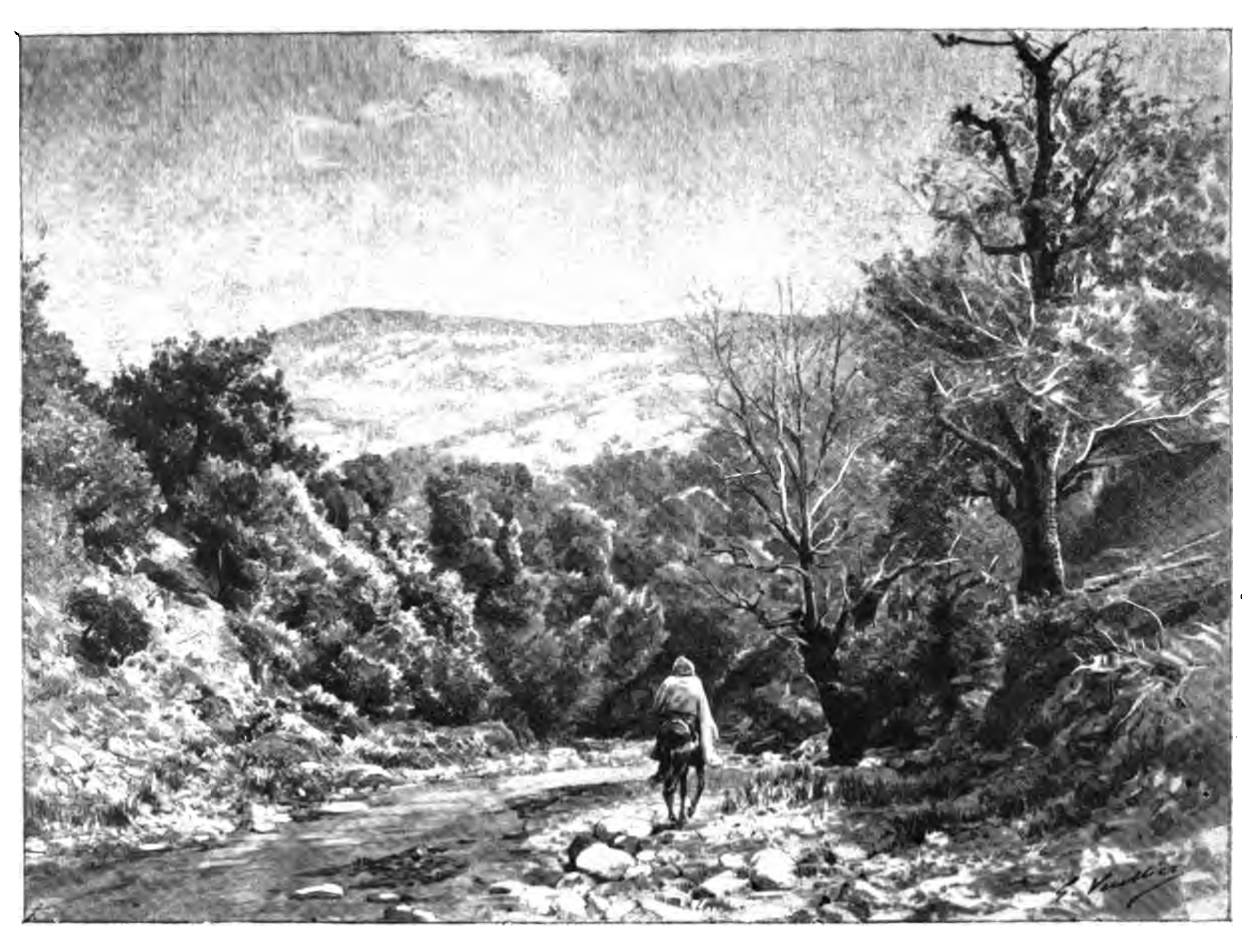
Voilà pourquoi le Maghreb, son Sahara mis à part, ce qui est proprement « l'Ile », ne dépasse que de 12 à 13 millions d'hectares la France, dont la plus extrême dimension suivant le méridien n'atteint même pas 1000 kilomètres, tandis que la ligne oblique la plus longue tirée sur son territoire ne va guère au-dessus de 1050.

On peut estimer[1] son étendue à 65 millions d'hectares, en y comprenant le versant méridional de l'Atlas désertique jusqu'aux lieux où la nature du Désert commence à l'emporter visiblement sur celle du Tell et des Plateaux d'alfa qui se partagent le Maghreb à surfaces inégales.

L'Algérie, telle qu'elle s'arrête à l'ouest en ce présent jour de l'année 1888, c'est-à-dire le pays compris, sur la Méditerranée, entre le cap Tadjer du côté du soleil levant et l'embouchure du Kis ou Adjeroud du côté du soleil couchant, l'Algérie (pour ne pas dire l'Algérie-Tunisie, nom violemment contraire à la nature même des choses) comprend environ la moitié, ou peut-être un peu plus de ces 65 millions d'hectares, l'autre moitié étant

1. Maghreb el-Adna.
2. Maghreb el-Ouost.
3. Maghreb el-Aksa.
4. Gharb : avec l'article, El-Gharb : c'est le mot dont les « Péninsulaires » ont fait Algarve.

1. Sans aucune prétention à l'exactitude.



Dans le Tell. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie.

encore domaine marocain. Elle est plus longue que le Maroc, mais elle est moins ramassée, et son djèbel du sud, deux fois moins haut que celui du « plus extrême Ouest », sépare beaucoup moins nettement son Tell de son Sahara.

III. Comment est faite l'Ile de l'Occident. — On la divise naturellement en Tell et en Steppes ou Landes, ou encore Hauts-Plateaux.

Le Tell diffère du Steppe en ce qu'il est plus ouvert aux brises pluviogènes; bordant la mer, il monte avec ses vallées, ses vallons, ses défilés, jusqu'à des crêtes au delà desquelles il n'y a que de rares gouttes de pluie dans les vents sortis de l'abîme céruléen. Ces crêtes franchies, qui parfois sont à peine un renflement du plateau, une colline, un long mamelon, le passant, plus rare que dans le Tell, foule une terre sèche, nue, fauve ou grise, et des alfas et autres herbes « héroïques » ne vivant guère que du soleil du jour et de la rosée des nuits sérénissimes.

Ainsi visité dans tous ses vallons par des souffles trempés d'eau, en plaine il a des rivières dévorées par la sécheresse, en montagne il a des torrents rapides, et çà et là des fontaines superbes, d'une onde éternelle. C'est le cellier, le grenier de l'Afrique du Nord, sa terre féconde en blé, en orge, son orangerie, son olivette et son vignoble.

Si le mot de Tell était tiré du latin, c'est à la fertilité du sol que ce beau pays devrait son nom, abrégé de *tellus*, qui veut dire « la terre par excellence, la terre arable ». Mais, l'Atlantide étant arabophone, il vaut mieux supposer une origine arabe : et justement *Tell*, dont le pluriel est *toloul*, signifie en cette langue « une haute plaine, un plateau », sans doute par opposition à la bordure maritime, ou, comme disent les « Ismaélites » en tout domaine d'Ismaël, au Sahel, fait le plus souvent de coteaux et de plaines basses, voire maremmatiques.

Là où cessent les pluies régulières, le Tell devient le Steppe, caractérisé, entre autres plantes, par l'alfa, qui n'a jamais soif.

Étant Haut-Plateau, les Steppes mériteraient justement le nom de Tell, puisque Tell veut dire « plaine élevée ».

Ils ressemblent singulièrement aux Karrous du Cap de Bonne-Espérance, à l'autre borne de l'Afrique : sinon que les Karrous ont devant eux un versant littoral un peu moins mouillé que le Tell, et derrière eux un Sahara moins saharien que notre Grand Désert. Mais en tout autre point la Lande des Français mêlés d'Espagnols au milieu d'Arabes et de Berbères est pareille à celle des Hollandais mêlés d'Anglais au milieu de Hottentots et de Cafres : c'est la même surrection au-dessus des mers, 700, 800, 1000 mètres, la même dureté d'un sol qu'amollit rarement l'eau des nues, la même rareté des sources, les mêmes lacs salés n'ayant des flots que très par hasard, de la boue qu'après les orages, et en tout autre temps des cristaux resplendissant sur une argile cuite par le soleil. Et ce soleil est presque le même; si le trente-deuxième et le trente-troisième degré de latitude australe coupent les Karrous, le trente-troisième et le trente-quatrième degré de latitude boréale coupent les Steppes. Enfin, pareillement aux Karrous, les averses de printemps, ou d'hiver, ou d'automne, éveillent soudainement les forces endormies de la terre : elle se couvre passagèrement d'une sorte de prairie que les troupeaux tondent à belles dents. Alors la Lande est joyeuse.

Diviser exactement le Steppe et le Tell, c'est là chose presque impossible, non pas à l'occident, mais à l'orient de la Malouïa. Dans le vrai Maroc, celui dont les oueds tendent à l'Atlantique, un haut rempart se lève à l'horizon : d'un côté, sur le versant de la mer, il n'y a que du Tell; de l'autre côté, par delà la neige dans l'azur, il n'y a que du Sahara; point de Steppe entre les deux.

Tout au contraire dans le bassin de la Malouïa, qui est encore Maroc, et en Algérie, et en Tunisie, Tell et Steppe s'entre-mêlent; ils entrent çà et là l'un dans l'autre, suivant les altitudes et les orientations des djébels, qui sont moins élevés, moins massifs, infiniment plus disloqués qu'en Maroc. Telle région dite de Steppe a plus de fontaines vives que telle autre contrée dite de Tell; et après avoir naïvement cru que le Sahara commence derrière le rideau des monts de Blida, on a fini par déclarer terre tellienne de vastes plateaux auparavant attribués à la Lande inarable.

Selon ce qu'on range de Steppe dans le Tell, on partage presque exactement l'Ile de l'Occident entre les deux natures de pays : 33 à 34 millions d'hectares à la région tellienne; 31 à 32 millions à la région des Landes; ou bien on élève le Tell aux trois cinquièmes du Maghreb : 40 millions d'hectares sur 65 millions.

IV. Ce qui vit dans l'Ile de l'Occident. — En tant qu'espèces, la sylve maugrabine n'a guère varié depuis l'astucieux Phénicien qui découpa la

peau de bœuf : on lui avait vendu le terrain que couvrirait la dépouille de la bête à cornes, mais lui, préludant à la « foi punique », exactement égale à la « foi romaine », il tailla la peau en étroite lanière ; il entoura de cette lanière assez de so. pour asseoir sa colonie, puis, armé de son « droit », c'est-à-dire de sa force, il nargua l'Indigène.

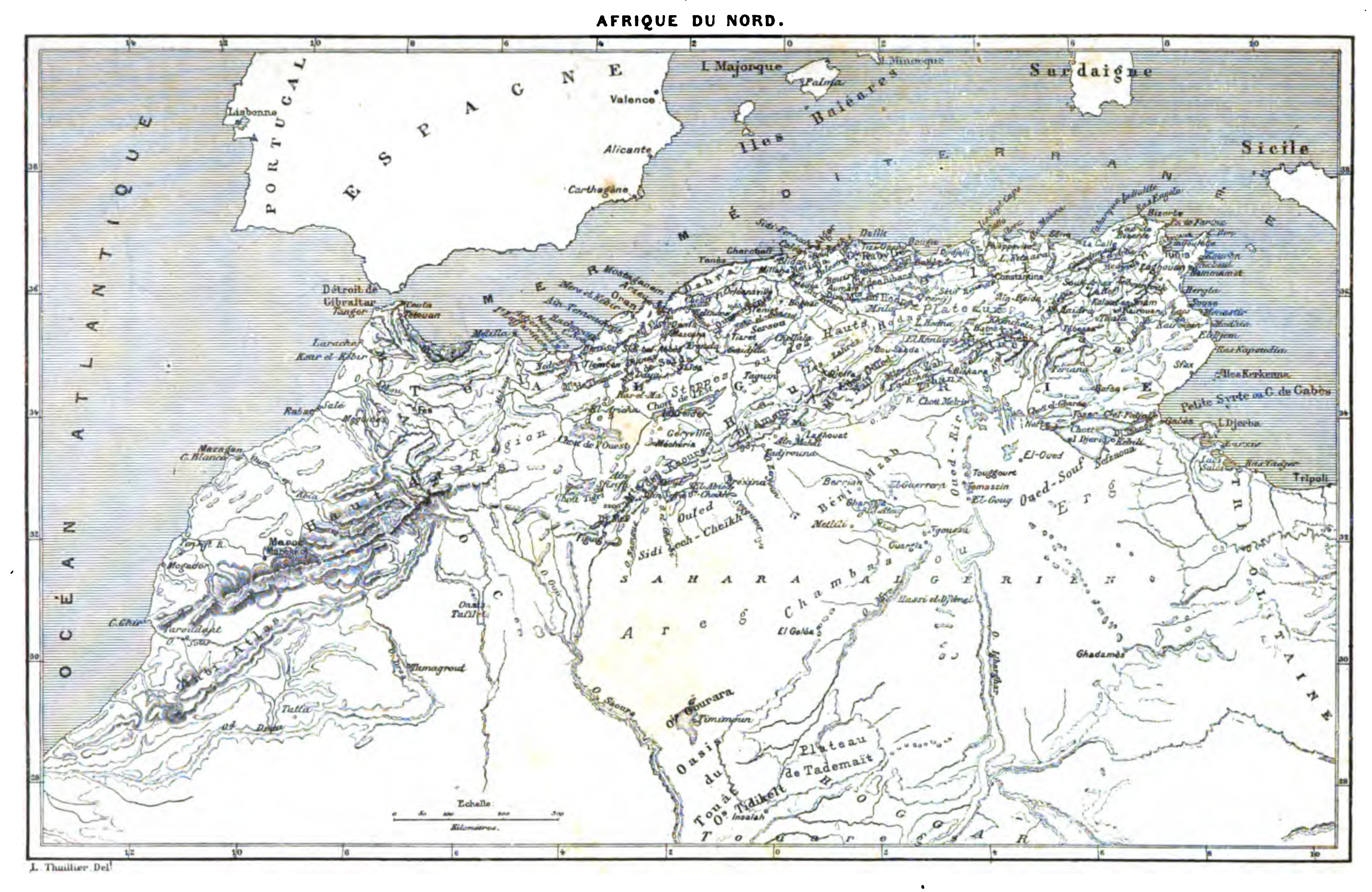
C'est bien toujours l'olivier qui règne, avec le



C'est l'olivier qui règne dans le Sahel. — Dessin de E. Girardet, d'après un croquis.

figuier, dans le Sahel ou Rivage, dans la plaine des oueds et sur le bas des monts telliens; on porte comme autrefois son olive à dur noyau dans le pressoir rudimentaire, tandis que dans l'Outre-Atlas la datte sucrée pend toujours à l'arbre des palmes. Rien de changé dans les jardins, que les orangers embaument à côté des grenadiers, près de la vigne qui monte à l'ormeau; ni dans les champs où mars dresse la tige du berrouag, l'asphodèle, dont les Arabes disent qu'elle est « reconnaissante » ou « fidèle », parce qu'elle reste verte en temps de sécheresse; ni sur le bord des ruis-

AFRIQUE DU NORD.



seaux et torrenticules où fleurit toujours défla ou laurier-rose, « à l'ombre duquel on boit la mort[1] »; ni tout autour des sources que cache du soleil le feuillage du peuplier saf-saf, du tremble et du saule.

La colline a toujours sa broussaille arborescente, son maquis, ses herbes de suave et saine odeur. Le djébel frémit par les mêmes arbres qu'antan : cèdre, sapin, pin maritime, pin d'Alep, thuya, genévrier, chêne vert, chêne zéen, chêne à glands doux, chêne-liège, ormeau, frêne, sumac, térébinthe.

Mais si la forêt n'a pas mué, son aire a diminué; dans ce qui lui reste, elle est moins compacte et, pour tout dire, beaucoup moins sylvestre, avec de vastes lacunes et des demi-clairières dont l'arbre n'est plus qu'arbuste.

La sylve ayant pâti, la source a souffert. L'Atlantide, moins humide que jadis, et moins pastorale, ne nourrit plus tous les animaux qu'elle abrita dans son temps de verte jeunesse : ainsi les éléphants, dont on suppose que Carthage entretenait un troupeau à l'une des fontaines majeures de son fleuve Bagradas, autour d'Aïn-Chabrou, source de 200 litres par seconde qui jaillit au pied de l'Atlas de Tébessa.

L'ours aussi n'habite plus l'Atlantide, ou, s'il y vit encore, c'est dans des retraites ignorées de l'Adrar Idréren, chez les Berbères marocains.

Les serpents immenses ont fui, sauf, paraît-il, quelques gros pythons, à la lisière de la dépression franco-tunisienne, au pied méridional de l'Aurès[2], dans des relais de torrents aurasiens, parmi les tamarix, au milieu des roseaux, sur une vase que le soleil durcirait en argile si l'eau qui filtre des monts ne la diluait incessamment en fange.

Lorsque les cataractes d'un ciel aussi chaud que celui de la Libye d'Égypte tombaient au midi de l'Atlas sur le sol qui est maintenant Sahara, chaque plaine y avait sa rivière; les rivières s'y concentraient en un fleuve, Nil des Gétules et des Garamantes, dont il ne reste sur terre que des lits démesurés, souvent encombrés par la dune, et sous terre une eau courante qui rejaillit en puits artésiens dans les oasis. Le crocodile aimait ce fleuve, ces rivières, leur boue tiède où il traçait des sillons sous sa carapace. De l'Igharghar, de l'Oued Mia, des autres oueds, l'onde s'est retirée, et tandis qu'elle diminuait, le lézard géant diminuait avec elle. Quand le Nil Garamantique, perdant sa continuité de flot, devint mares, lagunes, trous isolés, et que ses tributaires se séparèrent de lui par impuissance de l'atteindre, le peuple des cuirasses rampantes s'éparpilla en tribus; puis ces tribus se réduisirent à des familles, dont quelques-unes sont encore vivantes. On en voit çà et là quelque gueule, par le plus extrême hasard, dans l'Oued Djeddi, qui marque le rivage méridional de l'Ile de l'Occident — et bien loin de cette île, sur le haut de l'Oued Igharghar.

Le lion est toujours là, mais on le chasse et pourchasse, et sa destruction s'approche : c'est le « seigneur à la grosse tête », c'est le « sultan des bêtes carnassières[1] »; il mangerait tout le troupeau, soit moutons, soit bœufs, si l'indigène ne faisait pas bonne garde autour de la zriba, qui est un enclos épineux fait d'un entrelacement de branches de jujubiers sauvages. Le colon ne peut pas, ainsi que l'Arabe, faire fuir le lion au seul nom de Daniel, mais comme il tient ses bêtes entre les murs d'une étable, il ne redoute point les soupers nocturnes du fier seigneur.

Lion à la crinière noire, le plus beau de tous, lion roux, lion gris, ces conquérants ravagent sans doute autant que jamais les douars du Maroc, ce pays étant abandonné à lui-même et tombant en friche plutôt que se défrichant. Mais en Algérie la poussée des colons leur est funeste; la forêt, malheureusement, recule, la broussaille aussi; le lion recule avec elles; et même la sylve profonde, non encore attaquée par la hache ou respectée jusqu'à ce jour par les flammes crépitantes, le garantit très peu ; la balle est presque infaillible quand le chasseur vise sans trembler à l'œil, au défaut de l'épaule, pendant la nuit lunaire ou la nuit astrale, « à l'obscure clarté qui tombe des étoiles » du ciel de l'Afrique.

En moyenne il se tue encore en Algérie, dans l'espace de dix années, près de deux cents lions, lionnes et lionceaux[2], soit vingt par an : nombre qui décroit à proportion que la race diminue[3]. Le temps n'est plus où la bête au tranquille et magnanime régard vivait dans les environs mêmes d'Alger, notamment auprès de Blida la « Voluptueuse », dans les four-

1. Parce que les eaux des oueds qu'il accompagne sont chaudes, empoisonnées de débris végétaux ou telluriques, et que de leur vase il se dégage un miasme.

2. Et aussi, dit-on, dans le bassin de la lagune Hodna, non loin de la ville de Msila.

1. Solthan el-ouhouch, el-moustariça.

2. C'est le chiffre officiel, inférieur à la réalité : les Arabes, les colons qui abattent un fauve ne vont pas tous demander la prime offerte aux tueurs.

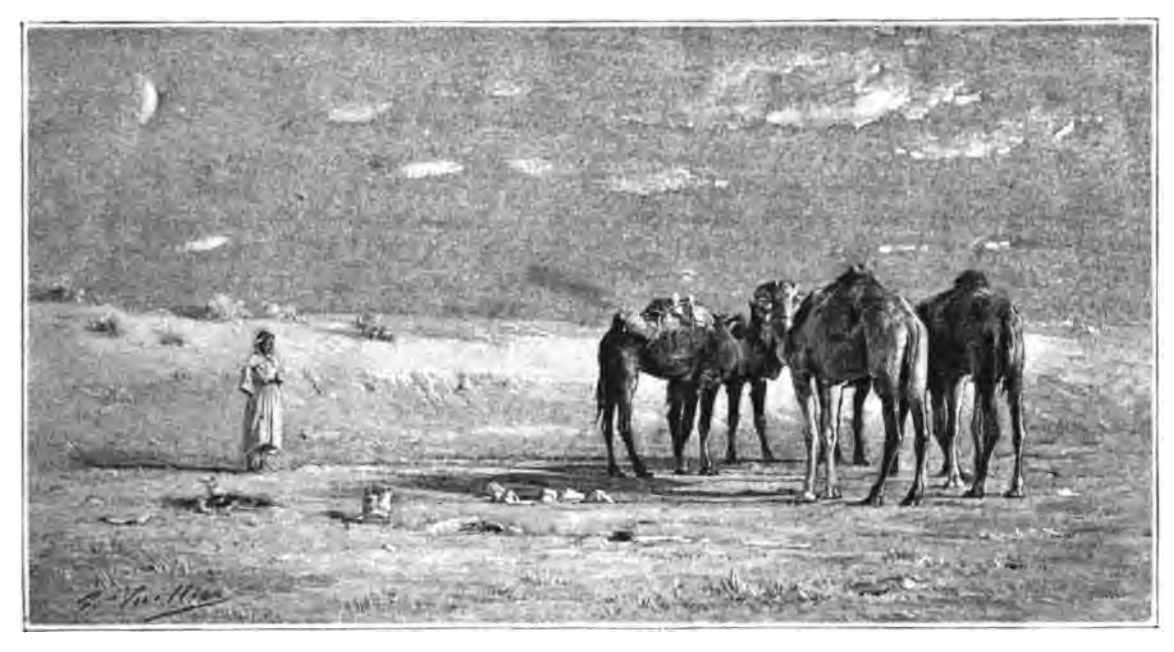
3. Les dernières années n'en comptent même plus dix.

rés des Béni-Sala; mainte fontaine des ravines obscures a cessé de mériter son nom de « Bois et fuis! » depuis que le « Sultan calme » a cherché d'autres tanières. Il foule encore de son pas élastique les feuilles tombées des rameaux dans les forêts de Boghar et les hauts ravins de l'Ouaransénis, et çà et là quelques djébels oranais; mais il s'est surtout enfui vers l'est, dans les monts de Bouira et dans la province de Constantine : de préférence dans les bois où cette province, plus sylvestre que les deux autres, se rapproche de la Tunisie.

Si dix années voient cent quatre-vingts à deux cents lions mourir tragiquement, foudroyés sur place, ou par une courte agonie, étendus dans la broussaille où mène un filet de leur sang, la race des panthères, sournoise comme le chat, fluide comme le serpent, perd en un temps égal plus de mille des siens dans le combat contre l'homme : que peuvent contre la balle explosible le rampement, l'étirement, l'infinie souplesse, le bond soudain, la griffe rétractile, la dent qui sait saigner le sanglier surpris à la nuque? Dans ces mêmes dix ans les chasseurs abattent quinze à seize cents hyènes et des dizaines de milliers de chacals; mais la bête à la figure ignoble, au pelage sans lustre, à la voix éraillée, la flaireuse de cadavres, n'est point redoutable à l'homme autant que le lion et surtout la panthère; lâche, elle nous fuit toujours. Quant au chacal, ami des raisins, c'est un gracieux, joyeux, aboyant petit animal, un rusé compère qui tient à la fois du renard et du chien.

Plus joyeux encore, et même facétieux, le singe égaye de ses folâtreries les anfractuosités des montagnes. Guetté de côté par la panthère, et d'en haut par l'aigle rapace, il pille les vergers, ceux des Kabyles plutôt que des Arabes, car on lui fait la vie dure en plaine. De plus en plus réduit dans le nombre de ses familles, mais autant que jamais exubérant, il est devenu l'hôte des sylves supérieures, à côté des Berbères, jadis repoussés comme lui du tiède pays d'en bas.

Le lion mangeur de génisses, la panthère qui boit au sang comme aux sources, la vipère à corne et la vipère minute dont la piqûre est un arrêt de mort, ces adversaires de l'homme, et le magot qui cueille lestement les fruits du jardin, font tous ensemble cent fois moins de mal qu'à certaines époques la noire nuée des insectes obscurcisseurs du soleil. La sauterelle, voilà l'ennemi! Elle vole à milliards par-dessus les hautes plaines sèches à distances magnifiques, faites pour les grandes enjambées de l'autruche, la course des lévriers slouguis, le bond des gazelles et les galops du cheval barbe, qui est le plus gracieux des chevaux. Puis, quand le Steppe l'a vomie sur le Tell, elle y dévore même l'écorce des arbres. Où elle a brouté, c'est le désert, jusqu'au nouvel effort de la sève.



Dans le Steppe. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. F. Foureau prise à Hassi-Daffert-el-Gat.

CHAPITRE III

LE TELL ALGÉRIEN

1. **Aire du Tell, aire du Steppe.** — Au Maroc il n'y a guère que du Tell entre les festons de neige les plus aériens du haut Atlas et les broderies d'écume de la mer. En Algérie[1] le Tell est moins compact, moins Tell, faute d'assez d'eaux estivales : du flot retentissant jusqu'aux crêtes de la montagne qui contemple le Sahara muet, et que le Sahara muet contemple, on y parcourt les deux natures de pays du Maghreb : le Tell et le Steppe; celui-ci, de Tell à Désert, et celui-là de Steppe à Méditerranée.

Tell et Steppe, l'extumescence algérienne de l'Atlas a de 175 ou 200 à 300, 320, 330 kilomètres de largeur du nord au sud, et 1200 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest. Ses moindres ampleurs entre les criques et promontoires du littoral et la racine méridionale du djébel sont entre Bougie et les monts à l'ouest de Biskara; entre Philippeville et le pied sud de l'Aurès; entre Bône et les dernières pierres du massif des Némencha; les plus grandes sont, à l'occident, de Nemours à l'encadrement méridional du bassin de la Sebkha de Tigri; d'Oran aux ksour des Ouled-Sidi-Cheikh; de Ténès aux pics occidentaux du djébel Amour; et, à l'orient, des caps de Bizerte à la lisière septentrionale de la dépression franco-tunisienne où devait entrer la « Mer Saharienne ».

C'est une aire de 30 à 35 millions d'hectares : plutôt 35 que 30, égale ou un peu supérieure à la moitié des 65 millions du Maghreb, le Sahara en dehors.

De l'occident à l'orient la largeur du Tell[1] varie du simple au quadruple : de 60 à 65 kilomètres sous le méridien de Nemours, de 110 à 115 sous

1. Pour nous, Algérie veut dire : Algérie et Tunisie.

1. A supposer qu'il soit toujours facile de le distinguer du Steppe, ce qui n'est certes pas le cas.

celui d'Oran, de 90 sous celui d'Alger, elle atteint presque 250 entre Bône et l'ouverture des oueds aurasiens sur le Sahara, vers Négrin, bourgade proche des roseaux où le python rampe encore.

On peut l'estimer à 18 ou 20 millions d'hectares en y englobant mainte région sèche qui l'interrompt çà et là. C'est l'étendue d'une trentaine de départements français. Il reste alors au Steppe absolument Steppe 12 à 14 ou 15 millions d'hectares, surface de 20 à 25 départements de France.

Il n'est point insensé de réunir ces deux régions, l'une plus dure que l'autre, pour les opposer ensemble au Sahara, et d'en faire de la sorte, en face de la zone désertique, une contrée non désertique et non déserte, semblable, sinon tout à fait à l'Europe, au moins à la péninsule européenne trapue où d'immenses « despoblados » et « paramos » continuent en landes arides le Tell des vertes vallées, des ruisselantes sierras : là aussi, en Espagne, les « rios claros » de la montagne sèchent sur la table du haut plateau des Steppes.

Ce faisant, on obtient une Espagne africaine plus fluette que l'Espagne d'Europe, car elle est en longueur au lieu d'être en carré; et en moyenne plus rebelle à l'homme, parce que le djébel algérien ne monte qu'à la neige éphémère, alors que la sierra d'Ibérie s'élance en pics d'argent dans la neige éternelle, et parce que la péninsule hispano-lusitanienne, beaucoup plus environnée de mer, tient à son continent par la France, qui est une urne de fraîcheur, tandis que l'Atlantide tient à l'Afrique par le Sahara, qui est un four de flammes.

II. Le Sahel. — A qui vient du Nord, entre les brises fraîches ou les brises froides, sur un navire au bleu sillage, à qui vient du Sud, entre les haleines de feu, sur l'autruche à quatre pattes, sur la bête bossue, le chameau, « vaisseau du désert », qui a aussi son tangage, l'Atlantide s'annonce également de loin par de hautes falaises, tantôt pans de collines, tantôt pans de montagnes.

Au septentrion, sur la mer, cette falaise a nom Sahel.

Sahel, mot arabe, veut dire « littoral » — que d'ailleurs ce littoral soit plage basse, vase, sable, ou monticule, ou roche, ou mont, la hauteur ne fait rien à l'affaire : le sahel de Sfax et de Souse monte à peine de la mer orientale, Petite-Syrte ou golfe de Hammamet, et c'est par des mamelons pierreux qu'il maîtrise la marée, tandis que le sahel des Kroumirs se dresse en toute majesté par de grands monts forestiers. A l'est le sahel de Bône est dunes et plages effacées, à l'ouest il est l'Edough, grand djébel; le sahel de Collo tombe en hautaine sierra déchirée, celui d'Alger en gracieuses collines qui sont des demi-montagnes; celui de Coléa n'est qu'un coteau portant un dôme, et ce dôme n'est pas l'œuvre de la nature : ses pierres, entassées par l'homme, sont un monument funèbre; puis vient le Chénoua, dominateur grandiose comme le sahel élevé de Cherchel et Ténès, etc. Pourtant, quelque diversité de hauteur, de fierté, d'allures, qu'il y ait dans les sahels, ces « rivages », le plus souvent, commandent le flot de très haut, en pente dure ou à pic, même en surplomb.

Mais il a beau bastionner l'Atlantide par des forts, des murs droits, des créneaux, des redans, des tours vertigineuses, le Sahel n'est ni soucieux, ni terrible. Tout ce qui n'est pas escarpement sur mer s'y déroule en monts, en coteaux, en pâture, en forêt, en brousse, avec de charmants ravins sous un climat délicieux, tempéré suivant les heures par la brise de terre ou par la brise de mer : celle-ci, soufflant du continent, vite refroidi dès que ne l'éclaire plus le soleil, commence d'habitude avant minuit, vers les onze heures; celle-là, soufflant de la mer vers le continent, tôt réchauffé dès que le soleil brille, commence vers les dix heures du matin.

De 16° à 24° (?) varient les moyennes annuelles de ses villes : Nemours, Oran, Mostaganem, Ténès, Cherchel, Alger, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville, Bône, la Calle, Bizerte, Tunis, Souse, Sfax. De ces diverses cités, toutes celles dont l'année est supérieure à 19° ou 20° sont en Tunisie : ainsi Tunis dépasse 20° et Souse atteint 24° (?), tandis que la Calle n'arrive pas à 19°; que Philippeville est au-dessous de 18°, ainsi qu'Alger; et Oran au-dessous de 17°.

Donc, la chaleur de l'année s'élève singulièrement à mesure que le Sahel s'éloigne de l'Occident, régenté par les vents issus de la coupe de rafraîchissement qui est l'Atlantique, pour se rapprocher de la Méditerranée d'Orient, mer plus que tiède, bordée par le plus chaud des déserts.

En même temps que la chaleur, augmente la pluie, à peu près jusqu'aux lieux les plus septentrionaux de l'Afrique, compris entre la Calle et Bizerte, sur le détroit d'entre Sardaigne, Sicile et Tunisie qui réunit les deux Méditerranées, l'occidentale à l'orientale. La chute annuelle des eaux célestes n'étant même pas de 500 millimètres sur le sahel de l'Oranie, Alger en reçoit 700, Philippe-

ville près de 850, la Calle 933. Mais quand on a tourné les promontoires bizertins, l'humidité diminue, puis lorsqu'on a franchi le cap Bon et qu'on marche vers le sud le long du sahel tunisien, on la voit décroître très vite : au delà de Sfax, le littoral de la Petite-Syrte est comme un Sahara où les nues voilent très rarement le ciel.

Ces pluies, ici plus drues qu'en France, là tout aussi rares que dans la plus rôtie des Espagnes, ne tombent pas en toute saison.

Sur le Sahel, et en général sur tout le Tell, la nue ne se déchire que pendant une moitié de l'année, et, si l'on tient compte des petites ondées, pendant huit mois sur douze, de la mi-septembre à la dernière quinzaine de mai; en réalité, les bonnes averses ne commencent guère qu'en octobre, ou même en novembre, et souvent il arrive que mai, qu'avril est anhydre.

Ces pluies automnales, hivernales, tombent de nuages qui n'attristent pas longtemps l'azur africain; elles sont mêlées des sourires du soleil, et la neige est une rareté sous ce ciel indulgent. L'été prend à ce que nous appelons printemps, à ce que nous nommons automne, tous les jours que ne réclame pas l'humide saison; il y a telle année où il empiète sur l'hiver lui-même, si bien qu'alors, accablé par « le spleen lumineux de l'Orient », l'Algérien soupire ardemment après l'eau du ciel : orages, brouillards, pluies, neiges même, il demande aux nues de ternir la voûte enflammée.

Étant pluvieux, l'hiver n'est point froid. Janvier, le moins chaud des mois du Sahel, a pour moyenne annuelle à Alger 14°, à la Calle 13°,7, à Oran 11°,9 : or 12°, 13°, 14°, c'est la moyenne annuelle des villes de France au nord-ouest, à l'ouest, au sud-ouest.

Aux Algériens des bourgs de la côte ces pluies semblent très fraîches parce qu'elles viennent sur l'aile des vents du nord-ouest et du nord. Elles n'en sont pas moins tièdes, elles ne tendent point à la neige; les flocons froids ne se hasardent pas souvent à descendre à travers l'air blafard sur les orangers du Sahel : dix ans, vingt ans peuvent passer sans que l'arbre aux pommes d'or ploie, frileux, sous les cristaux qui scintillent.

L'hiver du littoral ne mérite donc pas le titre d'hiver, puisque ce terme aryen a pour radical un mot qui signifie « neige », comme nous le voyons dans le beau nom d'Himalaya[1]. L'été, non plus, n'est pas excessif, puisque la moyenne du plus chaud des mois sahéliens, août, ne double même pas celle de janvier : ainsi l'août d'Alger n'oppose que 23°,7 aux 14° de janvier; l'août de la Calle, que 26°,5 à 13°,7; l'août d'Oran, que 23°,7 à 11°,9.

C'est trop peu d'antagonisme entre les saisons pour que l'homme se trempe et s'aiguise.

Luttant peu contre les puissances de l'air; presque toujours caressé par le temps, presque jamais secoué, rudoyé, meurtri; énervé par la tépidité des six, sept ou huit mois estivaux, lourde chaleur humide, tandis que celle des plateaux de l'intérieur est sèche, saine, exhilarante, le Sahélicole s'amollit beaucoup plus que le Tellicole proprement dit; il est moins actif de corps, plus paresseux d'esprit, moins tenace, et il dure moins.

Les vieilles nécropoles de l'Est le prouvent. Ce qu'on a recueilli jusqu'à ce jour d'épitaphes de Romains ou d'assimilés dans les cimetières de la « Constantinie », c'est-à-dire des monts, des plateaux numides, donne environ cent cinquante centenaires, jusqu'à l'âge plus que héroïque de cent trente et un ans : là-dessus il y en a trente-cinq pour la seule Cirta (Constantine), et pas un seul pour Hippo Regius (Bône), riche et peuplée, ni pour Collops Magnus (Collo), ni pour Igilgelli (Djidjelli), ni pour Saldæ (Bougie).

Sur les cent cinquante personnes que le lapicide nous dit avoir dépassé le siècle, trois seulement moururent dans le Sahel; tout le reste vécut dans le Tell intérieur.

III. **Le Tell.** — Bien différent du Sahel, le Tell est violent, excessif, extraordinairement varié dans ses pentes, ses expositions, ses roches de sol et sous-sol, ses saisons, ses froids, ses chaleurs, ses pluies, ses sécheresses. On peut dire de lui qu'il secoue durement la fibre de l'homme. Ici gouffre, cirque, ravin, là mont, là champ et plan, tantôt brûlant, tantôt froid, tantôt même glacé, selon l'altitude et suivant la saison, ses Telliens connaissent la torpeur de midi, mais ils connaissent aussi l'air vivant du premier matin, la soirée sans embrasement, la nuit sereine où il semble qu'une fraîcheur descend des étoiles; une grimpade, une chevauchée, une seule journée, presque une seule heure les fait passer par des pays, des climats contraires.

C'est un bonheur pour l'Algérie que cette houle élevée du sol.

Une Algérie basse, plane, en serre chaude, sous le soleil du 30e au 37e degré, entre une mer tiède et un brasier, n'aurait pas le pouvoir d'instituer une race virile. Pris entre la chaleur et les fièvres

1. « Palais-des-Neiges ».

qui sont le funèbre douaire de beaucoup de pays sans pente, les Algériens n'auraient d'autre avenir que celui d'un peuple nonchalant, fait pour jouir du moment qui passe et pour acclamer des maîtres. Ces latitudes-là n'ont jamais créé de nation solide qu'en trois sortes de pays : dans la Montagne ; dans le Désert; au bord d'une Mer sans excès de vapeurs tépides.

Or l'Algérie a ces trois sauvegardes : la Méditerranée, dont la brise est fraîche et qui, bien que tiède, ne l'est point dans le sens tropical de ce mot; le Désert le plus sec du monde entier; et le Tell, escalier de plateaux. A deux pas d'un rivage où le dattier grandit, près des villes qu'embaume l'oranger, des prairies montent jusqu'à la lisière des chênes, des pins et des cèdres hantés par de blancs hivers.

L'Afrique du Nord a tous les climats, moins le climat intertropical, seul funeste aux fils de l'Europe tempérée.

Cette terre salubre a pourtant le renom d'insalubrité, les premières colonies ayant longtemps langui dans le pays bas, à l'orée des marais ou dans les marais mêmes.

Jusqu'en 1856 on put dire de l'Algérie : « Que donne-t-elle à la France? Des dattes et des malades; sa récolte est la fièvre, son arbre est le cyprès, sa colonie le cimetière. »

La nostalgie, les nuits sous la tente, la diane réveillant engourdi dans la boue, sous la pluie, le soldat qui s'était couché la veille sur le sol dur; la soif ardente et la faim; l'incandescence des gorges, la poussière enflammée, le sable du Désert, la neige du Plateau, les vents horribles, le fusil, le sabre, le couteau, tuèrent moins d'hommes de guerre que les plaines palustres ne dévorèrent de colons, hommes de la paix.

Quand l'ennemi n'attaquait déjà plus les camps et les bourgs, l'hyène assiégeait encore les cimetières, remplis avant les villes, car telle colonie perdait vingt à trente hommes sur cent par an, même sur les collines, même dans la montagne.

Aujourd'hui les colons sont acclimatés dans les vallées, sur les plateaux d'où les marais s'effacent, et dans les monts où l'eau est claire et brillante et sonnante et salubre.

Donc le Tell est de climat extrême à partir des lieux où l'écran des monts du Sahel le soustrait plus ou moins aux influences de la mer. Dans l'intérieur, jusqu'aux djébels qui cachent le Steppe, l'été, qui souvent commence avec la seconde moitié du printemps, s'allonge au loin dans l'automne par des semaines terribles, avec chaleurs de 40, 42, 43, peut-être 45 degrés à l'ombre, et sirocos soufflant comme d'une bouche d'enfer.

Souvent aussi, durant l'hiver, des vents glacés tombent de la sierra d'argent, la neige glisse du ciel sur vingt villes des quatre provinces que les Français croient éternellement torrides, sur Souk-el-Djemma de la Tunisie centrale, sur Kalaat-es-Snam, sur Aïn-Draham, Constantine, Tébessa, Aïn-Béida, Batna, Sétif, Aumale, Médéa, Djelfa, Téniet-el-Hâd, Tiaret, Daya, Géryville. Mainte cité qui touche au Sahara grelotte, en face même du divin soleil, sous 5, 8, 10, 12 degrés de froid, quand les gens du nord de la France ne se plaignent que de pluie, de brouillard ou de glace légère. Le Tell a couvert plus de soldats du linceul de la neige que le Sahara n'a soufflé d'ouragans de sable à la figure de nos bataillons.

La ville qui tient à peu près le milieu de la province d'Oran, Sidi-bel-Abbès, est un exemple du climat tellien à ses altitudes peu élevées, cette cité neuve ne dominant le seuil de l'Océan que d'environ 475 mètres.

Onze ans d'observations lui donnent pour moyenne 16°,28, presque autant qu'à Oran; mais le mois de janvier s'y résume par 7°,87, et le mois de juillet par 26°,14; soit, entre les moyennes de ces deux maximums de saison extrême, un écart de 18°,7, contre les 11°,8 seulement qui marquent l'oscillation d'Oran. Quant à l'écart absolu, il est énorme, puisque dans le cours de ces onze années le mercure est descendu à — 8°,3 un 14 janvier, et qu'il a monté à + 44° un 15 juillet. Chaque année il y gèle en moyenne 31 jours, et cela quelquefois jusque vers la mi-mai. Le nombre des jours de pluie est de 76, mais ils ne versent ensemble à la terre que 337 à 338 millimètres, parce que le massif du Tessala (1063 mètres) arrête les nuages au passage.

Ainsi donc : chaleurs de Sahara, froids de France, pluie de Murcie ou d'Aragon, c'est un climat excessif, barbare, absolument continental que celui de Sidi-bel-Abbès, à 55 ou 56 kilomètres seulement de la mer par le droit chemin des oiseaux de haut vol.

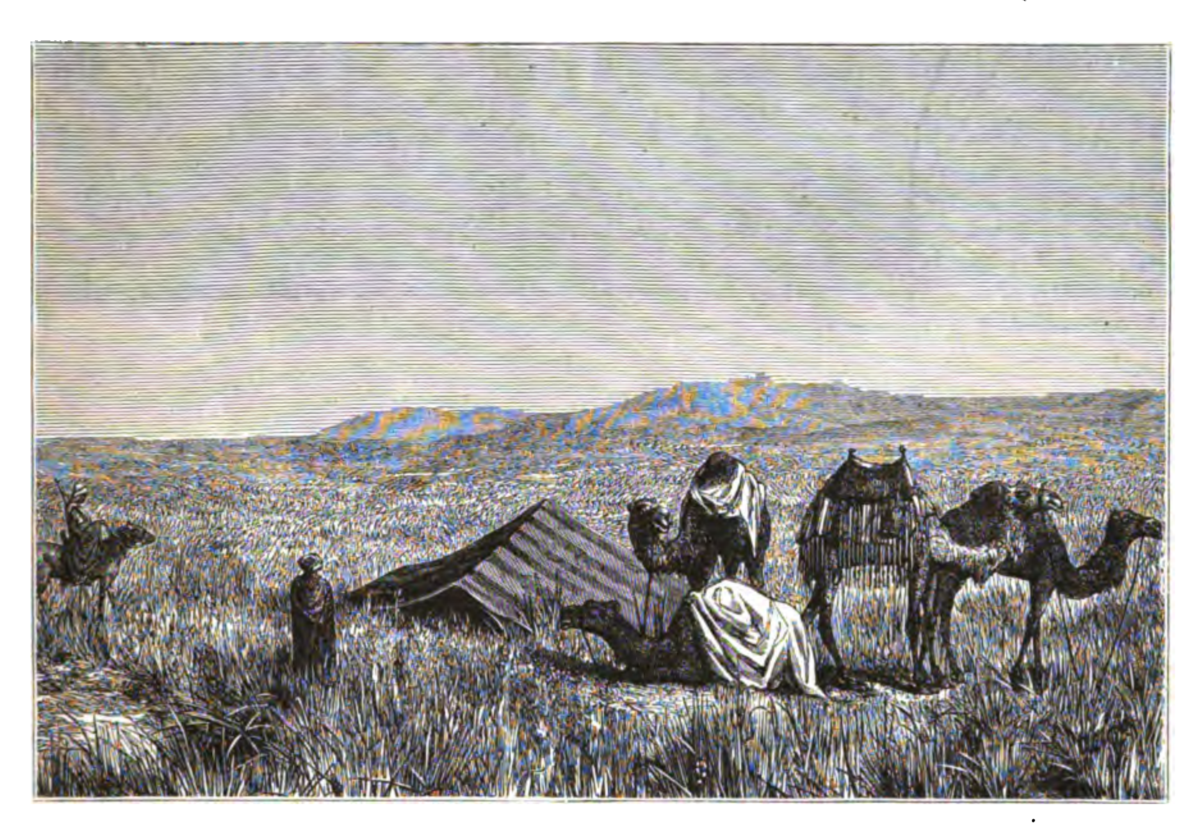
Les villes situées à 600 mètres d'altitude comme Constantine, à plus de 700 comme Miliana, à plus de 800 comme Tlemcen, Saïda et Aumale, à plus de 900 comme Bordj-bou-Arréridj, Médéa, Fort-National, à près de 1000 comme Boghar, à plus de



Dans le Sahel : vue prise du cap Bouak à Bougie. — Dessin de Riou, d'après une photographie de Neurdein.

1000 et près de 1100 comme Batna, Tiaret, Tébessa, Sétif, à près de ou plus de 1150 comme Khenchéla, Téniet-el-Hâd et Méchéria, à près de 1350 mètres comme Aflou, à 1400 comme Médina de l'Aurès, tous ces lieux supérieurs sont des Sidi-bel-Abbès où l'on a plus souvent et plus longtemps l'onglée, parce qu'ils sont plus haut dans le royaume des vents refroidis.

Les plus élevés d'entre eux, ceux qui passent 1000 mètres, Sétif, par exemple, ont l'expérience des grandes neiges, qui parfois restent des semaines sur le sol, alors éblouissant ; puis, l'été venu, le sabot du cheval y sonne sur la terre durcie presque en pierre par le soleil. La moyenne annuelle des températures de Sétif, environ 13°,5, ne donne comme toutes les moyennes qu'une idée très fausse de la réalité des choses. Ces 13 degrés et demi sembleraient indiquer un climat tempéré, pareil à celui de Bordeaux, d'Arcachon, de Pau, et justement ils marquent le combat d'un hiver très froid contre un été très chaud. Des jours grandissants d'avril ou de mai aux jours décroissants d'octobre ou de novembre, Sétif est digne du Sahara, son voisin du Sud; d'octobre ou novembre à l'éveil du printemps, elle est digne du Nord de par delà la Mer Entre-Terres.



L'alfa est la plante caractéristique du Plateau sec. — Dessin d'A. de Bar, d'après un croquis du docteur Bleicher.

La pluie, en Tell, dépend essentiellement des brèches du rempart des monts. Quand le vent de mer se heurte dès la rive à un trop haut sahel, c'est sur ce très court versant méditerranéen que la nue fond en pluie au détriment du versant contraire. Il peut arriver que la face du djébel tournée vers l'intérieur soit deux et trois fois plus aride que celle qui se contemple dans le divin miroir des flots bleus.

Le Tell n'étant que montagnes derrière montagnes, en chaînes plus ou moins disloquées, qui sont parallèles et non perpendiculaires au rivage dans sa direction de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O., chacune de ces chaînes prend de la pluie au passage. Plus il y a de djébels entre la Méditerranée et un bourg quelconque de l'intérieur, plus ce bourg soupire vainement, pendant des mois, même des années, après le coup de tonnerre qui débondera peut-être le ciel pour tout un hiver humide — peut-être, car très

souvent le nuage se dissout dans l'éther diaphane.

Voilà pourquoi Sidi-bel-Abbès ne happe annuellement que 337 à 338 millimètres de pluie, Sétif 434 (?), Batna 350 (?), Tébessa 251 (?).

Et, de même, voilà pourquoi le Tell devient Steppe bien avant qu'on ait gravi les derniers monts qui lui ferment le Désert.

Ainsi, au midi du Dahra, montagne qui verdoie dans les vallons de son septentrion, le val du Chéliff est une sécheresse enflammée.

Ainsi, derrière le Jurjura, qui a sur son versant du nord les plus frais jardins qui se puissent rêver, et non loin d'une ville[1] chaque an visitée par 982 millimètres de pluie, le val de l'Oued-Sahel a des hivers à demi sahariens, et mainte plante désertique y croît.

Ainsi, les djébels que fend le Roumel dans le pays de Constantine séparent nettement un Tell absolument Tell d'un autre Tell qui ne l'est guère qu'à demi et qu'on peut décemment appeler un Steppe souventefois très dur au colon.

Ainsi encore, derrière les monts souk-arhasiens, si mouillés, pastoraux et sylvestres du côté de Borée, l'alfa commence; et l'alfa, c'est la plante caractéristique du Plateau sec.

Si l'Atlantide française bordait par des plaines la mer qui brame au vent, si des collines basses terminaient à l'horizon ces plaines, et qu'il y eût après ces collines basses, de degré en degré, des coteaux plus hauts tendant vers un Atlas de fond du Tell, vers un grand dominateur de tout le pays, l'Algérie ne connaîtrait pas les hivers secs qui font de sa terre un plancher d'airain, tandis qu'un automne un peu humide, suivi d'un hiver mouillé, puis d'un printemps à demi pluvieux, rend aux vallées la fraîcheur qui valut à ce rivage africain le nom d'El-Khadra, « le Verdoyant », donné jadis par les Arabes de la première invasion.

Ainsi donc l'égoïste Sahel confisque à son profit le verdoiement du Tell algérien.

1. Fort-National.



Dans l'Aurès : vue prise à Oumeltam. — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

CHAPITRE IV

MONTS DU TELL

L'Adrar Idréren. — La grande extumescence de la Berbérie ne monte souverainement dans les neiges que sur le territoire du Maroc.

Là, dit-on, le Déren, l'Adrar, l'Atlas[1] des Berbères dresse, entre son Tell et son Sahara, des pics dont les neiges luisent éternellement : vers les sources de la Malouïa et à l'horizon de Maroc il y a des Jungfrau et des Maladetta qu'on ne connait pas assez pour dire si leurs flancs sont incrustés de glaciers, mais on sait qu'elles reçoivent assez de neige pour verser à l'Atlantique, et même au Désert, des oueds comme l'Algérie n'en a point, de vrais fleuves coulant toujours à pleines rives, pendant que nos rivières d'entre Nemours et Gabès unissent à peine par un ruisseau dans le sable, à l'ombre du laurier-rose, la tarissante lagune d'amont à la lagune presque tarie d'aval.

Quel est le bond des hauts monts marocains dans l'azur?

On ne peut le dire encore, mais on sait déjà que leurs cols suprêmes ont une altitude égale à celle des cols supérieurs des Alpes, même des Alpes les plus sublimes.

L'Atlas majeur n'est pas, ainsi que les Pyrénées françaises par exemple, un long rempart à peine ébréché par les « ports », ou, comme le Jura de France, de Suisse, d'Allemagne, un plateau qui s'est effondré par-ci par-là sur les cavernes de son oolithe et de sa craie; comme c'est, tout au contraire, et de même que les Alpes, une montagne profondément indentée entre des pics souverains, il y a peut-être lieu d'élever l'Adrar Idréren aussi haut que les Grandes Alpes elles-mêmes.

En Algérie, les cimes les plus neigeuses n'ont

1. Il est probable qu'Atlas n'est que la corruption d'adrar, mot berbère qui veut dire « montagne ». Quant au nom de Déren, que porte l'Atlas là où il est le plus élevé, c'est l'altération d'idréren, « les montagnes », pluriel d'adrar.

leur blancheur que d'octobre ou novembre en mai. Pas une seule n'atteint 2500 mètres, comme le mont majeur des Basques, l'Anie, qui n'est pourtant qu'une Pyrénée moyenne.

L'Atlas algérien monte donc deux fois moins haut que le marocain.

I. L'AURÈS

1° **Le Chélia.** — C'est dans la province de Constantine que se dresse le géant de l'Algérie, le Chélia, dont les cèdres se dessèchent ; les branches cassées, ils meurent, comme atteints d'un mal inconnu.

Le Chélia (2328 mètres) n'est point comparable au Mont-Blanc. Mis à côté du Goliath de nos Alpes et de toutes les Alpes, il ne lui arriverait pas à la ceinture; il lui manque 732 mètres pour atteindre l'altitude des Grands-Mulets, le gîte nocturne où commence réellement l'ascension du grand pic immaculé de Savoie.

Inférieur de 1076 mètres à la Maladetta, roche supérieure des Pyrénées, il domine de 442 mètres le Puy de Sancy, qui n'a pas d'égal dans nos monts du Centre.

Sa suprême protubérance, le Kelthoum, ne voit point Constantine, qui se cache à cent et quelques kilomètres à vol d'oiseau derrière le rideau des monts chauves d'Aïn-Béida ; mais le spectacle est immense.

Il est triste aussi, par trop d'aridité : non pas précisément au nord, bien que la verdure de la forêt ne couvre guère de ce côté que la montagne elle-même, en avant d'un plateau fauve où luisent des lacs amèrement salés parce qu'aucune rivière ne les verse l'un dans l'autre. C'est au midi que la nature consterne par l'entassement de ses ruines et par un morne embrasement que chaque matin rallume au flambeau du soleil; au fond de l'horizon scintille une lagune bien plus grande que les lacs du Plateau, et plus basse de 800 mètres : c'est le Melrir, inférieur d'une, de deux et jusqu'à trois dizaines de mètres au niveau même de la mer.

A l'ouest et non loin du Chélia, presque exactement au sud de Batna, le Mahmel ne le cède que de 8 mètres au Chélia, s'il a 2320 mètres; ou de 3 seulement, s'il en a 2325.

Kelthoum et Mahmel sont les deux couronnements suprêmes du Mons Aurasius des Romains, de l'Aurès ou Aouras, massif de plus d'un million d'hectares appartenant aux trois étages de la craie et séparant le Tell du Sahara ; ou plutôt il est lui-même Tell, sur ses deux versants, voire celui qui se dégrade incessamment par le travail des torrents, par la cuisson du soleil, par l'haleine ardente du vent saharien, l'antique forêt n'étant plus là pour vêtir, rafraîchir et, fille de la montagne, sauver sa mère de la caducité que suit la mort. Les gorges profondes, quelquefois extraordinaires, que l'Aurès dirige au midi vers le pays des dattes mènent les cultures telliennes jusqu'au bord des plaines altérées du Zab Oriental.

Malgré les déchirures de ses craies, et si étroites que soient les fissures où sautent ses torrents, l'Aurès du sud aura ses bourgs français, ses vignes, ses clos, ses jardins, ses villages dès qu'on aura profité de ses sources, retenu par des digues les eaux sauvages de la saison des pluies, et vaincu, nous ne savons encore comment, le plus terrible ennemi de ces monts, le vent desséchant du Sud-Ouest, le chehli.

Ce souffle extranéfaste fait peu à peu monter le Sahara jusque dans l'Aurès; chaque jour il accroît l'aridité sur la bordure méridionale du pays des Némencha, et, par lointaine influence, c'est peut-être lui qui défend aux cèdres du Chélia de reverdir, toujours plus touffus, au renouveau de l'année, quand s'efface la neige des sommets.

2° **Aurasiens; blonds d'Aurasie.** — Quand une race est envahie par une autre, il y a trois sortes de contrées qu'elle garde longtemps, que même elle peut quelquefois espérer de garder à jamais, parce qu'elles se prêtent à la guérilla et que le conquérant, d'abord, puis le colon, les évitent. Ces trois contrées sont :

La Forêt, lorsque, trop vaste pour qu'on la brûle, elle s'en va par delà plusieurs horizons;

Le Marais, qui ne porte ni le chariot, ni le cheval, ni l'homme ignorant de ceux de ses sentiers qui sont à demi secs;

La Montagne, impossible au cavalier, encore plus à l'artilleur, difficile au fantassin.

Dans la Forêt, la flèche siffle, ou la balle, on ne sait d'où partie, d'un coin de l'ombre; dans le Marais, la mort vient de derrière les roseaux, du tournant des fossés, du canot qui glisse au détour d'un arroyo, et rien que s'en approcher, c'est braver les tremblements d'une fièvre qui tue mieux que le plomb; la Montagne tombe en dégringolants rochers sur ses affronteurs. La Forêt sauva le Germain, le Grand-Russe, le Serbe; le Marais préserva le Polonais, l'homme de la Néerlande; et la montagne de l'Aurès n'a point perdu ses Berbères

assiégés au pourtour par les Carthaginois, puis par les Romains, puis par les Arabes, et maintenant par les Français.

Non seulement l'Aurès a conservé la race, mais encore il a fait s'assimiler en elle divers éléments montés d'en bas, du haut plateau du nord et du grand trou du sud. Des Arabes s'y sont fondus dans la foule berbérisante — fait très rare dans le Maghreb, où c'est, au contraire, le berbérophone qui s'engloutit dans la mer arabe. Avant la venue des Islamites, les colonies romaines s'y délatinisaient; et avant les Romains, d'autres envahisseurs, des Puniques, des Gétules, des Garamantes, ici des bruns, là des noirs, ailleurs des châtains, des blonds, des dorés, y avaient perdu la conscience d'eux-mêmes en même temps qu'ils y oubliaient leur langue.

Aussi parmi les montagnards dont il fut l'acropole contre Carthage, Rome, les Arabes, les Turcs, les Français, beaucoup ont des yeux bleus, des cheveux blonds, qu'ils les tiennent d'autochtones disparus, des colons européens venus après la conquête romaine, des Vandales chassés du bas pays par les Byzantins, ou de toute autre ascendance ignorée. Celui qui saurait d'où viennent toutes ces familles blondes nous apprendrait des secrets que nous ignorons; il nous conterait les antiques migrations d'Europe en Afrique ou d'Afrique en Europe, qui sont peut-être le plus grand fait de notre histoire à nous, hommes de l'Occident et du Sud de l'Europe.

Beaucoup procèdent évidemment des Ausoniens, Ibériens, Gaulois, Germains, Européens divers, qui s'installèrent en Numidie quand Rome eut conquis l'Afrique, ainsi qu'aujourd'hui s'installent des Français, des Espagnols, des Italiens, des Alsaciens depuis que les Français ont pris Alger, ensuite Constantine, enfin Tunis.

Maints faits le démontrent, les uns clairement, les autres vaguement : tout d'abord des traditions ; ensuite certaines fêtes ou païennes ou chrétiennes empruntées à la Rome idolâtre, puis à la Rome convertie au Christ; le nom de Roumania dont on qualifie quelques-unes des plus fortes tribus aurasiennes; enfin nombre de mots latins et très latins — avant tout, ceux qui désignent les douze mois de l'année. Ils appellent le cèdre : bignou; c'est probablement (ou peut-être) *pinus*. Cet arbre, remonté vers les hauteurs, verdissait autrefois sombrement tout l'Aurès ; quelques étymologisants pensent même que le nom du massif aurasien répond à Mont des Cèdres.

Berbérophone ou berbérophonisé, l'Aurès appartient à deux dialectes. Dans son orient l'on parle le zênata, et dans son occident le téchaouït dont usent également les turbulents Béni-Ménasser, à cent grandes lieues vers l'ouest-nord-ouest, dans les montagnes de Cherchel et de Miliana. Les deux *t* de téchaouït, l'un initial, l'autre final, indiquent un mot berbère, mais ce mot n'est au vrai que la berbérisation du terme arabe chaouïa, c'est-à-dire berger.

Les Aurasiens ne méritent ce nom de bergers qu'à demi, mais ils le méritent, car s'ils ont des bourgs aux meilleurs endroits de la montagne, dans les bons pâturages, à la « tête des sources » et sur les rochers sourcilleux d'une très facile défense, ils ont aussi de nombreux nomades errant vers les eaux, vers la fraîcheur quand la chaleur monte, que l'herbe a roussi, l'eau tari dans les vallées basses sur les versants tournés vers le Sahara. Leurs bourgades tiennent à la fois d'Alger et de Constantine : d'Alger, puisqu'elles plaquent contre la pente abrupte d'un mont leur triangle terminé par le magasin-forteresse qu'on nomme en berbère kalaa[1]; de Constantine, parce que ce mont tombe en précipice affreux sur un oued.

3° Grands oueds aurasiens du Sud. — L'Oued el-Kantara et l'Oued el-Abdi, branches-mères de l'Oued Biskara, l'Oued el-Abiod, l'Oued el-Arab, sont les quatre plus grands fils de l'Aurès méridional.

Accrus par des cavernes dont les unes versent des ruisseaux éternels tandis que les autres attendent les longues pluies pour éternuer des rivières, ces quatre oueds coulent en toute saison jusqu'à la porte du Grand Désert; tous quatre, en temps de grande crue, vont inonder les bas-fonds sahariens des Ziban, qui deviennent alors d'une fécondité prodigieuse, et tous bondissent également dans des entailles profondes, qui çà et là se dilatent en bassins.

En régularisant par des barrages, en économisant pour l'été leurs eaux d'hiver, on régénérera le Sahara du pied de l'Aurès. On a tort de toujours marier l'idée d'indigence au mot de Sahara, l'idée d'opulence au mot de Tell : au début de la conquête, on crut que la terre cultivable de l'Algérie s'arrête à douze lieues d'Alger, aux monts de Blida, et voici, l'on sait maintenant que le lointain Steppe aura sa nation d'alfatiers, de bergers, même

1. Ou guelaa. On appelle aussi ces kalaa ou casba, avec les deux *t*, des thakêlêt.

de laboureurs, surtout de vignerons; et nous prévoyons que ce qu'on irriguera du Désert deviendra le jardin de la France.

L'Oued el-Kantara naît près d'El-Biar, dont le peu de débris romains nous représente peut-être Ad Basilicam Diadumene. Tout aurasien qu'il est, il a déjà son chemin de fer qui descend du faîte de Batna, la ville de plateau, tantôt glacée, tantôt brûlée, et mène à Biskra, toujours tiède ou chaude, puis à Touggourt, plus chaude encore. Si les Français renommaient cet oued, ils l'appelleraient la « rivière de l'Émerveillement », car c'est elle qui court entre deux mondes, à la « Bouche du Désert », dans les gorges d'El-Kantara.

L'Oued el-Abdi passe devant l'amphithéâtrale Ménaa, non loin de Nara l'escarpée, la presque inaccessible, la souvent neigeuse, que les Français prirent d'assaut un jour que la terre était froide et blanche.

L'Oued-el Abiod porte le même nom que le Guadalaviar de Valence : c'est aussi une « Rivière Blanche ». Né du Chélia, il traverse, par environ 1400 mètres d'altitude, la plaine de Médina où va s'élever le « Fort National » de l'Aurès, l'« Épine dans l'œil » de l'Aurasien, la Qui-qu'en-grogne, comme auraient dit nos aïeux, qui appelèrent ainsi des donjons bâtis pour opprimer. Cette citadelle sera là pour prévenir une révolte semblable à celle de 1879, drame que le fer et la flamme ont commencé, que le soleil a fini, car ceux des Ouled-Daoud que nos troupes n'avaient pas encore atteints sont morts de soif dans le Sahara : trois cents cadavres aussitôt noircis et parcheminés par le vent sec du pays des sables, voilà ce qui restait de ces malheureux Berbères, fils d'une race qui vaut la nôtre. La Rivière Blanche quitte les gorges des Ouled-Daoud par le magnifique tarhit[1] de Tranimin ou Tiranimin; puis, encagnonnée de nouveau, elle ruisselle en canaux dans le fouillis des jardins de Bénian l'« Aérienne » et de Mchounech, qui s'est défendu du Français comme Sagonte du Carthaginois et Numance du Romain, de ruelle en ruelle, de mur en mur. Dans ses jardins, le figuier, le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, la vigne haut grimpante, prouvent le Tell, et les palmiers dénoncent le Sahara.

L'Oued el-Arab commence près de Khenchéla, à côté des sources les plus reculées de la Medjerda; l'un de ses torrents originaires sinue dans la plaine de Tamagra, dont on dit les mûriers si vieux que leur enfance a vu les Romains. D'arezer ou tazeroult en arezer ou tazeroult, c'est-à-dire de cuvette en cuvette, et aussi de tarhit en tarhit, il s'ouvre sur le Sahara par une brèche superbe en amont de Khanga-Sidi-Nadji.

1. Un tarhit est un étroit entre des talus ou des roches, un défilé, un cagnon.

L'Aurès proprement dit s'arrête au-dessus de Khenchéla, sur l'Oued el-Arab et le col qui mène du versant de ce « Ru des Arabes » à celui de la Medjerda.

Cette borne orientale est marquée par le Djaafa, montagne à table bien détachée des autres, ce qui la rend majestueuse; et très ardue, ce qui fit, au temps jadis, de son sommet une kalaa berbère emportée d'assaut par les Byzantins. On a quelque raison de croire que ce mont indépendant des monts de son voisinage est spécialement l'antique Aouras des aborigènes, l'Aurasius des Romains, dont la suite des temps a transmis le nom à tout le massif qui sert de pierre angulaire à l'Atlantide française. Au delà du Djaafa, la « Montagne des Cèdres » devient le Djébel-Chéchar.

Quant à la borne occidentale de la protubérance aurasienne proprement dite, elle est au Mahmel, pic que le large bas-fond de Batna sépare du mont Tougueur.

4° Plateau des Sebkhas ou Lagunes salées : Lambessa, le Médracen. — Au septentrion, là où sont Khenchéla, Timgad, Lambessa, l'Aurès est moins sabré qu'au flanc méridional.

Il est aussi bien moins divers, et surtout bien moins grand, car au sud il plonge sur les fonds du Melrir, faux lac plus bas que les mers, tandis qu'au nord il s'élève, tantôt avec des forêts, tantôt avec nudité, sur un plateau dont les altitudes varient aux environs de 1000 mètres.

Ce plateau, des torrents le parcourent, qui, pendant le tiers, la moitié, les trois quarts de l'année, c'est selon, sèchent dans la plaine fertile qui s'incline vers des guérahs, des sebkhas, des chotts — trois noms arabes qui désignent tous trois des lagunes salées.

La plus grande, le Tarf ou Tharf, a sa cuvette sur le territoire des Haractas, très grande tribu sur près de 500 000 hectares, encore berbérophone, quoique mêlée d'éléments arabes. Le Tarf peut avoir 20 000 hectares entre 70 kilomètres de rivages, sa longueur allant à 20, sa largeur étant changeante.



Défilé d'El-Kantara, au nord de Biskra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Beaucorps.

de 5 à 10 et 12 ou 15. Il miroite à 18 kilomètres au sud-ouest d'Aïn-Beïda, ville naissante, au midi du Sidi-Rouis (1628 mètres)[1], mont aride, nu, mais de grand caractère par son isolement sur le plateau nu, fauve, aride comme lui. Font-Blanche[2] a parmi ses habitants, français, juifs, indigènes, des « malblanchis » formant le Village Nègre. Sur son territoire, à dix lieues à la ronde, les ruines romaines sont positivement innombrables.

Dire que le Tarf est salé ne suffit pas; c'est sursalé qu'il faut dire, avec 27 pour 100 de sel dans une eau que les torrents n'avivent plus assez, pas même ceux du sud, nés pourtant dans l'Aurès et sortis de lui par des coupures grandioses. L'un d'eux, parti du Djaafa, passe à Khenchéla[3], jadis Mascula, puissante colonie latine ouvrant ou fermant la porte de l'Aurasius Mons.

Le Tarf brille donc beaucoup plus par son sel que par son onde. A son occident se suivent le Guellif, l'Ank-el-Djemel et le lac du mont Maghsel, puis le Djendéli, le Mzouri, le Tinsilt.

Le Guellif, séparé du Tarf par une langue de terre, étend sur 5000 hectares tantôt son eau salée, tantôt son blanc sel que le soleil a dégagé de l'eau lourde. Il ne reçoit rien de l'Aurès, non plus que son voisin sur la plaine des Haractas, l'Ank-el-Djemel ou Cou-du-Chameau (6000 hectares), lequel ne mérite point ce nom : au lieu d'une forme allongée, étirée en nuque, son contour participe à la fois du rond, du carré, du trapèze.

Le Djendéli, c'est-à-dire le Pierreux, se nomme aussi Chémora, comme le torrent qui lui arrive du sud quand le veulent bien les pluies épaisses ou la neige qui fond sur l'Aurès des Ouled-Daoud : alors l'Oued-Chémora tonne dans le silence du Foum-Kosantina ou Bouche, Brèche-de-Constantine, cagnon semblable à celui du Roumel cirtéen. Sa Constantine est Ichoukkân, ruines d'une cité berbère au front du précipice, entre le Foum-Kosantina ou ravin des Sept-Dormants[4] et la gorge de l'Autre Monde ou défilé de l'Agonie[5]. Son oued se brise à 200 mètres de profondeur, au bas de parois de grès dont le double plateau porte au moins trois mille tombeaux circulaires, nécropole d'une race antérieure. Évadé du « foum », en aval de débris romains, il se dessèche dans la plaine de Firas, qui fut le site de Thamugas, colonie des grands bâtisseurs latinophones.

1. Ou Sidi-bou-Rouis, ou encore Sidi-Regheiss.
2. Exacte traduction d'Aïn-Beïda.
3. Le nom complet est Aïn-Khenchéla.
4. Ce nom, qui se rapporte à une légende, se retrouve en divers lieux d'Algérie.
5. Nom que porte aussi la fameuse gorge de l'Oued-Agrioun, entre Sétif et Bougie.

Cette Thamugas, aujourd'hui Timgad, Lambèse, jadis Lambæsis[1] et maints autres kherbets[2] ou henchirs[2] des plateaux du piédestal de l'Aurès, n'ont point de ruines romaines immenses comme le pont d'Alcantara sur le Tage au flot jaune ou l'aqueduc de Remoulins[3] sur le Gard au flot vert, ou les arènes d'Arles et de Nîmes, — toutefois nul camp de la Rome impériale n'a si bien duré jusqu'à ce jour que celui qu'habitait à Lambèse la troisième légion Auguste, Pieuse, Vengeresse, entre des murs de 4 mètres munis de tours, — mais elles renferment autant de restes du Peuple-Roi que n'importe quelle autre cité d'Espagne ou du midi de la France : temples à Jupiter, à Minerve, à Neptune, à la Fortune, palais, arcs de triomphe, capitoles, débris de forums, de prétoires, maisons, citernes, murailles dont on ne sait ce qu'elles étaient, bains et thermes, inscriptions, fûts de colonnes, chapiteaux, statues, mosaïques, pierres tumulaires, tronçons des chemins dallés qui furent les « voies romaines ».

L'Afrique française est pleine de débris du temps des Césars, surtout des Antonins et de Septime Sévère. Sur un sol qui renverse les édifices par ses tremblements de terre, mais sous un ciel qui les épargne et qui les dore, au milieu d'un peuple qui dédaigne de bâtir, des villes célèbres sont arrivées jusqu'à notre siècle presque intactes, ou du moins telles que les trouva le lendemain de leur destruction par le Barbare.

Mais depuis 1830 les colons, ignorants, insouciants, brutaux, et d'ailleurs pauvres et pressés de dresser leur chétive maisonnette, le plus souvent simple rez-de-chaussée, leur ont fait plus de mal que les Berbères, les Arabes et les secousses du sol et le gel et le dégel et la neige et les vents et la pluie en douze ou quinze cents années.

Il y a peu de monuments romains et de voies romaines à l'ouest d'Alger, très peu à l'ouest d'Oran, encore moins au delà de la Malouïa, dans le Maroc. Les maîtres du monde avaient dompté toute l'Afrique du Nord, mais ils colonisèrent peu l'occident du Tell; ils n'y eurent guère que des

1. Nous l'appelons à tort Lambessa.
2. Ces deux mots, le premier arabe, le second berbère, désignent les sites de ruines. En Tunisie, « henchir » a fini par signifier propriété, domaine, l'indigène ayant naturellement construit sa demeure là où le Romain l'avait bâtie, au meilleur endroit, près de la fontaine.
3. Le pont du Gard.

forts et fortins, des postes de cavalerie et quelques bourgs d'administration.

Le pays d'Annibal, des Asdrubals, de Masinissa, de Jugurtha, c'est-à-dire Carthage, le littoral de Tunis, la Medjerda, la Seybouse, les plateaux de Constantine, voilà l'Atlantide historique et monumentale. De l'est à l'ouest, le Tell était de moins en moins romain : il est aussi de moins en moins arabe et de plus en plus berbère.

Rien qu'à Lambèse un voyageur français du siècle dernier, Peyssonnel, aurait pu passer sous quarante arcs de triomphe. Il en compta juste quatre fois dix, et il n'en verrait plus que quatre dans cette ville militaire à laquelle nous devrons bientôt deux mille inscriptions.

Moins instructif, mais plus vénérable que tout le délabrement de Lambæsis, le Médracen est un sépulcre, sur ce même plateau, non loin de ce même Djendéli, à l'est du chemin de fer de Philippeville à Touggourt.

Quel maître cavalier, quel chef fastueux, quelle famille souveraine dort ici dans l'ombre de la pierre, en chambre funèbre? Peut-être Masinissa, et, à côté de lui, les potentats issus de lui, rois, reines, princes des Numides : alors le Médracen aurait eu pour constructeur le fils de Masinissa, l'oncle de Jugurtha, Micipsa, que Rome « protégea », comme la France « protège », quelque peu vers l'orient, le bey de Tunis, héritier de vieilles dynasties. Le Médracen, que les Arabes nomment le Tombeau-de-Madrous[1], fait face à la chauve montagne cuivrifère du Bou-Arif dont la croupe fuit au sud-ouest vers Batna.

C'est une rondeur de briques et, sur cette rondeur, 24 autres, de plus en plus petites ; de sorte que du cylindre d'en bas, piédestal de tous ceux d'en haut, l'on monte, par 24 marches de moins de deux pieds, jusqu'à la plate-forme terminale : celle-ci n'a pas 36 mètres de tour, tandis que la circonférence au ras du sol est de 176 mètres ; l'édifice, très dégradé, devait dépasser à peine 18 mètres d'élévation.

Les ruines romaines voisines de la sebkha Djendéli sont-elles bien celles de la colonie du Lac Royal : *ad Lacum Regium*?

Du Djendéli, triangle presque équilatéral de 5000 à 6000 mètres de côté, jusqu'à la lagune dite chott Mzouri, la distance à vol d'oiseau n'atteint pas 18 kilomètres. Ce Mzouri ne ferait qu'un avec le Tinsilt, autre sel plus ou moins aquatique, sans une étroite levée dont usa de tout temps la route (ou le sentier) de Cirta au Désert et dont use maintenant le chemin de fer de Constantine à Touggourt. Ensemble, Tinsilt et Mzouri, celui-là plus bas que celui-ci[1] et en recevant le tribut, ont environ 6200 hectares ; quand l'hiver, le printemps y ont jeté leur eau, le canard sauvage accourt, et le flamant, monté sur ses deux échasses, rit du peu de profondeur de l'onde.

1. Kobor-Madrous.

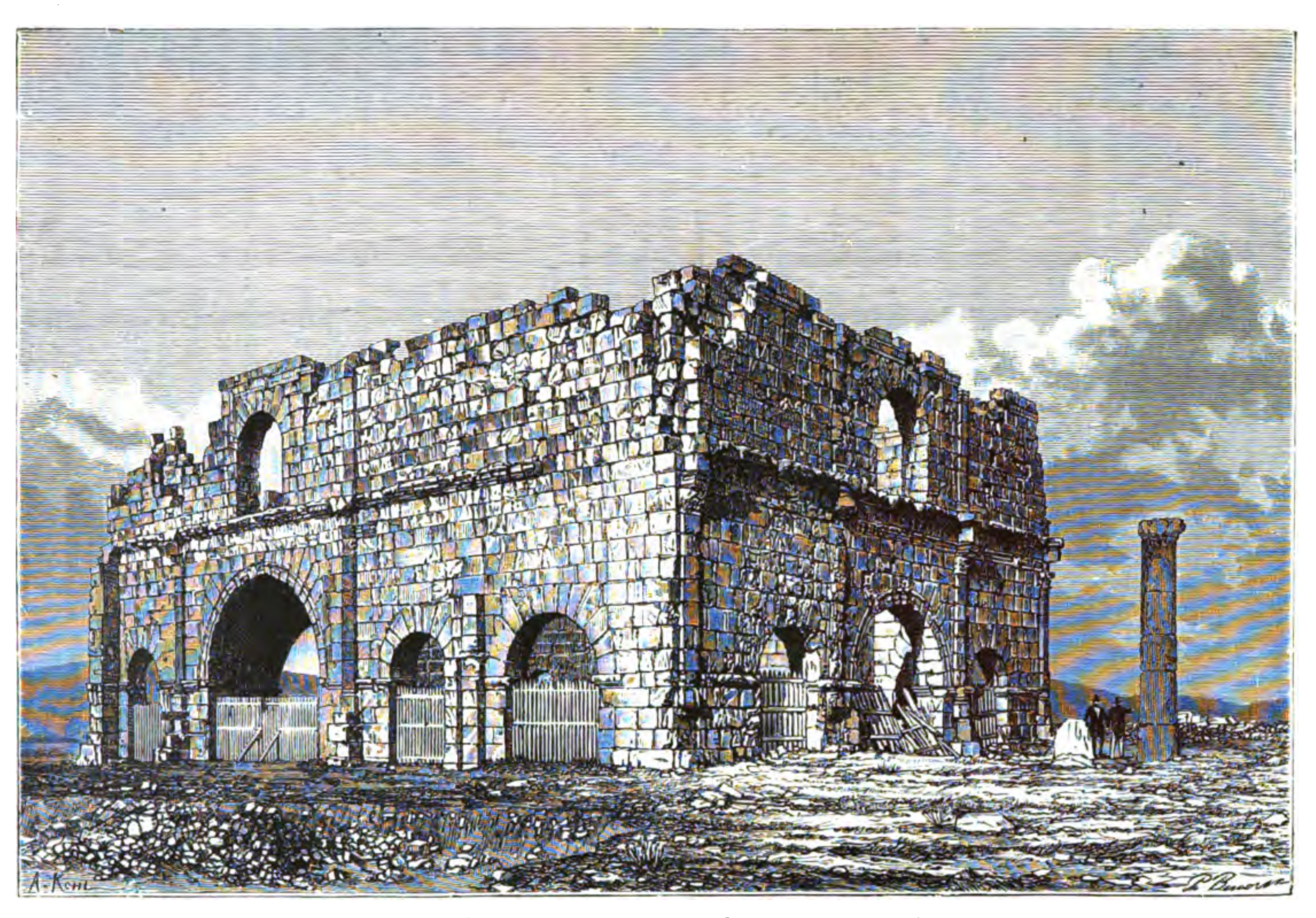
5° Coupure de Batna, Touggueur, Mestaoua, Bélezma, Bou-Thaleb. — L'Aurès se prolonge vers l'ouest, sous d'autres noms, au delà de la dépression batnéenne ; et de même que Djaafa, Chélia, Mahmel ont à leur septentrion une haute plaine avec étangs de sel, cet Aurès occidental voit fuir à ses pieds, au nord, le plateau des Lagunes Salées, ou, en employant le terme arabe, la haute plaine des Sbakhs[2].

Traduit à la française, le nom de Batna ce serait le Bivouac.

Et certes il y avait lieu de s'arrêter ici, sur le ras el-aïoun[3], près du col surbaissé qui marque, dans la grande fente de l'Aurès batnéen, le divorce des oueds entre Méditerranée et Désert : à la source abondante le nomade abreuvait son chameau, ses brebis, et le cavalier du maghzen son cheval haletant de la montée saharienne ou de la traversée de la plaine altérée des Sbakhs.

Batna est très haut, à plus de 1000 mètres au-dessus des mers. Ce séjour est dur ; les vents y passent avec une fureur de conquête, et tous presque également inhumains. Ceux du Plan des Lagunes ont la violence d'un libre déchaînement, ils courent droit à la porte du Midi qu'ouvre la cassure de l'Aurès ; ceux qui s'affalent des chênes verts, des cèdres, des pins d'Alep de la haute montagne grincent avec un froid de neige ; ceux du Sud s'engouffrent dans le même portail que ceux du Nord : quand Borée, qui sifflait sur Batna, dans sa route vers la brèche, s'en retourne vers son septentrion en remportant les frissons avec lui, Autan le saharien le poursuit sur les chemins de la mer, et son gosier souffle un incendie. Selon le renversement de ces vents, les Batnéens respirent l'air de deux climats extrêmes. Telle journée, telle nuit embrase, et souvent aussi midi brille sur des frimas, et mi-

1. Le Tinsilt est à 791 mètres.
2. Sbakh est le pluriel de sebkha : lac, bas-fond salin.
3. « Tête des sources ».



Lambèse : ruines du Prétoire (voy. p. 67). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

nuit tombe sur des neiges glacées qui craquent sous le pas du voyageur; le Sahara n'est qu'à dix lieues derrière le passant, et à voir la blancheur de la terre, la froide candeur du ciel et la sérénité des étoiles, il lui semble que, marchant vers les sept astres de l'Ourse, il a déjà franchi les « Monts Hyperborées ».

Mais cette lutte exaspérée des éléments fait les races vaillantes. La lignée de Batna, de Khenchéla, de Lambèse, de tout lieu de Haut Steppe ou d'Aurès ne craindra jamais d'affronter le peuple des vallées basses et les sahélicoles dont l'hiver même est une « clémence ».

Tombé, au Levant, de 1200 mètres sur le seuil de Batna, l'Aurès se relève aussitôt de 1000 mètres, au couchant, par un mont de noble forme, plus touffu de cèdres qu'aucun autre en Aurasie. Aussi les Batnéens nomment-ils justement ce Touggueur, ou Touggourt[1], riche en cuivre, le Pic; et, quand ils disent tout, le Pic des Cèdres.

Au delà du Touggueur, abaissement subit, en même temps que partage du faîte d'entre Tell-Steppes et Sahara en deux hauteurs des terres enfermant le bassin du Hodna, lac salé sevré de la mer : bassin qui participe à la fois du Tell par ses eaux, sa fécondité, ses cultures possibles, du Steppe par ses vastes pâtures, du Grand-Désert par sa torridité concentrée et par l'extrême sécheresse de l'air; tout ce qu'il a d'onde lui vient, non des cieux, mais de la montagne.

La chaîne du sud-ouest, qui continue l'orientation de l'Aurès (et celle de l'Atlantide elle-même), se porte à la rencontre du Djébel-Amour par les roches usées jusqu'à l'os, les arêtes parallèles, les cassures des Monts Hodnéens du Sud, ou Monts de Bou-Sâada, ou encore Monts des Ouled-Naïl, d'après une célèbre tribu d'origine arabe, bien mieux pourvue de chameaux, de chevaux, de moutons, que de bêtes de labour.

La chaîne du nord-ouest, encore plus disloquée que celle du sud-ouest, se dirige vers les Monts Hodnéens du Nord. Ce que les météores y ont râpé, puis dispersé sur les deux versants (au septentrion celui de la mer, au méridion celui du Hodna), ce qu'ils y ont trituré est immense. Ils en ont détruit plus qu'ils n'en ont respecté. Ce qui en reste s'allonge en crêtes, s'épointe en pics ou s'aplatit en montagnes à table telles que le Mestaoua, qui jadis fut part intégrante du massif aujourd'hui éparpillé où domine le Pic des Cèdres.

1. 2100 mètres.

Le Mestaoua ou Mastaoua, qui, vu de la plaine, « ressemble à une colonne tronquée », s'achève par un plateau très vaste où toute une peuplade peut camper. Ainsi capable d'accueillir en foule des vaincus, des fugitifs, et facile à défendre d'en haut à cause de la raideur de ses pentes, il fut de tout temps un asile pour les fuyards de la Plaine des Lagunes. En 1871, quand agonisa la révolte suscitée par Mokhrani, le grand seigneur de la Medjana, 12 000 hommes, Arabes et Berbères, le gravirent et de là prolongèrent quelques jours un combat sans espoir.

Le Bélezma fut un « mont des Oliviers », ainsi que le prouvent assez les ruines de pressoirs à huile dans les débris des colonies romaines qui l'entouraient. Maintenant c'est plutôt un mont des Genévriers, et aussi des Cèdres; et ce sera bientôt peut-être un mont sans arbres.

Le Bou-Thaleb (1820 mètres), qu'on pourrait nommer le Pic du Midi de Sétif, n'a perdu qu'une partie de ses forêts ; le cèdre, le pin, divers chênes le couvrent encore, qu'on s'empresse d'abattre ; ce n'est pas assez que les sylves s'allument en Afrique plus facilement qu'en pays froids ou tempérés, on les coupe au pied, souvent pour un maigre profit. A l'ouest, le Bou-Thaleb voit près de lui le haut relèvement des Monts Hodnéens du Nord; au septentrion il plonge sur la plaine de Sétif où se lève, isolé, le Djébel-Youssef (1431 mètres), comme en mer un formidable écueil; par delà ce sommet chauve on contemple les pointes des Babors, qui sont les Pics du Nord de Sétif et qui appartiennent à un tout autre monde, le Bou-Thaleb, le Bélezma, le Mestaoua étant presque toujours des piliers de l'azur, alors que les Babors, voisins de la mer, se cachent souvent dans les nues, les neiges, les pluies de la tempête.

A l'endroit où les torrents des djébels d'entre Touggueur et Bou-Thaleb passent de l'étroitesse de leur kheneg[1] dans l'évasement du Plateau des Sbakhs (ainsi qu'un ravin s'ouvre soudain sur l'Océan), les Romains avaient bâti des villes profitant à la fois des bois, des ruisseaux de la montagne et des terres meubles de la plaine. De deux d'entre elles, les plus brillantes, les noms ont à peine changé. Zaraï, qui a fourni son demi-millier d'inscriptions, est devenue Zraïa, et Diana Veteranorum, dont les débris couvrent 400 hectares, s'appelle Zana. Mais la nature y a dépéri, la sylve y est moindre, l'olivier plus clairsemé, l'eau plus

1. Mot arabe : défilé, cagnon.

rare, plus malfaisante : depuis qu'on a cessé de la diriger sur des jardins, elle émane en fièvres; de principe de vie dégradée en principe de mort, elle s'arrête presque aussitôt sur le chemin des Lagunes, et de moins en moins elle renouvelle la jeunesse de leurs flots. — Aussi ces lacs ne sont-ils ni plus ni moins « lacs » que les étangs salés du nord de l'Aurès; leur sel aveugle plus que leur eau ne rafraîchit; le plus grand, 8500 hectares environ, n'a point usurpé son nom de Chott-el-Beïda[1], la Blanche Lagune.

6° Aurès d'orient, Monts Tunisiens, Hamadas, Zaghouan. — A l'est de la coupure de l'Oued-el-Arab, l'Aurès se prolonge au loin; sous le nom de Monts de la Pierraille, s'il s'appelle Djébel-Chéchar; sous le nom de Monts des Cascades, s'il s'appelle Djébel-Cherchar : on hésite entre l'un et l'autre de ces deux quasi-homonymes arabes, et de l'un comme de l'autre il est digne, mais du second moins que du premier, parce que, Cherchar plutôt que Chéchar, ce djébel est un « pays de misère » assiégé par le vent chehli.

Le chehli l'a corrodé; il le corrode jusque dans ses hauts bastions (1878 mètres).

Non pas lui seulement, mais aussi les Monts des Némencha (1400 mètres), qui le continuent vers l'orient sur le vaste territoire d'une tribu décadente. Les Némencha pouvaient lever 6500 guerriers, dont 2500 à cheval; ils étaient 60 000, ils occupaient 700 000 hectares à des altitudes de 800, 900, 1000, 1100 mètres, au vent du sud plus qu'au vent du nord, étant presque tous sur le versant saharien; à peine si maintenant ils arrivent à 30 000 hommes, Berbères ayant conservé le langage berbère, mais la plupart sachant l'arabe en attendant de baragouiner le français.

La reforestation de tous les versants opposés au funeste vent du Sahara l'empêchera seule de flétrir toute plante, de tarir toute fontaine, d'émietter toute craie le long des torrents qui dégringolent en cascades (les orages aidant) vers la dépression franco-tunisienne, vers Ferkane et Negrine pullulantes en serpents, vers Gafsa féconde en palmiers. C'est un de ces pays qu'on peut restaurer encore par reboisement, regazonnement, extinction des torrents anormaux, barrage des torrents réguliers, si toutefois l'eau ruisselle régulièrement sous un ciel où le nuage ne triomphe presque jamais du soleil, où six mois, huit mois, quelquefois peut-être un an, se consument en sérénité stérile. Mais si l'on peut espérer de le sauver de la ruine, il est grand temps de travailler à son salut.

1. On l'appelle aussi Chott-Saïda.

Au nord du Chéchar et des Monts des Némencha les oueds ne s'arrêtent pas en lagunes ainsi qu'au septentrion de l'Aurès; ils atteignent l'Oued-Mellègue, branche de la Medjerda qui les mène à la mer orientale, entre Bizerte et Tunis.

Ces oueds aisément tarissants frôlent quelques monts isolés, hautes tables dont la cime marque l'ancien niveau du plateau d'entre Souk-Ahras et Tébessa, quand le temps, maître des mondes, ne l'avait pas éviscéré. Il y a là de superbes escarpements, roches généreusement dorées par l'astre des Numides sur le vaste territoire de deux grandes tribus : les Ouled-Sidi-Yahia-ben-Thaleb, qui jouissent de cent trois sources, et les Hanencha, qui réunissent au moins trois origines, étant de sang berbère, de sang juif, de sang arabe.

Le Dir[1] (1600 mètres [?]), supérieur de sept à huit cents mètres à son piédestal, monte au nord de Tébessa; il se creuse en cirques, en bouts-du-monde ayant chacun sa source vomie par une caverne, et souvent, à côté de la source, des pierres romaines encore assemblées en restes de monuments ou jonchant désordonnément le sol près du canal tiré jadis de la fontaine.

Kalaat-es-Snam couronne une roche grandiose, au nord-est et en vue du Dir. C'est vraiment un bloc titanique, ce « Fort des Statues, des Idoles », sinon ce « Fort des Dents[2] », vaste roche à pic de 50 à 60 mètres de haut, pesamment, puissamment assise sur une colline isolée de toute autre. Avant 1881 elle semblait défier, de sa Tunisie, l'Algérie voisine, à laquelle cependant elle appartenait en réalité sous les pachas turcs, car c'était une possession des Hanencha algériens, mieux que cela : leur aire, leur repaire, leur arsenal, leur casba armée en guerre, leur menace durant la paix, leur refuge après la défaite. Ils n'y craignaient que la famine. Quand le bey de Tunis envoyait des collecteurs, cavaliers de son maghzen, pour recevoir l'impôt des Hanencha de Kalaat-es-Snam, ceux-ci, laissant les ambassadeurs du sultan se morfondre au bas de la roche, leur jetaient sur la tête une charogne de chien en criant : « Portez au bey : c'est notre tribut ». On monte malaisément à la cime, par un

1. C'est, avec kalaa, hamada, l'un des noms génériques des montagnes à table de ce pays.

2. Si l'endroit se nomme Kalaat-es-Snan, et non Kalaat-es-Snam.

L'oasis de Gafsa. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

seul escalier-sentier, en corniche sur le flanc du précipice; au sommet l'on respire à 1452 mètres au-dessus des mers (?). Nul autre bourg de Tunisie n'est à pareille altitude.

En face de Kalaat-es-Snam, le Bou-Djaber, mont pyramidal, s'élance peut-être des champs de Zama, maudits par Carthage. Mais la plaine où l'invincible fut vaincu, le lieu de la fuite du plus grand devant le moindre, d'Annibal devant Scipion, flotte au hasard sur le Plateau, suivant les intuitions des antiquaires épiloguant à l'infini sur le peu qui nous est resté des textes d'autrefois. C'est comme, en France, Alesia et Uxellodunum. Où trouver sûrement l'acropole éduenne ou séquanaise, et l'âpre citadelle des Cadurques, et la Noviodunum des Bituriges? Où trouver Zama?

Toujours accidenté de monts tabulaires, mais sans la profusion de lacs salés qui le caractérise au nord et au nord-ouest de l'Aurès, le Plateau numide se poursuit bien au delà du site aérien de Kalaat-es-Snam, sur toute la Tunisie centrale : au sud-est et à l'est jusqu'aux déchirures de rebord qui sont le berceau de torrents menés par un chemin rocailleux vers les plaines de Kairouan la Sainte; au nord-est entre les affluents et les sous-affluents de la Medjerda.

Il ne se prolonge pas comme en Algérie sous la forme d'une haute plaine que de profonds sillons ne divisent point, avec l'aspect d'une sorte de Vieille ou Nouvelle Castille, de Manche ou d'Estrémadure compacte entre monts.

Il a été beaucoup plus brisé, beaucoup plus foré, beaucoup plus limé. Le sculpteur cosmique en a fait une hamada divisée en compartiments par les cagnons des oueds.

Chacun de ces compartiments est comme chez nous un causse entre des défaillances de gouffre; l'hiver y est venteux, frais, même froid avec neiges; tandis qu'au pied des dernières falaises, au-dessus des plaines de l'orient ou du val de la Medjerda, il fait tiède, avec pluie ou sans pluie.

Celle de toutes ces sous-hamadas qui ressemble le mieux à notre Causse Méjan par la chute soudaine, droite, profonde sur tout un pourtour d'abîme, c'est, à l'ouest-nord-ouest de Kairouan, la Kesséra, calcaire d'ailleurs douze à treize fois moins grand que notre oolithe d'entre Tarnon, Tarn et Jonte : 2500 hectares seulement font sa plate-forme, si bien qu'on la comparerait plus justement à un Causse Bégon ou à un Causse de Mende. Le mont Ousselet, dont les cavernes résonnent de la voix des fauves, lui dérobe une partie des horizons de Kairouan; d'autres djébels, cônes tronqués, pics, dents et tours, scient son horizon; à ses pieds les sources jaillissent « vauclusiennement » par onde pure aussitôt épanchée en libres cascades, ou détournée en ruissellements dans les vergers en un canal datant moins souvent de l'Arabe que du Romain ou, avant le Romain, du Punique, du Numide, du Libyen. Ce petit plateau tire son nom de la moins menue des bourgades de son pourtour, de la Kesséra, ksar arabe miraculeusement beau — non de lui-même, de ses maisons branlantes, de ses ruelles ardues, tordues, mais de son bout du monde en une thébaïde rocheuse, de sa fontaine sans intermittence, de ses cascatelles, de ses ruines et demi-ruines au plus haut de son site : débris qui sont un reste de la romaine, puis byzantine Chusira, germe évident du nom de Kesséra.

Sur ces hamadas veillent les plus hauts monts tunisiens : Tête de Si-Ali-bou-Moussin (1520 mètres), au levant du « Château des Idoles »; Berbérou (1480 mètres), au levant du Bou-Moussin; Halouk (1445 mètres), au sud du Berbérou.

Ainsi, pas une montagne de seulement 1600 mètres, comme par exemple dans le Jura, l'Auvergne, les Cévennes, la Lozère. Si les djébels d'Algérie ne sont guère à ceux du Maroc que comme un est à deux, ceux de la Tunisie ne sont à ceux de l'Algérie que comme deux est à trois.

De hamada en hamada (l'on peut dire de causse en causse), puis de djébel en djébel, on arrive, en marchant vers le nord-est, au Djoukar (1171 mètres), d'où part la branche la plus longue de l'aqueduc qui dispensait l'onde claire aux Carthaginois par un aqueduc de trente-une lieues[1], et la dispense aujourd'hui aux Tunisiens. Au nord-nord-est du Djoukar trône en splendeur, dans une gloire éthérée, le Pic du Midi de Tunis, le Zaghouan (1340 mètres), d'où part l'autre branche de l'aqueduc.

Le Zaghouan voit Tunis comme Tunis voit le Zaghouan; il regarde tout, de la mer aux monts du Kef, de la Medjerda deltaïque au sahel de Souse. C'est un beau dominateur, l'un de ceux auxquels on pense avant tout autre pour désigner au loin la contrée d'alentour; aussi donna-t-il son nom à la Zeugitane ou Afrique propre, qui avait la mer au septentrion et au levant, la Byzacène au midi sur le chemin du Désert, et à l'occident la Numidie, qui était comme le Traz os Montes ou la Transylvanie de la Zeugitane.

1. Les deux branches comprises.

Au Zaghouan, l'Atlas, ou ce qu'on nomme ainsi, s'affaisse brusquement sur le Sahel tunisien, mais non sans relèvements soudains sur le chemin de la mer orientale.

Le mont du Plomb (Djebel Rsas) se hausse, isolément, à 700 mètres, et tout à fait au bord du golfe de Tunis; l'escarpement des Deux Cornes (Bou-Kournin) protège du midi le bourg de Hammam-Lif — Hammam, c'est-à-dire Source Chaude : et en effet ce faubourg éloigné de la métropole du Tell oriental tire des profondes entrailles du Bou-Kournin un abondant flot d'eau sulfureuse à 40 degrés.

De l'Aurès des Nemencha ou Aurès tébessien jusqu'au Zaghouan, la chaîne de djébels et de hamadas coupe en deux la Tunisie : à son nord, à son nord-ouest, s'étend la Tunisie des monts, des eaux et des bois, qui est plus spécialement le Tell; à son sud, à son sud-est, fuit la Tunisie des plaines, qui, pauvre en Tell, juxtapose Sahel, Steppe, Sahara, oasis, palmeraies, champs d'alfa, rocailles. Le meilleur de tout cela, le Sahel doit sa richesse à la Méditerranée qui le baigne, tantôt de sa pluie, cela trop rarement, et tantôt de ses effluves.

II. JURJURA ET BABORS

1° Jurjura, Cherchar, Igharghar. — Le plus haut Jurjura[1] le cède à peine de quelques mètres au Chélia de l'Aurès.

Ses Jurjuriens, qui sont un rameau singulièrement vigoureux du grand arbre berbère, lui donnent le nom d'Adrar b'Oudfel, ce qui revient à dire : Mont de la Neige; ou simplement le nom d'Adrar : ce qui signifie la Montagne.

Beaucoup plus près d'Alger que le Chélia l'est de Constantine, son tamgout[2] le plus haut pointe à 110 kilomètres à travers éther vers l'est-sud-est de la capitale de l'Algérie. De la ville autrefois si blanche on voit le Jurjura flotter dans l'orient par-dessus les collines qui séparent la Métidja du val de l'Isser Oriental, au delà du Bou-Zegza (1032 mètres) dont les flancs sont arides : bleu d'éloignement, la tête argentée par la neige, c'est une apparition dans l'azur.

Jurjura, ce nom a tout air d'avoir la même racine que Cherchar et qu'Igharghar, et cette racine, qui est berbère, paraît répondre à deux faits de la nature — à la profusion d'eau de source et au murmure des fontaines, au fracas des cascades sur le penchant raboteux des roches.

1. On écrit aussi Djurdjura et Djerdjèra
2. Mot berbère : pic, aiguille.

Ce nom dérive, comme la langue dont il émane, de la haute antiquité : alors le djébel Cherchar, l'Oued-Igharghar et le Jurjura en étaient dignes tous les trois, tandis qu'à cette heure le Jurjura seul y a droit entièrement, et le djébel Cherchar à demi. L'Igharghar, sillon de sécheresse, ne connaît plus l'onde babillante ou tonnante, et il passe dans le Désert (ou plutôt il ne passe plus), sur des sables qu'aucun flot n'a mouillés depuis des siècles, sinon quelque orage égaré dans cette fournaise et que cette fournaise n'a pas dévoré jusqu'à la dernière goutte avant qu'il se décide à tomber en averse. Le Cherchar a perdu son vêtement de forêts et jusqu'à sa chair, qui était la terre, mais les oueds n'y sont pas encore tous taris ; ceux mêmes dont la saison d'airain hume le courant se renouvellent à chaque rupture de nuée, à chaque fonte de frimas, et les cascades antiques y grondent encore maintes fois l'année dans la résonance des roches.

En Jurjura, c'est tout l'an que le mont ruisselle; ses fontaines sont immortelles, ses torrents ne connaissent ni le repos ni la mort.

C'est une chaîne déchiquetée, brisée, tumultueuse sur le versant du nord, du côté des pluies; simple, tranquille sur le versant du sud, du côté du ciel serein, au-dessus du pauvre fleuve Sahel rarement rajeuni par les présents de la mer.

Le Jurjura se lève entre l'Oued-Sahel et la Méditerranée qui scintille à 60 kilomètres au septentrion. La roche qu'il dresse entre ce fleuve et cette mer est trop suprême pour que les nues la surpassent aisément; presque tous les rafraîchissements de l'air, vents humides, ondées, neiges, sont pour le penchant du nord, pour la conque du Sébaou, l'un des rares fleuves d'Algérie qui ne mentent pas absolument à leur nom, puisqu'il coule. Et il coule toujours; il y a des semaines, même des mois où il descend en vaste torrent bourbeux, accru par d'autres torrents qui accourent de cascade en cascade, en des défilés de ténébreuse profondeur. Ce qu'il roule de trop manque à l'Oued-Sahel, en sa vallée poudreuse, enflammée, de soif mourante au pied du mont qui fait sa beauté. D'ici, du pied méridional de l'adrar, le Jurjura tente superbement l'ascension du ciel, d'un seul élan, sans terrasses, de haut en bas visible; tandis que des bords du Sébaou l'on ne voit que des avant-monts, et que pour le contempler dans la gloire sauvage de ses déchirures, il faut gravir les pitons couronnés en pointe par des bourgades kabyles.

2° Tamgout de Lalla Khédidja. — 20 mètres de moins que le Chélia, c'est-à-dire 2308 mètres, à cette altitude monte le pic majeur du Jurjura, le Tamgout de Lalla Khédidja, nommé de la sorte d'après une voyante, une extatique et thaumaturge ; l'Islam, dont on vante la simplicité, n'en est pas



Ascension de la Kalaat-es-Snam (voy. p. 72 et 75). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.

moins prodigieusement encombré de saints dont la plupart ont entassé les miracles les plus ridicules du monde.

Le Lalla Khédidja s'élève presque exactement au midi du Fort National, au nord-ouest de Béni-Mansour, bourg riverain de l'Oued-Sahel, qu'il domine de presque 2000 mètres et d'où sa grandeur est magnifique.

De par son élévation, c'est un mont des cèdres de même que beaucoup de djébels de l'Algérie

supérieurs à 2000, ou à 1800, ou même 1500 mètres seulement : ainsi, tout près de Blida la Métidjienne, un mont de 1629 mètres est sombrement cédrifère.

Ce fut aussi un mont des glaces, mais de ses glaciers il ne reste que des moraines, à l'ombre de l'Haïder ou Haidzer ou Haïzer (2123 mètres), qui domine au septentrion Bordj-Boghni, au méridion Bordj-Bouira. Entre l'Haïdzer et le Lalla Khédidja, le Ras Timédouïn (2305 mètres) est le second, presque le premier des tamgouts de cette chaîne de craie qui plonge au midi sur les terrains lacustres de l'Oued-Sahel et descend au nord vers l'Oued-Sébaou par des gneiss et des schistes. D'autres pointes ont 2200, 2150, 2100 mètres, sur l'arête d'une quarantaine de kilomètres de longueur qui, de l'ouest à l'est, va des pitons du Haïdzer au col de Tirourda. C'est là le Jurjura de 2000 mètres, le Haut Jurjura ; ses 40 kilomètres de longueur font à peu près le quart de l'arête entière, qui a plus ou moins 150 kilomètres en arc de cercle, depuis les gorges de Palestro, sur l'Isser Oriental, jusqu'au Gouraya, qui tombe en caps à pic sur la mer de Bougie.

De même que dans nos Pyrénées, du pays Basque au pays Catalan, les ports, très élevés, indentent fort peu l'arête hispano-française, ici les tizi[1] scient peu la crête d'entre l'Oued-Sahel et l'Oued-Sébaou : beaucoup ne s'échancrent qu'à 1500, 1600, 1800, même 1941 mètres, et de ces ensellements étroits, que des vents glacent, que des pluies fouettent, que des neiges encombrent, le sentier s'abat, plutôt qu'il ne descend, sur des villages de grande altitude ayant 1000, 1100 et jusqu'à 1196 mètres de supériorité sur la mer.

3° **La Grande-Kabylie.** — Bien que très fidèlement visité par les souffles, les giboulées, les ondées, les déluges, le val du Sébaou ne s'ouvre pas franchement sur la Méditerranée : une chaîne littorale l'en sépare, qui a 1278 mètres à son plus haut tamgout, nommé tamgout des Béni-Djennad. Elle forme le sahel de Dellis.

Le sahel de Dellis commence au levant par les roches volcaniques du cap Djinet et s'achève au couchant par les calcaires et les craies du Gouraya de Bougie.

Avec le val du Sébaou et la concavité de l'arc de cercle du Jurjura, il compose la Grande-Kabylie, pays célèbre entre tous parmi ceux de notre Atlantide, et sans contredit le plus divers, le plus beau.

1. Mot berbère : col, passage.

Dans les plis profonds, dans les déchirures de la corniche des monts; dans la région des cèdres, des sapins; plus bas, dans la patrie des chênes, des frênes; et plus bas encore, dans la zone des oliviers, des figuiers, des orangers, des vignes, on y admire des acifs[1], des igzers[1] qui ne tarissent point, des cascades qui ne se taisent jamais, des vergers, des villages aux tuiles rouges sur des pics et des pentes, des gouffres où l'on n'entend que le torrent, où l'on ne voit que l'abîme, des roches d'où l'on contemple mille autres roches et des monts, des neiges, des vallées, la mer. C'est là le domaine d'un peuple si fier que les seuls Français l'ont courbé : encore l'avons-nous vu souvent regimber contre l'aiguillon.

Cette nation est aussi dure au travail que passionnée pour la liberté. Elle a tellement profité de ses monts plaqués de neige entre novembre et mai, de ses pitons si droits qu'on ne sait comment les villages y tiennent sans glisser; elle a si bien cultivé ses versants perpendiculaires, ses ravins que les torrents ébrèchent, les rives alluvionnaires de son petit fleuve et l'étroit littoral arrêté par des tamgouts qui semblent près de tomber dans la mer, que la Grande-Kabylie, plus rugueuse qu'une Auvergne, est peuplée comme une Lombardie. Cela sans avoir ni puissante ville semblable à Milan, ni moyenne cité, ni bourgs de grande industrie, ni canaux d'arrosement dont chacun roule plus d'eau que les meilleurs fleuves du Tell français.

Bientôt nous aurons là 500 000 Berbères qui seront, après les 500 000 colons, le meilleur espoir de notre Afrique.

Ce n'est pas de l'Arabe, ici nomade, là errant à demi, ailleurs attaché au sol mais sans l'aimer profondément, qu'on peut attendre une alliance avec la paysannerie européenne qui a fixé ses demeures dans l'Atlantide. L'homme qui marche à chameau ou qui court à cheval, qui par surcroît est abominablement fanatique d'une religion en discorde avec toutes les idées du monde nouveau (bonnes ou mauvaises, n'importe), cet homme-là ne mêlera pas facilement ses intérêts aux nôtres comme celui dont le principal souci est dans les arbres du verger, les orges, les blés du champ, la récolte de l'huile, l'accroissement du fumier qui s'entasse en monticule au seuil de la maison.

Ils apprennent déjà le français avec une ardeur singulière, ces Berbères qui, de propos délibéré, ne s'essayèrent pas à parler l'arabe durant les

1. Mots berbères : torrents, ruisseaux, rivières

douze centaines d'années qui se consumèrent depuis la première cavalcade musulmane, ou les huit siècles qui séparèrent l'invasion hilalienne de la défaite des Aït-Iraten en 1857.

C'est là ce que n'ont pas fait tous les Berbères de vis-à-vis, à l'orient du Jurjura : ceux qui habitent par delà le val de Bougie, dans la montagne dentelée des Babors, presque aussi fière que les monts de la Grande-Kabylie eux-mêmes, ont conservé l'usage du verbe ancestral jusqu'à la gorge de l'Agrioun, mais, ces défilés passés, le voyageur qui marche au-devant du soleil matinal n'entend plus parler que comme le Prophète parla.

4° **Les Babors.** — Nous avons appelé le Jurjura : Grande-Kabylie; les Babors ont reçu de nous le nom de Petite-Kabylie — pourtant celle-ci n'est guère inférieure à celle-là.

Moins nettement limitée que le pays jurjurien l'est par les bas fossés de l'Isser et du Sahel, on peut la considérer comme partant des Bibans ou Portes de Fer et s'arrêtant à la vallée inférieure de l'Oued-el-Kébir de Constantine ; à son nord bruit la mer; à son midi s'épandent les plateaux de Bordj-bou-Arréridj et de Sétif par delà lesquels bleuissent, cachant le sud saharien, les Monts Hodnéens du nord et les djébels brisés d'entre le Bou-Thaleb et l'Aurès.

Aucun tamgout ne monte à 2000 mètres parmi tous les adrars de Babor, mais quelques-uns s'en approchent. L'Adrar-Amellal, ce qui veut dire exactement le Mont Blanc, surgit à 1994 mètres au-dessus des gorges de l'Oued-Agrioun qui vient d'échapper à son fameux couloir du Chabet-el-Akra, en amont du confluent avec l'Acif-Tamellalt ou Rivière Blanche. — Rivière Blanche, parce que la neige fondante y passe en torrent blanchâtre; Mont Blanc, parce que l'ultime automne, l'hiver et la première moitié du printemps l'argentent, ce qui descend en pluie sur le val tombant en cristaux sur les sommets.

A peine inférieures sont trois autres cimes : le Grand Babor (1970 mètres), le Petit Babor ou Tababort (1965 mètres), tous deux à l'orient de l'Oued-Agrioun ainsi que l'Adrar-Amellal lui-même. Le Takoucht (1904 mètres), à l'occident du torrent, serre de très près le golfe de Bougie; il y a ses racines au bord de la mer, il y succombe par des avant-monts broussailleux où la panthère a ses demeures.

Quant au Magris (1722 mètres), il commande au septentrion Sétif et lui dépêche son Bou-Sellam, torrent qui longtemps serpente indécis dans la haute plaine, ne sachant comment percer les Monts Hodnéens du nord; de fait, il ne les perce pas : les roches qu'il éventre en détours fantastiques sont des roches baboriennes, et plus d'une s'appelle d'un nom ayant pour première et pour dernière lettre un *t*, ce qui, comme on sait, caractérise plus que toute autre particularité la nomenclature berbère. Ses durs travaux finis, le Bou-Sellam fait comme l'Oued-Agrioun, il s'en va vers les plages de Bougie. L'une des sierras qu'il tranche, le chaînon du Guergour, parti du Magris, arrive jusqu'aux Portes de Fer, passage noirâtre (son calcaire étant noir) et démesurément célèbre : démesurément, parce qu'il n'a rien de grandiose; même il est laid.

Dans ce massif tourmenté, très mouillé sur les versants de nord où bute le vent de mer, très sec sur les versants du sud, le calcaire et la craie ont toute dominance.

D'origine berbère, la plupart des Baboriens ont fini par perdre l'usage du langage qui désigne presque tous leurs monts. Ils parlent un arabe bien éloigné de celui du Coran. Ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher la supériorité d'idiome et d'accent telle que la monumente, par exemple, en Italie le dicton : « la langue toscane dans la bouche romaine ». Leur arabe est fort corrompu; les berbérismes y abondent.

Il semble qu'en renonçant au verbe des ancêtres ils aient en même temps laissé choir quelques-unes des qualités de la race. On ne trouve pas chez eux autant de travail habile, d'industrie, de persévérance que chez les Jurjuriens; ils ne sollicitent pas autant le sol nourricier, ils tirent moins parti de la bonne volonté des eaux qui ne demandent qu'à féconder la terre au-dessus et au-dessous de leurs sauts dans les abîmes, sur le rapide chemin du cuvier des tempêtes, la mer, qu'on voit des hautes cimes.

Mais la plante humaine y pousse dru. Sans porter, « à montagnes égales », un aussi grand nombre de familles que celui qui bourdonne dans la ruche jurjurienne, les Babors et dépendances pressent tribu contre tribu sur d'étroits espaces. Là aussi des douars montrent plus d'habitants au recenseur des hommes que d'hectares à l'impositeur des biens. Ainsi que la Grande-Kabylie, la Petite-Kabylie est un monde qui grouille, une Marche ou un Limousin à côté d'une Auvergne, et il en sort, d'un flot jamais arrêté, toute une grande

source de vie qui coule en émigrations vers le plateau, le val, la plaine, le sahel, les bourgs, les ports, les marchés, les moissons, en Algérie et aussi en Tunisie.

III. DES BABORIENS AUX KROUMIRS

A côté de leurs craies, de leurs calcaires, de leurs grès, de leurs laves de volcans refroidis qui s'abattent en escarpements sur la Méditerranée, les Babors lèvent aussi des gneiss et autres roches dures, à leur orient, aux approches de l'Oued-el-Kebir, et quand ils ne portent déjà plus les noms berbères, que remplacent des noms arabes.

L'Oued-el-Kebir franchi, fleuve qui court en de tortueux abîmes, les roches dites primitives, avec des îlots de lave et basalte, forment la principale masse du djébel jusque dans le pays de Philippeville.

Désormais, tant que se prolongent vers l'est ces monts, les plus septentrionaux de toute l'Afrique, du sahel de Djidjelli jusqu'à celui de Carthage, il n'est pas un seul piton dont l'ascensionniste puisse dire : « J'y commande les flots d'au moins 1500 mètres ».

Et souvent c'est de 1000 à peine qu'il règne sur la plaine mouvante, inconstante, ondoyante, agitée jusqu'au délire, qu'on a nommée le niveau des océans.

Le Goufi s'épanouit en caps de basalte, dits les Sept Caps; mais, petits et grands promontoires, on en compterait autant que de jours dans l'année le long de la tête de bélier qu'il oppose au heurtement des vagues. Superbe est sa majesté sur mer, basse sa hauteur de 1090 mètres, encore touffue sa forêt où l'on écorce à milliers les chênes-lièges, toujours sauvages ses peuplades qui ne craignent ni chaud, ni froid, ni misère.

A son sud-ouest, à son sud, à son sud-est, les djébels qui cachent Constantine et qui, ce faisant, livrent à la demi-sécheresse les plateaux de Cirta, ne dominent que de 400, 500, 600, 800 mètres la casba de cette ville.

Ils n'ont donc que 1355 mètres, comme l'Ahrez, au pied duquel passe par un col la route de Constantine à Djidjelli, toujours montante ou descendante en pente raide;

Ou 1292, comme, au delà de ce même col, le Zouagha, qui domine la gorge où s'écroulent en mugissant les crues du Roumel et de l'Endja;

Ou 1482, comme le Msid-el-Aïcha, vis-à-vis oriental du Zouagha, par delà ce défilé du fleuve de Constantine ;

Ou 1300, comme le Chettâba, tout voisin des Constantinois : ce Chettâba est un mont fauve où Rome a laissé maint édifice ébréché, et des pierres, des inscriptions en foule qui jusqu'à présent nous ont valu deux noms : Castellum Arsacalitanum et Respublica Phuensium;

Ou 1200, comme la plus haute des trois têtes du Taïa ou Thaya, couvert de forêts, au-dessus des sources fumantes et des cascades pétrifiées de Hammam-Meskhoutin ;

Ou 1408, comme le Djébel-Msid, dans le massif de Souk-Arhas, qui se rattache aux monts des Kroumirs.

Les monts de plus de 1500 mètres s'élancent au sud de la cité numide, sur le Plateau, en pyramides isolées : tels le Guérioun (1720 mètres), père du Bou-Merzoug, le Nif-en-Nser ou Bec de l'Aigle (1554 mètres), le Sidi-Rouis d'Aïn-Beïda, haut de 1628 mètres.

L' « Honneur de Bône », le gneissique Edough aux flancs sylvestres, dépasse bien juste 1000 mètres : de 4 mètres seulement.

Jadis la tanière des lions fauves, dont il ne reste plus un seul, c'est un merveilleux beauvoir, une ancienne île de la mer, toujours vivante au nord, morte au sud, où des plaines palustres l'ont remplacée autour d'un lac-marais. Il ne contemple point de djébels supérieurs, puisqu'il ne regarde pas jusqu'à l'Aurès : ce qu'il voit au sud, au sud-est, à l'est, le Nador qui étrangle au passage la Seybouse, fleuve de Bône, les monts forestiers de Souk-Ahras, le massif des Kroumirs, flottent entre 800, 1000 et 1200 ou 1300 et 1400 mètres. La Mahouna, que les lions abandonnent également, barre au midi l'horizon de Guelma par un rempart de 1370 mètres. Le seigneur à la grosse tête disparait aussi des grands bois souk-ahrasiens, dignes de montagnes plus hautes.

Au delà du bastion des Kroumirs, pas un pic, pas un dôme, pas une chauve « taillante » ne bondit à 1000 mètres entre la Méditerranée et la Medjerda, ni dans le sahel des Mogod, ni sur les rives océaniennes ou lacustres de Bizerte, ni le long des alluvions terminales du vieux Bagradas : il faut passer ce fleuve et marcher au sud pour retrouver dômes, pics, hamadas supérieures à dix fois cent mètres.

IV. DES BIBANS AU CHÉLIFF

1° Les Portes de Fer. — Le col des Bibans ne s'appelle pas Bab[1], la Porte, mais Biban, les Portes.

1. Bab, pluriel biban, est un mot arabe.

En effet, il est double, ayant une Grande Porte et une Petite Porte, l'une à 4 kilomètres de l'autre.

Dans l'énorme remous de montagnes, Jurjura, Babors, Djébels Hodnéens, Dira, nulle brèche ne se creuse à plus basse hauteur, avec autant de facilité d'accès, entre l'Algérie orientale ou Numidie et l'occidentale ou Maurétanie.

Piétons, cavaliers, compagnie d'hommes ou de bêtes, on ne passait ici que lorsque les Kabyles des cimes voisines admettaient au passage; mais il fallait, tantôt largement, tantôt chichement, suivant que la fortune l'ordonnait, payer un tribut aux Berbères, gardiens jaloux des deux vantaux du « Portail de Fer ».



La Grande-Kabylie, plus rugueuse qu'une Auvergne, est peuplée comme une Lombardie (voy. p. 78).
Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

Ou de l'argent, ou du sang; et il s'en versa par rivières au pied de ces roches plus que sombres, et surtout dans les collines par où l'on tentait de brusquer l'aventure.

Une petite nation berbère, les Aït-Abbès, s'appuyait, près de là, dans des montagnes sauvages, sur une « kalaa[1] » redoutée, forteresse à 1000 mètres ou plus d'altitude, sur l'un des kef[2] ou rochers les plus malaisés de la chaîne qui, d'occident en orient, commence aux Portes de Fer, puis se poursuit par le Guergour jusqu'au Magris de Sétif et, encore au delà.

Alors puissants, les Aït-Abbès, craints du côté

1. On écrit indifféremment Kalaa, Kala, Kalah, Guélaa, Guéla.
2. Kef, mot arabe, au pluriel kifan : rocher.

de Constantine comme du côté d'Alger, fermaient à leur gré les Bibans, et ni les généraux pachas, ni le dey lui-même, n'osaient monter à la kalaa pour rompre les coffres où s'entassaient l'or et l'argent du rachat de passage.

On dit que les Romains s'abstenaient de chercher ici des Fourches Caudines entre leur ville de Sitifi[1] et leur ville d'Auzia[2]. Les Turcs usaient des Bibans, mais sabre baissé, la bourse à la main. Les Français y passent depuis 1839, comme en témoigne l'inscription : « ARMÉE FRANÇAISE, 1839 ». Inscription modeste et qui avait lieu de l'être : cette armée, c'était 3000 hommes seulement, et personne ne lui avait disputé ces Thermopyles.

Depuis, les Portes de Fer ont perdu leur terreur; la diligence d'Alger à Constantine y faisait de jour ou de nuit tinter ses grelots, dans le silence de la Grande Porte, à peine interrompu par une faible voix de torrenticule ; et maintenant la locomotive y souffle, aussi dans la Grande Porte, à côté, au-dessus, au-dessous de la route.

2° **Monts Hodnéens du Nord.** — Lorsque, laissant au nord le Jurjura de Béni-Mansour, on a franchi l'une ou l'autre Porte, on voit s'élever au midi le Kteuf, masse puissante dominant la bourgade berbère de Mansoura, qui est, avec sa banlieue de val ou montagne, une petite Auvergne envoyant des émigrants à toutes les villes telliennes, principalement à Alger, où les Mansouriens forment à eux seuls une corporation.

Ayant 1862 mètres, soit 446 de moins que le plus haut Jurjura, le Kteuf ou Dôme de Mansoura protubère parmi les Monts Hodnéens du Nord, mais de très peu : le Maadhid, qui est le pic du Midi de Bordj-bou-Arréridj, monte à 1840 mètres; d'autres djébels dépassent 1800 mètres ou s'approchent de cette altitude, qui marque une supériorité de 1400 mètres sur le Hodna, de 800 à 1000 sur la Medjana.

Le Hodna, c'est, à 400 mètres au-dessus des mers, le fond salin de l'immense cuvette hodnéenne de toutes parts entourée de monts, ceux du nord plus élevés que ceux du sud ; la Medjana, c'est, à 800-1000 mètres, le plateau fécond qui prolonge, à l'ouest de Sétif, la plaine sans fin des Lagunes salées et sursalées — plaine semblable en Numidie à ce que la Manche est en Espagne et le Traz Os Montes en Portugal.

Ce Hodna sevré des vents par les Babors et les Monts Hodnéens, cette Medjana sevrée aussi de la mer, à un degré moindre, par les Babors seulement, ont pour secours contre la sécheresse les minces torrents des djébels qui séparent la haute plaine d'avec la basse lagune, autrement dit la sierra des Monts Hodnéens du Nord; cette sierra, le retour de l'hiver l'emmantelle de neige : de la tête aux pieds du côté de la Medjana, jusqu'à l'épaule seulement sur le versant du sud.

Finalement, presque tous ces frimas descendent au lac menteur du Hodna, qui n'est que bourbe et sel ; ceux mêmes de la Medjana se rassemblent, au septentrion, dans un oued tranchant la montagne et s'épanchant au midi, à l'instar des rios espagnols de très pauvre abondance qui coupent la Sierra Morena et qui, nés du côté de l'ombre sur la pente vers le Guadiana, vont mourir du côté du soleil sur la pente du Guadalquivir.

Mais, par malheur, la rangée hodnéenne n'est pas assez massive, assez épaisse, assez haut pointante pour dispenser à ses torrents le flot toujours renouvelé des eaux; dès la neige fondue, ses oueds se traînent misérablement, puis s'arrêtent, et la Medjana suffoque de chaleur après avoir grelotté de froid, de novembre ou de décembre à mars, avril, mai.

3° **Le Dira.** — Les monts berbères de l'Ouennougha succèdent au Kteuf sur le chemin de l'ouest; à peine s'ils sont moins hauts (1837 mètres). Ils prononcent le divorce entre l'Oued-Sahel et l'Oued-Chellal, celui-ci divergeant vers le mirage du Hodna, celui-là vers la mer bougiote; l'une et l'autre rivière tirent leurs premiers filets d'eau du Dira d'Aumale, massif de 1811 mètres où la chaîne hodnéenne se relève après abaissement.

Le Dira, c'est le Déren, l'Adrar, la Montagne, nom « par excellence » que ce djébel dut sans doute à sa prééminence autour de lui, car, très vivement séparé des taillants et piquants du Jurjura par le profond fossé de l'Oued-Sahel, il domine tout, au sud, à l'est, à l'ouest. Ses forêts, jadis touffues, sont claires maintenant; on le voit au tarissement des oueds, à la toujours plus grande humilité des sources comme à la sécheresse croissante du pâturage.

Cependant les panthères ne diminuent que lentement dans les broussailles et bois du pays d'Aumale : il est un douar, Aïn-Hazem, où l'on en a tué trente-six en quelques années.

4° **Le Titéri.** — Du Dira jusqu'au fleuve du Chéliff, le mont suprême entre le Tell et la Lande

1. Sétif.
2. Aumale.

est un grès taillé en précipice, qui surgit à 1464 mètres d'altitude.

On l'appelle le Roc Vert ou, en langue arabe, le Kef-Lakhdar, jadis le Titéri[1], mot dont il faut chercher l'origine, ainsi que de Dira ou de tout autre nom primordial en Tell, dans l'idiome des « autochtones » berbères. — Titéri, c'est, croit-on, Titir-Ill, l'Œil ou la Source des Monts.

Titéri, le mot est mort comme nom local désignant ce Roc Vert où les tribus fuyaient du Turc et d'où, le danger passé, l'on pouvait descendre au septentrion dans les vaux de l'Isser Oriental, et au midi vers les points d'eau, sur les pâturages du Steppe.

Mais, du mont qu'il cessait d'indiquer il s'est étendu à tous les djébels d'alentour, si bien qu'il a fini par nommer tout le beylik intermédiaire entre le domaine du bey de Constantine et celui du bey d'Oran: le bey du Titéri ou bey de Médéa était l'un des trois despotes qui obéissaient ou n'obéissaient pas, suivant la peur qu'ils en avaient, au sanglant beglerbeg d'Alger la Sultane.

Du Roc Vert ou Kef-Lakhdar ou Titéri, le regard plane au nord sur une confusion de gorges, de pitons, de chaînons qui s'amortissent sur le plateau des Béni-Sliman. Puis, au delà de ce comparativement bas pays que l'Isser Oriental traverse, le chaos des djébels recommence ; il s'ordonne en une chaîne parallèle à celle des roches titériennes d'entre Aumale et Chéliff et, cachant aux hommes de l'intérieur la vue de la Métidja, du Sahel, de la mer, il cache la vue de l'intérieur aux hommes d'Alger, du Sahel, de la Métidja. C'est l'Atlas d'Alger, le rempart de la Grande Plaine des Mtatidj[2].

5° **Le rempart de la Métidja.** — Le rempart de la Métidja culmine en un pic du Midi de Blida grand de 1629 mètres, schiste ardoisé d'où sortent des fonts admirablement pures. A ce pic majeur il doit le nom de Monts de Blida, qu'on donne assez habituellement à toute la barrière de ce djébel haut sur plaine,

Le Pic du Midi de Blida se lève sur le territoire des Béni-Salah, tribu berbère qui parlait le dialecte zénatia de sa vieille langue, mais qui n'use plus guère que de l'arabe.

On le nomme communément piton de Sidi-Abd-el-Kader, d'une chapelle en l'honneur de Sidi Abd el-Kader el-Djilani, le saint le plus révéré de l'Afrique du Nord.

Rien que dans la seule Algérie, c'est par centaines que l'on compte les petits dômes ou, comme on dit, les koubbas consacrées à ce musulman fertile en miracles, à ce « sultan des justes », à ce « prince des parfaits », à ce « moulaï », c'est-à-dire notre maître, qui était à la fois Bagdadi, comme étant né à Bagdad, et Djilani, comme ayant habité le Djilan, lieu marocain.

1. Ou Titteri.
2. Nom arabe des habitants de la Métidja.

Il vivait au douzième siècle. Aucun ouali ne fut jamais en communion si intime avec le « Plus Grand », avec Allah; et Allah lui délégua force, justice, sagesse infaillible, omniscience, dédoublement, ubiquité, instantanéité.

Il voyait jusqu'au bout du monde; plus vite que le zigzag de l'éclair, il traversait tout ou partie de l'espace terrestre pour sauver un menacé de mort, punir un criminel, venger sa dignité offensée; et souvent pour une bagatelle, une plaisanterie, un bon tour aux indifférents ou aux moqueurs : Dieu saura les confondre!

Ayant visité tout l'univers, « Notre maître le serviteur du Puissant » manifesta sa vertu sur le piton des Béni-Salah, devant les cèdres superbes, ceux-là même que nous y voyons encore, vieux de sept cents ans et plus, à partir de la hauteur d'environ 1400 mètres.

Au nord, le Pic du Midi de Blida contemple ses cèdres, sa descente sur les ravins de l'Oued-el-Kébir blidéen, la Métidja, le Sahel d'Alger et de Coléa, la mer profonde.

Au sud, à l'est, à l'ouest, il plane à l'infini sur des ravins tordus et sur des bois déserts.

De Blida, qui lui doit ses transparentes eaux, on y monte par la forêt de Tala-Zid[1], qui conserve encore des cèdres d'un âge immémorial. Cette forêt s'appelle ainsi d'une source que les Berbères, les premiers occupants du sol, nommèrent Tala-Zid, ou la Fontaine de Zid. Vinrent les Arabes, qui l'appelèrent Aïn-Tala-Zid ou la Fontaine de la Fontaine de Zid. Et nous, les Français, nous la connaissons comme Fontaine d'Aïn-Tala-Zid, ou Fontaine de la Fontaine de la Fontaine de Zid.

C'est ainsi que les Arabes disent Oued-Souf, c'est-à-dire Rivière-Rivière, et Bir-Tin ou Puits-Puits; et que nous disons, nous, plus tautologiquement encore, la Rivière de l'Oued-Souf, ou Rivière-Rivière-Rivière, et le Puits de Bir-Tin ou Puits-Puits-Puits.

Ces pléonasmes se retrouvent, cent fois moins rares qu'on ne croit, dans tout pays qui a subi des races diverses.

1. Ou Tala-Yzid.

A l'ouest-sud-ouest du culmen des Béni-Salah. le Tamesguida, son rival, termine, à 1604 mètres au-dessus des mers, le massif boisé des Mouzaïas. Entre les deux montagnes passe la célèbre Chiffa.

De ces deux monts désunis par la profonde cluse, si souvent visitée, qui pour plus d'un touriste est toute l'Algérie, du Rocher Vert ou Titéri et des djébels intermédiaires, on arrive toujours, en montant et en descendant vers l'ouest-sud-ouest avec la houle de l'Atlas, à la coupure au fond de laquelle serpente l'eau bourbeuse du Chéliff dans son voyage entre le Steppe et le Tell.

La « Grande Porte » s'ouvre à Boghari, par quelque 500 mètres au-dessus des mers : là finit, à 80 kilomètres seulement de la Méditerranée, le Sahel, le pays du vert, qui est la Cisatlantide des Algériens, Blidéens et Milianiens; là commence l'outremont, le pays du gris jaune, qui est leur Transatlantide.

V. OUARANSÉNIS

1° De la Porte du Chéliff à l'Ouaransénis. — A l'occident de la cluse le mont se relève raide. Boghar, qui la domine, règne de 400 à 500 mètres sur l'oued, qui n'est certes pas ce qu'elle voit de plus beau, car cette altière bourgade contemple des djébels en foule sur les deux côtés du Chéliff, et vers le midi c'est une immensité chauve et chaude, avec monts isolés, lignes bleues, nobles profils. Comme on l'a dit, Boghar est le Balcon du Sud; c'est aussi le Cap de la Falaise.

L'Atlas, donc, s'élève rapidement, prodigue au nord en torrents constants attirés par le Chéliff tellien, tandis qu'au sud sèchent les oueds appelés par le Nahr-el-Ouassel, qui est l'une des deux branches du Chéliff des Steppes. Il monte avec les croupes sylvestres des Ouled-Anteur; puis une de ses cimes, une sra, comme on dit ici, passe 1700 mètres, puis une autre passe 1800 : c'est la sra du Chéaou (1804 mètres[1]).

Le Chéaou commande Taza, séjour aimé d'Abd el-Kader; il s'y croyait hors d'atteinte, par delà le toit entre Culture et Pâture, ce cavalier qui, monté sur sa buveuse d'air, disait avec mépris : « Vous, les Roumis, que Dieu maudisse, vous suivez les chemins comme les muletiers; et quand votre pesante armée campe au campement que je viens de quitter, elle n'y trouve que de la cendre et des puces ».

1. On dit aussi : Achaoun, Echaou.

Mais on le chassa de Taza dès 1841 : et même ce ne fut pas le Français qui brûla ce bordj, ce fut l'Arabe qui le mit en flammes avant l'arrivée de l'Impie.

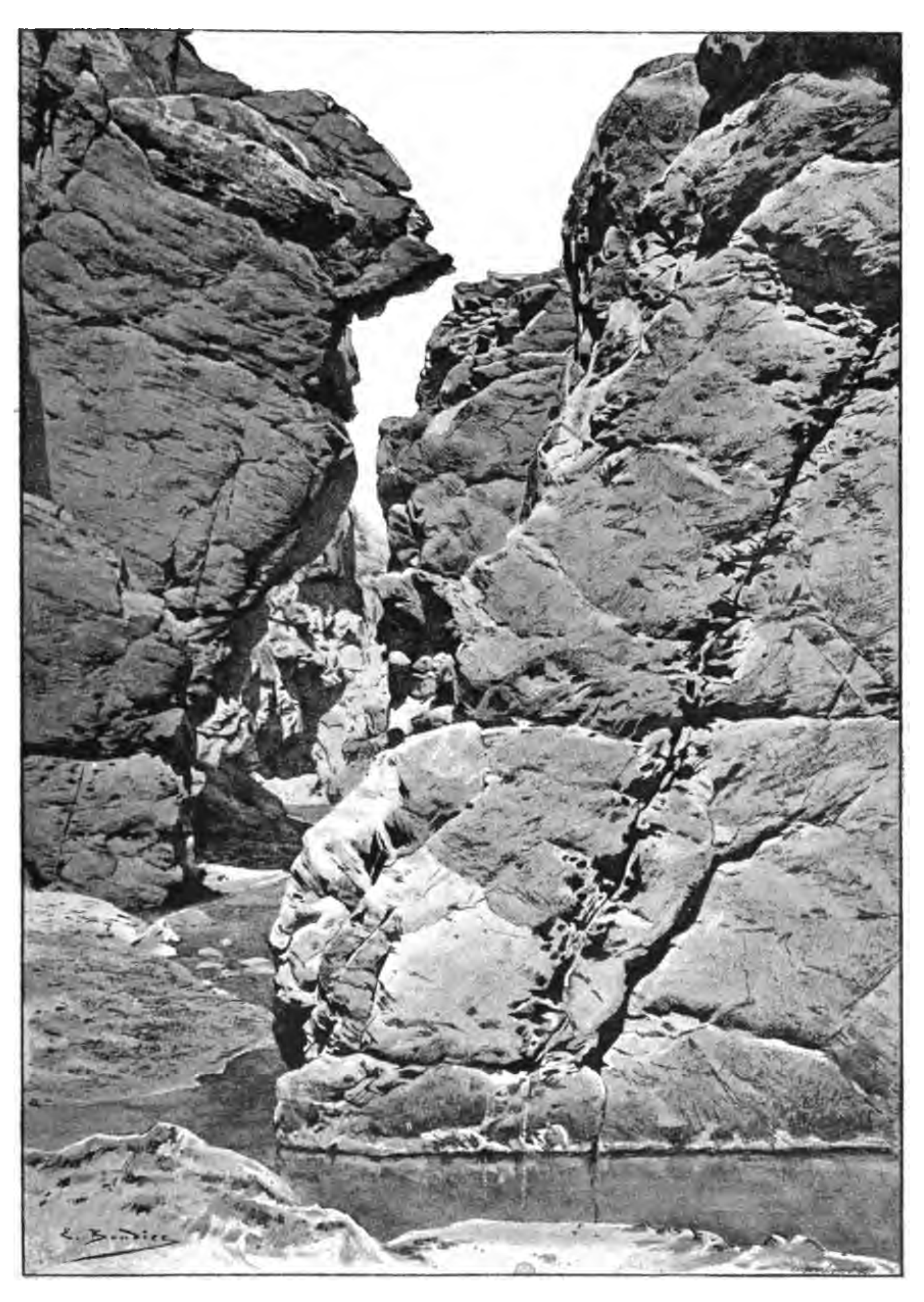
Plus à l'ouest, sur le faîte entre Tell et Lande, une jeune ville à souvent neigeuse altitude, Téniet-el-Hâd, doit justement le début de son nom, qui dans l'usage courant est son nom tout entier, à sa situation sur un passage entre les vaux du Nord et les plateaux du Sud. Téniet veut dire le Col, et Téniet-el-Hâd, le Col du Dimanche, terme elliptique pour Col du Marché du Dimanche. Dans son voisinage, une grande forêt de cèdres millénaires indique par sa seule présence l'élévation de la sierra, puisque ces patriarches de la sylve algérienne dédaignent de braver les siècles, la neige et la foudre aux altitudes basses que préfèrent les chênes; et en effet, le Ras-el-Pracrit s'élance à 1787 mètres, face à face avec l'Ouaransénis dont le tranche un monde confus de précipices dégringolant vers la rive droite de l'Oued-Fodda, tandis que les ravines de l'Ouaransénis dégringolent vers la rive gauche de cette « Rivière de l'Argent ».

2° L'Œil du Monde. — Moins haut de 500 et quelques mètres que le Chélia d'Aurès et le Lalla-Khédidja jurjurien, le pic de l'Ouaransénis, ou Ouansériss, ou Ouanchérich, ou Ouarsénis (1985 mètres), égal aux Babors, a donné son nom, qui est berbère, et qui veut dire : « Rien de plus haut », à un puissant massif que se partagent les provinces d'Alger et d'Oran.

Massif qu'aucun volcan n'habilla jamais de rouge, de noir, de gris cendré. S'il ressemble à notre Cantal, vêtu de basalte et de lave, c'est par l'harmonieuse diramation de ses vallées autour de ce pic central, piton calcaire qu'on appelle Œil du Monde, de ce qu'il voit tout, puisque de partout on l'admire. Les Indigènes le nomment aussi Kef Oustani, le Roc Central.

C'est un pic splendidissime : vu de Miliana, du Djébel Zaccar, du bourg de l'Oued-Fodda et de maint autre lieu du val de Chéliff, de mille et mille cimes de collines ou roches de montagne, il a bien la fierté d'un dominateur de l'espace.

Si tous les torrents du massif de l'Ouaransénis tendent vers le Chéliff d'amont ou le Chéliff d'aval, peu l'atteignent en toute saison. Abondants et clairs dans les sillons de la montagne, ils jaunissent, ils filtrent et s'évaporent dans la vallée, et le voyageur qui les franchit sur le chemin de fer d'Alger à Oran ne voit d'eux qu'un lit sec entre des berges de terre, et parfois une eau sans fraîcheur et sans



Dans le défilé des Portes de Fer : les Bibans (voy. p. 82). — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Neurdein.

courant; mais, s'il remonte longtemps ces fossés desséchés, arrivé dans le cœur de l'Ouaransénis, il les trouve bruyants de cascades.

Ainsi lorsque en amont de la poudreuse Orléansville, on traverse l'Oued-Fodda, on n'aperçoit point les flots argentés que promet son nom, souvent même pas d'eau stagnante et trouble dans la tortueuse tranchée taillée par ses crues à travers l'alluvion de la vallée du Chéliff; mais qu'on longe ses berges en s'enfonçant dans le djébel, à quelques kilomètres plus haut elle coule toujours, et à dix ou douze lieues en montagne elle roule 780 litres par seconde en été.

L'Ouaransénis est-il l'Ancorarium des Romains? Ou leur Garapha? Quelque nom qu'il portât alors, il semble n'avoir point reçu de colonies latines; à peine çà et là, dans le bas, quelques postes pour tenir le Maure en respect. De même, entièrement indigène encore, il n'a pour monticoles que des Berbères, tous ou presque tous acquis aujourd'hui par la langue arabe.

On ne les a pas soumis sans peine, et ils ne se croient pas domptés pour toujours.

Eux aussi, comme tant de Kabyles du mont, tant d'Arabes de la plaine, tant de nomades errant de pâture en pâture, ils attendent le Moul-es-Sâa, le Maître de l'Heure. Devant cet homme du Destin, cet élu de Dieu, ce vengeur, ce héros, ce prophète, les Roumis fuiront comme le chacal : Sidi Abd el-Kader el-Djilani, à qui le haut du « Roc Central » est consacré, ne souffrira pas éternellement que l'Infidèle commande.

VI. LE DAHRA

1° Dahra. — A vol d'oiseau, l'Ouaransénis n'est qu'à 72 ou 75 kilomètres de la Méditerranée d'entre Cherchell et Ténès. Merveilleux amer pour les navigateurs au ras de la côte si, parallèlement à son massif, une longue montagne ne se levait du flot même, assez haut dans les cieux pour cacher d'en bas l'Œil du Monde.

C'est cette montagne littorale qui fait de la vallée du Chéliff un « four de l'Algérie ». Tout autres seraient et le val et son oued sans ce paravent nommé Dahra; l'Ouaransénis, attirant deux ou trois fois plus de nuées, les reverserait au Chéliff en torrents plus vivants, et un fleuve plus fleuve baignerait Orléansville dans une plaine moins jaune, moins torride en chaleur concentrée.

Dahra s'explique de deux façons différentes. Divers arabisants le traduisent par dos, chaîne, échine; d'autres en font l'antithèse de Kibla; or la Kibla c'est « la direction de la prière », le côté de la Mecque, le Sud-sud-est et, par extension, le Sud, la région qu'illuminent discrètement, durant les heures sombres, les étoiles qui brillent au ciel du Midi.

Pour les Algériens du Tell, la Kibla désigne la région de l'outre-Atlas tellien, le Steppe, les mers d'alfa, le Haut-Plateau.

Par opposition, Dahra est devenu le Nord et, dans le cas présent, la montagne littorale au septentrion du Chéliff.

Entre fleuve et mer, le Dahra commence à la Métidja pour finir à la bouche du Chéliff; mais, dans l'usage, on ne le nomme Dahra que de Ténès à la plage où le pauvre Mississippi des Algériens expire sur le sable de Mostaganem.

2° Le Chénoua, le méridien français, le Zaccar. — Sa surrection est grandiose au-dessus de la plaine très opulente des Blidéens et Boufarikois.

En face du gai sahel de Coléa, que le Tombeau de la Chrétienne coiffe en dôme à 261 mètres d'altitude, le Chénoua jaillit brusquement à 968 mètres, de loin semblable, au-dessus de Tipaza la romaine et de Cherchell la maurétanienne, à notre Rhune au-dessus de la basquaise Donajouna[1]. Entre ses racines orientales et le pied du quatre fois plus humble sahel passe un oued à la fois de montagne et de plaine, le Nador, né de ruisseaux qui, sortis du djébel, errent un court instant dans la Métidja de Marengo.

De l'un des promontoires occidentaux du Chénoua l'observatoire de Paris arrondirait sa coupole droit au vis-à-vis de celui qui, doué d'une vue surnaturelle, regarderait le strict septentrion par delà mer et terre.

Le méridien français, entrant en Algérie par le mont Chénoua, s'en va couper le Zaccar Oriental; puis il traverse le Chéliff près d'Aïn-Sultan, passe sur la sra du Chéaou, ligne de faîte entre le Chéliff du Tell et le Chéliff des Steppes; il franchit ensuite, à l'oued Taguin (c'est un des noms du fleuve), le marécageux ruisseau près duquel une ardente cavalerie dispersa la smala d'Abd el-Kader; après quoi il tranche le Djébel Amour, laisse à l'ouest et tout près Aïn-Madhi, qui est une sainte bicoque, maison mère de l'ordre religieux des Tédjini; puis, s'enfonçant dans le Pays de la Soif,

1. Saint-Jean-de-Luz.

inexorable désert, il scinde la grande région de la Dune Occidentale au couchant d'El-Goléa; il court sur le plateau du Tademaït et frôle presque Insalah; enfin, quittant Sahara pour Soudan, cette ligne idéale rencontre le Niger plus près de Tombouctou que de la mer, vers Saï; elle traverse les Kongs, plateaux ou chaînes qu'on ignore encore presque entièrement, et tombe dans l'Atlantique au golfe de Bénin, sur la côte des Esclaves.

Le Zaccar Oriental, ainsi coupé par le premier méridien français, est un pic de craie de 1535 mètres, dominant de 600 à 700 mètres la chaîne qui lui fait face, le Gontas ou Mont de la Tente, détaché de l'Atlas de Médéa. Entre le Zaccar et le Gontas, le chemin de fer d'Alger à Oran s'élève en rampant dans les ravines blanchâtres du territoire des Bou-Halouan, puis le court tunnel d'Adélia le transmet du versant métidjien au versant du Chéliff.

Autre mont de craie, supérieur de 35 mètres au Zaccar Oriental, le Zaccar Occidental (1570 mètres), juste au midi de Cherchell, porte sur un de ses ressauts la ville aux fraîches fontaines, Miliana, qui, comme Boghar, est un « Balcon du Sud » : mais la masse de l'Ouaransénis, surveillée par son Œil du Monde, borne ce sud au grandiose dentellement des monts d'outre-Chéliff. Très imposant, vu de la plaine, le Zaccar de l'Occident s'appuie en son nord au déchirement chaotique des monts des Béni-Ménasser, vigoureuse petite nation berbère et berbérophone qui pleure son indépendance. Son dialecte, le chaouïa, presque identique à celui des Aurasiens, est essentiellement chuintant; les *tch*, les *ch* l'encombrent, et l'on a pu dire de lui que c'est l'auvergnat de l'Atlantide.

3° Du Zaccar à la fin du Chéliff. — Les deux Zaccar sont le suprême effort du Dahra.

De Miliana jusqu'à Ténès quelques cimes encore dépassent 1000 mètres; aucune de Ténès à la fin du Chéliff.

Au nord d'Orléansville, d'Inkermann et de la plaine salée de Relizane qui voit le confluent du fleuve et de la Mina, le Dahra, vu des bas-fonds orléansvillois et relizanais, monte comme un énorme dos de colline, et non comme un djébel scié, tronçonné, déchiré, ayant des passages de vents par des cols, et des forêts aux flancs et la neige aux épaules.

Le côté chéliffien du Dahra, regardant le sud, est torturé par le soleil, il est grillé, sa terre est fendue, sans murmure de l'onde au creux des vallons, sauf çà et là quelques ruisseaux de sources : tel celui de la pittoresque Mazouna. Ce qui se hasarde à sortir en fontaine des entrailles de la craie, de la roche caverneuse souventefois cachée par un dépôt miocène, se disperse presque aussitôt dans l'air, qui est de flamme, ou bien la terre le boit avec avidité.

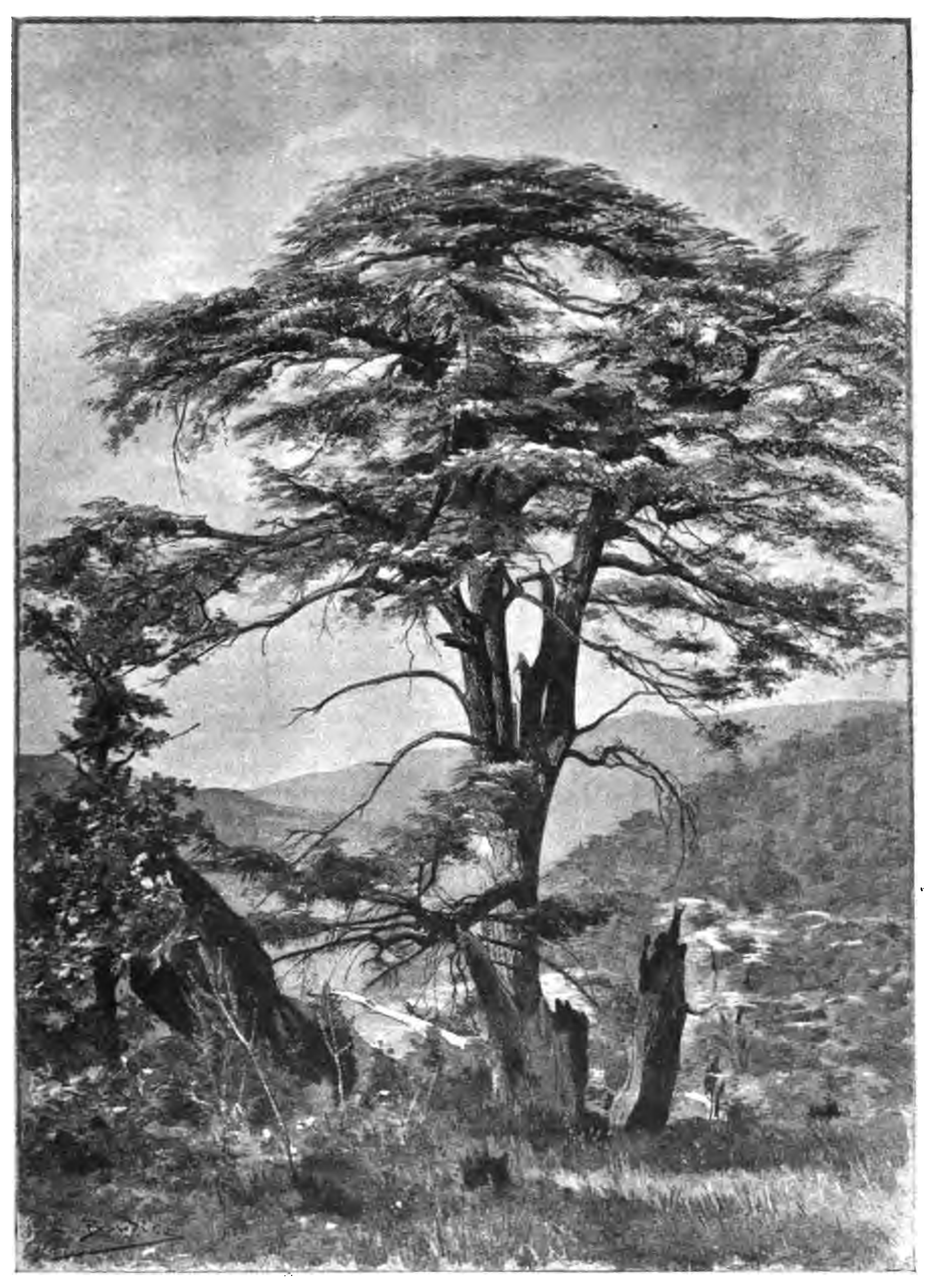
A la pente du nord, il y a torridité moindre; du haut des 500, 600, et jusqu'à 777 mètres du Dahra d'occident, lequel peut avoir 130 000 hectares à l'ouest de la route d'Orléansville à Ténès, le versant septentrional tombe sur la mer deux fois plus vite, donc deux fois plus raidement que sur le fleuve. Étant tourné vers le flot, il lui mène singulièrement plus d'eau que le versant contraire n'en apporte au Chéliff; et cette eau, sur une pente plus dure, s'écroule en cascades et cascatelles; enfin l'air y vibre en fraîcheur, et non point en ardeur comme sur la descente au méridion, face à face avec l'Ouaransénis.

Mais, en somme, le Dahra ruisselle peu, la pluie filtrant dans la terre meuble et profonde; c'est trop rarement que la sous-roche la retient dans son cours vers les « enfers » et l'épanche en transparence de fontaine dans les ravins morts de torpeur.

S'il avait de vraies rivières, le Dahra, sur son penchant du nord, serait une « Grande-Kabylie », verger après verger, ou plutôt jardin sur jardin, tant le sol s'étage en penchants rapides.

4° Les Dahraoui ou hommes du Dahra. — Le Dahra proprement dit n'atteignant pas 1000 mètres, au lieu des 2000 et plus d'Aurès et Jurjura, ses tenanciers berbères n'ont pu repousser l'envahissement arabe aussi durement que le firent Aurasiens et Jurjuriens. Il n'est plus que deux tribus pour y parler la langue antérieure. Ces berbérophones, les Zerrifa et les Achacha, vivent sur le versant maritime, un peu moins loin de Mostaganem que de Ténès. Tout le reste use d'un arabe où détonnent des mots, des accentuations, des idiotismes, presque imperceptible survivance de l'idiome qui régna seul en son temps sur ce lambeau d'Afrique.

Mais si ceux qui berbérisent encore sont évidemment avant tout des Berbères, les arabisants du Dahra réunissent des sangs divers. L'élément primitif était « maurétanien »; les guerriers de la propagande ont apporté l'élément dit sémitique; les Turcs, l'élément dit touranien; les renégats, l'élément dit « aryen »; plus, ainsi qu'à peu près dans toute l'Atlantide, un « scrupule » d'élément « nègre ».



Dans la forêt de Téniet-el-Hâd (voy. p. 84). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Gens de montagne, les gens du Dahra n'ont pas voulu dire au Français : « Tu es le maître » sans avoir fait souvent parler la poudre.

Une de leurs tribus, les Ouled-Riah, laissera même un nom immortel dans l'histoire de l'Afrique du Nord par le drame de l'année 1845. Elle vit encore, mais alors elle faillit périr tout entière, de la main de Pélissier, dans une vaste caverne qui s'ouvre, entre beaucoup d'autres, à 350 mètres d'altitude, aux environs du village français de Necmaria.

Ce souterrain, devenu du soir au matin grotte funéraire, est, en petit, semblable à notre superbe trouée de l'Arize : dans le Dahra comme dans les avant-Pyrénées, chez les Ouled-Riah comme au Mas d'Azil, un torrent s'enfonce dans une roche de la montagne — torrent très rapide, puisqu'il descend de 60 mètres pendant le demi-kilomètre où il jase dans l'ombre lorsqu'il est goutte d'eau, où il éclate en sourd tumulte quand l'orage l'a doublé, triplé cent fois; sorti de ses caveaux, que joignent d'autres noirs caveaux, comme des vallons entrent dans une vallée, il continue de crouler en cascatelles, et c'est l'Oued-Zerrifa qui l'emporte vers la Méditerranée.

Pélissier refoula les Ouled-Riah dans la caverne, d'où ils tirèrent sur nos soldats. Il leur offrit et réoffrit l'aman, dont ils ne voulurent point, se croyant, de par la nature des lieux, garantis des Roumis qu'ils fusillaient.

Ce grand homme de guerre alluma des feux à l'entrée du souterrain; il ne voulait qu'effrayer les Ouled-Riah, que les forcer à l'aman, les chasser ou vers l'ouverture d'amont, ou vers une fente, puits de lumière qui tombe du plateau de la montagne sur une chambre de la spélonque. C'était un homme d'une volonté prodigieusement puissante, un brusque et passionné, mais bon.

Soit héroïsme; soit impossibilité de fuir, comme dans une salle incendiée où l'on s'étouffe à l'étroitesse des portes; soit suffocation dans les tourbillons de fumée, les Ouled-Riah restèrent dans leur nuit et moururent : moins 55, sur 1150.

Les squelettes sont toujours là, dans les chambres et couloirs latéraux; peu à peu, le torrent les emporte, ou sa bourbe les enfouit, faisant lentement de l'antre mortuaire un cimetière humide, sous des voûtes qu'a noircies pour des siècles la fumée de 1845.

Les Arabes ne détestent point le général Pélissier; ils l'admirent plutôt.

Peut-être même l'aiment-ils, ce sultan terrible, car ils ont un profond et religieux respect, voire une tendresse pour la force, parce que la force manifeste la volonté d'Allah.

Toutefois, ils le nomment Iblis, par une corruption du nom de Pélissier conforme aux permutations normales entre les consonnes de l'arabe et celles du français.

Et Iblis, c'est le Diable.

VII. DE L'OUARANSÉNIS AU MAROC

1° La Lèvre du Vent. — La rivière Mina, maître affluent du Chéliff, borne à l'occident, d'un profond fossé, le massif de l'Ouaransénis : ainsi limité à l'ouest par ladite Mina, au nord par le Chéliff des plaines, à l'est par le Chéliff des gorges, au midi par le Nahr-el-Ouassel, qui est l'un des deux Chéliffs du Plateau, ce hérissement de djébels est presque un parallélogramme régulier d'un peu moins de 200 kilomètres de longueur, la largeur variant entre 50 ou 60 et 80. Ce bossellement prend donc, plus ou moins, 1 200 000 hectares à l'Atlantide.

Au couchant de la Mina s'étend par quelque 500 mètres au-dessus des mers la grande plaine d'Eghris.

Cette plaine est bornée, tant au septentrion qu'au midi, par des arêtes continuant l'Ouaransénis dans la direction E.N.E.-O.S.O., c'est-à-dire suivant l'axe même de l'Atlantide, lequel est déterminé au N.-E. par le pilier fumant de l'Etna, au S.-O. par le pic de Teyde, fumant aussi, sur l'île canarienne de Ténérife.

Les arêtes du nord s'appellent les monts des Béni-Chougran, celles du sud se nomment les monts de Saïda.

Les monts des Béni-Chougran atteindraient à peine à la ceinture du géant Ouaransénis; craies que couvrent des terrains miocènes éventrés par des ravines profondes, ces djébels, ramassés aux environs de Mascara, n'ont que 808 mètres à leur Nador[1], c'est-à-dire à leur belvédère, à leur vigie, à leur tour du guet, et 911 à leur culmen, le Chareb-er-Rih.

Chareb-er-Rih, c'est-à-dire Lèvre du Vent, comme les Arabes nomment avec une admirable poésie la cime voisine de Mascara, d'où, plus frais que l'air des plaines, le vent souffle, au midi sur le bas-fond de l'Eghris, au nord sur le fond beaucoup plus bas

1. Nombre de montagnes du Tell s'appellent ainsi, sous les formes de Nador, Nadeur, Nadour, Nadhor.

encore, et presque égal au niveau de la mer, où passe en sifflant le chemin de fer d'Alger à Oran, dans les campagnes de Perrégaux.

800, 900 mètres, c'est la haute colline, et ce n'est pas la montagne, mais il y a par ici de tels ravinements dans la terre ou dans la pierre que parfois, vus d'en bas, ces nains-là semblent des colosses.

Lorsque, dit l'Arabe, Allah créa le monde, il mit tous les djébels dans un sac grand comme l'infini, puis, de la main qui peut tout et plus encore, il les éparpilla sur le sol, comme un semeur fait de sa semence. Quand la terre fut toute hérissée de pics, de pitons, de « nadors », d'aiguilles, toute boursouflée de dômes et coupoles, toute fendue de précipices, elle, si plane un instant avant, Dieu regarda dans le sac, et voici, il était encore à moitié plein. Alors il le vida sur le pays des Béni-Chougran : des maudits Chougran, ainsi que disaient nos soldats durant les luttes contre Abd el-Kader, sultan de Mascara.

2° **Monts de Saïda**. — Les monts de Saïda sont plus hauts de 300 à 400 mètres que la Lèvre du Vent; ils ont donc 1100 et jusqu'à 1204 mètres au djébel Nesmote, altitude modeste. Mais le calcaire qui les compose épanche plus de belles fontaines que n'en verse d'habitude la roche algérienne. Dans le bassin de la Mina, comme dans celui de l'Habra, mainte rivièrette à cascades est digne de nos jolis ruisseaux du Périgord ou du Poitou — ainsi la Mina supérieure, l'Oued-el-Abd, l'Oued-Tifrit, l'Oued-Saïda, l'Oued-Nazreg; sans rien dire d'Aïn-Fékan, magnifique source, non de montagne, mais de vallée, ou plus exactement de plaine, à l'issue occidentale du plan d'Eghris.

Les continuateurs des monts de Saïda vers l'O.-S.-O. ont une bien moindre profusion de claire eau courante; même on les peut dire secs, presque très secs; quoique pays de Tell, on y voit l'alfa, qui marque le Steppe; ils s'élèvent cependant à 100, 200, 250 mètres de plus que les djébels de la Ville Heureuse[1]. On les appelle monts de Daïa, d'une bourgade militaire située à la lisière des Hautes Landes, au pied de la Vigie, haute de 1392 mètres.

Arrivée aux sources du Sig, conque dominée par des reliefs de plus de 1400 mètres, la chaîne de Daïa perd de sa continuité; en même temps elle cesse d'être tellienne et va se dispersant en cimes isolées sur le Plateau des alfas. De ces sommets, l'un commande El-Aricha de 220 mètres : c'est dire qu'il s'élance à 1470 mètres, puisque le poste d'El-Aricha, qui n'ignore rien des intempéries du septentrion, quoiqu'il avoisine le trente-quatrième degré de latitude, est à l'hivernale élévation de 1250 mètres. A 40 kilomètres au S.-O. du mont d'El-Aricha, qui s'appelle le Mékaïdou, l'arête entre dans le pays des Béni-Matar, dans la « marche » de Maroc et d'Algérie, qui n'est pas Algérie, qui même passe pour être Maroc, en vertu de notre éternelle impuissance à finir ce que nous avons commencé.

3° **Monts de Tlemcen**. — Tel est le prolongement des monts de Saïda. Celui des monts des Béni-Chougran par delà les plaines sidi-bel-abbésiennes du Sig termine plus dignement notre part d'Atlantide, en attendant que l'Algérie atteigne la Malouïa, puis la dépasse.

Ce massif de frontière tient son nom d'une ville belle par le site et grande par l'histoire, mais qui semble plus riche de passé que d'avenir, sur sa terrasse qui voit jusqu'aux djébels du bord de la Méditerranée, à 800 mètres au-dessus de l'incorruptible azur des eaux amères.

Cette ville, c'est Tlemcen, dont la montagne, fraîche et ruisselante à l'instar des Kabylies, est encore kabyle chez les Béni-Snous, qui sont des hommes usant d'un dialecte berbère.

Si de la plage méditerranéenne à la vieille ville déchue, si de l'embouchure de la Tafna, si de Rachgoun à Tlemcen, la « Porte de l'Ouest », on monte de 800 mètres, il faut en gravir plus de 1000 de Tlemcen au plus aérien sommet de son entassement de djébels calcaires, au cas où il serait bien exact que le Tnouchfit s'élance à 1842 mètres entre le Tell sylvestre des Béni-Snous et le bassin fermé de l'Étang du Bœuf.

Étang du Bœuf traduit Daya-el-Ferd. Ce nom désigne un plateau mi-Steppe, mi-Tell, ou, pour mieux parler, Tell quand l'année pleut avec abondance, et Steppe quand l'urne céleste s'incline rarement sur le plancher d'airain de l'outre-mont. Parmi les dayas ou étangs, les rédirs ou flaques, les oglats ou puits dans le sable, toutes eaux mortes, on dit qu'une seule source d'eau même en été vivante jaillit dans tout le bassin de la Daya-el-Ferd. C'est là le sort des bassins encerclés de montagnes.

Haut ou non de 1842 mètres, le Tnouchfit envoie des eaux d'orage à l'Oued-Za, tributaire de la Malouïa momentanément marocaine.

1. C'est ce que signifie le nom arabe Saïda.

L'Ouargla (1412 mètres) distribue ses oueds entre l'Étang du Bœuf et la rivière tellienne de Sidi-bel-Abbès.

Le Kouabet monte à 1621 mètres; ses ravins descendent à l'Oued-Isser, à l'Oued-Chouli, très gracieuses rivièrettes claires, bruyantes, éternelles, autant que près de là sont impures, torpides, silencieuses, mourantes ou mortes celles des plaines oranaises.



Les cascades du Méfrouch. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

Le Beauvoir (Nador), qui est presque le pic du Midi de Tlemcen, a 1580 mètres : à son nord la plaine de Terni laisse passer le Méfrouch, onde non tarissante rompue plus bas par de merveilleuses cascades.

Le Toumzaït des Berbères, nommé par les Arabes Ras-Asfour ou Cap des Oiseaux, se dresse grandiosement en pierre angulaire d'une Algérie privée de ses domaines cismalouïens et transmalouïens, telle que la voit l'année 1888; il surgit

à 1589 mètres, sur la frontière même, ayant au septentrion les mines de cuivre et d'argent de Ghar-Rouban et les larges plaines de l'encore marocaine Oudjda.

4° Tessala, monts littoraux de l'Oranie. — Bône, Alger, Oran, se ressemblent en ce qu'elles occupent des brèches de l'Atlas littoral, à côté de vastes plaines.

Au nord du djébel des Béni-Salah de Bône s'étend le plan de la Seybouse et de la Mafrag, terminé sur la mer par des alluvions, des dunes.

Au nord de l'Atlas d'Alger, qui est aussi, par son massif le plus haut, un djébel des Béni-Salah, la Métidja fuit jusqu'aux dunes de l'Harrach.

De même, la plaine du Sig et le marais de l'Habra, alluvions remplaçant un golfe, s'étendent entre le pied septentrional des monts des « Maudits » Chougran et la bordure de coteaux, de dunes, de petits monts littoraux qui sont le sahel de Mostaganem, d'Arzeu, d'Oran : si bien que ce djébel, qui continue l'Ouaransénis, n'a pas vis-à-vis de lui, comme l'Ouaransénis, un Dahra, mais seulement des collines, des sables, des falaises.

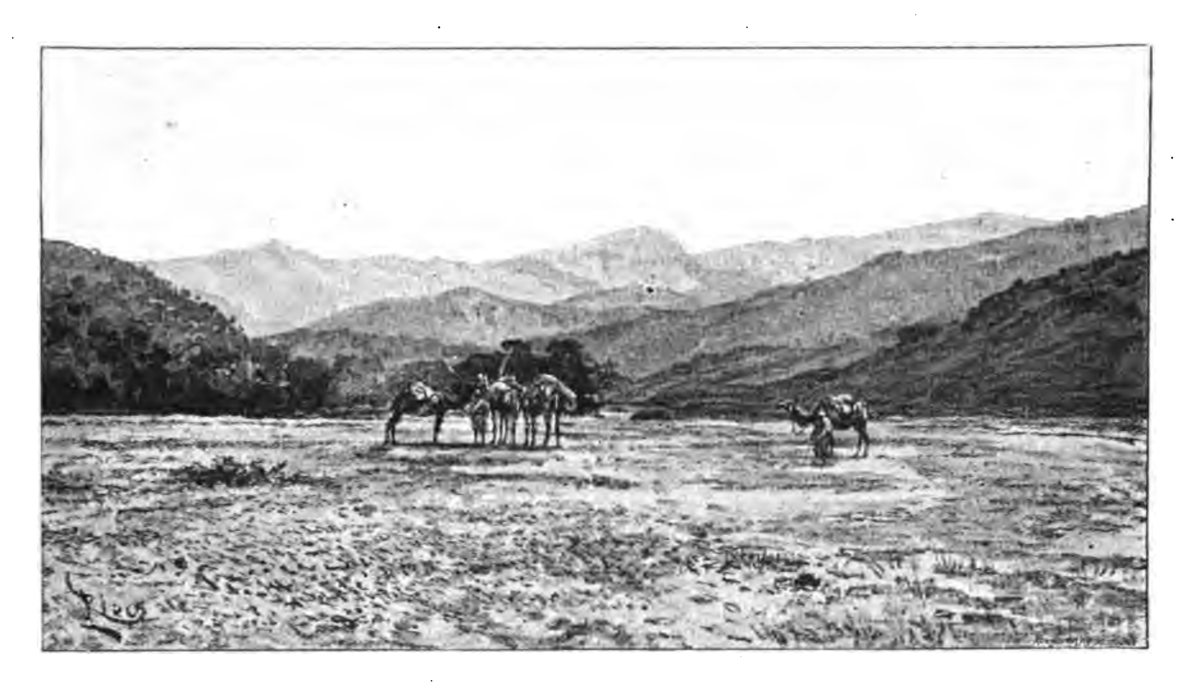
A l'ouest de la plaine du Sig, le Grand Lac Salé d'Oran miroite en eau sans profondeur ou en sel dont la blancheur fait cligner les yeux; au sud il a le Tessala, qui est un prolongateur occidental des Béni-Chougran; au nord il se butte presque au massif du Mont Oranais.

Le crayeux Tessala (1065 mètres) domine moins ses vis-à-vis du nord-est et du nord qu'il n'est dominé par ses voisins du sud-ouest. Inférieur de 600 à 800 mètres aux monts de l' « impériale » Tlemcen, il ne commande que de 400 à 500 mètres le massif d'Arzeu (631 mètres) et le Mont Oranais (584 mètres).

C'est lui qui cache les horizons lointains du Sud aux quartiers élevés de la ville d'Oran. Tessala veut dire Mont de la Brousse, des broussailles et ronces. Djébel très raviné, son dos porte des plateaux si féconds en céréales qu'il a reçu des Arabes le surnom de Terre du Blé.

Il est compris entre deux plaines ardentes, dont l'une, celle de la Lagune Salée, est moins froide en hiver que celle de Sidi-bel-Abbès. S'élançant ainsi d'un bas-fond, il condense les nues, trop rares en ce parage de l'Oranie; c'est pourquoi les brumes le visitent parfois, qui sont un présage de la pluie, désirée ici plus qu'ailleurs le soleil; d'où le dicton : « Quand Tessala met son bonnet de nuit, il pleuvra : Sidi-bel-Abbès se réjouit ».

A l'ouest du Rio Salado — mots espagnols là où nous devrions user des mots français de Ru Salé — le Tessala se continue par les Monts des Médiouna (664 mètres); puis, à l'ouest de la Tafna, qui coule dans une brèche, le Filaoucen (1137 mètres) ou Mont de Nédroma continue le djébel des Médiouna; enfin, à l'ouest de la frontière, dans le « Maroc algérien » de la Cismalouïa, les Monts des Béni-Snassen (1420 mètres) continuent le Filaoucen : ils ont été nôtres, après des batailles et assauts, en 1859; mais nous les avons rendus étourdiment, pour les regretter aussitôt, à l'empereur aux trois capitales, au Barbaresque qui réside tantôt à Fès, tantôt à Maroc, tantôt à Méquinez.



Le lit d'un oued du Tell algérien. — Dessin de Riou, d'après une photographie prise dans la vallée de la Seybouse et communiquée par M. Poinssot.

CHAPITRE V

LES RIVAGES ET LES OUEDS DU TELL ALGÉRIEN

I. LES OUEDS ALGÉRIENS

Les rivages septentrionaux du Tell atlantidien sont hauts, accores, déchirés.

Çà et là seulement quelque plaine y continue vers le sud la ligne de la mer au repos.

Partout ailleurs, même aux bouches des fleuves (presque toutes simples brèches de ce mur), le sahel d'Algérie est une côte de fer, avec des ravins qui parfois enveloppent de petits paradis ombreux au bord de leurs sources, dans leur profondeur ignorée.

Pour user du langage normand, c'est donc presque toujours par une valleuse que les oueds de l'Atlantide française arrivent à la Méditerranée, sauf sur la rive orientale de la Tunisie, qui n'a ni monts, ni grands coteaux, ni falaises : d'ailleurs, passé la Medjerda, le sahel « levantin » de Tunis ne montre aucun « fleuve » digne de ce nom.

Les oueds algériens non plus n'en sont guère dignes; mais, comparés aux oueds du littoral de Souse et de Sfax, on peut presque dire d'eux : « Voici des Amazones! »

Dès qu'il a cessé de pleuvoir, ces Amazones cessent de couler; ils ne « fluent » plus, ils ne sont plus « fleuves », ni rivières; à peine si l'on peut les appeler des ruisseaux traînards : cela dans le bas et plat pays, car le djébel a ses torrents toujours vifs.

Plus d'un n'arrive presque jamais à la plaine, ou ne l'atteint que pour filtrer bientôt dans la terre entre les tamaris et les lauriers-roses.

Ce qui leur manque, c'est de croître.

Ils reçoivent beaucoup d'affluents, par une foule de ravines, mais ils n'en gardent point les eaux.

Sauf dans le mont, il n'y a guère en leur lit que

l'onde que vient d'y verser quelque source ou quelque ruisseau.

Et bientôt cette onde-là disparaît, bue par des fissures, par la porosité du sol, par les racines de la rive, l'ardeur du çiel, l'avidité des jardins et des prairies.

On peut dire que les oueds algériens meurent mille fois, et mille fois revivent; ils renaissent à chaque confluent, mais n'ont jamais la force de grandir, excepté quand les longues pluies, les neiges fondantes, les lourds orages leur donnent pour quelques heures des flots croissants normalement de l'amont à l'aval.

Chacune de ces renaissances est généralement pour eux l'occasion d'un nom nouveau.

C'est une habitude commune aux peuples arabes de changer à chaque instant le nom d'un oued : quand il recueille un affluent, quand sa vallée s'élargit, se rétrécit ou change d'aspect, quand ses bords s'ombragent de tel ou tel arbre, quand ses eaux sont franchies par un gué fréquenté, quand il passe près d'un rocher, d'un campement, d'un marché, d'une chapelle de saint musulman, quand il est rapide, quand il dort, quand il forme un gouffre, quand il s'épanche en marais, quand il frôle une rive qu'ensanglanta la bataille, quand il boit les eaux d'une source chaude, ou d'une source froide, ou d'un aïn ferrugineux, ou d'une fontaine salée, quand il prend une nouvelle couleur par suite du passage dans un autre terrain ou du confluent d'une rivière autrement teintée, quand les parois de son lit sont rouges, jaunes, blanches, noires ou grises.

Aucun n'est navigable, mais tous peuvent irriguer les alluvions riveraines.

Les sources, les barrages que dans un tel pays il est facile d'enraciner à l'issue des gorges, transformeront cette Afrique d'airain. Sur les terres durcies par la chaleur, l'eau créera des jardins intenses, les vignes fleuriront sur des versants maintenant décharnés, la forêt reverdira. Jadis, conte la légende, on pouvait aller de Tanger à Tripoli sans affronter un seul rayon de soleil; il serait facile aujourd'hui de faire ce voyage sans trouver une seule traînée d'ombre épaisse.

Les bassins des fleuves algériens sont fort courts, par l'étroit embrassement de la montagne et de la mer ; toutefois le Chéliff a, plus ou moins, 700 kilomètres.

A grandes lignes, sans les sinuosités secondaires, le littoral du Tell français a quelque peu plus de 2000 kilomètres.

Il donne sur la Méditerranée, simple golfe qui communique avec l'Atlantique par le détroit de Gibraltar. Sans le grand courant qui verse, par ce goulot, le flot vert de la mer de Bretagne dans le flot bleu de la mer d'Algérie, nous verrions sécher peu à peu le lac qui sépare les deux Frances : si la nature soudait le promontoire de Tarik à la côte africaine par une convulsion du sol, par un subit enfantement de roche ou par la lente poussée des siècles, la Méditerranée descendrait comme est descendue la Caspienne au-dessous du niveau des Océans.

Insensiblement elle abandonnerait ses merveilleux rivages, bien qu'elle boive l'Èbre, le Rhône, le Pô, mille torrents italiens, des rivières allemandes, thraces, grecques et macédoniennes, et les Ak-Sou et Kara-Sou de l'Asie turque, et le Nil des Soudaniens, des Abyssiniens, des Égyptiens, et la rivière amère de Stamboul, le Bosphore où passent à la fois le Don, le Dniéper et le Danube.

II. DE LA TRIPOLITAINE A GABÈS

1° Du Ras-Tadjer à Zarzis. — Au Ras-Tadjer la France africaine se sépare du pachalik turc de Tripoli, sur une plage déserte, sable saharien ou pierre saharienne. Derrière ce rivage il y a d'autres rocs, d'autres sables, des sebkhas que des oueds courants n'avivent presque jamais, et des lits de torrents.

Torrents dont la coulière embrasée remonte à des djébels qui sont l'escarpement septentrional de plateaux inclinés au midi vers les hautes dunes ghadamésiennes, vers les monts décharnés des Touareg, vers les oasis au bout desquelles la grande vie renaît avec la grande pluie, autour du Tsad ou Tchad ou Tzâdé, très vaste lac-marais amoindri par le temps.

A 32 kilomètres au nord-ouest du cap frontière, deux langues de terre effilées s'épointent longuement à la rencontre l'une de l'autre, mais elles ne se rejoignent pas : entre les deux, un passage laisse la grande mer extérieure entrer dans la bahira ou petite mer intérieure des Bibans, c'est-à-dire des Portes, qui est un golfe sans vagues.

Cette bahira, appelée aussi lac des Chiens[1], n'a guère de profondeur; encore moins le lac du Chamelier, la Sebkha Bou-Djémel, qui communique à l'occident avec la « petite mer des Portes » et reçoit l'Oued-Fessi. Lac, fleuve, sont ici des mots qui ne veulent dire ni lac, ni fleuve.

1. Sebkha el-Klab.

Entre ses rivages plats, sous sa lumineuse étendue, le lac du Chamelier se creuse rarement en gouffres capables de noyer le chameau, et seulement quand les torrents du pourtour pressent dans leurs flancs l'eau d'une énorme nue crevée par hasard : alors, et rien qu'alors, l'Oued-Fessi rafraîchit les ardentes pierres de son lit; il coule, et la sebkha mêle un peu d'onde à ses sables, à ses sels, à son sol qui devient bourbe et, par-ci, par-là, fondrière.

Semblable au lac du Chamelier, la Lagune du Sel, la Sebkha el-Mélah[1], conforme aux indications de son nom, peut plaire aux sauniers, mais le nageur et le pêcheur n'en ont cure. Dans ce « Léman » de 20 kilomètres de long sur 5 à 20 de large, supérieur d'un tiers au lac du Chamelier, il y a moins de flots que dans tel laguet des Alpes franchi de bord à bord par le caillou lancé d'un bras vigoureux. Des terres basses, des mamelons le séparent de la Sebkha Bou-Djémel, et une mince langue de terre qui a sa racine à Zarzis l'isole de la Méditerranée.

Zarzis ou Djerdjis a devant elle une mer où des Italiens pêchent l'éponge; autour d'elle des oliviers, des figuiers, des amandiers, et les palmiers qui conviennent à ce ciel d'Orient; elle a derrière elle, c'est-à-dire au couchant, une péninsule plate comprise entre l'eau morte (ou le lit sec) de la Lagune du Sel et l'eau vivante de la Méditerranée, qui enfonce ici dans les terres le golfe de l'antique Gightis[2], lequel est très exactement garanti du vrai nord par la célèbre île de Djerba — tellement que si cette île s'avançait de 3 ou 4 kilomètres au midi, elle emboîterait le golfe, et le golfe deviendrait une sebkha.

2° Djerba. — Djerba, l'île majeure de l'Atlantide française, ne dérobe cependant à la mer que 64 000 hectares, entre 110 à 120 kilomètres de côtes plates. De forme hésitante entre le carré et le trapèze (irréguliers l'un et l'autre), elle s'allonge, de l'est à l'ouest, sur 28 kilomètres, avec largeurs variant entre 15 et 25 kilomètres.

Autour d'elle la Méditerranée n'a point de profondeur à marée basse.

Il y a lieu de parler ici de marée, et c'est même sur le littoral de Djerba que la mer latine et grecque atteint sa plus grande hauteur de flux. Elle peut monter ici de 3 mètres, et, non loin de là, de 2 mètres dans la Petite-Syrte, sur les plages de Gabès, elle qui partout ailleurs ne s'enfle qu'insensiblement.

1. On l'appelle aussi Solb-Akkara.
2. Aujourd'hui Djorf-bou-Grara.

Mais la respiration des flots ne s'élève point en buées dans l'air djerbéen, la nue fond dans les flammes du ciel, et la pluie ressuscite rarement les oueds de l'île.

Ces oueds sont très courts, parce que l'île est menue; ils ne peuvent dépasser 36 mètres de pente, puisque tel est le peu de surrection des collines majeures.

Le pont n'est plus qui, sous les Romains, menait de l'île, alors appelée Meninx, à la terre ferme par-dessus 6000 mètres de détroit, comme un pont de Chalcis entre une autre Eubée et une autre Hellade sèche et barbare.

En ce temps-là c'était une île de plaisance où les continentaux habitaient des villas. On y rêvait sous le palmier, sous l'olivier; le lotus y croissait dans les jardins, et le fruit en était merveilleusement doux : il faisait oublier toute patrie qui n'était pas Meninx, surnommée pour cela même le pays des Lotophages.

Le lotus en a disparu, ou du moins on ignore quel fut cet arbre au fruit visiblement hyperbolique[1], mais la palme abrite toujours les Djéraba dans leur île qui rappelle Malte par l'admirable emploi d'un sol naturellement dur, altéré, demi-stérile. Et Djerba est autant que jamais olivestre, et l'on y boit un vin couleur d'ambre qui plus encore que le lotus est le père de l'oubli.

Comme race, les 35 000 Djéraba sont des Berbères; comme langue, des berbérophones : ils parlent le dialecte chelha, qui a de grandes affinités avec le langage de certains ksour du Sud Oranais, ainsi qu'avec celui des Rifains et des hommes du Sous, en Maroc.

Ils sont Musulmans, mais d'une secte hétérodoxe, celle à laquelle se rattachent aussi les Béni-Mzab ou Mozabites : comme eux, on les nomme des « Cinquièmes »; ils sont en dehors des quatre doctrines officielles de l'Islam. Comme eux également, ils s'en vont, trop pressés sur leurs rocs, sur leur sable, sous leurs oliviers, vers les villes et bourgs de commerce; on les trouve, nombreux, en maints lieux de Tunisie; puis dans l'orient voisin, qui est la Tripolitaine; enfin dans l'orient lointain, qui est Masr[2] où le Nil reflète des palmiers et des pylônes, et qui est aussi Stamboul, le palais du prince des Croyants, père de la Victoire.

1. On prétend que c'était une espèce de jujubier.
2. L'Egypte.

Chez ces étrangers, haïs des Djéraba parce que l'on s'abomine de secte à secte, fait fortune qui le peut, pour revenir, jeune encore, ou mûr, ou vieux, à l'un des milliers d'enclos pierreux qui divisent l'aire de Djerba, ou à l'un des hounts, autrement dit des quartiers qui sont les bourgs de l'antique « Lotophagie ».

Djerba n'héberge encore que peu de Français et d'Italiens, mais beaucoup de Maltais y demeurent et, cela va de soi, beaucoup de Juifs, experts en tout commerce. Les Européens n'y sont guère encore aux Indigènes que comme un est à quatre-vingt ou cent.

3° **Monts des Ourghama.** — En remontant les sillons sans eau qui finissent à la « mer des Portes », aux lacs salés, aux rives syrtéennes, on arrive à se butter contre une montagne peinte par l'irradiant soleil.

Montagne qui est un Mont des Cavernes. Elle va vers le sud le plus ardent pour s'y nouer aux hamadas sahariennes dont la pierre est un des chemins de la côte méditerranéenne à Ghadamès, à Ghat, à Mourzouk. Très colorée, très dorée, très taillée, basse d'ailleurs et sans un seul sommet de 800 mètres, elle a des ksour ou bourgs fortifiés et, en grand nombre, surtout chez les Matmata, des villages troglodytiques avec tout ou partie des demeures creusées dans l'épaisseur d'un calcaire tendre.

Un peuple de 31 000 hommes règne sur ces grottes, ces monts, ces falaises et sur les pâtures que suscite la pluie du printemps : c'est la tribu des Ourghama, née berbère et restée berbérophone, ce qui est une rareté dans la Tunisie, le pays le plus arabisé du Maghreb; d'ailleurs nombre d'Ourghama s'expriment bien dans la langue du Livre, et quelques-uns en français, car l'émigration prélève ici sa dîme normale sur les familles montagnardes; beaucoup de ces ksouriens, troglodytes ou non, vont tenter le sort dans la puissante ville arabo-française de Tunis, plus arabe que française, et dans une cité moindre, bien que grande encore en Afrique, à Bône, déjà plus française qu'arabe.

Ce que montre le littoral, de la frontière de la Tripolitaine au détroit oriental de Djerba, il le montre également du détroit occidental de Djerba jusqu'à Gabès — une mer éblouie de soleil, comme l'est aussi la terre; une plage basse où monte à peine une humble marée et que prolonge parfois une lagune salée presque de niveau avec le haut flot; pas de protubérance vigoureuse du continent dans la Méditerranée; point de ports, même des plus mauvais; des bouches d'oueds qui peuvent cracher un orage, mais dont nulle ne termine une de ces rivières où l'eau continue éternellement l'eau; des champs d'alfa, preuve de la sérénité des cieux, et quelques palmiers, témoins du climat; pas de maisons des hommes, même fort peu de tentes; et vers l'horizon violet, les monts des Ahouaya, les rochers de Toujane et le djébel à spélonques des Matmata.

III. DE GABÈS AU « FLEUVE » DE KAIROUAN

1° **Gabès.** — Présentement Gabès n'a rien de la ville concentrée.

Elle est plutôt campagne et les 10 000 Gabésiens vivent dispersés dans des ksour d'oasis, parmi les vergers où ils cueillent l'olive et la datte.

Ici l'élément de vie coule à profusion, sur terre et sous terre :

Il coule sur terre en canaux pris au flot d'un ras-el-oued intarissable; sous terre en un fleuve obscur que des puits artésiens forés depuis l'annexion française vont chercher à près de 100 mètres de profondeur et qui sont d'une puissance prodigieuse, jusqu'à 250 litres d'eau par seconde: cette eau, thermale, presque tiède, pourra rendre à Gabès les jardins de bananiers, les champs de canne sucrante qu'il y avait en ces lieux vers l'an mille, nous dit l'histoire.

Ayant survécu (depuis sa naissance inconnue) au Précarthaginois, au Punique, au Romain, elle a maintenu son nom immémorial à travers les âges, sauf l'usure de la syllabe initiale, qui peut-être n'était qu'un préfixe : Gabès reproduit exactement Tacape ou Tacapi.

Elle est donc extraordinairement vieille, et en même temps fort jeune, puisqu'un long avenir s'ouvre devant elle, — non pas certes comme port de l'impossible, inutile, sinon funeste « mer saharienne », mais comme lieu de départ de deux des grands chemins de fer du temps à venir. L'un ira de mer à mer, de la Syrte à la mugissante Atlantique, par le pied de l'Aurès, de l'Amour, de l'Atlas, de l'Anti-Atlas; il sera tellien par ses embranchements du nord, saharien par ceux du sud. L'autre s'élancera vers l'Afrique centrale, vers la lagune Tchad; il sera tout à fait saharien jusqu'à son arrivée dans la zone des pluies tropicales, et là il deviendra soudanien.

2° **De Gabès à Sfax.** — Quand de Gabès on s'avance au nord-est en suivant dans son contour

raide le rivage de la Petite-Syrte, dite aussi Golfe de Gabès, on voit la nature saharienne faire insensiblement place à la nature steppeuse; peu à peu l'arbre désertique par excellence (oasien plutôt), le dattier, perd en taille, en sève, en élégance, en puissance de panache, en douceur de fruits, tandis que l'arbre par excellence du Tell, l'olivier, gagne en nombre, en force, en opulence de branches, en bonté d'olives, jusqu'à ce qu'enfin il couvre d'une forêt pâle un sahel très habité bien que semblable à nos plus sèches garrigues.

Et toujours pas de profondeur dans la mer littorale; et toujours pas de port capable d'assurer



Gabès : vue prise dans les jardins de Djara. — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

un gros navire ou seulement une barque contre la tempête; et toujours pas de falaise dont le fronton cache au pêcheur d'en bas le grand quart des étoiles; pas de cap aventureux perçant la mer comme un poignard, — mais il ne la blesse point, et c'est elle qui le tuera.

La rive est plate, le mont lointain. De ce rivage bas à ce djébel dans le pur azur, la plaine se déroule en « infinités », jaunie ou ternie, et n'ayant de l'onde que ce que l'onde laisse d'impuretés et de méchancetés après elle, les bourbes salées qu'on nomme sebkhas, les flaques palustres que de rares noirceurs du ciel vident pour quelques heures dans l'oued incandescent; et, tout autour, la fièvre d'exhalaison.

Grande y est, la nuit, le jour, la solennité du silence. Les villes romaines, les villages, les pressoirs à huile des colons italiens, des Numides ou

des Puniques, couvrirent jadis ce champ brûlé, presque sans habitants aujourd'hui — car les Méhédéba, tribu religieuse, et autres fractions arabes (ou, pour mieux dire, arabophones) ne l'emplissent qu'extrêmement peu.

De beaucoup de ces colonies le nom n'a pas encore été retrouvé. Comment tant de peuple vivait-il en une plaine si dépourvue d'eau maintenant? Sans doute par le sage emploi de la crue des oueds et l'évocation des eaux dormant sous le sol; puis on doit croire que de vastes pans de forêt ont été culbutés de la montagne.

A 50 ou 60 kilomètres à vol d'oiseau vers le nord un peu est de Gabès, en face de l'île presque ronde appelée Knaïs, un delta sec (le fleuve l'étant aussi) marque la fin de l'Oued-Rann, large gouttière qui commence dans les monts voisins de Gafsa et passe à quelque distance au nord de la Sebkha-en-Nouail ou Sebkha-Manzouna, l'une des plus amples de l'ancien beylik de Tunis : elle a de longueur 22 kilomètres, de largeur 4 à 10 ou 12, et de pourtour environ 70, mais son trésor de flots est tout à fait misérable. 40 mètres font l'altitude de ce lac de plaine presque toujours altéré comme la plaine elle-même.

Avant d'arriver à Sfax, qui est sans doute une survivance de la romaine Taphrura[1], le village de Thine, identiquement appelé sauf l'orthographe comme la Thinæ de l'ère latine, indique la fin d'un fossé de défense dont nous imitâmes la puérile inutilité lorsque, vers 1840, la France essaya de garantir contre les indigènes sa portion congrue de Tell et Sahel.

De même aussi les Argentins, peuple maintenant si fier de sa jeune expansion, méditaient, il y a quelques années à peine, de se garer des Indiens nomades par une tranchée de trois cents lieues creusée dans le Steppe de Patagonie.

Les Argentins n'ont même pas commencé le fossé de la Pampa du sud; les Français n'ont pas terminé l'« obstacle continu »; les Romains ne respectèrent pas non plus leur ligne inflexible, et la Numidie du midi devint « coloniale » autant que la Numidie du nord. « Tout ou rien! » c'est la loi des conquêtes.

5° Sfax, les Kerkenna. — De maint canton sec, pierreux, infécond de la France on pouvait dire avant l'invasion du phylloxera qu'il y coulait plus de vin que d'eau.

1. Ou Taparura.

Ainsi peut-on prétendre de la tunisienne Sfax[1] qu'il y a plus d'huile en ses magasins que de vivant cristal en ses oueds. Dans son sahel sans rivières, sans rus, sans fonts, même sans puits, c'est la ville des citernes; c'est aussi la ville « onctueuse », riche de la trituration des olives de dix mille clos barrés de haies plus difficiles à violer que les nôtres, même que celles où l'épine est aiguë : comment passer à travers le million d'aiguilles des cactus singulièrement laids d'où çà et là tombent en noble volute les feuilles à dur piquant du singulièrement bel aloès? Protégé des animaux, du chacal, des rôdeurs, par sa haie transperçante, le maître du petit domaine, l'homme de peu avec paix, nargue les brigands derrière les murs de son bordj, de sa « forteresse », qui est une tour carrée au milieu de l'enclos.

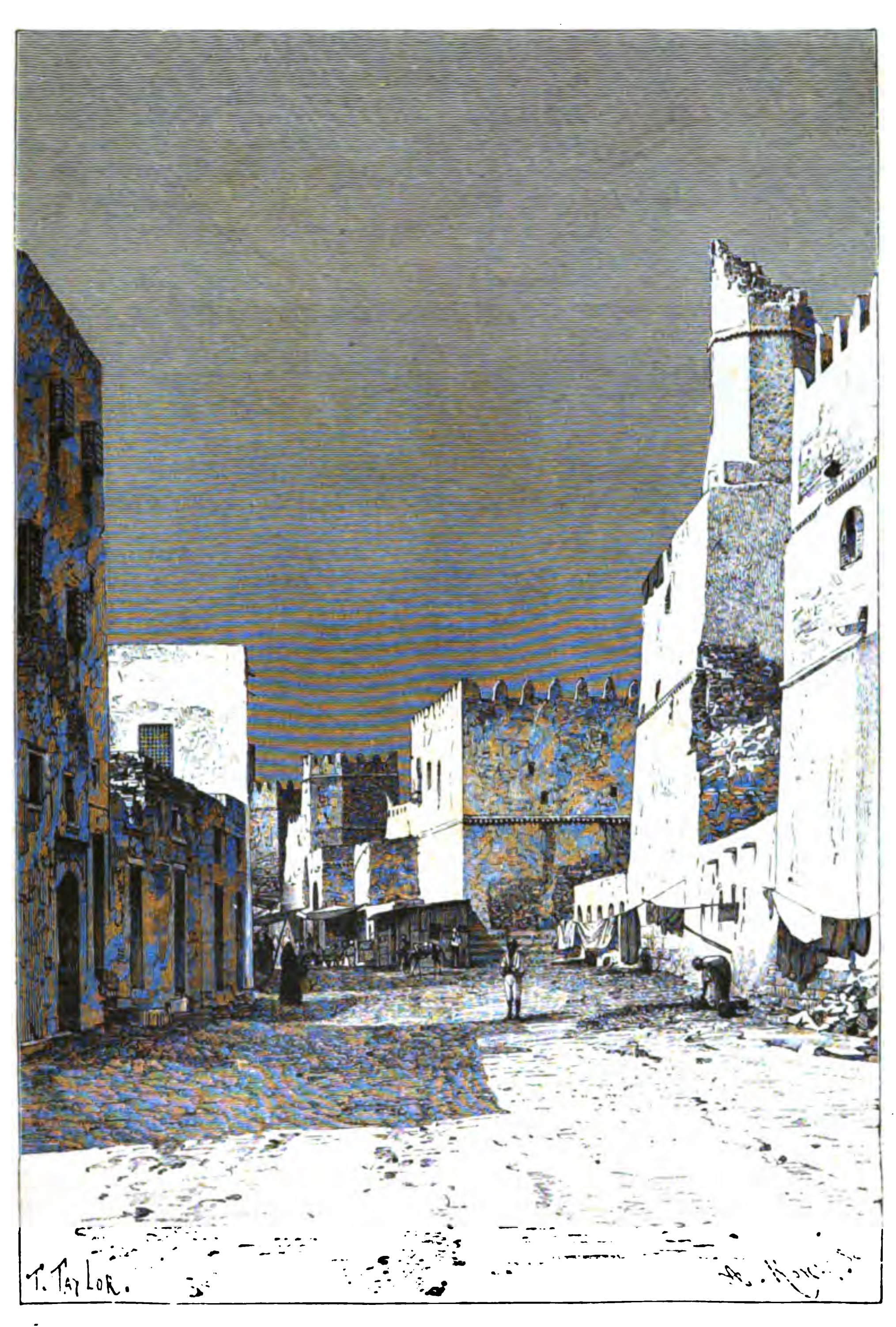
Pour envoyer ses huiles au loin sur le dos de la mer inconstante, Sfax manque de port profond; moindre ici qu'à Djerba, qu'à Gabès, la marée ne gonfle pas avec ampleur le sein de Thalassa, la sirène aux yeux verts, et les vaisseaux jettent l'ancre à plus de 3000 mètres de la ville, qui est murée, d'un mur qu'on prétend espagnol; il a tours, créneaux et maintes pierres précieuses, étant romaines, avec inscriptions, souvenirs, dédicaces, mais les constructeurs, ne s'en souciant mie, les ont encastrées au hasard dans la ceinture de Sfax ou enfoncées dans les fondations; les autres villes d'Afrique ont, par la même cause, perdu des trésors d'histoire.

L'olivier blafard n'est pas la seule richesse des jardins de Sfax, qui s'étendent durant sept kilomètres en moyenne à partir de la ville, jusqu'au Steppe, qui mérite ici purement et simplement le nom de Désert. L'amandier y fleurit, parure éclatante à la saison des fleurs, le pistachier y abonde, et aussi le figuier; plus haut que tous, ondule le palmier, mais ce n'est pas encore ici le vrai Sud, et ces dattes ne valent guère, tandis qu'on vante universellement l'huile de ces oliviers, dont un vieux de mille ans.

A 25 kilomètres au large, le flot blanchit : c'est la Petite-Kerkenna, ou Kerkenna d'occident, ou encore Gharba qui l'émeut, ilette de 17 kilomètres de long sur 7 de moyenne largeur.

A l'orient de Gharba, le détroit d'El-Kantara, ce qui veut dire du Pont, rappelle que Rome, sinon déjà Carthage, avait réuni par des piles dont toute trace n'a pas disparu l'île de l'occident à celle de

1. Ou Sfakès, la « ville des concombres » : étymologie fort douteuse.



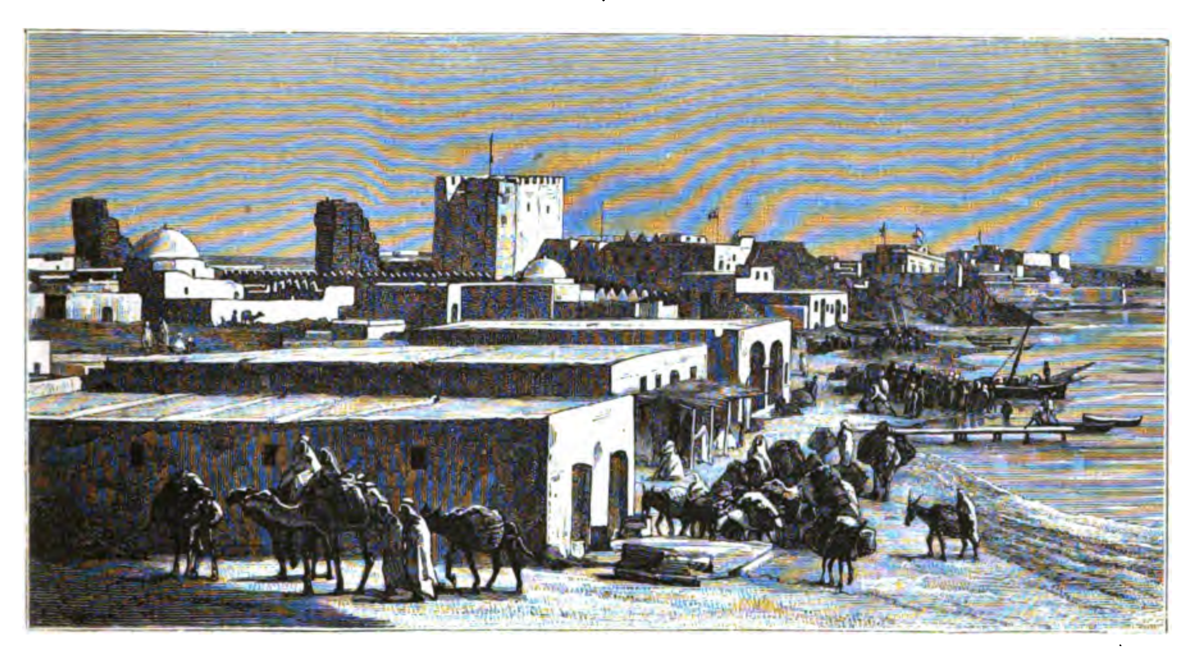
Sfax : vue prise dans la rue Leonec. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'est, la Petite-Kerkenna à la Grande-Kerkenna, Cercinnitis à Cercinna — ainsi l'ossature du nom de cet archipel est restée la même depuis la plus antique histoire.

Kerkenna Majeure, longue de 25 kilomètres, et de très variable largeur, la moyenne étant 7500 mètres, porte neuf villages, et Kerkenna Mineure un : soit en tout dix mille insulaires, ou six mille, ou seulement trois mille[1], pêcheurs, marins, paysans. L'air y est sec, comme le montrent les touffes de l'alfa; le sol sans hommes y entretient, n'étant que pierre ou sable, des oliviers, des ceps de vigne, des dattiers à dattes sans douceur. Point de fontaines, on y boit l'eau des puits.

Les îles Kerkenna et la ville de Sfax appartiennent à peine au golfe de Gabès, à la Petite-Syrte, que l'on peut regarder comme s'achevant aux brisants de l'archipel « Cercinnien » ou, si l'on veut, au Ras-Kapoudia, cap qui a derrière lui, à 45 ou 48 kilomètres en ligne droite, la Thysdrus coloniale, El-Djem du temps présent.

4° El-Djem. — El-Djem attire les admirateurs de la grandeur romaine au plus vaste des amphithéâtres isolés dans la solitude : son « Colossée »



Vue de Mahdia. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

n'a pas autour de lui des rumeurs de cité, comme à Nîmes, Arles ou Vérone; il n'y a là parmi les cactus qu'une misérable bourgade arabe bâtie presque entièrement de blocs qu'on dérobe au cirque depuis 1710, en agrandissant incessamment la blessure que lui fit alors un bey guerroyant contre des tribus.

Jusqu'à cette époque il était demeuré comme on l'avait construit, intègre en son tour de 68 arcades à trois étages; sinon que les indigènes en éraflaient de tout petits morceaux qu'ils emportaient avec eux dans leurs voyages pour se garantir de la piqûre du scorpion ou de toute autre bête à venimeuse morsure : puissance magique attribuée par la légende aux vieilles pierres de cet amphithéâtre. Maintenant encore il n'est pas de colisée aussi bien conservé que l'ellipse de grès d'El-Djem, dont 148 mètres et demi font le grand axe extérieur et 130 mètres le petit, le grand axe intérieur étant de près de 65 mètres, et le petit de plus de 52. Il avait quatre étages d'arcades; il lui en reste trois, montant à cent pieds.

Aucune inscription fastueuse, avec dix lignes d'adjectifs de gloire et tout un « cursus honorum », ne proclame quel empereur de Rome déclinante l'assit, plus immense de contours que parfait de détails, sur un relief de la plaine, par 185 mètres au-dessus des mers. Mais Gordien l'ancien ayant été salué César ici même, on suppose que cet imperator embellit de ces arènes immenses la colonie en ce

1. On est peu d'accord sur la population des villes, des outans ou districts, des tribus, des villes de Tunisie.

temps florissante où il avait reçu la pourpre. Les décréter, il le put; non les construire, puisque, vieillard de quatre-vingts ans lorsqu'on lui offrit l'empire, il ne vécut même pas les jours que lui promettait encore son âge : vaincu devant Carthage, et son fils mort, il se pendit, en l'an 238.

5° **Mahdia, Monastir, Souse.** — Au nord et nord-ouest du Ras-Kapoudia se suivent Mahdia ou Mahadia ou Mahédia, Monastir et Souse.

Mahdia peut se dire la poissonneuse, comme la Cezimbra piscosa du Camoens; ses filets dépeuplent de sardines la mer de ce rivage. Elle fut un instant italo-normande vers le milieu du douzième siècle, sous Roger de Sicile, un des « vaillants gagneurs » et conquérants de la famille des Tancrède de Hauteville; puis elle devint et demeura quelques années espagnole, Charles-Quint régnant sur les deux mondes. Entre deux golfes, ou plutôt deux évasements, elle occupe une langue de terre assez semblable à la presqu'ilette algérienne de Sidi-Ferruch. Morte autant que vivante, pleine de décombres dans une enceinte éventrée, elle dut aux Phéniciens un « cothon », c'est-à-dire un port, petit mais sûr, puisqu'on l'avait creusé entre terre avec un étroit goulot : comblé presque, on le déblaierait facilement, mais la mer au-devant manque de profondeur et l'on peut croire que ce recreusement ne rendrait pas à Mahdia les jours brillants du haut moyen âge, quand les Italiens, les Catalans, les Grecs l'appelaient Africa, résumant de la sorte en elle toute la richesse de ces classiques rivages.



Vue de Souse, prise de la mer. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Garrigues, de Tunis.

Le cap Dinas touche aux ruines de Thapsus, qui fut le lieu d'une victoire de César, le « divin » Jules, sur l'un de ses coambitieux égorgeurs de la patrie romaine; la côte y tourne au nord-ouest, et cet infléchissement marque la borne méridionale du golfe de Hammamet. Tout près, la grande lagune de Moknine, presque exactement rectangulaire, a 10 kilomètres du nord au sud, 5 à 6 de l'est à l'ouest; elle avale (en saison de pluie) un oued, mais ne le régurgite point; c'est une sebkha, un sel plus qu'une eau. Quelque peu plus loin, sur la côte, Lemta s'appela Leptis Minor ou Petite-Lepta, par opposition à Leptis Major ou Grande-Lepta, aujourd'hui Lebda, ville de la Tripolitaine où naquit Septime-Sévère, le plus illustre des Africains qui régnèrent sur l'empire de Rome.

Monastir, et par rétraction Mistir, c'est là un nom bien commun dans la chrétienté, le monasterium latin, devenu, suivant les pays, Monasterio, Mostèiro, Monastier, Moutier, Montgie, Montzie, Münster, Minster, etc. Ce nom, singulier au pays mahométan, lui vient peut-être, mais on ne saurait l'affirmer, d'un couvent quelconque, du temps que la ville était chrétienne. Avant d'être musulmane elle fut romaine; avant d'être romaine elle avait été

Amphithéâtre d'El-Djem (voy. p. 105). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

punique; et avant d'être punique elle était « libyenne », histoire commune aux cités du littoral oriental de la Tunisie. Il y aurait excès à nommer port de mer cette ville cerclée d'une enceinte à tours et créneaux; mieux vaut dire qu'elle borde la mer, mais que véritablement elle n'a point de port.

Souse était déjà bien vieille quand les Romains, destructeurs de Carthage, en firent la capitale de leur province de Byzacène. Ailleurs le coton est roi, ailleurs le blé, ailleurs le pampre, ailleurs le palmier. Ici c'est l'olivier, couvrant tout le Sahel d'une forêt divisée en une infinité de jardins secs; l'huile en découle comme de Sfax, et si celle-ci compte plus d'habitants que Souse, les Sousiens ont entassé plus de richesses que les Sfakois. Dans l'une et l'autre, inférieures en Tunisie à la seule Tunis, l'élément non arabe, les Français, les Italiens, les Maltais, les Grecs, les « cosmopolites » augmentent de jour en jour.

L'histoire de Souse ressemble en tout et pour tout à celle des autres cités de ce littoral : origine inconnue; premiers habitants ignorés; arrivée des Phéniciens qui lui creusent un cothon, port intérieur depuis longtemps effacé par le sable conquérant de la dune; domination des audacieux marchands de Carthage qui osent lutter contre Rome même; suprématie des Romains qui allongent officiellement son ancien nom d'Adrumetum ou Hadrumetum en Colonia Concordiæ Ulpiæ Trajanæ Augustæ Frugiferæ Hadrumetinæ; puis les Byzantins; ensuite les Arabes qui partent de là pour conquérir la triangulaire Sicile; et la résistance à Charles-Quint; et enfin, tout au bout de ce destin, la France qui y trouve des ruines de tout âge et des nécropoles, dans une forêt d'oliviers, devant un rudiment de port.

Aux Ponts (en arabe El-Knatir), au sud-sud-est et non loin d'Hergla, une flèche de sable sépare de la Méditerranée l'étang littoral dit Sebkha d'Halk-el-Menzel.

A cette lagune arrive, pas toujours tant s'en faut, et même pas souvent, un fleuve dont le bassin est parmi les plus vastes de l' « Ile de l'Occident ».

Il a nom l'Oued-Bagla : c'est le « fleuve » de Kairouan.

IV. LE « FLEUVE » DE KAIROUAN

1° L'Oued-Bagla. — L'Oued-Bagla draine 2 113 000 hectares, soit à peu près l'aire du bassin de la Vienne, notre belle rivière de Limousin, puis de Poitou.

2 113 000 hectares, c'est presque autant que la Medjerda, qui en égoutte 2 254 000.

Cette aire en fait pour l'instant, en ce qui concerne l'étendue de la conque, le troisième oued du Tell français, le premier étant, et de beaucoup, le Chéliff, presque équivalant en bassin à la Medjerda et à l'Oued-Bagla réunis.

Il entre dans le Steppe de Kairouan comme Oued-Zéroud et s'y continue comme Oued-Bagla, mais suivant l'usage arabe il porte d'autres noms en foule, depuis sa source jusqu'aux plaines de la ville qui est exactement sept fois moins sainte que la Mecque, car sept levers et couchers de soleil à Kairouan pèseront juste autant dans la balance du Jugement Dernier qu'un jour en entier consacré à la cité du Grand Pèlerinage.

Son plus lointain aïn jaillit des Monts Tébessiens, qui sont les bastions orientaux de l'Aurès. Né à 20 kilomètres à l'orient de Tébessa la romaine, il descend en torrent comme Oued-el-Oubira, Oued-el-Fahl, Oued-el-Hattob, Oued-Fousanna, Oued-el-Fekka, Oued-Guemouda, Oued-Djilma, etc., etc., dans une vallée-gorge encombrée de pierres parlantes et de pierres muettes signalant après seize cents, dix-huit cents, deux mille ans, la domination sept fois séculaire de la Ville Éternelle, quand Rome était moins dans Rome que dans les colonies d'Europe et d'Afrique.

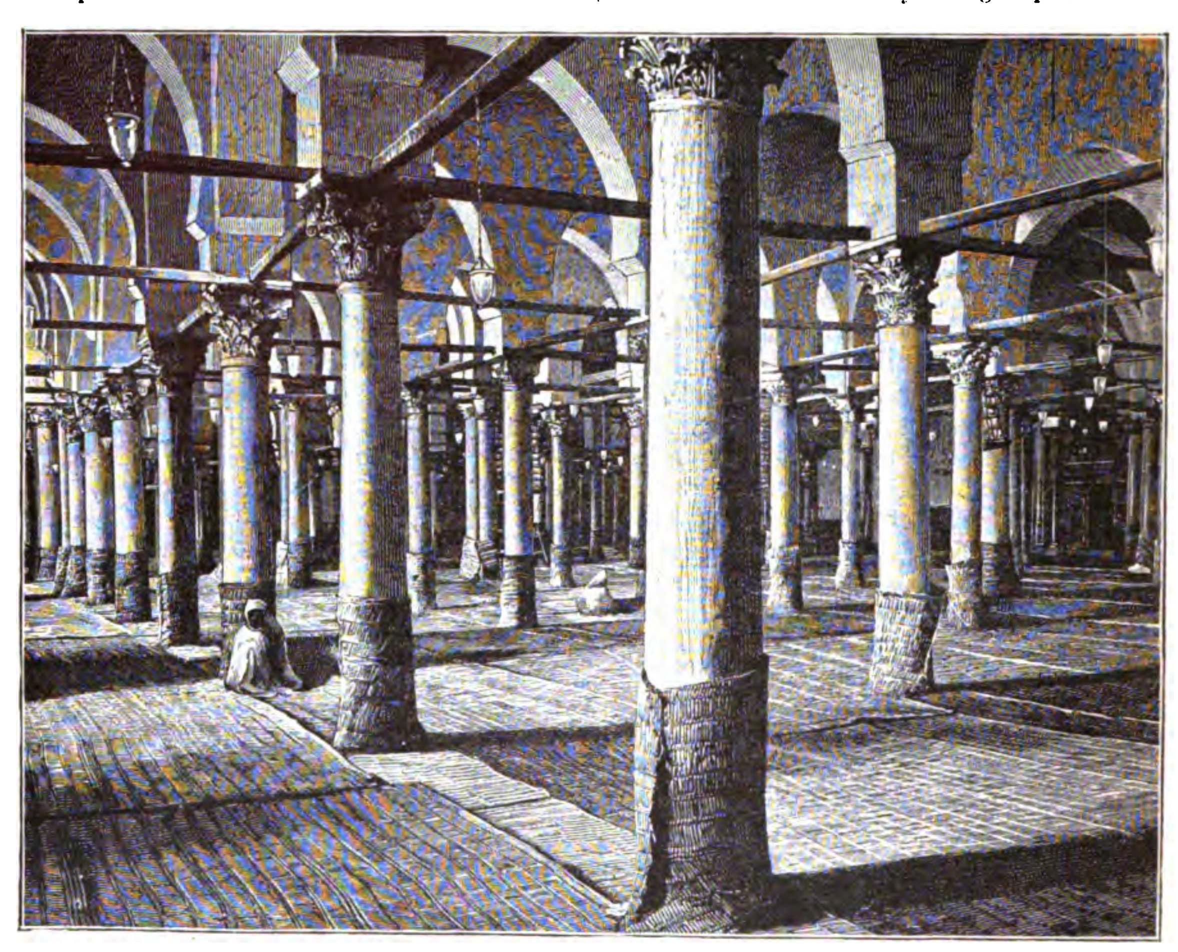
Jusqu'à cette heure, si proche de l'année de la conquête, on n'a pas encore assez rôdé parmi ces ruines, forts, tombeaux, temples, autels, aqueducs, ponts, arcs de triomphe, et surtout on a trop peu fouillé les champs funéraires. Il faudra longtemps et souvent effaroucher ici le génie de la solitude (le pays, jadis plein d'hommes, est vide à l'instant présent) pour que les pierres parlantes, plus justement les pierres écrites, nous disent quels furent les noms latins ou latinisés, ou même presque purement autochtones de ces colonies, de celles du moins dont les débris couvrent tant de sol qu'on voit qu'elles eurent le rang de ville grande ou petite au milieu des villages.

On peut toujours espérer une lecture heureuse, tant le monde romain livrait de blocs au ciseau du lapicide pour bornes milliaires, épitaphes, inscriptions, dédicaces à la déesse ou au dieu topique, à l'empereur divin, fils du divin Auguste, au proconsul d'Afrique, au gouverneur de la province, au préfet, au questeur, au tribun militaire, au légat, au centurion, au décurion, à l'édile, au flamen ou premier prêtre, à l'homme généreux, ou seulement ambitieux d'honneurs,

qui construisait, réparait ou embellissait dans la colonie.

Déjà l'on sait que l'une des plus imposantes ruines, Kasrin[1], sur un affluent de droite coulant toujours, est l'antique Cillium ou Scyllium ; et qu'à 30 kilomètres à l'orient de Kasrin (par le chemin des aigles), Sbeïtla, bien plus imposante, n'a que très peu mâché son vieux nom de Suffetula — nom accommodé à la romaine, mais il est purement phénicien, et signifie, dans cette langue dite sémitique, la ville des Suffètes ou Choftim, les duumvirs qui gouvernaient Carthage.

Ce que jusqu'à maintenant, dans la gorge d'un chaînon qui monte à 1445 mètres, le temps a respecté de Sbeïtla fait de la cité des duumvirs, en son désert, une Palmyre magnifique; le lieu,



Kairouan : intérieur de la Grande Mosquée. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Garrigues, de Tunis.

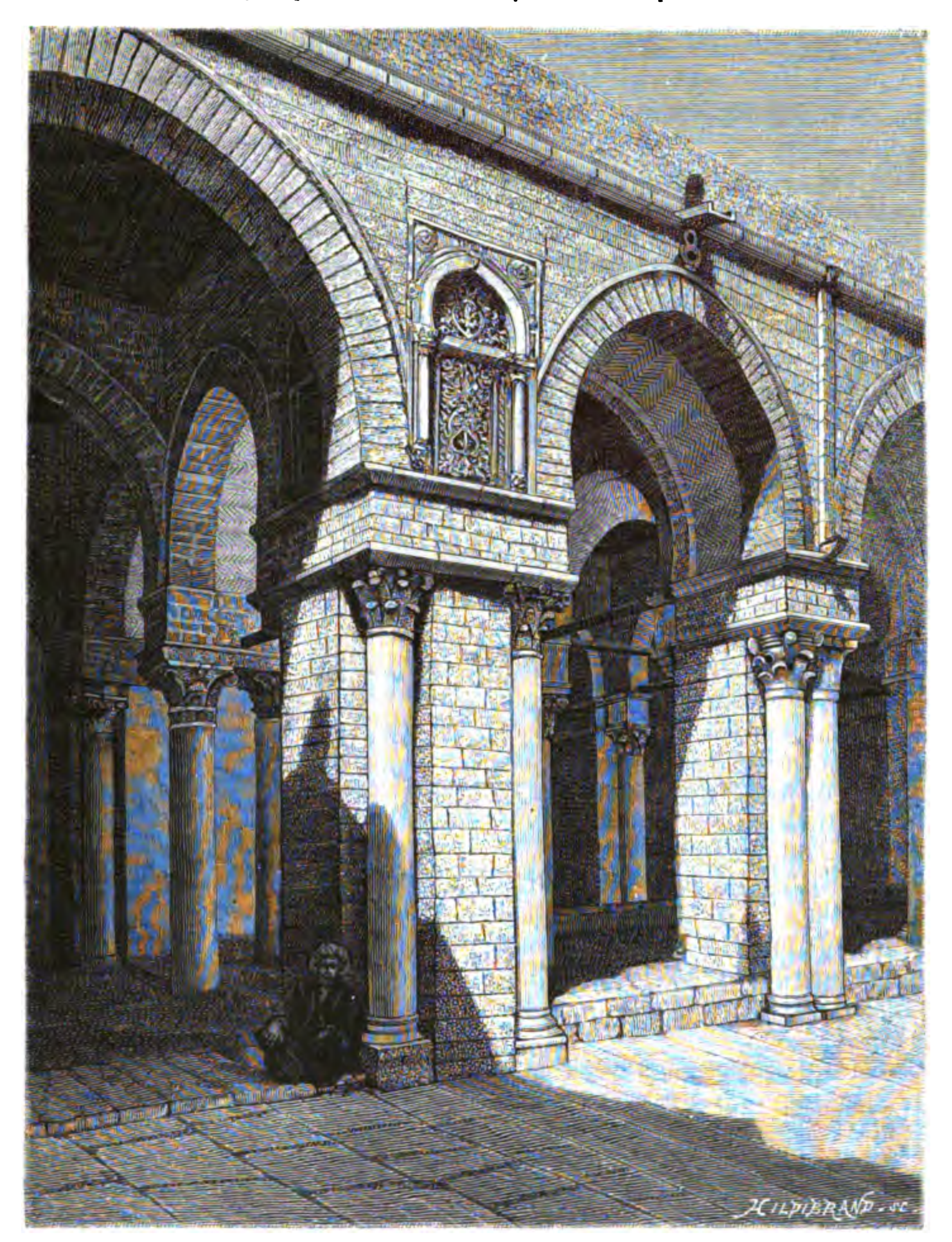
dans son isolement, est beau, et des sources puissantes dont une, la plus copieuse, épanche des eaux tièdes, lui donnent en Tunisie la gloire qu'ont en Algérie Blida, Miliana, Tlemcen, Lamoricière : toute distance à part, Suffetula pouvait autant que les fontaines du Zaghouan désaltérer la soif des Carthaginois, mais ses eaux n'entretiennent pas longtemps le ruisseau, qui filtre ou s'évapore et disparaît.

1. C'est-à-dire les Deux Châteaux : de deux mausolées, dont un seul encore subsistant.

2° **Kairouan, ville sacro-sainte.** — Le fleuve de Kairouan ne baigne pas Kairouan ; il passe entre cette ville et la sebkha de Sidi-el-Hani, à 6 kilomètres de l'une comme de l'autre.

La lagune de Sidi-el-Hani n'aurait pas de rivale en étendue dans le beylik si le Sahara tunisien ne possédait pas les immenses chotts de la dépression tantôt surmarine, tantôt sous-marine. Sa plus grande longueur approche de 40 kilomètres, ses largeurs, très variables, vont de 5500 à 16 000 ou 17 000 mètres, son plat rebord dépasse 125 kilo-

mètres, et quand elle s'enfle jusqu'à frôler toute sa rive, l'eau que la conque embrasse luit sur 50 000 hectares : alors c'est presque un Léman, moins les Alpes, moins la profondeur, moins le Rhône valaisan qui s'y endort, et le Rhône genevois qui tout à coup se réveille et s'enfuit. Ces expan-



Kairouan : portiques latéraux de la Grande Mosquée. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de H. Saladin

sions-là sont prodigieusement rares; fréquents au contraire les étés, les automnes où le lac, sec même en son centre, et réduit par endroits à un sel aveuglant, vole en sable, en poussière, sous une intolérable ardeur. Sec autant que la sebkha devient en même temps l'oued kairouanais, quoique, ou plutôt parce que 250 à 300 kilomètres au fil d'eau séparent de sa source dans les monts la plaine où surgit la ville sacrée par 74 mètres seulement d'altitude.

Cet oued mensonger; le Merg-el-Lil, qui remplit les citernes de Kairouan; d'autres torrents non moins défaillants dans la saison où plantes, bêtes

et gens soupirent après la fraîcheur et même la gélidité des eaux; la lagune de Sidi-el-Hani; diverses lagunettes, à l'orient; et, au nord-est, le Kelbia, lac-étang qui se rétrécit ou s'étire suivant la pluviosité des années — voilà quelles sont toutes les eaux de la Cité sainte, avec celles que lui apporte maintenant un aqueduc partant des fontaines du Mont Ousselet.

Et pourtant il n'y a que quelques lieues vers l'ouest jusqu'à la montagne; et cette montagne est haute de 1000 à près de 1500 mètres; elle est superbement taillée en flancs de précipices isolant les unes des autres des hamadas qui sont des causses éventrés en dessous par des cavernes où courent des ruisseaux: ces ruisseaux se débondent bien en sources dans le val, mais le ciel et la terre boivent cette onde à mesure sur les chemins de Kairouan.

Kairouan, qu'entourent des cimetières, des décombres, des faubourgs sans verdure, lève les dômes et minarets de quatre-vingts ou cent mosquées et zaouïas (voir la vue générale de Kairouan, p. 13). Parmi les églises qui font sa renommée en terre musulmane et qui sont sa richesse par l'affluence des pèlerins, l'une, la Grande Mosquée, repose, en ses dix-sept doubles nefs, sur une foule de colonnes de marbre, d'onyx, de porphyre; l'autre, la mosquée du Compagnon, a l'honneur et bonheur de posséder trois poils de la barbe du Prophète, précieusement gardés dans le sachet que portait sur son cœur ledit ami et compagnon de l'Envoyé de Dieu.

3° **Le lac Kelbia.** — Les belles et bonnes pluies poussent l'Oued-Bagla dans la lagune Kelbia, laquelle a sa rive méridionale à 18 kilomètres nord-nord-est de Kairouan.

Assez exactement rectangulaire, le lac Kelbia, dont 12 à 18 kilomètres, suivant le temps, sont la longueur, et 7 kilomètres la largeur, domine la mer de 17 à 20 mètres, suivant qu'il est peu rempli, plein ou très plein. En temps normal, autrement dit quand il a très peu d'eau, sa profondeur extrême, ses gours, ses abîmes n'ont que 3 mètres et demi; son onde est douce, à l'exception de quelques endroits saumâtres. En son beau, il égale presque le quart du lac de Genève, car alors il couvre 13000 hectares — 5000 de plus qu'en l'été très sec qui le ramène à 8000. Même dans les années les plus ardentes, il trompe moins que les autres sebkhas de plaine ou de plateau de la Tunisie et de l'Algérie; en nul temps il n'est vide, et si des vaisseaux n'y peuvent jamais naviguer, des bateaux y voguent toujours.

Des savants, des voyageurs, des grabeleurs et épilogueurs de textes, combattus par d'autres savants, admettent que l'Oued-Bagla, moins courant que jadis, est le fleuve Triton des Anciens, et que le Kelbia, diminué par les siècles, est le lac Triton, que tant de commentateurs ont cherché (et trouvé, paraît-il) dans les chotts franco-tunisiens de la « Mer intérieure ».

Quoi qu'il en soit, il arrive fort accidentellement que le Kelbia s'enfle et s'exonde. Alors une rivière s'en échappe, douze à treize fois par siècle, ce dit-on ; ou seulement toutes les quinze années, soit six à sept fois tous les cent ans.

Ladite rivière de très longue intermittence se dirige vers la lagune Halk-el-Menzel; elle y entre sous le nom d'Oued-Menfès, elle en sort pour gagner la mer au Grau des Ponts, après un cours de 300 à 350 kilomètres.

V. DU FLEUVE DE KAIROUAN A LA MEDJERDA

1° **L'Enfida.** — L'eau salée de l'Halk-el-Menzel communique au nord avec la lagune Djériba par un lit d'oued d'environ 700 mètres de long.

La lagune Djériba est fort étirée ; pour près de 30 kilomètres de bout à bout, du sud au septentrion, son ampleur de l'est à l'ouest varie de 500 à 800, à 1000, à 1500 ou 2000 mètres. Une flèche de cailloux et de sables, qui a son origine à Hergla (l'Horrea Cœlia des colons latins), la sépare seule de la Méditerranée.

Cette flèche est tantôt égale, tantôt inférieure en largeur à l'étang lui-même tel que le réduisent les soleils longtemps suivis d'autres soleils; mais les pluies longtemps suivies d'autres pluies prolongent l'étang vers l'ouest, sur le bas-fond, jusqu'à Dar-el-Bey, qui est l'un des bourgs du domaine immense de l'Enfida.

Il est plus grand, ce célèbre domaine, que telle principauté dite État souverain, mais sa célébrité ne vient pas de ses 120 000 hectares ;

Ni de sa beauté, malgré ses variétés et contrastes : ravins de montagne et plages de Méditerranée; steppes ou demi-steppes tendant vers des lacs amers; sources froides, sources tièdes ou chaudes et plaines sans fontaines qui sont des pays de la soif en même temps que du mirage; forêts de pins murmurants ou de thuyas au bois magnifique, et champagnes sans l'ombre d'un arbre, le frémisse-

ment d'une feuille; et tantôt la vue du Zaghouan, tantôt la vue des flots;

Ni de son peuple, puisqu'ont disparu les dix-sept villes contemporaines de Rome impériale, et qu'on n'y rencontre plus que des tentes et des gourbis d'Arabes, quelques villages, et Dar-el-Bey, qu'agrandissent lentement des Français, des Italiens, des Maltais;

Ni de son opulence, puisque les bois d'oliviers y sont plus clairsemés qu'au temps punique ou romain; puisque l'Enfida est sol de pâture à moutons plutôt que champ de culture, et que la vigne y naît à peine, et que le ciel est aride, et Jupiter pluvieux sourd à la prière du ruricole.

Si l'on a nommé si souvent l'Enfida, c'est que des financiers, juifs et chrétiens, se la disputèrent, à coups de subtilités de droit musulman; ils avaient derrière eux, les uns l'Angleterre, d'autres l'Italie, d'autres la France, et leur querelle amena pour sa grande part l'entrée des héritiers de la Gaule dans ce qui fut l'empire de Carthage.

La langue de terre d'Hergla, coupée à Bou-Kessera par un grau, porte la route du littoral et portera bientôt le chemin de fer de Tunis à Tripoli : ainsi l'étroit cordon de sable, isolant de la mer les étangs de l'Hérault frémit sous le passage des convois de Bordeaux à Cette et Marseille.

2° **La presqu île du cap Bon.** — A 20 kilomètres au nord-est du bout septentrional de la Djériba, la blanche Hammamet, qui donne son nom à un grand golfe très évasé, veille à la racine de la Dakhlat-el-Mahouïn, péninsule majeure de toute l'Afrique du Nord.

De cette ville à la contre-côte du golfe de Tunis devant Soliman il y a 40 kilomètres, sans aucune montagne, voire sans collines, si bien que la Dakhlat est en réalité une île élevée soudée au continent par une terre basse.

En faisant le tour de la presqu'île par le cap Bon, la distance de la plage d'Hammamet à la plage de Soliman dépasse 180 kilomètres — c'est quatre fois la largeur de l'isthme, et cela sans les petites anses, les très petites criques de la Dakhlat-el-Mahouïn.

Le périple de ce plus long « nez » de l'Afrique tellienne montre au circumnaviguant des beautés « classiques », sobres, sereines, et la première ville qu'on y rencontre, Nabeul, pourrait s'appeler exactement, comme autrefois, de son nom hellénique, Neapolis, la Ville Neuve (encore que très vieille), sans que ce nom parût étrange, car ce littoral « barbare » est tout en lumière. Il semble fait pour des frontons grecs et des arches romaines; seulement, la montagne, trop basse, ne rappelle ni la Sicile, ni le Péloponèse, ni la Hellade, ni l'Ionie; aucun géant ne peut gémir sous le poids des collines de la Dakhlat-el-Mahouïn comme Encelade le Titan sous la masse etnéenne : le plus haut de tous ses rochers ne commande à la mer que de 634 mètres, cinq fois moins que la surrection du volcan de Catane.

Après Nabeul, qui devient un Cannes ou Menton pour les dolents de poitrine, on passe devant des bouts-du-monde, des palmiers, des oliviers, de petits ports, des ouvertures d'antre, des bourgs arabes, des décombres romains, des carrières antiques ou modernes, blanches ou dorées, de loin pareilles, par leurs blocs à des ruines, par leurs parois droites à des monuments. On voit Kourba, peu déchue de son nom latin de Julia Curubis, Kélibia, jadis Clypea (c'est le mot sous une autre forme), où débarqua Regulus pour marcher sur Carthage en traversant la péninsule, comme si Diego de Vera, Hugo de Moncade, Charles-Quint, O'Reilly et les Français de 1830 avaient pris terre derrière un cap Matifou démesuré; le Ras Addar des Arabes, le promontoire de Mercure des anciens, notre cap Bon : bon par antiphrase, c'est un pilier des tempêtes, dans la lutte des vents et des flots, à l'un des grands tournants de la Méditerranée; 70 kilomètres de mer ondulent entre sa roche et celle du cap de Porto-Farina, le Ras Sidi-Ali-el-Meki, l'antique promontoire d'Apollon : — telle est la large entrée du golfe de Tunis.

De Hammamet au cap Bon, le long du golfe de Hammamet, le littoral tend au nord-est; du cap Bon à l'estran de Soliman, vers la racine de la presqu'île, il tend au sud-ouest, le long du golfe de Tunis. Ce qu'on y remarque le plus, c'est Ghar-el-Kebir ou la Grande Caverne, carrière « infinie » d'où Carthage tira sa pierre; et c'est Hammam Korbès ou Hammam Guerbous, qui a sur terre sept sources tièdes ou brûlantes, et sous mer dix ou douze autres non froides, fontaines trahies par leurs vapeurs; les Romains appelaient ces thermes Ad Calidas Aquas : c'est très exactement nos « Eaux Chaudes ».

Un peu dans l'intérieur des terres, le bourg de Soliman porta le nom grec de Mégalopolis ou Grandville; ses familles (comme celles de plusieurs autres bourgs de la presqu'île) sont issues de Maures Andalous; Soliman, qui est en plaine, avoisine des coteaux qui n'appartiennent plus à la

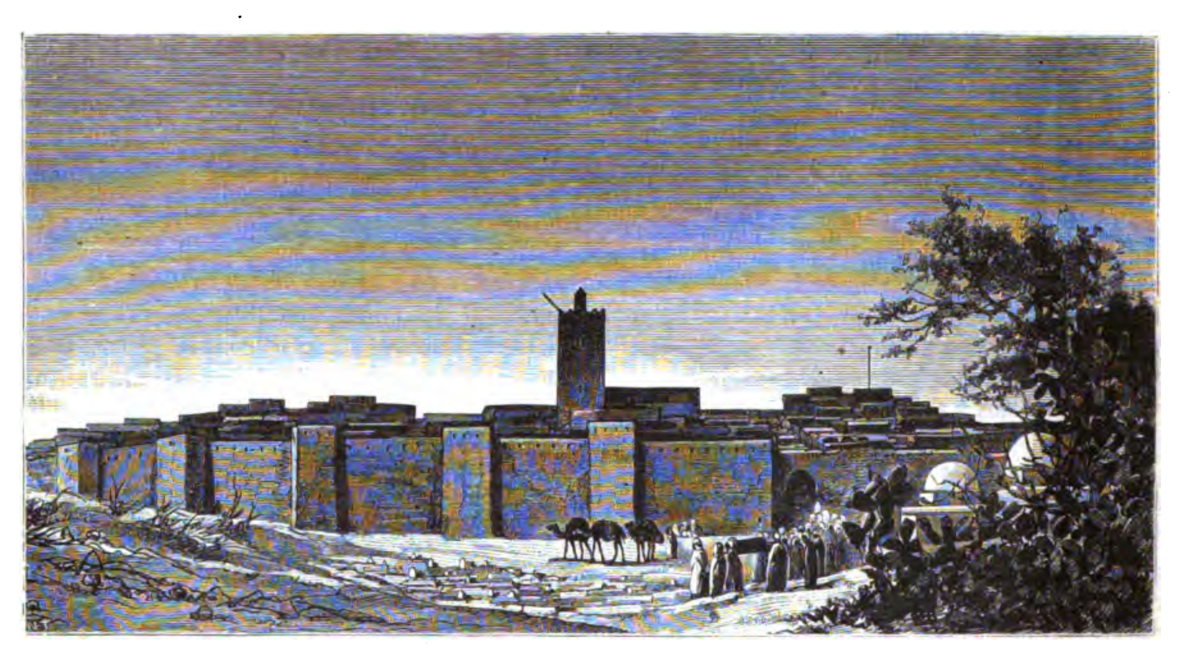
Dakhlat, mais bien au massif extrapéninsulaire des Deux-Cornes.

Hammam-Lif, bourgade où jaillissent des eaux thermales, plaque ses maisons contre cette âpre montagne; elle est donc hors de la Dakhlat-el-Mahouïn, à 15 kilomètres seulement de Tunis et à 5 de l'embouchure de l'Oued-Mélian.

3° **L'Oued-Mélian.** — L'Oued-Mélian[1], le Catada de l'ère antique, a son embouchure à Radès, tout près de la naissance d'une langue de terre qui, s'épointant du sud au nord, marche à la rencontre de la flèche de la Goulette, laquelle s'effile du nord au sud. Des eaux profondes et vivantes du golfe, ces deux flèches séparent les eaux sans profondeur, sans vie, sans courant et contre-courant, sans brassement et bruissement, du lac nauséabond de Tunis.

Le Mélian perdit sa plus belle onde en perdant, dès le temps de l'empereur Hadrien, les fonts du Djoukar et du Zaghouan, emportées vers Carthage par un aqueduc qui franchissait les gorges, les ravins, les oueds, notamment l'Oued-Mélian lui-même, par des « Ponts du Gard » dont quelques-uns avaient de la grandeur.

Quand les ingénieurs ont renouvelé de nos jours la conduite d'eau pour le service de Tunis, dite



Hammamet (voy. page 111). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

l'odorante quoiqu'elle sente mauvais, et la fleurie quoique sa campagne soit nue, ils ont consommé par barbarie pure une iniquité dont le temps n'avait pas voulu se charger encore.

Ils ont rasé au niveau de leur canal, qui est bas, le viaduc de l'Oued-Mélian, qui était haut et beau; ailleurs c'est le paysan qui a ruiné l'aqueduc en y prenant des blocs, comme à la carrière.

De son premier aïn dans le Djoukar jusqu'à son terme extrême à la Goulette, le nouveau canal a 131 kilomètres, tous branchements compris; on l'a calculé pour une moyenne d'environ 125 litres par seconde, pour un maximum de 180 à 200. 125 à 200 litres pour l'usage d'une capitale, ce ne serait pas beaucoup en France, mais c'est beaucoup en Afrique.

L'aqueduc de Tunis-Carthage doit moins de cristal fluide au Djoukar qu'aux fontaines voisines de la charmante Zaghouan, qui est, comme la Blida d'Alger, une « petite rose », une « corbeille embaumée », fraiche par ses eaux, ses bosquets et un peu son altitude de 200 à 230 mètres; elle est digne des mots gracieux qu'on prodigue à Tunis et dont Tunis est indigne.

Le nom de sa montagne, qui est le grand trait du panorama de Tunis, et son nom propre, Zaghouan, ne devinrent pas seulement celui de la province de Zeugitane, qui répond à notre Tunisie

1. Ou Oued-Miliana.

du Nord; en réalité, le même radical, autrement détourné, se retrouve dans le terme de Byzacène, qui désignait la Tunisie du Sud; et il est impossible de ne pas identifier Byzacène et Zeugitane avec Amazigh, nom des Berbères marocains, avec Zouagha et Zouaoua, noms de tribus algériennes : au fond, il y a là un seul et même ethnique des Libyens, des Numides, des Berbères, accommodé soit à la grecque, soit à la latine, soit à l'arabe.

L'Oued-Mélian naît au mont Bargou (1280 mètres), petit château d'eau dont les ruisseaux se divisent entre le fleuve Medjerda, le golfe de Tunis et la plaine des lacs salés de Kairouan. Ainsi que tout oued tunisien, il va de ruine romaine à ruine ro



Porte romaine à Zaghouan. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

maine, dont beaucoup d'indistinctes par l'écroulement spontané de leurs murs, ou parce que les bâtisseurs y puisent à pleines mains comme à la source de leurs bâtisses et qu'ils maçonnent le débris précieux avec le débris sans forme et sans nom; pour eux la pierre est la pierre, qu'elle soit fruste ou taillée, vile ou noble, moellon barbare ou bloc votif, dalle tumulaire, épaule de déesse, profil d'un dieu magnanime.

Ce fleuve écoule un bassin de 244 000 hectares; l'Oued-Bagha, la Medjerda en drainent neuf ou dix fois plus.

4° **Tunis.** — Sans la bande sablonneuse de Radès qui pousse à l'est, vers le golfe, les crues du Mélian au moment même où cet oued va pénétrer dans la Bahira de Tunis, cette « Petite Mer » n'existerait plus.

Si le fleuve Mélian ne prouve point sa puissance plastique, comme le fait plus au nord le fleuve Bagradas, par un déploiement d'alluvions en éventail, s'il n'efface pas petit à petit la mer, s'il n'a pas fait des sables littoraux d'Hammam-Lif une dune dans l'intérieur, c'est qu'il ne vient pas, ainsi que le Bagradas, de djébels bien plus éloignés de

Tunis que Rome l'est de la montagne où le Tibre descend des rochers pinifères; c'est qu'il ne coule pas toute l'année; c'est que, dans le golfe droit ouvert au septentrion, sans aucun abri de cap, la vague orageuse disperse au loin ses alluvions quand le vent du nord gémit en sifflements et sanglots.

Tel quel, l'Oued-Mélian aurait bien eu, le temps aidant, la force de combler un lac que les seules immondices de Tunis ont pu vastement diminuer au pourtour et réduire à des abîmes « suprêmes » de cinq pieds[1].

Ainsi Tunis a devant elle une fausse mer, qui communique avec la vraie par le chenal de la Goulette, lequel est l'approfondissement et la régularisation d'un grau. Derrière elle s'étend un faux lac, l'El-Seldjoum, palus supérieur de 6 mètres au niveau de la Bahira et dont une coupure d'isthme viderait sans peine la conque allongée, de nulle profondeur, vaste de 2400 hectares au plus lorsque les longues pluies la distendent en eau saumâtre jusqu'à toucher ses extrêmes rives; en été, elle se recontracte, elle se réduit à son sel, à ses fanges dures, à ses flaques suramères.

Belle ville pourtant sur sa colline, et dans sa plaine jusqu'aux lacs infects, avec un admirable recul d'horizon, djébels de la Dakhlat-el-Mahouïn, Mont des Deux Cornes, Rsas ou Mont du Plomb, Zaghouan souverain, collines d'outre-Medjerda et de Bizerte, et vers le nord-est, la mer à nos yeux finis infinie.

Solitaire au dehors, dans des champs poudreux, jaunes, presque veufs d'arbres, voire d'oliviers courbés au vent du nord qui souffle souvent comme un clairon de réveil sur la langueur « méridionale » de Tunis : car ici les heures d'avant et d'après-midi, celles qui ne sont pas tout à fait le matin, tout à fait le soir, descendent sur l'homme en torpeur, même en inconscience, et le sommeil des Tunisiens est un fils du soleil presque autant que des étoiles.

Mais au dedans elle est fraîche, ombragée, gaie, vivante en ses rues et ruelles étroites, en ses carrefours, ses culs-de-sac, ses souks[2] voûtés, étalages des marchands; et gracieuse en son architecture. « Tounès » est encore mauresque avant de devenir française, semblable alors à un Marseille ayant sa « Marine » pour Cannebière, et au bout de cette Marine pas de port : mais on en creuse un pour sauver de l'anémie une ville de trois mille ans et plus, antérieure peut-être à Carthage.

Sans port, près de Carthage qui peut revivre, et non loin de Bizerte qui est capable d'autant d'avenir que n'importe quelle cité marine de la Méditerranée, Tunis n'a d'autres promesses que celles du présent.

Égale, sinon supérieure en hommes à Alger, elle ne peint pas ainsi qu'El-Djézaïr l'image renversée de sa blancheur dans le flot même de la mer et, rejetée tout à l'est de l'Afrique française, elle n'en deviendra jamais le centre, le cœur, le lieu d'agitation, d'expansion, d'incandescence et de vie.

Ce lieu central, c'est Alger; et, le Maroc annexé, ce serait Oran, ou Tlemcen, celle-ci trop haut située pour devenir jamais une grande capitale; tandis que Tunis restera toujours excentrique, même si l'acquisition de la Tripolitaine avançait nos frontières de 17 degrés vers l'orient. C'est que les 105 millions d'hectares du vilayet de Tripoli ne sont qu'une apparence et que, huit à neuf fois grande comme la Tunisie, la Tripolitaine vaut à peine autant que la seule vallée du fleuve de la Medjerda.

Le passé ne garantit pas l'avenir : de ce que Carthage balança Rome et joua le destin du monde avec la ville des Sept Collines, il ne s'ensuit pas que Tunis, substituée à cette Carthage, sa proche voisine, doive dominer aussi la mer Méditerranée. Reine, après que fut tombée la Carthage latine, sous les dynasties des Arlabites, des Hafsides, des Hassénides, elle ne régnera jamais dans l'empire africain français.

VI. LA MEDJERDA

1° Ancien golfe de Carthage et d'Utique. — Quand Carthage vivait sur ses collines, auparavant île de la mer; lorsque son enceinte de 28 kilomètres ne pouvait suffire aux temples des dieux phéniciens, aux palais des marchands, aux magasins sans fin, là où nous ne voyons plus que des vergers, des gourbis, des citernes, des affleurements de murs, des nécropoles, des trous, des monticules qui peut-être cachent des secrets; quand des flottes, des armées en sortaient, bénies par le prêtre, pour voguer vers l'Espagne, la Sicile, l'Italie, pour marcher contre le Numide, le Romain, les Mercenaires, alors les Carthaginois des faubourgs septentrionaux voyaient au nord-ouest les restes d'un golfe qui n'existe plus — ou du moins il n'a laissé de lui que les 2400 hectares de la Sebkha-er-Rouan,

1. Au plus creux, la Bahira de Tunis n'a guère plus de $1^{m},70$.
2. Marchés

au pied même du massif de 141 mètres qui fut l'assise de Kiryath-Hadéchat.

Ce golfe continuait jusqu'à la colline d'Utique, sœur aînée, puis jalouse ennemie de Carthage, le grand rentrant de mer réduit maintenant au golfe de Tunis.

C'est la Medjerda qui l'a comblé (l'œuvre n'est pas tout à fait achevée encore), à l'abri d'un relief de collines qui brise le vent du nord entre le lac de Bizerte à l'occident et le promontoire d'Apollon à l'orient.

2° Makarath, Bagradas, Medjerda. — Makarath, comme disait le Punique; Bagradas ou Bagrada, comme disait le Romain; Medjerda, comme disent l'Arabe et le Français — au fond le nom de ce fleuve n'a pas varié. Sauf adoucissement ou endurcissement des consonnes qui sont l'élément osseux, tenace, essentiel des mots, sauf départs ou arrivées des voyelles qui en sont l'élément fluide et la quantité « négligeable », la plupart des rivières du vieux monde s'appellent exactement comme autrefois.

L'Espagnol devant son rio, le Portugais devant sa ribeira, l'Italien devant son fiume ou son fiumicello, le Français devant son ruisseau, son rivulet, son ru, son riot, son riou, son fleuve, l'Anglais devant sa river ou sa creek, l'Allemand devant son bach ou son fluss, le Scandinave devant son elf, le Russe devant sa riéka, tous, nous croyons donner à nos courants d'eau des noms néo-latins ou germains ou slaves, et le plus souvent nous balbutions du celte, de l'antécelte, ou quelque idiome né plus près de l'aurore des hommes et depuis très longtemps englouti dans la nuit.

Quand la Medjerda se nommait Bagradas, l'armée romaine lutta sur sa rive ou dans le val d'un de ses affluents contre un serpent gigantesque.

On a nié ce python de 120 pieds de longueur dont les anneaux pouvaient enrouler, puis étouffer une cohorte.

Certes, ce monstre rampant, glissant, sifflant, et de bouche baveuse, n'eut jamais 40 mètres de la tête à la queue, et il semble digne des fanges tièdes, des lianes emmêlées, des forêts colossales d'un climat chaud-humide plus puissant que celui de la Tunisie.

Mais le Tell n'a-t-il pas eu des éléphants? Et le Sahara, jadis plus mouillé, n'avait-il pas des crocodiles? Même il en possède encore quelques-uns, de très petite taille, il semble, parce que les saharas ou demi-saharas de leur résidence leur mesurent chichement la proie qui vient boire aux tarissantes lagunes. Des pythons laissent aussi leur sillon luisant dans la vase, près des chotts, sur le plus que soleilleux sentier de Gabès à Biskara, mais ce sont à peine des serpenteaux, comparés au long dragon qui provoqua ou ne provoqua pas les Romains de la première guerre punique.

La Medjerda, longée presque dès sa source par le chemin de fer d'Alger à Tunis, n'est point une onde pure. Le poète qui disait à son œuvre : « Suis de loin l'*Enéide*, adore la trace de ses pas », Silius Italicus, nous la montre sinueuse, indolente et jaune : « Le Bagrada turbide va d'un pied lent, sillon dans le sable aride; nul fleuve libyen n'épanche autant son onde limoneuse, aucun n'est plus sinueux et stagnant dans les larges campagnes[1] ».

C'est bien de la sorte qu'elle se déroule en anneaux tantôt calmes, arrondis, tantôt convulsifs, tout le long de sa vallée de Tunisie, l'une des plus amples du Tell, des plus fécondes aussi, là où sur ses deux bords et sur les oueds latéraux, dans ce qui fut le jardin de Carthage, on ne compte pas les ruines qu'a laissées l'égorgeuse des Carthaginois, Rome altière.

Ce ne sont qu'aqueducs, citernes, que temples, cirques, arcs de triomphe, thermes, voies de tombeaux, toute une civilisation brillante envahie de plus en plus par les figuiers de Barbarie, les buissons, les broussailles.

De beaucoup de ces villes on ne sait même plus le nom, et de plusieurs dont on a retrouvé le nom il ne reste rien, ou seulement des décombres entre les oliviers, dans les maquis, dans les champs d'orge et de blé.

Mais si la Medjerda tunisienne est lente et lourde, la Medjerda constantinoise, pendant les 100 kilomètres du cours supérieur, est au contraire un rapide torrent serré dans des gorges.

3° De la source du fleuve à la fin des étroits. — Des monts de 1000 à 1200 mètres lui donnent l'être, monts bocagers où la craie domine, où les aïoun, fils des longues cavernes, continuent des ruisseaux garantis du soleil : ses fontaines supérieures ne défaillent jamais entièrement.

De la plus reculée de toutes ses sources jusqu'à

1. Turbidus arentes lento pede sulcat arenas
Bagrada, non ullo libycis in finibus amne
Victus limosas extendere latius undas
Et stagnante vado patulos involvere campos.

la Méditerranée bônoise, l'oiseau de grand vol ne plane que pendant 72 ou 75 kilomètres; de Ghardimaou à la Calle à peine s'il y en a 50 par-dessus le djébel des Kroumirs, et moins encore en aval; mais la montagne de sa rive gauche, pareille au Dahra de la rive droite du Chéliff, s'obstine à ne lui ouvrir aucune issue vers la mer voisine. Il faut donc que le Bagradas descende de courbe en courbe vers l'orient, comme le Chinalaph vers l'occident, en un val torride presque sevré des pluies par la sierra — à vrai dire, il tombe plus d'eau sur la conque de la Medjerda que sur celle du fleuve pulvérulent d'Orléansville.

A peine ruisseau elle coule devant Khamissa, la Thuburs Numidarum, ruine à 940 mètres d'altitude. Muraille d'entour, arc triomphal, palais, thermes, théâtre, forum, ce qui tient ferme, ce qui branle, ce qui est tombé, tout cela est romain, mais le déterminant, Numidarum, rappelle les « Berbères » du temps latin, et Thuburs ou Thubursicum ou encore Thibirsicum, semble sortir d'un radical punique. Une bourgade française ne tardera guère à mettre ici la vie au milieu de la mort dans un vallon non chiche en eau.

Ainsi va la toujours plus vieille et toujours jeune Atlantide, de noms en noms, de races en races, de passés en avenirs.

Ce Thuburs n'est pas le seul sur le territoire du « Makarath » : en Tunisie, sur une colline de 420 mètres, au-dessus d'un tributaire de droite du fleuve, en un pays sylvestre, Thubursicum Bure, devenu, ou plutôt demeuré Teboursouk, montre encore les débris d'un municipe romain, jadis ruines et maintenant décombres qui, de la forme, passent à l'informe.

Une seconde branche du fleuve naissant, bien moindre que celle de Khamissa, procède des monts de Mdaourouch, bourg indigène dont le nom rappelle de très près la ville romaine qui brillait ici, par 935 mètres, dans une admirable région : Madaure, patrie d'Apulée.

Une autre cité latine, où saint Augustin vit le jour, c'était Tagaste, non sur la Medjerda même ou tout près, mais à 4 kilomètres de la rive gauche, sur la montagne, à 700 mètres d'altitude. Le nom ancien a disparu, la ville, renée sous les Français après une très longue mort, prospère autant que n'importe quelle autre en Afrique française. On la nomme Souk-Ahras [1]. Petite encore, elle a bon espoir de croître, la contrée d'alentour étant de tous points complète, avec abondance et salubrité des eaux, excellence du climat, fécondité des terres, fraîcheur des pâturages, amplitude des forêts, profusion de chênes-lièges, santé des troupeaux de moutons et de bœufs, vins de jeune renommée dans un vignoble conquérant la broussaille à la pente des coteaux ardus. Les Français, Francs-Comtois, Savoisiens, Gascons, Corses, Provençaux, s'y mêlent aux Napolitains, aux Siciliens, aux Sardes, aux Romains, en familles de complexion vigoureuse. C'est une des portes par où les Algériens français ou francisés commencent à descendre dans la Tunisie intérieure; la seconde porte, c'est le Kef, au-dessus du plateau numide; la troisième, c'est Tébessa, tout au bout de la haute plaine, au pied de l'Aurès à l'origine de la descente vers Kairouan, Gafsa, Gabès.

1. On écrit aussi : Souk-Ahrras, Souk-Harras.

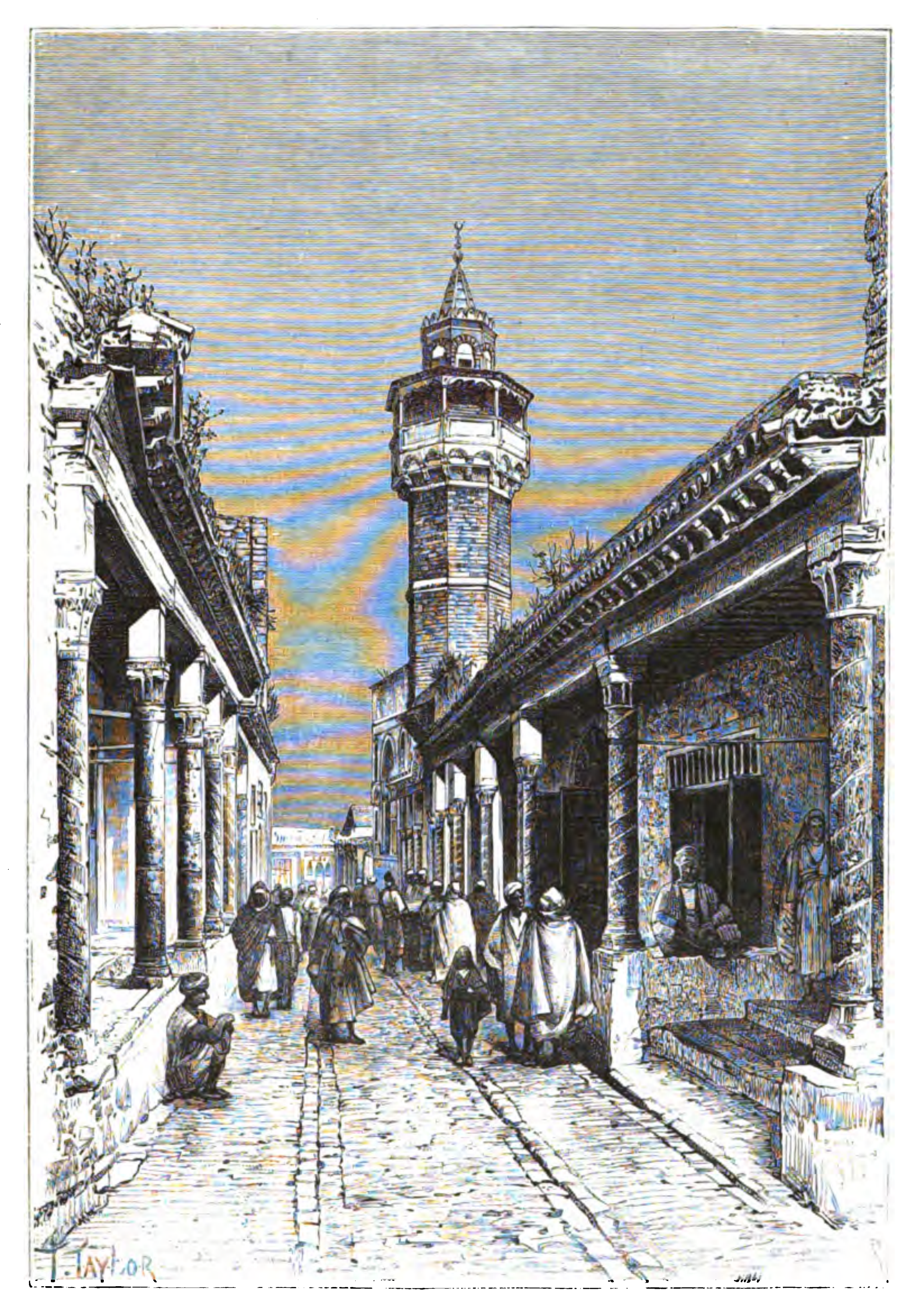
Du pied des monts souk-ahrasiens à l'épanouissement subit de Ghardimaou, la Medjerda se tord pendant une soixantaine de kilomètres dans des étroits dignes de louange, entre des monts aussi forestiers que le comporte le Tell français — gorges par endroits si belles qu'on rêverait volontiers d'y vivre (et encore plus dans maint admirable vallon), mais pour l'instant on peut surtout craindre d'y mourir.

Le souffle de la vivifiante mer n'y pénètre point assez, la haute montagne de gauche l'arrête, l'air y est inagité, lourd, torpide, embrasé de soleil; le fleuve s'extravase à chaque crue partout où ses deux rives ne lui font pas une infranchissable prison, et la pourvoyeuse des hôpitaux, la fièvre, règne en ces lieux idylliques.

La route de Souk-Ahras à Tunis y franchit vingt-sept fois la Medjerda, sans ponts jusqu'à ce jour : la voiture descend, à la casse-essieux; elle traverse l'oued sur un perré plus qu'inégal caché par l'eau sans transparence, puis, d'un coup de rein, les chevaux s'élancent au galop sur la berge opposée.

A 75 kilomètres de sa source en ligne droite, à plus de 100 le long de l'eau — car la Medjerda de montagne est fort tortueuse — les hauts talus de l'une et l'autre rive s'écartent brusquement, et le fleuve, qui déjà ne coule plus qu'à 200 mètres au-dessus des mers, pénètre dans ce qui fut le premier de ses grands lacs, dans ce qui est la première de ses grandes plaines, dans le bassin de Ghardimaou comblé par l'amenuisement des monts numides, chaque goutte de pluie abaissant l'amont pour exhausser l'aval.

4° **La Medjerda des plaines.** — La conque de Ghardimaou dépasse en longueur 20 kilomètres;



Tunis (voy. p. 113-114) : une rue, près des souks, à l'ouest de la ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

sa largeur va de 5 ou 6 à 8. Aucune cité française n'y fleurit encore, ou même n'y sort en ce moment de terre, parce que jusqu'à maintenant la Tunisie ne se colonise point. Grâce aux incohérences du protectorat, elle s'exploite seulement.

Nue est la plaine, absolument nue, et presque vide. Chemtou, carrière de marbres aux couleurs vives, verts, jaunes ou jaunâtres, rouges ou roses, commémore de quelques ruines la Simittu fondée, ou, pour dire mieux, augmentée et ornée par la ville qui, « seule, a reçu les vaincus dans son sein; qui, mère plutôt que reine, a fait des hommes un même peuple sous un même nom; ceux qu'elle a domptés, elle les a nommés concitoyens et se les est noués de loin par les nœuds de l'amour filial[1] ».

De la plaine de Ghardimaou, le très court étroit de Sidi-Meskhine transmet l'oued limoneux, entre berges de terre incessamment rongées, à la plaine singulièrement plus ample connue sous le nom de Dakhlat[2].

La Dakhlat ou plan de Souk-el-Arba, Beauce de 75 000 hectares encastrée de montagnes — la Beauce ne l'étant même pas de collines, — pourrait aussi nourrir de ses blés une capitale, et, l'irrigation étant facile, on en devrait faire un jardin, dans un sol profond, généreux, plastique. Une ville romaine de par ici, Bulla Regia[3], n'avait pas bâti son arc de triomphe, ses murs de défense, son théâtre, ses bains chauds, ses maisons et les villas de sa banlieue dans la plaine même; de son mamelon, dernier effort des Monts de Kroumirie à l'orée du val, elle voyait dans la Dakhlat autant d'épis qu'aujourd'hui, beaucoup plus d'oliviers, et des cités, des villages, des fermes, des pressoirs, tandis qu'à l'heure présente il n'y a qu'embryons de bourgades, gourbis et masures; plus, des hameaux arabes cachés, selon la saison, derrière les raquettes vertes ou les fleurs rouges du cactus à figues comestibles; un Boufarik manque à cette Métidja tout autant qu'à celle de Ghardimaou-Chemtou. L'autre grande cité coloniale voisine s'élevait en amphithéâtre à 12 000 mètres environ de la rive gauche de la Medjerda, au-dessus d'un vallon latéral : de Vacca ou Vaga ou Baga, nom antique, à Béja, nom moderne, le changement n'est qu'apparent.

1. Hæc est in gremium victos quæ sola recepit
Humanumque genus communi nomine fovit,
Matris, non dominæ, ritu, civesque vocavit
Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit
(Claudien.)

2. Il paraît que ce mot arabe signifie : Entrée des Gorges.

3. Aujourd'hui Hammam Derradji, à 8 kilomètres de Souk-el-Arba, vers le N.-N.-O., tout au bord de la plaine de la rive gauche du fleuve.

5° L'Oued-Mellègue, Tébessa, le Kef. — Oued-Mellègue, Oued-Tessa, Oued-Ghezala, rejoignent la Medjerda dans cette expansion majeure de sa vallée; le fleuve en sort donc plus puissant en crue qu'il n'y entre; de l'étiage il ne faut rien dire, il est assez misérable.

Ni le Tessa ni le Ghezala n'ont de grandeur. Le Tessa (125 kilomètres) ressembla durant l'ère coloniale à une avenue sinueuse que bordaient, chacune sur sa colline ou dans sa plaine, des bourgades romaines plus parées de monuments qu'aujourd'hui nos villes : telle Assura ou Assuræ, Oppidum Azuritanum, aujourd'hui Zenfour ou Zanfour. Né au pied des hamadas, sur des revers de déchirement, il va de kheneg en kheneg, soit d'étroit en étroit, à travers des bassins plats, très fertiles, appelés blad ou bled (pays, terre) ou bahirt (petite mer et, par extension, plaine). Le très court Ghezala, venant des ravins de la Kroumirie, roule des ondes pures, et les plus secs étés ne l'abolissent pas, eux qui peuvent au contraire abolir le Mellègue, qui est fort long.

Le Mellègue a bien 280 kilomètres, contre les 160 de la Medjerda quand ils se rencontrent en aval de Souk-el-Arba, en amont de Ben-Bechir; et il y a encore plus d'inégalité, à l'avantage du Mellègue, entre les aires drainées qu'entre les chemins parcourus.

Très grande est pourtant la supériorité de la Medjerda, qui ne défaille jamais, alors que le Mellègue défaille souvent : celui-ci, séparé de la Méditerranée par plus de djébels, est un oued de Steppe, errant sous le soleil qui l'appauvrit, dans un plateau dont l'alfa dénonce la sécheresse; celle-là est rivière de Tell, et d'un Tell très abreuvé de pluie en amont de l'entrée dans les plaines.

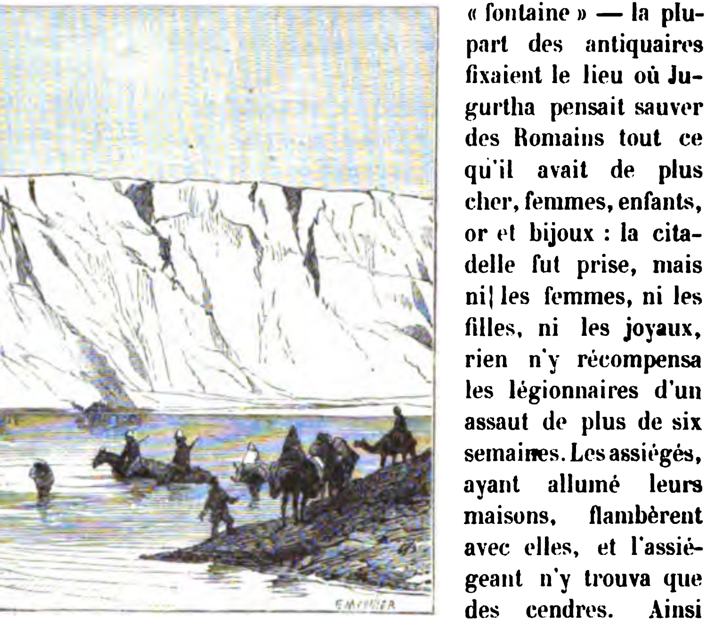
Mellègue veut-il dire : confluent, de ce que l'oued se forme de la rencontre de deux oueds moindres, au bas d'un mont de 1125 mètres qui est l'un de ces témoins isolés laissés par le déchiquètement de l'ancienne montagne sur le haut plateau des Numides? Ou ce nom signifie-t-il la Salée, à bon droit, cette onde rare étant amère?

Des deux oueds dont il tire l'être, l'un, la Meskiana, part de l'Aurès, où ses sources avoisinent celles de l'Oued-el-Arab, torrent du Sahara biskarien que sa pente jette vers la lagune Melrir (mais il ne l'atteint presque jamais). Meskiana, c'est-à-

dire la Pauvre[1], et, en effet, née dans l'indigence malgré la hauteur du djébel, la Meskiana finit dans la pauvreté malgré 100 kilomètres de tours et détours.

L'autre, l'Oued-Chabro ou Chabrou, reçoit plus d'eau vivante. Issu des monts tébessiens, il commence par une des meilleures fontaines de notre Afrique, Aïn-Chabro, dont l'expansion dépasse 200 litres par seconde; il boit des sources comme celle d'Youks ou d'Okkous, qui sont longtemps des torrents nocturnes dans la fraîcheur des antres de la craie aurasienne avant de monter à la chaleur, à la lumière, par quelque « doux » intarissable; il absorbe ce que n'a pas consommé l'irrigation des jardins de Tébessa la romaine, « où la monnaie de Rome impériale avait cours en 1842, lors de l'entrée des Français ».

Cette ville à 1088 mètres d'altitude, bâtie au pied de l'Osmor, qui est un bastion du massif des Némencha, conserve maint monument de l'époque où l'une des grandes routes du monde latin l'unissait, de ville joyeuse en ville joyeuse, à Carthage sortie de sa ruine et devenue la seconde cité du domaine latinophone de l'empire. En ce temps Tébessa, où respiraient, croit-on, 40 000 hommes, se nommait Théveste. Elle s'abreuve par le moyen du même aqueduc au même aïn que sous les empereurs togés de pourpre; son arc de triomphe est toujours « quadrifrons », et l'on y entre ou l'on en sort par les quatre côtés, au lieu de deux seulement. Son enceinte de 7 mètres de hauteur n'a pas fléchi, qui reste intacte, avec ses treize tours carrées; à proprement dire, ce mur n'est pas romain, mais byzantin, et fait de pierres tirées par un général grec des décombres de la ville latine qui, fondée au Ier siècle et très prospère au IIIe, notamment sous l'empereur Sévère, avait été jetée à bas par les Vandales.



Traversée de la Medjerda entre Ghardimaou et Sidi-Meskhino (voy. p. 119).
Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

Au nord-est de cette ville, Haïdra et Thala, cette dernière à 60 kilomètres, l'autre à 40, sont parmi les lieux numides ou puniques, puis romains, où cent générations dorment, à jamais soulagées de la lourdeur des jours.

Les 200 hectares de ruines et débris d'Haïdra sont l'effondrement et la dispersion d'Ammædara ou Admedera.

A Thala — c'est là un nom purement berbère, que traduit le mot « fontaine » — la plupart des antiquaires fixaient le lieu où Jugurtha pensait sauver des Romains tout ce qu'il avait de plus cher, femmes, enfants, or et bijoux : la citadelle fut prise, mais ni les femmes, ni les filles, ni les joyaux, rien n'y récompensa les légionnaires d'un assaut de plus de six semaines. Les assiégés, ayant allumé leurs maisons, flambèrent avec elles, et l'assiégeant n'y trouva que des cendres. Ainsi avaient fait Sagonte et Numance.

Or il paraîtrait, maintenant, que Thala n'est point cette redoute héroïque. Ce serait, non pas dans le haut pays, entre les bois, près des aïoun, mais tout au contraire dans les bas steppes, dans la région du dattier, de l'olivier, du gommier, entre la ville de Gafsa, les palmeraies des chotts et la mer, que l'usurpateur numide avait cru mettre à l'abri son trésor.

Nouvelle preuve, entre mille, de la vanité des batailles acharnées que se livrent les archéologues autour de quelque texte indigent, jusqu'à ce qu'une pierre ait enfin parlé.

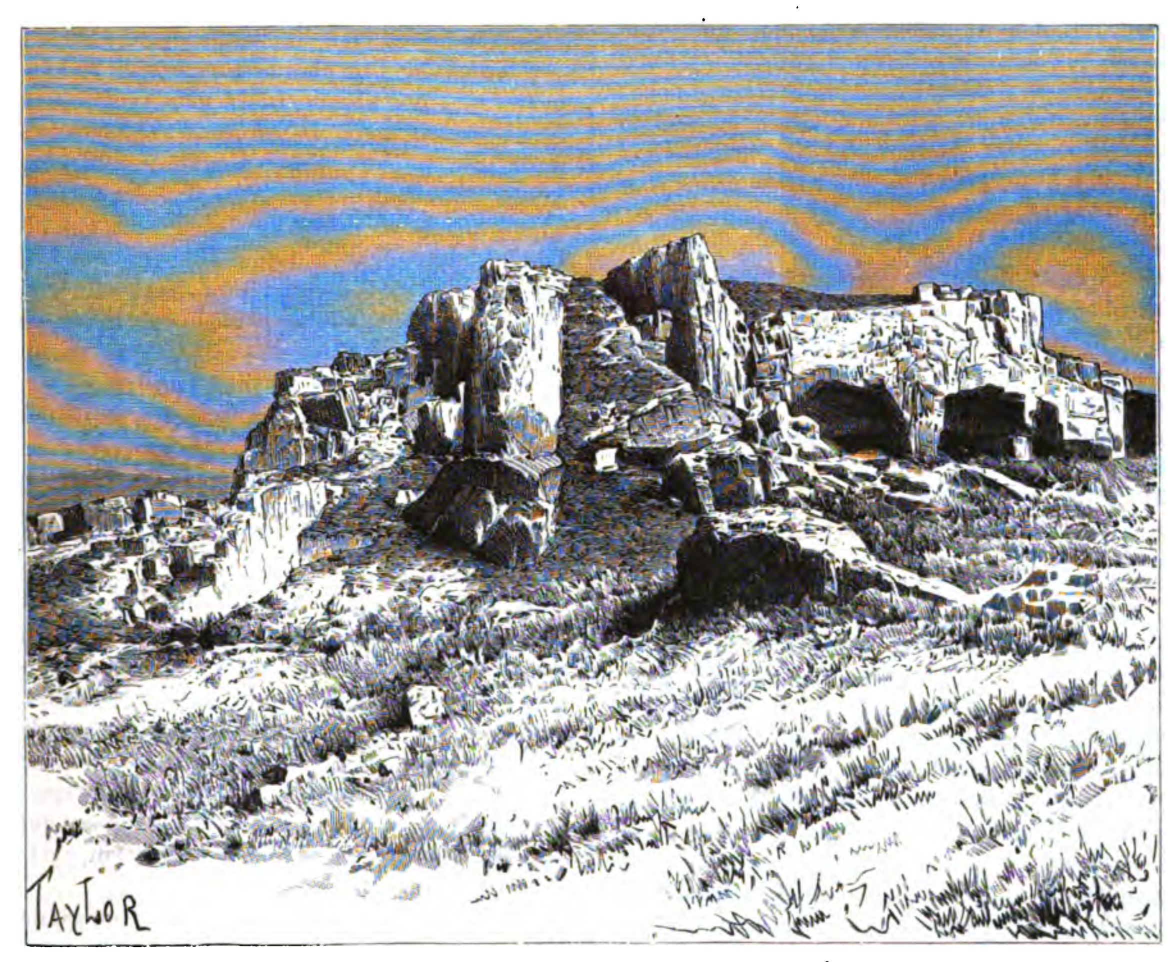
Quoi qu'il en soit, les ruines de Thala sont majestueuses, et la fontaine superbe : il n'y en a guère de plus ruisselante en Tunisie, mais les Arabes la souillent, les chameaux, les bœufs, les moutons la piétinent.

1. Féminin de meskin : de ce terme arabe, l'espagnol a tiré son mezquino; et du terme castillan mezquino, les Français ont tiré leur mot « mesquin ».

On croirait que l'indigène doit vénérer les fontaines, chose divine en ce royaume altéré; mais au lieu de les garder amoureusement, il les empoisonne d'ordures, de débris, de pourritures, et plus d'une, lentement aveuglée, refuse enfin de jaillir, comme si, chaste, elle fuyait la bourbe et les immondices.

Haïdra et Thala étaient comme Tébessa des villes de haut plateau : l'une à 1007 mètres, vers les sources d'un affluenticule de l'Oued-Sarrath; l'autre à 930, sur ce même Oued-Sarrath qui gagne la rive droite du Mellègue après un serpentement de 100 kilomètres, par 630 mètres au-dessus de la Méditerranée.

C'est en aval de ce confluent que le Mellègue, languissant sur le plateau, se réveille et se hâte au fond des gorges, et que, de rapide en rapide, il descend très vite de la haute plaine « numide » à



Les carrières antiques de Chemtou (voy. p. 119). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de R. Cagnat.

la basse plaine « africaine »; à 630 mètres vers l'embouchure de l'Oued-Sarrath, il n'est plus qu'à 250 au nord-ouest du Kef; puis il entre dans la Dakhlat.

Ammædara n'existe plus que comme champ de ruines, Thala subsiste comme village, Sicca demeure comme ville sous le nom arabe d'El-Kef, le Roc. Voici trois mille ans pour le moins qu'elle a pris racine à 750-800 mètres d'altitude, vers la cime de son Mont Dir. à 7 kilomètres à l'orient du Mellègue, non très loin de l'endroit où d'aucuns supposent que l'infidèle Déesse osa trahir à Zama le grand vainqueur du Tessin, de la Trébie, de Trasimène, de Cannes.

Sicca naquit de sa source, flot constant qui s'échappe d'une caverne; elle grandit autour d'un autel d'Astarté, la Vénus phénicienne : d'où le surnom de Veneria donné par les Romains, ces héritiers bénévoles des dieux nationaux, des génies du lieu, des temples et pèlerinages, dans toute l'étendue de leur domaine mondial.

6° **Khalled et Siliana.** — Le long de la Medjerda, les étranglements de Mtarif commencent où finit la Dakhlat; ils s'achèvent là où s'ouvre le bassin de Testour, après tant de torsions que le chemin de fer y passe neuf fois le fleuve.

Dans ce bassin de Testour, la Medjerda s'empare de l'Oued-Khalled et de l'Oued-Siliana.

Le Khalled est bref. La phénicienne Thugga, romanisée en Dougga, et, tout près de là, Téboursouk (Thubursicum Bure), punique également avant que Rome se saisît de l'Afrique, n'ont disparu qu'à demi des petits monts de sa rive gauche ; maint monument y a presque vaincu dix-sept ou dix-huit siècles, devant de jeunes masures qui croulent, à côté des tentes que l'Arabe plante pour un jour ou pour une saison. On y admire encore, en conservation presque entière, un harmonieux temple de Jupiter et des portes monumentales datant du grand empereur stoïcien[1] mort en Pannonie, dans les plaines de la Save, en essayant de maintenir contre les Barbares la majestueuse intégrité de l'Empire; mais on n'y voit plus, sur une pierre de mausolée, l'inscription punique et libyque (or, libyque, cela veut dire berbère) emportée par vol à Londres, où n'était point sa place, pas plus qu'à Paris. Les pierres de Dougga la tunisienne devraient rester à Dougga.

Le Siliana est long, atlantidiennement parlant ; il approche de 150 kilomètres. C'est un fils des hamadas. Il a dans son bassin supérieur, à sa rive même, par 660 mètres, la grande ruine de Makter (Oppidum Mactaritanum) et, au-dessus de ses sources, en des djébels de 1200 à plus de 1300 mètres, le bordj de Souk-el-Djema veillant pour les Français dans la Tunisie centrale, au faîte entre le nord et le sud, entre le Tell et le Steppe, entre la Zeugitane et la Byzacène, au bord d'un aïn superbe jadis emprunté par les Romains pour leur cité des Mactaritains. Le Siliana passe auprès de Djama[2], qui fut Zama la Grande, l'endroit le plus probable de la bataille perdue par le héros de Carthage.

7° **La basse Medjerda, le delta carthaginois.** — Désormais plus d'affluents, la Medjerda est complète. Oscillant entre un moindre débit de 1861 litres et des crues extrêmes de 987 mètres cubes, elle frôle les jardins maraîchers de Testour (Bisica Lucana) qui, de par ses quatre vallées divergentes et de par son équidistance de l'Algérie et de Carthage, de la mer du nord et des plaines de Kairouan, est à peu près le bourg central du Tell tunisien. Elle passe devant Slouguia, devant Medjez-el-Bab (Membressa [?]), puis elle heurte ce qui reste du barrage levé par son travers à Tébourba (Tuburbo Minus). Œuvre des hommes les plus habiles à discipliner l'eau douce et l'onde amère, comme à épancher l'eau morte et à dompter le flot conquérant, la digue de Tebourba, due à des Néderlandais, réimmobilisera quelque jour le fleuve trouble, saumâtre, en un réservoir d'arrosement.

A Djédeïda, le Bagradas n'est qu'à 18 ou 20 kilomètres des murailles de Tunis, mais peu après il se courbe au nord, et encore à 52 kilomètres de la mer il entre dans ses propres alluvions. A ses 323 kilomètres primitifs il a donc ajouté 52000 mètres ou près d'un sixième : ce qui lui vaut une longueur de 375 kilomètres (presque 500 jusqu'au plus haut aïn de l'Oued-Meskiana); il a, de crue en crue, mis au bout de son bassin de 2197000 hectares 57000 autres hectares : ce qui porte son aire entière à 22540 kilomètres carrés, soit à peu près l'étendue de trois et demi de nos départements.

C'est au nord et au sud du vieux promontoire d'Utique, aujourd'hui Bou-Chater, que la Medjerda, Nil de l'Atlantide, entreprit de bâtir son delta dans la Méditerranée.

Au temps reculé, ce cap trempait dans deux golfes, l'un au septentrion, l'autre au midi. Celui du méridion s'effaça le premier, avant Rome, peut-être avant Carthage; il devint la Garaa Mebtouha, mot à mot le Bas-Fond des vastes Campagnes, ample marécage parfois encore envahi par le fleuve. Le golfe du nord s'est comblé durant l'ère historique, à l'exception de quelques sebkhas et de ce qui demeure encore de la baie du Ghar-el-Melah, c'est-à-dire de la Grotte au Sel.

Ce Ghar-el-Melah est une « bahira » ou petite mer ouverte sur la grande mer par un grau, devant les collines d'un port excellent jadis, exécrable maintenant faute de profondeur, que nous appelons, à la suite des Italiens, Porto Farina ; les navires de guerre du bey y flottaient sans peine sur une eau creuse; aujourd'hui c'est presque trop d'une grosse barque.

Si le Makarath ou Bagradas, qui ne mérite ici ni l'un ni l'autre de ces deux noms, puisqu'il n'existait ni sous les Carthaginois, ni sous les Romains, en ces lieux plats, alors maritimes, si la Medjerda se jetait dans la bahira de la Grotte au Sel, elle comblerait très vite ce golfe. Dans l'état

1. Marc-Aurèle.
2. Appelé aussi Djiama, Giama.

actuel ce n'est plus qu'une vasque de 2600 hectares, où déjà ne se creuse aucun abîme, voire aucun trou capable de noyer un cavalier, ou même seulement un piéton.

Mais le fleuve a son embouchure normale en mer : il faut le retour annuel des grandes eaux pour qu'il ravive, sur sa rive gauche, des bras supplémentaires qui vont s'enfouir dans l'étang de Porto Farina.

VII. DE LA MEDJERDA A BÔNE

1° **Bizerte et ses lacs.** — L'île Plane, ou mieux l'îlot Plan, à moins de 3500 mètres du promontoire d'Apollon; Djamour la Grande ou Zembra, île rocheuse de plus de 10 kilomètres de tour et de 400 mètres de surrection sur le flot à 11 kilomètres de la péninsule du Cap Bon; Djamour la Petite, îlette à 7000 mètres de cette même chersonèse — ces trois terres battues de mer indiquent, du Ras Sidi-Ali-el-Mekki à l'ouest jusqu'au Ras Addar ou Cap Bon à l'est, l'ancien littoral qui, dévoré de tempête en tempête, a tellement reculé vers le sud que nous avons ici, au lieu de la côte droite, ou peut-être protubérante des temps avant Carthage, la profonde indentation du golfe de la moderne Tunis.

45 kilomètres à peine en suivant la rive mènent du Ras Sidi-Ali-el-Mekki à Bizerte la très souvent nommée.

Bizerte est l'italianisation de Benzert, et Benzert possède les consonnes fondamentales de l'antique nom, Hippo Diarrhytus, terme bicéphale où l'on trouve du punique et de l'hellénique. Hippo, latinisation de Ubba, c'est en réalité du phénicien, et, au vrai, Bizerte s'appelait comme Bône : celle-ci, c'était Hippo Regius, l'Ubba Royale, tandis que celle-là, c'était Hippo Diarrhytus, l'Ubba Percée; or Diarrhytus est un mot purement grec avec terminaison latine.

Dans l'intimité des choses, le nom de Bizerte répond exactement à celui de los Pasajes, la célèbre bourgade maritime hispano-vascongade. L'air d'Afrique est flamme diaphane, l'air cantabre est vent de mer, souffle de pluie; à part cela, los Pasajes ou les Passages bordent, au pied du Jaïzquibel, les deux rives d'un chenal qui verse un lac à l'Atlantique, et Bizerte se mire aux deux côtés d'un oued qui s'épanche là même dans la Méditerranée.

Seulement le lac des Passages est très petit, la vasque de Bizerte est très grande, et derrière elle, lié à elle par une rivière, un autre lac brille, qu'on nomme la Garaa-el-Eskel[1].

Garaa ne veut point dire lac, mais dépression. L'Eskel n'est ni l'un ni l'autre. Il est déchu de l'antique honneur des Lémans profonds. Deux rivières troubles l'ont diminué; du raide Mont Eskel (520 mètres), autrefois île, elles ont fait une péninsule; surtout elles ont tellement envasé la Garaa qu'il n'y a plus que deux à sept ou huit pieds de profondeur jusqu'au lit de bourbe de ce Lacus Sisara des anciens.

Des deux rivières qui l'ont pollué, l'Oued-Djoumin (70 kilomètres) vient du sud-ouest, de djébels voisins de Béja, et il passe devant Matter ou Mateur, petite ville ayant hérité du vieux nom latin de Materna ou Oppidum Matarense. L'Oued-Cejenân ou Sedjnan, à peine plus court, serpente en un vallon parallèle au littoral de la mer, au milieu du fertile pays des Mogod.

Qui boit en hiver, puis en été dans l'Eskel, sur la rive presque partout palustre, à l'ombre de lauriers roses géants, trouve son onde douce en hiver, amère en été; et voici pourquoi :

Tout à l'orient de la garaa, laquelle est presque un harmonieux ovale, une rivière de 20 à 25 mètres entre rives, de près de 2 mètres de profondeur, traverse lentement un isthme de 1500 mètres de largeur, ou plutôt d'étroitesse ; son nom, c'est Oued-Tindja (chenal de la Lagune); sa fonction, c'est d'unir le Lacus Sisara au Palus Hipponitis, aujourd'hui lac de Bizerte.

Or le lac de Bizerte, malgré cet ancien titre de palus (marais), se comporte comme un lac, mieux que cela, comme un golfe; tandis que l'Eskel, malgré son ancien titre de lacus, se comporte comme un marais ; il s'enfle avec les pluies de l'hiver et du printemps jusqu'à refaire du Mont Eskel une île, et même s'étendre sur 20 000 hectares — alors le Tindja coule du sud-ouest au nord-est, de la garaa au lac, et d'un flot sans amertume.

Puis le soleil monte dans le ciel, les oueds tarissent, la garaa baisse, pendant que l'eau de Bizerte, incessamment rajeunie par la mer, reste fidèle à son niveau — alors le Tindja reflue du nord-est au sud-ouest, du lac à la garaa, et d'un flot amer.

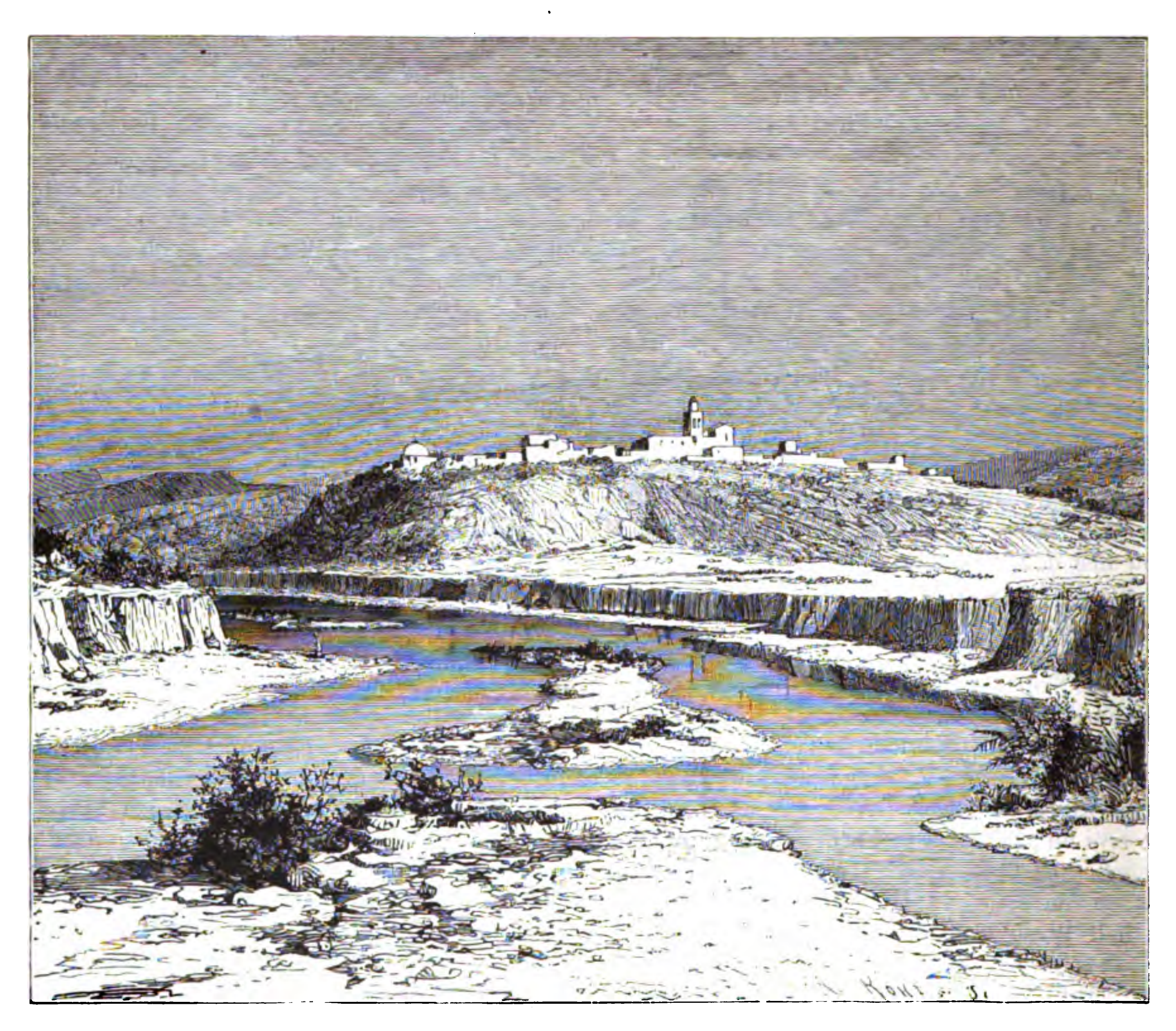
A peu près ovale ainsi que l'Eskel, la vasque de Bizerte a 15 000 ou 16 000 mètres de long, 7000 à 8000 de large, 45 000 d'enceinte, et 15 000 hec-

1. On dit aussi Iskeul ou Ichkeul.

tares, avec profondeurs littorales de 3 à 5 mètres et un très vaste creux central de 10 à 13 mètres. Elle communique avec la Méditerranée par un oued de 9 kilomètres qui a d'abord 800 mètres entre rives, puis 500, puis 200, et 100 seulement à la bordigue de Bizerte.

Ledit oued ou chenal bizertin ayant un cours alternatif comme le Tindja, l'eau du lac varie en sel ainsi que l'eau de la garaa, mais il varie beaucoup moins.

Quand l'Eskel gonfle, lorsque, pressé par l'afflux des torrents, il pousse le Tindja vers la bahira de Bizerte, celle-ci se mêle d'infiniment d'eau douce, et, à son tour, presse l'Oued-Benzert, qui coule



La Medjerda à Slouguia, en amont de Medjez-el-Bab (voy. p. 122). — Dessin d'A. Slom, d'après un croquis de Ch. Tissot

alors du lac saumâtre à la Méditerranée saline; mais dès que Djoumin et Sedjnan ont cessé d'emplir la garaa, et le Tindja de la vider dans la conque d'Hippo Diarrhytus, le flot du chenal se renverse : il va de la mer au lac, et celui-ci n'est guère moins salé que la mer.

Le jour où la France jugera bon de planter devant Bizerte, comme devant Cherbourg, une digue plus vaillante en sa résistance que la vague en son assaut, dans cette rade foraine battue de l'est, du nord-est et du nord;

Quand elle aura creusé le chenal ou coupé droit l'isthme de 3000 mètres entre les flots marins et les flots lacustres;

Lorsqu'elle aura dragué la bahira bizertine et, s'il lui plaît, la garaa de l'Eskel;

Elle disposera du port majeur de l'Afrique septentrionale, là justement où cette Afrique approche



Ruines du temple de Marc-Aurèle à Dougga (voy. p. 122). — Dessin de Taylor d'après une photographie.

le plus de l'Étoile polaire, car le Ras Engela, à 15 kilomètres au nord-ouest de Bizerte, est l'extrême pointe boréale du continent des Nègres.

Rien que dans le lac de Bizerte, sans aucune appropriation de la Garaa-el-Eskel, 1500 hectares sont prêts à recevoir sur les plus grandes profondeurs qu'exigent les navires de guerre, cuirassés ou non, toutes les flottes ou pacifiques ou guerrières que la France d'Europe et la France d'Afrique voudront mettre en sûreté.

Le bassin dont l'oued de Bizerte transmet le tribut à la mer d'entre Tunisie, Sicile et Sardaigne comprend environ 287 500 hectares, vallées, plaines autour des deux lacs, ravins sans nombre dans les massifs des Mogod, qui sont des monts sans hauteur sourcilleuse.

2° Des caps de Bizerte à Tabarque : la Kroumirie. — Du Ras Engela jusqu'à Tabarque le très montagneux littoral tend à l'ouest-sud-ouest, suivant la direction normale du djébel de l'Atlantide.

Un de ses caps voit l'azur marin blanchir sur les écueils des Frères[1], nommés au temps romain les Autels de Neptune; un autre, plus proéminent que tous, le Ras-el-Mounchikar des indigènes, a pris sur nos cartes le nom catalan de Cap Serrat; il s'avance de 2500 mètres vers le nord, dans une mer aux fonds de corail, et garantit des vents de l'ouest un assez grand lambeau de Méditerranée, un golfe dont on médite de faire un port pour le pays des Mogod, lequel est à la fois pastoral, agricole, forestier, minéral.

A 37 ou 38 kilomètres au nord-nord-ouest de la pointe du Serrat, la Galite est une île de 5 kilomètres de long sur 1000 à 1500 mètres de large, levant un mont de 391 mètres.

Longtemps déserte, elle a fini par tenter quelques Robinsons français, et aussi des Italiens qui pêchent le homard. Étant de laves, sans ruisseaux, elle dresse un seul arbre, un figuier, certes le plus septentrional en Afrique, car si le Ras Engela marque le lieu continental africain le moins éloigné du Pôle, la Galite, ou plutôt l'un des îlots de son archipel, Canis, haut de 113 mètres, sec et sans bois, est l'avant-poste boréal de l'Atlantide, plus loin du 37ᵉ que du 38ᵉ degré de latitude nord, à peu près sous le parallèle de Carthagène, ville du royaume de Murcie, en Espagne.

Les trois îlots de Canis brisent la houle à 2 kilomètres au nord de la Galite, les deux îlots du Galiton (158 mètres) montent à son sud-ouest, à la distance de trois quarts de lieue : « Minorques » plus vides encore que leur « Majorque », aucun pêcheur ne leur demande asile, la chèvre sauvage n'y bondit pas de roche en roche et le lapin n'y broute point l'herbe sèche, le thym parfumé.

Le Cap Negro protège du nord et de l'est la petite anse de Boudma où bien avant 1830 la Compagnie Française d'Afrique avait un comptoir pour le commerce, la pêche, le corail. Plus loin, la côte, devenue sablonneuse, et qui reste telle jusqu'à Tabarque, laisse passer entre de vastes dunes l'Oued-Zouagha, torrent non tarissant puisant à des torrenticules du pays des Mogod et du pays des Kroumir, en de grandes forêts de chênes-lièges, de chênes zéens, de frênes, d'ormes.

Peut-être sont-ce là les bois les plus touffus en terre de Berbérie, parce que le soleil boit souvent la pluie sur leurs feuilles. Ici la mer est libérale, le nuage épais, le déluge fréquent, le long des oueds où le lion, la panthère s'abreuvent encore au pied des cascades.

Mais l'ours ne s'y désaltère plus, sa race est éteinte. Martin est mort.

A Tabarque un val palustre ouvre un accès au cœur de la montagne sylvestre; son Oued-el-Kébir, comme qui dirait son Rio Grande, remonte jusqu'à l'« Épine dans l'œil de la Kroumirie », jusqu'à la Source d'Argent, ou, d'un seul mot, « Fontargente », Aïn-Draham[1], forteresse française au pied d'un mamelon de 1070 mètres d'altitude.

Ce qu'est le Fort-National chez les Kabyles du Jurjura, ce bordj l'est ici chez les Kroumir, peuplade remuante.

Les Kroumir se riaient fort du bey de Tunis, leur prétendu seigneur, et ils méprisaient de très bonne foi la France. Était-elle aussi forte qu'eux? Ils osaient bien descendre chez elle, à travers les chausses-trapes des ravins, des futaies, des fourrés, des rochers ; et elle, la France, n'osait point monter chez eux.

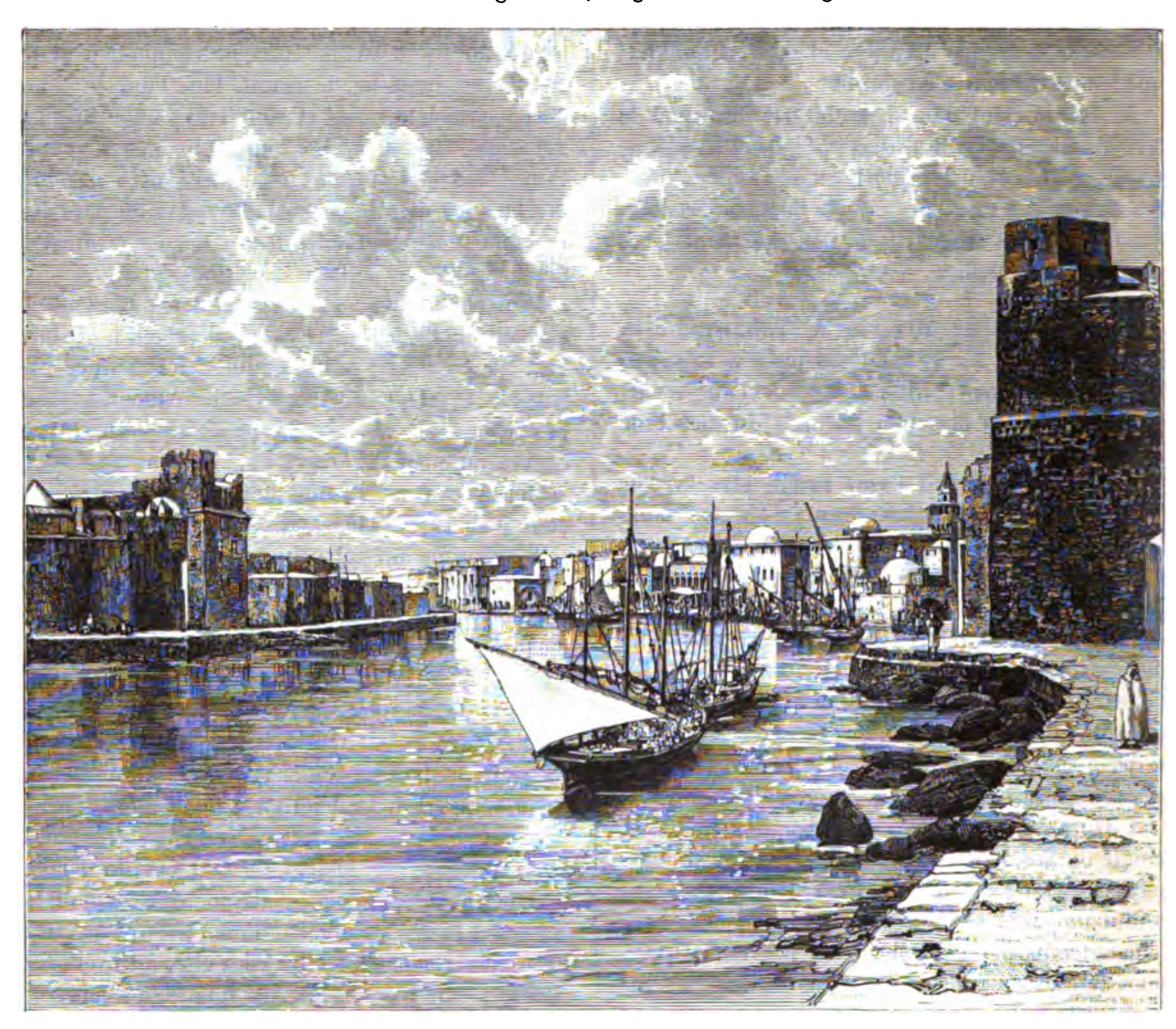
Ces « puissants », qui ne l'étaient guère, vivent dans de pauvres masures. Ils sont de langue arabe, mais d'origines mêlées. Une de leurs tribus aurait des frères au bord du grand fleuve ultra-saharien, devant le Niger, eau de Tombouctou : il est permis d'identifier, malgré quatre à cinq cents lieues d'écart à travers le désert majeur de l'Afrique et du monde, les Dedmaka ou Tâdemmaka kroumi-

1. Les Fratelli des Italiens.

1. L'arabe draham, argent, semble une corruption du grec drachma, comme un mot de même signification, flous, paraît procéder d'obolos.

riens avec les Kel-Tâdemmeket de la confédération des Touareg Aouélimmiden.

Ainsi que les Basques avaient leur chêne de Guernica pour couvrir d'ombre aux jours de soleil les anciens du peuple délibérant pour le bien de tous, ainsi les députés de la confédération des Kroumir s'assemblaient sous le chêne-liège de Fernana, près de l'Oued-Ghezala, tributaire du Bagradas, au versant méridional de leurs monts. Ce « suber », vu de loin sur sa colline, est un arbre splendide; seul sur la hauteur, il déploie sa rondeur de rameaux sur cent mètres de tour. C'est de lui que l'endroit tient son nom, Fernana signifiant chêne-liège.



Bizerte : vue prise devant la casba. — Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

Le golfe de Tabarque a des fonds de 15 mètres. On en pourra faire à peu de frais un bon port, au moyen d'une jetée qui s'appuiera sur le stérile îlot de Tabarque, grès roux, argiles colorées par l'oxyde de fer et portant à leur cime, par 92 mètres, un fort décadent.

Ce fort rappelle l'Espagne et l'Italie, ainsi que, vis-à-vis, le bourg de Tabarque rappelle le Tercan (?) punique et la Tabraca romaine. Le « Castillan » le construisit sous Charles-Quint, alors que l'Espagne était comme un lion dévorant; le Génois l'agrandit quand une riche famille[1] de la ville aux marmoréens palais lâcha Dragut, terrible corsaire turc qu'elle avait pris en mer, au prix de ce rocher dont l'herbe est rare et sèche et qui n'a d'autre futaie que les palisses du cactus.

5° La Calle et ses lacs; monts et dunes. —

1. Les Lomellini.

Le fort de Tabarque. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. le capitaine Driant.

Au delà de Tabarque, la dune cesse; plus de mamelons aréneux, mais des monts, des falaises, des kefs ou rochers, des calanques entre des pointes, et des écueils en mer.

C'est une côte sauvage, c'est une rive de fer. Quand on a dépassé le Cap Roux, moins roux que rougeâtre et rouge, la corniche vertigineuse s'abaisse et l'on arrive à la plage basse de la Calle, la ville aux trois lacs.

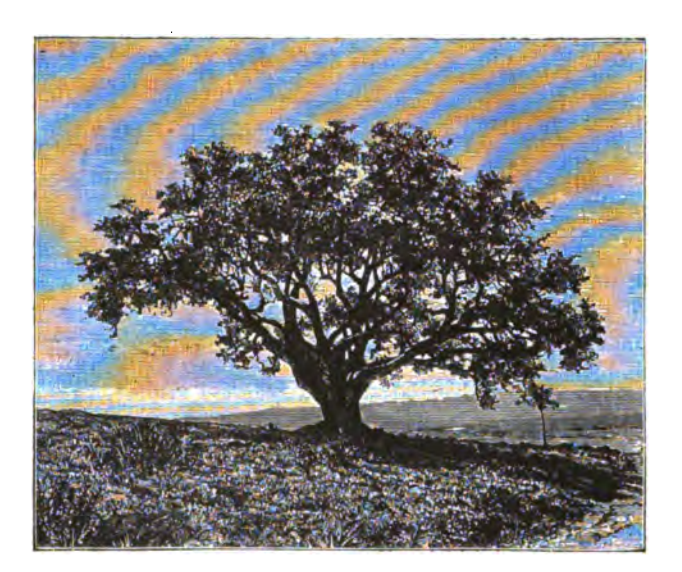
Le premier, dit Lac aux Poissons, en arabe Guerah-el-Hout, s'écoule à la mer au pied du cône de Mont-Rond, par le ruisseau palustre de la Mésida. De par ses 8 kilomètres de long, ses 2 à 3 de large, il avait 1800 hectares en son plein, avec 3 mètres de profondeur, avant la désobstruction de l'Oued-Mésida.—Désobstruction d'ailleurs imparfaite : la Mésida, devenue chenal, est un canal embourbé dont la fièvre habite les rives, heureusement désertes, et le lac est presque resté ce qu'il était auparavant, un étang rétractile : il enfle avec les pluies, par ici très abondantes; elles emplissent par-dessus bords les oueds qui lui tombent de montagnes de 500 mètres habillées de chênes-lièges, elles accroissent le ruisseau qui vient de la « mère des Scories », d'Oum-Téboul, roches d'où l'on tire un plomb mêlé d'argent; puis le laguet désenfle avec la chaleur, plus ou moins selon la torridité; alors il empoisonne.

La prairie d'El-Frin, alluvion basse, le sépare, à l'ouest, d'un lac plus grand, plus haut situé, à 22 mètres au-dessus de la mer. Ce lac, l'Oubeïra, sommeille entre plaines et collines — plaines au levant, collines sous chênes-lièges au nord, au couchant, au sud. — A son anse la plus méridionale arrive un ruisselet.

Ce ruisselet devient « fleuve » alors que l'Oued-el-Kébir de Blandan, torrent aux vastes crues, sort de son lit et s'épanche à sa droite dans un sillon de la plaine de Yousouf, jadis Aïn-Assel[1], laquelle plaine, ouverte en détroit d'entre coteaux, va de la rivière au lac. Inversement, lorsqu'une série d'orages a relevé l'Oubeïra de deux, de trois mètres, sans hausser en même temps la rivière, le lac s'écroule et s'écoule à son tour vers l'Oued-el-Kébir : c'est pourquoi, malgré l'absence d'émissaire, l'eau reste douce dans cette conque de 6 kilomètres de long, de 3, 4, 5 de large, de 2500 hectares d'étendue, dont la destinée s'agite en ce moment.

Barrera-t-on l'Oued-el-Kébir de Blandan pour le jeter dans la vasque oubeïrienne dont on ferait de la sorte un réservoir de cinquante millions de mètres cubes pour l'irrigation du plat pays?

Dessèchera-t-on le Léman de la Calle pour livrer sa vase au laboureur, au faucheur, ou même au vigneron?



Le chêne-liège de Fernana.
Dessin de Langlois, d'après une photographie de M. Lassave (voy. p. 128).

A 2000 mètres au nord-ouest de l'Oubeïra, le troisième lac, des trois le plus petit (800 hectares), a nom le Mélah, soit le Salé, ce qu'il est en effet, comme ayant maintenu le chenal qui l'unit à la mer, dont il a aussi conservé le niveau — en quoi il diffère et du lac aux Poissons et du lac de l'Oubeïra.

Ceux-ci furent également un golfe de la Méditerranée, les collines de la Calle formant alors une presqu'île dont l'isthme, extrêmement mince, était la « hauteur des terres » qui se lève à cette heure entre l'Oubeïra et le Mélah; une levée de sable barra l'issue de ce golfe, qui devint un lac amer; puis le travail des alluvions mit deux tout petits lacs doux, toujours amoindris, à la place de la grande lagune salée.

La ville voisine de ces lacs, la Calle, regarde la mer, d'un rocher plongeant, à 4500 mètres de l'Oubeïra, à 5000 du Guérah-el-Hout, à 8500 ou 9000 du Mélah.

Tout ce que peut faire ce méchant petit port, c'est

1. Le village d'Aïn-Assel vient de prendre le nom d'un des capitaines de la Conquête, Yousouf.

d'accueillir les bateaux et batelets qui dévastent près d'ici la forêt des coraux recouverte par l'eau profonde; c'est aussi d'envoyer des barques à la pêche de la sardine. Sardiniers ou corailleurs, presque tous les hommes de mer de la Calle viennent d'Italie, surtout du pays napolitain[1], ou bien leurs pères en sont venus ; mais tout cela se francise un peu à la première génération, et tout à fait à la seconde.

A moins de 10 kilomètres en ligne droite à l'ouest-nord-ouest de la Calle, à plus de 12 en suivant la rive, qui est sylvestre, accore, escarpée en falaise, une vieille tour en ruines signale au peuple nouveau qui grandit dans l'Afrique du Nord le premier établissement fondé par ses ancêtres en terre de Berbérie. Établissement qui fut d'ailleurs tout commercial et qui n'aurait jamais pu plier à nos lois une nation si rude sur une terre si dure.

Pour soumettre l'Afrique Mineure, il a fallu la force; pour la garder, il faut le nombre, ce qui est aussi la force; et, à côté du nombre, la puissance de persuasion, pour ne pas dire d'écrasement, que porte avec elle une société supérieure en science, en art, en industrie, en fortune, en travail âpre, indiscontinu.

Cette ancienne tour du rivage, on la nommait le Bastion de France, au bord d'une crique battue par les vents du Nord, près du rebord de la roche rougeâtre, à 1500 ou 1800 mètres du lac Mélah. Des Français provençaux, unis en une société marseillaise dite Compagnie d'Afrique, y pêchèrent dès 1560 les poissons, le corail et, tant que faire se put, ils y trafiquèrent en grains, en peaux avec les indigènes.

Mais s'ils demeuraient devant la mer vitale, ils avaient trop près d'eux les lagunes mortelles, les lacs de la Calle dont les vents de l'ouest, du sud-ouest et du sud leur soufflaient la puanteur quand la canicule y desséchait le marécage à l'embouchure des oueds. Aussi les Turcs avaient-ils sagement nommé ce lieu: Kara Soudak ou l'Eau Noire, l'Eau Fangeuse.

Après 134 ans de fièvres, les Français abandonnèrent le Bastion pour Mers-el-Kherraz, devenue, depuis, notre ville de la Calle. Le lac très funeste de leur voisinage, le Guérah-el-Mélah, avait été appelé par eux le Lac du Bastion; ils nommaient l'Oubeïra : Lac Beaumarchand, et le Guérah-el-Hout était leur Tonègue.

1. Notamment de Torre del Greco, qui est un port du golfe de Naples.

A peine a-t-on dépassé le Bastion de France quand la roche riveraine s'efface; les sables lui succèdent, amoncelés en dunes entre lesquelles le chenal du Mélah s'est frayé son passage; ensuite l'arène fait à son tour place aux rochers pendant une douzaine de kilomètres, le long de la baie du Petit Canier, puis du Grand Canier, et des falaises du Cap Rosa : Grand Canier, Petit Canier, deux noms donnés aux deux anses par les Provençaux de la Compagnie d'Afrique, d'après les cannes ou roseaux de l'embouchure de l'Oued-el-Ksob[1].

Au delà du Cap Rosa l'on retrouve la dune, qui se poursuit inexorablement pendant 85 à 90 kilomètres vers l'ouest-sud-ouest, jusqu'à l'embouchure de la Seybouse, à presque toucher Bône.

Dune qui n'est point seulement littorale; en effet, elle s'avance à l'est-sud-est jusqu'à plus de 20 kilomètres de la Méditerranée, dans un ancien sous-golfe du golfe très vaste que nous pouvons appeler rétrospectivement le grand golfe d'Hippone; il battait de ses flots orientaux les collines du Cap Rosa, de ses flots occidentaux les monts de Jemmapes et de Philippeville, de ses flots méridionaux la montagne de Guelma; à son nord montait en majesté l'île de l'Edough, qui, soudée depuis au continent, est devenue le djébel de Bône, grandiose, isolé, sylvestre.

On nomme ces longs sables les Dunes de la Mafrag, de ce que ce petit fleuve les écarte en un lieu où elles ont très peu de largeur, pour mêler son eau troublée d'alluvions à cette vague bleue du golfe de Bône dont Théophile Gautier opposait l'azur

..... à l'immensité jaune
Que piquent de points blancs Touggourt et Biskara.

Elles sont très hautes dans leur orient, où elles atteignent 119 mètres; boisées dans leur centre; et réservées, il semble, à un avenir opulent, comme vignoble hors de l'atteinte du phylloxera, lequel, comme on sait, ne peut point se propager dans les sables, parce que leur tassement perpétuel écrase ses galeries.

4° **La Mafrag**. — L'Oued-Mafrag, c'est-à-dire la Rivière de la Séparation (serait-ce de ce qu'elle coupe la dune en deux?), l'Oued-Mafrag perce le

1 Oued-el-Ksob, nom arabe, c'est justement le Ru des Roseaux.

cordon littoral à 17 ou 18 kilomètres est-sud-est de Bône.

Elle se forme, à 1800 mètres seulement de la Méditerranée, par la rencontre de deux rivières palustres, l'une et l'autre endormies dans la plaine après avoir tracassé dans la montagne. Égales à peu près en crue, leur étiage étant, bien entendu, fort misérable, celle qui arrive du sud s'appelle Bou-Namoussa, celle qui arrive de l'est s'appelle Oued-el-Kébir.

Oued Bou-Namoussa, nom fâcheux qui signifie Rivière aux Moustiques; mais elle n'engendre le moucheron qu'à partir de son entrée dans le pays-bas des Merdès et des Béni-Urgine, là où elle ne court plus, où elle s'arrête presque, et où souvent elle s'exonde sur les alluvions et les garaas ou marais qui ont « enterré » le golfe préhistorique de Bône.

Mais dans son djébel aucune plaie, ni les « cousins », ni les maringouins et brûlots, ni la fièvre ne naissent de son croupissement; la pente est dure, l'onde vive, la montagne forestière.

Ses torrents ont leurs aïoun dans le massif des Ouled-Dia qui se rattache à la Kroumirie et dont le versant opposé s'incline brusquement sur la Medjerda souk-arhasienne; ils descendent vers la smala de Bou-Hadjar, comme les rayons vers la poignée de l'éventail; puis d'autres oueds lui arrivent sur sa rive gauche, du djébel des Béni-Sala dont maint vaste incendie a rôti la sylve profonde. Quand il rencontre l'Oued-el-Kébir, il a cheminé vingt lieues, peut-être même vingt-cinq, et l'Oued-el-Kébir en a fait autant, voire quelque peu plus.

L'Oued-el-Kébir procède des montagnes d'Aïn-Draham, qui sont un grand lieu de sources pour la Medjerda et pour les fleuves côtiers de la marche tunisienne.

Lui aussi il bondit d'abord sous l'ombrage des bois, dans un val de pierre; puis c'est l'expansion, la plaine.

D'abord la plaine du Tarf où campent, comme à Bou-Hadjar, les spahis d'une smala et où l'Oued-el-Kébir de crue communique avec le lac Oubeïra, et le lac Oubeïra relevé de niveau par les pluies avec l'Oued-el-Kébir baissé très bas par la longueur de la sécheresse;

Ensuite la plaine de Blandan, qui est une colonie portant le nom glorieux d'un héros des guerres d'Afrique tué dans la Métidja par les Arabes, à l'égorgement de Béni-Méred, entre Blida et ce qui était alors le marais de Boufarik;

Enfin la plaine usurpée sur le golfe primitif de Bône par les atterrissements de la Mafrag et de la Seybouse.

Son passage devant Blandan lui vaut (ou devrait lui valoir) le surnom qui peut le distinguer de tant d'autres « Grandes Rivières » : Oued-el-Kébir de Blandan, par opposition à l'Oued-el-Kébir de Jemmapes; et à celui dont le Roumel de Constantine est la tête; et à celui de Blida[1]; sans rien dire de celui d'Andalousie, castillanisé en Guadalquivir.

Un de ses tributaires de gauche ravine la vallée de la Cheffia, vaste nécropole d'Africains disparus ou plutôt transmués : dolmens, menhirs sans nombre, et tombeaux et tombelles. C'est, presque d'un bout à l'autre de l'oued, une Carnac des Libyens; on en a tiré des inscriptions bilingues[2], et il se peut qu'elle réserve encore des trésors aux antiques archives de l' « être à deux pieds sans plumes », là où l'histoire de l'homme confine à sa préhistoire.

La Mafrag égoutte 237 000 hectares[3], dont au delà de la moitié, 124 000, en bois, les clairières y comprises.

Aucun des bassins du Tell français n'attire plus de vapeurs de la mer, aussi cette Armua des anciens roule-t-elle en moyenne autant d'eau que mainte rivièrette française.

Il n'est pas excessif d'évaluer à 7 ou 8 mètres cubes par seconde, sinon même à 9 ou 10, son module, fait de la peréquation de crues très fortes avec des étiages très faibles.

5° **La Seybouse.** — Du bout de la Mafrag au terme de la Seybouse, qui marque la fin des dunes, le sable borde d'un blanc liséré presque droit 18 à 20 kilomètres du littoral du golfe de Bône.

En longueur, la Seybouse est à la Mafrag comme cinq est à deux; en bassin, comme quatre est à un; mais son module n'est que deux à trois fois supérieur, parce que toute la conque mafragoise appartient à la zone des pluies drues, tandis que la partie ultramontaine de la conque seybousienne, au midi des hauts djébels de Guelma, n'aspire que très peu

1. Celui-ci n'est pas en réalité une « Grande Rivière », un « Guadalquivir » : son nom complet, c'est Oued-Sidi-Ahmed-el-Kébir, la Rivière de monseigneur Ahmed l'aîné.

2. Berbères et latines.

3. C'est assez exactement l'aire des bassins de l'Huisne, de la Sèvre Nantaise; un peu plus que ceux du Gard, du Verdon, de l'Ognon; un peu moins que la conque de la Sauldre ou de l'Hérault.

de pluie, étant une terre de Steppe tout autant qu'une terre de Tell.

Ce module, on l'estime à 20 mètres cubes par seconde, les crues majeures atteignant 1000 mètres cubes, les étiages descendant à 200, 150, 100 litres, et à rien dans tel inexorable été.

C'est le tribut d'un cours de 225 kilomètres, à peu près égal à l'Isle périgourdine, en un bassin d'un million d'hectares, un peu plus grand que le département de la Dordogne.

Des pluies qui la raniment en automne jusqu'à l'entrée de l'été qui l'amortit, elle ressemble aux courants à pleins bords de la vieille et toujours jeune France : les premiers jours de juin la voient rouler encore 5 mètres cubes par seconde.

Seybouse est un mot très conforme à notre euphonie, de visage français, mais d'âme punique ou africaine.

Les Carthaginois appelèrent ce fleuve l'Ubas, ou bien ils prirent ce nom aux riverains qu'ils y rencontrèrent.

De même ils appelèrent Ubbo la ville de son embouchure, et Ubbo devint Hippone, et Hippone c'est Bône.

Ainsi, Seybouse, Bône et Bizerte sont le même mot sous trois formes, sinon que Bizerte contient un élément étranger à Seybouse et à Bône.

L'aïn primordial de la Seybouse est presque exactement au sud de l'engloutissement dans le golfe bônois, mais le fleuve ne va point en toute hâte au terme de sa course. S'il ne se laissait tenter (au lieu de son septentrion normal) par l'occident, l'orient, le midi, si même il ne revenait souventefois en arrière, il vivrait tout juste 75 kilomètres; or il triple cette durée — toute route lui est bonne pour longer ou fendre torrentueusement les djébels qui le contrecarrent.

Ses oueds initiaux s'élancent de la même montagne que les naissants de la Medjerda. La naïade qui incline l'urne de leur épanchement la redresse chaque année lorsque brillent les plus longs jours, mais jamais assez pour qu'il n'en tombe plus de flots : le pays est un pays supérieur à 1000 mètres, il est pluvieux, et sa roche ou sa sous-roche c'est la craie.

Son nom, c'est d'abord Oued-Tifech, d'après un site de ruines, Tifech, qui fut la Tipasa romaine, à 958 mètres au-dessus des mers, — Tipasa de l'Est, par opposition à la Tipasa de l'Ouest, autre ville latine ou latinisée d'où l'on allait, en une petite journée de marche, à Julia Cæsarea, la capitale d'une des Maurétanies.

Elle serpente en un val fécond, puis dans une gorge où elle rétracte tellement sa coulière qu'on y retiendra sans peine 95 millions de mètres cubes derrière une digue de 30 mètres. Elle passe ensuite dans l'ample plaine des Sédrata; là on ne la nomme plus Oued-Tifech, mais Oued-Hammimin; vers sa rive gauche se traînent des ruisseaux sans énergie, qui s'arrêtent en chemin pendant presque les trois quarts de l'année.

L'un d'eux fut pourtant, très jadis, la vraie tête du fleuve, quand il emportait vers le nord les eaux du grand lac dont le temps desséchant a fait la lagune du Tarf dite sebkha des Haracta. Ce marais salé n'était pas alors tel que sous nos yeux; de troubles torrents de l'Aurès, plus haut, plus neigeux, plus fontainier qu'à cette heure, ne cessaient de l'emplir, et une rivière pure de l'exonder. Le lit du déversoir a disparu; deux pentes contraires l'ont remplacé, l'une au méridion vers la lagune, l'autre au septentrion vers la Seybouse; mais la vallée d'union est manifeste encore, entre le massif du Sidi-Rouis à l'ouest et la montagne d'Aïn-Beida à l'orient.

Plus bas, ce n'est pas Oued-Hammimin qu'on l'appelle, mais Oued-Cherf, jusqu'au Gué Rouge (Medjez-Ahmar) : là elle rencontre le Bou-Hamdan, et désormais Seybouse est son nom.

6° **Hammam-el-Meskhoutin.** — Piètre ruisseau que ce Bou-Hamdan qui, dans son cours supérieur, est le fiévreux Oued-Zénati dont on dirait un vilain rio de la Castille, car il va, louche et rare, entre des collines pelées qui sont les tuméfactions d'un plateau bon pour la céréale, la sèche pâture — et la vigne, sauf les gelées tardives.

Passé à la dignité de Bou-Hamdan, il est plus gros en crue, non plus bel en étiage, mais le superbe Taïa, montagne encore par endroits olivestre et sylvestre, s'élance de sa rive gauche, et près de sa rive droite il a les merveilles d'Hammam-el-Meskhoutin ou les Bains des Maudits : les Bains des Maudits d'après une légende; et Bains des Bénis, parce que leurs eaux, ferrugineuses et salines, très calcaires, extrêmement thermales, guérissent arthritiques et rhumatisants : non certes tous, mais beaucoup.

Le calcaire des sources presque bouillantes[1] s'y concentre en immenses dépôts de travertin.

Se déplaçant toujours par suite de la plasticité même de leur dépôt, à mesure qu'elles élevaient

1. Jusqu'à 95 degrés.

et obstruaient l'« œil » de la fontaine, ces sources ont, de siècle en siècle, rempli des ravines, dressé des murs de tuf, bâti des cônes de 3, 5, 8 et 10 ou 12 mètres de hauteur, jusqu'à la limite de la force ascensionnelle.

Elles ont splendidement montré leur puissance de lapidification dans tout le fond d'un cirque de quelque 3000 hectares; elles la montrent encore aujourd'hui, mais diminuée par l'âge, à la grande cascade pétrifiée et toujours pétrifiante du plus fort ruisseau brûlant qui jaillisse ici de la très grande profondeur du sol « infernal ». L'onde fumante tombe de 10 mètres, en une cataracte qui est flot clair sur marbre diversicolore; chaque goutte, en sa chute, accroche à la paroi dont elle glisse son grain blanc de neige ou d'argent et sa molécule rouilleuse, rose, violette, ou teintée de gris, de bleu, de bleuâtre.

Les Romains recouraient à ces fontaines, leurs Aquæ Tibilitanæ, Eaux de Tibili, d'après une ville dont quelques débris parsèment le site d'Announa, dans la montagne d'entre l'Oued-Cherf et l'Oued-Zenati.

A Meskhoutin on est déjà dans le bas pays, et Guelma, la première cité riveraine de la Seybouse, a son assise à 244 mètres seulement, non loin du lieu qu'occupait, au pied de la Mahouna (1370 mètres), la ville carthaginoise de Kalama [1], devenue plus tard romaine avec toute l'Atlantide, — mais restée phénicienne de langue durant tout le temps de la domination des Latins, et même au delà. — Ainsi le nom gracieux de Guelma remonte à l'antiquité noire.

C'est près de Guelma qu'arrive au fleuve le beau ruisseau thermal d'Hammam-Berda, né d'une fontaine de 80 litres par seconde, à côté de ruines romaines, aux environs du bourg français qui s'appelle Héliopolis.

7° **Le lac Fetzara.** — En aval de la conque de Guelma, belle vigne bientôt, et déjà beau verger, le val seybousien se serre aux gorges du Nador, jusqu'à contracter la rivière en un lit facile à franchir pour les ponts d'une travée ou de deux à trois petites arches. Enfin, après avoir effleuré la racine du djébel des Béni-Sala, le fleuve voit s'éloigner le mont de droite, le mont de gauche, et s'ouvrir en immense expansion la plaine bônoise, non encore affranchie des marigots croupissants, des garaas empestées, de la fièvre meurtrière. Mais aussi nul fonds d'Algérie n'a planturosité supérieure, et Bône se loue de sa campagne autant qu'Alger de sa Métidja.

De la gauche du fleuve au Fetzara, pas d'escarpement, pas même de relief garantissant la plaine et ses monts de rebord contre les fermentements dudit lac-marais, qui a 12700 hectares d'une eau puante, immobile là même où passa jadis et repassa la vague turbulente. Sans aucun doute la mer Méditerranée habitait ici, et l'Edough en était le brise-lames au nord.

Cette encoignure de la Méditerranée avait-elle profondeur de gouffre? Le lac ne nous en peut rien dire, n'ayant que six, sept, huit pieds au milieu et, tout autour du creux central, des fanges peu couvertes d'une eau où flotte le cygne, où le flamant pêche du bout de son bec, du haut du perchoir de ses jambes.

Non seulement le Fetzara n'a pas conservé comme lit le fond du golfe dont il tira l'être dès qu'une ceinture d'alluvions l'eut isolé de tous côtés, mais l'atterrissement a levé le plus bas de sa vasque à 11 mètres en contre-mont du niveau de la Méditerranée : altitude plus que suffisante pour rendre aisé le creusement d'un déversoir et mettre un terme à l'empoisonnement de la plaine bônoise par le palus fetzarien.

L'œuvre de desséchement de ces 12 700 hectares a été tentée.

Mais elle n'a point réussi, par la seule couardise des ingénieurs, qui n'ont pas osé tailler dans la terre meuble du plan de Bône un canal égal à sa tâche.

On prétend qu'une station romaine, Ad Plumbaria, ressort encore par quelques bouts de murs au plus épais de la vase du lac. Si ces murs sont bien des murs, et s'ils parlent de Rome, il s'ensuit que le Fetzara ne naquit pas directement de la Méditerranée, par dissociation, mais qu'il s'amassa petit à petit, par l'eau des oueds, dans le plus bas de la terre qui avait succédé à la mer.

Ad Plumbaria, c'est Plombières, le Gîte au Plomb. Pourtant ce n'est pas le plomb qu'on tire de la montagne de l'Edough, près du rivage septentrional de la mare.

C'est le fer — un fer très pur, très fort, égal, dit-on, aux plus résistants de la Suède et merveilleusement abondant [1]; il s'extrait des célèbres

1. Kalama serait une forme intervertie de Malaka, adjectif punique signifiant la Royale.

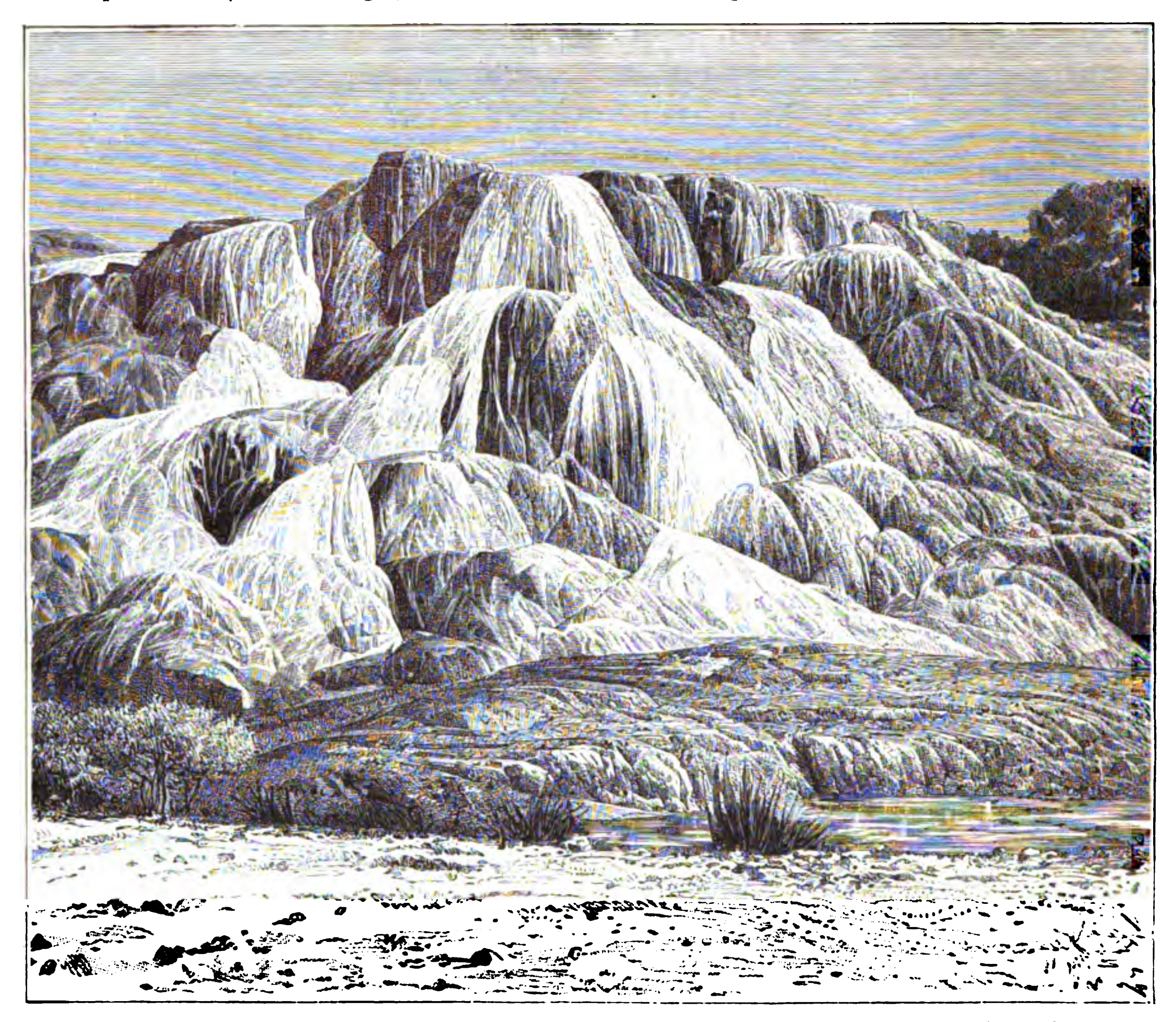
1. Ces mines de fer oxydulé magnétique contiennent 62 pour 100 de matière ferrée : aucun gîte connu ne donnerait proportionnellement autant de minerai.

mines de Mokta-el-Hadid[1] ou Aïn-Mokhra, dans un djébel qui comprime aussi, vers son centre, du zinc et du cuivre, aux veines d'Aïn-Barbar.

8° **Bône.** — Bône est la reine coquette, fière, ambitieuse, de son golfe, qui a 40 kilomètres d'ouverture, entre le Cap Rosa (du côté de Carthage) et le cap de Garde (du côté d'Alger).

Dotée dès maintenant d'un avant-port de 65 hectares et d'un port de 10 hectares qui n'est pas autant que plusieurs en Afrique un insolent défi à la nature, elle a comme Philippeville, et plus que Philippeville encore, l'avantage de régner sur un Tell plus vaste que celui d'Alger ou d'Oran.

A mesure qu'on s'éloigne de la borne du Maroc, à mesure qu'on se rapproche de celle de la Tunisie,



Cascade pétrifiée de Hammam-el-Meskhoutin (voy. p. 135). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

la largeur de la terre choisie s'accroît. De Bône on arrive au Sahara sans que les Hauts Plateaux sur lesquels on chemine longtemps cessent réellement de faire partie du Tell.

Et avant qu'on aperçoive, de la cime d'une dernière montagne, les immenses bas-fonds du lac salé de Melrir, cuvette saharienne, la route est presque deux fois plus longue que de Nemours, d'Oran, de Ténès ou d'Alger à la ligne où le Tell fait place à la sèche nudité des Steppes.

Hippone, la punico-romaine dont Bône la française hérite, était une ville de coteau, tandis que la « Cité des Jujubiers[1] » tend de plus en plus à devenir une ville de plaine.

1. Nom arabe : la Brèche, la Coupure du Fer.

1. Nom arabe de Bône : Bled-el-Huneb.

Elle montait avec les pentes de la colline au pied de laquelle la Seybouse entre au giron de la mer; mais sans être un traîneur de terre aussi puissant que le Bagradas, le fleuve Ubus dépouille en ses crues la montagne et il en jette les sables et les argiles aux deux rives de son embouchure.

Il a donc, l'âge aidant, poussé petit à petit vers le nord, par le comblement successif de l'eau profonde, le port d'Hippo Regius jusqu'aux roches édoughiennes qui préservent l'anse de Bône des vents de l'ouest et du nord-ouest.

Et même la nouvelle conque n'est pas sans craindre l'alluvion seybousienne qui, durant les hautes eaux, y pénètre.

Ruines indistinctes, à l'exception de vastes citernes que remplissait un aqueduc partant de l'Edough, Ubba, Hippo Regius, Hippone couvre environ 60 hectares de plaine et de mamelon, à la gauche du fleuve. Elle est moins effacée que Carthage, mais, en somme, il ne reste guère d'elle que des blocs, des tronçons rougeâtres et des pierres par terre, solitude et silence auprès du brouhaha de la jeune cité.



Bône. — Vue générale. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

VIII. DE BÔNE AUX SEPT CAPS DU GOUFI

1° De Bône à Philippeville : Sanhadja et Saf-Saf. — L'Edough défie le golfe de Bône par un fronton de gneiss, et lorsqu'on a tourné le cap de Garde, il le brave par des roches de grès, puis par des caps « plutoniques ». Du faîte descendent des ravins sans nombre où le chêne-liège, le coudrier, le noyer, le châtaignier se penchent sur l'oued,

dont ils font l'onde plus fraîche et la course plus sombre.

Le cap de Garde étant la corne orientale de l'Edough, le cap de Fer en est la corne occidentale. Hauts et tristes l'un et l'autre ; et de l'un à l'autre élevée, escarpée, morose la côte, et déserte, avec un seul village français, Herbillon, qui est lieu de pêche sur une anse arrondie gardée des vents de l'ouest, du sud-ouest et du nord.

Pas de plaine; aucune vallée n'offre une large route vers l'intérieur; rien que des fentes étroites pour de très courts ruisseaux, car la ligne de faîte embrasse d'extrêmement près la mer, et presque toutes les eaux de l'Edough se versent au midi de l'arête dans une rivière qui les emporte en replis vers l'occident, puis les confie à l'Oued-el-Kébir de Jemmapes.

Le cap de Fer, en arabe Ras-el-Hadid [1], ferrugineux en effet, est l'un des avancements les plus septentrionaux de l'Algérie; comme le Négro, le Serrat, les pointes Bizertines à l'est, et les Sept Caps à l'ouest, il dépasse le 37e degré.

Parages lugubres antan, dans ces jours noirs où la vague est plus blanche, quand elle s'amoncelle et s'entremêle en tempête : alors les Kabyles du cap de Fer guettaient les navires, ils tuaient l'homme et prenaient l'épave.

Le Ras-el-Hadid termine, au bout d'une presqu'île, une mince presqu'îlette tordue comme une couleuvre.

En le tournant, on entre dans le Golfe Numide [2], notre golfe de Philippeville, qui a deux sous-golfes, celui de Stora, celui de Collo. Des laves du cap de Fer aux laves des Sept Caps, cette grande baie évasée, durement fouettée par les tempêtes du nord, s'ouvre par un écart de plus de 55, de moins de 60 kilomètres.

Quand on a dépassé le cap de Fer, on navigue encore pendant 8 kilomètres devant les rocs de l'antique île de l'Edough, et ces 8 kilomètres sont vers le sud-est, direction contraire à la normale du littoral algérien.

Puis on rencontre les dunes à l'abri desquelles se colmata la vaste mer bônoise dont il nous reste tant de boue et si peu d'eau dans la cuvette du lac Fetzara.

Bientôt on voit, perçant les sables, l'Oued-el-Kébir de Jemmapes, fait de deux rivières, dont la plus longue est le Fendek.

Fendek, c'est trop peu dire, chaque oued algérien allant de nom en nom. Le torrent s'appelle d'abord Oued-Ourzifa, à ses naissants dans une gorge septentrionale du Taïa; puis Fendek devant la Robertsau (une des colonies alsaciennes créées en grand nombre après 1871) et devant Jemmapes, ville au milieu des vignobles, non moins que parmi des forêts où parfois résonne encore en sourd tonnerre le rugissement des lions nocturnes : si près de la roche natale son altitude atteint à peine ici 80 mètres; puis c'est l'Oued-Radjéta; enfin l'Oued-Emchakel.

Le seconde branche, l'Oued-el-Hammam ou Rivière des Thermes, sort de monts de craie, au septentrion de Guelma; elle absorbe le ruisseau qui passe, par 430 mètres, dans le ravin de Roknia, dominé par le Débar (1030 mètres) ; là sont des milliers de dolmens tumulaires et des grottes par centaines, naturelles ou de main d'homme, que les indigènes appellent hanout, c'est-à-dire boutiques : les préancêtres qui habitèrent ces cavernes, ceux qui tombèrent en poussière dans le silence de ces sépultures appartenaient, comme les squelettes de la Cheffia, à la race appelée libyenne, puis numide et maurétanienne par les Romains et les Grecs, et par nous, race berbère.

A son passage chez les Sanhadja ou Sénadja l'Oued-el-Kébir n'est plus qu'à 15, 12, 10 mètres au-dessus de la mer, dans le val-palus qui continue et termine au couchant la plaine maremmatique de la Mafrag, de la Seybouse et du Fetzara. Il s'y appelle quelque temps Oued-Sanhadja.

Sanhadja, Sénadja, c'est la corruption du nom anciennement très glorieux de Zanaga, désignant l'une des grandes nations de la race berbère, un peuple, une tribu si l'on veut, qui a conquis, dominé, fondé des royaumes que dans notre ignorance nous prenions pour des empires arabes, car nous étions habitués à reporter sur les Agaréens toute la gloire qui revient aux Zanaga, aux Kétama, aux Zénata, les antiques sous-nations du peuple des Numides.

La dune éventrée par l'embouchure de ce fleuve de 100 kilomètres en un bassin d'un peu plus de 100 000 hectares, est tantôt nue, tantôt boisée, avec cimes de 60, 80, 100, voire 109 mètres — sable qui finit où commence le Djébel-Filfila.

Le Filfila, très pittoresque mont de marbre statuaire, est haut de 586 mètres. Les Romains y taillèrent la roche en de grandes carrières; peuplant leurs voies, leurs villas, leurs temples et portiques des blanches images des dieux et demi-dieux, des

1. Même signification que cap de Fer.
2. Sinus Numidicus des anciens.

génies, des héros, des adolescents, de tout ce qui est « céleste » et de tout ce qui est beau, ou gracieux, ou jeune, ou vénérable; amis du marbre pour les colonnes, les monuments, les tombeaux, les urnes, les ornements, les aiguières, ils livraient au carrier toute belle pierre marmoréenne de leur empire, qu'elle eût ou non blancheur d'albâtre, et qu'elle fût opaque ou translucide.

La France a repris ici le travail de Rome, et elle s'apprête à tirer du Djébel-Filfila le fer excellent que recouvrent les marbres aussi blancs que Paros et Carrare.

Le Djébel-Filfila plonge à pic sur une mer sans estran qui le pénètre en criques innombrables, petites, très petites calanques où le vent du nord brasse terriblement la vague : c'est une « côte de fer », comme en a tant la patrie du Numide et du Maure.

Au delà du cap Filfila, baptisé par les corailleurs du nom de Cap Vert, des terres basses, des dunes, des plages précèdent l'embouchure du Saf-Saf et la jeune cité de Philippeville.

Qui dit en arabe saf-saf dit en français peuplier : l'Oued-Saf-Saf est donc la Rivière aux Peupliers.

Composé par des montagnes de 1000 à 1200 mètres, il a rassemblé les ruissellements, les suintements et sources d'une conque de 30 000 hectares (et en hiver beaucoup d'eau sauvage par un filet de ravins broussailleux) lorsqu'il arrive à l'étranglement de Kalaat-el-Haïdj, au couloir qui vida jadis un assez vaste lac suspendu sur son cours.

Le lieu est à 146 mètres d'altitude, entre deux coteaux d'un calcaire très dur, n'ayant de rive à rive que 23 mètres d'écartement à la racine du rocher, et 164 mètres de distance à la hauteur de 42 mètres; cette élévation de dôme de cathédrale sera celle du barrage entrepris en ce point du Saf-Saf supérieur pour le bien-être des campagnes du val inférieur jusqu'à la mer : eau retenue, 22 millions de mètres cubes.

A 7 kilomètres en aval de Kalaat-el-Haïdj la rivière passe des gorges d'en haut à la vallée d'en bas, et désormais, jusqu'à la Méditerranée, elle coule dans les jardins maraîchers, les orangeries, les vergers, les vignes.

Par la main des colons, non point par celle des indigènes, les florissantes cultures ont pris ici la place des marais infects, des herbages humides et fiévreux que paissaient les troupeaux des Béni-Méhenna, tribu berbère.

L'embouchure dans la « mer Intérieure » est entre dunes, à 2 kilomètres à l'est de Philippeville, après 100 kilomètres de replis dans un bassin de 75 000 hectares.

2° **Philippeville.** — Philippeville a d'âge un demi-siècle seulement, mais dans un site immémorialement habité.

C'est de Bône qu'on manqua, puis qu'on réussit la prise de Constantine. Or, de ce qui fut Cirta à ce qui fut l'Hippone Royale, il y a juste, en ligne droite, deux fois plus loin que jusqu'à la plage du Golfe Numide, et à travers un pays bien plus difficile, plus haut, plus continental et beaucoup plus froid en hiver.

Pour doter Constantine d'un port d'embarquement moins éloigné que Bône, on acheta donc à des Berbères, pour 150 francs, une ravine au bord du flot « numidique », très sauvage ici, rien ne l'abritant du nord ni du nord-est.

On y traça les rues d'une « cité de l'avenir », de Philippeville, nommée de la sorte en l'honneur de Louis-Philippe Ier, roi des Français et chef d'une dynastie « constitutionnelle » qu'on présumait solide à jamais. Ne régnait-elle pas depuis huit années? Et voici, dix ans après, elle était déracinée de France! De même, pour glorifier les princes, jeunes fils du roi, on appela des bourgs, des villages africains : Orléansville, Nemours, Aumale, Joinville, Montpensier.

Il aurait mieux valu bâtir la ville française à 4 kilomètres au nord-ouest, à Stora, qui a l'avantage d'une montagne ardue, roche forestière devenue vignoble et depuis longtemps veuve des cabrioleurs expansifs qui valurent à l'un de ses ruisseaux, à celui qui remplissait les citernes romaines, le nom d'Oued-Cheddi, c'est-à-dire le Torrent des Singes.

Mais si cette montagne garantit la rade des vents du sud au nord par l'ouest, elle serre de trop près la mer; la place manquerait aux maisons, aux magasins, aux entrepôts et docks d'un grand port, et il faudrait grimper le djébel ou conquérir de haute lutte sur la Méditerranée.

Le vrai port de Constantine, c'était Collo la berbère, à peine plus éloignée de Cirta que l'est Philippeville. Là, devant des monts sylvestres, ou gracieux ou sévères, l'art aurait aidé la nature, il ne l'aurait point forcée.

Dans la ravine acquise des indigènes, quelques gourbis étaient tout ce que la race de paysans qui survit à Rome en Atlantide avait su mettre debout,

terre et branches, à côté des murs et monuments romains de Rusicada, bâtie elle-même sur les pierres de Rus-Cicar ou Rus-Licar.

Rus-Cicar répond à Cap de la Plaine, et Rus-Licar à Cap du Feu. C'est un nom phénicien, comme tous ceux qui commençaient par Rus; le punique rus signifiait cap, exactement comme l'arabe ras : arabe, hébreu, chaldéen, syriaque, araméen, phénicien, carthaginois, tout cela c'est, au fond, la même langue.

Un petit comptoir de commerce pouvait vivre ici dans le temps ancien, quand on hélait à force de bras les barques sur la plage, car alors toute rive, même inhospitalière, était capable d'un bourg de pêcheurs, de trafiquants. Il faut aujourd'hui des eaux profondes à l'abri du vent dominant qui pousse au rivage.

C'est l'inestimable présent que les Français ont fait au « Sinus Numidicus » en y amortissant la fureur de la mer par une digue cyclopéenne de près de 2 kilomètres, devant le site de cette Rusicada qui fut Rus-Cicar. Par son port, par lui seul, Philippeville subsiste, mais il lui suffit à peine, tant Constantine lui envoie d'hommes et de choses à destination de la France, et la France à destination de Constantine. Dans l'instant présent, il se compose d'une darse de 19 hectares et d'un avant-port de 25.

3° De Philippeville aux Sept Caps du Goufi. — La montagne de Stora fait partie d'un dur massif de gneiss, ossature du littoral jusqu'à l'embouchure du pittoresque fleuve Guébli.

Le gneiss, ainsi qu'on sait, n'émet point de fontaines.

Comment donc le ferait-il? Roche dure, l'eau glisse sur lui comme sur une cuirasse, elle ne pénètre pas en dessous. Or, pour qu'il y ait source, il faut que la pluie filtre dans la profondeur à travers terreau, sables, limons et graviers, ou qu'elle y saute par les trous, fosses, fuites, avens, entonnoirs, avaloirs, emposieux de divers calcaires ou de diverses craies; puis qu'une argile, une roche impénétrable l'arrête en sa descente nocturne; qu'enfin l'eau roule sur cette roche, sur cette argile jusqu'à une issue vers le jour.

Cependant le gneiss ruisselle ici, dans tous les ravins, de même qu'après le gneiss, les laves du sahel de Collo, puis encore des gneiss et, au delà de ces gneiss, d'autres terrains. De Stora à Djidjelli, de Djidjelli à Bougie, de Bougie à Dellis, tout le long de la Petite Kabylie, puis de la Grande, les torrents et torrenticules murmurent ou grondent ainsi qu'en Verte France, toute l'année, par l'abondance des pluies. Presque jamais ce littoral ne reçoit, les douze mois durant, moins de 500 millimètres d'ondée céleste, presque toujours il en obtient plus de 1000, et quelquefois près de 1500. Chez nous pareillement, le Limousin, pays de texture compacte, mais sous un ciel imbrifère, envoie des rivières vives à tout son tour d'horizon, à la Loire, à la Charente, à la Gironde.

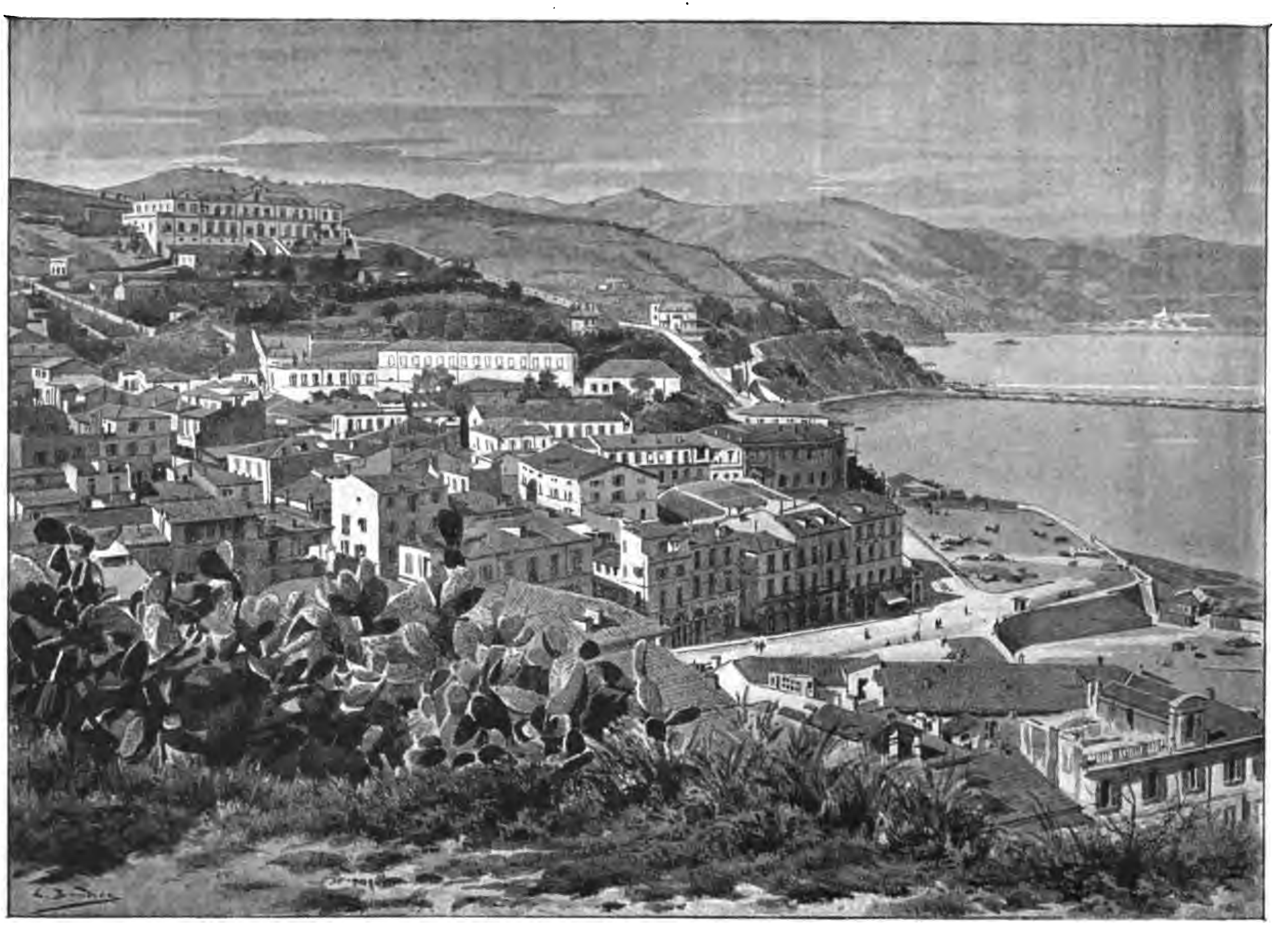
Collo, par delà le Guébli, ne compte plus ses jours, tellement elle est vieille. Sous le Punique elle vendait sans doute, comme aujourd'hui, des grains, des huiles, des bêtes à manger, des peaux; sous le Romain elle fut habile à plonger les étoffes dans la couleur de pourpre. Maintenant elle pêche et sale le poisson. Au temps des maîtres du monde elle avait surabondance de noms officiels, Collops Magnus, Chullu, Chulli municipium, Minervia Chullu. Elle tient d'une des courbures de son haut sahel ce que n'avait pas Philippeville, ce qu'avait très peu Stora, un port petit, mais profond, qui sera parfait dès qu'on l'aura garanti des tempêtes de l'est. Elle était restée jusqu'à ces dernières années une bourgade entièrement indigène, comme l'étaient aussi Mila, Mazouna, Frenda, toutes cités arabes ou kabyles que l'élément nouveau commence d'envahir.

Il y a de l'argent, du plomb, du mercure dans son djébel vêtu de forêts ; ses vallons sont fertiles, et tout le pays charmant dans ses retraites bocagères au bord des ruisseaux, ou grand et farouche à la tombée de ses monts dans la mer.

Dès Collo on est dans les laves du Goufi; on y reste jusqu'à l'outre-mont de « Minervia Chullu », pendant une cinquantaine de kilomètres, sur presque tout le contour de la presqu'île trapue des Seba Rous ou des Sept Caps.

Sept caps, en ne comptant que les géants parmi ces promontoires, mais à vrai dire il y en a sept fois septante fois sept fois dans l'épanouissement contre-marin du Goufi, lequel est un « monte » dans le sens espagnol du mot, c'est-à-dire autant forêt que montagne : parmi ses arbres domine le chêne-liège.

Avant que régnât la France, les Seba Rous étaient comme un autre et plus grand cap de Garde ; quand une nef s'y brisait, le Berbère goufiote assommait les matelots, les passagers, tant musulmans que chrétiens, ou les réservait pour la vente, s'ils étaient de bonne prise. Comme disent les Bédouins lorsqu'une caravane tombe dans le piège qu'ils lui



Vue générale de Philippeville. — Dessin d'A. Boudier, d'après une photographie.

ont tendu, ou qu'un voyageur inespéré passe par le sentier de l'embûche : « C'est le bien de Dieu », c'est-à-dire le butin qu'Allah nous envoie.

Donc, rien d'étonnant, pensait-on, si les pêcheurs, si les matelots italiens qui de tout temps fréquentèrent ces anfractuosités pour y décrocher le corail en eau creuse, ont appelé les tentacules du Goufi : le cap Bugiaroni ou cap des Traîtres. Or Bugiaroni vient, par corruption, de l'arabe Bou-Gouroun, les Cornes, les Promontoires. Et voilà ce que valent des étymologies en grand nombre.

Durant cinquante années le prétendu cap des Traîtres demeura la roche la plus boréale de l'Afrique française, par 37° 6′ 20″ — nous n'avions pas encore l'inestimable Bizerte et les pierres stériles de la Galite et des Galitons.

D'ici à la fin de notre Atlantide le littoral fléchit au sud : d'abord extrêmement peu, sinon localement, aux plages de golfe ou de baie tournées au sud ou au sud-est; Dellis n'est guère au midi du 37e degré, Alger non plus.

Mais, à partir des promontoires de Ténès, et plus encore au delà du lieu de la côte où se touchent les provinces d'Alger et d'Oran, l'infléchissement augmente; Mostaganem est au sud du 36e degré, et le bout de notre rivage, là où l'Oued-Adjeroud sépare l'Oranie du Maroc, est presque sous le 35e — soit depuis les Seba Rous un recul de plus de 2 degrés vers le méridion.

Ainsi l'Afrique la plus septentrionale va des bouches de la Medjerda, ou, si l'on veut, des roches littorales de Bizerte aux précipices vertigineux des Sept Caps.

IX. DES SEPT CAPS A LA BLANCHE ALGER

1° Le haut Oued-el-Kébir ou Roumel. — Le port de Collo ne craignant rien des vents de l'ouest grâce au Goufi, le port des Olives[1], de l'autre côté de la presqu'île, ne redoute rien de l'est, par la vertu de cette même montagne.

C'est par ici que se perd en mer la Rivière des Fleurs, l'Oued-Zouhr, gave à l'eau retentissante; la truite passe en lueur dans son froid courant, et surtout dans le cristal de l'Oued-Abaïch, son tributaire : ce qu'on ne peut raconter d'aucun autre torrent de la Berbérie française, si ce n'est, dit-on, d'un oued du bassin de l'Habra, vers l'orient du Télagh.

Le voisin de la Rivière des Fleurs, c'est la « Grande Rivière », l'Oued-el-Kébir, qui passe à Constantine sous le nom de Roumel.

L'Espagnol qui dit au voyageur en montrant la poudre et le caillou d'un torrent sans eau : « Voici la rambla », et le Français qui dit en montrant le torrent de Constantine : « Voici le Roumel », parlent tous les deux la même langue, et cette langue est l'arabe.

Le français Roumel, l'espagnol rambla, modifient chacun à sa façon l'arabe rmel, le sable.

L'Oued-er-Rmel est la Rivière des Sables.

Il n'est pas Roumel dès sa naissance, il ne le devient qu'après avoir changé six à sept fois de nom, d'abord dans la montagne de 1000 à 1300 mètres où il sort de terre à quelque 40 kilomètres vers l'est de Sétif, puis dans la haute plaine des Disciples ou des Serviteurs de la Lumière, sur le Plan des Abd-en-Nour.

Le Roumel traverse chez les 25 000 Abd-en-Nour, au septentrion du mont Tafrent (1400 mètres) et du Tnoutit, la région dite le Serraoüat, qui est le nord du territoire, par opposition au Bled-el-Hamia, qui en est le midi.

Ces deux pays se ressemblent et ils ne se ressemblent pas.

Secs, ils le sont tous les deux, mais le Bled-el-Hamia dépasse le Serraouat en sécheresse parce qu'un djébel de plus se dresse entre la mer et lui; ses oueds ne vont pas à un oued majeur qui les emporte vers l'Océan, fin des fleuves, ils se traînent vers des lagunes salées. Plus bas de 200 à 300 mètres, il y fait moins froid en hiver; et souvent la neige bienheureuse tombe sur le Serraouat, qui est Beauce ou Brie, et ne tombe pas sur le Bled-el-Hamia, qui lève peu de froment, peu d'orge, étant surtout un plateau pastoral éminemment propice aux moutons.

Neige bienheureuse, peut-on dire, car, si fort que grelotte le Serraouati lorsqu'elle descend du ciel pâle en blancs tourbillons, il la bénit du fond du cœur : c'est elle qui restaure le sol en l'engourdissant dans le sommeil, elle qui ressuscite les sources, elle qui assure l'enfance et l'adolescence des épis jusqu'aux jours où parfois souffle l'infernal sirocco; c'est la sœur de la pluie, et sa sœur préférée quand elle ne part pas aussitôt que venue, comme le fait la pluie fuyante en torrents dans la ravine et bientôt oubliée.

Les deux contrées sont nues, le versant du Roumel moins que le versant des Lagunes depuis que les Français ont aligné quelques villages près du « fleuve », sur la route de Constantine à Sétif. Vil-

1. Mers-el-Zitoun.

lages longtemps caducs, mais la vigne les rajeunit; elle donne ici bons et beaux vins quand elle échappe aux gelées tardives, et de fait elle leur échappe assez souvent, précisément parce que l'hiver, rude sur ces hauts plateaux, retient longtemps l'élan de la sève. Ce n'est pas à 800, 1000, 1200 mètres de surrection que les vignerons ont le plus à maudire les morsures du gel, mais à 400, 500, 600, là où la vigne bourgeonne dès l'hiver, l'élévation au-dessus des mers ne le lui défendant pas, et quand elle a poussé, Borée souffle parfois sur ses jeunes fleurs une gelée qui est une brûlure.

Lorsque les vainqueurs de Constantine tracèrent le chemin menant de la célèbre Cirta jusqu'à Sitifi l'ignorée, un arbre se dressait, un seul, sur le steppe immense des Abd-en-Nour; on l'appela le Chiffonnier de la route de Sétif, à cause des loques d'ex-voto dont l'avaient affublé les indigènes. De même, à cent cinquante lieues dans la direction du « Couchant le plus lointain », il n'y avait qu'un arbre pour ombrager la campagne au midi d'Oran: c'était le figuier près duquel on fonda Valmy[1].

Les Serviteurs de la Lumière sont des Berbères passés de notre temps à la langue arabe. Au début de la Conquête un très grand nombre d'entre eux parlaient encore le vieil et très vieil idiome qui nomme, de ses féminins à deux *t*, Tafrent et Tnoutit les montagnes divisant le Serraouat du Bled-el-Hamia.

Autre et très grand changement. Tout récemment encore, ils étaient purement nomades, les uns bergers, les autres laboureurs mais vivant sous la tente, cultivant tantôt ici, tantôt là, et n'ayant de fixe que les silos où ils déposaient leurs grains; tandis que maintenant ils arrivent peu à peu à la vie sédentaire, et leur fauve patrie se repeuple, qui semble avoir été fort peuplée il y a quinze ou dix-huit siècles.

Des villes romaines y croulent en vingt endroits par leurs dernières murailles, dans le silence du désert, près de l'aïn qui leur donnait à boire ou de la citerne qui confisquait une source éloignée ou, à défaut de fontaine, les gouttes de la pluie. L'un de ces aïoun est un « hammam », un bouillonnement d'eaux à 38 degrés dont les forces de guérison sont à peu près les mêmes que celles de Vichy. On le nomme Hammam Grous; les Romains y vinrent en foule; ce fut leur Balneum Pompeianum.

Et comme partout sur le plateau de Constantine, les cromlechs, les dolmens, les pierres debout, les galgals et tombeaux frustes, proposent leur énigme, de moins en moins énigmatique, au passant dans la solitude.

Le steppe des Abd-en-Nour, que prolonge à l'est, vers Sétif, le plateau plus haut encore des Eulmas, s'abaisse à l'orient avec le Roumel et se transforme le long de l'oued en une gorge sèche, sauvage, étranglée, plombée, livide, avec roches menaçantes. — Gorge faite à souhait pour un barrage; au meilleur endroit de ce défilé de l'Oued-Atménia, une digue de 30 mètres de hauteur soutiendra 45 millions de mètres cubes pour le service des usines de Constantine, l'irrigation de sa banlieue, la dessouillure de son ravin : dans l'état actuel le Roumel d'hiver lave les ordures du gouffre de Cirta, mais le Roumel d'été n'en est pas capable.

2° **Le Bou-Merzoug.** — Au moment de descendre dans la colossale fissure qui est la gloire de Constantine, le torrent s'unit à l'antique Ampsagas, jadis frontière entre la Numidie à l'est et la Maurétanie sitifienne à l'ouest. L'Ampsagas a présentement pour nom Bou-Merzoug.

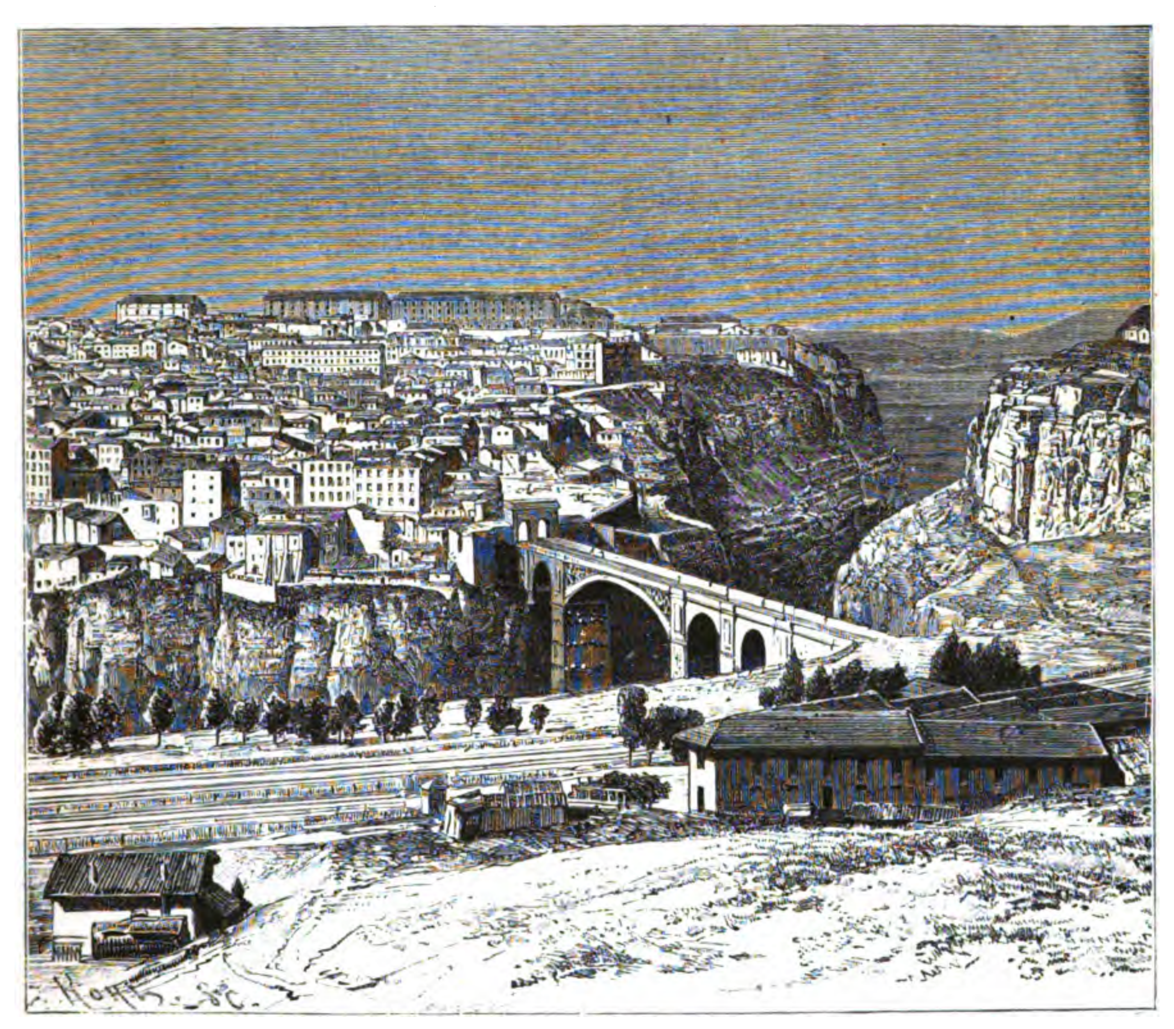
Bou-Merzoug, c'est en français Père de l'Abondance, et vraiment l'Ampsagas dispense à son vallon la sève, les feuilles, l'herbe et la fraîcheur, bien qu'il ne sorte de terre ni froid, ni frais, mais un peu tiède, à 25°,75. Il est presque tout entier dans sa source, qui jaillit à 726 mètres d'altitude devant le massif du Guérioun, au pied du Fortas, mont crayeux. Tout auprès de cette humble Touvre ou de cette Vaucluse, sur les plans et plateaux, des rangées de menhirs rappellent les champs armoricains, Carnac, la lande de Lanvaux, et le plateau de Thorus, près Vivonne, en Poitou : thème superbe pour nos pères les celtisants, quand ils donnaient tout l'ancien monde aux Celtes, lorsqu'ils voyaient dans les mégalithes, pierres fichées, pierres couchées, pierres portées, pierres en rond, une œuvre énorme de nos ancêtres, et partout des temples, des figurations curvilignes du « Dieu Serpent », des autels, des symboles du druidisme.

Dans les ans pluvieux l'Aïn-Bou-Merzoug verse de 500 à 600 litres par seconde, et (paraît-il) jusqu'à 900, mais quand le ciel tient longtemps rigueur à la terre, on voit la source descendre à 400, 350, 300. Les Romains, comme il appert partout dans ce qui fut leur empire, s'emparèrent de toutes les fraîches sources, les grandes pour les mener

[1]. Même, ce village de Valmy s'appela longtemps le Figuier.

aux villes puissantes, les petites pour les conduire aux petites cités. Ils ne manquèrent pas de prendre le Bou-Merzoug à son urne même, de l'attirer à Cirta et, d'aqueduc en aqueduc, par une des voies triomphales qu'ils faisaient à l'eau des fontaines, l'Ampsagas arrivait à l'aride rocher. Constantine prend aujourd'hui l'onde pure un peu plus loin que les Romains, tout en bas du Guérioun : elle a fait siens les 125 litres par seconde[1] de l'Aïn-Fesguia, ruisseau par où retourne à la lumière le flot de l'Oued-Kercha, qui s'engouffre en amont, qui filtre plutôt sous terre.

Quand Rome se saisit du Bou-Merzoug, la source s'ébranlait en rivière à 5m,15 plus bas qu'aujourd'hui; en rétablissant cet ancien niveau par une tranchée dans les atterrissements et débris au-devant de la fontaine, on donnerait (imagine-t-on) une puissance double au « ras » du Bou-Merzoug, qui verserait 1000 litres au lieu de 300 à 500, et ne se contenterait plus d'arroser 1600 hectares et de mettre seize usines en tournement.



Constantine : vue générale, prise de la route de Mansoura. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

Il reçoit intermittemment les eaux de marais prolongeant une vallée, en partie sèche maintenant, qui part de l'Aurès batnéen; puis il atteint le Roumel à côté de cinq arches, dont une haute de 20 mètres : c'est justement le plus beau reste de l'aqueduc qui l'emprisonnait dès sa source.

Les Romains regardaient l'Ampsagas comme étant la tête des eaux du fleuve, et ce nom, au lieu de l'arrêter comme celui de Bou-Merzoug à

1. Dans les années humides.

l'entrée de Constantine, ils le continuaient jusqu'à la mer des Sept Caps orageux.

3° **La « Pieuvre » de Constantine.** — Il ne faut pas le balancement de la fronde au bout du bras de l'athlète pour lancer une pierre d'un bord à l'autre du précipice de Constantine; l'enfant jette sans peine son caillou par delà, mais la profondeur est obscure : elle est de 60 mètres à l'entrée du couloir, au Pont du Diable, en bas de la pointe de Sidi-Rached; de 105 mètres sous l'elkantara, sous le pont, le seul passage de l'abîme, tandis qu'il y en avait cinq autrefois; de 200 et plus à la casba, lieu culminant de l'acropole numide, qui monte amphithéâtralement depuis 554 jusqu'à 644 mètres d'altitude.

S'il manque ici quatre des ponts faits par l'homme, quatre autres sont des « Ponts d'Arc », œuvre de la nature, mais il n'y passe pas comme au Pont d'Arc cévénol une Ardèche froide, rapide, indomptée, glauquement transparente et nullement transrayée d'immondices. Le Roumel est ici lourd, visqueux, nauséabond, latrinier; l'impureté de sa bourbe, autant que le vide affreux du gouffre, excuse le dicton tunisien : « O vous, les Constantinois, louez vos aïeux d'avoir bâti leurs maisons sur un tel roc; ailleurs les corbeaux fientent sur l'homme, chez vous l'homme fiente sur les corbeaux! »

Ceci n'est point hyperbole comme la réponse d'un Berbère à l'Arabe qui lui annonçait l'approche de l'armée de la Conquête, venue du pays du Prophète, prompte, ardente et si nombreuse que le vol de ses flèches obscurcissait le soleil. On avait dit à ces vaillants compagnons, orgueil de la Djéhad, que Cirta était une cité forte sur un rocher fantastique.

« Est-ce bien vrai ? demanda l'Arabe.

— Oui! » répondit le Berbère. Cirta est un nid d'aigle trop élevé pour l'aiglon. Ceux qui y font séjour l'ont nommée la ville aérienne. Arrivés audessus de la gueule de ses citernes, les nuages se penchent pour y vider leurs eaux. Du front de son bloc immense extirpé des djébels voisins par les incantations d'un génie, elle se rit des assaillants et de leurs assauts; son fleuve la garde, en bas, au très fond; il gronde à la racine du roc, puis s'abat dans un abîme de mille coudées. O homme! quel est l'archer puissant qui, du précipice, atteindra de sa flèche le couronnement de ses remparts?

Ces ponts colossalement hauts sont un reste de la voûte antique. Car ce cagnon fut caverne ; l'effondrement du couvercle en fit un corridor éclairé par le jour, sauf en quatre endroits où la roche continua de souder par la cime les deux parois du couloir.

Ce précipice attire, parce qu'il est précipice.

Il hante l'esprit des Cirtéens que la vie torture, ou qu'elle écrase, ou qu'elle ennuie seulement à mourir. Il est l'hôte de leurs songes, le confident de leurs maux, le conseiller de leur désespoir. Parfois l'un de ces dolents ou navrés se traîne jusqu'au pont, et celui qu'a saisi la folie passagère y court. Délirant, maniaque, hypocondriaque, amoureux, alcoolique, incurable, on enjambe le parapet et l'on se brise aussitôt en bas, tombé du ciel ainsi qu'un aérolithe. Il arrive même qu'on vient ici de vingt, de cinquante lieues, de Philippeville, de Bône, d'ailleurs, pour sauter le grand saut, comme aspiré de loin par la « Pieuvre d'El-Kantara ».

Avant de fuir de son vieil antre qu'éclaire aujourd'hui la lumière d'en haut, le Roumel boit les quatre fontaines de Sidi-Mcid, eaux sulfureuses à 33 degrés sortant de quatre cavernes et donnant ensemble de 50 à 72 litres par seconde; puis, tout à coup, il s'irrite et trois cascades de 20, de 25, de 15 mètres de plonge l'arrachent au ravin de Cirta. Chutes splendides quand l'orage a fait du « ruisseau des sables » une « rivière du tonnerre », un « fleuve de l'épouvante »; cascatelles seulement durant l'ardente saison, alors que le chacal vient flairer les ordures de l'oued, et l'hyène, quelquefois encore, dévaser des quartiers de charogne dans l'obscurité de la nuit, plus obscure encore, en ce fond d'abîme.

Ce que valait avant que retentissent les canons un pareil escarpement défendu par un tel fossé, la raison le devine, mais l'histoire ne le sait que depuis l'ère voisine de nous qui commence à la rencontre des Romains avec les Carthaginois et les Numides. Cent fois peut-être le sort des Berbères orientaux se décida là, sur la roche à pic, devant le gouffre effroyable aux vaincus; pour des cents et des milles un saut dans l'aven fut l'expiation de la défaite. On y jetait aussi les femmes adultères et, entre temps, les épouses disgraciées par le prince, les courtisans qui avaient cessé de plaire, les trésoriers infidèles, et, sans doute, des justes après des injustes.

Maintenant tout est place forte, en plaine autant qu'en montagne, et souvent même la roche ne vaut pas la terre plate pour arrêter l'ennemi par des boulets entre-croisés. Mais Constantine vivra tou-

jours comme lieu d'équilibre entre Alger et Tunis, entre mer et Sahara, sur la lisière du Tell littoral, qui est le meilleur Tell, et du Tell de l'intérieur, qui tend au Steppe. Plaines à grains, croupes à pâture, coteaux à vignes, vallons olivestres, lui portent leur tribut de blé, d'orge, de peaux, laines et viande, de vins blancs et rouges, d'huile. C'est assez pour demeurer ville, même pour grandir encore, au delà de l'isthme qui rattache au reste de la Numidie le bloc entouré d'abîmes.

4° **L'Oued-el-Kébir.** — Dans la conque inférieure à la faille de Constantine, dite conque du Hamma, jaillit une curieuse rivière qui serait presque de force à nettoyer le passage si elle naissait dans la conque d'amont, dite conque du Bardo. C'est l'Oued-el-Hamma, rivière thermale et, comme telle, à peu près immuable : les « hammams », se rassemblant sous terre à d'extrêmes profondeurs, reçoivent encore, quand l'été tire à sa fin, des ruisselets tombés en gouttes, en gouttelettes, du filtre épais de la terre; et, si bas sous le sol, leur bassin d'origine est si plein qu'une, deux, même trois longues saisons sèches ne le peuvent tarir.

L'ascension des vapeurs indique de loin les fontaines à 33 degrés[1] dispersées le long de l'oued; ensemble elles versent au moins 600 litres par seconde, flot qui, de chaud, se fait tiède, et qu'on divise en canaux pour l'arrosage de jardins superbes ainsi que pour l'ébranlement de mainte usine. A cette eau fumante le Hamma doit ses beaux palmiers et son climat bien plus doux que celui de Cirta, ville des vents et des neiges; mais, soit excès d'eau, soit air renfermé, soit toute autre cause, ce vallon n'est pas parfaitement salubre, et de là vient qu'il s'appelle El-Hamma, c'est-à-dire la Fièvre. Son nom latin fut Azimacia : nom latinisé plutôt, car on pense que ce mot d'Azimacia sortait de l'idiome numide et qu'il signifiait les Bains chauds.

Le gouffre de Constantine n'épuise pas la sauvagerie du Roumel, qui va de kheneg ou gorge en kheneg. A chaque montagne qu'il pourfend il s'encagnonne étroitement au fond des abîmes et comme pour fuir la lumière du ciel — kheneg en amont du confluent de l'Oued-Smendou, au bas de rocs à pic du haut desquels l'antique Tiddi méprisait les assauts comme une autre Cirta; kheneg des Béni-Aroun en aval de Sidi-Mérouan; kheneg des Ouled-Aouat ou Kheneg-Alihen au-dessous d'El-Milia.

1. Exactement la même température qu'aux sources de Sidi-Mcid.

Sidi-Mérouan possède des Français très singuliers. Ils sont Algériens au milieu de Berbères arabisés, Français par la langue nationale, Italiens par le dialecte qui était leur idiome usuel en Corse, Grecs par leurs aïeux : c'est du Péloponèse que partirent en 1676 les 730 fondateurs de Cargèse, la bourgade corse[1] dont ils procèdent.

En l'honneur de Cargèse, leur seconde patrie, la Grèce étant la première, on a voulu nommer Sidi-Mérouan la Nouvelle-Cargèse. Ce nom ne méritait pas de prévaloir et n'a point prévalu, pas plus que celui de la Nouvelle-Lambèse à la place de Batna. Tout nom long est fâcheux; il n'en faut que de courts, et l'on pèche en décrétant Belle-Fontaine au lieu de Fontbelle, si commun dans l'ancienne langue, et Géryville au lieu de Géry. Sidi-Mérouan n'a que quatre syllabes, Batna deux, pourquoi donc imposer à l'un comme à l'autre la longueur de l'hémistiche d'un alexandrin? Un nom ne devrait jamais dépasser trois émissions de voix, et, s'il se peut, deux.

Entre Sidi-Mérouan et l'entrée du défilé des Béni-Aroun, l'Oued-Endja renforce le Roumel. Il a dans son bassin Cuiculum et Milevum. Dans Milevum on reconnaît aussitôt Mila; dans Cuiculum on ne reconnaît pas Djémila, qu'on identifia d'abord, pour cause de consonance, avec la station de Gemellæ.

Les collines djémiliennes bombent un froid et morose pays, en des monts point éloignés de ceux dont le Roumel tire sa première existence, et Djémila n'est guère digne de son nom, diminutif arabe équivalent au diminutif français dont on appelle un port de Marseille : la Joliette; elle aussi est morne et froide, à une altitude que l'hiver fait souvent neigeuse. Des monuments de Cuiculum le mieux épargné par le temps (et, de fait, il est resté jeune), c'est l'arc de triomphe contemporain de Caracalla, et même dédié à ce jeune monstre en même temps qu'à sa mère et à son père, le « sévère » Septime. Cette porte triomphale sous laquelle aucun grand conquérant n'a passé, faillit prendre la route de Paris; on voulait la transporter, en blocs numérotés, sur l'une de nos places, et la reconstruire là; puis on n'y pensa guère. Cet oubli sauva les vieilles pierres de la profanation. Leur place est dans la ruine

1. A une cinquantaine de kilomètres vers le nord-nord-ouest d'Ajaccio, à la fin septentrionale du golfe de Sagone.

solitaire, et les Thermes de Lutèce n'appartiennent pas plus à Paris que l'arc de Cuiculum n'appartient à Djémila.

Mila, deux fois moins élevée que Djémila[1], ne montre aucun édifice datant de Milevum. Tous ses débris romains sont en magma, ou bien (s'il en subsiste encore) se cachent sous le sol fait de ces débris mêmes. Les colons latins surveillaient de là les barbares de la montagne de Sitifi à Saldæ (Bougie), la sierra qui hait d'obéir et de chacune des nations de laquelle on pouvait dire alors, comme avant la conquête française : « celle-ci est la plus rebelle de toutes ».

Plus tard « Baba-Tourki », le Turc, ne fit ni plus ni moins; il n'osa s'aventurer chez les Kabyles, et Mila fut sa vigie du côté des Baboriens. Les Français, plus résolus, ont par ici de beaux villages avec des centaines de familles de paysans qui se passionnent à planter la vigne. C'est ainsi qu'un nouvel élément pénètre, à la manière d'un corps étranger, dans le tissu de l'âpre race des Berbères arabisés qui peuplait seule le Ferdjiouïa[2].

L'Oued-Endja ne tarit jamais; il augmente donc le Roumel, mais celui-ci n'offre l'image d'une vraie rivière qu'après être sorti du cagnon des Béni-Aroun. Le djébel que fend cette gorge est une roche du grand mur qui coupe la province de Constantine en une zone sèche au sud et une zone non sèche au nord. Au midi le Mellègue, la haute Seybouse et la « Castille » de Batna, de Sétif, de Bordj-bou-Arréridj; au septentrion, la Medjerda, la Mafrag, la plaine de Bône, Philippeville, Collo, Djidjelli, Bougie. Passant donc du Tell-Steppe dans le Tell humide, le Roumel s'accroît de sources éternelles, de torrents qui poussent toujours après les flots, des flots; si bien que durant six à huit mois de l'année il est pareil à nos eaux de montagne, et que nul juillet, nul août ou septembre ne l'a vu baisser au-dessous d'un mètre cube par seconde.

Long d'un peu plus de 50 lieues, peut-être de 60, tellement son cours inférieur est tordu, l'Oued-el-Kébir de Constantine égoutte 904 000 hectares. Comme course il rivalise presque avec l'Aude ou la Vilaine, et comme bassin avec la Creuse.

5° **Djidjelli.** — Du Roumel-Oued-el-Kébir à Djidjelli on traverse deux gaves : l'un très petit, le Nil; et l'autre, le Djindjen, roulant 500 litres en temps d'étiage : c'est un fils de forêts ou de monts qui ont cessé d'entendre le berbère.

Djidjelli n'a pas daigné quitter ou seulement déguiser un peu son nom phénicien d'Igilgili. Le Carthaginois y usaient comme nous d'un port protégé des vents de l'ouest, et facile à garantir de ceux du nord (il suffira de cimenter entre elles des roches éclaboussées).

Ce sol branle. Un tremblement de terre a renversé Djidjelli en 1856. Oran chavirée avant la fin du siècle dernier, Mascara disloquée en 1819, Blida et Coléa détruites en 1825, Djidjelli jetée par terre en 1856, Mouzaïaville et les villages voisins culbutés en 1867, Msila durement secouée en 1886, c'est, en moins de cent ans, assez de catastrophes pour que, dans l'établissement de leurs villes, les Français d'Afrique songent soucieusement à la fatale mobilité du sol.

Et pourtant, nos cités algériennes, non pas une, mais toutes, sont des défis à l'équilibre, des échafaudages, des châteaux de cartes ; les siècles n'useront point leurs dents à les ébrécher, il ne faudra qu'une seconde pour les réduire en poussière. A Constantine, à Alger, à Oran, nous imitons grossièrement Paris et ses maisons-casernes; nous n'élevons rien d'élégant, rien de souple, rien de fort dans le pays où nous détruisons les pleins-cintres romains et les arceaux mauresques. Pourtant il serait beau de marquer son passage par ces monuments qu'on dit éternels encore que leurs heures soient comptées : « Toutes blessent, la dernière tue ! »

6° **L'Oued-Agrioun et le Chabet-el-Akra.** — Qui vient de Tunis, de Bône, de Philippeville, contemple le golfe de Bougie, en sa courbe harmonieuse, lorsqu'à 16 kilomètres O.-S.-O. de Djidjelli son navire a doublé la roche minérale du cap Cavallo; qui vient d'Oran, d'Alger, fend ses eaux dès qu'il a tourné les éperons du Gouraya. Ni le passager arrivé d'orient, ni celui d'occident n'a vu si belle conque marine sur toute notre rive africaine, devant un si superbe entassement de djébels. Mais djébel c'est de l'arabe. Disons donc, puisque tous les villages pendus à ces monts sont berbérophones : devant un aussi fier recul de tamgouts et d'adrars.

Du Cavallo, promontoire plutonique, jusqu'au Gouraya, calcaire et craie, le golfe bougiote a de 23 à 24 milles marins d'embrassement avec la haute mer, soit environ 43 kilomètres d'ouverture. Mêlent à son eau leur eau, l'Oued-Agrioun à petite distance

1. A 484 mètres d'altitude.
2. Nom du pays de montagnes parcouru par l'Oued-Endja.



Constantine : l'un des ponts naturels (voy. p. 146). — Gravure de Barbant, d'après une photographie de M. Neurdein.

de Ziama, lieu des ruines romaines de Choba, et la Soummam ou Sahel près de Bougie.

L'Oued-Agrioun est un fort beau gave, digne de n'importe quelle Pyrénée pluvieuse. Ce n'est pas un de ces grands silencieux comme il y en a par delà ses roches natales, sur la terre rouge du plateau de Sétif, oueds sans murmure parce qu'ils sont sans onde. Lui ne se tait pas; ses Babors de 2000 mètres appellent à eux les orages du barathre bleu, ses entonnoirs de vallée les concentrent, sa pelouse et sa forêt les retiennent goutte par goutte, la craie du djébel les filtre en « anseurs » ou « anassers », ainsi que les Arabes nomment les claires fontaines de la roche.

Ainsi fait, ainsi conservé, ainsi réservé, l'Oued-Agrioun élève tout l'an sa voix dans les gorges baboriennes; fanfare héroïque, meuglement sourd, gazouillis joyeux, plainte inconsolable, il ne laisse jamais dormir les échos du Chabet-el-Akra, son défilé célèbre.

Commencé dans le nœud de Sétif, puis grandi des torrents du pays de Takitount, c'est à la fois un acif et un oued : un oued pour les Arabes, un acif pour les Berbères, car l'abîme de son cours sépare à peu près, non pas les deux races, mais les deux langues.

Il entre à Kerrata dans son grand précipice, entaille de plusieurs cents mètres de profondeur où l'homme était plus rare que le singe avant qu'on y taillât en corniche audacieuse la route de Sétif à Bougie, parfois à plus de trois cents pieds au-dessus du passage des eaux. L'Agrioun est sombre, muet dans ses gours, blanchâtre et bruyant dans ses cascades, sur lesquelles tombent, à la fonte des neiges, des cascatelles issues des antres de l'adrar. Haut de trois cents pieds est également le pont qui franchit l'abîme.

Pendant dix kilomètres, le « fleuve » subit ainsi l'étreinte du Babor, mont puissant, dur, durable et presque vainqueur du temps; mais l'Agrioun, onduleux et fluide, est plus fort que le rude et raide, et il passe, échappant à l'obscurité : car, tout au long du cagnon, ses flots sont dans l'ombre, sauf, ici, là, quelques chauds rayons, à l'heure du vertical soleil, à midi : c'est le moment que préfèrent les singes pour s'ébattre en descendant au torrent, et les colombes, hôtes innombrables des cavernes, pour voler, blanches dans la lumière.

Six à sept kilomètres font la longueur de ce ravin de l'Agonie;

De ce défilé de l'Autre monde;

De cette gorge de l'Éternité;

De ce val de l'Enfer;

Ainsi peut-on quadruplement traduire l'arabe Chabet-el-Akra.

7° Le Bou-Sellam : les hautes plaines de Sétif. — Pourquoi l'Agrioun à l'orient de la Soummam et le Sébaou à l'occident, mènent-ils, été flambant, de grandes eaux à la Grande Eau? Parce qu'ils déploient leur conque entre la chaudière tiède d'où la pluie monte pour aussitôt redescendre et la froide montagne où se suspend la neige.

Pourquoi la Soummam, faite pourtant de deux longues rivières, sèche-t-elle si fort? D'où vient qu'au bout d'un bassin treize fois plus vaste que celui de l'Agrioun, trois fois plus ample que celui du Sébaou, les mois de Junon, de Jules, d'Auguste, et aussi celui de septembre, la diminuent tellement qu'octobre la trouve deux fois inférieure au Sébaou, et à peine égale à l'Agrioun? Comment arrive-t-il que, de ses deux torrents constitutifs, l'un, l'Oued-Sahel, finisse par ne plus couler, et que l'autre, le Bou-Sellam, se réduise à 500 litres? Parce qu'au nord du Bou-Sellam, le Babor, mur de 1700 à 2000 mètres, arrête presque tous les effluves marins dans l'entonnoir de l'Oued-Agrioun; et parce qu'au nord de l'Oued-Sahel, un pan de 2000 à 2300 mètres accroche au passage les trombes qui ressuscitent éternellement le Sébaou. La barrière jurjurienne étant plus haute que la baborienne et, par surcroît, le val du Sahel étant beaucoup plus bas que celui du Bou-Sellam supérieur, la sécheresse du torrent d'Aumale dépasse encore celle du torrent de Sétif.

Le Bou-Sellam a 60 kilomètres de plus que le Sahel. Longtemps il erre, incertain de sa fin, et moins désireux, il semble, de s'unir du côté du nord à la Méditerranée que d'aller s'évaporer au midi dans l'ardente serre chaude du Hodna, qui entoure une lagune fermée.

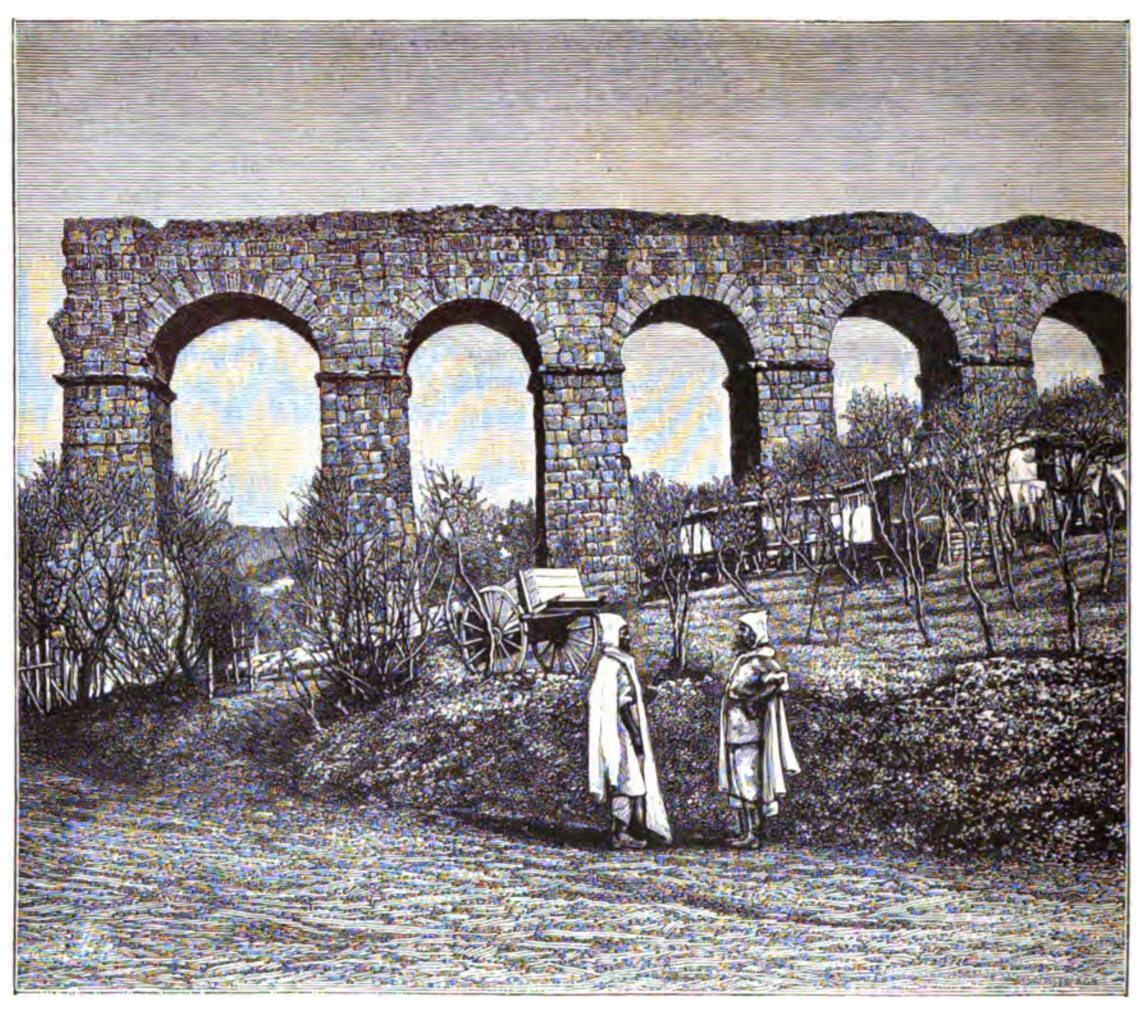
Et certes cette dernière route lui serait incomparablement plus facile. La tradition nous raconte qu'il la suivit jadis, pendant toute une éternité de siècles; puis un marabout, thaumaturge éminent qui bénissait et maudissait au nom du Dieu « sans compagnons », étendit le bras vers le nord. Voulait-il punir les impies, les méchants, les insensés, les hautains à la nuque rebelle, ou combler de dons les sages, c'est-à-dire les simples, prosternés devant Allah en oraison continue? Toujours est-il que les monts du septentrion se fendirent, et que le Bou-Sellam, rebroussant chemin, se glissa dans

la cassure. Depuis lors il s'y coule toujours, contorsionné comme un serpent dont la queue toucherait presque à chaque instant la tête.

Sa seule ville est Sétif; encore en passe-t-il à 2500 mètres à l'ouest; mais dès qu'il a quitté le pays des Arabes de la plaine pour les gorges où vit le Berbère, de grands villages se penchent sur son lit sans se mirer dans son eau trop rare ou trop rapide ou trop terreuse.

A 15 ou 18 kilomètres au midi du Magris (1722 mètres) où sourd son Bou-Sellam, Sétif est l'hyperboréenne et la torride, la neigeuse et la poudreuse, la riche et la pauvre.

La riche, ou même très riche, après les hivers



Aqueduc romain près de Constantine (voy. p. 145). — Dessin de P. Richner, d'après une photographie.

humides au bord de ses plaines à blé; la pauvre, ou même très pauvre, après le passage de la sauterelle, après l'hiver sec qui tarit sur terre et sous terre la sève dont se font les prairies, et dévore les moissons avant qu'elles se soient couronnées d'épis. Or la pluie tombe rarement à point sur ce vaste entremont; tantôt 300 millimètres ou encore moins — alors c'est la famine, — tantôt 400, 500 millimètres[1] — et cela peut suffire. Ainsi les pueblos et pueblas du haut plateau d'Espagne, dans leur campo fauve dont les rios vont à des lagunas : là les Vieux et Nouveaux Castillans, les Léonais, les Estrémaduriens interrogent le ciel comme les colons du Plateau de Sétif, et le ciel souffle tantôt le simoun des plaines, tantôt la glaçante bise, et quelquefois la neige, mais presque jamais la pluie qu'ils implorent.

De Sitifi, aussi nommée officiellement Colonia Nerviana et Augusta Martialis, les Romains firent

1. La moyenne est de 434 millimètres, d'après 36 années d'observations.

M. L.....



Vue prise sur la route du Chabet el-Akra. — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

la ville de gouvernement d'une grande province, d'une Maurétanie qu'ils nommèrent la Sitifienne pour la distinguer de la Césarienne et de la Tingitane — celle-ci tout au bout des terres, sur l'Océan, ceinture du monde.

C'était, sa situation le veut, le centre de domination dans l'occident du Grand-Plan central des Numides; ou mieux, comme ce mot de domination dépasse de beaucoup la vérité, parce que les Baboriens, les hommes du Mont de Fer[1], les Libyens du Sud étaient toujours effervescents, c'était la place d'armes d'où partaient, où rentraient les colonnes chargées de maintenir la paix romaine au moyen de la guerre, à l'aide de cohortes qui n'étaient point toutes romaines. La « Ville », divisant pour régner, aimait à garder les Africains avec des Gaulois, des Sicambres, des Lusitaniens, des Sardes, des Illyriens, des Thraces, des Parthes; la Gaule, la Germanie, la Lusitanie, l'Illyrie, la Thrace, avec des Africains; elle usait volontiers, dans chacune de ses provinces, de ce que nous pouvons nommer la « Cohorte étrangère ».

Sétif avait alors à peu près une lieue de tour, ainsi que le démontrait le pourtour de son enceinte militaire.

C'est du Turc, plutôt que de l'Arabe, que date sa décadence.

Quand les Français y passèrent pour la première fois, l'an d'après l'assaut de Constantine, ils y virent une source forte et pure; un tremble antique au bord de la fontaine; sur ce tremble, arbre unique, le nid d'une famille de cigognes; des tronçons de la muraille de clôture et des débris sans forme et sans nom. C'était là tout Sitifi; plus, et très bien conservée, une de ces forteresses des Byzantins éphémères : ils en avaient couvert l'Afrique romaine, en toute hâte, car en ces temps la Numidie était rebelle (comme elle le fut toujours), et ces citadelles, ils les bâtissaient de pièces et morceaux; elles naissaient de l'éventrement même des villes qu'elles allaient défendre, des pierres du temple, des statues de l'atrium, des colonnes du jardin, des dalles de la nécropole.

Abandonnant enfin le plateau, le Bou-Sellam se glisse dans l'anfractuosité du Guergour, plus exactement Aguergour, mot qui paraît sortir de la même racine que celui de Jurjura, lequel, dans la bouche de diverses tribus kabyles, n'est point Jurjura, mais Ighergher. Igharghar aussi procède de là. Tout cela signifie : le mont raviné par les torrents. Si ce nom témoigne des origines berbères communes à toute l'Atlantide, des ruines de thermes, notamment des colonnes non renversées encore, rappellent que les Romains eurent ici leur Ad Sava.

1. Le Jurjura.

Le mont Guergour, devant lequel le Bou-Sellam se tord en des gorges pleines des croassements de l'oiseau noir, est de ceux dont la rangée scinde le Tell oriental en deux compartiments, le frais et l'aride : en le franchissant, le torrent devient tout autre; la sylve lui distille des ruisseaux sous l'ombrage; chaque ravine, assemblant à millions les gouttes, s'ouvre sur sa rive avec un torrent; la roche, qui est de craie, lui pousse des sources par le bâillement des antres, et des lucarnes de maint azrou[1] les cascatelles tombent d'un bond dans le précipice, à moins que les Berbères ne les distribuent en ruissellements sur la pente de leurs jardins suspendus..

Ainsi rajeuni, le Bou-Sellam boucle des promontoires sans nombre. Il arrive toujours au rendez-vous de l'Oued-Sahel. 500 litres par seconde, voilà sa moindre consistance, tandis que l'Oued-Sahel est très souvent vide.

8° **L'Oued-Sahel.** — Celui-ci s'élance du Dira, de vingt gorges convergentes. En quelques sauts vers le nord il attrape Aumale, bourgade à 888 mètres, froide, continentale, brusque, inconstante comme Sétif.

Il s'appelle Torrent Noir, Oued-Lekhal, au pied du talus qui porte cette Auzia des Romains, dotée par les Arabes du nom poétique de Sour-Ghozlan, le Rempart des Gazelles[2]. Aucun conquérant ne pouvait négliger entre le Jurjura et le Dira ce lieu très stratégique gardant l'une des grandes routes de l'est à l'ouest, de la Syrte à l'Océan marocain par les terres hautes, par Théveste, Cirta, Sitifi, Auzia, Rapidi[3] et Tirinadi[4] d'où le chemin descendait du massif de Médéa dans la vallée du Chéliff. — De tout temps, toutes les voies entre l'orient et l'occident du Tell ont emprunté ce val ample au long duquel on avance de deux degrés et demi vers le couchant, soit de plus du septième de la distance entre la mer de Carthage et la mer de Tingis.

Le Torrent Noir, changeant bientôt de nom,

1. Mot berbère : rocher.
2. A moins que Ghozlan, au lieu de signifier les Gazelles, ne rappelle un héros d'une légende quelconque.
3. Sour-Djouab, dans le bassin de l'Isser Oriental.
4. Quelque part sur les montagnes de Médéa.

change aussi d' « orient »; la masse énorme du Jurjura l'arrête en sa course vers le septentrion, court chemin de la mer; de plus en plus, il fléchit à l'est, et lorsqu'il atteint Bouira, sous le nom d'Oued-Dhous, sa vallée va droit au levant.

Bouira s'élève où s'élevait Hamza, ville arabe, tout au pied du Jurjura, qui s'élance d'un bond à 2123 mètres, tigré de forêts dont les ravins sont dangereux la nuit quand sortent pour la proie les familles encore nombreuses des lions et des panthères. Plus loin, le val descendant, le Jurjura montant toujours, celui-ci, qui ne dominait à Bouira l'Oued-Dhous que de 1500 mètres, le domine de 2000 à Béni-Mansour, par son pic suprême (2308 mètres).

Deux mille mètres, c'est trop haute barrière pour que la buée marine la surmonte aisément. C'est pourquoi dans le val de l'Oued-Sahel maint hiver succède à l'automne sans qu'un seul ouragan ait cuivré, puis noirci la voûte, sans même qu'un arc-en-ciel ait à la fois parlé du soleil et de la pluie; puis un printemps sans ondées vient après l'hiver; puis l'été, plus stérile encore que nature après ces saisons infidèles à leur devoir. Mais qu'un cycle d'années pluvieuses résolve en terre humide le sol durci en airain par le cycle des ans anhydres, et l'infra-Jurjura du sud devient un val d'abondance. Tel quel, il promet d'être une vigne et une olivaie : l'huile et les vins dorés peuvent ruisseler avec excellence, comme avec exubérance, des contrées plus que sèches dont l'alfa moire la nudité. — Cette verdure du Steppe n'est pas rare dans le bas-fond de l'Oued-Sahel, elle en dénonce le climat.

Le Jurjura monte si raide que ses oueds, souventefois abreuvés de neige, sont très courts. A droite arrivent des monts du midi de longues eaux rares et salées : l'une d'elles a son dur passage aux Portes de Fer et son confluent près de Béni-Mansour; elle vient presque de Bordj-bou-Arréridj, de la montagne où le chemin de fer d'Alger à Tunis a son plus grand souterrain, le tunnel des Palmiers (3000 mètres); elle passe devant Mansoura la berbère, petite ruche d'émigration d'où s'envole chaque année quelque essaim vers Constantine, vers Alger, ruraux qui s'en vont à la ville, montagnards à 1060 mètres d'altitude qui descendent vers la plaine.

De cet oued amer; de celui qui passe devant le Hammam-Okris, le Hammam-Ksenna et dans l'aride forêt d'Anif où les pins frémissent, et de plusieurs autres on usera, le temps venu, les barrages aidant, pour le rafraîchissement du val où la canicule efface l'Oued-Sahel.

Bou-Sellam, long de 180 kilomètres, et Sahel qui n'en a que 120 se rencontrent en vue du piton d'Akbou : le second n'a drainé que 363500 hectares, tandis que le premier en réclame 415000.

9° Le Sahel Inférieur : Bougie. — Par la vertu du Bou-Sellam, le Sahel inférieur est une rivière sans lacune roulant de 500 à 1000 litres dans les mois impluvieux, de 5000 à 10000, ou même 15000, durant douze ou quinze ou dix-huit semaines de l'année.

Mais c'est presque tout un Nil qu'il faudrait pour tempérer la vallée extraordinairement torride, quasi saharienne où ne ventent pas les souffles vivants de la mer. — C'est encore le Jurjura qui les arrête : si l'oued tourne vers le nord-est, c'est que la montagne a fait comme lui; ou plutôt il a fait comme la montagne, dont il suit l'enracinement, tantôt par des gorges telles que celles de Khorza et de Fellaye, tantôt dans une plaine; tantôt devant un village kabyle, tantôt devant une bourgade française, tantôt en face de ruines romaines dont les plus imposantes, à côté de Tiklat, sont le squelette de Tubusuctus.

Le val ardent du Chéliff, si redouté pour ses embrasements de chaleur, n'est pas plus terrible que la coulière du fleuve de Bougie quand le vent vient du sud; lorsqu'il arrive du nord-est par la porte qu'entre-bâillent Babor et Jurjura, on se sent revivre.

Vallée d'ailleurs magnifique en promesses.

Si la fièvre y germe dans les stagnances du Sahel, dans les mares laissées par son cours d'hiver, dans les « igarapés[1] » séchants qui l'accompagnent, on sait qu'elle monta, plus meurtrière encore, des marais de Boufarik; et si bonne et profonde est ici la terre qu'on y pressent une autre Métidja

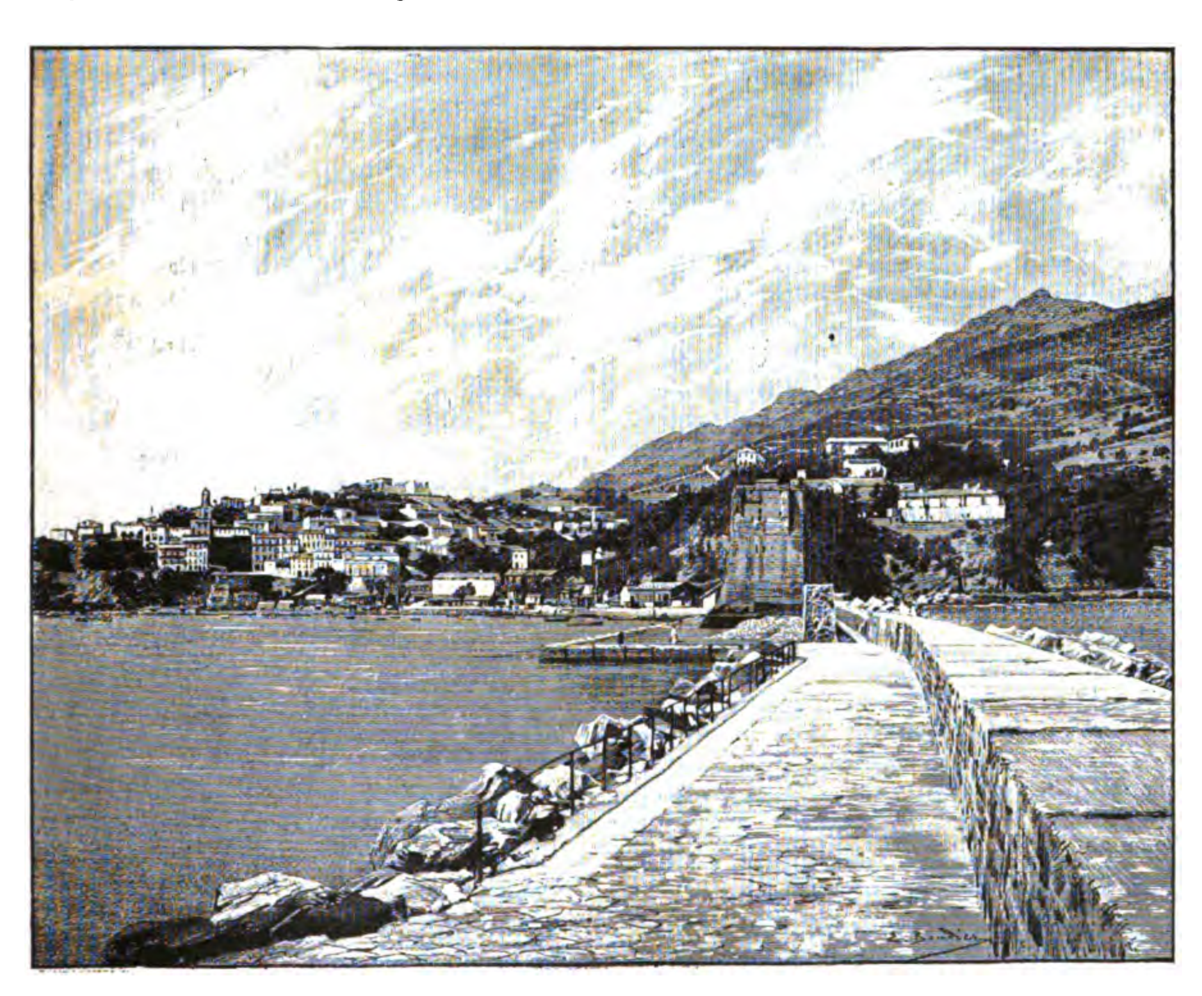
Devenu Soummam, le fleuve passe entre les oliviers et les orangers; il atteint son terme après un cours de 255 kilomètres comptés à partir de la font du Bou-Sellam.

911 500 hectares, c'est l'étendue de son bassin triangulaire, plus large que long par l'extrême divergence des deux branches mères : de l'aïn le plus oriental du Bou-Sellam à l'aïn le plus occidental de l'Oued-Sahel il y a, ligne droite, 186 kilomètres,

1. Bras latéraux : c'est un nom brésilien pour une chose universelle.

presque autant que d'Affreville à l'embouchure du Chéliff.

Ainsi qu'Alger plaquée sur sa Bouzaréa, Bougie grimpe à son Gouraya, qui jette à la mer les trois promontoires du cap Carbon; seulement le Gouraya[1] dépasse en altitude et en attitude la gracieuse montagne d'El-Djézaïr : digne fin du Jurjura vis-à-vis du Babor, il surgit à 705 mètres. Carthaginoise, numide, romaine, vandale, byzantine, berbère, espagnole, française, Bougie, vieille comme le monde, n'est point une fille du caprice ou du hasard. Elle est parce qu'elle doit être, au bord d'une rade de 900 hectares, profonde, abritée de beaucoup de vents, à l'ouverture d'un grand val, au point de départ d'un des chemins les plus courts entre la Méditerranée et le Petit Désert.



Bougie. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Neurdein.

Cette ville porte le nom d'une antique tribu du pays, les Bedjaïa. Les Latins, sous lesquels elle resta petite, en un tour de murailles de 3000 mètres, l'appelaient Saldæ ou Colonia Julia Augusta Saldantium; puis, ce prétend-on, les Vandales la nommèrent Goraïa[2], la Montagneuse, du mot gora, qui veut dire mont dans les langues slaves. — Mais les Vandales appartenaient-ils à la « Slavie », ou à la « Teutonie », ou aux deux? Qui le sait très précisément?

Avant et après 1100, elle fut grande en tant que capitale du fugitif empire des Béni-Hammed, Berbères de la famille des Sanhadja; au culmen de sa force et de sa gloire elle enferma 100 000 hommes en 20 000 maisonnettes. Comme espace elle est aujourd'hui sept fois moindre, et comme peuple vingt fois; mais elle tient de la nature un port gardé du

1. De son nom complet : Djébel-Lalla-Gouraya, Mont de Dame Gouraya.
2. De là viendrait le nom de montagne où elle s'appuie.

nord par l'escarpement du Gouraya; et ce port qu'on peut faire vaste, excellent, magnifique, bon pour la paix, excellent pour la guerre, est, parmi ceux de l'Atlantide, l'un des plus rapprochés de la France, à 725 ou 730 kilomètres seulement. Il présage une destinée brillante à Bougie la très charmante, qui monte en amphithéâtre dans les cactus, les orangers, les grenadiers, auxquels manque encore l'admirable source de Toudja. Cette fontaine, que les Romains amenèrent à Saldæ par un aqueduc de 21 kilomètres, Aïn-Arbalou, verse de 60 à 300 litres, selon le retrait estival ou l'expansion printanière des eaux; elle jaillit dans un site merveilleux, à 600 ou 700 mètres au-dessus de la mer, au versant oriental du Jurjura, parmi les arbres aux pommes d'or.

Du Sahel au Sébaou, littoral abrupt, pure montagne avec caps sans proéminence et petits oueds écumants, dégringolant en quelques heures de la chaîne côtière où pointe le Tamgout des Béni-Djénad (1272 mètres). On y voit les jeunes villages français d'Azeffoun et de Tigzirt; et Dellis, petite ville franco-berbère au-devant d'un mauvais port qui n'est garanti que de l'ouest.

De ces trois lieux, Azeffoun ou Zeffoun, désormais Port-Gueydon, Tigzirt, Dellis, deux ont un passé phénicien — peut-être trois, mais l'histoire ne nous le prouve que pour deux.

Port-Gueydon fut la Rusubezer des Romains; ce mot, qui n'a rien de latin, nous montre le *rus* ou *rous* caractéristique des noms donnés à tant de ports par la langue de Tyr et Sidon.

Tigzirt s'appelait Iommium; elle conserve quelques ruines du temps « impérial ».

Dellis était Rusuccurus, latinisation du carthaginois Rousoukkour, Cap des Poissons.

10° **Le Sébaou.** — Les Berbères marocains montrent dix, vingt acifs supérieurs au Sébaou, mais les Berbères algériens n'ont aucun autre torrent qui lui soit comparable. Dans ses 110 à 112 kilomètres, il réclame à lui seul à peu près la moitié de la Grande-Kabylie, et sur les quatorze cents villages de cette Berbérie par excellence, sept cents entendent ou voient, et, s'ils sont trop haut sur les pitons, ne voient ni n'entendent les torrents dont il se compose, en sa conque qui fut un lac de montagne.

Il est d'abord rivière aux Papillons (Acif-em-bou-Béchir), puis Acif-Améraoua, lorsqu'il serpente dans le chaud val qu'habite l'ancienne tribu maghzen de ce nom, ni berbère, ni arabe, ni turque, ni nègre, ni renégate, mais à la fois tout cela comme l'étaient la plupart des brigades et des escadrons de cette cavalerie toujours prête à rançonner pour le compte du maître. Dans le pays de Tizi-Ouzou, c'est proprement le Sébaou; puis la Rivière des Femmes (Oued-en-Neça), enfin, en s'approchant de la Méditerranée, l'Oued-Bouberrak.

Deux acifs exubérants lui tombent du plus haut Jurjura; leur voyage est un écroulement. L'un, l'Acif-Aït-Aïssi, est le torrent des 150 000 montagnards de la confédération des Igaouaouen ou Zouaoua, et Fort-National incline vers lui les ravins occidentaux de sa croupe; l'autre, le Bou-Gdoura, part des monts de Bordj-Boghni et de Drâ-el-Mizan, de chez les Iguechdoulen[1], dont le nom renouvelle le souvenir des Gétules du temps gréco-latin.

La ville de Tizi-Ouzou ne borde point le Sébaou, mais le domine sans le voir; il se cache au nord, derrière le Belloua (710 mètres), en une gorge si serrée que durant une maîtresse crue la nature y releva le barrage qu'elle-même avait détruit jadis, et que bientôt les hommes imiteront quand il leur plaira d'arroser les deux rives du fleuve au-dessus de son embouchure : de longs arbres processionnellement entraînés par le torrent s'entre-croisèrent au plus étroit du goulet, au passage par où s'était vidé, dans les temps obscurément antiques, le lac devenu vallée et vallons de la Kabylie centrale; des pierres, des argiles, des sables, des broussailles, des herbes, des débris cimentèrent la claire-voie, et le Sébaou d'amont redevint lac dans la combe de Sikh-ou-Meddour, là où il accueille l'Acif-Aït-Aïssi.

Le Sébaou porte à la Méditerranée les eaux d'un bassin de 146 000 hectares.

Aucun document précis ne nous enseigne le module de ce vivant oued, mais il est, de toute évidence, supérieur à celui de maint fleuve français de même longueur en égal bassin; en juillet, en août, en septembre et octobre il coule en ruisseaux sur sa large grève en même temps qu'il glisse invisiblement sous ses cailloux, mais durant les mois pluvieux il court en un vaste torrent rouge, ainsi qu'un Rhône en un Valais sans glaciers.

11° **Isser Oriental.** — Il n'y a que cinq lieues de la fin du Sébaou jusqu'à la bouche de l'Isser Oriental, à travers le massif du cap Djinet, beau basalte dont s'empare l'industrie des carriers.

1. Les Guechtoula des Arabes.

Cet Isser est dit l'Isser Oriental, par opposition à l'Isser Occidental, rivière de l'Oranie dans la région de Tlemcen. On a tentation de rapprocher ce nom de celui de notre dauphinoise Isère. Comme mot, c'est certainement le même. Pourquoi donc n'aurait-il pas été donné aux deux rivières d'Afrique et à la rivière des Alpes françaises, par la même race et dans la même langue, au temps de l'Histoire inconnue?

Ce que fait le Sahel au sud et à l'est du Jurjura, l'Isser Oriental le fait à l'ouest: il passe au pied du grand adrar, en un profond fossé d'enceinte.

Dans un bassin qui relève principalement de la craie, il est prodigieusement tordu. Des monts d'Aumale à ceux de Médéa, ses branches originaires ont leurs commencements dans le Titéri. L'une, près de Ben-Chicao, naît au voisinage des fontaines de la célèbre Chiffa; l'autre vient de l' « Asphodélière », de Berrouaguia, qui fut la station romaine de Tanaramusa Castra; une troisième du mont Titéri lui-même, une quatrième du Dira.

Tout cela, fait sur des djébels de 1200, 1500, 1800 mètres, serpente en un pays pastoral sur le plateau des Béni-Sliman, confédération de sept tribus maintenant disloquées, chez lesquelles le colon n'a pas encore fait son apparition. Jusqu'à ce jour cette Arcadie musulmane est à peu près vierge de souillures chrétiennes.

Grossi d'oueds sans nombre qui, malheureusement, sont des ueds, comme le dit un jeu de mots populaire en Afrique[1], il a depuis longtemps atteint toute sa grandeur quand il arrive devant Palestro, bourg que porte un coteau dans une boucle de l'Isser. Ici ce nom de victoire rappelle un désastre, en 1871, qui fut l' « Année Terrible » de l'Algérie autant que 1870 celle de la France. Des bandes furieuses, Arabes et Kabyles, se ruèrent contre cette colonie que dominent, sur une rive des versants rougeâtres, et sur l'autre rive le Tégrimount (1028 mètres), pic pointu des Béni-Khalfoun; elles égorgèrent la moitié des pionniers, la plupart Italiens du Tirol, qui avaient fondé le village près du vieux pont turc de Ben-Hini. Par bonheur Palestro était tout petit encore, et hameau plutôt que village; les ennemis, qui presque tous étaient des voisins, ne tuèrent donc que cinquante-huit malheureux sur les cent à cent vingt qu'ils avaient assiégés dans l'église et dans deux maisons moins maisonnettes que les autres. Instruite par ce drame, la France s'est proposé de doubler d'un réduit fortifié chaque nouvelle colonie qu'elle établirait en Atlantide; mais, fidèle à ses mœurs, elle ne l'a pas fait pour toutes, et n'a pas toujours dressé ces réduits au meilleur endroit défensif. — Palestro relevé de ses ruines n'est plus village, mais petite ville.

Au-dessous de Palestro, l'Isser Oriental s'enfonce dans une gorge où il n'y a place que pour lui; la route et le chemin de fer d'Alger à Constantine, qui suivent la rivière, ont été conquis à la mine dans la dureté du roc, paroi crayeuse d'où glissent des cascades. Çà et là, sur les corniches, dans les fissures et les brisures, des herbes s'accrochent, et aussi des broussailles et des arbustes où les singes se bousculent quand ils viennent boire au courant de l'Isser. On ne les y voit guère plus. Antan, le voyageur surprenait souvent leur troupe joyeuse. La route construite, le peuple grimacier redouta les charretiers et leurs charrettes, et depuis 1885 les convois de la ligne de fer interprovinciale les consternent : ce n'est plus au grand jour, c'est dans la nuit profonde qu'ils descendent au fleuve, quand se repose le grand monstre soufflant qui a deux grands yeux blancs par devant, et par derrière deux grands yeux rouges.

De ce défilé superbe l'Isser passe dans une vallée féconde, dans la plaine des Isser[1], animée par de jeunes colonies, qui recourent à la vigne comme à la fontaine d'opulence; puis il se perd en mer entre des dunes auxquelles succèdent les petits caps du massif de Ménerville (464 mètres), ainsi désigné de la bourgade qui a remplacé le hameau de roulage si longtemps fameux à Alger sous le nom de Col des Béni-Aïcha.

Béni-Aïcha, d'après une tribu kabyle; col, parce que là s'ouvre, à 140 mètres seulement d'altitude, le passage le plus bas entre la plaine de la Métidja et l'Isser Oriental, à la marche de la Kabylie. Ce lieu fut pendant quarante ans l' « Ultima Thule » de la colonisation : il n'est pourtant qu'à onze ou douze lieues d'Alger à vol d'oiseau, à treize lieues et demie par le chemin de fer.

Des collines de ce massif on voit à l'ouest la blancheur d'Alger après l'azur de sa baie.

L'Isser Oriental draine 647 500 hectares, en un cours de 200 kilomètres, ou un peu plus.

X. ALGER

1° Alger, fille du hasard. — S'en aller vers le midi, d'Alger jusqu'à la saharienne El-Goléa, qui

1 Un ued est un oued sans *o* (sans eau).

1. Ainsi nommée d'une grande tribu de langue arabe, d'origines mêlées.

touche aux Grandes Dunes, c'est faire à peu près autant de chemin sur la terre dure, sèche, immobile, que, sur l'onde mouvante et fraîche, on en fait d'Alger à Marseille, d'où part chaque jour un bateau à vapeur pour El-Djézaïr.

Distance presque égale aussi d'Alger à Tunis en orient et à Tanger en occident, des promontoires où la Méditerranée se sépare, vis-à-vis de la Sicile, en un bassin du Levant et un bassin du Ponant, jusqu'aux caps où la mer intérieure aspire l'Océan par la bouche de Gibraltar.

La cité merveilleusement belle, non par elle-même, mais par ses eaux, ses monts et ses cieux, occupe donc le milieu de l'Atlantide méditerranéenne, toute abstraction faite du littoral océanique. C'est là sa seule supériorité en Maghreb.

Lisbonne a son Tage; Londres son estuaire; Paris sa rencontre de vallées; Vienne son Danube; Varsovie sa Vistule au centre de l'Europe; Constantinople son Bosphore entre deux mers, entre deux mondes; Moscou est le lieu d'équilibre de la « sainte Russie »; Alexandrie a son port près du Nil et de l'isthme scindé; Rio-de-Janeiro sa baie; la Nouvelle-Orléans son « Père des eaux »; Chicago son lac; New-York ses fleuves et bras de mer; Montréal la plus pure des profondes et puissantes eaux courantes, à l'étoilement de vallées qui mènent à l'Atlantique de Terre-Neuve, à l'Atlantique de New-York, à la baie d'Hudson, aux cinq lacs qui sont les vrais « Lacs Majeurs ». — Mais Alger n'a rien de rien, si ce n'est le terreau de la Métidja.

Même dans le Tell, elle est inférieure. Elle mène moins aisément qu'Oran, que Philippeville, de la côte au Désert, puis au Niger, par une route plus montagneuse, plus aride, plus altérée; elle n'avoisine pas comme Tunis le grand tournant de la Méditerranée; elle n'a pas deux lacs ainsi que Bizerte, un fleuve comme Bône, un port comme Bougie, Arzeu et Mers-el-Kébir; elle ne veille pas comme Tanger à l'entrée d'une mer dans un Océan; il lui manque les monts semi-polaires qui pourvoient Maroc d'eaux irrigantes; elle n'a pas l'oued intarissable de Fès, et, moins heureuse que Blida, Miliana, Mostaganem, Tlemcen, elle soupire après un peu d'onde vive.

Elle ne sait encore où boire? Prendra-t-elle ses eaux à Baba-Ali, dans un bas-fond de la Métidja, près de l'Harrach et du pied du Sahel, à 25 mètres seulement d'altitude, pour les monter à la hauteur de ses quartiers élevés? Ou fera-t-elle descendre en siphon les flots pris à 300 mètres au-dessus des mers, dans l'Oued-Mocta, branche de l'Harrach qui serpente en un ravin de l'Atlas, entre un hérissement de monts dont la pointe suprême a 1629 mètres? L'oued en son djébel, les aïoun en leur plaine peuvent lui suffire, mais sans excès, même ensemble[1]. Car Alger n'est pas seulement Alger, c'est aussi tout ce qu'il y a de villas éclatantes, parmi les orangers, les oliviers, les grenadiers, les figuiers, les palmiers, les cactus, les aloès agaves, depuis l'embouchure de l'Harrach jusqu'à la pointe Pescade, sur l'estran du golfe, sur le sahel de Kouba et de Mustapha et à tous les étages de la Bouzaréa (407 mètres).

Elle pourrait aussi puiser aux fontaines de Miliana; mais la ville du Zaccar est loin, son Oued-Boutan est précieux aux Milianiens comme aux Affrevillois, et Alger s'honorera de ne pas imiter Paris, qui pompe toute la France à trente ou quarante lieues à la ronde, en Seine-et-Marne, en Yonne, en Aube, en Aisne, en Seine-et-Oise, en Eure-et-Loir. — *Summum jus, summa injuria!*

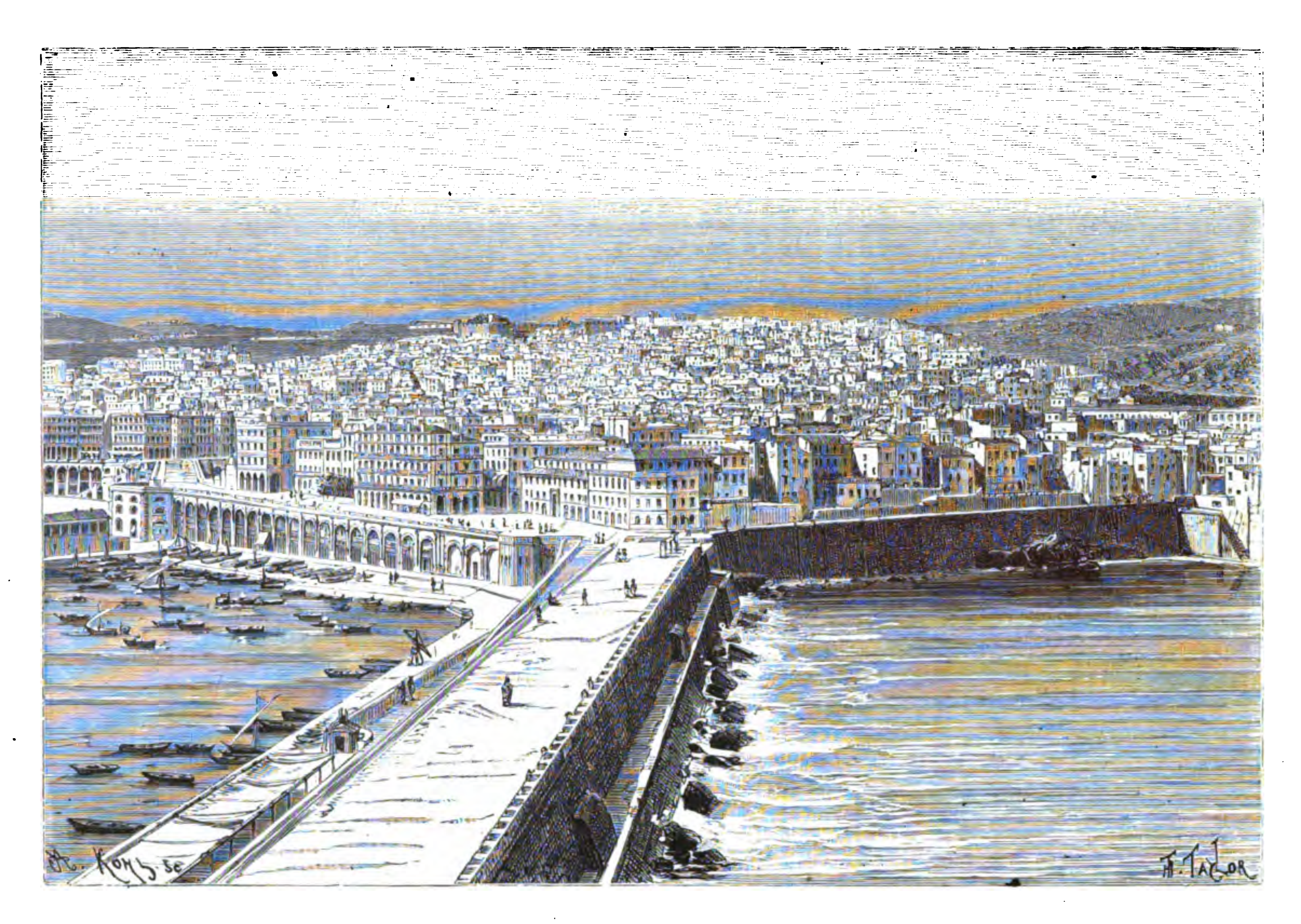
Certes on pouvait prédire à la « ville blanche » des palais et des jardins sans nombre dans les charmants ravins et sur les coteaux d'où l'on voit la mer, le fahs ou banlieue, l'Atlas de Blida, le Bou-Zegza, les neiges kabyles; mais la nature n'y avait pas écrit à grands traits sur le sol : « Là sera la capitale d'un empire ».

C'est le destin plus que la nature qui lui a mis le diadème au front.

2° Naissance et croissance d'El-Djézaïr. — Le Punique trafiqua-t-il ici? Sans doute, puisqu'il y avait, à cinquante pas en mer, des rochers protecteurs de barques, et en arrière un pays verdoyant avec bœufs, chevaux, moutons, peaux et cornes, grains et fruits, huile et miel, bois et fer et pierre.

De fait, on n'en sait rien, et la romaine Icosium est pour nous la première et bien petite Alger, bourgade éclipsée alors par deux villes voisines à l'ouest : Tipasa et Julia Cæsarea. Elle faisait face, à travers baie, à Rusgunia, romaine aussi, mais dont l'antériorité phénicienne est évidente, de par

1. Les sources de Baba-Ali sont entretenues par l'Harrach, l'Oued-Djéma et autres oueds de l'Atlas qui, dès leur entrée en plaine, filtrent profondément sous les limons, terreaux et graviers; très constantes, elles donnent 500 (?) litres par seconde d'une eau qui, bien qu'épurée par le vaste crible de la Métidja, ne vaut pas en claire pureté les 300 (?) litres de l'oued de montagne. On vient de se décider à prendre une partie de ces fontaines, sans doute en attendant l'aqueduc de la Rivière du Gué (Oued-Mocta).



Alger. — Vue générale, prise de la jetée (voy. p. 164). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

la syllabe initiale du nom, *rus*, le promontoire. Cette colonie du « Cap » était proche de la pointe de Matifou, laquelle ferme à l'orient la baie, très régulièrement courbée, que termine à l'occident l'éperon septentrional de la Bouzaréa : soit un écart de 20 kilomètres, au franc nord. C'est l'air de France qu'on respire ici aux fraîches heures de la brise de mer; Alger fait face à Béziers pardessus l'île catalane de Majorque; et d'elle plus encore que de la ville des Biterrois le proverbe aurait pu dire : « Si Dieu descendait sur la terre, c'est ici qu'il habiterait ».

Icosium n'était plus; le chacal y avait sa tanière, le sanglier sa bauge, la panthère son tapissement sournois dans la broussaille et la ronce, à l'ombre des murs croulants, quand une tribu berbère de la montagne prochaine y dressa ses gourbis.

On la nommait les Béni-Mezréna; on la nomme encore ainsi, car elle n'a point disparu de ce monde; elle se trouve, petite, impuissante, ignorée, dans le djébel confus, au sud-est d'Alger, aux bords de l'Isser Oriental, là où ce fleuve hésite en brusques torsions entre l'est et le nord, en aval du plateau des Béni-Sliman, en amont de la tragique Palestro. Peut-être ne sont-ils même pas 1500, sur un raboteux territoire de 6500 hectares traversé par la route d'Alger à Aumale, très dure, toujours ascendante ou descendante.

Les écueils qui rompaient l'élan de la vague valurent au village longtemps obscur le nom d'El-Djézaïr-el-Béni-Mezréna, c'est-à-dire les Ilots des Béni-Mezréna.

Puis le village prit consistance, surtout par des immigrations d'Espagne, quand le roi très chrétien décréta que les Musulmans retourneraient, de gré ou de force, dans l'Atlantide qui les avait vomis.

On les expulsa par centaines de milliers, en plusieurs fois : Tagarins ou Maures du royaume de Valence[1]; Medjarès ou Maures du royaume de Grenade. De Tanger à Gabès et au delà chaque ville du littoral en eut sa part.

Ceux qui se fixèrent à El-Djézaïr, dans la ville et dans la banlieue, entre murs comme marchands, hommes de métiers, bourgeois, hors murs comme jardiniers, étaient des Medjarès, des Andalous, plutôt que des Tagarins ou Valenciens.

Un beau jour, l'immortel corsaire, le plus jeune des Barberousse, qui venait d'arracher le Peñon ou Fort de l'îlot à l'Espagne, eut l'idée de cimenter entre eux les rochers d'avant-garde : dès lors El-Djézaïr fut nantie d'un port, et ce port la fit ville; puis la guerre et la flibuste l'élevèrent au rang de capitale d'un grand pays.

Les hommes de proie, les forbans d'abordage que le hasard avait débarqués sur l'estran d'Icosium s'y cramponnèrent malgré l'Arabe, le Berbère, le Maure des villes, et aussi malgré l'Espagne; on peut dire : malgré toute la chrétienté.

Contre tous l'Odjac tint bon. Appuyé sur ses janissaires, plus encore sur ses tribus maghzen, et ne dépendant du grand sultan de Constantinople que par de vaines formules, il conquit sur terre le pays long de 1000 kilomètres, large de 600 à 800, que la France a mis dix-huit ans à soumettre. Entre temps ses flibustiers disputaient la mer aux Chevaliers de Malte et, l'une après l'autre, à toutes les puissances de l'Europe.

Même ils firent plus de prisonniers sur les Chrétiens que les Chrétiens sur les Algériens. Il y eut, dit-on, jusqu'à 25 000 forçats à la fois dans le maître bagne barbaresque, chrétiens plus ou moins gémissants, presque tous traités avec bienveillance, et dont beaucoup ne mouraient point « captifs au rivage du More ». La Catholicité rachetait les uns; d'autres en grand nombre reniaient le Dieu cloué sur la croix et s'absorbaient dans la nation maugrabine : de ceux-ci ne fut point le plus illustre de tous, Don Miguel de Cervantès Saavedra[1]; ravi en mer, il traîna sept ans la chaîne dans les cabanons d'Alger, de 1575 à 1582.

25 000 galériens à la fois, c'est probablement beaucoup trop dire; comme également il ne semble pas possible que 100 000 à 200 000 hommes aient pu vivre dans la ville des Béni-Mezréna telle que les corsaires l'avaient close de murs, entre Bab-el-Oued et Bab-Azzoun sur la terre plane, et de la mer à la Casba sur le talus très raide.

L'an 1214 de l'Hégire[2] n'en signale que 750, mais déjà les forbans écumaient infiniment moins la mer.

Sur ces 750 chrétiens tenus aux fers, ou censés tels, on comptait 193 Espagnols, 103 Italiens, presque tous des Génois, 89 Français dont 25 Corses, 77 Maltais, 77 Grecs, 72 Prussiens, 44 Autrichiens de l'Adriatique, etc. Ainsi, tous les chrétiens méditerranéens, sauf les Maronites du Liban, pourvoyaient le bagne d'Alger; plus, à l'occasion, des mécréants de l'Europe du Nord.

1. Et aussi du royaume d'Aragon.

1. L'auteur du *Don Quichotte*.
2. 1799-1800.

3° La belle et blanche Alger. — « El-Djézaïr, dit une chanson des Arabes, O El-Djézaïr, tu guéris le corps autant qu'un savant thébib[1]; et si l'âme souffre, tu l'endors en somnolence, comme par la fumée du hachich ! » Louange à peine trop grande, tant le site est noble et gracieux, la lumière douce, les nuits enivrantes, délicieusement fraîches après l'aride embrasement du jour.

Si haute et si dure étant la colline, on croirait qu'Alger va glisser sur la pente, de la Casba dans la mer. Elle tient pourtant; par poussée et contre-poussée tout s'équilibre, le long de rues qui sont ruelles, impasses, carrefours, escaliers. Mais il arrivera quelque jour, à la minute d'un trembleterre, que des survivants de désastre verront une poussière de décombres monter au ciel limpide ou jusqu'à la nue de cuivre ou d'argent : catastrophe singulièrement sollicitée par le poids, la fragilité des énormes maisons bâties par les Français à contre-raison, à contre-climat, à contre-beauté, sur la déclivité du djébel.

L'Alger abrupt, c'est l'antique Alger, celui des Béni-Mezréna, puis des Turcs et des corsaires, celui qu'emprisonnaient des murailles à tours, créneaux et dentelures, depuis la porte du Ruisseau[2] jusqu'à cette porte Azzoun[3], où pendaient, saignants et geignants aux crochets, les condamnés du pacha sublime.

L'Alger moderne, qui est beaucoup plus grand, déborde le site d'El-Djézaïr. Il monte à l'Agha, à Mustapha, d'autres collines que celle de la Casba, et surtout il s'allonge en plaine le long du rivage, par Saint-Eugène au pied du massif de la Bouzaréa, par Mustapha et Hussein-Dey au pied de coteaux moindres : il va de ce côté jusqu'au faubourg de la Maison Carrée, sis aux lieux où le fleuve Harrach sort de la Métidja pour se heurter à la mer sur un seuil de sable.

Le vieil Alger étale sa blancheur triangulaire sur près de 150 mètres de hauteur, du bassin de ses navires jusqu'à la porte du Sahel, ouverte dans la Casba.

Au delà de cette porte, la ville continue par les maisons de plaisance d'El-Biar, en montant toujours, sur les deux bords de la route qui s'en va vers le Fort l'Empereur, le Sultan-Kalassi des Turcs, ses constructeurs en 1545. Fort qui était la clef d'Alger: quand il éclata, sautant en l'air par une explosion de poudre, le 5 juillet 1830, les Algériens comprirent que les temps étaient venus. — Ce jour-là le général de l'armée française fut le « maître de l'heure ».

1. Médecin.
2. Bab-el-Oued.
3. Bab-Azzoun.

Le port que les Français ont fait à Alger n'a rien de merveilleux. C'est concavement, non convexement, que sa jetée du Nord, longue de 700 mètres, résiste à la plus grande puissance et véhémence du monde, celle des flots poussés en tempête; elle concentre l'effort de la mer au lieu de le briser et déchirer; mais, tel quel, son mur discipline à peu près les 90 hectares qu'il distrait de l'eau libre du dehors, tantôt muette, tantôt chuchotante, tantôt turbulente effroyablement. Ce qu'y déchargent les navires arrive presque entièrement de France, ce qu'ils y chargent vient surtout de la Métidja ou Mitidja.

4° La Métidja. — Au treizième siècle (si l'on en croit l'histoire du pays) trente villes à mosquées et minarets d'où tombait la psalmodie arabe qui est l'invitation à la prière, éclataient en blancheur dans la Métidja.

A l'époque où le Turc la prit, peu après 1500, il la trouva riche et peuplée; à l'époque où il la quitta, dès que Sultan-Kalassi fut brisé, en 1830, il la laissa pauvre et sans peuple, parce qu'elle était empoisonnée de l'exhalaison des eaux pourries.

Lorsque les Français la traversèrent pour la première fois — Alger venait à peine d'être conquise — et qu'ils tentèrent de se frayer un chemin vers la ville d'en bas, qui est Blida, et la ville d'en haut, qui est Médéa du Titéri, la plaine aux trente cités ne méritait même plus le nom de plaine aux trente villages.

Conduites d'eau crevées, canaux obstrués, marais dans tous les creux, par extravasement des torrents de l'Atlas, elle était fétide, elle était mortelle et, comme disait l'indigène, la corneille elle-même n'y pouvait durer.

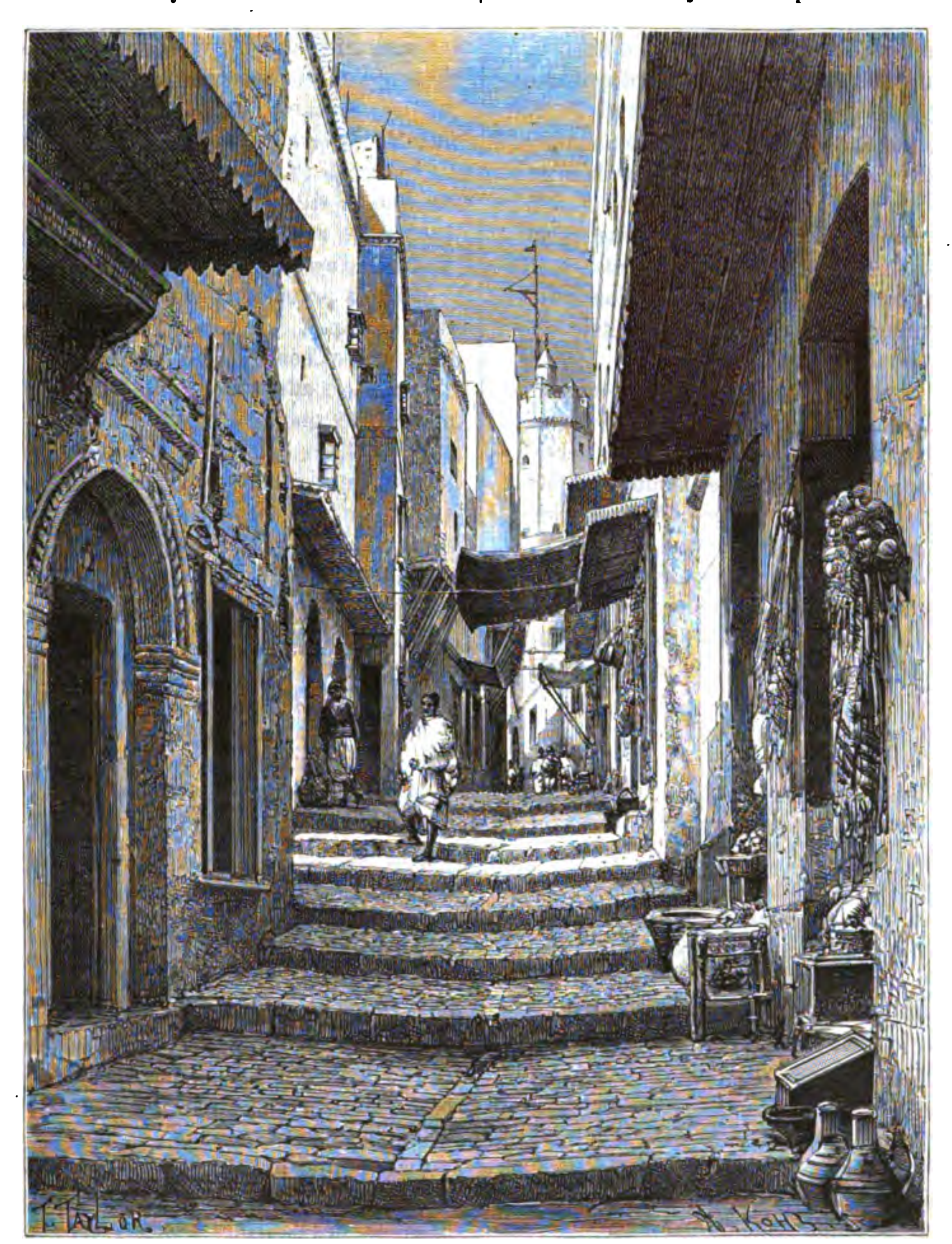
Des « Bédouins », Berbères depuis longtemps passés à la langue arabe, y coupaient le foin dont elle était prodigue. Ce foin, ils l'engrangeaient dans de rares mais très grandes fermes, dans des « haouchs », qui étaient des bâtiments longs, larges et bas, la plupart carrés, à côté de l'étable aux bœufs, de l'écurie aux chevaux qu'on voyait paissant le jour dans la plaine.

Ruminants placides, chevaux, « buveuses d'air », n'y broutaient point toujours avec tranquillité les herbes humides : souvent des cavaliers, piquant du chabir[1] leurs « coursiers fumants », arrivaient

1. L'éperon.

comme un vent d'orage; ils tuaient les bergers, cernaient le troupeau et repartaient avec les bêtes effarées, tribut involontaire du Turc ou du Maure, quelquefois même du beylik[1] : mais si c'était celui-ci qu'ils avaient pillé, le châtiment ne manquait jamais; de pied boiteux ou non, il venait à son heure, et les têtes d'hommes payaient les têtes de bétail.

Là où la Métidja n'était pas herbe ou marais ou



Alger. — Vue prise dans une rue de la vieille ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

nudité, elle s'étendait en un maquis propice à la maraude.

C'était des palmiers nains, si difficiles à déraciner que nos colons auraient mieux aimé piocher un sol de carrière, des genêts fleurissant jaune, de grands micocouliers, qui sont arbres à fourches, des cistes, des lentisques, des jujubiers, des oliviers, des cactus, des aloès agaves. A l'odeur sa-

1. Le gouvernement.

lubre des pins, à la nauséabonde exhalaison du palus se mêlaient le baume délicieux des herbes de senteur, lavande, sauge, thym, romarin, et

Le frais parfum qui sort des touffes d'asphodèles [1].

5° **Boufarik.** — Trois fois plus loin d'Alger que de Blida, la route arabe d'avant la fatidique année 1830, autrement dit le sentier menant de l'une à l'autre ville, rencontrait le campement d'un marché du lundi, lieu quelque peu plus sec que le marais d'alentour.

Hors sa rumeur hebdomadaire, beuglements, meuglements, hennissements, braiements, et les exclamations des chameaux et les explosions gutturales des hommes, l'endroit, Boufarik, était silencieux toute la semaine, tout l'an.

Car, dès la nuit tombée, ou même dès que le soleil de l'après-midi s'inclinait vers les monts des Béni-Menasser pour aller s'ensevelir derrière eux dans son or et sa pourpre, hommes et bêtes fuyaient le tertre de la pestilence; ils le laissaient aux hôtes nocturnes, à l'hyène, au chacal, au sanglier; la panthère venait, rampant autant que marchant, y lécher la terre où avait goutté le sang du bœuf et du mouton, et, s'il se pouvait, dévorer des lambeaux de viande avec ses grands ronrons passionnés.

Le champ du souk-el-tnin [2], un puits, une koubba vouée au saint maugrabin le plus riche en coupoles, à Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, quatre vieux trembles, dont on dit que l'un servait aux pendaisons, deux figuiers, un palmier, les marais épanchés par le Bou-Chemla [3] et autres oueds du prochain Atlas, le porc sauvage, la panthère, alors très nombreuse [4] en plaine, ainsi que son noble frère le lion dans les halliers de la montagne blidéenne : voilà ce qu'était Boufarik à l'arrivée des Roumis, qui le firent, ou le refirent au cas où jadis il aurait existé comme ville, ou tout au moins comme village.

Mais c'est tout au plus si la conquête d'Alger nous coûta plus de vies tranchées avant l'âge que la purification du marais boufarikois.

Cette boue fut impitoyable durant dix ans, sévère encore pendant dix autres.

Le camp retranché sans lequel on n'aurait pu franchir la plaine ennemie, et d'Alger la maritime atteindre Blida, puis Médéa la montagnarde, fut moins un camp de jeunes soldats qu'un hôpital de délabrés, et pour beaucoup la chambre de mort; en 1838, la garnison, qui était de 1400 hommes, en envoya 1360 à l'hospice.

Quant aux colons, la fièvre, le typhus et la dysenterie les dévoraient aussi vite que l'aurait fait une épidémie grandiose, peste, variole confluente, choléra, vomito negro. Il y eut un mois de l'année 1840, octobre, qui tua 48 personnes sur les 400 du village, et pendant les douze mois de 1842 il ne mourut pas moins de 92 personnes. Boufarik n'ayant plus alors que 300 âmes.

Mais ces premiers colons de l'Algérie furent une race héroïque.

Ils tinrent bon :

Non pas seulement contre l'ennemi tellurique, plus mortel que les dragons de la légende enfouis au fond d'un antre à la porte des villes chrétiennes, et qui sortaient, fétides, la flamme à la gueule, le sang dans les yeux, la mort dans les dents, dans les griffes, avec un battement saccadé de la queue, et qui dévoraient le peuple jusqu'à la prouesse du chevalier ou à la blanche descente de l'archange.

Ce n'était pas assez de marcher à sa fosse en tremblant de frisson, à la fois blêmes, verts et jaunes, avec ce visage dont on disait, à voir sa lividité : « C'est une figure de Boufarik! », tout juste dans le milieu de cette plaine au si terrible renom que les Français qui n'y vivaient pas se couvraient la face pour ne point en sentir la puanteur et sentir en même temps le commencement de leur mort, quand la destinée les appelait d'Alger à Blida par l'ossuaire de Boufarik.

Il leur fallait épier le jour, veiller la nuit, faucher, le fusil prêt, et toujours regardant si les Hadjoutes [1] n'arrivaient pas en rampant dans les hautes herbes ou par derrière le maquis pour repartir au triple galop, avec des têtes de chrétiens à l'arçon de la selle.

Voilà comment haletait Boufarik, entre des agonies, des enterrements, des escarmouches, des batailles, des poitrines trouées, des nuques sciées, à la lueur de ses foins, de ses meules, de ses gourbis en flammes.

Elle ne mourut point pourtant, la ville, plus que chétive et dolente, née en 1835 de trente-cinq masures de planches, de branches, de joncs et roseaux, habitées par trente-cinq aubergistes, can-

1. Victor Hugo.
2. Marché du lundi.
3. 144 litres par seconde.
4. Elle n'a pas tout à fait disparu du djébel métidjien, ni même de la Métidja, puisqu'elle habite encore la forêt du Mazafran.

1. Les Hadjoutes, tribu de la Métidja occidentale, saccagèrent la plaine jusque vers 1842.

tiniers, marchands pour soldats, petits ouvriers.

Elle s'appela tout d'abord le Bazar. Puis on la nomma Medina-Clauzel, en l'honneur du maréchal Clauzel, qui gouvernait alors l'Algérie. Quant à Medina, qui veut dire ville, c'est le mot arabe, cher aux Musulmans, qui désigne, avant toute autre cité, la « cité par excellence », Médine où le Prophète a son tombeau dans l' « Inviolable mosquée » d'El-Haram.

Ainsi colonisâmes-nous ici sans espoir, de 1835 à 1845.

Après quoi, de 1845 à 1855 on put entrevoir une espérance, car soldats et colons prenaient de moins en moins le chemin du cimetière.

Enfin, à partir de 1856 les naissances vainquirent les décès; et maintenant la ville-charnier est la cité des platanes, l'ombreuse oasis, l'odorant verger, l'orangerie capiteuse, et ce qui fut l'eau stagnante est aujourd'hui l'eau courante, ruisselante, versée par les canaux aux canalicules, et par les canalicules aux rigoles.

Ainsi advint-il de toute la Métidja, partout malsaine quand nous y vînmes, campagne enflammée, air gorgé de miasmes, sol de pourriture, champs sournois qui promettaient la fortune et ne dégageaient que la mort.

Vingt, trente années ont mis le Jardin des Hespérides à la place de la baraque des agonisants. Et ce jardin a 95 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, des collines du Corso jusqu'à l'Atlas d'entre Métidja et Chéliff, et 12 à 20 de largeur — 15 en moyenne — du sud au nord, du pied de l'Atlas au pied du Sahel, dans le sens de sa pente : car si son altitude est de 80, de 100, de 150 mètres suivant les lieux au bas de la montagne, haute de 1000 à 1629 mètres, elle n'est plus que de 50, de 40, de 30, de 20, même de 10 au bas de la colline, haute de 200 à 407 mètres.

6° Torrents de la Métidja : la Chiffa. — Le vivificateur de Boufarik, l'Oued-Bou-Chemla, n'est qu'un des moindres torrents de l'Atlas métidjien, lequel incline vers la plaine 266 000 hectares de djébels ravinés. Boudouaou, Hamise, Harrach, Mazafran surtout, le dépassent fort en longueur, en aire, en puissance.

Le Boudouaou (40 kilomètres) ne demande qu'à suspendre 6 millions de mètres cubes derrière une levée de 34 mètres, ou 14 millions derrière une digue de 48 mètres, au plus étroit de ses corridors, à la racine du mont Bou-Zegza. C'est la rivière de l'Alma.

L'Hamise (55 kilomètres) suspend déjà 14 millions de mètres cubes pour le service de la Métidja orientale, à 7 kilomètres en amont du Fondouk : la hauteur du barrage est de 39 mètres. Si nous appelons ce torrent l'Hamise, c'est par abréviation et corruption d'Oued-el-Khemis, la rivière (du marché) du cinquième (jour de la semaine), la rivière du marché du jeudi.

L'Harrach (72 kilomètres) recueille l'Oued-el-Mocta, désigné pour abreuver Alger de son eau vive. Après avoir coulé devant le Hammam-Melouan, dont les eaux très salines[1] ont 39 à 40 degrés de chaleur, il entre en plaine près de Rovigo.

Le Mazafran réunit trois courants d'eau : la Chiffa, qui est la rivière mère, le Bou-Roumi, l'Oued-Djer.

La Chiffa (65 kilomètres), c'est d'abord l'Oued-Ouzéra, qui laisse à gauche dans la montagne, à 500 mètres au-dessus de son flot rapide, la paisible Médéa, bâtie à 920 mètres d'altitude sur le penchant d'une colline appartenant au massif du Dakla (1062 mètres). Malgré sa proximité du torrent de l'Ouzéra, cette ville a son inclinaison vers le fleuve du Chéliff.

De par son altitude Médéa, en réalité Lemdia[2], est un des sanatoires de l'Atlantide, un de ses meilleurs séjours d'été. Quand les prés y verdissent, que les jardins y fleurissent, on s'y croirait en Douce France, devant des vignes d'excellent vin, des ormes, des poiriers aux fleurs blanches teintées de rose ; et la ville elle-même ressemble aux villes de France, car ce n'est point un bloc de chaux aveuglante aux maisons à terrasses, mais un amphithéâtre sombre aux tuiles rouges — en quoi elle est pareille à Constantine.

Devenue plus loin la Chiffa, ou plus exactement l'Oued-el-Chifa, la Rivière des Crues, elle échappe à travers monts, à droite le djébel des Béni-Salah, à gauche le djébel des Mouzaïa, par de beaux défilés dont l'entaille est la route normale entre Alger et Médéa, c'est-à-dire entre le Nord et le Sud, entre le Littoral et le Steppe.

Les gorges de la Chiffa sont désertes; elles ne l'étaient pas autant quand les singes y riaient et grimaçaient tout le long du jour; mais ils ont presque disparu des bois penchés sur les cascades du

1. Presque autant que la Méditerranée.

2. Lemdia est devenu par corruption El-Mdia : d'où notre Médéa.

torrent; rarement on en voit gambader parmi les arbres, ou sur les arbres; c'est comme au long de l'Isser Oriental, dans le défilé de Palestro qu'ils ont fui par sainte horreur de l'homme des villes, eux, les « hommes des bois ».

En Métidja la Chiffa reçoit l'Oued-el-Kébir de Blida; pour mieux dire, elle le recevrait sans la soif indésaltérable des champs blidéens. L'Oued-el-Kébir est torrent « délicieux » en ravine profonde; son pur argent tombe en mille cascatelles, parfois si rapprochées qu'on ne sait si l'on entend celle de l'amont ou celle de l'aval. Il porte, en l'abrégeant, le nom très glorieux de Monseigneur Ahmed l'aîné, lequel seigneur combla de mira-



Dans les gorges de la Chiffa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

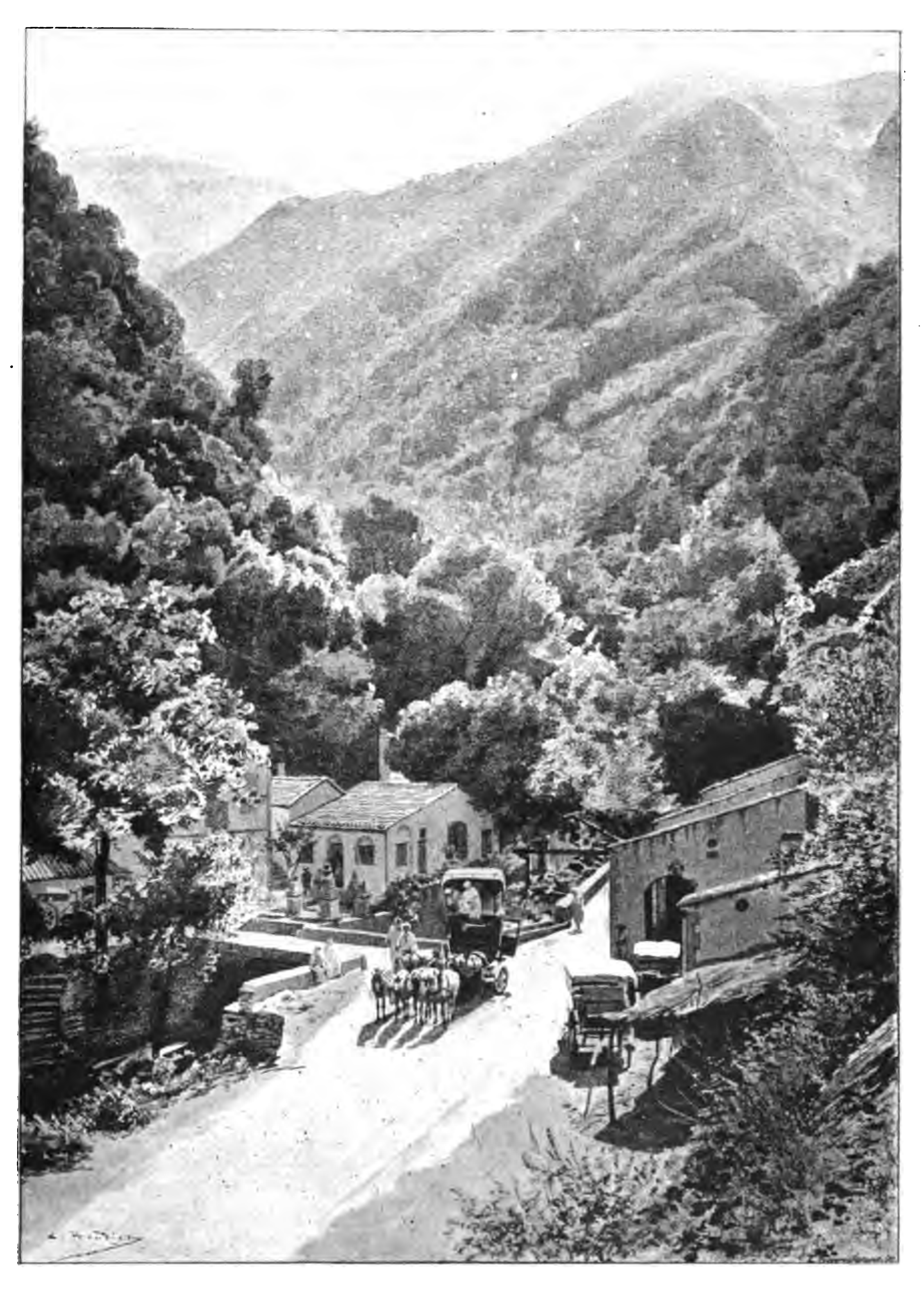
cles, vers l'an 1500, le pays des Béni-Salah, notamment les heureux défilés où bruit le torrent, né sur le plus haut des pics de l'entour de la Métidja.

L'Oued-el-Kébir roule 150 litres par seconde en saison sèche, alors que la Chiffa se réduit à 250; il pourvoit d'eau cristalline la toute gracieuse Ville des Orangers, « Blida[1] la Coquette », qui est jeune, africainement parlant; loin de se supposer antélibyenne, ou punique, ou seulement romaine, elle n'ignore pas qu'elle était au commencement du seizième siècle un hameau de onze gourbis et qu'elle ne devint bourgade que par l'accession de réfugiés andalous, puis de réfugiés valenciens :

On t'appelle Villette.
Moi je te nomme Rosette.

Dicton populaire en Algérie, comme cet autre :

1. En arabe, Blida, diminutif de Blad, signifie petite ville ; c'est comme, à côté de Paris, la Villette.



Dans les gorges de la Chiffa : l'hôtel du Ruisseau des Singes. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Neurdein.

Coléa la Sainte, Blida la « noceuse » et Médéa la riche.

Le Bou-Roumi (60 kilomètres) sort du djébel de Médéa, de ces montagnes du vieil Atlas où notre armée, lors de sa première grande marche en avant dans le Tell, salua la France de vingt-cinq coups de canon.

A l'un de ses plus brusques étranglements un mur cyclopéen de 35 mètres d'élévation fera pour l'occident de la plaine ce que le barrage de l'Hamise fait pour son orient; et même plus, puisqu'au lieu de 14 millions de mètres cubes, il en réservera 18 millions, en un lac de 49 hectares.

L'Oued-Djer (80 kilomètres) descend des deux Zaccars, dans le pays de Miliana, et passe près des



Blida : vue générale. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

bains d'Hammam-Rira, les Aquæ Calidæ des Romains, sources ou salines, ou ferrugineuses, très chaudes, ou froides; les fontaines en sont bienfaisantes, les sites beaux, les horizons grandioses, l'air frais, salubre par l'altitude[1], aromatique par le voisinage d'une grande forêt de pins. La maîtresse voie de fer algérienne, d'Oran à Tunis, coupe et recoupe sans cesse l'Oued-Djer, le long duquel elle monte de la Métidja au faîte d'Adélia ; après quoi elle descend vers le Chéliff.

1. Environ 500 mètres.

Chiffa toujours courante, Oued-Djer et Bou-Roumi, qui sont flots rares ou rarissimes, égouts de la Métidja, ruisseaux impurs échappés aux arrosages de Boufarik, tout cela forme l'Eau de Safran[1], rivière bien nommée, car elle est trouble,

1. C'est ce que veut dire Mazafran, vocable arabe.

jaunâtre. Elle a de 25 à 40 ou 50 mètres de largeur.

Le Mazafran longe d'abord le pied méridional du tertre de Coléa, à la lisière de l'humide forêt nommée, d'après lui, bois du Mazafran; puis, tournant brusquement au nord, il tranche la colline. Il divise ainsi le Sahel d'Alger en deux littoraux : le Sahel de la Bouzaréa ou Sahel d'Alger proprement dit, qui est trapu; et le Sahel de Coléa, qui est long, très étroit; en tout 48 000 hectares, grand vignoble de l'avenir, s'il plaît au phylloxera d'en respecter les souches.

La course du Mazafran n'est pas longue, 22 kilomètres seulement, du bec de la Chiffa[1] jusqu'à l'entrée en Méditerranée sur la plage de Douaouda — soit 87 kilomètres à partir de la première fontaine de l'Oued-Ouzéra ou Chiffa supérieure, 102 depuis l'aïn le plus reculé de l'Oued-Djer. Son bassin comporte 174000 hectares.

Ce fleuve ne s'arrête jamais : à 1000 litres, qui font son moindre volume, il oppose de très vastes crues, et son module atteint probablement 4 ou 5 mètres cubes.

XI. D'ALGER AU CHÉLIFF

1° D'Alger au Mazafran. — Nice, qui se voit maintenant aussi menacée qu'Alger par les branlements du sol, envoie vers l'orient une superbe route, le long de la Corniche, fort au-dessus des flots, au penchant méridional des Alpes maritimes.

Alger envoie un chemin littoral vers le ponant, à des hauteurs moindres, au versant septentrional d'un mont qui n'est que colline; mais la mer d'Alger vaut la mer niçoise, et cette colline, la Bouzaréa, se plisse en ravines dont chacune est un petit monde profond : les villas de l'une ignorent les villas de l'autre; beaucoup ne voient que leur vallon, leur dais de ciel, leur pan de mer; celles des ressauts et des crêtes contemplent des bouts de rivage, des rochers, des calanques, l'infini du flot, de lointaines montagnes.

Édens où le bonheur, comme la douleur, s'amortit en contemplation; et cette contemplation est une béatitude.

On y deviendrait un rêveur, un fataliste, un « Oriental », si la corniche d'Afrique n'était tournée au vent du Nord, à l'inverse de la Corniche de Provence, tournée au vent du Midi.

Le vent du Nord, toujours frais, toujours ailé, toujours subtil, presque toujours visible aux feuilles des arbres, aux frissons des eaux bleues du gouffre, réveille le rêveur inattentif à la fuite des jours; sa brise, diurne ou nocturne, est un renouvellement de l'être; sans elle on dirait dès la jeunesse, en ces lieux délicieusement énervants, ce que, même la vieillesse venue, on ne dit pas sous les climats énergiques : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus! »

Les villas sont très nombreuses dans la montagne jusqu'à la pointe Pescade, roche bouzaréenne la plus avancée vers le septentrion, et, comme telle, fermant au couchant la baie d'Alger. Elles se font de plus en plus rares de la pointe Pescade à la pointe Caxine, promontoire dont le feu tournant illumine au loin la côte, de l'embouchure du Boudouaou à l'est jusqu'à Bou-Ismaël ou Castiglione à l'ouest.

La mer, au franc Nord, y est aux moindres vents houleuse; le rivage est dur, il se relève aussitôt en collines escarpées dont la hauteur diminue vite : d'abord 300 mètres, puis 200, puis à peine 100 quand on arrive à Guyotville, bourgade française voisine de quelques dolmens qui furent plus que de raison célèbres.

Quand on présenta pour la première fois à l'attention de la France les pierres antiques du tertre des Béni-Mes ous, les savants celtisaient incroyablement.

Au grand bloc debout dans un champ, à la dalle portée, à l'allée couverte, au renflement tumulaire du sol, à la chambre cryptique de la grotte, ils ne demandaient rien puisqu'ils savaient tout et que, voyants de l'antérieur, ils n'avaient qu'à fermer les yeux pour retrouver le premier passé des monuments frustes : les chênes vieux comme la montagne, le gui sacré, la faucille d'or, les druides, la prêtresse inspirée, le soleil de la consécration ou la lune de la nuit inaugurale, et les prières, les rites, les formules celtiques, les incantations, les sacrifices.

A présent que le druidisme n'absorbe plus sans raison la moitié du monde antique, et depuis qu'on a trouvé par toute l'Algérie dix mille fois plus de menhirs et dolmens qu'il y n'en a sur le coteau des Béni-Messous, nul ne se soucie des pierres de Guyotville.

Au ras Acrata[1] le littoral se courbe au sud-

1. Là où la Chiffa s'unit à l'Oued-Djer augmenté du Bou-Roumi.

1. Réellement ras Knater, cap des Ponts, c'est-à-dire des Arches : d'un aqueduc romain disparu.

ouest, le long de dunes basses, et sans autres rochers que ceux de la presqu'île mémorabilissime, Sidi-Ferruch, très fatale aux Turcs. A la bouche du Mazafran ces sables finissent; une plaine étroite, puis un très mince estran suivent le pied du Sahel de Coléa.

2° **Coléa : l'Obstacle continu.** — Coléa ne se voit point de la mer, dont elle n'est pourtant qu'à 5 kilomètres. Elle a son penchant, non vers la Méditerranée, mais vers le Mazafran, qui frôle sa colline; ses horizons, non vers le Nord, maritime et bleu sombre, mais vers le soleilleux Sud, vers la Métidja, vers Blida, toute blanche, qu'il semble qu'on toucherait de la main[1], et vers la lourde masse de l'Atlas.

C'est un lieu saint et très saint, une petite la Mekke.

Fondée par des Maures andalous, vers le milieu du XVIe siècle, Celui qui dispose de l'espace, de la durée, de l'éternité, Allah, lui envoya Si Embarek, qui fut un ouali, un bénissant et un béni, un père de singularités et de prodiges, maître de tout, sauf de sa vie et de sa mort.



Tombeau de la Chrétienne. (Voir p. 174.) — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Sa tombe attira de nombreux pèlerins sous la koubba du bord de la claire fontaine, à la tête d'un ru qui court au Mazafran par le ravin du Cou du Chameau.

Mort, ce chéri de Dieu n'a pas entièrement cessé de vivre, et il apparait encore quelquefois, durant les nuits d'orage, sous la forme d'un lion noir, aux environs de son tombeau, à côté d'une mosquée, près d'un cyprès, d'un palmier, deux arbres hauts et beaux : pourraient-ils ne pas l'être puisqu'ils germèrent, disent les contes, de graines apportées de la ville où dort le Prophète.

Le village littoral de Coléa, non son port, car il n'y a point d'abris au long de ce rivage sans autres indentations que des criques et criquettes, le village littoral est Fouka, tout voisin de l'endroit où « l'Obstacle continu » commençait au bord de la mer.

1. Il y a pourtant 18 kilomètres en ligne droite.

L'Obstacle continu devait isoler, jusqu'à la consommation des siècles, l'empire français de l'Afrique du Nord tel que le rêvaient les hommes à l'œil d'aigle qui, de Paris, fixaient le soleil levant d'Abd el-Kader. Un vieux roi s'était écrié : « Il n'y a plus de Pyrénées! » Eux, ils disaient : « De cette plaine unie, nous ferons deux plaines à jamais désunies. »

Le domaine qu'ils se réservaient avait 80 000 hectares. Il n'était point de ceux où ne se couche pas le soleil, comme l'empire espagnol ou l'anglais.

Le fossé donc commençait près de Fouka, sur la Méditerranée, momentanément sûre, puisque Abd el-Kader n'avait pas encore armé des flibustiers pour la course. Tout entier à la création d'une armée mi-régulière, il fondait des canons, dont l'un, du poids de 1440 livres, porté sur l'épaule par un Nègre athlétique; mais l'Unique, le Plus grand, l'Incomparable ne lui dirait-il pas : « Tente la mer; elle est à moi comme la terre, je te la donne; je te la redonne plutôt. Vous l'aviez, ô vous, les vrais croyants du Maghreb, il n'y a pas cinquante années encore, quand vos reïs[1], vainqueurs des Roumis, cinglaient vers Alger la Grande sur des bateaux emplis de chrétiens à la chaine. »

De Fouka, le fossé de l'Obstacle continu, creusé du nord au sud, gagnait le pied de l'Atlas de Blida par une ligne brisée de 30 kilomètres de long, que, de 500 mètres en 500 mètres, garantissait un fortin.

Ceci pour l'ouest; à l'est, l'Obstacle n'avait que 16 kilomètres, de la Maison Carrée à la base de la montagne.

Fortins de l'est, fortins de l'ouest, fortins du sud, fortins de l'enceinte spéciale de Blida, la France eut la bonhomie de dresser ici 91 Gibraltars contre le Numide indompté.

Pour ne dépasser en rien la vérité, il faut plutôt dire qu'elle en aurait dressé 91 si l'œuvre enfantine avait été achevée.

Elle ne le fut pas. Commencée en 1841, on

1. Capitaines de pirates.

l'abandonna (sans doute avec quelque honte de l'avoir entreprise) après dix-sept mois d'un travail idiot.

Elle avait dévoré, par la fièvre, la dysenterie, l'anémie, la cachexie, les coups de soleil, plus de soldats que n'en auraient coûté une petite bataille ou quinze jours d'escarmouches dans toute l'Algérie, de Tlemcen à Tébessa.

En même temps que l'Obstacle continu moururent avant de naître les villages militaires qu'on avait projetés le long du fossé d'enceinte ; villages qu'on aurait peuplés de soldats laboureurs suivant la devise : « Épée et charrue ! »

3° Tombeau de la Chrétienne. — Fouka est suivi au couchant par Bou-Ismaël[1], Tefchoun, Bérard, Tipasa.

Entre ces deux derniers villages, le Sahel de Coléa, réduit à 300 mètres de largeur, porte le Tombeau de la Chrétienne sur un dos de colline de 263 mètres, entre la mer et la Métidja, au-dessus des campagnes, maremmatiques encore, où sommeille ce qui reste du lac Halloula.

Lac qui n'était pas lac, mais bourbier délayé, dans un bas-fond où tendaient des ruisselets du Sahel et des torrents du Djébel-Affroun, qui est ici le premier renflement de l'Atlas. On l'a fort mal desséché, et les hivers très pluvieux le reforment en partie.

Malgré son nom, le Tombeau de la Chrétienne[2] ne couvre point les os d'une servante du Christ. C'est la sépulture, la « grande Pyramide » des rois de la vieille Mauritanie ; bâti probablement par Juba II, il serait moins ancien que le Médracen, qui pourrait lui avoir servi de modèle. Mais il n'est pas impossible que son architecte et ses maçons aient précédé le Grand Sépulcre royal du plateau de Constantine : au lieu du prince numide latinisé et grécisé qui fit des livres en idiome hellénique et dans la langue de son protecteur César-Auguste, au lieu de Juba le Second qui l'aurait élevé pour lui et pour sa femme, la fille de Cléopâtre aux yeux ardents, son constructeur fut peut-être Syphax.

Syphax, comme on n'en ignore, était le roi des Massésyliens, le mari de Sophonisbe la Carthaginoise, le cavalier trois fois vaincu par Masinissa, roi des Massyliens. Les Massésyliens étaient les Numides occidentaux, et les Massyliens les Numides orientaux.

1. Le nom officiel est Castiglione.
2. Le Kobr-er-Roumia des Arabes.

Les potentats dont il fut le commun sépulcre[1] l'avaient construit au lieu le mieux visible de leur royaume. Sur un pic du haut Atlas, à peine eût-il augmenté la montagne, tandis que de sa colline il appelle invinciblement le regard.

De partout il s'impose : et de la mer, où il peut guider les navires ; et de la plaine, où sa rondeur exhausse de 30 mètres le fronton littoral ; et des avant-monts ; et des monts eux-mêmes, d'où l'on dirait un piton du Sahel.

« Transition de l'art égyptien à l'art grec », c'est un carré de 63 mètres de côté portant un cône tronqué dont le décroissement de diamètre tient au recul régulier de chacun de ses trente-trois degrés sur le degré inférieur ; ces degrés en retraite font du monument, en tout endroit de sa rondeur, un escalier où chaque marche a 58 centimètres de hauteur.

On ne sait quand fermé, probablement lorsque les Musulmans envahirent l'Afrique du Nord, le souvenir de sa destination se perdit, et dans l'esprit des Arabes l'énorme mausolée ne fut plus qu'un édifice élevé par les génies et tout plein de trésors qu'on a plus d'une fois essayé de surprendre ; les explorateurs modernes n'y ont trouvé que couloirs, galeries, excavations et caveaux, mais point de sarcophages, parce qu'on avait violé, reviolé la tombe immense où des dynastes pensaient cacher le secret de leur pourriture.

Du Louvre des princes maurétaniens aux noirs caveaux de leur Saint-Denis, les chars du cortège funèbre foulaient dix lieues à peine ; et moindre encore était le sillon des rameurs jusqu'aux calanques les plus voisines du vain mausolée, pardevant le Chénoua, mont des Numides, et pardevant Tipasa, ville des Romains.

4° Cherchell et Ténès. — A Tipasa[2], le Sahel de Coléa s'achève sur l'Oued-Nador, en face et tout près du quatre fois plus haut Chénoua, djébel qui serait très précieux si ses falaises de marbre tournaient au nord-est, mais, très malheureusement, elles fléchissent au nord-ouest ; elles ne gardent que de l'occident la baie du Chénoua, que tout autre vent fouille et fouaille. — Montagne d'ailleurs puissante, indépendante, majestueuse, assez semblable à l'Edough de Bône, presque aussi haute (968 mètres), mais moins isolée, quoiqu'un col de

1. *Monumentum commune regiæ gentis.* (Pomponius Mela.)
2. Écrit aussi Tipaza.

147 mètres seulement la sépare du massif des Béni-Ménasser.

Le Chénoua ne lui donnant point de profonde anse abritée, Tipasa ne croitra jamais en grande ville malgré le prochain voisinage de la Métidja, dont on atteint de là l'extrémité occidentale par deux lieues de route, en remontant le vallon du Nador; elle n'arrivera même pas à la modeste magnificence de la colonie romaine, qui couvrait 65 hectares.

Par delà le Chénoua, qu'habitent des Berbères arabisés, Cherchell non plus ne grandira guère, elle qui fut la phénicienne Iol, puis la romaine Julia Cæsarea, la Splendidissima Colonia Cæsariensis », la tête d'un royaume.

Elle ne regagnera pas de longtemps la demi-lieue de longueur et largeur qu'elle avait alors; elle restera petite, devant son port de trois hectares qui, n'ayant que 3 à 4 mètres d'eau, n'admet que goélettes, bricks et balancelles. Mais sa campagne sera toujours belle, haute montagne raide, gorges, vallons, estran de mer; la pluie la visite fidèlement et il y aura là toujours un des jardins de l'Algérie, salubre au vent de la Méditerranée.

De Cherchell à l'embouchure du Chéliff, distance de plus de deux degrés de longitude, aucune forte cité ne germera non plus.

Pas de place derrière la côte dure, importueuse, tempêtueuse; nul fleuve ne déchire ses monts, nulle plaine, opulente ou pouvant le devenir, ne va de son rivage au pied de son djébel: la grande expansion plane, molle, créatrice, s'étend justement par delà la montagne, le long du Chéliff, dans un terrible bain de soleil — et mieux vaudrait qu'elle s'offrît à la mer, à sa brise, à ses pluies, en deçà qu'au delà de la chaîne qui commence par s'appeler Chénoua, juste sous le méridien de Paris, et finit par se nommer Dahra, de Ténès à la bouche du Chéliff.

De Cherchell au « grand fleuve », qui n'est en réalité que le « fleuve long », sur cinquante lieues, pas un oued qui soit plus que rudimentaire, tant la crête est près du flot; pas une baie, pas un port dont la nature ait daigné creuser la conque. Les 24 hectares du port de Ténès, de difficile entrée, sont une œuvre des Français : on ne pouvait se contenter de la plage d'échouage suffisante aux Carthaginois, puis aux Romains, qui nommaient Car Tennæ[1] ce bourg de très antique origine.

1. Ce qui voudrait dire Cap Tennæ : auquel cas, Ténès n'aurait pas changé de nom.

Entre Cherchell et Ténès, quelques villages français, dont le plus grand s'appelle Gouraya, ont surgi le long du rivage et se sont aussitôt environnés de pampres; mais pas un seul encore ne s'élève entre Ténès et la fin du Chéliff.

XII. LE CHÉLIFF

1° Les deux Chéliffs du Plateau : Chéliff du Steppe et Chéliff du Sersou. — Avec ses 700 kilomètres en un bassin qui dépasse 4 millions d'hectares, le Chéliff est probablement l'oued le plus long du Tell berbère.

Ce n'est pas le plus beau.

Il a deux branches mères, le Chéliff des Steppes et le Nahr-Ouassel.

Malgré tant d'exceptions qu'on ne saurait les compter, le mot arabe *nahr* a quelque prééminence sur le mot arabe *oued*.

Nahr, fleuve, indique une certaine abondance et pérennité de flots, une longue persévérance à ne pas mourir sur le chemin de la source à la mer. *Oued* indique le torrent qui ne puise pas très profondément dans le sol, qui doit plutôt ses vies, ses morts, ses résurrections aux caprices du ciel; presque jamais la fontaine originaire de l'oued ne va jusqu'aux eaux d'amertume, elle s'engouffre ou filtre, ou s'évapore à cent pas de la « sorgue », à cent lieues des océans.

Donc, à ne voir que les noms écrits sur la carte, le Nahr dit el-Ouassel, c'est-à-dire Fleuve Naissant, l'emporterait sur l'oued nommé dans son ensemble Chéliff des Steppes; il serait constamment fidèle au commun rendez-vous de Chabounia, par 683 mètres d'altitude, et l'oued des Steppes ne le serait pas. — A vrai dire, infidèles tous deux: si le Nahr arrive plus souvent à la fourche des deux rivières, c'est que, venu de bien moins loin, il a moins longue occasion de sécher en route.

Le Chéliff des Steppes coule (quand il coule) sur de hautes plaines qui ne sont pas tout à fait Tell, bien que séparées du Désert par la montagne; mais qui ne sont pas non plus Sahara, bien que séparées du Tell par de hauts massifs de l'Atlas: il serpente sur un plateau de pâtures sèches.

Il ne s'appelle Chéliff qu'à partir du confluent des deux branches; ce sont les Français qui, venant du Tell, le long de la coulière, ont poussé ce nom jusqu'aux « têtes de l'eau », dans le Djébel-Amour.

Oued-Sebgague, Oued-Namous ou Rivière aux Moustiques, Oued-el-Beïda ou Rivière Blanche, Oued-Feïderrigha, Oued-Touïl ou Rivière Longue, Oued-Taguin, puis, de nouveau, Oued-Touïl, Oued-Bettin, Oued-Oureuk, Oued-bou-Lerbaa, Oued-Chabounia, c'est la suite des dix à onze noms de la branche des Steppes, depuis le cirque de Ras-Sebgague jusqu'à Chabounia, distance de 265 kilomètres au fil de l'eau des crues.

En temps sec le haut Chéliff s'arrête à quelque vingt lieues de ses sources, là où ayant déjà percé l'un des treize chaînons parallèles de l'Amour, puis encore le mur de l'Alleg-Archa, il quitte le mont pour le plateau, en même temps que d'Oued-



Cherchell : vue générale. — Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Neurdein.

Feïderrigha il devient Oued-Touïl. Jusqu'en ces lieux, son val ressemble à un Tell rocheux, avec bonnes eaux, beaux sites, forêts, prairies et troupeaux ; mais dès lors le désert le dévore. Des roches de craie lui préparent bien quelques aïouns, dont plusieurs égaux en puissance aux meilleurs surgeons du pays d'en bas, — tel celui de Zerguin[1], dans les monts de Chellala — mais ces « doux », « douix » ou « dhuis » ne vont pas jusqu'au fleuve ; l'orge, le blé, l'avoine, l'herbe, les hument, ou le marais les disperse en ayant l'air de les concentrer, et les volatilise dans l'air.

Ainsi le Chéliff des Steppes finit en aride fossé, dans le sable, l'argile, la marne, lui qui a commencé par les « cent-une » sources du cirque de Ras-Sebgague, entre 1400 et 1450 mètres au-dessus de la Méditerranée.

Le Nahr-Ouassel ou Chéliff du Sersou, ce qui veut presque dire Chéliff des Steppes, est inférieur de

1. 200 litres par seconde.



Miliana : vue générale. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

100 kilomètres au Chéliff du Djébel-Amour; et, celui-ci marchant vers le nord-nord-est, celui-là s'avance vers l'est-est-nord.

Il part des environs de Tiaret, non loin de la jolie rivière Mina, qui est justement l'affluent majeur du fleuve.

Son premier nom, c'est Oued-Médrissa, et cet Oued-Médrissa ne vaut point un tributaire de droite, l'Oued-Sébaïn-Aïoun ou Ruisseau des Soixante-dix Sources, ou, pour parler plus court, des Septante-Fonts.

L'eau des Septante-Fonts ruisselle, à 1050 mètres, d'un charmant bout du monde, par une foule de profondes fontaines. Peut-être pas exactement soixante-dix : ce nombre de septante est un pluriel renforcé signifiant que les sources jaillissent à chaque pas; et sans doute il en est de même des nonante-neuf aïoun de Djéma-Saharidj en Grande-Kabylie et des cent une fontaines du Ras-Sebgague.

Dire que le ru des Septante-Fonts baigne des cressonnières, c'est prouver que son trésor d'onde est frais, qu'il est pur. Les Romains apprécièrent ce charmant vallon, comme le montrent quelques ruines de l'ère latine.

Dans le fond d'une vallée de 500 à 3000 mètres d'ampleur, le Nahr longe de loin par sa rive gauche les monts de Téniet-el-Had et de Taza, qui sont une diramation de l'Ouaransénis; il suit de près, par sa rive droite, un escarpement raide. Si, de ce côté, l'on gravit le haut talus, tantôt pente et tantôt paroi, l'on voit s'ouvrir, au faîte de l'escarpement, une immense plaine irrégulière, barrée à l'horizon du Sud par le crayeux Nador et les monts de Goudjila et de Chellala, qui sont aussi des roches de craie.

C'est le pays des tourbillons de poussière, c'est le fauve Sersou[1], qui a trois natures empirant de l'ouest à l'est, suivant la pente du « Fleuve Naissant ».

A l'occident, près de Tiaret, là où ses altitudes dépassent 1000 mètres, jusqu'à 1100, il y a belle et bonne eau, terres que la charrue ne tranche pas vainement en sillons, murs romains qui monumentent les bourgs, les forts, les fermes et « latifundia » du peuple-roi, mégalithes qui sont, les uns postérieurs à la puissance des Césars ou contemporains de l'Universel Empire, les autres antérieurs on ne sait de combien d'années, de siècles, aux premières cabanes de la Ville Éternelle.

Au milieu, entre 900 et 1000 mètres, peu ou point de surgeons, un sol très dur, la pluie ne l'amollissant presque jamais, une herbe courte, sèche, rare.

Au levant, en approchant de la confusion du Chéliff du Sersou et du Chéliff des Steppes, l'alfa, qui démontre encore plus l'aridité du ciel que le gazon flétri du Sersou central.

Quant au val du Nahr, il est fécond; il le fut surtout ainsi que le prouvent, au long de son cours, des ruines de bourgades, villages, domaines d'il y a dix-huit cents ans, Rome régnant sur le monde. Des réserves d'eau pourraient le muer en prés et courtils. Mais où prendre cette eau comme la terre l'implore ici, c'est-à-dire avec abondance? Certes pas au Fleuve Naissant ou, suivant une autre étymologie de Nahr-el-Ouassel, à la Rivière Affluente.

Au confluent, le Chéliff des Steppes apporte, quelquefois seulement, le tribut de 1 412 000 hectares; et le Nahr-el-Ouassel, celui de 356 000.

Le Nahr-Ouassel et l'Oued-Chabounia s'étant unis par la rencontre de leur sillon plus que par celle de leur « cristal », mot dont les rivières du Steppe sont presque partout indignes, le fleuve s'appelle dès lors Chéliff, et même ne cesse plus de se nommer ainsi — exemple unique de continuité dans le Tell français sur un aussi long espace, puisque d'ici jusqu'aux plages mostaganémoises il y a plus de cent lieues au fil de l'eau; la seule Medjerda ressemble en ceci au Chéliff, sur une moindre longueur, mais presque dès sa source.

Que signifie ce nom de Chéliff[1], fils un peu émacié du Chinalaph de Ptolémée, géographe grec, frère et sosie du Sélef de l'Édrisi, géographe arabe? On ne saurait le dire, non plus que la valeur du terme Asar employé par les Romains et qui est le très proche parent d'Isser.

De la fourche des deux branches il lui reste encore un laid, très laid, très morne voyage d'une soixantaine de kilomètres, avec 125 mètres de pente, jusqu'à l'entrée dans le Tell par la grande porte de Boghar et Boghari. A mi-route il s'épanche en hiver dans le marais de Kséria, que la saison chaude efface, comme elle efface aussi le Chéliff, entre des berges de marne écaillées par le soleil.

2° Chéliff du Tell : de Boghar au Doui. — Boghari, l'un des caps méridionaux du Tell, tient

1. Sersou, Serressou, se traduit par « les sommets », quoique le pays soit plateau plus que montagne.

1. Le vieux nom, le nom complet, c'est : Chéliff des Béni-Ouâtil.

boutique entre le Nord et le Sud, et contemple le Midi, d'un coteau de 687 mètres; Boghar, qui fut sans doute Castellum Mauritanum, le contemple mieux encore de sa montagne, à 970 mètres, et de si haut, le Désert est superbe de majesté, de sérénité, de lumière : bien plus beau vu des monts que les monts vus du Steppe.

Les gorges que perce longtemps le Chéliff en aval de Boghar-Boghari ploient à l'ouest le fleuve, qui depuis le Djébel-Amour n'a cessé de couler vers le nord-nord-est. Ainsi notre Loire descend au septentrion jusque vers Briare et Gien, puis de Gien à l'Atlantique elle s'avance vers les eaux vertes de l'Occident.

Ces gorges, par endroits prodigieusement sinueuses, sont profondes, sans villes, sans villages, entre des montagnes ou nues ou sylvestres qui se rattachent, à gauche à la chaîne de Boghar-Taza-Téniet, à droite au massif du Titéri. Médéa, qu'on ne voit pas du fleuve, couronne vers l'est un plateau, parmi des ceps dignes de la France, au-dessus d'un torrent qui n'est jamais muet, l'Oued-el-Arbil. Le Chéliff non plus ne se tait jamais dans ces défilés où l'accroissent incessamment fonts vives issues de la craie, ruisseaux forestiers, cascades et cascatelles. Ces eaux éternelles et celles qui tombent diluviennement des nues agrafées au passage par la montagne en automne, en hiver, au printemps, on peut les retenir pour l'usage de l'été. Une digue de 50 mètres de hauteur en travers du fleuve arrêterait 45 millions de mètres cubes aux rocs de Gada-Adoussa; sur l'Oued-el-Arbil, une levée de 35 mètres en ferait refluer 18 millions.

Au confluent de l'Oued-el-Arbil, devant Amoura, la Sufasar de l'ère latine, les défilés se desserrent quelque peu, mais c'est seulement à l'Arba des Djendel que s'ouvre la première grande plaine du Chéliff tellien, dite plaine d'Affreville ou bassin de Miliana : elle a 30 kilomètres de longueur sur 8 à 10 de largeur.

Plaine d'Affreville, de la jeune bourgade bâtie au pied du Zaccar d'occident, à 3500 mètres de la rive droite du fleuve; bassin de Miliana, de la vieille cité qui se montre, à 8 ou 9 kilomètres au nord d'Affreville, au haut d'une route à grands lacets. Miliana est à 720 mètres d'altitude, sur un ressaut du Zaccar, en vue d'un horizon magique sur la plaine qui fut lac et, par delà, sur l'empilement de roches de l'Ouaransénis qui est en hiver un entassement de neiges.

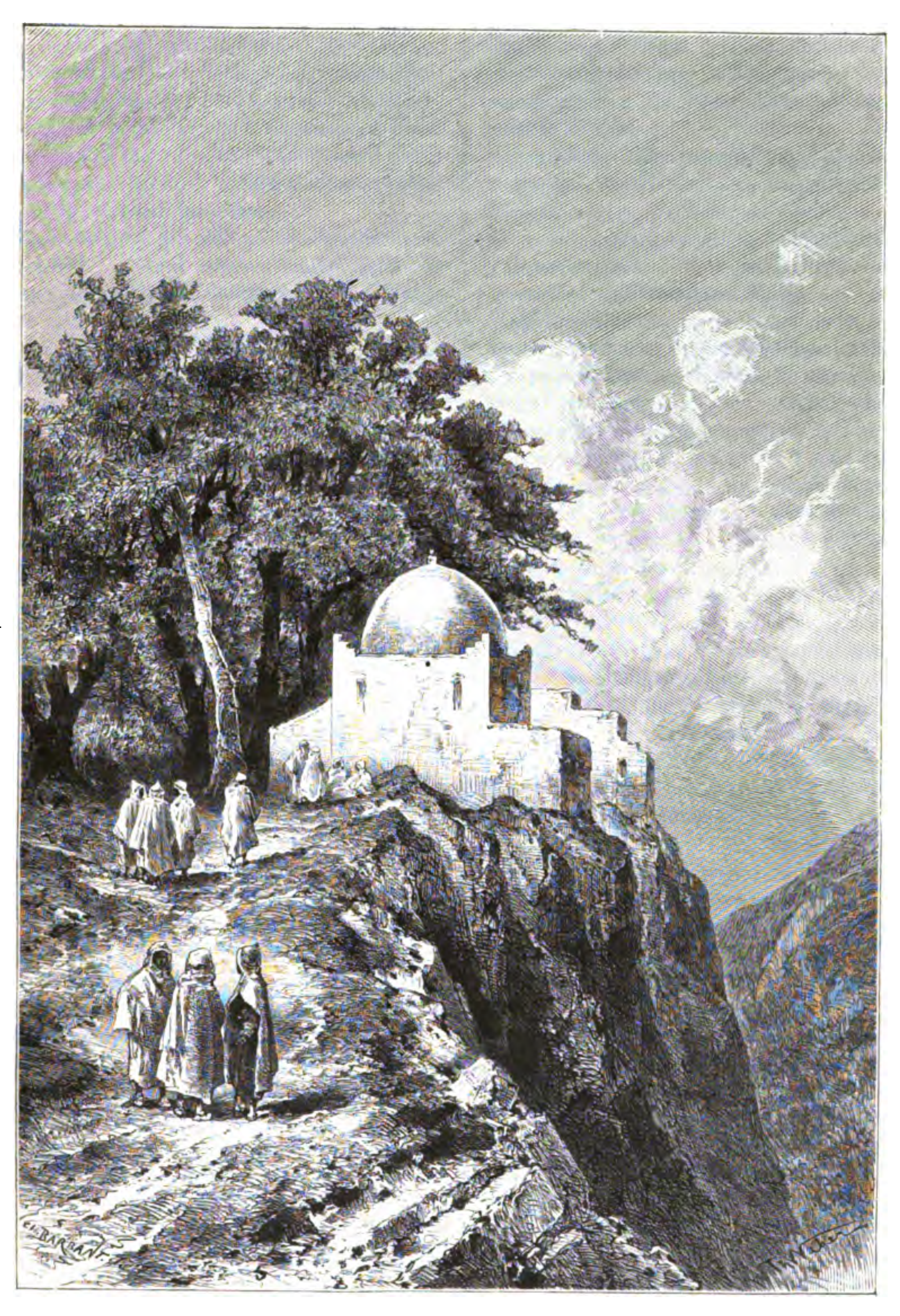
Ce grand horizon du Sud, ce Zaccar de craie, centre d'un périorama qui va du littoral à l'Œil du Monde, les eaux admirables d'un « anseur » de 500 litres par seconde qui s'élance de moulin en moulin vers le bas-fond d'Affreville, un climat donnant fraîcheur, force, contentement, à 400-450 mètres au-dessus de la plaine où l'Affrevillois languit, il semble que Miliana, la Malliana des Romains, aurait dû devenir la plaisance d'été des Algériens du centre, l'ouest ayant Tlemcen, et l'orient l'Edough de Bône ou le Zaghouan de Tunis; on pourrait croire que déjà les villas s'y comptent par mille et mille aux flancs zaccariens, ombragées par des arbres d'épais feuillage contre le Midi, qui est à la fois le côté du soleil et le côté du sirocco, — les deux seuls traîtres qui soient à redouter ici. Or, tout au contraire, elle augmente peu; même son élément français diminue. Les Milianiens descendent vers le Chéliff; ils aident à peupler d'ouvriers, de négociants, de colons, les nouveaux villages d'en bas, principalement Affreville, jadis Colonia Augusta Zuccabar. Zuccabar et, non loin sur le Chéliff, Sufasar, voilà deux villes dites romaines et portant un nom indigène, ce qu'était sans doute aussi la majorité de leurs habitants.

Au sud-est d'Affreville s'unit au fleuve le torrent d'Oued-Deurdeur, chu des monts de Téniet-el-Hâd par l'une des fentes dont Miliana regarde l'ouverture en plaine. On veut l'enchaîner à l'étranglement des Rochers (Kifan) : le mur aura 40 mètres de hauteur; il soutiendra le poids d'un lac-réservoir de 200 hectares (31 millions de mètres cubes). Oued-Deurdeur, c'est comme si nous disions la Rivière des Gouffres.

La plaine d'Affreville se termine entre Littré[1] et Duperré, près des débris d'un pont romain, contre le Doui, montagne de 1036 mètres, ardue, hardie, dominatrice. Le colon, le légionnaire, le mercenaire qui passaient sur ce pont au temps de Rome florissante, y virent peut-être encore l'éléphant boire au fleuve moins vide qu'aujourd'hui parce que le Tell, plus sylvestre, ruisselait de plus de fontaines. Les éléphants furent nombreux dans les savanes du Chinalaph; les princes maurétaniens les avaient disciplinés pour la guerre, ils s'en servirent contre des princes rivaux, aussi contre Carthage, et les Carthaginois en usèrent contre les Romains.

3° Du Doui à la Mina : les oueds d'Ouaransénis. — De l'éperon du Doui jusqu'à presque tou-

1. Auparavant : les Arib.



Zaouïa de Mazouna, berceau de l'ordre des Senoussi. — Dessin de Th. Weber,
d'après un croquis de M. Ch. Féraud.

cher Orléansville, le Chéliff, d'où l'on admire par des entailles de torrents la splendeur de l'Œil du Monde, erre pendant seize lieues, soit dans un val de peu de largeur, soit dans des Thermopyles, nom qui n'est pas tout à fait déplacé, puisque l'eau marneuse, boueuse, argileuse, ocreuse de l'Asar-Chinalaph est moins souvent fraiche que tiède, presque chaude. Durant ces 64 kilomètres il reçoit deux rivières à barrage, l'Oued-Rouina, l'Oued-Fodda, et il est barré lui-même.

A l'Oued-Rouina, qui découle des cédrières de Téniet-el-Hâd, on veut opposer une muraille de 35 mètres de haut, pour la stagnance de 30 millions de mètres cubes.

A la Rivière d'Argent (Oued-Fodda), qui, longue de 100 kilomètres, descend de ces mêmes cèdres par une gorge regardée de très près par l'Œil du Monde, on demandera de remplir un réservoir de 18 millions de mètres cubes, sinon de 34 millions, derrière une digue de 35 mètres.

L'une et l'autre réserve irrigueront moins leur propre vallée que la plaine même du Chéliff.

A son tour, la pierre solidement cimentée arrête net le fleuve au fond d'un étranglement, à 2 kilomètres en aval du confluent de la Rivière d'Argent, à la lisière de la forêt de thuyas des Béni-Rached : de colline à colline, la levée a 12 mètres de hauteur, la largeur à la base étant de 14, et les eaux reculent à 4 ou 5 kilomètres en amont. Ce lac plus que moderne est pour le rafraîchissement de 7700 hectares dans le poudreux bassin d'Orléansville, la cité calcinée dont on reboise les brûlantes collines, à moitié route entre Alger et Oran.

Des approches d'Orléansville à Inkermann[1], c'est-à-dire pendant une quinzaine de lieues, le fleuve court en un val de 4000 mètres de moyenne ampleur; il suit le pied méridional du Dahra, très hautes collines ayant pour cimes culminantes des bombements de 800 mètres, et pour principales bourgades Mazouna, Renaud, Cassaigne.

De Renault, de Cassaigne, jeunes colonies, rien à dire; beaucoup, au contraire, de Mazouna, vieille ville datant plus ou moins de l'époque romaine, quand ces pays étaient la terre de Juba, nourrice aride des lions[2]. Plus tard elle fut cité berbère, puis grande médressa, c'est-à-dire université pour l'étude du droit, — du droit musulman s'entend, tel que le Livre l'a promulgué jusqu'à la consommation des âges; — enfin durant le dernier tiers du seizième siècle et durant tout le dix-septième, elle tint le premier rang dans l'Ouest, comme chef-lieu du beylik d'Oran, qu'avait décapité l'Espagnol en lui enlevant la ville de la « Coupure »[1]; mais au commencement du dix-huitième siècle, Mascara détrôna Mazouna.

Maintenant 2000 hommes au plus vivent à Mazouna dans des ruelles montantes, sur trois mamelons, en trois amphithéâtres de blanches masures, dans un des plus gracieux et délicieux vallons qu'il y ait en Oranie, oasis de verdure avec harmonie des cascatelles de l'Ouarizan. Parmi les zaouïas et koubbas qui dominent ces beaux lieux retirés du monde, l'une a vu naître, fondé par un Mazounien, l'ordre des Senoussi, devenu le premier en puissance, en propagande, en volonté, dans toute l'Afrique du Nord, celui qui hait le plus passionnément la France et, par surcroît, tous les Roumi. Les Senoussi, qui, de leur maison mère dans le désert de la Tripolitaine, sont pour l'instant les maîtres du Sahara, voient le salut de l'Islam dans l'extermination des chrétiens.

Chauffé à blanc par le soleil, sur son versant du sud, le Dahra n'envoie au fleuve que des oueds tarissants; mais, sur la rive opposée, des torrents plus longs, plus larges, moins prompts à sécher, tombent de cet Ouaransénis autour duquel le Nahr-el-Ouassel, puis le Chéliff, tracent un arc de cercle de 350 kilomètres, avec seulement 75 kilomètres de corde : tels sont le Sly, le Riou et la Djiddiouïa, beaucoup moindre.

Le Sly s'appelle également l'Isly, comme la rivière non encore devenue française, mais qui ne peut éviter de le devenir, où Bugeaud triompha des hommes et des chevaux du Grand Chérif. Né dans le voisinage du Nahr-el-Ouassel, c'est un des torrents qui scient l'Ouaransénis. Il a de longueur plus de 100 kilomètres; jamais l'eau ne lui manque et il lui sera facile d'emplir jusqu'à la gueule, derrière une digue de 35 mètres d'élévation, l'étang-réservoir de 30 millions de mètres cubes qu'on projette à 20 kilomètres en amont de l'endroit où le Sly pénètre, à Malakof, dans la plaine du fleuve. Entre le Sly et le Riou, le marais de Merdja[2] s'épanche dans le Chéliff par un ruisseau de 150 litres à la seconde.

Le Riou (150 kilomètres) arrive à la gauche du

1. Auparavant nommé l'Oued-Riou.

2. *Nec Jubæ tellus generat, leonum*
Arida nutrix. (HORACE.)

1. Oran.

2. Tautologie franco-arabe : merdja répond exactement à marais.

Chéliff avec le peu de flots que n'ont pas consommés les prairies, les champs, les arbres, les filtrations, le soleil, en un bassin de 230 300 hectares presque entièrement composé de craies. L'appeler Oued-Riou semble un pléonasme, Riou étant vraisemblablement le Rio espagnol, autrement dit Rivière, exactement comme Oued. Il naît plus près encore que le Sly de la rive gauche du Nahr-el-Ouassel. Il tranche aussi l'Ouaransénis. C'est la rivière d'Ammi-Moussa, capable de rouler en crue 500 mètres cubes par seconde, autant que l'étiage du Rhône ; capable, par contre, de baisser à 140 litres par seconde, dix fois moins que maint ruisseau d'un vallon normand. Les eaux ordinaires sont de 1094 litres, dont 1000 pris à 18 kilomètres en amont d'Inkermann, lieu de l'entrée en plaine, par un canal qui vivifie d'abord le val du Riou lui-même, puis un lambeau de la vallée du Chéliff.

La Djiddiouïa n'est qu'un long ruisseau[1] gonflé par un barrage à 4000 mètres en amont de Saint-Aimé ; barrage qu'on se propose de surélever de 9 mètres, moyennant quoi il réservera 9 millions de mètres cubes (au lieu de 2 millions maintenant), la digue ayant 16 à 17 mètres de haut.

Après la Djiddiouïa, la vallée devient très ample. 40 000 mètres de longueur sur 20 000 de moyenne largeur, soit 80 000 hectares, font l'étendue de ce lac, qui se combla, ou se vida, ou tous les deux ensemble ; après quoi, le fleuve, longtemps arrêté là, continua son cours jusqu'à la Méditerranée par l'étroite percée entre le Dahra et le plateau mostaganémois. Le Chéliff n'y sinue pas seul, la Mina, son maître tributaire, y serpente aussi : d'où le nom de plaine de Mina et Chéliff.

4° **La Mina.** — Plus jeunes probablement que le Médracen et que le Tombeau de la Chrétienne, neuf sépulcres de pierre, voisins l'un de l'autre[2], terminent des mamelons du massif du Mont-Vert[3], sur les confins du Tell, à la lisière de la Lande.

Ce Mont-Vert est l'un des djébels de craie d'où ruissellent en eaux d'argent les oueds supérieurs de la Mina.

La hauteur des neuf Sépulcres, des neuf Djédar, varie : le plus élevé monte à 18 mètres, ce qui le met presque de niveau avec le Médracen, mais c'est encore 15 mètres de moins que le Tombeau de la Chrétienne.

Djédar signifie la muraille de pierre et, par extension, la ruine ; — en quoi il répond à kherba et à henchir, celui-ci d'un usage universel en Tunisie.

On ne saurait douter que les Djédar furent des tombeaux : à lui seul le prouverait le nom d'une fontaine du voisinage, Aïn-el-Kobr, la Source de la Tombe.

De construction plus barbare que le mausolée massylien, et que le massésylien, ils ont probablement copié l'un ou l'autre, mais d'une imitation grossière, d'où l'art est absent, la conscience aussi. Faits d'une pierre calcaire, avec encastrement de débris d'édifices romains, ce qui fut en Afrique la manière byzantine, ils doivent dater plus ou moins du temps de Bélisaire et de ses successeurs, Grecs du Bas-Empire bataillant sans trop d'espoir sur les hauteurs de la Maurétanie.

Le sixième siècle vit probablement leur naissance. Le grand historien des Berbères, Ibn Khaldoun, en donne une preuve. Il nous apprend qu'un sultan quelconque, faisant ici la guerre au milieu du dixième siècle, passa devant les Djédar ; sur l'un d'eux il lut une inscription grecque : « Je suis le général Salomon[1] ; mon roi m'a envoyé contre les rebelles de cette ville-ci ; grâce à Dieu, je les ai vaincus et j'ai bâti ce monument pour perpétuer ma mémoire. » Le plus haut et le plus massif des Djédar est à Ternaten ; il a deux chambres aux murs peints.

Sur ces mêmes montagnes dont les replis cachent les surgeons de la Mina, telle allée couverte, tel dolmen est « surhumain » : la pierre supérieure de l'un d'eux n'aurait pas moins de 20 mètres de long, de 8 de large, de 3 d'épais ; on parle même d'une table de 45 mètres, qui serait sans rivale au monde.

La Mina naît près de Frenda, que ses 1052 mètres en belle montagne rangent parmi les cités de l'Atlantide qui sont froides en hiver, fraîches au grand matin et le soir, et durant mainte belle nuit d'étoiles.

La vivacité des sources en fait bientôt une jolie rivièrette, de celles où l'on aime à plonger pour

1. Étiage 30 litres, eaux ordinaires 100, crues 48 mètres cubes.

2. En deux groupes que 3 kilomètres séparent : 6 à Ternaten, sur le dos d'un coteau, et 3 à la cime de bossellement du Mont-Vert.

3. Djébel Lakdar.

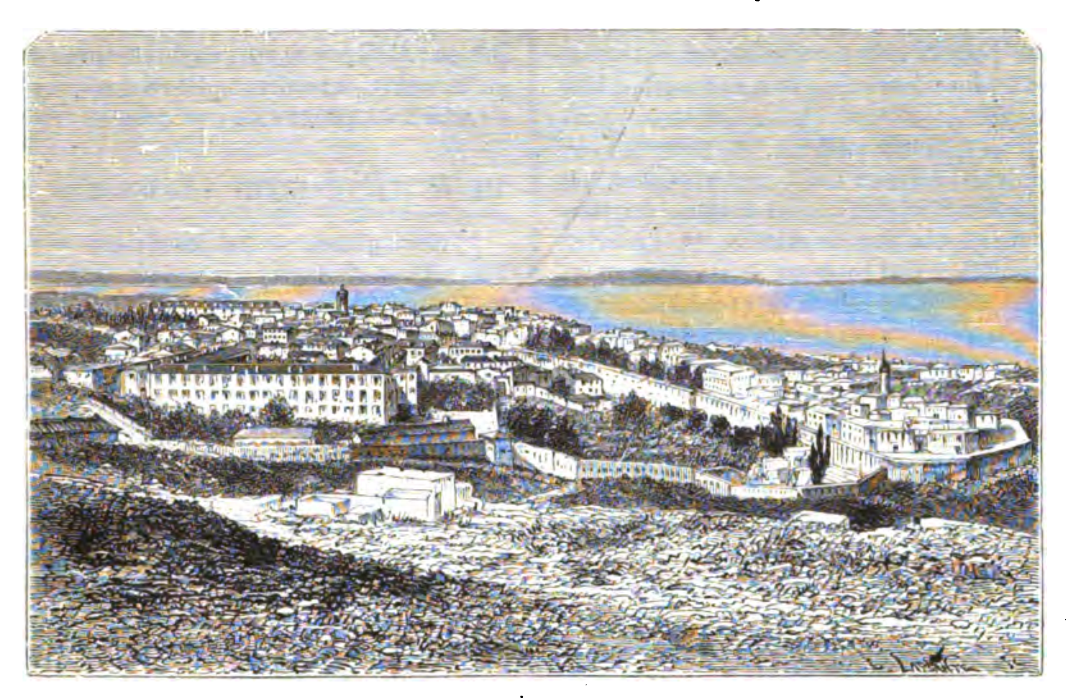
1. Salomon commanda les Grecs en Afrique après Bélisaire.

enthousiasmer sa jeunesse ou, les beaux ans passés, pour la renouveler un instant.

Une charmante cascade de 42 mètres de plonge, le saut de Hourara, dit aussi le saut d'Ech-Cherchar[1], la brise, en un admirable ravin, avant qu'elle baigne le pied des côtes de Tiaret, ville plus altitudinaire encore que Frenda ; à 1080 mètres, son climat suscite une vaillante adolescence : Français ou Espagnols, c'est du pays de Tiaret que descendent les recrues les plus vigoureuses de toute l'Oranie.

Plus loin, la Mina va et vient devant la ligne de collines dont un rude escarpement portait l'amphithéâtrale Takdemt, doublement illustre : pour avoir été, vers le milieu du moyen âge, sous le nom de Tahart ou Téhert ou Tihert-la-Neuve, un séjour de princes berbères et comme une espèce de capitale du Maghreb central ; puis, de nos jours, de 1836 à 1841, pour avoir servi de place d'armes au marabout des Hachem, Abd el-Kader, qui en avait fait sa citadelle maîtresse, sa fonderie de canons, son arsenal.

Tahart, Téhert ou Tiaret, mot berbère signifiant station ; Takdemt, qui est la berbérisation de l'arabe



Mostaganem. (Voir p. 186.) — Gravure de Laplante, d'après une photographie.

Kedim, vieux, ancien ; ces mots et d'autres en foule disent quelle langue on parlait ici, mais le « kabyle » a disparu de la haute Mina, et depuis quelques années le seul arabe y retentit.

A 2000 mètres en amont de Méchéra-Sfa, son bassin étant jusque-là de 109 000 hectares, elle coule entre deux rochers très voisins l'un de l'autre, site choisi pour une levée de 20 mètres qui rassemblera 14 500 000 mètres cubes d'eau.

Devant Fortasa elle ouvre son lit à une charmante rivière de la craie, à l'Oued-el-Abd, son rival en flot[1], son supérieur de 25 kilomètres en un bassin presque double. Lui aussi se déchire en cascade, à Tagremaret ; une autre ressemblance avec la Mina, c'est qu'il offre, à 12 kilomètres en amont de Fortasa, un étranglement propice où 27 mètres de mur immobiliseront 22 600 000 mètres cubes, à l'issue d'un bassin d'environ 450 000 hectares.

De Fortasa jusqu'à l'entrée dans la plaine de Mina et Chéliff, le volume de la rivière décroît, comme il est naturel en une vallée torride où ne pénètre aucun puissant tributaire. Mais le barrage

1. Cherchar, terme arabe, désigne, comme il a été dit à propos de Jurjura, de Guergour, de Mont Cherchar, les torrents ou torrenticules qui glissent avec sonorité sur les rocs, sur les pierres et galets. On a comparé ce mot au latin *susurrum*.

1. Oued-el-Abd et Mina roulent à l'étiage, qui se confond presque avec les eaux ordinaires, chacun 500 litres par seconde d'une belle onde claire.

qu'on médite à 24 kilomètres en amont de Relizane, à Sidi-Mohammed-ben-Aouda, aidera les réservoirs de l'Oued-el-Abd et de Méchéra-Sfa à transformer le val en longue huerta, puis à porter à 20000 hectares les 8400 dès maintenant arrosés dans le plan de Relizane.

Ces champs étaient, de leur naturel, marâtres, argileux, salés, torréfiés; laissés à eux-mêmes, ils restent d'une stérilité presque absolue, à peine s'ils portent de misérables touffes de plantes salines, mais dès qu'on y fait passer les eaux de la rivière ils deviennent d'une fertilité rare.

Telle qu'elle arrive au barrage rudimentaire de Relizane[1], elle fournit par seconde, en eaux ordinaires 900 litres, en étiage 600, et en crues 1000 mètres cubes.

Relizane, cité très moderne, et, pour tout dire en trois mots, création des Français, répond à la Mina des Romains, non pas sur le même emplacement, mais à une lieue de distance. Mina couvrait un versant de colline au-dessus de la rive droite de la rivière, appelée comme la ville; son nom est de ceux que le temps n'a pas mordus dans la rongeante Afrique. C'est justement près de ce coteau, en avant et au-dessus de la grande plaine de Mina et Chéliff, que la digue provisoire arrête en son cours l'oued jaunâtre où le passant ignorant ne soupçonnerait jamais qu'il a sous les yeux l'eau transparente échappée de la roche dans le haut pays des Djédars.

La course de la Mina ne la fait guère errer que pendant 220 kilomètres, en un bassin de 832000 hectares (?) dont toute la partie supérieure, jusque vers Fortasa, relève du calcaire jurassique.

Elle s'unit au fleuve, non devant la ruine, mais devant l'absence de ruines de ce qui fut la ville arabe de Chéliff.

Et là même, la grande plaine finit, les gorges recommencent, larges d'environ 400 mètres, dont le dixième ou douzième ou quinzième au Chinalaph; elles ne s'achèvent qu'avec ce Chinalaph lui-même, au bord de la mer, entre des dunes de sable, à trois lieues, plus ou moins, au nord-nord-est de Mostaganem.

En quoi le Chéliff, grand fleuve de l'Algérie, qui pourrait envier cent petites rivières de France, en quoi le Chéliff s'oppose-t-il à ce que sèche la mer des Colonnes d'Hercule? En peu, certes, en très peu, quoiqu'on l'ait vu courir devant Orléansville avec une vitesse de 4 mètres et demi et avec une puissance de 1448 mètres cubes par seconde[1].

A ces 1448 mètres cubes, le Sly, le Riou, la Djidiouïa, les oueds du Dahra, la Mina, peuvent en ajouter au moins autant, mais toutes ces crues concordent rarement ensemble.

Année moyenne, il roule en crue normale 400 mètres cubes, en eaux ordinaires 10, en étiage 5, faibles présents d'un bassin de 4487500 hectares (?), presque égal à la moitié du bassin du Rhône, presque double de celui de la Dordogne.

Au fort de la saison la plus contraire aux sources, du 15 juillet au 15 septembre, on n'y trouve parfois que 1500 litres, mais au fort des pluies, tantôt en décembre ou janvier, tantôt en février ou mars, c'est 50 à 60 mètres cubes qui passent.

XIII. DU FLEUVE CHÉLIFF A LA BORNE DU MAROC

1° **Mostaganem.** — Au bas de son ressaut de 100 mètres de hauteur, au bout de sa ravine, Mostaganem[2] ne reçoit point la mer dans une conque soustraite aux vents; la rive est droite, la Méditerranée rebelle, et les souffles du Nord sont terribles qui, avec ceux de l'Ouest, poussent en décarcassement les navires contre les écueils de la côte.

Si donc il y eut par hasard ici quelque village avant la Murustuga des Romains, ce ne put être qu'une « paysannerie », des gourbis dans les jardins, au bord d'une eau transparente et rapide, le ruisseau de la Source Jaune (Aïn-Sefra), l'honneur du pays.

L'Aïn-Sefra sort de terre à Raisinville, en amont et presque aux portes de Mostaganem. Large de 5 mètres, puissant de 100 litres en étiage, de 150 en consistance ordinaire, de 20000 en crue, il traverse la ville et s'anéantit dans le flot turbulent après un voyage de 4378 mètres sur une pente de 121 mètres où sont accrochés une douzaine de moulins.

Ainsi que pour vingt autres villes de l'Atlantide, l'expulsion des Maures de l'Espagne par les rois ultra-catholiques valut à Mostaganem une seconde naissance.

La Source Jaune se prêtait aux industries; la terre, uberrime, savait aspirer l'eau du ciel à travers l'arène (la contrée étant sablonneuse) et l'exprimer en suc, en herbes, en plantes, en arbres

1. A 4000 mètres au-dessus de cette ville : sa construction est antérieure aux Français.

1. 16 décembre 1877.

2. Réellement : Mostaghanem, avec la gutturale grasseyante dite ghaïn ou raïn, que les Français transcrivent par gh ou par r'.

— comme le proclame à lui seul, dans la banlieue, le nom de Vallée des Jardins; — enfin les fontaines étaient belles : avant toutes, Aïn-Sefra; puis la source de Mazagran, qui verse 44 litres à l'étiage; et la font de Mitocarba, qui en donne 33, tout à côté de la mer.

Les « Andalous » arrivèrent en foule. En quelques lustres ils firent de Mostaganem une cité de 40000 âmes avec faubourgs. Le Turc vint et tout diminua, vergers, céréalières, prairies, moulins, ateliers, ville et villages. Mais les joyeux aïoun n'ayant pas cessé de jaillir, et le sol n'ayant rien perdu de son excellence, le Français a régénéré la contrée mostaganémoise, l'une de celles d'Algérie où nos colonies sont le plus nombreuses, en même temps que le plus vraiment rustiques : il y a là une petite France où le vigneron tend à dominer, France gaie, prospère, essaimante, absorbant peu à peu des Espagnols, point haïe des Musulmans ses voisins, et ne les haïssant pas.

Mostaganem contribue au nom complet du golfe qui commence à s'infléchir au sud-ouest et fort près de la ville, à la pointe de la Salamandre, et finit au cap Carbon. Ce golfe, on l'appelle, pour ne rien omettre, golfe de Mostaganem et d'Arzeu. Mais comme Mostaganem n'a qu'une rade sauvage et qu'Arzeu la sèche est un « port divin », on dit plus brièvement : golfe d'Arzeu; plus justement aussi, car il vaut mieux désigner un rentrant de la mer par l'abri qu'on désire que par la grève qu'on redoute.

Le golfe d'Arzeu déferle, en sa moitié d'orient, sur une côte basse, roche ou dune; en arrière se redresse en escarpement le rebord du plateau de Mostaganem; sur ce rebord pointe une « colonne héroïque », monument rare en Berbérie.

C'est la colonne de Mazagran, si belle colonne qu'on l'a surnommée le « diamant de la province ». Elle consacre le souvenir d'un assaut de quatre jours contre un abri-bicoque; à bravoure égale, armes inégales, 123 Français, très bien tenus en main, y repoussèrent des milliers d'Arabes fort mal commandés (1840).

Au fond de courbure de la baie, à sa plage la plus méridionale, les collines de sable ne s'appuient plus aux talus de support d'un plateau; il n'y a derrière elles qu'une plaine immense, très basse, très marécageuse. Dans cette plaine, et tout à son septentrion, au pied même du bourrelet aréneux, sort du palus une rivière que la dune, barrant l'accès de la mer, prolonge de 5 kilomètres vers l'ouest jusqu'à Port aux Poules.

On nomme Macta cette rivière, faite de la rencontre de l'Habra et du Sig.

2° La Macta, les Quatre-Rivières, Aïn-Fékan, Mascara. — Oued-el-Makhta, nom complet avec la véritable orthographe arabe, signifie : Rivière de la Coupure — justement de ce qu'elle tranche brusquement la dune, maintenue dans sa cohérence par les touffes d'alfa, les racines et les radicelles des thuyas.

A moins de 30 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Mascara, trois oueds se rencontrent dans le val des Trois-Rivières, et le plus grand de ces courants vient précisément d'en recevoir un quatrième; ce bassin devrait donc se nommer les Quatre-Rivières.

C'est une chose notablement rare qu'un confluent de quatre vallées; mais, l'Atlantide étant petite, ces vallées n'ont ni longueur, ni largeur.

Les quatre cours d'eau qui se sont donné ce rendez-vous, l'Ouizert, le Fékan, l'Hounet, le Seffroun, forment l'Oued-el-Hammam, qui prend plus bas le nom d'Habra.

L'Ouizert ou Oued-Sidi-Brahim et le Fékan sont de vraies rivières en éternel renouvellement d'elles-mêmes; l'Hounet et le Seffroun, tous deux partis de la montagne de Daya (1400 mètres), arrivent à peine en ruisseaux au quadruple confluent : le Seffroun erre pourtant pendant 100 kilomètres, et l'Hounet pendant 150.

L'Ouizert naît du Tifrit (Taria) et de la Saïda. Le Tifrit s'épanche d'Aïn-Tifrit, source puissante[1] que brisent trois cascades de 20 mètres, en un site grandiose, au plus creux d'une gorge où les chênes sont de très vieux chênes et les rochers des rocs d'antiquité « cosmique », alors qu'il n'y avait pas encore d'hommes pour admirer les fontaines, les bois, les cataractes.

La Saïda coule d'une font qu'on n'a pas encore vu dégorger moins de 100 litres par seconde, tout contre la hauteur des terres entre Tell et Steppe, à la lisière des grandissimes champs d'alfa. Née à peine, elle coule devant la ville des trieurs et comprimeurs de la plante jadis dédaignée, Aïn-el-Hadjar, c'est-à-dire « la Font des Pierres »[2], à 1024 mètres au-dessus des mers : là on presse mécaniquement l'alfa en blocs durs comme du bois, et ces ballots sont emportés vers le havre

1. 400 à 500 litres par seconde (?), dit-on.
2. Ce bourg, qu'on aurait pu confondre avec maint autre Aïn-el-Hadjar des quatre provinces, vient de prendre le nom de Maugerville

d'Arzeu par le chemin de fer d'Aïn-Sefra (bientôt Figuig, plus tard Tombouctou), qui est un fidèle compagnon de la Saïda, puis de l'Oued-el-Hammam, puis de l'Habra, enfin de la Macta : bref, il va du commencement à la fin du fleuve.

De gorges en gorges, quelques-unes étroites et profondes, la rivièrette atteint : Saïda ou l'Heureuse, jeune ville prospère, à 880 mètres; puis Aïn-Nazereg, nom défiguré par le N initial de Nazereg : l'endroit s'appelle réellement Aïn-Azreg ou Font-bleue, d'une admirable source de 300 litres par seconde; Touvre ou, pour mieux dire, « Touvrette », dont on n'ignore pas tout le cours nocturne : c'est elle qu'on voit briller non loin de Saïda, au fond de l'entonnoir dit Caverne des Pigeons; elle qui s'épanouit ensuite en un lac sous-rocheux; elle encore qui revoit le jour par une « fontbelle »; elle enfin qui s'enterre à 1500 mètres de cette naissance pour s'en aller renaître aux surgeons de Fontbleue. Un aïn moindre, bien que très grand africainement parlant, Aïn-Ouengal ou Font du Poirier, se libère des prisons du sol en aval d'Aïn-Nazereg : sa force est de 175 litres.

La Saïda ayant marié devant Ouizert sa destinée à celle de l'Oued-Taria ou Traria, continuation du Tifrit, se mêle à l'Oued-Fékan en amont des Quatre-Rivières.

Dès sa source l'Oued-Fékan roule de 600 à 900 litres par seconde[1], flot presque « incomparable » en Algérie; l'étiage réduit ce flot à 500, à 400, à 300 ou moins encore.

Il sort, dans un large vallon, de l'Aïn-Fékan, étang profond bordé çà et là de roseaux, entouré de trembles aux feuilles frémissantes, de peupliers et aussi de hauts eucalyptus plantés pour combattre le méphitisme.

On attribue de très puissantes vertus fébrifuges à l'eucalyptus, qui dégage une odeur aromatique. Si soleilleuse, si marécageuse, si peu balayée des vents, si fiévreuse que soit une vallée, pour l'assainir il suffirait de quelques-uns de ces gommiers d'origine australienne; puis, cet arbre qui fait, dit-on, la salubrité presque parfaite des colonies anglaises d'Australasie, comme le niaouli celle de la Nouvelle-Calédonie, cet arbre est une merveille de la nature : il croît extraordinairement vite, il donne un bois droit, dur, compact, imputrescible; il monte à 150 mètres — plus encore que le sapin de Californie c'est le géant des forêts.

1. Évaluation sans doute exagérée.

On vante infiniment moins l'eucalyptus qu'autrefois; on le plante aussi beaucoup moins; la première ferveur est passée, mais tout le monde reconnait qu'il combat par une exhalaison de vie les exhalaisons de mort des palus.

L'abondance d'Aïn-Fékan ne vient point de quelque grande montagne dont la fontaine recevrait invisiblement les eaux; la reine des sources de la province d'Oran doit son trésor de flots aux ruisseaux qui filtrent dans les terres poreuses de la plaine d'Eghris, laquelle, à 500 mètres de moyenne altitude, a pour ville majeure Mascara la salubre.

Mascara (588 mètres) n'est point bâtie sur les alluvions de la plaine d'Eghris, mais elle couvre, au-dessus d'elle, et tout près d'elle, deux coteaux séparés par l'Oued-Toudman, dans un vignoble dont les vins sont une liqueur de flamme, au revers méridional des montagnes terreuses des Béni-Chougran. Désormais ville agicole, âpre à remplir ses celliers, Mascara fut surtout ville militaire au siècle passé : Oran « la guerrière » obéissait alors à l'Espagnol infidèle[1], et de Mascara, qui venait de succéder à Mazouna comme capitale du beylik, partaient les tentatives de reconquête.

L'Oued-Fékan n'a guère que 10 à 12 kilomètres. A mi-course, il tombe de 12 à 15 mètres dans un effondrement rempli de végétations folles. Il ne draine pas, en une seule « sorgue » tout le plan d'Eghris, mais seulement l'occident de cette Métidja mascarienne; l'orient de la plaine ne se penche pas vers l'Habra, mais vers la Mina, le long de l'Oued-Medjaref.

5° L'Habra : barrage de Perrégaux. — La rivière née de ce concours d'oueds s'appelle d'abord Oued-el-Hammam, parce qu'elle passe près du hammam ou font chaude de Bou-Hanéfia, sources à 58 degrés, qui, en fait d'eaux thermales françaises, ressemblent surtout à celles de Luxeuil et de Bourbonne-les-Bains. Rome usa de la bienfaisance de ce hammam, nommé de son temps Aquæ Sirenses, d'après le fleuve, qui s'appelait Sira : radical exactement identique à Isser. Après Hammam-bou-Hanéfia, l'oued baigne le hameau de la Guethna, patrie de l'homme auquel nous, Français, nous devons l'Afrique. C'est là que naquit Abd el-Kader vers 1807. Si ce marabout de la tribu des Hachem, si cet homme de fer, à la fois poète, prêtre, prophète, orateur, législateur et guerrier, n'avait pas remué ciel et terre, armé les Arabes, les Kabyles

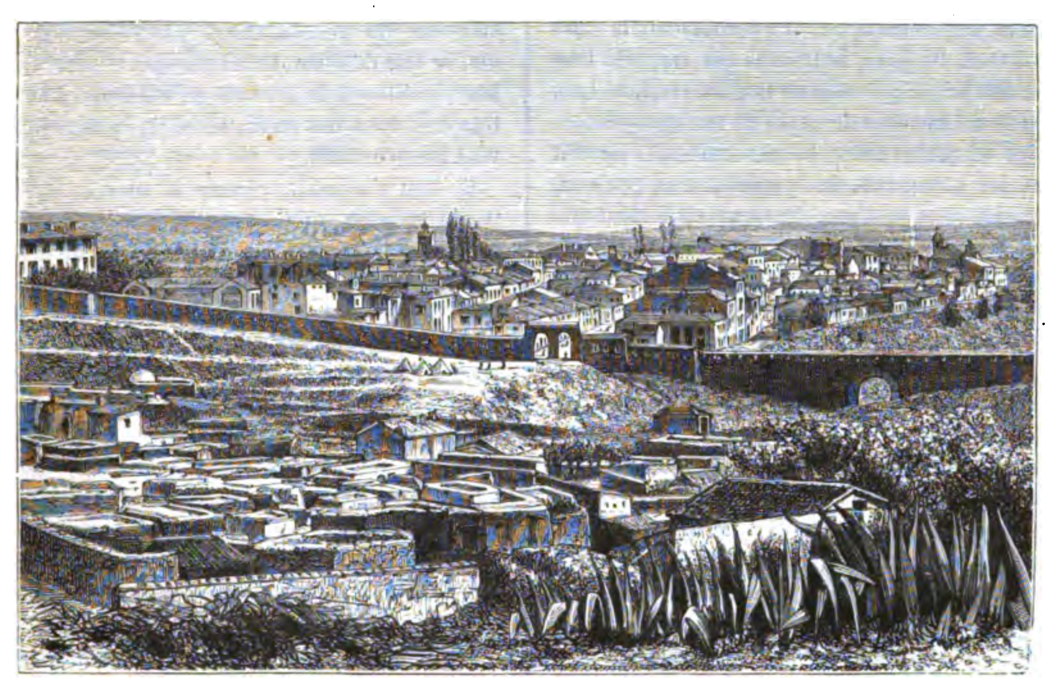
1. Que Dieu le maudisse! ajoute sentencieusement l'Arabe.

et le Maroc, attaqué nos camps pendant quinze années et forcé nos généraux à le pourchasser jusqu'au bord du Grand Désert, nous nous débattrions sans doute encore contre le néant de l'occupation restreinte.

Au confluent de l'Oued-Fergoug, descendu des Béni-Chougran, l'Habra passe entre deux collines rocheuses qu'on a réunies par une digue de 375 mètres de long sur 34 mètres de haut et 35 d'épaisseur à la base.

Devant un pareil obstacle, la fille des plus beaux aïoun du Tell de Mascara recule au loin dans les trois gorges qui se rencontrent en amont du barrage, gorge de l'Oued-el-Hammam, gorge de l'Oued-Tezou, gorge de l'Oued-Fergoug; elle forme de la sorte un lac à trois pointes où dorment, quand il est aux trois quarts plein, 30 millions de mètres cubes.

Ce sont des torrents terreux qui s'arrêtent contre la digue cyclopéenne, c'est une rivière de cristal qui sort du lac, forte moyennement de 3000 litres par seconde, pour aller arroser les champs de Perrégaux, ville nouvelle, puis la plaine de Sirat qui se confond avec celle du Sig, et s'achever dans les marais après un cours de 235 kilomètres, —



Mascara. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

longueur exactement égale à celle de l'Isle, notre jolie rivière de Périgueux. — Pour la comparer encore à l'Isle, son bassin de 822 000 hectares dont la moitié d'amont consiste en calcaires, dépasse de 80 000 les 752 500 hectares du cours d'eau périgourdin. Malheureusement les volumes écoulés ne sont point égaux, le module de l'Habra est cinq à six fois moindre que le module de l'Isle, cela par le fait de l'étiage, car les crues extrêmes de l'oued africain ne le cèdent guère aux crues du tributaire de la Dordogne.

Les constructeurs du barrage de Perrégaux[1] s'étaient dit : « Nous tiendrons haut en l'air l'Habra par un obstacle qu'elle ne forcera jamais, quand même elle le heurterait avec la colère d'une crue sans pareille. » Ils donnèrent donc à leur muraille plus de cent pieds d'épaisseur, avec à peu près cent pieds d'élévation.

Ils supposaient la rivière capable de rouler 800 mètres cubes par seconde, sans plus. Mais, en cette excessive Afrique, traîtresse est la nue qui, rouge d'abord, puis noire, même ténébreuse, suspend la pluie sur les champs béants de sécheresse; elle peut tomber en un déluge inconcevable, inouï, qui lève les oueds deux fois plus haut qu'ils n'ont coutume.

Ainsi arriva-t-il à l'Habra en 1881. Accrue, immensément l'on peut dire, elle s'élança, « niaga-

1. Ainsi nommé quoique à 12 kilomètres de cette ville, en amont.

resquement » sauf l'impureté des eaux du déversoir de la digue.

Il y avait dans l'épaisseur de l'œuvre une fente : très étroite, mais c'était une fente. Elle s'élargit. D'ailleurs, la pierre et son ciment eussent-ils été la cohésion même, la roche où s'enracine à ses deux bouts le barrage est une roche inconsistante, une montagne pourrie, de celles qui, de fendillement en fendillement, se cassent sur la pente et s'éparpillent à la base.

La nuit venue, la digue craqua par sa fissure, et le lac, plus rempli que jamais, dépassa les 30 millions de mètres cubes officiels, et les 40 millions qu'il peut parfois contenir. Il s'écroula sur la campagne d'aval. De jour, la trombe eût emporté tous les travailleurs et passants de la plaine; et, le long de l'Oued-Habra, dans le ravin de quelque profondeur où il coule entre berges raides, elle eût culbuté les voyageurs, les errants, les passagers, d'une vague plus subite encore que celle dont elle assaillit les champs des deux rives. Nocturnement, elle ne rencontra personne au bord de la rivière: personne non plus dans les vignes, les prairies, les terres — pourtant 160 hommes périrent dans les maisons de Perrégaux qui s'effondrèrent, et dans les cabanes espagnoles ou les gourbis arabes des environs.

Ceci montre que la sagesse de la science n'est rien sans les scrupules de l'honneur: que toute pierre non magnifique et toute chaux non parfaite doivent être rejetées, comme indignes, de la levée génératrice d'un lac qui porte à la fois la vie et la mort dans ses flancs; que la moindre goutte d'eau qui filtre au travers d'un barrage doit mordre au cœur les constructeurs de la digue, et que leur souci doit monter jusqu'au tremblement.

Et que dix, cent, mille petits et très petits barrages valent mieux qu'un grand ou très grand : ils ne s'effondrent pas en désastre, ils dispersent la fraîcheur dans tous les vallons au lieu de la concentrer dans quelque plaine basse, ils imbibent le sol en dix, en cent, en mille endroits, au lieu d'un seul, et ils deviennent ainsi des pourvoyeurs de fontaines.

La cité toute neuve de la plaine inférieure de l'Habra, Débrousseville, qu'entourent les vignobles, doit sa naissance, sa croissance, sa force, au barrage de dérivation de Perrégaux, lui reconstruit, avec ou sans fente.

4° Le Sig : Sidi-bel-Abbès. — A peine moins long que l'Habra, le Sig (215 kilomètres) déverse un bassin fort étriqué, fort resserré, réduit à de courtes vallées entre l'Isser Occidental à l'ouest et l'Habra à l'est, tandis que le Taria, la Saïda, l'Hounet, le Seffroun, font une ample conque à la rivière du Grand-Barrage : aussi le bassin de l'Habra fait-il plus que doubler, et triple-t-il presque, celui du Sig, qui n'est que de 312 500 hectares, quant aux volumes, l'Habra, bien pourvu de flots, l'emporte fort sur le Sig, qui est une onde essentiellement misérable commençant par un beau surgeon d'eau.

Le Sig a son origine à la fin du Tell, au bas du talus du Steppe, à quelques pas des gouttières anhydres du plateau moiré par l'alfa. Son ras-el-ma, sa tête de l'eau, le fait presque rivière, car c'est par 250 litres à la seconde qu'il débute, à 1161 mètres au-dessus des mers, les monts prochains s'élevant jusqu'à 1440.

Ce lieu s'appelait, comme la source, Ras-el-Ma. On le nomme aujourd'hui Bedeau, d'un général ferme, austère, assidu, vaillant, qui fut un des héros de la guerre d'Afrique.

Né dans un lambeau de craie inférieure, le Sig ne tarde pas à passer dans les calcaires et il y reste jusqu'à Chanzy. Les 250 litres de sa natale fontaine, il ne les augmente guère, en sa descente rapide.

Tout le long de son cours supérieur, dans un lit qu'on franchit aisément d'un saut, sur terre filtrante, la cavernosité du sous-sol est telle que la rivière disparaît, puis reparaît continuellement, chaque perte n'étant séparée (en moyenne) de la précédente et de la suivante que par un intervalle de 2500 mètres.

Et de même les résurrections, à 2500 mètres en moyenne l'une de l'autre. S'il arrive que mainte vasque de réapparition dégorge autant ou plus d'eau qu'il s'en est engouffré en amont, il arrive aussi qu'elle en dégorge moins, et, en somme, le flot diminue en s'éloignant de Bedeau.

Mais, par cela même, sous le « Sig du soleil » coule un « Sig de l'ombre » qui, suivant la pente du val, va s'épanouir en nappe souterraine sous le sol de Chanzy, de la Tabia, de Sidi-bel-Abbès; et celui-ci, le « Sig inconnu », fait beaucoup plus pour la fécondité des terres que les canaux du « Sig visible ».

Quant aux affluents, dont nul ne vaut la peine d'être nommé, c'est en crue seulement qu'ils renforcent le courant de la rivière centrale. Cinq petits barrages, disposant ensemble de 5 500 000 mètres cubes, pourront augmenter l'étiage, si faible, aux dépens des crues, qui n'ont rien de puissant, le sol

perméable buvant presque toute la pluie à mesure qu'elle tombe.

Le dernier « enfouissement » du Sig est à quelques kilomètres en amont de Chanzy, bourg dans un riche et beau bassin où le Sig a déjà descendu bien près de la moitié de sa pente.

Chanzy s'appelait dernièrement (et s'appelle encore chez les Arabes) Sidi-Ali-ben-Youb. En un bien autre recul du temps, sous les Romains, ce fut un village, une bourgade, une ville romaine, de nom encore inconnu, peut-être simplement un poste, car on n'ignore pas que là campait un escadron des Parthes[1]. Deux grandes fonts de son voisinage doublent la force du Sig : Aïn-Skhouna ou Font-Chaude[2] et Aïn-Mekareg[3]; elles ont tout l'air d'être une « révélation » d'eaux cachées en amont sous le sol par la rivière, plutôt qu'une onde indépendante assemblée dans les entrailles des collines.

A Sidi-bel-Abbès, nul ne parle du Sig, qui est ici une sorte de fossé régulier de 5 à 6 mètres de large, enfoncé à 2 ou 3 mètres de profondeur entre rives droites; mais tout le monde y parle de la Mékerra.

Mékerra, c'est un des huit noms du Sig, le seul qu'on emploie dans cette jeune ville fondée en 1843 sur un marais, chez les Béni-Amer, chauds adhérents du batailleur issu des Hachem.

Ces Béni-Amer ayant fui de l'Algérie vers le plus éloigné des Maghrebs, le Maroc, il y eut place pour les colons, dans une campagne féconde ayant pouvoir d'arrosement, du fait des abondantes eaux souterraines qu'ouvre le puits évoqué par la noria, du fait aussi de la Mékerra, qui ne tarit point.

Français, Espagnols, cosmopolites sortis de la Légion étrangère, qui a son siège à Bel-Abbès, transformèrent le palus en un jardin magnifique : les Espagnols surtout, mieux faits à ce climat brusque, parfois même inclément, où il gèle, où il grille, et surtout où il ne pleut guère; climat tel qu'il y a des jours, des semaines, où l'on ne sait si l'on vit en Tell ou en Sahara; maint Valencien, Murcien, Andalou des hauts « campos » a retrouvé sa patrie au ciel d'airain dans cette plaine aussi dédaignée des nuages féconds que peuvent l'être l'Aragon des basses vallées, l'Estrémadure, la Manche, les campagnes de Murcie très sereine.

L'altitude du pays, qui est de 475 mètres, et le Tessala, qui monte à 1063 mètres au nord, sur les chemins aériens de la mer, expliquent les excès, duretés, indigences du climat plus qu'incommode de Sidi-bel-Abbès.

25 000 Béni-Amer étant partis, peu étant revenus, la campagne de Sidi-bel-Abbès put devenir une petite Europe où l'Indigène compte moins que l'Européen, et où l'Européen a singulièrement influé sur l'Indigène : nulle part en Algérie l'Arabe ne parle autant le français; nulle part il n'a pris au même degré l'allure de nos campagnards, même jusqu'à se parer ou se déparer du pantalon et de la blouse bleue.

Pourquoi vingt autres grandes tribus n'ont-elles point désiré vivre dans le rayonnement du Chérif des Chérifs, en Outre-Malouïa? Nous y aurions gagné vingt Sidi-bel-Abbès, et ces peuplades n'auraient point perdu leur patrie, nomades d'instinct comme elles le sont, et n'ayant au cœur, en racine vive, qu'un seul pays, l'Islam.

De Sidi-bel-Abbès à Saint-Denis, la Mékerra, qui devient en route la Rivière des Larges Campagnes (Oued-Mebtouh), continue à descendre en pente fort inclinée. Malgré son nouveau nom, elle est opprimée dans des couloirs tortueux, parmi des monts continuant vers l'O.-S.-O. le djébel des Béni-Chougran, que fore l'Habra dans les gorges de son grand barrage; de même que ce djébel continue l'Ouaransénis suivant la direction normale de l'Atlas.

Il s'y amortit deux fois, derrière deux digues récemment trouées, ainsi que la levée de l'Habra, par un effort soudain de la rivière emprisonnée : le barrage des Grands Cheurfa retient 17 à 18 millions de mètres cubes; celui de Saint-Denis du Sig, juste à l'issue des défilés dans la très large plaine, en arrête 3 275 000, sa muraille, longue de 102 mètres, ayant 25m,25 de haut sur 9 à 10 d'épaisseur à la base — c'est une réserve de trente-huit jours, à raison d'un mètre cube à la seconde; et pour le lac des Grands Cheurfa, à supposer que l'hiver l'emplisse, ce qui n'arrivera certes pas en toute année, une réserve de deux cents jours.

Au barrage de Saint-Denis, l'Oued-Mebtouh devient le Sig, rivière honoraire, sans une seule goutte, hors l'accident des crues; toute l'onde courant dans les canaux dérivés du lac factice, ceux-ci se dispersent, de branchement en branchement, dans la campagne; quant au Sig sec, il frôle Saint-Denis du Sig, ville pareille à Sidi-bel-Abbès en ce qu'elle est pour l'instant bien plus espagnole que française, puis il se perd dans le même marais que l'Habra.

1. « L'aile première Auguste des Parthes. »
2. Débit, 190 litres.
3. Débit, 110 litres.

Ensemble, la plaine du Sig et celle de l'Habra ou de Sirat font un plat pays de 50 kilomètres sur 22, soit de plus de 100 000 hectares environnés de montagnes, de collines ou de dunes, la montagne au midi, la dune au septentrion.

La Macta, telle qu'elle s'échappe de son palus, est une rivière intarissable dont les maigres sont de 2 à 3 mètres cubes par seconde, la moyenne de 10 à 12, tribut d'un bassin de 1 280 000 hectares (?), supérieur de plus de 200 kilomètres carrés à l'aire de notre département majeur, qui est la Gironde. Elle n'a que 6 kilomètres de cours.

5° **Arzeu, Oran, Mers-el-Kébir.** — A 15 ou 16 kilomètres au N.-O. de la fin de la Macta, le port que les anciens appelaient le Grand Port (Portus Magnus), Arzeu, compte parmi les quatre ou cinq ou six de l'Afrique française sortis sinon parfaits des mains de la nature, tout au moins bons; même Arzeu approche presque de l'excellence.

Du nord il ne craint rien, ni du nord-nord-ouest, ni de l'ouest, vents dont il est garé par l'Orous ou Orouze (608 mètres), massif de roches marmoréennes..

Donc port sûr, assez vaste dès aujourd'hui sans prolongement de jetée pour plus de 200 vaisseaux en eau profonde, Arzeu serait devenue la ville prépondérante de ce lambeau du pays des Maugrabins si l'eau ne lui avait tellement fait défaut. Elle tente en ce moment de s'en pourvoir, maigrement peut-être, au moyen d'un barrage sur l'Oued-el-Magoun, torrent qui rassemble en foule des ravins et ravinots du Djébel-Orous.

Le dieu de ses négociants, c'est surtout l'alfa, qui arrive en nombreux ballots du seuil des hauts plateaux, des presses d'Aïn-el-Hadjar, par le chemin de fer dit de Saïda.

Un autre dieu moindre, c'est le sel, tiré d'une grande saline naturelle, du lac El-Melah[1], bas-fond sans émissaire, à 15 kilomètres au sud de la ville. Chaque année, en se rétrécissant de son ampleur d'hiver[2] à sa petitesse d'été[3], l'El-Melah découvre plus de 2 millions de tonnes de sel.

Les Romains entendaient par Portus Magnus non seulement l'enfoncement de côte où nous avons notre Arzeu, mais aussi tout le rivage plus ou moins abrité de l'occident par les montagnes; leur ville de Grand-Port n'occupait point le site d'« Arzeu Neuf »; ils l'avaient bâtie au lieu dit maintenant Vieil-Arzeu, soit à deux petites lieues au sud-est; le village français de Saint-Leu en avoisine les ruines, et, en dépit du nom antique, la rive qu'il commande est un sable inhospitalier sans la moindre anse pour le plus petit navire.

Cap Carbon, cap Ferrat, cap d'Aiguille, ainsi se nomment les maîtres promontoires lancés par l'Orous dans le bleu profond de la mer. En doublant ce dernier on passe du golfe d'Arzeu dans le golfe d'Oran ; ou golfe de Mers-el-Kébir, si, comme au golfe d'Arzeu, on lui donne le nom de son meilleur port plutôt que celui de sa principale ville.

Car Oran, plus espagnole aujourd'hui que française, et en même temps arabe, juive et nègre, est un mauvais port que la nature combat, que l'art des ingénieurs défend. Place très commerçante et qui grandit à vue d'œil, elle est pressée dans des ravines, penchée sur des talus, assise sur des plateaux, juchée sur des escarpements dominés par les rochers nus et les pins d'Alep de la naissante forêt de Santa-Cruz.

Un tremblement de terre la culbuta vers la fin du siècle dernier. Commencé par des secousses terribles dans une nuit d'octobre 1790, il se continua par branlements, vibrements, saccades, pendant plus de quarante jours, jusque vers la fin de novembre; de la ville il fit une ruine, çà et là presque une poussière, et ce fut la mort d'un grand millier d'hommes. Mais ses convulsions n'eurent pas la force de fendre les châteaux puissants bâtis sur les ressauts de la montagne par les Espagnols, alors ses maîtres, et ces beaux « castillos » la surveillent encore.

Du bord de la Méditerranée, Oran monte en amphithéâtre jusqu'au plateau que couvrent ses quartiers du sud : plateau prolongé par une plaine rougeâtre, nue, monotone, qui finit au bleu Tessala. Les eaux de cette plaine vont à la sebkha d'Oran, misérable lagune de 30 000 hectares, qu'on pourra vider entièrement par un canal allant en tranchée vers le Rio Salado; mais au moment présent, c'est une cuve sans profondeur, presque toujours sans eaux, où l'on marche sur du sel qui craque, du sol qui cède.

Comment se fait-il que le sort ait décrété qu'à dix lieues au nord-est d'Oran, Arzeu, le « Portus Magnus », resterait petite ville ?

1. Mot à mot : lac du Sel.
2. 15 kilomètres de long sur 1500 à 3000 mètres de large.
3. 5 kilomètres de longueur sur 1200 mètres de plus grande largeur.



Oran : vue prise de la Marine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

Et qu'à 7 ou 8 kilomètres au nord-ouest, le Portus Divinus, le Port Divin ou le Grand Port[1], Mers-el-Kébir ne s'épanouirait pas en ville; qu'il ne serait que casernes et forts sur un promontoire du Djébel-Santon (320 mètres) qui soustrait sa rade au vent du Nord, à Borée noir?

Tandis qu'Oran, plage ouverte, rive sauvage, baie triturée, deviendrait une sorte de capitale envahissante, une rivale d'Alger, et que, croyant fermement qu'un jour elle concentrera sur ses quais les richesses de l'Afrique outre-saharienne, elle aurait pour devise, comme le surintendant Fouquet : *Quo non ascendam!*

C'est parce que, le Port Grand manquant d'onde à boire, le Port Divin en manque également, et que, par surcroît, celui-ci, roche ardue, n'a pas de place pour l'ampleur d'une ville, sauf à quelque distance, dans le ravin de Saint-André; tandis qu'Oran buvait la source de Ras-el-Aïn[2], dont l'excellence est grande; et qu'elle s'abreuve depuis quelques années à une autre et plus puissante fontaine que la nature ne lui avait point destinée; elle fait couler jusque chez elle l'aïn de Brédéa, distant de 24 kilomètres vers le S.-O., sur la route de Tlemcen, à 400 mètres de la rive septentrionale du Lac Salé d'Oran. Avant des travaux qui en ont élevé le plan, cette font versait 275 litres par seconde; depuis, elle en épanche beaucoup moins, cependant son étiage extrême est encore de 117 à 127 litres.

Une seconde supériorité d'Oran, traduite par son nom même[3], c'est d'occuper une brèche de la côte de fer de la Berbérie. Dès qu'on a gravi les talus de son ravin, on a devant soi, suffisamment ouvert, le grand chemin du Sud :

Au sud-ouest, la dépression du Lac Salé mène aux collines d'Aïn-Temouchent, qui ne font que petit obstacle à la route de Tlemcen, du Plan des Angad, de la Malouïa, de Fès, du Maroc;

Au sud-est, on est de niveau avec les campagnes plates qui conduisent au Sig, à l'Habra, à Mascara; et de là à Saïda et Tiaret, qui sont deux « portes du Midi », comme Tlemcen est la « porte de l'Ouest »;

On va non moins aisément vers l'est, vers Arzeu et Mostaganem, vers le Dahra, le Chéliff, par ces mêmes campagnes commandées au nord par la montagne des Lions (564 mètres) ou Djébel-Kahar, qui est un djébel littoral; vue de la mer, elle se relève en un brusque talus terminé par une croupe; vue d'Oran, c'est un cône ayant quelque ressemblance avec le Puy de Dôme, ou le Vésuve, ou toute autre butte volcanique;

Au midi, le Tessala hautain paraît fermer l'accès de l'au-delà, mais ce n'est qu'une apparence; on le franchit sans peine par la coupure de l'Oued-Tlélat, et, cette entaille dépassée, on est à Sidi-bel-Abbès, sur la Mekerra-Sig, qui est de tous les oueds du Tell français celui dont la source est le plus méridionale[1]. Là est le vrai sentier de paix ou de guerre vers le Steppe des alfatiers, puis vers les passages de l'Atlas saharien, puis vers le Sahara lui-même et le Gourara et le Touat et le coude du Niger en aval de Tombouctou.

L'Oran de 1888 est presque sept fois supérieur à l'Oran que les Espagnols abandonnèrent au Turc et à l'Arabe en 1792, après 259 ans de maîtrise[2], et vingt-trois fois au Ouahran que l'Arabe et le Turc perdirent contre le Français en 1831.

Avant le trembleterre de 1791, il y avait plus ou moins 8000 à 10 000 habitants, dont 2200 presidiarios ou galériens, dans la Corte Chica, la Petite Cour, la Petite Capitale, alors surnom d'Oran parce que, dit la chronique du temps, on se divertissait à merveille dans cette ville toujours bloquée par l'Infidèle et souvent attaquée, mais admirablement défendue par les boulets sortis en sifflant de ses hauts châteaux-forts.

Quinze cents hommes et, en temps de crise, six ou sept mille faisaient la garnison, bien trop petite armée pour dompter la nation frémissante des « Moros de la Moreria »; encore fallait-il en réparer incessamment les lacunes, car elle était féconde en déserteurs qui, disparaissant du soir au matin, allaient rendre au sang berbère-arabe ce que l'Andalou, le Valencien, le Catalan, le Castillan, l'Aragonais même ont d' « africain » dans les veines. C'est à milliers d'hommes, à dix milliers même, qu'en ces 259 années l'Espagne a contribué par ses renégats à l'efflorescence des Maugrabins.

Quant à l'Oran de 1831, à peine était-ce un gros village déhanché, nu, croulant, misérable, avec quelque trois mille Oranais, plus de neuf cents ans après la naissance de la ville, fondée en 902 par un Mahomet quelconque; sans doute, y aurait-il plus d'exactitude à dire : renouvelée. Il n'est pas pro-

1. Mers-el-Kébir, mots arabes, signifient le Grand-Port; rigoureusement, Port-le-Grand.
2. 58 litres par seconde.
3. Ouahran, « la brèche ».

1. Plus méridionale même que la saharienne Biskara des Constantinois.
2. 283 ans, de 1509 à 1792, avec un intervalle de 24 années, de 1708 à 1732.

bable qu'un vallon pourvu d'une abondante eau vive capable de faire tourner des moulins soit resté sans habitants sous l'« Autochtone », sous le Phénicien, le Carthaginois, les Romains. Ceux-ci, vraisemblablement, y ont demeuré; point de ruines pour en témoigner, mais on sait qu'ils appelaient Portus Divini, les Ports Divins, un ensemble qui ne peut être que Mers-el-Kébir et Oran, le premier divin en effet, et le second aussi peu que possible, au moins dans l'état de nature.

6° **D'Oran à Rachgoun.** — En quittant pour voguer vers l'ouest le port tout artificiel d'Oran (24 hectares garantis par une digue de 1000 mètres), on voit aussitôt la courbe de la baie de Mers-el-Kébir, dominée au sud par les raideurs du schisteux Mourdjadjo (577 mètres), au nord-ouest par celles du Djébel-Santon.

Puis, l'éperon mers-el-kébirien tourné, l'on s'en va doublant la péninsule trapue du cap Falcon, d'où luit un grand phare qui, de loin en mer, indique à l'homme du gouvernail où tourner la proue vers la rive d'Oran.

Ladite presqu'île du cap Falcon serait plate sans les hautes dunes[1] de son rivage; elle a pour autre nom Plaine des Andalouses, plus exactement des



Vallée de la Tafna. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis du docteur Bleicher.

Andalous, de ce qu'elle reçut beaucoup des Maures chassés d'Espagne, la dague aux reins, par les rois qui avaient réuni la Perle de l'Islam, Grenade, au très orthodoxe royaume de Castille et d'Aragon. Autant que jamais, cette campagne devenue vignoble est aujourd'hui chose andalouse, tant les Espagnols l'emportent ici présentement sur les autres Européens et sur les indigènes.

La plage sablonneuse des Andalouses est le Sidi-Ferruch d'Oran. Ainsi que l'armée qui prit Alger débarqua sur la rive de Sidi-Ferruch et marcha sur la ville des pirates par les ravins de la Bouzaréa, de même un ennemi pourrait débarquer aux Andalouses et marcher de là sur Oran par les ravins du Mourdjadjo; mais de ce mont très dur à gravir on peut faire une place d'armes inviolable; il est plus haut, plus droit, moins plissé que la montagne d'Alger.

Des caps du Djébel-Orous à Oran (comme du Chéliff à Port aux Poules) la côte incline fortement au sud-ouest; il en est de même du bout de la péninsule des Andalouses à l'embouchure de la Tafna, et l'on peut dire jusqu'au Maroc. Déserte est-elle ou presque, cette rive élevée, accore, avec son cap Lindlès[2] qui fait face à l'île Plane, roc hanté

1. Jusqu'à 108 mètres.

2. Encore les Andalous : Lindlès est la corruption d'El-Andlès, pour Ras-el-Andlès, cap des Andalous, d'après les proscrits musulmans habitant l'Espagne, qui refusèrent le saint baptême ordonné par décrets royaux de 1499 et de 1500 et s'en allèrent chercher un refuge en Afrique.

par les éperviers; son cap Sigale; ses îles Habibas, égrènement d'écueils à 11 kilomètres de l'estran; son cap Figalo; son Rio Salado, l'un de ces fleuves d'Atlantide qui ne sont plus même d'honorables ruisseaux si peu que le soleil darde depuis des semaines — et même il suffit de quelques journées torrides pour y sécher toute eau courante.

Le Rio Salado, l'Oued-Melah des Arabes, le Flumen Salsum des Romains, tout cela c'est le même nom, loyalement venu de ce que ses eaux sont saumâtres.

Le Ru Salé, pour parler en bon français, descend de monts de 600 à près de 900 mètres, et son « pèlerinage » approche de 70 kilomètres en un



Eaux chaudes d'Hammam-bou-Ghara. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

terrain sec, terriblement chaud mais très salubre, où grandissent de vaillantes colonies, Français mêlés d'Espagnols, chaque nation contribuant à peu près pour moitié. La ville majeure de ce pays, d'ailleurs presque bourgade encore, Aïn-Temouchent, remplace la romaine Safar, et non pas Timici, comme l'avait fait croire la presque identité de nom : elle a son site dans la contrée féconde appelée par les Arabes la plaine de Zidour, à deux lieues à peine d'une gorge où l'Espagne, conformément à sa malechance en Afrique, perdit en 1545 toute une armée, moins treize hommes — massacre qui valut à ce passage le nom de Chabet-el-Lahm, c'est-à-dire le Défilé de la Chair.

Du Ru Salé jusqu'à la Tafna, Camerata, qu'on présume avoir été port romain, borde la Méditerranée par des collines ferrifères; de même Béni-Saf, à 7500 mètres seulement de l'embouchure du fleuve, parmi des mines de fer colossalement riches qui ont peuplé subitement la solitude; l'extraction, le brouettage, l'embarquement ont plaqué contre la côte une ville hispano-franco-marocaine, devant un

port de 16 hectares conquis sur la mer par une courte jetée droite opposée à l'est et une longue jetée courbe qui combat l'ouest et le nord.

7° **La Tafna.** — La Tafna perd son murmure dans la rumeur du flot devant Rachgoun[1], ilot de pouzzolane de 60 mètres de hauteur, témoin d'une poussée volcanique.

Rachgoun, longue d'au plus 800 mètres sur 200 de largeur, ne vaut que par les facilités prêtées à la construction d'un port moins antinaturel que tant d'autres. A 2 kilomètres en mer, elle aura pour fonction de modérer la puissance de la vague en tempête, à l'entrée d'un port obtenu par la consolidation d'un brise-lames de récifs qui part d'un cap dans la direction de l'îlette nommée Siga.

Grâce à ces récifs, à cette îlette, à cet îlot, on obtiendra facilement 40 hectares d'eau paisible, 16 pour l'avant-port, 24 pour le port qui serait l'entrepôt de Tlemcen et, qui sait? l'une des portes du Soudan français en même temps que du Maroc oriental. Mais, à vrai dire, la montée de Rachgoun à Tlemcen et aux Steppes de derrière Sebdou, montée raide, ne vaudra jamais celle d'Oran à Sidi-bel-Abbès et aux Steppes de derrière Ras-el-Ma, montée douce.

La Tafna, très sinueuse, a 140 kilomètres de replis, pour moins de 70 en ligne droite entre sa caverne originaire et la plage où elle meurt. Son bassin se partage pour l'instant entre les Marocains, et les Français dont elle relève pour un peu plus de 550 000 hectares : 70 000 de moins que l'aire du moyen département. — Quant au bassin total, il dépasse un peu 800 000 hectares.

C'est elle, comme on sait, qui donna son nom au traité malheureux signé sur ses bords en 1837 par le futur conquérant de l'Afrique, celui qui devint le maréchal Bugeaud, duc d'Isly — traité qui, de vainqueurs que nous étions, faisait de nous les vaincus d'Abd el-Kader. Si, deux ans après, l'émir n'avait pas brisé lui-même cette paix honteuse et boiteuse, à peine vaudrions-nous en Algérie, grâce aux forts d'Alger, de Bône et d'Oran, ce que les Espagnols valent au Maroc, grâce à Mélilla, Ceuta et autres presidios qui sont à la fois des forts et des bagnes.

Elle sort, en saison pluvieuse, d'un antre ouvert dans les monts de Terni, près de la route de Tlemcen à Sebdou, au versant méridional du Nador (1560 mètres). Aïn-Habalet, ainsi se nomme sa fontaine, s'échappe variablement de la pierre, suivant que le temps varie, tantôt en rivière, tantôt en ruisseau, tantôt en ruisselet, puis, quand l'été suspend la chute cadencée des gouttelettes dans le souterrain silence des spélonques du Nador, tout flot sèche à la gueule de la caverne et la Tafna porte sa source plus bas, dans une prairie. Normalement, la Fontaine Aïn-Habalet donne 60 litres par seconde.

De cette font la Tafna descend par un lit sauvage, en cascatelles, avec repos dans de petits gouffres, bleue dans un lit blanc d'incrustations calcaires, et d'un cours si bruyant, si brisé que les Arabes la nomment ici la Rivière de la Peur (Oued-bou-Khouf). Puis, plus tranquille, bien que se démenant encore, elle serpente dans le val de l'Azaïl, entre bois qui sont beaux; elle se marie à l'intarissable torrent de la tribu des Béni-Snous, au Tafrent, eau transparente qui naît du Toumzaït (1589 mètres) et coule dans de majestueuses chênaies.

Doublée du Tafrent, dont les deux *t* disent suffisamment que le pays appartient à des Berbères, la Tafna contracte en gorge son val de l'Azaïl. Au Kef on pourrait lui opposer un barrage, mais la réserve serait faible en raison de la pente de la vallée et de l'étroitesse du défilé.

C'est plus bas qu'il faudra ramasser les eaux d'orage de ces montagnes, à l'étranglement de Hammam-bou-Ghara, quand la rivière a reçu l'Ouerdefou de Lalla-Marnia et surtout la Mouila, moins française que marocaine.

Là, c'est 80 millions de mètres cubes qu'on amortira, si l'on veut, derrière un mur de 44 mètres de haut, pour l'arrosage de 60 000 hectares; ou 60 millions seulement; ou, conformément à l'ambition la plus modeste, 16 millions en un lac de 280 hectares, contre une digue de 15 mètres voisine d'une source thermale sulfureuse à 50 degrés nommée Hammam-bou-Ghara.

Cette fontaine est ombragée de palmiers qui montrent comment quelques lieues de raboteuse descente ont suffi pour mener la Tafna du pays des neiges hivernales, des sapins, des chênes, dans une région chaude, très chaude, trop chaude car la vallée inférieure du fleuve souffre durement de la torridité : quatre années mauvaises contre une seule bonne année, tel est ici, par pauvreté d'eau, par opulence de soleil, le cycle de famine et d'abondance, parmi les alluvions superbes. C'est ainsi que le Dieu fécond darde en stérilité sur

1. Le nom réel, le nom arabe, est Archgoun.

des terres qui sont parmi les meilleures de l'Afrique arabo-berbéro-française.

Du Hammam-bou-Ghara jusqu'aux sables rachgouniens, la Tafna ne triomphe pas aisément de la montagne, que tortueusement elle pénètre après avoir reçu l'Isser.

Le djébel des Trara, qui prolonge le Tessala vers le djébel marocain des Béni-Snassen, lui oppose des chainons parallèles, mais, d'effort en effort, elle aperçoit enfin la mer, dont elle monta, où elle retombe.

La Tafna se distingue essentiellement des autres rivières de l'Oranie. Les branches de l'Habra, la Mina, l'Oued-el-Abd, ont pour caractéristique une singulière uniformité de régime; leur volume d'hiver l'emporte de peu sur leur volume d'été, et, si l'on peut dire d'eux qu'ils sont oueds d'eau rare, il faut ajouter qu'ils sont d'eau constante.

Bien plus irrégulière est la Tafna, de même que son grand affluent, l'Isser Occidental. La Tafna d'hiver, que la Mouila et l'Isser accroissent fort, peut rouler pendant des semaines plusieurs mètres cubes par seconde, mais la Tafna d'été, que l'Isser n'atteint pas, se réduit à quelque 650 litres; les crues ordinaires vont à 80 mètres cubes, les



Lalla-Marnia. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

extraordinaires vont à 300, 400 mètres, et même peuvent être « immenses » — il suffit d'une lubie des vents. — On évalue son débit normal à 1200 litres.

La Mouila, c'est-à-dire la Salée, rivière amère en effet et, comme telle, bordée des tamaris amis du flot saumâtre, n'appartient à la France que par son ruban d'eau vive, à partir de son ras-el-aïoun; ses secs tributaires du mont des Béni-Snassen et de la plaine des Angad sont entièrement ou partiellement marocains : ainsi le Bou-Naïm, qui s'appelle en son cours moyen l'Oued-Isly et qui fut témoin de la grande défaite de l'empereur du Maroc.

Née du Ras-Mouila, devant un coteau de 424 mètres, elle reçoit l'Ouerdefou, qui baigne la plaine où Lalla-Marnia fut le Numerus Syrorum des Romains, ce qui revient à dire le lieu où campait l'escadron des Syriens.

250 litres en étiage, 800 en eaux ordinaires, 30 mètres cubes en crue normale, 200 à 250 en crue exceptionnelle, tel est le tableau des inconstances de la Mouila; son bassin, exactement égal à celui du Sig, couvre 312 500 hectares.

8° L'Isser Occidental; El-Ourit; Tlemcen. — L'Isser Occidental, torrent sinueux, a 350 000 hectares de bassin et 100 kilomètres jusqu'à l'Aïn-Isser, 125 jusqu'à la fontaine première du Chouli, très jolie rivièrette de toute transparence qui coule des mêmes monts que la Tafna et que le Méfrouch.

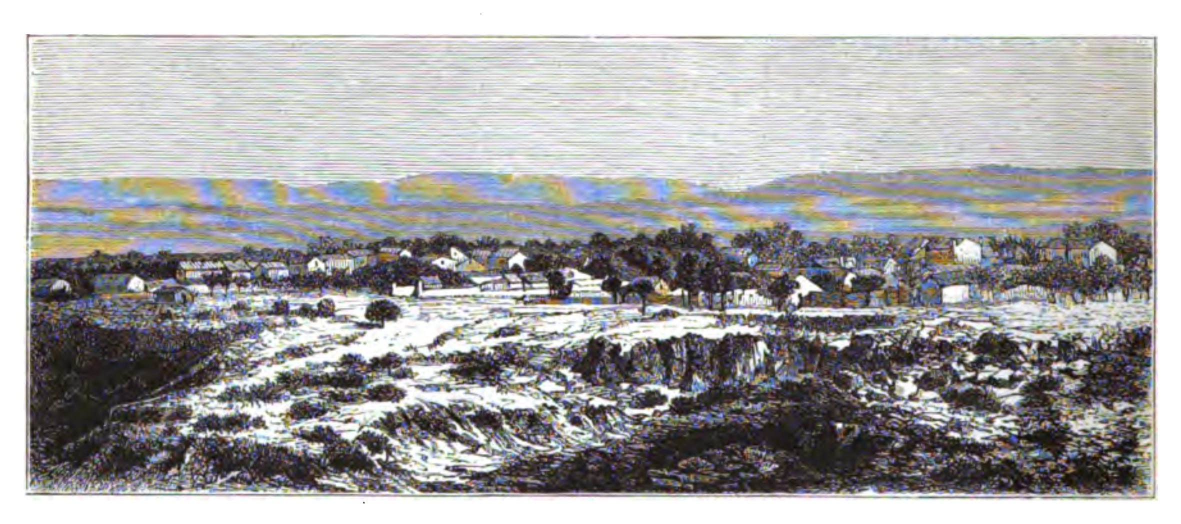
Aucune rivière d'Algérie ne boit plus de sources fraîches que le haut Isser, et la bourgade au pro-

chain voisinage de laquelle commence le cours inférieur, Lamoricière, dispose d'autant d'eau que Tlemcen même, qui est pourtant « la ville des deux mille fontaines ».

Aïn-Isser, tête de l'Isser, verse 70 litres par seconde, non loin de l'Aïn-Sidi-Brahim, qui a de l'abondance. A 6 kilomètres de Lamoricière, qui fut grande aux temps romains sous le nom d'Altava, l'Aïn-Sultan fuit de la roche avec 48 litres.

En aval et non loin de Lamoricière, une cascade de 12 mètres jette l'Isser en un val terreux, où il se souille; ni le clair Oued-Chouli, grossi de la source de la Cressonnette (80 litres), ni l'Aïn-Tellout, font de 60 à 175 litres, ni maintes fontaines dans les ravins des Ouled-Abdelli, ne lui rendent sa glorieuse lucidité d'amont. L'obstacle du Tessala-Trara l'incline du nord-est à l'ouest, devant le chaînon de Tekbalet que veine le merveilleux onyx translucide, marbre diversicolore[1]. L'Isser a de portée ordinaire 750 litres par seconde, l'étiage étant de 200, les crues de 60 à 80 mètres cubes. Il reçoit un oued du nom de Saf-Saf, qui s'effondre par les cascades d'El-Ourit.

Des terres rougeâtres d'une vallée paisible que de puissantes croupes dominent à l'horizon, le Saf-Saf, venu des froids vallons de Terni sous le nom de Méfrouch, bondit d'abord en sauts rapides sur un petit plateau où il repose un instant. Puis le sol se dérobe encore et, d'une roche élevée, le Méfrouch glisse dans la trame d'un tissu de verdure; des



Lamoricière. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

franges de cette draperie qui tremble avec les brillants filets de la cascade, l'eau goutte plutôt qu'elle ne tombe au pied de la merveilleuse tenture. C'est là le « saut mortel », la chute la plus haute, mais ce n'est pas la dernière : du bassin qu'elle remplit de ses ruisseaux d'argent jusqu'au pont de la route de Tlemcen à Lamoricière, le torrent plonge encore, de cascade en cascade. Sur ces cataractes, qui toutes ensemble ont peut-être 1500 pieds de haut[1], sur les gouffres où l'eau folle s'endort un moment dans des vasques profondes, les chevelures de lianes, les touffes de buissons, les figuiers, de grands arbres, se penchent sur la somnolence ou sur le fracas des flots. D'immenses rocs rougeâtres, droits comme des murs, regardent ce site idéalement beau.

Tlemcen reçoit d'El-Ourit, par un canal, une partie des eaux qui font sa beauté; elle en recevra plus encore lorsqu'on aura triplé la force du Méfrouch en le forçant à remplir un réservoir de 7 800 000 mètres cubes en amont d'une levée de 18 à 19 mètres d'élévation. Quelle trombe gigantesque si crève un jour ce barrage, qu'on se propose d'enraciner dans la roche à 100 mètres seulement du rebord d'où plonge l'El-Ourit!

La Bab-el-Gharb des Arabes, la « Porte du Couchant », la belle Tlemcen, est célèbre dans tout le monde arabe : hommes de Tlemcen, a dit un poète de Cordoue (quand Cordoue était musulmane), le Paradis éternel est chez vous et n'est pas ailleurs :

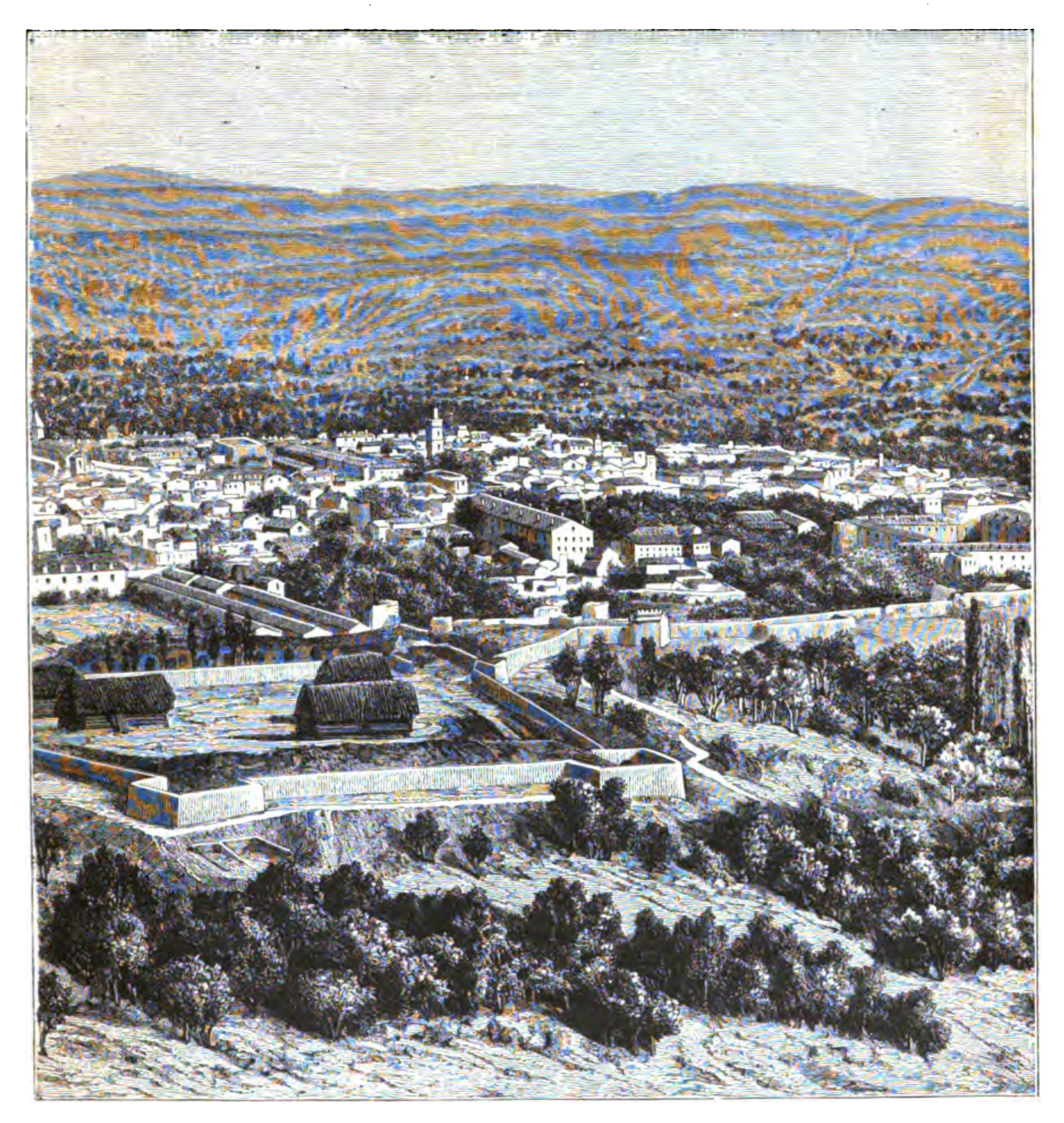
1. D'après M. Playfair.

1. « Il y en a de blanc, de rose, de jaune clair, de jaune orange, de vert maritime, de bleu foncé. »

si je pouvais choisir, « c'est chez vous que j'irais! » Ab del-Kader aussi l'a célébrée.

Elle a son site à 820 mètres d'altitude, sur un plateau, ressaut de montagnes qui surveille tout un pays puissamment mamelonné, jusqu'au Maroc, jusqu'à la mer.

Plateau qui domine et qui est dominé; l'onde se brise en cascatelles aux moulins, sur le talus qui



Tlemcen : vue générale. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

descend à la ville et sur celui que la ville couronne, ou bien elle murmure dans les canaux qui la mènent, fraîche, à la siccité des champs soleilleux, à la soif des jardins, des arbres et de 56 000 oliviers; aux eaux d'El-Ourit la ville réunit 100 litres par seconde issus de pures fontaines, et dans la banlieue un peu éloignée, sur le territoire d'Hennaya, Font des Pierres (Aïn-el-Hadjar) en épanche 70.

Les Romains avaient ici[1] leur ville de Pomaria,

1. Non pas exactement sur le site de Tlemcen, mais à côté, tout près.

ou, comme diraient les Arabes, la Mère des Fruits. Ce nom, elle le mérite autant que jamais. C'est encore et toujours Tlemcen la verdoyante.

Ce qu'elle a perdu, ce n'est ni la tombée des cascades, ni la splendeur du site, ni la fraîcheur des nuits d'automne, d'hiver, de printemps, ni les fruits, ni l'ombrage. C'est là force des murs, la puissance des sultans, la richesse des marchands, la renommée des écoles et les 125 000 à 150 000 habitants dont il reste 20 000, dans des rues françaises outrageusement banales et dans des ruelles arabes sans jour, sans air, sans vue et sans déploiement, autour



Femme et jeune fille de Tlemcen. — Dessin de D. Maillard, d'après un croquis de M. de Lorral.

de mosquées et monuments dont les arabesques sont parmi les plus gracieuses de l'islam africain.

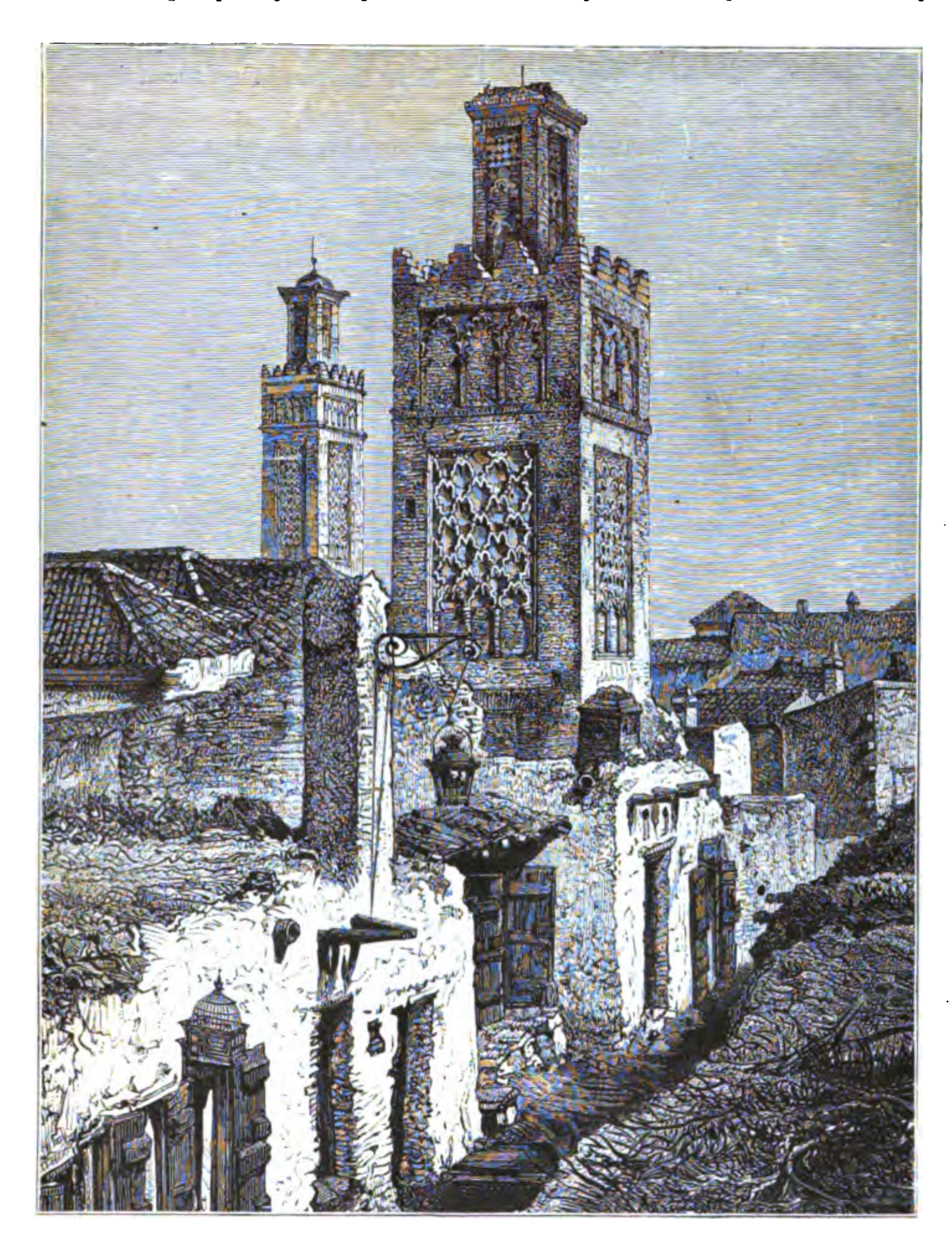
Au beau temps de sa fleur, aux quatorzième et quinzième siècles, quand elle régnait sur le turbulent empire fondé par le Berbère Yarmoracen, on lui obéissait depuis la Kabylie du Jurjura voisin d'Alger jusqu'aux rives de la Malouïa.

Son influence traversait même la « mer du milieu », et les Espagnols, les Catalans, les Provençaux, surtout les Italiens de Venise et de Gênes, la louaient à tout venant, suivant les profits de leur commerce avec elle.

L'Espagnol, maître de Mers-el-Kébir et d'Oran, lui coupa les routes vers la Méditerranée; après quoi le Turc l'asservit; alors sa ruine fut consommée — pour toujours, l'on peut croire, car

Tlemcen est trop haut dans sa montagne, et sa montagne trop brusque, pour que les grands chemins s'y croisent entre Tunis et Maroc, entre la « mer latine » et ce Niger qui déjà n'est plus « fabuleux » pour nous comme l'Hydaspe pour les Romains et les Grecs.

La banlieue tlemcénienne contribue à la gloire historique et esthétique de la ville impériale par



Rue des Orfèvres, à Tlemcen. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Pedra.

ses histoires et légendes, ses nécropoles, ses ruines et tronçons, sa mosquée de Sidi-bou-Médine et ce Mansoura qui fut une Tlemcen contre Tlemcen, à partir de 1302.

Un empereur quelconque du Maroc assiégeait la « Porte du Couchant », qui était pour lui la « Porte du Levant » : après trois ou quatre années de blocus, d'assauts repoussés, de sorties vaines des Tlemcéniens, le potentat marocain bâtit devant la ville à prendre, et très près d'elle, une autre ville, qu'il

nomma Mansoura, la Cité de la Victoire, comme qui dirait Nice ou Nicopolis — et en effet, quatre ans après, Tlemcen succomba.

Mansoura la guerrière, camp plus que ville, avait 100 hectares entre des murs en pisé d'une lieue d'enceinte, flanqués de cent tours. La muraille crénelée, de 12 mètres de hauteur, subsiste encore à demi, dorée par le temps; un minaret de 40 mètres est aussi debout; le reste a disparu : la « victorieuse » a été vaincue, et ses murs abritent un village français dont la vigne a montré ses phylloxeras avant tout autre vignoble atlantidien.

A petite distance[1] en amont de l'embouchure de la Tafna, le fleuve (il s'appelait alors la Siga) passait au pied du coteau de Siga Municipium, aujourd'hui Takembrit, amas de ruines indistinctes. Le « municipe » romain y avait succédé à la capitale où résida Syphax, et la ville de Syphax à une cité punique.



La mosquée de Sidi-bou-Médine (voy. p. 203). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. Pedra.

9° **De la Tafna à l'Adjéroud.** — En attendant la Malouïa, la rivière arrivant au liquide azur devant le bloc de pouzzolane de Rachgoun, la Tafna, est notre dernier grand oued. 75 kilomètres seulement[2] séparent son embouchure de celle de l'Adjéroud, qui termine vers le couchant notre présent domaine.

Bout de littoral digne de la côte austère, hostile, armée de la Berbérie, le long de la montagne des Trara qui plonge en mer par de très hauts et durs promontoires. Il offre pourtant un port, ou plutôt un embryon de port au levant du cap Noé, réellement cap Noun, au pied du Mont Carré ou Tadjéra

1. A 4 ou 5 kilomètres.
2. A vol d'oiseau.

860 (mètres) : c'est la crique d'Honaï ou Honein, ville berbère qui naquit vers 1163, puis mourut sur ce rivage au seizième siècle, après avoir mis au monde Abd el-Moumen, le fondateur de la dynastie des Almohades. De la cité même rien ne survit depuis qu'une tempête du mois aux vents fougueux, mars[1], a jeté par terre le minaret, haut de 18 mètres, d'une ancienne mosquée ; le figuier déploie ses larges feuilles près de la vigne et des amandiers si beaux dans leur fleur, sur ce qui fut une demeure des guerriers, des marins, des pirates et des marabouts ; mais le mur d'enceinte, en pisé comme la muraille de Mansoura, dresse encore des parois, des tours carrées.

Un port exécrable, c'est Nemours, rade à tout vent



Enceinte de Mansoura. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

meurtrie. Dès que la brise menace de secouer le vaisseau sur la vague, les capitaines fuient au nord-est vers Béni-Saf, ou à l'ouest-nord-ouest vers les Zaffarines, archipel de trois îlots qui veille à l'embouchure de la Malouïa. La France, qui n'avait su tirer ces trois rochers de sa brillante victoire de l'Isly (victoire qui aurait dû lui assurer non seulement la très utile rade zaffarinoise, mais toute la Malouïa, même tout le Maroc et, par le Maroc, la maîtrise de l'Afrique du Nord), la France, imagina d'y faire flotter son pavillon en 1847. Elle mit deux ans à ruminer cette immense entreprise ; en 1849 elle fut prête, et quelques soldats partirent pour les îlots ; mais les Espagnols, aux aguets, nous y précédèrent de quelques heures.

En remontant le torrent qui finit sur la plage de Nemours, on arrive à la doublement immortelle Sidi-Brahim et à la charmante Nédroma.

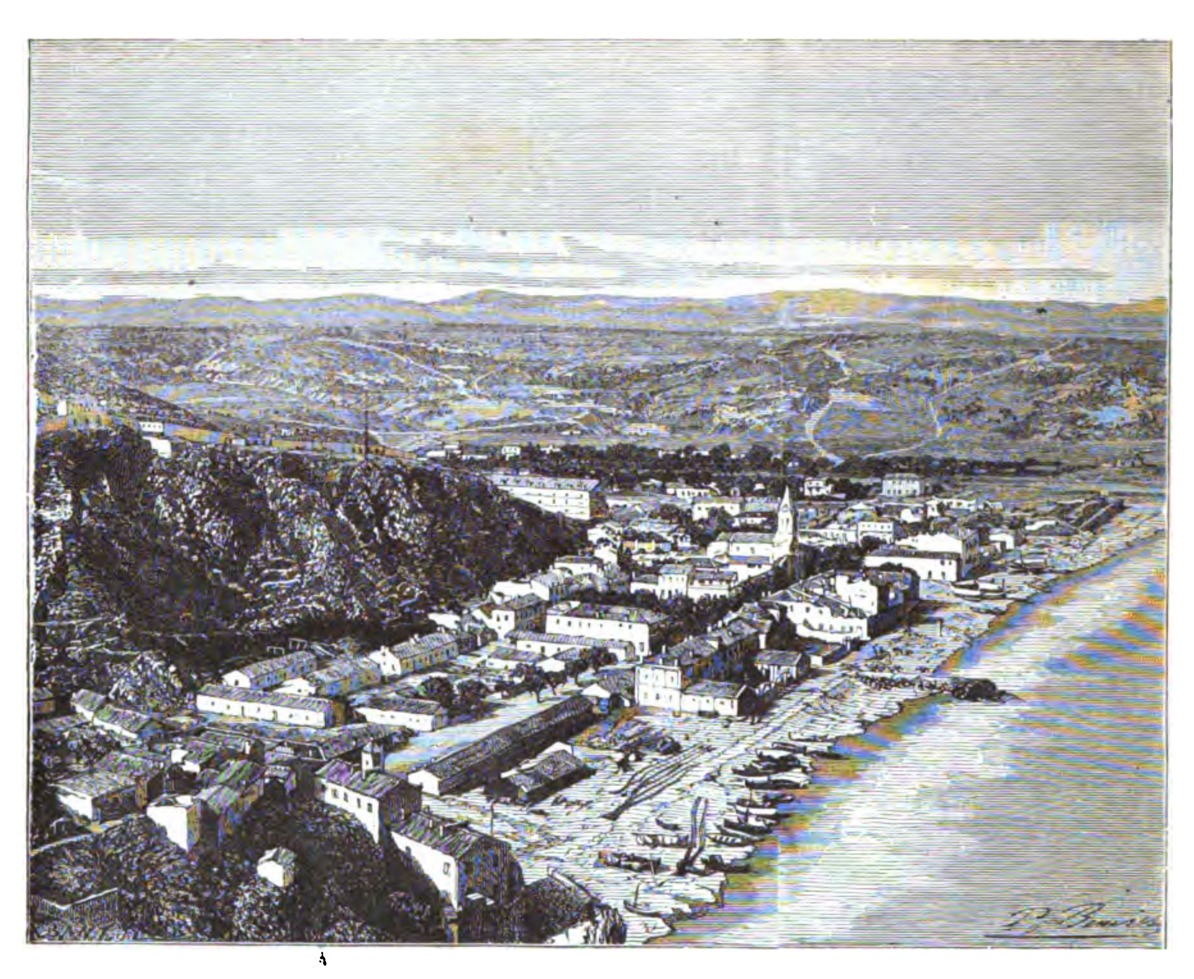
Sidi-Brahim vit Abd el-Kader massacrer quatre cents Français, cavaliers et fantassins pris au trébuchet dans une embuscade, et, dix-huit mois

1 En 1885.

après, il vit encore ce même sultan, mais vaincu, sans désir, sans espoir, mortellement harassé, suivi de quelques débris d'une armée fourbue, et demandant la paix après quinze ans de guerre.

Nédroma ne charme pas par elle-même, n'étant que labyrinthe de ruelles, écheveau de masures, amas de décombres, à 383 mètres au-dessus des mers, mais par son site ravissant, sur un penchant du Filaoucen (1137 mètres); on l'a surnommée la Petite Tlemcen, pour ses jardins, ses sources, ses horizons du haut des collines.

Ville encore très peu française, Nédroma, berbère, arabe, juive, a pour plus nombreux habitants des descendants de Maures chassés d'Espagne, et quelques Nédromiens conservent pieusement la clef de leur vieille maison d'Andalousie.



Nemours. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

Le Zendal (613 mètres), très différent de la Montagne Carrée des Trara, se termine par une pointe : d'où son autre nom de Pain de Sucre; c'est notre dernier mont;

Le cap Milonia, notre dernier cap;

L'Adjéroud, notre dernier torrent. De cet oued misérable la rive droite obéit à Alger la rive gauche obéit à Fès.



Dans le Steppe oranais : un campement au bord du chott du Kreider. — Dessin de Riou, d'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.

CHAPITRE VI

LES STEPPES OU LANDES

I. Le Steppe oranais, l'alfa, les Grands Chotts. — Derrière le Tell, devant le Sahara, les Steppes ne sont nulle part aussi vraiment Steppes qu'au delà des sources de la Mina, de l'Oued-el-Abd, de l'Oued-Ouizert, de l'Hounet, du Seffroun, de la Tafna, c'est-à-dire sur le haut plateau de l'Oranie.

Le Steppe de la province d'Alger diffère peu de celui de la province d'Oran; mais dans la province de Constantine cette nature de terrains se confond avec le Tell, et malgré sa nudité, ses lacs de sel, son siroco, son peu de pluie, elle est terre à grains comme le bord de la Méditerranée; des pâtures sèches, qui sont Steppe, y zèbrent le plateau, mais ce plateau, dans l'ensemble, est Tell, et parfois des plus excellents, autour d'un millier de sources, le long de mille torrents, et au pied de mille montagnes, partout où scintille un flot d'eau.

Sur le Steppe d'Alger et d'Oran, les fontaines sont bien plus rares, les torrents sont bien plus secs, et la gracieuse gazelle, la coureuse et la bondissante, qui, trop chassée, disparaît de la Lande (on peut appeler aussi de ce nom le Steppe), y brame encore plus passionnément après la pluie, qui est la mère de toute chose.

On estime la Lande algérienne à 10 ou 12 millions d'hectares, l'aire de seize à vingt départements de France.

Qu'est le Steppe oranais?

C'est une table de 900, 1000, 1100, 1200 mètres d'altitude avec monts au nord et monts au sud, ceux-ci plus hauts que ceux-là : ce qui est fort heureux, car les djébels méridionaux se lèvent sur la route aride, en protection contre le Désert, et les septentrionaux sur la route humide.

Qu'y voit-on?

On y voit de grands lacs salés qui sont des

mares d'évaporation avec plus de sel que d'eau; des lits d'oueds desséchés entre des berges d'argile, de sable, de schiste ou de calcaire; des rédirs ou flaques dans les cuvettes à fond étanche; des puits saumâtres; des pâturages verts ou roux suivant la saison; des champs à perte de vue couverts de thym, d'alfa[1], de chiehh et de diss, plantes textiles. Aucune forêt sur ce socle aride, à peine un bouquet de jujubiers sauvages et de bétoums ou térébinthes épineux, broutés malgré leurs épines par le chameau qui passe en cadence; çà et là le tamarinier, et l'arbre presque partout souffreteux, tordu, rabougri, le genévrier, qui trahit les sols pauvres.

Qu'y souffre-t-on?

On y souffre des froids de — 5°, de — 8°, de — 10°, voire de — 12°; des queues de saison terribles, long empiétement de l'hiver sur l'été, si bien que la gelée tardive vient comme le larron dans la nuit, en mai, même en juin, et que l'arbre qui avait triomphé des mois neigeux succombe à la fin du printemps aromal et jusqu'au seuil de messidor; puis c'est la chaleur folle, inouïe, furieuse, 40°, 42°, 45°, 48°: et, toute l'année, des vents infatigables secouant plus de poussière qu'ils n'amènent de pluie, ainsi que fait chez nous le turbulent mistral : vents affreux du Septentrion; et plus affreux encore les vents du Midi, sirocos dans les cieux livides, devant un soleil pâli jusqu'au blafard et qui, de lumière devenu lueur, brûle sans flamboyer.

Est-ce à dire que ce pays rude puisse échapper au destin du Tell qui est d'élever une grande nation, et que, ruiné par le déboisement, par la folle pâture d'abroutissement et le malentretien des sources, il soit trop tard pour que la reforestation le restaure?

Non.

Ce climat dur est magnifiquement sain, par la sécheresse de l'air, par l'altitude des sites. L'hiver y sauve de l'été, la nuit fraîche de l'embrasement du jour; le vent y chasse la lâcheté, la langueur, la paresse.

Ces pâturages aromatiques peuvent entretenir à millions les moutons et les bœufs, et le cheval y est tout nerf, tout feu, tout flamme; le térébinthe y croît à merveille, et, comme lui, plus d'un arbre capable avec le temps de former des forêts; la vigne peut s'emparer de ses mamelons, de ses calcaires, de ses craies.

1. Exactement *hhalfa*, avec une très forte aspiration.

Certes il n'y pleut guère : 125, 200, 250 millimètres, selon les lieux, selon les années; mais il pleut, des orages enflent les oueds de la montagne. Tout barrage n'y est pas impossible, ni tout puits artésien; et de ses craies sortent de magnifiques sources : ainsi la fontaine du Kreider donne 58 litres par seconde, et à Chellala, bourgade sise à quelques lieues de la rive gauche du Chéliff des Steppes, une grotte épanche allégrement toute une limpide rivière : le Tell n'a point de plus bel aïn, il n'a peut-être pas de plus beaux jardins.

L'impuissance du Steppe algérien, constantinois, oranais, son destin fatal de ne supporter que des pasteurs errants de mare en mare, de citerne en citerne, tout cela c'était de la fable. Que de plateaux chez nous n'ont pas tant de sol créateur, et sous un soleil moins capable de prodiges!

Pour ne point dépasser la réalité du moment, la Lande algérienne, a déjà sa richesse, l'alfa dont on fait surtout du papier.

Cette plante longtemps méprisée y couvre non pas des milliers, mais des millions d'hectares; seulement, comme elle croît par touffes espacées, elle n'étend pas sur la Lande un tapis continu : qui dit champ d'alfa, dit aussi champ nu presque à demi. Des chemins de fer unissent ou vont unir le littoral de la Méditerranée au rivage de ce que souvent on nomme la Mer d'alfa : Rachgoun à El-Aricha, Oran au ras el-ma du Sig (Bedeau), Arzeu à Aïn-Séfra, Mostaganem à Tiaret.

Le Maroc, Tunis, Tripoli, d'autres pays encore arrachent des alfas, mais il ne semble pas qu'ils en possèdent autant que notre Tell, surtout le Tell oranais, où des milliers d'alfatiers recueillent ce trésor inattendu : principalement des Espagnols, habitués par l'Espagne elle-même à la récolte de cette sorte de plante, commune dans l'orient de la péninsule, sous un climat sérénissime semblable à celui de l'Oranie. La sparterie[1] occupe un grand nombre d'hommes en Andalousie, en terre murcienne, en pays valencien.

Derrière Sebdou, c'est-à-dire derrière les têtes de la Tafna, s'étendent en plateau des terres qu'on dit Tell autant que Steppe, autour de la Mare au Bœuf[2].

Cette mare vaut les autres lacs de la Haute Lande, donc elle ne vaut rien. C'est un sel ou une

1. Extraction du sparte ou alfa; fabrication d'espadrilles, de cordes et de cordages, de tapis et paillassons.
2. Dayat-el-Ferd.

boue et très rarement, sinon jamais, une onde : pourrait-elle onduler ou dormir en transparence de cristal, elle qui n'a qu'une source pérenne, une seule, encore fort humble, dans tout son bassin qu'entourent les montagnes où commande le Tnouchfit?

Au midi de la Mare aux Bœufs, El-Aricha n'est qu'à 100 ou 110 kilomètres du littoral le plus voisin, la côte de Nemours, mais ce poste élevé contre les tribus marocaines du Steppe a tellement peu d'échange avec la mer, vu l'écran des djébels, qu'il ne le cède pas en continentalité de climat à des lieux séparés des océans par mille lieues : à 1250 mètres d'altitude, il jouit du climat de Rome et des villes portugaises de Porto, Braga, Guimarães; ou plutôt il n'en jouit pas le moins du monde, car sa moyenne annuelle de 16 degrés n'est pas le fait de deux saisons diversement clémentes, mais celui de deux saisons différemment dures, avec plus de cinquante degrés d'oscillation, de — 10° à + 41°,5; il y tombe 210 millimètres de pluie par an, pas assez pour maintenir en eau vive son oued, qui s'en va vers la Malouïa : après les grandes averses il coule — sinon, non.



Pied d'alfa. — Dessin d'A. Faguet, d'après un croquis du docteur Bleicher.

Au méridion d'El-Aricha, la plaine descend avec ses gouttières sans eau vers le Chott Occidental[1], que se partagent la France et le Maroc; celui-ci possède la part nommée Chott-Méhaïa, celle-là la portion dite Chott des Hamyan : ces deux bassins, unis par un étroit, se nomment ainsi de la tribu qui paît ses troupeaux à l'entour. Le chott français, long de 40 kilomètres, large de 8 à 20, forme une cuvette de quelque 55 000 hectares; le chott marocain est un peu plus vaste sans être plus beau, car tous les deux sont laids, non moins que le Chott Oriental[1], à 40 kilomètres au nord-est de la pointe du Chott-Gharbi.

Le Chott de l'Est, à 950 mètres environ d'altitude, a 150 kilomètres de long sur 10, 15, 20 de large, et 165 000 hectares, ou bien près de trois Lémans.

Mais c'est un bien morne « lac » que ce champ du mirage, les oueds de montagne et de plateau que la pente lui destine ayant rarement la force de l'atteindre. Des falaises basses, des dunes sans gazon, sans arbres, sans culture, contemplent ses flaques, ses bourbiers, ses argiles sèches, ses lits de sel, ses cristaux de gypse; des fonts thermales, un peu saumâtres, jaillissent de ses rives. On le traverse par des espèces d'isthme, dos de sable entre fondrières dangereuses en temps de grandes pluies, quand il semble que les chotts, recevant enfin plus d'eau qu'ils n'en évaporent, commencent à devenir la mer dont nous entretient la légende.

Les hommes de ces hautes plaines du vent, nous dit-elle, voulurent avoir, eux aussi, leur mer, comme les riverains du Bahar-el-Kébir[2], aux lieux devenus depuis Alger, Mostaganem, Oran. Ils assemblèrent donc tout le peuple et ils le divisèrent en deux parts, l'une pour creuser la terre à profondeur d'Océan, l'autre pour aller en caravane immense, dépassant plusieurs horizons, remplir les outres des chameaux à l'eau jamais épuisée du

1. Chott-Gharbi.

1. Chott-Chergui.
2. La Grande Mer.

Gouffre. En même temps ils bâtissaient une ville capitale, une Babylone, à l'endroit dit aujourd'hui Khadra. Mais c'était avant que le Loué, le Prophète, Mahomet, eût prêché le Vrai Dieu. Ces creuseurs, ces tailleurs de pierre, ces maçons, ces caravaniers étaient des idolâtres. Allah frappa donc souverainement les outrecuidants qui ne se réclamaient pas de son nom, le seul invocable au monde ; il détruisit la Cité Verte[1], les chameaux et leurs conducteurs périrent à côté des outres crevées, et quand le dernier des fossoyeurs mourut — car, au lieu de trouer en mer la terre, ils avaient pioché leur fosse, — il ne laissait après lui que la tranchée du Chott, et pas une goutte d'eau dans le bas-fond.

Le Chott de l'Orient est double comme celui de l'Occident : une langue de terre le coupe en deux près de ce Kreider où jaillit une si belle source, à côté d'une gare du chemin de fer d'Arzeu à Aïn-Séfra, ligne qui s'enfoncera vaillamment, de plus en plus chaque année, dans le Grand Sud, jusqu'à Tombouctou, sur ce fleuve Niger où se noieraient à la fois tous les oueds de notre Berbérie d'entre Gabès et Nemours.

II. Le Steppe algérien : les monts des Ksours, l'Amour, les Zahrès. — Des chotts de la Lande oranaise, comme de ceux de la Lande algérienne, on monte au sud, le long des sillons presque effacés du plateau, en suivant des oueds secs sur des marnes grises, sol dur et salé frappé du pied par la gazelle que les hommes de grande tente, autrement dit les seigneurs arabes, chassent à l'aide du haut lévrier slougui ; ils courent aussi l'outarde et le lièvre, comme les couraient nos anciens nobles, avec un fauconnier ayant au poing son faucon.

En montant ces oueds on arrive, à force de s'élever avec le sol, à de vraies vallées, voire à des gorges, et aussi à de vrais ruisseaux. On voit ici le torrent, en bas si vain que les puits creusés dans son lit ne donnent pas toujours de l'eau, rouler rapidement des flots sur la roche.

Et ces flots sont clairs ; ils ne doivent rien à l'orage, tout aux fontaines de la « sierra ».

On entre, là où les oueds murmurent, dans la montagne terminale de l'Atlas, celle qui finit le grand bloc de Tell et Plateau. Le Sahara commence au delà de ces monts, et il ne s'achève qu'à cinq cents lieues au midi.

1. El-Khadra.

Dire que ces montagnes s'en vont au sud-ouest, à quoi bon, puisque c'est la coutume de toutes les traînées de notre Atlas ? et qu'elles s'en vont en rangées en parallèles, à quoi bon encore ?

Nommées Aurès dans la région numide, depuis Batna jusqu'après Tébessa, elles s'appellent, au bout de notre Maurétanie, Montagnes des Ksours, après avoir été, du nord-est au sud-ouest, Monts du Zab et Bou-Kahil, Monts des Ouled-Naïl, Djébel-Amour.

Les Monts des Ksours et l'Amour se lèvent au fond de la Lande oranaise ; la Lande algérienne se butte à ce même Amour et aux djébels des Ouled-Naïl ; les Monts du Zab, séparés de l'Aurès par les défilés d'El-Kantara, sont numides, constantinois ; ils ferment, au sud de la Hodna, lagune sans déversoir, les horizons formés au nord par les Monts Hodnéens.

Les Monts des Ksours, très hachés, ont peu de majesté pour qui les approche du septentrion, car c'est de 1000, de 1200, de 1300 mètres d'altitude qu'on les envisage, eux-mêmes s'élançant rarement à 2000.

Mais du méridion, qui est le Sahara, sur le chemin des dunes très ardentes, leur surrection atteint ou dépasse 1200 mètres, et leur déchirure est superbe.

Tout au bout de notre territoire, en avant de Figuig, oasis célèbre par sa haine du Roumi, le Djébel-Mzi hausse la tête à 2200 mètres : c'est donc jusqu'à ce jour la roche culminante de l'Oranie, le roc supérieur de l'Algérie d'Alger ayant 2312 mètres, celui de la Numidie 2328 — en cela les trois provinces diffèrent peu, mais la province de Tunis monte beaucoup moins haut, tandis que l'Oranie, s'étendant on ne sait jusqu'où vers le couchant, acquerra, l'on ne sait quand, des djébels « sublimes ».

L'Amour, à peu près équidistant entre l'Aurès et Figuig, ne se dresse qu'à 1937 mètres, là où il se nomme le Ksel, non loin du froid bourg de Géryville[1]. Cette redoute grelotte en hiver tout le jour, et, jusqu'en été tous les matins, par 1232 mètres d'altitude, à côté d'un oued intarissant ; — ou du moins il ne sèche jamais dans la montagne géryvilloise, il ne disparaît du sol qu'à la fin du couloir d'Azir, lorsque sa gorge s'ouvre sur la plaine du Chott Oriental.

Aux lieux où il a spécialement pour nom Djébel-

1. Moyenne de l'année, 14°,1 ; moyenne de l'hiver, 7°,1 ; moyenne de l'été, 25°,3. Pluies, 126 millimètres (?).

Amour, dans le pays d'Aflou, vers le nord-ouest de Laghouat, 1710 mètres au-dessus de la mer marquent la limite extrême de l'effort d'ascension, sur le plus haut de ses treize lambeaux parallèles[1]. Entre les sources du Chéliff et celles de l'Oued-Djédi, très long torrent saharien, le plateau de la Gada, qu'isolent des cagnons, est comme un Causse Méjan que de terribles ravins coupent en quatre sous-gadas ou sous-causses. Où qu'on l'aborde, à l'un quelconque des sous-causses, il y a cent mètres à gravir, escarpement, à pic ou surplomb, par des sentes qui font horreur aux atteints du vertige; en haut l'air est frais, la terre est par endroits arable, avec d'admirables fontaines à l'origine des bouts du monde, et autour de ces fontaines fleurissent des vergers où le cristal ruisselle, pur comme l'eau même de la mer, à laquelle ces ruisseaux ne se mêleront point : qu'ils aillent vers le Désert par l'Oued-Djédi, ou vers le Tell par le Chéliff, ils meurent en chemin, tout près de leur vallon natal.

A peine s'il y a cent kilomètres de la pointe orientale du Grand Chott de l'Est à la rive gauche du Chéliff des Steppes, l'oued plus qu'indigent dont l'altitude est par ici, vers Taguin, d'environ 850 mètres. De Taguin au Zahrez Occidental, le marcheur, même indolent, ne perd que sa matinée, car du « fleuve » au « lac » on ne compte même pas 30 kilomètres.

Le Zahrez Occidental[2] est lac autant que le Chéliff est fleuve: autant, c'est-à-dire aussi peu. Ses 30 000 à 32 000 hectares, contenus dans une longueur de 38 kilomètres sur 8 de largeur, à 857 mètres au-dessus des océans, ses 300 à 320 kilomètres carrés embrassent, au temps serein, qui dure ici presque toute l'année, moins d'eau qu'un laquet des Alpes, un étang des Pyrénées, une mare des Landes, mais le sel y abonde : environ 200 millions de tonnes[3].

Des deux montagnes crayeuses qui l'emprisonnent de loin, l'une, celle du nord, le Djébel-Oukaït (1228 mètres), ne penche vers lui ni rivières, ni ruisseaux, ni sources; il a pourtant, à côté de ses alfas, des bois, tout au moins des demi-bois où des arbustes tels que lentisques, myrtes, genévriers, alternent avec le kerrouch, qui est un chêne à glands amers. L'autre, celle du sud, dite les Monts de Djelfa, et, autour de son culmen (1580 mètres), les Monts du Sénalba, porte de grandes forêts qui vont se ruinant, et des eaux vives y bruissent.

Une rivière en sort qui, en temps de crue, et alors seulement, réussit à pénétrer dans la cuvette du Zahrez à travers l'épais bourrelet de sables longeant en dunes mouvantes la rive méridionale de la lagune. C'est l'Oued-Mélah ou l'Eau Salée, nommée comme il convient puisque ses flots sont rayés d'amertume.

L'Eau Salée passe devant une bourgade sise à 1147 mètres d'altitude, devant Djelfa qui commande aux Ouled-Naïl, Djelfa la gélide et la torride[1], la venteuse et la sèche[2], bon pays cependant où le Français prospère dans le vallon qu'on a surnommé le Versailles de Laghouat — Laghouat, pauvre Paris ; Djelfa, petit Versailles. Peu après, l'Oued-Mélah boit des sources qui jettent 300 litres par seconde, puis il s'abat en cascade, du haut d'un travertin, et va lécher le fameux Rocher de Sel, qui quadruple sa salure. C'est par ses deux rives qu'il le suce, car cette roche n'est point un bloc isolé dont l'oued baigne la base, mais un banc de sel gemme que l'Eau Salée traverse en un défilé dont les talus fort escarpés, sel mêlé d'argile et de plâtre, se dressent à cent pieds et plus de hauteur.

La dune méridionale du Zahrez de l'Ouest se prolonge, vers l'est-nord-est, jusqu'à la rive occidentale du Zahrez d'Orient[3].

De l'un à l'autre Zahrez la distance dépasse très peu 40 kilomètres, à travers un pays déprimé. Il y a là une sorte de détroit, très aride aujourd'hui, mais où les vents fouettèrent autrefois des eaux, car il est visible qu'aux temps abolis les deux lagunes amères faisaient un seul et même léman d'eau douce. Si les Steppes redevenaient une région pluvieuse, le Zahrez Occidental, rempli par les torrents du Sénalba, se verserait aisément dans le Zahrez Oriental, plus bas de niveau — 840 mètres au lieu de 857.

De dissemblance entre les Zahrez, point : sauf que le Zahrez d'Orient, à peu près aussi long que l'autre, a plus de largeur, généralement 12 à 14 kilomètres, et qu'en conséquence il étend sur une cinquantaine de milliers d'hectares sa couche

1. Treize chaînons dans l'Amour proprement dit, sans ses annexes, du Chéliff au Sahara d'Aïn-Madhi.
2. Zahrez Gharbi.
3. L'épaisseur du sel, en été, au milieu du lac, est de 70 centimètres.

1. La moyenne de l'été, 27°,6, y quadruple presque la moyenne de l'hiver, 7°,2; la neige y couvre souvent profondément le sol, la bise y siffle impitoyablement, comme un mistral.
2. 176 millimètres par an (?).
3. Zahrez Chergui.

de sel estival, qu'on calcule à 330 millions de mètres cubes. En tout le reste ils sont pareils : monts de craie au nord comme au sud, ceux du sud étant plus hauts, plus épais, plus boisés que ceux du nord, avec plus de sources, avec plus de torrents.

Les Zahrez ne servent à rien, pas même à charger quelques chameaux, chevaux et mulets du sel dont ils sont prodigues. Mais la contrée d'alentour est Tell presque autant que Steppe, du moins dans les années dont les orages se résolvent en pluie sur le sol, et non pas seulement en bouffées d'air énervant, en rafales chaudes, en sables et poudres volantes, en éclairs stériles entre des nues qui avortent. De ce demi-Tell on ferait presque un Tell entier si l'on réduisait par des levées la surface que l'un et l'autre Zahrez n'ont pas la force d'effacer dans toute son ampleur sous des ondes vivantes : on diminuerait ainsi l'aire d'évaporation et l'on concentrerait l'eau pour les besoins de la saison sans averses. Il y aurait ensuite à boiser les 40 000 hectares de dunes qui rejoignent presque (avec quelques lacunes) la rive droite du Chéliff des Steppes au rivage du lac Hodna par delà Bou-Sâda; enfin il faudrait barrer les torrents de la montagne et forer des puits artésiens — toutes choses, les unes faciles, les autres possibles.

Les djébels du nord des Zahrez dont aucune caverne dans la craie ne suscite, au sud, une rivière pour l'avivement des lagunes, sont également des « pères de la sécheresse » à leur versant septentrional. Nul oued issu de leurs flancs n'arrose autrement que par une trombe fortuite le triste plateau que traverse la grand'route, que traversera bientôt le chemin de fer d'Alger à Laghouat entre le caravansérail de Bou-Rezoul, voisin des monts de Boghar, et le caravansérail de Guelt-es-Stel, au pied des Sept Têtes[1], chaîne en dents de scie qui prolonge exactement l'Oukaït vers l'est-nord-est. A ce plateau de 700, de 800, de 900 mètres d'altitude, les Arabes donnent le nom de Désert de Monseigneur Jésus[2].

III. Le Hodna, l'Oued-el-Ksab; la Métidja du Sud. — Si du Chott Occidental au Chott Oriental le plateau s'incline, il descend bien plus encore du Zahrez Oriental au Hodna, que seulement 60 kilomètres ou un peu plus séparent.

1. Seba Rous.
2. Désert de Sidi-Aïssa.

Et si le climat de la Lande se mouillait assez pour que tous ses oueds fussent à pleins bords en toute saison, autant qu'ils coulèrent dans un autre âge de la terre, ou peut-être un autre âge de l'homme, les lagunes des Zahrez, communiquant entre elles, verseraient leur excès dans le Hodna; celui-ci, gonflant en lac alpestre, monterait jusqu'au col qui mène de son bassin dans la plaine des Zibans; un grand fleuve passerait devant Biskara, et les lagunes de la dépression franco-tunisienne cesseraient d'être des marais misérables. Mais justement la nature semble plutôt travailler âprement à sécher à jamais l'Atlas qu'à l'envelopper de pluie bienfaisante, et nous ne verrons jamais ces merveilles, ni nous, ni nos prochains descendants après nous.

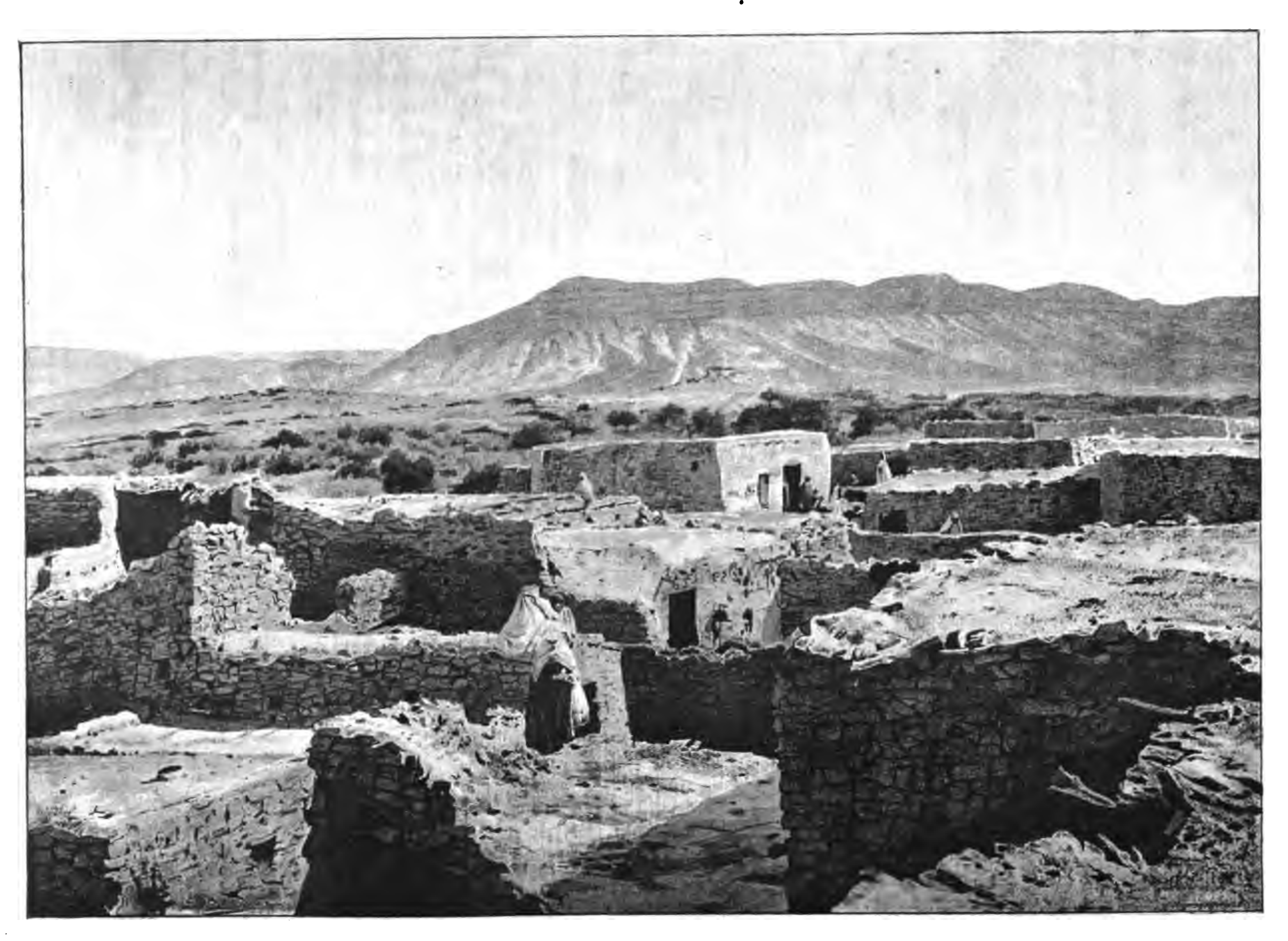
Lac du Hodna ou de la Hodna; ou lac de Msila, d'après une ville délabrée sise à cinq ou six lieues de sa rive septentrionale; ou lac Heureux, lac du Bonheur[1], on ne sait pourquoi. Rome l'avait plus sensément nommé les Salines — Salinæ tubonenses, Salines tuboniennes, d'après une ville à eux, notre Tobna, qui est à la même distance que Msila, cinq ou six lieues, de la pointe orientale du Chott. Le Hodna ne peut être doux à boire quand tant de montagnes, et si hautes, l'isolent de la source éternelle des pluies.

Bien qu'à 130 kilomètres tout au plus de la mer la moins éloignée, qui déferle sur la plage du golfe de Bougie, trois forts djébels lui cachent la Méditerranée :

Il y a d'abord les Monts Hodnéens, chaîne çà et là sylvestre encore, dont les maîtres pics dépassent 1500, 1600, 1800 mètres[2] et portent en hiver des tiares de neige.

Puis, derrière les Monts Hodnéens, s'étend la plaine de la Medjana, magnifiquement féconde si l'eau du ciel y ruisselait souvent, mais son dôme d'azur et d'éblouissant soleil est criminellement avare et les moissons y sèchent souvent[3], faute d'eau sur un plateau de climat tellement continental qu'on peut y voir le mois de mai geler ou brûler les épis suivant la nature froide ou chaude de l'année, et que mainte fois le voyageur parti d'une France printanière trouve ici la neige, non seulement sur le mont, mais aussi de mont à mont sur toute la plaine.

1. Chott-es-Saïda.
2. Néchar, 1858 mètres ; Maadhid, 1840.
3. Souvent aussi les sauterelles les dévorent. Ce pays est malheureux, et restera tel jusqu'à la reforestation de l'Algérie, Tell et Steppe.



Dans les Ksours (voy. p. 210). — Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.

Ensuite, derrière le plateau de Bordj-bou-Arréridj se lève un grand djébel berbère, celui des Bibans, avec ses roches de 1500 et même 1700 mètres[1].

Enfin, derrière la chaîne des « Portes », le très haut et très puissant Babor, autre djébel kabyle très voisin de 2000 mètres.

Donc le cirque de sierras déchiquetées dont le Hodna tirerait son nom[2] est un cirque de lumière, de chaleur, de sécheresse et d'embrasement, soit un Sahara, mais seulement lorsque le printemps est anhydre. Si la saison délicieuse dispense la pluie lorsque les graines, puis les tiges la demandent, et qu'elle en dispense assez, et que le siroco s'abstienne de souffler, alors l'orge, le blé, viennent à miracle, à 100, 150, 200, 400 pour 1, et la « Métidja du Sud », avec ses vagues d'épis, ferait honte à la Métidja du Nord.

Mais la plaine du lac Heureux blondit trop rarement en moissons opimes; elle attend, pour devenir un Sénégal[3], une Égypte, les canaux tirés des oueds de la montagne. On prétend que les Romains, et, après les Romains, les Berbères, avaient soumis à l'irrigation plus de 100 000 hectares dans le Hodna; de nombreux restes en témoignent, barrages, maçonneries, châteaux d'eau diviseurs, traces de canaux et de rigoles.

Or il y a de nombreux oueds capables d'un barrage en un étranglement, dans le vaste bassin du Hodna, qui puise à la fois des eaux de source ou des eaux de pluie ou de neige au Titéri, au Dira d'Aumale et au pic des Cèdres de Batna, aux monts des Bibans et à ceux des Ouled-Naïl, aux djébels de craie jetés sur la plaine d'entre Zahrez et Chéliff et aux chauves rochers d'où l'on voit Biskara. Ce Hodna, cette Brassée est un très vaste territoire, supérieur à tout autre bassin de l'Algérie non saharienne, le Chéliff mis à part.

De l'ouest à l'est le bassin du Hodna est long de 250 kilomètres; sa largeur, du nord au sud, varie entre 50 et 100, ou entre 100 à 150 et à 160 : soit une aire de 1 800 000 à 2 millions d'hectares, le lac lui-même, en son bas-fond de 430 mètres d'altitude, ayant en dimensions 70 kilomètres de l'orient à l'occident, 5 à 10, et 15 à 18 du nord au midi, avec une surface de 70 000 à 75 000 hectares en sa plus grande extension possible, de 27 650 seulement en hiver ordinaire. En été l'eau se réduit à de faibles marais, et le sel aveuglant y brille en immense tapis. Bien plus grand jadis, il a dans son voisinage, à son sud-est, au delà d'une étroite langue de terre, un chott de 8500 hectares isolé de lui par la dessiccation de l'Atlantide.

De tous les oueds qui s'avancent vers lui par flots inconstants, quelquefois en vastes rivières, le plus abondant c'est le Ksab ou Ksob, de son nom complet Oued-el-Ksab ou Rivière aux Roseaux, né d'une forte source, à Ras-el-Oued. Coulant au versant septentrional de la montagne hodnéenne, sur le plateau de la Medjana où ses fontaines et les fontaines de ses affluents vivifient des villages français, il semble d'abord promis au fleuve de Bougie; mais, laissant à 8 kilomètres au nord Bordj-bou-Arréridj sur une colline de 915 mètres d'altitude, il tourne au midi, et perce en défilés la montagne, entre des rocs noirs qui relèvent du calcaire. Au Roc-Bâton[1] une digue de 25 mètres de haut arrêtera quelque jour 20 millions de mètres cubes d'eau qu'aisément fournira le bassin d'amont, grand de 150 000 hectares; mais, pour l'instant, ses crues, laissées à leur fougue, ne font que nuire. Affranchi des prisons du djébel, le « Torrent des Roseaux » baigne de ses canaux les jardins de l'embrouillis de masures qui s'appelle Msila : masures terreuses, par la singulière paresse des Msiliens, car la pierre ne manque point, et ne peut manquer dans ce cercle de hautes montagnes; il y en a de blanche, il y en a de noire, de rouge, de rose, de grise, mais il faudrait l'extraire, la tailler, la transporter; les galets ne font pas défaut non plus, tel oued en roule assez pour bâtir des Ninives. Les Hodnéens et les Sahariens préfèrent sécher de l'argile au cuisant soleil, et des « toub » ou briques ainsi obtenues ils se font des maisons, disons de nouveau des masures, des casbas, des mosquées, des minarets dont beaucoup défient audacieusement l'équilibre : à Msila dix ou douze de ces « tours de la prière » y sont aussi penchées que la tour de Pise et la tour de Saragosse.

Des monts Batnéens arrive au chott du Hodna un oued aux noms changeants qui passe près de Ngaous ou Mgaous, dont les jardins murmurent, tant il gazouille d'eau dans leurs seguias, sous une forêt d'arbres fruitiers; cet oued reçoit une belle source, Aïn-Sifian[2], en amont du bourg de Barika.

1. Magris de Sétif, 1722 mètres.
2. Hodna, ou plutôt Hodhna, pour Hidhna : la brassée, ce qui est embrassé, ce qui est contenu (entre monts).
3. Par son climat, ses plantes, le bassin du Hodna ressemble, dit-on, singulièrement au Sénégal.

1. Kef-Matrak.
2. 125 à 150 litres, sortis de la craie blanche.

Des monts d'Aumale et du Titéri vient l'Oued-Chellal, long de 150 kilomètres.

Des monts de Djelfa descend l'oued de Bou-Sâada, « heureux [1] » comme son lac, et qui baigne, à 578 mètres au-dessus des mers, la ville « fortunée », Bou-Sâada, riche de 8000 palmiers.

Des monts des Ouled-Naïl et du Bou-Kahil descend l'Oued-Chaïr, dont le nom, répondant à Rivière de l'Orge, indique assez que ce pays saharien connaît les cultures telliennes; l'une des expansions de vallée où serpentent ses eaux rares, qui toutefois ne manquent jamais entièrement, la plaine d'El-Mehaguen, est, spécialement, l'une de ces « Métidjas du Midi » que les Arabes aiment à comparer, non sans illusions, à la Métidja d'Alger la sultane.

Sur tous ces oueds hodnéens, des ruines, plus exactement des décombres, sont un faible souvenir de Rome dominante ou colonisatrice : débris de postes, de fermes ou d'établissements quelconques au long de l'Oued-Chaïr, comme au long du Bou-Sâda et de l'Oued-Chellal.

1. Bou-Sâada veut dire l'Heureuse ; et Oued-Bou-Sâada, la Rivière du Bonheur, la Rivière Heureuse.

On peut nommer, parmi ces vestiges :

Les ruinesde Tatilti, à Bled-Tarmount, près des fontaines d'un tributaire de l'Oued-Chellal ;

Les restes qui sont peut-être ceux d'Aræ ou Ad Aras ;

Les « linéaments » de Zabi la Justinienne, laquelle de son site aujourd'hui nommé Bechilga, fut transportée presque entière, pierre par pierre, à une lieue de là, à Msila, qui en est construite ;

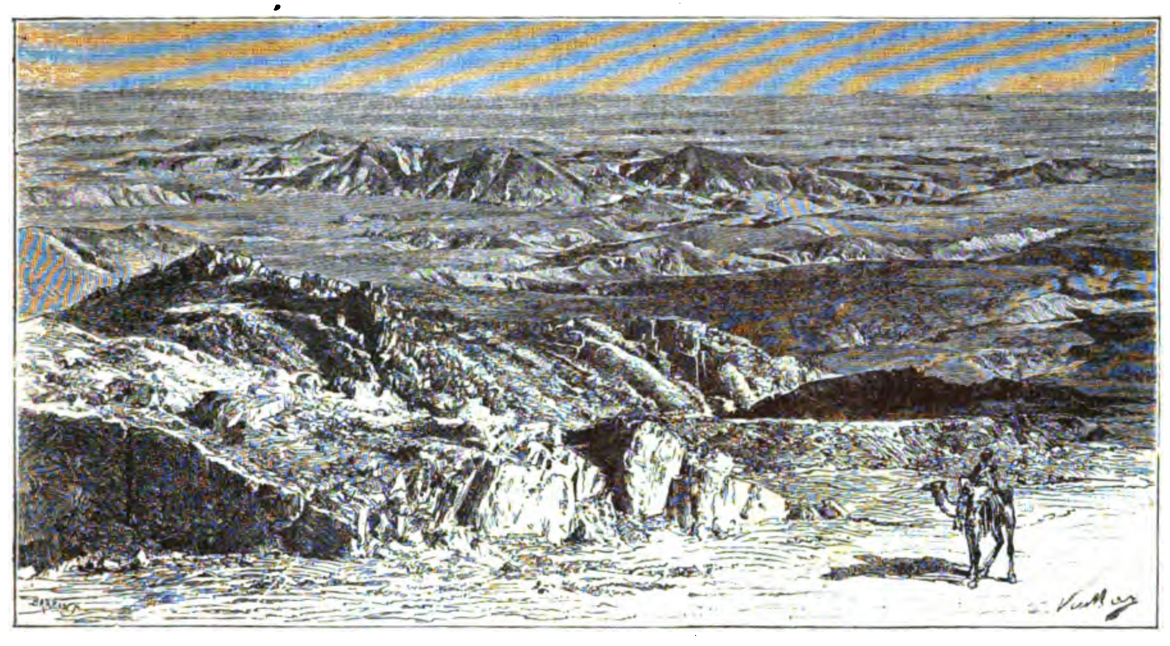
Macri [1], riveraine d'un torrent constant qui fuit des ravins méridionaux du Bou-Thaleb, à travers une « Arcadie » charmante ;

Ad Oculum Marini, qui pourrait bien être Ngaous ;

Tubuna ou Tubunensium, devenue Tobna ; etc., etc., etc.

Il n'est pas bien démontré que Rome ait eu jamais une très forte prise sur cet outre-mont de Sitifi (Sétif) et de Medianum (Bord-Medjana [2]), mais ces vestiges prouvent au moins qu'elle occupa le pays, qu'elle le trouva bon et beau, et qu'elle essaya de l'arroser, de le planter et cultiver.

1. Le lieu se nomme aujourd'hui Sidi-Abd-Allah-bou-Daoua.
2. A 12 kilomètres nord-ouest de Bordj-bou-Arréridj.



Le Sahara : vue prise du col de Sfa, au nord-ouest de Biskara (voy. p. 218). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Neurdein.

CHAPITRE VII

LE SAHARA

I. **L'impluviosité.** — Par delà les montagnes qui bordent au midi le haut plateau des Steppes, s'étend le Sahara, large de 2000 kilomètres, entre l'Atlas et le pays des Noirs. Arrêtée par les djébels du Nord, la pluie n'y vient pas non plus de l'Ouest, quelque immensité de mer que l'Atlantique agite sur son rivage, entre les derniers caps marocains et les dunes du fleuve Sénégal : de ce côté les vents du Gouffre sont stériles.

Les baleines de l'Est, soufflées par l'aride plateau de l'Asie, l'Arabie et le Sahara lui-même, ne sont pas moins sèches.

Enfin le vent du Sud, le terrible guébli, père des tourbillons de sable, est un vent continental également infécond.

Aussi pleut-il extrêmement peu dans le Sahara : sur Biskara, plus humide pourtant que la plupart des lieux du Désert, l'an 1880 n'a versé que 83 millimètres et demi d'eau « zénithale ».

Voilà pourquoi le Sahara français, bien que compris entre le 35ᵉ et le 30ᵉ degré, à 10 degrés au plus de la zone fraîche, est une des fournaises, ou, comme disent les Espagnols, une des poêles de l'univers. Si la moyenne y dépasse peu 21, 22, 23 degrés, c'est qu'il y a des nuits froides, et même au-dessous de zéro ; les journées, elles sont terribles : on a vu 56 degrés à l'ombre (?!) à Tougourt ; et cela dans une oasis où le mercure peut descendre à — 8 degrés. L'excès de la chaleur, l'intensité de la réverbération, le vol du sable, amènent avec eux leur cortège habituel de maux : avant tout, les maladies d'yeux ; mais en somme le climat, vu sa sécheresse, est très salubre, excepté dans les oasis où le flot d'eau qui pourrait baigner des palmiers dort en marais par la paresse des jardiniers du Désert.

Pareil au Steppe, le Sahara vaut mieux que son premier aspect.

Avec deux gouttes d'onde on y fait fleurir des paradis sur le sable ou la pierre qui cache le noir scorpion — paradis surtout par l'enfer qui les environne. Or les sources de 50, de 100, de 200 litres et plus par seconde, faites de pluies qu'engouffrent le calcaire et la craie de l'Atlas, sont fort nombreuses, du moins dans le Sahara de Constantine, à l'ouest et à l'est de Biskara : l'aïn d'où sort la rivière de Mélilli, dans le Zab Occidental, donne bien 800 litres par seconde[1], et l'on estime à 164 mètres cubes par minute ou 2733 litres par seconde le flot que versent ensemble les fontaines des Ziban, c'est-à-dire des divers Zab.

Ce n'est pas tout encore.

Des puits artésiens diligemment forés par la France ont fait jaillir de petites rivières : grâce à eux, des jardins flétris reverdissent, des oasis mortes renaissent au bord des ruisseaux enfantés par la sonde, des oasis nouvelles s'enorgueillissent de leurs jeunes tiges, et chaque année un peu du Grand Désert entre sous l'ombre légère des palmes.

II. **Foum-es-Sahara.** — Un homme qui part de Paris le jeudi peut, le dimanche, voir les dattiers de Biskara, ville du Grand Désert. Débarquant à Philippeville, cet homme monte à l'orgueilleuse Cirta, par un convoi lent, car les pentes sont dures, puis, par des pentes moindres à Batna, sur de tristes plateaux qui ne sont point beaux, qui ne le seront jamais : leurs oueds sont taris, leurs lacs sont salés, leurs monts sont chauves ; mais, dès avant Batna, l'Aurès monte dans le ciel, la nature grandit.

Quand on a laissé derrière soi cette ville, on atteint un col de 1100 mètres par où soufflent les vents du midi qui fatiguent la campagne batnéenne; puis le train court en grondant vers ce grand, ce vrai Sud dont les enfants méprisent souverainement ce qu'ils nomment la brumeuse Alger ou la nuageuse Oran ou la pluvieuse Tunis. Il court en corniche, en tunnels, sur précipices, dans les gorges d'un oued sauvage, qui est aurasien par son cours supérieur, saharien par son lit inférieur; il descend avec lui jusqu'à l'antique Talon d'Hercule (Calceus Herculis), qui est l'illustre El-Kantara, propriétaire de 20000 palmiers : roches ardentes du Mont Gaous et du Mont Essor, eaux vives, ciel magique, éventail des palmes, voix d'un torrent, cette oasis a la beauté parfaite. Là, près d'un pont romain d'une arche dominant de 45 pieds les galets de l'oued, la gorge s'élargit.

C'est le Foum-es-Sahara[1], où le mortel le plus vulgaire est pris à la gorge par la splendeur du Désert, grand comme l'Océan. Il y a dans l'Atlas, sous divers noms, d'autres écartements magnifiques dont les roches sont comme les caps d'Homère : l'homme assis sur leur crête y voit autant de ciel qu'en peuvent sauter les chevaux bruyants des Dieux, mais ce ciel est souvent rouge ou fauve, avec des typhons de sable, non pareil à l'azur bleu qui dort sur la mer « vineuse ». On traverse ensuite « El-Outaïa », sise à 266 mètres au-dessus des mers, près de ruines qui furent (ou ne furent point) Mesar Filia, puis on monte au col de Sfa, d'où l'on voit plus amplement que d'El-Kantara le Désert où l'on va descendre.

III. **Biskara ou Biskra, les Ziban, Zaatcha.** — Quand l'air s'ébranle à Biskara, la vieille oasis, la jeune ville d'hiver, 150000 palmiers frémissent, et 5000 oliviers, dont les plus antiques ont, dit-on, livré leur feuille au vent dès le temps des Romains.

C'est que l'eau ne manque pas, la terre non plus, et tel de ces dattiers, tel de ces oliviers a sous lui jusqu'à 78 mètres d'alluvions.

Si le torrent, qui est un fils de l'Aurès batnéen, si l'Oued-Biskara roulait tout l'an l'énorme flot que certains orages poussent dans son lit (et hors de son lit, lorsqu'il s'épanche à 1200 mètres de largeur au delà des tamarins de sa rive), il supprimerait au loin la solitude, et la svelte colonnade de la forêt des palmiers dresserait des millions de colonnes. Mais, en temps ordinaire, l'oued s'arrête en amont de l'oasis, et alors l'arbre à palmes qui doit plonger « son pied dans l'eau, sa tête dans la flamme », est arrosé par l'eau tiède (30°) d'un gouffre, onde bleue et profonde qui jaillit au milieu des roseaux, dans le lit même de l'oued : de cet abîme il sort 150 à 180 litres par seconde, fournis probablement par le djébel Bou-Ghezala, massif de craie des environs.

Par la voie de fer, du port de Philippeville à la ville française de Biskara qu'avoisinent les sept villages du Biskara berbéro-nègre, il y a près de 325 kilomètres; 200 seulement ou un tout petit peu plus jusqu'à la courbure de mer la plus proche, qui est la rive du golfe de Bougie. Si forte est la chute des terres au revers méridional de l'Aurès, que la ville de plateau, Batna, qui a son socle à

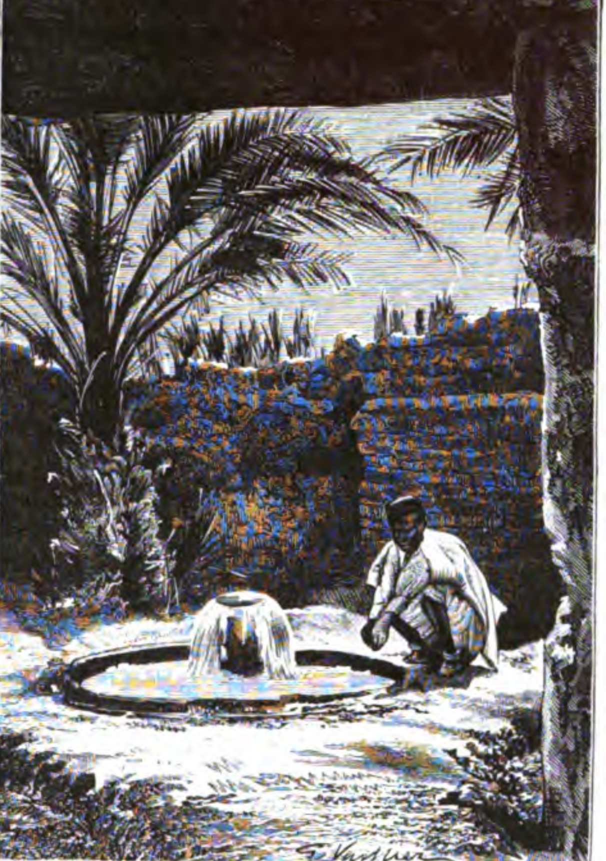
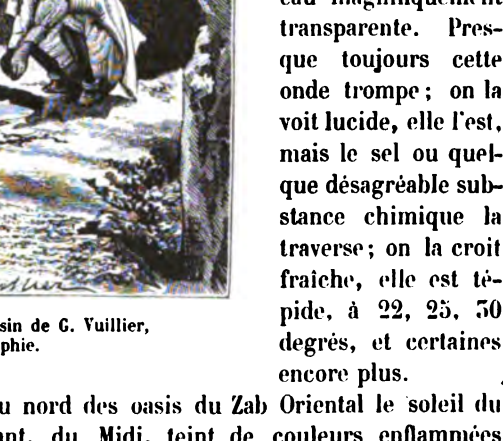
1. On le dit du moins : mettons 500.

1. Mots arabes : la Bouche du Sahara.

1035 mètres d'altitude, dépasse de plus de 900 mètres la ville oasienne, qui n'a que 125 mètres de surrection, non loin de fonds inférieurs même à la mer.

Cette bassesse de son site, la réverbération de l'Aurès aux bastions chauves, les vents du Sud, de l'Est, de l'Ouest, tous de fournaise, l'absence d'haleines marines, font à Biskara son climat très extrême, très chaud, d'une moyenne de 22 à 23 degrés, le maximum étant 46 et le minimum zéro, ou même la gelée qui scelle ruisseaux et séguias.

Mais le Biskri, Berbère plus ou moins adultéré, tient de son origine une vigueur qui brave la cuisson au soleil. Cette oasis a rempli et continuera toujours de remplir Alger, Tunis, Constantine, les ports, les villes du Tell, d'une petite nation de bateliers, de porteurs d'eau, de portefaix, d'hommes de peine. A vrai dire, ils ne viennent pas tous de Biskara; ils sortent aussi des oasis voisines, des masures de mille et un jardins de palmiers, du sein de familles où foisonnent les lépreux, les borgnes, les aveugles, les chassieux. Beaucoup d'entre eux reviennent au ksar natal, riches de ce qu'ils ont appris, et le plus précieux de leur science c'est d'entendre et de parler le français.

Puits artésien d'El-Mraïer. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Serait-il vrai qu'une peste ou toute autre épidémie ait ouvert en 1665 la fosse à 71 000 des Biskris de Biskara? Non sans doute, mais Biskara semble avoir été plus grande qu'aujourd'hui. Elle existait dès avant que dominât ici Rome, car l'un de ses deux noms latins, Ouesker, n'a nullement la physionomie latine, mais bien celle d'un terme libyen que les Romains adoptèrent; l'autre nom, Ad Piscinam, latin celui-là, venait de la piscine, des thermes où arrivait par un aqueduc l'eau prise à une lieue de distance, à la fontaine soufrée, plus que tiède (46°), que les indigènes appellent le Bain des Saints Hommes[1] et que les Français appellent la Font Chaude.

Si elle a dépéri, voici qu'elle renaît.

C'est la « Reine des Ziban ».

On appelle Ziban, pluriel de Zab, les oasis du pied de l'Atlas à l'est et à l'ouest de Biskara. Il y en a trois, le Zab Oriental, le Zab du Sud, le Zab du Nord, faits de pauvres villages en terre séchée au soleil, en toub, chacun dans son oasis, chaque oasis au bord de sa source.

D'habitude, cette fontaine est un abondant surgeon d'une eau magnifiquement transparente. Presque toujours cette onde trompe; on la voit lucide, elle l'est, mais le sel ou quelque désagréable substance chimique la traverse; on la croit fraîche, elle est tépide, à 22, 25, 30 degrés, et certaines encore plus.

Au nord des oasis du Zab Oriental le soleil du Levant, du Midi, teint de couleurs enflammées les craies de l'Aurasie, jusqu'à la rutilance de la braise, et c'est pourquoi ce chaînon de l'Aurès se nomme la Joue Rouge[2]: Joue Blanche aussi jusqu'à la candeur éblouissante, l'hiver, par le chaste argent de la neige. Comme nulle part le présent Atlas français n'est aussi haut (et nulle part la plaine aussi basse), les frimas ne manquent jamais

1. Hammam-es-Salahin.
2. Ahmar-Khaddou, mot à mot Rouge Joue.

à leurs suprêmes créneaux vers la fin de l'année et à son renouvellement. Les rivières le prouvent, quand mars, avril lancent contre le djébel une tiède tempête, mouillée ou non; alors l'Oued-el-Abiod[1] et l'Oued-el-Arab[2] entrent dans le Désert en triomphateurs, comme des Rhônes de montagne : le premier au sortir des étroits grandioses de Bénian, de Mchounech; le second à la grande coupure, au « khanga » de Sidi-Nadji, qui est une « Bouche du Sahara ». Puis mai, juin, juillet, août étincellent, et les oueds s'en vont tarissant; mais toute l'eau de la neige, de la pluie, des tornades, n'a pas fui par la crue des torrents, il en est entré par filets sans nombre sous la pierre crayeuse.

Aussi les fonts sont nombreuses qui jaillissent dans les gorges des oueds et, au bas de l'Aurès, à la lisière même du Désert, au point que le Tell n'a guère de régions où l'on voie bouillonner tant de fontaines éternelles, sources qui se dispersent en canaux à l'ombre des palmiers, dans des jardins presque palustres par le trop d'entre-croisement des ruisseaux. Les poètes de ce coin du Sahara pourraient dire, comme Ovide, qu'ils sont nés dans une campagne aqueuse[3].



Oasis de Biskara : moulins sous les palmiers. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Au nord, la très fière montagne de la Joue Rouge; au midi, l'étang du Melrir avec les sous-étangs ses confrères, inférieurs ainsi que lui au niveau de la mer : tel est le Zab Oriental, qui a pour célèbre oasis Sidi-Okba.

1. Rivière Blanche : ce que les Espagnols ont corrompu du Guadalaviar.
2. Rivière des Arabes.
3. « Hæc ego composui, Pelignis natus aquosis. »

Sidi-Okba, Monseigneur Okba, conserve en son nom la mémoire du premier conquérant musulman du Maghreb. Okba, fils de Nafé, dort ici dans un tombeau de la mosquée, depuis les douze cents ans et plus qu'il fut tué dans ces parages par les chrétiens, tant Grecs et Latins que Berbères. On lit tout près de sa châsse vénérée, sur une des colonnes de l'église :

Hada kobor Okba ben Nafé. Rahmah Allah!

Autrement dit :

C'est la tombe d'Okba, fils de Nafé. Dieu lui fasse merci!

C'est l'inscription mahométane la plus vieille de toute l'Ile de l'Occident. Mais ces lettres arabes sont de cinq, de six siècles plus jeunes que maintes lignes latines de la contrée : Rome avait ici des avant-postes, Thabudeos[1], Ad Badias[2], Ad Majores[3], et d'autres encore.

Sidi-Okba possède une Faculté de droit musulman; Tolga de même, qui domine dans le Zab Occidental — on devrait désigner de la sorte l'ensemble du Zab Septentrional et du Zab Méridional, lesquels, très voisins l'un de l'autre, et sans mont de séparation, sont à peu près un seul et même égrènement d'oasis, sur deux rangées parallèles.

Dans le Zab Occidental le djébel de fond n'a pas l'élévation de la Joue Rouge; pourtant les aïoun tièdes, surgeons de la craie, qui s'y échappent du roc ou du sable, sont encore plus abondants qu'au

1. Aujourd'hui Téhouda.
2. Aujourd'hui Badès.
3. Aujourd'hui Besseriani.



Biskara : mosquée de Sidi Mohammed. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

levant de Biskara. Ainsi Mélilli et Ourlal, deux bourgades presque riveraines de l'Oued-Djédi, se partagent un ruisseau, l'on peut presque dire une rivière thermale[1] qui, point inclinée, mal tenue, malpropre, envoie des fiévreux en foule à la makabra[2]; Oumach dispose également d'une rivièrette[3] issue de huit fontaines, dont six pérennes et deux intermittentes, six d'épanchement calme et deux qui fuient en cascatelles; l'une d'elles monte indolemment d'un abîme profond de 40 mètres.

Tolga vante ses quinze mosquées, qui n'en valent pas une, et mille étudiants en droit fréquentent sa zaouïa.

Non loin d'elle, deux oasis eurent leurs heures tragiques : Zaatcha et El-Amri.

Zaatcha rappelle un siège mémorable (1849), cinquante-deux jours de tranchée ouverte et un assaut où il coula plus de sang français que n'en boivent d'habitude les combats africains.

El-Amri est le lieu de la dernière révolte qu'il nous ait fallu dompter en Sahara, dans l'année 1875. Bien moins « mortelle » que celle de Zaatcha, la lutte fut surtout à distance : on cerna l'oasis, et des batteries la foudroyèrent.

Conquérir une oasis est une dure entreprise. Les murs du ksar, ceux des maisons sont en pisé; le canon n'y fait que son trou, il ne les renverse point à grands pans ainsi qu'il fait des maçonneries. L'enceinte du bourg forcée, chaque jardinet, qu'entoure sa levée de terre, est une autre enceinte; dans le jardinet, forêt clairsemée, la mort guette l'assaillant derrière le palmier, le figuier aux larges feuilles, l'olivier, l'oranger; il faut franchir des canaux, des rigoles, des fossés, des mares. Pas de rues dans le désordre des demeures éventrées; tout est cul-de-sac, embûche, traquenard, coupe-gorge; et il advient que le siroco souffle son sable en aveuglement dans des yeux brûlés par la poudre sous la fumée du combat.

IV. De Biskara jusqu'au pays des Palmes. — Partir de Biskara pour Sidi-Okba, c'est prendre le chemin de la Méditerranée gabésienne, sur la plage de la Syrte tempêtueuse — distance de quatre degrés de latitude, soit d'environ 400 kilomètres en cette zone déjà bien plus voisine de l'Équateur que du Pôle.

A la Joue Rouge, et moins fiers qu'elle, succèdent d'autres élancements d'Aurès : le Chéchar immensément raviné, le Djébel Sidi-Abid, le Djébel Ong et autres monts des Némencha; à l'Oued-el-Arab succèdent des torrents d'égale indiscipline, qui rugissent dans l'Aurès ou tout au moins y gazouillent, puis sont muets, quelquefois dès avant l'entrée dans la plaine de flamme; aux « Foum-es-Sahara » de Mchounech, de Sidi-Nadji, succèdent les brèches de l'Oued-Bidjer, de l'Oued-bou-Dokhan, le Foum-Hallaïl, le Foum-el-Méchéra, ces deux derniers en arrière de Ferkan et de Négrin. Peu à peu l'Aurès descend des altitudes de 2000 mètres à celles de 1800, de 1500, de 1200; et lorsqu'on arrive chez le prétendu bey de Tunis on n'a plus, au septentrion, que des montagnes en lambeaux, âpre, sec, ardent pays qui n'est ni le Steppe, ni le Désert, mais tous les deux : de même que, plus au nord en Tunisie, d'autres monts usés, restes des massifs antiques, se dispersent sur des plaines qui ne sont ni tout à fait Steppe, ni tout à fait Tell, mais qui sont l'un et l'autre.

Au midi, nul changement. C'est toujours, sous différents noms, le même chott, la même fondrière, ici plus haute, là plus basse que le niveau de la Syrte, avec 31 mètres au plus creux, justement dans la lagune la plus éloignée de la mer, et par cela même la plus proche de Biskara : lagune qui est le Melrir.

Des borma, ou fondrières[1], des bas-fonds d'argile, d'arène, de gypse, de sel flamboyant, telle est la dépression « franco-tunisienne », qui commence avec le Melrir.

Ces fondrières, ce sable, cette glaise, ce plâtre, il se peut que la crue des oueds en cache au loin les sillons, les ornières, et qu'elle dissolve beaucoup de ce sel. Mais ce qu'y voit presque incessamment le jour venant après le jour, et l'année après l'année, c'est l'étendue blanche, la neige et le scintillement des cristaux; et l'incandescence du ciel, visible aux vibrations de l'air : ainsi sur la fournaise monte et flotte une ardeur.

Le Melrir n'est pas une lagune concentrée, mais un éparpillement de salins, de bourbiers, de cassards[2], ainsi que le dit maint patois d'oïl en un français plus vrai que le français des livres.

V. Le Blad-el-Djérid ou Pays des Palmes. — A l'est dudit Melrir, le Chott-el-Gharsa, égale-

1. 500 litres par seconde.
2. Cimetière.
3. 217 litres par seconde.

1. Littéralement : oules ou marmites.
2. Un cassard, ou une cassotte, est une petite flaque d'eau dans une ornière, un creux, une empreinte de pied de bœuf ou de cheval.

ment « infime », descend à 21 mètres au-dessous du niveau de la Syrte. Un dos de pierre et aussi de sable, avec oasis « incomparables », le fameux Djérid, l'empêche de confondre sa saline avec celle du Chott-el-Faraoun.

Djérid, ce n'est pas le nom entier, mais seulement le second terme de l'expression Blad-el-Djérid, ou Pays des Palmes, titre qu'aucun des « Jardins du Désert » ne mérite plus, ni peut-être autant. Là sont les oasis sans rivales, domaine de 20 000 à 25 000 hommes[1], Nefta, Tozer, El-Ouidan, avec leurs rivières tièdes dont les aïoun sont une onde immortellement surgissante, que déjà les Romains guidaient vers le pied des palmiers. 700 000 dattiers, un tiers à Tozer, un quart, sinon un autre tiers à Nefta, s'abreuvent à ce ruissellement, qui souvent fume, quand l'eau du canal d'arrosage est plus chaude que l'air du Sahara. El-Ouidan se sert à 45 sources; Tozer en possédait 155, dont quelques-unes se sont éteintes, bien moins par la faute de la nature que par l'indolence des hommes.

Tandis que le Sahara méridional, cessant d'être Sahara, devient, dit-on, lentement Soudan par le progrès des pluies tropicales vers le nord, le Sahara septentrional devient, lentement aussi, de plus en plus Sahara.

La cause en est à la diminution des pluies, pénurie dont le Numide, le Gétule et le Garamante furent sans doute les premiers auteurs, par la coupe, l'arrachement, l'incendie des forêts; puis ce furent les Arabes, peuple qui a la fonction d'étendre le pastorat par la ruine des sylves, et, à force de détruire les arbres, de détruire aussi la pâture à mesure que l'ondée se fait rare, la source plus humble et de plus bas niveau.

Il est donc naturel que des fontaines du Djérid diminuent, et que d'autres sèchent tout à fait, par suite de la croissante sérénité des cieux.

Mais surtout la plupart des « sorgues » et « sorguettes » djéridiennes tarissent, au pied de leurs talus de sable, parce que l'oasien ne maintient pas ces talus, et que les versants s'écroulent, qu'ils bouchent l'œil de la fontaine; alors le dattier languit, il meurt.

Et l'oasis diminue, ou disparaît : si l'aïn aveuglé jaillissait à la lisière du bois des palmes, la palmeraie se rétrécit; s'il jaillissait dans l'intérieur, tout sèche autour de la source abolie, les dattiers, les orangers, les figuiers, les feuilles et les fruits, les orges et les grains; le sol pierreux redevient pierre aride, le sol de sable se désagrège au vent et le jardin n'est plus qu'un passage de dunes. Ainsi, pour avoir laissé des grains d'arène tomber dans le cristal de la fontaine, l'oasien perd son oasis; comme les Sahariens perdent leur Sahara parce qu'ils ne le plantent pas des arbres qu'il comporte et que les grès des hamadas, s'effritant aux vents, se transforment en dune roulante.

D'où vient la veine d'eau qui s'épanouit dans le Djérid par trois cents fontaines? Elle arrive souterrainement des horizons du Nord, du Steppe mêlé de monts, de tout le pays au sud de Tébessa. A lui seul, le Djérid, qui est fort petit, ne pourrait émettre que de très modestes fontanelles, une goutte par-ci, une goutte par-là, de quoi mouiller quelques carreaux de jardin.

Entre autres torrents, cette veine reporte au jour l'oued qui commence près de Fériana, la Thelepte des Romains[1], descend à Gafsa, devient la rivière aux Tamarins[2], puis déroule son sillon sec vers le Chott-el-Gharsa. Gafsa, la Kapaz des Puniques et la Capsa des Latins, est une cité très antique, de celles que les Arabes nomment les mères du monde; à 320 mètres d'altitude, des palmiers et des oliviers l'entourent, buvant à des sources tépides où des serpents noirs, des poissons, des tortues frôlent en nageant les murailles de bassins romains.

Le lac de Pharaon[3], ou lac du Djérid[4], dépasse en ampleur le Melrir et le Gharsa qui réverbèrent à l'ouest, et le Chott-el-Fedjedje qui se prolonge en pointe à l'est jusque dans le voisinage des oasis de Gabès. Non pareil à ce Melrir, à ce Gharsa plus bas que le niveau de l'onde « universelle », il dépasse le miroir des mers; le Fedjedje également. Ayant à son côté « polaire » le Djérid, c'est-à-dire la Palmeraie, et la lande pierreuse de Gafsa, il touche presque, par sa rive « équatoriale », à l'Areg ou Erg, au monstrueux entassement de dunes où monte et dévale un sentier du Désert, cheminement pénible en une sécheresse odieuse, avec quelques trous d'eau dans le sable. On la boit, cette eau, sans elle on mourrait; mais elle est chaude, elle est chimique, elle pue. Ainsi va la caravane, jusqu'à la très saharienne Ghadamès, la Kydamos an-

1. Bien moins que jadis : on prétend que la seule Tozer eut jusqu'à 100 000 âmes dans son oasis de 900 hectares.

1. Les ruines de Thelepte ne sont pas à Feriana même, mais à faible distance, autour d'une grande source.
2. Oued-Tarfaou
3. Chott-el-Faraoun.
4. Chott-el-Djérid.

Les jardins de Gafsa. — Dessin d'Eugène Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

tique, oasis berbère de 423 mètres d'altitude, à l'un des grands carrefours du Désert.

VI. **Le Nefzaoua.** — Un éperon du Djébel-Tébaga s'avance en promontoire entre le Fedjedje au nord et le lac de Pharaon au sud et à l'ouest; il domine des sables, des sebkhas, des sels et les plus que trois cents oasis du Nefzaoua.

Plus que trois cents, même trois cent cinquante, mais la plupart d'entre elles sont des jardinets, des bosquets, non des bois et forêts de palmiers : telle est la source, faible ou puissante, telle est l'oasis, petite ou grande, trempant ses dattiers dans l'eau qui, à l'inverse des aïoun djéridiens, est presque toujours une eau fraîche.

Le Nefzaoua confronte à l'immensité de l'Areg. Il célèbre Kébili comme le ksar principal de ses quarante ksour. 15000 hommes y demeurent[1], arabophones parlant, ainsi que généralement les Sahariens, un arabe plus pur que celui du Tell et du Sahel; mais ils ne sont guère de sang ismaélite : chez eux des Berbères envahisseurs se sont confondus avec des Noirs envahis.

Peuple depuis longtemps hybride, l'élément nègre l'emporte dans telle de ses oasis, ou dans tel bourg en briques de cette oasis, ou dans tel quartier de ce bourg, ou chez telle famille de ce quartier; ailleurs c'est l'élément berbère. Cette gent mélangée, avec nuances et dégradations sans nombre, est commune à presque toutes les oasis sahariennes. Ce n'est pas ici qu'il faut parler de race au sens étroit du mot.

1. Les nomades avoisinants compris.

VII. **La Mer Saharienne ou Mer Intérieure.** — Melrir et Gharsa devaient être, en leurs fonds et tréfonds, et sur leurs terres de pourtour plus « humbles » que l'Océan, le lit de la très fantastique « Mer Intérieure »; le lac de Pharaon et le Fedjedje devaient être le trajet du canal d'amenée des eaux de la Syrte.

On voulait trancher le seuil de Gabès, grès et calcaires de 100 mètres d'élévation, ayant 47 mètres au col le plus bas; puis creuser en Fedjedje et Faraoun un fossé gigantesque; percer ensuite, à l'ouest du Faraoun, des collines de 91 mètres; enfin remplir la cuvette inframarine du Gharsa, du Melrir, avec l'onde salée de la Méditerranée, moins saline encore que celle des lagunes.

Cette immersion, c'était la « Mer Intérieure », ou encore la « Mer Saharienne ».

Ces grands noms ont fait la passagère fortune de cette idée.

Noms bien hyperboliques, car, avec ses 800 000 hectares, la soi-disant « mer » serait au Sahara ce que la sebkha des Oranais est au Tell d'Oran, ce que le lac de Genève est aux Alpes réunies de Suisse et de France, ou le lac Supérieur aux Etats-Unis et à la Puissance du Canada; et par la minceur de sa lame, cette « mer » ressemblerait au lac d'Oran plus qu'au Léman et qu'au Supérieur. Au lieu d'un flot vivant, puissant, bruyant, passionné, salutaire, il était à craindre qu'on ne fît une mare méphitique en lutte perpétuelle avec un climat flamboyant.

Encore si l'évaporation livrant au soleil les plages maremmatiques fouettait de pluies l'Aurès altéré! Mais l'air du Sahara dévore lui-même ses nuages; pareils à la gara du littoral péruvien, ils ne se résolvent point en ondées. Dans le Grand Désert les plantes meurent faute de pluie au bord même de l'Atlantique; et sur la rive méditerranéenne, près des lieux où aurait puisé le canal, il n'y a pas une prairie, pas une rivière, pas une fontaine, pas un arbre.

Avec ce qu'aurait englouti d'or la « mer » proposée, l'on planterait assez de forêts, on barrerait assez d'oueds, on ravirait aux profondeurs du sol assez d'eau jaillissante, on bâtirait assez de citernes, on féconderait assez de palmiers et de cotonniers pour régénérer le Sahara français et conduire de proche en proche les garnisons de Touggourt, d'Ouargla, d'El-Goléa dans un fort baigné du Niger.

Aurait-on même pu remplir cette mer à moins de donner au canal de la prise d'eau les dimensions d'un fleuve? C'est par milliards de mètres cubes annuellement[1] que le ciel eût attiré à lui les eaux répandues sur les 800 000 hectares, et par milliards que le canal eût dû les prendre à la mer pour les porter au lac. Suivant leur confiance ou leur défiance, les calculateurs estimaient à huit ou dix ans, ou à vingt, ou à trente et quarante, le temps nécessaire à l'achèvement de cette Méditerranée incessamment consumée par en haut. Plusieurs avaient proclamé qu'on ne la remplirait jamais; d'autres avaient montré que, puisant jour et nuit, sans arrêt, à l'urne des sels marins, que, perdant toujours et toujours l'eau par évaporation, elle croîtrait indéfiniment en sel, jusqu'à s'en combler

1. A raison de 39 millions de mètres cubes par jour, soit par an plus de 14 milliards : donc, rien que pour contrebalancer l'évaporation, le canal aurait dû conduire 451 mètres cubes par seconde, presque l'étiage du Rhône.

d'outre en outre; d'autres avaient prédit les fièvres qui naîtraient du mélange de l'eau douce des crues, de l'eau salée des mers; enfin, d'autres avaient compté les palmiers que noierait l'immersion de la conque.

L'idée ne méritait pas de vivre.

Fausse et funeste, elle est morte, heureusement pour l'Afrique Française.

VIII. **L'Oued-Souf.** — Au midi du Melrir, qui s'avance en longs tentacules, l'Oued-Souf est une oasis très durement traitée par la mère nature.

Il comprend sept villages et trois villes, dont une, bien plus grande que les deux autres, a pour nom El-Oued.

Ville fort singulière, El-Oued a mille maisons dont un homme en levant la main atteint aisément



Vue des jardins du Souf. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

le fronton : elles ont deux mètres de haut jusqu'à la naissance des coupoles (car, semblables à l'église byzantine de Saint-Front, à Périgueux, elles se renflent à leur cime en koubbas au nombre de trois ou quatre). Peu d'entre elles ont 50 mètres cubes d'air à la disposition du maître, qui n'y peut entrer sans se courber, fût-il des plus petits. Obscures, elles ne reçoivent le jour que par cette porte basse et par le trou d'où la fumée sort.

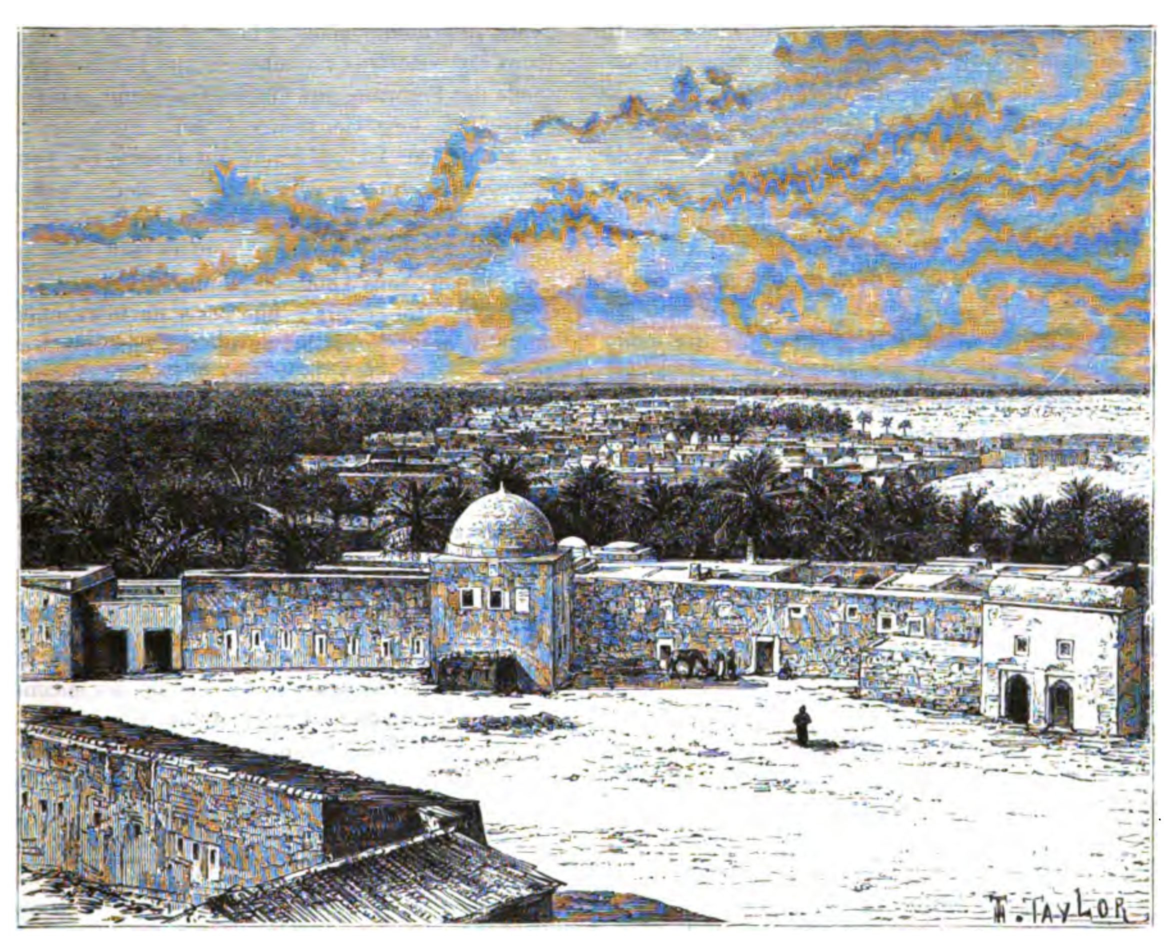
Point d'eau courante dans le Souf; point de fontaines tièdes ainsi qu'en Djérid, de fontaines froides ainsi qu'en Nefzaoua. Ses 180 000 palmiers croissent dans des creux de la dune et, pour ainsi dire, dans des puits du sable; ils vivent de l'humidité que leurs racines vont puiser sous terre, au lent passage des eaux invisibles.

L'un des grands travaux des hommes du Souf est de maintenir vides ces puits, ces entonnoirs dans la dune, d'empêcher le sable des talus de rouler au fond du trou, dont la profondeur, rarement inférieure à 18 ou 20 pieds, va parfois à 30 et 35 ou 40; il faut aussi lutter contre l'éparpil-

lement de la crête sous le souffle des vents, qui auraient bientôt fait de combler le bas-fond en enfouissant les palmiers jusqu'à la cime de leurs palmes; à cela ils pourvoient par des haies de branches[1] et des margelles de pierres non cimentées. C'est un combat de tous les jours.

Des Arabes mêlés de sang berbère et de sang noir, trente mille hommes, divisés en Adouan et en Troud, habitent cet archipel de la mer des Aregs; ils y cultivent la palme, ils paissent leurs moutons à l'entour, souvent très loin, quand la dune a reverdi; beaucoup s'en vont, à la limousine, vers les villes d'Algérie, de Tunisie : non point des Troud, mais des Adouan, ceux-ci autochtones par rapport aux conquérants Troud, venus ici vers la fin du quinzième siècle

Dans cet air chargé de sable fin, très nombreux



Touggourt : vue de la casba et de l'oasis (voy. p. 230). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sont les aveugles, les borgnes, les hommes aux yeux rouges, éraillés.

Faut-il croire ou ne pas croire d'un pareil pays que son vrai nom, son nom d'autrefois, c'est Oued-Izouf, la Rivière Murmurante? « Jadis, content les Souafa, nous avions un grand oued qui coulait du nord au midi; les Roumi, fuyant devant les conquérants arabes, l'ont enfermé sous terre. Eux seuls pourront le ramener au jour. »

L'oued enterré que les chrétiens ressuscitent à cette heure n'est pas celui du Souf.

C'est celui du Rir, à l'ouest du Souf, et parallèlement à lui, droit au méridion de Biskara.

IX. **L'Oued-Rir.** — Au midi du « Paris des Ziban », l'on traverse l'Oued-Djédi, la rivière vers laquelle se dirige l'Oued-Biskara, que reforment, à Tahir-Rashou, des fontaines donnant 600 litres par seconde (?) — on franchit plutôt son lit, car

1. Naturellement, ce sont des branches de palmier.

l'Oued-Djédi, fils du Djébel-Amour, n'arrive que rarement au Melrir.

Au sud de l'Oued-Djédi se suivent, à l'avenue de la route du Soudan, les oasis de l'Oued-Rir, toutes situées dans un bas-fond continuant un long fleuve desséché qui vient du Sahara central, l'Igharghar, dont pour nous l'importance est grande. Rempli jadis, au temps du Sahara pluvieux, par cet Igharghar, l'Oued-Rir n'a point perdu tout passage des eaux, mais c'est lentement, silencieusement, invisiblement qu'elles coulent, à diverses profondeurs sous le sol, surtout à 70-75 mètres.

Elles viennent, ces eaux ténébreuses, non pas du sud, des pertes de l'Igharghar, mais du nord, de l'infiltration des oueds descendus de l'Atlas méridional. Cette veine artésienne a 130 kilomètres de long sur 4 à 14 de large.

Ce bras de la « Mer sous terre », comme disent les Déserticoles, on l'élève à la lumière par des forages, ou il y vient de lui-même par des puits jaillissants ou par des bahars (étangs).

La France peut se vanter d'avoir conquis deux fois l'Oued-Rir : par les armes en 1854 ; et depuis 1856 par des fontaines de 20, 50, 60 et jusqu'à 80 et 100 litres par seconde prises par la sonde au flot d'un petit fleuve souterrain. Avant nous, les Indigènes creusaient aussi des puits, qui ne valaient pas les nôtres; mal encoffrés, avec du palmier, bois de décadence rapide, ils s'effondraient, s'ensablaient et souvent tarissaient au bout de dix à quinze ans, si bien qu'à notre arrivée les dattiers mouraient, les oasis se resserraient. Maintenant, grâce aux jets dus à nos sondeurs, près de ces nouvelles sources que les habitants du Rir ont nommées de beaux noms, tels que Fontaine de la Paix et Fontaine de la Bénédiction, les jardins d'antan refleurissent.

Les Rouara — on appelle ainsi les hommes de ces bas-fonds — ont du sang berbère, du sang arabe, du sang juif; mais avant tout ils sont de sang nègre, comme il faut à des gens qui vivent dans l'évaporation des eaux traînantes, sous un astre de flamme et presque au niveau de la mer. La capitale de cette forêt de palmiers incessamment accrue, Touggourt, ville de terre dont on a comblé les fossés pestilentiels, a 170 000 palmiers dans son oasis, à 79 mètres d'altitude. Riche, sahariennement parlant, les Arabes l'ont surnommée le « ventre du Désert », de ce qu'on trouve à ses marchés tout ce qui flatte le palais non blasé du Saharacole.

Quand la France creusa son premier puits dans l'Oued-Rir, il n'y avait que 6000 habitants sur ce bas-fond, et ils se voyaient perdus, chaque année plus misérables devant des aïoun tarissants. Aujourd'hui qu'elle en a foré 120, à côté des 500 puits des Indigènes, les Rouara se montent à 13 000, et le nombre des palmiers a doublé; 4 à 5 mètres cubes d'eau par seconde les abreuvent, et ces 4000 à 5000 litres n'épuisent pas le fleuve enfoui qui est pour l'Oued-Rir ce qu'est le Nil pour l'Égypte, le principe même et la loi de la vie. De nouveaux jets artésiens s'ajouteront aux 120 trous de sonde des Français, aux 500 jaillissements conquis au péril de leur vie, panier de sable après panier de sable, par les puisatiers du Désert. On peut espérer sans outrecuidance que 10 mètres cubes y jailliront un jour de la profondeur : alors le « fleuve » évoqué d'en bas coulera par mille et mille canaux sous 1 800 000 palmiers.

Près de Touggourt[1], une oasis de marabouts, de prédicants, Temassin, envoie des missionnaires au loin, dans le Tell, le Sahara, le Soudan, jusqu'à notre fleuve Sénégal. Peu après, l'oasis d'El-Goug marque la fin de l'Oued-Rir en même temps que le commencement de l'Igharghar et celui de l'Oued-Mia, les deux fleuves de jadis qui confondent ici leur sillon.

Ces deux sillons nous mèneront au pays des Noirs.

Secs à leur surface, ils n'en sont pas moins des « lignes d'eau » ; et si leur lit ne roule que du sable, par le pouvoir du vent, à travers des encombrements de dunes, les puits qu'on y creuse témoignent du passage obscur de l'onde, fille des orages qui se déchaînent parfois avec une violence terrible sur les djébels du Sahara central. — Mais, par très grande infortune, parfois n'est pas ici souventefois. Rarissime est la pluie. On dit même que dix ans, douze ans peuvent passer en toute sérénité sur maint vaste canton des Touareg sans qu'une seule grande crevaison de nuée réveille un jour, une heure, ou seulement une minute, la vie des torrents défunts.

X. L'Igharghar, fleuve d'antan. — Nous tenions de l'aveugle destinée, qui ne sait point choisir, un pays « sans bornes ». De lac en lac, de cascade en cascade, puis d'île glacée en île glacée, il nous aurait menés jusqu'au mystère du Pôle boréal d'Amérique.

1. A 13 kilomètres vers le Sud.

Nous perdîmes en 1759 ce grand chemin du Pôle, ces lacs, ces « niagaras », ces rapides, et les forêts qui se prolongent par les prairies froides, et les steppes qui s'enfuient, de plus en plus durs et barbares, de mousse en mousse, jusqu'à la glace paléocrystique des mers[1].

Mais 1830 nous ouvrit la grand'route d'un pays contraire, tendant à l'Équateur, et plus brûlant encore que la ligne ronde où tous les jours égalent en durée toutes les nuits — route sans forêts, sans lacs, sans rivières, même sans ruisseaux, à travers les granits, les basaltes, les craies, les grès, les sables sonores, « chantant » d'un chant vague, mystérieux, qui semble lointain, quand la dune s'éboule, de son propre poids, ou par l'effort du vent, ou sous les pas des chameaux.

Ces deux chemins sont terribles : celui du Pôle américain dans le désert boréal, sous 45 à 50 degrés de froid, par les tanières de l'ours gris, puis par la banquise de l'ours blanc; celui de l'Outre-Sahara dans le désert de l'embrasement, sous 45 à 50 degrés de chaleur à l'ombre, 60 à 70 au soleil, à la réverbération de la pierre des monts, à celle de l'arène des dunes qui naissent incessamment de la pulvérisation des grès, des gypses, des argiles, puis qui marchent en avant, en arrière, de côté, ou s'arrêtent, selon que le vent les pousse ou que les racines des herbes les fixent.

Mais la route du « Grand Nord » se perd dans le néant des entours du Pôle; qui l'a prise travaille en vain. Tandis que la route du « Grand Sud » finit dans l'opulence du Soudan.

Le plus long, le plus large des deux fleuves morts, l'Igharghar, double ou triple en longueur le Chéliff. On évalue son bassin à plus de 80 millions d'hectares, soit dix-huit fois la conque du bourbeux torrent d'Orléansville.

C'est la voie normale vers le Soudan du centre, à travers le Sahara central, presque aussi loin des vagues de l'Atlantique à l'ouest, que du Nil et de la Mer Rouge à l'est. Entre ces deux eaux, celle d'occident tiède, presque fraîche, celle d'orient presque chaude, le Sahara, c'est-à-dire, suivant le sens du mot, la « plaine vaste et déserte[2] », a 5000 kilomètres de long sur 1500 kilomètres d'ampleur moyenne, à des altitudes infiniment variables[3] dont il se peut que la résultante soit une surrection de 350 mètres.

1. Si, par hasard, il y a réellement des mers paléocrystiques.
2. Cette étymologie n'est pas certaine.
3. De — 31 à + 2500 mètres.

1250 lieues sur 375, c'est donc là une contrée immense, estimée à 620 millions d'hectares[1]. Quand on lui ajoute, au septentrion la zone de demi-culture du pied de l'Atlas, au méridion les pâturages et les vallées arables, habitables, à demi pluvieuses des confins du Soudan, on l'élève, la Tripolitaine comprise, à 815 millions d'hectares[2].

D'après le peu qu'on sait de ce Sud « éminent », ces 8 150 000 kilomètres carrés se diviseraient comme suit :

Oasis et cultures.	200 000	kil. car.
Pâtures, steppes.	1 500 000	—
Sables, aregs	850 000	—
Djébels.	2 000 000	—
Hamadas ou plateaux de pierres	3 600 000	—

Soit : pour le demi-Désert, 170 millions d'hectares; et pour le Désert, 645 millions.

Avec 400 000 Déserticoles; 500 000 peut-être — disons 500 000 au plus.

Donc, l'Igharghar est le grand sentier vers le Soudan central.

Lorsqu'on a dépassé le « filet » de ses ravins supérieurs, on descend, à son choix, au sud-ouest vers le fleuve du Niger, ou au sud-est vers la lagune Tchad.

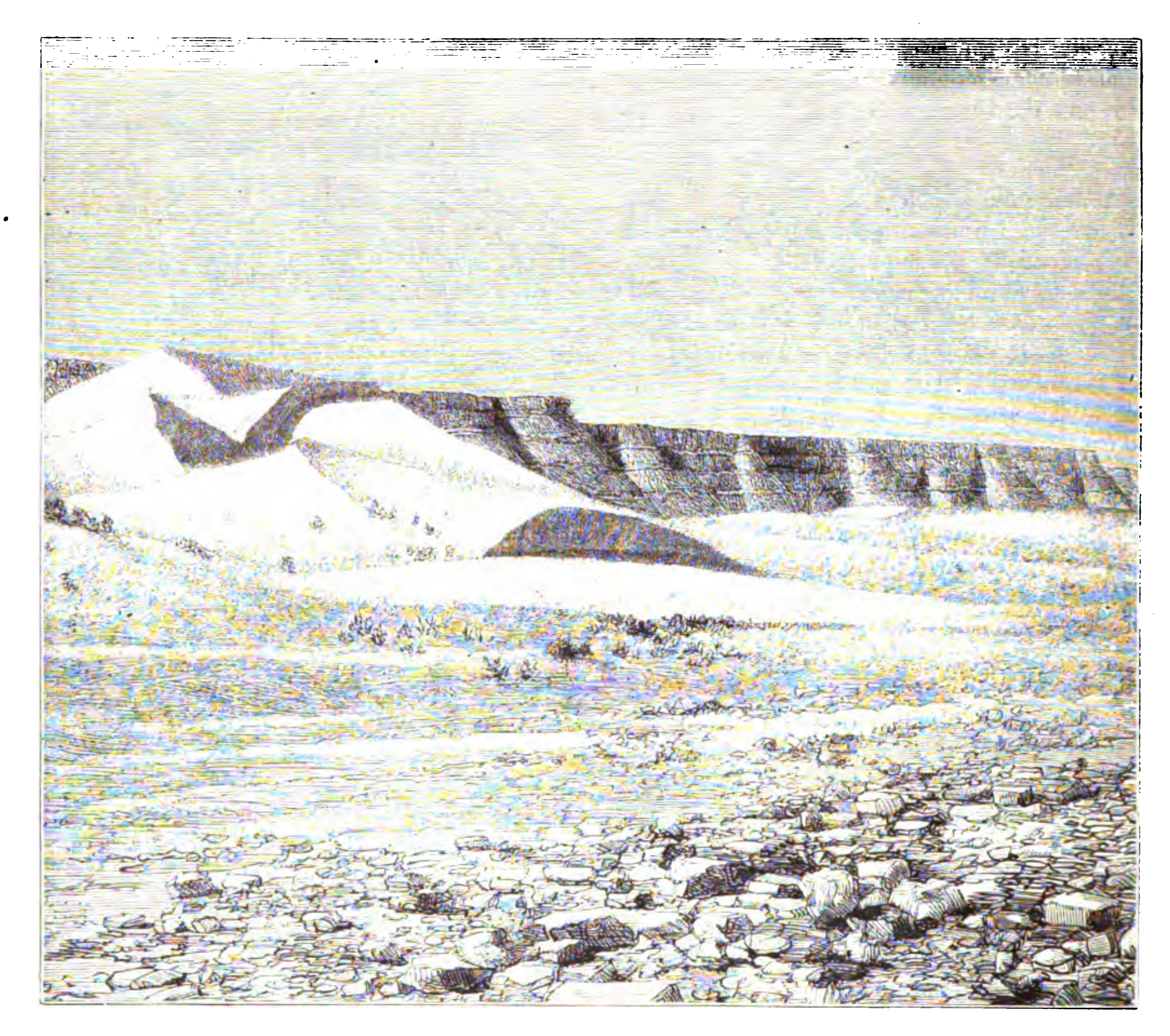
Son nom même, mot berbère qui veut dire le Courant bruyant, nous reporte vers un Sahara antérieur, qui fut boisé, comme des troncs fossiles nous le prouvent.

Dans les clairières de ses bois, parmi les herbes, le bœuf ruminait, songeant aux hideux lézards cuirassés embourbés dans le fleuve; le rhinocéros paissait, l'éléphant tordait et déracinait les arbres : toutes bêtes disparues avec la sylve, la pluie, l'eau, la rivière; moins le crocodile, dont on a surpris quelques traces au long d'un « affluent » de l'Igharghar, autour du « lac » Miharo, pauvre flaque distendue en étang par les orages, puis rétrécie et divisée en trous d'eau par le soleil saharien, éternelle fête du jour.

La gazelle qui bondit de la dune à la dune, là où quelques gazons, quelques arbustes sortent du sable des gassis[3]; l'autruche qui, s'aidant des ailerons, court presque aussi vite que l'oiseau vole; le chameau, le fenec ou renard des sables, la vipère cornue, et maints petits animaux, c'est aujourd'hui toute la vie du Désert.

1. Onze à douze fois l'aire de la France.
2. Quinze fois l'étendue de la France.
3. L'entre-deux des dunes; ce que nous appelons en France, chez le Landais, la lède.

En remontant l'Igharghar, on trouve tantôt des berges bien dessinées, éloignées l'une de l'autre de 1000, de 2000, de 10 000 mètres (tant cet oued fut grand!), et tantôt un chaos d'argile, de terre, de sable, où disparaît le lit du « fleuve » pour se recreuser bientôt après en forme normale. Ainsi traverse-t-on l'Areg Oriental, sur 220 kilomètres : il y a là des dunes de 200 mètres[1], dédale de monticules, de mamelons, de lèdes, de sioufs, crêtes de sable effilées; plus qu'effilées, tranchantes, si l'on prend à la lettre leur nom, pluriel de l'arabe sif, qui signifie sabre. L'Areg Oriental, c'est celui qui se lève au midi du Souf et de la dépression franco-tunisienne, depuis l'Igharghar, ou même depuis



Berges de l'Igharghar : vue prise au nord de Temassin. — Dessin d'A. Slom, d'après un croquis de Frédéric Bernard.

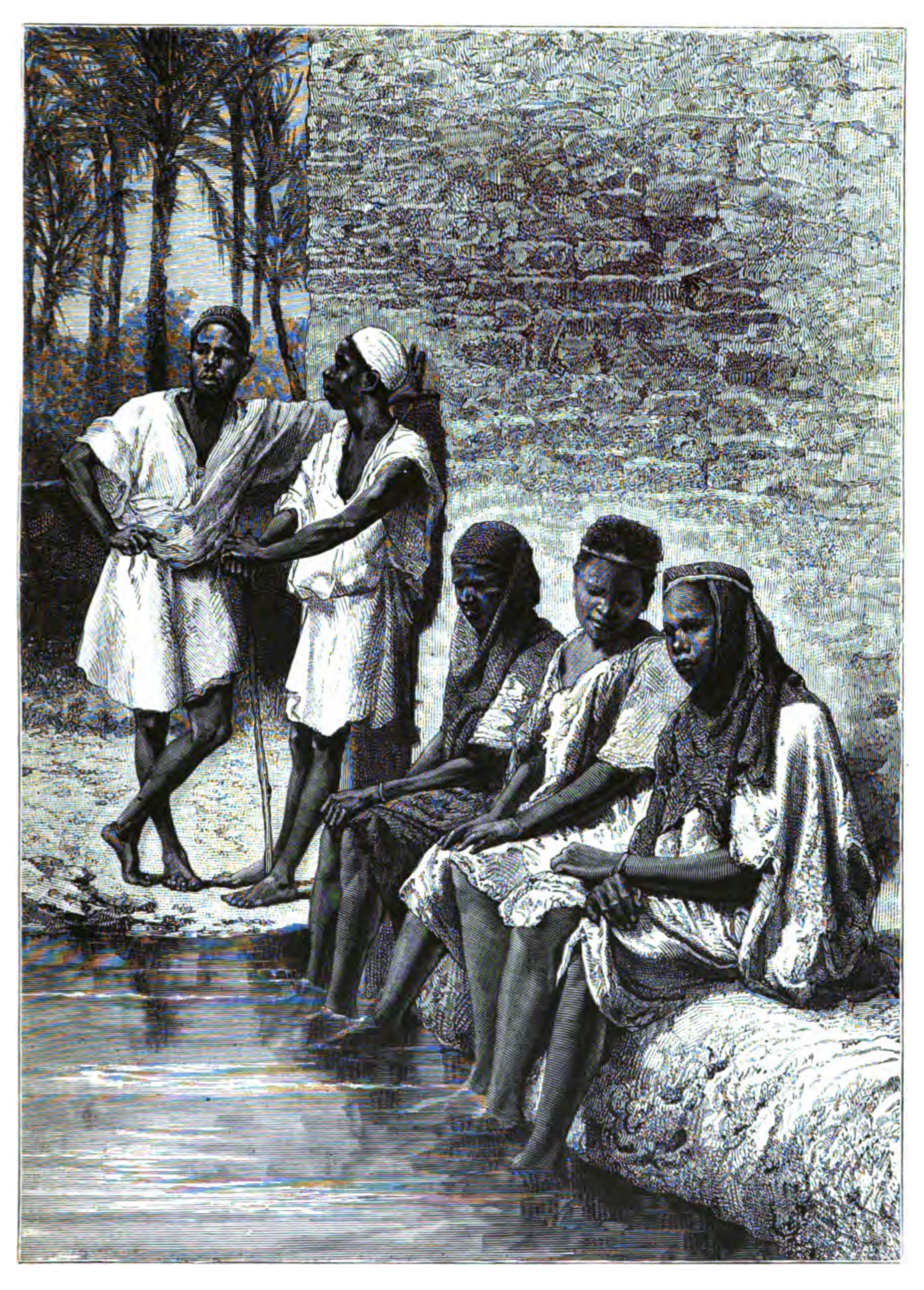
l'Oued-Mia, jusqu'au Plateau Rouge[1] des Tripolitains; quant à l'Areg Occidental, il monte au sud des bas-fonds qui sont au pied de l'Atlas oranais, sur les chemins qui conduisent du Tell, puis du Steppe, puis de l'Amour et du Ksel jusqu'aux oasis du Touat et jusqu'au Niger.

Mais peu à peu le sol s'élève. Du Sahara sablonneux on passe au Sahara des rocs, des cailloux, des débris durs que les vents ne soulèvent que lorsqu'ils sifflent tempêtueusement, tandis que de faibles haleines font « fumer » la dune en écrêtant son arête.

Passé l'Areg d'Orient, l'Igharghar est plus franchement sillon de rivière, mais sans eau vive, au moins apparemment; enfin l'on atteint la monta-

1. Hamada el-Homra.

1. On parle même de monts de sable ayant jusqu'à 500 mètres de hauteur (?).



Nègres et Négresses du Sahara — Dessin d'É. Bayard, d'après une photographie.

gne, le Hoggar ou Ahagar, qu'on suppose haut de 2000 à 2500 mètres.

XI. **Le Hoggar, les Touareg.** — Le Hoggar peut passer pour un Tell aux yeux des Sahariens, des « faces brûlées », sauf les Touareg, qui se voilent du litzâm : grâce à ce tissu qui leur cache le bas du visage, si leurs yeux ardents se rougissent au vol des sables fins, au moins leur bouche en est préservée.

Citadelle du Grand Désert, dont il occupe exactement le centre, il offre, non sans rareté, ce que le Saharien connaît si peu, l'ombre d'un arbre, le gazouillis d'une source et la fraîcheur d'une eau. Aride pour le Tellien du Nord, pour le Soudanien du Sud, il est verdoyant pour le Saharien, et le Saharien le désire.

Là, nous dit-on, et déjà quelques voyageurs l'ont vu, là, chez les Touareg, Berbères indépendants, et plus qu'indépendants, agressifs, la neige argente les cimes chaque année pendant quelques semaines sur les plus hauts créneaux, des fontaines murmurent, des ruisseaux courent, l'air est salubre.

Certes on ne doit point nommer le Hoggar une Suisse saharienne, puisqu'on ne peut imaginer une Helvétie sans glaciers, sans prairies, sans sapins, sans lacs d'émeraude; mais il semble qu'il y aurait là de très chaudes et très sèches Cévennes ayant dattiers, figuiers, ceps de vigne, champs d'orge et champs de blé.

L'homme nomade y a pour compagnons depuis longtemps assouplis à ses ordres le chameau dont il mange la chair, la chamelle dont il boit le lait, puis le cheval, l'âne, la chèvre, le mouton, le slougui, grand lévrier qui dépasse le vent; et parmi ceux qui ne lui obéissent point, le rétif onagre, cousin de l'âne, l'antilope luttant de vitesse avec le chien slougui, l'hyène à la voix horrible, le loup inquiet et nocturne, l'autruche imbécile.

Les maîtres des roches cristallines et des épanchements volcaniques du Hoggar, ainsi que des craies, des grès, des sables d'alentour, les Touareg, sont rétifs comme l'onagre, traîtres comme le loup, et, montés sur la bête saharienne aux grandes enjambées, ils sont rapides comme gazelle, autruche et slougui.

Que sont-ils? Des berbérophones parlant un très pur dialecte, le témahak ou témachek ou tamazight, eux-mêmes s'appelant dans leur langue les Imôhagh, les Imôcharh, les Imajhiren.

Comme race, ils viennent de fusions sur mélanges, comme en convenait un de leurs « savants », qui disait : « Nous sommes aussi mêlés que la tente faite de la laine de mouton et du poil de chameau ».

Du mélange de ces divers éléments, du Berbère, de l'Arabe, du Noir, est sortie une race forte, dure, durable.

Elle ne pouvait pas ne pas l'être, au milieu même du Désert, c'est-à-dire de la fournaise, sur la roche stérile, au souffle des vents secs, le jour étant ardent jusqu'à la brûlure, la nuit fraiche jusqu'au frisson!

Ici tout ce qui naît faible meurt à l'entrée de la vie; et ce qui reste est fort, alerte, souple, sobre, jeune à cinquante ans, quelquefois même à cent, moins ceux dont le froid nocturne a rhumatisé les membres.

Durs pour eux, ils sont durs aux autres. Nobles, ils commandent à des tribus vaincues payant incessamment leur rançon en travail, et à des tribus serves, et à des esclaves de sang noir; puis, autour de leur citadelle, ils vont au loin dans le Sahara, sur les lignes d'eau, guettant les caravanes aux daïas, aux puits, aux cols de la Grande Dune ou de la montagne. Vêtus, comme nos arrière-pères gaulois, de la blouse et des braies, ayant en main la lance ou le sabre, au bras le poignard, et maintenant munis du fusil, ils arrivent au trot de leurs chameaux de course. Ils tuent ou l'on paye.

On suppose qu'il y a 75 000 Touareg, en deux groupes, en quatre nations :

Les Touareg du nord, au nombre de 30 000 sur une centaine de millions d'hectares, comprennent les Hoggar ou Ahaggar, autrement dit les gens du Hoggar, nos ennemis mortels; et à l'orient de ceux-ci, en tirant sur la célèbre oasis de Rhat, les Adjer ou Adzer du plateau de Tassili, qui se montrent plus pacifiques.

Les Touareg du sud, qu'on estime à 45 000, se distinguent en Kelouis et en Aouellimidens.

Que l'Algérie devienne ou non l'empire de l'Afrique du Nord, le bastion central du Désert sera tôt ou tard entraîné dans son orbite. N'est-ce pas dans le bas de son Igharghar que nous avons déjà tiré des profondeurs du sol, comme par la baguette de l'enchanteur, 4000 à 5000 litres par seconde, assez pour la croissance et la prospérité de 720 000 à 800 000 palmiers : car on sait d'expérience que trois dattiers se contentent assez bien d'un litre d'eau par minute.

Et l'œuvre commence à peine.

Mais elle ne s'achèvera jamais si notre puérilité dure;

Si, pour ne rien dire ici du Maroc, la nation qui prétend se renouveler dans l'Afrique du Nord recule devant quelques centaines de lanciers perchés sur la bosse des méhâris, chameaux de grande vitesse qu'ils appellent arhêlams, et qui sans boire une seule fois dans le cours d'une semaine, si le Désert l'ordonne, courent autant de lieues que le chameau vulgaire marche de demi-lieues;

Si, ne vengeant jamais ses morts sur les Touareg assassins, elle hésite devant un mois de marche au Désert avec un millier d'hommes, dont la moitié ou les deux tiers d'Arabes sahariens;



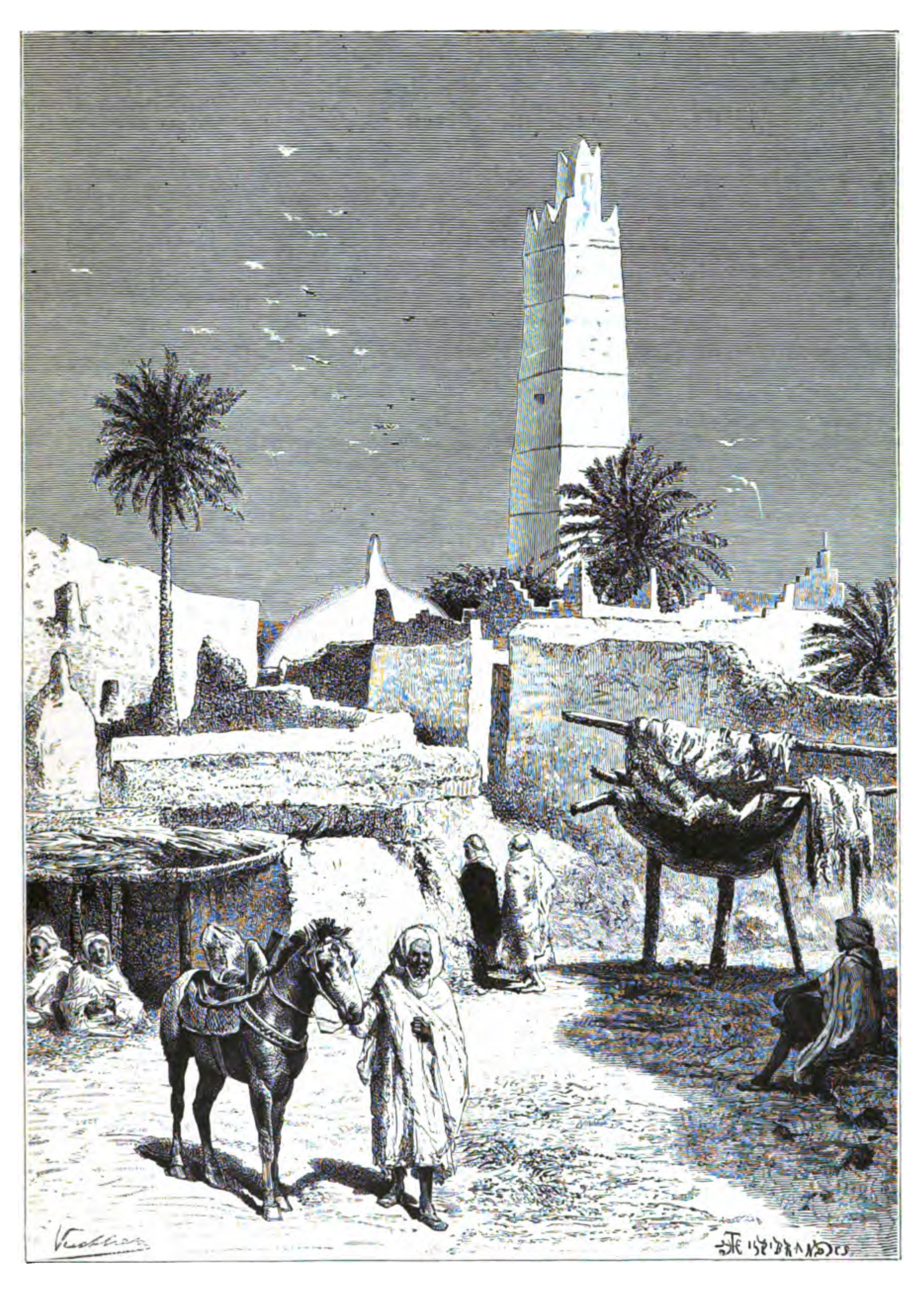
Un Targui[1]. — Dessin de Marius Perret, d'après nature

Si elle n'ose hasarder contre ces pillards le millième de l'or, le millième des vies qu'elle expose pour fonder en Extrême Orient le futile empire d'Indo-Chine, qui n'est certes point dans sa « destinée manifeste ». Et plût au ciel que nous n'eussions jamais foulé l'indo-chinois rivage!

Heureusement la prise du Hoggar est si facile que nous ne nous en abstiendrons pas éternellement. Bon gré mal gré la France envahira le haut Igharghar.

1. Targui est le singulier de Touareg.

XII. L'Aïr ou Asben. — C'est vers Atakôr N'Hoggar, au plus haut de ladite acropole du Sahara central, à peu près sous le 23° degré de latitude, que commence le fleuve Igharghar. Du versant contraire de la montagne partent des gouttières dont se fait un oued courant dans le djébel, puis sec,



Une place à Ouargla (voy. p. 259). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Largeau.

mort dans le Désert, en un mot un Igharghar du sud qui s'incline vers le Soudan : là il se poursuit jusqu'au Niger inférieur, dans le pays de Sokoto.

Cet Igharghar méridional, arrivant au milieu de sa course, passe à quelque distance de l'Aïr ou Asben, massif de 1500 à 1800 mètres d'altitude supposée ; ses maitres pics auraient donc 1000 à 1200 mètres au-dessus du plateau de la base, qu'on croit haut de 500 à 600 mètres.

100 000 personnes vivent dans ce djébel qui, vraiment, n'est plus saharien, comme il n'est pas encore soudanien.

C'est que l'Aïr ne dresse pas ses pointes dans la zone saharienne anhydre ; les pluies tropicales montent jusqu'à lui, non dans toute leur abondance, il s'en manque singulièrement ; mais enfin elles y arrivent, et septembre, octobre s'y usent rarement sans quelque peu d'orage. Aussi le lion y apparaît-il, lui qui n'est pas, comme on dit coutumièrement, le roi du Désert, mais bien le roi des savanes et des forêts. Aux lieux humides, là où le Hoggar ne montre que des arbres dispersés, l'Aïr offre de grands bois où se promènent le sultan roux, qui est ici sans crinière, le léopard, et le sanglier, ami de l'ombre.

Aux maîtres du Hoggar l'Aïr donnera le steppe soudanien, et ce steppe leur donnera le Soudan lui-même en son lieu central, dans la région où ses eaux hésitent entre le fleuve Niger à l'ouest, et à l'est le Tzâd ou Tchad, immense lagune, Caspienne d'Afrique ayant pour Volga le Chari, dont on a cru longtemps qu'il prolonge l'encore énigmatique Ouellé, que tout cependant indique d'avance comme étant le cours supérieur de l'Oubangui, grandissime affluent de droite du Congo. Sur cet Oubangui[1] l'on retrouve la France, qui en possède la rive droite, à partir du confluent avec le Congo.

Les Touareg Kéloui commandent à ces montagnes : très mélangés de sang noir, leur idiome témachek l'est également de mots, de formes, d'idiotismes des langues nègres du voisinage. Leurs deux villes majeures ont pour nom Tintelloust et Agadès.

Tintelloust passe pour être à 577 mètres au-dessus des mers ; Agadès à 750. Cette dernière, sous le 17e degré de latitude, compte orgueilleusement 7000 citadins, en quoi elle est probablement sans seconde en Sahara.

XIII. Ouargla ; l'Oued-Mia, autre fleuve du temps jadis. — Des lagunes, des palmiers, de petites oasis, marquent en amont d'El-Goug le sillon de l'Oued-Mia, sur lequel s'ouvrent, à gauche, c'est-à-dire à l'occident, les ravins pierreux des Béni-Mzab.

On monte ainsi, par pente douce, des 79 mètres d'altitude de Touggourt aux 161 mètres, qui sont la supériorité d'Ouargla sur le niveau des mers. Or, il y a 150 kilomètres de sentiers désertiques, le long du fleuve enterré, depuis l'union souterraine de l'Igharghar et du Mia jusqu'au bas-fond où languit la ville qu'on surnomma la Reine du Sahara.

Ouargla, grandeur déchue, prétend être la cité la plus vieille du Désert. Elle possède, en y comprenant les oasis de banlieue, 600 000 dattiers et 160 000 arbres à fruit arrosés par mille puits, dont 400 artésiens. Son bas-fond, l'Heicha[1], vaut donc presque à l'heure présente la longue chaîne de l'Oued-Rir, tellement l'Oued-Mia supérieur pousse d'eau cachée vers cette espèce de marécage qui est justement décrié pour sa fièvre estivale.

Quand elle était « reine », avant de n'avoir plus, comme aujourd'hui, que 1400 maisons branlantes faites de timéréhed[2] et de terre, on vendait, sur ses marchés, des Nègres amenés à chaudes journées du lointain Soudan ; aujourd'hui découronnée, pauvre, elle a pour habitants des Berbères et des Arabes plus ou moins purs, des Mozabites et surtout des Noirs « subéthiopiens » croisés de sang berbère, bonnes gens que pillait le nomade saharien et que saigne maintenant la sangsue du Désert, le Béni-Mzab, usurier pire que le juif.

Les caravanes d'esclaves ont cessé d'enrichir Ouargla ; l'onde s'est faite plus rare, et si peut-être elle courait encore « en l'an mille » sur le sol par quelques ruisseaux vifs, elle est tout entière descendue dans la profondeur.

Ce n'est pas à dire que les monts aient perdu récemment leur chair : il y a des siècles qu'ils n'ont ni terre, ni forêts, ni gazons diaprés d'eau stillante ; si les fontaines ont cessé d'arroser les dattiers d'Ouargla, si dans tant de vallées du Sahara peuplées jadis il n'y a plus qu'un sol d'airain sous un ciel de plomb, entre des rocs réverbérants, c'est que, dans la folie furieuse de leurs guerres, les Nomades ont comblé les sources qui daignaient quitter l'obscurité des cavernes pour le jour éclatant du Désert. Ils n'éteignaient pas seulement les sources, ils détruisaient aussi les puits, et de haine en haine les oasis mouraient faute d'un aïn, faute

1. Ou bien Oubanghi.

1. Heicha, mot arabe : cela veut dire une brousse dans un bas-fond.

2. Pierre gypseuse.

d'une séguia. Ainsi se faisait, ainsi ne se fait plus autant le vide au midi des montagnes du Tell, grâce à la « paix française ».

Les mille puits d'Ouargla ne donnent guère qu'un mètre cube à la seconde, mais déjà la sonde est à l'œuvre dans cette vaste cuvette, et nul doute qu'elle ne tire du bahar, de la « mer sous terre », un petit fleuve régénérateur. C'est ce bahar qui permet à l'Heicha d'Ouargla de lever 600 000 palmiers, puisqu'à 3 dattiers pour un litre d'eau par minute elle n'en lèverait que 180 000 : ainsi que dans le Souf, ils boivent d'eux-mêmes, par leurs racines, à l'humidité souterraine.

Ventre et centre du Désert plus que ne l'est Touggourt, Ouargla ne peut tarder beaucoup à recevoir les wagons du chemin de fer de Philippeville à Biskara, prolongé vers le Grand-Sud, et, quand l'heure aura sonné, vers le lac Tchad par le sillon hoggarien de l'Igharghar. Alors, sans redevenir l' « impératrice » du Désert, elle regrandira et l'on ne verra plus en elle un labyrinthe de ruelles, un taudis de masures, mais une vraie ville où de nombreux Français veineront la masse berbéro-nègre. La ville s'assainira, comme s'est déjà désinfectée Touggourt, et si l'été y reste bouche de four, il aura cessé d'être souffle de fièvre.

Les Européens pourront éviter la torridité par les villas qu'ils bâtiront dans l'air vif et ventilé du Krima, mont qui se dresse à quelque distance, à 80 mètres au-dessus de l'Heicha, au milieu d'un



Aspect de la vallée de l'Oued-Mia. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

« infini » de rochers et de sables alignés par les vents en dunes parallèles.

En amont d'Ouargla le val du Mia remonte vers le sud-ouest, jusqu'à des montagnes qui n'ont point la hauteur du Hoggar ighargharien. On ne voit point de neige en hiver sur les suprêmes rochers du Tidikelt, du Tademaït et autres chaînons, massifs ou plateaux de craie dont les noms sont éminemment berbères. Néanmoins il y a là des terres hautes, habitables pour le Français, des pâtures, des bosquets, des sources, des rus coulants par le fait des orages ; et quand la pluie tombe à torrents, cas moins rare qu'on n'imagine[1], l'Oued-Mia lui-même peut s'avancer jusqu'à 600 kilomètres de son origine; il mène alors son flot jusqu'au 31e degré de latitude, au Puits du Chameau[1], non très loin d'Ouargla.

1. Il y a telles années qu'on peut presque appeler pluvieuses.

2. On écrit d'habitude Insalah.

XIV. Le Touat, l'Adrar des Aouellimiden.

— Par delà les « fontaines » de l'Oued-Mia, les sentiers dans la pierre descendent au midi vers les oasis du Touat, qui est la clef de la route entre Alger et Tombouctou, comme le Hoggar l'est de la route entre la Méditerranée et le grand lac soudanien du Tsad.

Le haut Niger étant déjà français, des sources à Tombouctou, et le Tchad ne l'étant point, le Touat nous manque encore plus que le Hoggar. N'y point régner depuis vingt ou trente ans est une honte pour la France.

Aïn-Salah[1] ou Font de Paix, ensemble de petits

1. Hassi-el-Djemel.

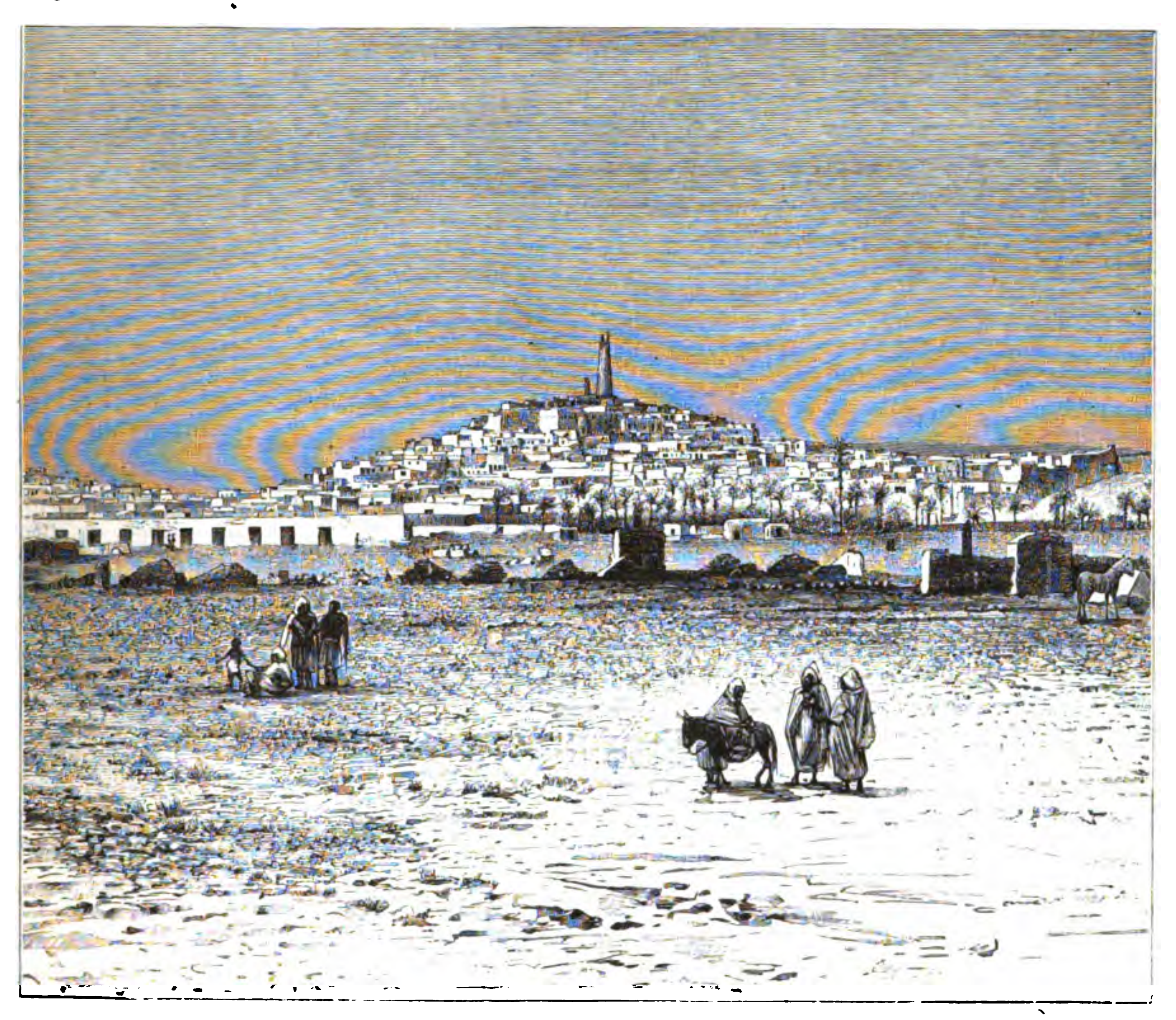
ksour à l'altitude moyenne de 137 mètres, est l'endroit le plus souvent nommé du Touat, c'est-à-dire de l'Oasis, car Touat n'est que la berbérisation du mot arabe ouah (oasis) par préfixion et suffixion d'un *t*.

Trois semis d'oasis composent le Touat :

Au sud, le Tidikelt, qui possède Aïn-Salah, sur le grand chemin de la Méditerranée au Niger;

Au sud-ouest, le Touat propre, au long de l'Oued-Saoura, ou Messaoura, ou Messaoud, immense gouttière qui rassemble les oueds du versant méridional de l'Atlas saharien, coule invisiblement sous l'Areg Occidental, puis, passé le Touat, prolonge son sillon dans la hamada, probablement vers le Niger de Tombouctou;

Au nord, le Gourara, qui entoure de 80 bourgades une sebkha de vingt-cinq lieues de long, fange funeste d'où monte en male fièvre, en male mort, le poison des accès pernicieux de l'ikhoud[1]. Timimoun est le ksar majeur de cette palmeraie dix fois plus abondante en dattiers que Rir ou Djérid, car l'arbre du pied dans l'eau, de la tête dans le feu, se compte ici par millions, comme là-bas par centaines de mille; mais ses dattes ne valent point celles de Touggourt, de Nefta, de Tozer, et ses palmiers, plus bas, sont moins beaux. La race qui les soigne ressemble à celle qui s'exténue aux puits à bascule, aux travaux de puisaterie, à l'arrosage, au cueillage, dans l'Oued-Rir et dans le fond d'Ouargla.



Ghardéia : vue générale (voy. p. 243). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Le Nègre subéthiopien, le Berbère, l'Arabe, s'y sont croisés en un peuple aujourd'hui plus noir que blanc.

1. Fièvre des marais.

Au midi du Touat on tombe chez les Touareg, en un désert des plus désertiques, hamada calcinée dans l'éther qui flambe.

Mais à quelque 700 ou 800 kilomètres de là, la hamada, frappée par les avant-gardes des typhons tropicaux, se transforme insensiblement en un steppe, et ce steppe culmine en un plateau-montagne, dit Adrar des Aouellimiden, auquel on attribue, sans trop le connaître encore, une étendue de 20 millions d'hectares, avec bonnes pâtures, belles cultures, forêts, rivières, enfin tout ce que demande la croissance d'une nation. Il y aura là pour nous, à toucher le Niger, un très salubre Tell juxta-soudanien, à 450 lieues de notre Tell atlantidien.

Ses maîtres, en attendant qu'il devienne français, sont les Touareg Aouellimiden, guerriers qui ont conquis de vastes horizons soudaniens; mais en se dispersant, eux tout petit peuple de quelques dizaines de mille hommes, sur le pays des Nègres sédentaires, ils ont à moitié passé du Berbère au Noir : rares sont à présent chez eux les Blancs, même les Basanés, et leur témachek s'est veiné de haoussa[1].

XV. **Le Mzab et les Mozabites.** — Les eaux souterraines du Mzab s'unissent à l'artère cachée du Mia à partir du bas-fond de Ngoussa, qui s'appelle d'abord Heïcha, comme celui d'Ouargla, dont il est la continuation; puis, en aval, on le nomme lagune de Safioun.

Ses tenanciers, les Béni-Mzab ou Mozabites, sont une fort petite nation de très grande intelligence, un peuple de jardiniers, de datticoles, de marchands, de banquiers, de prêteurs sur gages, en même temps qu'une caste fermée, dépositaire d'une tradition religieuse conservée sévèrement, strictement obéie.

Ils ne sont point issus de leur sol, terre d'airain. Berbères authentiques et parlant un langage fort semblable à celui du Jurjura, leurs pères avaient durement souffert, sur un long chemin d'émigration, alors qu'ils arrêtèrent enfin leurs pas dans ces monts de craie sans verdure et sans sources, dans cette chebka[2] puissamment ravinée par des rivières qui coulèrent à pleins flots et ne coulent plus qu'en grand orage.

Ils avaient vécu pendant deux siècles, avant l'an mille, à partir d'environ 750, sur un socle élevé de l'Oranie, autour de Tiaret, fondée par eux.

Puis il leur avait fallu fuir devant les avanies des musulmans, car s'ils sont, eux aussi, de l'Islam, diverses croyances puisées dans la doctrine d'un apôtre du premier siècle de l'Hégire, Abdallah, fils d'Ibâdh, en font un peuple hétérodoxe: aussi les sectes officielles de la religion du Prophète désavouent ces faux croyants, ces Ibhâdites, et la haine est vive entre le Mozabite et l'Arabe.

Chassés de la montagne froide au moins en hiver, ils descendirent dans le trop brûlant Sahara, vers l'est, dans l'Oued-Rir, l'Oued-Souf, le Zab, oasis dont on leur attribue l'honneur, en ce sens que, les ayant trouvées sèches, dépeuplées, décadentes, ils les arrosèrent par des puits, les plantèrent de palmiers, les restaurèrent et les peuplèrent de durs travailleurs.

De là aussi on les chassa; ils s'enfoncèrent au sud-sud-ouest, dans la cuvette d'Ouargla et dans le sillon de l'Oued-Mia, dont ils créèrent ou renouvelèrent aussi les jardins, aux alentours de bourgades que maintenant encore ils visitent pieusement en pèlerinage.

Ils n'avaient pas encore trouvé le lieu de leur repos, la terre plus qu'aride et pierreuse, de tous dédaignée, qui devint leur dernière patrie. Tourmentés par les nomades, ils trouvèrent enfin un endroit peu accessible aux maraudeurs, l'entrecroisement des ravines du Mzab, dont il se peut que le nom rappelle ce Zab où ils avaient auparavant fixé leur demeure.

Donc, semblables aux Puritains anglais, c'est pour leur foi qu'ils muèrent leur maison; mais le Mzab est ardent autant que la Nouvelle-Angleterre est fraîche, il est aussi continental qu'elle est brumeuse et marinière. Il fallait des hommes résolus, à vrai dire des fanatiques, pour oser essayer de vivre en ce dédale de rochers, sous le soleil qui boit dans mille ravins les eaux versées par le hasard des nuages sur les bassins de l'Oued-Mzab, de la Rivière aux Femmes[1] et du Zegrir.

Heureusement la Chekba des Béni-Mzab recouvre une eau fraîche, à 20 ou 25 mètres de profondeur, sous le lit des principaux oueds; et quelquefois, par cas très rare, ces oueds, subitement, démesurément remplis, mugissent, surtout en janvier et en février.

Des barrages fort solides, œuvre des Mozabites, arrêtent ces flots; des puits profonds descendent jusqu'à l'onde hypogée, et des jardins entourent les villes bâties amphithéâtralement sur des roches pyramidales avec une mosquée au sommet.

1. Langue très importante de la région du Soudan qui touche à l'Adrar des Aouellimiden.

2. Mot arabe : filet, réseau, comme qui dirait chaos.

1. Oued-en-Nessa.

De ces cités, la plus grande, Ghardéia, sise à 530 mètres, peut bien avoir 11 000 âmes, dans une sorte de ruche élevée, faite de 1300 maisons à arcades, à terrasse, qui grimpent les unes sur les autres autour d'un cône tronqué d'où s'élance un haut minaret de mosquée. 65 000 palmiers l'environnent.

Béni-Isguen vante la rigidité de sa morale (trafic à part sans doute), la sévérité de ses pratiques, la rectitude de ses mœurs. Ses 6000 « Isguénois » sont hostiles au reste des hommes : même le Mozabite des autres ksour du Mzab n'a pas le droit d'y vivre, voire d'y séjourner l'espace d'une seule nuit ; encore moins le Musulman et le Roumi, également détestés, peuvent-ils élire domicile en cet amphithéâtre terminé comme celui de Ghardéia par une mosquée à minaret — sauf Mélika, sise à plat sur un roc, les villes des Béni-Mzab s'accrochent toutes à une pente de mont.

Béni-Isguen dispose de 28 000 dattiers; Guerrara (5000 habitants) en possède 45 000; la noire



Guerrara : vue générale. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de M. F. Foureau.

El-Ateuf (4000 habitants) en a planté 16 000 ; Berrian (3500 habitants) en arrose 35 000; Melika, c'est-à-dire la Royale, n'en a que 2000 : c'est qu'elle n'est plus « reine », ni spécialement « sainte » comme antan ; très déchue est aussi Bou-Noura, la « lumineuse », qui malgré ce nom surabonde en aveugles et en borgnes; enfin, à 7 ou 8 lieues au sud du Mzab, chez les Chamba, Metlili voit 30 000 palmiers du haut de sa colline.

En tout, Metlili comprise, il y a plus de 220 000 dattiers dans ces jardins magnifiques, spectacle inattendu quand on arrive à la corniche des roches flamboyantes qui contemplent le cirque des Béni-Mzab.

La force des Mozabites vient de leur obéissance à leurs dogmes, à leurs lois, de leur soumission à des prêtres hiérarchisés, de leur solidarité, qui n'est pas uniquement en parole, mais en action, la bourse à la main, non seulement dans le Mzab lui-même, mais partout où des Béni-Mzab respirent. Elle vient surtout de la pauvreté du pays.

Ces craies ardentes sont comme la Savoie glacée, la volcanique Auvergne, l'humide Limousin. Les 31 000 Mozabites, qui ont chez eux trois cents familles de Juifs et deux milliers de Nègres, ne sauraient tous vivre dans la Chebka. Ils émigrent donc, en tel nombre qu'un tiers de la race, disons de la

secte, s'est épanché au dehors — tous des hommes, pas une seule femme — vers les villes de l'Algérie et de la Tunisie.

Bouchers, fruitiers, baigneurs et masseurs, courtiers, usuriers, « tripotiers », ces fils du Désert, qui parlent un dialecte berbère et qui savent tous l'arabe, apprennent aussi le français, et beaucoup même l'écrivent.

Étant stricts dans leur devoir, ardents dans leur poursuite, sobres, simples de vie, la plupart font fortune.

Peu à peu cette race travailleuse étend son usure, son argent, son influence au midi de sa blanche Heptapole[1], notamment sur Ouargla. Nul doute que les Mozabites, maîtres des trois langues de l'Afrique du Nord, ne soient avant longtemps nos meilleurs pionniers dans le Désert et jusqu'au pays des Noirs.

XVI. De Laghouat au Maroc : le pays des ksour oranais. — A près de 150 kilomètres au nord-ouest de Berrian, qui est la plus septen-

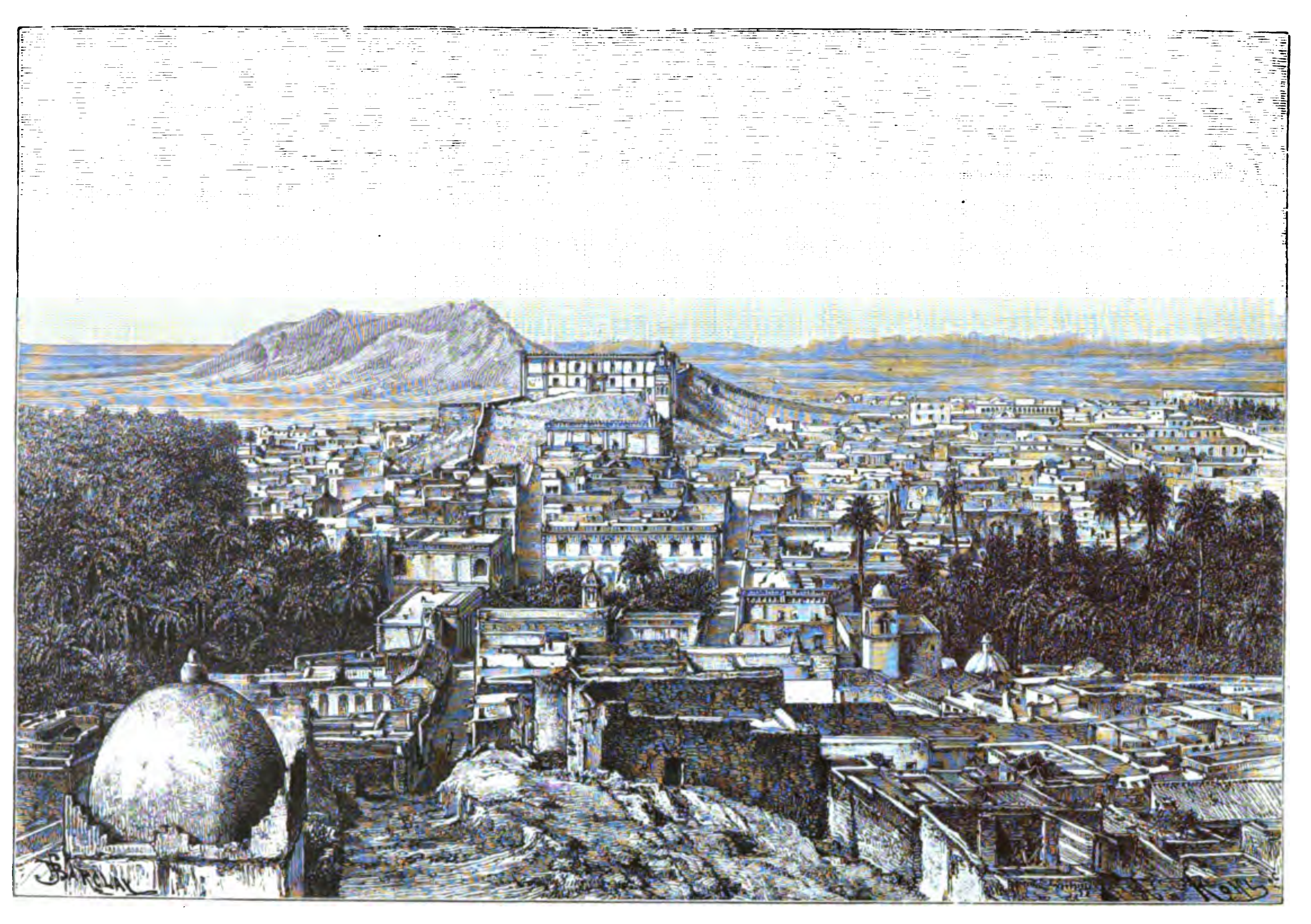


Metlili : vue générale (voy. p. 243). — Gravure de Lueders, d'après une photographie de M. F. Foureau.

trionale des sept cités mozabites, à presque 350 au sud d'Alger — distances droites, — Laghouat a son site à 741 mètres, trop haut pour la parfaite maturité des dattes de ses 15 000 palmiers. On y vient d'Alger par la plaine de Blida, la montée de Médéa, la brèche de Boghar-Boghari, la morne étendue de plateau que brise l'escarpement de l'Oukaït et des Sept-Têtes, puis par la vallée de Djelfa, enfin par la traversée des chaînons des Ouled-Naïl et la descente au Désert. De Berrian on y arrive par le plateau tourmenté des Daïas.

Les daïas sont de petits fonds moins secs que leur entour, parce qu'il y vient quelque humidité, le long des ravins inclinés vers elles. Le voyageur exténué de soleil s'y arrête avec délices, à l'ombre des vastes bétoums ou pistachiers, des cédrats, des jujubiers sauvages, arbres qui pourraient être l'aurore de forêts futures, mais on en coupe au passage, pour le feu du soir, et l'on n'en plante point, l'on n'en sème pas. Trois cents pistachiers mêlés à des jujubiers sont le bosquet de la daïa de Tilremt, plus ample qu'aucune autre sur le chemin de Berrian à Laghouat; mais la plupart de ces

1. Des sept villes du Mzab, cinq, Ghardeïa, Béni-Isguen, Mélika, Bou-Noura, El-Ateuf, forment une pentapole. Berrian et Guerrara, assez loin de ce groupe, complètent l'heptapole.

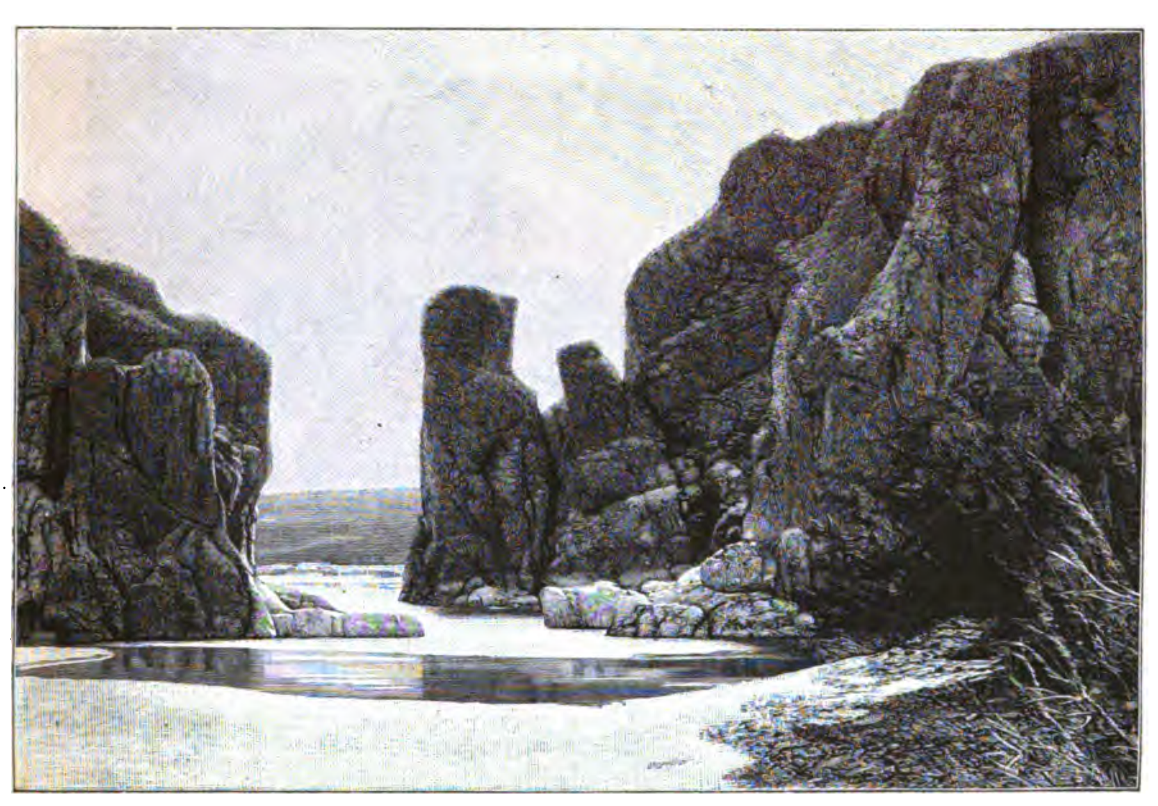


Laghouat : vue générale (voy. p. 217). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

dépressions n'en ont que 80, 50, 20, et souvent moins encore.

A la venue des Français, Laghouat, la capitale du Sahara de la province d'Alger, se composait de trois villes : l'une maraboutique, celle des Fils d'Aïssa, pèlerin de la Mekke; les deux autres « séculières » et guerrières — villes qui commençaient en plaine et finissaient chacune sur un mamelon. Elles étaient ennemies, ainsi que dans nombre de cités sahariennes faites de quartiers dont les habitants, d'origine différente, maintenaient avec jalousie, de siècle en siècle, les rivalités d'autrefois, non sans les augmenter d'année en année par les représailles de la vendetta.

Le ruisseau de ses palmiers, l'Oued-Mzi, réunit maints filets d'eau du Djébel-Amour, là où ce massif est le plus haut. C'est lui qui reçoit les fontaines du plateau des Gadas, ou qui les recevrait si la sécheresse, si l'irrigation, la soif de l'homme et des bêtes ne les arrêtaient presque aussitôt sur la pente de leur coulière. L'un de ces oueds tord son lit en été et déroule en hiver son flot de crue devant



L'Oued-Seggueur, dans le défilé de l'Aroufa (voy. p. 249). — Gravure de Ruffe, d'après une photographie de M. F. Foureau.

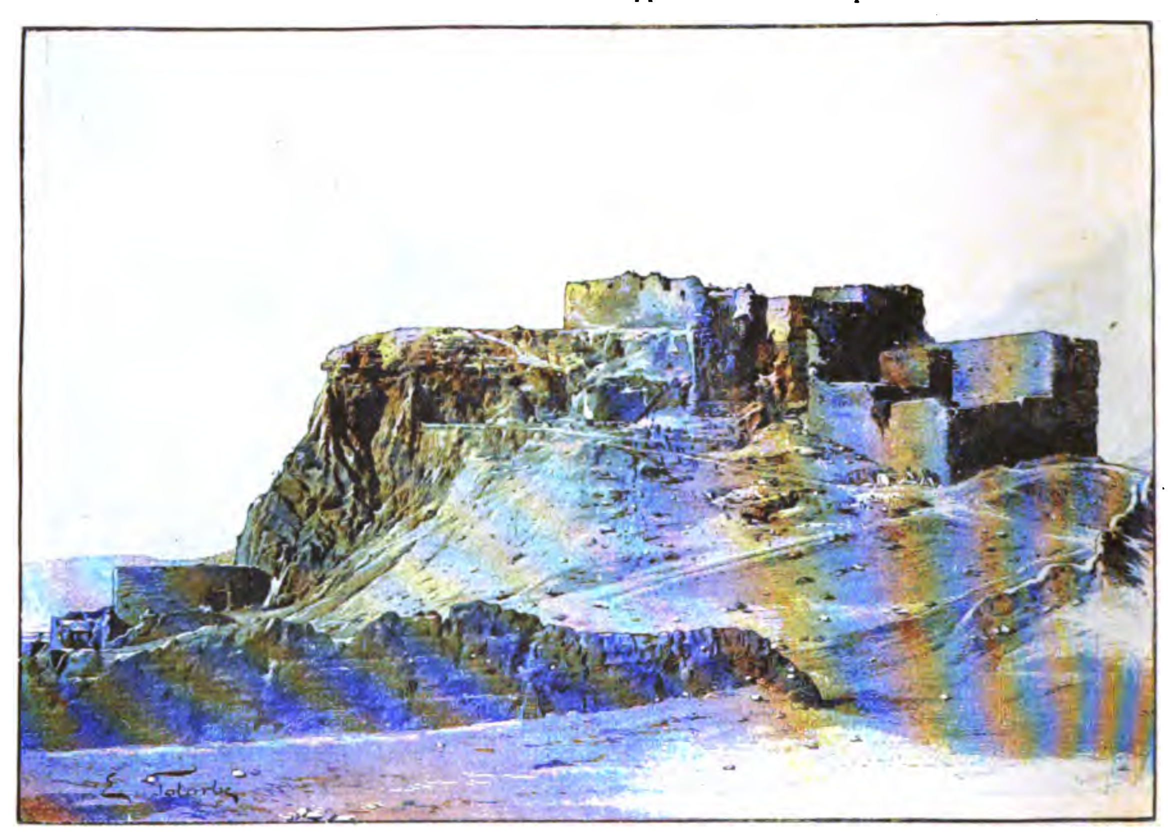
Aïn-Madhi, ville religieuse qu'Abd el-Kader détruisit, maisons, jardins et palmiers, parce que le chef de l'ordre des Tedjini, dont c'est la maison mère, refusait de reconnaître en lui l'élu de Dieu, le maître et pontife, sultan des Arabes.

En suivant ce ruisseau du Mzi, qu'un barrage gonfle et met en réserve pour l'usage de Laghouat, on descend une vallée qui ne mène que des torrents d'orage, car les sources du mont ne dépassent pas le vallon de leur naissance. Ce val est celui de l'Oued-Djédi, la rivière bien plus souvent morte que vive qui longe de loin le Bou-Kahil, fauve, chauve, droit et puissant relèvement de 1500 mètres, puis le Djébel-Hamara et autres chaînons du Zab d'occident. Quand il coule, entre des monts aux couleurs jaunes ou sanglantes, qui sont le squelette de plateaux érodés, de sierras dévorées, cet oued très puissant en crue atteint le Melrir après avoir baigné le ksar des Ouled-Djellal, oasis de 1400 familles en 1400 jardinets dont les palmiers boivent à des puits, non à des aïoun.

L'éternel amenuisement de la montagne a si prodigalement comblé d'alluvions le sillon de l'Oued-Djédi qu'en tel des bassins de ce « fleuve » de 450 kilomètres de long, un puits qui voudrait atteindre la roche aurait à descendre à travers

100, 200, 300 mètres de terre meuble. Que de moissons dorment ici qu'on ne doit point renoncer à réveiller un jour! L'oued compense chaque année ses sahariennes sécheresses par des courants et torrents de déluge. Il est des jours, presque des semaines où chaque brèche de la sierra lui vomit une vidourlade. On l'a vu couvrir en largeur 12 kilomètres de plaine aux approches du Chott Melrir — puissance farouche, mais passagère et vaine, que des barrages pourront muer en force bienveillante et durable.

De Laghouat, qui voit le Djébel-Amour monter à son horizon, jusqu'à Aïn-Sfisifa, notre dernière oasis sur la route du Maroc, le Désert habitable a peu de largeur; il se compose de gorges cassées, au versant méridional de l'Amour, du Ksel et des autres djébels jaunes, ternes, éclatants ou rouges assis à la bordure du Steppe. Ces gorges très étroites, fort tortueuses, parfois profondes, singulièrement pittoresques, sont animées par de petites rivières nées de fonts abondantes. Tel de leurs défilés rappelle, avec beaucoup moins d'eaux, avec encore



Vieux fort arabe situé à 500 mètres N.-E. du ksar de Brézina. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Foureau.

plus de lumière, les cluses de la Provence ou celles des Cévennes.

Près de ces fontaines, et plus bas, au bord des oueds, fleurissent des jardins à palmiers. De misérables villages, mal gardés par de branlantes murailles, languissent près de l'aïn qui est toute la vie de ces anfractuosités brûlées par le soleil du Désert. On les appelle des ksour (au singulier, ksar[1]), c'est-à-dire des bourgs fortifiés.

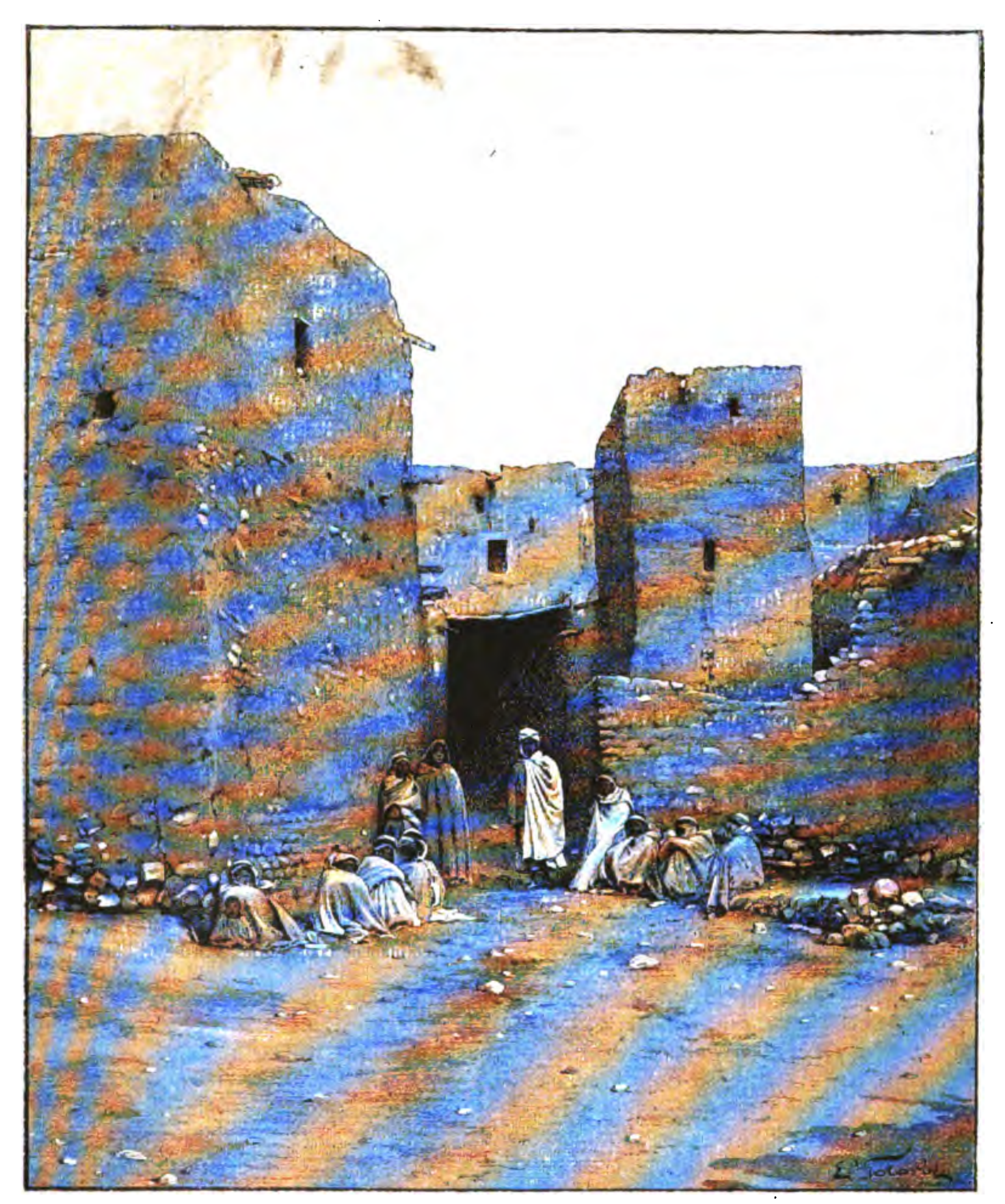
Mais peu à peu l'eau des gorges supérieures, issue du plus méridional Atlas, est bue par l'air, les plantes, les animaux, l'homme; elle entre dans les fêlures, elle filtre dans le sable, elle disparaît enfin tout à fait. On la retrouve, quand on suit le lit de son oued, à longs intervalles, en fouillant le sol: assez pour donner à boire, trop peu pour irriguer. Toute vie cesse, l'on ne voit plus le moindre ksar; parfois passent une caravane, une autruche, quelques gazelles. Il arrive que des crues remplissent les oueds bien au delà des ksour, et même des daïas, mares plus ou moins temporaires jusqu'où suintent leurs dernières eaux. Les flots

1. Ksar ou Kasr, c'est le mot espagnol Alcazar (El-Kasr).

sauvages vont alors se perdre au pied de l'amoncellement de sable des aregs. Peut-être aussi vont-ils beaucoup plus loin, vers le Mia, vers le Niger, par des lèdes encore inconnues.

Ces rivières sont l'Oued-Zergoun, l'Oued-Seggueur, la Rivière de l'Ouest, la Rivière aux Moustiques.

L'Oued-Zergoun quitte l'Atlas aux environs du



Brézina : la place du marché. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Fourreau.

morne ksar de Tadjrouna. Tout orage, tout grain, toute ondée y fait pousser belle et bonne herbe : aussi les Sahariens disent-ils que le Zergoun est le paradis des nomades. Il semble que sa coulière se dirige vers l'Oued-Mia.

L'Oued-Seggueur, fils des monts géryvillois, entre dans le Sahara par une « porte du Désert », par le défilé de l'Arouïa, près du ksar de Brézina, qu'entourent 12000 à 15000 palmiers de dattes mal mûrissantes vu l'altitude. C'est une très lon-

gue « ligne d'eau » sans beaucoup d'eau. On retrouve son lit devant le ksar d'El-Goléa, d'où il se continue pendant quatre ou cinq cents kilomètres encore jusqu'à l'oasis d'Insalah, dans le Touat; après quoi son sillon se poursuit probablement jusqu'au Niger.

El-Goléa cultive 16000 palmiers, à 383 mètres au-dessus des mers, à près de 700 kilomètres en droite ligne au sud d'Alger, c'est-à-dire plus près de Tombouctou que de Marseille. Autour d'elle rôdent les Chamba, Berbères arabophonisés qui, vis-à-vis des Touareg restés berbérophones, sont pirates contre pirates sur l'océan des pierres, des sables qui volent au simoun. Quand la France voudra lancer contre les brigands du Hoggar lesdits Chamba, pillards si rapides qu'une de leurs bandes a reçu le surnom de Souffle du vent[1], aussitôt elle dominera dans le Désert aussi loin qu'elle souhaitera d'y dominer. Pour l'instant, les Chamba parcourent avec leurs troupeaux les pays d'El-Goléa, d'Ouargla, de Metlili; ils pèsent de tout le poids de leur audace, de leur avidité, sur les sédentaires des oasis.

La Rivière de l'Ouest (Oued-Gharbi) a dans son bassin les deux Arba[2], les deux Chellala[3], Asla, Bou-Semroun; elle passe devant El-Abiod-Sidi-Cheikh, devant Benout, et, devenue saharienne, va de daïa en daïa, on ne sait guère où, sur le chemin du fleuve Niger.

La Rivière aux Moustiques (Oued-Namous) coule devant Aïn-Sfisifa ou la Font des Trembles, à 1252 mètres, donc trop haut pour le palmier; ensuite devant Aïn-Sefra ou la Font-Jaune, ksar à 1073 mètres d'altitude, en face de dunes menaçantes; puis elle laisse Tiout à gauche, et, après avoir rencontré l'un des deux Moghar[1], elle échappe à l'étreinte des montagnes en même temps qu'elle perd le courant constant de ses eaux.

1. Hab-er-Rieh.
2. Arba d'en haut, Arba d'en bas.
3. Chellala du Nord, Chellala du Sud.

Les deux ksours oranais les plus célèbres sont El-Abiod-Sidi-Cheikh et Tiout.

El-Abiod-Sidi-Cheikh, à 861 mètres, tient son peu de fortune, son grand renom en Tell et Désert, en Algérie et Maroc, de la koubba couvrant la châsse d'un très saint marabout dont la famille fut jusqu'à ces derniers temps fort puissante; même elle dominait entièrement, par ici, tantôt avec la France, tantôt contre elle. On avait rasé cette rotonde en 1881, à la suite d'une révolte partie d'El-Abiod et qui s'étendit presque jusqu'au Tell après avoir tourmenté le Steppe : on n'aurait pas dû la reconstruire ensuite. El-Abiod ou la Blanche[2] reste donc, comme devant, la Mekke de ces solitudes enflammées.

Tiout, site magnifique, à 1055 mètres, a de belles eaux, des jardins charmants où le pêcher, l'amandier fleurissent près du figuier, sous le palmier; il a des vignes enlacées à l'arbre, devant de superbes roches de grès rouge et noir où sont visibles des dessins gravés il a deux mille ans peut-être. Sous notre climat tempéré, passage éternel de nuées, ces lignes naïves seraient effacées depuis bien des siècles par le gel, le dégel, la pluie, la neige et la mousse, lèpre du grès; mais, dans la zone sèche, dorée, le temps, juge et bourreau du monde, a les mains plus clémentes.

1. Moghar d'en haut, Moghar d'en bas.
2. La blanche coupole des Ouled-Sidi-Cheikh.



Nomades sahariens. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Neurdein.

CHAPITRE VIII

LES INDIGÈNES

I. **Nombre des Algériens.** — On ne sait pas très exactement ce que l'Atlantide française nourrit d'Atlantidiens.

Il est facile de compter à peu près les hommes d'origine européenne et les Juifs naturalisés Français; mais comment dénombrer les indigènes sans en omettre un seul?

Ils ne tiennent aucun registre des naissances et des morts; ils n'ont point de noms de famille, et très peu de noms propres, une foule d'entre eux s'appelant simplement Ahmed ou Mohammed, comme le Prophète, sur qui soit le salut! Et d'autres, en très grand nombre, Sidi el-Hadj, « Monsieur le Pèlerin un tel », parce qu'ils ont fait le voyage à la Mecque, ou qu'ils le prétendent : mais plus d'un n'a pas dépassé Tunis ou Tripoli, et, s'il est de l'Oranie, Alger ou Constantine.

Les recensements, quelque « officiels » qu'ils soient, ne peuvent prétendre à reconnaître le nombre précis des musulmans d'Algérie, et beaucoup de ces Français nouveaux échappent aux listes françaises. Que de familles oubliées dans leur gourbi des ravines, que de petits clans dont on connaît à peine le nom, que de tribus arabes, que de villages kabyles portés en bloc, à mille, deux mille, trois mille hommes près, sur le cahier du dénombreur! Que de nomades sahariens qu'on ne soupçonne même pas, plantent, le soir, leur tente sur un mamelon du Désert!

Il y a donc lieu de regarder comme inférieurs à la vérité les chiffres que nous donnent les recensements officiels.

Ne remontons pas au delà des « années terribles »

1870 et 1871. La Tunisie n'était pas alors terre française.

Le dénombrement de 1872 estima que l'Algérie, récemment poussée à travers les parcours des Chamba jusqu'à l'oasis d'El-Goléa, renfermait 2 125 052 Indigènes, Arabes ou Berbères, et les Juifs non compris, qu'un décret venait de jeter brusquement dans la nationalité française. En ajoutant ces Israélites, au nombre de 34 574, aux 129 601 Français, aux 115 516 Étrangers, Espagnols, Italiens, Maltais, Allemands, etc.; plus 11 482 pour ce qu'on appelle population en bloc (lycées, collèges, séminaires, hôpitaux, couvents, prisons), on arrive au total de 2 416 225 personnes, sans l'armée, non incluse, on ne sait pourquoi, dans le recensement.

Le dénombrement de 1876 donna, Tunisie non conquise et non comprise :

Indigènes musulmans	2 462 936
Juifs naturalisés	33 312
Français	156 365
Étrangers	155 072
Population en bloc	8 890
Armée	51 051
	2 867 626

Le recensement de 1881 inscrivit, sans la Tunisie, qui venait d'être protégée, suivant le mot très hypocrite :

Indigènes musulmans	2 842 497
Juifs naturalisés	35 663
Français	195 418
Étrangers	181 354
Population en bloc	14 413
Armée	41 067
	3 310 412

Le dénombrement de 1886, disons l'estimation, du moins en ce qui concerne l'élément indigène, s'est résumé par :

Indigènes musulmans	3 264 483
Juifs naturalisés	42 595
Français	219 627
Étrangers européens	205 150
Marocains	17 445
Tunisiens	4 895
Population en bloc / Armée	65 269
	3 817 464

Plus, pour la Tunisie, dont nous n'avons pas le recensement, une population qu'on estime à 1 300 000 âmes.

En tout, pour notre Atlantide, 5 117 465 personnes.

L'Algérie-Tunisie ayant environ 105 millions d'hectares[1], ces 5 117 464 personnes ne répondent qu'à 5 habitants par kilomètre carré, la moyenne de la France étant de 72. Mais, quelque avenir qu'ait évidemment le Grand Désert, en bonne justice il ne doit compter aujourd'hui que par ses oasis et ses lignes d'eau.

Désert à part, le Tell, le Steppe, le Hodna, les Oasis, en un mot notre Afrique Mineure réduite à ses terres d'ores et déjà nourricières, s'étend sur 32 à 35 millions d'hectares. En admettant 5 500 000 habitants au lieu de 5 117 464, à cause des oublis et manquements qui raccourcissent les listes des recenseurs, la Nouvelle France entretient 16 à 17 personnes par 100 hectares, plus de quatre fois moins que la France.

Au taux de la France, l'Algérie présentement « utile » nourrirait donc de 23 à 26 millions d'hommes, contre les 38 à 39 millions du « plus beau royaume sous le ciel ».

Or, à surfaces égales, un bon et beau pays du Sud, tel que notre Atlantide, peut élever plus d'habitants qu'un bel et bon pays du Nord. Aux gens du Septentrion il faut quatre repas par jour, des viandes saignantes, des alcools pour raviver la flamme intérieure, des vêtements chauds, des maisons closes, de la houille et du bois. Ainsi le veulent la brume et la neige et la glace, et ce pâle soleil qui n'assiste point assez l'homme contre le froid, frère de la mort. Mais le Méridional, puissamment aidé par l'astre qui le chauffe, le nourrit, l'égaie, vit d'un peu de pain, de quelques fruits, d'une gorgée de café; à ce fils du soleil la vigne et l'olivier suffisent; ils lui donnent le nécessaire. Son luxe, c'est la nature en fête. Il lui faut peu de vêtements, peu ou point de demeure, car sous ces nobles climats le pauvre, quand il ne trouve pas une voûte, une arcade, un portail, dort dans son burnous ou son manteau, le tête sur une pierre, à la candeur des nuits argentées.

La preuve en est au voisinage même de notre Atlantide, à trente-cinq lieues du cap Bon, pointe nord-orientale de la province de Tunis.

Qu'est la vieille Trinacrie, la Sicile, qui a passé de la langue d'Homère à celle de Virgile, et qui a failli, pendant la fleur de l'Islam, adopter la langue de Mahomet, comme l'a fait, à moins de cent kilomètres au sud, une autre île plus petite, l'antique Melita, Malte, usagère d'un patois arabe ?

1. Jusqu'au faîte entre Igharghar et Niger.

Qu'est en étendue la Sicile? On lui attribuait près de trois millions d'hectares, mais une nouvelle mensuration ne lui en donne plus que 2 574 000. Elle a perdu, comme tout le royaume italien, descendu, par suite d'un « arpentement » plus exact, de 29 632 300 hectares à 28 658 800 : soit en moins près de 10 000 kilomètres carrés, dont au delà d'un tiers pour la Sicile, dont l'aire avait été fort exagérée.

Sur ces 2 574 000 hectares vivaient, au 31 décembre de l'an 1887, plus de 3 millions d'hommes: 3 192 000, soit 124 personnes par 100 hectares. Or c'est encore un pays de petite industrie, de très peu de commerce, avec vastes steppes, ravines incultes et beaucoup de ce que les Espagnols appellent des « despoblados », la Sicile ayant été jadis beaucoup plus habitée.

A la densité de population de la « Trinacrie », notre Atlantide aurait environ 40 millions d'âmes; à demi-densité, 20 millions.

Mettons à part, pour l'instant, la Tunisie, dont on ne connait encore qu'hypothétiquement la population.

Privée de sa plus jeune, de sa quatrième province, de la tunisienne, l'Algérie d'avant 1881, c'est-à-dire le pays d'Alger, d'Oran, de Constantine, renferme 3 817 464 Algériens.

Là-dessus, 3 264 483 sont des Indigènes musulmans,

Et 465 271 sont des « colons », par opposition aux « Arabes ».

Ces « Arabes » se divisent en Berbères et en Arabes; ou, pour parler sensément, en berbérophones et en arabophones.

Les colons comprennent les Français et naturalisés, d'une part; les étrangers, Espagnols, Italiens, Maltais, Allemands, etc., d'autre part.

465 271 « colons » contre 3 264 483 « Arabes », c'est déjà un contre sept, un sur huit.

II. Croît des Indigènes. — Les prétendus recensements de l'élément « autochtone » étant tout au plus des estimations, il faut se garder de prendre au tragique l'énorme croît des Indigènes qui résulterait de la comparaison des derniers dénombrements.

1872 révéla la présence de 2 125 000 Musulmans sur le sol algérien, Tunisie en dehors; 1876 en signala 2 463 000; puis 1881 en compta 2 842 000; et enfin 1886, par un saut terrible en avant, fixa le total à 3 264 000.

Est-ce à dire que les Musulmans de notre Atlantide se propagent plus vite que n'importe quelle autre nation du monde?

Auraient-ils vraiment gagné 338 000 existences entre 1872 et 1876, puis 379 000 de 1876 à 1881; enfin, 422 000 de 1881 à 1886. Soit 1 139 000 en quatorze années?

Un peuple dont nous savons qu'en toute ville ou bourgade atlantidienne ses morts dépassent les naissances, peut-il doubler en vingt ou vingt-cinq années, quand il en faut vingt-huit aux Canadiens-Français eux-mêmes?

Or justement ce peuple se débat contre une foule de misères:

Contre la fétidité de ses demeures quand il habite avec ses animaux un taudis : maison, gourbi, chaumière;

Contre de très dures intempéries des lieux quand il dort dans sa tente, ou hors de sa tente, sous la voûte étoilée qui parfois s'obscurcit et dont descend l'orage;

Contre la famine, qui visite souvent ses douars; et, de famine à famine, grande est presque toujours la pauvreté, peu d'années étant de celles dont l'Arabe dit qu'elles ont les éperons verts[1] : tantôt c'est la sauterelle qui broute son froment; tantôt c'est le sirocco qui l'échaude; tantôt c'est le soleil de l'hiver ou du printemps, incendiaire autant que celui de l'été, qui sèche le grain dans la terre;

Contre la malaria des oueds bordés de lauriers-roses : « Qui respire le laurier-rose respire aussi la mort »;

Contre les épidémies, typhus et véroles, contre les thébibs[2], rebouteurs, accoucheurs, auxquels il se fie, après Allah, qui est celui qui donne le mal et qui le retire;

Et, pour comble, il est polygame : par exceptions s'entend, car la polygamie, achat de femmes, est affaire de fortune, tout au moins d'aisance. Or, malgré toute apparence, les nations polygames se recrutent bien moins vite que les monogames.

Tout au contraire de l'Atlantidien, le Canadien-Français, bien mangeant, bien buvant, commodément dormant, vit dans un climat froid, le plus sain qui existe, sans fièvres, presque sans épidémies, et les familles de douze à quinze ou vingt enfants y sont visiblement aussi nombreuses que celles de

1. Une année a les éperons verts lorsqu'elle est riche en verdure, puis féconde en fruits, en épis.
2. Médecins.

six ou huit ou dix en Afrique française : la rivière de vie qui sort du taudis ou de la tente, aux pays de l'Atlas, ne coule point avec la large impétuosité du fleuve toujours renouvelé qu'épanche la chaumière canadienne strictement close aux brutalités de l'hiver.

Le croit prodigieux d' « Arabes » indiqué par les recensements algériens n'a donc rien de réel : il prouve seulement que la terre de l'Atlas devient de plus en plus accessible; des chemins de fer, parallèles ou perpendiculaires à la côte, sillonnent le Tell, le Steppe, et même descendent au Sahara, que l'un d'eux ne tardera guère à traverser d'outre en outre; des routes toujours plus nombreuses relient les stations de ces chemins de fer aux tribus récemment encore presque inabordables dans leur montagne ou dans leur désert; et, à mesure, le recensement dit nominal, succédant à l'évaluation en bloc, découvre en foule des familles qu'on ne soupçonnait pas.

Un, deux, trois dénombrements encore peuvent nous donner l'illusion d'un énorme accroissement des Musulmans d'Algérie. Cette illusion, il faudra la prendre pour ce qu'elle vaut, comme aujourd'hui, jusqu'à l'instant où un cens précis sera strictement comparable à celui qui l'aura précédé cinq années auparavant.

Mais si les Musulmans de notre Afrique Mineure n'augmentent pas avec une vitesse ailleurs inconnue, il semble probable que leur nombre s'accroît désormais.

Il n'en était pas ainsi lorsque les Français débarquèrent sur ces rivages ensanglantés par la guerre, dévastés par la razzia, pillés jusqu'au dernier boudjou par le Turc « protecteur » et les chefs indigènes.

Alors la « poudre parlait », tribu contre tribu chez l'Arabe, sof contre sof chez le Berbère, ksar contre ksar, ou quartier de ksar contre quartier de ksar dans le Désert; et aussi l'Arabe contre le Berbère ; l'homme de la plaine contre le montagnard; le Tellien contre le cavalier du Steppe; le Nomade contre le Sédentaire : un contre tous, tous contre un, sous les auspices bienveillants du Turc qui, divisant pour régner, passait avec contentement la main dans sa barbe quand le compte des têtes prouvait la fureur de l'attaque et le désespoir de la défense.

Et la guerre n'était pas seulement la veine du peuple coupée, de jeunes veuves, des orphelins. C'était aussi les moissons brûlées, les oliviers sciés, les gourbis renversés, les canaux d'arrosage crevés, le méphitisme des pourrissants cadavres, le typhus, la variole, les épidémies, très souvent la famine.

Puis, de 1830 à 1847, ce fut la lutte entre la France et l'Afrique, de la Calle aux champs de l'Isly, de la plage staouélienne aux puits sahariens d'El-Goléa — duel qui, sitôt achevé, recommençait, non pareil à ces rencontres au premier sang qui tirent à peine une goutte rouge du plus blessé des deux combattants.

C'était la grande, et très grande saignée.

Depuis lors la poudre s'est tue, excepté en 1857, en 1864, en 1871; plus, durant de courtes révoltes locales, l'une dans les monts de l'Aurès, l'autre dans l'oasis zibanaise d'El-Amri, d'autres çà et là; enfin l'échauffourée de 1881.

La guerre de 1857 n'enflamma pas les trois provinces, pas même deux. Guerre de conquête, elle couronna de bataillons français les crêtes, mamelons et pitons de Grande-Kabylie, inviolés jusqu'alors par le « fétide » étranger; quelques tribus y furent décimées, de celles dont on voit d'Alger les neiges automnales, hivernales et printanières, au pied des tamgouts dominateurs; mais le reste de l'Atlas, et le Steppe et le Désert n'y perdirent pas un seul témoin de la foi, mort de sa blessure en récitant le témoignage : « Certes, il n'y a d'autre Dieu que Dieu ».

La guerre de 1864 n'incendia que l'ouest de l'Algérie et un petit coin de la Kabylie : née de la défection des Ouled-Sidi-Cheikh, tribu de marabouts sahariens qui vit de l'aumône des pèlerins, elle ravagea le centre et l'est de l'Oranie, de la Mer d'alfa jusqu'à Relizane. Ainsi restreinte, c'est à peine si quelques centaines, quelques milliers d'hommes au plus y trouvèrent l'heure et le lieu de leur mort.

Cent fois plus terrible, la guerre de 1871 n'envahit cependant pas l'entière Algérie. Elle épargna tout ce qu'il y a de plus Moghreb dans notre Moghreb, d'Alger au Maroc, et ne sévit que d'Alger aux frontières de la Régence de Tunis, mais furieuse, et partout, dans le Tell et la Lande, chez l'Arabe comme chez le Berbère, chez les tribus les plus lointaines, les moins tangibles, comme autour des bourgades d'en bas, et presque jusqu'aux portes d'Alger la sultane, puisque les insurgés ne furent arrêtés qu'à l'entrée de la Métidja, près de l'Alma, au pont du Boudouaou.

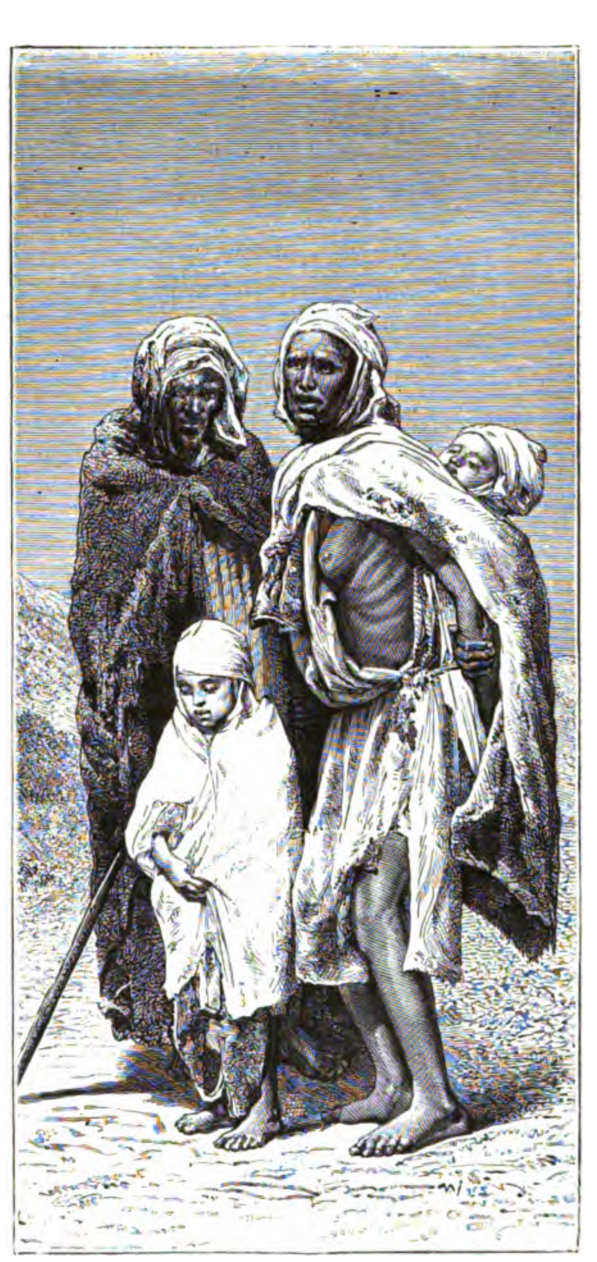
L'échauffourée de 1881 était à peine une incur-

sion de brigands; la France faillit presque en faire une révolte par son incurable étourderie, non moins que par sa lâcheté singulière : elle perdit un instant la tête devant quatre ou cinq cents coupeurs de route et jugea que le massacreur des alfatiers espagnols du Steppe oranais était un grand homme de guerre, un Annibal, tout au moins un Jugurtha et, qui sait? peut-être le Maître de l'heure, l'homme élu dès avant la fondation du monde pour nous jeter à la mer, le très fort, le très juste, le très saint, le « restaurateur de la blancheur de l'Islam ». Mais ce chef de bande valait tout juste autant qu'Abd el-Kader à son aurore, avant que la France elle-même l'eût investi comme sultan des Arabes : les routes étaient faites, les troupes étaient prêtes, Bou-Amama disparut comme un songe.

Ces guerres dont aucune n'embrasa toute l'Algérie, et les révoltes infinitésimales, ici un ksar, ailleurs un douar, n'ont pas fait, toutes ensemble, le quart des victimes de la famine de 1867-1868, à la suite de longues sécheresses.

300 000 Indigènes au moins, et probablement 500 000 périrent, surtout à l'occident d'Alger, dans la région deux fois moins pluvieuse en moyenne que l'orient de notre Atlantide.

Des ferkas, des douars, des tribus, des confédérations perdirent la moitié de leur monde; ainsi, le cercle d'Ammi-Moussa vit son peuple descendre de 53 000 hommes à 25 000 ou 26 000, celui de Zamora se réduisit de 35 000 à 21 000, et les Akerma Chéraga du val de Chéliff en aval d'Inkermann devinrent 6000 seulement, eux que la mort par inanition avait commencé d'assaillir quand ils étaient 14 000. Les bas pays, sur les oueds séchés, souffrirent bien plus que les hauts pays où toute source ne tarit pas jusqu'à sa dernière goutte. Ce ne furent pas les Kabylies qui se dépeuplèrent, mais les plaines, les vallées inférieures, l'ardent sillon du Chéliff : là continua de vivre qui put continuer, se soutenant de feuilles, d'herbes, de chardons, de racines; là mourut tout ce qui n'avait pas l'âme chevillée au corps — de mort paisible, — fatalistement, sans une plainte, car enfin Dieu est le plus grand, ce qui est écrit est écrit, et rien n'arrive que ce qu'il a fixé pour toute l'année dans la Nuit des arrêts immuables[1] !


La famine. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Une disette enlevant le cinquième d'un peuple, c'est un fléau rare, même en l'impluvieuse Afrique; suivie de la grande révolte de 1871, l'une et l'autre fauchèrent dru la race, qu'on crut alors condamnée. Mais depuis, dans la paix profonde, l'Indigène a certainement recommencé de croître.

En quelle mesure? on l'ignore et on ne le saura de quelques années : lorsqu'on aura dressé l'état

1. La nuit d'El-Kadr, celle qui unit le 23 du mois de ramadan au 24.

civil des Musulmans, puis qu'on aura sous les yeux la série de quatre ou cinq recensements sérieux embrassant un cinquième ou un quart de siècle, quelque chose de plus que le *grande mortalis ævi spatium*[1] — car, les peuples étant des êtres de très longue durée, cinq ou dix ans d'observations ne suffisent pas à dégager les phénomènes de leur existence.

Ceux qui connaissent le mieux l'Algérie admettent que, dans le moment présent, les Kabylies augmentent, tandis que les régions plus spécialement arabes perdent de leur population par l'excédent des décès.

D'après eux, il y aurait chez les Arabes quatre morts contre trois naissances;

Et chez les Berbères, quatre naissances contre trois morts.

C'est ce qui reste à démontrer.

III. **Les Berbères et les Arabes.** — Combien y a-t-il d'Arabes et combien de Berbères en Algérie et en Tunisie?

Cela, on ne le sait pas, on ne peut le savoir, on ne le saura jamais.

C'est comme en France. Combien, parmi nos trente-huit à trente-neuf millions, compte-t-on de Kymris, de Celtes, d'Ibères, de Ligures, de Romains, de Germains, de Suèves, de Goths de l'Est ou de Goths de l'Ouest, d'Alains, de Vandales, de Normands, d'Arabes, de Berbères? Certes nul n'aura l'audace de le dire.

Ces deux maîtres éléments se sont tellement heurtés, pressés, confondus, de Nemours à Zarzis, qu'il est impossible de dégager l'un de l'autre. La tradition, l'histoire, l'état présent n'y suffisent pas. Les traits sont mêlés; des centaines de milliers de faces ne sont ni réellement berbères, ni réellement arabes, mais arabo-berbères; enfin le langage parlé ne démontre pas toujours l'origine. Beaucoup de tribus qu'on sait berbères ont adopté l'idiome arabe : on appelle ces gens-là les Berbères arabisants. Inversement, des tribus arabes, bien moins nombreuses, ont adopté l'idiome berbère : ce sont là les Arabes berbérisants.

Tout ce qui se peut affirmer avec quelque certitude, c'est qu'il y a, comme sang, beaucoup plus de Berbères que d'Arabes, et, comme parler, beaucoup plus d'Arabophones que de Berbérophones.

1. Quinze ans : c'est l'espace que Tacite appelle ainsi.

Peu à peu la langue du Coran, idiome de la religion, de la domination, des lettres, du commerce, a supplanté le langage dédaigné que le Kabyle baragouine dans ses montagnes.

Quel est présentement le domaine de l'idiome berbère dans l'Atlas français, domaine qui a cessé de former un tout compact, qui même est aujourd'hui très tronçonné, très déchiqueté, semblable à des îles dans une vaste mer arabe?

De ces îles, il n'y en a qu'une de grande, le Jurjura, continué, au delà de l'Oued-Sahel, par le côté des Babor, resté fidèle au verbe antique jusqu'à la coupure de l'Oued-Agrioun. Ce bloc berbéroglotte par excellence a plus de 500000 hommes, ou le neuvième de tous nos Indigènes de l'Afrique du Nord.

Un autre bloc résistant, également en haute montagne, c'est l'Aurès, où le nombre des Berbérophones semble flotter entre 50 000 (?) et 100 000 (?), soit au moins le dixième des Jurjuriens, et au plus le cinquième.

Tout le reste ne compte guère.

Il y a les Ourghamma (31 000), dans les montagnes les plus méridionales de la Tunisie, au-dessus des roches, des sables de la Tripolitaine;

Les Djeraba ou Djerbiotes (40 000), dans l'île de Djerba, au nord et non loin des Ourghamma;

Les Ouled-Drid (40 000), en Tunisie centrale, à l'est du Kef, au sud-est de Tunis, sur les causses de la hamada;

Une portion des 12 000 Hanencha, grande tribu qui vit dans les monts de Souk-Ahras, sur la Medjerda supérieure et le haut de la Seybouse;

Les tribus du Djébel-Guérioun, la montagne de plus de 1700 mètres qui s'élance au midi de Constantine, au-dessus des lacs salés, sur la route de l'Aurès;

Les Ouled-Sellem (9000), entre Batna et Sétif, sur le plateau des Sbakh, interrompu par des montagnes;

Les Ouled-Ali-ben-Sabor (5000), près des Ouled-Sellem, aux environs de Ngaous, sur le penchant du Hodna;

Les Béni-Ménasser (12 000), dans le chaos des pics et pitons détachés du Zaccar, entre Miliana et Cherchel;

Les Matmata (5000), à l'horizon sud de Miliana, entre le Chéliff d'Affreville et les montagnes de Téniet-el-Hâd;

Les Béni-Haoua (5000), à l'est et près de la ville de Ténès;



Un Arabe. — Gravure de L. Rousseau, d'après une photographie de M. Neurdein.

Les Achacha et les Zérifa (5000) dans le Dahra, etc.;

Plus, des lambeaux de tribu, des douars ou tronçons de douar çà et là dispersés;

Enfin, dans le Sahara, les 30 000 Mozabites, les 13 000 Rouara, les gens de Ouargla, etc.

Soit 800 000 à 900 000 berbérophones, ou du sixième au cinquième des musulmans habitant notre Afrique tellienne; tandis que, langue à part, les vrais Berbères, nés d'ancêtres berbères peu ou pas croisés d'Arabes, font peut-être les quatre cinquièmes de tout le peuple : aux montagnes ci-dessus restées jusqu'à présent le domaine du témachek, au Jurjura, au Babor occidental, à l'Aurès, aux monts des Ourghamma, des Ouled-Dris, des Béni-Ménasser, au Dahra, au Mzab, à l'Oued-Rir, il faut ajouter, comme habités en réalité par la race berbère, tous les massifs moyens ou supérieurs de l'extumescence atlantidienne, monts des Trara, monts de Tlemcen, Ouaransénis, Tittéri, monts métidjiens, Dira, Babor oriental, sahel de Collo ou des Sept promontoires, djébels de Constantine, de Guelma, de Bône, de Souk-Ahras, du Kef, etc., et la Tunisie presque entière !

Un sur cinq, quel recul depuis l'invasion hilalienne du onzième siècle, avant laquelle tout le socle de l'Afrique Mineure leur appartenait après absorption de l'élément arabe déposé par les éphémères conquérants du septième siècle ! Jusqu'alors rameau vigoureux du tronc de l'humanité, l'histoire les avait toujours vus prépondérants de l'Égypte aux Colonnes d'Hercule. Le Carthaginois pouvait régner sur la côte, et plus tard le Romain à la fois sur le littoral, la montagne et le plateau; la terre mère des épis leur restait presque entière, à tous ses étages montants et descendants, sahels, basses plaines, plaines hautes, tranchant du mont, pente saharienne et Sahara. Et aujourd'hui encore, sous l'apparence de domination française à l'est, de tyrannie arabe, voire chérifienne à l'ouest, c'est encore, c'est toujours, en mettant de côté l'abdication du vieux langage par la plupart d'entre eux, la race la plus nombreuse de l'Atlantide et du Désert, et de beaucoup la plus vivace.

Ce n'est pas tout : hors du Tell, loin du Tell, et nantis encore de l'idiome immémorial, on les retrouve dans toute l'Afrique du Nord, de la Méditerranée au Niger, du Sénégal au Nil, sous divers noms, Djébélis ou montagnards, Chaouïas, Kabyles, Amazighs, Chillahs, Béni-Mzab, Touareg. S'il n'y en a plus dans les Canaries, archipel de l'Atlantique, c'est que les Espagnols les ont extirpés, ou plutôt cachés en les recouvrant de christianisme et de langue néo-latine, car les Canariens ont beaucoup de sang numide dans les veines : quand le conquérant français de ces îles, Jean de Béthencourt, gentilhomme normand, y aborda vers le commencement du quinzième siècle, les habitants de ces fières îles montagneuses qui font face au Sahara littoral, les Gouanches, étaient des Berbères plus ou moins mélangés.

Telle est la force de la race adaptée par le temps au sol : pure, s'il en est de pures, ou mêlée, n'importe.

Ici elle est très mêlée, l'Atlantide ayant de toute « éternité » reçu des envahisseurs de trois côtés : de l'est, les derniers étant les Arabes et, à un moindre degré, les Turcs de l'Odjac; du nord, les derniers étant les Français et leurs frères de langue, cousins de race, compagnons de colonisation, les Espagnols et les Italiens; du sud, que par ici tenta toujours le nord. Ailleurs les Septentrionaux, fils de la neige ou de la brume, sont attirés par le midi tiède, embaumé, resplendissant; mais le Saharien, dans son Sahara calcinant, stérile, envie la fraîcheur, les pluies, la fécondité du Tell; aussi les gens du Désert et ceux du Steppe confrontant au Soudan, et les Noirs du Soudan lui-même ont-ils reflué très souvent vers l'Atlantide.

La race berbère procède donc de nombreux éléments, et toujours et toujours de nouveaux sangs l'ont adultérée; mais telle quelle, une fois formée, elle a tout assimilé, elle a duré, elle dure.

Sous le Carthaginois, pourtant riche et corrupteur, elle ne perdit que les tribus des basses vallées, à la corne orientale de l'Atlantide, autour de Carthage et jusque vers Bône et Guelma, tandis qu'inversement nombre de Carthaginois apprenaient le numide pour le bien de leur commerce : ceux-ci, on les nommait les Phéniciens bilingues. Sous le Romain elle dédaigna la langue impériale et impérieuse, ou du moins elle resta presque partout numide quant à l'idiome, la civilisation étant latine. Les Romains partis, la première invasion arabe la troubla, la jeta sur l'Espagne, qui devint le tombeau de ses armées, lui donna une religion nouvelle, un livre saint qui n'était point berbère, une langue liturgique. Puis, comme on ne peut échapper à sa destinée, quand sonna l'heure fixée par Allah dès avant la fondation du monde, les Berbères subirent la terrible poussée hilalienne qui commença leur dénationalisation.

Cette dénationalisation suivait son train sans

grande hâte quand la France intervint dans les destinées de l'Afrique du Nord. Chaque jour des Kabyles revenaient, sachant un peu plus d'arabe, du marché, de la ville, de la zaouïa, de la ziara ou visite à la koubba d'un saint marabout, du grand pèlerinage à la ville très sacrée, à la Mecque, propice au salut du croyant, surtout dans les trois mois de choual, de dou-el-kada et de dou-el-hadjdja.



Femmes de la tribu des Ouled-Naïl. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

Chaque jour, telle dachera, tel douar passait insensiblement d'une langue à l'autre; et de dachera en dachera, de douar en douar, telle tribu.

Les Français, certes sans le savoir, sans le vouloir, accélérèrent l'arabisation des Berbères. Ayant, dans leur ignorance des choses d'Afrique, pris tous les Africains du Nord pour des Bédouins, elle fit de l'arabe la langue du commandement ; or c'était déjà celle de la religion et du commerce.

Ce faisant, nous ajoutâmes une pointe meurtrière

à la hache aux deux tranchants; et l'arabe, encore mieux armé qu'avant notre venue, refoula plus vite qu'auparavant le berbère durant les tempêtes et les tonnerres de la grande lutte de l'indépendance, entre 1830 et 1857, pendant près de trente ans de confusion, de broiement, de dislocation des tribus et des sous-tribus. Il y a dans les trois provinces, sur mille et une montagnes, des vieillards qui se



Famille d'un grand chef arabe. — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

rappellent qu'au temps de leur enfance le berbère se parlait là où maintenant il ne se parle plus, où il ne se comprend même pas.

Mais si la langue berbère disparaissait de plus en plus alors que commença la colonisation française, la race numide, héritière plus ou moins croisée de Syphax, de Masinissa, de Jugurtha, regagnait pas à pas, qu'elle usât du berbère ou de l'arabe, le sol de l'ancienne patrie. Refoulés comme chrétiens dans les djébels par les irruptions musulmanes, ils en

redescendaient comme mahométans, tous ayant adopté la religion du Prophète, et le plus grand nombre sa langue. On peut croire que sans l'entrée des Français dans l'Afrique du Nord, ces « fils du sol » auraient lentement repris tout le Tell aux héritiers des Hilaliens.

On a voulu creuser un abîme entre les Berbères et les Arabes. Il est certain que les Kabyles ont foulé le sol du Tell bien avant les compatriotes de Mahomet; que depuis Sidi Okba ben Nafé, et surtout depuis l'invasion hilalienne, l'histoire de ces deux peuples se mêle sans se confondre; qu'enfin leurs langues diffèrent singulièrement, encore que l'une et l'autre aient des traits de ressemblance, avant tout une sorte de passion pour les gutturales horribles qui sont comme des vomissements.

Mais Arabes et Berbères ont certainement beaucoup d'ancêtres communs. Si les Berbères ne sont pas venus de la petite Afrique aujourd'hui nommée l'Espagne, ils sont arrivés d'Orient comme les Arabes, dont peut-être ils étaient cousins. A défaut de parenté directe, il y a lieu de croire (si les « Numides » étaient partis du soleil levant) que les deux peuples durent plus ou moins se mêler dans les parages de la Syrie et de l'Égypte, près de cet isthme de Suez qui fut, de l'est à l'ouest, et par terre, un grand chemin des peuples, comme il l'est maintenant du nord au sud, et par eau.

Qu'ils vinssent d'Ibérie ou d'Asie, les Berbères eurent longtemps pour seigneurs en Atlantide un peuple phénicien, et par cela même proche parent des Arabes : de là, des mélanges avec un élément « sémitique ». Il est donc probable que lorsque les guerriers d'Okba, et plus tard les Hilaliens, se jetèrent sur l'Atlas, la nation qu'ils y disloquèrent leur était quelque peu consanguine.

Dès lors, ballottés pendant plus de mille ans avec les Arabes, les Berbères conquirent avec eux l'Ibérie, les Baléares, Malte, la Sicile, et menacèrent du croissant la croix des églises où prêcha saint Martin. Pendant la splendeur des Maures andalous le Tell déborda sur l'Espagne; pendant leur décadence et après leur ruine l'Espagne regorgea sur le Tell, et ce flux comme ce reflux pénétra le Berbère d'Arabe et l'Arabe de Berbère. Enfin, vivant sur le même sol depuis l'arrivée des Hilaliens, c'est-à-dire depuis plus de huit cents années; ayant le même Dieu, le même Prophète; incessamment en contact, l'un avec l'autre contre les chrétiens, l'un contre l'autre dans la guerre civile, l'un près de l'autre dans les marchés, dans les villes, dans les mosquées, sur les routes, ils ne peuvent pas ne pas s'être intimement mêlés; et de fait bien des tribus savent qu'elles ont dans leur sein les deux éléments.

Ainsi, les deux grandes parts du peuple indigène ont des ascendants communs en grand nombre. Ce n'est pas la race qui les divise le plus : chez le Kabyle algérien comme chez l'Arabe on trouve toutes les figures, de la face blonde à la face brune, qui d'ailleurs domine immensément.

Une chose les distingue avant tout : le séjour à des hauteurs différentes.

Le Berbère, habitant la montagne, a les vertus du montagnard.

L'Arabe est l'homme de la plaine, avec ce que le pays bas, plat, chaud, clément, donne de qualités et de vices.

Par cette différence de demeure, le Berbère est l'Auvergnat, le Limousin, le Savoisien de l'Afrique; l'Arabe en est le gentilhomme qui se ruine, artiste auquel chaque jour qui passe ravit l'enivrement d'un songe, lazzarone que le Berbère et le Français chassent peu à peu de sa place au soleil.

Pendant que le Berbère pioche la montagne, à la double chaleur du ciel et du sol, celle-ci la plus terrible des deux, l'Arabe de la plaine et du désert méprise le travail des champs. « Où entre la charrue, entre la honte. »

Sous la tente, dans la cabane, il aime à être las de ne rien faire, tandis que sa femme et le bourricot versent leur sang en sueurs sous les cruels rayons. C'est l'ami des hyperboles, des contes bleus entre la cigarette et la tasse de café noir, l'ami des chansons nasillardes célébrant les belles guerres et les belles amours, l'ami de la chasse, du cheval, des courses folles, de la « fantasia » dans l'espace.

Et encore plus l'ami de son repos; il a la passion de l'ombre, comme il convient aux ensoleillés, celle de s'étendre par terre, comme il convient aux marcheurs intrépides, sur une natte en un coin du gourbi, dans la mosquée, sous un feuillage; ainsi couché, il prie, il songe, il dort, il somnole, exténué, comme mort, jusqu'à ce qu'il revive à la fraîcheur des étoiles.

Nomade par instinct, ce peuple l'est aussi par l'indivision de la propriété dans un grand nombre de tribus : sans droits sur le sol qu'ils cultivent par octroi temporaire, les Arabes l'égratignent à peine.

N'aimant pas la terre comme nos paysans l'aiment et l'adorent, ils la maltraitent; ils coupent l'arbre,

ils incendient la forêt, ils arrachent le pâtis jusqu'à la dernière herbe, ils piétinent et polluent la source ou la laissent, indifférents, se combler de sable, de boue, d'immondices, et tarir.

Indifférents, parce qu'ils sont fatalistes. Vaincus, ils se courbent : « C'est, disent-ils, la volonté de Dieu ». Ils disent aussi : « Baise la main que tu ne peux couper ».

Fatalistes, ils sont patients; ils savent attendre et guetter la vengeance; le temps n'est rien pour eux : « La lenteur vient de Dieu, et la hâte du diable ».

Patients, ils sont paresseux, d'une paresse flasque, mourante, et « la fainéantise leur est comme le miel ». Ils aiment à croire que le bien vient en dormant, *in cha Allah*, « s'il plait à Dieu ». Quand l'année « a les éperons verts », ils remplissent jusqu'à la gueule leurs silos ou matemores[1], réserves souterraines dont le site est ignoré du passant : l'ennemi fait brouter les épis aux chevaux, il coupe la moisson, il met le feu aux chaumes de l'orge et du blé, mais il ne trouve pas aisément ces granges ténébreuses. Lorsqu'aux récoltes opimes succèdent les misérables, l'Arabe puise à son matemore, et, si la famine dure, du fait de la sécheresse, de la razzia, de la sauterelle, il l'épuise; après quoi il meurt sans blasphème, comme pendant l'Aam-ech-cheur ou Saison de misère en 1867-1868 : car telle est la volonté de Celui qui ne dort ni ne rêve.

Dieu est le plus grand, mais Douro, Draham, Flous et Sordi sont aussi de grands dieux. Douro, mot espagnol, c'est la pièce de cinq francs; Draham, qu'on tire du grec Drachma, veut dire l'argent; Flous, qu'on dérive du grec Obolos, désigne aussi l'or, l'argent, le billon; Sordi, pris au français, c'est le sou : divinités intérieures qu'il n'est pas besoin d'invoquer; toujours présentes, toujours agissantes, elles sont comme un autel démesuré qui remplirait tout son temple; elles animent toute la nation, aussi bien l'homme de grande tente irrité contre la France qui lui retire peu à peu l'occasion de tondre jusqu'au sang la tribu, son troupeau, que le juge qui vend la justice au plus offrant et que le pauvre fellah qui l'achète.

Étant dans la main d'Allah « comme le cadavre dans la main du laveur des morts », les détresses, les désastres de la vie ont moins de prise sur eux que sur nous.

Sans doute, ils sont superbes, insolents, outrecuidants, majestueusement orgueilleux aux jours de prospérité, et alors très durs contre les faibles, très fastueux vis-à-vis des humbles : « Ne joue pas avec le chien, il t'appellerait : mon cousin! » Mais, tombés de la fortune, la chute ne les étourdit ni ne les écrase; ils se résignent et « lèchent la bouche du chien jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu ce qu'ils veulent ».

Leur grande force, c'est de nous haïr, nous les fils du péché. Le « Livre » leur a dit que les Infidèles sont abominables, il leur prêche la guerre sainte, l'extermination de l'Impie. Mais voici, l'Impie est le plus fort. Alors ils lui obéissent en le méprisant, convaincus au fond de l'âme que le plus haut de son pouvoir est l'avant-veille ou la veille et presque l'heure de sa chute. Même au jour de la défaite ils disent : « Un secours vient de Dieu et la victoire est proche ».

Qui sait? c'est peut-être demain, pourquoi pas aujourd'hui, que se lèvera celui qu'ont annoncé les hommes inspirés qui se disaient « les faibles et chétifs, les pauvres devant Allah, les serviteurs de la misère », et qui étaient pourtant les « pôles du pôle, les axes du monde, les astres directeurs de la vie, les entremetteurs entre le ciel et la terre, les flambeaux de la science, les étoiles des étoiles, les perles blanches, les conducteurs de la religion, les refuges, les sauveurs, les suprêmes recours des affligés, les préférés d'en haut, les élus et choisis, les meilleurs ». A sa voix les Croyants s'assembleront en armée contre les Incroyants, pour obéir au Prophète, qui a dit : « Finissez mon ouvrage, étendez partout la tente de l'Islam. C'est à Dieu qu'appartient la maison de la Guerre, il vous la donne pour le combat d'extermination contre les Kafirs. Combattez-les donc, ces hommes des écritures[1] qui ne reconnaissent pas la vérité! quand vous les rencontrerez, tuez-les en carnage; partout où vous les verrez, massacrez-les, et de partout où ils vous ont chassés, chassez-les! »

Qu'ils aient été cruels, avides, suborneurs, faux, méchants, pourvu qu'ils aient suivi le formulaire, fait la prière aux heures indiquées et, tournés vers la Mecque, pratiqué les ablutions ou leur simulacre, visité en ziara la coupole d'un miraculeux marabout, pèleriné si possible jusqu'aux deux villes sacro-saintes, et par surcroît tué quelque bon ou

1. Précautions qu'ils négligent beaucoup plus qu'autrefois, depuis que les Français ont assuré la tranquillité du pays.

1. Les Juifs et les Chrétiens : de ce qu'ils ont, comme les Musulmans, une écriture, un livre, une révélation; mais le Coran, dicté après le Testament des Juifs et l'Évangile des Chrétiens, donne les dernières volontés de Dieu; il efface à la fois l'« ancienne » et la « nouvelle alliance ».

mauvais Roumi, ils peuvent mourir consolés; leur tombeau sera marqué du chouahed, pierre du témoignage avec inscription des paroles : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est l'envoyé de Dieu! » Ils passeront, sans broncher à droite ou à gauche, dans le feu d'en dessous, sur le pont du Sirat tranchant comme un rasoir, puis ils entreront glorieux, impérissables, transfigurés, dans le Djanna, le jardin de délices où soixante-dix immortelles attendent chacun d'eux.

En somme, race très forte, non parce qu'elle est forte, mais parce qu'elle est fine et flexible.

Le Berbère, lui, c'est le paysan, le mangeur de glands, comme l'appellent dédaigneusement les Arabes, qui pourraient tout aussi bien le nommer mangeur de figues, puisqu'il se nourrit de figues autant que de glands doux, et le buveur d'huile, puisque c'est du suc de l'olive qu'il se régale.

Il travaille bravement, et partout, et toujours. Ni rêveur, ni poète, c'est un homme de labour, de métiers, un épargneur, un avare.

Il n'a pas l'amour des contes, des légendes; le passé ne lui importe, mais le présent, fait de peines et d'efforts, et le tout prochain avenir, les semences, le foin, la moisson, la cueillette aux branches de l'olivier, ce qu'il y aura de feuilles aux arbres qu'il dépouille de leur frondaison pour la donner au bétail.

Il vit sordidement, parce qu'il est très pauvre, et qu'il ne soupçonne point les vertus de la propreté; il ne se lave jamais aux fontaines, si claires dans sa montagne; la chachia ne quitte pas sa tête avant d'être un lambeau crasseux, ni le burnous ses épaules avant qu'avril ait renouvelé dix, vingt, trente, cinquante fois la parure des forêts : on se le transmet de père en fils.

Devenu musulman à partir de l'invasion des Hilaliens — jusqu'alors il avait plus ou moins professé le christianisme — il a quelque haine contre le Roumi, mais cette haine a moins de profondeur que celle de l'Arabe qui, lui, nous abomine. Séparés de nous par la religion du « Livre », ils ne le sont pas autant que les Ismaélites.

Cette race emplit les cités et les champs du Tell. Métayers et moissonneurs, colporteurs, ouvriers, ces émigrants gagnent peu ; mais, de privation en privation, ils font fortune au milieu des Roumis, si c'est battre monnaie qu'acquérir le prix d'un champ, d'une vache : alors ils s'en reviennent pour la plupart au village natal, où la propriété est fortement constituée, et qu'administrent des djémas, municipalités élues au suffrage de tous, communes orageuses divisées en sofs, c'est-à-dire en partis qui luttent éternellement.

Il se peut que le partage en sofs, la haine, la jalousie, la vendetta d'elle-même renaissante, aient leur grande part dans le maintien des énergies berbères; il est encore plus certain qu'elles ont tué la nation en la jetant en proie aux Arabes. Unie, la Berbérie aurait défié dix fois toute la cavalerie de l'empire des Califes.

Des demeures aériennes de ce grand peuple que la discorde a tant diminué, des Kabylies qui s'élancent de la plaine, des villages entourés de sabbarat ou aloès-agavés, et de kerma-en-nsara, ces « figuiers des chrétiens » que, tout contrairement, nous appelons figuiers de Barbarie, enfin d'autres villages plus élevés dont le climat n'admet ni le cactus, ni l'agavé, de toute citadelle berbérophone descend un fleuve d'émigrants qui se répand dans les quatre provinces, de Tlemcen à Tunis et de Nemours à Gabès.

Par cette émigration continue et par ce retour d'un grand nombre, la langue nationale se répand avec rapidité dans les diverses Kabylies, et déjà la plupart des villages berbères ont parmi leurs citoyens quelques hommes parlant aussi bien le français que le vieil idiome témachek. Religion à part, ces premiers tenanciers, à nous connus, du Tell ne détestent qu'à demi l'étranger qui remplit leur bourse à la ville, et menace peu leurs vergers dans la montagne. Plus assimilables que les Arabes, ils n'ont pas comme eux de vastes champs déserts où nous puissions semer des colons; chez eux pas un pouce du sol ne se perd, et plusieurs de leurs âpres montagnes ont, à surface égale, plus d'habitants que nos collines. Mais s'il nous est impossible de zébrer leur territoire de villages nouveaux, taches qui peu à peu couvriront les terrains arabes, nous les cernons de plus en plus en colonisant les vallées, et bientôt les Kabylies seront séparées les unes des autres par des plaines françaises. Alors ce sera l'histoire des faisceaux qui, tous ensemble, ne plient pas sous la main d'un hercule, et qui, séparés, se rompent sous les doigts d'un enfant. D'ailleurs il suffira que notre langue tue leur langue pour qu'ils passent dans le camp des conquérants de la dernière heure, après avoir lutté pendant vingt-cinq à trente siècles contre les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Arabes, les Turcs. Les Berbères arabisants et les Arabes berbérisants nous viendront peut-être aussi, car partout où le sang kabyle a pénétré dans les veines ismaélites, la tribu a perdu son instinct nomade



Un Chaambi. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

pour s'attacher amoureusement au sol. Cette influence du germe berbère se reconnaît avec la même puissance dans tout le nord de l'Afrique, de la dépression libyenne à l'Atlantique, de la Méditerranée aux sables sahariens.

IV. Maures, Koulouglis, Marocains, Nègres. — Ainsi donc l'immense majorité de la population algérienne se compose en ce moment : de Berbères, montagnards qui augmentent ; d'Arabes, gens de plaine et de plateau qui probablement diminuent ; de Berbères mêlés d'Arabes, et d'Arabes mêlés de Berbères. Arrivent ensuite les Maures, les Koulouglis, les Marocains, les Nègres.

Si le nom de Maures vient, comme il se peut, de Mahurim, les « Occidentaux », il équivaudrait exactement à celui de Maugrabins.

Qu'il procède de là ou d'ailleurs, les Espagnols appelèrent Moros les Musulmans qui conquirent brusquement l'Espagne jusqu'aux Pyrénées, puis furent lentement chassés de Léon, de l'Aragon, des Castilles, de Valence et d'Andalousie. Les frères des Espagnols, campés à l'ouest sur l'embouchure des fleuves d'Espagne, les Portugais, qui chassèrent ces pillards enturbannés de l'Entro Minho e Douro, puis de la Beira, puis de l'Estrémadure, puis de l'Alemtejo, enfin de l'Algarve, les nommèrent du même nom autrement prononcé : Mouros.

Nom qui dans ce tumulte de guerre devint naturellement le plus haï de tous, et le plus méprisé. Il fut synonyme, d'abord de musulman, puis d'infidèle, de païen, d'hérétique : ainsi l'Espagnol des Philippines appelle également Moros les Mahométans de Mindanao, des îles Soulou, de Bornéo, de Java, et les Negritos ou Aétas sauvages de Luçon et des îles moindres restés idolâtres dans les montagnes de l'intérieur. Mais avant tout, les Moros, ce sont les Barbaresques.

Dans l'usage français et algérien, le nom de Maures ne désigne qu'une infime portion desdits Barbaresques. On l'applique à la bourgeoisie musulmane des villes, race des plus mêlées qu'il y ait au monde ; en son être se confondent le Punique, le Numide, le Juif, le Romain, le Vandale, le Grec, le Catalan, l'Italien, l'Espagnol, le Portugais, le Français, le Flamand, le Levantin, l'Égyptien, le Nègre, tous les sangs païens d'autrefois, puis tous les sangs mahométans, chrétiens, renégats, amenés par la conquête, le commerce, la piraterie ou traite des Blancs, la traite des Nègres, l'expulsion des Maures d'Espagne.

Puissants avant 1830, riches, honorés, ils ont tout perdu depuis en perdant leur fortune, leurs palais, leurs grands domaines, haouchs de la plaine ou du coteau devenus fermes françaises ; leurs palais discrets, frais, délicieusement intimes autour d'une cour intérieure, ont été démolis pour le passage de rues alignées ; la France a pris le commandement, et l'or est dans la main du Juif aux doigts crochus.

Beaucoup de leurs familles se sont éteintes dans la gêne, même la misère ; d'autres se sont résorbées ou se résorbent dans la grande foule musulmane. Certaines ont fui la présence de l'Infidèle ; elles s'en sont allées, surtout d'Alger, en Orient, vers la blanche, la savante, l'ingénieuse Tunis dont elles espéraient qu'Alger la chrétienne ne la prendrait point, mais qu'elle prendrait Alger ; vers Mesr la victorieuse, qui est le Caire, la grande ville du Nil ; vers Smyrne, et Stamboul où règne le sultan supérieur. De celles qui restent et qui vont diminuant, plusieurs fournissent à la France des serviteurs fidèles, fonctionnaires, employés, professeurs, et nombre de Maures parlent et écrivent purement la langue nationale.

Ainsi ont décru ces urbains, qui sont de belle prestance, de mouvements dignes. Un peu efféminés par la vie à l'ombre, par la rêverie, par le kif, ivresse béate du fumeur de hachich, ils ont tendance à l'obésité, comme le Turc, dont beaucoup procèdent. Ils sont résignés, car ils savent l'homme au pouvoir du Dieu qui a fait l'ombre et le soleil. Ils savent aussi que ce Dieu, le clément, l'unique, le plus grand, l'incomparable, leur rendra, bientôt sans doute, leurs cours de marbre sur les coteaux d'El-Djézaïr. Même, qui oserait dire qu'il ne les conduira pas, rayonnants de victoire, dans l'ancestrale maison dont ils conservent la clef, à Valence, à Cordoue, à Jaen, à Grenade ?

Non moins décroissants sont les Koulouglis[1], nombreux avant 1830 dans les villes du Sahel et du Tell, notamment à Alger, à Tlemcen et en diverses bourgades. Fils de femmes indigènes et de soldats de la milice turque — turque de nom et, de fait, cosmopolite, — leurs pères ne les aimaient guère, ils ne voulaient point partager avec eux les profits et les privilèges de la puissance, ils leur refusaient l'accès des places, du fisc, des honneurs, ils les tenaient à l'écart, comme ont fait en tout pays, comme font encore en mainte contrée les « nationaux » vis-à-vis des « créoles ».

1. Orthographe réelle, à la turque : kour-ôgli.

Lorsque les Turcs perdirent l'empire qu'ils avaient fondé brutalement sur la terre algérienne sans en cimenter les assises, les Kouloughis craignirent d'être punis pour les méfaits commis par leurs pères. Redoutant la vengeance arabe, ils offrirent leurs services à la France dans sa guerre contre les Indigènes. Ils furent des alliés fidèles, que nous aurions dû naturaliser Français, soit de



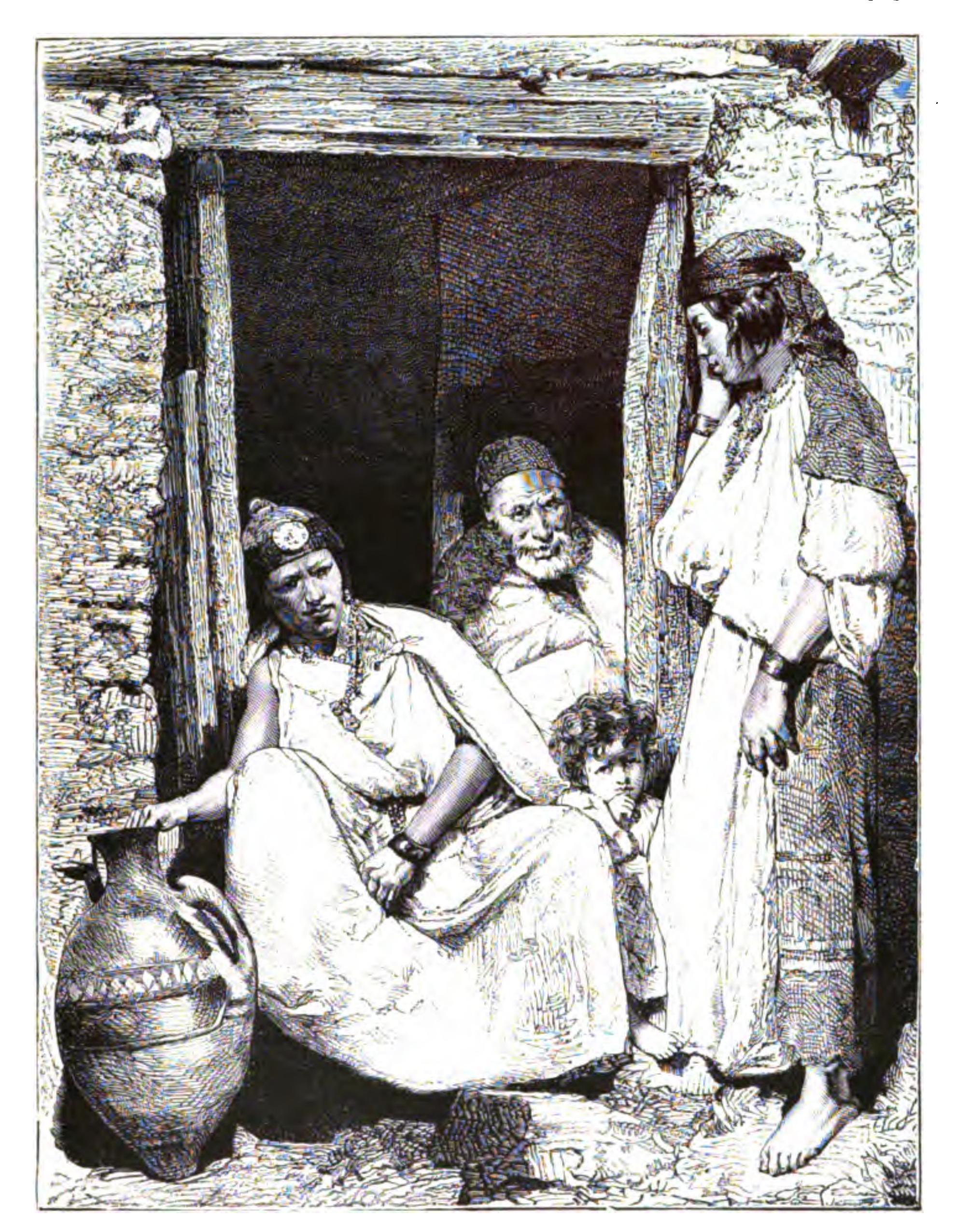
Famille arabe de Tlemcen. — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

gré, soit de force, comme on a fait en 1870 d'hommes qui ne les valaient pas dans la guerre et qui sont mille et mille fois plus dangereux pendant la paix.

La naturalisation les aurait vidés dans le peuple français, l'absorption les verse dans le peuple indigène.

Très croissants, tout au contraire, sont les Marocains, presque tous des Berbères, attirés en Algérie par les douros qu'on y gagne; ils y mois-

sonnent dans un air qui est comme une flamme de soleil; ils y plantent la vigne pour le colon pressé de demander au vin ce que le blé ne lui a pas donné, la subsistance de sa famille; ils cassent des cailloux sur les routes, et plus d'un porte à son chapeau de paille la plaque de cantonnier. Comme travailleurs de terre, on les préfère aux Arabes, cela va sans dire, et même aux Espagnols; on les



Une famille kabyle. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

rencontre dans les quatre provinces, voire dans celle de Tunis, mais surtout dans celle d'Oran. Les uns, émigrants temporaires, s'en retournent au pays, la vigne plantée, la moisson faite; les autres y restent et font souche d'ouvriers des champs. Le recensement de 1886 en a signalé 17 445, la Tunisie non comprise. Là-dessus, l'Oranie en réclame à elle seule 14 374, dont beaucoup sont, par malheur, des Juifs venus pour le brocantage et l'usure.

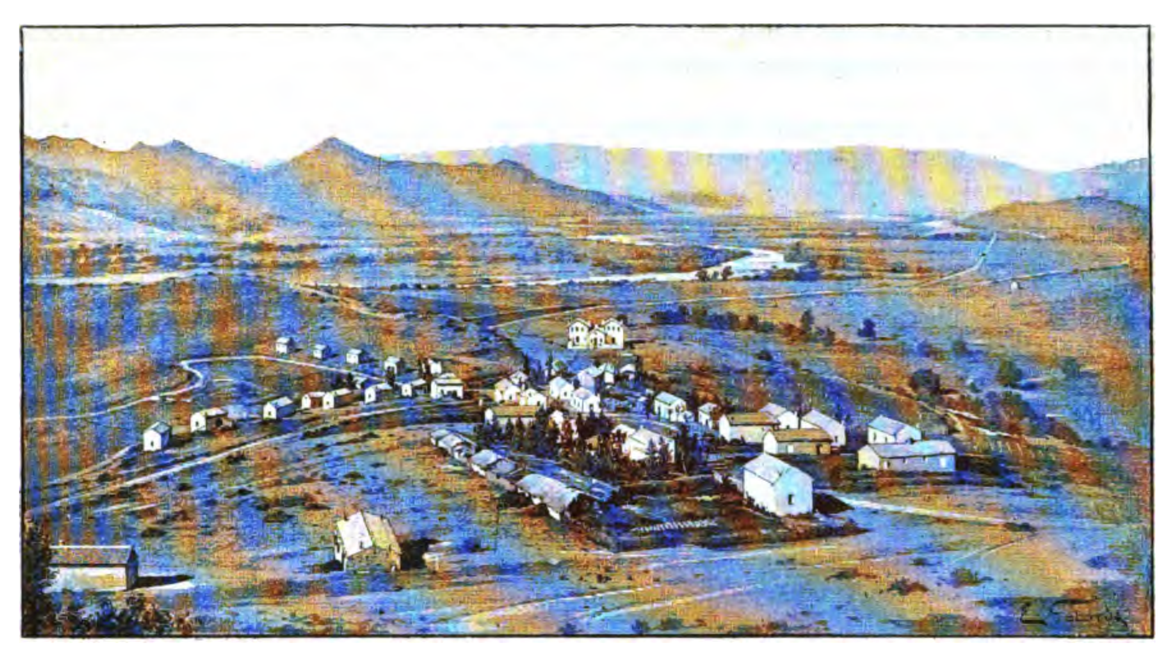
Dans divers ksour sahariens et dans beaucoup d'oasis, les Noirs sont la vraie trame de la population; dans le Tell on ne les trouve qu'en très petit nombre. Employés aux travaux serviles, ils demeurent dans les grandes cités, toujours prêts à rire aux éclats, turbulents, gesticulateurs, passionnés pour la gambade; au demeurant, bons et utiles. A l'intérieur, ils forment quelques humbles tribus, qu'on nomme les Abid, ce qui veut dire les serviteurs.

Nègres purs, ils sont peu nombreux, et l'on a vite fait de compter, même à Alger, les bruns, plus que bruns, bons enfants à ténébreux visage : ils apportent et emportent des matériaux de bâtisse, ils creusent des fondations, ils tressent des paniers, ils poussent devant eux un bourriquet chargé qui glisse des quatre pattes sur le caillou des rues en escalier, ils broient le café au pilon, ils badigeonnent en blanc les maisons, et la chaux met sur leur face des taches blanches, moins blanches que leurs dents.

Nègres « larvés », ils sont innombrables. Jusque dans les tribus reculées on voit, tantôt presque imperceptibles, tantôt violemment accusés, quelques signes de la race noire sur des visages arabes ou kabyles, la traite ayant de temps immémorial amené des Soudaniens dans le Tell à travers le Sahara; le Grand Désert n'a jamais effrayé les marchands d'hommes, pas plus que les forêts, les marais, les mers, ou même le péril de pendre aux vergues des croiseurs : ravir, convoyer, vendre son frère fut toujours une affaire superbe.

Le préjugé de couleur n'existant pas en pays d'Islam, c'est à très nombreux milliers que les Négresses sont entrées dans les familles telliennes — les Nègres aussi, mais en nombre infiniment moindre que les « beautés d'ébène ».

A ce point qu'une moitié peut-être de nos Atlantidiens roule, dans le torrent de son aorte, du sang de Cham à travers le sang de Sem.



Les terres colonisées : vue prise dans l'Oued Sahel. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.

CHAPITRE IX

LES COLONS

1° De 1830 à 1886. — Avant 1830 il n'y avait en Algérie que quelques Européens, des marchands, Italiens, Maltais, Espagnols, Marseillais.

Après la prise d'Alger, derrière l'armée qui, d'abord avec hésitation, puis résolument, s'avançait vers l'intérieur, s'abattit sur le pays de la nouvelle conquête la troupe de ceux qu'on nomma longtemps, qu'on nomme encore les mercantis[1], par opposition aux militaires : filles de joie, débitants, cantiniers, gargotiers, rouliers et charretiers, fournisseurs, usuriers, aventuriers, chevaliers d'industrie divisés par l'ironie populaire en deux honorables corporations, les banqueroutiers et les vandales, foule bigarrée qui fit dire pendant trente ans : « Tous les honnêtes gens sont venus en Afrique à pied ».

1. Mot italien, devenu français en Algérie : les marchands.

Ce proverbe exagérait :

Car parmi ces pionniers de la France en Atlas il y avait des artistes, des savants, des patriotes, des enthousiastes, toute une ardente jeunesse qui mérita bien de la patrie. L'Algérie doit beaucoup à ces « colons » de la première heure, aujourd'hui presque tous glacés par la mort.

Mais bientôt arrivèrent les vrais colons, les paysans : Mahonais, Espagnols, Italiens, Provençaux, Corses, Languedociens, Gascons, Comtois, Dauphinois, Lorrains, Alsaciens.

Et bientôt, renfort précieux, beaucoup de soldats, leur temps expiré — on faisait alors sept ans de service, — restaient en Afrique au lieu de rentrer en France et faisaient venir leur payse.

O pionniers insensés! aurait pu leur crier, de la terre où ils allaient descendre, le génie du sol, à ce bout de l'Afrique, comme à l'autre bout l'Ada-

mastor du Camoëns avait crié « Malheur! » aux Portugais de Vasco de Gama qui dépassaient le cap des Tempêtes.

Ce que vous allez semer, vous ne le récolterez point, les arbres que vous planterez ne vous ombrageront jamais!

Il se peut qu'en dehors du Tropique aucun début de colonisation n'ait requis autant de cadavres. Par milliers, et encore par milliers, les défricheurs périrent sur le sillon commencé. Tous souffrirent : les Français du Nord, d'un climat contraire; les Français du Sud et les Étrangers méditerranéens, de l'effluve miasmatique et des poisons du sol retourné.

Plus les pionniers étaient septentrionaux, plus la mort eut prise sur eux. Le Lorrain, l'Alsacien, le Parisien, le Normand, le Breton, l'homme du Centre, « passaient et n'étaient déjà plus », alors que le Gascon, le Béarnais, le Languedocien résistaient presque au soleil d'Afrique, et que le Provençal, le Catalan français, le Corse, l'Italien péninsulaire, le Sarde, le Sicilien, le Baléarien, le Valencien, le Murcien, l'Andalou, retrouvaient en Algérie le même astre, la même lumière, le même air, le même décours des saisons que dans leur patrie d'Europe, et que, forts contre la chaleur, l'éclat du jour, la fraîcheur subite du soir, ils n'avaient à lutter que contre l'haleine fétide, soit qu'elle montât du marais de la plaine, soit qu'elle sortît des boues de l'oued, soit qu'elle fût expirée par la terre presque vierge, remuée en sillons profonds pour la première fois depuis douze à quinze cents ans.

Mais cette haleine était plus terrible que le souffle empoisonné des dragons combattus dans leur antre noir par les chevaliers du haut moyen âge. Les Méridionaux, bien que de climat presque ou tout à fait africain, remplirent, eux aussi, de cercueils prématurés le champ de la paix suprême, à côté du village dont ils avaient bâti les premières cabanes. Quant aux Septentrionaux, très peu surmontèrent l'épreuve, et l'Afrique des plaines basses dévora sans compter ces fils de la pluie, du vent frais, des brouillards, nés dans le vallon de prairies, devant le ruisseau clair qui se brise au moulin.

Trop malheureusement, la paysannerie française dut s'attaquer d'abord aux sols les plus périlleux (c'étaient aussi les plus féconds). La conquête commença par Alger et par Bône; or Alger a la Métidja derrière ses coteaux et de Bône l'œil s'égare, jusqu'à de lointaines montagnes, sur la plaine de la Seybouse, aussi basse, humide, fangeuse, exhalante que la Métidja.

Nos colons virent donc se lever aussitôt contre eux le méphitisme, l'incomparable ennemi de l'homme des climats tempérés, on peut dire de l'homme blanc, quels que soient son nom, son pays, sa naissance.

A côté de l'ennemi tellurique, et combattant le même combat à mort, l'Arabe guettait nos pionniers. Mais cet adversaire était visible, au moins de jour, et le colon, le fusil d'une main, la pioche de l'autre, se défendait du maraudeur; tandis que contre la fièvre il était sans puissance. Le médecin militaire[1] qui en trouva le remède — c'est la quinine et toujours la quinine — n'avait pas encore montré comment on s'en débarrasse; de sa baraque le colon passait à l'hôpital; et de l'hôpital il descendait dans la terre.

On put, on dut alors maudire la livraison de blé de Bacri et Busnach, l'orgueil du Dey, le coup d'éventail, le blocus, Alger conquise et, après Alger, la prise de Bône, d'Oran, du Sahel, de la Métidja jusqu'à Blida, dans la très ridicule enceinte de l'obstacle continu. De la plaine de Boufarik on fut en droit de dire, autant que de la bataille, qu'elle était détestée des mères.

Mais ce qui devait arriver arriva : les faibles ployèrent jusque sur le sol, jusque dans le sol, jusque sous le sol; les forts se redressèrent, ils survécurent.

Les Français survivants, les acclimatés, bloc fait aux trois quarts, peut-être aux neuf dixièmes, de Méridionaux nés entre Rodez, Toulouse, Lyon, les Alpes, les Pyrénées, la mer du Milieu, les vainqueurs de la terre et de l'air comme de l'Arabe, se cimentèrent avec les « acclimatés d'avance », les péninsulaires de l'une et l'autre presqu'île et les insulaires de la Méditerranée, avec ceux qui parlent italien en terre ligure, en terre napolitaine, en Sicile, en Sardaigne, en Corse; avec ceux qui parlent catalan en Majorque et Minorque et dans l'ancien royaume de Valence; avec ceux qui parlent espagnol dans le pays de Murcie et les provinces andalouses; avec ceux qui parlent arabe dans les roches stériles de Malte, de Gozzo, de Comino.

De ces alliances sortirent des familles de langue française armées pour le combat de la vie dans les pays d'extrême soleil.

Et de plus en plus ces familles qui étaient l'aube de la « Nouvelle France » virent venir à elles d'autres familles, arrivées de toute France, excepté du Nord-Ouest et du Centre, qui n'envoyèrent que

1. Maillot.



Émigrés majorquins (montagnards). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie.

des dizaines là où le Sud et l'Est envoyaient des centaines ou des milliers; les soldats libérés du service s'adonnèrent de plus en plus à l'Afrique de leur jeunesse plutôt qu'à la France de leur enfance; et les Étrangers méditerranéens continuèrent à s'absorber lentement dans la petite nation française-algérienne, à peine aussi nombreuse qu'eux.

Peu à peu la cloche du village sonna plus de baptêmes, moins de funérailles, et l'Arabe vaincu ne tua pas de colons. La paix qui a tourné en croît le décroît des Indigènes ne favorisa pas moins les familles des pionniers français.

A mesure que le village s'emplissait de vie rieuse, il devenait aussi moins laid, moins sordidement misérable.

On l'avait bâti sur des plans uniformes, tantôt carré, tantôt rectangulaire, tantôt triangulaire, avec une place médiane, triangulaire si le bourg était en triangle, rectangulaire s'il était en parallélogramme, carré si la bourgade avait les quatre côtés égaux. Des murs entouraient la « colonie », bas, point épais, avec tours d'angle manifestement impuissantes; mais, telle quelle, cette enceinte suffisait contre l'Indigène. Les maisons, sur les rues très larges semblables à des boulevards, n'avaient que le rez-de-chaussée; la largeur de leur avenue les faisait plus humbles encore devant une rangée d'arbres mourants de soif.

Qui voyait ces mornes demeures, et sur la porte les fiévreux, et dans le cabaret les ivrognes, plaignait de grande pitié ces hameaux, ces villages désespérés; et il doutait à la fois de la Vieille-France qui envoyait ici mourir des misérables, et de la Nouvelle-France qui était le lieu de leur mort.

Mais chaque année les arbres plantés sur les rues grandissaient en dôme de verdure, des maisons se haussaient d'un ou deux étages, le mur de fortification croulait et devenait boulevard; puis un canal amena l'eau pure.

Il dura longtemps, l'obscur combat de la mort contre la vie, dans cent villages plus malheureux l'un que l'autre, isolés, sans ponts, sans routes, sans eau, sans ombre, parfois sans habitants durant les dix ou vingt premières années, quand la maladie enterrait la moitié des villageois et faisait fuir l'autre moitié.

Enfin, en 1856, qui fut l'an climatérique, les naissances de colons l'emportèrent sur les décès, et l'on sut que la Nouvelle-France, si longtemps condamnée à mort, verrait luire à toujours l'étoile du matin.

De 1830 à 1886, la population coloniale a grandi comme suit, armée à part :

1833 signala la présence de 5300 Européens.
En 1835 on n'arrivait pas encore à 15 000
1841 dénombra 37 000 colons.
1845 en compta 95 000.
1851 en reconnut 131 000.
En 1856 on en recensa 161 000.
En 1861 leur nombre s'éleva à 193 000.
1866 en marqua 218 000.
1872 fixa leur force à 280 000 âmes.
1876 porta le total à 345 000.
1881 en trouva 412 000.
1886, enfin, établit qu'il y avait alors dans l'Algérie, Tunisie à part, 467 500 « colons », les Juifs compris, nationalisés en bloc entre le recensement de 1866 et le recensement de 1872.

2° **Les Français.** — Sur les 467 500 « coloniaux », le dénombrement de 1886 a noté, sans y comprendre l'armée et la population en bloc, 262 222 Français, dont 219 617 Français de France ou d'Afrique et 42 595 Israélites naturalisés.

Quelle est, parmi les 219 617 Français de France ou d'Afrique, la part de ceux-ci et de ceux-là? Combien compte-t-on de créoles? Et combien de nationaux?

Le recensement de 1886 ne nous le dit pas, soit qu'il ne l'ait pas recherché, soit que, le sachant, il n'ait eu cure de nous en informer.

Celui de 1881 a été muet comme lui; il faut donc remonter à dix ans en arrière, au cens de 1876 : il nous apprend que, des 156 000 Français d'alors, près de 65 000 étaient des fils de l'Algérie elle-même, nés en belle et bonne Afrique, de familles issues de France ou naturalisées.

A supposer que la relation entre les deux éléments nationaux soit restée la même, c'est-à-dire environ trois cinquièmes pour les « nationaux » et deux cinquièmes pour les « créoles » — or il est évident qu'à moins d'une avalanche subite d'immigrants, la proportion des créoles augmente incessamment —, il y avait en 1881, sur notre Afrique du Nord, 80 000 créoles contre 115 000 nationaux; et en 1886, 90 000 Néo-Français d'Afrique contre 130 000 Français de France.

Parmi ceux qui viennent de la Vieille-France, la très grande majorité sort de nos départements du Midi; c'est de Vienne ou Valence à Marseille et de Toulouse ou Carcassonne à Menton, et là seulement, que l'Algérie attire les Français : franchir

un lac d'azur et vivre ensuite sous un soleil congénial, dans le pays de l'huile et du vin, il n'y a rien qui puisse effrayer le Provençal, le Languedocien, le Catalan du Roussillon, nés dans la patrie des plus riches vignobles[1], dans le canton français du pâle olivier. En dehors des Français de la Méditerranée et du Rhône inférieur, les trois provinces renferment beaucoup de Béarnais, de Gascons, de Dauphinois, de Francs-Comtois, d'Alsaciens, de Lorrains, de Parisiens. Et d'ailleurs tous nos départements contribuent à l'œuvre nationale; ceux qui n'y envoient pas directement des colons y laissent quelques-uns de leurs hommes, soldats, fonctionnaires, touristes, rentiers séduits par l'éclatante Afrique.

En 1833 il n'y avait encore que 3500 Français dans l'Afrique du Nord, et 5500 en 1836.

En 1841 leur nombre était de près de 17000;
En 1845, de plus de 46000;
En 1851, de 66000;
En 1856, de 93000;
En 1861, de 112000;
En 1866, de 122000;
En 1872, de 130000;
En 1876, de 156000;
En 1881, de 195000;
En 1886, de 220000[2]. Pas encore un quart de million; mais ces 220 000 valent infiniment mieux pour l'avenir de notre langue que les millions qui savent le français en Russie, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Espagne, en Amérique[3] et dans tout le monde civilisé : multipliés dans leurs descendants, ils deviendront des millions, tandis que les millions d'étrangers francophones se réduiront à des milliers dès qu'un autre idiome héritera tout à fait du rang de « langue universelle[4] ».

Presque tous les 3500 Français de 1833 habitaient les villes d'Alger, de Bône, d'Oran. Il n'y avait encore de ruraux que quelques vaillants hommes, jeunesse aventureuse, même téméraire, dans des fermes, au milieu des Arabes frémissants toujours prêts à se glisser le jour, la nuit, dans la brousse et à scier au couteau la nuque du Roumi. Il y avait aussi deux villages infortunés, les deux premiers fondés par la France en Afrique, Déli-Ibrahim et Kouba, tous deux dans la banlieue d'Alger, sur la côte du Sahel.

Ledit Kouba, ledit Déli-Ibrahim, et tels autres villages commencés en vertu d'un arrêté dans la « marche » entre l'Algérie conquise, qui se bornait à trois ou quatre cantons, et l'Algérie à conquérir, qui avait une étendue « impériale », ce fut là le premier effort de la colonisation telle que la comprit l'État français. Car Paris voulut suivre l'exemple de Rome.

Ce que la « Ville Éternelle » avait acquis, ce qu'elle n'abandonnait jamais dès que l'aigle qu'elle croyait éternelle y avait jeté l'ombre de ses deux ailes grand ouvertes, devenait romain de fait par la présence de colonies latinophones et par la contagion des mœurs, des plaisirs, des vices de l'absorbante cité.

Or la France ne pouvait encore songer à pénétrer tout d'abord de sa langue, de ses lois, de ses idées, l'élément numide-arabe; mais il ne lui était pas défendu de suivre l'exemple des conquérants partis des Sept Collines, en s'assurant par des colonies françaises le sol peu à peu soumis sur le littoral de l'Atlantide.

Et certes elle eut raison. Ce que nous avons de profondément enraciné en Numidie et Maurétanie, ce qui promet déjà de braver la tempête noire (qu'elle vienne de la Numidie elle-même, ou, par cas possible, d'Europe), la meilleure paysannerie française de l'Atlas vient de cette semence des premiers jours. Dans ces villages dits officiels, si longtemps misérables et desquels plus d'un fut mainte fois renouvelé, naquit, grandit, puis essaima la race acclimatée des paysans francophones. Ce n'est point la ville avec ses marchands, avec ses ouvriers, ses gratte-papiers, ses oisifs, qui nous assure une terre sacrée par tant de funérailles, et la colonisation dite spontanée, que tous célèbrent sur le mode dithyrambique a créé cent fois moins de ruraux que celle qu'on veut flétrir en la taxant d'administrative.

Mais durant une quinzaine d'années on dut conquérir plutôt que coloniser. Rares furent alors les villages implantés, subitement, comme par force, sur des terres abandonnées par des tribus ou vides et sans maîtres. Pendant ces quinze ans de lutte, la colonisation fut donc surtout d'ordre inférieur; elle fut principalement urbaine. Elle fixa dans le pays des lanceurs et brasseurs d'affaires qui trouvèrent ici plus forts qu'eux, les Juifs; elle y amena en foule des fonctionnaires, dont beaucoup fondèrent des familles qui restèrent africaines; elle

1. Avant le phylloxéra : et d'ailleurs il semble déjà qu'ils auront bientôt recouvré toute leur ancienne gloire.

2. Plus de 225000 avec la population en bloc.

3. Excepté, bien entendu, les deux millions de Canadiens français, plus décisifs pour notre avenir que les Algériens et Tunisiens.

4. A supposer que quatre ou cinq langages, anglais, russe, espagnol, portugais, français, ne se disputent pas indéfiniment la prééminence.



L'invasion des criquets (voy. p. 279). — Dessin de Marius Perret.

y ancra par milliers des hommes de petits métiers; et, sans fin ni compte, des hôteliers, aubergistes, gargotiers, marchands de vin, débitants de champoreaux[1], de café, de mortelle absinthe.

L'absinthe, a-t-on dit, nous a tué plus de monde que les Arabes. Funeste partout, elle l'est plus encore en Afrique, ainsi qu'en tout pays de grande chaleur, où son poison énerve encore plus des énervés déjà.

Elle coulait à grands flots, souvent frelatée, donc plus vénéneuse, de tous les débits des villes, de tous les « bouchons » des routes, de tous les « rendez-vous de chasseurs » embusqués à la croisée des chemins, de toutes les guinguettes des naissants villages, même de ceux qu'avaient commencés des familles de ruraux sobres habitués à la seule eau des fontaines du hameau natal. L'urbain, le soldat, le campagnard buvaient avec l'amère boisson le tremblement, le tic, la manie, la névrose, l'épilepsie, la folie : ils buvaient leur mort, et celle de leur descendance, et celle de l'Afrique française, si plusieurs des milliers de cette jeune France n'avaient crié à la « Fée Verte » : « Arrière! je connais ton ignominie! »

La passion du plus grand nombre pour l'absinthe, les excitants, les alcools, valut à tous les Algériens Français un renom qui ne fut jamais entièrement mérité et qui a tout à fait cessé de l'être.

Tous ou marchands d'absinthe ou buveurs d'absinthe, criait-on. Même on le crie encore, aujourd'hui que le Français d'Afrique s'intoxique certainement moins que le Français d'Europe — du moins l'homme de la campagne, qui n'a pas assez de tout son temps pour défricher, semer, moissonner, planter la vigne, défendre sa récolte contre le maraudeur, et parfois sa vie contre l'assassin qui rôde.

La journée du colon de l'Atlantide est autrement dure que celle du paysan de France, et par cela même l'Atlantidien est plus intrépide que son frère d'outre-vague, et plus intelligent aussi.

Les jours terribles de juin et juillet, la fauche, la fenaison, la moisson, le battage, la chaleur où tout l'air vibre en embrasement et en éblouissement, les dix-huit heures de lumière contre les six heures de nuit, tout cela c'est deux mois en France, et c'est six ou huit mois en Afrique, avec cette seule différence que les journées africaines ne sont jamais aussi longues, ni les nuits aussi courtes que les françaises.

1. On nomme ainsi un café versé sur une autre liqueur, telle que rhum, orgeat, etc.

Ce n'est pas tout encore. Le colon, aux prises avec une nature plus extrême que celle de l'Europe tempérée, interroge, tout l'an durant, le ciel avec plus d'anxiété que le campagnard des Vosges, ou de la Neustrie, ou de l'Aquitaine, ou même de la Provence. S'il redoute moins les gelées tardives, il craint autant la grêle, et le nuage livide qui plombe l'horizon le menace deux fois : sa récolte, sa vigne sera hachée si cette nue décoche des grêlons; elle sera dévorée si le nuage est un nuage vivant, frémissant du bruit des ailes et des mandibules, un ouragan de sauterelles quelquefois large de douze lieues, avec cinquante milliards d'insectes, abominable fléau que ne connaît point la France.

Même ces vols de sauterelles et sautereaux, qui laissent après eux la terre nue, ces marches lentes des acridiens et criquets, qui passent en tout dévorant, comme des armées infinies après d'autres armées incommensurables, ces invasions affreuses du volant et du sautillant ne sont pas le plus cuisant souci du campagnard des quatre provinces. Le fléau des criquets ne s'abat fréquemment que sur certaines contrées plus malheureuses en cela que les autres, spécialement sur le demi-Tell demi-Steppe de Constantine, Batna, Sétif, Bordj-bou-Arréridj. Il se passe cinq, dix, quinze années sans que l'armée boulimique des acridiens ronge même les pays qu'elle préfère, et mainte fois il advient que ses escadrons, poussés par le vent du Sud, vont périr au nord dans la mer sans avoir dépouillé tout champ de ses épis, tout jardin de sa parure, tout arbre de sa feuille.

L'ennemi toujours menaçant, c'est la sécheresse, très longue, très dure, point traversée d'heures, de journées, voire de semaines humides, ainsi qu'en « douce France ». La récolte n'est assurée que quand le coupeur s'en approche avec la faucille, heureux que les siroccos, la rareté des pluies, l'implacabilité du soleil ne l'aient pas flétrie dès avant la naissance de l'épi; parfois on la livre au troupeau, car on prévoit qu'elle ne se couronnera point de grains; parfois aussi la semence sèche en terre et ne lève pas.

Aussi, de l'instant des semailles à celui de l'épanouissement en fleurs, de la maturation en grains, le piocheur et laboureur d'Afrique ne cesse de demander à l'aube le secret de la journée, au soleil couchant le secret du lendemain. Que lui apportera la prochaine aurore? Les rayons incendiaires, ou la fine ondée, ou la pluie à grosses gouttes, ou le vent stérile qui ne pousse pas de nuages, ou le vent funeste, le simoun oppresseur chargé de chaleur,

de lourdeur et de flétrissement? Aurai-je les brises du Nord? Et là-bas dans le ciel, ce dais de cuivre noir, que me promet-il, les sautereaux, la grêle, ou l'orage que depuis si longtemps j'implore?

Si l'Africain-Français, race sceptique, invoquait Dieu fervemment, comme l'Arabe invoque Allah, ce n'est pas au dispensateur des flammes du jour qu'il ferait monter sa prière, mais à l'assembleur, à l'agitateur des nues, au distributeur de la pluie, au « faiseur de l'ombre des feuilles ».

Quand ces orages, attendus, acclamés, bénis, arrivent souvent, qu'ils viennent à leur heure, qu'ils durent longtemps, en un mot quand la saison pluvieuse n'est pas dévorée, quelquefois presque tout entière, par la saison sèche qui la précède et la saison sèche qui la suit, alors l'Algérie est dans la joie et sa fécondité tient du prodige. On pourrait dire hyperboliquement, à l'orientale, que dans les années aux éperons verts un grain rapporte un pain.

Mais, par mausort (car la male fortune de notre Algérie, c'est d'obéir au Midi plus qu'au Nord, à la flamme plus qu'à la brise, à l'élément saharien plus qu'au maritime), les moissons exubérantes des années bienheureuses sont plus rares que les récoltes à demi manquées. Deux printemps misérables succèdent plus souvent à un printemps opime que deux printemps opimes à un misérable. En général, bonne et mauvaise chance se suivent par périodes : on a les vaches grasses, puis les vaches maigres; de celles-ci plus que de celles-là.

L'Africain n'avait sur le Métropolitain qu'une supériorité, celle de savoir à l'abri du puceron le vignoble qu'il ne cesse d'augmenter fiévreusement. Il vient de la perdre; au moment présent, 1889, le phylloxéra règne en six districts : à Tlemcen, où on l'a reconnu d'abord à Sidi-bel-Abbès, à Oran, à Mascara, à Philippeville, à la Calle; la province du centre est épargnée jusqu'à ce jour.

Ainsi traité par une nature sans équilibre, sous un soleil sans autre intermittence que celle de la nuit, et, par surcroît, fils de pionniers qui ont deux fois conquis le sol, par l'épée et la charrue, *ense et aratro*, suivant la devise de Bugeaud, le colon des Numidies et Maurétanies a tiré de sa lutte contre l'air, la terre et l'homme une énergie qu'on n'a plus en France. Il vaut mieux que nous, surtout il nous dépasse en virilité vitale; si une moitié de la France augmente encore du fait des naissances, l'autre moitié diminue, par-ci par-là si vite qu'au bout de peu de générations on y aura vaincu la mort parce qu'une humanité insensée en aura supprimé la vie; tandis qu'en Atlantide la race des Gaules croît généreusement.

Être ou n'être pas, c'est le problème. Elle sait comment le résoudre.

Mais elle ne le résout pas seule.

Y aurait-elle réussi d'elle-même sans le secours des Espagnols, des Italiens, des Maltais?

On peut présumer que oui, par la raison que les Français du Midi, capables de s'acclimater sans trop d'usure en Afrique, ont toujours fourni beaucoup plus d'immigrants à l'Algérie que les Français du Nord, dont on pouvait presque dire ici, selon la brutale formule : « Leur meilleur jardin d'acclimatation, c'est le cimetière ».

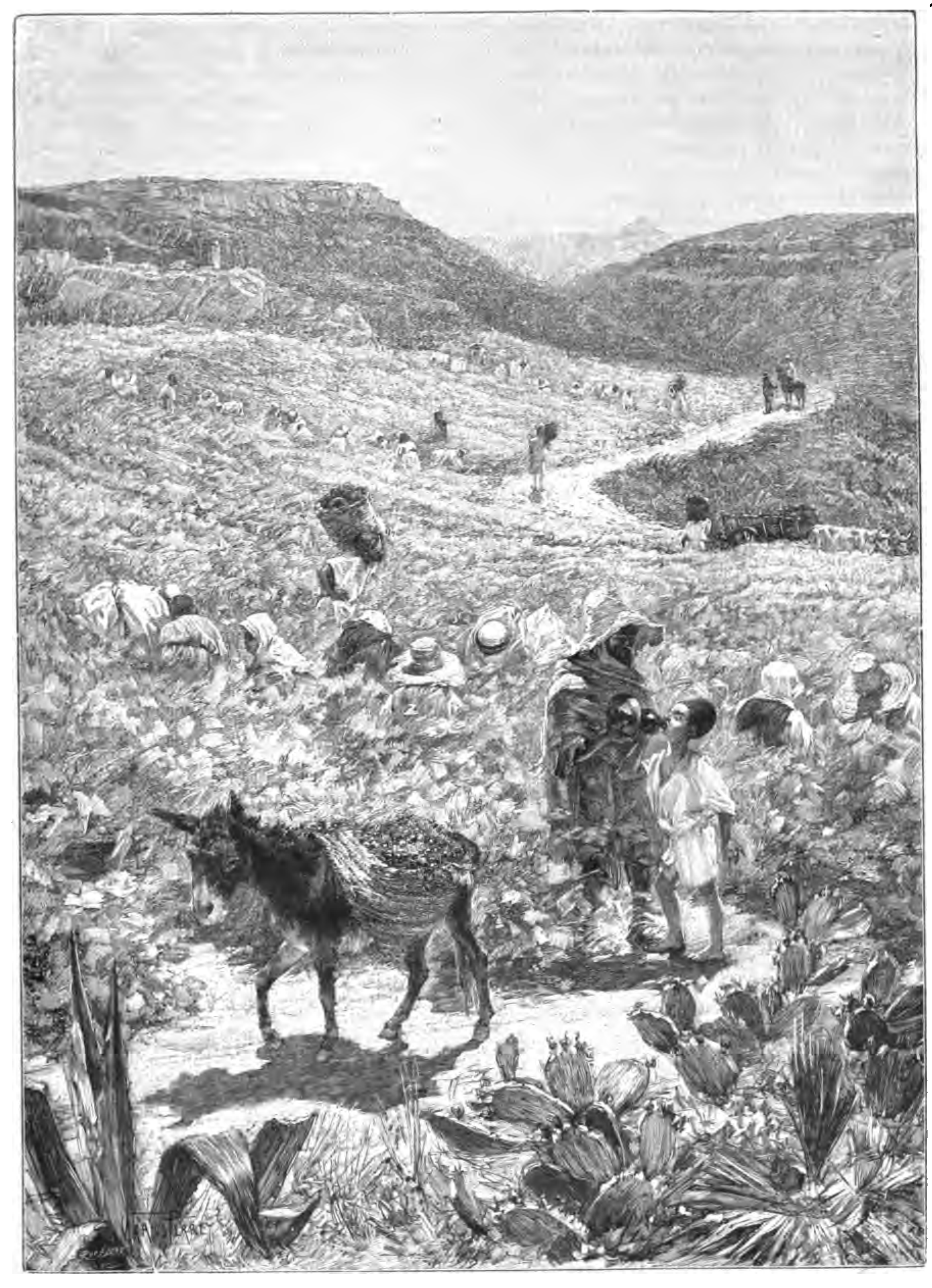
Oui ou non — ce que jamais nous ne saurons, puisque l'épreuve n'est plus à faire —, la foule française, apte au climat par la majorité de ses hommes, inapte par les autres, se rencontra sur ce sol avec des Méridionaux très aptes à l'Afrique, égaux au moins en nombre et probablement supérieurs dans leur ensemble au total de l'immigration métropolitaine.

Méridionaux dont les deux tiers venaient d'Ibérie : non pas, à vrai dire, de toute la péninsule, car ni les Portugais, ni les Gallegos, ni les Asturiens, ni les Aragonais, ni les Castillans, ni les Basques n'ont jamais fréquenté que très peu l'Algérie; mais de l'Est et du Sud de l'Espagne, de la Catalogne, des Baléares, du royaume de Valence, du royaume de Murcie et des provinces de l'Andalousie joyeuse.

L'autre tiers des colons était fait d'Italiens, de Maltais et, en sous-ordre, d'Allemands, de Belges, de Suisses, de Grecs, etc.

Étrangers et Français étaient soumis aux mêmes hasards; ils vivaient de la même vie sous le même astre intempérant; ils avaient mêmes intérêts, même religion, presque même langue (les Maltais à part), car français, catalan, espagnol, italien, c'est tout comme. Et d'ailleurs, de bon gré ou par la force des choses, tous ces hétéroglottes en vinrent à parler le plus élégant idiome. Les belles filles du Midi tentèrent les hommes du Nord, et les hommes du Nord plurent aux filles du Midi, car, étant les conquérants, ils formaient la caste dominante, plus puissante et riche, plus instruite, plus recherchée dans sa tenue, plus fringante et plus seigneuriale que la plèbe étrangère, pêcheurs ou caboteurs napolitains, épiciers maltais, jardiniers sardes ou mahonais, défricheurs espagnols.

Les deux éléments se mêlèrent : l'élément du Sud ou méditerranéen, les gens de Nice à Port-Vendres compris, reçut l'élément français septentrional et



Arabes cultivant la vigne. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

l'empêcha de périr, en même temps que, transformé lui-même quant à la langue, aux mœurs, aux idées, il devenait algérien-français ou, pour user d'un autre terme, franco-africain.

Le mélange, loin de s'arrêter par la confusion et fusion de la première génération des pionniers, s'est continué et se continue avec plus d'effervescence que jamais. Français de France ou Français premiers-nés d'Afrique (la plupart de ceux-ci déjà métissés), Espagnols, Italiens ou Maltais, débarqués de Malte, des Deux-Siciles, des Baléares, d'Espagne, ou fils premiers-nés de l'Atlantide française, s'entre-croisent à l'infini. Le jour n'est guère loin où pas un Européen sur dix ne pourra dire légitimement : « Je suis Andalou ou Murcien ou Castillan ou Catalan ou Sicilien ou Sarde ou Français, et je ne suis que cela ».

Quant aux alliances entre Européens et Indigènes, il s'en conclut très peu.

L'Algérie reçoit sans doute, année moyenne, plus d'Étrangers que de Français ; mais incessamment l'équilibre se rétablit, avec un léger profit pour la race dominante, par le fait des naturalisations, qui sont de plusieurs sortes.

Il y a la naturalisation par choix, incorporant chaque année des centaines de personnes qui ont demandé leur entrée dans le peuple français[1]. Très peu le font parce qu'ils aiment la France, qu'ils lui sont reconnaissants de l'hospitalité qu'elle leur donne, du pain qu'elle leur tend, de la fortune qu'ils gagnent; presque tous, guidés par l'intérêt, cherchent leurs facilités, les fonctions auxquelles on n'admet que les seuls nationaux, les entreprises qu'on n'accorde pas volontiers aux forains, les honneurs municipaux, les faveurs politiques, la croix d'honneur, la palme d'officier d'académie ou du Mérite agricole, les places d'employé de chemin de fer, le droit de pêche dans les trois milles[2] réservés entre le littoral, qui est chose nationale, et la haute mer, qui est à tous les peuples, etc., etc. Les Italiens tiennent (et de beaucoup) le premier rang parmi ces naturalisés; après eux ce sont les Espagnols, puis les Allemands, puis les Maltais; sans compter quelques dizaines d'Indigènes chaque année — pas même annuellement une moyenne de un musulman sur cent mille.

Il y a ensuite, à raison de quelques centaines par an, l'action des mariages mixtes. Si cent, deux cents Françaises perdent leur nationalité en s'unissant à des Étrangers, trois, quatre, cinq cents Étrangères, surtout des Espagnoles, et principalement dans la province d'Oran, deviennent Françaises par leur alliance avec des Français.

Il y a le contingent annuel des jeunes Espagnols nés en Algérie, lorsqu'ils arrivent à l'année de leur tirage au sort. En vertu d'une convention, ils servent dans l'armée française s'ils ne préfèrent servir dans l'armée « péninsulaire » ; de même qu'en Espagne, les jeunes Français doivent opter également entre l'une et l'autre nation : l'abstention ne leur est pas permise. Comme de nature, le très grand nombre, sinon presque tous les Hispano-Algériens entrent dans les bataillons du pays qui les a vus naître; ils connaissent l'Afrique, ils l'aiment, ils vont s'y marier; l'Espagne, ils ne la connaissent pas, ils ne la verront sans doute jamais, elle n'est pour eux qu'un vain fantôme. Il se peut qu'elle tienne encore au cœur de leur père et de leur mère (si leur mère est Espagnole), mais eux, jeunesse d'Oran, des bords du Sig, des plaines de l'Habra, du grand plan de Mina et Chéliff, des coteaux d'Aïn-Témouchent, des Steppes de l'alfa, aucune fibre de leur être ne vibre à l'appel de son nom. On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers; quand on la fuit, elle vous fuit aussi, mais on en conserve l'image vivante; puis peu à peu cette image décroît, elle devient indistincte, elle s'efface comme dans un rêve; on ne la transmet pas à ses fils; ils savent d'où leur père est venu, de quel pays, de quelle province, peut-être de quel village, et ils parlent (encore pas toujours) la langue de ce village, de cette province, en même temps que celle de la patrie nouvelle. Après quoi, des fils aux petits-fils, tout s'oublie, et l'idiome et l'origine et les parentés de là-bas; il n'est pas jusqu'au nom de famille qui ne s'accommoderait à la langue, à l'orthographe du lieu sans les sévérités de l'état civil. *Locus regit actum.*

C'est un enfantillage d'imaginer que les colons qui s'engouffrent par centaines de milliers (et dans vingt ou quarante ans par millions peut-être) dans les immenses expansions de l'Amérique, de l'Australie, de l'Asie Russe, de l'Afrique, garderont dans ces pays leur empreinte nationale au milieu du peuple dominant; que les villages allemands de l'Illinois ou du Texas ou du Rio Grande do Sul resteront germanophones; et que les bourgades italiennes de la province de São Paulo, ou du Gran Chaco ou de la Pampa buénos-ayrienne demeureront italianophones; et que les colonies françaises de l'Uruguay, de l'Argentine, de la Californie, seront fidèles jusqu'aux siècles des siècles au souvenir du pays de la langue de Oui. C'est dans le Canada

1. Environ 1500 par année dans la période actuelle.
2. 5555 mètres.

seulement que les Français se maintiendront comme tels, parce que le Canada oriental, né de la France, était assez vigoureux pour vivre d'une vie française, quand le hasard d'une surprise le jeta dans les bras de l'Angleterre, et parce que de nos jours, à peu près au centre de l'Amérique, il y a sur les deux bords de la Rivière Rouge un petit peuple à nous homophone qui a droit à l'usage officiel de sa langue et que des Quebecquois, des Montréalais, des Français, des Belges Wallons, l'accroissent incessamment.

Trois éléments « méditerranéens », l'espagnol, l'italien, le maltais, ce dernier deux fois moins fort que le second, et le premier deux à trois fois plus puissant que les deux autres réunis, s'infusent de la sorte continuellement dans les villages dits français et qui ne le sont qu'à demi, aux deux tiers, aux trois quarts.

Dans les provinces de Constantine et d'Alger, ces villages sont plus foncièrement français que dans celle d'Oran, où le sang espagnol domine à Oran, à Saint-Denis du Sig, à Sidi-bel-Abbès, dans les mines, les nouveaux défrichements, les chantiers d'alfa. En Numidie, le sang italien et le sang maltais ont prépondérance à Philippeville, à Bône, surtout à la Calle. En Tunisie il n'y a pas encore de villages francophones : à peine çà et là quelque haouch ou grande ferme possédée par un Français, cultivée par des Tunisiens, des Marocains, des Siciliens, des émigrés de la Pouille, et dans les cités l'élément d'Italie et l'élément de Malte l'emportent, chacun pour sa part, sur l'élément de France.

Que nombre de nos colonies, lieux devenus parfaitement français, ou tout au moins plus français qu'arabes, aient conservé le nom qui les désigna longtemps dans l'histoire, rien de mieux ; ainsi Blida reste justement Blida ; et Médéa, Médéa.

Mais pourquoi Sidi-bel-Abbès, qui n'était qu'un palus infect, et Boufarik, autre palus, et Relizane, simple point dans la plaine, et Bordj-bou-Arréridj, un mamelon chauve sur un fauve plateau, et Souk-Arhas, marché sans même un caravansérail, sont-ils devenus des villes françaises sans qu'un nom français témoigne de leur véritable origine?

Que signifient donc ces noms? Auraient-ils quelque chose de sacré, d'antique et solennel? Plongeraient-ils obscurément dans le passé de l'Afrique? Alors ils seraient vénérables, ils mériteraient qu'on les fît éternels : Constantine est un bien beau nom, mais Cirta vaut encore mieux.

Or, justement, presque tous ces noms ne consacrent rien ; tout au plus le souvenir de quelque marabout bête, de quelque événement banal profondément oublié, non seulement par l'histoire, mais encore par la légende, qui a pourtant la mémoire si longue. Ou bien c'est l'indication d'un jour de marché : marché du lundi, du jeudi, du dimanche ; ou la caractéristique du lieu, parfois exacte, voire poétique, mais, arabe ou berbère, elle est pour le Français lettres closes. Que nous disent un Oued-el-Alleug ou Ruisseau des Ronces (depuis longtemps défrichées) ; un Chabet-Leham ou Défilé de la Chair[1] ; un Assi-bou-Nif ou Puits de l'homme au grand nez ; un Aïn-sïdi-Chérif ou Fontaine de monsieur le Chérif[2] ; un Hammam-bou-Hadjar ou Thermes des Pierres ; un Hammam-Meskhoutin ou Bains Enchantés ; un Souk-el-Arba ou Marché du mercredi ; un Mocta-Douz, un Boukanéfis, un Guelat-bou-Sba, un Enchir-Saïd, un Guettar-el-Aïch, un Ouled-Rahmoun, un Aïn-Temouchent, un Aïn-bou-Dinar, et tant d'autres? Ils sont à notre oreille comme l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit.

Parmi les noms français, plusieurs n'ont aucune raison d'être. Ainsi, les noms de saints sur cette terre musulmane par le plus grand nombre de ses habitants et fort peu chrétienne par la moitié de sa minorité, car les métropolitains fixés en Afrique sont gens de peu de foi, à l'inverse des Espagnols, des Italiens et des Maltais, qui croient fermement. A quoi bon un Saint-Denis, un Saint-Cloud, un Saint-Aimé, un Saint-Louis, un Saint-Leu, un Saint-Charles, une Sainte-Barbe? Un Saint-Augustin suffirait, en l'honneur de l'immortel chrétien.

D'autres noms furent des flatteries au roi-citoyen qui hérita d'Alger comme d'un fâcheux présent et qui, s'il l'eût pu, n'eût certes point conquis l'Algérie dont longtemps il n'eut souci que pour maudire le sang, les crève-cœur, l'argent qu'elle nous coûtait. Philippeville rappelle ce roi lui-même, Louis-Philippe ; Orléansville, Nemours, Aumale, Joinville, Montpensier sont consacrés à ses fils, dont deux, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale, ont aimé passionnément l'Afrique et s'y sont battus pour la France ; Sainte-Amélie est consacré à sa femme.

Quelques-uns ravivent le souvenir de victoires de la République, de Bonaparte et du second Empire :

1. De ce qu'une troupe espagnole y fut massacrée en 1543 par les « Maures » : treize hommes seulement s'enfuirent sains et saufs.

2. Un chérif, au pluriel chorfa, désigne un soi-disant descendant de la fille unique du prophète Mahomet : « sur lui soit le salut ! » ajoute sentencieusement l'Arabe.

Valmy, Jemmapes, Fleurus, Arcole, Rivoli, Lodi, Millésimo, Mondovi, Montenotte, Castiglione, Aboukir, Damiette, Héliopolis, Zurich, l'Alma, Inkermann, Malakoff, Palestro, Magenta. Novi est un nom de défaite. Kléber remémore le grand général; Carnot, « l'organisateur de la Victoire ».

Puis viennent les noms des guerriers qui ont pris part à la conquête, ceux aussi de gouverneurs généraux et de ministres de la guerre : Rovigo[1]; Dalmatie[2]; Clauzel; Damrémont, traversé d'un boulet devant Constantine; Perrégaux, mort d'une blessure devant cette même Cirta presque inexpugnable; Combes, autre victime de Cirta la dévorante au siège de 1837; Valée; Herbillon; Bugeaud, le victorieux, le conquérant, l'administrateur; Lamoricière, toujours gaiement intrépide, qui reçut le yatagan d'Abd el-Kader; Cavaignac, stoïque défenseur de Tlemcen; Négrier, Bedeau, Bréa, Mangin, Petit, Barral, Reybeval, Gastu, Bizot, Charon, Marengo[1], Cassaigne, Morris, Yousouf; Pélissier, qui avait pris Laghouat avant de forcer Sébastopol; Rivet, Lourmel, Lavarande, qui succombèrent en Crimée après



Juifs de Tlemcen. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies de M. Pedra.

avoir guerroyé en Algérie; Bosquet, l'homme de l'Alma et d'Inkermann; Randon; Renault, « l'avant-garde », tué sur la Marne à Champigny, dans une sortie des Parisiens bloqués par les Allemands; Chanzy, qui parut le seul capable de « restituer » l'armée de la France; et quelques humbles : le sergent Blandan, tué à Béni-Méred, dans une embuscade; Dublineau, soldat aux chasseurs d'Afrique, lequel, en 1845, défendit avec un camarade le blockhaus de l'Oued-el-Hammam (près Mascara) contre une véritable armée d'Arabes. A ces vaillants manieurs de l'épée, d'autres joindront leurs noms glorieux. Plusieurs, vivants encore, recevront cet hommage après leur mort; d'autres, déjà descendus au Tartare, devraient l'avoir reçu dès le jour de leur dernière heure : tel, supérieur dans l'action comme dans le conseil, Changarnier, l'homme des retraites, des attaques, des cas désespérés, des missions périlleuses.

Puis des noms de Français qui, à divers titres, ont bien mérité de l'Algérie ou de la France : Duperré, qui dirigea la flotte du débarquement; Bérard, qui reconnut les côtes, caps, baies, estuaires de la France Nouvelle; Maillot, Baudens, Parmentier, qui scrutèrent les fièvres, les maladies, les remèdes, l'hygiène de l'Atlantide; Ménerville, qui en étudia la

1. De Savary, duc de Rovigo.
2. Du maréchal Soult, duc de Dalmatie.

1. Ce n'est pas le nom de la célèbre victoire, mais celui d'un colonel algérien d'origine italienne.

législation; Flatters, traîtreusement assassiné par les Touaregs dans le milieu du Sahara, ou, pour dire la vérité dans toute son étendue, deux fois plus près du Soudan que de la Méditerranée; Guiard, compagnon de Flatters; Thiers, qui fut un partisan décidé de l'entière conquête vis-à-vis des sectateurs de l'occupation restreinte, ou même du honteux abandon. Haussonvillers remet en mémoire le président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, qui a fondé trois villages au bas de la Kabylie de la province d'Alger; Mirabeau fait revivre le tonitruant orateur; Michelet rappelle l'historien passionné; Littré fait surgir l'image du vieux savant qui n'aima rien tant que la langue de France, dans tous ses mots, à tous ses âges, surtout l'âge ancien, quand elle balbutiait encore, puis lorsqu'au treizième siècle on l'admirait en Europe, franche, forte, naïve, et plus française qu'aujourd'hui; Courbet honore l'amiral dépositaire de la fortune de la France sur les mers et les fleuves du Chinois glabre; Aboutville est un hommage à un conteur spirituel qui méditait un livre sur l'Algérie. Plusieurs colonies ont demandé le nom sonore de Victor Hugo, et plusieurs des noms sans gloire, qui ne sont que politique.

D'autres noms voulaient renouveler notre deuil de l'Alsace et de la Lorraine : Strasbourg, la Robertsau, Rouffach, Bitche, et beaucoup qui ne sont point entrés dans l'usage courant, soit parce que le nom indigène avait déjà force d'existence — ainsi Akbou n'est point devenu Metz, — soit parce que la langue française s'accommode mal aux noms germaniques, — car comment les Néo-Français d'Afrique prononceraient-ils aisément des mots comme Eguisheim? D'autres noms, ceux-là français, n'ont pas eu la force de tuer le nom arabe : le Smendou s'appelle plus généralement le Smendou que Condé; Batna, c'est Batna, non la Nouvelle-Lambèse; et nul ne dit Nouvelle-Cargèse là où l'on avait toujours dit Sidi-Mérouan.

Enfin il y a les noms, fort rares encore, qui rappellent une des circonstances du lieu. Plusieurs hameaux s'appellent les Trembles, d'arbres au frémissant feuillage, grandis, très hauts et droits, sur le bord d'une source — de même les Indigènes ont maint Aïn-Sfisef ou Aïn-Safsaf, ainsi désigné de la fontaine qu'ombragent des peupliers blancs. — Un village de la marche de la Grande Kabylie a nom Bois-Sacré, du bosquet de vieux oliviers auprès duquel on le créa sous le nom d'Aboville, le fondateur, homme des Alpes-Maritimes, s'appelant Abo. Isserville indique, dans la même région, une bourgade riveraine de l'Isser Oriental. Pont-du-Chéliff est baptisé de la sorte d'après un pont bâti du temps des Turcs, sur le fleuve bourbeux, par des prisonniers espagnols. Bellevue, c'est le nom qu'ont obtenu pour leur bourg les Sourkelmitoutois, habitants purement français d'un de ces sites arabes dont l'appellation déroute les arabisants : est-ce un marché quelconque, Souk[1]-el-Mitou; ou Sour-Kelmitou, le Rempart des Massacrés? Il est donc devenu Bellevue, et de fait il domine un superbe ravin, de délicieux jardins arrosés par une grande source, et le val du Chéliff en face de l'entassement des monts du Dahra. Aïn-Nouissy, qui contemple la plaine infinie de la Macta et du Sig, possède au pied de son Trek-el-Touirès (339 mètres) une fontaine sulfureuse à laquelle des poitrinaires ont recours; il en a profité pour s'appeler, non pas Noussy-les-Bains, mais Noisy-les-Bains, ce qui rappelle au souvenir les environs de Paris, où il y a plusieurs Noisy.

De tous, le nom le plus singulier, c'est un hybride, Vesoul-Bénian — Vesoul, de ce que le village eut pour colons des gens de la Haute-Saône, département franc-comtois qui a Vesoul pour chef-lieu; Bénian, de ce qu'on l'établit sur les terres d'Aïn-Bénian, près de la route d'Alger à Oran, sur un plateau du Zaccar Oriental. Il y aurait eu deux de ces noms si Boufarik s'appelait Medina-Clauzel, c'est-à-dire la ville de Clauzel, commedans les premiers jours de son existence.

La plupart des villages français d'Afrique, et les villes encore plus, sont des communautés très polyglottes.

On y parle, d'abord, et surtout, la langue de France; puis à côté d'elle, au-dessous d'elle, le gascon, le languedocien, le dauphinois, le provençal, le corse, l'alsacien, le piémontais, l'italien, le sarde, le sicilien, le catalan, l'espagnol, le maltais, l'arabe, le berbère d'Algérie ou du Maroc, et le sabir, « langue » ainsi appelée de l'infinitif *sabir*, savoir : *moi sabir*, je sais; *moi macach sabir*, je ne sais pas.

Sur les quais des ports, dans les rues des villes, sur les marchés, sur les routes, aux travaux des champs, se rencontrent des Kabyles descendus de leurs montagnes sans balbutier encore un mot de français, des Arabes dédaigneux d'apprendre la langue du vainqueur, ou trop paresseux pour en essayer les premiers mots, des Français, des Eu-

1. Le mot souk, qui est très commun dans la nomenclature arabe, veut dire le marché.

ropéens qui ne savent ni l'arabe, ni le témachek. Les places de marché surtout sont de vraies Babels où l'on essaye de s'entendre au moyen de ce sabir, jargon singulier, discours bref, heurté, gesticulatif, rudimentaire.

Il se compose de quelques noms, de quelques verbes, de peu d'adjectifs : noms et adjectifs sans déclinaison, verbes sans temps ni mode. Par l'absence de formes, par le néant de la grammaire, c'est un parler « nègre » que ce patois fait de mots arabes, italiens, catalans, espagnols, français; ceux-ci de plus en plus nombreux à mesure que s'étend la langue de France. Andar (aller), vinir (venir), ténir (avoir), mirar (voir, regarder), trabadjar (travailler), tchapar (chiper, chaparder), toucar (toucher, prendre), bono (bon, bien, utile), carouti (trompeur, carottier), meskine (pauvre), maboul (fou), mercanti (bourgeois), chèndat (soldat), casa (maison), carroussa (voiture), cabessa (tête), matrac (bâton), babor (bateau à vapeur), birou (bureau), bazabort (passeport), chambîter (garde champêtre), brifet (préfet), carta (lettre, écrit, papier), douro (argent), sordi (sou), mouquère (femme), moutchatcho (enfant), yaouled[1] (garçon, jeune homme), macache (non), bezzef (beaucoup), bibri (à peu près), bitître (peut-être), balek (prends garde!), kif kif (comme), sami-sami ou soua-soua (ensemble), didou[2] (eh! ohé! un tel), et surtout fantasia, le mot universel qui s'applique au plaisir, à la passion, à tous les mouvements expansifs de l'âme, à tout ce qui est agréable, bon, supérieur, étrange,... ces termes et une vingtaine d'autres reviennent à chaque instant dans les phrases du sabir, qui est la langue préférée des Ouled-Blaça ou fils de la place, gamins inavouables.

En attendant le triomphe du français, ce charabia misérable unit l'indigène au colon; mais le lien principal entre eux et nous, c'est l'appât des « douros » qu'on gagne chez les chrétiens.

Le nombre des « citoyens » français, non pas celui des Français par l'âme et par le sang, est porté de 219 627 à 262 222 par l'adjonction des 42 595 juifs naturalisés.

Ils ont été nationalisés en bloc, par décret, pendant que nous luttions contre les hordes disciplinées du peuple évangélique. Ils ne l'avaient certes pas mérité, occupés qu'ils étaient uniquement de banque, de commerce, de courtage, de colportage et d'usure; nul d'entre eux ne tient la charrue, n'arrose les jardins ou ne taille la vigne, et il y a très peu d'hommes de métier parmi ces arrière-neveux du supplanteur d'Ésaü. Aucun n'avait péri dans nos rangs sous les boulets du Nord comme ces Berbères, ces Arabes, ces Nègres qui furent parmi les héros de Reichshofen; et s'ils n'ont point défendu l'Algérie contre nous de 1830 à 1871, ils ne la défendraient pas non plus contre nos ennemis. N'importe! Ils sont maintenant Français, et même encadrés dans notre armée, qui peut-être éveillera leur vaillance.

42 595 en Algérie, autant ou plus en Tunisie, c'est beaucoup, c'est trop, puisque cette race ne révère que le veau d'or.

A quoi bon tant d'araignées embusquées, attendant, longues pattes prêtes, que la mouche s'embarrasse dans leur toile?

Pas plus en Atlantide qu'autre part dans le monde il n'y a lieu de glorifier toutes les œuvres de l'argent; et celles auxquelles s'emploient les Israélites algériens sont parmi les moins honorables : presque toutes elles se résument par de terribles mots juridiques, et, en somme, par celui d'expropriation.

Faillites, usure, intérêt des intérêts, ce sont là leurs armes, et ces hommes obèses deviennent les maîtres du champ qu'ils n'ont pas cultivé, du jardin qu'ils n'ont pas soigné, de la maison qu'ils n'ont point bâtie.

Mieux vaudraient à l'Afrique deux ou trois villages franco-espagnols de plus, ou quelques dacheras kabyles, ou même quelques douars d'Arabes, qui, si superbement indolents fussent-ils, livreraient quelques épis de plus à la faim des hommes.

Beaucoup qui ne sont point Juifs de sang ou de secte les imitent dans leurs œuvres basses, dans leurs félonies et frelonneries. En cela, Chrétiens, Israélites, Musulmans, Mozabites se valent; mais les enfants d'Abraham, du patriarche d'Ur en Chaldée qui dort depuis quatre mille ans près des chênes de Mamré, ont une passion plus exclusive pour les métiers parasitaires.

Leur histoire en pays d'Alger et Tunis, comme dans le « Couchant le plus éloigné » que régit durement le grand chérif de Maroc, ressemble à leur histoire en toute autre terre habitée. On les a persécutés, si méprisés qu'on leur réservait les places de bourreau, ils ont subsisté quand même; on les a vidés de leur or, comme on dégorge la sangsue, ils sont plus riches que jamais; on les a massacrés, et leur nombre augmente plus vite que celui des Chrétiens ou des Musulmans, soit par la

1. De l'interpellation arabe : *Ya, ouled!* Eh! garçon!
2. C'est notre « Dis donc! »

sévérité de leur vie de famille, soit parce que, sortant peu de leur comptoir, ils ne s'exposent pas aux mille dangers du dehors qui assaillent le paysan dans son champ, l'ouvrier à son travail, le marin sur la mer, le soldat, l'homme d'aventures. Incessamment un élément similaire les renforce en la personne de Juifs Marocains qui viennent s'établir en Algérie pour s'y engraisser aux mêmes industries.

3° Les Étrangers. — Les Étrangers, au nombre de 205 212[1], balancent presque exactement les Français (Juifs non compris) : ils sont plus de 48 pour 100 dans l'ensemble de la population européenne de l'Algérie ; et les Français, moins de 52 pour 100. Mais : ils se partagent en plusieurs nations ; — quelques dizaines de milliers d'entre eux, mettons cent mille ou bien près, nés en Algérie, ont appris notre langue à côté des petits Français sur les bancs de l'école et dans les chères polissonneries du jeune âge ; ils la parlent aussi bien que l'espagnol, le catalan, l'italien, le maltais de leurs pères, et ils l'écrivent mieux ; étrangers de nom, ils sont Français de fait ; — ils sont guettés par les diverses espèces de naturalisation.

En l'absence de chiffres officiels, on peut les diviser à peu près comme suit :

Espagnols	125 000 (?)
Italiens	40 000 (?)
Maltais	17 000 (?)
Allemands	5 000 (?)
Suisses	3 000 (?)
Belges	1 000 (?)
Divers, surtout Juifs Marocains	14 000 (?)
	205 000

Les 125 000 Espagnols habitent surtout l'Oranie, Oran notamment, plus espagnole que française ainsi que Saint-Denis, Sidi-bel-Abbès et nombre de bourgs de la province ; ils sont également prépondérants dans la région de l'alfa, sur le haut plateau : en tout environ 75 000 dans cet occident de l'Algérie. La province d'Alger possède presque tous les autres, et il y en a peu dans l'antique Numidie, plus éloignée des ports d'Espagne.

Nul colon d'une autre race ne vaut ces fiers hommes sobres, endurcis, ces alfatiers, ces bûcherons, ces défricheurs vivant d'une bouchée de pain, d'un ail, d'un oignon, d'un piment, d'un verre de vin, d'une gorgée d'eau. *Con pan y ajo se anda seguro :* Avec du pain, un ail, on va loin, disent-ils. En Afrique on sourit de pitié quand on lit ce qui s'écrit sur la paresse espagnole.

1. Environ 210 000 avec la population en bloc.

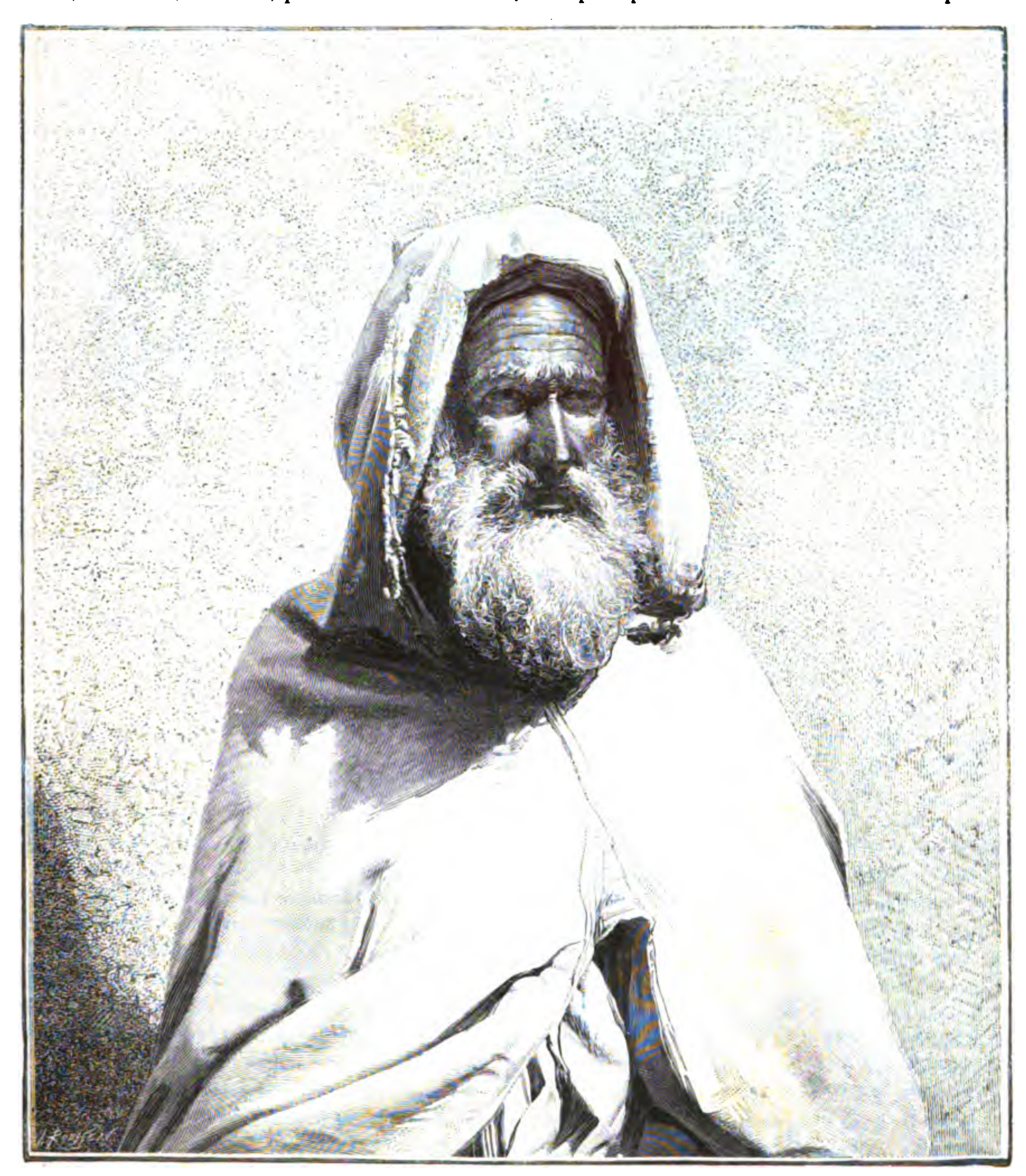
En se jetant sur cette rive, les Espagnols continuent sans y penser, la pioche et non plus le glaive à la main, la longue, dure et sanglante croisade que leurs pères avaient entreprise contre les Maures. Tripoli, Tunis, Bougie, Tlemcen, Oran, Mazagran, Mostaganem, Alger surtout, lieu de terribles désastres, ces noms sont glorieux et tragiques dans l'histoire de l'Espagne. Oran fut longtemps castillane : entrés dans cette ville en 1509, nos cousins de Trans-les-Monts n'en sortirent qu'en 1792. Elle est, d'ailleurs, si près de l'Espagne, la cité d'où l'ardent Jimenes espérait conquérir tous les Maures ! Du Merdjadjou, Ramérah ou Djébel-Santo, qui porte un quatrième et plus beau nom, le Msabia ou Lever de l'Aurore, on voit, quand il fait beau, les chaînes du littoral andalou, le Mulahacen (3554 mètres), tête de la Sierra Nevada, et, non moins loin, le Tetico de Bacares (1914 mètres), dans la Sierra de los Filabres.

Ces aides précieux se font peu naturaliser, mais leur jeunesse virile sert dans notre armée, leurs filles s'allient volontiers aux Français, et les enfants s'absorbent sans peine dans la nation prépondérante. Leur langue n'est un obstacle qu'à demi. Une moitié d'entre eux ne parle point l'espagnol ; si les Andalous et les Murciens sont d'idiome castillan, les Valenciens, les Catalans, les gens des Baléares parlent, en divers dialectes, un langage qui ressemble intimement à nos patois d'oc, au limousin, au toulousain, au provençal, et surtout au catalan des Pyrénées-Orientales. Que d'Espagnols auxquels on adresse en Algérie la parole en castillan et qui ne vous comprennent point ou ne savent pas vous répondre dans l'idiome sonore ! En Oranie il vient principalement des Andalous, mais Alger reçoit surtout des hommes du verbe catalan, notamment des insulaires de Minorque, colons parfaits, maraîchers modèles, connus en Afrique sous le nom de Mahonais.

C'est surtout la province de Constantine, proche de la Sicile, de la Sardaigne et du pays de Naples, qu'habitent les 40 000 Italiens, principalement sur le littoral. Corailleurs, pêcheurs, marins, jardiniers, négociants, entrepreneurs de routes et de travaux publics, terrassiers, mineurs, ils se fondent aisément dans la nation néo-française.

La province de Constantine a aussi la plus grande part des 17 000 Maltais. Également nombreux dans la ville d'Alger, ces insulaires de Malte, Gozzo et Comino, soit d'une ilette et de deux écueils, ne fournissent pas de colons dans le sens élevé du mot. Sur les 200 000 cultivateurs européens de l'Al-

gérie, on compte fort peu de Maltais; on les trouve presque tous dans les cités comme bateliers, portefaix, bouchers, cafetiers, petits marchands. Par leur religion ils tiennent aux Français; par leur langue aux Indigènes, car, s'ils sont catholiques, ils ont pour parler maternel un arabe corrompu. Par



Un Juif du Mzab. — Gravure de L. Rousseau, d'après une photographie de M. Foureau.

cela précieux en Algérie, ils le sont plus encore pour nous dans la Tunisie : là ils ont accepté la France de plein cœur, et ils ajoutent presque toutes leurs forces aux nôtres pour tenir tête à l'élément italien, qui restera un État dans l'État jusqu'au jour où le protectorat, qui est faux, bâtard, impuissant, dangereux, aura fait place à l'annexion.

Les 5000 Allemands, dispersés partout, se divi-

sent entre les champs et les villes. Avec les Italiens ce sont ces excellents colons qui sollicitent le plus la naturalisation française. Ils ont ici un double tort, celui de trop boire et celui de ne point durer. L'ivrognerie les décime, sous un climat fatal aux ivrognes, et comme ils se marient presque exclusivement entre eux, ou de famille allemande à famille alsacienne, comme ils ne s'appuient pas, pour vaincre le milieu, à des Méditerranéens tels que le Provençal, l'Andalou, le Mahonais, le Corse, le Sicilien, les morts dépassent toujours chez eux les naissances.

Du brassage de tous ces éléments européens est sortie la race des Franco-Africains, ou plus simplement des Africains, ou encore des Algériens.

Nés dans l'Atlantide et faits à son soleil, ils sont déjà plus des deux cinquièmes des Européens.

En 1852, l'on n'en comptait encore que 20 800;

En 1856, il y en avait déjà 33 500;

Et 72 500 en 1872;

Et presque 100 000 en 1876.

Aujourd'hui, c'est-à-dire dix ans plus tard, on peut croire qu'ils sont au nombre de 180 000, ou même de 200 000, l'ensemble des colons n'étant que de 425 000, ou 467 000 en y incluant les Juifs naturalisés. Sur ces 180 000 à 200 000 créoles, 90 000 à 100 000, c'est-à-dire un sur deux, sont des créoles français.

Les « Africains » seront bientôt la moitié, puis les deux tiers du peuple nouveau. L'avenir appartient à ces fils du pays, nés de sa substance et nourris de son air; mais il serait lamentable pour l'Algérie, pour la France, notre mère, et pour la race entière des hommes, que cet avenir éclairât un cimetière où deux peuples dormiraient : le Berbère des adrars, des tamgouts et des acifs, l'Arabe des djébels et des oueds.

Il n'est pas dans le génie de la France d'écraser les enfants contre la muraille. Le Romain, l'Anglais, le Péninsulaire, ont détruit plus de peuples que nous. C'est là notre grande gloire, comme c'est leur grande honte d'avoir traîné tant de nations à la paix du Campo Santo. Aimer les Indigènes, qui ne veulent point se laisser aimer, c'est notre strict devoir, et ce serait notre honneur.

Nous les amènerions à nous en leur donnant notre langue. Le Kabyle n'y perdrait que des patois sans littérature, et qui osera comparer à nos livres ce qu'il y a de vraie pensée dans l'idiome osseux, décharné, dur, prodigieusement guttural, d'ailleurs poétique, énergique, incisif et bref, dont le prophète Mahomet usait avec l'ange Gabriel, et l'ange Gabriel avec lui?

N'était la différence de religion, l'assimilation serait venue d'elle-même, et bien vite, par la confusion des sangs.

Le Français ne s'isole pas comme l'Anglais dans la haute citadelle de l'orgueil, il se communique volontiers aux peuples dits inférieurs. Quant à l'Espagnol du sud-est et du sud de l'Espagne, il diffère en réalité fort peu du Maugrabin; et de même, l'Italien du sud de l'Italie et le Sicilien dont le sol branle à la toux de l'Etna s'approchent fort de l'Atlantidien. Comment distinguer autrement que par la langue, la religion et le costume ce Valencien, ce Murcien, ce Malagueño des paysans arabophones du sahel de l'Oranie ou des vallées de l'intérieur, Tafna, Sig, Habra, Mina, Chéliff? C'est le même bronze du corps et du visage, le même œil noir, la même allure et démarche, la même dignité, la même endurance, la même sobriété, et sans doute, sous le crâne, les mêmes idées, le même fatalisme, car, dit l'Espagnol,

Lo que ha de ser no puede faltar.

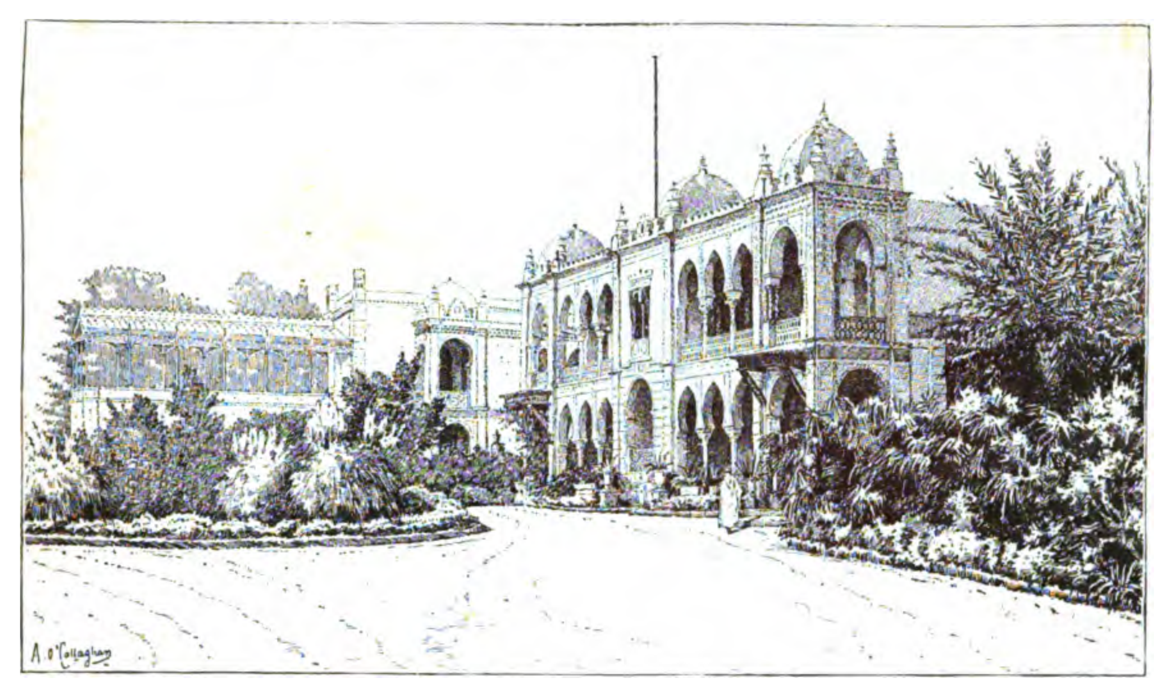
C'est-à-dire : Ce qui doit être ne peut manquer.

Mais si le chrétien, de moins en moins croyant, tolère de plus en plus les autres religionnaires, l'Islam, encore aujourd'hui, ne souffre point de partage.

Faute de fusion par voie naturelle, il nous faut donc asseoir les enfants indigènes à côté des nôtres sur les bancs de l'école. Des trois termes de l'unité : un pays, une langue, une foi, deux combattront pour nous, la communauté de patrie et le règne d'une seule langue. Quant à la foi des musulmans, le jour venu, elle déclinera.

Dès que la jeune génération musulmane parlera le français, tout le reste viendra par surcroît.

En attendant ce jour, lointain peut-être, l'excédent de naissances ajoute chaque année des milliers d'hommes à la phalange néo-française qui conquiert maintenant par le soc la terre âpre à soumettre où nous avons combattu quarante ans.



Alger : le palais du gouverneur général de l'Algérie à Mustapha-Supérieur. — Dessin d'O. Callaghan, d'après une photographie.

CHAPITRE X

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

Administrativement, il faut séparer l'Algérie de la Tunisie. L'Algérie obéit « sans phrases » à la France; dans la Tunisie, pays de protectorat, les Français choient un bey « fainéant ».

L'Algérie est divisée en trois provinces, celle d'Oran à l'ouest, celle d'Alger au centre, celle de Constantine à l'est. Chaque province renferme un territoire civil, autrement dit un département qui gagne de plus en plus sur le territoire qu'administre l'autorité militaire.

Déjà ce territoire civil embrasse presque tout le Tell et le Demi-Steppe (même un petit coin de Sahara (autour de Biskara).

Dans l'instant présent, il renferme 3 324 485 habitants; le territoire militaire, de plus en plus réduit aux Landes et au Sahara, c'est-à-dire aux lieux stériles, n'en possède plus que 492 980 — il est cependant cinq à six fois plus vaste.

Le territoire civil se partage, tout comme les départements français, en arrondissements, en cantons et en communes — communes de plein exercice et communes mixtes; ces dernières, destinées à se fractionner en municipalités normales, sont celles que l'élément européen a peu envahies, ou plutôt celles où, malgré ce nom de mixtes, il n'y a que très peu de Français et d'Étrangers.

A l'heure actuelle, il se divise en 3 départements, Alger, Constantine, Oran; en 17 arrondissements; en 232 communes de plein exercice; en 78 communes mixtes.

Le territoire militaire se partage en 3 divisions, Alger, Constantine, Oran, en 5 subdivisions, en 13 communes indigènes et en 6 communes mixtes

---

La province d'Alger (territoire civil et territoire militaire réunis) a 7 millions d'hectares de surface utile : Tell et portion du Sersou, 3 500 000 hec-

tares; Steppes, pays de Djelfa, morceau du Djébel-Amour, oasis, ravins des Béni-Mzab, 3500000.

1380054 personnes y vivent, dont 21965 comptées à part, comme armée et population en bloc. Restent 1358576 « Algériens », divisés comme suit :

Indigènes.	Indigènes musulmans.	1182448	1183852
	Marocains	1081	
	Tunisiens	323	
Colons	Français	91592	174724
	Juifs naturalisés Français	14721	
		106313	
	Étrangers	68411	

D'où un « colon » contre un peu moins de sept indigènes.

Elle a pour capitale Alger (75000 âmes[1]); pour villes sous-préfectorales, Médéa (14211 habitants[2]), Miliana (7426[3]), Orléansville (8737[4]), Tizi-Ouzou (31552[5]). Blida, banlieue comprise, a 24304 habitants, dont 8905 dans Blida même.

La province de Constantine a 12 millions d'hectares de surface utile : les Steppes s'y confondent à peu près avec le Tell, les oasis y sont vastes et nombreuses, et c'est là surtout que le Sahara peut être transformé.

1566419 personnes y habitent, dont 19303 comptées à part. Restent 1547116 « Numides », divisés comme suit :

Indigènes.	Indigènes musulmans.	1423960	1430472
	Tunisiens	4522	
	Marocains	1990	
Colons	Français	63319	116644
	Juifs naturalisés Français	11844	
		75163	
	Étrangers	41481	

D'où un colon contre un peu plus de treize indigènes.

Elle a pour capitale Constantine (45000 habitants); pour villes sous-préfectorales, Batna (6514[6]),

1. 100000 avec les faubourgs.
2. Dont seulement 3234 agglomérés.
3. Dont 3336 agglomérés.
4. Dont 2385 agglomérés.
5. Dont seulement 1447 agglomérés.
6. Dont 2737 agglomérés.

Bône (30000), Bougie (12167[1]), Guelma (6728[2]), Philippeville (22167 habitants), Sétif (11553[3]).

Souk-Arhas contient 6000 âmes, dont 4416 dans la ville même.

La province d'Oran a 10 à 11 millions de surface utile : Tell et morceau du Sersou, 4 millions d'hectares; Steppes, Mer d'alfa, portion du Djébel-Amour, Ksel, oasis des Ksours, 6 à 7 millions d'hectares.

En supposant que l'accession du Maroc à l'Algérie ne fasse point de l'Atlantide une seule et même patrie néo-française, il est difficile d'admettre qu'un partage quelconque de l'empire marocain ne nous donne pas au moins le bassin de la Malouïa. Auquel cas l'Oranie se doublera presque et possédera enfin un véritable fleuve, car l'antique Malva, née dans les neiges, sur des Alpes africaines, roule 40 mètres cubes par seconde en septembre, quand on arrive au bout des sécheresses : la Garonne ou la Dordogne d'été ne sont pas plus abondantes.

Son peuple est de 870505 personnes, dont 24001 comptées à part. Restent 846504 « Oranais », partagés comme suit :

Indigènes.	Indigènes musulmans.	658073	672497
	Marocains	14374	
	Tunisiens	50	
Colons	Français	64716	174006
	Juifs naturalisés Français	16030	
		80746	
	Étrangers	93260	

D'où un colon contre moins de quatre indigènes : voilà donc une province où les immigrants et assimilés font déjà plus du cinquième de la nation, tandis qu'ils ne forment que le huitième en « Algérie », et pas même le quatorzième en « Numidie ».

Sa capitale est Oran (68000 habitants); ses chefs-lieux d'arrondissement sont Mascara (15455), Mostaganem (13794), Sidi-bel-Abbès (21595[4]), Tlemcen (28204[5]).

La province de Tunis a 13 millions d'hectares, dont les deux tiers de surface utile : Tell, Demi-Steppe, Steppe, Sahara superbe.

Que porte-t-elle d'hommes? nous l'ignorons. Le protectorat est de nature indolente. S'il a compté

1. Dont 4889 agglomérés.
2. Dont 4164 agglomérés.
3. Dont 4311 agglomérés.
4. Dont 16807 agglomérés.
5. Dont 19745 agglomérés.

les Tunisiens, il ne nous en a pas dit le nombre. Il semble que, « protégeant » des Musulmans, il devient Musulman lui-même, rêveur, insouciant, fataliste : pareil à ce cadi d'Asie Mineure auquel un plénipotentiaire anglais avait demandé le nombre des habitants de Mossoul. L'Oriental répondit :



Une Juive de Laghouat. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.

« O mon illustre ami, ô joie des vivants!

« Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitants. Ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, c'est une chose qui ne me regarde nullement.... O mon

ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas.... Il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu. Il a créé le monde : devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création?... Moi, je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu, je le dédaigne.... O mon ami, si tu veux être heureux, écrie-toi : « Dieu « seul est Dieu! » Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort.... Car ton heure viendra. »

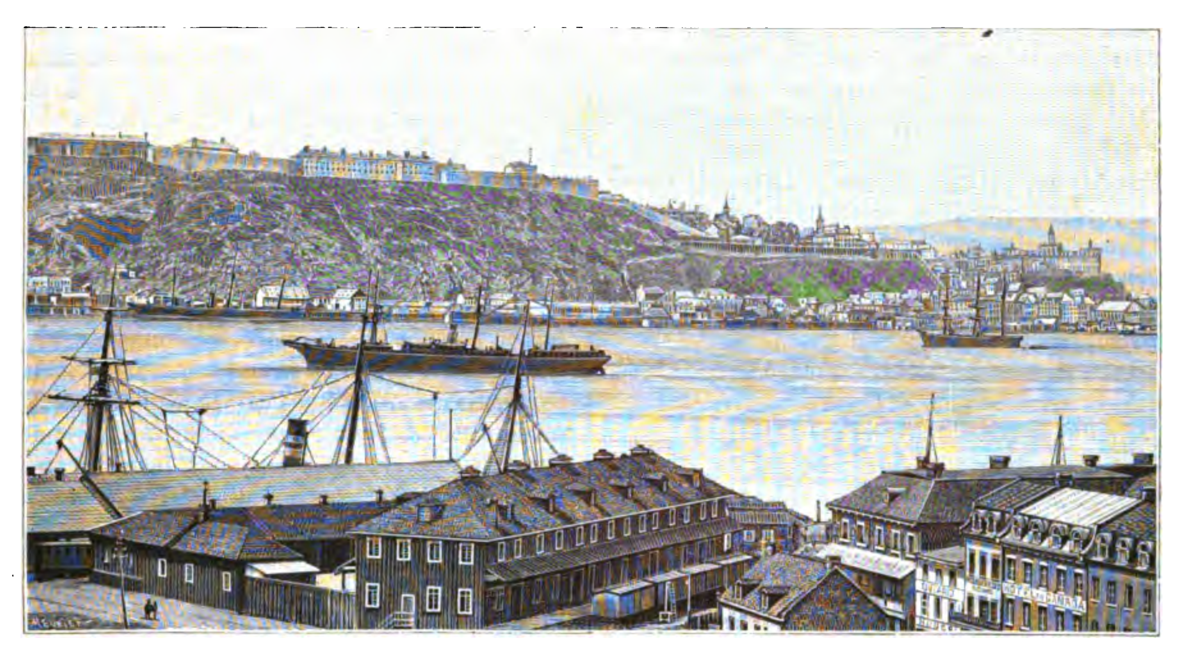
On croit devoir admettre que cette province a 1 350 000 habitants, répartis ainsi qu'il suit :

Indigènes	1 260 000
Français	10 000 (?)
Italiens	20 000 (?)
Maltais	14 000 (?)
Grecs	1 000 (?)
Divers	1 000 (?)
Juifs	44 000 (?)
	1 350 000

D'où un « colon » contre environ quatorze indigènes. Et le nombre des Européens, du moins celui des Français, ne croît guère, faute justement de cette colonisation officielle qu'on a si souvent maudite quoiqu'elle puisse seule implanter la paysannerie de France dans une contrée si différente de la nôtre. La colonisation spontanée ne lui amène que des latifundiaires, des régisseurs, des contremaîtres, et çà et là quelques modestes vignerons et des tonneliers, ou barricaires, comme disait le vieux français.

Sa capitale est Tunis (100 000 habitants), résidence du Bey conduit par la main; les villes notables sont Kairouan (25 000), Sousse, Sfax.

Telle est l'Algérie, la plus belle des filles de la France : mais elle n'aura toute sa beauté que lorsqu'elle respirera les grandes brises de l'Atlantique.



Le Saint-Laurent à Québec. — Gravure de Meunier, d'après une photographie communiquée par M. Demanche.

COLONIES

1. Soleil couchant. — Il n'y a pas cent cinquante ans nous tenions en main des colonies immenses.

Elles nous ont échappé, sauf des comptoirs où l'on ne trafique guère, de petites îles, et divers nids à fièvres que nos ennemis n'ont pas daigné nous prendre.

De l'Inde il nous reste cinq villes, dont un village;

De l'Amérique du Nord, deux îlots tourbeux, sous la brume, au rendez-vous des morues;

Et dans l'Amérique du Sud nous sommes les magnifiques seigneurs de Cayenne, Sinnamary, Tonnegrande et autres baronnies de grand renom dans le monde.

Or l'Inde, où les Anglais disent à plus de 250 millions d'hommes : « Faites » et ils font, faillit nous appartenir toute : Himalaya, plaine et plateau, et le Gange et l'Indus et les fleuves colériques du Dekkan.

L'Amérique du Nord, c'était à la fois le Saint-Laurent avec la haute Québec, le Mississippi avec la Nouvelle-Orléans, si basse que pour un peu plus les eaux la noieraient, et tout ce qu'il y a d'opulent, d'énorme, de magnifique, entre la ville de la neige et celle du marais fervescent au soleil. C'était à la fois un Grand Nord, jusqu'au Pôle, et un Grand Sud; un Grand Est et, jusqu'au Pacifique, un Grand Ouest.

Et dans l'Amérique du Sud, la « France Équinoxiale » étendait ses ambitions jusqu'à l'Amazone, qui est le plus vaste des fleuves, et jusqu'à l'Orénoque, dont la crue annuelle fait une mer d'eau douce sur le lit plat des Llanos.

Pourquoi la France a-t-elle perdu l'Inde — ce

qui n'est certes point un malheur — et sa part de l'Amérique du Sud, en réalité mieux faite pour les deux nations péninsulaires que pour nous, et l'Amérique du Nord, dont nous sommes inconsolables?

Parce que nous n'avons pas essaimé comme l'Angleterre, notre rivale d'au delà le détroit, ou l'Espagne, notre rivale d'au delà le mont, ou le Portugal, qui se renouvelle cent fois dans le Brésil. Quand mille Français voguaient pour la Nouvelle-France, vingt-cinq mille Anglais au moins cinglaient vers la Nouvelle-Angleterre.

Puis, nous étions faibles sur mer à force de nous épuiser sur terre pour des querelles frivoles. C'est par millions que nos armées ont stérilement semé des cadavres sur l'Escaut, la Meuse, le Rhin, le Danube, le Pô, le Ticino, l'Èbre et les sierras d'Espagne. De toute cette pourriture rien de grand n'a germé pour nous.

Au dix-septième siècle, tandis que l'Angleterre colonisait l'Amérique Septentrionale, des Français quittaient la France, au nombre de 400 000, dit-on : hommes d'ailleurs coupables d'être les amis de l'étranger, car les protestants intriguaient alors pour Guillaume d'Orange, comme auparavant, sous la Ligue, les catholiques avaient fait cause commune avec Philippe II. A cette époque, l'esprit de secte l'emportait sur l'idée de patrie; aujourd'hui c'est l'esprit de parti qui déchire.

L'heureuse Albion ne perdit point ses sectaires, elle leur ouvrit les colonies du Nouveau-Monde; la France, tête folle, n'envoya pas ses huguenots quelque part outre-mer, là où ils se seraient le mieux épanouis en nation, de préférence vers un pays soleilleux, la plupart des « religionnaires » étant des hommes du Midi sec ou tout au moins du Sud-Ouest. La moitié des protestants cévénols qui sont devenus des Boers hollandais ou des Anglais ou des Allemands, voire des Prussiens intransigeants, aurait suffi pour vivifier la Louisiane, ou créer le Brésil, ou tirer du néant la France Équinoxiale.

Et cent ans auparavant, dans le siècle où l'Espagne et la Lusitanie assurèrent leur empire sur les immensités de la Sierra, de la Montaña, de la Selva, des Campos, de la Pampa, des Llanos, que se passait-il dans la « douce France » où il y a cent Arcadies pour une Arabie Pétrée, où il fait si bon vivre sous un ciel sans rigueur et sans pestilence, dans un air sans moustiques, sur un sol sans fauves et presque sans serpents?

On s'y égorgeait de protestant à catholique.

Ce qui s'y fit de massacres pendant trente à quarante années rougirait cent mille pages d'histoire. Une ville du nord, Mortagne de l'Orne, fut prise, ravagée, violée vingt-deux fois en quarante-deux mois pendant la Ligue; et dans le Sud-Ouest, aux confins du Périgord et de l'Agenais, il arriva que deux bourgades furent détruites la même nuit, Montpazier par ses voisins de Villefranche-de-Belvès, et Villefranche-de-Belvès par ses voisins de Montpazier. Dans les deux camps la férocité dépassait l'héroïsme; beaucoup se battaient pour leur foi, tous pour leur ambition, leur orgueil et leur haine. Nous perdîmes alors deux et trois fois, sinon plus, les 400 000 hommes que nous coûta plus tard la révocation de l'édit de Nantes. Le sang perdu dans ces jours de colère sur une seule de nos provinces eût fécondé pour la France le continent qui nous manque, si par hasard le Canada n'était qu'un souvenir, et l'Algérie qu'un espoir.

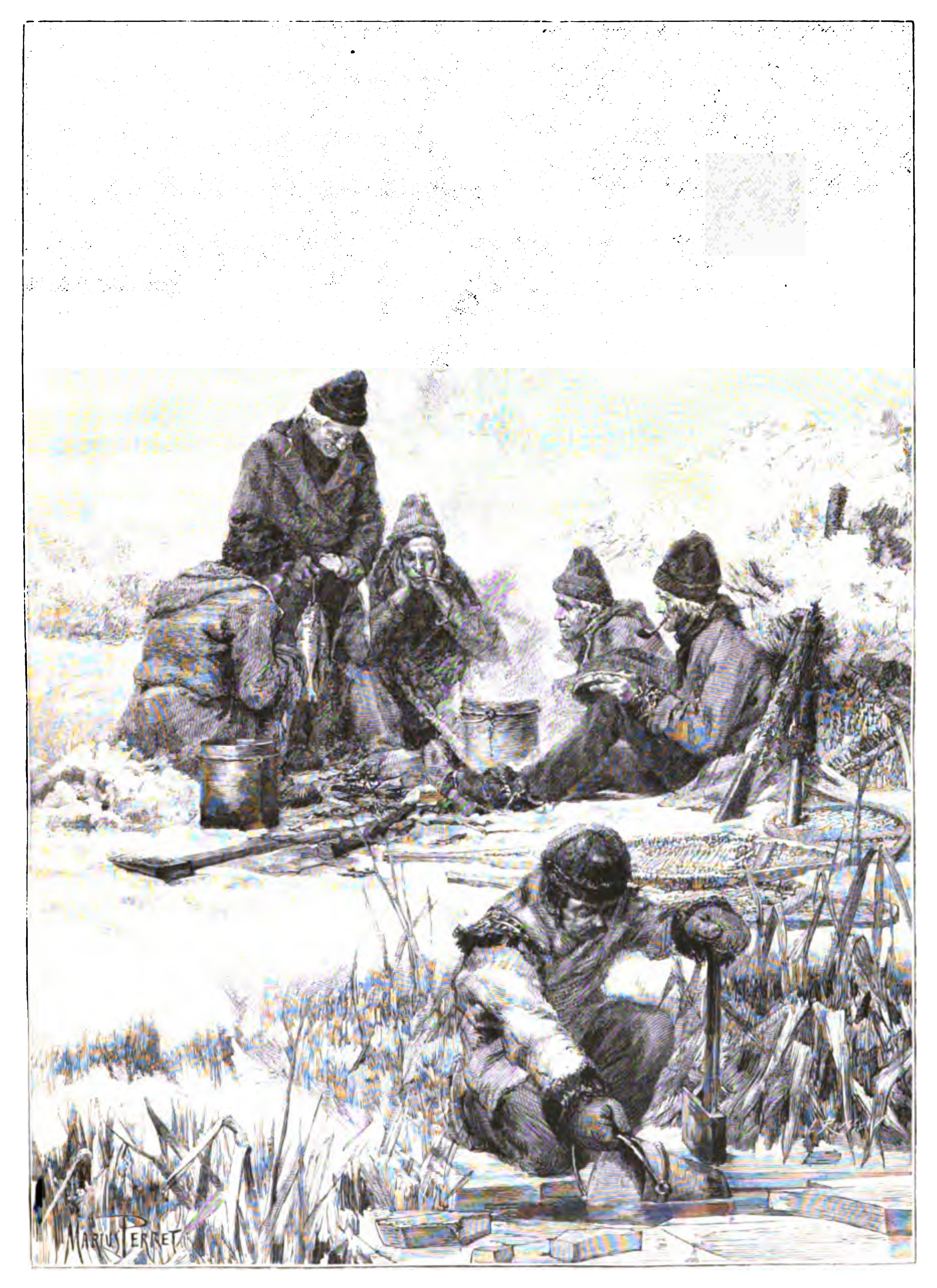
C'est un regret dont on ne peut se défendre quand on lit l'histoire de ces guerres, telle que l'écrivit par exemple Blaise de Montluc, l'un des capitaines les plus durs de cette abominable épopée. Pourquoi tant de braves gens canonnés, espingolés, dagués, pendus aux branches la langue tirée, jetés dans les puits, les torrents, les avens, pour la plus grande gloire du Dieu catholique ou du Dieu protestant, alors qu'à part quelques vétilles ces deux Dieux sont exactement le même, comme nous le voyons aujourd'hui depuis que s'est dissipée la fumée du combat?

Rien n'est plus juste, plus grand, plus doux que de verser son sang pour sa cause, mais quelle malédiction si c'est un sang stérile, et de se dire: « J'ai meurtri, je suis meurtri, je meurs, et j'ai combattu pour un fantôme et contre un fantôme! »

Bref, tout ce que but la terre rouge propice au châtaignier, la terre blanche du pays crayeux ou calcaire, la roche cévénole, le coteau languedocien, le tertre gascon, la Saintonge, l'Aunis, le continent et la mer de la Rochelle, et Dreux, et Moncontour, et Jarnac, et Coutras, toute cette vie coula sur le sol sans raison profonde, sans cause éminente, sans autre utilité pour la France que d'engraisser quelques petites plaines.

Nous n'aidâmes point les calvinistes qui s'établirent, vers le milieu du seizième siècle, dans la baie où fleurit aujourd'hui le Rio de Janeiro;

Nous ne jetâmes pas au Canada beaucoup plus de dix mille hommes durant le dix-septième siècle et la première moitié du dix-huitième, quand il aurait fallu en jeter un million, et nous perdîmes sous les murs de Québec l'empire de l'Amérique du Nord;



Des Canadiens-Français. — Dessin de Marius Perret, d'après des photographies.

Au commencement du dix-neuvième siècle, nous vendîmes la Louisiane, val et delta d'un fleuve prodigieux;

Nous avons laissé prendre par les Anglais ou par d'autres la Nouvelle-Zélande, toute l'Australie, des îles à ne pas les compter, et de très précieux rivages d'Afrique.

Éternellement trompés par des mots éclatants, nous avons même longtemps méprisé l'Algérie, dernier don de la Fée bienfaisante.

Trop de Français rêvaient encore à la Belgique, un des plus petits pays du monde, à la frontière du Rhin, qui nous aurait donné des Allemands. Et pendant ce temps les Anglais, les Russes, les Espagnols, les Portugais couvraient la Terre. L'astre étranger montait au ciel et nous assistions sans amertume au soleil couchant de notre nationalité.

II. **Soleil levant.** — C'est de 1815 à 1860 que l'astre de la France parut descendre à l'horizon.

Et non pas lui seulement. On put croire que l'Angleterre hériterait de toutes les nations.

Les esprits dits éminents se tournaient vers elle comme au seul soleil de lumière; elle avait montré sa force, sa ténacité, son orgueil; elle était riche; elle enseignait le nouvel Évangile : « En avant par le commerce et pour le commerce; Temps, c'est monnaie; L'argent, c'est tout l'homme; le Parlement, c'est la bonté, la beauté, l'équité, la sagesse. »

Et par delà l'embrun de la mer Atlantique, une autre Angleterre allait grandissant avec une rapidité merveilleuse.

Jusque-là l'histoire ne nous avait montré que des croissances lentes, sournoises, presque invisibles, États, peuples ou villes semblables au chêne qui demande deux cent cinquante ans pour déployer tous ses rameaux.

Et tout à coup l'Europe voyait comment une courte vie d'homme suffisait aux États-Unis pour étendre leurs branches de l'Atlantique au Pacifique par-dessus Alleghanys, Mississippi, Missouri et Montagnes Rocheuses.

Elle entendait les Yankees[1], étourdis par leur fortune rapide, crier aux peuples stupéfaits : « Aux Américains l'Amérique, aussi longue qu'elle est, d'un Pôle à l'autre, aussi large que le flot l'a faite, de la grande mer à la plus grande[2]. Incessamment nous ajoutons une étoile aux autres étoiles de la bannière où chacun de nos États est figuré par un astre; nous jetons chaque année des millions, peut-être des milliards d'arbres par terre; nos villes naissent, déjà grandes, entre deux soleils, New-York va dépasser Londres, et Chicago s'élever au-dessus de New-York; notre protestantisme est le plus vivace de tous, nos institutions sont les plus sensées, nos lois les plus sages, notre liberté la plus libre, notre nation la plus ingénieuse, ambitieuse, audacieuse, notre coffre-fort le plus lourd. Qui résisterait à notre jeune République? Serait-ce l'Indien vieilli, désespéré, résigné, stupide, ou les Castillanophones catholiques, ou, là-bas, parmi les Brésiliens voués à la fièvre jaune, la puérile assemblée des Nègres lusitanophones? »

Tandis que les Yankees entonnaient l'Hosanna, d'autres Anglophones, occupant tout un continent, d'ailleurs le plus petit, prétendaient s'emparer, de leur côté, du monde : « Aux Australiens l'Australie et les îles du Pacifique, fussent-elles encore plus nombreuses! Nous voulons la Nouvelle-Guinée, longue de six cents lieues, et, la débâcle du Néderlandais venue, toutes les grandes îles hollandaises, et aussi les petites, et tous les îlots, tous les écueils, de la mer du Sud! »

Dans l'Afrique australe, autre Angleterre, encore menue, mais non moins affamée d'espace, qui, dès qu'elle eut atteint le fleuve Orange, parlait déjà de franchir le Zambèze, puis d'absorber le continent : « Du Cap à Alexandrie! » criaient des devanceurs de l'avenir. Et sur presque toutes les côtes africaines, sauf en Méditerranée, l'anglais devenait l'idiome des acheteurs et des vendeurs, en même temps qu'il était la langue de républiques noires dont on présageait qu'elles s'épanouiraient rapidement sur le haut Niger.

En Asie les Anglais n'étaient pas seulement les maîtres de l'Inde. La Chine, plus grande que l'Inde, plus peuplée, plus opulente encore, s'essayait à parler le « saxon » sur des rivages où les Chinois se trouvaient en contact avec les trafiquants venus des États-Unis ou d'Albion : ainsi naissait le mirobolant jargon dit Pidjin English, qu'on pouvait croire destiné à refouler de proche, jusqu'à la Grande Muraille, la monstrueuse cacophonie de « Jean Chinois », qu'une écriture en confus barbouillage fait dix fois plus monstrueuse encore.

Enfin, le lion britannique avait mis sa patte sur les rochers les plus stratégiques de l'Univers.

Il y a quelque trente ans on pouvait donc prédire, ayant pour soi des apparences de raison, que la race anglo-saxonne allait conquérir toute la

1. Yankees est le nom populaire des Américains des États-Unis.
2. Le Pacifique est le plus vaste des océans.

Terre, que surtout sa langue était à la veille de dévorer toutes les autres.

Or c'est justement alors que l'« anglo-saxonisme » commençait à chanceler sur la montagne de domination.

Exactement comme Rome, qui s'ébranla pour tomber quand on disait d'elle : « Tu règnes à jamais; voici, de ce qui n'était qu'une ville, tu as fait le monde entier! ».

On ne lui voyait pas de rivaux, aussi loin qu'on interrogeât l'horizon. Ils se sont levés, formidables.

Et tout d'abord la Slavie, si longtemps inconnue, puis méconnue; elle avait déjà visiblement les promesses de l'avenir quand l'Europe n'y soupçonnait encore qu'une plaine de neige, des tortionnaires armés du knout, et des Polonais enchaînés marchant les pieds meurtris vers la Sibérie sur un sentier de douleur. On appelait les Russes : Mongols, Tartares et Barbares. Aujourd'hui l'on connait leur force incalculable, leur sève puissante, leurs migrations, leurs colonisations, leur fécondité, leur puissance d'assimilation, leur langue restée presque sanscrite à côté de nos idiomes informes, leurs écrivains de génie, leurs grands poètes écoutés par une race qui, de ses dernières montagnes de l'Occident, voit la tache blanche de Venise, et de ses monts d'Orient la mer de Chine et du Japon, tandis qu'adossée aux glaces de l'avant-Pôle, elle touche presque au midi les plus hautes neiges du monde, portées par l'Himalaya, père du Gange. N'y eût-il sur terre, vis-à-vis des Anglophones, que cette fervescente jeunesse des Slaves, qu'à elle seule elle équilibrerait la puissante maturité des « Saxons ».

A côté de l'humanité anglaise et de l'humanité russe, une autre humanité s'est dressée, non moins ambitieuse d'avenir, l'humanité latine, néo-latine, romande, le nom n'importe. La meilleure moitié de l'Amérique utile est son domaine; elle y croit joyeusement, très vite, et, en même temps que le nombre de ses hommes, augmente l'autorité des deux langues péninsulaires, l'espagnol et le portugais brésilien. Ces républiques hispano-américaines, cet empire indo-lusitano-nègre regardé de si haut par l'Anglais, par le Yankee, par tous les Anglomanes de l'orbe des terres, ces mâtinés, race « abjecte », ces hommes de guerre civile attendant l'esclavage étranger, ce futur et prochain héritage des Anglophones qui en avaient déjà rogné tout au nord plus de quinze degrés de latitude, s'est tout à coup développé en vaillantes nations latines sous la poussée de l'immigration italienne, espagnole, portugaise, française, et l'on voit clairement qu'aux cinq cents millions d'Anglais de l'Amérique du Nord (si toutefois l'Amérique du Nord peut en contenir autant) répondront pour le moins cinq cents millions de Latins dans l'Amérique du Sud.

Peut-on même dire que toute l'Amérique septentrionale parlera l'anglais nasal de la Nouvelle-Angleterre? Non, certes, puisque le Mexique et les cinq républiques du Centre, Guatémala, Honduras, Salvador, Nicaragua, Costa-Rica, portent déjà douze à quinze millions d'hommes cimentés par une commune origine indo-espagnole, par une religion commune, une langue commune. C'est une des Pologues qu'on n'absorbe pas, descendit-on de ces pères pèlerins qui ne furent point les apôtres, les justes que nous vantait l'histoire, mais simplement des bigots secs, durs et d'étroite cervelle.

Puis un peuple intimement anglophobe autant que francophone a pris racine au nord-est de ladite Amérique Septentrionale. Il était méprisé, lui aussi, par le monde entier, ou, pour mieux dire, absolument inconnu de lui. Ces grossiers paysans auxquels on présageait la servitude, les métiers infimes et, au bout de la décadence, l'anéantissement, cette racaille aux mains calleuses est devenue une nation de deux millions d'hommes si résistante que nul n'espère la détruire, si compacte qu'on a renoncé à la pénétrer, si envahissante qu'on ne songe plus à la cerner. Chaque année elle s'épanche et sa patrie s'agrandit.

Ainsi l'Amérique échappe aux Yankees. Et l'Afrique aux Anglais : il y avait là, tout au bout du continent, une petite race dont aucun n'avait cure, les Boers, issus de Hollande par le plus grand nombre de leurs ancêtres, et de la France, surtout des Cévennes, par le moindre nombre; plus, des Hottentots, des Cafres entrés par leurs filles dans la composition de ce peuple. Paysans on les appelait[1], et comme tels on les avait en fastueux mépris. Mais ils ont fait comme les Canadiens-Français; ils ont tenu tête aux colons anglais, et ils semblent, à l'heure présente, indestructibles : ils auront leur part de l'Afrique australe, du Cap au Zambèze. Quant au reste du continent, le Portugal s'est affermi dans ses colonies du littoral, l'Allemagne s'est assise entre la mer des Indes et les grands lacs, entre les bassins du Nil, du Congo, du Zambèze; la France domine en Méditerranée, elle a le haut Niger, un grand morceau du Congo,

1. Le mot Boers, d'origine hollandaise, veut dire paysans, laboureurs. A vrai dire, ils sont plutôt bergers que cultivateurs.

et sa langue est devenue l'idiome officiel de l'État Indépendant, lequel prétend régner dans l'intérieur de l'Afrique sur tant de vastes rivières, affluents du vaste Zaïre, que soixante-dix Belgiques danseraient sur cet empire nègre protégé par le roi des Belges!

Donc, des deux continents dévolus d'avance à l'Angleterre, un lui échappe à demi, l'autre aux trois quarts; l'Asie tend à devenir russe au nord et à l'ouest, à rester chinoise en Extrême-Orient. Quant à l'Océanie, elle se partage.

En somme, « l'empire universel anglais » comprendra la plus grande part de l'Amérique du Nord, terre opulente, toute l'Australie, terre indigente, des lambeaux d'Afrique, des iles éparses.

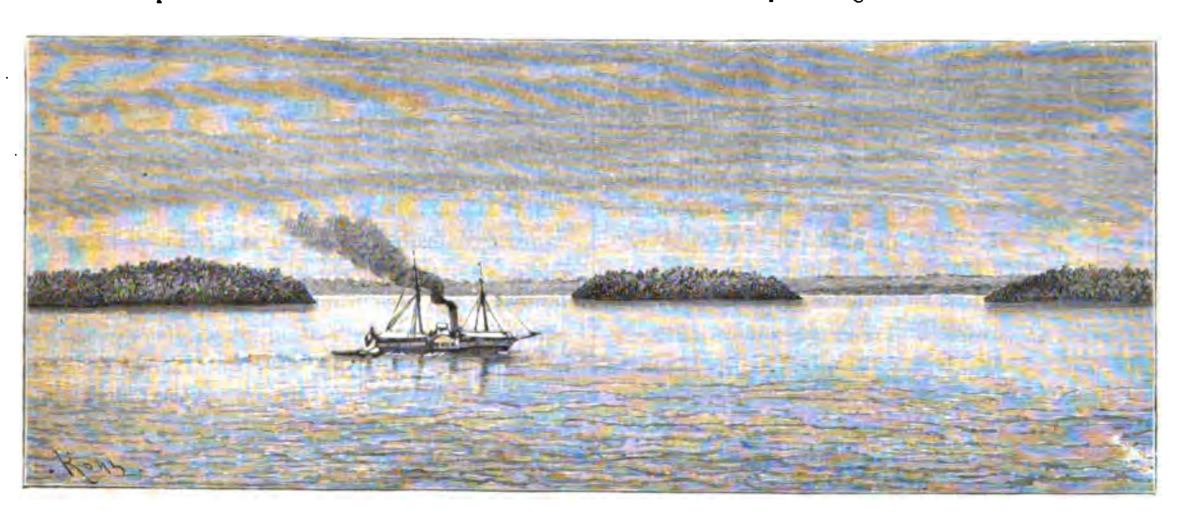
Mettant à part le monde arabe, le monde hindou, le monde chinois, dont les destins nous sont obscurs, il est manifeste que la Planète se divisera entre les Slaves, les Latins, les Anglais. La devise de l'humanité sera la devise basque : *Irourac bat* « Un en trois[1] » !

Un en mille! aurait mieux valu, mais la Terre tourne sans souci des fous et des sages.

Sur ce Globe heureusement sauvé de l'unité, quelle était la part de la France au lendemain de nos désastres de 1812 à 1815? Quelle est-elle aujourd'hui?

1815 nous laissa plus petits en Europe que 1789. C'était le prix de plus de batailles qu'il y a de jours dans l'année!

Hors d'Europe, l'Angleterre avait fait main basse sur nos colonies. Elle nous rendit ce qui était petit, fiévreux, torride et de nul avenir apparent.



Entrée de l'Ogôoué (voy. p. 302).

En Asie, nous reçûmes de sa bienveillance, disons de son dédain, les cinq villes de Pondichéry, Chandernagor, Yanaon, Karikal et Mahé.

En Afrique, nous rentrâmes en possession du Sénégal, qui se bornait alors à cinq ports et comptoirs accablés de soleil. L'île Bourbon nous revint aussi : elle est plus grandiose que l'île de France, mais l'île de France a des ports, Bourbon n'en a pas, et la prévoyante Albion retint l' « île sœur » sous son nom hollandais de Maurice.

En Amérique, elle nous restitua les îlots de Saint-Pierre et Miquelon, qui sont à peine au Canada ce que nos cinq villes indiennes sont à l'Inde; la Martinique, la Guadeloupe, et, dans l'Amérique du Sud, la Guyane, notre meilleur cimetière.

A ce peu se borna la France d'outre-mer, sinon qu'en dehors de notre territoire, des îles et un coin de continent restèrent français de langue : d'abord, l'Antille indépendante ou Saint-Domingue, puis, sous l'étendard anglais, diverses petites Antilles, l'île de France, les Seychelles et le très précieux Canada des Laurentides et du Saint-Laurent.

1830 fut l'aube après la nuit : il nous fit présent d'Alger, de la « carrière de craie » devenue en un demi-siècle l'empire français de l'Afrique du Nord, présentement long de trois cents lieues, large de deux cents; en attendant plus encore.

De 1830 à 1848, sous le « roi-citoyen » qu'on avait présenté à la foule comme la « meilleure des

1. C'est-à-dire : un seul peuple en trois provinces : Alava, Biscaye et Guipuzcoa.

Républiques », la France fut confite en dévotion pour l'Angleterre. Nos gouvernants, presque toujours semblables au bouc de La Fontaine qui n'y voyait pas plus loin que son nez, faisaient loyalement l'essai de la très déloyale alliance anglaise, dont la formule est tranchante comme l'acier : « Tout à moi, à John Bull ; rien à personne au monde, rien surtout à Johny Crapaud ! »

Puis nous avions mis nous-mêmes sur le pavois le petit marabout des Hachem, Abd el-Kader. Fait, il fallut le défaire, les hommes et l'argent s'engouffraient en Algérie.

Cette guerre nous saignait, non comme une blessure d'où l'on perd la vie par flots, mais comme une coupure d'où le sang tombe en gouttelettes ; elle énervait, et plus énervant encore était le flux de paroles contraires descendu de la tribune aux harangues. Auquel de ces députés croire ? A quel de ces ministres, de ces hommes d'État? Faut-il abandonner Alger? Faut-il conquérir l'Afrique? Et cette Afrique n'est-elle qu'un cimetière?

Ainsi pris au piège de l'Atlas, il ne nous était point facile d'unir à notre domaine ultramarin mainte région précieuse qui aurait pu nous consoler de tant de pertes. D'ailleurs l'extrême révérence pour l'Angleterre ne laissait à nos entreprises que les pays dont la Grande-Bretagne ne voulait pas, ce qui était très petit, très inutile, très malsain, presque inhabitable, et ce dont ni les Anglais, ni les Français, ni personne alors ne devinait l'avenir.

C'est ainsi que, sans nous douter de ce que nous faisions, Albion ne s'en doutant pas non plus, nous acquîmes, sous l'Équateur, en 1839, un lambeau de terre cédé par un roitelet du plus beau noir. Et de ce lambeau de terre nous ne fîmes rien pendant trente ou quarante ans. C'était une de ces colonies comme on nous les reproche : pas de colons, des baraquements, un officier de marine, quelques matelots et soldats, un soleil lourd, la fièvre, la dysenterie, la mort, au milieu de Nègres auxquels on a dédaigné d'apprendre quatre mots de français. Mais ce trop soleilleux rivage borde un estuaire superbe, le Gabon, et, ce qu'on ne savait pas, il mène par une des meilleures routes à un fleuve alors inconnu, même de nom, à l'Ogôoué — et de cet Ogôoué au Congo, devenu le but des peuples.

En achetant au roi Denis un petit parage du Gabon, la France ne blessait pas l'Angleterre, qui ne s'en souciait mie, par ignorance. En occupant la Nouvelle-Zélande elle aurait offensé l'alliée : aussi ne l'occupa-t-elle point, quoique cette île double, l'un des joyaux de la Terre, valût superbement la dénonciation de l'entente cordiale. Or, cette entente, on faillit la rompre pour une îlette charmante, mais si mince qu'elle ne méritait pas le débat : cette île, c'était la Nouvelle Cythère, Taïti, cinq cents fois moindre que la France, tandis que la Nouvelle-Zélande a 27 millions d'hectares, juste la moitié de la Gaule réduite par ses folies, ses étourderies, son malheur. Ce renforcement de notre empire d'outre-flots date de 1842 ; de 1842 également la prise de possession des Marquises, archipel océanien resté jusqu'à ce jour inutile. Annexions futiles ; non moins futile celle des deux ports sur le rivage de la Guinée, le Grand-Bassam et Assinie ; et celle de deux îles du voisinage de Madagascar nommées Mayotte et Nosi-Bé — car Nosi-Bé n'est rien, Mayotte non plus, et Madagascar est tout.

De 1848 à 1870, la Nouvelle-Calédonie entra dans notre outremer, en 1853.

Sous la main d'un vaillant homme qui voit au delà de l'heure présente [1], le Sénégal, qui n'était qu'un malheureux comptoir, prit un commencement de consistance.

La Cochinchine fut conquise à partir de 1858, le Cambodge protégé à partir de 1863 — conquête fatale, car, développée plus tard en annexion de toute l'Indo-Chine orientale, elle nous a mis aux prises avec une civilisation puissante qui semble antipathique à la nôtre, avec une race pullulante, avec un soleil hostile dardant sur une terre humide ayant vastes rizières, « plaines de joncs », deltas boueux, arroyos exhalateurs, fièvre des bois et fièvre des marais.

En 1870, Sedan sonna, dont on disait : « Entendez-vous ce glas funèbre? »

Or c'était justement pour la France extraeuropéenne le prélude d'une rapide adolescence.

Depuis l'Année Terrible nous avons acquis la Tunisie, le Haut-Niger, un grand tronçon du Congo, Madagascar, l'Annam, le Tonkin, des archipels et des îles.

Immense domaine, par malheur presque entièrement tropical. Mais quelle en est, au vrai, l'étendue? Quelle en est la population?

Double question à laquelle il est difficile de répondre. Les plus vastes de ces colonies n'ont encore que des limites vagues. Ainsi, par exemple, où s'arrête vers l'est la plus grande de toutes nos colonies, le Sénégal augmenté du Soudan Français? Théoriquement il va jusqu'à la tranche des monts séparant le bassin du Haut-Niger de la vallée du

1. Faidherbe.

Niger inférieur. Il est probable que cette arête est fort rapprochée du bas fleuve, mais on ne le sait pas positivement, et sur de pareils espaces on se trompe aisément d'une foule de millions d'hectares. Quant à la densité de peuplement, on l'ignore presque partout, et il se peut qu'on erre de plusieurs millions d'hommes.

C'est donc en tremblant qu'on en dresse le tableau.

	Colonies ou protectorats.	Aire en hectares.	Population.
AFRIQUE. .	Algérie et Tunisie [1].	105 000 000	5 117 000
	Sénégal et Haut-Niger [2].	150 000 000	5 000 000
	Comptoirs de Guinée	6 000 000	700 000
	Gabonie et Congo. .	72 000 000	5 000 000
	Madagascar et ilettes annexes	59 200 000	4 000 000
	Iles Comores. . . .	206 700	48 000
	Bourbon ou la Réunion.	197 900	170 000
	Obok.	600 000	22 000
		393 204 600	20 057 000
ASIE . . .	Les cinq villes de l'Inde	50 800	283 000
	Indo-Chine française [3].	53 000 000	18 300 000
		53 050 800	18 583 000
AMÉRIQUE.	Saint-Pierre et Miquelon.	23 500	6 300
	Guadeloupe et dépendances	187 000	180 000
	Martinique.	98 800	170 000
	Guyane française [4] .	20 000 000	52 000
		20 309 300	408 300
OCÉANIE. .	Nouvelle-Calédonie et dépendances. .	2 080 600	72 000
	Taïti et dépendances.	390 000	30 000
		2 470 600	102 000
	Grand total.	469 035 300	39 150 300

Ce domaine est égal à huit ou neuf fois la France, mais sa valeur ne répond pas à son étendue.

Il manque de continuité, trop peu semblable aux magnifiques pays de mer à mer, tels qu'États-Unis, Canada, et surtout cette Russie de dix mille kilomètres de long sur Europe et sur Asie. Il est de pièces et morceaux, chez le Blanc, chez le Jaune, chez le Rouge, chez le Noir, chez le Bronzé; quelques grands blocs en Afrique, un en Asie; des lambeaux en Amérique et en Océanie. En Afrique, où est la fleur de notre empire, Madagascar surgit de la mer des Indes tandis que le Sénégal et le Congo bordent l'Atlantique; l'Algérie est séparée du Sénégal par le Maroc, du Niger par le Sahara; le Sénégal est divisé du Congo par la Guinée, le Bas-Niger et le Kaméroun.

Il est essentiellement tropical. L'ouvrier auquel il promet le plus de travail, c'est l'agenceur de cercueils. Sénégal, Côte d'Ivoire, Côte des Esclaves, Gabonie, maremme du rivage de Madagascar, vases de la Cochinchine, delta du Tonquin, palus de Cayenne, il n'y a guère ici-bas de contrées supportant plus malaisément le colon métropolitain.

Là où ses altitudes, ses latitudes ne condamnent pas d'avance le Blanc et la Blanche à la mort en pleine jeunesse, ou, quand ils résistent jusqu'à la cinquantaine, à ne fonder qu'un foyer stérile sur une terre de pourriture, dans ces pays, extra-tropicaux ou non, la place manque, ici pour moitié, là pour trois quarts, ailleurs en entier. L'Atlantide a ses Arabes et Berbères, le Fouta-Djallon ses Foulahs et ses Djallonkés, le Niger supérieur ses Mandingues, le plateau entre Ogôoué et Congo ses Batékés, le plateau d'Émirne ses Hovas. Pas de ces régions comme le Français du dix-septième siècle, l'Anglais, l'Espagnol, le « fils de Lusus » en trouvèrent devant eux dans la jeune Amérique, plaines sans bornes, vallées sans fin, prairies et savanes ou tout à fait vides ou si peu remplies qu'à peine y trouvait-on deux ou trois campements de sauvages en dix ou quinze jours de marche. Le temps n'est plus des Canadas vierges, des Ohios et des Mississippis vacants, des Pampas désertes. Que peut-on détourner du fleuve national, non pas en rivières, mais en ruisseaux, vers des régions telles que la Camargue tonquinoise plus densément peuplée de paysans que France, Belgique et Lombardie le sont à la fois de ruraux, d'ouvriers, d'industriels, de commerçants? L'Indo-Chine coloniserait plus aisément la France, que la France l'Indo-Chine.

Pourtant, parmi ses centaines de millions d'hectares il y en a des dizaines à prendre sur la solitude, à des hauteurs où les Blancs se perpétuent, soit d'eux-mêmes, soit en s'alliant à des Cuivrées, à des Noires. C'est là qu'il faut porter notre effort.

Pour le reste, le salut est dans l'école. Si l'on ne

1. Jusqu'aux sources de l'Oued-Igharghar et de l'Oued-Mia.

2. En y comprenant (Sahara à part) le bassin supérieur du Niger, dont un acte international assure la possession à la France.

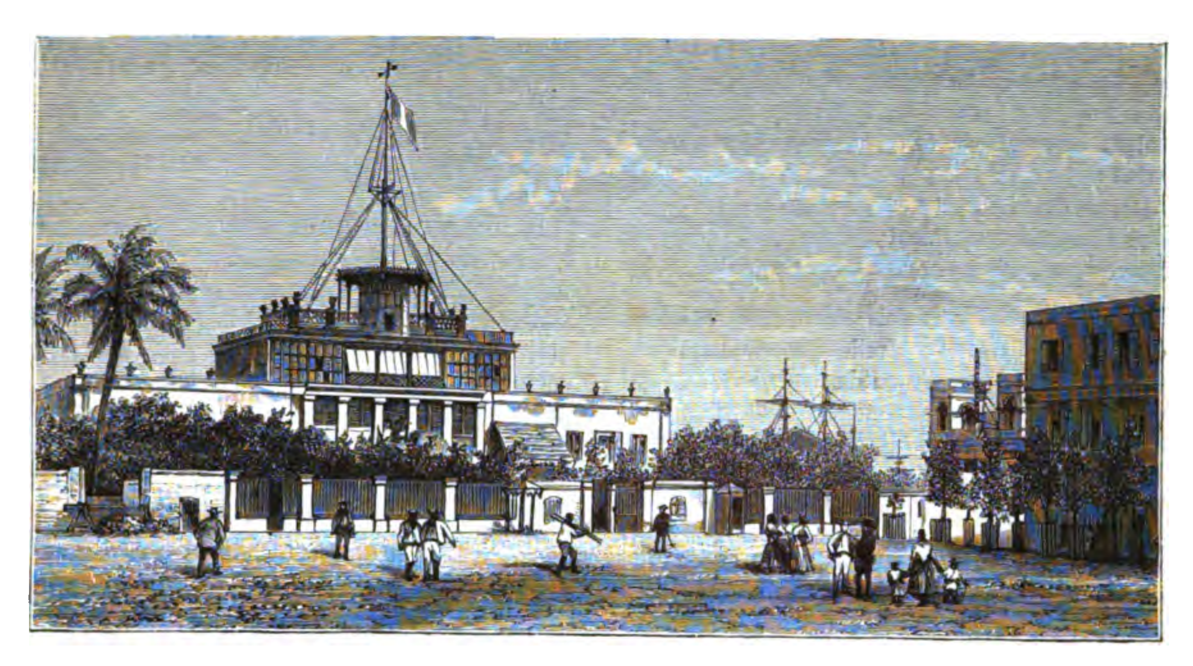
3. Elle se divise en :

	hectares.	habitants.
Cochinchine.	6 000 000	1 800 000
Cambodge	10 000 000	1 500 000
Annam	26 500 000	5 000 000
Tonkin	10 500 000	10 000 000

4. Avec la moitié du territoire contesté par le Brésil.

peut espérer que contre tout espoir d'avoir en Asie raison de l'idiome annamite, qui s'appuie sur le charabia chinois, le plus baragouiné des patois du monde, au moins doit-on vaincre en Afrique le malgache, le mpongoué, le mandingue, le foulfouldé, l'ouolof, le sonraï, le berbère, et même l'arabe, quoique ce langage-là, des plus répandus au monde, soit de tissu ferme et qu'il ait la vie très dure.

Cette œuvre accomplie, les Français auront quelque place dans l'assemblée des hommes. La « plus grande France » sera faite : d'abord de la France d'Europe; puis d'une France d'outre-Méditerranée dite Algérie ou Atlantide; puis d'une très grande île, Madagascar; puis de deux petits Brésils aux races entremêlées, sur le Niger et sur le Congo; enfin, hors de nos colonies, mais valant mieux que toutes ensemble grâce à la continuité d'étendue, à la franche sève de paysannerie, à la magnificence des rivières, des lacs, des forêts, et surtout au voisinage de l'Étoile polaire, tout ce que les Canadiens-Français auront reconquis du nord de l'Amérique Septentrionale.



Saint-Louis : hôtel du gouverneur. — Dessin d'A. Deroy, d'après une photographie.

SOUDAN

I. De 1650 à 1888. — Sénégal et Niger, le Soudan est la plus précieuse de toutes nos colonies malgré le climat terrible de ses basses terres.

Premièrement, nulle ne s'approche autant de la France : mieux encore, elle touche déjà notre France d'Afrique, l'Algérie, sinon par son sol, au moins par ses races, puisque des Arabes et des Berbères croisés de Nègres, mais demeurés fidèles à eux-mêmes quant à l'énergie, quant aux mœurs, quant à la langue, bordent ici les comptoirs français, comme ils entourent ou bordent en Algérie les colonies de France.

Ces deux peuples pourront nous aider en Soudan si nous réussissons à les assouplir en Atlantide.

Enfin, elle a l'espace : dès maintenant très grande, elle grandira beaucoup plus encore.

Longtemps on nous a jeté le nom de Sénégal à la face, mais ce vieux pays témoin de notre impuissance en Afrique; cette vieille terre décriée, fournaise et marais, a poussé ses avant-postes à 1500 kilomètres de la barre de son fleuve : hier pauvre comptoir, le Sénégal est devenu long royaume, il deviendra vaste empire. Après l'Atlantide nous n'avons rien d'aussi digne de la France.

Qui eût prévu cet avenir (s'il fallait croire aux présages) quand la *Méduse*, en 1817, talonna sur le Banc d'Arguin?

La frégate *Méduse* portait le gouverneur français qui allait recevoir, à Saint-Louis, la colonie du Sénégal des mains d'un gouverneur anglais. Pendant la grande guerre de vingt-trois ans entre la France et l'Europe, l'Insulaire, l'Insatiable nous avait ravi le Sénégal. Comme alors ce pays ne valait pas grand'chose, les « Britons » voulurent bien nous le rendre. Qu'en ferions-nous, puisque eux-mêmes jugeaient qu'on n'y pouvait rien faire?

Aussi grouillante en poissons est la mer du Banc d'Arguin, aussi vide en hommes est son littoral avec ses quelques Maures nomades experts à cou-

per la gorge. D'ailleurs aborder était impossible. Les naufragés montèrent donc sur un radeau resté célèbre à jamais; au gré des calmes, des vents, des courants, des vagues, ils flottèrent, mourants de soleil, mourants de soif sur l'eau merveilleusement claire qu'ils ne pouvaient boire, mourants de faim, de désespoir, et s'entre-dévorant.

Quel augure autrement sinistre que l'yeuse de gauche d'où vole en croassant la corneille!

Le Sénégal est à la fois une de nos anciennes colonies et une de nos nouvelles : de nos anciennes, puisqu'elle date du milieu du xvii[e] siècle; de nos nouvelles, puisque c'est à peine si elle vient réellement de naître.

Et jusqu'au milieu de ce siècle-ci ce fut de tous le plus misérable.

Découvrir, dompter et piller des côtes, commander, le fusil en main, à des esclaves d'éviscérer le rocher pour en tirer le fauve métal, trafiquer en hommes, en tout cela les Lusitaniens furent les pionniers de l'Europe en Afrique au xv[e] siècle. Ils abordèrent avant nous au Sénégal.

Ils avaient entendu parler d'un Rio de Ouro. Après avoir reconnu, cap à cap, toute la frange saharienne jusque bien au delà du Banc d'Arguin, ils trouvèrent en 1445 la bouche de ce rio, dans un des voyages dont est fait leur périple d'Afrique, demeuré l'une des gloires de la Lusitanie riche en honneur.

Le Rio de Ouro, le Fleuve de l'Or, était le Sénégal, auquel arrive en effet dans son cours supérieur mainte rivière à pépites.

Entraînés vers le Sud, après cela vers le Cap des Tempêtes qu'ils débaptisèrent en Cabo da Bõa Esperanza[1], puis vers la contre-côte, enfin vers l'Inde et les îles des Épices, ils ne s'occupèrent point, ou très peu, de la Rivière de l'Or.

C'est la France qui, la première, s'y établit à demeure aux environs de l'an 1650, près de la barre du fleuve, séparée de l'Océan par une étroite dune, en des lieux sans beauté, sans charme, sans fraîcheur, mais qui se défendent d'eux-mêmes contre le Maure du Sahara, contre le Nègre du Soudan, par les deux bras de l'eau tantôt salée, tantôt saumâtre, tantôt douce, qui maintenant ne s'appelle plus Rio de Ouro, mais Sénégal.

Pourquoi Sénégal? D'après la nation berbère des Zenagas, qui avaient ici des avant-postes berbérophones presque entièrement arabisés depuis. A moins que n'aient raison ceux qui tirent le nom du fleuve de deux mots de la langue ouolove, laquelle se parle dans les pays de l'embouchure du Sénégal.

1. Cap de Bonne-Espérance

Il se passa deux cents ans, même un peu plus, avant qu'on tirât de ce village dans cette île le grand Soudan français, né brusquement entre 1854 et 1885.

De 1650 à l'an de grâce 1758, ce ne fut pas la France qui gouverna directement le Sénégal, ce furent, l'une après l'autre, des compagnies de commerce. Étant de commerce, elles n'avaient qu'un but, l'argent, dont elles ne se laissèrent point détourner, mais elles n'en ramassaient guère. Le pays, d'énervante chaleur pour nous, était peuplé d'hommes que cette chaleur n'énervait point parce que c'est elle qui les avait formés : au nord du fleuve erraient des Arabes-Berbères tannés par le Sahara; au Sud, des Nègres énergiques, bravant aussi bien l'astre d'incendie que les typhons tropicaux, semaient, voyaient hâtivement mûrir et récoltaient en chantant après la décrue du fleuve.

Les compagnies représentant la France n'osèrent pas affronter ces fils bruns, cuivrés ou noirs de l'indomptable soleil; ils gardèrent leur Saint-Louis, leur îlot de Gorée vis-à-vis du Cap Vert, leurs deux ou trois postes du bas fleuve; ils achetèrent de la gomme, des dents d'éléphant, surtout des esclaves — ceci était alors la plus riche des marchandises, se transportant d'elle-même comme le bétail et vendue dix fois ce qu'on l'avait achetée.

1758 nous enleva le Sénégal, ainsi que 1759 le Canada; vu le peu que valait alors pour nous le fleuve africain, perdre Quebec c'était tout perdre après n'avoir rien perdu.

De 1758 à 1779 ce bout d'Afrique resta chose anglaise; de 1779 à 1809 il redevint chose française, puis encore anglaise de 1809 à la paix de 1815.

De 1815 à 1854 la colonie continua de languir; on l'aurait vue mourir que nul n'y aurait pris garde.

En 1854 on confia au Bugeaud du Sénégal, à Faidherbe, qui lutta contre un autre Abd el-Kader, contre El-Hadji Omar, l'exécution d'un plan résolu dès 1844 par un homme de vues larges et d'esprit résolu[1].

Qu'était alors au juste la colonie sénégalaise?

Elle comprenait : avant tout, Saint-Louis, ville chétive, presque bloquée dans son îlot;

Trois postes en remontant le fleuve : le Jardin Richard (Richard Toll), Dagana, Bakel — celui-ci fort loin, tout à fait en l'air, là où le Sénégal,

1. Bouet-Willaumetz.

ayant reçu toutes ses grandes branches d'amont, est déjà fleuve complet;

Un poste, Sénoudebou, sur la Falémé, grand tributaire du Sénégal;

L'île de Gorée, près du Cap Vert;

Plus, au sud, deux comptoirs : sur la Gambie, Albréda, troqué depuis avec l'Angleterre; et, sur le fleuve-estuaire de la Cazamance, Sédhiou, fondé sous le roi Louis-Philippe.

Enfin, cette année même, un nouveau poste venait d'être créé sur le bas Sénégal, à Podor.

Pour régner sur le Sénégal, puis sur le haut Niger, la France eut à briser deux pouvoirs, celui des Maures, celui des Foulahs Toucouleurs.

Les Maures — ainsi nomme-t-on les Arabes croisés de Berbères ou, beaucoup plus exactement, les Berbères croisés d'Arabes, et surtout de Nègres, qui vivent au nord du fleuve, face à face avec les Noirs de la rive gauche. Le Sénégal, qui sépare à peu près dans son cours inférieur le Sahara du Soudan, sépare aussi la race dite noire de la race dite blanche; mais justement, n'eût été la France, il n'aurait plus séparé celle-ci de celle-là, car les Maures le franchissaient incessamment pour s'emparer peu à peu de la terre des « Soudaniens » par les armes, par la religion, par la langue.

On reconnait chez ces Maures, suivant leurs familles, tous les traits que la miscégénation peut amener sur un visage, ici le nez fin à narines discrètes, là le nez à naseaux comme écrasé d'un coup de poing, ici les cheveux lisses, là les cheveux crépus, même les cheveux laineux : dans l'ensemble la prépotence est au sang noir. Mais sur eux tous a passé le niveau de l'Islam; sur presque tous celui de l'arabe, sauf que les Lantouma, tribu des Ida-ou-Aïch (Douaïchs), usent encore d'un berbère altéré. Et comme mœurs tous ces gens-là sont bien des Arabes, quoique la moitié d'entre eux se rattachent à la famille nègre, et un vingtième seulement à la blanche, les neuf vingtièmes qui restent étant des métissés.

La France les a groupés, au point de vue de leur responsabilité vis-à-vis d'elle, en Trarzas, en Braknas, en Douaïchs. Les Trarzas longent la droite du Sénégal pendant vingt-cinq lieues en amont de Saint-Louis, les Braknas pendant cinquante lieues en amont des Trarzas, les Douaïchs pendant cinquante autres lieues en amont des Braknas. A l'est de ceux-ci viennent diverses confédérations dont les noms n'importent guère.

Ces Maures vivent exactement comme les plus purs Bédouins des landes d'Algérie, de Transjordanie et du steppe de Palmyre. Menant devant eux leurs troupeaux, qui ses chevaux et chameaux, qui ses moutons, qui ses bœufs à bosse [1], ils vont de fleuve à Sahara, de Sahara à fleuve, selon que le pâturage s'éloigne ou se rapproche du Sénégal à la faveur des pluies; ils récoltent la gomme, près d'une mare quand l'orage leur en a fait une; ils la vendent aux traitants français près d'un village riverain, d'un poste, d'une escale. A volonté sobres jusqu'à la presque abstinence totale, ou gloutons jusqu'aux nausées de la plénitude, ils prennent tout comme venant de la main d'Allah. Ce qu'il fait est le bien, le mieux, le parfait : s'il amène des bœufs, des pèlerins, des voyageurs, des caravaniers à portée de leurs fusils, ou s'ils les surprennent là où ils espéraient, à l'embuscade qu'ils ont atteinte par d'extraordinaires marches de jour et de nuit, ils prennent, pillent et tuent, car c'est le bien de Dieu, envoyé par Dieu. Avec cela très endurants, stoïques, résignés, comme ne peut manquer de l'être le véritable Islamite, puisque l'Islam est la résignation à la Volonté qui fit les cieux et la terre. Très orgueilleux aussi : chez eux le hassan ou noble, le marabout ou prêtre méprisent souverainement le menu peuple, qui est l'ancien fond zénaga; tout ce qui est petit, pauvre, obscur, déchu, la plèbe, l'ouvrier, l'esclave, ils le nomment lahm, la chair, comme qui dirait la charogne. Enfin très cruels, amis du sang viril (ils n'épargnent que la femme et l'enfant), fiers de leur sabre quand il sort rouge de la bataille et pareil à l'épée de l'ange exterminateur qui n'a point pardonné.

Aussi ne voulaient-ils point recevoir à merci les bons Noirs qui leur faisaient face par delà Sénégal. Chaque année (ou le plus souvent possible) ils passaient le fleuve à l'un de ses nombreux gués. Ils tombaient sur les villages des sédentaires dont la case, qu'entoure un jardin, dépasse de tout un âge de l'humanité la tente arabe errant de pâture en pâture; là, saccageant, brûlant, égorgeant, ils faisaient le désert. Ce qui n'était pas mort à la male heure, ce qui n'avait pu s'enfuir retraversait avec eux l'eau descendue des montagnes du Sud, en recrue pour la nation des Maures, les enfants et les vieilles femmes pour l'esclavage, les belles filles pour le mariage polygamique.

« Si tu rencontres en ton chemin le Maure et la vipère, tue le Maure! » disait le malheureux Nègre;

1. Bœufs zébus.

et aussi : « Vois la tente du Maure : il y a dedans quelqu'un d'honnête, c'est le cheval ! » De son côté, le Maure saharien, fort éprouvé par le climat du Soudan, disait : « Tiens-toi loin du pays sans rochers où croissent les grands arbres : tu y mourrais vite, et ton chameau comme toi ».

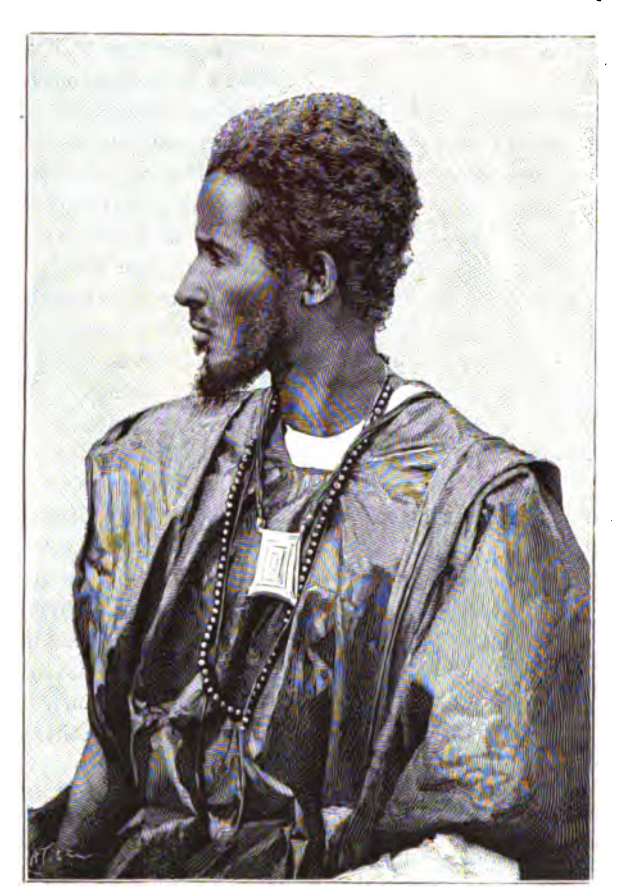
On peut imaginer ce qui serait advenu des Noirs de la rive gauche sans l'intervention de la France. Malgré leur petit nombre, les Maures auraient fini par disloquer toutes les nations et sous-nations de la rive gauche. Puis, après des siècles de sang épandu devant des cabanes brûlées, ils se seraient absorbés dans les vaincus (ainsi qu'ont fait, par exemple, les Mandchoux en Chine), mais en laissant après eux leur religion, leur langue, et, dans mainte famille, l'héritage des nobles traits du visage ismaélite.

Ce qui devait advenir n'est point arrivé. En quelques années de guerre, les Français ont rejeté pour toujours les Maures sur la rive droite du fleuve que ni Douaïchs, ni Braknas, ni Trarzas n'ont plus le droit de franchir armés en guerre, et ils ne le franchissent pas non plus. A part cela, parfaitement indépendants dans leurs steppes interrompus au voisinage du Sénégal par des marigots de crue et décrue qui ne coulent pas d'eux-mêmes, mais apportent, puis emportent l'eau qu'ils tiennent de la grande exondance annuelle.

En face d'eux les Maures avaient outre fleuve les Ouolofs et les Toucouleurs, ceux-ci en amont, ceux-là en aval jusqu'à la mer.

Les Ouolofs[1] ne sont pas un peuple vulgaire.

1. On dit aussi, à tort, les Yoloffs.



Un Maure Trarza. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la collection Bayol, communiquée par la Société de Géographie.

D'abord, on n'en connaît pas de plus noir; ils sont de ceux dont l'ébène luit autour de superbes dents blanches. Presque sans barbe aux joues et sans barbe au menton, ils ont taille de géant, larges épaules, bras musculeux, thorax amplissime.

On ne peut pas les dire sujets de la France ; ils sont plutôt ses amis fidèles. Elle recrute chez eux des piroguiers pour la barre du Sénégal, qui est souvent difficile, des laptots ou matelots pour le fleuve, des volontaires pour la guerre, des ouvriers d'art pour la paix.

Le malheur c'est que l'école ne les ait pas encore faits Français de langue autant que de cœur. Tous parlent encore leur très sonore quoique passablement guttural ouolof, idiome agglomérant, le plus employé par le commerce dans les escales de l'intérieur. Autre infortune : la plupart adhèrent à l'Islam, qui ne peut que les éloigner de nous.

Cette même religion a fait des 500 000 Toucouleurs du Fouta nos plus constants ennemis. Pour les dompter il a fallu plus de guerres que pour museler les Maures, et ils ne sont encore qu'à demi résignés à la suprématie des chrétiens de Saint-Louis. Musulmans fanatiques, ils essayeraient volontiers de nous barrer une fois de plus le chemin du haut Sénégal.

Ils nous l'ont barré longtemps avec persévérance jusqu'à ces dernières années, depuis qu'El-Hadji Omar a soulevé contre nous le fanatisme des Foulahs.

Car les Toucouleurs sont des Foulahs, d'ailleurs fort mêlés de tous les éléments circonvoisins.

Mais que sont exactement les Foulahs ?

Ici les disputes commencent.



Gorée, le débarcadère et le fort (voy. p. 307). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Bonnevide.

Ils viennent de l'Est, la chose parait sûre, et c'est là toute notre science de leurs origines.

Est-ce du Tell que, Berbères, ils descendirent pour se mêler à des Nigritiens dans le Soudan central, puis s'ébranler vers le Soudan d'occident?

Sont-ils partis du Nil, ou de l'Asie dans laquelle d'aucuns leur ont cherché une patrie jusque chez les Indiens, voire chez les Malais? Furent-ils parents des vieux Égyptiens dont trente, quarante, soixante siècles nous ont transmis les traits, fort pareils à ceux des Foulahs?

Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il y eut parmi leurs ancêtres des hommes beaux, de la beauté arabe.

Beauté qui revit sous nos yeux dans d'admirables visages du plus pur ovale, animés d'un charmant sourire. Les cheveux ne sont ni laineux, ni crépus, ni frisés par touffes; point de prognathisme, des lèvres minces, un nez droit ou busqué — on dirait des Blancs, de ceux qui sont superbes, n'était la couleur de la peau, qui varie entre le rouge sombre et le doré bronzé.

Leur langue non plus, le foulfouldé, ne nous apprend rien du lieu de leur origine. D'une part elle a quelques rapports avec l'agglutinant ouolof; d'autre part, il semble évident que l'arabe n'a pas été sans action sur elle, soit aux temps antérieurs, soit modernement, depuis que le Poulo[1] a passé de la boolâtrie, culte du bœuf et de la vache, à la religion du Dieu Unique.

C'est un splendide idiome, nous dit-on, puissamment original, prodigieusement riche en formes[2], extraordinairement soucieux de l'harmonie, à tel point que la racine même des mots varie par permutation de consonnes quand le mot passe du singulier au pluriel; de quoi le nom même de ce peuple nous offre un exemple: du singulier Poulo au pluriel Foulbé[3], le P se change en F. Sa belle sonorité, la prédominance de la voyelle *i*, certains redoublements de consonnes, lui ont mérité le surnom d'italien du Soudan.

En une chose il est probablement unique au monde : il n'a pas divisé ses noms en masculins et en féminins; il a préféré mettre en face le genre « humain » et le genre « brute », qui comprend les animaux et les choses.

Quand les Foulahs créèrent leur langue, en pleine inconscience (car un jeune peuple est comme un enfant, il ne sait ce qu'il fait), pourquoi divisèrent-ils la nature entre la « brutalité » et l' « humanité », tandis que nous l'avons partagée entre l'homme et la femme? La chose peut d'autant plus surprendre qu'ils ont une passion profonde pour ces animaux qu'ils mirent alors au même rang que l'inanimé. Aucun peuple n'aime plus ses bêtes de service. Nation pastorale, ils ne se sont faits agriculteurs qu'en de rares pays, et à cela contraints par le temps, le lieu, le milieu.

En menant d'herbes en herbes leurs bœufs bossus dont il semble qu'ils voient en eux des frères et non point des esclaves, ils ont traversé l'Afrique de l'orient à l'occident, à travers Haoussas, Sonraïs, Bambaras, Mandingues, laissant çà et là des tribus de leur race, tribus qui ont fondé de vastes dominations, tôt élevées, tôt effondrées. Telle est la loi des empires, mais ceux des Foulahs tombent encore plus vite que les autres.

Conquérants trop peu nombreux, ils s'absorbent parmi les conquis. C'est une race itinérante, étirée, dispersée. Il lui manque une mère patrie bien vaste, bien compacte, bien peuplée, très essaimante, d'où les colons lui viendraient en grand nombre pour compléter l'œuvre des hommes d'armes. Aucune immigration ne les avive dans les royaumes qu'ils ont établis; ils y restent quelque temps caste supérieure, puis ils se mêlent et disparaissent lentement dans les Nègres qu'ils ont amenés à la loi du Prophète.

Peu de nations, en effet, sont aussi peu ramassées que celle de ces « Noirs » qui ne sont pas noirs, qui sont à peine cuivrés[1]. Immense est l'aire de leur dissémination parmi les Soudaniens vraiment obscurs de peau qui, s'ils leur sont très inférieurs en beauté de visage, leur sont généralement supérieurs en hauteur de taille, en envergure d'épaules, en capacité de thorax.

Il y en a sur mille lieues de long (de l'orient à l'occident) et sur deux cent cinquante de large (du nord au sud), dans les bassins du lac Tzâdé, du grand fleuve Niger et du moyen fleuve Sénégal, au milieu de quatre ou cinq grands peuples allophyles et allophones vis-à-vis desquels ils ne sont, tous réunis, qu'une toute petite minorité.

Le même siècle aura vu leur grandeur, leur décadence; et ce siècle est le nôtre.

Musulman depuis des siècles, ce peuple presque aussi dispersé que les douze tribus d'Israël ne

1. C'est le singulier de Foulahs.

2. Il y a, par exemple, 148 façons de pluraliser les substantifs (?); l'adjectif est également d'une extrême complication.

3. Foulbé, et non Foulah, est l'exact pluriel de Poulo.

1. Les Foulahs purs, s'entend, en dehors des Foulahs mêlés à divers degrés avec les Nègres.

s'était pas soucié de crever des poitrines de Kafirs[1] au nom du Rahman et Rahim[2].

En 1800 il dormait. Un homme, une idée, le réveillèrent, dans le Haoussa, grand pays à l'ouest du Tzâdé, sur des rivières qui courent à la rive gauche du Niger audessous des défilés par lesquels ce fleuve quitte le Sahara pour le Soudan.

En 1802 un Poulo plus ou moins marabout, Othman le Damfôdié, souleva les Foulahs du Haoussa, ses frères, contre les païens du Soudan central.

Il put se croire un vengeur, un exterminateur, un prophète, car son Dieu lui donna des victoires si foudroyantes qu'en très peu d'années le nom des Foulahs fut le plus redouté de tous dans l'Afrique des Noirs au nord de l'Équateur; et leur empire de Sokoto courba sous sa loi de nombreux feudataires.

Il existe encore, cet empire foulfouldé, mais sous une autre forme, en deux royaumes, sans puissance réelle et déjà bafoué par maint vassal qui s'estime aussi fort que son suzerain. Le poular[3] n'y a point détrôné (tant s'en faut) le langage haoussaoua, devenu tout au contraire un verbe conquérant, langue de commerce qu'adoptent au loin des allophyles et devant laquelle le foulbé recule comme les autres.



Un Poulo. — Dessin d'E. Bayard d'après une photographie.

Du sein des Foulahs, non des purs (il n'en reste guère), mais des impurs, de parmi les Toucouleurs du Fouta, pays riverain du Sénégal en face des Maures Braknas et Douaïchs, surgit après 1850 le prophète, l'émir, l'almamy[1] qui entreprit de chasser les Français du fleuve de Saint-Louis.

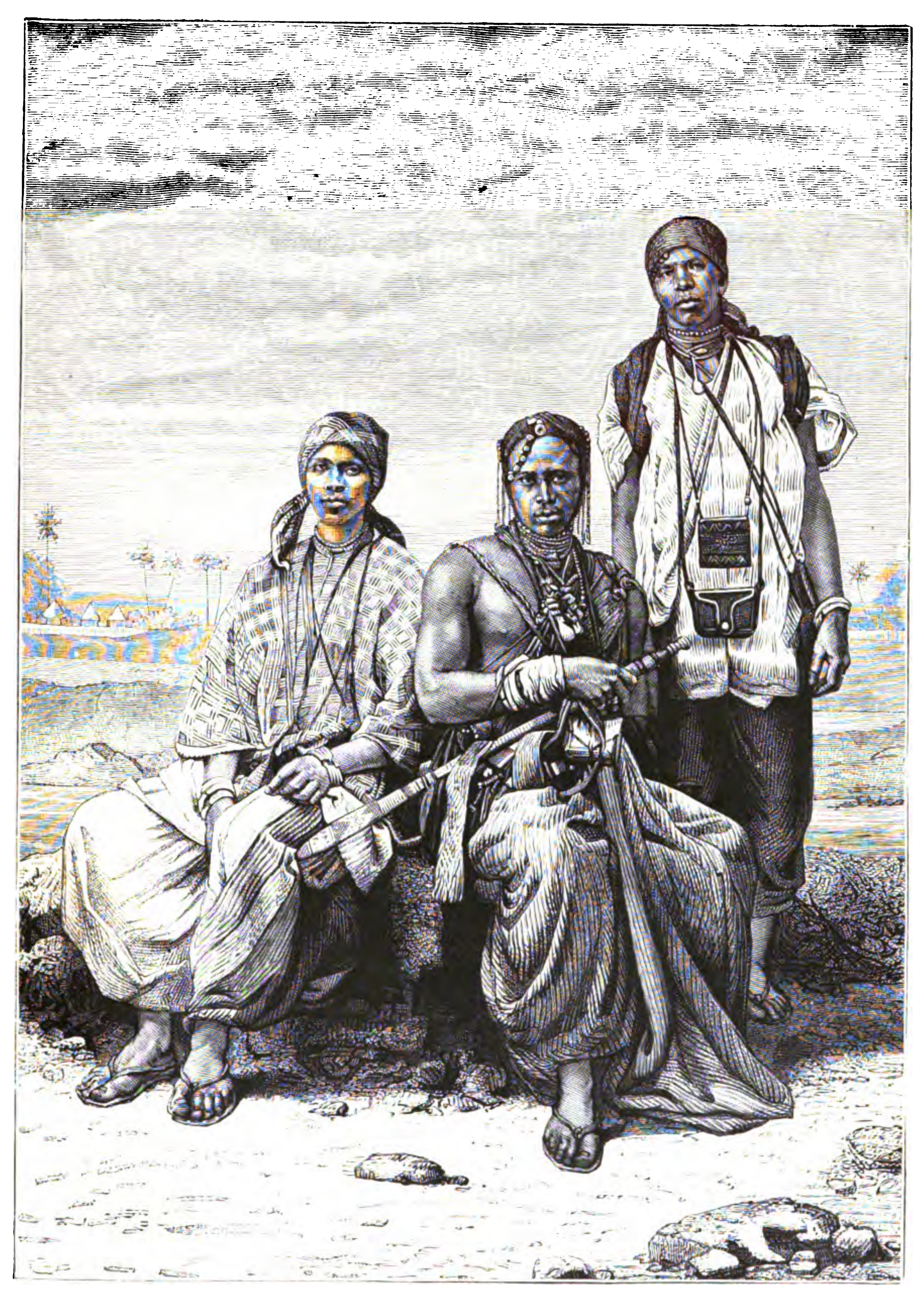
Ces Foulahs adultérés de sang noir, nous les appelons Toucouleurs: non, comme on le disait, des deux mots anglais *two colours*, les deux couleurs, les deux teintes, mais du nom que portait autrefois leur patrie, qui s'appelle présentement le Fouta.

Ainsi qu'Abd el-Kader, Omar avait pèleriné à la Mecque, d'où son surnom d'El-Hadji; mais ce n'était plus un jeune homme comme l'audacieux sultan de Mascara : quand Omar nous déclara la guerre, il tendait vers la soixantaine.

Il dura beaucoup moins contre nous que l'homme de Sidi-Brahim, à peine quelques années. Mais, inversement au fils de Mahi-ed-Din, il ne finit point en vaincu. Chassé du haut Sénégal par les Français, il alla fonder sur le haut Niger, au milieu des noirs Bambaras, l'empire du Massina (ou Maossina), capitale Ségou-Sikoro. Il mourut en sultan magnifique, avant son empire, qui n'est pas encore mort, mais dont l'agonie est visible; très réduit, tout démantibulé, n'ayant pour défenseurs fidèles que quelques milliers de

1. Infidèles.
2. Le Clément et Miséricordieux, l'Allah des Arabes.
3. Poular, aussi bien que foulbé et que foulfouldé, désigne la langue des Foulahs.

1. Corruption de l'arabe Emir el-Mouménim, Commandeur des Croyants.



Des Ouolofs (voy. p. 308). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Foulahs de plus en plus noyés dans les Nègres ambiants, il est déjà protégé par la France, au long de son fleuve où flottent maintenant nos canonnières.

C'est que, délivrée d'El-Hadji Omar, la « colonie » du Sénégal s'est élancée vers le Niger dont ne la sépare aucune Alpe malaisée, ni même aucune altière colline. On va très uniment de la rivière des Maures, des Ouolofs, des Toucouleurs, à la rivière singulièrement plus ample des Bambaras, par des plaines, des plateaux, des savanes; et à peine a-t-on contemplé les dernières fontaines orientales du bassin du Sénégal, voici qu'on descend une côte, qu'on suit des ruisselets et que l'on arrive en quelques lieues à la rive gauche du jadis « fabuleux » Niger.

Nous le tenons, ce Niger, depuis 1883, année où le fort de Bamakou vint au monde, en janvier, près de la rive gauche, à quelques kilomètres en amont des derniers rapides du haut fleuve.

Depuis lors divers traités de protectorat nous ont assuré sa rive gauche et sa rive droite, chez des Bambaras et Mandingues, jusque dans la région de ses sources au versant septentrional des Kongs, chaîne à peu près inconnue jusqu'à ce jour qui sépare ses naissants de ceux des fleuves de la Sierra-Léoné et de la Liberia — la Sierra-Léoné est une colonie anglo-nègre, la Liberia une république nègre anglophone.

Enfin un acte international a reconnu que, le bas Niger étant terre anglaise, le haut Niger est terre française.

Où cette France lippue se sépare-t-elle de cette Angleterre noire? Le lieu n'est pas fixé. Théoriquement, la France doit descendre le fleuve jusqu'à l'endroit où commence la grande navigation, c'est-à-dire jusqu'aux rapides de Boussa; et l'Angleterre le remonter à partir de la mer jusqu'à ces mêmes rebouilles.

II. **Le Fouta-Djallon.** — C'est un Fouta comme celui des Toucouleurs, non pas sur le bas du Sénégal, mais aux fontaines mêmes de ce fleuve ainsi qu'à celles d'une infinité d'autres courants. De tous côtés il s'en échappe : vers le sud-ouest par les deux Scarcies et la Rokelle, rivières anglo-nègres de Sierra-Léoné; vers l'ouest par les puissants torrents apaisés en estuaires que les Français de Saint-Louis nomment les Rivières du Sud, par ceux de la Guinée Portugaise, et par la Gambie, fleuve anglais dans son cours inférieur; vers le nord par le Sénégal; vers le sud-est et vers l'est par le Niger. En comparant à la Suisse le Fouta-Djallon, celui-ci ne précipite pas vers le midi des flots aussi larges que le Pô, que le Rhône; le Sénégal est son Rhin, et le Niger son Danube, mais ce Danube, plus long d'une longueur de Rhin que le passant tumultueux des Portes-de-Fer, ne va pas droit vers son engloutissement; au contraire, il fait vers le nord-est, au pays de Tombouctou, borne entre Sahara et Soudanie, un tel coude que pour en décrire un pareil en Europe l'eau de l'Engadine et de la Forêt-Noire devrait serpenter à travers la Bavière, la Bohême, la Silésie, la Pologne, la Lithuanie, la Courlande, puis, arrivée à toucher la mer Baltique vers Riga, tourner au sud pour aller finir dans les flots de Smyrne, Athènes et Salonique.

Suisse comme épanchement de fleuves, le Fouta-Djallon ne l'est pas comme acropole, avec grands lacs, glaciers, cimes souveraines. Jusqu'à ces derniers temps, on l'avait cru tel. On aimait à opposer à la très haute Abyssinie d'Orient, mère du Nil située très exactement sous les mêmes latitudes, une Abyssinie d'Occident, mère du Niger; et, trompé par quelques hyperboles des indigènes, on supposait des altitudes de 2000, 3000, 4000 mètres et plus, à ce qu'on nommait les Alpes du Fouta-Djallon; on y voyait d'avance des pics éthéréens, des sapins sombres, de blanches neiges éternelles, des cascades de mille pieds.

Bien moindre est la gloire des monts Fouta-Djallonkés. Les cimes abyssiniennes s'élançant à 4000, 5000 mètres, les granits, quartz, gneiss, schistes, grès du Fouta-Djallon s'arrêtent à 1500, 1800, peut-être 2000, hauteurs d'Auvergne et non d'Helvétie. Et à leur est et sud-est les rochers d'où procède le très grand Niger semblent ne point dépasser 1350 : pas même l'élévation des Cévennes.

Mais s'il n'a pas la sublimité soucieuse, ce pays a l'enchantement. C'est un chaud Limousin où tel oranger de dix pieds de tour donne l'ombre à dix fois cent hommes — Limousin par la nature non friable des roches, par la ruisselance des torrents sous 1200 millimètres de pluie chaque année, par la solidité de son peuple, qui est double — d'abord les Djallonkés, qui sont des Mandingues asservis, puis, au-dessus des Djallonkés, la caste asservissante des Foulahs.

Les Mandingues ou Malinkés, c'est-à-dire les Hommes de Mali, ont pour eux l'espace et le nombre.

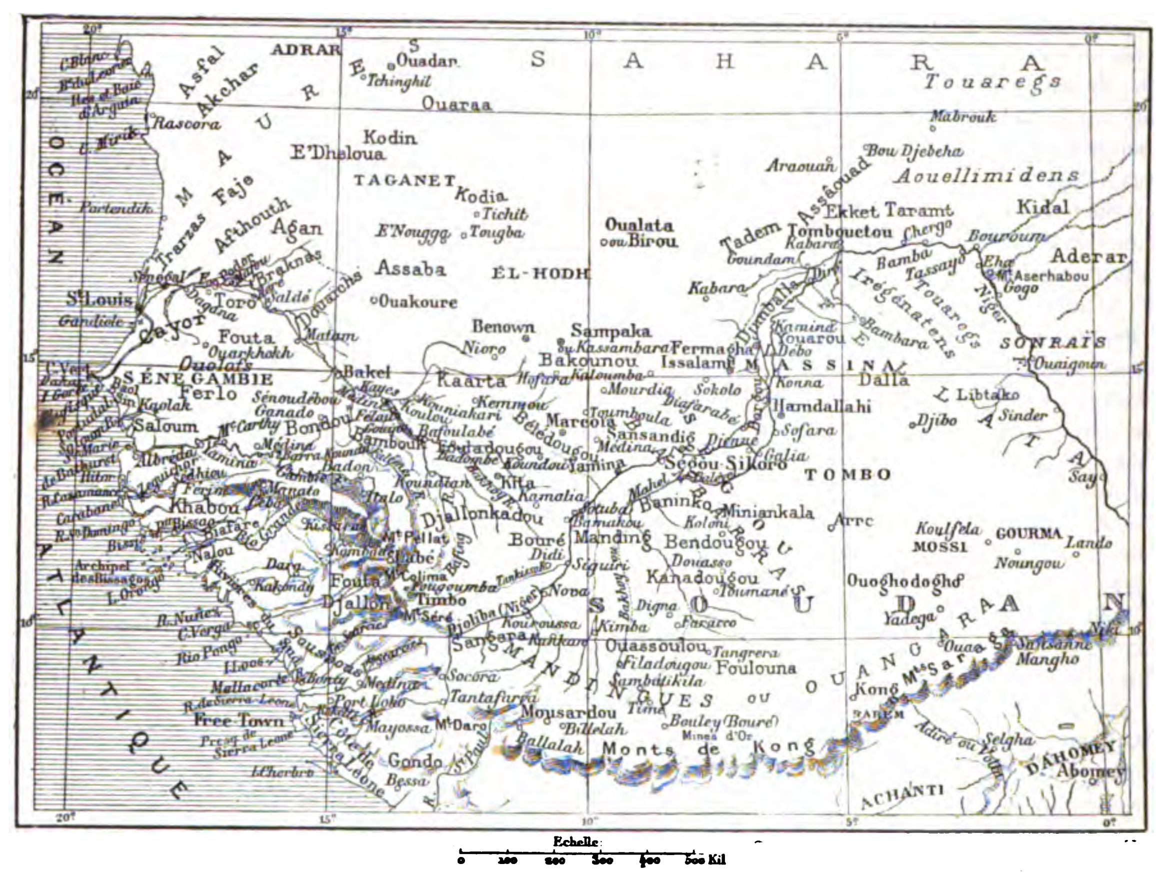
Quel nombre? On ne saurait encore se hasarder à le dire, mais leur aire est très vaste : bassin de la

Gambie, bassin du Sénégal supérieur, et tout ou partie du Haut Niger à partir de la crête des Kongs; puis, au delà de cette crête, le versant de plusieurs fleuves guinéens. De ce côté l'on ne sait trop; le pays est encore fort inconnu et c'est à peine si les Français commencent à s'y reconnaître un peu.

Dans celles de leurs sous-nations qu'on a visitées jusqu'à ce jour, Gambiens, hommes du Mandingue, Soninkés, Djallonkés, Bambaras, on voit en eux des Nègres vraiment nègres, infiniment moins beaux que les Foulahs négroïdes, à plus forte raison que les Blancs ou les Dorés. Comparés aux Ouolofs, ils sont et moins noirs et moins athlétiques.

On peut dire que sans beaucoup de barbe ils ont la figure plus rébarbative que la plupart de leurs cohéritiers du Soudan.

Mais ce visage varie singulièrement suivant les lieux — or leur terre est grande et variée — et



Carte du Sénégal.

suivant les mélanges — or, tout le long de leur histoire, le courant de la destinée les a fait tournoyer avec une foule de peuples : d'autant qu'ils ont été de grands voyageurs en Soudan.

Ils ont essaimé, mué leurs demeures, mené de petites ou de grandes armées, détruit des royaumes et, à la place de ces royaumes, fondé au XIVe siècle l'empire le plus énorme qu'ait vu l'Afrique occidentale; alors Tombouctou leur appartint.

Il paraît qu'aucune race du Soudan Français ne les égale en intelligence. Ils ont l'esprit ouvert, la mémoire imperturbable, le don des langues à l'égal du Slave, et, avant tout, le génie du commerce; on les a surnommés les Juifs de l'Afrique occidentale; caravaniers ou colporteurs, il n'y a pas un village de ce grand coin d'Afrique ignoré de leurs marchands.

Semblables aux prédicants anglais, qui vendent des verroteries, des cotonnades ou des cassonades en même temps que le livre qui a les paroles de la Vie Éternelle, les négociants malinkés mêlent à leurs trocs les préceptes du Coran. Très fidèles musulmans, ils prêchent partout le Dieu dont Mahomet fut ici-bas l'interprète. Aussi beaucoup

savent l'arabe, en plus de leur malinké, qui est une langue à suffixes dure, violente, gutturale.

Ainsi peuplé de deux races avec deux idiomes et avec deux religions, les Foulahs étant musulmans et les Djallonkés païens, le Fouta-Djallon passe pour posséder 600 000 hommes. Le peuple obéit à un almamy, c'est-à-dire à un sultan. Cet almamy



Guerriers mandingues. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

réside à Timbo, ville de cabanes coniques à 758 mètres au-dessus des mers, non loin du naissant Sénégal. A Fougoumba, qui est « sa bonne ville de Reims », il reçoit l'investiture de la main d'un marabout.

Non moins promis à la mort que les autres empires et dominations des Foulahs, le royaume de Timbo vient d'accepter le protectorat de la France. Pouvoir de nom qui ne tardera guère à devenir puissance de fait, parce que le Fouta-Djallon, sanatoire éminent de la Soudanie occidentale, attirera plus de Blancs que n'importe quelle terre basse de

son pourtour, et qu'il les retiendra mieux par la saine saveur et la beauté de sa nature.

Du Fouta-Djallon procèdent donc Niger, Sénégal et Rivières du Sud.

III. **Le Niger.** — A tout seigneur, tout honneur! Qu'est le Niger?

C'est un fleuve de 4150 kilomètres, cinq à six fois long comme la Seine, en un bassin de 260 millions d'hectares, sensiblement égal à cinq fois la France.

De cette longueur on répond à peu près, mais non de cette étendue.

On ne sait pas jusqu'où remontent en Sahara, secs dans leur lit, humides sous leur sable et leurs graviers, les oueds de la rive gauche dans le pays de Tombouctou.

En suivant leur sillon, de si puissante érosion que l'on comprend qu'en un autre âge des Niagaras y passèrent, arrive-t-on vite au cirque, au bout du monde, à la falaise où jailliraient leurs sources, si ces oueds avaient des fontaines? Ou les deux plus longs d'entre eux viennent-ils bien, l'un de l'outre-désert lui-même, l'autre du Sahara central? L'Oued-Guir, qui a son principe dans l'Atlas malouïen, va-t-il vraiment à travers dunes, à travers pierres, de palmeraie en palmeraie, jusqu'au Niger de Tombouctou? Et les ravins du Hoggar méridional inclinent-ils leur coulière vers ce même Niger en aval du grand coude par le réseau de l'Oued-Tafessasset?

Peu importe, en somme, à la vigueur du fleuve, puisque son penchant saharien ne lui verse pas d'eau, sinon quelques ruisseaux cryptiques enfouis dans la profondeur. Tout cela c'est, au nord, la partie morte du bassin, par contraste avec la partie vivante, au sud, laquelle se compose de deux contrées contiguës de l'ouest à l'est, mais non cohérentes au long du Niger — car celui-ci, venant du midi, quitte aux approches de Tombouctou le Soudan pour le Sahara. Ce qu'il cherche, c'est un passage vers le nord-est, sa direction normale depuis la source, mais il ne le trouve point; alors, du nord-est il vire à l'est, puis de l'est au sud, et, fuyant à toujours la terre sans vie, rentre dans la glèbe vivante. Durant tout son cours désertique il ressemble au Nil des Égyptiens et concentre sur ses deux rives toute la fraîcheur d'une ardente Libye.

Il n'est pas tout à fait exact de dire du Niger qu'il passe de Soudanie en Sahara, puis de Sahara en Soudanie.

L'excellence du Soudan vient de la pluie drue qui le fouette cinq à six mois sur douze, et l'inutilité du Sahara de ce qu'il n'a point d'humide saison. Mais les nues « tropicales » ne s'arrêtent pas brusquement sur le chemin du nord le long d'une ligne droite, comme contre une infranchissable barrière. Suivant certaines fantaisies du vent (caprices apparents, puisque tout est réglé), elles flottent au septentrion de la vraie Soudanie, dans un éther qui, n'étant pas encore tout à fait désertique, veut bien quelquefois les résoudre en ondées. Il y a donc entre ces deux pays de nature antithétique une zone qui n'est ni l'un ni l'autre, mais qui participe de l'autre et de l'un. C'est la zone des Steppes, qui a ses mois d'opulence; c'est le domaine du bœuf, du mouton, du chameau, le pays où l'Arabe nomade pèse à l'ouest sur des Bambaras, où le Berbère Aouelliminden pressure à l'est les Sonraïs.

On peut croire que la zone morte du Niger exubéra de vie comme aujourd'hui la vivante. Alors le fleuve recevait du nord autant ou plus d'eau que du sud; il emplissait peut-être une immense Caspienne profonde dont il ne reste plus que la conque sans profondeur du Tzâdé; peut-être même cette mer montait-elle si haut qu'elle atteignait les passages entre ce qui est maintenant bassin du Tzâdé et bassin du Nil. Si cela fut, le Niger contribua pour plus de moitié au fleuve de l'Égypte avant que l'Égypte existât même sous la forme la plus ancienne que l'histoire nous ait transmise. A cette heure les deux fleuves sont séparés par la conque où serpente la grande rivière Chari: en sa crue d'hivernage celle-ci gonfle chaque année la lagune tzâdienne où son flot s'engloutit, mais point assez pour que, montant jusqu'au col propice, elle trouve son chemin vers la Méditerranée au nord ou vers le Niger à l'occident; et le Tzâdé demeure toujours lac fermé, comme devant.

Il y a naturellement plusieurs « Rivières Noires » dans l'amplissime bassin du Niger. Et le fleuve lui-même, à son confluent avec le Bénué, tributaire majeur, est beaucoup plus sombre que lui; il est noir ou plutôt noirâtre; et le Bénué, blanc ou plutôt gris. Mais le nom de Niger ne vient pas de la couleur des eaux; nous le tenons des anciens, qui appelèrent ainsi, sans le connaître le moins du monde, le « fleuve des Éthiopiens », qu'ils regardaient comme la branche occidentale du Nil.

Chacun des peuples qui boivent son onde lui donne un nom différent. Là où il naît, chez les Mandingues, c'est le Djoliba ou Grande Eau, et le

Ba-Ba ou l'Eau-Eau, c'est-à-dire encore la Grande-Eau. Grande en effet, mais on a lieu de croire qu'elle a moins de grandeur que la rivière encore presque totalement inconnue qui lui arrive entre Ségou-Sikoro et Tombouctou, le Bakhoy ou Fleuve Blanc, dit aussi Oulou-Oulou et Mahel-Balével : si ce qu'on en raconte est vrai, le Bakhoy, Niger de droite ou Niger oriental, roulerait plus de flots que le Djoliba, Niger de gauche ou Niger occidental; il serait plus long, son bassin plus large, son lit plus profond.

En attendant qu'on décide quel est le plus puissant des deux frères, le Djoliba garde la prééminence. Il sort de terre sous le nom de Tembi, par une belle fontaine émettant un clair ruisseau de deux pieds de largeur. De cette source première à l'Océan qu'il n'atteindra que par un voyage de 1000 lieues, il n'y a pas beaucoup plus de 300 kilomètres en ligne droite. Le site est splendide, dans une plaine immense; au bout de cette plaine se dressent les monts Loma (1350 mètres); dans cette plaine sont debout trois « témoins » isolés, hauts rochers séparés par usure de la montagne dont ils firent partie; au pied du moindre de ces piliers géants, nommé le Tembikoundou[1], la source, l'« œil » du Niger, est à quelque 850 mètres au-dessus des mers.

Le ruisseau qu'enjambe un enfant devient bientôt la riviérette qu'on ne franchit pas d'un saut, puis la rivière dont le caillou lancé d'un bras d'homme n'atteint pas l'autre bord. Nombreux sont les affluents, ceux de gauche arrivant du Fouta-Djallon, rapides, expansifs, sonnants, desquels le prince a nom Tankisso, ou Bafing, en français Fleuve Noir. On estime provisoirement à 329 mètres seulement l'altitude de ce confluent de Grande-Eau et d'Eau-Noire, en amont et tout près de Siguiri, nouveau poste français; et l'on évalue, non moins provisoirement, à 430 kilomètres la distance à fil de rivière entre le Tembikoundou et ladite fourche des deux « Eaux ». Il y en a 650 environ jusqu'à Bamakou, la première forteresse que nous ayons bâtie dans le Soudan du Niger: là le Djoliba n'est plus qu'à 260 mètres d'altitude, et il lui reste encore 3500 kilomètres de voyage. Sa largeur en ces lieux varie entre 500 et 700 mètres, avec 1, 2, 3 mètres de profondeur — largeur que la saison des pluies porte à 1500, 1800, 2000 mètres sur la campagne inondée; profondeur qu'elle accroît moyennement de 5 mètres: la crue commence dans la première quinzaine de juin, elle atteint son maximum dans la seconde quinzaine d'août ou la première moitié de septembre; puis le fleuve décroît lentement et il arrive à son plus bas vers la mi-février. Mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et un peu novembre, soit une moitié de l'année, sont ici les mois de l'hivernage, qui donne, autant qu'on l'a pu constater jusqu'à présent, 1252 millimètres de pluie en 81 jours.

[1] C'est-à-dire Tête, origine du Tembi.

Ce bassin supérieur du Niger, pays de Mandingues, est la proie de guerres monstrueuses entre musulmans et païens, tribus et tribus, et surtout aventuriers contre aventuriers. Le moindre prophète, pèlerin de la Mecque, le moindre astucieux, le moindre batailleur qui lève un étendard a bientôt ses gardes du corps, puis sa petite armée faite de jeunes audacieux et de pillards endurcis. Pour peu que de son enceinte fortifiée, de son tata, cinq à six coups de main nocturnes, incendies de village, destruction d'hommes, trainage en esclavage de femmes et d'enfants, lui réussissent, le voilà grand prince, fondateur d'un empire dont chaque année les bornes reculent à mesure qu'il fait devant lui le désert : car il n'épargne rien, ni les biens, ni les vies. C'est ainsi que l'espèce de géant avec lequel nous avons traité du protectorat de la rive droite du Niger, Samory, fils d'un colporteur, a détruit plus de cent soixante États, qu'il a tâché d'amalgamer en un royaume de 36 millions d'hectares dont la durée sera celle d'un songe.

De Bamakou jusqu'à la lagune Débo, la distance est à peu près la même que de la fontaine du Niger à Bamakou. Sur ce nouveau chemin ce n'est plus le peuple mandingue proprement dit que le fleuve visite, c'est le peuple bambara.

Les Bambaras ont pour nom national Bamanaos, ce qui signifie « les gens du Grand Rocher ».

En réalité, Noirs fort noirs, avec touffes laineuses, ils se distinguent peu des Mandingues, dont ils sont probablement les cousins et qui parlent une langue sœur de la leur, comme le démontre la communauté des radicaux. En moyenne ils les dépassent en hauteur de taille, en ampleur d'épaules; ils sont aussi plus expansifs, plus gais, moins calculants : grands enfants qui veulent paraître terribles avec les trois cicatrices, entre elles parallèles, qu'ils se taillent sur la joue, du coin de l'œil au coin de la bouche; mais ils ne sont méchants que dans la bataille; la guerre fait d'eux des furieux qui s'enivrent de sang; alors femme, homme, enfant, l'âge, le sexe, rien ne leur chaut, ils tuent par

impulsion folle, sans la faim mauconseillère qui est l'excuse du fauve aux ongles rétractiles. Cruels dans la guerre, bons, inoffensifs dans la paix, bruyamment rieurs de toutes leurs dents blanches, ils étaient devenus les victimes des Foulahs entraînés ici, du bas Sénégal, par le pèlerin Omar, le créateur de l'empire du Massina; en même temps que la tyrannie du marabout, ils avaient accepté son Coran dénationalisateur, mais dès qu'ils ont senti la main du tyran trembler, ils ont commencé de revenir à leur paganisme.

De Bamakou au lac Débo, le Mayo ou Meïo — c'est ainsi que les Foulahs envahisseurs des Bambaras nomment le Niger — rencontre :

Sotuba[1] et son barrage de rochers avec brèche sur la rive gauche; en saison sèche tout le Niger, plus prompt que la flèche, s'enfuit par cette défaillance, mais la saison des pluies efface le récif;

Les rapides de Manambougou, à 70 kilomètres sous Bamakou : les Français y ont un fort, sur la rive gauche;

Yamina, jadis plus grande, française depuis qu'en 1884 elle a profité du voyage d'une de nos canonnières pour congédier vivement ses garnisaires, Foulahs toucouleurs, et se réclamer de la France protégeante;

Ségou-Sikoro, déchue du rang de capitale d'empire, puisque l'empire musulman du Massina n'est plus qu'un royaume agonisant; mais c'est une ville comme nous l'entendons en Europe, avec de vraies maisons assez semblables à celles de l'Atlantide par leurs arcs, leurs arabesques, l'ordonnance de leurs piliers, leur terrasse d'où l'on voit d'autres terrasses. On suppose que 36000 habitants peuplent cette cité très éparpillée, faite de quatre « villettes » réunies par des villages, sur la rive droite du Niger : Vieux-Ségou[2], Paillote de Ségou[3], Ségou-Neuf[4] et Ségou-Sikoro, celle-ci siège du sultan pieux, miséricordieux, fidèle;

Sansandig, que les Foulahs viennent de saccager.

Le lac de Sogoli, à fond plat, du genre de ceux qu'on nomme « inondation permanente » : la crue du fleuve l'épanche au loin, la décrue le contracte fort. A partir de là le Niger change de nature; de rivière pleine, compacte, à branche unique, il devient rivière deltaïque, toute en bras, faux bras, coulées, marais, demi-marais, roselières, jonchères, lacis changeant d'eaux et de boues — eaux dont la prochaine sécheresse fera peut-être une terre ferme, boues dont la prochaine exondance fera peut-être le fond d'un palus. D'abord simple, ce réseau de branches devient extraordinairement confus; après quoi il se rétrécit : les bras nombreux s'unissent en bras de moindre nombre, et, en fin de compte, tout aboutit au lac Débo, qui, d'ailleurs, n'est guère aussi qu'une inondation permanente, différente d'elle-même, non seulement suivant les saisons, cela s'entend, mais encore selon les années. Quand les pluies ont tombé très fort chez le Mandingue et chez le Bambara, son étendue, sa forme, le lacis de ses lagunes, le dessin de ses îles et hauts-fonds ne ressemblent que de loin à ce qu'en peut faire un hivernage indigent. On l'a comparé à ce lac de No où le Nil Blanc s'unit au fleuve des Gazelles, mais il lui manque le monstrueux radeau d'herbes qui feutre la Grande Eau des Éthiopiens, des Nubiens et des Égyptiens.

Dans l'onde qui suivant son abondance repousse au loin les bords de l'élastique Débo ou recule vers le centre de la vasque rétractile, il n'y a pas seulement le tribut du Djoliba-Mayo; il y a aussi celui de la Rivière Blanche, du Mahel-Balével, qui s'unit à la rivière de Bamakou entre les lieux où commence l'excessive diramation du fleuve et ceux où ses vraies ou fausses rivières s'amortissent dans la plate cuvette du Débo.

Deux des noms de ce maître tributaire du Niger supérieur signifient également, en deux langues différentes, la Rivière Blanche : ce sont les noms de Bakhoy, que porte également une des branches mères du Sénégal, et celui de Mahel-Balével; un troisième nom, c'est Oulou-Oulou. De cette grande artère nous ignorons presque tout. Ce que nous en savons, c'est que cette seconde ou première mère du Niger coule chez des Mandingues et des Bambaras; que dans son onde flottent le crocodile et l'hippopotame dont le Djoliba est exempt; enfin qu'elle reçoit des « mahels » ou rivières diversement colorées, telles que le Mahel-Danével et le Mahel-Bodével.

Ainsi largement accru, le Niger du Débo double au moins celui de Ségou-Sikoro, mais on ne s'en aperçoit guère, tant il se disperse vaguement en coulées.

En aval du Débo, cet éparpillement continue de plus belle. C'est toujours l'immense roselière et jonchère, les boues, les palus, les mares, l'inextricable entre-croisement des lits coulant en tout temps et de ceux qui ne coulent que lorsque la crue annuelle les ressuscite pour quatre ou cinq ou six

1. A 8 kilomètres de Bamakou.
2. Ségou-Koro.
3. Ségou-Bougou.
4. Ségou-Koura.



Colline du Tembikoundou et source du Niger : vue prise du plateau de Faria (voy. p. 319). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de MM. Zweifel et Moustier. (Expédition Verminck.)

mois ; bref, un delta continental où les berges des courants sont plus résistantes que dans les vases molles d'un delta maritime. On dirait presque une Louisiane sans cyprès chevelus, une Hollande sans digues, un marais de Saintonge et Poitou dont les extravasations d'eau viennent d'un très grand fleuve et non de petites rivières — dédale tellement vaste qu'ayant des centaines de kilomètres de longueur, sa largeur approche de quarante lieues devant Tombouctou. On y pêche des poissons à pleines barques ; la crue passée, on y cultive, et l'on en tire du riz.

A partir du détour de Tombouctou, qui tord à l'est pour 400 kilomètres le fleuve large moyennement de 2000 mètres, toute l'opulence réside aux bords mêmes du Niger. L'air, le sol, les hommes, les langues changent brusquement, la Soudanie ayant fait place au Steppe qui confronte avec le Sahara. Plus de Bambaras et fort peu de Foulahs, mais deux nations plus ou moins blanches et un peuple nègre.

Les deux peuples blancs sont les Arabes et les Berbères ; le peuple nègre est celui des Sonraïs.

Les Arabes, adultérés de sang noir, habitent la rive gauche jusqu'en aval de Tombouctou. Ils nomment la Grande Eau : Nil el-Abid ou Nil des Esclaves — de nos esclaves, pourraient-ils dire, car, razzieurs éminents, ils n'ont jamais fait fi des belles Négresses, ni des gars bien plantés, serfs que d'ailleurs ils traitent avec bienveillance, ainsi que leur Loi le commande.

Les Berbères, Touareg Aouellimiden[1], vivent sur les deux bords du Nil el-Abid, qu'ils nomment l'Eghirréou[2]. Eux qui sont dans le Désert des hommes de méhari n'en usent guère dans les parcours du Steppe nigérien. Fort mêlés aux noirs Sonraïs, ils font métier de bouviers, de pasteurs de bœufs, de brebis, mais surtout ils houspillent des hommes de couleur très sombre, de cheveux très crépus, mais de visage parfois assez noble, les Sonraïs au milieu desquels ils se sont introduits de force.

Ces Sonraïs appellent le Niger : Issa ou Saï. Beaucoup d'entre eux doivent à l'intrusion du sang touareg (et aussi de l'arabe) la finesse de quelques-uns de leurs traits, l'ovale de la figure, le dessin gracieux des lèvres, la barbe non rudimentaire, la longue chevelure, en un mot tout ce qui n'est pas chamite sur leur face de Cham. De même, nombre d'Aouellimiden et d'Irrénégaten tirent des Sonraïs la bouche avancée en museau sur les dents prognathes, la peau glabre, le nez sans os de soutien, la tignasse en touffes, bref tout ce qui n'est pas sémite sur leur face de Sem. Les langues aussi ne sortent pas toujours de la bouche qu'on s'attendrait à les voir prononcer : maint Sonraï parle arabe, foulbé, témachek, plus son kissour ; et maint Touareg le sonraï, le poular, l'arabe, plus son témachek. — Ce témachek est plus ou moins kissourisé, et surtout ce kissour a été modifié, même syntactiquement, par le berbère, et encore plus par l'arabe.

Dans le heurt entre le Bronzé nomade et le Noir sédentaire, entre le pasteur et le colon, les Aouellimiden l'emportent.

Dure est la maîtrise des Touareg, et la dîme qu'ils lèvent est plus que la dîme.

Aussi le Sonraï ne se sent-il en sûreté que hors de la plaine battue, dans les collines Hombori et, à l'amont de Tombouctou, sur le Niger des marigots, là où le fleuve sans pente se désintègre en mille coulées. L'embrouillis de ce bourbier les protège encore mieux de la surprise nocturne que les acropoles du Hombori, levées à 700, 800, 900 mètres au-dessus des océans, donc à 200, 300, 400 au-dessus du fécond Libtako, plan soudanien de leur base. Si jadis, comme on croit, des flots et des flots couvrirent le Soudan central d'une mer intérieure à laquelle accourait le Niger, cet égrènement de blocs isolés y fut un archipel d'îles.

Ainsi vexés, pillés, rançonnés, les Sonraïs passent pour sombres, sournois et sauvages. Ce n'est plus le temps de leurs gloires, évanouies depuis trois cents ans. Ayant détruit le grand empire des Mandingues, ils dominèrent après eux sur les mêmes peuples, dans la même vaste contrée, jusque vers la fin du XVIe siècle, avec Gogo pour capitale, à quelque distance de la rive gauche du Niger. Mais quand il leur fallut résister à la troupe qu'envoyait contre eux le Maroc à travers les Grands Sablons, ils furent vaincus par les Maugrabins ; ceux-ci avaient dans leurs rangs des renégats d'Espagne armés à l'européenne, et les hommes de la flèche, de la lance, ne prévalurent pas contre les hommes du fusil.

Le pouvoir marocain ne dura guère, mais les Sonraïs ne ressaisirent plus la souveraineté. Les Foulahs, les Arabes et Touareg leur firent comprendre que l'homme est le tigre de l'homme.

1. Sur la rive droite, ils s'appellent plus spécialement les Irrénégaten.

2. On a remarqué que les éléments du mot Eghirréou, qui veut dire les marigots, les coulées, sont les mêmes que ceux du mot Niger.

Tous les peuples de par ici, Sonraïs, Bambaras, Foulahs, Toucouleurs, Arabes, Aouellimiden, Irrégaten, etc., les gens du Sahara, ceux de la Lande, ceux du Soudan ont beaucoup des leurs à Tombouctou, ville de quelque 10 000 âmes dont le nom décrit le site, si Tomboutou, qu'on dit être la forme exacte, signifie bien l'Entre-dunes.

Elle n'est en rien soudanienne.

Elle appartient au Désert, à la pierre, au sable mobile sans arbres et sans rivières, et non pas à ce pays des Noirs « qui guérit la pauvreté, comme le goudron guérit les chameaux de leur gale[1] ».

A 15 kilomètres au nord du Niger, son talus plonge sur d'anciennes fondrières, à l'extrême limite de la puissance du fleuve, qui pousse jusque-là sa vague d'exondance, non tous les ans, mais plutôt toutes les trois ou quatre années, lors de ses très hautes crues.

Jadis un bras du Nil des Esclaves coulait au pied même de Tombouctou. Joncs, roseaux, arbres, racines, feuilles, rameaux, alluvions, détritus et pourritures l'ont comblé, lui qui fut sans doute la raison première de la fondation de la ville vieille comme le monde.

Cent nations se la sont disputée, desquelles presque toutes nous sont et nous seront toujours inconnues.

Ce qui reste ici de souvenirs du passé nous la montre tour à tour mandingue, marocaine, sonraï, foulane, berbère, tantôt dominée par le Déserticole, tantôt par le Soudanien de plus d'un Soudan, tantôt jeune et tantôt caduque : ce qu'elle est visiblement à cette heure, bien que peut-être à l'aurore d'un renouvellement.

Car, encore que fiévreuse par l'air qui souffle des mares et marigots nigériens, son site en Hamada la fait plus saine que les cités riveraines du grand coude où s'ajustent le Désert et la Soudanie.

A 470 lieues de la rive méditerranéenne la plus proche[2], à 575 de l'Atlantique le moins éloigné[3], elle n'est qu'à 245 mètres au-dessus des flots ; et son voisin le Niger à 200 seulement, quoiqu'il ait encore devant lui 600 lieues jusqu'au terme de sa route.

Cependant, après tant de longs et lourds sommeils dans les marigots, le fleuve se réveille. Il se hâte comme si la mer océane était près.

A peine la falaise de la ville mi-mauresque, mi-négresse, où l'on parle arabe, s'est-elle effacée à l'horizon que le fleuve, ayant rassemblé tous ses igarapés, devient un torrent rapide. Son entreprise est de creuser encore et de creuser toujours le seuil à profondeur croissante par où se vida peu à peu la Caspienne d'amont, dans le temps jadis, dès qu'une fissure eût ouvert dans la roche un passage. Ainsi tend-il à réduire incessamment ce qui fut le lac immense et n'est plus que le Débo, le grand palus et les coulées.

Il court dans le défilé de Bamba, à 65 lieues en aval du port de Tombouctou, puis il atteint son lieu le plus septentrional, environ 17°, à 570 lieues d'Alger, lui qui a commencé par 8°,30 et qui s'achèvera entre 5° et 4°. Après quoi il s'engage dans l'étroit de Tossaye où ses 2000 mètres d'ampleur se contractent à 90 mètres d'étranglement avec courant terrible et profondeur inconnue.

Dès lors il va longtemps par systole et diastole, tantôt concentré dans un couloir de 250, 200, 150, même 100 mètres seulement de largeur, tantôt épanché jusqu'au prochain horizon, et alors lac plus que rivière, avec 5, 6, 8 kilomètres entre bords, soit d'un seul miroir, soit avec îles, îlots, bancs, croisements et décroisements de branches.

Son coude étant près de Tombouctou, son contre-coude est à Bouroum, en un parage de courants violents, remous, bouilles et rebouilles, au pied du mont Asserhabou. Désormais il cherche le sud, et un peu, très peu, l'orient, et tourne le dos aux Sahariens pour regarder les Nègres, d'abord des Sonraïs, puis des Foulahs en petit nombre dominant sur des Haoussaouas nombreux qui donnent au Niger le nom de Chaderba.

Boussa, terme ultime du haut Niger, borde le dernier rapide, à 136 mètres d'altitude, à 180 ou 200 lieues de la mer. Et le fleuve, affranchi de toute oppression, arrive — chez les Nifaouas, qui l'appellent Eden — devant son rival, le Bénoué, singulièrement plus petit que lui en longueur, en bassin : mais il pleut beaucoup plus sur les terres parcourues par l' « Eau Blanche » que sur celles où passe l' « Eau Noire », et il n'y a point, le long du Bénoué, de Sahara pour boire l'onde sans la régurgiter ensuite.

Complet maintenant, on l'appelle Kouara, dans une vallée splendide.

Mais l'Atlantique n'est plus éloigné, le Niger se bifurque, puis va s'engloutir par les branches d'un delta de 2 500 000 hectares.

Le Noun, bras principal, a 4 mètres d'eau sur sa barre.

1. Dicton des Arabes sahariens.
2. Au pied du Rif marocain.
3. Côte saharienne au nord de Saint-Louis du Sénégal.

IV. Le Sénégal. — De Bamakou sur Niger, on aperçoit à l'ouest, et tout près, à 3 kilomètres, une falaise à trois étages en retraite l'un sur l'autre.

Cette falaise, qui n'est point sylvestre, monte à peu près à 200 mètres au-dessus de la vallée de la Grande Eau.

Dès qu'on l'a gravie, l'on voit le sol s'incliner vers l'ouest, et, dans le voisinage même du fleuve de Tombouctou, les sources des ravins ne lui appartiennent plus : elles s'en vont en ruisseaux vers l'occident, au fleuve de Saint-Louis, par l'entremise du Bakhoy ou Rivière Blanche, l'une des deux artères du Sénégal, et la moindre. L'autre, la plus forte, a nom Bafing ou Rivière Noire.

Le Bafing a sa première fontaine dans l'« Arca-



Le Niger à Tombouctou. — Dessin de Lancelot d'après Henri Barth.

die » du Fouta-Djallon, probablement par 750 mètres au-dessus des mers, à quatre-vingts lieues à peine des volutes salées de la plage atlantique; or de la source à la fin du Sénégal il y a, le long de l'eau, dix-sept cents kilomètres ou quatre cent vingt-cinq lieues, en un bassin de trente-six millions d'hectares, exactement égal aux deux tiers de la France. En longueur, le Sénégal est donc à peu près au Niger comme 2 est à 5, et en bassin comme 1 est à 7.

Il ne traverse pas la royale Timbo, mais il la contourne à demi, de loin, à grande profondeur, au sud et à l'est.

Formé chez des Mandingues assujettis à des Foulahs, il passe ensuite chez des Mandingues à peu près libres d'eux-mêmes. Bafing ou Ru Noir, Bakhoy ou Ru Blanc, Baoulé ou Ru Rouge, et autres *ba* suivis d'un qualificatif, ces noms si peu rares dans les bassins du Sénégal et du Niger appartiennent à la langue des hommes de Mali. Quant aux Foulahs, ils nomment le Bafing : Maio Baleio.

Sa course bouillonnante va vers le nord : s'il gar-

dait cette direction, il se verserait dans la mer bien au loin, là où le Maroc devient Sahara sur le bord de l'Océan.

Il descend très vite et n'est plus qu'à 135 mètres devant Bafoulabé ou les Deux Rivières, encore un nom mandingue. L'autre nom de ce lieu, nom foulbé, Maio Reio, veut dire aussi les Deux Courants, les Deux Fleuves, le lieu étant à la rencontre du Bafing et du Bakhoy, du Noir et du Blanc.

Noir et Blanc à Bafoulabé sont un peu comme Rhône et Saône à Genève : le Noir, large de 450 mètres, arrive d'une « Suisse », de pays montagneux, en un long bouillonnement de rapides accidentés de cascades; le Blanc vient d'une « Bourgogne » plus calme, il a 250 mètres entre rives; dans un bassin auquel des rivières en éventail donnent plus de déploiement qu'à la conque étroite du Bafing, il réunit divers *ba* nés au voisinage de la rive gauche du Niger, sur le plateau qui domine de si près la rive gauche de ce grand fleuve — tels le Bakhoy, le Baoulé ou Ru Rouge, le Badingo, etc. Ses artères maîtresses, la « Blanche » et la « Rouge », le Bakhoy et le Baoulé, se rencontrent au bout du Fouladougou[1] ou pays des Foulahs, nom trompeur : il y eut là des Peuls[2], mais il n'y en a presque plus.

Aussi n'est-ce pas des Foulahs, mais des Bambaras qui peuplent, à mi-chemin de Bafoulabé au Niger devant Bamakou, les quatorze villages dont l'ensemble forme Kita.

Makadiambougou, l'un d'eux, auquel nous avons transmis ce nom commun de Kita, commande la meilleure route entre le Soudan du Sénégal et le Soudan du Niger. Qui le possède a la clef des lointains pays où le soleil se lève à l'orient derrière la hauteur des terres. Dès que la France y fut la maîtresse, seigneurie qui date de 1881 seulement, elle put se dire : « Je suis encore en deçà, mais je tiens déjà l'au delà ».

Un fort français, bon contre Toucouleurs, Bambaras et Mandingues; une bourgade nègre à plus de 350, à moins de 400 mètres d'altitude; un escarpement qu'on peut traiter à la fois d'humble montagne ou de fier coteau de grès, haut de 250 mètres au-dessus de la plaine, soit de plus de 600 au-dessus de la mer; sur ce grès, le sanatoire de nos garnisons : voilà Kita, notre « Ferté-Soudan », modeste citadelle chez un peuple inexpert aux arts de la poudre.

1. Dougou, mot qui termine tant de noms de contrées soudaniennes, Djallonkadougou, Fouladougou, Bélédougou, etc., veut dire contrée, région.

2. On appelle ainsi les Foulahs : c'est une des très nombreuses formes du nom.

Longtemps encore en aval de Bafoulabé, le Bafing, désormais Sénégal, se tourmente autant qu'en amont.

Large de 500 mètres, la cascade de Gouina l'abat de 16 à 17 mètres.

La cascade du Félou le précipite d'à peu près même hauteur, mais tout autrement qu'à Gouina. A Gouina, c'est un fleuve qui tombe; au Félou, ce sont des torrents qui fuient en hivernage aux brèches de la roche, et en temps sec des ruisseaux.

Aux Kippes, nouvelle clameur, non qu'il se jette résolument d'une roche dans un abîme, mais deux rives le compriment entre des parois de 30 à 40 mètres d'aplomb, et il leur échappe en courant.

Aux Kayes, dernières convulsions sur un lit de récifs : ici, pareil à un petit Danube des Portes-de-Fer, il se brise en une largeur de 800 mètres sur des dos, des scies, des taillantes, des pointes; le seul passage qu'y puissent tenter les bateaux a 5 ou 6 mètres de fond sur une étroitesse de 48 entre les écueils; les vapeurs y montent à force d'énergie, toute autre nef est repoussée par le rapide.

C'est la fin du « torrent » Sénégal, de l'eau vaillante, des roches, des monts, des forêts, et aussitôt commencent le « fleuve », le Steppe, le Palus, la terre sans pierre, les marigots qu'aucune sylve n'enténèbre à demi par des branches entrelacées.

Cette région des dernières chutes à partir de Bafoulabé et celle qui la prolonge en aval jusque vers Bakel ont pour villageois des Saracolets. Nous les nommons ainsi, mais eux-mêmes s'appellent en leur idiome les Soninkés.

Que sont-ils? Une race à part, sauf les mélanges qu'aucune famille humaine n'a tout à fait évités? Ou, comme on le professe, et comme leur langue l'indique, des Mandingues? Qui les regarde a sous les yeux le Nègre classique, si ce n'est pour la couleur, qui tend au rouge foncé de certaines briques. A part cela, des lèvres exubérantes, une barbe qui ne l'est guère, des cheveux de laine et le nez tout en bouches de naseau. Ils ont cessé de croire aux grigris de leurs féticheurs pour se confier aux amulettes des marabouts, mais leur adhésion au Coran n'est pas allée jusqu'au sacrifice de la langue héritée des ancêtres; elle ne les a pas jetés non plus dans le camp des ennemis persévérants de la France : ils nous sont assez fidèles, moins certaines défections, quand un prophète annonce de la part de Dieu que Celui qui donne et retire livre désormais

aux Vrais Croyants la troupe cent fois victorieuse du gouverneur de Saint-Louis.

Au bas du bouillonnement des Kayes, voisin du fort de Médine, le Sénégal n'est plus qu'à l'altitude de 67 mètres, à 1000 kilomètres de la mer. Deux affluents très inégaux lui arrivent encore : à droite le Koulou ou Tarakolé ou rivière de Kouniakari, à gauche la Falémé.

Le lit du Koulou ne verse pas toujours au Sénégal un flot de rivière; la saison sèche le boit tout entier dans son pays du Kaarta, Steppe qui confronte au Sahara et qui est presque Sahara lui-même, en un climat tel que le Globe n'en a pas beaucoup d'aussi chauds. Cette proximité du Désert majeur, dont rien d'élevé ne l'isole, le fait voisin des Arabes de la Hamada; mais ses habitants, Négroïdes ou Nègres, font partie du peuple des Soudaniens. Ce sont des Toucouleurs ayant encore la domination, mais la perdant faute de nombre; des Bambaras qui, privés de l'empire par les Foulahs, en avaient auparavant privé les Soninkés; des Kassonkés, Soninkés mélangés qui sont des hommes de teint comparativement clair, de joyeux compères aimant le tumulte, la cohue, les tambours, les banquets, les longs bavardages appelés palabres, et surtout les nuits de danse — en cela ils sont bien Nègres et conformes à ce que prétend le dicton : « Quand le jour disparaît, toute l'Afrique entre en branle ».

La Falémé, long torrent, part des mêmes montagnes Fouta-djallonkèses que le Sénégal-Bafing; elle y laisse à droite cette ville de Timbo que le « Noir » laisse à gauche, puis, tombée dans le bas pays, elle déroule ses anneaux en une vallée torride, au sein du Bambouk, qui est une terre mandingue riche en or; ainsi en est-il également de mainte autre région du Soudan français, surtout du Bouré, riverain du Niger en amont de Bamakou. Nulle Californie, même petite, n'a bâti dans le Bambouk aucune de ces villes soudaines qu'évoque le métal terrible; la chaude insalubrité du val inférieur de la Falémé ne l'a point permis.

La Falémé se joint en temps de crue au fleuve par un courant de 300 mètres de largeur, de 8 mètres de profondeur; en étiage c'est à peine si ce lit contient un gros ruisseau rayé de parcelles d'or.

Et le Sénégal lui-même lutte avec elle d'extrême inconstance; non pas d'inconstance brusque durant le cours des saisons, mais d'inconstance normale, selon que l'ordonne l'état du ciel.

Devant le fort de Bakel, au moment où va se déclarer l'hivernage, donc à la fin de la sécheresse, il se réduit à 50 mètres cubes par seconde, en un lit qu'un banc de sable étrécit à 80 mètres.

Les six mois qui nous amènent en France le plus de pluie et nous dispensent ensuite le renouveau, ne versent aux Sénégalais que de la flamme de soleil; de semaine en semaine la chaleur monte, et avec la chaleur, la sécheresse sur une campagne flétrie : de telle sorte que la fin du temps anhydre, ce qui justement est chez nous le beau mois de mai, réveil de la nature, est là-bas la plus affreuse saison, terrifiante et mortelle : alors Médine, le poste où finit le Sénégal des plaines, à l'entrée du Sénégal des monts, subit des embrasements qui portent la température mensuelle, nuits comprises, à 36°,4. Sur peu de lieux au monde darde un pareil flambeau.

Le haut Sénégal est un des « fours » de la terre.

A ce même fort de Médine, le mois le plus froid, décembre, a 25°,2 pour moyenne, et l'année entière 29°,9 (?!).

Sur le littoral, à Saint-Louis, à Dakar, à Gorée, l'ardeur est moindre : à Saint-Louis, le mois le plus comburant, septembre, donne 28°; mars, le moins brûlant, 19°,2; et l'année entière, 23°,2.

La brûlure croissant toujours, de décembre à mai, la saison printanière est intolérable dans les bas pays sénégalais. A peine si l'on y étouffe moins sous les grands arbres qu'au franc soleil; les vents d'est, de nord-est, soufflent de l'étuve saharienne en une haleine infernale; même en tempête ils n'ébranlent point le tronc monstrueux du baobab, qui a jusqu'à trente mètres de tour; encore moins celui du bombax fromager, plus puissant que le baobab même, sur de plus gigantesques racines moitié sous terre, moitié hors de terre; mais ils balancent au bord de l'eau la svelte colonnade des palmiers rôniers, des palmiers cocotiers, des palmiers dattiers, ces derniers sur le fleuve inférieur seulement, à portée du Désert, car il n'y en a guère en amont de Bakel; ils inclinent les acacias, les gommiers qui furent longtemps la seconde richesse du Sénégal, l'esclave étant la première, et de beaucoup assurément; ils flétrissent toute feuille; tout languit et la mort semble proche.

L'autruche, fille des Saharas, ne hait point ces frénésies de chaleur; le crocodile non plus, que ses écailles protègent. L'une et l'autre s'y accommodent, ainsi que la plupart des bêtes du lieu, mais toutes cherchent l'ombre, toutes courent à la source rare, à la rivière, au tortueux marigot, en la nuit, de préférence au jour : l'éléphant, qui, très commun

jadis sur le bas du fleuve, recule incessamment vers l'intérieur, par crainte des vermisseaux humains contre lesquels, armés du fusil, sa trompe est une arme vaine; l'hippopotame qui, lui aussi, fuit de plus en plus le Sénégal d'aval pour le Sénégal d'amont; la pâturante gazelle; la girafe, amie des herbes et des feuilles d'arbre qu'elle atteint jusque sur les hautes branches grâce à la longueur de son cou; le lion noir du Djolof, le lion à crinière du Bambouk, le lion sans chevelure de la double rive fluviale, la panthère, le chat-tigre et autres menus félins; les singes à tête de chien, babouins qui, du haut des collines où ils habitent par milliers, regardent en ricanant grimacièrement d'avance les vergers dont ils cueilleront les fruits aux heures ténébreuses; enfin les sangliers qu'on ne pourrait chasser avec nos chiens sagaces, car ceux-ci ne font point souche en Soudan : ils y perdent l'aboiement et crèvent.

Mais voici qu'en juin, souvent dès mai, Fouta-Djallon, Fouladougou, Bambouk, Fouta, s'obscurcissent de la nuée la plus noire, tous les ravins s'emplissent d'un torrent sonore, les sources renaissent, les coulées revivent, et chaque torrent reprend son tonnerre. A partir de juin le fleuve s'élève. Vite il devient immense. A Bakel, au plus fort de la crue, en octobre, le Sénégal domine de quinze à seize mètres son étiage, à Matam de neuf et demi, à Podor de six, à Dagana de quatre ou un peu plus, à Saint-Louis de quatre-vingts centimètres seulement, le fleuve baissant de l'amont à l'aval à mesure que l'inondation s'étend au loin sur les deux plaines des deux rivages : là où il grimpe de dix à quinze mètres au-dessus de son plus bas niveau, il est cinq, dix, quinze fois moins large que là où il ne s'élève que de un, deux, trois, quatre mètres. Son ampleur dans la plaine ouverte va jusqu'à vingt, vingt-cinq, trente kilomètres, aux lieux où il entoure la longue île de Bilbas et l'île à Morfil, plus longue encore.



Kita. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

En juillet, en août, en septembre, en octobre, les pesants navires peuvent remonter assez aisément son cours jusqu'aux rapides voisins de Médine. Après quoi finit l'hivernage, lequel est de six mois, dont quatre mois francs, deux mois, novembre et mai, ne l'étant guère, vu qu'alors tantôt la pluie tombe à grands flots, que tantôt elle est de moyenne abondance, tantôt rare, ou très rare, ou absente; cela dépend des années.

Ce n'est pas sur le littoral que l'hivernage épanche le plus d'eau, c'est sur le haut pays, vers les sources du Noir et du Blanc. Saint-Louis reçoit annuellement 408 millimètres de pluie, en trente jours, c'est peu; Bakel 550, ce n'est guère; Kita 1274, c'est beaucoup. Quant à ce que le Fouta-Djallon donne exactement de pluie, on l'ignore.



Cataracte de Gouina (voy. p. 326). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

La saison sèche étant extraordinairement sèche et en même temps plus longue que l'hivernage, comment se fait-il que l'aridité inouïe de sept mois sur douze ne tarisse pas entièrement l'eau de Gouina, du Félou, des Kippes, des Kayes, que cinq mois seulement renouvellent?

Parce que Bafing, Bakhoy, Baoulé, Falémé, etc., que malheureusement aucun grand lac régulateur n'arrête comme le Rhin, le Rhône, le Saint-Laurent, le Nil, sont cependant quelque peu régularisés par une infinité de barrages de rochers.

Leur lit est une suite de biefs, quelques-uns longs, larges, profonds; dans ces biefs, derrière la levée, l'hivernage amène en grondant de vastes flots qui montent par-dessus la traînée rocheuse et l'effacent. Puis, quand la pluie a cessé, les eaux baissent, elles découvrent la ligne des récifs et s'y brisent en rebouilles; et ensuite, diminuant toujours, elles s'échappent par les trous, fentes, brisures de la digue, en ruisseaux qui vident lentement le bief d'en haut dans le bief d'en bas. La saison du ciel sans aucunes larmes, bien que très longue, n'a pas tout à fait le temps d'épuiser ces réserves, et le fleuve ne tarit jamais entièrement; qu'elle durât quelques semaines de plus, et le « Ru d'Or » que les Ouolofs appelaient Djillibalil[1] ressemblerait aux oueds du Sous et du Sahara marocain, lesquels n'atteignent l'Océan que durant les mois de la grande averse et de la fonte printanière des neiges. Il n'aurait pas l'honneur d'être le premier fleuve permanent de l'Afrique occidentale au sud de l'Oum-er-Rbia qui tombe des hauts monts du Maroc central[2]. De cet Oum-er-Rbia jusqu'au Sénégal, sur 750 lieues de littoral[3], aucune eau vive issue du continent n'abreuve toute l'année la mer, si ce n'est peut-être invisiblement en source jaillissant du sein même d'Amphitrite.

A peine sorti du dédale des monts, coteaux et plateaux qui se rattachent à la protubérance du Fouta-Djallon, le Sénégal commence à séparer le Soudan du Sahara, les Nègres et Négroïdes des Blancs bronzés par le soleil ou noircis par des alliances antérieures avec les filles du continent sombre. Large, inconstant, semé d'îles, infiniment moins troublé qu'autrefois par le reniflement des hippopotames, il est pareil au Niger de Tombouctou en ce qu'il cesse de courir d'Auster à Borée, et que, renonçant à forcer les roches de la Hamada désertique, il tourne à d'autres horizons : seulement, au lieu de chercher sa voie vers l'orient comme l'eau échappée aux anastomoses du Débo, il se fraye un chemin vers l'occident, ou, plus exactement, vers le nord-ouest, par Matam, Saldé, Aéré, Podor, Dagana, Richard Toll.

Sur ces terres basses aucune onde constante ne l'augmente. Les rivières qui lui viennent sont toutes des rivières de mensonge : les unes, branches latérales, lui ramènent l'eau que plus haut elles lui ont ravie à telle ou telle fourche (car le fleuve subit des dédoublements sans nombre); les autres, qu'on appelle marigots, le fuient lorsque la crue annuelle y jette sa surabondance, et le rattrapent quand il a tellement baissé que son niveau devient inférieur à celui des coulées auparavant dominées de plusieurs mètres par lui.

De ces bras de diramation, les plus longs forment l'île de Bilbas et l'île à Morfil. Cette dernière porte un vieux nom de l'ivoire, Morfil[1], parce que l'éléphant foisonna sur cette alluvion de 150 kilomètres de longueur, de 18 à 20 de largeur, qui s'étend de Saldé à Dagana; il n'y foisonne plus, même il en a disparu tout à fait, emportant avec lui l'éclatante blancheur des dents monstrueuses qui sont la fortune et l'origine du grand désastre de sa race.

Parmi les marigots, deux l'emportent de beaucoup sur les autres, l'un sur la rive du nord, l'autre sur la rive du sud.

Le marigot du nord, dit le Cayar, et aussi le Khomakh et le Garak, est triple, en trois branches écoulant une sorte de lac Mœris long de 20 kilomètres, que le fleuve remplit en son temps dans le Steppe saharien, à la marche des Trarzas et des Braknas.

Le marigot du sud, la Taouey, ingurgite et régurgite le Guier, également nommé Paniéfoul et lac de Mérinaghen, autre Mœris bien plus long, bien plus vaste que celui du Cayar.

Le Guier se continue au loin vers le sud-est, sous le nom de marigot de Bounoun, à la lisière du Ferlo, grand désert sans eau, champ si plat que la pluie de l'hivernage ne sait comment en sortir : ne pouvant rouler nulle part, faute d'inclinaison, elle s'amasse en lagunes que le soleil boit, ou des-

1. Ce mot semble être une forme de Djoliba; ils le nomment à présent: Dech Gui ou Rivière; Dech ou Ndar ou Rivière de Saint-Louis; Dech Goguilé ou Rivière même.

2. Le fleuve des plaines de Marrakech ou Maroc, le Tensift, épuisé par les arrosages, n'arrive pas en tout temps à l'Atlantique, malgré la force des nombreux torrents que lui lance l'Atlas « sublime ».

3. 550 seulement en ligne droite.

1. En espagnol, marfil; en portugais, marfim.

cend par filtration dans la profondeur, et les puits qui vont la querir ont 100, 120, 150 pieds. Comme le « lac » de Mérinaghen ne perd jamais toute onde, sa mare (car ce n'est en hiver[1] qu'une mare) devient, quand tout a séché autour d'elle, le rendez-vous des animaux altérés à mourir de soif et tirant démesurément la langue; tous s'y réunissent, les bons, les méchants, les pires, les grands, les moyens, les petits, les bondissants, les marchants, les courants, les rampants, les volants; mais on n'y voit plus l'éléphant, qui n'y était point rare vers 1850 : il est parti pour le Midi, réfléchissant dans son énorme tête à la singulière méchanceté du minime animal qui se tient droit, sur deux jambes seulement.

Quand on a monté, descendu le Sénégal en navire pendant les grandes eaux, puis qu'on le recontemple aux eaux basses, on a peine à le reconnaître. Il ne s'avance plus en courant puissant entraînant on ne sait combien de milliers de mètres cubes de flots jaunes par seconde; ce n'est plus qu'une onde indolente en ses biefs, qui seuls ont gardé quelque profondeur, et partout ailleurs une racle où les bateaux ne savent comment passer, à chaque instant ils touchent la roche.

A partir de Mafou, lieu situé sur le bras septentrional de l'île à Morfil, à 350 kilomètres de la mer, la marée masque l'indigence du fleuve, elle en élève assez le niveau pour que les petits vapeurs montent jusque-là; mais le Sénégal ne devient salé qu'à 75 kilomètres de l'embouchure, et encore aux mois secs seulement, car la poussée des eaux douces de l'hivernage est telle qu'elle refoule la vague marine jusque dans l'Océan lui-même; en temps de crue la ville de Saint-Louis, bien que peu éloignée de la barre, pouvait puiser sans danger dans son fleuve, alors dépouillé d'amertume. — Elle se pourvoit aujourd'hui dans un lointain marigot d'amont.

L'un des marigots de droite ne rend pas, dit-on, au Sénégal l'eau qu'il lui emprunte. Il paraît qu'un bras qui se détache à quinze lieues en amont de Saint-Louis garde son indépendance jusqu'à l'Atlantique. Il l'atteint d'ailleurs rarement, il faut pour cela que le fleuve irrité monte à de hauts niveaux : alors il se force un passage dans ce chenal, maintenant presque oblitéré, qu'on appelle marigot des Maringouins. Serait-ce là le témoignage d'une antique embouchure à vingt ou vingt-cinq lieues au septentrion de la barre actuelle? En tout cas, la fourche dudit marigot marque le commencement d'un delta, que la mer ne peut remanier, l'entassement des sables de l'Océan par les grands vents d'ouest ayant plaqué en avant du littoral un long bourrelet de dunes.

1. Il convient de ne pas oublier que l'hiver est la saison sèche au Sénégal.

Derrière cette levée, le Sénégal, empêché de s'éparpiller sur sa droite, finit par concentrer en un seul lit tout l'écheveau de ses marigots deltaïques dont 1 500 000 hectares se partagent les boues, les sables, les joncs et roseaux, les étangs, les ruisseaux et les rivières, monde alluvial que la crue annuelle ne laisse jamais entièrement pareil à lui-même.

A la lisière occidentale du delta, le fleuve presse entre deux bras, celui de l'ouest moins large que celui de l'est[1], l'île de Saint-Louis, longue de 2400 mètres, large de 100 à 200, vis-à-vis de la paludéenne île de Sor, qui est beaucoup plus grande.

Saint-Louis règne sur la colonie dont l'antique indolence a fait place aux jeunes efforts d'expansion vers le Niger. Ville de vingt mille âmes, elle n'est point laide, dit un voyageur qui a beaucoup aimé le Sénégal[2], mais ses environs sont arides : « Qui n'a éprouvé un serrement de cœur en regardant, de la pointe du Nord, cet horizon terne où l'œil distingue péniblement des herbes flétries et le sombre feuillage de quelque manglier rachitique posé comme un regret sur les rives silencieuses du fleuve? Bien des familles ont quitté Saint-Louis, quand il n'eût fallu pour les y retenir qu'un peu d'ombre et de fleurs. »

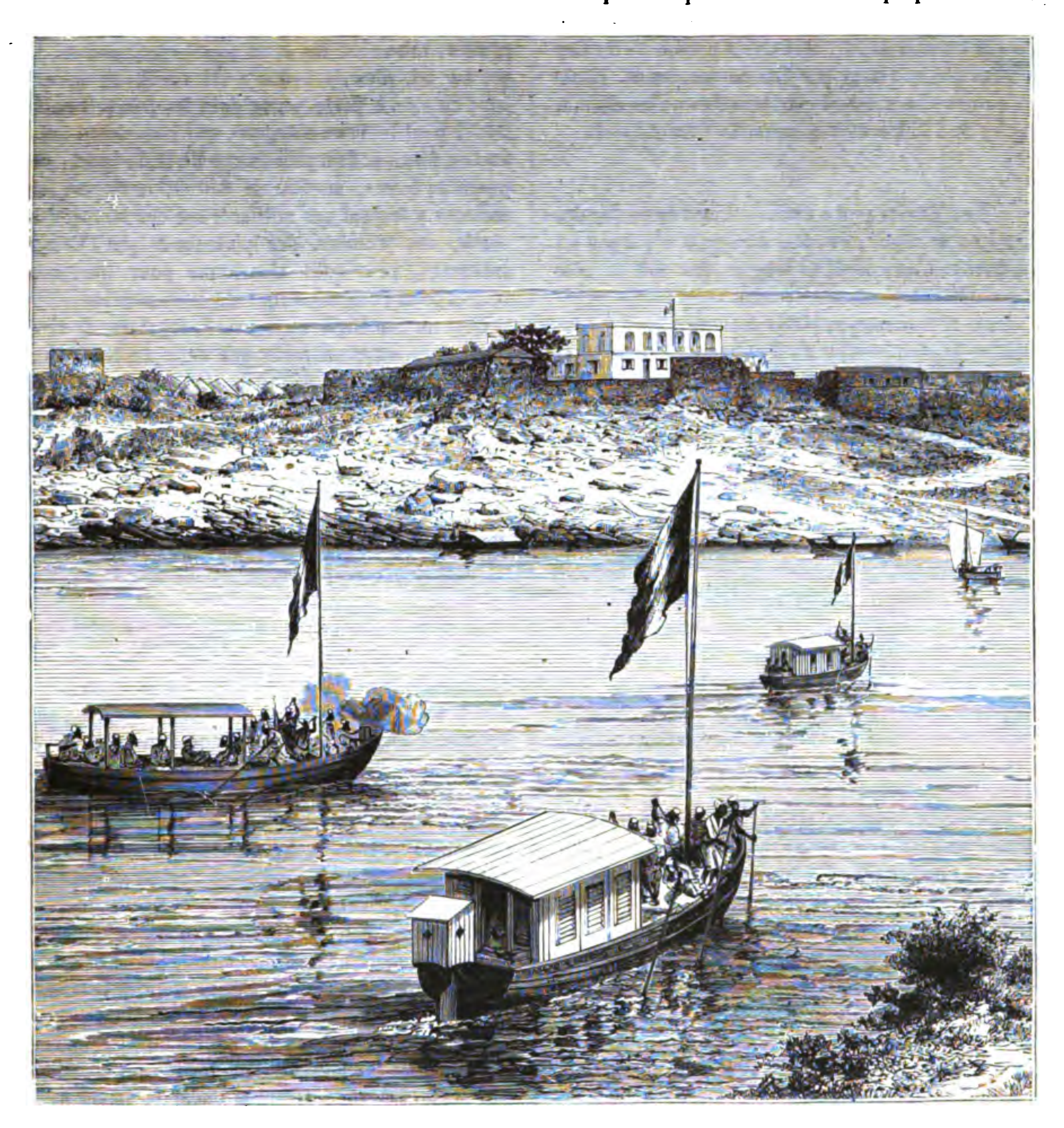
De Saint-Louis à la fin du « Ru de l'Or », il y a bien dix kilomètres, mais il n'y a que quelques centaines de mètres entre la ville et l'Océan, à travers la « Langue de Barbarie », sur laquelle elle a ses faubourgs de Guet-Ndar et de Ndar-Toute. Cette « langue » n'étant qu'une dune basse, de Saint-Louis on entend l'orageux murmure des mers, et des brises fraîches soufflent du grand large.

Les vents d'Atlantique, jetant le sable à l'encontre du fleuve, ont élevé ce cordon littoral singulièrement droit, singulièrement étroit[3], singulièrement bas[4]. Mais après l'avoir tiré de leurs entrailles, mer et fleuve le démolissent incessamment par leur double poussée, celui-ci dans ses crues, celle-là dans ses tempêtes; aussi la « langue » crève-t-elle

1. Le bras de l'est a 600 mètres d'ampleur, celui de l'ouest 200.
2. Raffenel.
3. 350 à 400 mètres de largeur moyenne.
4. 4, 5, 6 mètres de hauteur à la cime des dunes.

souvent, à ses points faibles, tantôt ici, tantôt là, sur une longueur de quatre à cinq lieues, des environs de Saint-Louis jusqu'au travers de Gandiole.

La grande urne ayant ici peu de profondeur et sa vague soulevant et rejetant des sables, le Sénégal ne peut s'affranchir de sa barre, en quelque lieu que le caprice des flots et sa propre fantaisie



Fort de Bakel. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

transportent l'embouchure — en moyenne il y a de 4 mètres 1/2 à 6 mètres 1/2 de fond sur le seuil en haute marée, et seulement 2 mètres 1/2 à 4 mètres 1/2 en mer basse.

On ne saurait dire que la barre du Sénégal est franchement périlleuse, elle est plutôt très incommode, très changeante. Parfois le capitaine qui pensait la franchir aussitôt doit, de par la volonté du vent, du flot, du seuil, se morfondre un mois, même cinquante à soixante jours à l'entrée du

fleuve; ennui sans péril puisqu'ici l'Atlantique est un monstre clément.

La barre n'exaspère plus que les mariniers qui prétendent la forcer. L'évite qui veut en abordant au magnifique port de Dakar, lequel s'ouvre en face de l'ilot de Gorée, à l'abri de la presqu'île du Cap Vert nouée au rivage par l'arène des dunes. Là ils débarquent hommes et marchandises qu'un chemin de fer de 265 kilomètres emmène à Saint-Louis.

V. Les Rivières du Sud. — Avant de parler des Rivières du Sud[1], on doit dire qu'il n'y a pas ici de Rivières du Nord, si longue que soit la côte septentrionale de notre Soudan.

Cette côte commence à la baie du Lévrier, anse marine la plus proche de Tombouctou et par cela même destinée peut-être à quelque avenir.

Le baie du Lévrier est gardée de la haute mer par la presqu'île du Cap Blanc, au nord du 21e degré, soit à 5 degrés de latitude vers le pôle de Saint-Louis — c'est à peu près la distance littorale de Brest à Bayonne, c'est-à-dire la longueur du rivage occidental de la France.

Cette rive sénégalaise se compare sans injustice à notre côte landaise, entre l'estuaire de la Gironde et la bouche de l'Adour : à part ceci que sa dune est muette et que partout elle est blanche, alors que le sable des Landes maritimes n'éclate en candeur que sur la plage et le premier talus d'Atlantique, jusqu'au liséré des vagues, et que sur la cime des mamelons les pins se pressent en sylve sombre à tout vent vibrante.

Autrement, tout est pareil, la rive droite, sans ports, sans rivières, même sans rus, l'amoncellement et l'ondulation des dunes, les étangs littoraux parmi lesquels il en est de doux, de salés, de saumâtres; la plus ample de ces mares, celle de Téniahié, s'ouvre sur le marigot des Maringouins, et quand cet enfant perdu du fleuve monte assez haut pour gagner la mer, la lagune, s'enflant comme lui, s'étend jusqu'à dix lieues de longueur.

La forme, la profondeur, l'ampleur de ces étangs varient suivant que les orages visitent un petit peu ou ne visitent pas du tout l'impluvieux Sahara; les typhons étant rares, presque toutes ces mares vont s'effaçant quand la sécheresse persiste, mais quelques-uns ne s'évaporent jamais tout à fait.

Autre ressemblance : cette plage est déserte ainsi que le rivage des Landes; elle l'est même infiniment plus depuis que mainte ville de bains borde notre estran du Sud-Ouest, tandis que très rares sont les hameaux de pêcheurs animant l'estran du Sahara sénégalais.

De ces hameaux le nombre pourrait fort augmenter, tellement les eaux sont poissonneuses. Il y a par ici, sous la brûlure du soleil, un grand banc comme à Terre-Neuve dans les froids brouillards; c'est le Banc d'Arguin, qui commence près du Cap Blanc et finit près du cap Mirik, longueur de quarante lieues, surface de 840000 hectares; les poissons y frayent par milliards sur des sables, des récifs, des traînées, des hauts-fonds que l'Océan submerge, puis qu'il abandonne pour quelques heures dans l'éternel soupir de sa respiration.

C'est du cap Mirik au fleuve Sénégal que la rive saharienne est aussi raide que celle du Marensin, tandis que du Blanc au Mirik, des promontoires la brisent, des baies l'indentent, des îles, des ilots la regardent.

Au sud du Mirik, Portendik ne doit point sa première syllabe, Port, à la langue française. Le lieu n'offre aucun asile aux navires; une mer saccadée entre la dune et le ressac extérieur, sur un banc de sable, voilà sa rade, toujours solitaire.

Au midi de la bouche du Sénégal, jusqu'au Cap Vert, pas de rivières non plus. Côte également rigide, sans rentrants, sans ports, sans calanques; avec dunes, ici boisées, là gazonnées, où pâturent les bœufs des Foulahs; avec étangs salés à côté des niayes, étangs d'eau douce, fraîche, transparente, où se mirent la fougère, le palmier, la liane. Mais elle n'a pas derrière sa dune un Sahara d'implacable dureté, pays de la faim, de la soif, du simoun, steppe immense du désespoir. A l'orient de ses derniers sables s'étend le Cayor, terre fertile dont le damel ou roi tient son investiture de la France; le chemin de Saint-Louis à Dakar y passe dans de beaux vallons, il y traverse des forêts, des bois, des champs d'arachides, il y côtoie des lagunes, il y frôle de grands villages, de petites villes peuplées d'athlétiques Ouolofs. Ce bon peuple joyeux remplit presque exclusivement le Cayor et autres pays voisins : le Oualo qui, tout proche de Saint-Louis, sur la rive gauche du fleuve, a vu son brak ou monarque disparaître par annexion à la France; le Baol, à l'est du Cap Vert, au sud du Cayor; le Djolof, au levant du Cayor et du Baol, à la lisière du désert de Ferlo; le Sin et le Saloum, au midi du Baol. Bref, il occupe à peu près tout le pays entre Sénégal, Gambie, Falémé.

1. Plus exactement du Sud-Est.

Derrière le Cap Vert, qui est le lieu le plus occidental de toute l'Afrique[1], une courbure arrondie de la côte amplement ouverte sur le midi renferme l'îlot de Gorée, le port de Dakar, et la ville de Rufisque.

Gorée : ce nom vient du hollandais, soit qu'il soit un accourcissement de Goede Rede[2], soit, plus probablement, qu'il rappelle, vis-à-vis du Soudan, l'île néderlandaise de Goeree, en face du continent d'Europe, devant la plage basse de la Zélande par où s'ouvrent en mer les bouches du Rhin. S'il ne vient point de Goede Rede, la petite île n'en offre pas moins une rade excellente, avec 10 à 20 mètres de fond, telle qu'il n'y en a guère de si bonne sur la côte occidentale d'Afrique. Cependant on peut lui préférer, à petite distance vers le nord, au fond même de la baie, l'anse à l'ouest de Dakar, inaccessible en tout temps à la turbulence de la mer, tandis que Gorée subit quelque houle durant les mois d'hivernage. L'ilette goréenne est un bloc de basalte de 36 mètres de suprême hauteur, de 36 hectares seulement d'étendue, la longueur n'allant qu'à 900 mètres.

Dakar croissant, Gorée diminue.

Avant 1863, Dakar n'était rien ; tout juste une anse du rivage. Aujourd'hui c'est le grand port du Soudan français, la tête de ses chemins de fer, et vraisemblablement sa future capitale. Tout cela grâce à son port superbe plutôt qu'à son climat, qui n'est pas salubre, mais qui peut le devenir, car le sol est de sable, l'eau qui sourd dans les dunes est fraiche et le vent qui souffle est le vent de la Grande mer.



Saint-Louis : Vue du pont de Sor. — Dessin de Jules Noël, d'après une photographie.

Dakar porte un nom ouolof, qui veut dire le Tamarinier; sa voisine, un nom portugais, Rufisque étant la corruption française des deux mots lusitaniens Rio Fresco, Rivière Fraiche. Amère dérision! il n'y a point là de fleuve, ni d'eau cristalline, mais des lagunes tièdes, malodorantes, malsalubres. Pourtant, telle quelle, cette ville prospère, par le commerce du Cayor, dont elle est l'entrepôt.

Au delà de Rusfique se suivent : Portudal, fort français; Saint-Joseph de Ngazobil, mission catholique autour de laquelle une foule de gens parlent le français qu'ils ont appris chez les Pères du Saint-Esprit; Joal, autre fort français; enfin l'estuaire du Saloum, encombré d'îles vaseuses.

Hors des atteintes du flot de mer, le Saloum est une modeste rivière qui passe devant notre poste de Kaolak. Le peuple prépondérant de son bassin, en même temps que de tout le littoral à partir du Cap Vert, la nation des Sérères s'est diversement mêlée, sur un territoire d'environ 1 200 000 hectares, avec les deux races auxquelles elle confronte, avec les Ouolofs au nord, avec les Mandingues au sud et au sud-est.

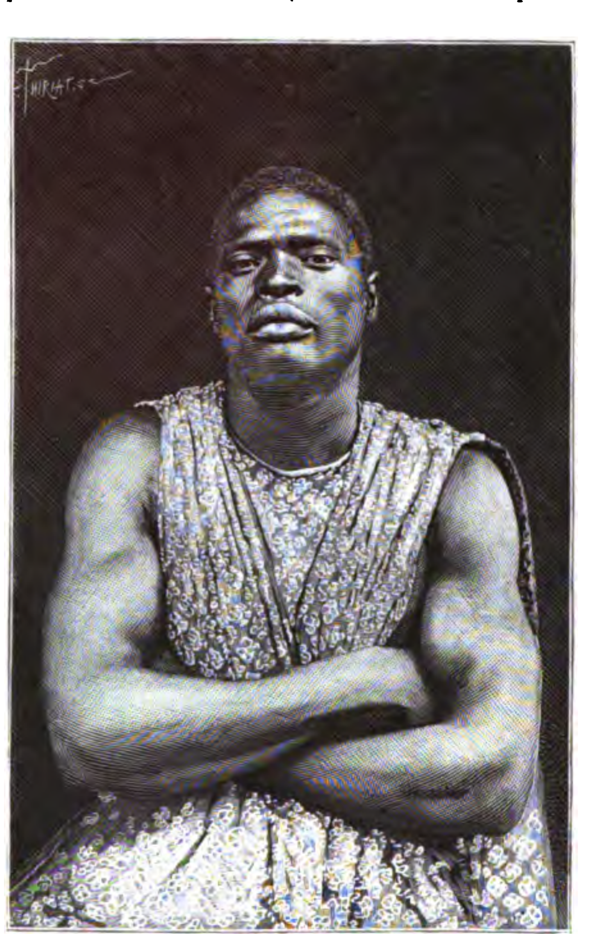
Les Sérères sont des géants s'il en est sur terre. On trouve chez eux des hommes de six pieds non moins facilement que chez nous des hommes de cinq pieds six pouces. Aussi peu que les Ouolofs ils ont teint de lis et de rose. Noirs très noirs, ils fêtent la dive bouteille autant que n'importe quel autre peuple nègre, mais il n'y a pas dans cette

1. Près du vingtième degré de latitude ouest de Paris.
2. Mot à mot : Bonne Rade.

bouteille le vin généreux qui égaye; ce qui en sort, abominable poison, c'est la sangara, l'eau-de-vie mêlée de poivre, de piment, de tabac, qu'ils doivent à la mère des arts hypocrites, à l'Europe.

Sans rien dire ici des Blancs de l'ancien comme du nouveau continent (les Blancs septentrionaux, s'entend), l'ivrognerie est le péché mignon des Nègres. Si dégradante qu'elle soit, il lui faudra longtemps pour réduire au rachitisme la carrure des Sérères.

Dans le fond, cette nation se rattache intimement aux bons Ouolofs, dont elle semble un métissage; sa langue est proche parente de la leur et l'on ne compte pas les Sérères qui parlent à la fois et le sérère et le ouolof. Encore païens en grand nombre, le catholicisme gagne sur eux par l'action des missionnaires de Saint-Joseph de Ngazobil. Plus encore le mahométisme par la prédication des marabouts; cependant l'intervention politique et militaire de la France, l'humiliation des Maures, la destruction de l'hégémonie des Foulahs et des Toucouleurs ont grandement diminué par ici la puissance morale de l'Islam, et il y a, suivant les pays, ou temps d'arrêt ou recul dans sa propagande.



Un Sérère. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Au delà des branches estuariennes du Saloum on quitte momentanément le Soudan français pour un Soudan bien moindre où l'Angleterre domine entièrement depuis que la France lui a cédé son comptoir d'Albréda, riverain de la Gambie, moyennant une concession de nulle importance au nord de Saint-Louis, dans les parages de Portendik.

Ce Soudan « saxon », c'est le bassin inférieur de la Gambie; le bassin supérieur vient d'accepter le protectorat français.

La Gambie a marié son nom au nom du Sénégal pour former celui de Sénégambie, qui désigne l'ensemble du Soudan maritime, depuis le Sahara jusqu'à la Sierra-Léoné. L'importance croissante du Sénégal, l'insignifiance comparative de la Gambie, refoulent de plus en plus, dans l'usage courant, le terme de Sénégambie, que remplace insensiblement celui de Sénégal.

Ce mot d'insignifiance à propos de la Gambie ne veut pas dire que la Gambie soit sans valeur; elle a, tout au contraire, de grands avantages sur le Sénégal; mais, ces privilèges, elle les rachète par un tel excès d'insalubrité que les Anglais n'ont pu (ou n'ont su) tirer aucun parti de ce fleuve.

La Gambie mène au Niger supérieur par un chemin beaucoup plus court que celui du Sénégal; par malheur on se heurte dans son haut pays au bloc du Fouta-Djallon, tandis que le Bakhoy et le Baoulé conduisent par une route de plaine au Djoliba de Bamakou.

Le fleuve anglo-franco-nègre n'arrive pas en mer par une barre de petite profondeur, de grande incommodité. Les navires y entrent à pleine aise, par 11 à 12 mètres d'eau, puis ils y flottent dans un ample estuaire où ils trouvent dès l'abord 20 mètres de fond sur 4 kilomètres de large. Plus haut le creux est moindre, mais le fleuve écarte ses rives à 10 kilomètres : ainsi notre Gironde a plus de 10000 mètres d'ampleur entre Richard et Mortagne, puis, à l'embouchure, elle se contracte à 5000 entre le Verdon et Royan.

On la navigue longtemps sans peine sur des



Allée de benténiers à Sédhiou (voy. p. 340). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

vaisseaux calant 3 mètres; la marée la soulève pendant 280 kilomètres, jusqu'à Mac Carthy; même les navires ne s'arrêtent pas là, du moins les petits; ils ont le champ libre, voire en sécheresse, jusqu'aux roches de Barra-Kounda, rapide qui barre le fleuve à 115 lieues de l'Atlantique.

Là on n'est pas arrivé dans la montagne foutadjallonkèse et longtemps encore on peut remonter cette eau prodigieusement sinueuse, lente, traînante, embarrassée, ayant à droite, à gauche, une campagne d'insigne fécondité, de par son origine alluvionnaire et aussi de par la vertu d'un ciel bien plus humide que la voûte ardente qui s'arrondit au-dessus du fleuve Sénégal.

C'est par 171 mètres d'altitude qu'on la voit, large de 300 mètres, sortir de sa vallée supérieure.



Débarcadère de Dakar. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

Dès lors on monte très vite aux sommets dont elle descend sous le nom de Dima[1] que lui ont donné les conquérants foulahs, héritiers des Djallonkés. On estime à 1150 mètres au-dessus des mers l'élévation de sa source, au plus haut du Fouta-Djallon.

1200 kilomètres, voilà son fil d'eau; 5 millions d'hectares, voilà son bassin; 250 000 hommes, voilà son peuple, qui est mandingue. Là-dessus, les Anglais ne règnent effectivement que sur 15 000 Noirs et sur 17 900 hectares.

1. Des cartes l'appellent Dirima.

Ils n'ont pas de colonie plus misérable. Même, contre leur habitude qui est de l'emporter en commerce sur toute autre nation dans les trois quarts des pays du Globe, ils trafiquent ici beaucoup moins que les Français; ils y ont moins de nationaux que la France; ils n'y peuvent vivre.

Leur intérêt éminent serait de céder ce territoire à la France, qui les presse ici de trois côtés, au nord par le Sénégal, à l'est par le Fouta-Djallon, au sud par la Cazamance.

Ils l'auraient depuis longtemps troqué avec nous

contre d'autres comptoirs africains sans la passion haineuse de leurs missionnaires, qui ont horreur de tout ce qui est catholique, ou, comme ils disent, papiste, romain, païen — car pour eux ces trois mots-là, et aussi celui de Français, sont d'étroits synonymes.

Au midi de la Gambie la terre française recommence par l'estuaire d'un fleuve qui n'a pas cent lieues de long, tous replis en compte, en un bassin de 1 500 000 hectares habité par 100 000 hommes (on suppose).

Cet estuaire, dit la Cazamance, est tellement vaste, compliqué par des chenaux, qu'à parcourir son labyrinthe on imaginerait l'embouchure d'un fleuve immense confusément achevé dans une Hollande en serre chaude, entre des forêts marécageuses d'où s'élèvent, ici des arbres, hauts, droits, fermes, superbes, là, dans toute leur difformité, sur les vases, dans les îlots inconstants faits et défaits chaque année, les mangliers et palétuviers, qui sont moins arbre que racines.

La Cazamance naît chez des Mandingues, elle finit chez des Féloups. A 100 kilomètres de sa source, à Kolibentan, elle peut porter des bateaux. Dès lors, en pays très bas, elle s'élargit à tel point que devant Sédhiou son lit de 2 mètres seulement de profondeur embrasserait quatre ou cinq fois la Garonne de Bordeaux.

Sédhiou, la Francès-Kounda[1] des indigènes, date de 1837, année de notre arrivée dans cette région. Jolie ville nègre presque exempte d'Européens, elle est pourtant moins funeste aux Blancs (malgré la bassesse du sol) que la plupart des postes du Sénégal et des Rivières du Sud. Les bateaux lui viennent, poussés par la marée jusqu'à 175 kilomètres de la mer; ce qui les gêne plus que le fleuve, lequel est de bonne navigation, c'est la barre d'entrée, avec 2 mètres d'eau seulement à marée descendue.

De même que la Gambie est en l'air entre une terre française au nord et une terre française au sud, la Cazamance est en l'air entre une terre anglaise au septentrion et une terre portugaise au méridion.

Les Lusitaniens séparent en effet la Cazamance de nos autres « Rivières du Sud » par un territoire de 4 200 000 hectares qu'on croit peuplé de 150 000 à 200 000 habitants, le long du Rio Cachéo, du Rio de Géba, du Rio Grande, et dans les îles alluviales de l'archipel des Bissagos.

Mais il reste entendu, signé, solennellement paraphé qu'à l'orient d'un certain méridien le Fouta-Djallon ne peut nous être contesté, même là où courent en descente rapide les torrents originaires des rios qui plus bas deviennent portugais.

Au midi de cette Lusitanie nègre (Lusitanie encore sans Lusitaniens), la France recommence donc et ne cesse plus qu'à la Sierra-Léoné, contrée de Noirs dont la langue et la civilisation viennent d'Angleterre.

Nous avons là 300 kilomètres de littoral, sur 200 kilomètres de travers, soit 6 millions d'hectares, avec 200 000 à 300 000 hommes, sur une terre prodigalement arrosée, fertile à souhait, et, tout semble l'annoncer, clémente aux Blancs dans ses parties hautes, là où les torrents coulent sur la roche, en amont des lieux où ils deviennent fleuves entre forêts, puis estuaires dans la boue.

Ces « Rivières du Sud » se ressemblent toutes : en haut, la pierre du Fouta-Djallon; en bas, de courts et marenmatiques estuaires, des îles, des marigots; entre l'amont rocheux et l'aval fangeux une vallée dont l'humus a pour principal élément le grès ferrugineux de la montagne.

Telles se suivent, du nord-ouest au sud-est, le Cogon ou Compong, fleuve abondant, non encore connu dans la hauteur des terres; le Nunez, qui porte le nom d'un Portugais du temps des découvertes; le Katako, où l'on n'entre pas sans difficulté; le Pongo; la Brameya; la Dubréka; la Mellacorée, dernière Rivière du Sud, non loin du 9e degré de latitude, le fleuve qui vient ensuite, la Grande Scarcies, étant chose anglo-nègre, sur territoire sierra-léonésien.

Le Nunez, que les Noirs nomment le Kakoundi, ne vient pas de loin, le Cogon s'interposant entre ses sources et la coupole du Fouta-Djallon. Il baigne, à vingt lieues de la mer, le joli bourg, point trop malsain, de Boké, qui est un de nos forts, postes et comptoirs. On y entre par une bouche de sept kilomètres de large et l'on y navigue durant quinze lieues sur de gros navires, par 5 ou 6 mètres d'eau à marée basse; avec la marée haute on monte jusqu'à Boké.

Le Pongo s'appelle, en amont de l'estuaire, Fatalah et, tout en haut, à la descente du Fouta-Djallon, Samanka; c'est du moins ce qu'on croit probable, mais on a si peu désembrouillé l'écheveau des fleuves du Sud qu'on n'a que présomption, intuition et non certitude; ce qu'on attribue à tel

1. Maison des Français.

estuaire peut appartenir à tel autre. Où nous le connaissons exactement, le Pongo, tout proche de sa fin, subit la marée l'espace de dix lieues, puis il s'ouvre, près du poste de Boffa, sur un golfe encombré de tant d'iles de vase qu'il est plus marais que golfe, avec une infinité de marigots étroits ou larges : les larges voient le soleil, les plus étroits voient l'ombre, versée comme d'une voûte de cathédrale par une nef de verdure. Aucune barre des Rivières du Sud ne menace les vaisseaux autant que la sienne — ne pas l'enfiler juste, c'est échouer sur le sable que distribuent diversement les vagues de tempête.

La Brameya tombe dans l'estuaire de Sangaréa, lacis confus de terres mouillées, de fleuves et faux fleuves ; en ce même rentrant de mer se perd la Dubréka, dans le voisinage du mont Kakoulima, cône et peut-être volcan de 900 mètres de hauteur : ladite Dubréka continue le Konkouray, de longue étendue, son origine étant à la cime du Fouta-Djallon.

La Mellacorée, très peu fleuve et beaucoup estuaire, a sur sa rive gauche le poste français de Bonty, lieu qui n'est guère fiévreux, « sénégambiquement » parlant.

Les Foulahs du Fouta-Djallon ne pouvaient pas



Le Rio Pongo. — Dessin de Weber, d'après une photographie.

ne pas disloquer, du haut de leur citadelle, les peuplades nègres du versant occidental des monts.

Ils l'ont fait, du mieux possible, brouillant tout, jetant ceux-ci sur ceux-là, ceux-là sur ceux-ci, et versant à flots leur bien le plus précieux, l'islam, sur les païens maudits de Dieu. L'intrusion des Français semble avoir mis ici un terme aux progrès de la « Vraie loi ».

Nabas et Bayas du rivage, Landoumans du Pongo, Soussous de la Braméya, de la Dubréka, de la Mellacorée sont désormais tranquilles. Parmi ces nations, celle des Soussous, qu'on croit être les cousins des Mandingues, parle l'idiome le plus répandu dans ces pays.

VI. **Présent, avenir**. — Pour l'instant, le Soudan français ne vaut guère malgré l'immensité de son étendue.

De fait, quelle est son aire? On ne saurait le dire, puisque tout l'orient du haut Niger nous reste encore inconnu. Nous ignorons absolument quelles rivières gagnent la rive droite du fleuve, de Tombouctou jusqu'aux rapides de Boussa qui terminent rationnellement le bassin supérieur à nous reconnu par convention internationale; or ces rivières appartiennent évidemment à notre Soudan, pourvu que notre docilité moutonnière vis-à-vis de l'arrogance anglaise ne nous amène pas à professer, contre la vérité des choses, que le « Haut Niger », dont on nous reconnait expressément le protectorat, s'ar-

rête au coude de Bouroum, même à celui de Tombouctou!

Plaise au temps armé de sa faux que la France, qu'il épargnera longtemps encore, n'ajoute pas à tant d'autres cette preuve de son indigne incohérence d'idées!

Si le Niger de Bamakou nous est précieux, celui qui s'affranchit du Sahara pour longer de sa rive gauche les campagnes où passent les routes du Tzâdé ne peut nous être indifférent : le ouadi de l'Ighargar, la montagne hoggarienne, le sillon saharien du Tafessasset, le cimentent de loin avec l'Algérie, de même que l'Oued-Mia, l'Oued-Messaoura, le Tell des Aouellimiden rattachent, à travers le Grand Désert, notre Atlantide à ce Nil des Esclaves qui miroite à quatre lieues au midi de Tombouctou.

150 millions d'hectares, 7 millions d'habitants, cette surface, ce nombre d'hommes approchent peut-être de la réalité. Là-dessus 100 millions d'hectares et 5 millions d'êtres dépendent d'ores et déjà de la France : soit directement, soit surtout indirectement, à la suite de traités de protectorat plus ou moins mal compris des potentats noirs ou similinoirs qui les ont acceptés.

Ces conventions n'ont de valeur vraie que vis-à-vis de l'Europe, parce que les Anglais ou tout autre peuple qu'un avenir proche amènera peut-être dans le Soudan central sont et seront tenus de respecter ces « droits acquis ».

Mais le Foulah, le Mandingue, le Sonraï, le Ouolof, le Soussou, le Landouman, le Féloup, n'en ont guère saisi la portée, et nul doute qu'ils les violeront souvent.

Sur cette aire égale à trois fois la France nous n'avons encore que peu de prise.

A ce jour, notre puissance ne tient au sol par aucune racine tenace profondément entortillée dans la terre.

Elle se borne à la résidence de quelques soldats dans de petits forts.

De ces forts, ceux qu'on peut appeler les forts nécessaires défendent la grande route stratégique de l'Atlantique au Niger.

Richard-Toll, à 144 kilomètres en amont de Saint-Louis, marque le confluent du Sénégal et de la Taouey, qui est le marigot remplissant et vidant le lac Paniéfoul; l'endroit est beau, mais il est malsain, et comme lui, de l'autre côté du grand bras du fleuve, l'île de Toll, qu'on tenta vainement de coloniser — ce n'était point le lieu, et l'heure n'avait pas encore sonné.

Dagana ne vaut pas mieux que Richard-Toll. Ce n'est pas ici que trouveront jamais un sanatoire nos garnisaires épuisés par les fièvres de l'hivernage. Certes l'hippopotame y folâtre avec délices dans la boue noire des marigots, le crocodile y somnole en béatitude, le lion, l'hyène, la panthère y rôdent la nuit sans appréhension des accès combattus par la quinine; mais le Français n'est point à l'aise dans ce fort, près d'une bourgade de 3000 Nègres entourée d'une plaine sans pente. Le Sénégal, réduit à 300 mètres durant la sécheresse, malgré la marée qui le soulève encore ici quelque peu, s'épanche en crue à d'immenses largeurs, et quand il se retire il laisse des mares putrides sur l'argile étanche.

Podor, à 261 kilomètres de Saint-Louis, date de 1743. Cela suffit, en ce pays où rien n'a duré jusqu'à ce jour, pour lui donner une antiquité vénérable. Il défend en aval la grande île à Morfil entourée par deux bras du fleuve; Aéré, à 360 kilomètres de Saint-Louis, défend le bras méridional, et Saldé le bras septentrional, à 462 kilomètres de la capitale, à 8 au-dessous de la diramation des deux Sénégals qui embrassent cette ancienne terre de l'ivoire.

Matam, à 602 kilomètres de Saint-Louis, partage avec Richard-Toll, Dagana, Podor, Aéré, Saldé, le « privilège » de l'insalubrité torride. Bakel, à 769 kilomètres, ne vaut pas mieux; c'est un bourg de 4000 Noirs, dans les cabanes rondes, faites de paille, qui sont les maisons du pays. Médine, à 926 kilomètres, vaut exactement Bakel. Tous ces forts sont brûlants, fastidieux, pestilentiels, mortels à partir du retrait des eaux de l'hivernage.

Bafoulabé, qui voit les deux « surgeons » du fleuve se confondre, est à 1030 kilomètres du chef-lieu; Badoumbé, sur le Bakhoy, à 1110; Kita, à 1240; Koundou, sur le Baoulé, à 1350; Bamakou, sur le Niger, à 1465.

Voilà la route militaire du Soudan français. Toute notre force est dans ces citadelles enfantines dont aucune encore n'a été brusquée par les armées des marabouts.

En dehors de ces forteresses et de quelques postes dans le pays des Rivières du Sud, la France ne règne directement que sur les environs de Saint-Louis. Tout le reste lui appartient sans lui appartenir, par la fiction des protectorats.

Chaque année augmente le nombre des roitelets protégés; chaque année aussi la protection se resserre ici ou là; en même temps les sentiers embroussaillés, enherbés, envasés, font place à des routes,

quelques routes à des chemins de fer; et il n'est pas de jour où quelque village n'apprenne à tourner les regards vers Saint-Louis comme vers un nouveau soleil.

Le nombre des Français s'accroît, très lentement, le climat étant presque partout contraire; s'il monte, c'est parce que le trafic entre Europe et Soudan, autrefois réduit à la seule gomme arabique, a pris de la diversité, de l'ampleur.

Des indigènes parlant les langues du pays sont à la dévotion de nos commerçants. Ils vont, visitant les bourgs, les marchés, les escales. Ils achètent l'arachide, plante oléagineuse, le sésame, qui donne aussi de l'huile, le caoutchouc, la cire, les bois de teinture, d'ébénisterie, les peaux, les plumes d'autruche, quelques dents d'éléphant; et, dans le pays des Rivières du Sud, l'huile de palme, le café, la noix de kola, fruit salutaire qui guérit de plusieurs maux : on l'emploie contre les fièvres, on la verse dans l'eau vieille, impure, croupie, presque décomposée, et cette eau rajeunit, elle devient pure, on peut la boire.

Cette contrée des Rivières du Sud est bien l'une des meilleures de notre Soudan, non moins que la plus gracieuse et variée. On n'y voit pas, la montagne y touchant presque la mer, ces plateaux sans



Un poste français de la Sénégambie : Boké, sur le Rio Nunez (voy. p. 340). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

fin de grès ferrugineux, terre ocreuse, rouge, ingrate, que traverse la route de Kita à Bamakou; ce n'est pas non plus, comme sur le bas du Sénégal, la plaine vague, infinie, presque aussi saharienne que le Sahara d'en face dès que s'est écoulée la pluie de l'hivernage, et que le soleil darde sur un sol parcheminé; heureusement que le Nègre, ayant secoué son indolence, a semé, planté dans la boue ce qui sera sa récolte, le mil, le sorgho, le riz, le maïs, les melons et calebasses; et que, délivré des cuisants moustiques, fléau du Sénégal pendant les mois pluvieux, il attend joyeusement le don de la terre, tandis que mûrissent pour lui les fruits du monstrueux baobab[1].

1. Appelés « pains de singe ».

Si les Français augmentent leur nombre, les naissances n'y sont pour rien; il y a parmi nous au Sénégal quatre cercueils pour un berceau. Comment résister sans fléchir au terrible climat du bas fleuve, à la chaleur humide, aux fièvres d'accès, au long empoisonnement par les miasmes, à la dysenterie, à l'anémie bientôt incurable? Puis parfois la fièvre jaune tombe sur ces énervés, elle en abat le tiers, le quart. L'hivernage surtout décime les Européens. Ainsi que dit le proverbe : « La poussée des feuilles du baobab[1], c'est la fin du Blanc; leur chute[2], c'est la fin du Noir ».

Le malheur du Sénégal fut que pendant deux cents ans la colonie ne quitta pas les comptoirs

1. L'hivernage.
2. La saison sèche.

étouffants, le long du Sénégal inférieur, qu'elle ne monta point jusqu'au Fouta-Djallon, qu'elle ne se distendit pas jusqu'au Niger.

Nous savons maintenant par expérience que le climat du haut fleuve n'est pas le Minotaure insatiable du fleuve d'en bas, qu'on se désaltère à l'eau de Bamakou plus impunément qu'à celle de Bakel, Podor et Dagana, que la région d'où descendent les branches des Nigers d'occident et d'orient est inclinée, élevée, probablement saine. Bien plus, il devient évident que la contrée fouta-djallonkèse, dans sa plus grande extension, avec ses Rivières du Sud et son prolongement vers le levant, au pied septentrional des Kongs, n'est pas du tout hostile aux enfants de l'Europe. Ainsi, nous pouvons espérer de trouver une terre d'expansion où nous ne l'aurions certes pas soupçonnée, à l'horizon de Free Town[1] l'empoisonneuse. Rivières du Sud, Fouta supérieur[2], immensités du haut Niger, Tell des Aouellimiden près du Niger moyen, peut-être avons-nous là cinq fois plus de « Tell » que dans notre chère Atlantide.

A ce « Soudan colonial » il faut, non des Français du Nord, mais des Français du Midi, Bas-Languedociens, Cévenols du sud et de l'est, Provençaux, Corses, Algériens. Aux Sudistes le Sud! Nous aurons mis deux ou trois siècles à comprendre cette vérité.

La mortalité n'a pas trop éclairci la troupe blanche qui, conjointement avec les Nègres, a récemment construit les deux chemins de fer sénégalais, de Dakar à Saint-Louis et, sur le haut fleuve, des Kayes à Diamou[3] (63 kilomètres) : parce que ces Blancs étaient des Marocains et des Italiens.

En l'absence d'une nation de sang français, un peuple hybride né des Blancs et des Négroïdes ou Négresses aurait pu croître, semblablement aux Brésiliens d'en face, à l'autre bord du vaste Atlantique. Tel n'a point été le cas.

Les métis franco-ouolofs, franco-foulahs, franco-mandingues, agrandissent très peu le nombre de ceux qui se réclament, au moins en partie, de l'Europe. Beaucoup, le père mort, ou parti pour « France la louée », ont sombré dans la nationalité de leur mère — même à Saint-Louis, où il semble que la société blanche aurait pu les retenir dans la race blanche.

De quel profit les métis nous eussent été, la statistique vitale le montre; elle établit que si les Français du Sénégal n'opposent à quatre défunts qu'un nouveau-né, leurs hybrides répondent à quatre morts par sept naissances.

Le métissage n'aidant qu'infinitésimalement à la francisation du pays, on eût dû s'adresser aux prêtres. Les villages avoisinant Saint-Joseph de Ngazobil enseignent ce que peuvent quelques pauvres missionnaires « ne recherchant que le Royaume de Dieu et sa justice ». Le Sénégal aurait oublié ses idiomes; il serait maintenant tout entier catholique : cela vaut bien le sortilège des féticheurs, ou Mahomet, son livre et son abominable guerre sainte.

Faute de prêcheurs de la foi chrétienne semblables à ceux qui lusitanisèrent et castillanisèrent l'Amérique latine, des écoles auraient appris aux « moricauds » la langue de la ballade des *Dames du temps jadis*.

On n'a pas eu l'idée de bâtir ces écoles, sinon tout récemment, après une telle négligence que même à Saint-Louis une foule d'indigènes ignorent le français, et que sur les Rivières du Sud beaucoup de villages parlent l'anglais.

Quand les Soudaniens parleront le français, et seulement alors, le Soudan méritera le nom que porte déjà chez quelques-uns de ses peuples le pays de Saint-Louis : Toubaboudougou[1], la Terre des savants, des lettrés, des Blancs.

1. C'est la capitale de la Sierra-Léoné.
2. Fouta-Djallon, par opposition au Fouta des Toucouleurs.
3. On le prolonge en ce moment jusqu'à Bafoulabé; plus tard il ira jusqu'à Bamakou.

1. Il y a dans ce nom le mot mandingue : dougou, pays, et un mot tiré de l'arabe : thebib, le médecin, le savant.



La barre des côtes de Guinée devant Ouaïda (voy. p. 351). — Dessin d'E. de Bérard, d'après M. Répin.

COMPTOIRS DE GUINÉE

Entre nos deux grands blocs d'Afrique occidentale, qui sont le pays du Niger et le pays du Congo, nous possédons deux petits blocs de très peu de profit encore, sur le littoral de la Guinée, qu'assiège éternellement un ressac orageux.

Ces petits blocs ont pour fleuves des « rios » dont les sources jaillissent dans ce qu'on a nommé les monts Kongs, sans savoir si ce sont bien des monts ou simplement des plateaux : où notre imagination dressa des Alpes, la nature n'a peut-être jeté que des coteaux limousins ou de hautes plaines auvergnates.

Quels que soient les Kongs, ils ont un faite; à ce faite, les fontaines des branches mères du Niger oriental, qui s'en vont vers le nord, s'enchevêtrent avec celles des fleuves qui descendent au midi vers le golfe de Guinée.

En cela gît pour nous la valeur des blocs guinéens. Séparés des Rivières du Sud par la Sierra-Léoné et la république de Libéria, c'est-à-dire par 1000 kilomètres de rivage, ils confrontent au septentrion avec le Niger protégé et nous donnent un chemin vers la conque du Mahel-Balével.

Toutefois, leur vraie fonction devrait être de compenser : ils ont à côté d'eux, l'un l'Angleterre, l'autre le Portugal. Un gouvernement sage essayerait de les troquer, le premier contre la Gambie et les deux fleuves Scarcies, le second contre le lambeau de Sénégambie que les Lusitaniens nomment la Guinée portugaise. A vrai dire, ce que possèdent près du second bloc les hommes de Lisbonne est fort peu de chose depuis qu'ils ont abandonné le protectorat du Dahomey, et ils n'ont plus guère d'intérêt à l'échange.

Le bloc le plus rapproché des Rivières du Sud borde la Côte de l'Ivoire, le plus éloigné la Côte des Esclaves.

I. Les grandes lagunes : Grand-Bassam, Assinie. — Les navires qui commercent avec la

Côte de l'Ivoire n'y trouvent point où commodément débarquer. Ils ancrent à deux, trois, quatre kilomètres en mer.

Aborder leur serait mortel. Un ressac de six à sept vagues, dernière crise de l'océan convulsionnaire, les coucherait en épave sur les sables du rivage. Mieux vaut communiquer avec la terre par le va-et-vient de pirogues que montent de très vaillants mariniers noirs.

Le sable est partout sur la rive, car la rive est de sable, mais il y eut un âge de la Terre, peu éloigné du nôtre, où la mer guinéenne montait en marée dans des golfes rétrécis vers l'amont, entre des collines d'un quartz ayant de l'or dans ses veines: alors elle assourdissait sa sonorité dans des criques profondes.

Tandis qu'elle se brisait en blanche écume sur les gris promontoires, elle rassemblait patiemment les grains d'une levée de centaines de lieues de longueur.

Dès que cette digue eut dépassé le niveau des hauts flots, ce que l'Atlantique avait isolé d'elle-



Le roi du Grand-Bassam entouré de sa cour et de ses musiciens. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

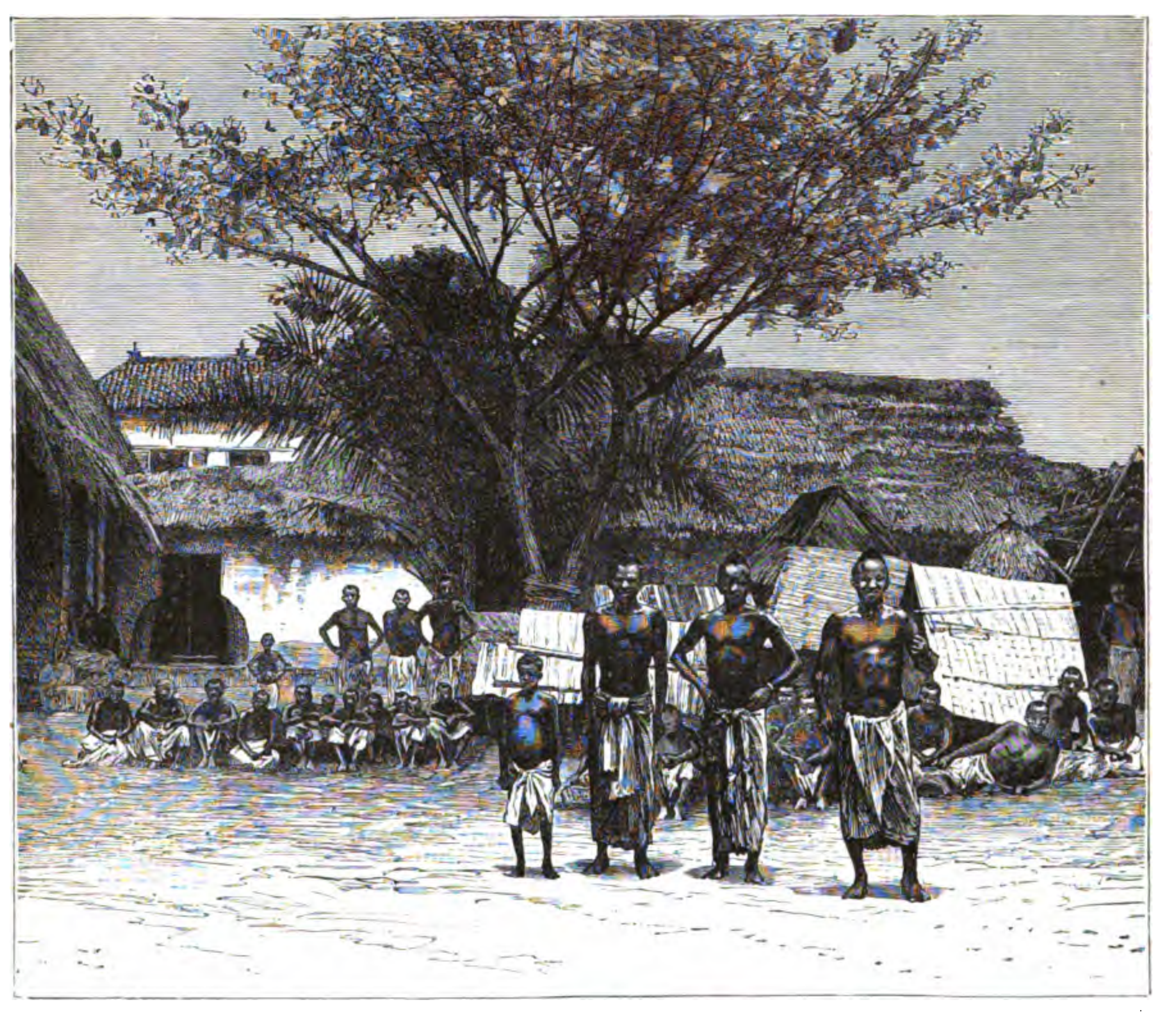
même ne put rentrer dans l'urne des eaux d'amertume. Ainsi naquirent d'immenses lagunes parallèles à l'océan, dont elles ne sont séparées que par un mince cordon d'arène et de dunes.

La lagune d'Ébrié, longue de trente lieues, nous appartient tout entière, et ce n'est pas la seule. A son extrémité du couchant elle s'approche fort du fleuve Lahou, qui coule entre le domaine français à l'est et le pays sans maître à l'ouest. De notre limite occidentale au San Pedro, qui est la borne orientale de la Libéria, 200 kilomètres de rivage sont à qui voudra les prendre. En s'en emparant, la France doublerait presque le littoral de sa colonie des Grandes-Lagunes, lequel a présentement 220 kilomètres, du fleuve Lahou jusqu'au fleuve Tanoué.

Le Lahou remplit mal son devoir, qui est d'ouvrir aux vaisseaux un accès dans les terres, — car comment désembarquer ailleurs que dans les « rios » et les graus des lagunes sur une côte sans abri, dans une eau sans profondeur ? — Il vient de loin, sans doute de la hauteur des terres, et il s'avance en flots abondants; mais de ses trois embouchures aucune n'admet les navires, ou seulement les barques, si méchantement s'y brisent les rouleaux du ressac sur la barre.

Ayant au midi un bourrelet littoral, la lagune d'Ébrié s'adapte aux terres du nord par les indentations de ce qui fut la rive de la mer. Mainte rivière non reconnue encore y mène le tribut de la montagne à travers des forêts de haute luxuriance où rampent des pythons de vingt-cinq à trente pieds de longueur.

La splendeur exubérante des sylves de Guinée tient à la double pluviosité du ciel. Il n'y a pas ici qu'une saison mouillée pour ramollir ce qu'a racorni la saison sèche, abreuver ce qu'elle a menacé de la mort par la soif, rajeunir ce qu'elle a tourné en vieillesse ; il y en a deux : la grande ère des pluies en avril, mai, juin, juillet, la petite en octobre et novembre. Cela fait six mois sur douze, et la sécheresse ne dispose ici que de décembre, janvier, février, mars, août et septembre.



Porto-Novo : groupe de naturels (voy. p. 351). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Herpin.

Tant d'ondées en deux fois, puis les soleils subéquatoriaux[1] entre les deux saisons d'orageuse averse, les lagunes, des mares sans nombre, partout les eaux et partout l'alluvion, voilà justement ce que la nature demande pour créer et pour détruire. Aussi la fécondité de la Guinée maritime (hors de la zone des sables) n'a-t-elle d'égale que son insalubrité. Pays maremmatique, bon pour les chimpanzés qui, vus de loin, dans l'ombre du bois, semblent des vieillards soucieux; mais l'homme blanc n'y subsiste que peu d'années, et souvent, s'il est imprudent, que peu de jours. Quant aux Noirs, palus, miasmes des étangs, exhalaisons des

1. La Côte de l'Ivoire est proche du cinquième degré de latitude Nord.

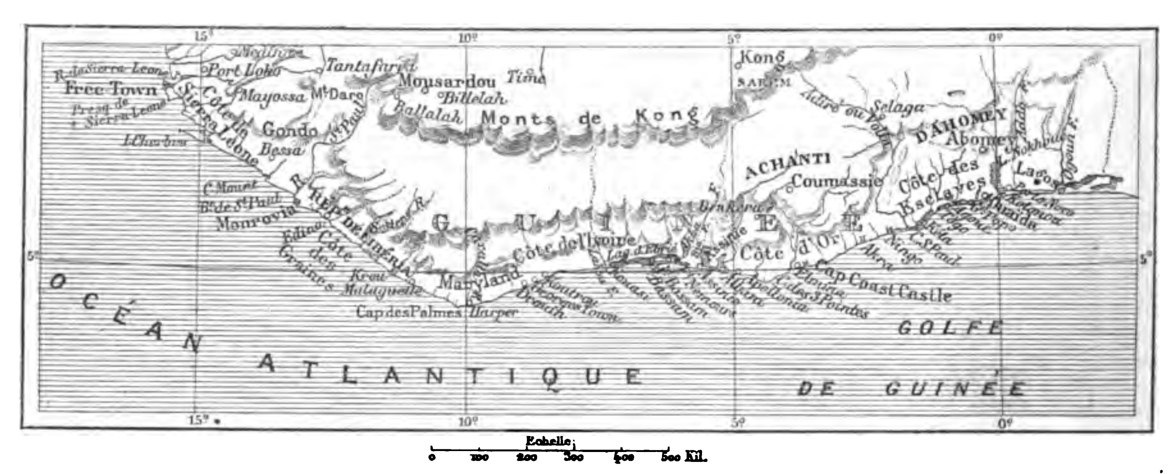
boues brunes, la tépidité, et les deux chaleurs, et les deux hivernages, rien n'y fait, ils vivent à merveille.

Ils sont très divers de corps, d'allures, de figure, de dialectes. On les rapporte à deux races principales : aux Otchins, descendus d'envahisseurs arrivés ici depuis quelques générations, et aux Agnis, peuple quelconque, sans doute fait d'autres peuples, que lesdits Otchins envahirent.

Dans le bas pays, au bord de la lagune, environnée, dit-on, de tant de villages que 80 000 hommes l'entourent, la population, extraordinairement mêlée, est bonne, paisible, indolente ; elle fournit d'infatigables pêcheurs, de merveilleux piroguiers experts à franchir sans chavirer les sept vagues dont la dernière se brise en écumant sur le sable.

Aux deux tiers de la levée d'entre lagune et mer, sur le chemin de l'est, le bourg du Petit-Bassam regarde en mer un abime qu'on peut comparer à notre Gouf du Cap-Breton, qui se creuse, lui aussi, dans une plage plate, droite, en face d'un littoral de dunes. Le Gouf du Petit-Bassam a 180 mètres de fond à 600 mètres du liséré de la dune, et 431 à 7400 mètres.

Funeste ressemblance avec le Grand Gouf des Landes, cette fosse ne se continue pas dans le continent par un estuaire de fleuve. Le grau du lac n'est pas là ; il s'ouvre devant le Grand-Bassam, ville[1] « armant », dit-on, 500 pirogues pour la petite pêche. Par là gagnent l'océan toutes les eaux que boit la lagune, entre autres l'Akba ou Comoé, qui n'est point petit : l'hivernage majeur et, à un moindre degré, l'hivernage mineur en font



Carte des établissements de la côte de Guinée.

un fleuve impérieux; alors c'est à la vitesse de 4 mètres par seconde, en courants, en remous, en tourbillons, qu'il fuit de la lagune à l'Atlantique souillé par lui jusqu'à deux lieues au large.

Pendant plus de la moitié de l'année, durant les mois où les alluvions de la crue n'« encrassent » pas la barre outre mesure, le grau du Grand-Bassam donne accès aux navires de trois mètres d'exigence. Aucune autre entrée marine de Guinée ne le vaut, mais la lagune où il mène manque de profondeur; le dépôt des rivières, la chute des feuilles, le magma, les joncs et roseaux, la comblent peu à peu ; elle ne supporte, sauf exceptions, que des bateaux plats s'enfonçant de deux pieds et demi — c'est tout ce qu'il faut pour pêcher, et les riverains n'en demandent pas plus.

On ne connait encore l'Akba que sur dix lieues, en aval de son dernier rapide. On ignore tout autant les autres maîtres rios de la contrée, le Bia ou rivière de Kindjabo et le Tanoué. Celui-ci, français par sa rive droite, anglais par sa rive gauche, est un gros fleuve, qu'on a remonté jusqu'aux premiers obstacles, soit pendant une centaine de kilomètres. Comme le Bia, l'Akba, le Lahou, il reçoit des ruisseaux aurifères dont les Nègres brassent les alluvions : ce qu'ils en tirent de parcelles, près du crocodile engourdi, de l'éléphant qui vient boire au courant de l'eau, de l'hippopotame qui s'en va disparaissant du pays, leur fait une petite fortune, de quoi vider quelques bouteilles d'eau-de-feu, chanter, danser, rire et dormir pendant une semaine ou deux ; puis, non moins heureux dans la ruine que dans l'opulence, ils retournent à leur Californie, au sable des criques.

1. Ville nègre, s'entend : des cases, des jardins, des arbres, des baraques.



Nègres de la Guinée Française, à Assinie. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie

Le Tanoué, le Bia, remplissent la très vaste lagune d'Assinie, qui n'est pas pareille à celle d'Ébrié, tant s'en faut, car celle-ci s'étend toute en longueur, de l'ouest à l'est, tandis que la lagune d'Assinie ressemble à un lac pourvu de grandes baies; elle s'écoule par le grau d'Assinie, entrée dure, périlleuse, qui n'admet pas d'embarcations calant plus de cinq pieds : d'où l'infériorité de la ville d'Assinie, la supériorité de la ville du Grand-Bassam.

On estime à 4 400 000 hectares la surface du protectorat des Grandes-Lagunes poussé jusqu'aux Kongs, et son peuple à 250 000 hommes.

Nous y sommes depuis 1843. En 1870, à l'heure de l'effarement, la France abandonna le pays. Y retournés depuis, nous y avons pour véritable but, d'abord de doubler son étendue par l'adjonction des cinquante lieues de côte sans possesseurs dans la direction de l'ouest, puis de reconnaître toute l'arrière-contrée jusqu'à la montagne.

Ce faisant, on donnera quelque consistance à la colonie, et l'on aura des chemins vers le bassin supérieur du Mahel-Balével.

Ainsi nous donnerons de la valeur à ce bloc qui n'en a point.

L'autre bloc en a moins encore.

II. **Agoué, Grand-Popo, Porto-Novo.** — Du territoire d'Assinie, fin orientale du bloc des Grandes-Lagunes, à la bordure occidentale d'Agoué et Grand-Popo il faut traverser la colonie anglaise de la Côte de l'Or et l'établissement allemand du Togo.

Quand la Germanie n'avait pas encore pris pied sur ce rivage, nous possédions au couchant d'Agoué le littoral de Porto-Seguro et du Petit-Popo. Nous les avons abandonnés en 1885, par un acte formel, en échange de prétendus droits de l'Allemagne sur des villages maritimes du pays des Rivières du Sud. La perte est mince.

Conformément à la nature du rivage guinéen, il y a par ici des lagunes côtières, parallèles à la plage, mais elles n'ont point l'ampleur de celle d'Ébrié, encore moins du lac d'Assinie.

Ces eaux si voisines de la mer furent précieuses aux marchands dont le trafic valut à ce rivage son nom de Côte des Esclaves; par leurs graus elles donnaient asile aux négriers suivis de trop près par les navires de la croisière; dans le secret de leurs replis les plus dissimulés, les acheteurs de « bois d'ébène » parquaient la marchandise avant de l'embarquer pour le Brésil, Cuba, les Antilles, les États-Unis.

Agoué, chez les Nègres Nagos, relève de la France depuis 1885. Son domaine renferme 5000 personnes, peut-être 6000; d'ailleurs qui le sait bien? Bourg dans le sable, ni sur l'Atlantique, ni sur l'étang littoral que les pluies distendent de 200 mètres, largeur en sécheresse, à 1200, largeur en hivernage, il est bien moins français que portugais depuis que des Noirs et Mulâtres libérés lui sont venus en grand nombre du Brésil, apportant avec eux la langue des premiers circumnavigateurs de l'Afrique.

Le Grand-Popo, français depuis 1885 également, a devant lui la mer; derrière lui, un peu plus loin, la lagune empestée dont 400 à 500 mètres font l'ampleur. Les 5000 habitants de son territoire sont : des Nagos; des Minas, Nègres qui perdirent tant des leurs dans le grand empire lusitanien d'Amérique; des Djédis ayant fui le Dahomey, royaume dont le monarque, les guerriers, les féticheurs sont monstrueusement féroces. On espérait qu'ils ne couperaient plus de têtes, les Portugais ayant imposé, par un acte devenu caduc, leur protectorat au fameux monarque défendu par de noires amazones; qu'ils ne verseraient plus des fleuves de sang pour réjouir leurs dieux, leurs ancêtres, obéir à la loi, complaire aux coutumes.

Cette annexion déguisée aurait barré à nos comptoirs les routes des Kongs, à moins que tel des rios qui tombent au nord dans la lagune ne descende du mont par un val non soumis aux Dahomiens, ce qu'on ignore entièrement.

Notre bloc oriental de Guinée n'est pas homogène. Le Dahomey littoral avec sa ville de Ouaïda[1], laquelle a 25 000 âmes, sépare notre Grand-Popo du royaume de Porto-Novo, carré de dix à onze lieues de côté, de 180 000 hectares de surface, protégé depuis 1864.

Le pays de protectorat étant carré, on ne peut dire qu'il s'arrondit autour de Porto-Novo, sa cité, riche, dit-on, de 30 000 hommes, la contrée protégée en ayant en tout 100 000 (?).

Compris entre le Dahomey à l'ouest et la colonie anglaise de Lagos à l'est, le Porto-Novo s'appuie, du côté du Dahomey, à la grande lagune, on peut dire au grand lac Nokhoué, qui reçoit l'Ouémé; du côté du lion britannique, il confronte à la rivière Addo, dont il tient la rive droite. Sur la mer, ou, plus exactement, au bord d'une lagune, il a pour

1. Widah, Wydah, des Anglais et de presque toutes les cartes.

port le village de Kotonou, à nous cédé en 1868 par le roi sanglant, maître et bourreau des Dahomiens, qui sont pour la plupart des Nègres de la nation des Djédis.

Cerné par les Lusitaniens à l'occident, par les « Bretons » au levant, le Porto-Novo peut-il s'allonger au septentrion vers le toit des eaux, faite avec le Niger, à travers les peuplades que les Dahomiens rançonnent? Cerné par les Lusitaniens, c'est trop dire, puisque le Portugal vient de renoncer à sa suzeraineté sur les Dahomiens : répudiation inconsidérée, car, dans la réalité des choses, il serait facile aux Portugais d'être puissants en ces parages d'Afrique; leur langue est ici très répandue et ne cesse de gagner autour d'elle par l'immigration des Brésiliens, métis d'avance adaptés à cette nature terrible qui reviennent, libres désormais, dans l'ancienne patrie d'où leurs ancêtres partirent esclaves sur les vaisseaux négriers des lagunes, au seizième siècle, au dix-septième, au dix-huitième, même au dix-neuvième. Guinéens par leurs aïeux, le temps n'a pas encore coupé toutes les fibres qui les nouent à la Guinée.

En calculant, très généreusement peut-être, nos protégés du Porto-Novo à 100 000 hommes,

Ceux de l'Agoué et du Grand-Popo à 100 000,

Ceux d'Assinie et du Grand-Bassam à 100 000,

Nous arrivons à 300 000 personnes, sur quelque 1 500 000 hectares.

Et, en poussant les trois protectorats jusqu'aux Kongs, hauteur des terres, on aboutit à 700 000 Noirs, sur 6 millions d'hectares.

De combien de centaines de milliers d'hommes sur combien de centaines de milliers d'hectares se trompe cette statistique prématurée?



Cale sèche à Libreville du Gabon (voy. p. 359 et 360). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

CONGO

I. **De 1470 à 1887**. — On n'a pas à demander quel peuple européen reconnut le premier les estuaires, les fleuves, les caps, les dunes du rivage, brusquement devenu français, qui se déroule sur environ sept degrés de latitude, du 2e degré N. au 5e degré S. : d'abord du N.-N.-E. au S.-S.-O., puis du N.-N.-O. au S.-S.-E., de l'embouchure du Rio Campo à celle du Massabi.

Ce fut le peuple portugais, comme sur toute la côte d'Afrique[1], dans le mémorable périple de ses caravelles à la recherche de l'Inde, de l'or, du Prêtre Jean, des épices.

Les Lusitaniens arrivèrent ici dès l'an 1470; ils donnèrent à ce qu'ils trouvèrent des noms « paternels » dont plusieurs vivent encore : Rio São Bento, Rio Fernan Vaz, Cap Lopez.

Emportés vers le sud, comme par une force invincible, le Gabon ne les arrêta point; ils n'y fondèrent ni « Novo Porto », ni « Nova Coïmbra », ni « Nova Lisbõa », ni « Novo Santarem » ; aucun comptoir ne témoigna de leur passage.

Cet estuaire où flambe l'Équateur, au long d'une plage où la cacimba[1] ne se tait jamais, est pourtant le meilleur asile des vaisseaux, en tous cas le plus vaste qu'il y ait sur toute la côte occidentale du grand continent des Noirs.

La souveraine déesse Fortune, dont les « fils de Lusus » furent si longtemps les enfants chéris, leur donna, dans l'Outre-Atlantique, juste vis-à-vis du Gabon, la terre de Santa Cruz, plus tard nommée Brésil, plus grande, plus belle que l'Inde elle-même si passionnément désirée.

Santa Cruz était une patrie d'Indiens. On mit les uns à la chaîne, les autres s'enfuirent, et le pays se vida devant les conquistadores, autour des cidades[2],

1. La Méditerranée mise à part.

1. Le ressac.
2. Villes.

des povoas[1], des fazendas[2], des lavages d'or et de diamant. On recourut alors aux Noirs, à ceux du Gabon comme aux peuplades de l'Angola, de la Guinée et du Sénégal.

L'estuaire devint donc un des ateliers de « bois d'ébène ». Il resta tel pendant plus de trois cents années.

Puis, comme toute chose tourne, l'Europe eut quelque honte de ce commerce, et ses nations s'allièrent pour y mettre fin.

La France fut l'une d'elles.

Comme il lui fallait un port pour les vaisseaux de sa croisade contre les négriers, elle choisit le Gabon, sous l'Équateur.

En 1842 elle acheta quelques terres à un principicule ivrogne de la rive droite de l'estuaire, là où s'élève aujourd'hui Libreville.

Ainsi commença, maintenant bien plus ample que la France, le domaine auquel il convient de donner le nom de Congo, d'après un maître fleuve inconnu jusqu'à ces derniers temps dans la région où il borde notre colonie. Tout ce qu'on savait de lui, c'était son embouchure et son cours très inférieur, jusqu'au premier rapide infranchissable aux navires venus de la mer.

Le nom d'Ouest Africain, qui a eu droit officiel, ne vaut guère. Le Soudan Français le mériterait mieux, lui qui, par le Cap Vert, s'avance à l'occident jusqu'aux environs du 20e degré O. de Paris, tandis que le cap Lopez, pointe de la Gabonie la plus enfoncée dans le couchant, est voisin du 13e degré seulement — soit sept degrés de moins vers l'Hespérie, tombeau du soleil.

Durant vingt années la naissante colonie dormit autant que si elle était morte.

Enfin elle s'éveilla; mais son activité fut quelque temps très petite, elle ne dépassa pas l'estuaire et les deux rivières qui en sont la Garonne et la Dordogne — car on doit dire que le Gabon ressemble singulièrement à la Gironde : presque même longueur[3], même largeur, même profondeur, même orientation ; — en quoi ils diffèrent, c'est que le Gabon n'a pas à sa rive gauche le miracle des meilleurs vins sur terre ; ni Saintongeais, ni Médocains n'en travaillent les rives, et des Noirs paresseux y laissent la nature à l'abandon.

En remontant le Remboé, qui représente ici la Garonne, le Como étant la Dordogne, les explorateurs arrivèrent à une passe facile d'où l'on atteint sans peine le vaste fleuve Ogôoué.

Alors les horizons s'agrandirent, jusqu'à devenir immenses.

Qu'était cet Ogôoué ? D'où partait son courant? Quelles forêts sans bornes traversait-il, quelles savanes, lui dont les crues dépassent en largeur celles du Nil, long de quinze cents lieues ?

On le suivit, en s'élevant avec chacun de ses rapides, en amont de son delta, loin de la vase homicide où, suivant la forte parole du général Duvivier, l'acclimatement n'est qu'une longue méditation sur la mort.

Les voyageurs luttèrent de vaillance ; tous : et celui qui revint[1] avec un livre un peu fabuleux où il est dit que, le gorille frappant sur sa poitrine, on l'entend à cinq kilomètres ; et ceux qui reculèrent[2], déjà parvenus très haut[3], devant les flèches des Osiébas anthropophages, et les deux compagnons d'épreuves, l'Italien[4] et le Beauceron[5] : ces deux derniers atteignirent le bout du fleuve ; ensuite ils descendirent des rivières autrement dirigées, qui courent vers le sud-est. Où vont-elles? Ils ne le surent, ne les ayant pas suivies jusqu'à la fin, qu'à leur retour en France, quand on leur déduisit les travaux de Stanley : sa traversée de l'Afrique d'outre en outre, ses hauts faits, ses combats sur le fleuve énorme du Congo, les 1700 kilomètres de navigation profonde entre les chutes qui ont pris le nom de l'explorateur[6] et le lac aussi nommé d'après lui[7], enfin l'escalier de cataractes qui jette au bas pays riverain de la mer les flots de l'Amazone africain, non moins équatorial que celui d'Amérique.

L'Italien[8] devenu Français par option pendant l'Année Terrible, Pierre Savorgnan de Brazza, né à Rome, a les dons de l'antique Romain : il conquiert, il organise, il administre ; il ne voit pas seulement le jour présent, le lendemain l'occupe ; il a le sens de la durée. En ce voyage et dans les suivants, accompagné de son ami de la plaine des blés, il ne traversa pas comme un coureur affamé de vitesse les pays de l'Ogôoué, de l'Alima, de la Licona, du Congo. Il demeura longtemps où

1. Villages.
2. Grands domaines.
3. Le Gabon dépasse un peu l'estuaire girondin en longueur et en profondeur.

1. Du Chaillu.
2. Victor de Compiègne, Alfred Marche.
3. Jusqu'à la rivière Ivindo.
4. Savorgnan de Brazza.
5. Ballay.
6. Chutes Stanley.
7. Lac Stanley : Stanley Pool.
8. Brazza, dont la famille sort du Frioul, appartient réellement à la race des Slaves : Tchernéi, c'est-à-dire le Noir, ce nom essentiellement slave, était celui de ses ancêtres.

il fallait demeurer, il se fit tout à tous, il acquit les cœurs, il inclina les volontés, il créa sur le chemin du Gabon au Congo une sorte d'inscription fluviale pareille à notre inscription maritime, il passa des traités de bonne amitié, bon vouloir et protectorat avec des roitelets fastueusement puérils, il fonda Franceville, près des fontaines de l'Ogôoué, Brazzaville sur la rive septentrionale du lac Stanley, il acheta des terrains sur la rive gauche de cette même expansion de fleuve, il reconnut une route nouvelle entre l'Atlantique et le Congo, le long du Kiliou-Niari. Bref, avec les quelques hommes dévoués qui l'aidèrent, il nous fit une telle situation dans le soi-disant Ouest Africain que, lorsque l'an 1885 arriva, la convention internationale de Berlin nous reconnut ici 60 à 65 millions d'hectares qu'une rectification de la frontière orientale, poussée jusqu'à l'Oubanghi, vient de porter à quelque 72 millions, un tiers de plus que la France.

Tout cela chez des peuples enfantins très aisément assimilables, comme le sont à peu près tous les Nègres, au prix de quelques vies et de quelques centaines de mille francs.

Tandis que nous nous épuisons en Indo-Chine, par milliers d'hommes et centaines de millions d'argent, pour un empire inassimilable dont la ci-



Vue des hauts plateaux entre l'Ogôoué et le Congo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

vilisation, plus ancienne que la nôtre, est aussi beaucoup plus stable, probablement plus vivace, et ne veut point mourir.

Les 72 millions d'hectares du Congo Français, peuplés de cinq millions d'hommes[1], ont pour borne, au nord le Kaméroun allemand, dont nous sommes séparés par le cours du Rio Campo; puis, à partir des origines de ce fleuve, une ligne droite parallèle à l'Équateur.

A l'ouest, c'est la mer Atlantique, sauf ce qu'une convention prochaine pourra céder à l'Espagne, qui revendique ici 25 000 kilomètres carrés, au nord et non loin de l'estuaire du Gabon.

A l'est nous nous arrêtons à l'Oubanghi, fort grand ru qui coule entre le Congo Français et le Congo International, celui-ci détenant la rive gauche, et nous la droite.

Au midi nous confrontons à ce fleuve Congo, l'État International sur la rive gauche, et nous sur la rive droite, à partir du confluent de l'Oubanghi, jusqu'au delà du lac Stanley, près Manianga; après quoi une ligne dans les terres nous limite d'avec ledit État; puis vient, également « à travers champs », la frontière avec l'enclave portugaise de 2400000 hectares encastrée au bord de l'Atlantique entre le Congo Français et le Congo Belge International.

Car le Congo International est aussi Congo Belge. L'empire philanthropico-financier qui nous enve-

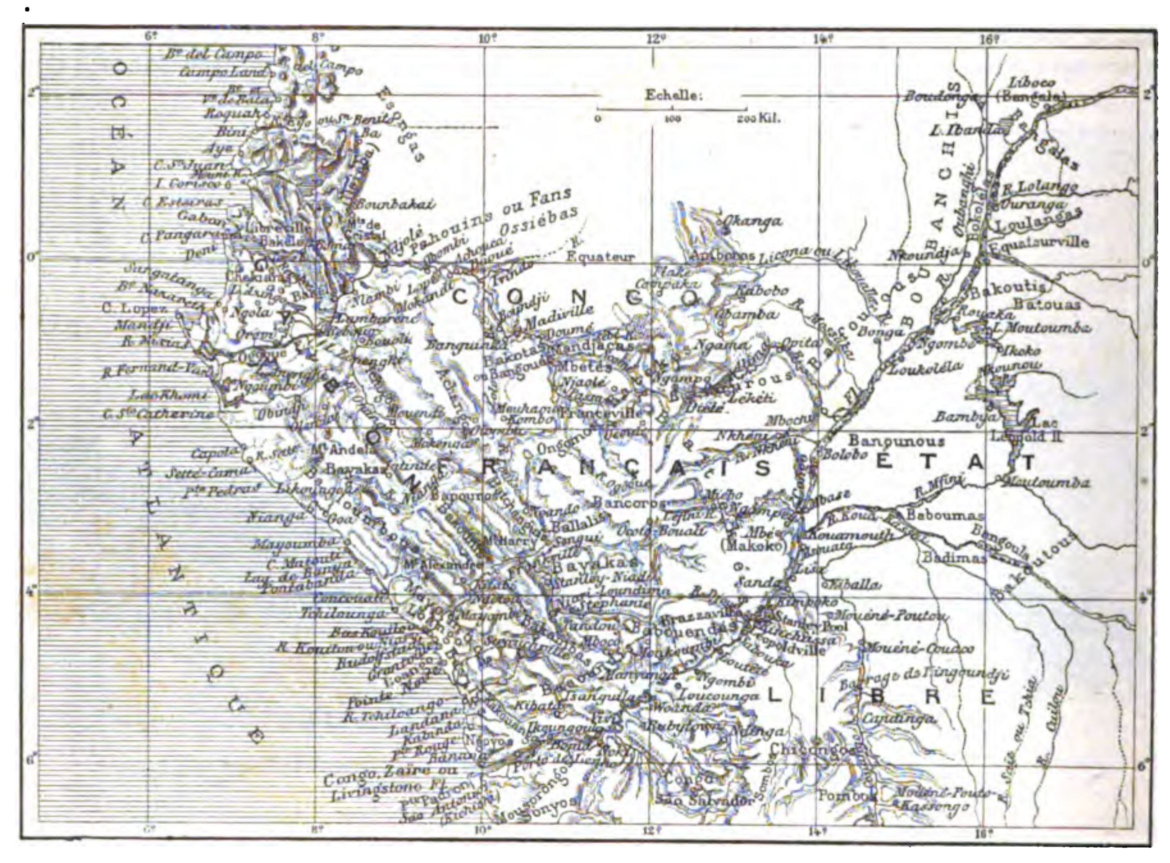
1. D'après Savorgnan de Brazza.

loppe à l'orient et au midi reconnaît pour vice-roi le monarque constitutionnel des Belges.

A cela doit-il de n'être plus un pachalik de l'Angleterre, comme récemment encore sous la surintendance de Stanley, homme brutalement antifrançais. Devenu belge par son gouvernement, ses fonctionnaires, ses juges, français par sa langue officielle, il ne se dresse plus en adversaire vis-à-vis de la « Gabonie » étendue en Congo. Au lieu du Saxon parfois visiblement hostile (toujours ennemi dans le fond de son cœur), il y a, par delà rivière et fleuve, des voisins avec lesquels on peut vivre en paix : bien mieux, des voisins dont il est possible qu'on hérite.

L'acte authentique par lequel se sont entendus la France et l'État International porte, en effet, qu'en cas de dissolution de celui-ci, c'est à nous avant tout autre qu'il s'adressera pour la vente de ses droits.

Clause futile si le Congo Français ne s'élève pas rapidement à une vie intense;



Carte du Congo Français.

Clause précieuse si la France l'organise et le francise à bref délai.

II. Gabon. — La rive droite du Rio Campo étant aux Allemands, la rive gauche commence le Congo Français. A l'occident la mer tonne, jamais apaisée; à l'orient s'en vont forêts après forêts; au loin, de ce côté, se profile une première chaine de montagnes, qui, sombre ou bleue, en cache une autre, et celle-ci une autre encore. Conformément à ce que montre à peu près partout le contour de l'Afrique, on monte par degrés, d'étage en étage, sur le plateau de l'intérieur.

Diverse est la nature de ces monts de 1000, de 1200, de 1500 mètres, qui ont des noms français, portugais, castillans, indigènes : monts de la Mitre, Siete Sierras, Serra do Cristal, Igombi Ndélé; promiscuité de langues explicable dans une région de Noirs et Négroïdes découverte jadis par les Portugais, récemment occupée par les Français, explorée sur un petit espace par les Espagnols.

Le Campo n'a rien de grandiose. Ce n'est pas sans soubresauts qu'il descend les étages de la



La région des grandes forêts. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

sierra, ni sans précipices qu'il éventre les rochers de Gabonie, quartz, gneiss, talcs, schistes cristallins, laves, latérites, craies, calcaires. Ainsi font les autres rivières de ce littoral, notamment le Congo gigantesque. Bien que non comparables à cet immense torrent, tous les courants du pays poussent devant eux beaucoup d'eau parce que ces parages d'Afrique sont soumis à des pluies très drues réparties sur deux hivernages.

L'Ogôoué, par exemple, s'enfle normalement deux fois par année : vers le 1er février il est bas, les sables l'encombrent, ses baies, ses îles se rejoignent; on dirait une Loire tropicale, plus majestueuse que la gauloise et non moins tarissante : alors arrive un hivernage, en février, mars, avril, commencement de mai, et avec cet hivernage une crue; puis, les nuages dissipés, une sèche saison évapore le fleuve jusqu'en septembre; après quoi nouvel hivernage durant une moitié de septembre, tout octobre, tout novembre et le début de décembre, et sous ce débordement du ciel l'Ogôoué remonte; enfin nouvelle sécheresse d'environ six semaines de durée, du 15 décembre au 1er février. Naturellement, les deux hivernages se soutiennent l'un l'autre et les rios diminuent beaucoup moins que si les cinq à six mois d'aridité se suivaient tout du long.

Du Campo jusqu'au Gabon, la somme annuelle des pluies est de 3 mètres, trois à quatre fois plus qu'en France ; au Gabon même elle est de 2 mètres et demi, d'après dix ans d'observations.

Au sud de l'estuaire, diminution notable et bien plus grande inconstance ; tellement qu'au bout méridional de notre côte, dans le Loango, tel cycle de douze mois donne 1578 millimètres, ou la moitié de ce qui tombe au nord du Gabon; tel autre 300 seulement, ou le dixième. La terre s'en ressent, elle qui ne vit que de pluie et de soleil, autant de l'un que de l'autre. Les sylves profondes, profuses, prodigues, entortillées, enlianées, y font place aux bois sans profondeur, aux bouquets d'arbres qui sont parc plus encore que forêt, aux savanes, aux herbes altissimes où disparait le cavalier. Au sud du fleuve Congo, chez les Portugais, c'est bien pis : la nature du littoral y est pauvre, avare, parcheminée, languissante; et de plus en plus elle s'étrique jusqu'à devenir, par delà les ultimes établissements lusitaniens, le Sahara des Namakouas et des Damaras, sur les rives mortes du fleuve Orange.

Le Campo franchi, l'Evo des Indigènes, le São Bento des Lusitaniens, le San Benito des Espagnols, a ses dernières chutes (au bas de beaucoup d'autres) à neuf lieues de la mer, ce qui ne lui laisse qu'environ 35 kilomètres de navigation.

Par un escalier de cascades le Mouni sort de défilés rougeâtres, telle étant la couleur des grès de sa percée; après quoi vient le Munda, simple estuaire que ne continuent pas des fleuves, mais des riviérettes.

L'estuaire qui suit, c'est le Gabon, long de 70 kilomètres et moins large à son embouchure qu'en amont. Autre ressemblance avec la Gironde.

On y entre par quatre passes dans une barre de sable, passes que la basse mer recouvre de 8 à 10 mètres d'eau, tout ce qu'il faut aux plus pesants des navires; la haute mer n'augmente guère ces profondeurs, l'Atlantique ne montant ici que de 1 à 2 mètres.

Quelque petits que soient ses deux tributaires majeurs, le Como et le Remboé, ils l'ont accourci, rétréci, comblé pour un peu, et les vaisseaux dépassant 4 mètres de cale ne peuvent le remonter jusqu'à son « Bec d'Ambès ». Le Como vient des monts du Cristal (1400 mètres); le Remboé ouvre à Libreville le chemin de l'Ogôoué, du plateau des Batékés, du Congo.

Le premier morceau de terre qu'acheta par ici la France au roi Louis, à la rive droite de l'estuaire, en amont de son embouchure, vit s'élever un village devenu ville, s'il faut déjà prendre au sérieux la dernière moitié de son nom de Libreville.

Mais dire que Libreville a sept kilomètres de longueur et que cependant elle ne contient point 2000 habitants, peut-être pas 1800, dont 150 à 200 Blancs, c'est dire aussi qu'elle est restée un peu village et beaucoup campagne, au pied de ses monts Baudin et Boué, collines qui atteignent 200 mètres. Les Français, Européens, laptots sénégalais et Krous athlétiques au service des Blancs, peuplent au bord de la rade une rue, une route plutôt, que longent des maisons dont la pierre est un grès traversé d'oxyde de fer; les indigènes Mpongoués vivent plus haut, sur le plateau, dans des cabanes de bambou; des arbres, parmi lesquels s'élance le dragonnier, ombragent leurs légères cassines.

Le pays est beau, la rade ample et superbe, mais l'air est tiède, humide, étouffant, énervant, épuisant par ses nuits autant que par ses jours, surtout durant le cours des deux hivernages : alors on ne sait comment faire pour respirer librement dans Libreville. Climat déprimant, sans chaleurs extrêmes quoique la moyenne annuelle, 26 degrés,

égale celle d'une foule de lieux horriblement torrides.

L'oscillation annuelle n'y est que de 11 degrés, ses tépidités alanguissent, l'anémie nait vite, chaque heure l'augmente, les fièvres abattent, et des ulcères aux jambes clouent l'exsangue sur son lit ou son fauteuil.

Certes la Gabonie se serait traînée dans une éternelle enfance si l'on ne l'avait vite prolongée sur le bassin de l'Ogôoué, pays plus sain, en tant qu'ayant fond de sable; si surtout elle n'avait gagné la zone des savanes, sur la haute plaine dont la pente orientale fléchit vers le Congo.

Libreville est ainsi appelée de ce que nous y installâmes en 1849 un certain nombre de Nègres arrachés à leur esclavage. Capitale de l' « Ouest Africain », il se peut qu'elle le demeure toujours, par le grand avantage de sa rade, incomparable sur tant de centaines de lieues du littoral au nord comme au sud de l'Équateur. C'est le port naturel d'une notable partie de l'Afrique occidentale et centrale.

Ses indigènes, les Mpongués, font partie d'une des grandes races de la Terre.

Ou, pour dire mieux, toute origine à part — car les questions d'origine sont presque toutes insolubles, — ils usent d'une langue parlée, en très nombreux dialectes, par une foule de peuples africains, dans l'est, le centre et le sud du continent.

Cette langue, c'est le bantou; ceux qui la parlent, du Nègre de suie au Bronzé de gracieux visage, ce sont les Abantous ou Bantous, sur l'Ogôoué, le Congo et ses mille affluents, le Zambèze en amont comme en aval de la splendide cascade de Fumée-Tonnante, le Limpopo, le fleuve Orange, les monts des Cafres, la côte orientale d'Afrique, et même le bassin du Nil supérieur, dans la contrée des Grands Lacs.

Aucune de ces langues n'est, dit-on, supérieure à l'idiome des Mpongoués, au pongoué, en harmonie, en logique, en simplicité, en plénitude de formations par affixe et suffixe.

En ne considérant qu'elle, les Mpongoués méritent le nom qu'ils se sont donné : Agogos, c'est-à-dire les Sages.

En même temps qu'ils s'effacent comme peuple; qu'indolents, paresseux, vicieux, ivrognes, ils dépérissent; que, venues de l'est, des nations plus vivaces les pressent à les étouffer bientôt, leur idiome s'étend, comme organe du commerce, fort loin autour de l'estuaire du Gabon, et en remontant l'Ogôoué.

Peut-être vaut-il mieux dire qu'il s'étendait. On doit supposer que le français, devenu l'instrument officiel des deux Congos[1], porte en ce moment le coup de mort au plus mélodieux de tous les idiomes des Abantous.

Sans rival entre le « Nil » de Bamakou et le « Nil » de Brazzaville, l'Ogôoué s'enfonce en mer à 100 kilomètres au midi du Gabon.

III. **L'Ogôoué.** — 1000 à 1200 kilomètres, telle peut être la longueur du « serpent» de l'Ogôoué : plus que la Loire, moins que le Rhin; mais ses tributaires majeurs viennent de loin, et, jusqu'à science mieux informée, on prête à son bassin 30 millions d'hectares, presque autant que ceux du Rhin[2] et de la Loire ensemble. On estime ses crues à 40 000 ou 50 000 mètres cubes par seconde; son module serait de 10 000, ce qui en ferait l'égal du Danube; à 5000 mètres cubes seulement il vaudrait le Rhône, le Rhin, le Pô réunis. C'est donc un maître fleuve.

Sa première eau sort de collines du plateau des Batékés, à 50 lieues à peine de la rive droite du Congo, lequel est quatre fois plus long et dix fois plus fort que lui.

Les Batékés sont probablement le premier des peuples congolais qui verra des colons blancs vivre d'une vie non mourante, avec force, activité, sève, plénitude, s'accroître et assimiler autour d'eux. Le pays ne nous tuera pas avant de nous avoir laissés tenter ses eaux et son air. La contrée étant découverte, savane et brousse plus que forêt, on y respire; ayant pente, fond de sable (même trop), ondes pures, plantes diverses, elle est saine; haute de 400 à 700 ou 800 mètres, elle met au bout d'heures fraîches des heures très ardentes. Terre d'ailleurs inféconde, avec grands steppes aréneux : aussi les Batékés ne payent-ils pas de mine.

Ils sont maigres comme des clous; point hauts de taille, ils sont débiles d'apparence. Ils vivent de quelques grains qu'ils arrachent à la glèbe où ils plantent maïs, mil, manioc, tabac, canne à sucre; de temps en temps, d'un brin de chair humaine — car ils sont cannibales — et d'animalcules ou animaux de nous très dédaignés : sauterelles, insectes ailés, rampants, bondissants, papillons ou larves, chenilles; et le crapaud, qu'ils fument, comme nous le jambon.

Ont-ils trouvé l'élixir de longue vie dans la bête

1. Le nôtre et celui des Belges.
2. Meuse comprise.

bouffie, froide, apocalyptique, démon gluant du sabbat des sorcières? Non, sans doute. Pourtant leur maigreur, leur débilité cachent la force, la souplesse, l'énergie, la résistance. On les proclame infatigables.

Batékés, Bakalés, Bangoués, Bafourous, Bavilis, Balallis, Baloumbas, Bayakas, Bapounos, Bakounyas, Bakambas, Babouendés, etc., etc.; Mayombas, Mayambés, etc., etc.; Abangos, Achangos, Adoumas, Apingis, etc., etc.; ce *ba*, ce *ma*, cet *a*, sont des affixes de pluralité, propres, comme tels, à désigner les peuples, puisque les peuples sont faits d'un grand nombre d'hommes.

Combien les langues des Abantous se ressemblent à 500, à 800, à 1000 lieues d'écart, on le voit aux noms des nations cafres. Que de l'Ogôoué l'on aille au sud-est, de mer à mer, par-dessus les immenses bassins du Congo, du Zambèze, celui du Limpopo, et que l'on arrive dans les monts d'où s'épanche l'Orange, on trouve aux sources de ce fleuve les Basoutos et, dans l'outre-sierra, sur le versant de la mer des Indes, les Amapondos, les Amakosas, les Amazoulous, etc. Pour ne noter ici que les Basoutos, un peu connus même en France par leurs démêlés avec les Boers et par la conversion de plusieurs milliers d'entre eux à la religion protestante, la racine *souto* étant donnée, Mosouto devient le nom de l'habitant, Basouto celui du peuple, Lésouto celui du pays, Sésouto celui de la langue : « Je suis Mosouto, nous sommes Basoutos, nous venons du Lésouto, nous parlons sésouto ».



Un Batéké. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

Ce que le Congo fait, l'Ogôoué, dans sa petitesse, l'imite. Il s'avance d'abord au nord-ouest, puis il s'approche fort de l'Équateur (sans le franchir et le refranchir, comme le Congo), enfin il vire au sud-ouest.

Longtemps c'est un petit torrent rapide, jusqu'au confluent de la Passa, qu'il rencontre à 15 kilomètres en aval de la cascade de Poubara, haute de 18 mètres : les deux rivières ont à peu près 20 mètres de largeur chacune. La Passa frôle la colline de Franceville (420 mètres).

Le confluent est par 505 mètres au-dessus des Océans. De là jusqu'à Ndjolé, course de 100 lieues par Doumé, Madiville, Boundji, Bôoué, Achouca, Lopé, l'Ogôoué descend de 229 mètres par une foule de rapides et quelques abats dont le plus élevé, la chute de Bôoué, n'a guère que 8 mètres. Entre les dénivellations brusques, de vastes dormants mirent le ciel éclatant que deux hivernages ternissent chaque année. Très vite accru par des affluents de 50, 80, 100, 150 mètres d'ampleur, tels que Lékélé, Nconi, Sébé, Lolo, Ivindo, Ofoué, tantôt il s'épand à plus de 500 mètres, tantôt un étroit couloir le concentre.

Tout le long de ce cours raboteux, les rivières

qu'il reçoit de droite passent chez les sauvages Pahouins; celles qu'il reçoit de gauche serpentent chez des peuplades apparentées aux Mpongoués : quelques-unes de ces dernières reflètent les gourbis des pygmées Abongos[1], Nègres terreux, jaunâtres, de 4 pieds à 4 pieds et demi. Et leurs cabanes ne sont pas plus hautes qu'eux ; ils y vivent dans la crainte des hommes plus grands parmi lesquels ils sont disséminés ; ils ne s'allient point avec ces géants, même ils cherchent leurs femmes si près de leur propre foyer qu'ils épousent, le frère sa sœur, et la sœur son frère.

La nation que les Français appellent Pahouins, et qui se nomme elle-même les Fans, c'est-à-dire les Hommes, forme un parfait contraste avec celle des nains Abongos.

Aussi fière que ces homoncules sont humbles, c'est une race au front bombé, moins laineuse de tête, moins noire de corps que les Bantous qu'elle conquiert. Elle-même se rattache aux Bantous, comme le prouverait, à lui seul, le nom de deux de leurs grandes divisions, les Makimas dans les pays d'Ogôoué, les Mazounas dans les pays de Gabonie — divisions ennemies, cela s'entend, car le peuple des Pahouins, n'ayant pas conscience de son unité, se bat aussi bien de Fans à Fans que de Fans à non-Fans. Mais si de Fans à Fans on ne tremble pas, les tribus non pahouines frissonnent quand arrivent sur le sentier de la guerre ces massacreurs anthropophages conduits par des capitaines vêtus de la peau du léopard.

Avant de combattre ils sont vainqueurs, surtout parce qu'ils l'ont été mille fois déjà et que, venus d'un lointain Nord-Est, ils ont toujours avancé, jamais reculé. Dire « Voici les Fans ! » c'est presque crier : « Sauve qui peut ! » Compagnons peu rassurants, ils sont de ceux qu'on désire ne jamais rencontrer au coin d'un bois. Grands, musculeux, maigres, d'assise assurée, ils s'avancent ayant en main la lance à plusieurs bouts et crochets, l'arc d'ébène avec la flèche empoisonnée (et maintenant le fusil) ; leur corps, peint du suc des herbes, est habillé d'écorces ; de leur bouche, dont ils liment en pointe les huit incisives, sort en malédictions, en jurons, en hurlements de joie, en cris de fureur un bantou guttural. L'ennemi tué, ils le mangent, le prisonnier aussi, moins pour la dégustation que dans l'idée mystique d'augmenter leur bravoure de tout le courage du défunt dévoré. Mais leur cannibalisme décroît ; il faisait partie de leur conception du visible et de l'invisible, il était un rite appuyé sur un dogme ; le dogme s'effaçant au contact des autres peuples, par l'influence, bien que lointaine encore, des Blancs, le rite va disparaissant des régions de l'intérieur, et il a totalement disparu des régions voisines de la côte. Dorénavant les Pahouins feront une moindre consommation d'hommes.

Non seulement parce que la viande humaine est de plus en plus bannie de leurs repas solennels, mais encore, et surtout, parce que l'occupation de l'Ogôoué par les Français, bien qu'entièrement pacifique, a brisé l'impétuosité de leur élan. Pareils à ce que furent les Foulahs sur Niger et Sénégal, ils allaient brisant, submergeant, refoulant les nations moins énergiques, par la vertu de cette énergie même, et non, comme les Foulahs, au nom d'une grande religion, car l'Islam ne les a point acquis : ils étaient païens, ils le sont encore. Déjà maîtres du septentrion de l'Ogôoué, ils commençaient à s'emparer de son midi ; vers le sud-ouest ils avaient des avant-postes aux bords du Gabon, même de la mer, et nul doute que du grand fleuve de la Gabonie ils n'auraient tardé à se pousser jusqu'au fleuve très grand, au Congo. Race très féconde, incessamment recrutée par les retardataires venant du nord-est et du nord, ils rappelaient dans l'Afrique sans mémoire, par des invasions et tueries dont l'histoire ne gardera pas le souvenir, la prodigieuse irruption de Barbares qui noya le monde romain sous des vagues dont il semblait qu'on ne verrait jamais la dernière.

Où est la source de ce peuple qui coule toujours ? On ne le sait pas avec certitude, mais on croit que les Pahouins sont des parents des Niams-Niams, puissante nation cannibale vivant à quelque trois cents et quatre cents lieues au nord-est de l'Ogôoué, là où se fait un grand divorce des eaux entre le Nil et l'Ouellé, lequel, appelé plus bas l'Oubanghi, est un tributaire du Congo.

La vaillance que les Fans apportent au combat ne les quitte pas dans les heures paisibles. Comparés aux autres Noirs gabonais, ils excellent en tout, comme colons, jardiniers, potiers, armuriers, forgerons, chasseurs.

Même ils chassent trop ingénieusement, et leur destruction d'animaux est démesurée. Voici comment ils s'emparent de l'éléphant : ils transportent des pirogues dans un coin de savane, dans une brousse, en une clairière de forêt, et dans ces pirogues ils versent une eau stupéfiante, puis ils

1. Ou Obongos.

entourent au loin le « lieu des barques » d'un fort treillis en pieux tressés de lianes; le clos fini, menant grand tumulte, ils y poussent l'éléphant (et toute autre bête ignorant le piège), et quand l'eau d'hébètement a fait son office d'étourdir les animaux sans les tuer, ils frappent dans le tas.

C'est donc à Ndjolé que cessent les frénésies du fleuve Ogôoué. De cet endroit jusqu'à la mer, la course est de 355 kilomètres, la pente de 74 mètres. Toute embarcation qui ne réclame pas plus d'un mètre de fond peut, en toute saison de l'année, monter de l'Océan jusque-là. A cette fin des bouillonnements il serait complet s'il ne lui restait à boire son affluent majeur, le Ngounié, venu de très loin dans le sud, par une route où ne manquent pas les cascades : — telles celles de Fougamou et Nagochi, tombant de 106 mètres. — Du bas du dernier saut, dit chute de Sama[1], jusqu'à l'Ogôoué, c'est une espèce de Loire de 300 à 400 mètres de largeur, point profonde, incommodée de sable. L'Ogôoué reçoit le Ngounié en amont du poste de Lambaréné. Dans ces parages sa largeur, à lui Ogôoué, varie entre 500 et 3000 mètres d'une eau rougeâtre. Il ne cesse de monter, puis de descendre, puis de s'élever encore, puis de s'abaisser de nouveau, suivant les deux saisons mouillées et les deux saisons anhydres qui, à elles quatre, font le décours de l'année.

A ses deux rives il a la sylve équatoriale, très luxuriante ici par la double énergie du soleil et de l'eau; continuellement il la meurtrit à sa lisière, dans la terre meuble qu'il déblaye sur l'une et l'autre de ses rives.

De cette terre et de ces troncs, de ces branches et branchilles il compose des îles, puis les décompose; les unes flottent au courant qui les ronge, les autres, ancrées au fond, croissent ou décroissent, s'unissent ou se séparent; et ce travail est éternel : il change le fleuve tous les jours, le long de son méandre, et ce qui fuit plus loin que les îlots, les îles, les bancs, les marigots, va grandir le delta, ou s'enfouir dans la coupe profonde.

Ayant cessé d'être pahouin sur une rive et d'être menacé de le devenir sur l'autre, l'Ogôoué prête ici ses eaux aux pirogues du peuple qui parle dikalé, aux Bakalés, qu'on suppose au nombre de 100 000. La France, intervenue à point, les a sauvés des Fans, qui commençaient à les traquer, à les repousser vers la mer : quelques dizaines d'années encore, et leur nation n'aurait pu rassembler ses tronçons, dispersés de Ndjolé sur Ogôoué aux pointes marines de Setté-Kama.

1. Ce n'est guère qu'un rapide presque effacé par les grandes eaux.

Cependant le fleuve s'approche des palus deltaïques. Avant de diramer il communique, sur sa rive gauche, avec le Lac des Iles, Eliva Zonenghé dans la langue du pays.

Le Lac des Iles, épanché sur 500 000 hectares, avec 13 mètres d'extrême profondeur, embrasse en effet des îlots en foule, dont l'un fut et reste encore une île « fétiche » pieusement révérée par les Noirs de la contrée, les Bakalés, les Inengas, les Galoas, ceux-ci réputés en Gabonie pour la beauté de leurs filles. Réservoir qui contribue à soutenir le bas Ogôoué dans les deux saisons sèches, il reçoit de lui, les eaux fluviales étant hautes, deux marigots profonds, et il lui envoie, les eaux fluviales étant basses, une rivière qui a jusqu'à 25 mètres de creux, le Bando. C'est un Mœris, avec trois marigots au lieu d'un; et ce n'est point la seule réserve : il y a aussi l'Ogouémouen, le Nionjé, l'Aningoué, l'Azingo, ce dernier en communication avec une longue coulée de la rive droite du fleuve.

D'ailleurs tout ce bas de l'Ogôoué, vase singulièrement mouillée encore, appartient à l'eau presque autant qu'à la terre; c'est une nature amphibie qui ne devient que très lentement continentale, dans un golfe anciennement dérobé à la mer : la lutte des deux principes, liquide et solide, l'un et l'autre incandescés par le soleil, donne au pays des lacs, branches, igarapés et bouches de l'Ogôoué une opulence de vie que n'a pas, il s'en faut, la contrée moyenne et supérieure.

C'est ici que les singes gambadent, les petits, ceux qui sont gambadeurs : tels les koulas, qu'on dit les plus intelligents de toute la singerie. Les grands, plus graves, qui même souvent semblent tristes, sont les chimpanzés cheminant volontiers d'arbre en arbre, et les njinas, nos gorilles, hauts de quatre pieds et demi à cinq pieds deux pouces[1].

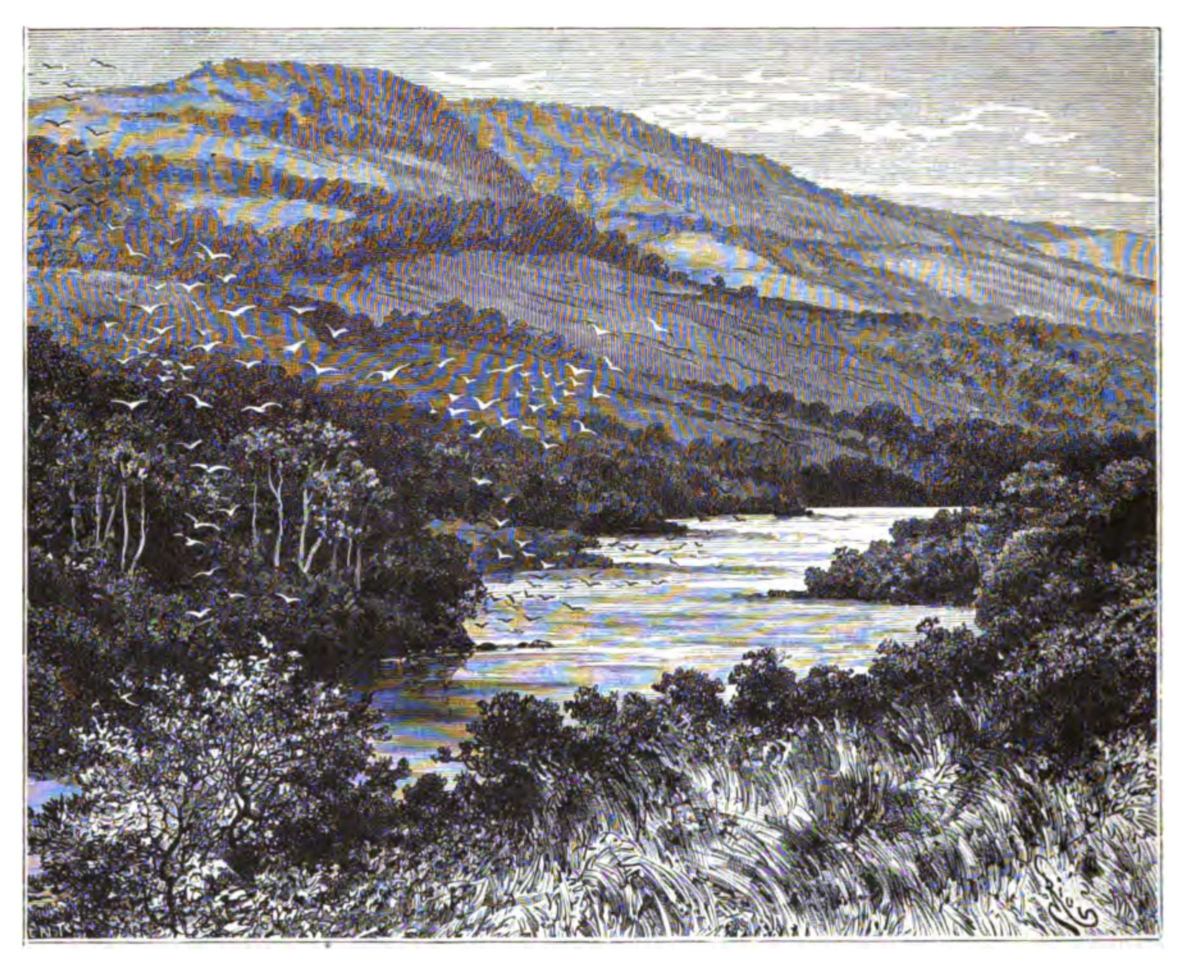
C'est la taille du petit homme et de l'homme moyen, mais il y a force herculéenne dans leurs doigts velus, leurs longs bras, leurs reins, leurs épaules. Les Nègres racontent que ce géant des singes assiège impétueusement les bourgades, et qu'il affronte l'éléphant lui-même.

A vrai dire, le gorille n'affronte personne. Loin de tordre d'un tour de poignet le canon de fusil

1. 1 m. 50 à 1 m. 72

du chasseur, il fuit l'homme dès qu'il le voit, l'entend ou le soupçonne. Ce qu'il y a de difficile quand on lui fait la guerre, ce n'est pas de le tuer, mais de le découvrir et de l'atteindre. Pris jeune, il a de la docilité, il s'affectionne, on le domestique.

Dans la même contrée que les njinas, sur le littoral bien plus que dans l'intérieur, vivent les bêtes de la forêt, du sous-bois, de la savane : le léopard, la panthère et autres félins, moins le lion, qui n'affectionne pas ce pays des palmiers, des dragonniers pyramidaux, du bois d'ébène, du caoutchouc qu'on coupe au lieu de le blesser seulement pour en cueillir le suc; le cabri, l'antilope, le sanglier au front blanc, le buffle qui détale comme la flèche, lui le cousin du bœuf « au pas paisible et lent »,



Un bras de l'Ogôoué près de Lopé, pays des Okandas. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza.

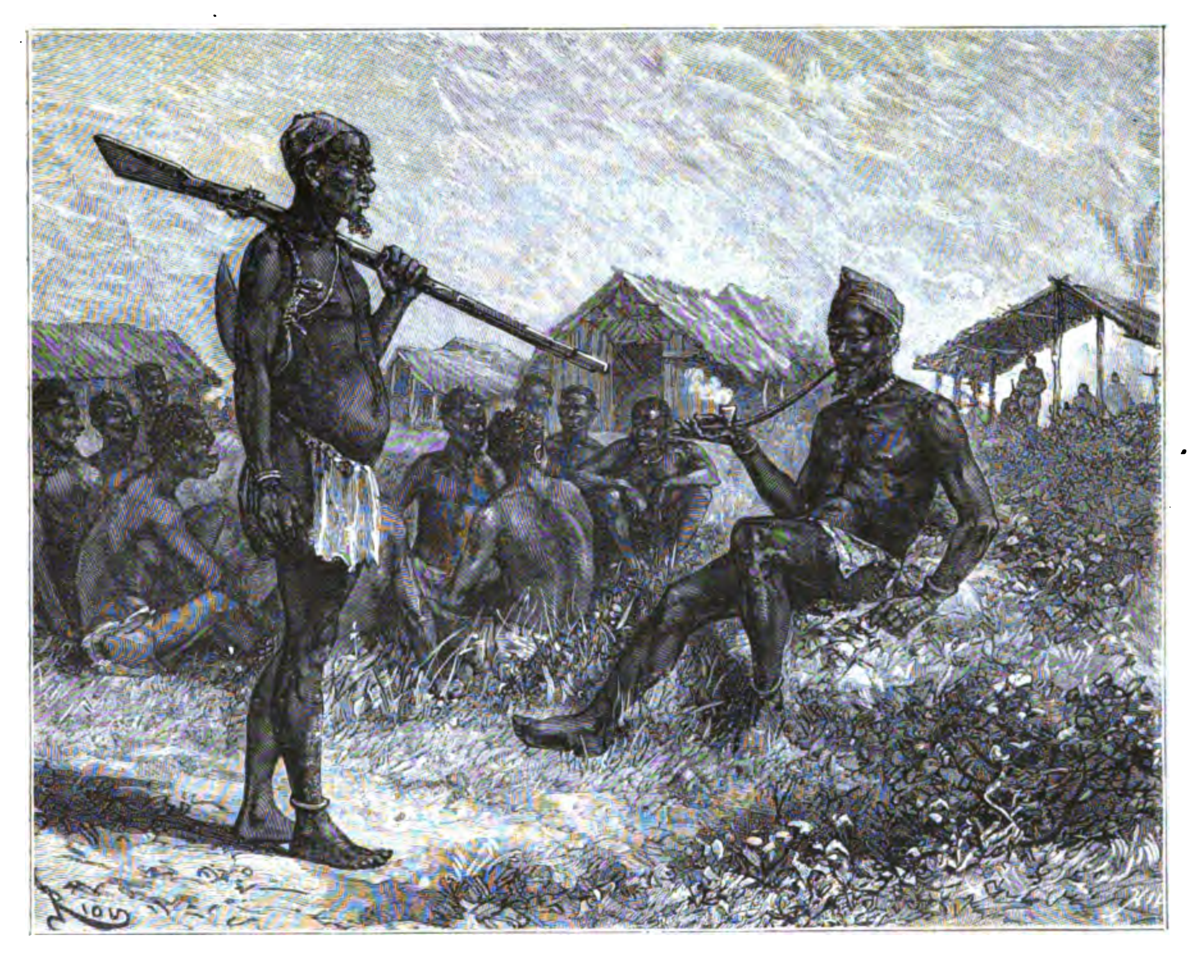
le crocodile, « ornement » des fleuves, des rivières, des ruisseaux, des coulées, des lagunes, l'hippopotame en grandes bandes dont les plongeons font une houle dans les rios. L'éléphant est rare : on lui fait la vie dure, il s'en va, cherchant la paix, qu'il ne trouvera pas. Plus redoutables que félins, cuirassés, pachydermes, deux infiniment petits, la fourmi et la chique, sont, l'une embarrassante, l'autre douloureuse à l'homme. Les fourmis bachikoués renouvellent, par centaines de millions de combattants, les exploits des bandes de quelques centaines d'aventuriers qui furent les conquistadores; quittant soudain pour « chercher d'autres cieux » leurs villes souterraines, plus peuplées, mieux ordonnées que Londres, Berlin, Paris, Chicago, New-York, elles marchent à l'assaut du monde en une armée noire où pas un soldat n'est indiscipliné, lâche ou traître. Ce sont des invincibles, et tout fuit devant elles, aussi bien la bête que l'homme, abandonnant en toute hâte les cabanes qu'il ne pourrait défendre ni par le feu, ni par l'eau, car rien ne les arrête, sinon le grand soleil, qui les éblouit,



Village adouma. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.

et encore triomphent-elles de ce roi triomphant : entrées sous terre, elles déblaient et passent en tunnel. La chique est un présent du Brésil; ainsi que le dit son nom latin, *Pulex penetrans*, cette puce pénètre entre l'ongle et l'orteil, et si l'on ne l'en extrait, elle y dépose ses œufs, puis elle y nourrit sa famille, et la douleur du patient est inexprimable. Finalement, le doigt s'ulcère et tombe.

Le delta déposé par les troubles rouges de l'Ogôoué de crue (l'Ogôoué de saison sèche est une eau pure) n'a pas moins de 480 000 hectares. Parmi les branches qui s'y croisent et décroisent, il en est quatre majeures : le Nazareth, dont 2 mètres 30 centimètres d'eau seulement couvrent la barre de sable, le Yombé, l'Animba ou Mexias, le Fernan Vaz. Celui-ci n'est pas à proprement dire une bouche de l'Ogôoué, mais une baie prolongée par la lagune de Nkomi; et ladite lagune reçoit à la fois l'Ouango, bras ogôouéen, et l'Ovenga, descendu de monts de 1065 mètres continuant au sud du fleuve la chaîne de rebord autrefois nommée par les Portugais Serra Complida ou Serra do Cristal. Toutes ces embouchures étant gênées par les épis de sable, aucune n'admet les très grands navires, même avec le secours de la marée, qui remonte pendant 45 kilomètres, jusqu'à Ngola.



Chefs pahouins (voy. p. 362). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Laethier.

En avant du delta, le cap Lopez s'avance au loin dans l'Atlantique; il sépare en deux réseaux le labyrinthe des bouches de l'Ogôoué : les unes s'ouvrent à son orient, à partir du Nazareth; les autres à son sud-est, jusqu'au Fernan Vaz.

IV. **Kouilou; le Loango.** — Au delà du Fernan Vaz, dont les marigots ont des Camas pour rares habitants, le littoral appartient aux Ngovés; puis viennent les Bavilis. Ces trois nations, pour l'instant très imparfaitement connues, se rangent, semble-

t-il, dans le même groupe abantou que les Mpongoués gabonais.

En avant de ses promontoires, cap Sainte-Catherine, pointe Setté-Cama, pointe Pedras, cap Mayombé, devant ses longues lignes droites, plages de sable, résonne sourdement, de jour, de nuit, par vents et sans vents, la caléma, qui est la vague écumante.

En arrière de ses lagunes brillent des rembos, autrement dit des fleuves; des rios et des arroyos descendent le chemin de la mer entre des rives bordées de hauts papyrus, puis ils s'amortissent en marais et marigots, parmi les pandanus, les mangliers, les palétuviers, les roseaux géants, les bambous; la forêt dont ils sortent monte en gloire par des arbres de 150 à 180 pieds de haut; et plus loin que la sylve bleuit l'escarpement de la Serra do Cristal, bord et support de l'Afrique intérieure.

Des fleuves qui s'engloutissent dans l'Atlantique entre le Fernan Vaz et le Kouilou, deux valent qu'on les nomme : le Nianga pour son dédoublement, le Ngongo pour sa perte.

Le Nianga, d'une longueur supposée de 350 kilomètres, se sépare en deux alors qu'encore sans ampleur il erre au pied des montagnes natales : le bras de droite reste Nianga, sur la route de la mer, vers le nord-ouest; le bras de gauche, la Célina, s'en va paisiblement au sud-est, jusqu'à trois cascades qui l'abaissent ensemble d'une quarantaine de mètres, spasme passager, et la Célina, redevenue calme, va s'unir au fleuve Kouilou dans les environs de Frankville.

Le Ngongo, rivière d'environ 40 mètres de largeur, ne vient pas de bien loin dans la montagne. A cinq ou six lieues de l'Océan, il rencontre un chaînon calcaire, qu'il ne tourne point, il le perce et va ressortir à la racine du versant opposé; de l'engouffrement à la renaissance, l'isthme terrestre a plus ou moins 1000 mètres. Le Ngongo s'achève dans les lagunes littorales de Concouati que la saison des pluies, exhaussant de niveau, réunit à la très longue lagune de Banya, et à son tour l'étang de Banya, fort analogue à ceux de notre Languedoc, se termine à 75 ou 80 kilomètres au nord de Concouati, au grau de Couango.

Le Kouilou serpente pendant cent vingt-cinq à cent cinquante lieues, dans un bassin de six millions d'hectares[1]. C'est un Ogôoué moindre, qui reproduit très exactement les directions du fleuve des Batékés, des Pahouins, des Abongos et des Bakalés, dans une vallée plus belle et plus féconde. Il n'y a guère de contrées supérieures à celle-ci dans toute la vaste étendue de nos colonies.

Sa naissance est, ainsi que celle de l'Ogôoué, sur le plateau des Batékés, non très loin de la rive droite du Congo. Il s'appelle d'abord le Niari[1], et ne devient Kouilou[2] que dans son cours inférieur, à partir de Frankville : aussi, réunissant les deux noms, l'appelle-t-on souvent le Niari-Kouilou. Grandi par une foule de rivières dont les principales sont la Loudima et la Louasa, il passe devant des postes européens que n'ont point élevés les Français : ils furent l'œuvre de l'Association Internationale, qui les construisit avec une activité dévorante pour mettre la France en présence du fait accompli, devenu le roi du monde.

Ils sont nôtres pourtant depuis 1885, ayant été troqués par l'État International, successeur de l'Association, contre nos droits sur la rive gauche du Congo. Quelques-uns de leurs noms sont des noms abantous; d'autres, tels que Grantville, Franktown[3], Strauchville, Rudolfstadt, rappellent l'internationalisme de l'illustre compagnie « philanthropique »; d'autres enfin, comme Baudouinville et Stéphanieville, veulent flatter la maison royale de Belgique.

Issu du plateau d' « en dedans », le Kouilou doit, pour arriver en « dehors », sur la voie libre vers la mer, trancher des montagnes parallèles. Il le fait, par des étroits si dignes de leur nom qu'au plus fort de l'étranglement, six mètres seulement séparent les deux parois de schiste; or, à peine entré dans sa basse vallée, dès qu'il a ces monts à l'orient, il prend des largeurs de 200, 300, 500, voire 700 mètres, soit la moitié des ampleurs de l'Ogôoué, et l'on y navigue en canonnière à vapeur l'espace de 60 kilomètres. Suivant l'usage de cette côte, il ne s'ouvre pas sur l'Océan par un lit profond engouffrant de vastes marées; lui aussi lutte contre le sable amoncelé par l'Atlantique, et sa barre est une barre difficile.

Sa course est donc le voyage normal des fleuves du couchant d'Afrique — un val herbeux dans les savanes du plateau; puis une descente folle de la montagne par rapides, rebouilles, tourbillons, cascades, au fond des précipices tortueux; ensuite une majestueuse lenteur (crues omises) au milieu du Grand Bois; enfin le cordon de sable et la barre malévole.

1. Approximation reposant sur des cartes qui sont encore plus qu' « imparfaites ».

1. Ou Niadi.
2. Ou Quillou.
3. Devenu Frankville.

Il va sans dire que ce haut et ce bas pays, ces savanes et ce bois vierge diffèrent; qu'il y a des forêts dans le Kiliou supérieur et des savanes dans l'inférieur; que les sylves ont pour arbres les arbres de cette zone du continent noir, palmiers divers, palmier donnant l'huile, palmier donnant le vin de palme, palmier éventail, élaïs, bombax gigantesque, acajou, tek, bois rouge, caoutchouc; que la liane, entrelaçant les branches, tombe en guirlande sur les fougères, les arbustes, les orchidées du sous-bois, et que, plus que les arbres eux-mêmes, elle fait de l'équatoriale forêt la prison sombre où l'on étouffe, si bien qu'on s'épanouit d'aise au soleil dès que tout à coup l'on en sort et qu'on respire l'air libre de la savane; que cette savane, d'où s'élance le baobab, cacherait une armée, voire artillerie et cavalerie, dans ses herbes hautes de huit à douze pieds, et que si dans les futaies enlianées, voûte obscure à demi, l'on désire la chaude splendeur du jour, dans la torride savane armée d'épines d'acacia l'on aspire aux sentiers ombragés du bois vierge; qu'en approchant des marais, les rivières s'empêtrent dans la vase entre des mangliers, des palétuviers, des joncs, des papyrus; que cette fange a pour roi fainéant le crocodile, pour potentat lourd mais folâtre l'hippopotame; que les singes voltigent dans les branches, qui sont comme un chemin de l'air moins embarrassé que les sentiers où les serpents rampent sur la feuille morte, entre les troncs qui pourrissent, tombés de vieillesse en travers; que parmi ces singes il y a le chimpanzé et le gorille, qui ne va guère plus loin vers le midi; que l'éléphant traqué fuit de savane en savane en remontant les rios; que la panthère, le léopard chassent la gazelle, le buffle, le zèbre pétulant, le sanglier, non toujours impunément attaqué, et toute viande assez grosse pour valoir d'être happée; l'hyène aussi cherche sa proie, putride s'il se peut, car toute bête suit son idéal.



La zône maritime de l'Ogôoué. — Dessin de Riou, d'après une eau-forte de M. Jacques de Brazza.

Du Kouilou jusqu'à la fin de notre part du Loango — tel est le nom de ce beau littoral, qui s'achève à la rive droite du Congo — la France possède la ville nègre de Loango, le bourg de Pointe-Noire, sur une baie calme, enfin le fleuve de Loango, le Louiza Loango[1] ou Louemmé, long de 150 kilomètres.

Bordant longuement le Congo d'avant les grandes cascades, la province française devrait s'étendre aussi jusqu'à la rive droite du fleuve d'après l'escalier des chutes. Ce n'est pas le cas : entre le bout maritime de l'Ouest Africain au sud et la marge du prépotent Zaïre il y a plus de cent kilomètres de littoral, dont les deux premiers tiers au Portugal, le dernier tiers à l'État Indépendant et Belge.

1. Louiza, Louisa, Rouiza, chez les Bantous du Loango, signifie rivière, fleuve.

V. **Congo.** — Comment se fait-il que quatre cents ans aient passé sur l'Afrique équatoriale, sur l'Europe, sur le monde, avant que la race inquiète des Blancs, qui court sans s'arrêter par toute la Terre, ait résolu l'énigme du Puissant, du Poderoso, comme l'appelèrent d'abord, vers les trois quarts du quinzième siècle, les Portugais, ses inventeurs, avant de le nommer Zaïre[1], par corruption du Nzadi des Indigènes?

La mer montrait pourtant, à des signes non douteux, quelle immensité d'ondes lui verse le Poderoso. A cinq lieues et demie de la bouche du Congo l'eau de surface de l'Atlantique est encore douce; à seize lieues, elle est encore intransparente et jaunâtre; à quatre-vingt-dix, à cent lieues, elle n'a pas encore détissé toutes les îles de roseaux que lui transmet le courant du fleuve; des arbres vont en dérive, çà et là balancés, qui sont les derniers témoins de la rive intracontinentale dont ils ont été déracinés par le « Puissant », et là même, voire plus loin, l'Océan mêle toujours à son vert glauque un peu du flot contaminé de l'Amazone africain.

Amazone, ou guère s'en faut, quoique plus court de 1510 kilomètres que le roi des fleuves[2] dans un bassin presque deux fois moindre[3].

Roule-t-il en moyenne 100000, ou 110000, ou 120000 mètres cubes par seconde, ainsi que le prétendent ses plus fervents admirateurs? Non sans doute, mais il en traîne bien la moitié, 60000, ou 55000, ou 50000; et nul n'estime son module à moins de 36000.

Inférieur à ce seul Amazone, il lui ressemble en tant que fils du même Tropique et du même Équateur.

Tous les deux boivent également les eaux des deux hémisphères : vu la contrariété de saison des deux moitiés du Globe, ils ont donc à la fois, tous les deux, l'hiver et l'été sur leur territoire, et, pour mieux dire, la saison sèche et l'humide saison; leurs mois de pluie se répartissent ainsi sur toute l'année, par la vertu d'une zone, puis de l'autre; les tributaires du Nord baissent quand ceux du Midi montent, et ils s'élèvent pendant que ceux du Midi descendent — d'où une certaine constance de niveau, d'ailleurs moindre sur le Congo, qui appartient surtout à l'hémisphère austral, que sur l'Amazone, mieux équilibré le long de la ligne des jours de douze heures.

Aux similitudes de climat, de zone, de nature, l'histoire faillit en ajouter une autre. Elle a fait de l'Amazonie un Portugal de l'Équateur, et longtemps elle parut vouloir faire de la Congolie un Portugal du Tropique : ce qui n'aura pas lieu, sauf pour la partie du Zaïre que les conventions internationales ont dévolue au peuple d'Aquem et d'Alem Douro, d'Aquem et d'Alem Tejo. Et peut-être les Lusitaniens, mieux armés que les autres Blancs contre l'Afrique des chaleurs moites, empiéteront-ils, d'horizon en horizon, sur des territoires qu'on vient de leur enlever malgré la priorité de leurs découvertes, les voyages de leurs pombeiros[1], les travaux de leurs missionnaires, l'autorité déjà grande acquise par la langue du Camoens sur les tribus du littoral et de l'intérieur, de la Serra et du Campo, du Matto[2] et du Sertão[3].

Donc pendant quatre siècles les Blancs ont connu cet estuaire comme trafiquants, surtout comme négriers; durant quatre cents ans ils ont vu le Rio Poderoso jaunir la mer, couverte par lui de troncs de dérive, d'îles flottantes, de débris continentaux; ils l'ont contemplé dans les crues où il est assez fort pour refouler au loin l'Atlantique, et pourtant ils ne l'ont jamais remonté plus haut que son premier rapide, point éloigné de l'Océan.

Il a fallu pour le reconnaître qu'un voyageur partît de la contre-côte. Tel un Grec du temps jadis qui serait débarqué vers l'embouchure de la Gironde, aurait traversé la Gaule et l'Helvétie, puis, tombé sur le Danube, l'aurait suivi jusqu'à la mer qui s'échappe vers une mer plus grande par les goulets du Bosphore et de l'Hellespont.

Ce voyageur, un Anglais[4], voulut imposer au Ru Puissant le nom d'un autre Anglais, de Livingstone, qui, parcourant le pays des sources du fleuve, avait pris le haut Congo pour le Nil. Ce nom, par chance, n'a point prévalu : le Congo reste Congo comme devant, et s'il se brise aux chutes Stanley, s'il s'endort dans le Stanley Pool, justes commémorations des travaux du découvreur, ses lacs, ses cascades, ses rapides, ses tributaires sont purs des noms dynastiques, Victoria, Prince de Galles, Arthur, Albert, Alice, Alexandra, qui se sont répandus comme une lèpre anglaise à côté de ceux de Wellington et de Waterloo. Il lui suffit amplement de quelques noms belges, tels que lac de Léopold II. En somme, le bassin du Rio Poderoso n'a pas gardé les noms lusitaniens des premières explorations,

1. Ils le nomment encore ainsi.
2. 4200 kilomètres contre 5710.
3. 407 500 000 hectares contre 700 000 000.

1. Chefs de caravane.
2. Forêt.
3. Steppes, forêts, clairières, terres de l'intérieur.
4. Stanley.

quand les Portugais cherchaient ici de l'or, des richesses, des esclaves et le fabuleux royaume du Prêtre Jean qu'ils ne devaient trouver nulle part, ni en Afrique, ni en Asie; il a échappé aux noms saxons que les Anglais sèment à pleines mains dans les régions nouvelles; il garde ses noms bantous. ce qui est simple et bon.

Quand le Congo commence à toucher le territoire français par sa rive droite (en nul endroit nous n'avons part à sa rive gauche), il a déjà presque toute son énormité.

Ses ruisseaux originaires voient le jour à moins de 200 lieues de la mer des Indes, orientale à l'Afrique; or le Congo se verse dans la mer occidentale. Ils jaillissent à 1800 mètres au-dessus des mers, plus ou moins, au flanc sud de la chaine des monts Tchingambo, et s'unissent sous le nom de Tchasi, puis de Tchambèze.

Le Tchambèze s'amortit dans un marais, car le lac Bangouéolo ou Bemba, par 1300 mètres d'altitude, perd de plus en plus sa noblesse de lac; il devient palus, les dépôts de son Rhône ont partout recouvert la roche de fond. Ce n'est plus qu'une vasière avec 5, 8, 10 pieds d'eau verte, rarement 15 ou 18. Très vaste encore, de par 150 kilomètres de long et 50 à 80 de large, il va s'effaçant; le marécage de pourtour gagne incessamment sur les roseaux du rivage par le progrès des alluvions qui incorporent la roselière au sol demi-consistant: diminués en arrière, les roseaux hauts de 3 mètres au-dessus de l'eau et cachant aisément pirogues et piroguiers empiètent journellement en avant sur le Bangouéolo, surtout à l'orient, au sud, à l'occident.

Arrivée dans ce laid lac, à travers palus, sous le nom de Tchambèze, la rivière en ressort sous le nom de Louapoula, terme dont la première syllabe. Loua (ou Lou, Lo, Rou, Ro) est un radical bantou qui signifie cours d'eau. Point grandiose encore, il quitte sa première conque lacustre avec une largeur de 70 mètres seulement, sur 6 de profondeur, puis il se dilue longtemps dans un marais d'aval qui n'est pas plus beau que celui d'amont.

Enfin il retrouve le fond de pierre, les berges fermes, la pente, les rapides, les cascades (entre autres celle de Mambirima ou de Monbottouta). Mais c'est pour s'alourdir encore dans un marais et, au bout de ce marais, s'endormir dans un second lac, le Moéro ou Mérou, par 850 mètres au-dessus des mers.

Le Moéro, dont 150 kilomètres font la longueur, s'amoindrit aussi par dépôts, joncs, roseaux, feutrage et palustration. Vers son septentrion, où se lèvent monts et coteaux, il est lacustre plutôt que palustre; il ne peut s'épandre de ce côté comme il s'épanche des autres à perte d'horizon, quand la grande crue le hausse de 12 à 16 pieds au-dessus du niveau de la saison sèche. Plus petit que le Bangouéolo et recevant un « loua » plus grand et non moins trouble en temps d'averses, il ne peut pas ne pas s'effacer aussi de siècle en siècle, avec recul visible même d'année en année.

Un troisième lac, cuvette de peu de profondeur, reçoit le jeune fleuve issu du Moéro sous le nom de Loualaba ou de Louvoua : c'est le Louandji, dépression à laquelle arrivent le Kamolongo et le Loukouga.

Le Kamolongo est le Loualaba d'occident, l'eau du Bangouéolo et du Moéro étant le Loualaba d'orient. Encore très peu connu, c'est, peut-être, ou probablement, le plus fort des deux Loualabas. Comme diraient certains sauvages, l'un est le père, l'autre la mère du Congo.

Mais le Loukouga, lui, ne grandit guère le fleuve, et quelquefois pas du tout. Il déverse pourtant le superbe lac Tanganyika par un cours de 250 kilomètres, en une vallée que coteaux, monts et forêts embellissent.

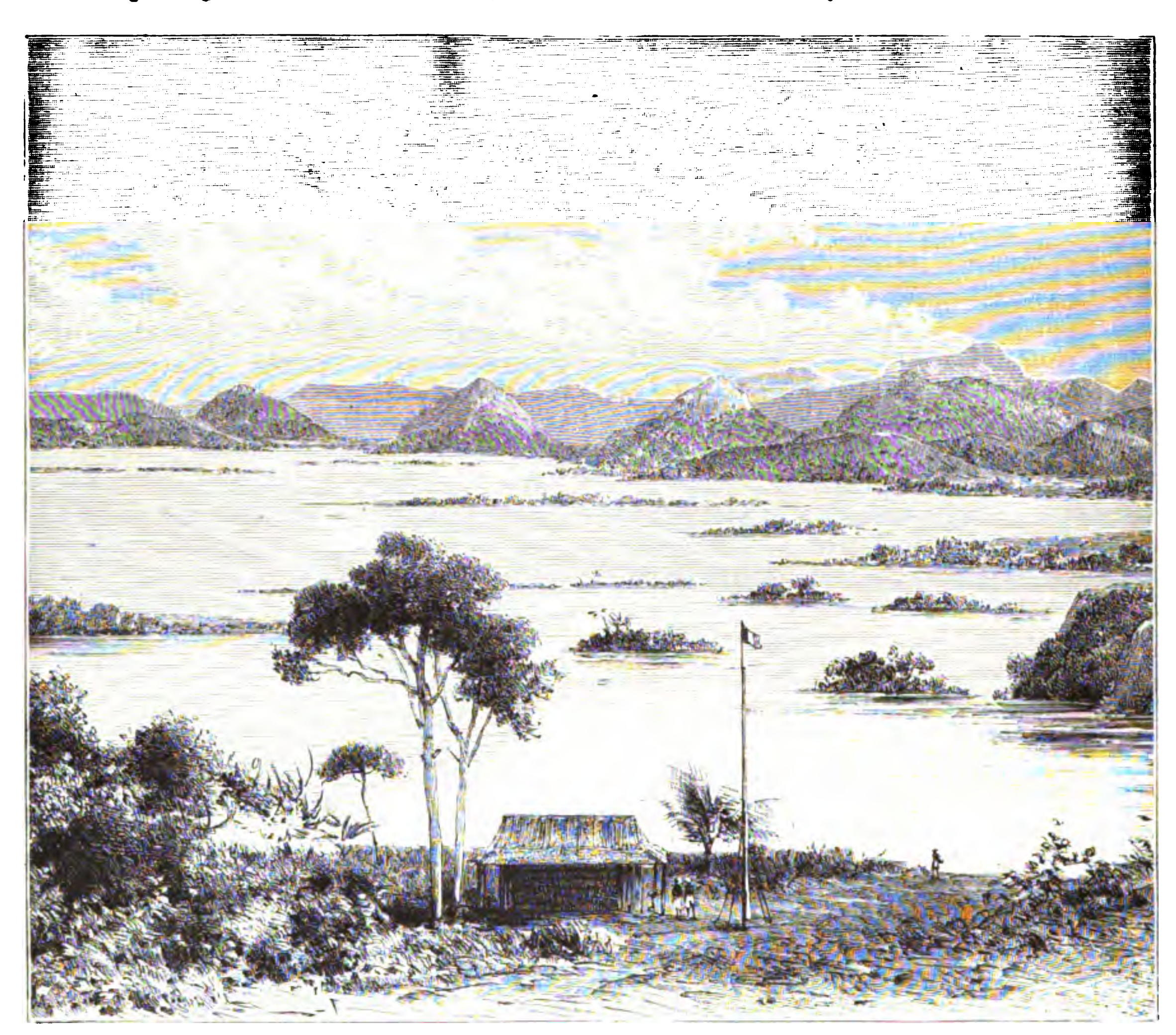
A l'inverse du Louandji, du Moéro, du Bangouéolo, creux peu creux que l'alluvion comble, le Tanganyika est un gouffre dans une faille de la Terre. La sonde y est descendue à 637 mètres; si elle y trouve des abîmes de 450 à 500 pieds plus profonds, ces gours seront de niveau avec le miroir des mers, l'altitude du lac étant supposée d'environ 800 mètres. Il a 630 kilomètres de long, 90 de plus grande ampleur, 50 de largeur moyenne, ce qui le fait égal à 55 fois le Léman. Pourquoi donc un pareil « Lago Maggiore » sous un ciel pluvieux n'émet-il pas un constant Ticino? Serait-ce que le Loukouga, son effluent, soutient parfois la poussée de sortie par l'obstacle de ses plantes aquatiques, joncs et roseaux amoncelés en digue autour de troncs, de branches, et maçonnés d'alluvions? Car ces forêts de souches, d'herbes fluviales, ces radeaux accrochés quelque part au courant des eaux sont capables de supporter un poids énorme de flots. Serait-ce que durant certaines périodes l'évaporation emporte au ciel tout ce qu'apportent les tributaires de la « Réunion des Eaux[1] » — des eaux vertes, pour tout dire?

1. C'est ce que signifie le nom de Tanganyika.

Toujours est-il que le Loukouga débonde ou ne débonde pas le lac, selon la hauteur du niveau du Tanganyika. Dans ces dernières années, depuis qu'il s'est mis à recouler, la « Réunion des Eaux » a baissé de 4 mètres et demi.

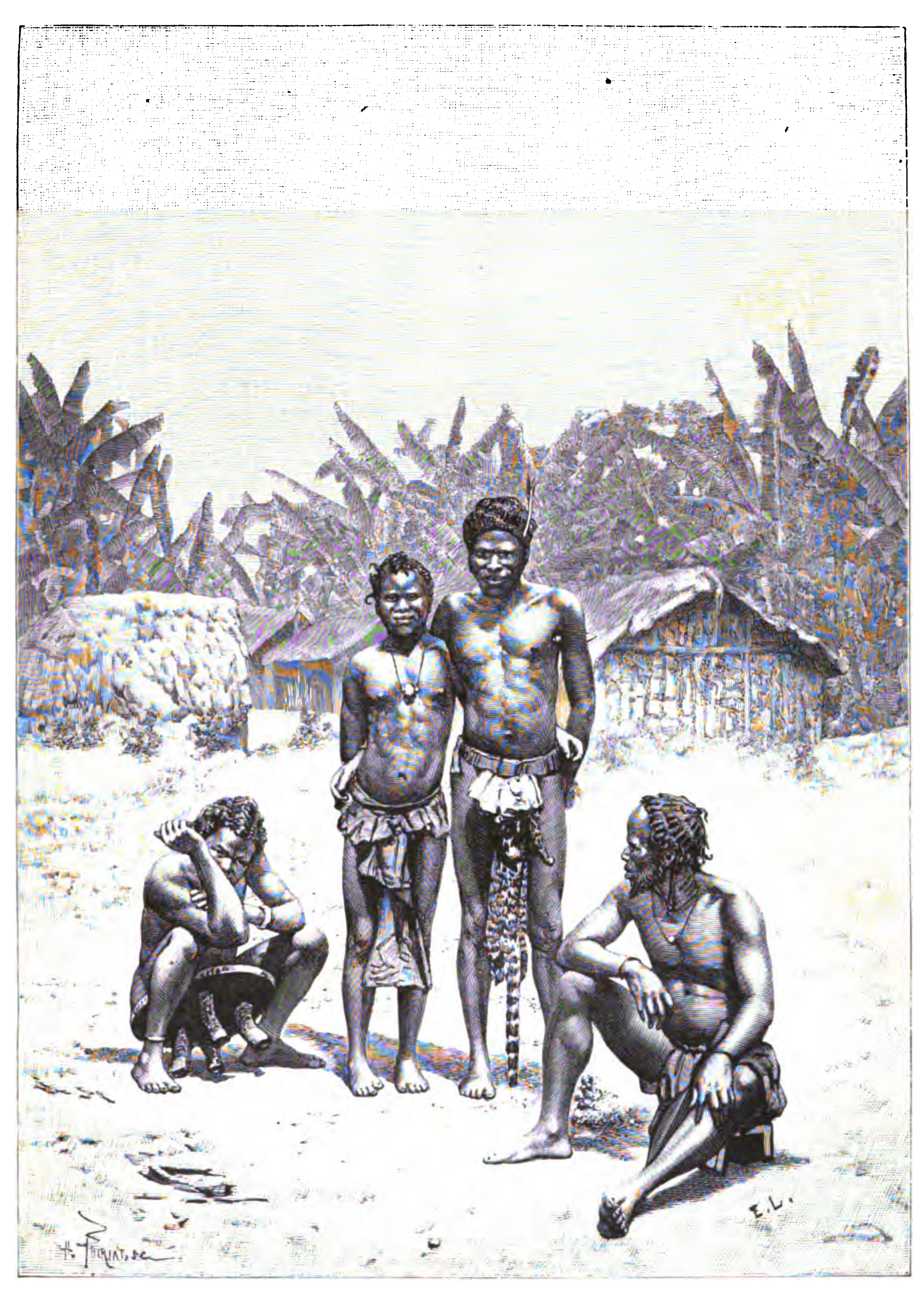
Le Congo, large eau brune, arrive à l'Équateur. Sept grands rapides, les chutes Stanley, marquent son passage sous la Ligne.

L'altitude de l'endroit est de 430 mètres. En ces lieux il n'est encore qu'un petit fleuve, comparé à ce qu'il devient pendant les 1700 kilomètres de son voyage entre le seuil de la première cataracte en aval du lac Stanley et le commencement de ses



Le lac Stanley : vue prise de Brazzaville. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Ponel.

« plongeons » équatoriaux. Tant de puissantes rivières lui arrivent : l'Arahouimi, venu du nord-est; l'Oubanghi, dont on présume qu'il continue l'Ouellé des Niams-Niams et, plus fort que tous, le Koua-Kassaï, qui est un Danube en abondance s'il roule par seconde les 9000 mètres cubes qu'on lui attribue et que comporte fort bien le lit par lequel il arrive au fleuve : la largeur n'en dépasse pas 400 mètres, six fois moins que les 2 kilomètres et demi d'amont, mais il y a là 40 mètres de creux avec un courant de trois lieues à l'heure. Une des maîtresses rivières de son bassin, le Kouango, est ce Nzadi pris longtemps par les Portugais pour la branche mère du Congo lui-même, qu'ils appelèrent, par distorsion du mot, le Zaïre; un autre nom du Nzadi chez les indigènes, c'est Zezere, et justement la Lusitanie possède, en son Estrémadure, un Zezere, beau torrent qui, descendu de la



Dans un village boubanghi (voy. p. 375.) — Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie

Serra da Estrella, mêle à regret son onde claire aux eaux louches du Tage. Le Koua-Kassaï, lui aussi, ne confond qu'avec peine, et lentement, la nuance thé de son flot avec le courant brun du Congo.

C'est au vaste Oubanghi que la colonie française commence à border la rive droite du Rio Poderoso, voire Poderosissimo; de l'Oubanghi, flot brun clair, nous tenons la rive droite, tandis que la gauche relève de l'État Indépendant.

A son entrée dans le fleuve, cette énorme rivière a plus de 3 kilomètres de large[1]. Aussi lui a-t-on fait hommage de 8000 mètres cubes par seconde, module évidemment exagéré, car si les crues dépassent de quatre à cinq mètres le niveau de l'étiage, celui-ci ne laisse à l'Oubanghi que deux à trois pieds d'eau, sur des bancs de sable qui transparaissent ou même se découvrent entièrement çà et là : c'est alors comme une Loire, huit à dix fois plus ample que le fleuve de Touraine, mais pourtant une Loire. En temps de crue on le navigue pendant 125 lieues; après quoi l'on se cogne aux premiers rapides.

On porte à dix fois cent mille le nombre des habitants du bas Oubanghi : Boubanghis et assimilés. Par ici tout autant que par ailleurs, les flux et reflux d'hommes, les heurts et reheurts, brassages et rebrassages des tribus n'ont cessé de mélanger les origines. Ne sont pas Boubanghis de race tous les « bourgeois »; des bourgades oubanghiennes dont beaucoup, ayant 1500, 2000, 3000 résidents, peuvent se comparer à nos petites villes de France; ni tous ceux qui demeurent haut en l'air, sur des plates-formes, dans des espèces de maisons de bois accrochées à la fourche des maîtresses branches; ni tous les piroguiers qui sillonnent, dans de grandes pirogues, les rivières encombrées d'hippopotames; ni toutes les femmes chargées de ferronnerie, de verroterie, de bijouterie barbare, jusqu'à cent, cent vingt livres de poids, au cou, aux bras, aux jambes, à la ceinture; ni tous ces hommes tatoués, peintres et barbouilleurs d'eux-mêmes; — mais tous parlent le boubanghi, dialecte bantou.

Rien au monde n'étant parfait, les Boubanghis pèchent en un point, la figure, qui porte l'empreinte nègre; mais leur corps est admirable, on dirait des athlètes également propres à la lutte, au ceste, au disque, à la course. Ils mangent volontiers l'ennemi qu'ils ont terrassé.

A l'Oubanghi succèdent, sur la rive française de la grande rivière, la Bounga, de sources non connues, et la Likoualla, dont on ignore aussi les fontaines, toutes deux s'achevant chez les Bafourous ou Apfourous, parents des Boubanghis; puis vient, par plusieurs chenaux, l'Alima, qui a son principe chez les Batékés, sa fin chez les Mbochis, grands gaillards bien découplés, en proie aux sorcelleries, méchancetés et mauvais tours de leurs féticheurs — en quoi ils ne diffèrent guère des autres peuples issus de Cham. L'Alima, grand chemin du commerce entre l'Ogôoué et le Congo, est l'un des courants les mieux explorés de l'Ouest Africain : au bout d'un voyage de quelque 350 kilomètres, elle mène en volume ordinaire 1000 mètres cubes, que l'étiage réduit à 225. Après quoi le Congo boit encore la Nkhéni et la Léfini, longues d'une soixantaine de lieues; cette dernière a son confluent presque en face de l'embouchure de l'énorme Koua-Kassaï.

Mais voici que le Congo s'endort dans le lac Stanley, rondeur de 21 000 hectares avec îlots en grand nombre et, sur sa rive droite, le Brazzaville des Français, à la contraction inférieure, là où, d'étang, le Congo redevient fleuve.

Torrent, pour mieux dire, puisque presque aussitôt il se déchire à la dévalée des monts qui sont la côtière occidentale du Grand Plateau d'Afrique.

Alors commencent les rapides, les bouilles et rebouilles, les tournoiements, les gouffres, les « chaudrons du Diable » et « chaudières de l'Enfer ». Rumeur ou silence, chutes au nombre de 32 ou gours muets, grands ou petits rapides qu'on pourrait appeler les rides du fleuve, la descente est de 255 mètres en 275 kilomètres : la moyenne hauteur des cascades ne dépasse donc pas 8 mètres, et aucune d'entre elles ne plonge en Niagara; mais le Poderoso, dont la masse est cinq fois niagarasque, se démène dans de superbes gorges de granit, de gneiss, de schiste. Le Congo s'y contracte à des étroitesses de Garonne bordelaise, de Dordogne libournaise, de Seine rouennaise, à 450, 400, 300, même 225 mètres seulement en amont et près d'Issanghila, mais il se creuse à des profondeurs quasi marines de 80, 90 mètres, et son courant fuit avec la rapidité du grand galop des chevaux, à 8, 10, 12, 13 mètres par seconde. La France a sa part de ce long écroulement, par sa rive droite, mais non jusqu'à la dernière convulsion, qui est le rebouille de Yellala : le fleuve nous quitte bien avant, à Manyanga. Sorti des défilés où les grandes crues élèvent son niveau de 9 mètres, il se développe à l'aise, en un estuaire, car, à peine reposé

1. 3250 mètres.

de ses brisements et tonnerres, la mer est là qui le guette.

Cet estuaire a 17 kilomètres de plus vaste ampleur, la largeur de l'embouchure n'étant que de 11 à 12, moins qu'à cent et cent cinquante lieues en amont, sur la plate-forme intérieure, dans le pays des Boubanghis : là, séparant les Français des Belges, il se déploie lacustrement, et le dédale des bras, des coulées, des bancs, des ilots, le distend à 15, 18, 20 kilomètres et plus.

VI. Que nous vaut le Congo? — Quoique née depuis tantôt un demi-siècle, la colonie ne vit réellement que depuis une douzaine d'années.

Lorsque sonna l'An Terrible, elle ne comprenait que l'estuaire du Gabon et l'Ogôoué deltaïque jusque vers Lambaréné.

De si peu de valeur, on était prêt à l'abandonner à tout jamais. On l'aurait volontiers troquée contre la Gambie ou tout autre dédommagement; en 1873 il n'y restait plus qu'une garnison de quelques hommes : une compagnie de tirailleurs du Sénégal, des Nègres avec officiers français.

Il se peut qu'Albion regrette de n'avoir pas pro-



Vue de Lambaréné. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Jacques de Brazza.

fité de notre misère. Habituée à ne jamais céder, autant qu'à toujours prendre, elle voulait pour rien ce dont on lui demandait peu : elle y aurait pourtant gagné des biens magnifiques, un estuaire très précieux, l'accès du Congo, tout un nouvel empire, convoité d'avance, que se sont partagé Français, Portugais, Belges et Teutons.

Depuis ces heures de défaillance, la Gabonie est devenue, de l'Atlantique au Congo, de Libreville à Brazzaville, le vaste pays de sylve et savane où cinq millions d'hommes, Mpongoués, Bakalés, Bafourous, Boubanghis et autres, Bantous ou non Bantous, peuplent sans la remplir une patrie des gorilles, des léopards, des lions, des éléphants et des chevaux de rivière.

Mais notre empreinte y est encore très faible : tout au plus si nous avons là 500 Français, tant soldats et marins que fonctionnaires, explorateurs, négociants, colons; nos établissements se comptent encore par petites dizaines, et dans le nombre il en est d'embryonnaires; les principaux bordent le littoral ou marquent le chemin du Gabon au Congo par l'Alima, et celui du Loango à Brazzaville par le Niari-Kouilou.

Sur la côte nous régnons avant tout par Libreville; puis, à 150 kilomètres au midi de cette capitale, par l'établissement du cap Lopez, qui commande les bouches de l'Ogôoué, situation jadis splendide pour le négrier : la plage arèneuse y est salubre, c'est un Buenos-Ayres, tout près de

l'imbroglio des chenaux du delta. Plus au sud, non loin du parage où nous cédons la rive de mer à l'enclave lusitanienne, Loango, qui fut une ville de l'empire du Congo, feudataire des Portugais, rassemble ou plutôt éparpille des chaumières faites de branches et branchilles, d'herbes, de feuilles, de papyrus, à côté de comptoirs européens, devant une rade moins pernicieuse que mainte autre sur cet estran plat, houleux, fouetté des brises; après quoi la France occupe aussi Pointe-Noire, rade également passable, à 30 kilomètres au méridion de Loango.

Sur la route de Libreville au Congo, Lambaréné, poste de commandement, est en même temps mission catholique sur la rive gauche de l'Ogôoué, large de 1500 mètres, en aval du confluent du Ngounié. Ndjolé voit l'apaisement du fleuve, au pied de la dernière cataracte : la garde qui veille aux barrières du haut pays s'y compose présentement de quatre fois dix Nègres. Lastoursville a, comme Lambaréné, dans son voisinage, une mission catholique. Madiville disperse ses cases à l'ombre des palmiers. Doumé, bien salubre, a de superbes environs. Franceville tient assez exactement le centre de notre Ouest Africain, non très loin du faîte entre le versant littoral, qui est celui de l'Ogôoué, et le versant intérieur, qui est celui du Congo : de là part la piste, qui se fait route, qui se fera voie de fer, menant à la tête des eaux navigables de l'Alima.



Dans les plateaux, au nord de Brazzaville. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

L'Alima continue la ligne des postes par Diélé, Lékéti, Mbochi, jusqu'à la rive du ru grandissime où nous avons pour station majeure Brazzaville.

Brazzaville : pourquoi pas Brazza tout court? Cette « ville », qui n'en est pas encore une, est supérieure de 50 mètres au niveau du lac Stanley dont elle contemple les rives; elle voit aussi des monts — devant elle ceux d'outre-Congo; derrière elle ceux d'où procède le Djoué, rivière qui, tirant l'être de la même hauteur des terres que le Niari-Kouilou, donne aux habitants du fleuve, presque au seuil de son grand ébranlement, une route, qu'on dit la meilleure, vers la mer, ceinture des continents. Brazzaville, où nous arrivâmes en 1880, s'appelait alors Mfoua. Des Balallis et des Batékés, 5000 hommes en tout, habitent l'ensemble des villages et hameaux brazzavillois.

Enfin, des stations veillent au bord du Niari-Kouilou.

Tout cela, c'est bien peu, mais le réseau des postes s'étend, desquels chacun devient aussitôt un centre de force, un foyer de lumière, une école de français, une mission catholique ou protestante.

Que faut-il pour transformer ces cannibales déjà pénitents?

Avant tout, qu'ils parlent notre langue, fût-ce à la nègre; après cela, qu'ils se mélangent au peuple des Fallas — c'est notre nom, tel qu'ils le prononcent.

L'un et l'autre se peuvent. Prendre à des Noirs leur verbe pour leur donner le sien, c'est là chose facile; changer leur être par infusion de race blanche, le climat le permet, il semble, en certains lieux d'élection, sur les plateaux, sur les monts, sur les sables, sur diverses plages vivifiées par les vents de mer, partout où le double hivernage ne moisit pas les hommes de race européenne dès la première année de leur séjour.

C'est dire que la Gabonie ne vaut pas le Loango pour les Fallas; ni le Loango le Congo d'au-dessus des chutes. Aux trois mètres de pluie du Gabon la région de Brazzaville à l'Oubanghi n'oppose parfois que quelques centaines de millimètres, même entre temps 200 au plus : à tel degré que la savane d'aujourd'hui y pronostique peut-être un Sahara de l'avenir. Et ce pays de l'intérieur nous va mieux que celui du littoral, parce que les saisons y contrastent, du très frais au très chaud, jusqu'à 40, 42, 45 degrés augmentés souvent par le souffle de fournaise qui monte de l'océan des herbes embrasées.

On peut donc espérer ici de l'avenir une France équatoriale. Elle ne sera pas plus française de race que n'est portugais le Brésil des Mamaloucos et des Nègres, où le sang de Lusitanie s'est tellement délayé de sang indien, puis de sang noir, que, sur treize à quatorze millions d'hommes, le berger Viriathe[1] n'y reconnaîtrait que de rares descendants absolument purs de son peuple héroïque; mais le Brésil parle portugais, et cela suffit au Portugal, comme un Congo francophone devra suffire à la France.

« Superbe Tage, a dit Garret, ne reste-t-il aucun monument de ta gloire, aucun héritier de ton los? Il en reste un. Reçois, généreux Amazone, et garde ce legs d'honneur, de renom, de vaillance! Ni la langue ni le nom portugais ne s'effaceront de la Terre[2]. »

1. L'Annibal lusitanien, plusieurs fois vainqueur de Rome, qui l'assassina.

2. Soberbo Tejo, nem padrão ao menos
Ficará de tu gloria? Nem herdeiro
De teu renome? Sim : recebe-o, guarda-o,
Generoso Amazonas, o legado
De honra, de fama e brio : não se acabe
A lingua o nome portuguez na Terra!



Tananarive : vue générale, prise de l'ouest. — Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

MADAGASCAR

I. **De 1642 à 1885.** — Jamais la troisième île du Globe, ce qu'est en grandeur Madagascar, après la Nouvelle-Guinée et Bornéo, n'a porté ce nom de quatre syllabes avec quatre *a* chez n'importe laquelle des nations qui s'y sont confondues en un peuple de langue malaise.

Il vient, ce nom, d'un mémorable voyageur, non pas en Afrique, mais en Asie : de Marco Polo. Cet explorateur parle, en quelque endroit, d'un pays de Madagascar, qui n'est point l'île hova-française. On suppose que ce qu'il en dit se rapporte au rivage de Magadoxo, ou plutôt Mogadicho, plage de l'Afrique Orientale qui voit se lever à son occident les montagnes des Gallas, épanouissement méridional du puissant massif de l'Abyssinie.

Qui vit flotter ici avant tout autre Européen un bleuâtre nuage dans le ciel oriental; et, ce nuage devenant montagne, qui cria le premier : « Terre ! Terre ! »? Madagascar étant une île du périple d'Afrique, il s'ensuit que ce contemplateur « primordial » ne put être que de Lusitanie. Ce fut la vigie d'une caravelle portugaise, en l'an de grâce 1500 tout juste.

Les Lusitaniens la nommèrent São Lourenço, soit Saint-Laurent. La plus vaste de nos îles s'appela donc quelque temps comme le plus beau des fleuves français, l'immense eau verte des Canadiens.

Ce nom ne dura guère, ni l'action des Portugais sur la « Ilha de São Lourenço ». Pas d'or, pas d'argent, peu d'esclaves à portée; or le peuple du Douro et du Tejo ne cherchait que ceci et cela sur le pourtour des mers.

En 1642 Madagascar n'appartenait à personne encore : le Portugais l'avait abandonnée; l'Espagnol n'y avait point passé, toutes ses routes étant vers l'Occident, l'Amérique, les « Castilles de l'Or »; le Néderlandais ne s'en était point occupé; ni l'Anglais, qui depuis s'en est repenti.

Richelieu, cette année-là, déclara que la grande île était française.



Carte de Madagascar.

Il en fit don à une compagnie de grands seigneurs, financiers et marchands, à la Société de l'Orient, qui sembla d'abord courir à la conquête de toute l'île, puis s'arrêta ʻflanquée. Autant en arriva, sous Colbert, à celle qui lui succéda, à la Compagnie Orientale : elle reçut Madagascar sous le nom d'île Dauphine, en l'honneur de l'héritier de la Couronne, et aussi sous le nom de France Orientale, avec Fort-Dauphin pour chef-lieu, mais elle n'y régna jamais que sur quelques villages, à une portée d'arquebuse de ses postes; toute son activité, toute sa vie même fut de six ans, la Société de l'Orient en ayant duré vingt-deux.

A partir de 1670, Madagascar fut censée domaine royal, et le roi de France ne réussit pas mieux que les compagnies : celles-ci périssaient de leurs dissensions, de leurs concussions, de la dilapidation des fonds, de la ruine des bailleurs; le gouvernement sembla n'avoir qu'un souci, imiter la Société de l'Orient et la Compagnie Orientale en tout ce qu'elles avaient montré d'imbécillité, d'indécision, d'incohérence, de lâchetés flasques suivies de brusqueries qui duraient le temps d'un éclair. Aucune des tentatives ne fut raisonnable, aucune des conquêtes ne dépassa le littoral funèbrement marécageux, aucune des razzias ne servit; les victoires, sans marche en avant pour profiter de l'hébètement de l'ennemi, valurent tout juste autant que les défaites qu'on se gardait bien de balancer au plus vite par des triomphes.

Histoire honteuse, même dans ces dernières années qui nous ont apporté le protectorat de l'île sans que nous l'ayons mérité.

Cette « épopée » est de celles qu'on ne raconte pas.

Le protectorat date du 17 décembre 1885.

II. Le plateau d'Émirne; le peuple des Hovas. — Qu'on imagine notre Plateau Central, moins central en France qu'à Madagascar, et que



Femme malgache et ses enfants. — Dessin de Bida, d'après une photographie.

sur ce Plateau du centre on place le Paris de la grande île, on aura très exactement la plate-forme d'Émirne ou d'Imérina, avec sa Tananarive, qui est la « ville-lumière » des Malgaches. Les deux extrêmes de la France, Lutèce et l'Arvernie, ce qu'on a nommé les deux pôles, l'attirant et le répulsif, sont unis là-bas, et l'Auvergne des Madécasses porte leur plus prestigieuse cité.

Auvergne où nous serons forcés de monter quelque jour. C'est pour ne pas l'avoir fait que nous possédons si peu Madagascar, de nom seulement, et encore à demi.

Nosidambo, c'est l'un des noms indigènes de Madagascar. Cela veut dire l'île aux Sangliers, la Terre sylvestre et sauvage.

A sa sauvagerie contribue la montagne. Elle couvre la plus grande part des 59 200 000 hectares de Nosidambo, qui n'a pas moins de 1625 kilomètres du nord-nord-est au sud-sud-ouest, avec 600 kilomètres de plus grande largeur, la moyenne étant de près de 400 dans un contour de rivages d'environ treize cents lieues.

Avant de connaître Madagascar, on l'avait pourvue d'une chaîne régulière, suivant l'axe de l'île, juste aussi loin du littoral de l'ouest que de celui de l'est : ce qui faisait les rivières orientales aussi longues que les occidentales. Or elles sont deux, trois et même quatre fois plus courtes.

Tels qu'on les a montés, descendus, point partout, mais au hasard des itinéraires de l'explorateur, du colon, du marchand, les monts malgaches s'étalent confusément, en bosse irrégulière, chaînes, chaînons, plateaux, massifs, sur la vieille échine de Nosidambo.

Madagascar est un des pays tropicaux où la neige éternelle n'argente pas les dômes, les pics, les cylindres, les tours, les pyramidions, les taillantes; il lui manque l'admirable contraste de la blancheur vierge des névés avec la verdeur et la sombreur des forêts, celui de l'hiver sans fin des sommets avec le printemps perpétuel sur les feuilles et les fleurs des vallées; et à cette absence de frimas immortels ses courants perdent en abondance, en continuité : toutefois ce sont de vraies rivières et non des oueds languissants, tarissants.

Sans diadème étincelant, glace et neige au fronton des sierras, Madagascar n'élève donc aucune de ses têtes à la hauteur d'un « Blanc », d'un « Rose », d'un « Pelvoux », d'une « Vierge », même d'un Néthou, d'un Posets, d'un Vignemale ou d'un Néouvielle ou Vieille-Neige.

Les premiers de ses monts s'élancent assez exactement au milieu de l'île, à distance à peu près égale du cap d'Ambre, pointe la plus septentrionale, et du cap Sainte-Marie, pointe la plus méridionale, un petit peu moins loin de celui-ci que de celui-là.

On les appelle monts d'Ankaratra. Ils pointent dans l'azur au sud-ouest et au sud de Tananarive, capitale de Madagascar, vers les sources du fleuve majeur de l'île, l'Ikopa, plus ou moins égal en longueur au Rhône.

A simple vue, ils paraissent deux fois plus bas que leur taille réelle. Ils sont comme enterrés jusqu'à la ceinture dans le plateau, qui a 1000, 1200, 1500 mètres d'altitude : eux, ils montent à 1800, 2000, 2500; ils sont faits de gneiss, de granits, de laves, et c'est une autre et grande ressemblance entre l'Auvergne et l'Imérina.

Le géant parmi ses géants, qui sont des cônes de lave, s'appelle le Tsiafajavona, ce qui veut dire : Jamais sans nuages[1]; ses 2590 mètres le font intermédiaire entre la plus haute Pyrénée et le plus haut puy d'Auvergne — il a 704 mètres de plus que le Puy de Sancy, 814 de moins que le Néthou ; s'il atteint les 2728 mètres que lui octroient d'autres documents, il dépasse le Sancy de 842 mètres et ne le cède au Néthou que de 676. Ses voisins, ses rivaux, se nomment le Tsiafakafo (2540 mètres), l'Ankavitra (2530 mètres), l'Ambohimirandrana (2550 mètres) : noms de très douce et belle sonorité, comme tous ceux de la terre malgache, et s'ils nous semblent longs, parfois démesurés, avec leurs six et sept et huit syllabes, c'est parce que nous ignorons la langue, qui se plaît aux mots composés, et que là où nous ne voyons qu'un seul terme, il y en a réellement deux, trois, quatre, avec deux, trois, quatre idées.

Ces monts sont beaux, mais le plateau qu'ils épient, l'Imérina, l'Émirne, le pays d'Ankove, ne l'est guère, et la grande fécondité, la riante opulence, les forêts, la verdure, ce que la nature a de souriant, lui fait défaut. Élevé moyennement de 1200 mètres, et par là même bien plus tempéré, sous l'astre du Tropique austral, que la terre basse où mènent ses rivières à l'ouest et à l'est, il ne brise le vent des hauteurs par aucune forêt; même les petits bouquets d'arbres, voire les arbres isolés lui manquent, sauf les fruitiers plantés dans les jardins des villages : tels l'oranger, supportant sans peine la fraîcheur nocturne et matinale que l'élévation du sol fait au plan de l'Imérina, le goyavier, le manguier, le néflier du Japon, le pêcher de France, et tout autre arbre à fruits qu'il plaira d'acclimater, car ici le climat se prête à tout.

Vu de l'un de ses monts, l'Emirne fuit au loin comme un pays nu, comme une contrée de coteaux et plaines, comme le socle mal aplani d'une terre

1. D'autres traduisent : Celui que les nues ne peuvent gravir entièrement.

rouge ou grise, argiles sans puissance créatrice ou laves sombres étendues sur un granit qui se montre aux gerçures du sol par des bosses et par des pointes.

Comment la province d'Imérina, qui n'a pas même, dit-on, 2500000 hectares, peut-elle donc entretenir aisément son million d'hommes — 1300000 avec les districts qui en dépendent?

Parce que mainte vallée bien arrosée y est féconde en riz, et surtout parce qu'une vaste plaine est là, la plaine de Betsimitatatra, longue de sept à huit lieues, sur largeur égale, au pied même des trois collines de Tananarive, sur des ruisseaux éternels qui courent au fleuve Ikopa. Cette plaine fut un lac de l'Ikopa, quand ladite rivière n'avait pas fendu la paroi du calice, là où elle se précipite, maintenant du plateau par les cascades de Faharantsana. La brèche faite, le lac devint marais; il l'est encore à demi, puisque, devenu rizière immense, on irrigue jusqu'à les noyer ses champs autour des villages assis sur les buttes qui furent les îlots de l'antique Léman, ou sur les coteaux qui en marquaient le pourtour. Très nombreux sont ces villages, ces bourgs, et les hameaux, les fermes, les cases, aux environs de Tananarive, dont le nom signifie justement les Mille Villages ou, si l'on préfère, les Mille Villes.

Tananarive, réellement Antananarivo, n'a pas même moitié de la gloire de Rome et des villes qui prétendent l'imiter par leurs sept collines de piédestal, Lisbonne, par exemple, et Constantinople. Elle ne porte que sur trois coteaux, en amphithéâtre, à des altitudes variant entre 1300 ou 1350 et 1500 mètres[1]. Ce sont là des sites égaux en surrection à ceux d'une foule de cités mexicaines, guatémaltèques, salvadoriennes, costa-ricensiennes, grenadines « équatoriales », péruviennes, etc., et c'est pourquoi le ciel de Tananarive dispense aux Tananariviens les mêmes faveurs qu'aux habitants des ciudades, des pueblos, des aldeas de l'Amérique espagnole dans les contrées qui furent Anahuac, terre des Quetzal, patrie des Chibchas, « Altiplanicie » de Quito. L'été, qui est notre hiver, puisque Madagascar est une île australe, n'abaisse pas la température au-dessous de 6 degrés; l'hiver, qui est notre été, ne l'élève guère au-dessus de 28°,50; dans cet air si doux, sans aucune brusquerie, on ne frissonne un peu, parce que le corps est inexpert au froid, que quand les vents soufflent de l'orient et du midi, car c'est la haute montagne qui les expire.

Comparé aux climats du bas pays, l'air de l'Imérina, par sa quasi-fraîcheur hivernale, et surtout par sa salubrité, semblait d'avance promettre aux hommes du Plateau l'empire de Madagascar.

Et en effet il le leur a donné.

Les gens de l'Imérina portent plusieurs noms : d'abord ceux qu'ils se donnent, puis ceux qu'on leur a donnés.

Eux-mêmes ils s'appellent les Antaïmérinas ou plus simplement les Mérinas, autrement dit les hommes de l'Imérina, et aussi les Ambanilanitras, « tous ceux qui vont sous les cieux » ou « les seuls qu'il y ait sous le ciel ». Ayant oublié leurs origines, qui ne sont point malgaches, et portés par une grande terre autour de laquelle ils ne voyaient que de petits îlots, ils purent se croire de bonne foi les fils uniques de la mère des hommes.

Le nom qu'ils tiennent des Sakalaves, leurs plus nombreux, leurs plus puissants ennemis dans l'île, Amboalambos, signifie les chiens-cochons, les sangliers obscènes. Celui qu'ils tiennent de nous Européens, celui d'Ilovas, appartient à leur langue, mais il a le tort de prendre la partie pour le tout : il désigne une des trois castes de la nation des Antaïmérinas, qui se partage en Andrianas ou nobles, en Ilovas ou non-nobles, en Andévos ou serfs.

Une nuit très noire nous aveugle sur les premières invasions de Madagascar par ses voisins plus ou moins éloignés d'Afrique, d'Océanie et d'Asie. Ses maîtres les plus antérieurs furent-ils des autochtones? Qui sait? Mais de l'Afrique Orientale à la côte occidentale de Nosidambo, rivage des Sakalaves, il y a distance bien petite — à peine si 100 lieues[1] séparent le cap malgache de Saint-André des plages de Mozambique. On peut donc imaginer sans outrecuidance que le continent des Dorés sombres et des Noirs fournit à l'île, alors solitaire, les premiers chefs de sa destinée.

Malheureux les pionniers, les inventeurs, les initiateurs, les hommes du commencement! Les premiers occupants sont en bataille contre l'inconnu. Ils cherchent des gués de rivière et se noient dans des gours; ils explorent à travers bois et buissons, pendus sur des précipices, les virées et les dévirées des torrents; ils déterminent les sentiers dans le fouillis des forêts vierges; ils vont furetant dans la

1. Le bourg primitif autour duquel s'est cristallisée la grand'ville est à 1460 mètres au-dessus de la mer, à quelque 150 mètres plus haut que le lit de la rivière Ikopa.

1. 390 kilomètres au plus étroit du canal de Mozambique.

montagne pour la trouvaille des cols; ils s'empêtrent dans les marais; ils reconnaissent l'antre des fauves, la caverne du dragon, la place à dormir du crocodile; ils cueillent un fruit sur l'arbre inconnu, et ce fruit est du poison; ils boivent une eau dormante, et cette eau les enfièvre; la vie leur est dure et la mort les environne; ils sont comme l'enfant perdu dans le bois sauvage. Puis, quand ils sortent, à demi vainqueurs, de leur lutte obscure avec le sol, le ciel, l'air, les bêtes, les plantes, d'autres hommes arrivent, ou plus nombreux ou mieux armés; ils brûlent les cases, ils tuent les hommes, prennent les jeunes femmes, et ce qui reste de la nation des pionniers fuit au loin dans les monts, vers des sylves inconnues.

Ainsi advint-il de ces autochtones, dont il paraît que quelques pauvres groupes, les Vazimbas, errent encore çà et là, très misérablement : ces Vazimbas[1], qui peut-être ne viennent pas d'Afrique, ont été rattachés par les uns aux Bantous, par les autres aux Gallas; ils étaient et, s'il en existe encore, ils sont, dit-on, d'un noir tirant sur le rouge, ou d'un rouge tirant sur le noir.

Quel peuple, survenant, disloqua ces « maîtres de la terre », les Vazimbas?

Là-dessus, tenèbres et ténèbres.

On admet que l'invasion fut double, et que parmi les violateurs du droit acquis des Vazimbas, les uns vinrent de très près, les autres de très loin.

De très près, de cent lieues, les Africains, Bantous et non-Bantous, flottes ou flottilles, en peu ou en beaucoup de fois.

De très loin, de mille lieues, les Océaniens, Australiens, Aëtas ou Négritos, Papouas, Polynésiens et Malais : ceux-ci durent débarquer en plus grand nombre que les Africains, ou ils eurent plus de force militaire, plus d'intelligence et de la hauteur morale, car il semble naturel de leur attribuer la langue universellement régnante dans Madagascar, de quelque contrée que ses nations soient originaires. Cette langue a d'intimes rapports de structure, d'allures, de syntaxe, de vocabulaire avec le malais et le polynésien.

En l'an 1884, au mois de septembre, la pierre ponce, épave légère, flottait au large de Madagascar, vis-à-vis de la côte orientale, non loin de Tamatave, qui est, sur ce versant, le port principal des « Mille Villes ». Or, une année auparavant, entre Java et Sumatra, qui sont deux îles malaises, le volcan de Krakatoa, cône de 822 mètres, avait spasmodiquement vomi de la ponce et des cendres, avant de s'effondrer dans une nuit terrible avec les deux tiers de son île et, s'enfonçant brusquement dans la mer, d'y soulever une vague de 50 à 100 pieds de hauteur. C'est de là que venaient en nageant, suivant vraisemblance extrême, les pierres spongieuses surprises au-devant de Tamatave : preuve que des courants mènent de la Malaisie à Nosidambo; présomption que, malgré les mille lieues de distance, des barques de Polynésiens, de Malais, purent franchir sans trop de dommage la vaste expansion d'océan, — d'autant que les Malais et les Polynésiens furent de tout temps des mariniers intrépides, ayant à la fois flotte de paix et flotte de guerre.

Aux Africains, aux Océaniens se mêlèrent d'autres éléments — des Arabes débarqués soit de l'Arabie même, soit de la côte orientale d'Afrique, les uns comme hommes de propagande de cet Islam qui semblait faire partie de leur être, le plus grand nombre comme commerçants rusés; puis peut-être des Juifs et des Indiens de l'Inde; et même aussi des Chinois.

Mais la grande invasion, celle qui finit par remodeler la peuplade confuse issue principalement de l'alliance des Océaniens et des Africains, ce fut l'invasion malaise des Hovas, qui vint renforcer singulièrement l'élément polynéso-malais déjà prépondérant dans Madagascar.

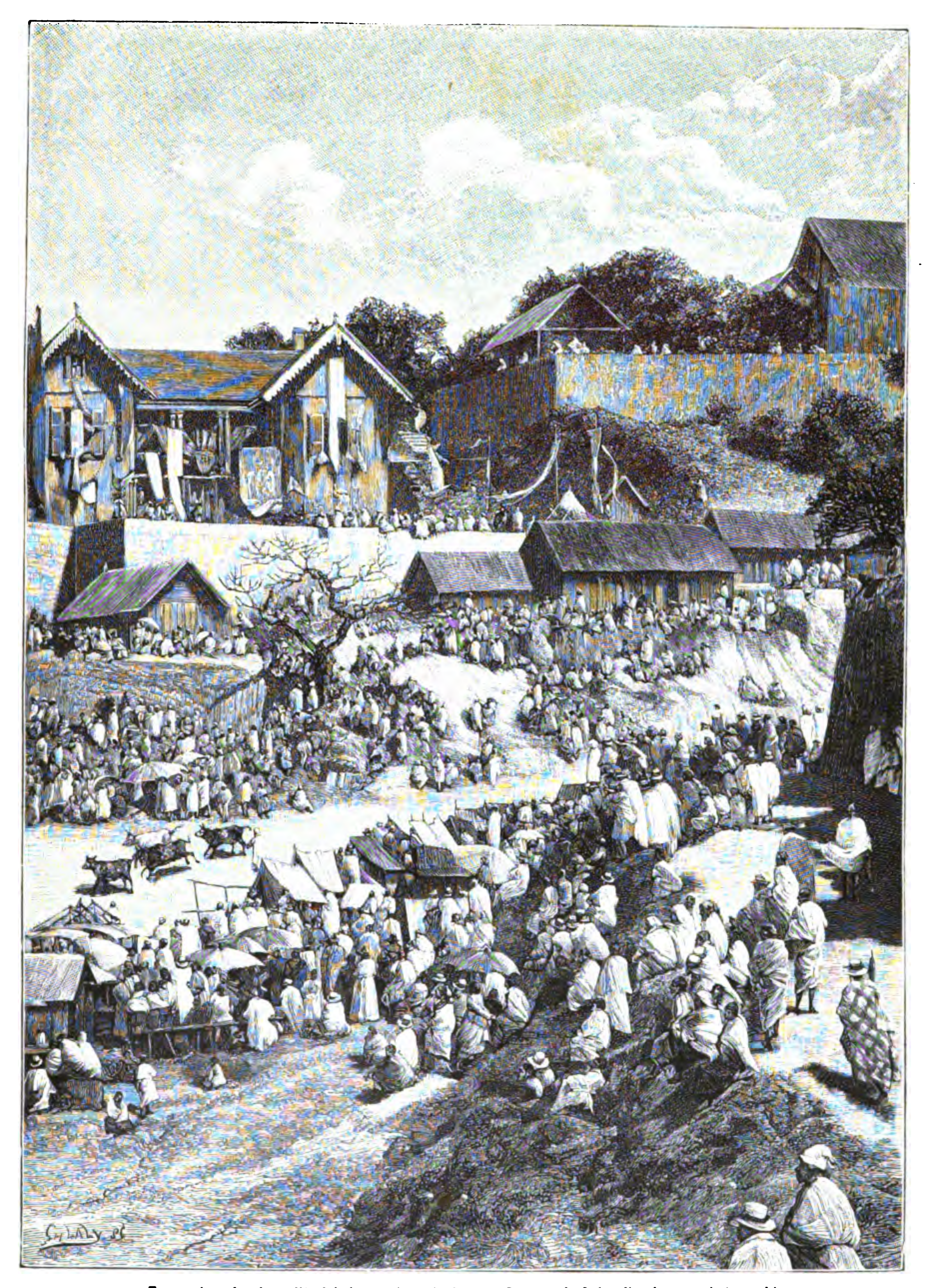
A quelle époque précise descendirent ici de leurs praos[1] les petits hommes jaunes, à l'œil oblique, nommés dérisoirement les Chiens-Cochons? Et où descendirent-ils de leurs longues pirogues très aptes à la mer? Impossible d'affirmer à ce sujet quoi que ce soit.

Originaires de la Mégalonésie, dont les grandes îles font presque pont entre l'Asie et l'Australie, partis peut-être de Java ou de son annexe Madoura, les Hovas, disons mieux, les Antaïmérinas, n'abordèrent probablement pas en une fois, et en un seul endroit, à Madagascar. Ce serait vers 1200, ou vers l'an 1000, ou même avant, qu'aurait commencé leur intrusion parmi les peuples qu'ils avaient pour destin de dominer.

Mais avant d'être les maîtres ils furent bien longtemps les esclaves; avant de proscrire ils furent les proscrits, les fuyards, les déshérités, les honnis, ceux qui cherchent l'ombre, la solitude, et qui ne demandent que ceci : vivre.

1. Nommés Ompizés et Ontisatrouas sur le versant oriental de l'île.

1. Barques, navires : c'est un mot malais.



Tananarive : la place d'Andohalo, un jour de fête. — Gravure de Laly, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

Haïs et méprisés en même temps — haïs comme nouveaux venus, étrangers, « barbares »; méprisés pour leur figure, qui ne ressemblait pas à celle des Noirs et Négroïdes terreux, rougeâtres, dont la confusion avait créé la nation madagascarienne d'avant l'an mille; d'ailleurs point beaux, point grands, pas forts, point francs, point gais, point exubérants, très malpropres.

Durant plusieurs siècles ils firent séjour dans le bas pays, près des lieux de leur débarquement; ils vécurent dans les méchants endroits, leurs persécuteurs s'étant réservé les bons, dans la sylve, le palus, la dune, le steppe infécond et ses herbes grossières. Puis cette mauvaise part même leur fut refusée, et vers 1650, 1680, 1700 — la tradition ne dit rien de bien sûr — ils se sauvèrent sur le Plateau, dans la terre centrale, aujourd'hui la plus remplie d'hommes, mais alors la plus vide qu'il y eût dans Madagascar.

Le haut pays leur valut mieux que le bas. Régénérés par sa fraîcheur, ils crûrent en audace autant qu'en nombre; puis, après que le temps vorace eut consumé trois ou quatre de leurs générations, un chef au nom presque décasyllabique, Andrianampoïnimérina, le Prince ou le Noble au cœur de l'Imérina, issu de la ville sainte d'Ambohimanga[1] (5000 hab.), réussit à courber sous son bâton royal les douze grands chefs qui se distribuaient la domination du Plateau. Dès lors les Mérinas débordèrent de l'Auvergne où un hasard heureux les avait concentrés; au sud ils soumirent une bonne moitié des 300 000 Betsiléos, autrement dit des Invincibles, les plus grands de tous les Malgaches, vivant sur un socle élevé qui est le prolongement méridional de l'Imérina; à l'ouest ils commencèrent à opprimer les Sakalaves.

Le Noble au cœur de l'Imérina mourut en 1810.

Sous ses successeurs, Radama Ier, Ranavélona Ire, Radama II, Rasohérina, Ranavélona II, l'histoire de Madagascar est celle de la lutte entre l'Angleterre, qui n'a sur l'île aucun droit, qui même a reconnu le nôtre, et l'hésitante France, qui ne sait jamais dire : « Ceci est à moi ! »

Albion soutenant *per fas et nefas* ses missionnaires, anglicans, wesleyens, méthodistes, il n'importe — missionnaires qui sont aussi des marchands, des hommes d'affaires, des hommes d'État — et la France ne soutenant point les siens, du moins à Madagascar, l'Angleterre sembla vaincre à jamais en 1869, lorsque la seconde Ranavélona fit publiquement profession de protestantisme et entraîna son peuple avec elle.

Cette victoire éclatante couvait la défaite mortelle, car, des froissements sans nombre entre la France et les Hovas, dont la reine avait les missionnaires anglais pour conseillers auliques, naquit en 1883 la guerre terminée par l'acte du 17 décembre 1885, autrement dit par le traité qui donne à notre résident général de Tananarive la conduite de toutes les affaires extérieures de Madagascar.

La prépondérance des Hovas sur Nosidambo va donc faire place, de jour en jour, à la prépondérance des Français.

Le mal qu'on dit des Hovas dépasse de beaucoup le bien qu'on en proclame.

Physiquement, leurs qualités font équilibre à leurs défauts. A voir tel d'entre eux, avec son visage olivâtre encadré d'une chevelure noire ondulée en boucles, on dirait d'un Andalou, d'un Sicilien, sans les pommettes ressortantes, les yeux bridés, obliques, le nez sans saillie, les traits effacés. Bas de taille, ils sont bien pris; faibles de membres, chétifs d'encolure, ils sont lestes, ils sont souples et délurés. Leur race est énergique et féconde.

Intellectuellement, leur supériorité sur les assujettis de l'île éclate; ils lui doivent l'empire de la terre où ils errèrent pendant six cents ans comme frappés d'excommunication majeure.

C'est moralement qu'ils pèchent le plus, par l'astuce « incommensurable » qui est le vice des Orientaux Extrêmes, et dans laquelle ils voient de bonne foi la meilleure puissance de l'homme; par l'hypocrisie, la vanité, la cruauté, l'insolence. Ils ont les qualités « économiques » des montagnards, notamment l'esprit d'épargne, et, comparés aux autres Malgaches, qui sont d'infâmes ivrognes, on peut les considérer comme une nation sobre.

Triste société que la leur, hiérarchisée pour le pillage. Esclaves à part, la nation se divise en seize castes ou, comme ils disent, en seize honneurs, le roi ou la reine au-dessus de tout, il s'entend, même des personnages ultramagnifiques dont les honneurs sont au nombre de seize. Celui de qui tout dépend, le vrai maître de la vie et de la mort, l'homme des champs, le planteur de riz, le cueilleur de fruits, le jardinier, ne dispose que d'un seul honneur : tandis que le très grand inutile, le roi, marche à la tête des Antaïmérinas, le grand utile, sinon le seul utile, le paysan, est le

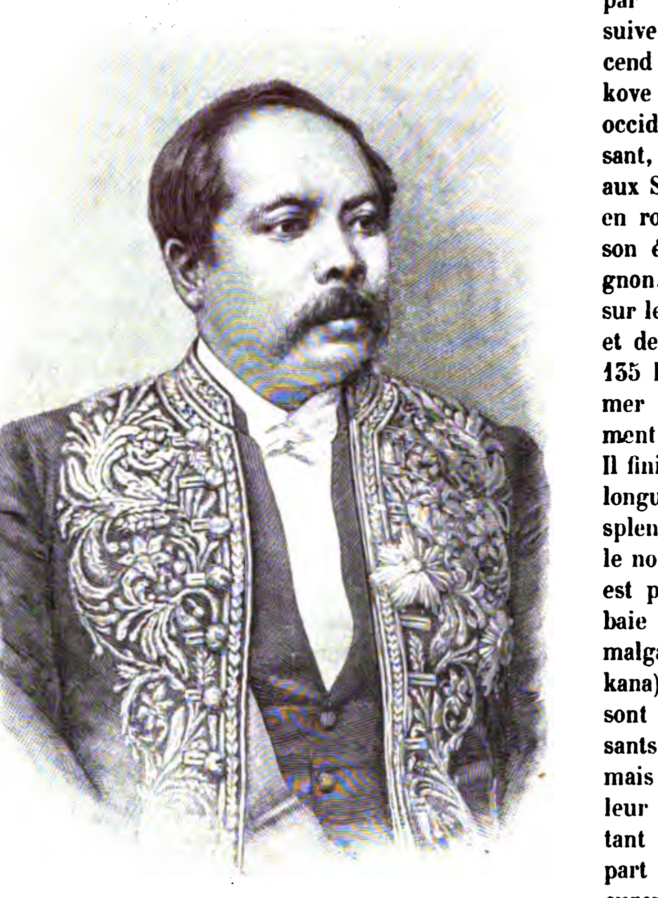
1. A 20 kilomètres au nord de Tananarive, sur un bloc de gneiss. La cour y réside en été : c'est le Versailles du Paris des Malgaches.

dernier du peuple, il n'a sous lui que les esclaves, gens qu'on dit heureux, parce qu'ils sont fort indolents et qu'on n'exige d'eux que très peu de travail. Chacun reste dans son honneur, sauf promotion aux rangs plus élevés par la faveur d'un prince, d'un noble, d'un puissant, d'un riche. C'est dans son honneur qu'on se marie, ou dans celui d'en-dessous, ou dans celui d'en-dessus (et encore en certains cas seulement), mais on ne peut s'élever ou s'abaisser de plus d'un rang, par mariage ou autrement, sauf toujours par la bienveillance juste ou injuste des grands personnages. Du premier au seizième honneur, chaque Hova doit la panampoana ou corvée gratuite aux titulaires de l'honneur ou des honneurs supérieurs au sien ; et les hommes du seizième honneur, qui est le premier, doivent à Sa Majesté la panampoana. C'est ainsi que tout le peuple de Madagascar a les membres pris dans la servitude.

Si les paysans sont, en réalité, moins heureux que les esclaves, les libres de petit rang souffrent peut-être moins que la caste riche en honneurs et que la superbe aristocratie des Andrianas ou nobles : moins voisins du trône, ils sont plus loin de la jalousie suprême, des délations, de la ruine, de l'exil, de la mort. De même à Rome, sous l'Empire, l'Ordre Équestre, troupe restreinte, fournissait plus de victimes que la plèbe immense à la folie des empereurs orgiaques.

Cette tyrannie, ces infamies, ce fisc, autrefois apparents dans leur cynisme, se cachent aujourd'hui derrière un voile hypocrite. Depuis que les Hovas sont chrétiens, des paroles bibliques résonnent tous les jours de la semaine, et très profusément le dimanche, dans l'air pieux d'Antananarivo, mais rien n'a changé dans le cœur des hommes de l'Imérina.

III. La côte occidentale : les Sakalaves. — En descendant l'Ikopa lorsqu'il a quitté la plaine de Betsimitatatra, nourrice de l'Emirne, on arrive aux chutes de Faharantsana.



Un ministre hova, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

Par ces cascades, par les pentes qui suivent, le fleuve descend du plateau d'Ankove dans le pays bas occidental, et, ce faisant, il passe des Hovas aux Sakalaves. Il boit en route le Betsiboka, son égal, son compagnon, né comme lui sur le Plateau central, et devient navigable à 135 kilomètres de la mer : assez difficilement, car il court vite. Il finit dans une de ces longues, larges et splendides baies dont le nord de Madagascar est prodigue, dans la baie de Bombétok (en malgache Ampombitokana), où les Arabes sont nombreux, puissants par le commerce, mais sans avoir imposé leur langue en apportant leur Livre. Nulle part dans l'île, où ils eurent, où ils ont encore tant d'établissements, ils n'ont vaincu l'idiome des Madécasses, aussi délicieusement harmonieux que le leur est dur, guttural, rauque. L'Ikopa peut avoir 800 kilomètres. Son port, sur la baie, c'est Madsanga ou Majunga ou Mojanga, ville de 8000 habitants, Sakalaves, Hovas, Cafres, Arabes, Comoriens, marchands hindous. — De Madjanga part l'une des deux grandes routes qui montent à Tananarive, l'autre étant celle qui commence à Tamatave, sur la contre-côte.

Du pays des Sakalaves, du versant oriental, on dit qu'il est bas, mais seulement par contraste, parce

qu'il s'étend fort au-dessous du socle de l'Imérina. Il n'y a point là une plaine indéfinie, du mont à la mer, mais bien une contrée de variété grande, tantôt montagne littorale, tantôt montagne intérieure comme la chaîne du Bémaraha, tantôt plateaux, tantôt grandes plaines. Ces montagnes ne s'élancent qu'à d'humbles hauteurs, ces plateaux ne nourrissent que des herbes dures et sèches, ces plaines sont de sable, plus ou moins aride, et la région, dans son ensemble, manque d'opulence; elle ne vaut pas le versant d'orient : celui-ci, tourné vers la grande mer des Indes, en reçoit à plein front les orages, les typhons, les pluies de mousson, tandis que le versant des Sakalaves ne regarde qu'un



Ambohimanga, ville sainte des Hovas (voy. p. 387). — D'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

détroit, ses pointes attirent moins d'électricité, ses monts appellent moins d'ouragans, ses terres se désaltèrent plus rarement à la coupe des tempêtes; or le ciel y darde en chauds rayons, et durant le mois « caniculaire », qui est janvier, le mercure oscille sur la côte, les nuits comprises, entre 24° et 33°; pendant le mois « glacial », qui est juillet, il hésite entre 10° et 27° — il faudrait plus d'ondées pour résister à tant de soleil.

Les Sakalaves occupent le rivage, et en partie l'intérieur de presque tout le versant d'occident, de la baie de Saint-Augustin (au sud) jusqu'à celle de Pasandava (au nord). Ils possèdent, sur ces dix degrés de latitude, sur ces 1500 à 1800 kilomètres d'estran :

La baie de Saint-Augustin, sous le Tropique du Capricorne : assainie par le souffle alterné des brises de terre et de mer, elle n'est pas de celles dont le

fiévreux alentour valut aux plages de Nosidambo leur lugubre nom de Cimetière des Blancs; son maître port, sur une très ample et bonne rade, nous l'appelons Tuléar ou Tolia (5000 hab.), et les Sakalaves Ankatsoaka; elle absorbe le fleuve Onilahy, venu de chez les Antanales, c'est-à-dire les Hommes de la Forêt, de la Brousse, possesseurs de hautes roches ardues qui sont des citadelles bravant l'assaut : telle l'Ikongo, dominant de 500 mètres le pays d'alentour, à l'Onilahy succèdent la Féhérénana et le Marombo ou Manahomba;

Le cours inférieur et les branches deltaïques du grand fleuve Mangoka, notre rivière Saint-Vincent, peu inférieur en longueur à l'Ikopa lui-même; en un bassin de plus de 4 millions d'hectares, ses branches composantes se dessinent en réseau divergent : des torrents lui arrivent du nord, du ressaut méridional du plateau des Betsiléos, devant des monts de 2000 mètres, là où un coteau porte à 1300 mètres au-dessus des mers la ville de Fianarantsoa (5500 hab.), considérée comme la seconde capitale des Hovas; d'autres lui viennent du sud, de l'Ibara ou pays des Baras, autrement dit les Sauvages, les Barbares, gens grossiers, primitifs, errants plutôt que sédentaires sur les bombements d'un granit sans humus, qui est un demi-désert terminant au méridion le plateau des Hovas et des Betsiléos; ces Baras ont chez eux l'Ivohibé, haute roche taillée en acropole naturelle à la borne sud du massif des Hovas et des Betsiléos, au-dessus des campagnes de l'Extrême Sud qui sont sèches, arides, sillonnées ou bordées de dunes;

Ambondro, port qui trafique avec la très proche Afrique d'en face et l'Amérique très éloignée que les Yankees habitent : c'est là que le fleuve, ou, plus véridiquement, le torrent Morondava s'abîme dans le canal de Mozambique;

L'embouchure du Tsijobonina qui, de même que tout courant madécasse issu du haut massif central, se déchaîne en cascades à la dévalée du mont; de ses rivières génératrices, les unes, celles du midi, lui sourdent chez les Betsiléos; les autres, celles du septentrion, chez les Hovas, dans le massif suprême de la « terre de ceux qui sont sous les cieux », parmi les pierres ignées et les roches cristallisées des montagnes d'Ankaratra. Une de ses sources, c'est le lac de Tasi, qui a 13 kilomètres de long, au pied du massif de l'Ambohimangiara, volcans apaisés : là où il ne reflète plus que des collines sombres, des buttes rougeâtres, flamboyaient quarante soupiraux dont les cheires, arrêtant les torrents, les ramassèrent en un petit léman semblable par cette origine à notre lac Chambon dans les laves d'Auvergne;

Au Tsijobonina, moins long d'un quart que le Mangoka, succède le Manambolo, fleuve côtier; après quoi l'on croise une foule de torrenticules, au sud puis au nord-est du cap Saint-André, promontoire à partir duquel la plage, raide jusque-là, se frange merveilleusement en baies de l'espèce de celles qu'on nomme « incomparables » : baies de Baly, de Marambitra, d'Iboïna, de Bombétok où s'engloutit l'Amazone malgache, de Mahajamba où s'absorbe un fleuve parallèle à l'Ikopa, de Narinda, d'Anorontsangana, de Pasandava. Cette dernière, vraiment superbe, a près de son rivage un bassin houiller qu'on disait, parfaitement à tort, plus vaste à lui seul que tous ceux de la France; et, à son entrée, une île française depuis 1840, Nosi-bé.

Nosi-Bé[1], deux mots signifiant Ile Grande, est à 12 000 mètres seulement de Tany-Bé ou Terre Grande, c'est-à-dire Madagascar : encore une îlette également française depuis cinquante ans Nosi-Comba se lève-t-elle entre les pointes sud de Nosi-Bé et les rivages de Pasandava.

Ile Grande et pourtant 25 kilomètres au plus font son extrême longueur, 15 font sa largeur, et 29 300 hectares[2] mesurent son immensité; mais, telle quelle, Nosi-Bé n'est pas petite, comparée aux îlots voisins, à Sakatia, son satellite, à Nosi-Comba, à Nosi-Fali, etc.

Sol volcanique ou granitique, elle a des monts de 450, de 500, de 600 mètres, neuf laguets emplissant neuf profonds cratères, des forêts que les planteurs ont diminuées, de nombreux ruisseaux dont le plus grand, le Zabaly, s'épanche en marais empoisonnant la capitale, Hellville, ainsi nommée de son fondateur le contre-amiral Hell, gouverneur de Bourbon. Le climat, très chaud, très lourd, entre 18 et 33 degrés, avec une moyenne de 25, ne va guère aux Blancs, qui sont des marins, des soldats ou des fonctionnaires, plus une centaine de créoles de Bourbon presque tous concentrés dans Hellville. La population varie entre 8000 et 10 000 hommes : Sakalaves émigrés de la Tany-Bé, Betsimisarakas, Macouas[3] ou Nègres de la côte orientale d'Afrique[4], Comoriens provenant du mé-

1. On écrit aussi : Nosy-Bé, Nossy-Bé, Nossi-Bé.
2. Ilettes annexes y comprises.
3. On écrit également Makoas et Maquois : le vrai nom bantou, c'est Ma-Koua.
4. Spécialement du pays de Mozambique.

lange de peu d'Arabes avec beaucoup de Noirs, Indiens de l'Inde qui sont de parfaits négociants.

Il semble qu'on démêle deux origines dans les traits, la couleur, l'habitude corporelle des Sakalaves; ils ne sont pas noirs de peau, sauf exceptions nombreuses, mais plutôt d'un brun qu'une infinité de dégradations assombrissent ou éclairent, si bien qu'une part d'entre eux tend plus ou moins au Nègre, une autre part plus ou moins au Rouge : ceux-ci rappellent d'assez près les Indiens du Malabar, qui seraient pour moitié dans leur race, et ceux-là les Cafres et autres Bantous, qui y seraient pour l'autre moitié. Beaucoup ont les traits peu ou point irréguliers, même fins, et les cheveux crépelés plutôt que laineusement crépus; comme corps, ils sont petits ou moyens, suffisamment musclés, bien dégagés, alertes : bref, de ceux dont on fait une excellente infanterie légère, une troupe d'assaut, une guérilla ou une contre-guérilla.

C'est ce qu'ils seront un jour, aux ordres de nos officiers, si, le protectorat ne suffisant pas, il fallait monter aux « Mille Villes », qui devraient être françaises depuis tant de décades d'années, au lieu de n'étaler que des cases d'Amboalambos au pied du palais d'une reine ennemie conseillée par des prêcheurs qui abhorrent la France. Par haine des Hovas, les Sakalaves ont de l'amitié pour nous, et ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, qu'ils désirent se venger de leurs maîtres détestés, sur le Toit des eaux de Madagascar.

N'étant pas de sang « jaune », ils n'égalent point, dit-on, les Hovas en intelligence, en puissance de calcul, en fourberie, en coordination des efforts vers le but; au contraire, étant de sang noir par une moitié de leur ascendance (sinon plus), ils ont du Nègre l'inconstance et l'inconsistance, l'étourderie, la très joyeuse humeur, l'oubli de la veille, le mépris du lendemain, la passion du bruit pour le bruit, la vanité, l'enthousiasme puéril; et aussi la bonté, le dévouement, la tendresse. Grands enfants, qui sont au nombre de 500 000 peut-être, en trois « Sous-Sakalaveries », celle du Sud, celle du Centre, celle du Nord.

La Sous-Sakalaverie du Sud, le Ménabé, sur le Mangoka et le Tsijobonina, serait le pays où le mélange des Macouas et des Malabars aurait donné naissance à la race des Sakalaves, si toutefois ce peuple n'a pas commencé sur la côte orientale de l'île, dans la contrée de Saka.

La Sous-Sakalaverie du Centre, sur de petits fleuves côtiers, a pour nom l'Ambogo.

La Sous-Sakalaverie du Nord, ou plutôt du Nord-Est, le long des baies amplement déployées, s'appelle le Boény.

Du pays des Sakalaves aux caps séparant la côte occidentale de la côte orientale, le chemin prend peu de temps, puisque cette nation turbulente occupe presque tout le rivage que Madagascar tourne vers l'Afrique.

Au Sud, à partir de la baie de Saint-Augustin, on longe l'aride plage des Mahafalys, qui borde un pays sec, indigent en rivières et désert à demi. Aux Mahafalys, peu distincts des Sakalaves, succèdent, peu différents des Mahafalys, les grossiers Antandroys chez lesquels le littoral tourne au sud-est, puis, au delà du cap Sainte-Marie, à l'est-nord-est; leur contrée, l'Androy, oppose de hautes dunes à la mer du Midi.

Au nord, à partir de la baie de Pasandava, l'on suit, devant un pays de houille, une rive découpée, qui s'achève à peu près au cap Saint-Sébastien; du cap Saint-Sébastien au cap d'Ambre, l'antique volcan qui est le pilier septentrional de Nosidambo, des criques sans nombre dentellent ce bout du littoral d'occident; aucune d'elles n'a la sûreté, l'ampleur, la magnificence de la « baie des baies », de Diégo-Suarez, dont les sépare un étroit dos de montagne.

Cet extrême nord de Madagascar, l'Ankara, appartient aux Antankaras ou Gens des Rocs[1], Nègres d'aspect africain, barbares disséminés dans un pays sauvage et presque vide.

IV. **Diégo-Suarez; la côte orientale.** — A peine tourné le cap d'Ambre, le navire arrive à l'entrée de la baie de Diégo-Suarez, devenue chose exclusivement française depuis le traité de 1885, sans ingérence aucune des douzième, treizième, quatorzième, quinzième, seizième « honneurs » et du jaunâtre potentat qui voit leur bassesse.

On l'a comparée aux plus belles du monde, à l'australienne, qui est Sydney, aux deux américaines, qui sont San Francisco et le Rio de Janeiro; elle les vaudra quand elle aura, elle aussi, sa grande ville.

Les Malgaches la nomment baie d'Antomboha; Diégo-Suarez rappelle un des Portugais du temps de la découverte.

1. Ce nom peut aussi signifier : les Hommes du Septentrion.

Elle s'ouvre par un chenal de 46 à 50 mètres de profondeur, majestueusement large de plus de 3000 mètres, avec une île de basalte[1] facile à fortifier.

Elle n'est pas une, mais quintuple, faite de cinq sous-baies[2], dont chacune logerait l'escadre de la France, bien abritée sur des eaux creuses, trop loin de la mer pour que des boulets ennemis puissent mettre à mal ses docks, ses cales de radoub, ses poudrières, ses arsenaux. Aisément l'on y mettrait Brest à côté de Toulon, et encore Cherbourg et Rochefort, à l'extrémité septentrionale de l'île, c'est-à-dire au plus près de Suez, de la Méditerranée, de la France, non loin de la rencontre de la côte orientale et de la côte occidentale de Madagascar : l'isthme qui la sépare de la baie d'Amponkarana et



Un lac de Madagascar. — Dessin de Catenacci.

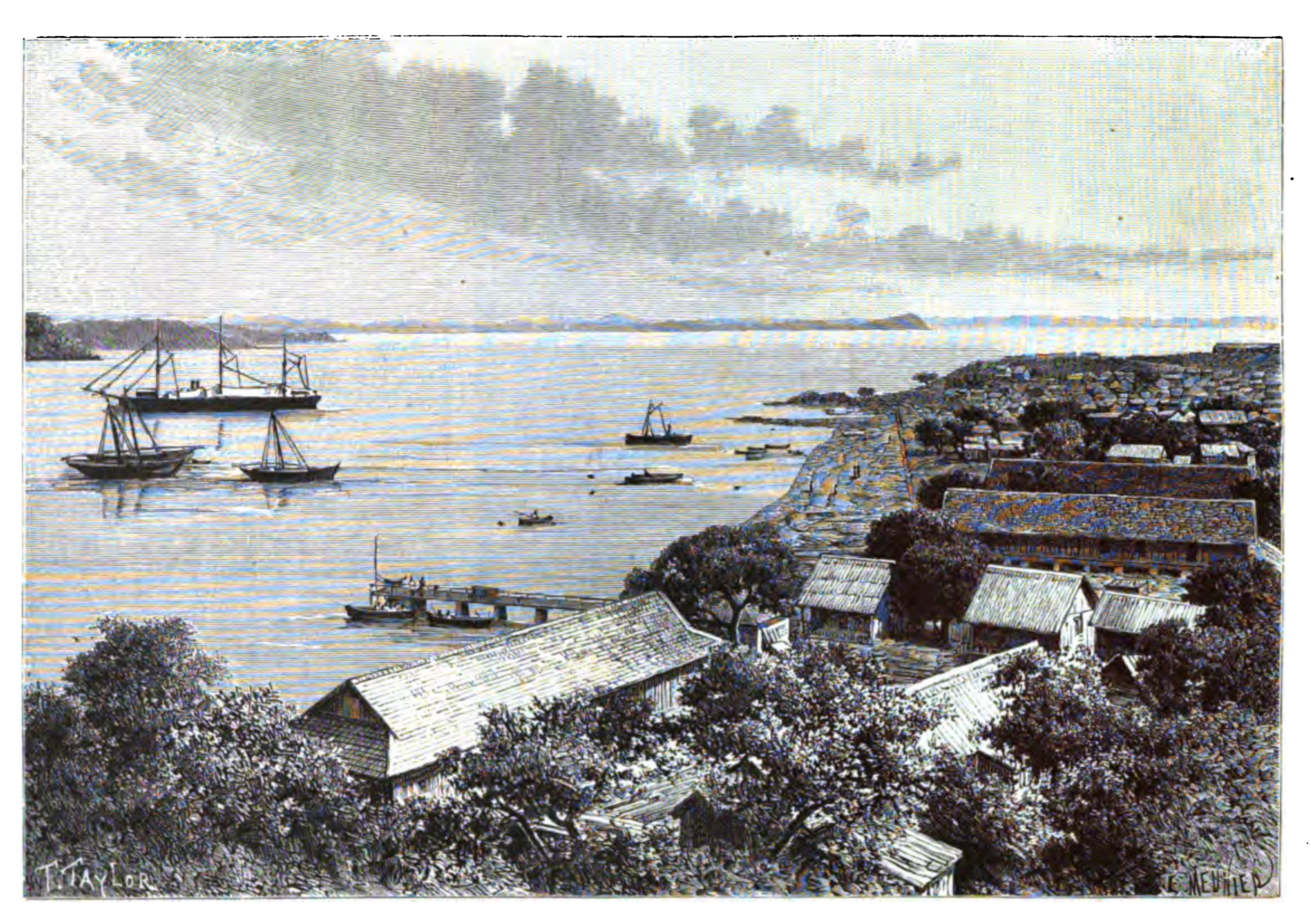
de la baie du Courrier, indentations de la contre-côte, n'a que quelques kilomètres de largeur. Pour comble de bonheur, Diégo-Suarez est sous le climat le plus sain de la Tany-Bé, infiévrosité qui a trois causes : la nature calcaire des roches, qui, par cela même, absorbent les eaux de surface ; le règne des vents du Sud, plus frais ici que ceux du Nord, puisque Diégo-Suarez est dans la mi-sphère australe ; enfin la froideur comparative des nuits, et leurs souffles qui raniment après les lassitudes du jour.

L'établissement français comprend Diégo, où sont les installations de la marine, et, sur la rive opposée, le bourg d'Antsirana ; en tout 5000 âmes. C'est le chef-lieu de la « province coloniale » ou « province de Madagascar », composée du territoire de Diégo-Suarez, de l'île Sainte-Marie et de l'île de Nosi-Bé.

Dans l'intérieur, chez les Antankaranas, la mon-

1. L'île de la Lune : Nosi-Volane

2. Baie des Français, de la Nièvre, du Sépulcre, des Cailloux Blancs, du Tonnerre : en tout 30 000 hectares.



Baie de Diégo-Suarez : vue prise à Antsirana. — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. G. Révoil.

tagne se redresse avec une grandeur inconnue dans le reste de Tany-Bé; elle ne jaillit pas d'un vaste plan bouleversé qui a lui-même hauteur de sierra, comme les « géants » du pays d'Ankove; non cachée dans sa moitié basse par l'opacité du plateau, elle se dégage tout entière de la roche « qui touche à l'empire des morts » jusqu'à la « tête qui du ciel est voisine », tout près de la mer, et entre deux mers : ainsi domine la Montagne d'Ambre (1800 mètres), parmi les cratères éteints d'un archaïque embrasement de volcans; de partout admirable, et visible du grand large, elle sert d'amer aux capitaines de navires et ne tardera pas à porter sur l'un de ses pics, à 1136 mètres d'altitude, le sanatoire de Diégo-Suarez.

Le versant oriental se serre entre mont et rivage, devant l'Océan très épandu, presque sans îles, qui, sans l'obstacle de l'Australie, n'achèverait qu'au pied des Andes américaines l'ondulation de vague dont l'ébranlement commence au bas des terrasses africaines disputées par les Boers Hollandais aux Anglais et aux Cafres. Aussi la pluie, montée de la mer des Indes, le frappe-t-elle en tornades véhémentes pendant les six mois de l'hivernage, qui sont novembre, décembre, janvier, février, mars,



Vue d'Ambavarano. — Dessin d'E. de Bérard.

avril, toute une moitié de l'année, saison à la fois chaude, humide, molle, électrique, très périlleuse pour les Blancs qu'elle énerve, et surtout qu'elle exsangue. C'est de ce côté de Madagascar, non de l'autre, que l'Européen trébuche dans une fosse prématurée.

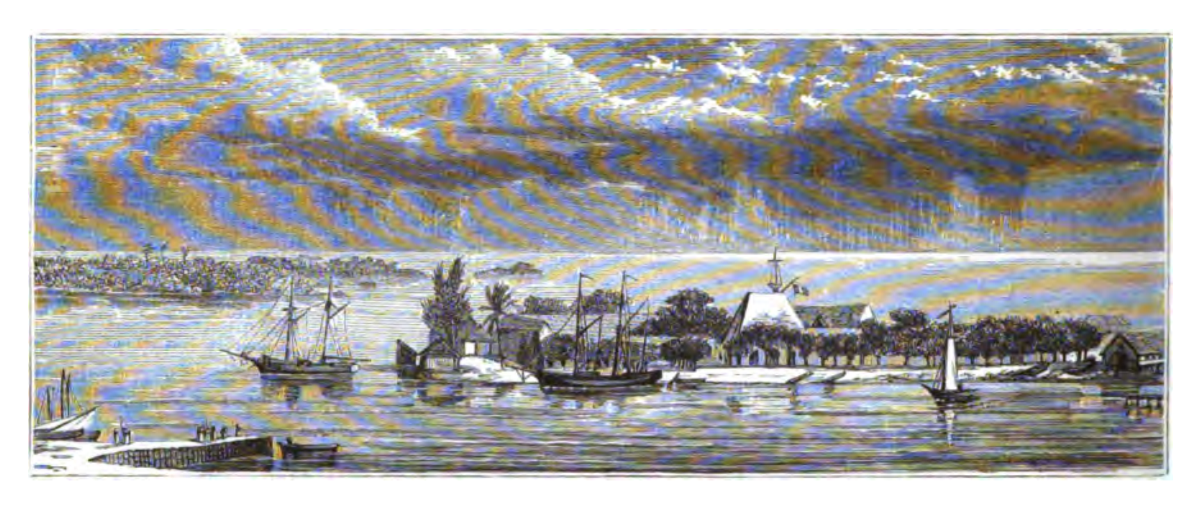
Étant le versant des pluies, ce revers oriental est aussi celui des innombrables torrents gonflés durant la saison des bourrasques ; mais, comme il n'y a que quelques lieues de la crête à la rive, aucun ne devient fleuve, et beaucoup n'ont pas la force de tenir constamment ouvert le grau qui leur ouvre la mer des Indes, à travers un cordon littoral fait de corail, de sable, de coquilles marines, cimenté par des herbes, des arbres, animé par des hameaux et villages.

Grau et non pas lit ou estuaire. C'est bien sur des graux dans le sable accumulé par le repos de la vague en face de leur embouchure que nombre des torrents orientaux de la « Grande Terre » communiquent avec l'Urne. Le grau s'oblitérant par de nouveaux sables et par la faiblesse des eaux d'été, le fleuve reflue en arrière, se répand en étangs littoraux pareils à ceux de nos Landes gasconnes, et, de ces étangs où s'entrelacent les racines des palétuviers, les uns se rapprochent, les autres se confondent.

De là naît derrière le cordon littoral, et fort près de lui, une extravasation parallèle au rivage, sur une longueur de plus de 650 kilomètres, dont près de 500 pour la section où les étangs finissent par se toucher presque sinon par se rencontrer tout à

fait : à ce point qu'avec des sections d'isthmes, au nombre de 21, on instituerait une voie navigable, d'ailleurs dans le sens très humble du mot : canotable plutôt, et seulement durant la moitié d'an pluvieuse, pour les pirogues point exigeantes, celles auxquelles suffit le peu d'eau boueuse où mouille tout juste son ventre le crocodile qui pullule dans ces lagunes empoisonnées.

Sur les 485 kilomètres de l'extravasation presque continue, 46 sont sur terre ferme, en portages de 200, 300, 500, 1000 mètres, quelquefois 2000, 3000, et en un cas 8000 : les Malgaches y portent en effet leur pirogue d'un étang à l'autre, ainsi que font Indiens, Métis et Canadiens-Français de l'Amérique du Nord entre leurs lacs, ou sur leurs rivières entre les plans calmes versés l'un dans l'autre par quelque cascade effroyable. Restent sur les 22 lagunes qui sont le refluement d'au delà de 50 torrents, 439 kilomètres pour le chemin des canots, à l'abri des tempêtes du large dont les protège la levée naturelle, qui est une arène de variable largeur : tantôt il n'y a que quelques mètres entre l'eau vivante et tonnante de la mer des Indes et l'eau muette, à demi morte des rus extravasés ; tantôt son ampleur se mesure par des hectomètres ou des kilomètres de dunes, d'herbes, d'arbustes, de bouquets de bois ou d'arbres solitaires. Quant aux étangs, ils ne diffèrent pas moins, n'ayant par endroits que l'amplitude du saut d'un fauve, et ailleurs 100, 200, 2000, 5000 mètres.



Ilot Madame, à Sainte-Marie de Madagascar. — Dessin d'E. de Bérard.

Avant d'atteindre la plus septentrionale des rivières dont les lagunes s'emmêlent, il faut passer devant Vohémar, puis devant l'entrée de la baie d'Antongil et voguer entre la côte de la Grande Ile et le rivage de la petite île allongée de Sainte-Marie, que nous habitons en droit depuis 1750, en fait depuis 1818, mais que nous n'avons pas su coloniser. Ce rivage et, plus au sud, celui qui le continue jusque vers le 21ᵉ degré de latitude, sont le domaine d'une foule de peuplades réunies sous le nom de Betsimisarakas.

Les Betsimisarakas, soit, en français, les Nombreux qui ne se séparent pas, et, plus simplement les Confédérés, sont coupés en deux, du 19ᵉ degré au 20ᵉ degré de latitude, par l'interposition des Bétanimènes ou « Habitants de la terre rouge ». Après les Hovas, les Betsiléos et les Sakalaves, c'est la plus grande nation de Madagascar : elle réunit à peu près 300 000 hommes.

Vohémar, ou Vohémirana[1], est un lieu sain, un terroir fécond, un port commerçant où s'embarquent à pleins vaisseaux les bœufs qu'on mange aux Mascareignes[2] et même aux Seychelles.

La baie d'Antongil, chez les Antavarastis, est la plus vaste, non la meilleure de Madagascar ; elle s'ouvre, trop largement, au sud-sud-est, par une entrée de huit lieues. Parmi les monts qui la cernent, il en est qui lancèrent des flammes, et l'un d'eux est un cratère dans le sens premier du mot, c'est-à-dire une coupe avec un lac pour réfléchir les cieux ; une autre montagne, l'Ambivini, de grandeur superbe, a pour couronne une roche à pic de 600 mètres de haut. Dans cette baie la

1. Ou Hidrana
2. Bourbon et l'île de France.

France fonda la colonie de Louisbourg ou Port-Choiseul ou Marancette[1], établie en 1774, vers le fond de la baie et depuis longtemps disparue.

Tintingue et Pointe-à-Larrée[2], qui furent également françaises, regardent l'île de Sainte-Marie, la Nosi-Boraha des Madécasses, la Nosi-Ibrahim des Arabes. De l'une à l'autre, le canal de division espace ses largeurs entre 6 et 16 kilomètres.

Longue de plus de 50 kilomètres, sur largeur seize fois moindre[1], Sainte-Marie a 17 400 hectares peu fertiles, peu salubres, et les Blancs lui résistent mal : il n'y a pas trente Européens sur ses terres fiévreuses, forêts, marais, collines de quartz



Sur la route d'Andovoranto à Tananarive. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lachenal et Favre.

dont les plus hautes ont 60 mètres. Ses 6500 à 7000 natifs, catholiques ou païens, tirent leur origine de la Grande Ile, dont leurs pères furent chassés par les Hovas.

Sa capitale, Port-de-Sainte-Marie ou Port-Louis, couvre l'îlot Madame, rocher d'une baie où les navires entrent sans peine, la ceinture de madrépores qui ferme presque toutes les criques de Sainte-Marie étant interrompue sur ce point. A vrai dire, les ports sont presque inutiles sur la côte ouest de la « Longue Ile », parce que Nosi-Boraha s'interpose entre la grande mer et la grande terre; bien que faiblement surgissante, elle casse l'aile des vents en même temps qu'elle barre le chemin de la vague du haut océan; ainsi reste presque toujours paisible, même en saison mau-

1. Maroantsetra en malgache.
2. Antsiraka des Malgaches.

1. Généralement 3 kilomètres.

vaise, la rade entre Sainte-Marie et Madagascar qui, étant le détroit, en a les dimensions : plus de douze lieues d'allongement, sur une lieue et demie, deux, trois, quatre lieues de large.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la France n'ait fait de Sainte-Marie ni un jardin ni une plantation. Le lieu ne s'y prête point. Sept mois d'hivernage ne sont pas pour tendre la fibre de l'Européen ; la chaleur y peut monter à 37°,5 et n'y descend guère au-dessous de 21°, 20°, 19°; les bonnes terres sont rares — le cinquième seulement de l'île, soit 3500 hectares, l'aire d'une bonne commune de France.

A peu près en face de la pointe méridionale de l'île Sainte-Marie débouche le Maningori, qui puise à l'Alaotra, lequel est le lac majeur de l'île, quoique n'ayant guère que 30 kilomètres de long sur moins de 4 de large, ce qui lui fait une dizaine de milliers d'hectares, reste d'une aire supérieure (dont le palus environnant témoigne), alors que la montagne du pourtour, plus haute que maintenant, ne s'était pas encore diminuée des débris qui ont, eux aussi, diminué l'Alaotra par comblement, dans sa vaste plaine; ce lac, situé chez les Sikanakas[1], fut presque immense : long de quatre-vingts lieues, même plus, il eut son miroir à 347 mètres plus haut que la nappe d'aujourd'hui. C'est une gorge creuse qui transmet le Maningori du plateau d'Alaotra au rivage de Fénérife.

Au Maningori l'on approche de la longue région des fleuves unis ou presque unis en amont de leur embouchure par l'expansion latérale des eaux derrière les bourrelets du sable littoral.

Sur cette rive malexhalante nous avons entassé Pélion sur Ossa, par brusques efforts suivis de longs repos; c'est-à-dire que nous y avons, tantôt ici, tantôt là, débarqué des marins, des fantassins, bâti des forts, installé des comptoirs, tenté des colonies, puis fermé ces comptoirs, fui ces colonies, abandonné ces postes, pour recommencer ailleurs ce tumulte infécond, toujours sur la côte des fièvres, au lieu de chercher l'estran non fiévreux, et, s'il n'y en a vraiment pas autour de Madagascar, de monter bon gré mal gré chez les hommes du Haut Plateau.

De la bouche du Maningori jusqu'à la fin des Betsimisarakas, ce rivage nous montre :

Fénérife, abondante en riz — la France eut un établissement dans ce lieu ;

1. Sikanakas signifie les Lacustres, ou, d'après d'autres, les Hommes libres.

Foulepointe, la Mahavélona ou Marofototra des Madécasses, port de quelque sûreté : les Français y bâtirent le fortin de la Palissade, l'une de leurs places de domination; or l'île aux Sangliers ne pouvait nous opposer une plage plus malsaine par le fait de la divagation des eaux de rivière;

Tamatave, réellement Taomasina, sous un climat oscillant entre 15 et 34 degrés de chaleur, moins malsaine depuis qu'on plante des eucalyptus sur ses marais et fondrières. Ville de 10 000 à 15 000 âmes et, comme telle, inférieure à la seule Tananarive, c'est elle qui fait les échanges de la capitale avec le monde extérieur; prise et abandonnée par nous, suivant l'usage, c'est à son sud que gagne l'océan des Indes le torrent-rivière doué du beau nom d'Ivondrona ou Ru des Joncs;

L'insalubre Andovoranto, d'où l'on monte à Tananarive par le chemin de tous le plus fréquenté : c'est un port, comme l'explique fort bien, dans l'heureuse langue des Malgaches, très ingénieuse en ses composés, son nom même d'Andovoranto : « là où est une baie pour le commerce »; non loin tombe au flot « le fleuve des Cavités, des Cavernes, le Fleuve Profond », l'Iharoka;

Mahanoro, c'est-à-dire la Joyeuse, port qui embarque beaucoup de riz, à deux lieues au septentrion de la fin de l'Onibé, maître rio de la côte orientale. L'Onibé descend des monts d'Anfiaratra et se grossit du Mangoro, c'est-à-dire du Ravageur, et en effet le Mangoro ravage, mais dans son cours inférieur seulement : en haut dans sa vallée longitudinale, sur le plateau d'Ankay, socle de 900 mètres d'altitude bordé à l'orient par la chaîne littorale, à l'occident par les monts d'Ankaratra, il se comporte en eau paisible, tandis qu'à la fendaison de la sierra de rebord ou, pour employer le vrai mot français, à l'écartèlement de la côtière, il se véhémente et, de cascade en cascade, il saute à l'Onibé, qui, lui aussi, se brise en chutes jusqu'à son repos dans le val inférieur — de la source du Mangoro, plus long que l'Onibé, jusqu'à l'arrivée en mer, le fil d'eau n'a pas moins de 400 à 500 kilomètres;

Masindrano, mot à mot l'Eau Salée, à l'embouchure du Mananjaro ou Ru des Arbres;

La Main-Morte, la Matitanana, qu'abat la plus profonde cascade connue jusqu'à ce jour dans Madagascar; elle tombe de 150 mètres, peut-être de 180, et à ce bond d'autres sauts succèdent. La Main-Morte est le fleuve sacré des Malgaches; des légendes l'ont faite vénérable, entre autres celle qui lui valut la désignation de Main-Morte : de la rive

droite à la rive gauche, deux hommes immenses, géants ennemis, se disputaient; tout à coup tomba dans le fleuve une main colossale, arrachée par l'un des Goliaths au poignet saignant de l'autre.

La Matitanana, dernière des rivières communiquantes dans la direction du sud, n'appartient pas aux Betsimisarakas — on est ici sur le domaine des Antaïmoros, peuplade ayant dans l'artère une proportion quelconque de sang arabe; eux-mêmes se prétendent issus de la sainte la Mekke.

Les Antaïsakas ou « Hommes du Saka[1] », qui viennent ensuite au long de la côte, sont des Sakalaves; ce serait même de ce petit pays de Saka que les Sakalaves tiendraient leur origine; là ils auraient mélangé leur être, leur âme, à l'âme de Malabars immigrés comme eux, puis, par-dessus la montagne, ils auraient changé de versant, et, devenus maîtres d'une région plus vaste, ils l'auraient appelée le Long Saka : ce que signifie en effet le mot Sakalave.

Après les Antaïsakas, les Antanosys ou Hommes du Littoral, des Iles, les plus méridionaux des orientaux de Madagascar, sont parmi les moins hauts, les moins trapus des Malgaches, mais aussi parmi les moins noirs, les moins laids, les moins grossiers et bêtes. Ils ont chez eux la baie de Sainte-Luce (Mangafia) et Fort-Dauphin (Faradifaï), anciens établissements français.

V. **Hazo et Tazo.** — A l'exception de quelques endroits privilégiés, tels que Diégo-Suarez, Madagascar s'annonce donc comme un assez mauvais pays, ici par des dunes sur une rive sèche, là par des palus, des reculs d'eau, des étangs d'exondance, des officines des fièvres méchantes.

Derrière ces rives ou stériles ou palustres, et le plus souvent à quelques lieues seulement, commence une autre nature de contrée : le sol s'élève, on quitte la région noyée, fébrigène, pour la forêt tropicale qui entoure comme d'une ceinture la montagne de Nosidambo.

Ceinture de 3700 kilomètres, effilochée par des clairières.

Sur tout ce grand contour la sylve malgache n'est pas également superbe; le ruissellement des pluies fait son opulence, et, comme toute chose vivant sur terre, elle doit tout à la mer.

C'est donc à l'est que la forêt triomphe, et surtout dans le nord de l'est, vers la baie d'Antongil, vers Vohémar et Diégo-Suarez, au versant oriental de la chaine des Antakaras, là où les moussons dirigent le plus de nuées; sur les plaines ou sur les montagnes basses et les coteaux de l'ouest, surtout au sud de l'ouest, elle a moins d'ampleur.

Elle ne se distingue point par la magnificence des arbres, mais plutôt par leur originalité.

Singulier contraste, tandis que « Tany-Bé » n'a pas d'humanité propre, que ses hommes lui viennent de trois côtés, de l'ouest, du nord, de l'est, le quatrième côté, le sud, étant mer infinie qui se heurte à la glace éternelle du Pôle Antarctique; tandis que l'Afrique, l'Asie, l'Australie, les Iles ont visiblement institué ses peuples, elle est à demi autonome par ses plantes et ses animaux.

Cent lieues à peine, distance de Paris à Limoges, écartent Madagascar de l'Afrique Orientale, et pourtant sa nature n'est point africaine. Elle n'est pas non plus asiatique ou australienne; elle est ce qu'elle est, assez indépendante pour mériter une place à part parmi les zones de distribution des êtres.

Voyant ses animaux à quatre pattes, ses oiseaux, ses rampants, ses insectes, ses plantes, ses fleurs, toute sa série vivante, et, plus que cela, sa série morte, ses fossiles tellement différents de ce que montrent les trois parties du monde les plus voisines, notamment l'Afrique si proche, les savants ont imaginé, non sans apparence de raison, que Madagascar n'est plus qu'un mince débris. « Grande Terre », elle aurait jadis eu des droits au nom de Terre Très Grande. Elle nous offrirait ce qui reste d'un continent qui se poursuivait au loin vers l'orient, vers le nord-est.

Ce continent, d'aucuns l'ont nommé, comme on nommerait un mort anonyme. Ils l'ont appelé Lémurie, d'après les Lémures ou Makis, animaux à quatre pieds qui sont des mains, à quatre mains qui sont des pieds; on les rapproche des singes, mais, bien qu'ils se prennent aux branches, de la queue et des quatre membres, qui les regarde seulement une minute ne les apparentera jamais volontiers aux grimaciers exubérants qui nous ressemblent.

En étudiant les fossiles du sol malgache on y a trouvé, ici des traces et linéaments, là des os prouvant que l'île eut des quadrupèdes géants, des oiseaux immenses qu'elle n'a plus. L'Æpyornis, volatile de 6 pieds de haut, pondait des œufs de plus de 8 litres, égaux en volume à cent quarante-huit œufs de poule, et, pour prendre en comparaison notre plus vaste bipenne, à six œufs d'au-

1. D'après une autre étymologie : ceux qui pêchent à la main.

truche. Il est possible que sa disparition date d'une époque non très éloignée de la nôtre. Ont également disparu les grandes peaux rugueuses, hippopotames et autres; les gros animaux de la présente Madagascar sont des bêtes pacifiques, dont la plus massive, le bœuf, porte une boule de graisse entre les deux épaules : de là son nom de bœuf à bosse; il a dans la forêt des frères sauvages, des ombéhalas ou bœufs des bois, dont la chasse n'est pas sans dangers. D'autres ensauvagés, jadis domestiques, fils des chiens, des chats échappés de la case, vivent de rapines, aux dépens de plus petits, de moins forts. En opposition à ces évadés d'un paisible et gras esclavage, le sanglier à masque, face hideuse où d'énormes pommettes cachent les yeux, passe aisément de la vie libre à la vie serve; on le force avec le chien, on le tue à la zagaie. Plus terrible que lui, et ne vivant que de carnage, un être singulier tient à la fois de l'ours par son attitude et sa marche de plantigrade, des léopards et des tigres par ses autres caractères : inconnu de l'ancien monde, il n'a pas de nom dans nos langues[1]. Le crocodile hante les lagunes littorales.

Voilà ce qu'il y a de plus gros ou de plus carnassier à Madagascar, les petites et très petites bêtes à part, qui, plus vives, plus chaudes de sang,



Village à Nosi-Bé. — Dessin d'E. de Bérard.

plus animées que les grandes, mangent en proportion plus de chair et détruisent plus de vie. Pas le moindre éléphant, pas de rhinocéros, pas d'hippopotames, de girafes, d'antilopes; point de seigneurs lions; nul tigre, nulle panthère, aucun léopard; rien de ce qui ferait dire : « Cette création-ci vient de l'Afrique ou de l'Asie ». Pas de serpents qui tuent, mais seulement ceux qui s'enroulent, écrasent et avalent, des boas énormes, des couleuvres, des caméléons, des sauriens fort aberrants des autres, des batraciens non moins gluants qu'ailleurs, des araignées à gros ventre : en somme, peu de terrible, beaucoup de grotesque ou de singulier.

Tout comme la bête de Madagascar, la plante est originale. Une foule d'espèces ne se trouvent pas autre part; ce qui fait que l'île possède à la fois des arbres précieux qui lui sont communs avec l'ensemble de la zone tropicale (tels les divers palmiers, le cocotier, le tamarinier, le baobab, ici moins immense, mais aussi moins grossier, plus élégant que celui du continent d'Afrique) et des bois estimables ou « inestimables » qu'on ne rencontre que chez elle : tels le ravénala ou arbre du voyageur, qui conserve la pluie en gouttes dans ses pétioles, pour la désaltération des passants, et le raphia, qui porte des fruits de trois cents livres de pesanteur.

Puis ses différences d'altitudes, à partir du niveau même de la mer des Indes et du canal de Mozambique jusqu'aux cimes les plus audacieuses des

1. Scientifiquement, c'est le *Cryptoprocta ferox*.



Groupe de ravénalas. — Dessin d'E. Thérond.

monts d'Ankaratra, comportent des étages de végétation : au bord des lagunes de l'est, au pied des dunes du midi, à l'estran de l'ouest, sur les baies frangées du nord-ouest, on a le Tropique, presque l'Équateur; sur l'Imérina, l'Ankay, les terrasses des Betsiléos, on a l'Égypte ou la Tunisie; sur les cimes éminentes de ces plateaux on a la France du Sud-Ouest ou du Sud. Madagascar donne des pêches comme la Gascogne, des oranges comme Valence et Blida, du coton comme la Louisiane, du café comme le Brésil, du sucre comme Cuba, des cocos comme les îles de la mer du Sud, du riz comme Saigon : du riz surtout, en onze espèces.

Minéralement, Tany-Bé renferme plus de houille (dit-on) que nous n'en avons d'Alais à Béthune; du fer, spécialement dans l'Imérina, jusqu'à mettre en folie l'aiguille aimantée; de l'or, du plomb, de l'argent, du cuivre.

Si tout cela n'est pas français depuis deux cent cinquante ans, la faute en revient, après nos erreurs, étourderies et poltronneries, aux deux grands personnages Hazo et Tazo.

Quels sont-ils?

Hazo, c'est la Forêt : nulle part nous ne l'avons ouverte d'outre en outre, pour un grand chemin des convois et des colons.

Tazo, c'est la Fièvre : nulle part nous ne l'avons vaincue par des saignées de lagunes; et si par hasard elle était invincible, nous n'avons pas su la fuir en nous élevant, lentement ou d'un saut brusque, sur la paroi des montagnes.

« Roi, prenez garde, disait-on, les Français monteront à Tananarive! Alors ce sera fait de vous et de nous! »

Et le roi des Hovas répondit :

« N'ayez crainte! Mes deux généraux s'appellent Hazo et Tazo! »

Ces deux destructeurs d'armée en campagne étaient faibles, et nous les avons crus forts.

VI. **Malgaches et Français.** — Malgré l'extrême diversité de ses nations accourues de trois horizons sur quatre, puis entrebrassées, fondues, refondues, brassées et séparées encore, le peuple malgache a son unité.

Il la doit à sa langue, une et indivisible, sans dialectes très différents l'un de l'autre.

Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, de la vague irritée à la vague amortie, des lames de l'océan Indien au miroir du canal de Mozambique, tout le monde, Antakaras, Antaïmérinas, Betsiléos, Betsimisarakas, Bétanimènes, Antaïmoros, Antaïsakas, Antanosys, Antandroys, Mahafâlys, Sakalaves au très long pays, tous parlent un même idiome ayant ressemblance intime avec le polynésien des antiques migrations comme avec le malais des nouveaux venus, les Hovas.

Langue simple, riche, mêlant admirablement la voyelle à la consonne, abondante en vastes mots composés; mais ces mots n'ont pas la dureté cuirassée des agglutinés mexicains : fluides comme l'eau, leur harmonie est délicieuse.

De nombreux termes empruntés aux langues européennes la veinent sans la déparer, accommodés qu'ils sont à l'euphonie malgache; ils viennent du lusitanien, plus encore de l'anglais (grâce aux missionnaires) et surtout du français (par influence des colons de Bourbon, de Maurice). De même, le sang blanc entre de plus en plus dans l'être de la nation à mesure qu'augmentent les intermariages entre Européens et Créoles d'une part, femmes indigènes d'autre part.

Grâce aux Anglais, elle a ses journaux et quelques livres du genre pieux : traités religieux, « chants chrétiens », homélies, traduction de la Bible.

Les missionnaires ont écrit, ils ont imprimé cette langue pour administrer le christianisme aux Malgaches, avant tout aux Hovas; pour être compris de tous, à supposer que des incivilisés comprennent vraiment les dogmes, les religions, les exégèses des civilisants, ils ont parlé au peuple la langue du peuple; et ils ont atteint leur but d'amener la haute caste des gouvernants à la profession de la foi chrétienne telle que la conçoivent les porteurs et colporteurs de la « Bonne Nouvelle » essaimés par l'Angleterre, l'Écosse, la Suisse, l'Allemagne, la Scandinavie, l'Amérique anglaise. Puis, les notabilissimes convertis, ce fut le tour des notables, des bourgeois, du plat peuple. Qui aurait voulu demeurer païen ne l'osa. Les gens du menu suivirent leurs « Honneurs ». Ainsi « le Grec tint pour sacrée la fantaisie des rois »; ainsi encore, quand Constantin tourna, le monde ancien tourna comme lui.

Aucun peuple n'a dépassé les Anglais dans l'art de faire de la religion un instrument de règne; elle leur sert autant que servirent aux Romains la loi, la procédure, l'usure, les cirques, les bains publics, toutes écoles de latinisation.

Aux hymnes malgaches chantées dans les églises, dans les écoles du dimanche, et dans les écoles de tous les jours inféodées aux missions, se mêlèrent bientôt, suivant la coutume, des hymnes pieuses en

langue anglaise, et l'on sait combien l'idiome ultrasourd est ultrariche en cantiques de foi, d'humilité et d'amour, sur le péché, la rédemption, la crucifixion, la résurrection, la justification, la grâce, le sauveur Jésus, Dieu le père, Satan, prince de la puissance des ténèbres, la joie des élus, les gloires du Millenium, les infinies délices de la Chanaan céleste.

Probablement même que résonnent depuis longtemps déjà dans ces chapelles, dans ces écoles, des odes patriotiques anglaises, des chants à la gracieuse reine, et le *Rule Britannia*, et le *God save the Queen*. Plus d'un peuple sauvage les chantait avec innocence, du plein du cœur, joyeux de la belle musique des Blancs d'Europe, en accords de voix éclatants; ils croyaient, et, devenus subitement Anglais, ils ne croient plus que Britannia est une amie, et la reine une déesse, mère et consolatrice des hommes.

Madagascar allait donc s'anglicisant par le temple, par l'école, elle regardait vers la brumeuse Londres comme vers le soleil de lumière, elle se faisait à l'idée que l'Angleterre est tout, la France rien, quand le traité de 1885 nous a mis entre les mains le protectorat, instrument de règne autant et plus que des versets anglais dans des chapelles où l'on écoute à peine un prédicateur qui prêche des choses étranges, dures à la compréhension.

Nous remonterions difficilement le courant qui semblait devoir verser Madagascar dans le monde anglais dès les premières années du vingtième siècle, si le bienheureux hasard ne nous avait fait tirer du sac des destinées deux lots qui se nomment Bourbon ou la Réunion et Maurice ou l'île de France.

Iles françaises et très françaises toutes deux, la première de fait et de nom, la seconde de fait malgré des apparences anglaises. Celle-ci possédée par Albion, celle-là colonie française, toutes deux instituées par nous, sont francophones en tous leurs éléments, Blancs, Noirs, Métis, Hindous arrivés de l'Inde pour travailler au lieu et place des Nègres émancipés.

Or Bourbon et Maurice sont battues des mêmes moussons que Madagascar, dans la même mer, orientale à l'île, et rapprochées d'elle : Bourbon à 150 lieues, l'île de France à 200 — simple promenade sur cet immense océan. L'une comme l'autre élèvent des familles blanches très vigoureuses, et maint grand-père entouré d'une tribu de fils et petits-fils y ressemble aux anciens patriarches. C'est à la supériorité des naissances sur les décès que les Blancs francophones des deux îles[1] doivent d'être environ 80 000, bien que procédant de quelques centaines de colons seulement.

Il y a là une jeunesse ardente, qui n'a d'autres possibilités devant elle que de s'étioler dans le nonchaloir sur le sol exigu de ses îles, ou de se disperser dans le monde, au hasard des intérêts, des étourderies, des fantaisies, ou de se concentrer à Madagascar. C'est elle plutôt que la jeunesse de France qui transformera promptement Tany-Bé, par elle-même et par les Métis, les Nègres, les Hindous assimilés qui l'aideront dans ses entreprises en France Orientale.

D'autres îles francophones, mais très petites, les Seychelles, devenues ainsi que Maurice un domaine anglais, les Seychelles[2], à 1000 kilomètres au nord-est du cap d'Ambre, ont également des jeunes hommes et des hommes faits prêts pour le service de Madagascar.

La France a donc à 150, 200 et 250 lieues de la « Malgachie », c'est-à-dire aux distances d'Alger, d'Oran, de Tunis à Marseille, une réserve d'hommes français capables de métamorphoser les Malgaches en leur communiquant à la fois un peu du sang national, toute la langue et, avec la langue, toute l'âme de la patrie.

Elle n'en a tenu compte quand elle a eu le lâche courage de signer le traité qui nous donne la royauté « extérieure » de Madagascar, la conduite de ses affaires étrangères, sans nous assurer aussi le maniement de l'intérieur. Les colons étant prêts, il fallait une conquête entière du nord au midi, de l'est à l'ouest, littoral, forêt, savane et plateau.

Tel quel cependant, le protectorat peut suffire, avec un « protecteur » résolu, une colonisation partant de Diégo-Suarez et la menace, toujours suspendue, d'une montée à Tananarive.

On a recommencé ici le néfaste système d'occupation restreinte qui a si lourdement pesé sur l'enfance de l'Algérie.

Mais ce système n'a pas deux issues : il meurt de sa fausseté.

Deux peuples, deux dominations, deux lois, deux idées, deux langues ne peuvent coexister éternellement sur le même lambeau de la terre.

Ou l'occupant restreint se fatigue et s'en va ;

Ou l'on le chasse ;

Ou, las de piétiner sur place, harcelé, énervé,

1. En y comprenant le petit archipel des Seychelles.
2. Grandes de 26 400 hectares, avec 15 500 habitants.

semblable au taureau qui sort du toril[1], il se lance en avant et conquiert.

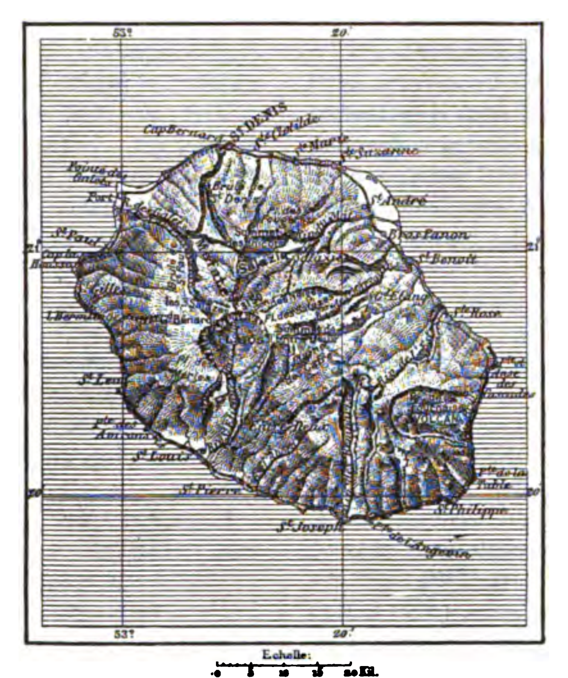
Il se lève toujours quelque part un Abd el-Kader qui dit : « La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir ».

Et cet Abd el-Kader est vainqueur ou vaincu.

Et l'occupation restreinte meurt de son triomphe comme de sa défaite.

Il ne semble pas que l'assimilation des hommes de Madagascar se heurte à de hautes difficultés.

Madagascar est une île assez grande pour se suffire à elle-même en peuple, en houille, en bois, en fer, en navires, en obus; elle doit donc rester à jamais (c'est-à-dire longtemps) au peuple européen qui sera devenu son maître et son instituteur. C'est des dominateurs de ces terres sans frontières, donc sans voisins, donc sans ennemis, qu'on peut dire : « Beati possidentes! »



Carte de l'île Bourbon.

Cette tranquillité de possession (la possession une fois assurée) laisse aux colonisateurs le temps « du long espoir et des vastes pensées ».

En dehors de la langue parlée par les trois millions d'habitants (d'autres disent quatre et même cinq millions), Madagascar ne jouit d'aucune unité. Parmi ses peuplades, les unes sont encore païennes; d'autres, surtout au nord-ouest, tendent à s'islamiser; les Hovas ont adopté le protestantisme; le catholicisme a ses adhérents. Les Antaïmérinas du centre oppriment les nations du pourtour, et les nations du pourtour détestent de tout cœur les Antaïmérinas.

Aucune haute et forte vertu n'imprègne les insulaires, ni la foi religieuse, ni l'amour de la patrie, ni le sentiment de l'honneur, ni la confiance des « brebis » dans les pasteurs du peuple.

Chacun court à son champ, à sa rizière, à sa boutique, à son commerce, à son endroit de débauche, à sa bouteille d'enivrement stupide, à l'amulette de son féticheur, à la panacée de son charlatan, car ces peuples sont contaminés.

Sous un voile d'hypocrisie, Tananarive[1] est la ville de l'impudicité. Parmi les 100 000 Tananariviens, bien peu plongent des mains pures aux fontaines de Rano Vélona[2].

VII. **Bourbon ou la Réunion.** — Madagascar connue depuis déjà sept ans, Diego Fernandez Pereira, homme portugais, découvrit à cent cinquante lieues vers le soleil d'orient une île sans ports où brûlait un haut mont, et, à moins de cinquante lieues au nord-est de ce panache de fumée, une autre île, aux ports splendides, dont le volcan avait dès longtemps fermé sa fournaise.

Il les avait trouvées, par hasard ou de propos délibéré, en cherchant, à l'instar de tous les navigateurs d'alors, des terres étranges, dans le vieux sens du mot — à la fois étrangères et singulières; plus que singulières, prodigieuses, comme les rêvait l'imagination des aventuriers, en ce siècle de merveilles : des pays enchantés avec nains, monstres et géants, arbres inouïs, oiseaux miraculeux, bêtes fantastiques, villes d'or et d'argent et, sur un trône de diamants, quelque prince ultramagnifique.

Mais ni dans l'île encore éruptive, ni dans celle qui ne flambait plus, le navigateur lusitanien ne vit d'étrange que la solitude. Hors les bestioles, elles n'avaient bêtes, ni hommes; tous leurs bruits, c'était la mer, le vent, les roseaux, la forêt et la cascade inconsolable.

Les Portugais de 1500 avaient doté Madagascar du nom de São Lourenço, ceux de 1507 appelèrent la terre du volcan Santa Apollonia.

1 La loge de cirque où les taureaux sont enfermés avant d'être lâchés sur l'arène.

1. Cette capitale, qui s'agrandit chaque année aux dépens de sa banlieue, n'avait que 12 000 habitants en 1820.

2. C'est-à-dire les Eaux Vivantes : ce sont celles que boit la capitale.

Deux îles, deux saints.

Les Français ont suivi leur exemple; ils ont plaqué des noms de saints sur presque tous les sites habités de Bourbon. En en faisant le tour, à partir de Saint-Denis, la capitale, on rencontre : Sainte-Clotilde, Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Benoît, Sainte-Rose, Saint-Philippe, Saint-Joseph, Saint-Pierre, Saint-Louis, Saint-Leu, Saint-Gilles, Saint-Paul.

Les Lusitaniens, entraînés ailleurs, négligèrent São Lourenço, et ils oublièrent tellement les îlettes d'orient que, quelques années plus tard, un autre Portugais, dom Pedro Mascarenhas, qui les visita en 1513, sembla les avoir découvertes. Aussi se nommèrent-elles d'après lui Ilhas Mascarenhas, îles Mascareignes, au nombre de trois, Bourbon, Maurice et Rodriguez : celle-ci fort loin de Maurice dont elle dépend aujourd'hui, à 600 kilomètres vers l'est. Quant à la distance entre les deux îles sœurs, Bourbon et Maurice, elle est de 245 kilomètres.

En 1550 elles étaient vides comme en 1507.

Vides encore en 1642, quand la France y planta les fleurs de lis.

Vides aussi en 1662.

Mais pas en 1663, où abordèrent deux Français et quelques Nègres, puis, à partir de 1665 arrivèrent les colons : d'abord des Bretons au service de la compagnie de Madagascar, qui débarquèrent à la côte nord-ouest, près de la pointe des Galets où l'on a creusé récemment le port de l'île, entièrement dépourvue d'abris jusqu'alors. Ce fut le moment de la véritable mainmise sur Bourbon, et le lieu en prit et en conserva le nom de Possession.

Des Bretons, des Normands, des gens de la Saintonge, des cadets de Gascogne, des aventuriers de mainte autre province française; des marins et soldats enfuis des fétides garnisons du littoral de la Grande Ile; des Blancs qui eurent le bonheur de sortir vivants du Fort-Dauphin, poste de Malgachie enlevé par les Malgaches; des orphelines et des ouvriers envoyés par Colbert; quelques calvinistes fatigués de la Hollande où ils s'étaient réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes; des femmes de France et des femmes de Madagascar — ainsi se colonisa rapidement Bourbon, entre 1665 et 1700, avec l'aide des Nègres introduits comme esclaves. Et dès la première moitié du dix-huitième siècle elle put essaimer à son tour, vers l'île de France, qui avait sur Bourbon l'extrême supériorité d'offrir des ports aux escadres dans la guerre contre les Anglais.

L'île de France ne s'appelait pas alors île de France, mais Maurice. Nommée d'abord, on ne sait trop pourquoi, Cerné, les Hollandais, qui s'y étaient établis en 1598, l'avaient désignée d'après Maurice de Nassau, leur potentat de la fin du seizième siècle. Ils l'avaient colonisée, mais si peu qu'ils s'en dégoûtèrent et l'abandonnèrent vers 1710. La France y prit leur place et fut plus vaillante que la Hollande. Cerné-Maurice fut tôt défrichée ; sa ville de Port-Louis devint la capitale des « îles sœurs », car c'est ainsi qu'ayant même ciel, même océan, même climat, mêmes origines, même langue, elles aiment à se nommer, quoique la plus riche des deux obéisse maintenant à l'Angleterre, et la plus grande à la France.

C'est en 1810 que nous perdîmes l'île de France, qui reprit alors son nom néderlandais de Maurice. Quant à Bourbon, la Convention l'avait appelée la Réunion en 1793, puis elle était devenue l'île Bonaparte; en 1815 elle reprit sa vieille désignation de Bourbon. Officiellement, c'est aujourd'hui de nouveau la Réunion, mot politique autant que faux, en ce qu'il exalte une concorde, une fraternité qui sont inscrites sur les monuments seulement et non gravées au plus profond dans les cœurs. La Réunion est réellement Bourbon, puisqu'on la créa sous ce nom, alors si glorieux.

Flagornerie pour les heureux, insulte aux vaincus, enthousiasmes naïfs, foi dans des « éternités » qui vieilliront, mépris du vrai, offense à l'histoire, il y a de tout cela dans ces puérils changements de noms.

Un écrivain charmant, Bernardin de Saint-Pierre, a célébré l'île de France, terre gracieuse; Bourbon, terre grandiose, méritait un puissant poète.

Il lui est venu[1]; et, bien que Parisien depuis longtemps, il n'a pas oublié

> ... Les bassins clairs entre les blocs de lave,
> Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
> Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave
> Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots,
>
> Les cascades, en un brouillard de pierreries,
> Versant du haut des rocs leur neige en éventail,
> Et la bise embaumée autour des sucreries,
> Et le fourmillement des Hindous au travail,
>
> Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,
> Le long de son corail merveilleux et changeant,
> Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
> Trempant leur aile aiguë aux écumes d'argent.

207 kilomètres d'ellipse, 71 kilomètres du nord-

1. Leconte de Lisle.

ouest au sud-est, 51 du nord-est au sud-ouest, 197 900 hectares[1], pas même la moitié d'un département moyen, voilà ses dimensions.

Une plage féconde, n'ayant par malheur que des rades foraines sur une mer triturée par les ouragans, y contourne un entassement de monts splendides, volcans de diverse vieillesse, dont un seul qui crache.

Ici roche, le plus souvent lave, là pierre et galets apportés des « hauts » par les torrents, là sable ou dunes, ailleurs coraux et madrépores, cette plage, que le mont serre contre la mer, n'a quelque largeur qu'aux embouchures des trois maîtresses rivières de Bourbon, qui sont la rivière du Mât, la rivière Saint-Étienne, la rivière des Galets, issues chacune des trois d'un superbe cirque d'effondrement.

La rivière du Mât, plus grande qu'aucune, vient du cirque de Salazie où l'on projeta, vers 1837, d'exiler les condamnés politiques. Le séjour leur en eût mieux valu que Cayenne et sa « guillotine sèche », dans une admirable nature, autour de Salazie et d'Hellbourg, à des altitudes de 800, 900, 1000 mètres, près d'une source thermale, sous un beau climat dont les températures vont de 5° à 29° : c'est dire qu'il est frais, sous ce 21e degré de latitude, depuis le soleil couchant qui incendie à l'occident la tête de la montagne quand le cirque est déjà dans l'ombre, jusqu'au soleil levant qui l'éblouit à l'orient, quand l'effondrement est encore obscur; l'air délicieusement vif de la soirée, puis de la nuit, y repose de la chaleur du jour.

Le cirque de Salazie s'ouvre au nord-est; celui de Cilaos, presque rond, s'ouvre en plein sud; il a aussi sa fontaine thermale minérale, à 1114 mètres au-dessus des mers; sa chapelle de Notre-Dame-des-Neiges s'appelle ainsi, non de ses frimas à elle, mais de la blancheur qui parfois argente la cime des monts d'alentour : toutefois le mercure y descend à 0; il y monte à 26.

Moins grand, moins élevé que les deux autres, le cirque de Mafaté, dont la brèche regarde le nord-ouest, a sa source chaude à 682 mètres.

Les trois cirques se touchent à la source de leur torrent; leur lieu de séparation, c'est le Gros Morne, voisin du culmen de l'île, qui est le Piton des Neiges (3150 mètres[2]), neiges éphémères, quelques jours seulement par an, malgré cette altitude pyrénéenne. Débris d'un cratère immense, le Piton a des voisins presque aussi hauts que lui : avant tous, le Grand-Bénard, qui monte à 2970 mètres[1].

Du Piton des Neiges, laves éteintes, au volcan vivant, direction de l'est-sud-est, d'autres pitons surgissent, au-dessus d'une espèce de plateau très tourmenté qui s'appelle, à l'ouest, plaine des Salazes, au centre plaine des Cafres, à l'est plaine des Remparts. La plaine des Cafres sera quelque jour le lieu de guérison de la « France Orientale » : sise à 1600 mètres au-dessus de l'océan, le froid (non pas le frais) y descend à — 4°, et la chaleur ne s'y élève qu'à 21°.

Le Grand Cratère ou Piton Bory atteint 2625 mètres à sa roche supérieure; il ne flambe plus, il ne bave plus, mais non loin de lui le Piton de la Fournaise ou Cratère Dolomieu, né en 1791, souffle, tousse, flamme et fume, à 2528 mètres au-dessus de la mer du sud-est; il crache, à peu près tous les trois ans, des laves qui descendent dans un cirque, ou, comme on dit ici, dans un enclos.

Ce cirque est extraordinaire. Cratère antique dont une paroi, celle qui regarde la mer, s'effondra sous le poids de laves enflammées, ce qui en reste frappe de stupeur. Sa chaudière ébréchée a 45 kilomètres de tour, et sa paroi, presque partout à pic, s'élance à 250, même à 300 mètres de hauteur : c'est bien là le Grand Enclos (960 hectares), autour du Grand Brûlé.

Les laves du Grand Enclos s'en vont à la mer, entre Sainte-Rose et Saint-Philippe, aux lieux où la montagne bourbonnaise, directement opposée à la mousson, reçoit au delà de 4 mètres d'eau par an, tandis que la contre-côte, à l'ouest, au nord-ouest, ne recueille que deux mètres ou moins de deux mètres, voire 700 millimètres seulement. C'est la distinction capitale de la côte au vent et de la côte sous le vent : à la côte au vent, Saint-Benoit recueille annuellement 4 mètres 124 millimètres d'humidité; à la côte sous le vent, Saint-Paul n'est favorisé que de 700 millimètres, et la ville souveraine de l'île Saint-Denis, qui est entre les deux côtes, doit se contenter d'un mètre un quart.

La pluie tombait plus fort, au temps des colonisateurs, quand Bourbon n'était qu'une forêt tellement gracieuse et splendide que les colons avaient surnommé l'île : Eden. Les défricheurs y ont mis bon ordre, et à présent l'on se plaint, en maint endroit, de sécheresses funestes à la canne à sucre, qui demande beaucoup d'eau, soit au ciel, soit à la montagne. Celle-ci n'en peut fournir, faute de

1. D'autres documents lui en donnent un peu moins.
2. Ou 3069.

1. Ou 2892.

barrages à l'étranglement de ses trois grands cirques et des colisées moindres par lesquels presque tous les torrents commencent.

Il ne reste donc que le ciel, plus avare depuis qu'on a renversé le meilleur de la forêt; il s'agirait maintenant de replanter la sylve, mais si l'arbre s'abat en une heure, il ne s'élève qu'en un siècle.

Bourbon a perdu beaucoup de sa fortune par cette diminution des pluies, telle, par exemple, que Saint-Denis n'a plus qu'un jour mouillé sur quatre, au lieu d'un sur trois il y a cinquante ans à peine. Puis, d'autres fléaux l'ont ruinée.

Les cyclones ont fait son malheur presque un an sur deux — quarante-une fois en quatre-vingt-huit ans depuis l'aurore du siècle. Quand ils arrivent sur l'île, en février surtout, ils l'aspirent en quelque sorte; tout est arraché, renversé, détruit. En 1806 un typhon déracina presque tous les arbres des plantations; en 1829 un autre tordit les caféiers et les girofliers, dont très peu restèrent debout; en 1860 une rage du vent malmena 33 vaisseaux, dont 9 furent détruits; en 1868 un ouragan démantibula 2400 maisons, cases et chaumières; tel autre a ravagé la forêt ou la savane ou les grands arbres, cocotiers, dattiers, lataniers, palmistes, vacoas, tous incapables, même



Sommet du Grand-Bénard. — Dessin d'E. de Bérard, d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

les mieux enracinés, de résister à la torsion en spirale.

Les caféiers[1], on les replanta, mais un phylloxera s'est jeté sur eux, l'*Hemileia vastatrix*; l'insecte borer s'est jeté sur la canne à sucre; un autre « infime » s'est attaqué si victorieusement aux orangers et aux citronniers qu'ils sont devenus choses du passé; d'autres « infinitésimaux » font la guerre à d'autres plantes. L'oiseau manquant à Bourbon, l'insecte y pullule.

Ce n'était pas assez : les « microbes » ont assailli l'île charmante, à bon droit dite heureuse, où l'hivernage lui-même, qui dure cinq mois, décembre, janvier, février, mars, avril, laissait aux Blancs la santé, la gaieté, l'énergie, la force, non pas seulement sur les « hauts », mais encore au plus chaud de la côte, à Saint-Paul, à Saint-Denis où l'on a rarement moins de 14 degrés, souvent 30, 31, 32, 33, 34. Jardin des convalescents, elle est devenue l'hôpital de varioleux, de fiévreux, d'impaludisés, d'anémiés, que les accès pernicieux emportent; elle a souffert du choléra.

« Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? » On attribue cette malfaisance au déboisement; aux crues que la déforestation provoque et qui laissent des eaux asséchantes dans les vallons,

1. Le café de Bourbon passe pour le meilleur après le moka; ses millions de pieds viennent d'un caféier dérobé dans le Yémen en 1711.



Cirque de Cilaos (voy. p. 411). — Dessin d'E. de Bérard, d'après une photographie de M. Bévan.

dans les plaines, sur les grèves ; à l'agrandissement de la zone des terres de transport tout autour de l'île ; à la vase du delta des rivières qui raclent plus qu'auparavant les versants déshabillés de leurs arbres ; enfin à l'arrivée, par dizaines de milliers, d'Hindous porteurs de scrofules, de saletés, d'immoralités, de maladies.

Les Hindous ci-contre, principalement originaires de la côte du Malabar, ont été appelés à Bourbon pour y remplacer les Nègres dont l'esclavage avait pris fin, par décret général, dans toutes les colonies françaises.

Immigration funeste à l'île des cirques et des hautes cascades, s'il est bien vrai qu'avec elle soient entrées les épidémies ; mais indispensable puisque sans elle Bourbon, ne travaillant plus ses champs, redeviendrait solitude comme aux jours des Lusitaniens errants sur la mer.

La France, toujours trompée, s'était interdit en 1860, par un traité avec l'Angleterre, l'introduction des Cafres et des Malgaches à Bourbon : elle avait eu recours, Albion y consentant, à la fourmilière des « Malabars ».

La nation souverainement égoïste ayant retiré ce consentement, la France n'a qu'à repuiser à la source de l'Afrique intarissable, chez les Cafres, et surtout chez les Malgaches, qu'elle peut désormais engager à sa volonté : d'autant que les uns et les autres se francisent avec une rapidité merveilleuse, les Hindous également. Et il en est de même à Maurice.

Le recensement de 1881, depuis lequel la population n'a guère varié, donnait à l'île Bourbon 169 693 habitants, savoir :

Français : Blancs, Mulâtres, Nègres. . .	119 942
Hindous.	30 734
Cafres.	9 413
Malgaches.	6 370
Chinois.	518
Armée, marine	2 716
	169 693

Ce n'est même pas la moitié des habitants de l'île Maurice, qui est moins vaste pourtant : 191 400 hectares contre 197 900 : l'île de France, en 1881, avait 361 000 résidents, dont 200 000 travailleurs importés de l'Inde.

Sur les 120 000 citoyens français, la moitié vient du sang nègre, l'autre moitié comprend les Blancs et Mulâtres chez lesquels le sang d'Europe tantôt l'emporte sur celui d'Afrique, tantôt à part égale ou inégale dans le mélange.

Les créoles de Bourbon, connus par leur hospitalité, leur bienveillance, leur douceur, leurs façons libérales, leur patriotisme comme Bourbonniens et comme Français, ont beaucoup lutté pour la défense de leur petite patrie, pour la puissance et l'honneur de la grande : en cela semblables aux Mauriciens, devenus Anglais à contre-cœur, Anglais de nom seulement, le cœur, la volonté, l'esprit étant restés français. C'est une race souple, avec hommes élégants, femmes gracieuses. Demeurée plus forte sur les « hauts » de la montagne que dans les « bas » de l'elliptique rivage, c'est dans les trois grands cirques, principalement dans ceux de Cilaos et de Salazie, qu'elle s'accroît, pour l'heure prochaine, sinon même déjà sonnée, d'essaimer vers Madagascar. Là, dans l'air sain, vivent les « créoles des bois » ou « petits créoles » ou encore « petits blancs », arrière-petits-fils des colonisateurs d'antan.

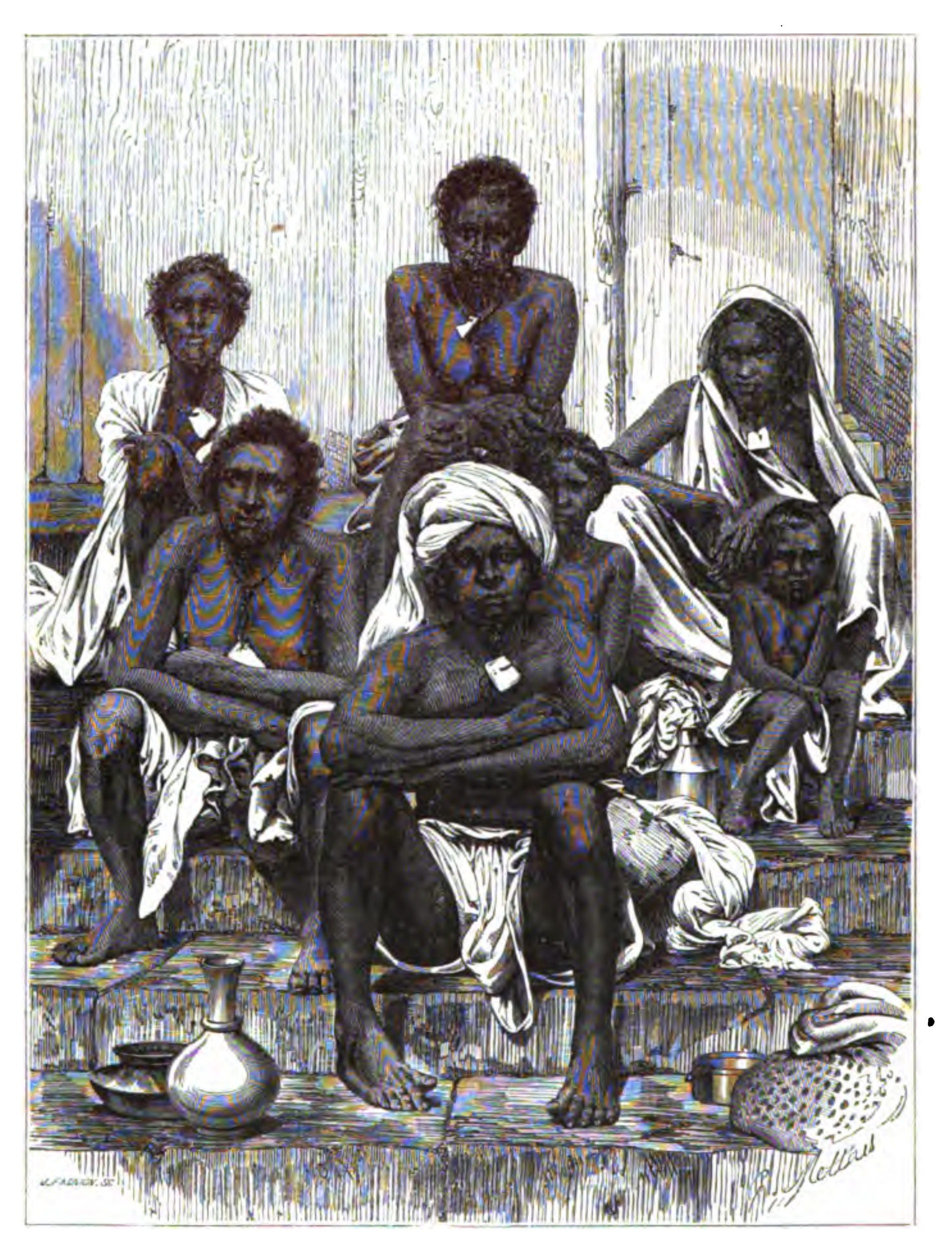
Comme en dehors des trois cirques la culture a respecté jusqu'à présent le grand bloc de montagne ; comme les plantations, canne à sucre, maïs, café, vanille, vignes dont on ne sait encore ce que sera le vin, se bornent au prochain voisinage de la mer, il s'ensuit que la population fait le tour de l'île — pas tout à fait le tour, parce que le sud-est et le sud, réduits par la montagne à une très étroite lisière, forment lacune dans la ceinture des villes et des bourgs. Le nord-est, le nord, l'ouest, sur tout le parcours du chemin de fer demi-périphérique de Saint-Benoît à Saint-Pierre (125 kilomètres), sont comme une interminable cité mêlée d'arbres : à peine un village fini, l'autre commence ; au bout de chaque torrent issu des monts ou des avant-monts, aux deux côtés du pont qui réunit les deux rives, un hameau voit de ses vérandas le volcan que l'âge dégrade et la mer éternellement jeune.

Le chef-lieu, Saint-Denis, sur la côte septentrionale, a 30 835 âmes ; Saint-Paul, sur la côte nord-ouest, 28 684 ; Saint-Pierre, à la côte du sud, 24 555 : à elles trois, ces villes hébergent la moitié des Bourbonniens.

VIII. **Les Comores.** — Si les entasseurs de Pélion sur Ossa, tentateurs du Ciel, avaient aussi voulu tenter l'Abîme ;

Et que, s'emparant des Comores pour y planter des piles, ils eussent jeté de Madagascar à l'Afrique un pont de fer en zigzag, ce pont aurait eu cinq travées, car ces îles sont au nombre de quatre : on les nomme, de l'occident à l'orient, Mayotte, Anjouan, Mohéli, Angazia ou Grande-Comore.

La première travée, des caps occidentaux de la baie de Pasandava jusqu'à Mayotte, aurait passé sur plus de 300 kilomètres de mer; la dernière, de la Grande-Comore à la rive portugaise d'Afrique au sud du cap Delgado, n'en eût franchi, quelque peu moins longue, que 300 presque exactement; quant aux quatre îles, leurs distances de l'une à l'autre varient entre 50 et 75. Entre les promon-



Indiens engagés (voy. p. 411). — Dessin de Mettais, d'après une photographie de M. Bévan.

toires orientaux de Mayotte, la plus avancée vers le levant, et les protubérances occidentales de la Grande-Comore, la plus avancée vers le couchant, l'éloignement extrême est d'environ 250 000 mètres. La plus au sud, Mayotte, est entre 12 et 13 de latitude méridionale; la plus au nord, la Grande-Comore, entre 12 et 11 : celle-ci projette son cap du midi à peu près vis-à-vis du cap d'Ambre, pointe la plus septentrionale de Madagascar.

A elles quatre, les Comores obstruent, ou plutôt elles obstrueraient, si plus grandes et plus nom-



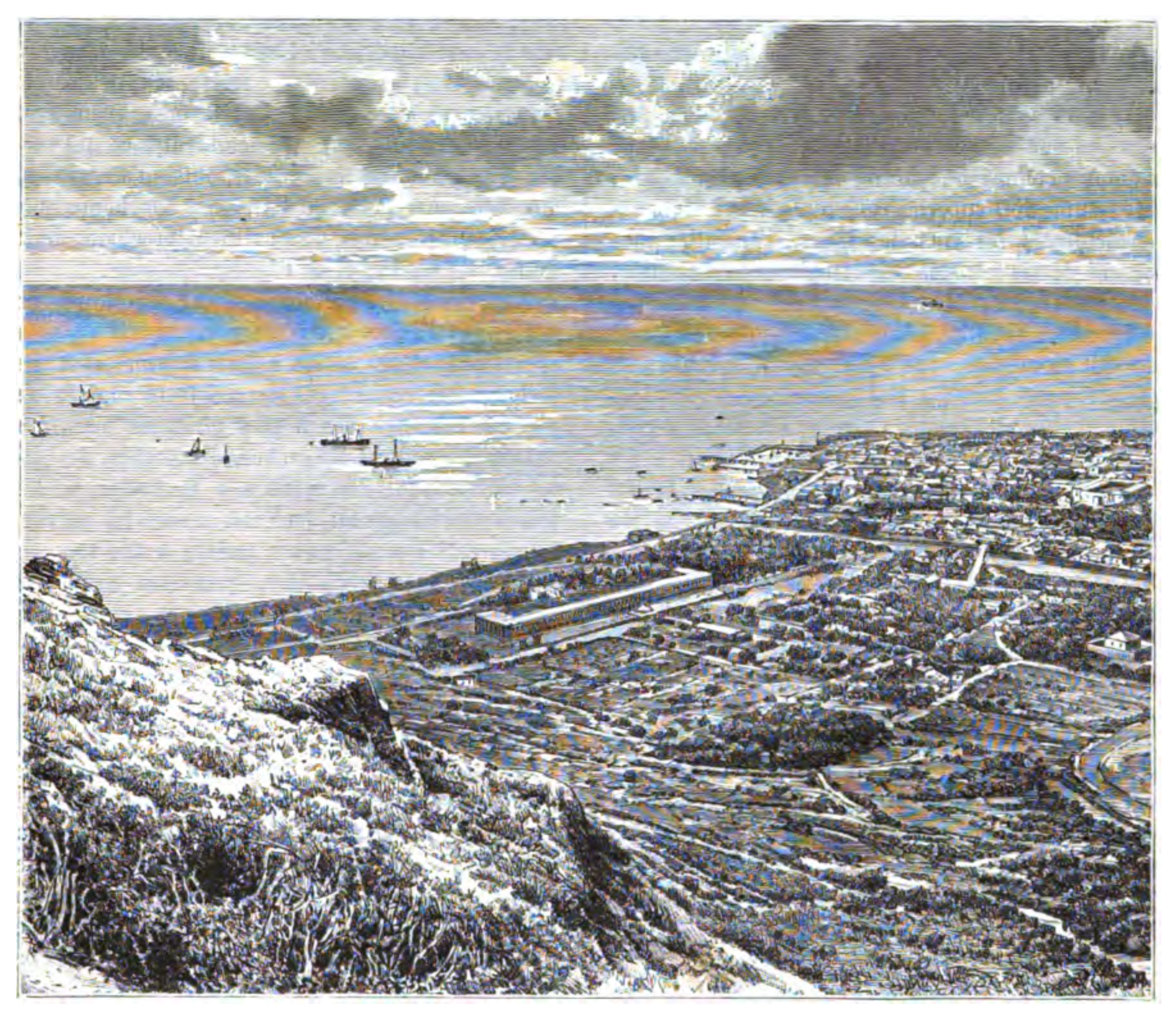
Saïd Ali, sultan de la Grande-Comore. **Princesse de la Grande-Comore.**

Gravures de Thiriat, d'après des photographies communiquées par la Société de Géographie.

breuses, le milieu de l'entrée « boréale » du canal de Mozambique.

La Grande-Comore, Anjouan et Mohéli viennent d'entrer par protectorat dans notre domaine colonial : l'encre du traité sèche encore. Mais Mayotte nous appartient depuis tantôt cinquante années.

On était en 1841. Autant que jamais hésitants, on voulait Madagascar et on ne la voulait pas; d'ailleurs nous étions réduits à moins que rien par l'entente cordiale avec les Anglais; or un an ne s'était pas écoulé depuis que l'Angleterre, ameutant l'Europe au sujet d'affaires méditerranéennes, en Égypte, en Syrie, l'avait liguée contre nous, et



Saint-Denis : vue générale. — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. C. Révoil.

contre nous seuls, par. les conventions de la Quadruple Alliance.

Donc nous n'osions tant seulement raidir un petit bout de notre volonté; les baies de Madagascar, avant tout la multiple Diégo-Suarez, nous attiraient, mais l'appréhension nous en éloignait.

Cependant il nous fallait dans ce coin de l'Océan des Indes un abri pour les grands vaisseaux. En perdant l'île de France nous avions perdu le Grand-Port et Port-Louis, deux asiles admirables; Bourbon, qui nous était demeurée, ne garantissait même pas, aux meilleures de ses criques, l'humble flottille des pêcheurs, et cela devant une mer en frénésie quand roulent les tourbillons du cyclone.

Ce port, on pensa l'avoir découvert en Mayotte, île avec ilots qu'enferme en des eaux paisibles

une ceinture de madrépores déchirée par sept brèches où l'onde profonde porte aisément les grands navires. Comme il y a de trois ou quatre à dix ou onze kilomètres entre le rivage et le récif, on y trouve l'espace en même temps qu'on y rencontre la sécurité.

Mayotte obéissait alors à un aventurier sakalave[1], devenu roitelet ou, comme on dit aux Comores, en imitation des Arabes, sultan de l'ilette, après avoir été roi quelque temps sur la Grande Ile, en terre de Sakalavie.

Il céda sa roitellerie à la France, contre une pension annuelle de 5000 francs, dont il usa pour s'emplir comme une outre, lui, bon Mahométan, et, comme tel, superbe contempteur des liqueurs fermentées : les vins, les tafias, l'absinthe menèrent de vie à trépas Son Ivrognerie sérénissime.

Bourbon, satellite infime devant un grand astre, devrait ajouter presque trois cents ellipses à son ellipse pour parfaire Madagascar. Bien plus petites encore, les quatre Comores ensemble dépassent de très peu l'étendue de Bourbon. Il n'y a pas même dans ces quatre terres réunies 10 000 hectares de plus que dans l'île du Piton des Neiges et du Piton de Fournaise.

Leur aire est de 206 700 hectares d'un sol partout de même nature, soumis au même climat, avec mêmes plantes, mêmes arbres, mêmes races de bêtes et de gens.

Tourmentées toutes quatre, deux sont montagneuses et deux collinières. Ce qui domine dans leur étroite enceinte, au dedans de la barrière de corail qui les termine sur une mer profonde, c'est la roche volcanique, à côté, au-dessus de granits, de schistes, de grès, d'oolithes et calcaires. Provenue surtout de la délitescence des laves, la terre y récompense libéralement le moindre effort de l'homme, qui, de fait, ne s'efforce guère.

Le climat qui les régit ne leur envoie que des cyclones bienveillants, en comparaison des typhons cruels de Bourbon, de Maurice. Il est, la latitude l'exige, franchement tropical, avec un hivernage d'à peu près six mois, d'octobre à mai, et six mois de saison sèche. Il tombe, suivant les expositions, deux, trois mètres de pluie, même plus, dans un air d'étuve, entre 22 et 35 degrés; le temps de sécheresse, moins torride, oscille entre 16 ou 17 degrés et 29 ou 30 degrés.

Étant tropicales, les années que le Français y passe le consument; elles comptent double et plus que double; qui vit là-bas cinq ans de suite a vieilli de quinze ou vingt ans; seulement, de retour en France, il peut rajeunir. Elles ne sont pas également insalubres : par diverses causes, les deux îles collinières ont plus mauvais air que les deux montagneuses, et l'on ne peut y échapper aux miasmes d'en bas en grimpant à 1000, à 1500, 2000, 2500 mètres au-dessus des plages palustres, puisque le mont supérieur à 1000 mètres leur manque.

Les herbes, les arbres, les forêts, réduites par le déboisement au sixième de leur aire primitive, les fleurs, les animaux y ressemblent à ce qui verdit, à ce qui anime Madagascar, plus qu'aux grains, aux bois, aux bêtes de l'Afrique. Les hommes y participent à la fois du continent prochain, de la grande île voisine et de l'Arabie lointaine.

Rares sont les Comoriens, car l'archipel ne porte que 45 000 à 50 000 personnes : ils n'en appartiennent pas moins à trois origines et à des mélanges et remélanges de ces trois sources de vie. On y trouve des Nègres africains purs, des Sakalaves et autres Malgaches, des Arabes, des Antalots, qui sont des métis nés de l'alliance des femmes africaines ou madécasses avec les anciens immigrants « sémitiques » arrivés à des époques imprécisées, imprécisables, peut-être mille ans avant Jésus-Christ comme mille ans après; puis les peuples bigarrés que font les unions entre Antalots et Cafres, Antalots et Malgaches, Antalots et Arabes, Cafres et Malgaches, Arabes et Malgaches, Cafres et Arabes, etc.

La langue arabe n'a point triomphé des idiomes « nègres », en même temps que triomphait son Coran, et si presque tous les Comoriens ont reconnu l'Islam de Mahomet, l'aristocratie seule, laquelle se compose justement d'Arabes, use de la langue du « Livre ». L'idiome qui règne dans les villes est le souhéli ou souahéli, parler procédant de l'amalgame du bantou de la côte orientale d'Afrique et de l'arabe apporté par les missionnaires, les commerçants, les aventuriers et guerriers, les chasseurs d'esclaves. Le langage de la campagne est une confusion de ce souhéli avec les jargons divers des « Cafres » et des Malgaches; et comme les Comoriens fournissent beaucoup d'émigrants au monde extérieur, ceux qui reviennent au pays, fortune faite ou non faite, apportent au langage commun des termes pris aux peuples étrangers.

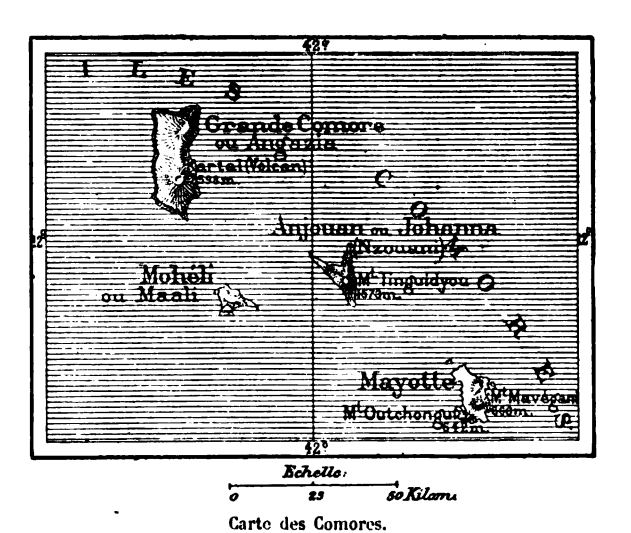
L'influence arabe ne se montre pas seulement dans le mahométisme des Comoriens, dans leurs mœurs, dans beaucoup de leurs idées, conceptions

1. Adrian Souli.

et fantaisies, enfin dans les mots sémitiques zébrant leur vocabulaire. Elle se manifeste aussi par l'aspect des bourgs, qui ne sont pas des rassemblements de huttes africaines, mais bel et bien, spécialement sur la Grande-Comore, des maisons de pierre et de chaux, avec mur de défense, tour carrée et casba.

Mayotte, la Maouté des Indigènes, comprend 35 600 hectares, îlots littoraux compris — soit seulement les deux tiers de la Seine, notre département minuscule.

Où elle est fertile, elle est malsaine ; là où elle est dure, par endroits stérile, elle devrait être salubre et ne l'est pas. Le principal avantage de cette île à cratères, ce sont ses baies, rades et ports, notamment celui que défend du large l'îlot de Pamanzi.



Carte des Comores.

La partie féconde, en bas, naquit de l'inféconde d'en haut ; elle en naît tous les jours, son alluvion de 5, 10, 12 et jusqu'à 15 mètres de profondeur s'accroissant à chaque hivernage par l'arrachement, le transport, le dépôt des parcelles ; elle borde la mer à l'embouchure de ruisseaux extravasés en marais qui se prolongent par des vasières à palétuviers. Ces fanges et palus, le soleil dardant au jusant sur la boue abandonnée par le flot, c'est là pourquoi la terre meuble de Mayotte, environ le quart de l'île, exhale des fièvres épuisantes; pourquoi aussi la terre haute, qui fait les trois autres quarts, ne vaut guère mieux aux Blancs que les fonds inférieurs.

Terre haute, non très haute, aucun sommet n'atteint 700 mètres : les Épaules (Mavégani des Indigènes) s'élèvent par leurs deux cimes à 660 et à 648 mètres ; l'Outchongui, cône parfait, à 642. Au pied des collines, les ruisseaux coulent sur des roches diverses, granits, schistes, grès variés, calcaires, et surtout parmi les pierres comburées, rouges et noires, laves, basaltes, trachytes, ponces, champs de scories, sables volcaniques ; sol presque partout ingrat avec herbes flétries chaque année par la sécheresse et rajeunies par l'hivernage.

Les négriers connaissaient les avantages marins de Mayotte, ses coraux, ses passes, ses eaux intérieures gardées des tempêtes; mais ils n'en disaient rien à personne, et l'on n'a notion réelle de ces lieux que depuis l'occupation française.

A notre arrivée 3000 hommes à peine y vivaient; aujourd'hui, plus de 10 000, dont 200 à 250 Français, Bourbonnais, Mauriciens. Malgré les dangers du climat, on la défriche, on la déboise, on tourne ses alluvions en champs de canne à sucre.

Anjouan[1], à peu près égale à Mayotte, se nomme en souhéli Nzouani, c'est-à-dire l'île de la Main : Mayotte ayant une cinquantaine de villages, elle en a cent autour du Tinguidyou, volcan mort de 1573 mètres. Encore forestière, splendide au sortir de l'hivernage, elle paraît merveilleusement féconde et ne l'est qu'à demi, par la dureté des laves non décomposées; mais il y a peu de marécages à la fin de ses ruisseaux, et l'on peut espérer que la fièvre n'y sera pas l'épouse indissoluble des Blancs qui viendront chercher une demeure parmi les 12 000 Anjouanais[2], qui vivent sur 37 800 hectares et dont le quart réside à Msamoudou, ville aussi appelée Anjouan et Johanna.

Mohéli ou Méali se distingue des autres Comores comme la moindre des quatre (23 100 hectares), la plus basse, la moins abrupte, la plus fraîche, la plus généreuse par le sol; malheureusement la fièvre d'accès, volontiers pernicieuse, y frappe à toutes les portes; les Indigènes eux-mêmes la voient s'asseoir au foyer; seuls les Noirs de la maremme d'Afrique la connaissent peu ou pas. Le nombre des Mohéliens peut être de 6000[3]. La capitale a nom Fomboni.

1. C'est la Johanna de la plupart des cartes.
2. 6000 d'après d'autres documents, et aussi 15 000
3. D'aucuns les évaluent à 3000, à 2000 ou moins encore.

La **Grande-Comore** ou Angazia ou Ngasiya est en effet la « Majorque » de ces « Baléares » où il n'y a probablement pas plus de sang arabe que dans les Baléares catalanophones d'entre Marseille et Alger. Elle s'étend sur 110 000 hectares.

Plus sèche qu'aucune, pas un seul ruisseau n'y sonne allégrement, et ses fontaines sont au nombre d'*une*; encore la source est-elle toute petite : elle ne jaillit pas, elle sourd au fond d'un trou, et elle s'y pourrit presque.

Sa sécheresse est telle que ses Comoriens mourraient de soif s'ils ne buvaient l'eau de la noix de coco, qui leur croît sur une infinité de cocotiers.

Pourtant elle dresse un cône de 2598 mètres, le Kartal ou Karadalla, volcan qui vit.

Et l'hivernage y crève en pluies orageuses.

Mais toute la pluie filtre sous terre, dans les scories, dans les trous, fissures de la lave, non sans entretenir de sève la racine des plantes — aussi les beaux arbres ne manquent-ils pas.

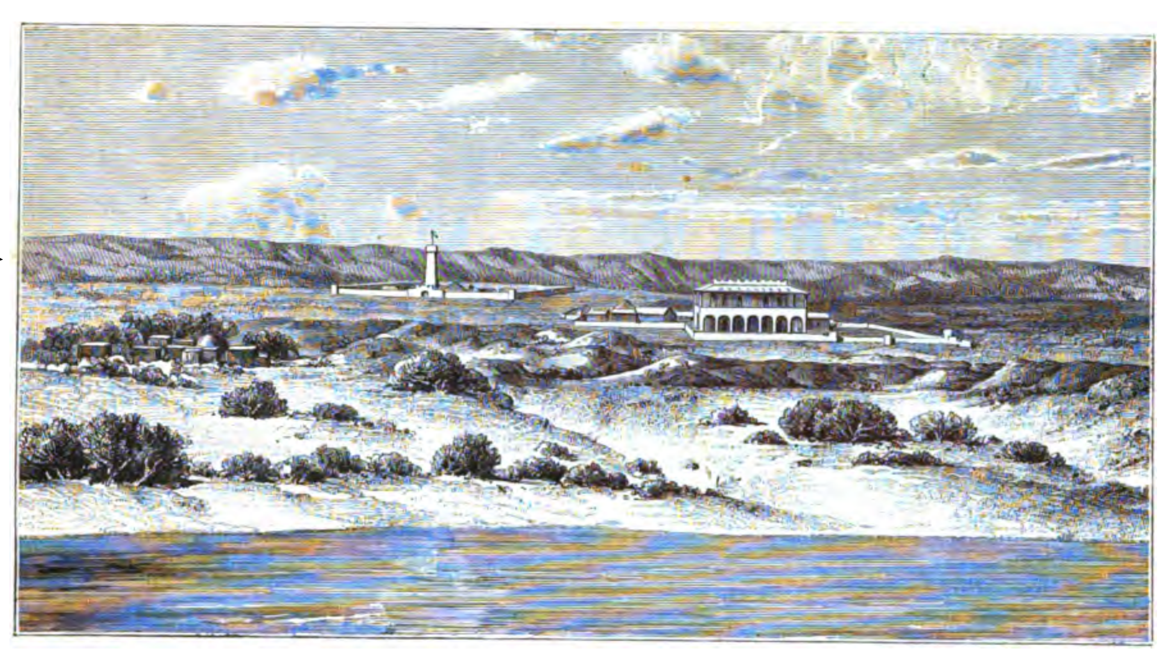
En somme, île presque indigente, quoique ayant de-ci, de-là, bel aspect, herbes drues, jardins de bananes, citronneries, panaches de cocotiers, et bien que maint bas-fond y appelle des cultures riches.

N'ayant pas d'eau, elle ignore la fièvre palustre; son peuple, fait de peut-être 20 000 hommes[1], a beaucoup plus de force, de jeune allure, de vivacité, de souplesse, que celui des trois îles sœurs, et l'on y rencontre moins de laids visages.

La merveille d'Angazia, c'est son mont de feu, son Kartal, souventefois signalé de loin par un panache de fumée, et parfois, mais rarement, par les flammes de l'éruption : ainsi en fut-il il y a trente et un ans, en 1858, à son dernier vomissement de laves épanchées par un cratère de 2000 mètres d'enceinte, de 150 de creux — cratère auquel il doit son autre nom de Djoungou dja Dsaha, c'est-à-dire la Marmite au Feu.

Trois ksour, bourgades fortifiées, et trente villages servent de demeure aux Angaziens, vivant presque tous dans l'intérieur, sur la pente du mont, loin de la mer, qui n'a pas de ports. Le « sultan » demeure à Mouroni.

1. D'autres disent 6000, 10 000, ou 30 000, 40 000, jusqu'à 50 000 : il y en avait, dit-on, 80 000, voire 130 000, avant les guerres civiles qui ont désolé Angazia.



Vue d'Obok. — Dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

OBOK

Le mot de colonie, qui, dans l'origine, avait un sens très court, très étroit, s'est extrêmement agrandi.

Il signifia d'abord, comme la racine l'indique, une « culture », un défrichement, un domaine, une habitation.

Puis le sens s'étendit à un ensemble d'essarts, à un village, à des villages, à des bourgs.

Après quoi il désigna les cohortes de Romains, d'Italiens, les vétérans que Rome envoyait en bloc dans les pays conquis et qu'elle y fixait en des sites élus pour y propager la langue de Rome, l'influence de Rome, les idées de Rome : de sorte que, devenues de petites Romes chez les Barbares, en Gaule, en Bretagne, en Ibérie, en Germanie, en Illyrie, en Dacie, en Afrique, en Numidie, en Maurétanie, elles dilataient, chacune en sa contrée, et toutes jusqu'au bout de leurs terres, la superbe domination de la Ville Éternelle.

Prenant encore plus de compréhension, il engloba ces grands pays eux-mêmes, Maurétanie, Numidie, Afrique, Dacie, Illyrie, Germanie, Ibérie, Gaule, Bretagne : tout cela se nomma les colonies de Rome.

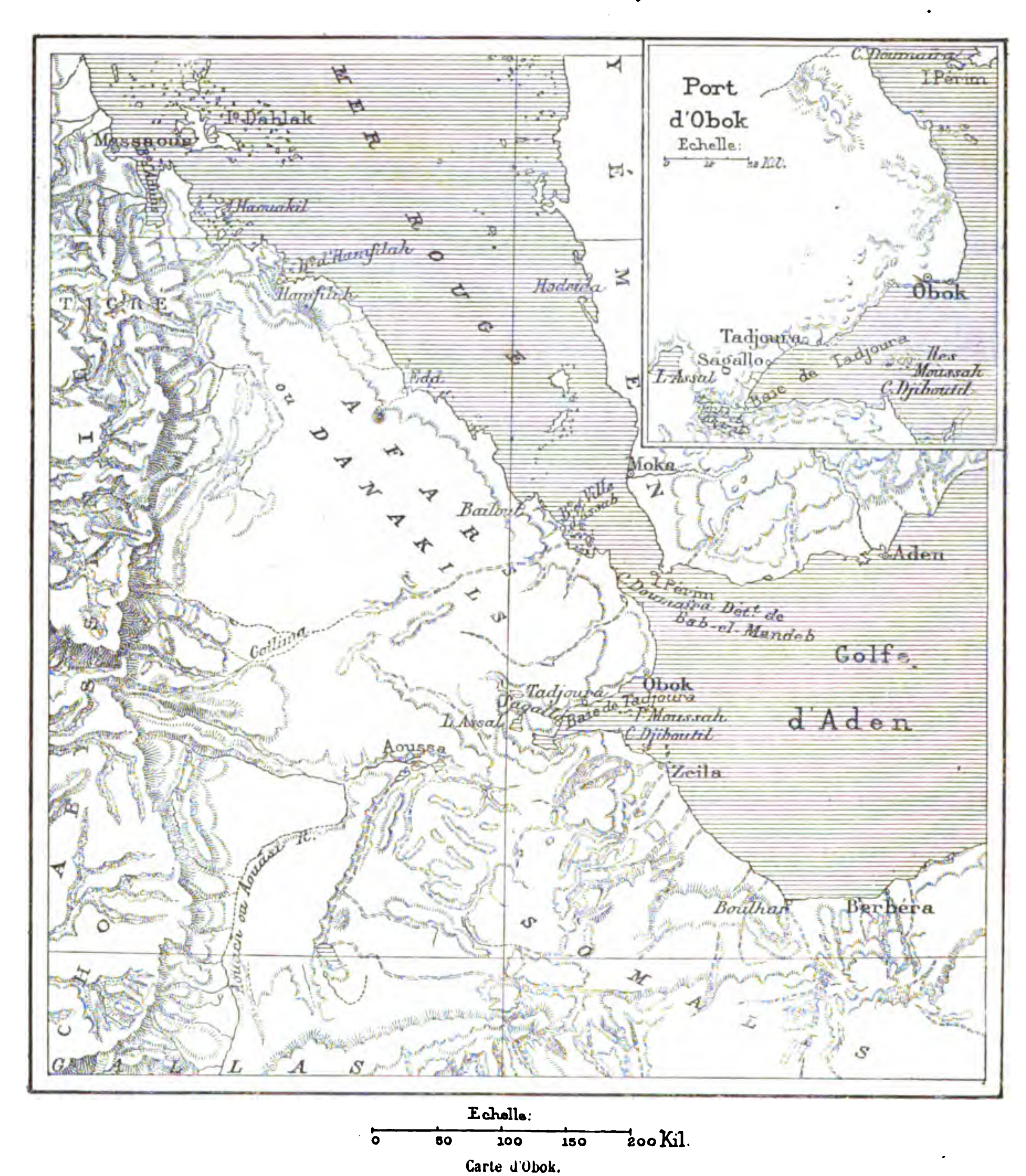
Enfin, quand l'Europe eut commencé de se répandre hors d'Europe, par conquête, commerce, exploitation, de l'extorsion simple, œuvre de passage, au défoncement du sol, œuvre de durée, le nom de colonie embrassa toutes ces sortes d'établissements, les vains, les criminels, les justes, les durables, les éphémères, aussi bien la simple baraque du traitant sur une plage de fièvre que les empires auxquels sont promis des septennats, des décennats, peut-être des centennats de siècles, l'Argentine, l'Algérie, le Canada, le Brésil, qui sont « tout », comme Obok, qui n'est « rien ».

Obok, c'est un port, une garnison, un dépôt de houille, un comptoir, un petit commerce, quelques magasins et, dans l'avenir, quelques jardins arrosés par l'eau tirée des puits, sur le rivage le plus chaud du monde.

Or toutes ces magnificences-là sont si peu de chose qu'elles ne sont rien de rien.

Les jours ont cessé de luire où ce débarcadère en Afrique pouvait nous mener à de grandes destinées « éthiopiennes »;

A l'Abyssinie, au Choa, terres très hautes,



Carte d'Obok.

et fraîches dans l'incendie du bas pays qui les environne;

Et, par l'Abyssinie et le Choa, aux royaumes des Gallas, au Nil supérieur, aux grands lacs, à l'Afrique centrale. Obok était aussi l'un des chemins du fleuve de l'Égypte, du Tzâdé, de Tombouctou, du Congo.

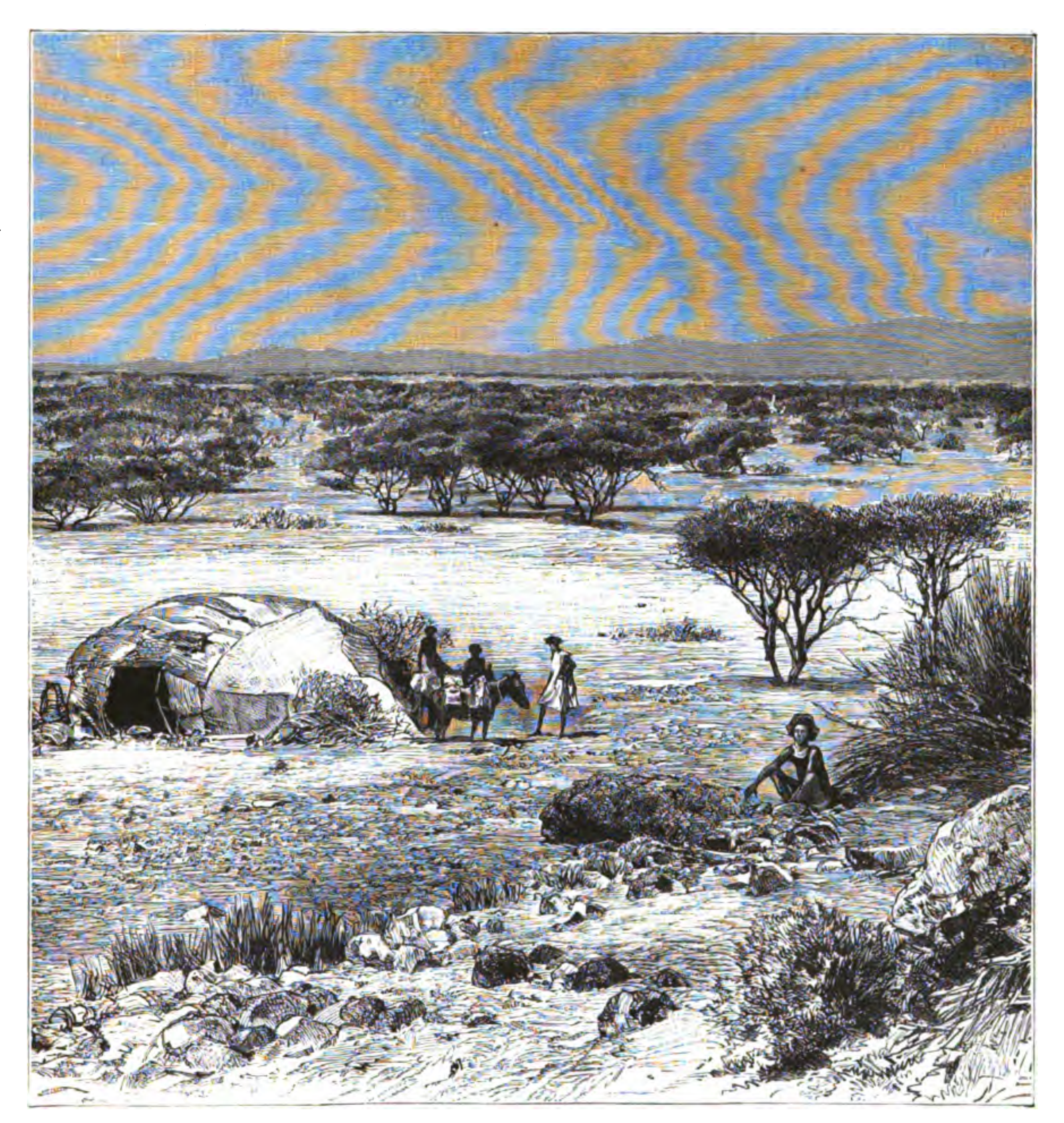
Mais l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne ont agi



Famille de Danakils à Obok. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie.

pendant que nous parlions, un peu rêvassants, les bras inertes; elles se sont partagé la côte orientale d'Afrique; et tout ce que nous y possédons, Obok, ne nous donnera point la montagne d'Éthiopie, que les autres veulent, et que nous n'avons pas su vouloir.

Obok n'a pas d'histoire. On l'acquit en 1855, avec



La plaine d'Obok. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

son bout de littoral, d'un sultan du pays, moyennant une cinquantaine de mille francs; le traité ne devint public qu'en 1862.

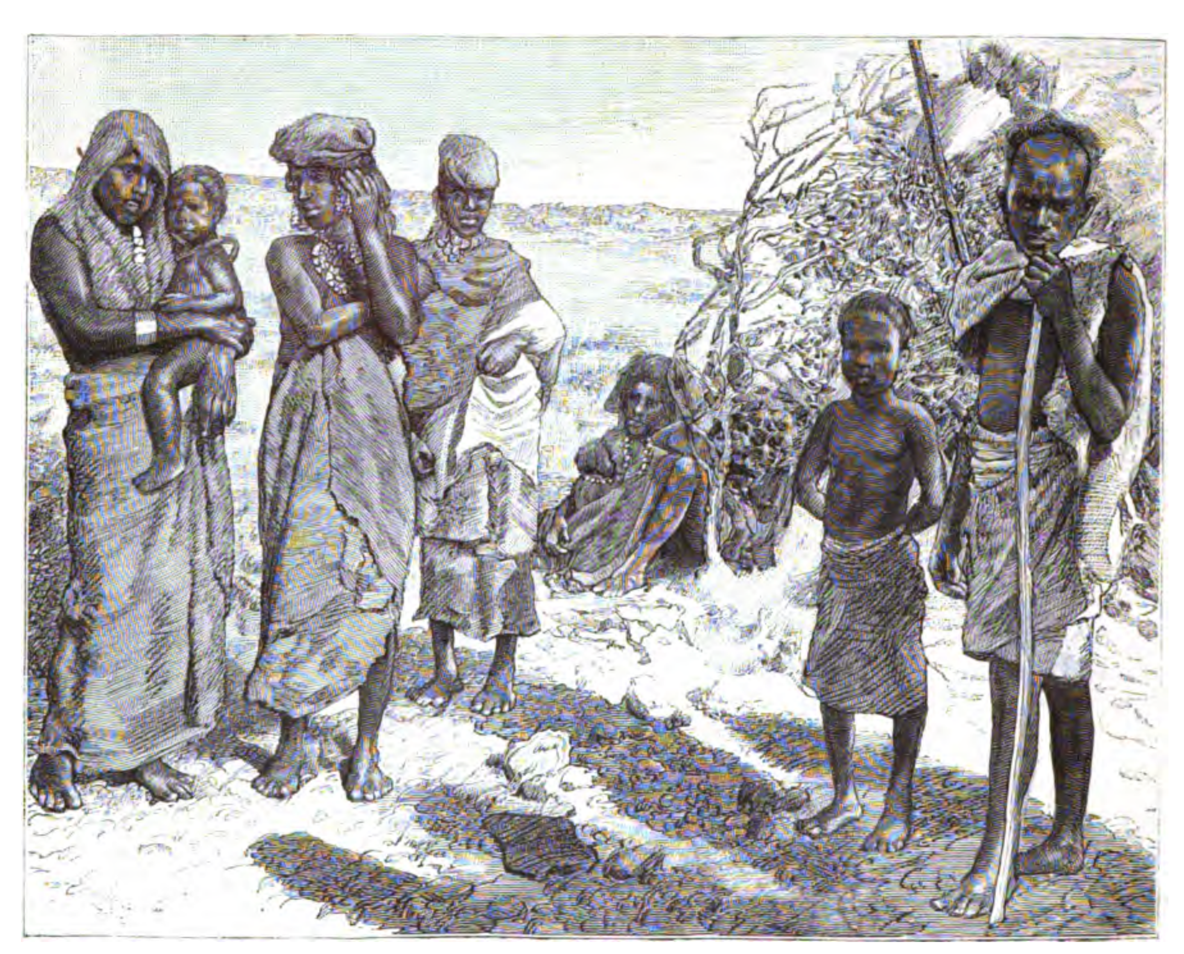
On s'en promettait monts et merveilles : surveiller l'entrée et la sortie de la Mer Rouge, dont le percement de l'isthme de Suez allait faire le grand chemin des nations, paralyser l'Aden des Anglais, s'approcher du Choa, de l'Abyssinie, nouer avec les peuples de ces superbes citadelles des liens d'amitié, de protection, même de religion, puis-

qu'ils sont chrétiens, d'une secte qui a de grandes affinités avec le catholicisme.

Ayant tout dit, on ne fit rien.

Obok dormit vingt ans au soleil de l'Afrique. C'est tout récemment que la France en a pris effectivement possession et qu'elle a prolongé quelque peu sa ligne de côtes par l'acquisition de tout le tour du golfe de Tadjoura.

Elle a maintenant souveraineté ou suzeraineté sur le rivage à partir du cap Doumaïra, qui brise la vague presque en face de l'île de Périm, qui est un Gibraltar anglais là où la Mer Rouge est encore Mer Rouge, mais va devenir Mer des Indes. C'est là la borne septentrionale, au sud-est, et non loin de l'Assab des Italiens. Le cap Djiboutil marque la borne méridionale, à peu près



Femmes d'Obok. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie.

au vis-à-vis d'Obok, par delà l'expansion d'entrée de la baie de Tadjoura, laquelle ouvre une bouche de 45 kilomètres pour boire à l'Océan des Indes.

La baie de Tadjoura est un golfe des plus notables, de l'ampleur de ceux au bout desquels on s'attend à voir arriver en grands flots un fleuve issu d'un milieu de continent. Longue de 85 kilomètres, même un peu plus, elle ne craint ni vent d'est, ni vent de septentrion, ni vent du sud : de ces trois côtés, l'orient étant celui de l'entrée, de hautes falaises, d'arides monts l'abritent. A 16 ou 17 kilomètres de son extrémité, ses bords se resserrent tellement qu'on la croirait finie, mais, au lieu de se cogner contre une rive en cul-de-sac, on trouve un détroit de 300 à 400 mètres de large, menant dans un bassin de toutes parts gardé, qu'aucun souffle n'agite. On le nomme Gubbet-Kharab : ce que réfléchit son onde, translucide sous le midi, ce sont des roches volcaniques réverbérant un soleil d'enfer; et s'il est aujourd'hui presque scindé de l'Océan, c'est parce que des cratères ont rejeté des



Groupe de Danakils. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie.

laves, et que ces laves, descendues dans la baie, ont failli la barrer, mais n'ont fait que l'étrangler.

Des sables, des coteaux d'une surrection d'au plus 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, séparent, à quatre ou cinq lieues de distance, le Gubbet-Kharab d'un bassin sans déversoir, l'Assal, lac de sel dit ironiquement lac de miel par les Arabes qui vont trafiquant ou nomadisant dans la contrée.

L'Assal, ovaloïde ayant 8000 à 10 000 mètres de grand axe, 5000 de petit axe, et 40 de profondeur, fut séparé de la mer des Indes, et spécialement de la baie de Tadjoura, dont il fit partie, par l'expansion des laves et peut-être aussi par un soulèvement de sol. Il forma donc, d'abord une conque égale en altitude à l'Océan; puis, l'évaporation aidant, il baissa de niveau et en même temps se rapetissa tellement qu'on estime aujourd'hui diversement à 173-231 mètres son infériorité par rapport à la basse marée du golfe de Tadjoura.

A 70 kilomètres ouest-sud-ouest de l'Assal, d'où partent des caravanes chargées de sel, le lac Aoussa, qui, lui, est une eau sans saveur amère, se dilate au loin, puis se contracte, puis se redilate, puis se resserre encore suivant le flot que lui verse une longue rivière tombée du Choa, l'Aouach ou Aouâsi, qui peut avoir 800 kilomètres. La fonte des neiges sur la haute sierra, les pluies du Choa méridional, contrée qui a sa petite part des averses du Tropique, l'épanouissent en une sorte de mer douce qui n'aurait pas de reflux, car toujours plus elle déborde; puis la sécheresse saharienne le dévore, et c'est alors comme une mer qui n'aurait point de flux, car toujours plus elle recule. On pense que l'Aoussa n'égale pas non plus le niveau des Océans, seulement il s'en faut de peu.

L'Aouach est la vraie raison d'être de notre « colonie » d'Obok. Sa vallée, qu'il inonde, qu'il restaure chaque année en humus, ainsi que le Nil fait de Misraïm[1], offre un chemin de toute facilité vers le socle choan, la région des Gallas, l'Afrique intérieure. Porte ouverte sur un continent, mais porte fermée pour qui ne sait pas l'ouvrir à deux battants et qui n'ose crier à haute voix : « Sésame ! ouvre-toi ! »

Du cap Doumaïra au cap Djiboutil la ligne droite donne au territoire d'Obok une longueur de 120 kilomètres; la largeur allant à 50 kilomètres environ, la colonie se trouve couvrir 600 000 hectares, soit presque exactement l'aire du département français moyen.

A ces 1 500 000 « arpents » on fait hommage de 22 370 tenanciers — hommage probablement exagéré, car le sol ingrat de l'Obokie ne paraît pas, dans l'instant présent, capable d'entretenir autant d'hommes.

Où l'on voit courir à longues enjambées, le cou tendu, et les ailes aux vents, la microcéphale autruche;

Le chameau marcher en cadence, l'œil doucement stupide, en broutant de-ci, de-là quelque tige d'un mince arbuste sec, non sans penser obscurément à l'eau des puits, des torrents, des sources, mais résigné par longue accoutumance à passer stoïquement si l'onde est tarie;

La gazelle fuir, aussi rapide que l'autruche, d'un sabot sonnant sur la pierre, vers un palmier de l'horizon;

Là est le Sahara, et ce nom seul dispense de décrire le ciel d'airain, le sol d'airain, les monts d'airain.

Toutefois le territoire obokien n'est pas un Sahara absolu :

C'est plutôt un Sahara tendant au Steppe.

Sans doute il se déroule sur la grande écharpe de stérilité, sur la bande anhydre déployée de l'Atlantique au voisinage du Pacifique, à travers toute l'Afrique là où elle a le plus d'ampleur, et au travers de presque toute l'Asie la plus large — le grand tiers du tour du Globe.

Mais sa situation sous le douzième degré de latitude l'approche fort de la région des puissantes pluies régulières; il a part, bien que très petitement, aux averses de l'hivernage, en février, mars, avril, mai : alors il peut arriver que l'eau tombe en bonds éperdus du haut des sierras calcinées, et que, courant sur la lave enfin désaltérée, elle retentisse en flots torrentueux dans des oueds qui la vomissent à la mer, à la baie. Bientôt le soleil darde à nouveau sur la roche au teint fuligineux que les volcans épanchèrent, la cascade meurt, l'oued aussi, le Désert revient à son silence, à sa brûlure, à son aridité, à sa majesté.

Heureusement que tout ce qui sort de la grande urne inclinée des averses ne s'enfuit pas jusqu'à l'Océan Indien; il en filtre sous terre, et l'eau court cachée, sous la pierre chaotique des oueds où l'outarde, la gazelle, l'autruche, l'âne indompté, l'âne domestique, le chameau, le bœuf, le mouton, la chèvre des pasteurs danakils ne trouvent presque jamais une gorgée à boire, la vipère et le

1. L'Égypte.

scorpion pas même une goutte où mouiller leurs crochets, leur aiguillon. Il y a donc sous le sol des passages d'eau, assez pour que maint vallon vivifié par des puits s'y pare de jardins.

La brise de terre, la brise de mer, souffles alternés, reposent de l'excessive chaleur, qui souvent dépasse 40 degrés; même, a-t-on dit, 50, et jusqu'à 54, au mois de juin.

Climat terrible en somme, encore que bien moins funeste aux Blancs que l'air des colonies à grand hivernage. Les Français y vivent sans trop de souffrances, très rares d'ailleurs en dehors des marins et de la garnison: et les naturels, les Danakils, s'en trouvent très bien.

Les Danakils[1] se donnent eux-mêmes le nom d'Afars, Afers, ce qui, traduit en français, signifie les Nomades. Ils le sont en effet — la stérilité de leur terre, de leurs sables, de leurs rochers l'impose —; leurs « villes » se composent de quelques maisons bâties par des commerçants arabes, et leurs villages, qui rassemblent, non des bâtisses, mais des huttes carrées, nattes tendues sur des piquets, sont des hameaux où viennent temporairement demeurer les bergers dans la saison de l'herbe.

Les Afars doivent l'être au mélange du sang des Gallas et du sang des Arabes. Ceux-ci n'ont pas fourni de mères, et leur part à la race est moindre, mais ils ont influencé la langue, qui est de la grande famille « hamitique »; ils ont grandement modifié les us et coutumes, mué les règles de la famille, de la « société », de la « cité », représentée ici par la tribu; enfin ils ont apporté l'Islam, obéi de fait par quelques-uns, de nom par beaucoup. Les fétichistes sont toujours nombreux dans cette nation sèche, souple, saine, bien modelée, de caractère fier, d'âme indépendante, dont les instincts sont encore cruels.

Grande gloire pour eux, de toutes la plus enviée, de planter dans leurs cheveux une plume d'autruche. Cela veut dire : « J'ai tué un homme ».

1. Au singulier, Dankali.



Brahmanes du Bengale. — Dessin d'A. Duvivier, d'après une photographie.

COLONIES D'ASIE

LES CINQ VILLES DE L'INDE

I. **Sept mille trois cent cinquante fois moins de sol, mille fois moins d'hommes.** — L'Inde passe pour le plus riche et le plus beau canton de la Terre. Elle a les plus hautes montagnes, ses plaines sont exubérantes, ses fleuves admirables, et 250 à 300 millions d'hommes, le sixième de la race mortelle, y vivent dans une chaude nature. Mais dans ses immenses marais en éternelle fermentation rampe le choléra, roi des épouvantements.

Tout y est grand, les pics, les eaux, les marais, les déserts, la fécondité, la stérilité, la famine, les pestes. C'est par cent mille que les typhons y noient les hommes, par millions que la pestilence ou la faim les emporte.

Nous avons failli dominer dans ce magnifique empire, depuis les monts argentés de l'Himâlaya jusqu'à Ceylan, la perle de la mer des Indes. Il n'y reste à la France que cinq villes avec leur banlieue, pauvres épaves qui seraient emportées à la moindre tempête par quelque brusque coup de vent britannique.

Et pourtant le milieu du dix-huitième siècle vit en nous pendant quelques années les maîtres prédestinés de la Péninsule très admirable.

Ce fut une histoire à deux faces contraires, l'une de laideur, l'autre de splendeur.

Laide en France, à Paris : n'est-ce pas toujours de Paris, d'un trône, d'une alcôve, d'un parlement, d'une officine des scribes que partent les trahisons ? Et la victoire, qui volait radieuse dans un ciel éclatant, replie tristement les ailes et tombe.

Dans l'Inde, nous avions de grands hommes et des hommes audacieux, heureux. Dupleix voulait donner l'Inde à la France, et il la lui donnait quand la France elle-même l'arrêta sur le chemin de ses conquêtes.

Les Français ne furent pas les premiers Européens à convoiter le Gange, l'Indus, Golconde, les diamants, les palais enchantés, les prodigieuses richesses.

Les Portugais y arrivèrent dès avant 1500, conduits en mer, sur la route des calmes et des tempêtes, par Vasco de Gama, comme, dix-huit cents ans auparavant Alexandre y avait amené ses Macédoniens, ses Grecs, ses auxiliaires d'Asie par la route de terre, dans le froid matinal des plateaux, sous le soleil de plomb de l'avant et de l'après-midi, à travers les ouragans de sable.

Aux Lusitaniens avaient succédé les Hollandais, petit peuple ainsi que les Portugais, et par cela même incapable d'abattre l'empire du Grand Mogol, « César » musulman dont le faste éblouissait le monde — César par le luxe de sa cour, par l'assouplissement des consciences autour de lui, par l'énervement des volontés au bas de son trône insolent, par le silence de l'Inde prosternée devant ses turpitudes, et aussi par la faiblesse réelle de sa force apparente. Son sultanat n'était ni le chêne qu'il faut un cyclone pour arracher de la terre, ni le roseau qui plie et ne rompt pas. Mahométan parmi des polythéistes, Mongol, Turc, Persan, Arabe au milieu d'Aryas et de Dravidiens, il représentait toujours la conquête, pas encore la fusion, bien que sa langue officielle, l'ourdou, c'est-à-dire le parler des camps, l'idiome de la Horde, mêlât le persan, l'arabe, le tartare aux verbes issus du superbe sanscrit.

L'empire du Grand Mogol était en voie de dissolution quand Dupleix entreprit la conquête de l'Inde en commençant par le Dekkan, c'est-à-dire par la presqu'île triangulaire étendue en plateaux au midi des « bassesses » de l'Indus et du Gange.

Dupleix concevant, combinant, ordonnant, Mahé de la Bourdonnais s'empare de Madras; Paradis, n'ayant que 200 Français derrière lui, passe une rivière devant cent mille hommes retranchés, troupe imbécile du soubadar[1] du Dekkan, et met en fuite ces eunuques. L'ascendant est à la France, mais Louis le Bien-Aimé, pour lequel un illustre capitaine a gagné la bataille de Fontenoy, biffe d'un trait de plume les conquêtes de Dupleix au traité d'Aix-la-Chapelle : « Tu sais vaincre Annibal, tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Puis, la France et l'Angleterre étant en paix, la guerre continue dans l'Inde entre les deux nations, chacune représentée par une Compagnie et les bandes armées de cette Compagnie. La fortune nous sourit encore.

La Touche rencontre une autre armée du soubadar du Dekkan, qui met en ligne 350 canons, 700 éléphants de combat, 100 000 fantassins et 40 000 cavaliers. Il n'a, lui, que 10 bouches à feu et 1100 soldats, dont 800 Français. C'est assez pour vaincre : les soubadariens s'enfuient.

Bussy, le toujours victorieux, que les Indiens finissent par surnommer le Demi-Dieu, mène contre les Mahrattes, hommes équestres renommés, une troupe de 1300 lurons, parmi lesquels 300 Français seulement, le reste Indiens à la solde; son artillerie n'est que de 10 canons. Trois fois il enfonce la cavalerie des Mahrattes et il leur impose l'alliance de la France.

Nos cinq villes de l'Inde.

Tout cela pour rien. Le Bien-Aimé, maudit plus tard, rappelle Dupleix et lâche toutes ses conquêtes. Il était, lui aussi, pour l'« entente cordiale », qui est la peste de notre histoire.

Et l'entente n'y gagna rien, puisque, deux ans après, l'Angleterre rompit la paix, sans déclaration de guerre et (la Déesse infidèle étant lasse de nous) délivra les Français de leurs empires de l'Inde et du Canada.

Un quart de siècle après, Louis XVI pouvait reprendre à la fois le pays des lacs, des sapins, des tonnerres de cataracte, et la terre souriante mais perfide où Dupleix s'était fait immortel. Il ne reprit

1. Roi.

ni l'un ni l'autre. Par son traité d'alliance avec les colonies de l'Amérique du Nord révoltées contre leur métropole il s'était lâchement interdit d'oser jeter les yeux sur le Canada. Quant à l'Inde, il ne profita ni des victoires de nos alliés du Dekkan, ni des nouveaux exploits des partisans français, ni même des cinq défaites marines dont un Provençal, le bailli de Suffren, avait assombri la banderole anglaise.

La perte de l'Inde n'est point un malheur pour la France, qui n'y aurait pas trouvé la colonie où l'on se renouvelle, mais celle où l'on s'épuise.

Il se peut que ce soit une infortune pour l'Inde.

De par leurs origines à demi méridionales, les Français ont plus d'aptitude que les Anglais aux climats du Gange, du Malabar, du Coromandel, du plateau du Dekkan.

Et surtout ils ont une morgue moindre. Ils auraient certainement recherché plus que les « Bretons » roux l'alliance des Indiennes. Il y aurait au sud de l'Himalaya des millions de Métis, au lieu de centaines de mille, et ces Métis seraient d'un ordre supérieur. On s'accorde à dire que les familles issues des Anglais et des « Cisgangétiques » sont laides, maussades, mais que celles où le sang des Français se confond avec le sang des Aryennes ou des Dravidiennes de la presqu'île sont charmantes, vives, éveillées, heureuses.

Ne pouvant raisonner sagement de ce qu'aurait mis au monde un avenir mort, il faut se borner à raconter le présent.

Nous possédons dans l'Inde cinq villes et quelques centaines de villages et sous-villages. Villes très éloignées les unes des autres, villages dispersés au milieu des aldées[1] anglaises, car non seulement notre territoire s'éparpille en cinq cantons, mais chacun de ces cantons se compose d'éparpillements. Des terres de France ont tout autour d'elles des terres d'Angleterre, et des hameaux anglais, rompant la contiguïté, séparent des hameaux français. C'est un désordre ridicule.

Ensemble, nos cinq territoires font 50 803 hectares ; or l'Inde entière en a 375 millions, ou sept mille trois cent cinquante fois plus.

283 000 personnes y vivent ; or l'Inde en porte environ 275 000 000, sinon 300 000 000, ou mille fois plus.

1. Villages.

Sur ces 283 000 habitants[1] on compte :

Indiens	279 970
Français	938
Fils de Français et d'Indigènes	1 757
Anglais	34
Fils d'Anglais et d'Indigènes	34
	282 733

Soit 2763 Européens ou issus d'Européens. Dans l'Inde on nomme Eurasiens[2] les descendants des conquérants anglais, français, portugais, etc., et des filles indigènes.

II. **Pondichéry**. — Des cinq territoires, le moins exigu, celui de Pondichéry, comprend 29 145 hectares, avec près de 145 000 habitants en une grande ville, trois petites cités, 93 aldées, 141 hameaux. 145 000 âmes, c'est plus de la moitié de nos « Indiens » ; 29 145 hectares, c'est un peu plus de la moitié de notre domaine dans l'Inde.

Pondichéry borde une plage droite de la côte de Coromandel, rivage oriental de la péninsule ; elle n'a point de port, mais seulement une rade foraine, la meilleure de ce littoral très redouté, sur une mer moins spasmodiquement agitée que devant les autres villes coromandéliennes, par exemple devant Madras, cité de quatre à cinq cent mille personnes située à 168 kilomètres au nord de Pondichéry. Cette Madras règne sur l'une des trois présidences qui se divisent l'Inde anglaise, les deux autres ayant pour lieux présidentiels Bombay et Calcutta — celle-ci capitale générale de tout l'empire anglo-indien, dans le pays des « Aryens », par opposition aux pays des Dravidiens ou Draviriens.

Aryens, Dravidiens, ces noms ont cessé de désigner des races ; ils indiquent plutôt une communauté, mieux encore une affinité de langues.

Les Dravidiens occupent presque toute la presqu'île en triangle qui, sous le nom de Dekkan, c'est-à-dire de Midi, prolonge l'Inde jusqu'au cap Comorin, lequel avoisine le huitième degré de latitude ; leur péninsule est heurtée par la mer du Bengale ou mer Indienne au levant, et par la mer d'Oman ou mer Arabe au couchant.

Ils parlent plusieurs langues très amples où les mots radicaux s'unissent en composés très longs, très compréhensifs, doucement ou superbement sonores, sans entrechocs de voyelles — langues sœurs dont les quatre principales sont : le télougou sur

1. Exactement 282 723.
2. Ce qui veut dire, littéralement : Européens-Asiatiques.

la basse Godavéri, la basse Kistna, le Pennar du nord, tributaires de la mer du Bengale; le tamoul ou tamil sur le cours moyen et le cours inférieur de la Cavéri, qui court à cette même mer, et sur tout le reste de la côte de Coromandel jusqu'à la corne du Dekkan, et même au delà; le canarais sur la Kistna supérieure et sur un parage peu long de la côte du Malabar, qui borde la mer d'Oman; le malayalam, sur ce littoral malabarien, du dernier village canarais au premier village tamoul. En tout, environ 50 millions d'hommes, dont un grand tiers au tamoul, un autre tiers un peu moindre au télougou, neuf à dix millions au canarais, cinq millions au malayalam; plus quelques millions à de petits idiomes congénères.

Bien que sise dans l'Inde, terre du noble sanscrit, la langue la plus sanscritique de Pondichéry est tout bonnement le français, puisque le peuple



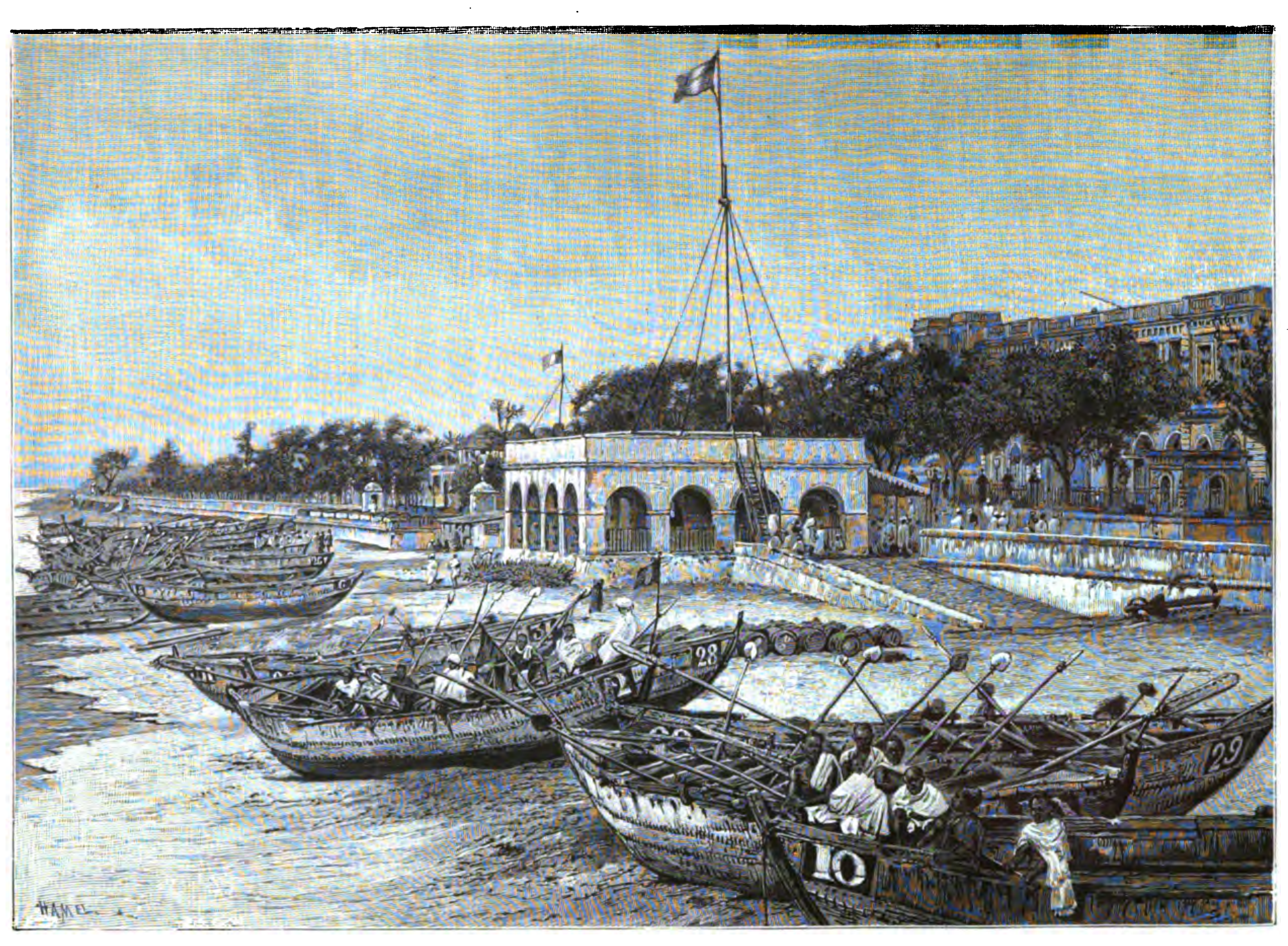
Près de Pondichéry. — Dessin d'A. de Bar, d'après l'album photographique de M. Grandidier.

n'y use que du tamoul et que ce parler dravidien, pas plus que les autres, n'est en rapport de filiation ou seulement de parenté avec le verbe des Védas.

Le nom même de Pondichéry se tire du tamoul : Pondou Tcherry ou Bourg Neuf : les deux *r* du mot dravidien nous montrent que nous devrions écrire, avec deux *r* également : Pondicherry.

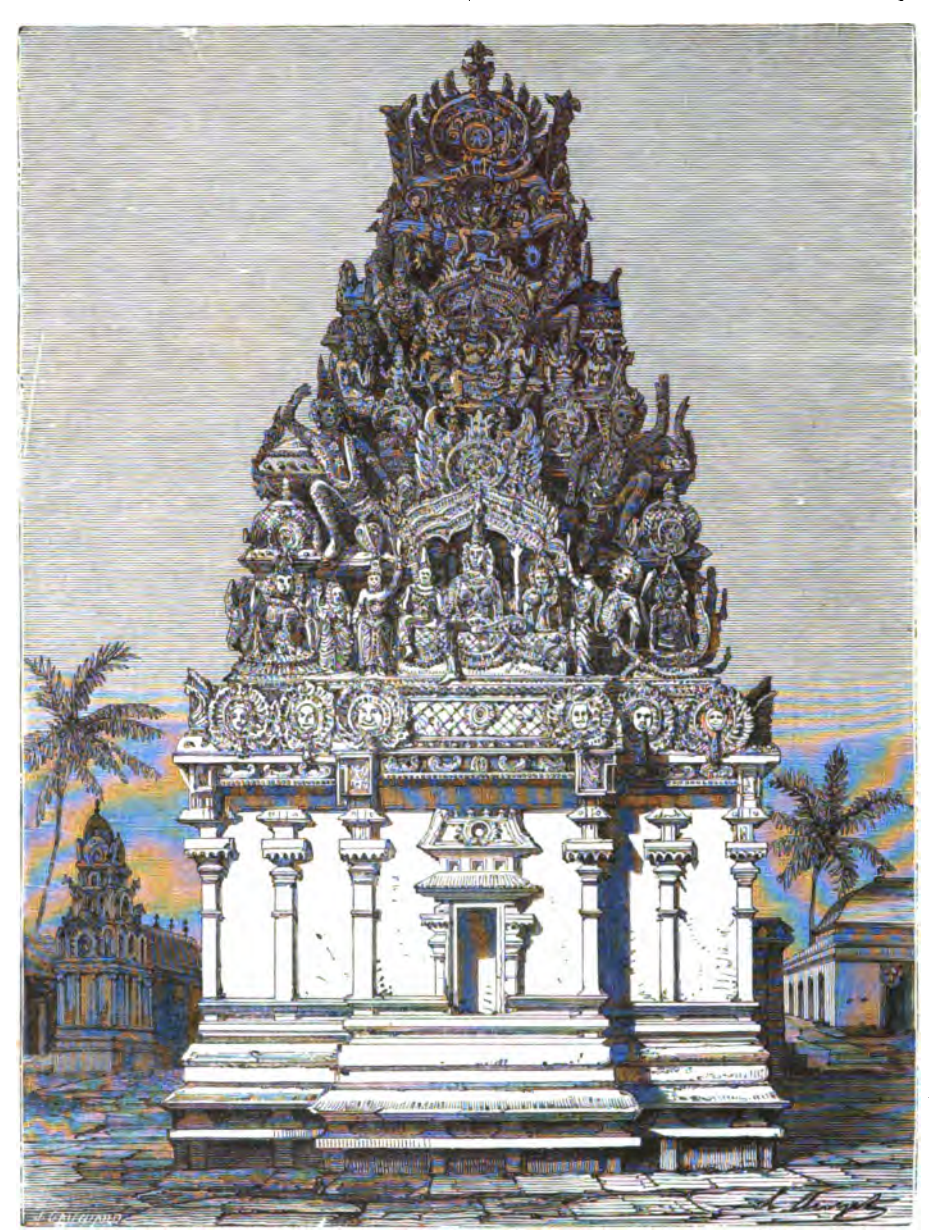
Quoique près du douzième degré de latitude, sous un climat des plus chauds, en un dédale de mares et d'étangs, de ruisseaux, de chenaux, de marigots, à l'orée du delta du Pennar du sud, c'est une ville salubre, tropicalement parlant; et de plus une ville charmante, dans les jardins, les arbres et les fleurs. Le Français n'y regrette qu'à demi la Seine, la Loire, la Garonne ou le Rhône, au milieu de bons et braves Dravidiens dont beaucoup parlent purement la langue de Paris.

III. **Karikal.** — Si de Pondichéry l'on suit le littoral de Coromandel pendant une centaine de



Pondichéry : la Batterie du salut. — Gravure de Hamel, d'après une photographie de M. E. Manès communiquée par la Société de Géographie.

kilomètres vers le midi, on arrive au delta de la Cavéri, fleuve d'un débit moyen de 478 mètres cubes par seconde qui tombe du plateau de Mysore par une cascade de cent mètres de haut, sublime effondrement d'un flot de 400 mètres de largeur attiré par l'abîme. C'est comme une mer, disent les Dravidiens, et ils l'ont en effet nommée la Mer de Siva[1] : Sivasamoudram. Très long et large est



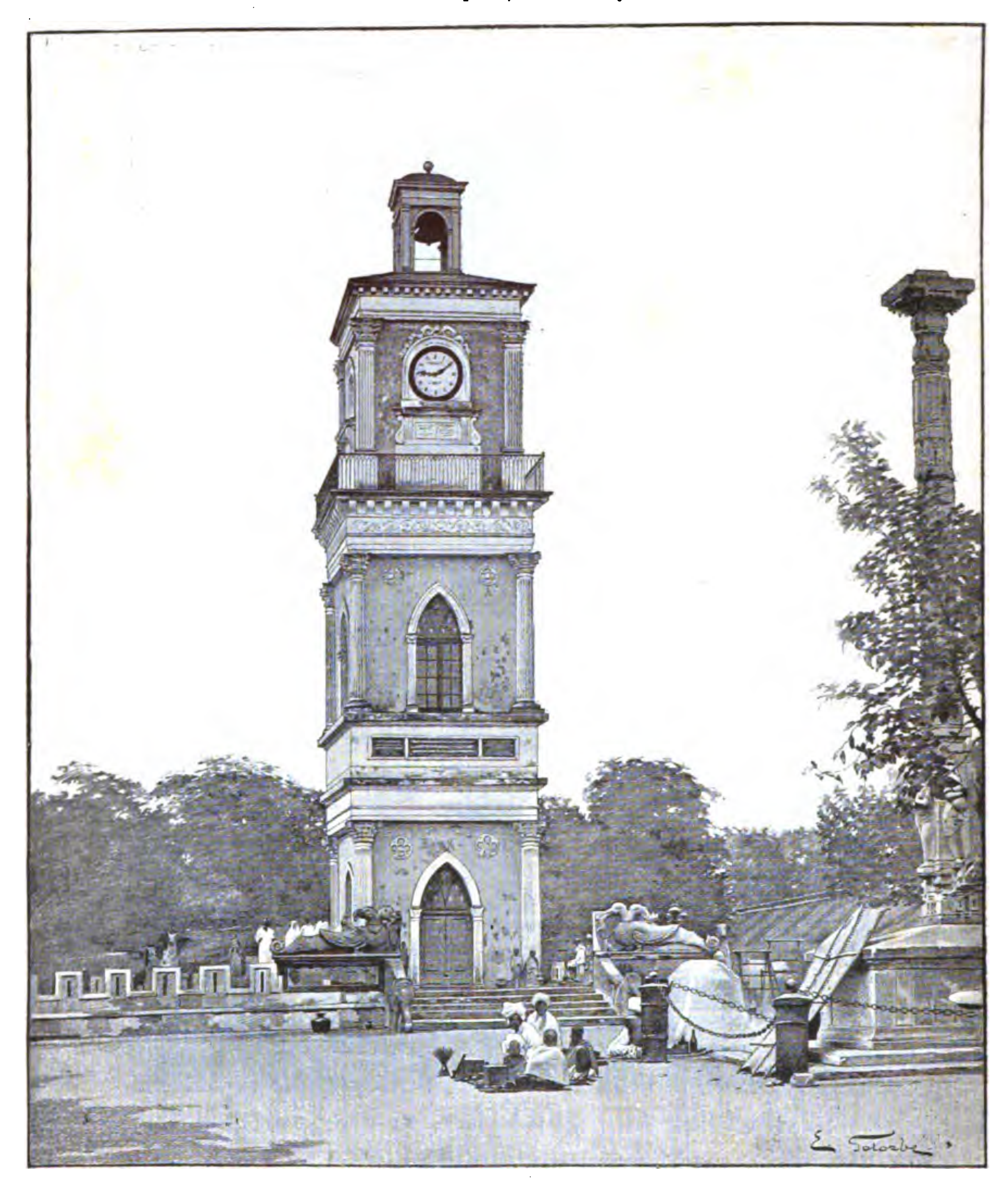
Pagode à Pondichéry. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

son delta, sillonné par une infinité de canaux, sur plus de quarante lieues de côte. Karikal, non sur la plage, mais peu éloignée des flots, borde une des branches deltaïques, la rivière Arselar, où les vaisseaux de 200 tonneaux ont accès.

Son territoire, près du onzième degré de latitude, se borne à 13515 hectares, avec 93000 habitants, en trois communes et 110 aldées. Grâce aux inondations régulières de l'Arselar, du Nondalor, du Pravadéanar et du Nagour, autres bras de la Ca-

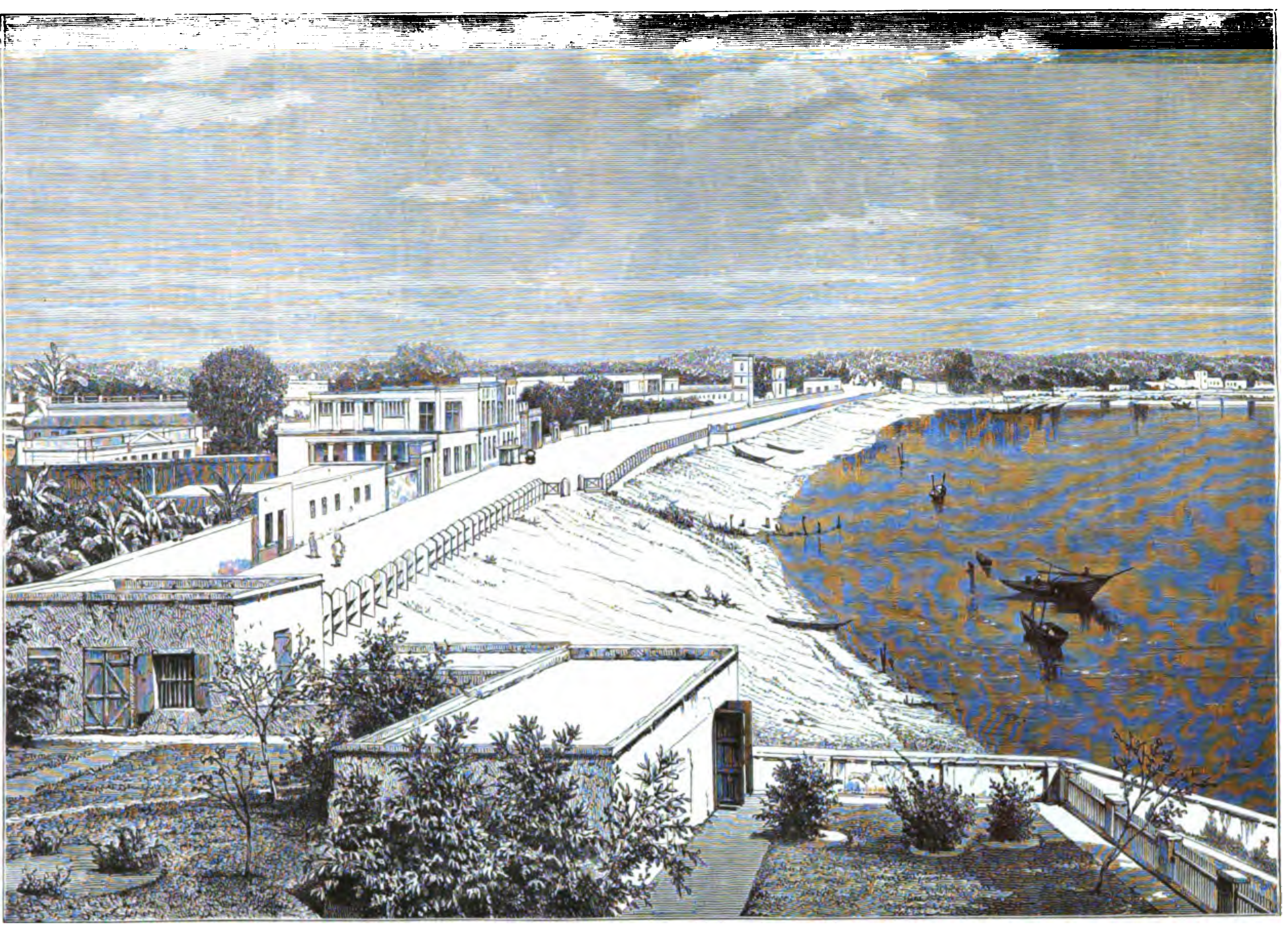
1. L'un des grands dieux de la cosmogonie de l'Inde.

véri, grâce enfin à quatorze canaux d'irrigation, c'est un domaine éminemment fertile, en dépit d'un excès de sable. La moyenne annuelle, à l'ombre, y atteint 28°; mais Karikal, dans sa ver-



Pondichéry : la tour de l'Horloge. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. E. Manès communiquée par la Société de Géographie.

dure, sous ses flexibles palmiers, au bord de son fleuve, n'en est pas moins un beau séjour fort agréable : d'autant qu'il lui est défendu, par les traités avec l'Angleterre, de s'entourer d'un mur de défense; on ne nous permet pas non plus d'y tenir de soldats. Ainsi en est-il également de Pon-



Chandernagor. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

dichéry, qui ne peut s'enclore et qui n'a droit qu'à des hommes de police.

La langue de Karikal est le tamoul.

IV. Yanaon. — En marchant, au contraire, de Pondichéry vers le nord, on arrive aux branches d'une autre rivière dekkanienne, la Godavéri, qui boit les eaux de 30 millions d'hectares, presque les trois cinquièmes de la France.

La voir en saison sèche, c'est contempler une grève plus qu'une eau. Le ciel divise très injustement les pluies de l'Inde; certaines contrées y sont les plus humides du monde entier; d'autres rivalisent avec les saharas en aridité; d'autres enfin vont de mois mouillés à des mois anhydres, et quelquefois même une année peut n'y distribuer que quelques gouttelettes aux torrents. Ces années, qui sont de disette, amaigrissent encore plus les maigres Indiens ou les envoient en foule au Royaume des Ombres.



Une vue du quai de Mahé. — Dessin de Guiaud, d'après l'album de M. É. Fleuriot de Langle.

Pondichéry, Karikal, appartiennent à la région des pluies rares. 675 millimètres par an, beaucoup moins que la moyenne de la France, voilà tout ce que reçoit la capitale de notre Inde, et c'est moins que rien pour un pays tropical ayant en face une mer à moussons, à typhons, à raz de marée. A Yanaon, la saison des averses est plus longue, plus fournie, plus exactement alternante avec la saison des sécheresses, et il en est de même sur le bassin de la Godavéri : d'où, d'une part, du 20 juin à l'entrée de novembre, de vastes orages; et, d'autre part, du début de novembre jusqu'au mois de juin, le dôme d'un sombre azur.

De là naissent deux Godavéris qui ne se ressemblent pas. Celle des jours sans nuages féconds ou nullement nuageux traîne 60 mètres cubes entre les cailloux. Celle des jours qui dégouttent grandit

de près de cent pieds au-dessus de son étiage, on prétend même de près de deux cents au plus étroit de ses couloirs : roulant alors 40 000 mètres cubes à la seconde, elle fait un lac de ses plaines basses et de ses 400 000 hectares de delta.

Yanaon la télougouphone, entre le 16e et le 17e degré de latitude, contribue à l'Inde française pour moins de 5000 Yanaonnais sur 1429 hectares.

Elle a son site à 780 kilomètres de Pondichéry, à 11 kilomètres de l'embouchure du fleuve, à l'endroit où se détache de sa rive gauche la Coringui, bras navigable pour les vaisseaux de 200 tonnes; quant à la Godavéri, des bancs de sable la rendent inaccessible aux navires. C'est un lieu chaud, lourd, humide, malsain, que la dysenterie visite, que les typhons ravagent. En 1839 un de ces ouragans inouïs auprès desquels nos tempêtes sont presque un zéphir y poussa la mer sur la terre, et, le jour venu, ce jeu de la nature avait coûté 6000 hommes aux alluvions du delta.

V. **Mahé.** — Pondichéry, Karikal, Yanaon s'étalent à la brise de la mer du Bengale; Mahé, sur la contre-côte, respire les souffles de la mer d'Oman, au pied des Ghats occidentales : de ce nom l'on nomme la paroi de rebord du plateau dekkanien, en face du soleil qui sombre dans les flots de l'Occident.

Donc Mahé borde la côte du Malabar, près du onzième degré de latitude, à la rive d'un petit fleuve, le Mahé, capable de porter pendant une douzaine de kilomètres les barques de 60 tonnes, de 70 au plus.

Mahé n'est point un mot de la langue malayalam, parlée par les riverains de ce littoral du Malabar, mais un mot français. C'est le nom patrimonial de l'homme auquel nous devons ce port depuis 1726, de Mahé de la Bourdonnais, celui qui quinze ans plus tard, alors gouverneur des Mascareignes, lança sur mer à ses frais une flotte pour la conquête de l'Inde et qui, vingt ans après, s'empara de Madras. La ville s'appelait auparavant Maïhi : de Maïhi à Mahé, la transition fut insensible.

La petite ville, qui est charmante, quatre aldées, 5909 hectares, 8000 à 9000 habitants sous l'ombre des palmes, dans un air salubre, sur une campagne féconde, telle est cette « Nouvelle-France » où les traités avec nos bons amis et alliés les Anglais nous reconnaissent le droit de tenir un homme de garnison.

VI. **Chandernagor.** — Nom « aryen », nullement dravidien, car ce reste de notre tentative de seigneurie sur le bas du Gange appartient au Bengale, terre dont les idiomes dérivent du sanscrit.

On l'interprète diversement : Tchandra Nagar ou la Ville de la Lune ; Tchondan Nagar ou la Cité du Bois de sandal.

A 1600 kilomètres au nord-est de Pondichéry, Chandernagor n'est qu'à sept lieues au nord de Calcutta, la capitale de l'Inde, à son amont et sur le même bras du Gange.

Ce bras, c'est l'Hougli, jadis navigable aux grands vaisseaux jusque bien au-dessus de Chandernagor; mais le dépôt des vases en a réduit la profondeur, et si la ville des palais neufs, Calcutta, reçoit toujours les navires de 8 mètres de cale, celle des palais en ruine, Chandernagor, n'admet plus que les bâtiments calant 5 mètres.

On dit qu'elle avait 100 000 habitants sous Dupleix; c'était la Calcutta d'alors.

Le tiers lui en demeure : 33 000 personnes, sur 940 hectares.

Le site y est grand, l'eau majestueuse, la ville monumentale, calme, point triste malgré le déclin de ses jours et quoique promise à un néant prochain par l'encombrement de son Hougli.

Des palmiers, de hauts et beaux arbres du Tropique de Cisgangétie l'ombragent délicieusement.

En dépit des atterrissements du soleil du 23e degré, et bien qu'étant fille du Bengale choléragène, la Ville de la Lune, en croissant sur la rivière, a le renom d'être salubre.



Hué : la citadelle (voy. p. 442). — Dessin de Weber, d'après une photographie.

INDO CHINE

1. Le Xich-Qui, les Cent Tribus, les Doigts Écartés, l'Annam. — Il était une fois comme une bonne fois : ainsi commencent les contes de fées, ainsi peut commencer l'histoire de l'Annam à sa légendaire aurore, à deux dizaines de siècles et cinq siècles encore en avant de notre ère.

Il était une fois comme une bonne fois, par delà le midi de la Chine, à toucher ce massif empire, un pays de Xich-Qui, bien moindre que maintenant. Son Fleuve Rouge était plus court, les champs du Tonquin deltaïque se composaient paisiblement sous l'onde agitée d'un grand golfe, mais on ne voyait encore de ces terres basses que les îles de l'Océan d'alors, qui sont devenues les collines de la plaine. De même, à dix degrés au sud, le très vaste Mékong travaillait à la Cochinchine, fort en arrière de la plage vers laquelle nagea le Camoëns naufragé, levant d'un bras hors de l'eau le poème héroïque[1] dont les Portugais sont fiers; et, à son tour, cette plage est maintenant au loin dans les terres, car le Capitão das Aguas, comme le nomme le guerrier poète usé au service de sa patrie, le Mékong ou Cambodge, allonge rapidement son delta.

Puis vint l'époque obscure où la contrée que les annalistes chinois nommaient le Xich-Qui s'appela, chez ces mêmes annalistes, le Bâ-Viel, ou les Cent Peuples, les Cent Tribus.

L'une des Cent Tribus, mieux prête à la lutte, comme étant plus nombreuse, plus vigoureuse, ou simplement plus basse, avide, cruelle, criminelle et rusée, les Giao-Chi, s'assimila les quatre-vingt-dix-neuf autres peuples (si réellement il y en avait cent). A mesure qu'ils pénétraient, pressaient, agglutinaient autour d'eux, le nom de Bâ-Viel dé-

1. *Les Lusiades*.

clinait; il finit par disparaître et fut remplacé par celui de Niam-Giao, ou pays des Giao — des Giao-Chi, s'entend.

Giao Chi, cela signifie les Doigts Écartés, à cause que, pareils à nous pour les mains, ils avaient des pieds plus préhensifs, par suite d'un certain écart entre le gros orteil et l'ensemble des autres doigts du pied. Ce trait « pédestre » a passé, de génération en génération, à leurs arrière-petits-fils annamites, et l'on dit que moins un Annamite est croisé, plus il est Giao-Chi au sens propre du mot.

Ensuite les noms de Niam-Giao, Giao-Chi s'effacent. Il n'y a plus que des Annamites, dans un Annam, c'est-à-dire dans un « Repos du Midi » ou dans un « Sud Pacifié », sinon dans un « Sud Pacifique ». La contrée grandit par les alluvions de ses fleuves, elle se peuple. Tantôt elle reconnaît la souveraineté des Chinois, tantôt leur suzeraineté, tantôt elle combat ces maîtres et il lui arrive de les vaincre; mais si parfois elle conquiert son indépendance, elle admire toujours le grand et vieil empire, elle voit en lui le pays de l'écriture, le séjour des arts et des sciences, la patrie de la politesse et du beau langage, le foyer de la pensée, la pure fontaine de la sagesse.

Cette amitié pour la Chine, sa philosophie, sa conception du monde, son patriarcat, son culte des ancêtres, son mandarinat fondé sur des examens publics, l'on peut dire cette vénération domine tout le passé de l'Annam malgré les guerres entre Annamites et Chinois; elle domine son présent malgré la soumission à la France; et sans doute qu'elle dominera son avenir. Il y a des fatalités de situation, de voisinage, d'histoire, d'origine.

C'est pourquoi le nom d'Indo-Chine manque de vérité, surtout pour l'Indo-Chine orientale, qui est l'Indo-Chine française. Ce nom ne devrait pas indiquer seulement une situation intermédiaire entre l'Inde et la Chine, il faudrait qu'il marquât également un partage d'influence entre ces deux pays qui, réunis, sustentent du tiers à la moitié des hommes.

Tel n'est pas le cas. Le Tonquin, l'Annam, la Cochinchine, la Laotie, le Cambodge, le Siam, la Birmanie gravitent vers la Chine plutôt que vers l'Inde; l'élément « jaune » y a plus de part que l'élément « arya », malgré la mainmise de l'Angleterre sur la Birmanie, malgré l'immigration des Hindous dans les anciens et les nouveaux domaines d'Albion, immigration plus que balancée par l'afflux de l'industrieuse « chinoiserie » dans les bourgs, villes, villages, plantations des trois quarts de la péninsule transgangétique.

Le temps aidant, ce qui avait été les Cent Tribus au bord du Fleuve Rouge devint la terre d'Annam, en trois pays : le Tonquin, parcouru par ce fleuve-là; l'Annam proprement dit, lisière étroite entre la montagne et la mer, au midi du Tonquin; la Cochinchine, enlevée au peuple allogène des Cambodgiens, au sud-ouest de l'Annam, sur le Mékong, vaste rivière créatrice. Les mêmes institutions, les mêmes cultes, la même langue en dialectes fort ressemblants régnèrent sur près de quinze degrés de latitude, d'entre le 24e et le 23e jusqu'au delà du 9e en tirant sur le 8e. Le centre de domination se fixa, non dans la contrée la plus populeuse, qui est le Tonquin; non dans la plus riche avec le plus beau fleuve, c'est-à-dire en Cochinchine, mais dans la partie la plus pauvre, dans l'Annam, qui tient le milieu; là est Hué, le palais et la citadelle du desposte en riche robe de soie.

II. Conquête de l'Annam. — En négligeant un débarquement de marins, un petit assaut à la baïonnette et la ruine d'un fort annamite, le tout en 1856, le premier contact ennemi de la France et de l'Annam date de 1858, de l'année qui suivit cet an 1857 où s'acheva la conquête de l'Algérie.

Les arrière-neveux des Doigts Écartés ne nous craignaient guère. Ils avaient presque raison, tant nos hésitations nous déshonorent. L'empereur annamite avait dit en souriant : « Les Français jappent comme les chiens, ils fuient comme les chèvres ». Et de fait, le châtiment ne suivait jamais la menace. Or l'Oriental n'admire que la force, il la croit sainte; pour lui, l'homme vraiment homme, le juste en même temps que le justicier, c'est celui qui fait voler à l'heure dite la tête qu'il a condamnée.

La France et l'Espagne avaient à venger des missionnaires suppliciés, ceux-là même dont Victor Hugo parle si superbement, en s'adressant à l'un de ces blêmes décapités :

O! tandis que là-bas, hélas! chez ces barbares,
S'étale l'échafaud de tes membres chargé,
Que le bourreau, rangeant ses glaives et ses barres,
Frotte au gibet son ongle où ton sang s'est figé;

Ciel! tandis que les chiens dans ton sang viennent boire
Et que la mouche horrible, essaim au vol joyeux,
Comme dans une ruche entre en ta bouche noire
Et bourdonne au soleil dans les trous de tes yeux;

Tandis qu'échevelée et sans voix, sans paupières,
Ta tête blême est là sur un infâme pieux,
Livrée aux vils affronts, meurtrie à coups de pierres,
Ici, derrière toi, martyr, on vend ton Dieu!

Une flottille vogua donc en 1858 vers le littoral annamite.

Elle portait 2300 hommes, dont 1500 Français, et 800 Espagnols qui n'avaient rien d'espagnol, qui n'étaient même pas des castillanophones, mais des Tagals, Indiens des Philippines sobres et soumis.

Cette petite armée s'empara de la baie de Tourane, l'une des plus belles de l'Asie.

En 1859 une autre flottille remonta le fleuve Donnaï par son large, profond estuaire et prit Saigon, qui devint et resta la capitale de nos établissements.

Mais la France jugea nécessaire de se susciter un ennemi souple, passionné, perfide, hostile en Tunisie, en Tripolitaine, en Égypte, en Syrie, dans toute la Méditerranée, dans toute l'Europe, et l'on peut dire dans le monde entier. Elle créa donc l'Italie par quatre ou cinq victoires; le sang français teignit les rivières alpestres, les canaux de la plaine des Lombards, il rougit les coteaux devant des avant-monts.

Puis il lui parut beau d'aider les Anglais à brutaliser la Chine pour la commodité de quelques gros marchands « saxons »; elle entra dans Pékin par assaut.

Pendant ce temps les Annamites bloquaient par des forts, des fortins, des épaulements, des têtes de pont, le peu de centaines d'hommes que nous avions laissés à Saigon, et il nous fallut un grand effort pour rompre en 1861 les lignes redoutables de Ki-Hoa.

En 1863 un traité de paix avec l'empereur du Repos du Midi nous donna les provinces orientales de la Basse-Cochinchine : Saigon, Bien-Hoa, Mytho.

En cette même année 1863 le royaume du Cambodge accepta le protectorat de la France. L'action du gouverneur de Saigon fut ainsi portée jusqu'à la frontière des Laotiens prétendus Siamois, indépendants en réalité, qu'il était nécessaire de protéger également, tout le long de leur maître fleuve, pour faire de notre Indo-Chine un grand tout homogène. Mais on ne les protégea pas : loin de là, on eut la faiblesse de céder aux Siamois des provinces cambodgiennes par la situation, la langue, l'histoire, et l'Indo-Chine française reste désormais inachevée.

Vint ensuite le tour du Tonquin et de la Haute Cochinchine ou Annam proprement dit. Ces deux pays sont maintenant attachés à la France par le lien du protectorat, après une série d'aventures fantastiques dont une au moins, la première, est hautement supérieure à toutes les oseries des Conquistadores. Avec une poignée de matelots et un brin de soldats d'infanterie de marine, 175 hommes en tout, Francis Garnier brusqua la ville d'Hanoï, peuplée de 100 000 âmes; puis, maître de sa formidable citadelle, enlevée de vive force ainsi que les forteresses moindres du delta du Fleuve Rouge, il conquit, il pacifia, il organisa en quelques jours le Tonquin, pays de neuf millions d'habitants, sinon douze (1873).

Dans sa Rizière, dans sa Forêt, sa Montagne, dans la marche déserte qui le sépare de la Chine, le Tonquin a vu depuis une âpre tragédie aux cent actes divers : des sièges, des assauts, des défenses, des embuscades à n'en pas sortir vivants, des croisières contre les pirates, des batailles contre les Tonquinois rebelles, contre les Pavillons Noirs, brigands à la solde des Chinois, et contre la Chine elle-même.

La terre du Fleuve Rouge ne nous revaudra jamais tout ce sang héroïque, ni au centuple, ni au décuple, ni au double, ni même au simple, car qui pourra faire un jour de ce satrapat de la Chine une France nouvelle?

Maint héros de la Conquête a pu nous maudire en mourant, quand le Pavillon Noir lui sciait le cou pour planter la tête au bout de sa pique et la porter glorieusement en l'air, comme un monument de prouesse, par-dessus la forêt des drapeaux et des lances.

Il semble que la France ait pris plaisir à décourager là-bas jusqu'aux plus vaillants.

Lorsqu'il fallait vingt mille hommes pour ressaisir ce pays enlevé d'abord par moins de deux cents, puis perdu par lâche sottise, elle en envoyait deux mille, voués d'avance aux combats stériles, à l'inutile embourbement dans les rizières, à la fièvre du marais ou de la forêt, à la dysenterie, à l'insolation.

Quand un chef triomphait du Tonquinois, du Chinois, du climat, et qu'avec deux ou trois coups de boutoir il était sûr de disperser pour toujours la meute acharnée des Pavillons Noirs, elle arrachait de ses mains le bâton de commandement.

Lorsqu'il fallait frapper fort et ferme sur la Chine, dont les pirates, les Pavillons Noirs, les batteurs d'estrade, étaient la non douteuse avant-garde, on la ménageait. On avait pris Pékin pour l'Angleterre, on n'osa l'attaquer pour la France, ni bombarder les ports, de peur d'y brûler un magasin appartenant à quelque sujet de la « gracieuse reine », une boutique ayant pour maître un Alle-

mand, un Yankee, un cosmopolite quelconque venu chez les Jaunes pour piller les Jaunes.

Désireuse de prendre aux Chinois l'une de leurs deux grandes îles pour avoir un gage en main



Carte de la péninsule Indo-Chinoise.

contre eux, la France entreprenait Formose, au lieu de Haïnan, l'île pour ainsi dire tonquinoise, et bien plus aisée à saisir, qui se lève à l'entrée du golfe du Tonquin.



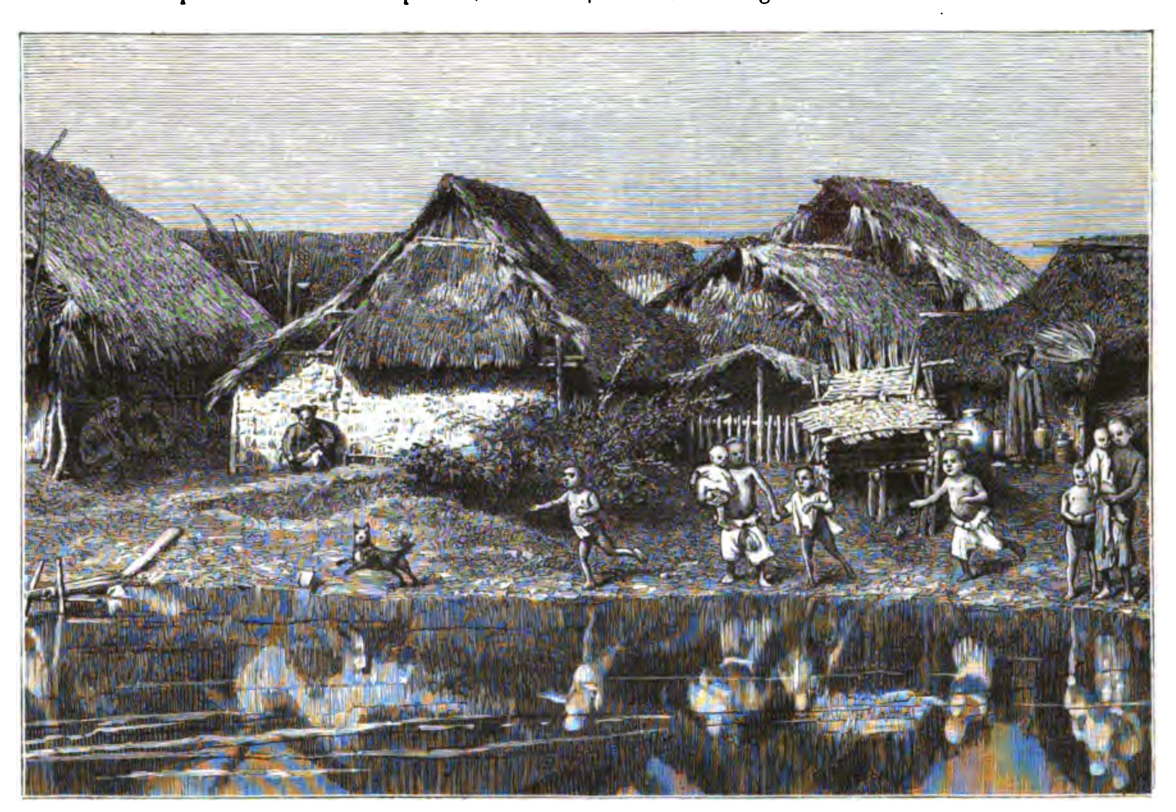
Une famille annamite. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

Quand des trahisons soudaines montraient dans toute leur bassesse la sournoiserie, l'hypocrisie, l'abjection des mandarins qui « disent : Paix! paix! lorsqu'il n'y a point de paix », c'est à ces mandarins mêmes que, déjà dix fois trompée, elle se fiait pour être trahie dix fois encore.

Pareil au cyclone qui tout à coup déchire passionnément le ciel après un silence terrible de l'air, quand un assaut nocturne éclata dans la ville endormie, à Hué, la capitale de l'Empire, assaut tramé dans le palais même de l'empereur, au lieu de déclarer à jamais déchue la famille traîtresse, on la maintint sur le trône, et plus que jamais on l'entoura d'honneurs, avant que la chair eût cessé d'habiller le squelette des victimes de ces « Vêpres annamites ».

Pourquoi tant d'erreurs, de présomption, de faiblesses, d'injure à sa vaillante armée? Parce que le commandement venait de Paris, la ville qui s'admire et n'est point admirable.

Pourtant, la force d'âme, l'énergie, le dévouement, la résignation des marins et des fantassins piétinant dans la boue, entre les canaux des rizières, ou tremblant dans la forêt, du frisson qui présage la fièvre, et trop souvent la mort, cette vertu mâle équilibra les étourderies de la Vieille France; puis la balance pencha pour nous, et le Tonquin, l'Annam restèrent français, mais de nom plus que de fait, par les traités de protectorat de 1883-1884.



Village et enfants du Fleuve Rouge. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

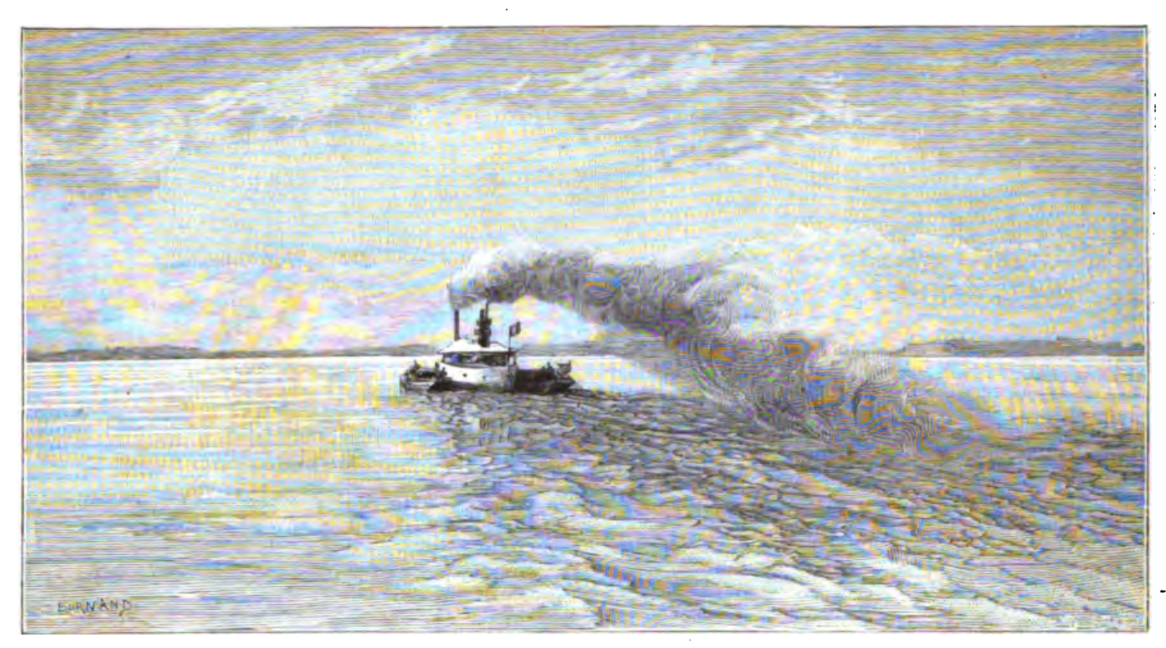
III. Le Tonquin : bassin et delta du Fleuve Rouge. — L'Indo-Chine française va, tout au long de la mer de Chine, de la frontière du Yunnan et du Kouang-Si ou Kouang de l'Ouest, provinces méridionales de la Chine, jusqu'au parage du golfe de Siam où le royaume du Cambodge s'ajuste au royaume Siamois. Elle comprend quatre pays : le Tonquin, bassin du Fleuve Rouge; l'Annam ou Haute-Cochinchine, bande étroite entre monts et flots; la Basse-Cochinchine, delta du Mékong; le Cambodge, contrée plus intérieure que littorale, sur le Mékong, en amont de la Cochinchine.

De ces quatre contrées, les trois premières se ressemblent exactement; elles font un tout homogène, moins par leur nature que par leurs hommes. « Un même peuple, une même langue, une même

foi », ils réalisent l'idéal auquel prétend arriver l'Empire Slave ; la foi, c'est ici la vénération des ancêtres plutôt qu'une religion révélée. Il y a bien quelques différences dans les origines de la nation : ainsi, par exemple, les Cochinchinois sont plus petits que les Tonquinois, ils ont évidemment des ancêtres malais que les Tonquinois n'ont pas, ils se sont aussi quelque peu mêlés au sang cambodgien; et les Tonquinois, non. Mais le même idiome, les mêmes coutumes, la même organisation politique et sociale, la même influence de la Chine, la même histoire ont passé leur niveau sur toute l'Annamie.

Les origines du Cambodge, son passé, sa langue, ses mœurs, ses arts l'opposent à l'Annam. Celui-ci subissait et subit toujours le protectorat intellectuel et moral de l'Empire Jaune; celui-là puisa ses idées, sa religion, sa haute et puissante architecture dans l'Inde.

Deux des trois régions annamites, la Basse-Cochinchine et le Tonquin, étant pour une grande part delta plantureux, la troisième, l'Annam, pousse la montagne presque jusqu'à l'ourlet du flot; elle n'a d'autres deltas que ceux de gros ruisseaux côtiers, d'autres plaines que d'étroits espacements, petits lacs comblés, sur le cours de quelques torrents. Les alluvions du Fleuve Rouge, comme celles du



Sur le Fleuve Rouge. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après un croquis.

Mékong, étant une terre merveilleusement créatrice, la terre, ou plutôt le rocher de l'Annam propre ne l'est guère. Or cet Annam va, par une longue bande effilée, du Tonquin, qui le borde au nord, jusqu'à la Basse-Cochinchine, qui le borde au midi, et les Annamites ont pu comparer plaisamment leur empire à un bâton portant à chacun de ses deux bouts un énorme sac rempli de riz.

Le Tonquin, berceau des Annamites, ne fait partie de l'empire d'Annam que depuis 1802. Il obéissait auparavant à des dynastes indigènes, famille royale que beaucoup n'ont pas encore reniée : il est même une province littorale[1] qu'on a pu surnommer la Vendée tonquinoise, tant elle est restée fidèle au souvenir de ses rois légitimes.

Les Annamites, ayant leur capitale à Hué, près du 17e degré de latitude, appellent Bac-Ky, c'est-à-dire Contrée du Nord, le Tonquin, qui est compris entre le 19e et le 23e.

Le nom de Tonquin ne désigna pas d'abord une région, mais seulement une ville.

Et cette ville était justement la métropole présente des Tonquinois, celle qu'on appelle maintenant Hanoï.

Si Paris a deux noms, Paris et Lutèce, Hanoï n'en a pas moins de cinq, dont trois annamites et deux chinois : tout d'abord Hanoï, le nom usuel; puis, Tham-Lang-Than ou Ville du Dragon Rouge; Bac-Thanh ou Fort du Nord; et, en langue chi-

1. La province de Haï-Dzuong.



Tonquinoise en costume de ville. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

noise, Kécho ou le Grand Marché; et Dong-King ou la Capitale de l'Orient, par opposition à Tay-King ou la Capitale du Couchant : celle-ci, détruite aujourd'hui, montre encore quelques débris de son existence passée, très faibles restes, car les cités tonquinoises sont bois, bambous, cases, paillottes, plutôt que murs, pierres, fer et solides assises. Cette Capitale de l'Occident, sur le territoire devenu province de Thanh-Hoa, est d'ailleurs au sud plutôt qu'à l'ouest de la Capitale de l'Orient. C'est de Dong-King que les Européens ont fait Tonquin.

Toutes les villes tonquinoises ne répondent pas à cinq noms comme Hanoï, mais il en est peu qui ne répondent à trois — un nom chinois dont on se sert peu, un nom annamite qui est l'usuel, un nom officiel qu'on n'emploie qu'en paperasserie, le pinceau à la main.

Excessive anarchie qui rend pénible l'étude des annales indo-chinoises.

Le Tonquin représentant pour les Annamites le Bac-Ky ou Contrée du Nord, l'Annam propre est le Nam-Ky ou Contrée du Sud, et la Basse-Cochinchine le Gia-Dinh.

Des neuf, dix, douze millions d'hectares[1] du Tonquin, 1400000 appartiennent au Delta. Le reste se divise entre la Montagne et la Forêt.

Le delta nourrit de sa riche substance environ 6 millions d'hommes, soit plus de quatre personnes par hectare; or le pays le plus densément peuplé de l'Europe, la Saxe, n'en sustente que 212 par kilomètre carré, malgré son énorme hypertrophie industrielle, tandis que le Tonquin n'est qu'agricole. La Belgique, démesurément industrielle aussi, n'en entretient que 203.

Il est, dans l'instant présent, le Tonquin vivant, par opposition au Tonquin non vivant encore, ou vivant à peine — la Montagne a peu d'habitants, et la Forêt n'en a pour ainsi dire pas.

Il a pour auteurs de ses alluvions le Fleuve Rouge, et, à un très moindre degré, le Tay-Binh.

Le Fleuve Rouge ou Song-Koï[2] doit son nom au limon rouge entraîné par ses eaux; c'est, comme teinte, exactement ce que les Espagnols d'Amérique appellent un Rio Colorado.

Rouge ou rougeâtre par lui-même, il boit une eau sombre, celle de la Rivière Noire, et une eau d'un vert transparent, celle de la Rivière Claire.

Il est fait de ces trois courants, le Rouge pas beaucoup plus fort que le Noir.

Le Song-Koï part du « Midi Nuageux », du Yun-Nan, province chinoise abreuvant aussi d'une urne pleine, au sein de hautes montagnes très métalliques, le fleuve « infini » des Chans, des Laotiens, des Cambodgiens, des Cochinchinois, qui est le Mékong.

En Chine, sous divers noms, il est constamment torrent.

Torrent encagnonné, si l'on peut traiter de cagnons les gorges qui ne sont ni de craie, ni de calcaire, ni régulièrement monumentales entre parois vives, ces gorges eussent-elles une vertigineuse profondeur comme celles du Song-Koï que d'en haut l'on entend bramer, pareil aux cerfs lointains, à 1500, 1800, 2000 mètres en bas, rouge au pied des monts rouges, entre des rivages stériles.

Mang-Hao est sa dernière bourgade chinoise; Lao-Kay son premier bourg tonquinois.

A son entrée chez nous, sa largeur n'atteint guère que 100 mètres; c'est encore un « gave » impétueux qui compense l'étroitesse par la vitesse ou la profondeur.

Subitement doublé devant Hong-Hoa par la Noire, qu'il reçoit au pied d'une montagne de 1800 mètres, puis agrandi par la Claire, il arrive à Sontay, et là son delta commence.

De 500 mètres de largeur, il passe à 600, à 800, à 1000; il subit la marée, qui remonte ses bras lorsque, les pluies ayant cessé, le fleuve est bas et que la mer peut l'envahir aisément; mais quand la neige se dissout en eau sur les créneaux du « Midi Nuageux », lors de la grande crue, le Rouge monte de 5, de 6, de 7 mètres : alors, qu'il s'écroule ou non sur le Delta par la rupture de ses digues, il repousse la mer.

Ses bras sont innombrables dans la terre sans rocher du Delta, glèbe aisée à fouiller, à fendre, à tourner et retourner.

Et plus ces bras s'approchent du golfe du Tonquin, plus ils se multiplient, par anastomose des petits aux grands et des grands aux petits.

Mais ils se rapportent tous à trois branches principales.

La branche du nord va mêler des chenaux aux bras du fleuve Taï-Binh.

La branche du sud, le Daï, s'en va vers Ninh-Binh.

La branche du centre, la plus grande, celle à laquelle on continue plus spécialement le nom de

1. Les évaluations de la surface du Tonquin varient beaucoup, parce qu'on ignore encore la frontière précise à l'ouest (si frontière il y a), entre les Tonquinois d'une part, les Birmans (ou prétendus tels) et les Siamois (ou dits ainsi) d'autre part.

2. Ces deux mots se traduisent d'une langue à l'autre.

Fleuve Rouge, coule devant Hanoï, ville royale veuve de ses rois.

Hanoï longe les bords de son bras de fleuve pendant environ 3000 mètres; 75 000 à 100000 hommes[1] animent ses rues, élargies depuis que les Tonquinois ont perdu leur despote national.

La beauté du roi de Hanoï n'avait certes rien de surhumain; elle ne le transfigurait point en un demi-dieu souriant comme le soleil. Bien au contraire, il était laid à l'instar de sa race, petit ou très petit, jaune, l'œil bridé, le menton barbu d'une laide barbiche, les joues glabres, la face trapézoïdale.

Mais, tel quel, il était criminel de le contempler, même de l'entr'apercevoir par hasard.

Pour ne point l'envisager, fût-ce d'un regard involontaire, et plus fugitivement que la pensée,



Citadelle de Hanoï: porte du sud. -- Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

les riverains des grandes rues de Hanoï par où venait souventefois le cortège du monarque avaient aveuglé leurs maisons du côté de la chaussée.

Et, non contents de ne rien soupçonner de la pompe royale, quand le Flatté suivi des flatteurs devait passer devant la paroi des fenêtres, ils plaquaient en avant du mur de la maison, en murailles parasites, des cloisons de bois, de briques, paille ou pierre, qui cachaient entièrement la demeure.

1. Ou même 125 000, 150 000 d'après certains; et d'après d'autres, 50 000, ou 40 000 seulement.

Cette enflure contrenaturelle rétrécissait d'autant la rue, des deux côtés; maintenant, les appentis tombent en ruine, ou l'on porte sur eux une main profane.

Hanoï ressemble à une ville chinoise. De même que les cités du Céleste Empire, elle a son quartier marchand et son quartier militaire. Le quartier marchand grouille de vie; une foule affairée, allant, venant, trottant, use les dalles de marbre noir qui pavent le milieu des grandes rues com-



Hanoï : rue des Pavillons-Noirs. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

merciales, entre des rangées de basses maisons de pierre et de brique. Telles ne sont pas d'habitude les villes de l'Annam; le bois, le bambou, la paille, matériaux périssables, les composent; quand elles meurent, il n'en reste point de squelette : touan ou ports de douanes, huyen ou chefs-lieux d'arrondissement, phou ou chefs-lieux de département, et même aussi les dinh ou chefs-lieux de province, il suffit d'un assaut, d'un incendie, d'un abandon, pour que toute trace en soit bien vite effacée, et seuls les tanh ou forteresses survivent longtemps.



Un Tonquinois. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Le quartier militaire d'Hanoï consiste en une vaste citadelle, œuvre française datant de l'ère de concorde, d'amitié, d'alliance entre la France et l'empire d'Annam.

C'est en effet par la très bonne entente que commencèrent il y a cent deux ans les rapprochements suivis par les démêlés qu'a dénoués la guerre. A seulement soixante-deux mois en avant de son échafaud, Louis XVI parapha, le 28 novembre 1787, un traité d'alliance offensive et défensive avec Gia-Long, alors empereur in partibus de l'Annam. La France lui promettait de l'argent, des soldats, des officiers, des navires, elle s'engageait à vaincre ses concurrents au trône, et il donnait en échange la baie de Tourane et les îles de Poulo-Condore. De fait, aidé de nos officiers, qui lui bâtirent de solides forteresses à la Vauban, il devint le maître de l'Annam : mieux que cela, il ajouta vers 1800 à l'Annam le Tonquin jusqu'alors indépendant. Ces citadelles, il nous a fallu les emporter d'assaut soixante-dix à quatre-vingts années plus tard, notamment celle de Hanoï, qui est faite de marbre et de briques.

Hanoï n'est plus jeune. Antérieure à l'avènement au Germain latinisé qui, chrétien, se baigna dans le sang des Allemands païens, puis mit sur sa tête blanchie la couronne d'empereur d'Occident, les annales chinoises le font remonter à 767, soit un an avant l'avènement de Charlemagne. Un Chinois quelconque la commença, très près du golfe du Tonquin, sinon sur le bord même de la mer.

Or il n'y a pas loin de 100 kilomètres entre Hanoï et les vagues du golfe les plus rapprochées.

Si donc le document des annalistes chinois est exact, ce qui reste à prouver, le delta du Fleuve Rouge se serait avancé de 89 mètres par an, dans un triangle de mer parfaitement protégé des vents et des courants, à l'ouest comme au nord, par de hautes montagnes.

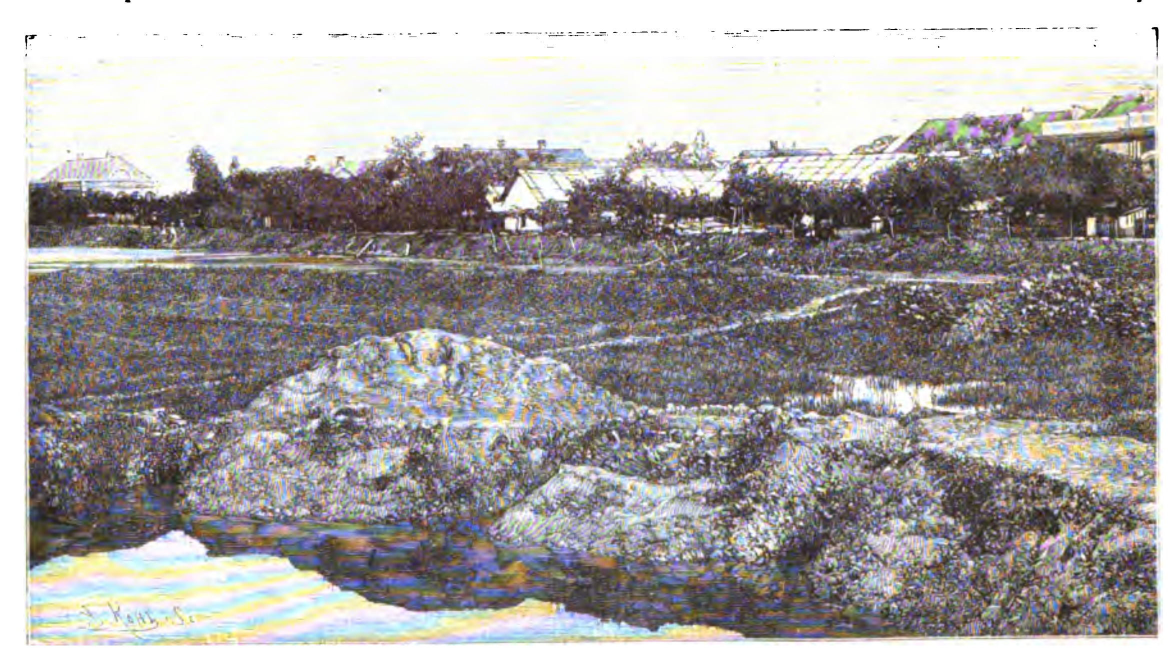
Aujourd'hui qu'il a dépassé l'abri de ces monts, que même, en sa partie méridionale, il fait saillie sur la courbe normale de la côte, on peut croire que sa croissance diminuera; plus ses alluvions s'étendent, plus la crue a de place pour le dépôt des troubles. Encore qu'abondant, le Song-Koï n'est pas un Mékong, un Mississippi; il ne peut donc à la fois colmater de très vastes campagnes et conquérir à l'infini sur la mer. — Celle-ci, d'ailleurs, est mer ouverte, comparativement à ce qu'était, au bout du golfe, le triangle terminal désormais comblé, et l'on doit supposer que les alluvions rabotées par le fleuve, ses affluents et sous-affluents, dans des montagnes rouges, des montagnes sombres, des montagnes noires, des montagnes blanches, du gneiss ou du granit au calcaire ou à la craie, seront plus brassées, plus

éloignées et dispersées que jusqu'à ce jour, en une eau plus ouverte, en avant des cua, c'est-à-dire des portes, qui sont les bouches du fleuve.

Quoique ayant perdu sa royauté, sa cour, beaucoup de son prestige de capitale, Hanoï demeure le Paris du Tonquin. C'est l'arbitre de la mode, le régulateur du goût, le dispensateur de la renommée; il décide souverainement du bon ton et de la bonne intonation : du bon ton quant aux puérilités sociales, de la bonne intonation quant à la langue, qui comporte une espèce de chant; enfin c'est toujours là que deux, trois mille étudiants viennent chaque année au commencement de l'hiver, le pinceau à la main, demander aux examens du mandarinat l'entrée de toutes les fonctions publiques.

Les navires y montent, mais quand ils ne pèsent pas lourd : en saison sèche lorsqu'ils ne jaugent que $1^{m},80$ à 2 mètres, et, en saison de crue, lorsqu'ils ne dépassent pas $2^{m},40$. — La crue commence vers la fin d'avril et finit en septembre.

Encore ne viennent-ils pas mouiller devant la capitale après être entrés dans le Song-Koï par l'une quelconque de ses bouches. Celles-ci sont trop encombrées de boues alluviales, de sables, et la meilleure de toutes, le Cua-Lac-Daï, qui



Haïphong : concession française, en 1884. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

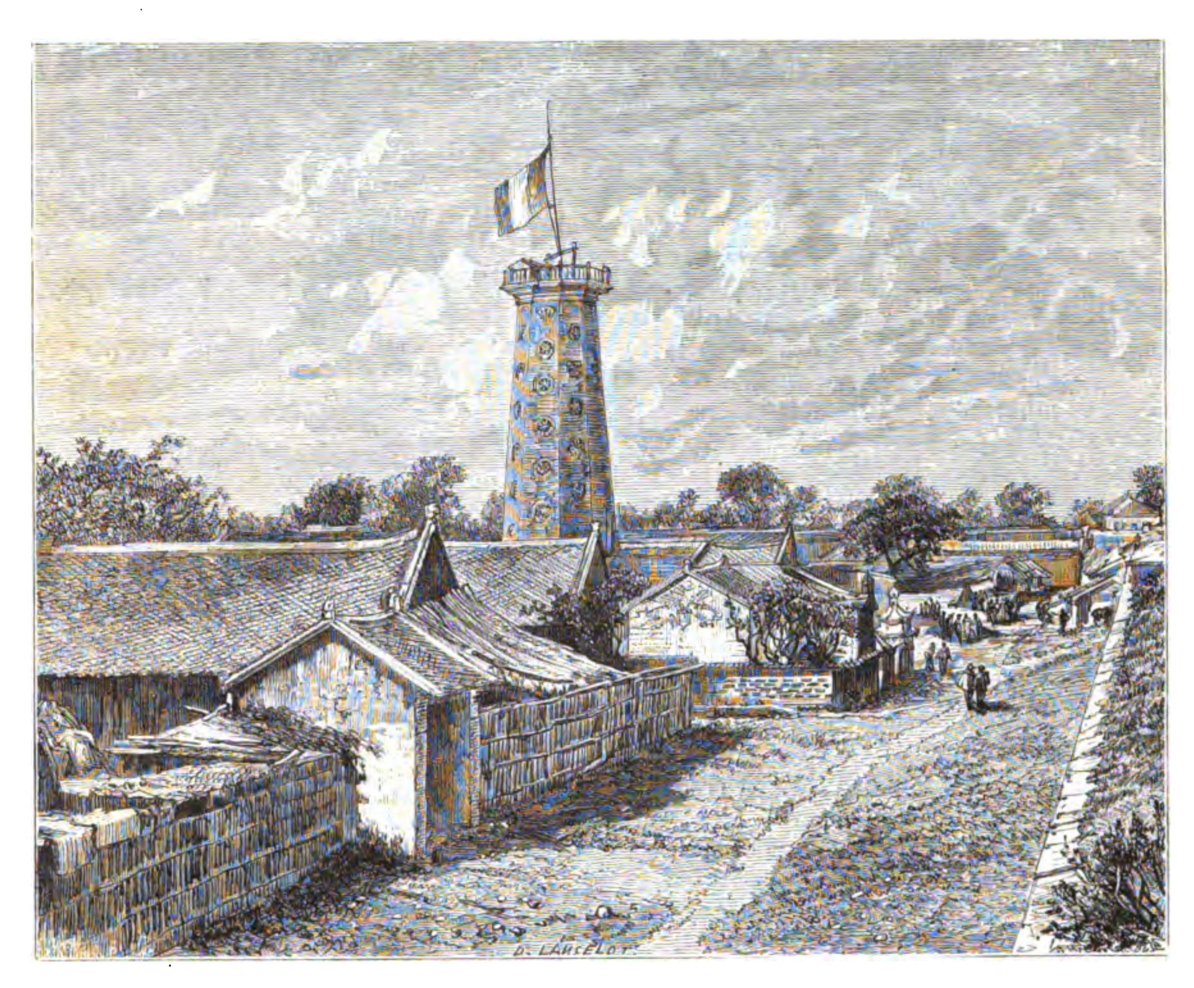
est la plus méridionale, n'offre à marée basse que 60 centimètres de fond, 3 mètres à marée haute.

Faute de pouvoir pratiquer les « cua » du Song-Koï, il faut pénétrer par un des « cua » du Taï-Binh, le Cua-Cam ou Bras de Haïphong, qui, lui aussi, a bien des défauts; et d'abord le défaut commun à toutes les embouchures de rivières, à toutes les anses, à tous les ports du Tonquin : la marée n'y émeut pas la mer deux fois par jour comme de Dunkerque à Fontarabie par le Finistère orageux: elle n'y soulève le flot, et conséquemment n'améliore les passes, qu'une fois par vingt-quatre heures; puis, il n'y a que $3^{m},30$ à basse mer sur l'entrée du Cua-Cam, $5^{m},40$ à marée haute, profondeur insuffisante aux grands navires; enfin, la rivière est inconstante, par le fait de l'inconsistance des terres qu'elle traverse, et tantôt la profondeur est ici, tantôt là.

Aussi la ville de Haïphong, en ce moment premier port du Tonquin, sur son bras de Taï-Binh large de 250 à 300 mètres, a-t-elle lieu de redouter le prochain avenir. C'est une création de la France en 1875, et 10 000 personnes au moins l'habitent, dont des Français en grand nombre. Mais comment espérer qu'elle maintiendra sa primauté, la barre du fleuve étant mauvaise, la profondeur du Cam trop petite, et l'assise de la ville trop basse, trop molle et vacillante, sur des terres noyées? Mieux vaudra recourir à Quang-Yen, dont la barre porte 6 mètres et demi d'eau dans les marées très fortes; ou plutôt, puisque les vaisseaux réclament aujourd'hui des fonds de 7 mètres, de 8 mètres, de 8 mètres et

demi, le site à élire est Port-Courbet, sur la splendide baie d'Allong ou Halong : les moindres profondeurs y sont de 8 à 10 mètres; l'abri est sûr avec haut mont au nord, hautes îles au sud ; elle défie les envahissements, une grande flotte peut y jeter l'ancre, chaque navire loin des autres navires; on y trouve l'espace, la sûreté, des aiguades au bas des coteaux que surveille la montagne, et tout près la houille en abondance.

Les vapeurs, les chalands, les jonques entrés dans le bras de Haïphong remontent jusqu'à Hanoï au moyen du canal de Bac-Ninh ou canal des Rapides, l'une des deux branches dépêchées par le Song-Koï au Taï-Binh[1] — canal des Rapides ou du



Bac-Ninh : tour et magasins à riz. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Rapide, suivant la hauteur des eaux dans ce chenal de 100 mètres de largeur qui n'est qu'à moitié naturel; lors de la crue, il n'a qu'un courant violent, lors de la sécheresse il en a plusieurs.

Hanoï ne domine son fleuve qu'au temps de la sérénité. Pendant les inondations, quand le Song-Koï monte de 6, 7, 8 mètres, la ville est dominée par lui : alors, sans la maîtresse digue elle serait noyée dans l'eau rouge et déracinée peut-être.

Ce site « inférieur » contribue à l'insalubrité de Hanoï, qui offre, au choix, la dysenterie, les diarrhées et coliques, la petite vérole, les fièvres, le choléra, le ver solitaire, la lèpre partout promenée par des lépreux qui ont toute liberté de communiquer leur mal ; ils se promènent dans les rues, ils vont voir leurs amis, ils entrent et sortent, ils prennent femme où bon leur semble, même dans les familles sans lèpre.

Mais si Hanoï n'est pas saine, elle n'est pas non plus malsaine, tropicalement parlant. On peut

1. L'autre est la Rivière des Mûriers.

même traiter le Tonquin de bonne colonie, comparativement à tant d'autres qui sont mauvaises. Ainsi, par exemple, Hanoï vaut mieux que Saigon.

La moyenne annuelle de ces deux villes diffère de près de trois degrés : 24°,19 pour Hanoï, 27°,05 pour Saigon.

Mais on sait le défaut des moyennes et comment deux nombres égaux peuvent conclure, chacun de son côté, une infinité de faits inégaux. Rien ne le prouve mieux que la comparaison de Saigon et de Hanoï.

Les 27°,05 de la cité majeure de Cochinchine équilibrent des saisons déjà presque équilibrées et dont aucune n'est le contraire des autres : à Saigon, le mois le plus froid, décembre ou janvier, donne une moyenne de 25°,5, et le plus chaud, mai, 28°,6 ; tandis que dans la cité majeure du Tonquin, janvier, temps le moins brûlant, se résume par 14°,3 et juin, temps le plus torride, par 31°,4. D'où, pour Saigon, une oscillation mensuelle de 3°,3 ; et, pour Hanoï, de 17°,1. Entre les températures extrêmes, l'écart n'est à Saigon que de 11°,2[1], il est de 28°,3 à Hanoï[2].

Il s'ensuit que Saigon et la Cochinchine nous montrent un de ces pays merveilleusement anémiants où, tous les mois étant pareils en chaleur, rien ne secoue la fibre, et l'homme tombe dans l'apathie, qui est le principe de sa ruine.

Tandis que Hanoï et son Tonquin deltaïque subissent des saisons diverses, dont une positivement très fraîche, que même on doit dire froide par comparaison à celle qui tombe en écrasement du ciel avec une torridité de 30, 35, 36 degrés à l'ombre.

Qu'il y ait de vrais froids au Tonquin, le calendrier tonquinois le montre : il parle de neige — non de neige tombant sur Hanoï, mais de neige sur la montagne, à l'horizon voisin.

Ce calendrier n'est pas, comme le nôtre, divisé en douze mois.

Semblable au calendrier chinois, il partage l'année en vingt-quatre demi-lunaisons, soit seulement 354 jours, au lieu des 365 de l'année solaire ; il faut donc rétablir parfois l'équilibre par une intercalation. Tous les quatre ans, nous avons une année un peu plus longue que les trois autres ; eux, ils ont toutes les trois années un an plus long d'un treizième que les deux précédents.

Ils ont donné aux demi-lunaisons de leur tonquinoise année, qui part de la mi-février, des noms pittoresques, bien plus « savoureux » que les nôtres, lesquels sont, ou des noms de dieux oubliés, comme janvier, ou des noms de flatterie, comme août, pour Auguste, ou des noms de nombre, comme de septembre à décembre :

Première demi-lunaison. . . .	Eau de pluie.
Deuxième demi-lunaison. . . .	Mouvement des reptiles.
Troisième demi-lunaison. . . .	Equinoxe de printemps.
Quatrième demi-lunaison. . . .	Clarté pure.
Cinquième demi-lunaison . . .	Pluie pour les fruits.
Sixième demi-lunaison	Débuts de l'été.
Septième demi-lunaison. . . .	Petite crue.
Huitième demi-lunaison. . . .	Semence des herbes.
Neuvième demi-lunaison . . .	Solstice d'été.
Dixième demi-lunaison	Petite chaleur.
Onzième demi-lunaison. . . .	Grande chaleur.
Douzième demi-lunaison . . .	Début de l'automne.
Treizième demi-lunaison . . .	Fin du chaud.
Quatorzième demi-lunaison . .	Rosée blanche.
Quinzième demi-lunaison . . .	Equinoxe d'automne.
Seizième demi-lunaison. . . .	Rosée froide.
Dix-septième demi-lunaison . .	Frimas.
Dix-huitième demi-lunaison. .	Début de l'hiver.
Dix-neuvième demi-lunaison. .	Petite neige.
Vingtième demi-lunaison . . .	Grande neige.
Vingt-unième demi-lunaison. .	Solstice d'hiver.
Vingt-deuxième demi-lunaison	Petit froid.
Vingt-troisième demi-lunaison.	Grand froid.
Vingt-quatrième demi-lunaison.	Début du printemps.

En envisageant l'année à notre façon, comme composée de douze mois, on a proposé pour chacun de ces mois les caractéristiques suivantes :

Janvier. . . .	Mois des écarts horaires de température.
Février. . . .	Mois des brouillards.
Mars	Mois de l'humidité.
Avril.	Mois des jours lourds et couverts.
Mai.	Mois de la chaleur sèche.
Juin	Mois de la chaleur humide.
Juillet.	Mois des vents du Sud-Est.
Août	Mois des grandes pluies.
Septembre. . .	Mois des coups de vent.
Octobre. . . .	Mois des jours variables.
Novembre. . .	Mois de la sécheresse.
Décembre. . .	Mois des vents du Nord-Est.

Ainsi le calendrier du Tonquin mentionne des frimas, des froids, des neiges, un hiver — parce que tout cela existe.

Quelle est la raison de cette infraction singulière à la normale des climats intertropicaux, infraction telle que d'aucuns croient que les Français pourront travailler aux champs dans les diverses contrées du Tonquin ; bien entendu, en dehors du Delta, dont la vase est faite pour l'Annamite et pour le buffle, son compagnon de travail, plongé comme lui dans la bourbeuse eau des rizières ? On en discute encore. Peut-être faut-il l'attribuer à un courant froid qui, parti de la mer d'Okhotsk, puis ayant longé la Mandchourie, la Chine du nord, la Chine du sud, viendrait apporter dans le golfe du

1. De 21°,6, « froid » extrême, à 32°,8.
2. De 7°,3 à 35°,6.

Tonquin, sous le 20° degré, la fraicheur, fille du froid, qu'il a puisée sous le 60°.

Pour cette raison ou pour d'autres, le Tonquin oppose cinq mois frais, novembre, décembre, janvier, février, mars, à cinq mois très chauds, mai, juin, juillet, août, septembre, formant une saison extraordinairement pénible pour l'Européen; avril d'une part, octobre d'autre



Frontière du Tonkin : la Porte de Chine. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après des photographies du lieutenant Hairon.

part, essentiellement variables, participent des deux saisons, tantôt plus de l'une que de l'autre, et tantôt, inversement, plus de l'autre que de l'une.

Quant à la hauteur des pluies, Saigon donnant 1485 millimètres par année, la ville du Song-Koï en dispense moyennement 1802, plus de deux fois ce qui tombe sur nous en France; aussi tous les fleuves, bras de fleuve, bayous, arroyos, torrents penchés par la montagne ont-ils, au temps des averses, une force d'expansion prodigieuse; dans les lits des rivières, dans les marais, dans les plaines d'argile, partout l'eau monte; elle pèse

lourdement sur les digues, et toutes ne lui résistent pas, elle en crève, elle en dépasse, d'un flot supérieur à celui des précédentes années, et elle peut envahir des bas-fonds immenses. Mais ses ravages sont, même alors, moindres que ses bienfaits; elle ne détruit point les villages, bâtis au-dessus de sa portée; elle n'emporte point de routes, car il n'y a d'autres chemins ici que les levées des rivages de fleuve ou canal, d'autres sentiers que les talus d'entre rizières; et dès qu'elle a percé l'une des digues en son point faible, elle perd de sa force en s'épanchant, et laisse debout tout le reste des lignes du damier.

Et avant de se retirer, elle dépose dans les compartiments une épaisse alluvion régénératrice des terres deltaïques.

Par Bac-Ninh, Haï-Dzuong, Haï-Phong, Quang-Yen, Hong-Yen, Nam-Dinh, Ninh-Binh, s'en vont à la mer les chenaux et bayous entre-croisés du Delta, eaux louches qui ont pour père le Fleuve Rouge et un peu le Taï-Binh, rivière bien moindre qu'on dit, sortie des Ba-Bé ou des Trois Mers, c'est-à-dire des Trois Lacs[1], dans le pays de Cao-Bang.

Bac-Ninh a la physionomie des villes tonquinoises, une citadelle, un quartier civil ou cité marchande et des négociants chinois.

A Haï-Dzuong, ruinée par la guerre franco-chinoise, il reste 8000 à 10 000 âmes, le tiers ou la moitié de ses 20 000 à 25 000, quand ses femmes, ses plaisirs, ses jeux, ses fumeries d'opium en faisaient la ville de dissipation du Delta.

Quang-Yen, à peine un bourg, avec quelques pêcheurs, aura le grand port du Tonquin, si l'on ne choisit pas, ce qui vaudrait mieux, un rentrant de la baie d'Allong.

Hong-Yen possède une forteresse : en quoi elle est pareille aux autres villes du pays.

Nam-Dinh, seconde cité du Delta, compte 20 000 à 25 000 habitants, d'aucuns disent 50 000 à 60 000; sa campagne produit le meilleur riz.

Ninh-Binh est place forte. Comme dit le Tonkinois : « Hanoï est la tête du Tonquin ; Ninh-Binh en est le cou! »

Ces chefs-lieux de province, de département, d'arrondissement, n'offriraient aucun intérêt sans la vie intense qui en anime quelques rues et qui, tout autour d'eux, grouille dans le Delta fabuleusement riche, incroyablement rempli de gros villages, et jardin là où il n'est pas rizière. Rien de supérieur, pas même dans la Chine, où l'homme exabonde, où toute culture est « maraîchère », où il n'y a de sol perdu que pour les villes, bourgs, villages et cimetières.

Le golfe où ce plan d'alluvions continue de s'agrandir s'ouvre sur la mer de Chine par un écart de plus de 500 kilomètres, dont 220 occupés à l'entrée même par l'île de Haïnan, qui a 3 620 000 hectares avec 2 500 000 hommes.

Avant que le golfe du Tonquin commençât à se diminuer des 1 400 000 hectares du Delta, il s'avançait triangulairement jusque vers le lieu que couvre aujourd'hui Sontay, là où le Fleuve Rouge, le Song-Koï, dont il se peut que le vrai nom soit Chong-Koï ou Grand Fleuve, sort de la montagne, quand viennent justement de lui arriver la Noire et la Claire. Privée de cette part d'elle-même, l'eau du golfe s'arrondit maintenant en une courbe régulière, espèce d'arc de cercle ayant sa concavité vers l'ouest, tandis qu'au sud le littoral de l'Annam dessine un arc de cercle contraire ayant son sommet vers l'orient.

Quand le Taï-Binh, le Song-Koï et, plus au midi, le Song-Ma, le Song-Ca et d'autres « songs »[1] annamites n'avaient pas encore gagné sur lui, les uns par de vastes champs plats, les autres par quelque peu de boue, par des lagunes, des dunes, le golfe baignait partout le pied de la montagne, et cette montagne était haute. Aujourd'hui ce n'est plus qu'à sa rive nord et, en Annam, à certains promontoires, que ses flots déferlent sur la roche même. Du cap où le Kouang Oriental, Kouang-Toung[2], se sépare du Tonquin, jusqu'aux premières fanges du réseau du Taï-Binh, 150 kilomètres, sur les 650 de contour du golfe, sont côte accore, hautaine, dure, sans alluvions de rebord, devant une « sierra » de 1000 à 1500 mètres, si prochaine des flots qu'elle n'a pu jeter à la mer que des torrents de quelques kilomètres, ou au plus de quelques lieues, et pas un seul fleuve deltagène.

En face du mont escarpé, il y a des îles escarpées, des îlettes, des écueils, cimes d'une autre chaîne de montagnes noyées dont les cols, plus bas que le niveau même des océans, sont des détroits de diverses largeurs, depuis ceux où des flottes naviguent à l'aise jusqu'aux couloirs où la barque n'oserait s'engager.

Il y a des milliers et des milliers de ces îles;

1. En annamite il n'y a qu'un mot pour lac et pour mer.

1. Ce mot signifie fleuve, rivière.

2. Par opposition au Kouang-Si ou Kouang Occidental. Ces deux provinces, les deux Kouangs, ont Canton pour ville supérieure; avec le Yun-Nan, elles forment le midi de la Chine, à sa frontière avec l'Indo-Chine.



Rochers dans la baie d'Allong. — Dessin d'Eug. Burnand, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

elles gardent du large plus d'une baie superbe, et elles ont, elles aussi, dans leur dédale, mainte eau tranquille, asile de tant de corsaires que l'ensemble de ces archipels en a pris le nom d'Iles des Pirates. La Chine avait renoncé à se débarrasser de ces forbans ; ils ont maintenant affaire à la France, qui lance des canonnières contre leurs jonques effilées.

Les Iles des Pirates sont-elles destinées à se coller au continent par l'empâtement des alluvions, comme le « Rouge » en a déjà soudé plusieurs à la terre ferme, dans son delta où, bien que basses, on dirait des monts; et ainsi les nomme-t-on : monts Pagode (260 mètres), monts des Pachydermes, monts de l'Eléphant, monts des Pins parasols, monts de Dong-Trieu, de Gia-Dinh, de Nui-Déo, etc., etc.?

Les plus voisines de la Camargue commune au Song-Koï et au Taï-Binh subiront vraisemblablement (ou peut-être) ce sort : le Fleuve Rouge est de force à les circonvenir de boue, si les courants portent de ce côté, mais il se passera sans doute bien des septennaires avant qu'il ait bloqué même la baie d'Allong, la moins éloignée, qui a devant elle la plus grande de toutes ces iles, Cat-Ba, longue de 30 kilomètres, haute de 800 mètres. Cat-Ba est calcaire, elle est boisée, et toutes les autres sont comme elle composées de roche tendre cassée en parois vives, et densément sylvestres, avec tigres, singes hilares, buffles stupides.

Les profondeurs du golfe n'ont rien de l'Abime que ne sauraient combler un Nil, un Rhône, un Gange; tantôt le sondeur y trouve 100 mètres, tantôt 50, tantôt 20.

Ses courants sont durs, ses brumes opaques du mois de novembre au mois d'avril, et cependant ses eaux miroitent entre le 17e et le 20e degré.

Des typhons y mêlent parfois l'onde, l'écume, l'air, les vents, la foudre, en une inexprimable confusion. Alors la mer peut monter de huit mètres au-dessus du niveau de ses plus fortes marées, elle s'écroule sur la platitude des deltas, et c'est le déluge soudain, la mort venue comme un larron dans la nuit. Le cyclone de 1882 a noyé 54000 hommes, dont 14000 dans la seule province de Haï-Dzuong.

IV. **La montagne et la forêt.** — En montant du Delta tonquinois aux deux autres régions dites Montagne et Forêt, on quitte brusquement les rizières, les villages, les villes, le brouhaha, le tohu-bohu de la plaine au peuple innombrable pour le désert, que l'Annamite évite. Ce peuple est, avant tout, l'ami des chaudes alluvions, des champs gras, de la rizière, des eaux poissonneuses; le Bois, le Mont lui font horreur, et il ne les habite point. Il les laisse aux tribus sauvages, et celles-ci n'essayent point de les conquérir sur la bête fauve.

La politique chinoise contribue pour une part à cette solitude. C'est une maxime du « grand et noble empire », qu'une nation doit s'isoler des autres nations par une marche déserte. Si donc on est séparé par un mont aérien, par une forêt très redoutable, par un marais sans fond, par une sablonnière immense, il faut ne point creuser de puits dans ce sahara, ne pas asseoir de chaussée dans ce palus, ne pas défricher cette sylve hantée par les Dragons, ne point tracer de route rampante jusqu'à l'ensellement des cols de cette montagne.

Ainsi ont fait les Chinois sur la frontière des Kouangs et du Tonquin; ils ont laissé la marche de séparation des deux contrées à sa sauvagerie première. Le « seigneur tigre » y rôde en paix; faute de maisons il n'y lit pas, affichés sur papier de couleur, les caractères annamites qui célèbrent sa bonté, sa magnanimité, sa justice, car c'est par les louanges qu'on espère le fléchir.

Les autres bêtes de l'Annam vivent de même, presque exemptes des ruses de l'homme, en ces régions abandonnées. Buffles non domestiqués, éléphants, singes, rhinocéros, les cerfs, daims et chevreuils qui sont la proie du tigre animent le jour et surtout la nuit de ces sylves profondes.

Pays pour l'instant très mauvais, malgré ses altitudes qui comportent des climats frais avec tendance au froid en hiver. La fièvre des bois y est terrible, les eaux y sont de méchante nature, ici parce qu'elles passent sur des terres plombées, cuivrées ou minéralisées par tout autre métal à nous funeste, là parce qu'elles dissolvent la pourriture des forêts; l'éléphantiasis, la lèpre, le goitre y règnent. L'Annamite a donc raison de les redouter, et il n'y trouve point les sols plats, profonds, aptes aux rizières, et cette boue où il s'envase avec presque autant d'allégresse que son buffle; la montagne ne lui offre que du rocher.

Mais il ne semble pas douteux qu'une fois les routes faites, la sylve éclaircie, Mont et Forêt ne deviennent le Tonquin préféré des Français : ils y rencontreront, passé 500, 800, 1000 mètres, les uns leur Provence, les autres leur Auvergne, leur Limousin, leurs Petites Alpes, leurs Avant-Pyrénées, dans un climat presque congénial.

V. L'Annam proprement dit. — La nation des Giao-Chi, née au Tonquin, non de chasseurs, mais de pêcheurs et de colons, resta fidèle à ses origines pacifiques.

Elle n'est pas guerrière, elle est plutôt essaimante.

Quand elle eut mis en rizière le delta song-koïque, comme il lui répugnait d'abattre la forêt dans la sierra, et que de tous côtés la chaîne sylvestre et la mer l'entouraient, sauf au sud, elle tenta le sud, qui n'est que longues thermopyles entre un Olympe très inférieur en élancement à celui des Hellènes et un Océan chinois sans îles de marbre, sans chaleur sereine, sans beaux demi-dieux, sans langue harmonieuse flexible,.

Il y avait là, tout au long d'une dizaine de degrés de latitude, sur l'estran, dans le mont, et, par de là le mont, sur le grand fleuve Mékong, un puissant empire de Tsiampa.

Il fallut donc se battre, on se battit; les Giao-Chi vainquirent, puis, par colonisation, ils assimilèrent ce qui est devenu l'Annam propre; après quoi, vers l'an 1650, ils entrèrent en contact avec les Cambodgiens, ou, pour user du nom national, avec les Khmer qui peuplaient alors le delta du Mékong, aujourd'hui Cochinchine.



Mandarin annamite. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

De la Cochinchine ils firent comme de l'Annam : ils l'emplirent de Giao-Chi, et ces Giao-Chi finirent par presque éliminer la nation des Khmer, à force de colonies dans des villages de culture et de pêche, conformément à l'instinct essentiel de la race.

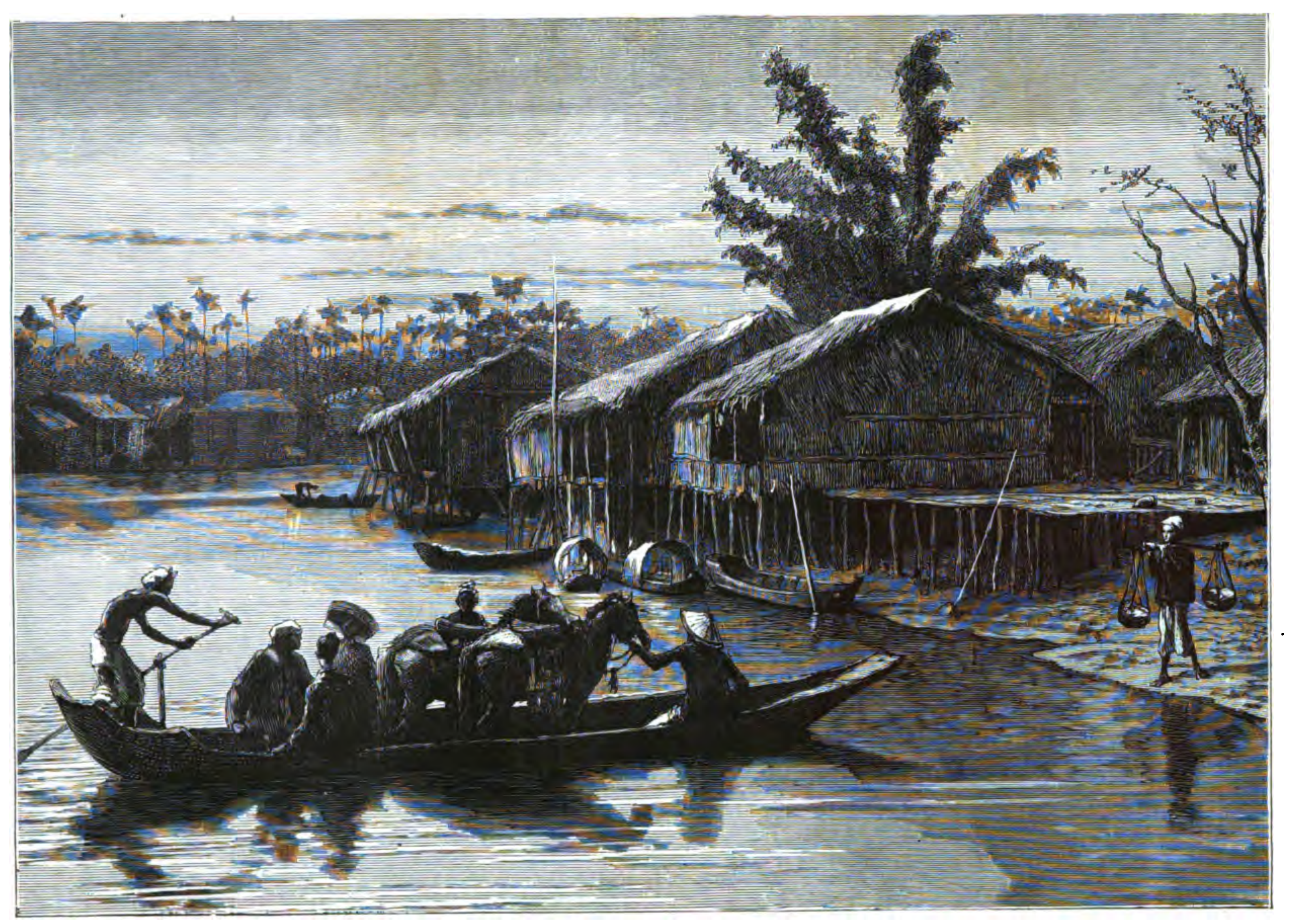
Ainsi s'allongea jusqu'à la pointe des alluvions mékongoises l'empire que ses habitants dénommèrent, par rapport à la Chine, qui est ici la contrée centrale, antérieure, supérieure : Annam, ou le Sud Pacifique; Viet-Nam, ou le Pays par delà le Midi, l'Outre-Midi; Nam-Viet, ou le Midi à franchir, à traverser; Nhat-Nam ou le soleil du Midi.

Par rapport au Tonquin, qui est la Route Extérieure, le Dang-Ngoaï, l'Annam propre est la Route Intérieure, ou Dang-Trong. Un mur de guerre, levé au seizième siècle, séparait autrefois l' « En dehors » de l' « En Dedans », à l'un des étranglements du littoral.

L'Annam commence au nord par deux provinces qui sont réellement tonquinoises, en vertu de leur histoire, de leur situation, de la liaison de leurs deltas par des « cua » ou bouches, fleuves, avec les deltas du Song-Koï et du Taï-Binh.

Ces deux provinces s'appellent le Tanh-Hoa et le Nghé-An, continué par le Ha-Tinh.

Le Tanh-Hoa se partage, identiquement au Tonquin, en un vaste delta très opulent, très peuplé, en une Forêt déserte, en une Montagne qui ne l'est guère moins sur ses schistes, ses argiles, son sol ferrifère. Son « song », c'est-à-dire son fleuve, le Song-Ma, vient de loin dans la sierra divisionnaire d'entre mer et Mékong, et c'est encore presque un inconnu



Un bac de la province de Hué. — Dessin de Burnand.

pour nous dans le dédale de ses vallées supérieures.

Le Nghé-An, déjà moins tonquinois, déjà plus annamite, n'a pas autant de delta que le Tanh-Hoa. Son « song » est le Song-Ca, également presque ignoré dans la Sylve, dans le Mont riche en fer comme l'avant-mont en houille. Dans cette province, et aussi dans le Tanh-Hoa, le haut pays, où rôdent des tribus sauvages, a fort grand renom d'insalubrité.

En franchissant, au bord même du littoral, le chaînon de Déo-Ngan (1030 mètres), on passe du Tonquin véritable dans le véritable Annam, et dès lors on dit adieu à la plaine féconde sillonnée de bayous, à la tiède Hollande dont le Rhin s'appelle Fleuve Rouge.

Le littoral de l'Annam a maintes ressemblances avec la rive orientale de Madagascar.

Avec cette différence capitale qu'à Madagascar le versant d'Orient, frappé par la mousson, est bien plus humide que l'occidental; tandis qu'ici le penchant d'Occident, visité par les grands vents, est celui des deux que la pluie visite de préférence: en Annam l'Est, qui touche à la mer, est l'horizon serein, tandis que l'Ouest, séparé de la mer par la montagne, est la zone embrouillée, sur la route du fleuve Mékong.

A part cela, même étroitesse de versant, même brièveté des rivières, même apport de sable à l'encontre des bouches fluviales, même recul des fleuves devant ce sable, mêmes lagunes exhalatrices du poison des fièvres. En somme, terre courte, point fertile, point peuplée avec surabondance à l'instar du Tonquin. Le Mont et la Forêt y hébergent des peuplades encore peu soumises et non annamitisées; il n'y a de villes et villages qu'en bas, sur l'estran que commande la sierra granitique, sylvestre par endroits et par endroits nue, soit par la stérilité de la roche, soit par le défrichement, soit par l'incendie allumé dans le but d'éloigner les fauves, surtout « monsieur tigre ». La population n'est quelque peu dense qu'à la rive des fleuves, au long des mares fréquentées par les jonques du trafiquant, par les sampans ou barques du pêcheur.

Ainsi se suivent, du nord au midi, les diverses provinces :

Le Kouang-Binh, qui commence au cap Voung-Choua, lequel, plongeant sur la mer, termine la chaîne transversale d'entre Tonquin et Annam; par le traité de protectorat, la France s'est réservé le droit d'occuper militairement cette frontière par des fortins dont l'ensemble porte le nom de lignes de Voung-Choua;

Le Kouang-Tri, dont la montagne appartient aux « barbares » inassimilés, et dont, au bord de la mer, la lisière est rizière;

Le Kouang-Duc, qui possède la capitale de l'empire protégé, Hué[1], métropole depuis l'année 1570. Hué, ville de 50000 âmes, banlieue comprise, borde le Truong-Tien, rivière ample quoique point éloignée de ses sources : c'est que la mer est voisine, à peu près à 15 kilomètres, et qu'en arrière de la barre peu profonde, peu praticable, la marée fait du petit fleuve une vaine apparence de grand fleuve. Touan-An est le nom de la baie où finit le Truong-Tien;

Le Kouang-Nam, où s'échancre, supérieure à toute autre en Annam, la baie de Tourane, dont le nom annamite, Koua-Han, importe guère. Ayant des profondeurs de 6 à 9 mètres, elle admet les grands vaisseaux, alors que le fleuve de Hué n'en peut porter que de moyens, jusqu'à 2 m. 50 ou 3 mètres de quille. Son creux, sa sûreté, son étendue, en font le véritable port de Hué, sise à 85 kilomètres vers le Nord-Ouest. On vante la beauté de cette anse tranquille, dont on dit qu'elle rappelle, suivant l'heure du jour ou la saison de l'année, tantôt la baie de Naples, tantôt un lac de la Suisse; la mer y pénètre par une ouverture de 6 à 7 kilomètres, entre deux hautes collines : celle du Nord-Ouest est un éperon des monts continentaux, un détroit la sépare d'une île de marbre de 260 mètres; celle du Sud-Est ne tient à l'Indo-Chine que depuis les temps modernes, à partir du jour où la mer acheva la flèche de sable qui d'île de l'avant-rivage en fit un puissant promontoire de la terre ferme. Huit cents Français dorment là, morts du climat, non de l'ennemi, à la suite de notre première collision avec l'orgueilleux empire d'Annam;

Le Kouang-Ngaï, qui a tous les traits des autres provinces : dunes littorales, plaine ondulée et collines sur une largeur de cinq à dix lieues; après cela le mont, laissé jusqu'à ce jour à ses sauvages par les Annamites du pays d'en bas;

Le Binh-Dinh, où miroite la baie de Quin-Nhon, isolée de la mer par un cordon d'arène qu'interrompt un grau : on se dirait en Languedoc, sur un des étangs du rivage, si derrière ne se levaient de hauts monts sylvestres inquiétés par le tigre; le port de Quin-Nhon ne reçoit pas les grands navires, sa barre n'étant couverte à marée haute que

1. On prononce Houé.

de 5 m. 60, et à marée basse que de 4 mètres;

Le Fou-Yen, signalé par sa superbe baie de Xuanday[1] et par son cap de la Pagode ou cap Varéla : ce promontoire, éperon de l'avant-mont le plus oriental de l'Indo-Chine, se lève à 750 mètres; on le voit de 50 milles en mer;

Le Kanh-Hoa, qui est peut-être la plus étroite de toutes les provinces entre la mer de Chine et la « Hauteur de terres » où pointent des cimes de plus de 2000 mètres : il n'y a que neuf lieues en moyenne de la côte, extrêmement frangée, au pied des escarpements.



Annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Le Binh-Thouan, province grande mais pauvre et barbare, annexée par la France à la Cochinchine en 1883, puis désannexée, par la seule raison que nous défaisons ce que nous avons fait.

Malgré sa mer intermédiaire entre l'Inde, l'Australie, la Chine, mer où montent les îles de la Sonde, les plus belles sur terre, malgré l'excellence des ports, la variété des mines, malgré la présence de la capitale, l'Annam littoral n'est qu'un Piémont raboteux. Il ne vaut pas ce que pourra valoir l'Annam continental, celui d'après la tranche des monts, sur les plateaux, puis dans les vallées et plaines qui s'inclinent vers la rive gauche du Mékong : domaine varié cachant en sa forêt la « tourbe » des « tribus indépendantes »

1. « On y trouve d'excellents mouillages, par l'une et l'autre mousson, avec au moins 8 mètres d'eau. »



Descente du Mékong pendant la nuit. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

jusqu'à ce jour fort insensibles aux beautés du mandarinat.

Entre autres plateaux établis sur la croupe à l'occident de la côtière d'Annam, celui de Boloven, dit aussi de Saravan, à mille bons mètres d'altitude, unit à la fois beauté, salubrité, fraicheur ; il rappelle également la France et l'Orient « Pacifique », celui-ci par les palmiers, les hautes fougères, les touffes de bambous, celle-là par le chêne d'Armorique, le châtaignier du Limousin ou de la Corse, le pin, le sapin du Jura, des Vosges. Y rêver une colonie française comme il y en a d'anglaises aux pays du Cap de Bonne-Espérance, ou d'allemandes dans le Brésil du Sud, ce n'est point folie, et maint explorateur y a salué d'avance des villes « nationales », dans des prés comme en



Cases de sauvages dans l'Annam intérieur. — Dessin de Burnand.

Normandie, et dans des vignes comme en Languedoc ou en Gascogne.

Sur ce penchant de la chaine annamite, le sol est plus fécond ; la forêt plus serrée, plus diverse; plus longues, plus larges et pleines, sous plus de nuées orageuses, les rivières qui cherchent le Mékong au bout de leur serpentement sur le granit, les divers grès, la terre à fer et la lave des volcans morts.

Quel est donc ce Mékong qu'on trouve derrière le Tonquin, derrière Hué, derrière Tourane ; où l'on entre par neuf bouches en Cochinchine ; qu'on remonte en Cambodge jusque bien au-dessus de la Grande Fourche; puis en Laos par des clus, sur des rapides énormes; puis plus haut encore, chez des barbares aux noms unisyllabiques, pour arriver enfin, tout à ses sources, en Chine, dans le Midi Nuageux?

C'est le maître fleuve de l'Indo-Chine, l'un des plus vastes de l'Asie, du monde.

VI. Le Mékong : le Cambodge, la Cochinchine. — Tout à fait à l'aventure, puisqu'on n'a pas encore exploré le lieu des fontaines du fleuve, qu'on connaît très peu ses affluents, et qu'on ignore au levant comme au couchant les bornes de sa conque, le bassin du Mékong a été évalué à 90 millions d'hectares, son volume en eaux moyennes à 12 000 ou 15 000 mètres cubes par seconde, et ses grandes crues à 65 000 ou 70 000.

C'est donc, avec le Congo et le Niger, le plus fort de tous nos fleuves ; ce serait le plus précieux s'il reflétait un ciel froid, comme l'altière Québec, ou l'azur éclatant et chaud, comme la haute Constantine, la blanche Alger et la joyeuse Oran.

Le Mékong, qui déborde comme le Nil, qui, comme lui, finit en delta, n'est pas moins brisé de cataractes que le fleuve sacré dans sa route entre l'Éthiopie et l'Égypte — si bien que les Français ont abandonné l'espoir, d'abord chèrement caressé, de monter commodément jusqu'en Chine par les eaux de la magnifique rivière indo-chinoise.

Mais quoique malaisément navigable dans son cours moyen, et tout à fait obstrué dans son cours supérieur, il nous est indispensable.

Sans lui notre Annamie n'est, comme les Annamites la définissent, que le bâton portant à ses deux bouts un gros sac de riz — bâton pliant, comme trop mince, et qu'un soubresaut brusque casserait en deux par le milieu.

Lui seul peut faire un Annam entier de l'Annam



Vue du Mékong, en amont du confluent Nam Hou. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

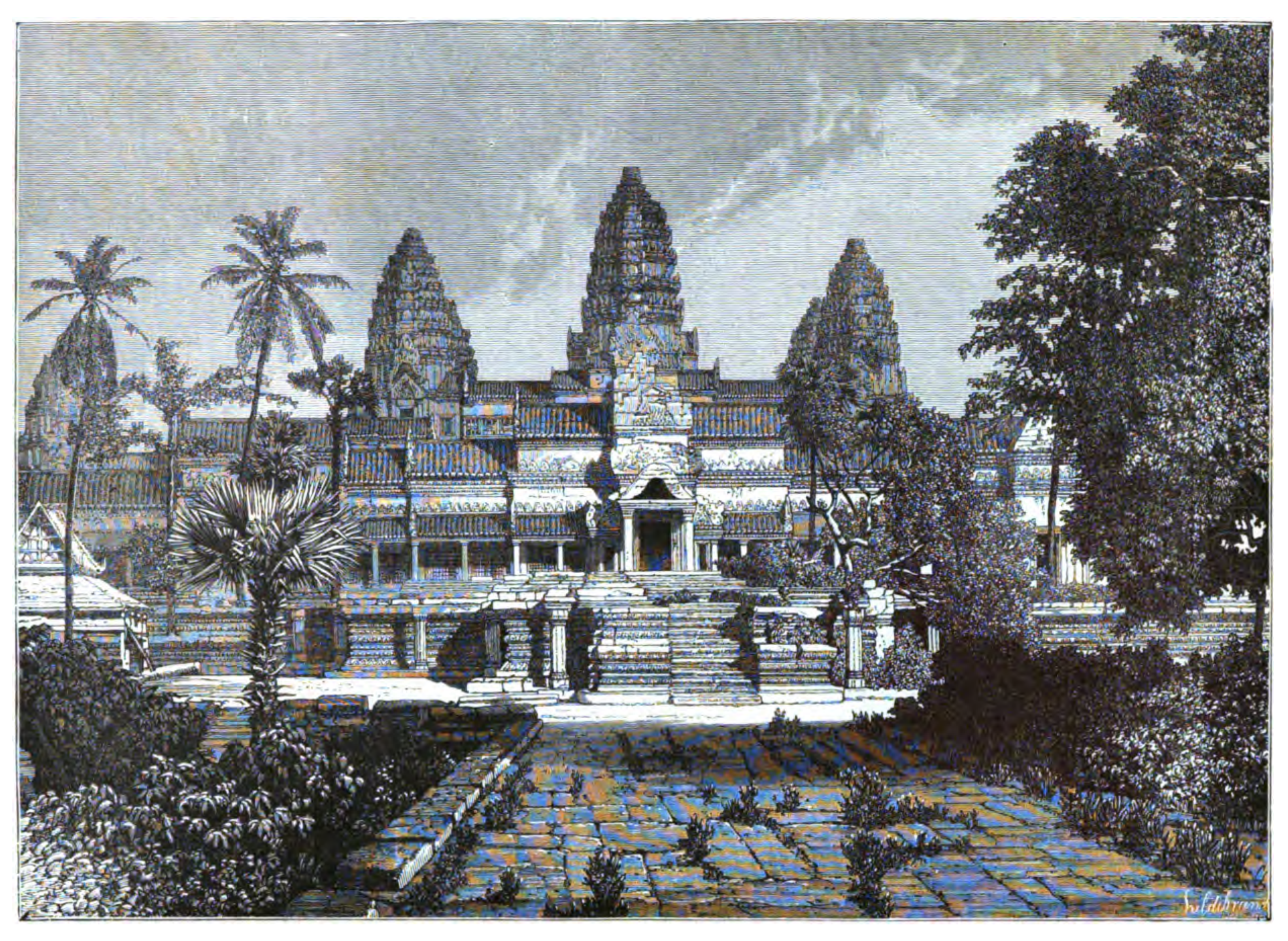
tronqué d'aujourd'hui que la Birmanie, c'est-à-dire l'Angleterre, et le Siam (c'est l'Angleterre aussi) nous disputent.

Le Yun-Nan, le Midi Nuageux, le Midi Pluvieux, qui est aussi le Midi neigeux par certains scintillements de créneaux, donne l'être à ses premiers torrents : il s'y appelle, en mots chinois, le Fleuve du Grand Dragon.

Grand Dragon qui se tortille au fond de cagnons inouïs, à deux ou trois fois la profondeur d'abîme que l'on contemple en se reculant du haut d'une flèche d'église métropolitaine. Ses ponts suspendus dominent de si haut ses flots, ses rochers, ses brisants, qu'on n'entend ni ses murmures, ni ses colères : faits de branches, de lianes, ils fléchissent sous le poids et se balancent au vent sur le vide horrible.

De la Chine il passe, déjà très accru, chez les Laotiens du septentrion, hommes à peu près indépendants, sinon tout à fait, apparentés aux Thaïs par l'origine, par le langage ; et les Thaïs ne sont autres que les Siamois ; ou, si l'on préfère, les Siamois sont des Laotiens plus riches, plus corrompus, ayant leur capitale, Bangkok, une Venise, sur le bord d'un fleuve qui a pour nom la Mé-Nam ou Mère des Eaux.

Ces Laotiens de Birmanie, il les traverse, de « tang » en « tang », de sauts et rapides en rapides et sauts, par de bruyants écroulements, car c'est un chemin penchant, rugueux, malaisé que le sien ; puis il les abandonne pour les Laotiens de Siam, non moins libres que ceux de Birmanie. A ce passage d'une soi-disant domination à l'autre, il n'est à vol d'aigle qu'à cinquante lieues du cours de la Salouen, grand fleuve indo-chinois qui finit dans le



Façade principale d'Angkor-Wat (Voy. p. 479). — Dessin d'E. Thérond, d'après une photographie de M. Gsell.

golfe du Bengale, et les monts de sa rive droite cachent, non très loin, les fontaines de la Mé-Nam bangkokoise qui, elle, a son terme dans le golfe de Siam. Mais un coude violent le rejette, lui Mékong, venu du franc nord, vers l'est, dans la direction du golfe du Tonquin : c'est à croire qu'il médite d'aller se mêler au dédale des bayous du Song-Koï. Au bout de cette nouvelle route, à Louang-Prabang, il n'y a même pas, à aile d'hirondelle, cent vingt-cinq lieues de son flot jusqu'aux embouchures du Fleuve Rouge.

Louang-Prabang n'envoie plus huit éléphants tous les huit ans à l'empereur de Chine en signe de vasselage, mais son premier roi (ce royaume en a deux, comme lui Siam, comme jadis Sparte) reconnait à la fois, et la suzeraineté de Siam,



Une cluse du Mékong. — Dessin de Burnand.

par un tribut, et, par un autre tribut, tous les trois ans, une certaine dépendance de l'empire d'Annam.

Ayant noyé dans ses eaux jaunes, en amont de Louang-Prabang, l'eau noire de la forte rivière Nam-Hou, issue du Yun-Nan, le Mékong reprend le sentier du sud : à vrai dire, du sud-sud-ouest. Il coule moins qu'il ne court et saute de tang en tang, souventefois tellement étroit que son chenal d'été n'a que 50, 40 mètres de largeur, mais si creux que 100 mètres est une profondeur qu'il peut dépasser.

Plus loin, nouvelle et très brusque projetée vers le Levant, et le Mékong s'approche de l'Océan chinois jusqu'à n'en être plus qu'à quarante-cinq lieues en ligne droite ; alors il lui devient à peu près parallèle, en un cours vers le sud-sud-est. Les grès le contractent à l'écraser, mais, incessamment emprisonné, il échappe incessamment à la geôle des anfractuosités : tantôt en glissements

silencieux, l'abîme étant calme, sournois, endormi sur de telles profondeurs que le plongeur de la ballade n'en remonterait jamais levant la coupe d'or; tantôt en remous, en entonnoirs; tantôt en courant rapide, ou dans un sourd tonnerre à la tombée des « keng » — le dialecte a changé : l'on ne dit plus d'une cascade que c'est un tang comme dans le Laos d'en haut, ou que c'est un tan comme en Chine. Parfois le fleuve s'amincit à moins de 100 mètres, et, à quelque demi-lieue plus bas, il s'étend à 10 000 mètres de large; le moins c'est 48 mètres au rebouille de Kanien, le plus c'est 20 000, ou même davantage, au-dessus des cascades de Kong, qui sont très nombreuses et très diverses, le Mékong s'étant éclaboussé derrière un seuil de rochers en une foule d'amples ou de fluets torrents; la cataracte majeure plonge d'une hauteur de 15 mètres.

Les sauts de Kong terminent le fleuve indiscipliné, que remplace aussitôt le fleuve soumis à l'homme, car il n'y a pas lieu de tenir compte de certains frémissements de l'onde accélérée qu'on croyait plus forts que les navires : les navires aidés de la vapeur sont plus forts qu'eux, et ils remontent maintenant jusqu'à Stoung-Treng, premier port de la Laotie en partant de la mer, dernier port en venant de la tête du fleuve.

Le grand tributaire du Mékong chez les Laotiens inférieurs, c'est la puissante rivière Sé-Moun ; à la rive droite, ce qui veut dire qu'elle a ses fontaines dans la montagne d'occident, à faible distance de Bangkok et du golfe de Siam.

Passé Stoung-Treng, le Mékong est cambodgien, et par cela même français.

En Cambodge le fleuve homonyme, puisqu'on le nomme Cambodge aussi bien que Mékong, s'écoule majestueusement vers le midi, puis vers le sud-ouest; il reçoit des preks, ce qui signifie en cambodgien des rivières, et il les refoule violemment lors de la grande crue annuelle qui relève son niveau de 12 mètres — hauteur beaucoup plus forte que dans la Cochinchine, où les eaux d'inondation s'aplatissent à l'infini sur le delta.

Soumis à la marée jusque très haut dans le Cambodge durant la saison des maigres, il ne l'est pas durant le temps des crues, parce qu'alors il est plus haut que la mer et que la terrible descente de ses eaux repousse la montée du flot de l'Océan.

Bientôt le Tonlé-Thon, ainsi que l'appellent les Khmers (et cela répond à Grande Rivière), le Tonlé-Thon passe de son antique et immémoriale vallée dans les alluvions dont il remblaya et remblaie toujours le golfe de Siam, au moyen des quatorze cents millions de mètres cubes de boue qu'il transporte chaque année : assez pour avancer en certains endroits son delta de 250 mètres de plus tous les douze mois.

C'est à soixante-quinze lieues de la mer qu'arrive à la fourche de son delta l'immense fleuve bordé de rizières, dans la plaine immense qui se déroule jusqu'à des éminences bleues, à des forêts indécises. On se trouve tout à coup, lorsqu'on descend avec lui en croisant des navires, des sampans, des radeaux de bambous portant hommes et choses, devant la merveilleuse Pnôm-Penh, lieu fluvial incomparable par sa quadrifurcation de très vastes rivières.

Les Français nomment cette double bifurcation les Quatre-Bras; les Cambodgiens l'appellent les Quatre-Chemins.

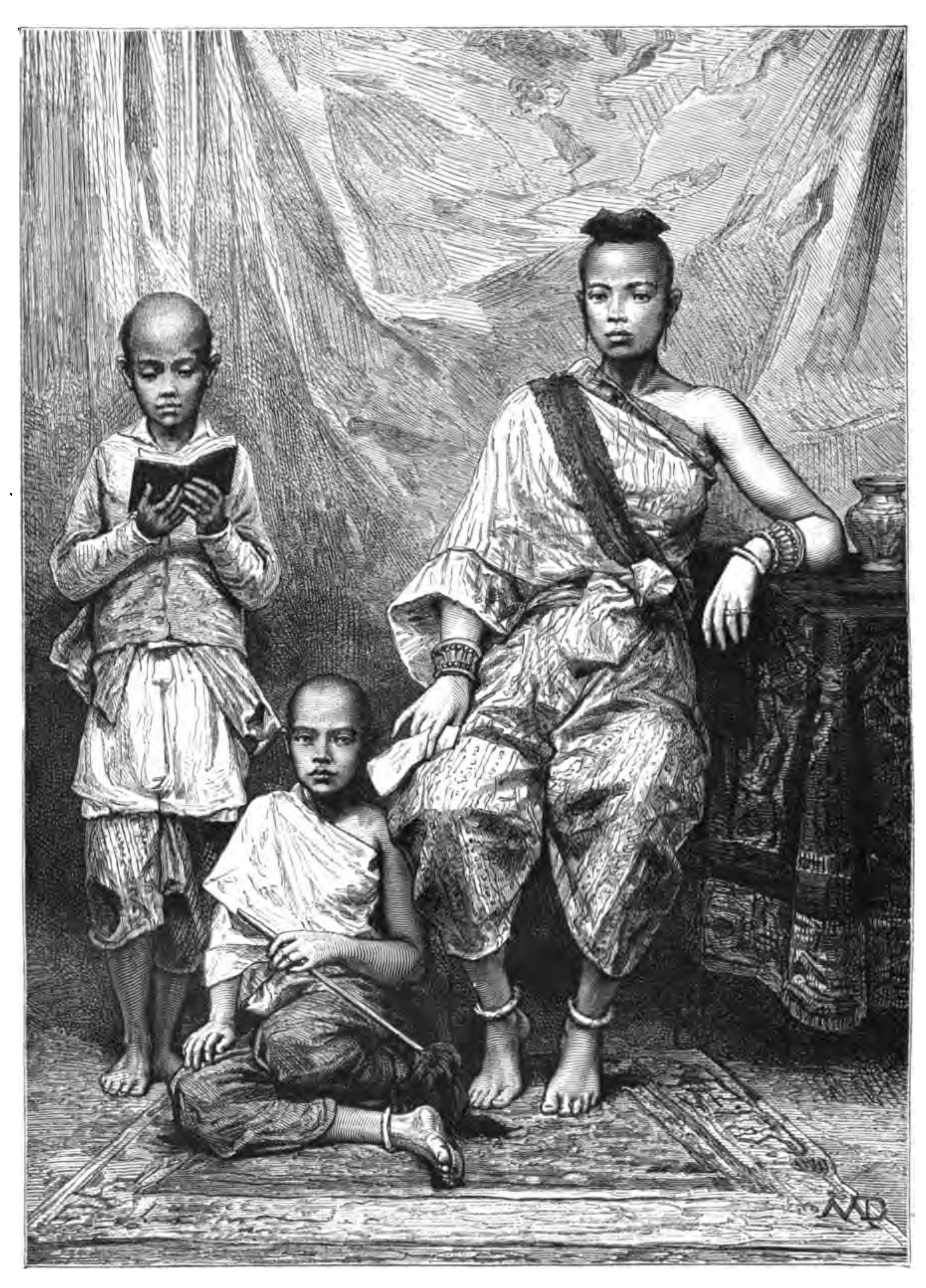
L'un des quatre bras, c'est le Mékong supérieur; deux autres forment la fourche du delta; le dernier, qui remonte vers le nord-nord-ouest, c'est le Tonlé-Sap, mot à mot Fleuve d'Eau douce, courant large de 500 à 800 mètres, par endroits de 1200 à 1500, profond de 12 à 20 mètres au temps de la crue; long de 115 kilomètres, il réunit le Mékong au Grand Lac, nommé par les Cambodgiens Tonlé-Sap, comme la rivière.

Le Grand Lac varie prodigieusement de dimensions selon les deux états du fleuve, hautes crues et basses eaux; comme surface l'inondation le sextuple, comme profondeur elle le décuple.

En temps sec ce n'est pas même un demi-Léman par l'étendue : alors 26 000 hectares au plus font son plan, et l'eau n'a guère qu'un mètre, un mètre et demi, au plus deux mètres de fond.

Mais, à mesure que le fleuve monte, c'est-à-dire de juin à la fin de septembre, le « Mœris cambodgien » grandit, la rivière Tonlé-Sap lui versant une partie des flots bourbeux de la crue du jaunâtre Mékong; et cette « partie », c'est un volume immense : quelque 35 à 36 milliards de mètres cubes, soit ce qu'apporterait en une année sans s'arrêter ni de temps clair, ni d'obscur, ni l'été, ni l'hiver, un fleuve ayant puissance de 1125 mètres cubes par seconde.

Alors le Grand Lac est grand : il a 112 000 mètres de long, 25 000 de large en moyenne, avec profondeur de 12, de 13 mètres, jusqu'à 14, et ses 150 000 à 160 000 hectares l'égalent presque à trois Lémans. On dirait une mer jaune, aux rives effacées, la contrée d'environ ayant peu de relief. Ainsi miroitait-il,



Femme et enfants cambodgiens. — Dessin de D. Maillard, d'après une photographie.

et plus vaste encore, quand il n'était pas fangeux, et que, pur comme l'océan dont il tirait l'être, il ajoutait un ample sous-golfe au golfe de Siam dans les parages où il se confond avec la mer de Chine. Des poissons d'eau salée, qui se sont adaptés à l'eau douce, des raies, des marsouins rappellent encore l'époque où le Mékong n'avait pas isolé, pour les colmater de plus en plus, ces ondes amères devenues successivement petite caspienne, puis lac sans amertume incessamment diminué que chaque crue exhausse et rétrécit; même on a pu prétendre que deux cents ans l'effaceraient entièrement. Toujours est-il qu'il y a des siècles — on hésite entre cinq cents, huit cents, mille années — il touchait de ses flots de crue, en terre alors cambodgienne, aujourd'hui siamoise grâce à notre condescendance, les monuments d'Angkor, qui était la superbe capitale de l'empire des Khmers.

Dans une enceinte que Paris remplirait à peine, cette métropole abritait un peuple dont de puissants architectes ont consacré la grandeur. Tours et murailles, immense temple bouddhiste, terrasses, palais sculptés, larges fossés, lacs artificiels, digues énormes, avenues de géants de pierre, dragons fantastiques, ce qui tient droit, ce qui s'effondre, ce que les siècles ont amassé de décombres aussitôt



Pyramide de Pnôm-Penh (Voy. p. 480). — Dessin d'E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

saisis par la forêt, Angkor fut une Athènes dont la langue ne nous a point laissé d'harmonieux chefs-d'œuvre, une Rome dont nous ignorons les gloires et les crimes, une Thèbes incapable de résister au temps comme la Thèbes du Nil : ciel d'airain, l'Égypte éternise; sol de sable, bois clairs, palmiers sans lianes, elle peut ensevelir mais elle ne ronge pas — ciel de pluies, forêt touffue, racines mordantes, plantes étouffantes, lianes grimpantes, le Cambodge dévore avant d'ensevelir.

C'est ainsi qu'il a presque anéanti Lovèk ou Cambodia, la capitale d'il y a trois cents ans dont il reste les débris de l'enceinte, qui était triple; ainsi encore désagrège-t-il Oudong, la métropole qui remplaça Lovèk et qu'a remplacée Pnôm-Penh en 1866 : Oudong est à sept ou huit lieues au nord-nord-ouest de Pnôm-Penh, à la limite d'inondation de la rivière Tonlé-Sap; elle avait aussi trois enceintes, deux en bois, une troisième, plus intérieure, en briques, autour du palais; et ce palais se levait, cité somptueuse, dans la ville plébéienne.

Le peuple d'Angkor, les Khmers, pères des Cambodgiens, qui sont des fils très dégénérés, se rattachait à la race des Jaunes; plus ou moins parents des Malais, des Siamois, des Annamites, des Birmans, des Tibétains, ils se mélangèrent plus ou moins (peu sans doute) avec des conquérants venus de l'Inde. En tout cas leur langue est « indo-européenne », et non pas mongole; et c'est certainement de l'Inde qu'ils reçurent leur religion, leur architecture. De Lanka (Ceylan) leur vint le bouddhisme, de l'Inde gangétique le style

de leurs temples de Vichnou et d'Indra. L'efflorescence de leur Maha-Nocor ou Grand Empire fut splendide.

La légende raconte que leur potentat courbait sous sa loi cent vingt princes et qu'il commandait à cinq millions de guerriers. Le Siam, le Cambodge, le Laos, la Cochinchine, le Tonquin tenaient dans ses domaines. Les Portugais, ce tout petit peuple très grand dans l'histoire, parurent dans le pays vers le milieu du seizième siècle, et plus d'une figure cambodgienne en porte le témoignage; l'Orient, d'ailleurs, est plein de métis lusitaniens.

Donc la fastueuse capitale du Maha-Nocor, qui n'est plus que le Nocor-Khmer, royaume des Khmers, ou le Sroc-Khmer, pays des Khmers, Angkor, a cessé d'être frôlée par l'inondation du Tonlé-Sap, et elle est loin de la ligne de retrait du lac. Dès que les averses de la mousson du sud-ouest ont cessé de gonfler le Nil indo-chinois, à proportion que le Mékong redescend à son bas niveau, la rivière Tonlé-Sap vide ce qu'elle avait rempli, et le lac baisse.

Il redevient en quelques semaines une cuvette marécageuse, avec forêts de joncs et lignes de palétuviers autour de la coupe centrale, qui, réduite à la profondeur de quatre à cinq pieds, se transforme en un immense vivier sans limpidité, vase, herbe et poissons autant qu'eau. Trente mille hommes y pêchent.



Huttes annamites. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

On attribue 30 000 habitants, population tôt grandissante, à Pnôm-Penh[1] ou Mont d'Abondance. Mont, c'est-à-dire coteau. Ainsi que la moindre taupinière était mont au rat du bon La Fontaine quand, devant une motte de terre, il criait « Voici les Apennins, et voici le Caucase! », ainsi les peuples de plaine, comme le sont essentiellement les Cambodgiens, élèvent leurs tertres à la dignité suprême en fait d'altitude.

Elle domine un sol excellent, plaine irrigable qui, de même que l'entier Cambodge, profite plus aux Chinois qu'aux Français.

Par la paresse des Cambodgiens et par l'absence des Européens, « Jean de Chine » fait insensiblement du Cambodge une colonie commerciale de l'empire du Milieu. La France est loin, la Chine est près; la France est petite, la Chine est grande; le Tropique nous énerve, il ne fatigue point les Chinois.

Des deux branches qui se partagent le Mékong à l'aval de Pnôm-Penh, le bras de droite est le Fleuve Postérieur, celui de gauche le Fleuve Antérieur. En deux syllabes au lieu de nos quatre ou cinq, le Fleuve Postérieur s'appelle chez les Annamites Han-Giang, et le Fleuve Antérieur Tièn-Giang.

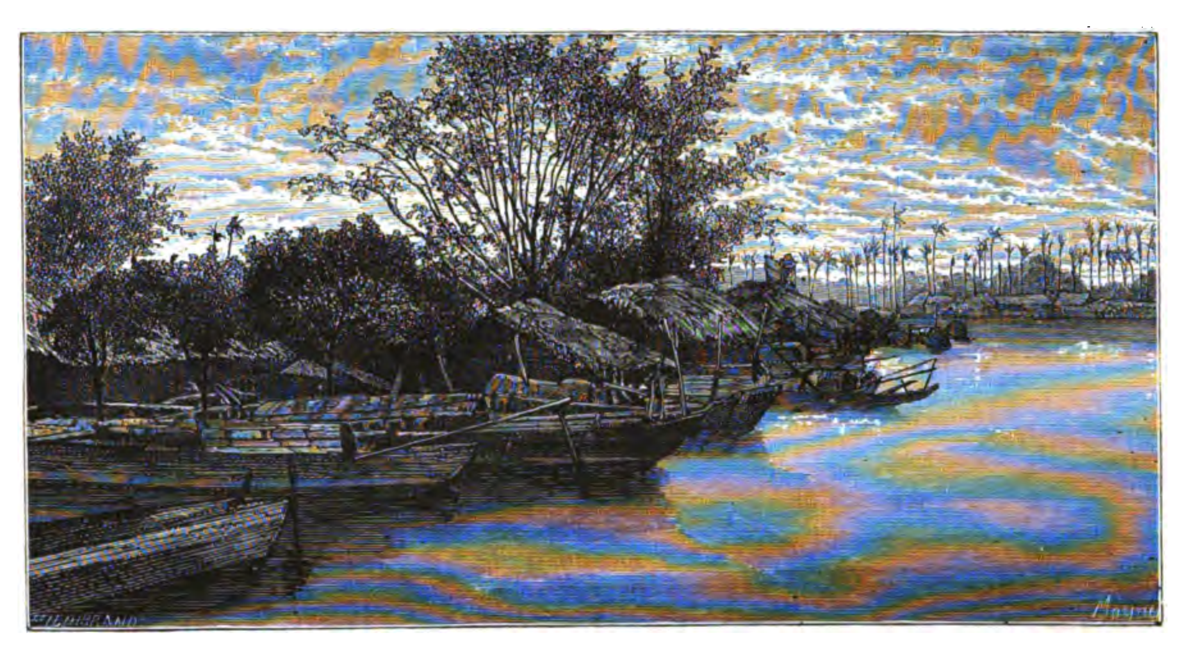
1. Pnôm, mot cambodgien, répond à colline, à montagne.

Vinh-Long (Voy. p. 483). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

Tantôt parallèles, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant, ils passent du Cambodge dans la Cochinchine sans que rien marque un changement de royaume par un changement de nature. C'est toujours la plaine sans bornes, le demi-marais ou le tout-marais, suivant d'imperceptibles abaissements du sol, et aussi selon la hauteur des eaux du Mékong.

Entré en Cochinchine, le Fleuve Postérieur ou Fleuve Inférieur ou Bassac passe à Chaudoc, d'où part, sur la rive droite, un canal qui s'en va vers le golfe de Siam par une plaine basse où se lèvent des « núi », montagnes ou, à réellement parler, collines, qui furent un archipel de la mer colmatée par le Mékong : archipel d'îlettes et d'îlots, tandis que Phu-Quoc, demeurée terre environnée d'eau salée, à 50 kilomètres du continent, n'a guère moins de 75 000 hectares de grès et de porphyres bombés en monts de 500, de 600 mètres, qui portent une vaste forêt chère au sanglier, au daim, au buffle inquiet et brutal.

C'est au port d'Hatien, la « ville des poivriers », que tombe en mer un fleuve côtier qui a reçu, à 25 kilomètres en amont, le canal parti de Chaudoc, dit le canal de Vinh-té, dont la longueur est d'environ dix-huit lieues.



Mytho (Voy. p. 484). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

Ce « chemin des eaux » serait précieux si le port donnait entrée aux grands navires ; mais justement Hatien ne les peut recevoir, par l'obstacle d'écueils naturels, et de rochers semés au devant vers 1850 par les Annamites, dans un but de défense, durant une de leurs guerres avec les Siamois; quant au canal, qui date de ce siècle (et qui consuma beaucoup de vies), il manque de largeur et encore plus de profondeur.

A Long-Xuyên se détache à droite une coulée continuée à partir du « núi » ou mont Sap par un canal d'une trentaine de kilomètres nommé canal de Rach-Gia, d'après la ville où il atteint une baie du golfe de Siam. Commencé trois ans avant le canal de Vinh-té, le canal de Rach-Gia fut creusé à 2 mètres, mais de son fond, terre plastique, poussent tant d'herbes qu'il s'encombre vite et qu'il faut le curer, le recurer.

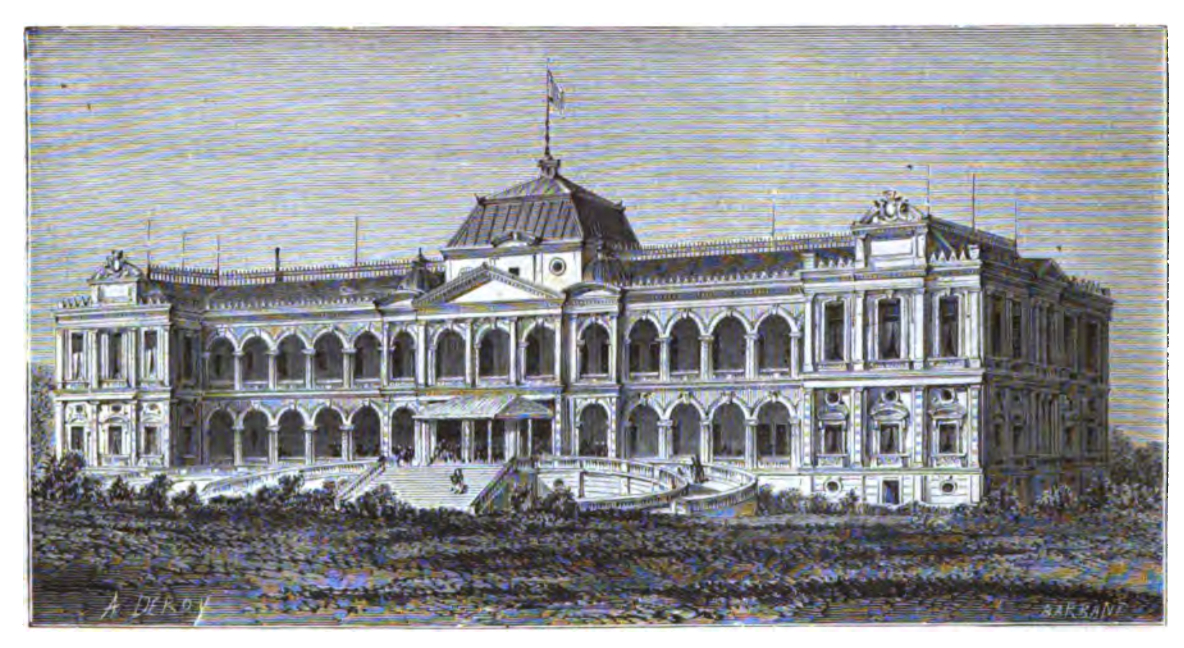
Le Bassac, moins profond que le Fleuve Antérieur, avec lequel il communique par le large arroyo de Vamnao, est par cela même moins fréquenté par les navires, et les navires y sont moins grands. Il se verse à la mer de Chine par trois « cua ».

Le Fleuve Antérieur, ou Fleuve Supérieur, le Tiên-Giang, garde spécialement le nom de Mékong, l'autre branche s'appelant couramment, comme dit ci-dessus, le Bassac. Vers Vinh-Long il se divise en bras qui, se subdivisant plus bas, l'apportent à l'océan par six embouchures : l'un de ces

bras baigne la ville de Mytho, et c'est ce bras-là qui porte les plus gros bâtiments.

Antérieur et Postérieur sillonnent de leur large et jaunâtre sillon un delta dont ils réparent chaque année le sol par le dépôt des crues; et quand précisément ils le restaurent le plus, on ne s'en aperçoit pas, car ils couvrent jusqu'à l'horizon les larges campagnes. Fleuves, bayous, ruisseaux jonqueux, coulées transversales ou latérales, grandes et petites mares perdent leur existence distincte. Tout disparaît : le Giông ou banc de sable, le Sup ou banc de vase, l'herbière, la rizière, la roselière qui n'a pas encore de grands roseaux, la jonquière qui n'a pas encore de grands joncs (et d'ailleurs ils fléchissent et se cachent au courant de l'eau), la pâture sur terre molle, le jardin, la saline; et moins quelques collines, quelques vagues épaulements, des cimes d'arbres, des palétuviers, il n'y a plus ici qu'une sorte de mer effaçant sous un flot louche, qui se transporte au sud-sud-est, presque tous les hauts et les bas de la Louisiane du fleuve Mékong.

Pas seulement du Mékong, mais aussi des deux Vaïco et du Donnaï : à partir de Saigon, situé précisément au lieu de contact des terres plus ou moins élevées et des plans alluvionnaires, tout l'occident de la Cochinchine est également un cadeau des rivières, sur le cours moyen et inférieur des deux Vaïco et sur le bas du Donnaï.



Le palais du gouverneur, à Saigon. — Dessin d'A. Deroy, d'après une photographie.

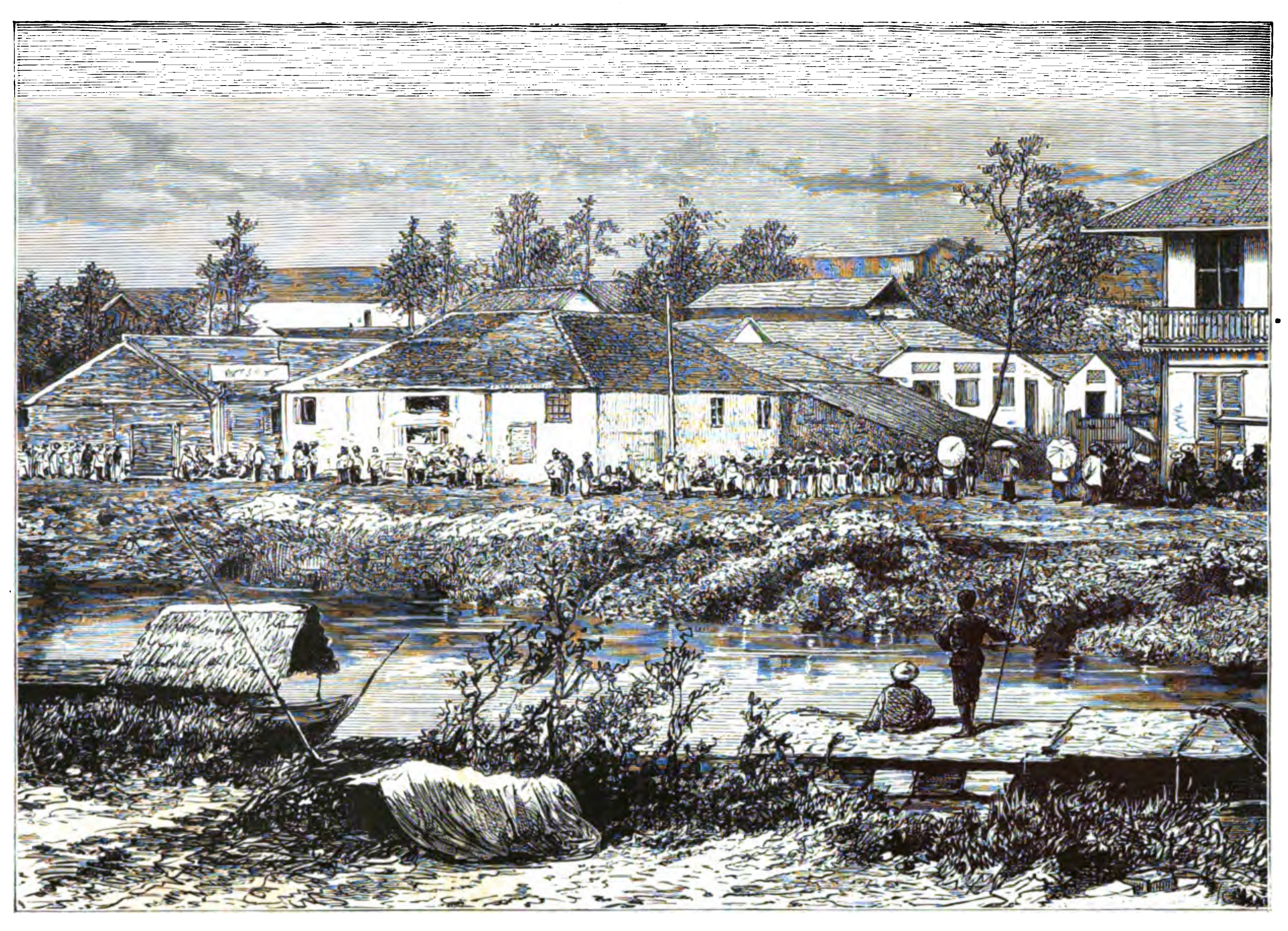
Le Vaïco Occidental ou Petit Vaïco vient du Cambodge; il n'amène pas seulement des ondes personnelles au Vaïco Oriental ou Grand Vaïco, il lui confie aussi de troubles eaux mékongoises devenues siennes après qu'il les a reçues de la Plaine des Joncs, le plus grand des marais où s'écroule la crue du fleuve Cambodge. Une autre communication, plus artificielle, entre le « capitão das Aguas » et la modeste rivière, c'est l'arroyo de la Poste, entre Mytho sur Mékong et Tân-An sur Vaïco Occidental. Long de sept lieues, large de 50 mètres, il porte plus de sampans ou barques[1], plus de jonques ou navires de 50, de 80, même de 100 tonneaux, et en temps de guerre plus de canonnières françaises que les autres canaux cochinchinois.

Le Vaïco Oriental vient, comme son homonyme, du royaume où règne et ne règne pas le « descendant des esprits éclairés[2] »; il se verse dans le Soirap, l'une des trois bouches du Donnaï.

Le Donnaï, lui, vient d'assez loin dans l'Annam, par les terres hautes de la Cochinchine, région qui

1. Il y en a de grands, jusqu'à 10 mètres de long, et de petits ne dépassant pas 3 mètres : un toit de bambou en garantit le milieu contre la cuisson du soleil.

2. Ainsi se surnomme volontiers le despote protégé, l'ex-suzerain du Cambodge.



Le quartier asiatique à Saigon. — Dessin d'A. Marie, d'après une photographie

contraste, à son avantage, avec les vases plus ou moins libérées du flot que le Nam-Ki-Luc-Tinh tient de la générosité du Mékong; ces quatre mots annamites, qui signifient le Pays des six provinces du Sud, désignent la Cochinchine.

Aussi le Donnaï rassemble-t-il des eaux pures, au milieu de forêts dont le pied trempe dans la boue, parmi des « núi » qui montent à 800, à 1000 mètres. Puis, au-dessous de Bien-Hoa, il s'approfondit, il s'épanche en estuaire, il se trouble : c'est le delta, où il ne tarde pas à s'unir au Cang-Lé, issu de l'Annam.

On connait mieux le Cang-Lé sous le nom de rivière de Saigon, cité qu'il frôle par un lit de 10 mètres de creux, de 400 mètres de largeur, que fouille et refouille une marée haussant et baissant alternativement de 4 mètres le niveau des eaux. Il n'en faut pas autant pour que flottent les plus monstrueux navires. L'Arroyo Chinois, qui a soixante-dix ans d'âge, relie, par un chemin large de 100 mètres, la rivière de Saigon au Vaïco d'Orient; d'autres arroyos nouent le Vaïco d'Orient au Vaïco d'Occident, et celui-ci au Fleuve Antérieur. De la sorte communique avec le fleuve notre ville de Saigon, toujours malsaine, mais moins qu'autrefois, depuis qu'on a drainé ses marais, affermi son sol, aéré ses rues, ouvert des avenues et boulevards, planté des arbres à profusion.

Saigon règne sur la Cochinchine, la seule de nos colonies (avec Pondichéry) qui nous donne plus qu'elle ne nous coûte, pécuniairement parlant; mais il ne faut pas mesurer la valeur d'un pays d'outre-mer à ce qu'il vide ou remplit plus ou moins la caisse de l'État. La métropole arrachée à sa torpeur, la colonie cessant d'être un désért, ou de terre barbare devenant terre humaine, l'éveil et le croisement des entreprises, le pavillon courant les mers, la langue de la patrie conquérant des foyers et ses chefs-d'œuvre des autels, c'est pour cela surtout qu'il faut essaimer au delà des océans.

La première vertu d'une colonie n'est point de verser quelques millions au trésor, comme la Cochinchine; mais bien d'être colonisable, comme l'Algérie, qui nous a dévoré des milliards de francs et, colons ou soldats, dix fois plus d'hommes que l'Indo-Chine : mais au moins peut-on dire que ces hommes sont morts en semence de vie, tandis que l'or, les soldats, les marins prodigués dans l'étuve d'Extrême Orient serviront à l'expansion de la Chine et non pas à celle de la France.

La preuve en est déjà grande à Saigon même, ou, pour mieux dire, à Saigon-Cholon. En réalité Saigon n'est pas seulement Saigon, la Gia-Dinh-Tanh des Annamites; elle se complique d'une autre ville, Cholon, c'est-à-dire Grand Marché, bâtie à 5 ou 6 kilomètres, aux deux rives de l'Arroyo Chinois, très bien nommé: les magasins de riz, les boutiques, les enseignes en barbouillage idéographique, les maisons basses le long d'une lieue de quais, les pagodes, les sampans effilés chargés à couler bas, les jonques ventrues, le travail du jour, les plaisirs de la nuit qu'éclairent discrètement des lanternes de papier, les tripots de joueurs, les tavernes d'opium, les hommes, les femmes, l'esprit, la langue, tout cela c'est vingt-cinq fois plus chinois que français, car il y a dans la double ville, peuplée d'environ 55 000 habitants, à peu près 25 000 « fils de Han » contre un millier d'Européens, dont les Français forment les dix-neuf vingtièmes.

Il en sera toujours ainsi. Pour un « Barbare de l'Occident » qui viendra tenter le sort dans l'antique pays de Tsiampa, vingt, cent glabres en robe de soie, en pantoufles de feutre, envahiront en paix Tonquin, Annam, Cochinchine, Laotie, Cambodge, et, chaque année, l'on peut dire, assurera toujours plus la domination de l' « Empire illustre » sur cette pointe de l'Extrême Orient.

Comment pourrait-il en être autrement, quand les Chinois qui viennent de Chine en Annam, boutiquiers, négociants, marchands de riz, banquiers, teneurs de brelans et tripots, patrons d'opiumeries, domestiques, ouvriers, colons, retrouvent chez l'Annamite le climat de leur Chine, une race à la leur semblable, un peuple qui leur est apparenté par l'origine, par l'idiome, l'esprit, l'âme, le caractère?

Mais l'enfant de la zone tempérée supporte mal la chaleur humide qui pèse lourdement sur l'alluvion cochinchinoise. Ce n'est point la torridité qui le terrasse, le thermomètre montant rarement à 30 degrés et ne dépassant pas 35; c'est la moiteur qui l'accable, et, par la fièvre et la dysenterie, le mène à l'anémie d'où sortent tous les maux. La France peut y dominer, elle n'y formera jamais une colonie de son sang; elle y restera campée comme les Anglais dans l'Inde ou les Hollandais à Java. Tout au plus y crée-t-elle des métis qui, pressés par le milieu même, auront plus de pente vers l'élément indo-chinois que vers l'élément français. Des hommes frivoles ont cru que l'Algérie resterait un camp, ce sont les hommes sérieux qui craignent que l'Indo-Chine demeure toujours un comptoir.

Quant aux héritiers du Tsiampa, aux « Doigts Écartés », à ces métis sans doute extraordinaire-

ment métissés, à ces inconnus du temps très ancien qui, venus peut-être du Tibet, se brassèrent avec des Chinois, des Malais, des tribus sauvages, ils forment maintenant le peuple très homogène des Annamites.

Ce sont des gens de taille courte, l'homme n'ayant en moyenne qu'une hauteur de 1 m. 58 à 1 m. 60, à peu près les 4 pieds 9 pouces qui étaient autrefois en France l' « altitude » minima des défenseurs de la patrie; la moyenne de la femme est inférieure de deux ou trois pouces à celle du mari.

Ils ont fortes épaules, mais membres menus, jambes arquées, visage en losange, nez épaté, teint basané, du jaune au rouge sombre, yeux bridés, obliques, dents ignobles, noircies par l'incessant chiquage du bétel mêlé d'une chaux qui les use; bref, ils nous semblent affreux, mesquins, à la fois vieux et puérils.

Ces « Jaunes » exigus sont pétris de qualités et de vices, comme toute autre argile humaine. On leur reconnaît l'intelligence, le don de l'imitation, la sobriété, l'extrême force de résistance contre un climat déprimant, l'amour du travail, les vertus de famille; on leur reproche le mensonge, la duplicité, l'esprit sans profondeur, l'instinct de la routine, la pusillanimité (toutefois ils ne craignent pas la mort).

Ils parlent une langue monosyllabique proche parente du chinois, écrite idéographiquement comme lui, chaque signe représentant non pas une lettre, mais un objet ou une idée; ces signes étant à peu près les mêmes que ceux des Chinois, auxquels jadis ils furent empruntés, un homme de Chine et un homme d'Annam peuvent à la rigueur se comprendre : si les idiomes sont différents, si les mots sortent d'autres racines, la peinture de l'idée, du mot, est presque ou tout à fait la même. Écriture d'ailleurs absurde, puiqu'il faut une vie pour la connaître tout entière; et langue non moins inexprimablement inférieure qui n'a richesse, ni sonorité, ni flexions, ni verbes, ni noms, chaque racine étant, selon sa position dans la phrase, adjectif, adverbe, verbe, substantif. Et ces racines sont en si petit nombre que chacune doit exprimer cinq, dix, vingt idées parfois plus éloignées l'une de l'autre que l'Occident est distant de l'Orient — ainsi le monosyllabe *ma* veut dire à la fois : enduire, pourtant, cheval, joue, chanvre, tombeau, et encore au moins autant d'acceptions sans aucun rapport entre elles.

Il faut pourtant se reconnaître entre tous ces unisyllabes, sans quoi la pensée ne saurait se fixer, dans la confusion de calembours éternels. On y est parvenu par le « ton », espèce de chant, de modulation, comprenant cinq timbres de voix, le descendant, le tombant, l'ascendant, le grave, l'interrogatif; enfin toutes les complications qu'entraîne la misère honteuse des langues sans agglutination, sans flexions, sans plasticité. Cependant, tel quel, l'annamite a sa littérature, qui arrive souvent à de beaux effets de concision, de concentration; il a sa prose, ses vers, ses chefs-d'œuvre, ses hymnes. Hymnes peu religieux, car, au fond, c'est un peuple sceptique, semblable aux Chinois, en ce qu'il borne au culte des ancêtres ses aspirations vers l'inconnu; plus, une morale à la Confucius pour la conduite prudente de la vie.

VII. **Que faire de l'Annam?** — Tel est, au moment présent, notre empire indo-chinois, auquel de presqu'île avec une foule d'iles parmi lesquelles Poulo-Condor[1] ou l'île des Serpents, à 90 kilomètres au large des trois embouchures du Fleuve Postérieur.

Poulo-Condor, terre volcanique de 590 mètres d'altitude à son culmen, est l'émergement sur l'eau, d'une chaîne sous onde continuant les monts de l'Annam dans leur axe normal. Elle a 5465 hectares. Les condamnés de son pénitencier y vivent dans un air chaud-humide à 28 degrés, moyenne annuelle qui est excessive; le climat, pourtant, y vaut mieux que celui de la terre ferme d'en face — terre ferme par opposition à l'ondoyante mer, mais si elle se raffermit tous les jours, elle n'est réellement point solide encore; ici le continent est singulièrement marécageux.

On n'a pas fixé net les limites occidentales de cet empire. Donc en donner la réelle étendue, cela ne se peut. A grands traits, l'aire et la population se distribuent comme suit, celle-ci encore bien plus hypothétique que celle-là, sauf pour la Cochinchine, et jusqu'à un certain point pour le Cambodge :

	hectares	habitants
Cochinchine.	6 000 000	1 800 000
Cambodge.	10 000 000	1 500 000
Annam.	26 500 000	5 000 000
Tonquin.	10 500 000	10 000 000
	53 000 000	18 300 000

1. Nom malais. Le mot Poulo désigne une île; il ne faut donc pas dire, par pléonasme vicieux : île de Poulo-Condor.

Ce serait presque exactement une aire égale à la France, mais avec deux fois moins d'habitants malgré la densité de population du Tonquin : c'est que l'Annam propre appartient presque entièrement à la forêt, ainsi que la majeure partie du Tonquin ; que le Cambodge est presque vide encore en dehors des rives de son fleuve et du pourtour de son lac ; que la Cochinchine porte à peine le tiers des hommes dont ses deltas assureraient l'existence, mise à part la montagne, qui est très peu habitée.

Cette « colonie », qui n'en est pas une, est celle qui a le plus enthousiasmé les Français ; pourtant sa nature est telle, qu'elle aurait dû les enthousiasmer le moins.

Prendre un grand pays, un fleuve illustre, sept à huit cents lieues de côtes, quinze à vingt millions d'hommes, c'est moins que rien si l'on ne peut tourner ce peuple à vous ressembler par l'esprit, l'âme et la langue.

Ce qui condamne tout aussitôt deux espèces de colonies :

Celles qui sont densément peuplées : cas du Tonquin, de la Cochinchine ;

Et celles qu'éclaire un soleil hostile, sous un climat où l'on ne peut se perpétuer qu'à la longue,



Maison chinoise à Cholon. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

à la très longue, lorsque déjà les arrière-petits-fils des conquis ont rempli toutes les places vides : et tel est le cas de l'Annam.

Encore si l'Annamie était une île ainsi que Madagascar, isolée dans la mer, n'ayant aucun recours contre l'envahissement de conquérants sept fois supérieurs par les armes, par l'énergie puisée à la source éternelle du climat froid, tempéré tout au moins, par la force de l'ambition, par le génie, par le cœur, la tête, le verbe.

Mais, justement, l'Annamie touche au plus stable des empires, au plus grouillant des peuples, à l'idiome le plus parlé, encore qu'il soit presque indigne de la voix humaine.

On a même dit que cet empire, la Chine, absorbera le monde.

Jamais, quand même elle garderait longtemps encore l'avantage du nombre ; tout lui fait défaut de ce qui donne l'ascendant pour de courtes années ou bien pour de longs siècles. Il lui manque ce qui est jeune, spontané, noblement inquiet, sainement viril, et elle a surabondamment tout ce qui est sénile, y compris le calcul, la prudence, la sagesse et l'impuissance finale.

Les Jaunes, certes, ne mangeront pas les Blancs. Il y a dans le Slave, l'Allemand, l'Anglais, le Français, le Péninsulaire, le Romain, le Franco-Canadien, le Yankee, l'Argentin, dix fois la jeunesse, la force, le vouloir, l'orgueil qu'il faudra, si vient enfin le jour de la lutte, pour faire du monosyllabophone de l'Extrême Orient le domestique payé des fils poilus d'Europe et d'Amérique, voire leur

esclave, au cas où l'esclavage renaîtrait sous une forme nouvelle : car qui peut dire comment tournera l'histoire ?

Mais ici, tout à côté de la Chine, l'attraction du « Vénérable Empire » a bien plus de force que la nôtre. Sagement, nous devons craindre que Cochinchinois, Tonquinois, Annamites ne voient toujours en elle un soleil levant, jamais un soleil couchant ; et surtout que l'action des colons chinois, cent fois plus nombreux que les nôtres, n'amène de jour en jour à la « chinoiserie » des peuples plus qu'à demi chinois déjà par l'origine, l'être intime, les idées de derrière la tête, les mœurs, les usages, le parler ; en un mot, par toute la civilisation.

Car bien certainement les Giao-Chi confinent aux Chinois : d'abord physiquement, puis par l'esprit et par la conscience.

Que faire, puisqu'on ne se résout pas à l'abandon, qui serait bon et beau.

Porter la frontière au Mékong ou, mieux encore, à la hauteur des terres entre Mékong et Ménam, et même au delà. Tout ou rien ! Aux Anglais l'Inde, s'ils la gardent ; aux Français l'Indo-Chine, moins vaste, aussi belle !

Coloniser avec des Français les hauts pays presque vides ou tout à fait déserts accessibles à l'Européen.

Imposer, insinuer plutôt notre langue.

Mais n'eût-il pas mieux valu semer sur une terre plus ouverte aux germes français : chez les Berbères marocains ; chez les Négroïdes, beaux comme des statues de bronze ; même chez ces Nègres qui perdent joyeusement la langue ancestrale pour celle du peuple dont l'alliance embellit leur visage ?



Saint-Pierre : vue générale. — Dessin de Le Breton, d'après une photographie.

COLONIES D'AMÉRIQUE

SAINT-PIERRE ET MIQUELON

I. **Au temps passé.** — Il n'était point Italien (soit Génois, soit Corse) l'Européen qui vit le premier l'Amérique.

Il se peut que Christophe Colomb n'ait pas eu de précurseurs aux Antilles et dans l'Amérique tropicale, sous un ciel de lumière inondé qu'il pensait être le ciel de l'Inde.

Mais des hommes plus grands, plus blancs que lui, de hauts Scandinaves à la barbe dorée, avaient depuis cinq ou six siècles découvert puis habité le septentrion du continent occidental qui est la véritable Hespérie.

Leur sort les avait poussés au plus mauvais de ces terres longues de deux mille lieues, vers l'Est le moins hospitalier, chez les Esquimaux vêtus de peaux et nourris d'huile de poisson, dans le Grœnland, c'est-à-dire dans le Pays Vert.

Il est plutôt le « Pays Blanc », tout en névés, en glaciers étendus sur les plateaux, agrafés aux montagnes, pendus sur des fiords qui rappelèrent aux colons islandais et norvégiens les baies rupestres de leur Norvège et de leur Islande, sur lesquelles se penchaient aussi des glaces d'éternelle durée : sinon que les glaces grœnlandaises, moins fondues que les norvégiennes par la pluie, par le soleil, par les tiédeurs de l'air, s'écroulaient moins longtemps en cascades, pendant la saison des jours presque sans nuit, sur les vertes eaux fiordiques ou sur le dépôt des moraines littorales.

Là, derrière eux, le cristal du gel et des neiges;

devant eux, une mer ou glacée, ou froide même aux plus chaleureuses journées, et alors tout occupée à fondre les blocs, hauts comme des cathédrales, qui voguent de son nord à son sud, envoyés par l'Océan paléocrystique à l'Océan tiède.

Les Normands bâtirent des bourgs de pêche, ils cultivèrent des jardins, ils s'accrurent, ils cherchèrent des rivages moins barbares. De l'Esquimau camard, court, luisant, huileux, obèse, ils passèrent, nous dit une histoire obscure, presque une légende, chez l'Indien grand, maigre, osseux, à nez d'aigle.

De la « Terre Verte » ils allèrent à la « Terre du Vin », au Vinland.

Puis tout ce qu'ils avaient créé mourut. Toute trace d'eux disparut, du Grœnland comme du Pays de la Vigne sauvage devenu dans la suite la rive atlantique des Yankees, là où les Américains du Nord ont leur Capitole.

Mais comment donc fut étouffé ce grand germe d'avenir?

On ne peut que supposer : au nord, l'inhumanité du climat; au midi, la fièvre des palus sous de terribles chaleurs estivales; ici, la lutte avec les Esquimaux, faits depuis plus de siècles à la rigidité polaire; là, les batailles avec l'Indien qui sort, inattendu, la massue à la main, d'une embuscade au bord des forêts. L'histoire est muette, mais le fait parle : il n'y a plus maintenant dans l'Amérique Septentrionale que les Scandinaves des immigrations récentes.

Les vieux Normands furent égorgés, ou ils s'absorbèrent parmi les Mongoloïdes mangeurs de phoques et parmi les Rouges habiles à surprendre, prompts à scalper.

Il semble évident que dans leurs voyages des fiords grœnlandais aux baies, fiordiques aussi, du Vinland, les « hommes du Nord » rencontrèrent la grande île de Terre-Neuve en son brouillard mélancolique.

L'archipel de Saint-Pierre et Miquelon dut leur échapper, étant minuscule, mais il n'échappa point, quelques centaines d'années plus tard, aux pêcheurs de baleines de trois rivages de Douce France, aux Basques, aux Bretons, aux Normands.

Poursuivant toujours plus loin vers l'occident la grande bête aux mamelles massives, qui fuyait, trop pourchassée, du golfe d'Aquitaine et Biscaye, les pêcheurs de Vasconie, de Normandie, d'Armorique, ces derniers surtout, finirent par la suivre jusque dans les froides vagues de Terre-Neuve ; ils connurent ainsi les îles, les golfes, les presqu'îles, les détroits de l'Amérique saint-laurentienne, mais ils en gardèrent le secret, et ces pays ne furent révélés au monde que pendant l'ère de découvertes qui continua la surprise inouïe de 1492.



Carte des îles Saint-Pierre et Miquelon.

Trente à quarante ans après, tout ce grand embrassement de mers et de rivages était connu : Terre-Neuve, Acadie, Gaspésie, Labrador, et Stadacona[1], et Hochélaga[2].

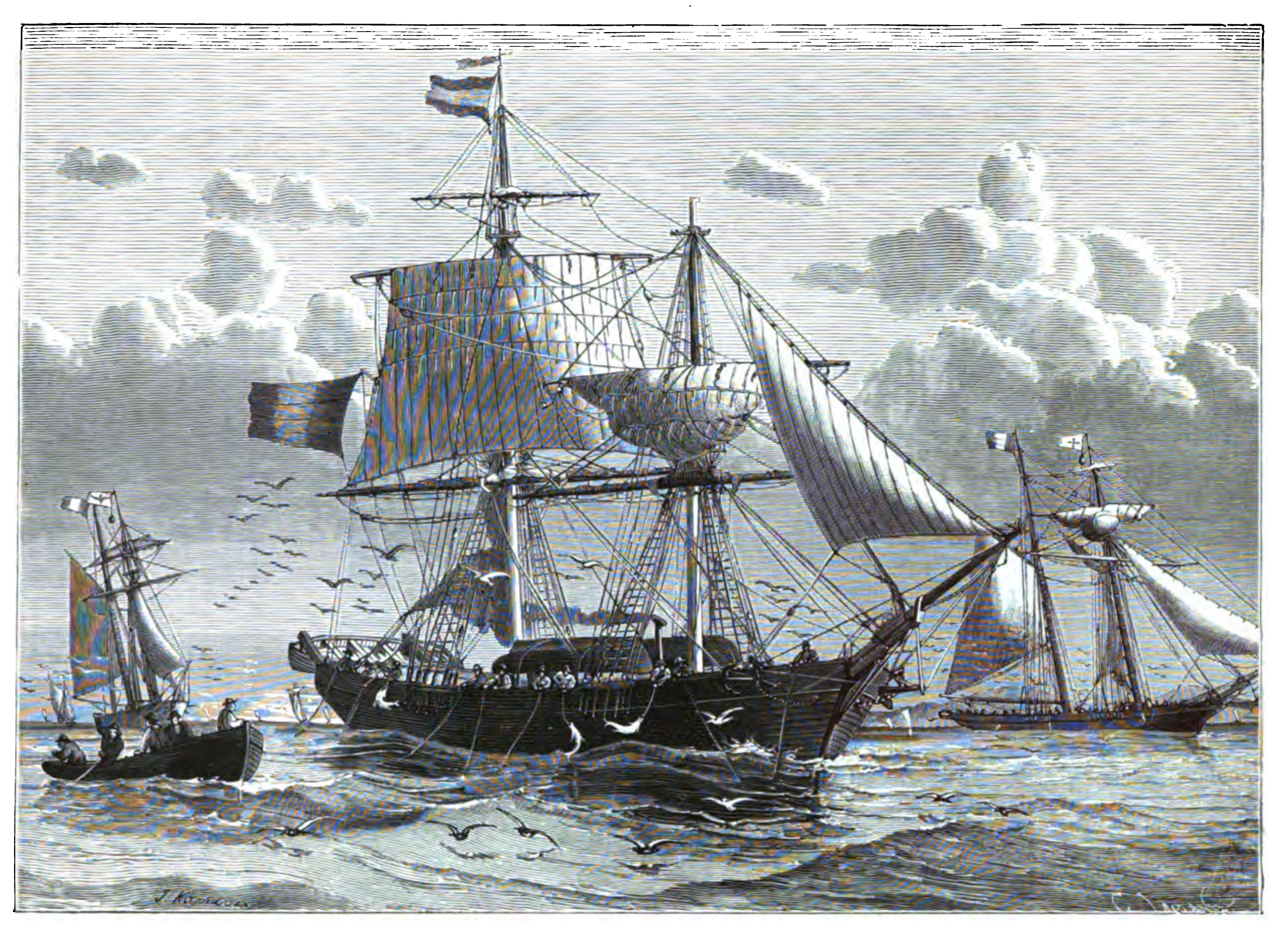
La France perdit un siècle avant de coloniser ces contrées dont elle s'était déclarée maîtresse; puis elle se les vit enlever par les Anglais, jusque très au delà du flot de marée, alors qu'elle n'y avait pas encore quinze mille familles de son sang, presque toutes entre Québec et Montréal. Sur Terre-Neuve, ravie dès 1713, elle n'avait commencé que des hameaux de pêche.

Finalement, de tout ce qui avait été nôtre, il ne nous resta que Saint-Pierre et Miquelon, îles désolées à six lieues environ de la côte méridionale de Terre-Neuve. Encore chaque guerre avec les Anglais nous a-t-elle aussitôt dérobé cet archipel, que chaque paix nous a rendu.

Ainsi, nous, les anciens dominateurs, explorateurs et colonisateurs de l'Amérique du Nord, nous n'y possédons plus que des granits, des sables et des tourbes, dans la brume et l'embrun, sur une mer prodigieusement libérale en morues.

Un peu au sud du 47e degré, à plus de neuf cents lieues et à moins de mille de la pointe de la Bretagne, le drapeau bleu, blanc, rouge flotte humblement sur 23 500 hectares, débris d'un em-

1. Québec.
2. Montréal.



La pêche de la morue sur le Grand Banc de Terre-Neuve. — Dessin de Kœrner.

pire septentrional qui fut vingt fois plus grand que la France.

II. Saint-Pierre, la pêche aux Bancs, le French Shore. — Saint-Pierre n'est qu'un grand rocher flanqué de rochers plus petits et d'écueils, mais il a la ville et presque tous les habitants de l'archipel; Miquelon est une île, même une île double, mais presque déserte, et, bien que huit fois plus vaste que Saint-Pierre, elle a huit fois moins d'habitants.

Pas même deux lieues de long, pas même une lieue et demie de large, six à sept lieues de tour, 2600 hectares y compris les îlots et les récifs annexes; des coteaux de quartz, de granit de porphyre, des blocs erratiques arrivés sur le dos des glaçons de dérive; des ruisseaux, douze étangs; des bouleaux dont aucun n'est beaucoup plus grand qu'un tambour major, des sapins nains, des genévriers plus nains encore et qui, n'osant s'élever en arbre, traînent en broussaille; la mousse germant du rocher, la tourbe, filtre des eaux qui s'en vont sinueusement vers un rivage très indenté; enfin, une rade garantie du large par l'île aux Chiens, ce sont là toutes les excellences de Saint-Pierre, qui doit tout à ladite rade.



Saint-Pierre : la rue de Paris. — Dessin de Le Breton, d'après une photographie.

Cette rade sûre, qui admet les grands vaisseaux, a fait la fortune de l'île.

Devant elle a grandi la ville, Saint-Pierre, faite de deux cités, la combustible et l'incombustible, celle-ci en pierre, en brique, l'autre en bois. Née de la pêche à la morue, tout y est voué à la morue et aux lurons très vaillants qui la tirent de l'eau, puis la salent et la sèchent.

Durant toute la saison de la prise et de la salaison, soit pendant cinq à six mois, du milieu d'avril au milieu de septembre, le port, très animé,

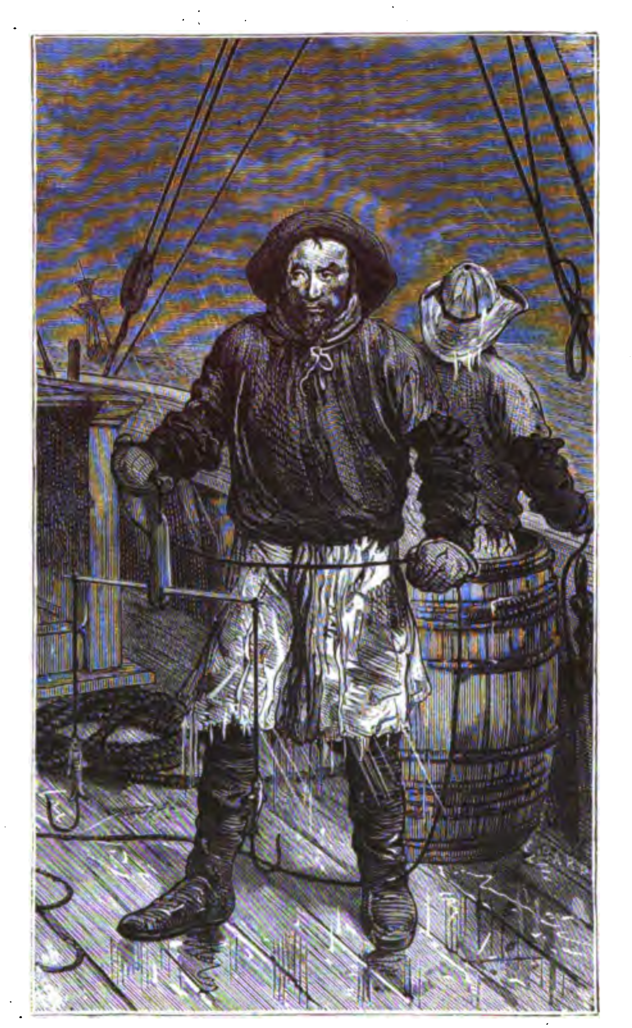
regorge de marins venant, partant, revenant, séjournant, fleur de force et de jeunesse ou de virilité qui ne redoute pas la bouteille d'eau-de-vie. De 5000 âmes, la population de Saint-Pierre monte alors à 10 000.

La morue se pêche sur les Bancs : Grand Banc de Terre-Neuve, vaste de seize millions d'hectares, à deux jours de navigation vers le sud-est de Saint-Pierre; Banc de Saint-Pierre, qui n'est qu'à 10 heures au sud-ouest; Banc à Vert entre le Banc de Saint-Pierre et le Grand Banc; Banquereau vers le sud-ouest du Banc de Saint-Pierre, non très loin du littoral de l'île du Cap-Breton et de la presqu'île de la Nouvelle-Écosse.

Quand deux courants se rencontrent, tantôt ils se pénètrent sur place, tantôt ils évoluent en remous.

Sous le lieu du mélange ou sous les eaux immobiles entre le courant et le contre-courant, le flot laisse tomber ce qu'il tient en suspension.

Deux courants immenses, l'un du Nord, l'autre du Sud, l'un froid, l'autre tépide, se heurtent dans la mer qui brame au large des îles et péninsules du golfe Saint-Laurent.



Un pêcheur de morues. — Dessin de Férat.

Le courant froid (après avoir été très froid), c'est le courant polaire avec sa longue flotte de glaçons voguants.

Le courant tépide (après avoir été chaud) vient des rives brésiliennes : il amène avec lui l'onde qui joue autour des Antilles et sur la courbure de la mer presque intérieure qui a les trois Amériques à son bord, la Septentrionale, la Centrale, la Méridionale.

Le courant froid dépose ses blocs erratiques, ses graviers, ses os de phoque ou de baleine, ses débris de bêtes circumpolaires.

Et le courant tiède abandonne ses bois, tiges, fibres, feuilles et plantes du Tropique, ses coquilles, ses restes de la vie des terres chaudes et des mers chaudes.

De cette descente au fond de l'onde se firent et se font les bancs terre-neuviens, qui sont des platiers, c'est-à-dire des hauts-fonds de roches, de graves, de sable, de vase, de détritus aimés passionnément de la morue. On l'y tue à millions chaque année et son peuple innombrable n'en paraît pas diminué.

Elle vit là béate et richement entretenue, jusqu'à ce que l'appât grossier l'ait enlevée, saignant de la bouche, aux ténèbres glauques de la patrie préférée où elle s'égayait, depuis 35 ou 40 mètres de profondeur[1] jusqu'à 80, à 100, à près de 150.

Les marins pêcheurs viennent de divers quartiers maritimes de la France, de la Normandie, de la Bretagne, surtout de Dieppe, de Fécamp, de Granville, de Saint-Malo, de Paimpol; sans parler des insulaires eux-mêmes, qui s'appellent Miquelonnais, quoique presque tous de Saint-Pierre. Mais peut-on nommer des hommes Saint-Pierrois ou Saint-Pierrais ou Saint-Pierrots? Les mots composés ont en français le très grand tort de se développer malaisément en adjectifs.

Le voisinage des Bancs donne une valeur singulière à ces îles de sombre figure, à la rade, au ba-

1. C'est à cette distance sous l'eau que s'étend moyennement le Grand Banc.



Préparation de la morue à la baie du Cap-Rouge. — Dessin de Le Breton, d'après une photographie.

rachois[1], c'est-à-dire au port, qui reçoit en marée haute les goélettes calant 3 mètres 1/2.

La proximité de Terre-Neuve leur donnerait aussi beaucoup de prix si la France avait usé d'un droit consacré par des actes authentiques.

Les traités qui nous dépouillèrent de Terre-Neuve, de l'Acadie, enfin, et pour compléter notre malheur, du Canada magnifique, nous garantirent le privilège exclusif de la pêche sur la côte occidentale de Terre-Neuve, celle qui regarde le Labrador oriental au long du golfe Saint-Laurent et du détroit de Belle-Ile; et aussi sur une grande partie de la côte septentrionale, depuis le cap Nord, pointe boréale de l'île, jusqu'au cap Saint-Jean, qui termine la péninsule comprise entre la baie Blanche et la baie Notre-Dame.

Par négligence nous avons laissé presque dormir ce grand privilège. Personne, pas même les Anglais, voire les Terre-Neuviens, n'avait la faculté d'y faire des établissements permanents, et nous avons souffert qu'il y naquît des commerces, des industries, des fermes, des hameaux de pêche et de salaison, des bourgades anglophones qui s'en vont devenant lentement des villes.

Voilà pourquoi cette rive que nous avions le pouvoir de garder pour nous, toute suzeraineté territoriale à part, s'est trouvée un beau jour anglaise, surtout passionnément antifrançaise parce que nos intérêts blessent les siens et que ses « Saxons », qui sont pour la plupart des Irlandais, se sentent le droit d'être maîtres chez eux.

Aujourd'hui nous bataillons avec l'Angleterre au sujet du French Shore, c'est-à-dire du Littoral Français. C'est ainsi qu'on nomme ce long parage de Terre-Neuve, qui fait au moins le tiers du tour de cette grande île très merveilleusement frangée de fiords.

Or comment défendre victorieusement un droit quand on a toujours dédaigné de le restaurer par une action constante? Notre privilège est mort ou presque mort parce que notre inerte incurie l'a presque laissé mourir.

III. **Miquelon, Langlade.** — Il est une flèche de sable de neuf kilomètres de longueur, de 300 mètres de moindre ampleur, de 2 mètres de plus grande hauteur au-dessus des puissantes marées. On l'appelle isthme de Langlade.

Ce qu'elle ajuste, c'est la Grande Miquelon (au nord) à la Petite Miquelon ou Langlade (au sud), faisant ainsi de deux îles osseuses une île unique, grâce à du sable.

Ile unique, mais qui ne le fut pas toujours.

C'est par intermittence que ces deux terres ont parfois cohéré, puis se sont démanchées l'une de l'autre sur le lugubre océan.

L'isthme, si bas et tellement étroit, doit résister vers l'orient comme vers l'occident à une mer très rude, souvent démontée et folle : cette mer le blesse, elle peut le couper, puis fermer la plaie en relevant l'arène par l'apport de nouveaux sables.

Mainte fois elle a rompu le lien d'union, mais depuis 1783 la levée a tenu bon contre la tempête, soit plus de cent ans de continuité.

Sous un climat créateur, en ciel chaudement humide, le cocotier, la forêt ou la prairie s'en serait emparé, mais ici, sous une voûte de très peu de soleil, la dune est restée la dune, et ses buttereaux ou petites buttes dominent toujours le même sable nu, gris ou fluorescent, qui couvre, découvre et recouvre les épaves des nefs naufragées.

L'isthme de Langlade étant comme un fer de lance, sa pointe est tournée vers le midi, contre la Petite Miquelon ou Langlade. Du sud au nord le bourrelet s'élargit, jusqu'à former, presque au moment de toucher la Grande Miquelon, la rive méridionale et la rive occidentale d'un havre, dit, comme tant d'autres, le Grand Barachois.

La Grande Miquelon, si petite soit-elle, ne se contente pas de ce seul Grand Barachois du sud, elle a aussi un Grand Barachois du nord. A ces ports traités de grands il ne manque que la grandeur: il n'y a place ici pour rien de démesuré, encore que les îles miquelonnaises et leur isthme aient un peu la figure d'une Amérique du Nord liée par une Amérique Centrale à une Amérique du Sud.

Ce Grand Barachois septentrional s'ouvre sur deux mers, à la côte ouest et à la côte nord : il doit son existence à deux langues de sable qui ont uni à l'île une longue roche terminée par le cap Miquelon, promontoire extrême de l'archipel vis-à-vis des étoiles du Pôle. Le goulet du nord se confond avec la mer dans l'anse de Miquelon, au bourg de Miquelon, qui, semble-t-il, aurait dû

1. Dans l'ancienne Acadie, en Terre-Neuve, au Cap-Breton, dans l'île du Prince-Édouard, à Saint-Pierre et Miquelon, aux îles de la Madeleine, en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick, en Gaspésie, en Labrador, le terme de barachois est d'un usage très fréquent. A la simple vue du mot, son allure est basque.

devenir, de préférence à Saint-Pierre, la ville maîtresse de la colonie : mais si l'île de Miquelon, entassement de roches dont les plus dominatrices ont 250 mètres, est la plus vaste et la plus fertile de l'humble archipel, la rade au bord de laquelle est née la capitale est de beaucoup la plus sûre; puis, elle a plus de grèves pour égoutter les filets, pour sécher le poisson.

Aussi Miquelon décroît, tandis que Saint-Pierre croît.

Le goulet de Miquelon s'obture, non moins que celui de plusieurs autres barachois de ces îles. Par ici la mer est remuante, elle traîne, elle retraîne et finit par laisser couler des blocs, des galets, des sables à l'entrée des criques.

On ne peut pas dire que Miquelon soit tout à fait aussi nue que Saint-Pierre et les îlots qui lui font cortège. Elle a quelque peu plus d'arbres, et des arbres plus hauts; les sapins y montent à 8 mètres, même à 10, à 12, les bouleaux également : ce sont là les géants des forêts miquelonnaises.

Mais elle n'est guère plus cultivée : du roc, de la tourbe que les Miquelonnais appellent terre noire, des prairies tremblantes, des étangs dans le granit, des ruisseaux bruns, une nature mélancolique, terne, assez semblable à celle du sombre Labrador, c'est là tout Miquelon.

C'est aussi tout Langlade, sinon que sur celle-ci, de même que sur l'isthme, des fermes en petit nombre, treize en tout, élèvent des bœufs qu'on mange à Saint-Pierre, des vaches dont on obtient du lait et du beurre, des chevaux trapus, courts, sans beauté, mais énergiques et pleins d'endurance. Langlade l'emporte aussi sur la Grande Miquelon par plus de bois sur ses collines et par le vallon de sa Belle Rivière, eau claire encore que noire dont les bords sont pour les habitants de Saint-Pierre un petit paradis. Le soleil y sourit plus souvent que sur la capitale, en moyenne deux à trois fois plus brumeuse : il n'y a pourtant qu'une traversée d'à peine une lieue et demie entre l'une et l'autre île.

IV. Climat rude et race énergique. — Sous une latitude éminemment « française », l'archipel tient du régime de ses vents un climat froid, laid, maussade, humide.

Comment admettre, même en été, même sur la Belle Rivière, à part quelques journées par hasard rayonnantes, que droit vers l'est, à mille lieues, le Clain, la Vienne, la Creuse, l'Indre, le Cher, la Loire, la Saône, reflètent, parmi les ormeaux, les peupliers, la vigne et les chênes, la même bande de ciel que les ruisseaux qui, de tourbe en tourbe, descendent vers les barachois de Miquelon, vers une mer tantôt solidement glacée tout autour de l'archipel, tantôt entre-choquant les glaçons flottants du crémi[1]?

C'est bien pourtant le même parallèle qui passe, et sur la Touraine et la Bourgogne méridionale, et sur l'archipel qui est notre seul reste de Canada et Louisiane.

Telle est la différence entre le climat français et le miquelonnais que juin et juillet, les mois qui nous versent en France le plus d'éclatante lumière du haut du « balcon d'azur »[2], sont justement ceux qui noient Miquelon, et plus encore Saint-Pierre, dans la brume épaisse.

Jadis le canon, tonnant d'heure en heure, apprenait aux navires perdus dans le brouillard le voisinage de l'écueil ou du port : maintenant ce sont les deux sirènes, l'une à Saint-Pierre, et l'autre à Langlade.

On désigne ainsi des « sifflets de brume » dont s'échappe une fois par minute le cri strident de la vapeur; ils déchirent l'oreille des marins à une ou deux lieues au moins, à huit ou neuf au plus, suivant la force et la direction du vent, surtout selon qu'il souffle de la Terre au Gouffre ou du Gouffre à la Terre.

Par tant de brume il n'y a pour ainsi dire pas d'été, mais seulement une hybride saison parfois presque obscure même au milieu du jour, avec quelques gaietés de soleil; toute l'autre moitié de l'année, c'est gel et dégel. 99 journées de brume, 82 journées de pluie, 50 journées de neige, soit 231 jours éminemment froids, humides et désagréables, cela livre les deux tiers de l'année aux températures qui donnent le frisson, et le tiers qui reste est terne, sans splendeur de lumière, sans chaud soleil irradiant. Morne pays où l'hiver vaut presque l'été. S'il est plus neigeux, plus froid, il est moins nébuleux et pluvieux; toutefois, la saison des longs jours n'a rien de comparable aux

1. A Saint-Pierre et Miquelon, et dans toutes les terres francophones de notre ancien Canada, crémi désigne l'ensemble des glaces non consolidées en un seul grand bloc; on appelle bosculis ou bousculis les glaçons désordonnément empilés; on nomme mâchis les glaces cassées ou moulues, et frazi la glace non encore solide sur laquelle il n'a passé qu'une nuit.

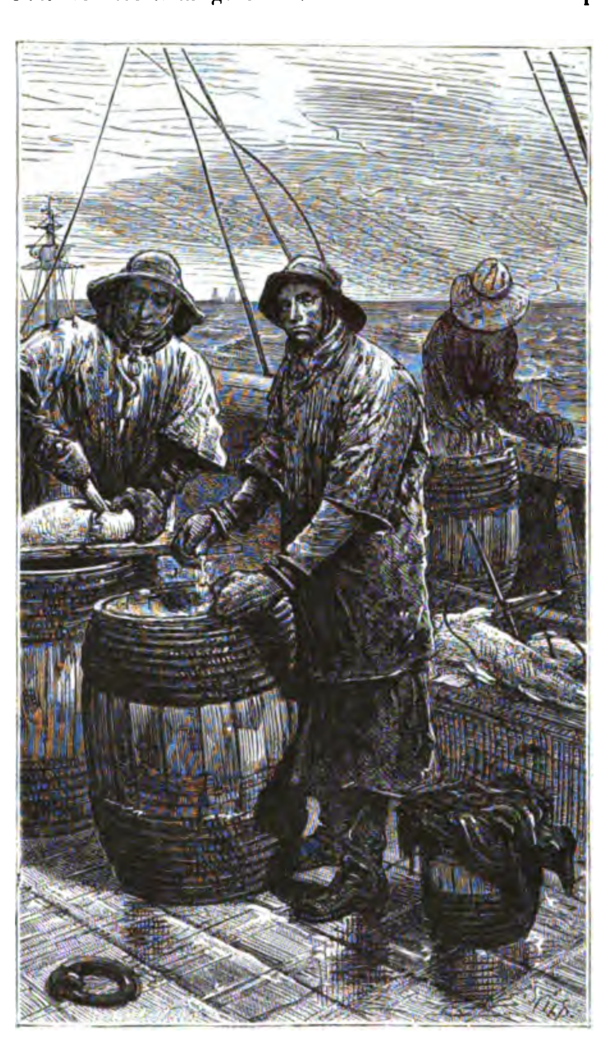
2. Henri Murger.

heures hivernales où tourbillonne le poudrin, poussière de la neige sur les ailes du vent.

Le poudrin, c'est le frère glacé du sirocco Ainsi que le simoun soulève le sable et le lance à la face du voyageur en Sahara, de même l'anordie, vent du nord, du nord-ouest, soulève la neige du sol et fait danser la neige de l'air en cristaux glacés autour du passant qui n'ignore pas qu'errer c'est se perdre et que s'arrêter c'est mourir. Heureux ceux qu'il surprend près des maisons, des abris, des roches en surplomb, des cavernes bien rares en ces îles de granit; mais morts d'avance, dans l'inconscience obscure de l'engourdissement, ceux qu'il environne loin des demeures : ils ne voient que le poudrin, confusément, car cette neige fine aveugle; égarés, ils vont et viennent, et tournent sans savoir où, ils sont las, ils ont froid, ils se couchent et meurent dans l'engourdissement d'un dernier sommeil.

Les cristaux de neige, le brouillard épais comme un mur et qui borne le regard du marin, du pêcheur à l'horizon qu'ils touchent avec la main, le verglas, d'horribles dégels, il faudrait de merveilleux rayons de soleil pour réchauffer ce qu'ont froidi tant d'affreux météores. Et justement il n'arrive ici que des rayons tamisés. Si l'on a vu les mois de journées courtes dépasser 16, 20 degrés de froid (et même, par cas fortuit, 25 ou 26), l'estivale saison ne verse jamais le don joyeux de plus de 20 à 21 degrés de chaleur. En hiver, climat dur; en été, climat pâle.

A sol rude, à ciel terrible, à mer tempêtueuse il faut race vaillante.



Le paqueur de morues.

L'aurore boréale se refuse à luire sur le malingre, l'efféminé, l'eunuque, le couard.

Elle veut des corps forts et des « assidus courages ».

Ici ne se tient debout que ce qui se cramponne des pieds et des mains.

Nous n'avons nulle part au monde une tribu française plus dure à la peine que la petite nation de Saint-Pierre et Miquelon.

Il n'est point de francophones plus froidement résolus, plus simplement droits, plus dignes de la vague inquiète où ils trouvent leur vie au hasard de mille morts.

Quadruple est leur origine, et quadruplement héroïque. Ils proviennent des Normands, des Armoricains, des Escualdunacs, des Acadiens proscrits en deux fois, au milieu du siècle dernier, par les Anglais et chassés alors de l'Acadie (aujourd'hui Nouvelle-Écosse) et de l'île Saint-Jean (aujourd'hui île du Prince-Édouard).

Et c'est de cette quadruple origine que leur vient encore aujourd'hui le très peu d'immigrants qui les renforcent à chaque saison de pêche.

Ils doivent aussi quelque chose aux « Britishers » ; les Irlandais, Écossais, Anglais font moins du septième, plus du huitième du peuple miquelonnais : l'archipel est fort près de Terre-Neuve, pays presque entièrement anglophone; il est à portée de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et du Prince-Édouard où la langue et le sang des Iles Britanniques dominent sur le sang et la langue de France. Ceux qui nomment le pape : « Notre Saint

Père », presque tous des Irlandais, se fondent vite dans la nationalité française, mais les protestants ne s'absorbent qu'avec lenteur.

Le dernier dénombrement officiel, celui de 1887, a divisé comme suit les habitants de l'archipel où les Anglais nous permettent dérisoirement l'usage de trois canons :

Saint-Pierre.	5028	habitants.
Ile aux Chiens	643	—
Miquelon et Langlade. .	629	—
	6300	habitants.



Les Saintes (Voir p. 523.) — Dessin de Gotorbe d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

ANTILLES FRANÇAISES

I. Amérique centrale et Antilles. — Deux isthmes unissent l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, l'un à l'occident, l'autre à l'orient.

L'isthme d'occident, suite de hauts plateaux qui sont piédestal de volcans, va des « Altos[1] » et des Sierras de l'antique Anahuac, aujourd'hui Mexique, aux Andes bifurquées du vieux pays de Cundinamarca, aujourd'hui Colombie ou Nouvelle-Grenade. Du nord au sud ces plateaux s'amincissent : l' « Altiplanicie[2] » du Chiapas a plus de largeur que celle des Guatémaltèques; les « Altos » des Guatémaltèques sont plus amples que ceux du Salvador, la haute plaine des Salvadoriens dépasse en expansion celle de Costa-Rica, et les Costa-Ricenses ont à marcher plus longtemps que les gens du plateau de Veraguas sur le socle d'entre les deux mers, qui sont, au couchant la mer Pacifique, au levant la mer Atlantique.

1. Hauts pays, hautes plaines.
2. Haut plateau.

Par cela même les isthmes auxquels l'Amérique Centrale doit son autre nom d'Amérique Isthmique sont beaucoup plus larges à son septentrion qu'à son méridion. Ainsi, d'un océan à l'autre, la dépression de Téhuantépec est un chemin très supérieur en étirement à celui du lac de Nicaragua, et le bas-fond nicaragueño l'emporte fort en écartement des deux bouts sur l'isthme de Panama et sur l'isthme du Darien.

L'isthme oriental, constitué par les Antilles, ressemble très exactement à l'occidental, sinon qu'il est en partie sous-marin. Il lie la péninsule de la Floride au Venezuela des bouches de l'Orénoque par une foule d'îles infiniment plus amples au nord qu'au sud, en conformité parfaite avec le rétrécissement des plateaux de l'Amérique isth-

mique dans le sens du Pôle à l'Équateur. Toutes les Grandes Antilles sont au septentrion : Cuba, la Jamaïque, Haïti, Porto-Rico. L'île majeure, Cuba, « siempre fiel[1] », n'est séparée de l'Amérique du Nord, de la pointe méridionale de la Floride, que par un détroit de 50 à 55 lieues de travers nommé canal de la Floride ou détroit de Bahama, ou encore passage d'Alaminos; de Cuba à Saint-Domingue le bras de mer a 85 kilomètres, et de Saint-Domingue à Porto-Rico la distance n'arrive qu'à trente lieues[2].

Puis de Porto-Rico jusqu'à la Trinité, terre littorale de l'Amérique du Sud, il n'y a plus que de petites îles, ou de très petites. Quelques-unes, même parmi celles dont le nom a de la célébrité, ne sont, au vrai, que des écueils, tandis que Cuba, longue de quelque quatre cents lieues, grande de 11 883 000 hectares, équivaut à dix-neuf départements de France; que Saint-Domingue ou Haïti comprend 7 725 000 hectares[3], soit l'aire de douze à treize départements français, entre des milliers de kilomètres de rivages indentés.

Moindre est la Jamaïque, 1 086 000 hectares entre 200 lieues de côtes; moindre encore Porto-Rico, qui a 931 500 hectares, un peu plus que notre Dordogne; comme la Jamaïque un peu plus que la Gironde, qui est le département majeur de la France.

Que l'Amérique Centrale descende en partie sous les flots, elle sera pareille aux Antilles; que les Antilles surgissent de 1000 à 2000 mètres, elles seront très semblables à l'Amérique Isthmique. C'est, pour l'une et les autres, mêmes latitudes, mêmes climats, mêmes contextures du sol, mêmes plantes; ce serait mêmes hommes si les agresseurs européens des Antilles n'avaient pas extirpé dix, peut-être cent fois plus d'Indiens que ne firent les conquistadores du Mexique et de ses prolongements; ce serait mêmes langues si des idiomes indiens ne subsistaient encore dans l'Amérique des Isthmes à côté de l'espagnol, et si le français et l'anglais ne disputaient au castillan la souveraineté des grandes comme des petites îles qui font piles de pont entre les deux demi-continents du Nouveau Monde.

II. Caraïbes, Blancs, Nègres des Antilles. — Notre histoire ancienne à nous, peuples issus du Vieux Monde, est, comparativement à l'âge de l'humanité, une histoire moderne, et l'on peut dire récente. Plus récente encore, et l'on peut presque dire contemporaine, est celle des nations du Nouveau Monde.

On sait qu'une race quelconque, parfaitement inconnue, habitait les Antilles quand y arrivèrent de l'Amérique du Sud les Indiens dits Caraïbes; puis que ces Caraïbes, la « civilisante » Europe, également représentée par ses « Latins » et ses « Saxons », les extermina vivement dès qu'elle eut mis le pied sur ces plages fécondes.

Les historiens, conteurs et chroniqueurs du seizième et du dix-septième siècle, nous représentent les Caraïbes, hommes rouges, comme de fort braves gens, de mœurs douces, faciles et très pacifiques en dehors de certaines guerres et razzias contre leurs voisins, pour manger de temps en temps un peu de chair; car ils étaient cannibales : en cela semblables à d'autres nations du demi-continent du Midi qui n'avaient pas su domestiquer les bêtes comestibles de leur coin du monde.

L'Europe, Espagne tout d'abord, puis France, Angleterre, Hollande, les trouva maîtres, et seuls maîtres, dans les Antilles, découvertes l'une après l'autre à partir du voyage de Christophe Colomb, et très vite parce qu'elles s'avoisinent de très près.

Il ne fallut pas longtemps aux bruns, aux châtains, aux blonds armés de la pique et du mousquet, pour dompter les rouges qui, bandant l'arc, décochaient la flèche empoisonnée. C'était le combat merveilleusement lâche du fort contre le faible, du surprenant contre le surpris.

Vaincus, on les fit esclaves; leurs femmes ne furent plus pour eux, ni leurs filles pour la jeunesse des Caraïbes, et la race finit par s'éteindre (en apparence seulement, comme bien l'on peut croire) : il n'en resta que quelques dizaines de familles, dans deux îles qui sont parmi les Petites Antilles, dans la Dominique et dans Saint-Vincent.

Dans la Dominique on compte vingt de ces familles, fort peu mêlées, si même elles le sont, et parlant le français créole qui est demeuré jusqu'à ce jour le langage courant de cette île d'abord colonisée par la France, puis conquise et gardée par l'Angleterre.

Dans Saint-Vincent, autre île britannique, il y en a cinq ou six familles, plus un certain nombre de métis : tout cela se servant d'un anglais peu syntactique et grammatical.

On dit que des hommes de cette race vivent aussi, à peu près purs de mélanges, dans les cantons

1. Toujours fidèle.
2. La quatrième grande Antille, la Jamaïque, n'est pas sur l'axe longitudinal de l'archipel : elle émerge à 140 kilomètres au midi de Cuba.
3. Y inclus les îles littorales.



Aux Antilles. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

septentrionaux d'une Grande Antille, dans Saint-Domingue, où il y en eut des centaines de milliers, si nous en croyons les « cronistas »[1] espagnols du seizième siècle, hommes qui voyaient des centaines où il n'y avait même pas des dizaines.

Espagnols des Espagnes diverses, Normands, Bretons, Gascons, Anglais, Écossais, Irlandais, les bourreaux des Caraïbes pensaient les remplacer aisément dans les vallées dont ils avaient extirpé ce peuple d'insulaires.

Ils ne le purent, le climat ne le souffrit pas, qui défend aux Blancs de travailler les champs tropicaux en pleine ardeur de soleil. Les hautes altitudes des îles montagneuses (or elles le sont presque toutes) le leur auraient permis et il y avait place pour des « Petits Blancs » dans les Antilles comme à Bourbon. Mais la sirène du Tropique les retint tous au bord de la mer transparente, sous les arbres gracieux, parmi les palmes, dans ce qui dut leur paraître un éden, et qui est en effet un paradis charmant.

Les Européens s'épuisèrent vite au jardin des délices.

Les cadets de famille, les marins, les pirates, les déserteurs, les soldats, les aventuriers de toute extraction, les « trente-six mois » engagés pour trois ans de travail, même les Espagnols des plus chaudes provinces de l'Ibérie, les Européens eurent vite fait d'abandonner la culture de la terre.

Morts les Caraïbes, on importa des Africains, devenus, avec le temps, la moelle et les os de la nation des Antilles. Ils sont plus nombreux que le second élément de ces îles, leurs métis appelés Mulâtres; et, à leur tour, les Mulâtres dépassent infiniment les Blancs, réduits à presque rien dans les colonies anglaises et françaises.

Dans les colonies castillanophones, à Cuba, à Porto-Rico, la sangre azul[2] a mieux résisté. Elle équilibre à peu près l'élément noir, si l'on veut bien lui ajouter d'innombrables métis ayant beaucoup reçu du Nègre, mais qui se prétendent Blancs et s'inscrivent comme tels sur les listes — car ils tiennent passionnément à cet « honneur », qu'ils ne méritent qu'à demi ou au quart, souvent au huitième, et moins encore.

Quant aux Caraïbes, depuis longtemps noyés dans la race blanche, la race nègre et les métissages sans nombre entre l'« Europe » et l'« Afrique », ils n'ont rien laissé de bien visible, ni sur la face du maître, qui était l'homme de « sangre azul », ni sur celle du valet, qui était le « bois d'ébène »; et de leur langue à peine reste-t-il quelques mots, noms de lieux ou noms de plantes.

1 Chroniqueurs.

2. Terme espagnol : la race de sang bleu, les Blancs; sans doute de ce que les veines transparaissent en bleu sur la peau des Blancs, non sur la peau des Noirs.

III. **Hommes rouges et Faces noires.** — A se vider de Caraïbes, à se bourrer de Nègres, il est presque sûr que les Antilles ont beaucoup perdu.

L'expérience de tantôt quatre cents ans nous montre ce que valent la plupart des nations indiennes, et quels peuples durables sortent de leur alliance avec les Européens.

Il y a de grandes forces dans leur homme intime, le sérieux (souvent la tristesse), le profond souvenir, la résignation, le courage de soulever longtemps, toujours le même fardeau, l'insouci de la mort, la passion contenue. — Tout le contraire du Noir, qui n'est que gaietés, expansions, étourderie, imprévoyance, enfantillage.

Ainsi faits, les Rouges ne s'éparpillent pas autant que les Nègres.

Ils s'accommodent mieux à un dogme, à une foi, à une loi; ils reconnaissent et respectent la nécessité. Ce qui se crée chez eux vit durant de nombreuses générations; quand l'orage souffle, il peut tout courber, mais il ne disperse rien.

En s'unissant à ces nations viriles malgré leurs naïvetés et singulièrement fermes sous leur faiblesse apparente, les Péninsulaires, ici les Castillans, là les Lusitaniens, ont mis au monde dans l'Anahuac, dans les Andes, dans la Pampa, sur les plateaux du Brésil méridional, des races qui parlent de plus en plus l'espagnol ou le portugais, mais où le sang indien domine et dominera des siècles ou des demi-siècles encore, quoique l'immigration des Blancs d'Europe arrive à très grands flots. Dans ces races mêlées, Mexicains de l'Anahuac, Colombiens et Péruviens des páramos[1] des Andes, Chiliens des « Valles », Gauchos de l'Argentine, Paulistas du Brésil, l'origine indienne est visible à maintes précieuses qualités de ténacité, de calme, de sérieux, de force ramassée.

Tandis que dans les pays où le sang des Africains a dominance, les Mulâtres, les Nègres s'usent jusqu'à ce jour en turbulence, en cris, en bruits, en passion déchaînée et en indolence; tout ce qu'il y a d'excellent chez eux, la surabondance, l'en-

1. Hautes plaines.

thousiasme, la bonté, le dévouement, la force du corps, une paresse infinie le stérilise.

Le Noir fainéante avec délices. Il prend le jour, la nuit, comme ils tombent du ciel, pour en jouir, non pour les consumer en travail des bras ou en contention de l'esprit. Ce qu'il adore, c'est l'orgie, le démènement des bonds furieux, les tournements et les danses au rythme de plus en plus précipité du tambour.

Paresseux, il aime à cueillir le fruit, mais il a horreur de planter l'arbre. Labourer, bêcher, piocher, semer, extirper, abattre, cela ne lui va guère. Vivre tout juste, sur un arpent, des dons du généreux Tropique, c'est en quoi il est passé maître.

Son « éternelle » enfance ne cessera que sous le fouet de la nécessité, quand, les vallées chaudes où il pullule étant surpeuplées, il faudra ou travailler ou mourir.

Pour l'instant, il lui suffit ici de l'arbre à pain, importé par bonheur dans les Iles, du bananier, d'autres arbres aux fruits sucrés, quelques-uns admirablement délicats; et il cultive, le moins possible, dans un coin de son jardin, quelques plantes en dépassement de ses besoins stricts, pour se faire un peu de monnaie dont il achètera du rhum, du tafia, de l'eau de feu : c'est bien de lui qu'on peut chanter : « Il aime à rire, il aime à boire ».

Bâti de la sorte, il est resté, non pas tout à fait ce qu'il était en Afrique avant la pratique du négrier, mais un nègre encore très différent de nous par l'esprit et l'âme. Devenu catholique (ou protestant, dans la plupart des Antilles anglaises), il demeure à peu près païen et fidèle à son antique ferveur de croyance à la magie, aux sortilèges, à l'incantation, aux formules sibyllines. En vain se promène-t-il, la canne à la main, le cigare aux lèvres, digne du boulevard par ses gants, sa chaussure, sa cravate, son linge, il n'a pas secoué tout l'homme d'autrefois, et plus d'un ne sait comment chasser les idées, les sentiments, les superstitions, les passions qu'il tient de la longue suite des ancêtres d'Afrique, hôtes du bois et de la savane. Et d'ailleurs, nous tous hommes, nous luttons contre notre ascendance, et nos descendants lutteront contre nous.

Au fond, très bonnes gens dont l'heureuse puérilité se reflète gentiment, sur les îles demeurées francophones, dans le français qu'ils parlent et qui est à peu près le même que le créole de la Guyane et celui de la Louisiane.

Le français nègre de nos Antilles est moins une langue qu'un patois plein de douceur, de langueur, très ennemi des *r*, comme le furent les Incroyables au temps du Directoire; et surtout il tient en un très grand mépris la savante architecture du discours, qui est une des meilleures gloires de l'homme. Dans la bouche des enfants, des jeunes femmes, il plait infiniment, comme un gracieux babillage.

Quand des Noirs injustement esclaves on fit justement une race libre, les affranchis n'eurent aucun souci des maitres qu'ils laissaient dans l'embarras sur leurs vastes domaines.

Quelques-uns par vengeance, les autres par extrême amour de ne rien faire, ils refusèrent d'aider les Blancs sur les champs de canne à sucre, dans la maison, à l'usine. Chacun se mit à vivoter de son mieux, celui-ci à la ville, dans les bourgs, d'une petite industrie facile, d'un semblant de métier ou de quelques corvées dures mais bien payées et tôt faites, celui-là de son petit jardin dans le vallon, près d'une eau pure, au pied d'un morne de la montagne.

Après avoir étourdiment tenté de les remplacer par des colons blancs, il a fallu recourir aux coulis de l'Inde, aux Chinois, à d'autres Nègres d'Afrique à des travailleurs engagés par des contrats divers et qu'on rapatrie lorsque, au terme de leur traité, ils demandent à revenir au pays dont ils sont partis pour un petit gain. Mais un grand nombre d'entre eux, « retenus par les oignons d'Égypte », restent à demeure dans les Iles.

Voilà comment s'ajoute à l'élément blanc, à l'élément noir, à l'élément mulâtre, un nouvel élément exotique non encore assimilé, sinon quant à la langue, et seulement à demi.

Ainsi l'Europe, l'Asie, l'Afrique, peuplent maintenant des terres où il n'y avait que des Américains en 1492.

IV. Les Antilles françaises : la belle Saint-Domingue. — Maintenant qu'elle peut méditer les enseignements de l'histoire des trois derniers siècles, la France gémit d'avoir tant peiné pour les Antilles et si peu travaillé pour le Canada.

La France d'avant 1789 était une mère féconde : elle aurait pu, certes, déborder à la fois sur le Saint-Laurent, le Mississippi, les Iles. Qu'importe à l'Angleterre d'adresser mille émigrants par jour aux terres d'outre-mer qui, du côté d'Auster comme

du côté de Borée, prétendent soumettre le monde à la Grande-Bretagne, conformément à la devise : « Rule, Britannia[1] » ?

A l'Allemagne, de coloniser pour les Anglais, à raison de 100 000 à 150 000 hommes par an, les immensités du Far West?

A l'Italie, de peupler l'Amérique pour les Espagnols, les Portugais, les Anglais, d'envoyer 60 000 à 80 000 Italiens chaque année à l'Argentine, 100 000 au Brésil, 50 000 aux États-Unis, et, par surplus, d'inonder la France, l'Allemagne, presque toute l'Europe de terrassiers, de mineurs, d'ouvriers; enfin, comme preuve d'une rare aptitude aux climats, de travailler en même temps à la



Types créoles. — Dessin de Wust, d'après une photographie.

ligne du Pacifique et au chemin de fer sénégalien de Dakar à Saint-Louis ?

Dans ces pays exubérants la vie surmonte la mort : « cinq de partis, dix d'arrivés! »

Il est aussi facile à ces trois « officines d'hommes » d'essaimer par centaines de mille qu'à nous par dizaines de mille.

La France du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle avait plus de vitalité propagante que la nôtre; mais son excès de force, usé dans les guerres, d'abord contre elle-même, puis contre les autres peuples, se perdait tellement en Europe, qu'il ne lui en restait guère pour le Nouveau Monde.

Et le malheur voulut que, de ce qui lui restait pour l'Amérique, elle en consommât dix fois plus dans les Antilles, en zone tropicale, que dans l'Amérique froide ou très froide.

1. Règne, Angleterre !

Si encore les aventuriers de ces temps de dague et d'épée s'étaient lancés vers l'inconnu des terres nouvelles suivant les climats de ces terres ; si le Normand, le Breton, le Parisien, le Lorrain, le Champenois avaient tourné la proue du voilier vers Terre-Neuve, l'Acadie, le Saint-Laurent ; et les Gascons, les Provençaux, les Languedociens, les Béarnais, les Basques vers l'archipel caraïbe ? Mais l'anarchie fut complète, ou plutôt presque toute cette jeunesse folle se jeta sur les Antilles, à la poursuite de la chimère, qui était, qui sera toujours le bonheur.

Or le bonheur, il semble, est vers le Nord, du côté du froid, des soucis, des travaux, plus que vers le Midi, du côté de l'indolence, de la somnolence, du vide et de l'ennui.

Donc notre grand et presque notre unique effort fut vers le très brillant archipel. Et l'on peut dire que la France y batailla dur, qu'elle y colonisa vaillamment.

Elle se passionna surtout pour Saint-Domingue, et Saint-Domingue en valait la peine.

Grande Antille, non la plus grande, elle n'a que le second rang après Cuba, plus vaste d'un tiers ; mais aussi la plus ample après elle, la Jamaïque, a sept fois moins d'ampleur ; et la plus étendue des Antilles Mineures, la Trinité, dix-sept fois moins.

Mais n'étant pas l'Antille majeure, c'est certes la plus belle de toutes, en tant qu'à la fois la plus grandiose et la plus charmante. Le surnom de « Perle des Antilles », donné à Cuba, lui revenait de droit. Les pics, les pitons, les sierras y montent beaucoup plus haut dans le ciel, à la hauteur des Pyrénées ; et plus encore, s'il faut croire à des monts de 4000 mètres dans une région de l'île encore peu connue.

Ces Alpes lui versent la fraîcheur sous des cieux enflammés ; elle abonde et surabonde en torrents, en cascades, en rivièrettes, en fleuves plus pleins que ceux de Cuba, qui est moins humide.

Les Blancs pouvaient s'établir sans trop de danger d'acclimatation, se perpétuer et durer dans ces hauts lieux ; mais ils firent comme dans les autres Antilles, ils s'y fixèrent dans les basses vallées et défrichèrent avec des Nègres, en remplacement des Caraïbes détruits férocement et très vite — du fait de l'Espagne, point du fait de la France : les Français du dix-septième siècle ne sont pas sans avoir massacré des Indiens innocents, mais combien moins que les Espagnols du seizième, qui ne montrèrent nulle part autant d'inhumanité qu'à Hispañola ou Petite Espagne !

Ils avaient ainsi nommé l'île lors de sa découverte par Colomb en 1493. Aussitôt nommée, ils ployèrent sa race aux plus durs travaux jusqu'à ce qu'elle mourût, pas tout entière cependant, puisque des familles dont la descendance existe encore s'échappèrent, avec la terreur des biches effarouchées, dans le secret asile des gorges inviables, dans la sylve tropicale, au plus élevé, au moins parcouru des hautaines sierras.

On dit que douze ou quinze années leur suffirent pour diminuer de 900 000 (?) à 60 000 le peuple confiant qui les avait accueillis ; puis que, moins de cinquante années après l'arrivée des « Ibériens », la balle, l'estoc, la mèche de fouet, la construction des villes, le travail des champs, la fouille des mines, le port des fardeaux, la honte de servir, la douleur de subir l'injustice sans la venger sur l'injuste, avaient réduit les Caraïbes haïtiens à un lambeau de race, à 4000 hommes.

Bref, ils consumèrent toute ou presque toute la force vive d'Hispañola ; ensuite ils amenèrent des Noirs, race plus résistante, qui a toujours la joie de vivre, encore que la vie soit dure.

L'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la France se disputant l'empire de la mer et la maîtrise en Amérique, spécialement la primauté aux Antilles, il y eut un âge d'or de la piraterie dans le grand archipel du Nouveau Monde.

Il arriva que des pirates français (un peu mêlés, à vrai dire, mais, dans l'ensemble, Français, comme les Cosaques sont Slaves), il arriva que, des coureurs de mer se réclamant de la France, les Boucaniers disputèrent cette île à l'Espagne, sa dame et maîtresse, et qu'ils s'y accrochèrent à n'en plus être arrachés.

La France hérita d'eux. Hispañola, depuis longtemps devenue Santo Domingo pour les Espagnols, Saint-Domingue pour les Français, fut partagée entre les deux nations. L'Espagne garda l'Est, nous eûmes l'Ouest et nous y développâmes en quelques dizaines d'années la plus belle colonie de plantations qu'on eût vue jusqu'alors.

Le Noir travaillant plus qu'à son gré, le Blanc commandant plus que de droit, durement ou doucement selon que l'avait fait la nature, Saint-Domingue devint un jardin sans pareil.

En France, surtout dans le Sud-Ouest, en Guyenne, en Gascogne, en Béarn, tout s'effaçait dans son rayonnement, Bourbon, île de France,

Louisiane, Guyane, Martinique et autres Antilles. Partir pour les colonies, c'était aller à Port-au-Prince, aux Gonaïves, aux Cayes, à Jacmel, ou quelque part sur l'Artibonite, fleuve principal du tiers français de l'île — car la part demeurée castillane double à peu près la terre devenue française.

Vint la Révolution de 1789, et aujourd'hui, cent ans après, nous voyons Saint-Domingue plus pauvre qu'alors, à peine aussi peuplée et veuve de tous ses Blancs, qui se montaient au nombre de 36000 ou 37000.

Le vent de tempête qui souffla sur la colonie fut trop fort pour ne pas y déraciner tout ce qui était France, moins la langue devant laquelle s'étaient naturellement évanouis tous les dialectes africains, et moins le sang blanc mêlé au sang nègre dans le cœur des Mulâtres.

Ce que les Noirs ne massacrèrent pas dans la lutte sauvage, pendant l'incendie des plantations, des villes, durant la longue fièvre des revendications et des vengeances, s'échappa quand il put, comme il put, où il put — en France; dans les Antilles restées françaises; à la Trinité, Antille intermédiaire en étendue entre les grandes et les petites et qui ne nous avait jamais appartenu; à Cuba où des familles de Saint-Domingue francisèrent à demi la contrée de Santiago; en Louisiane, etc.

Ainsi se dispersa cette brillante colonie : aristocratie du fouet, sans doute, de même que les autres colonies à plantations, et pourtant société brillante, généreuse, hospitalière, expansive. Le temps l'aurait sans doute nivelée lentement avec les Noirs dont elle avait mésusé, avec les Mulâtres qui procédaient à moitié d'elle. Et cela eût mieux valu pour Saint-Domingue, qui, désormais, n'était plus Saint-Domingue, mais l'indépendante Haïti.

Délivrés de leurs planteurs par le massacre des uns, la fuite des autres, puis libérés de la France qui voulut les reconquérir et ne le put, parce que le Tropique dévora notre armée, les Nègres répudièrent le nom de Saint-Domingue, contemporain de leur esclavage, et ils appelèrent la patrie reconquise Haïti, ce qui avait été son nom caraïbe. A cela se borna leur savoir-faire, ou, du moins, à supposer que la faute n'en retombe pas entièrement sur eux, les conditions du milieu, la « conjonction des astres », leur ont été si contraires, que la « République Noire » a vainement cherché la paix et le bonheur.

Haïti porte-t-elle 960 000 hommes, ainsi que d'aucuns prétendent, ou 800 000, nombre qu'on lui attribue d'habitude, ou seulement 500 000 comme au temps colonial? Aucun dénombrement ne nous l'apprend. Or les 2 890 000 hectares de l'ancien établissement français entretiendraient des millions d'hommes sans que ce sol admirable donnât le moindre signe d'épuisement, et sur les 7 725 000 hectares de l'île entière se développerait sans peine une grande nation.

Toute haine entre la France et sa « fille noire » est éteinte. Pourquoi pas? Puisque les guerres les plus inexpiables ont pour terme la mort ou la paix, et que tout finit par l'oubli.

Le Français débarqué dans ce pays qui a dévoré, le voulant, tant d'hommes de France, y trouve un peuple noir qui se méfie encore des Blancs, mais qui, parmi les Blancs, préfère les Français aux Espagnols, aux Anglais, aux Américains du Nord — aux Espagnols dont la race, la langue lui disputent le centre et l'orient de l'île; aux Anglais dont il connaît le « désintéressement » ; aux Yankees dont il redoute les ambitions.

Ce peuple parle français à l'école, à l'église, à la tribune, au prétoire, dans les journaux, dans les livres; dans la rue, la ruelle et au village, sa langue est le créole, qui est encore du français, mais accommodé à la nonchalance du Nègre et du Mulâtre.

Les jeunes gens les mieux doués (et ceux qui se croient, ou qu'on croit tels) viennent étudier à Paris; de Paris ils reviennent dans l'île splendide aussi Français que les Français de France, à part la différence de peau et ce que l'origine africaine a déposé chez eux d'éléments inassimilables aux nôtres : car bien certainement le Nègre n'est pas identique au Blanc.

Les Haïtiens sont le principal reste de ce que nous possédions de Français dans les Antilles, mais ils ne sont pas le seul.

Des îles moindres, à nous ravies par les Anglais, qui nous ont tout disputé partout, ont conservé de l'amitié pour la France et demeurent jusqu'à ce jour en communauté d'idiome avec nous, soit par le français de leur « aristocratie », soit par le créole de leur « plèbe ».

La **Dominique**, vaste de 75 400 hectares, peuplée de 29 000 habitants, est l'une de ces îles, entre notre Guadeloupe et notre Martinique. Elle culmine au mont Diablotin (1800 mètres), Petit

Diable en effet quand, volcan vif, il respirait des flammes. La capitale a nom Roseau.

Sainte-Lucie en est une autre, d'origine volcanique ainsi que la plupart des Antilles Mineures. 41 000 insulaires y habitent le bas des vallées, le tour de la côte, sur 61 400 hectares, devant des forêts humides montant sur des mornes, des pitons, des « soufrières » qui furent monts ignivomes.

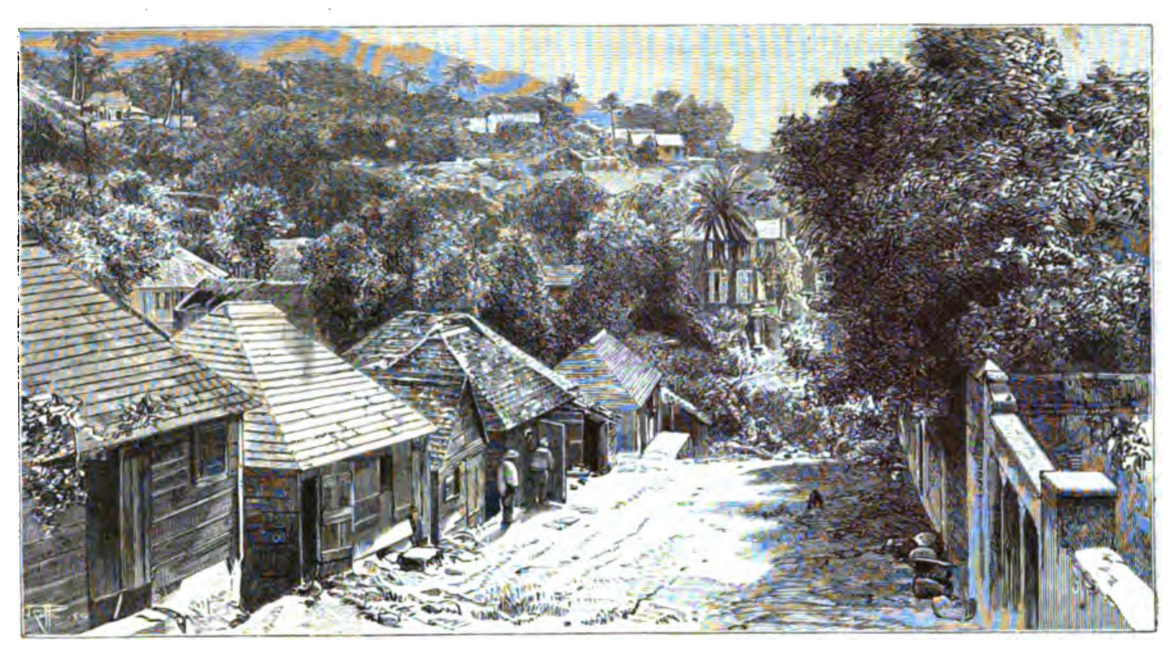
La Trinité, bien supérieure à la Dominique et à Sainte-Lucie, vaut à peu près les trois quarts du département français moyen. 172 000 habitants y font séjour au pied de montagnes qui, n'atteignant pas 1000 mètres, continuent par-dessous la mer la rangée deux, trois, quatre et jusqu'à cinq fois plus haute des Andes vénézuéliennes ; un million d'hommes vivrait aisément à la Trinité, les coudes au large, car le sol y a toute excellence, et le dixième degré de latitude frôle presque cette île, qui, de ce fait, est essentiellement tropicale avec profusion de lumière, de chaleur, d'humidité. La capitale, riche de 25 000 âmes, rappelle, par ses trois noms, trois faits : Porto de España monumente la domination espagnole, qui n'a pris fin que près du terme du siècle dernier ; Port of Spain indique que l'Angleterre y règne ; Port d'Espagne raconte comment l'île a pour principal idiome le français créole, depuis l'immigration de colons francophones arrivés, les uns de Saint-Domingue redevenue nègre, les autres des Antilles Françaises absorbées par l'Angleterre, d'autres enfin de la Guadeloupe et de la Martinique.

La France n'a gardé que deux Petites Antilles, la Guadeloupe et la Martinique, et quelques îlettes qui sont rangées parmi les dépendances de la Guadeloupe.

A elles deux, ces colonies ne diminuent leur mer tropicale que de 285 800 hectares où vivent 350 000 habitants.

En leur ajoutant Haïti et les trois terres anglaises restées presque entièrement fidèles à leur origine, il se trouve que la France des Antilles réclame à l'archipel 3 767 000 hectares, et que 1 100 000 à 1 500 000 personnes y demeurent à ce jour [1], usant soit du français de France, soit, et surtout, du créole des Iles.

1. Suivant ce qu'on admet de Haïtiens francophones entre les deux extrêmes de 500 000 et 960 000.



La Guadeloupe : dans la Petite Guinée. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

LA GUADELOUPE

I. Guadeloupe et Grande-Terre. — Nombreuses sont les Nuestra Señora de Guadalupe qui couronnent, tra los montes, les roches, monts et mamelons d'Espagne.

La moins éloignée de France (et nous touchant presque) est celle du mont Jaïzquibel, au-dessus de la ville des casas solares[1], de Fontarabie, parfaitement espagnole en apparence, bien qu'elle soit purement basque, en face de la française Hendaye, qui est basque aussi.

Une chaîne de montagnes porte le même nom que ces églises, ces chapelles, ces couvents, ces oratoires de Notre-Dame. C'est la Sierra de Guadalupe, haute de 1558 mètres, « la plus aimable, la plus délicieuse qu'il y ait en Espagne[2] » : cette chaîne continue les monts de Tolède vers l'occident, dans la direction du Portugal; elle s'élève entre les bassins du Tage boueux et du faible, de l'indolent Guadiana.

Serait-ce à la sierra, ou serait-ce à l'une de ces chapelles consacrées à la Vierge que songeait Christophe Colomb, le 4 novembre 1493, à son second voyage en Amérique, lorsqu'il découvrit Karoukéra, île de Caraïbes à laquelle il imposa le nom de Guadalupe, devenu, à la française, Guadeloupe? Il ne nous l'a pas dit, et personne ne l'a conté pour lui.

Cent quarante-deux ans se passèrent, et en juin 1635 débarquèrent à la Guadeloupe, encore sans Européens, 550 Français, presque tous des Normands partis de Dieppe. Par là commença la colonisation de l'île, qui n'alla pas sans la destruction préalable des Caraïbes, puis sans des batailles continuelles avec les Anglais : chaque guerre avec eux nous l'enleva, chaque paix nous la rendit, et depuis 1815 nous ne l'avons plus perdue.

1. Maisons seigneuriales.
2. Madoz.

La Rivière Salée, salée en effet, va de la mer à la mer, droit du sud au nord, à partir de la baie de la Pointe-à-Pitre.

Ce n'est pas une rivière, mais un détroit marin tellement étranglé qu'il ne dépasse en aucun lieu 120 mètres entre rives et que souvent il se réduit à 30 ; n'ayant nulle part plus de 5 mètres de profondeur, il ne donne point passage aux grands vaisseaux, qui d'ailleurs ne pourraient évoluer librement sur un chenal si tordu dans son étroitesse. De fait, ce « Bosphore », cet « Hellespont » entre deux « continents », ne sert qu'aux petits bâtiments et aux barques.

Les deux « continents » que la Salée divise, en sa course vaseuse parmi les palétuviers, sur un peu moins de 10 kilomètres de longueur, sont les deux îles dont la Guadeloupe se compose: à l'ouest la Guadeloupe propre, à l'est la Grande-Terre, qui des deux est la plus petite, en désobéissance à son nom : 56000 hectares contre 82000.

Guadeloupe et Grande-Terre sont dissemblables, et même antithétiques : la Grande-Terre est basse, point hérissée, sèche, laide; la Guadeloupe est haute et superbe

Volcans aidants, la Guadeloupe proprement dite a modifié, d'éruptions en éruptions, la forme, l'altitude, l'étendue de ses montagnes, qui ont pour roches essentielles les laves, basaltes, trachytes, porphyres, tandis que la Grande-Terre a dû son noyau solide aux lentes assises de la sédimentation.

Quatre volcans ont pris part à la constitution de la Guadeloupe, dont trois éteints tout à fait, et un quatrième qui soupire et souffle encore.

Les trois volcans morts se nomment : la Grosse Montagne (720 mètres), dans le nord de l'île; les Mamelles (773 mètres), près du centre; le Houelmont (424 mètres), tout au sud.

Le volcan qui n'est qu'assoupi, la Soufrière, domine toute la Guadeloupe, du haut de ses 1484 mètres, élévation à peu de chose près égale au culmen de nos monts d'Aubrac : avant le tremblement de terre de 1843, elle avait 29 mètres de plus. On l'appelle Soufrière parce que les vapeurs à 96 degrés qui s'échappent des fentes du cratère dégagent des particules de soufre qui se mêlent à la cendre, aux scories, aux sables ou s'incrustent en très petites quantités sur la roche du volcan. Ces vapeurs sulfurées, des vapeurs d'eau et des mofettes sortent en sifflant par des trous et par des fissures; entre temps quelque détonation sourde; à ce peu d'expansion s'est réduite l'ancienne fureur du monstre, qui par de rauques sanglots a vomi du feu, des laves, pour la dernière fois en 1799, et des cendres en 1838. De sa cime on voit tout éployée l'entière Guadeloupe, la Grande-Terre, et l'archipel des Saintes, et la Désirade, et la Dominique, et, à plus de vingt-cinq lieues par delà la Dominique, française de fait, la Martinique, française de fait comme de nom.

En vain la Soufrière dort aujourd'hui, l'enfer dont elle est une gueule ne dort pas, et quand il déchaîne ses puissances, la Guadeloupe se déchire. L'ultime tremblement de terre, et des plus terribles, celui de 1843, renversa des villes dont l'une, la Pointe-à-Pitre, est sinon la capitale, au moins le Paris de l'île; il sembla que le monde dût finir à la dernière des soixante-dix secondes que dura la trépidation; la terre était ivre, elle branlait de l'orient à l'occident. Pendant que s'écroulait le suprême piton de la Soufrière, tandis que des abîmes s'ouvraient, les maisons se renversaient, le feu prenait aux décombres, et tel homme que les murs en s'abattant n'avaient pas écrasé, brûla. Les rôtis, les suffoqués, les écrabouillés, plusieurs milliers, dit-on, moururent et d'autres milliers furent ou contusionnés ou gravement blessés. A part la valeur des vies, qui ne se peuvent estimer, la Guadeloupe fut ruinée de 110 millions.

Le piton de la Soufrière n'est pas le nœud de l'île. Cette fonction revient à un mont moins haut de 4 mètres, au Sans-Toucher (1480 mètres).

Aux météores violents du Tropique, aux ouragans qui versent, année moyenne, plus de 2 mètres de pluie sur l'île, au soleil du seizième degré qui dilate la pierre à la faire craquer après le resserrement des heures nocturnes, les roches les plus dures ne sauraient résister; encore moins les « porosités » volcaniques. Aussi la Guadeloupe a-t-elle vu, voit-elle chaque jour s'approfondir ses profondes ravines.

Elle est extraordinairement, harmonieusement sculptée; sans l'ample manteau de ses forêts elle serait déjà à moitié nivelée par les torrents, qui sont innombrables, en irradiation autour de cinq ou six châteaux d'eau.

Un quart de l'île (ou il ne s'en faut guère) s'en va dans la mer du nord par la Grande Rivière à Goyaves qui, longue d'une trentaine de kilomètres, est un petit Nil avançant de 10 à 15 mètres par an sur le flot de la Méditerranée des Antilles, où son onde entre par trois branches au bout de la fangeuse forêt des palétuviers ; la vase de la barre

heureusement franchie, les bâtiments de 3 à 4 mètres de tirant remontent le « fleuve » pendant deux lieues, à travers des terres conquises sur l'océan; puis on se heurte aux premiers rapides, et la vallée devient une gorge des montagnes.

La Lézarde, qui a son homonyme en Normandie, dans une très charmante riviérette de la craie[1], gagne sur la mer de l'est par des apports de crue dont les palétuviers s'emparent aussitôt — en quoi ni la Grande Rivière à Goyaves, ni la Lézarde ne se distinguent des autres torrents guadeloupiens; tous obstruent le rivage de leur embouchure par des atterrissements proportionnels à l'étendue du bassin qu'ils raclent.

La rivière du Carbet, très courte, fait en un instant plus que le Mississippi dans les semaines de son voyage : née du versant oriental du piton de la Soufrière, elle s'abat de près de 600 mètres par un effroyable saut et s'achève à la rive méridionale de l'île.

La rivière des Galions, autre fille de la Soufrière, se termine dans la banlieue de la Basse-Terre (9000 habitants), ville capitale de la colonie, et malgré cela ville déclinante qui mourra presque, le jour où les gouvernants s'en iront sur la Grande-Terre, à la Pointe-à-Pitre, dont la rade est sûre tandis que sur une rive droite aucun cap, aucune île, aucune ligne de récifs, aucun môle n'apaise les eaux de la Basse-Terre, vague de tout vent battue que l'hivernage enfle tumultueusement en raz de marée.

Sauf les diversités de longueur dans leur brièveté et les différences de bassin dans leur exiguïté, tous ces torrents se ressemblent. Ils commencent à la tête des monts, les grands hurlant en cascades et les petits chantant en cascatelles à la pente, ils traversent la sylve opaque, ils arrivent aux cultures : canne à sucre, qui est la plante dominante, presque exclusive, caféier, cacaoyer, cotonnier, tabac, vanille des grands planteurs; manioc, ignames, bananes, malangas, patates, maïs des petits colons et jardiniers. Descendus là, ils rencontrent les bourgs, les villes, dont pas une seule n'est dans l'intérieur de l'île; toutes bordent la mer ou en sont très près, pour le malheur de la race blanche qui s'acclimate mal, ou plutôt ne s'acclimate pas dans cette zone ayant pour moyenne annuelle, suivant les lieux, 25, 26, presque 27 degrés, soit un commencement d'étuves. Nos Méridionaux eux-mêmes, à demi cuits par le soleil gascon, provençal ou catalan, ne s'y adaptent qu'à peine, en perdant leur énergie expansive.

Carte de la Guadeloupe.

Montagne, forêt, bocages, frais courants, eau transparente, la Grande-Terre ne connaît rien de ces belles choses. Elle n'a de beau que la mer et le ciel. Elle est plongée dans un grand bain de blanche lumière. Roche calcaire, sans poussée volcanique du dessous qui se soit manifestée par des surgissements de mont, elle ne lève qu'à 115 mètres la plus haute de ses collines.

Sur le calcaire mélangé de coraux et de coquilles s'étend une terre féconde bien qu'aucun vrai ruisseau ne l'arrose et que les cieux, parfois prodigues, y soient aussi parfois avares; la sécheresse y tombe d'en haut bien plus souvent que sur l'île sœur où il n'y a pas de mois sans pluie; on l'a même vu durer toute une saison.

Malgré tout bien cultivée, les champs de cannes y couvrent au loin coteaux, mamelons, plaines, et la vraie capitale y a son site, ville de 18 000 âmes

1. Aux environs du Havre.

qu'on nomme la Pointe-à-Pitre[1], au bord de l'une des meilleures rades des Antilles.

II. Les Guadeloupiens. — En 1848, lorsque la France émancipa les esclaves de ses colonies, la Guadeloupe contenait trois espèces d'hommes seulement, des Blancs, des Nègres et des Mulâtres. — Elle en contient cinq ou six aujourd'hui.

La seule présence de ces trois races contait l'histoire de l'île depuis sa découverte par l'immortel navigateur : mais justement il en manquait une quatrième, les Caraïbes, les plus longs témoins du passé de Karoukéra.

La présence des Blancs rappelait comment « gen-



A la Pointe-à-Pitre. — Dessin d'E. de Bérard, d'après nature.

tilshommes » ou « hommes de rien », des aventuriers, des injustes, des impatients, des violents, des avides arrachèrent aux Caraïbes leur patrie avec leur vie ;

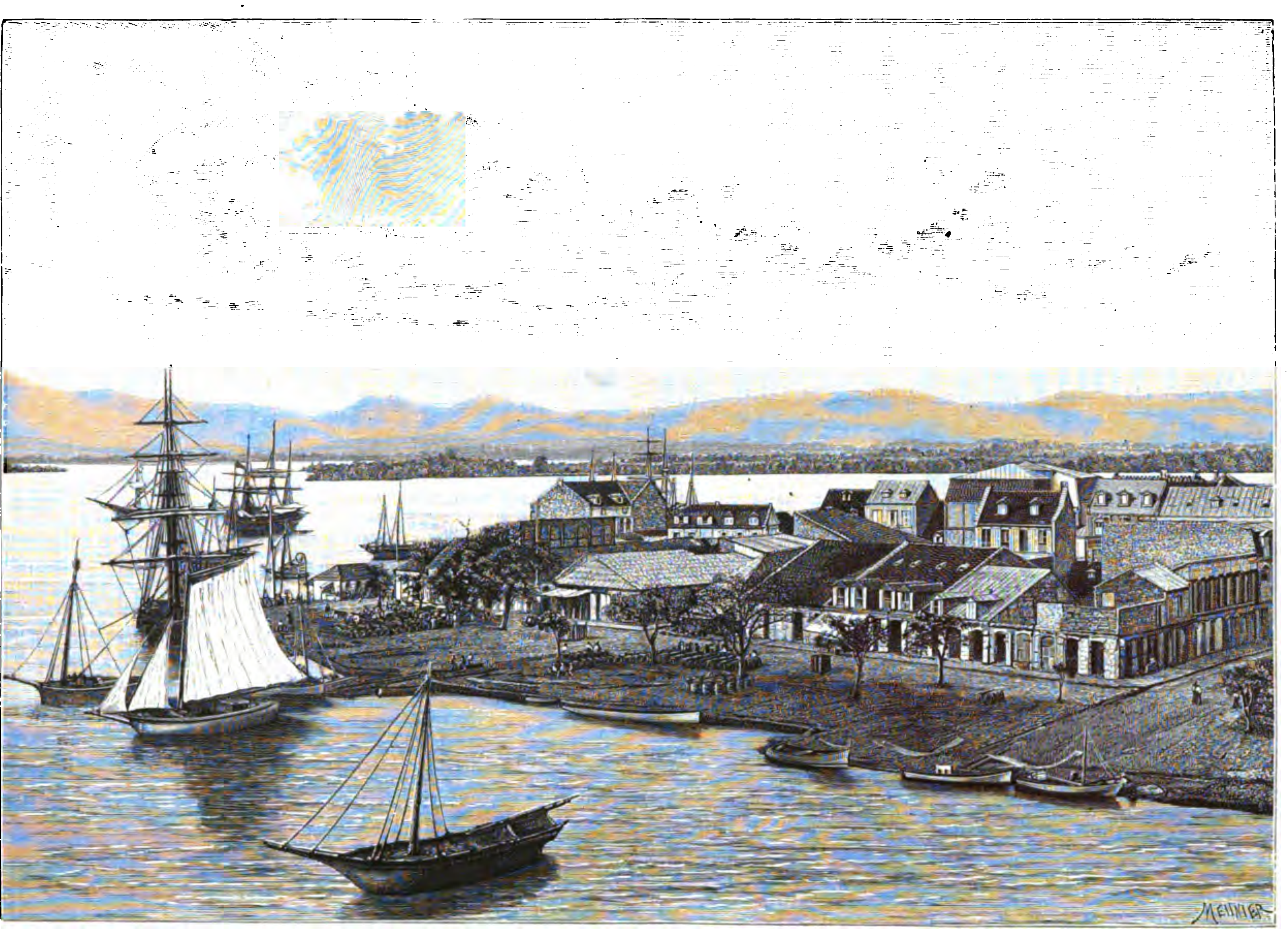
Celle des Noirs rappelait qu'une fois la race des Caraïbes couchée tout entière auprès des ancêtres, les colons d'Europe impuissants contre le Tropique durent prier les négriers d'amener d'Afrique en Amérique des corps de bronze à l'âme enfantine, des primitifs ragaillardis à l'heure la plus enflambée du jour par « Midi, roi des soleils[1] » ;

Celle des Mulâtres disait comment d'hommes blancs à femmes noires il y eut en Guadeloupe des mélanges infinis :

Tellement que, dans l'année de la libération des serfs dans les iles françaises, les métis de la Guadeloupe dépassaient 90 000, les Noirs n'arrivant pas à 50 000 et les Blancs flottant entre 10 000 et 12 000 :

1. A partir de 1772 : auparavant on l'appelait Morne Renfermé.

1. Leconte de Lisle.



La Pointe-à-Pitre : vue du port. — Gravure de Meunier, d'après l'album de la Compagnie Transatlantique.

ce qu'ils sont à peine maintenant, si même il n'y en a pas moins encore.

Quel nombre bas, misérable, étique, lorsqu'on songe à tout ce qui s'est engouffré de vie, d'énergie, de sève, de jeunesse et d'ambition dans l'île double, aux deux bords de la Rivière Salée! Normands du dix-septième siècle, la Normandie alors pleine d'enfants; Gascons du dix-huitième siècle enivrés d'action, d'expansion, et fous de courir le monde (ils le sont encore si les Normands ne le sont plus); Bretons qui restent les Bretons obstinés même quand ils passent de l'Armorique à l'Antille; et les engagés de toute province de France; et les cadets, les hobereaux, les « taillables et corvéables », les marins, les soldats, les déserteurs d'un peu partout venus; et les flibustiers de plus d'une nation; et les immigrés des îles et îlettes françaises conquises par les Anglais; et les échappés de la grande tourmente de Saint-Domingue! Peut-être n'est-il pas exagéré de dire que les dix mille Français guadeloupiens procèdent de trente mille ancêtres. Au Canada, ces trente mille seraient devenus six millions pour le moins.

C'est une preuve suffisante de la malignité du climat de l'île pour les Blancs. Quant aux Noirs, ils y vivent superbement bien; leur ancienne patrie, du côté où le soleil se lève, n'était pas moins chaude, humide, électrique, orageuse; qui a les origines de son être dans la Guinée s'accommode aisément aux Antilles.

Mais ceux qui ont d'abord respiré la zone tempérée de France perdent vite l'énergie de l'action avec celle de la pensée; chaque année de séjour les déprime; leurs fils ne s'adaptent au milieu qu'en descendant d'un grand degré; et de génération en génération le Breton têtu, plus dur que la pierre de ses menhirs, le Normand qui aime la lutte, le Gascon bouillant, le Bourguignon colérique deviennent le créole nerveux, gracieux, indolent, pour qui la sieste est un devoir. Entre temps, sur ces familles qui ne sont acclimatées qu'à demi, passent la dysenterie, la fièvre des marais, la fièvre jaune qui foudroie, fidèle à son vieux nom de « coup de barre », le choléra : celui-ci moins dangereux aux Blancs qu'aux Noirs, tandis que le « coup de barre » assomme en peu de jours plus de cinquante pour cent des Blancs qu'il surprend en pleine santé. Plus bas est le site, plus rapide est la dégénérescence de l'Européen, plus fréquente l'attaque de la maladie, plus commune la mort; or toute la colonie blanche habite la côte. A 500 mètres d'altitude elle triompherait du Tropique; à 800, à 1000, elle déborderait en un fleuve de vie, tandis que dans les fonds inférieurs elle doit remettre aux races plus fortes contre le soleil le soin de planter, de semer, d'arroser, de cueillir. Il y a pourtant près des villes, dans de beaux jardins maraîchers, appelés ici habitations vivrières[1], des agriculteurs français connus sous le nom de Blancs paubans.

L'émancipation acquise, le Nègre se reposa; vivant de rien, il lui fut facile de s'entretenir, à la ville d'un petit métier de paresseux, à la campagne d'une petite habitation vivrière.

Les latifundiaires blancs et aussi les petits propriétaires se virent alors en face de la ruine : ils étaient perdus s'ils ne remplaçaient les Noirs libérés par d'autres Noirs engagés ou par des Jaunes ou des Cuivrés, n'importe, pourvu que ces engagés voulussent cultiver en pleine ardeur du ciel.

On appela d'abord des hommes de France, et, comme de juste, de la France émigrante, qui craint beaucoup moins le soleil que la France jusqu'à ce jour sédentaire des départements autour de Paris. Mais ces fils de l'Aquitaine et de la Novempopulanie, ces Gascons, ces Béarnais, vinrent en petit nombre, et la plupart versèrent dans les villes. Les Portugais de Madère, appelés ensuite, ne répondirent guère à l'appel, parce que le Brésil qui leur est homophone et la Guyane Anglaise de Démérara, où leur colonie est très forte, les attiraient avec une plus grande puissance. Alors on essaya de l'Afrique, de la Chine, de l'Inde. L'Inde fournissait les engagés les plus soumis, mais les plus faibles; la Chine les plus intelligents, mais les moins assimilables; l'Afrique les plus vigoureux, tôt assimilés aux idées, aux us et coutumes, au patois créole des Noirs et des Mulâtres guadeloupiens. Il semble donc que l'immigration africaine eût dû prévaloir. Tel n'est pas le cas, et presque tous les travailleurs viennent maintenant de la presqu'île de l'Indus et du Gange.

La dernière année dont nous ayons le détail divise comme suit la population de notre colonie de la Guadeloupe :

Guadeloupiens proprement dits.	160 172
Immigrants.	22 694
	182 866

Ce total de 182 866 ne comprend pas seulement

1. De ce qu'on y cultive les grains et les plantes nécessaires à la vie.

la Guadeloupe, qui, prise à part, ne renferme que 155 340 habitants, dont 134 007 Guadeloupiens et 21 333 immigrants.

Il contient aussi la population des diverses îles annexées, les unes près, les autres assez loin, qu'on appelle les dépendances et qui sont :

Marie-Galante.	17 074	habit.
La Désirade.	1 958	»
Les Saintes	1 707	»
Saint-Barthélemy.	2 942	»
Saint-Martin	3 845	»

III. **Les dépendances.** — De la Capesterre, bourgade riveraine de la côte orientale de la Guadeloupe proprement dite, jusqu'à **Marie-Galante**, la plus vaste des îlettes administrativement rattachées à notre plus grande Antille, il n'y a pas une heure et demie de sillage pour un navire à vapeur : environ 27 kilomètres vers l'E.-S.-E.; de la Pointe-à-Pitre il y a deux heures et demie, soit 48 à 50 kilomètres; enfin la Dominique, l'île encore francophone qui sépare la Guadeloupe de la Martinique, n'est qu'à 33 kilomètres au S.-S.-O. de Marie-Galante.

Marie-Galante, c'est un nom espagnol, comme celui de la Guadeloupe elle-même. A l'un de ses voyages, Colomb, arrivant d'Europe, la vit montant d'un flot pur réfléchissant un transparent éther de novembre. Elle lui sembla jolie, et il l'appela Maria Galanda, d'où Marie-Galante; l'adjectif signifiant ici, suivant le vieux sens français, charmante, gracieuse, avenante, tout au plus coquette; et non pas dissolue, suivant le sens moderne. D'autres disent que ce nom était celui du bateau que montait le navigateur. Au fond, peu importe.

Elle prend rang parmi les Antillettes calcaires. Pas un seul cône volcanique, pas une lave épanchée, nulle scorie dans sa montagne, ou, pour serrer au près la vérité, dans sa colline ayant pour cime suprême le Mont Constant (205 mètres), levé droit devant le flot, à la falaise de la mer de l'Est. Point de torrents non plus suspendus en cascades dans de hautaines forêts, entre des lianes étreignant puis étouffant les arbres gigantesques : à peine deux ruisseaux jamais tout à fait secs, la rivière Saint-Louis et la rivière du Fort — à quoi les Marie-Galantais remédient par des citernes.

Calcaire, Marie-Galante serait aussi salubre que sèche, étant partout sous le vent de l'incorruptible Atlantique, s'il n'y avait ici, là, des marais, des palétuveries. Aussi connaît-elle en maint endroit les fièvres et la dysenterie.

Dans un entour d'un peu plus de vingt lieues, ayant près de sa rive une ceinture souventefois interrompue de cayes ou récifs et madrépores, sa rondeur presque parfaite (caps et criques à part) enferme 14 927 hectares.

C'est à peu près les cinq sixièmes d'un canton moyen de la France : humble empire que se partagent les terrains vagues, les sables et dunes, les rebords et relais de mer, les prairies et savanes où paît une race infatigable de petits chevaux, les friches et les défriches, les champs de la canne à sucre, plus cultivée aujourd'hui que toute autre plante industrielle[1], plus même que les plantes des jardins vivriers. Ses 17 000 habitants, dont 1350 engagés, ont une force d'activité qui n'est pas commune aux Antilles, et cela sous un climat encore un peu plus chaud que celui de la Guadeloupe. Ils soignent leurs champs avec diligence, ils pêchent tant et plus dans la mer poissonneuse, et quand le travail manque sur leur îlot tout juste égal à la forêt qu'ennoblit Pierrefonds[2] et moindre que celle dont les grès font la gloire[3], ils vont s'offrir dans les autres Antilles françaises à qui veut louer leurs bras pour un temps.

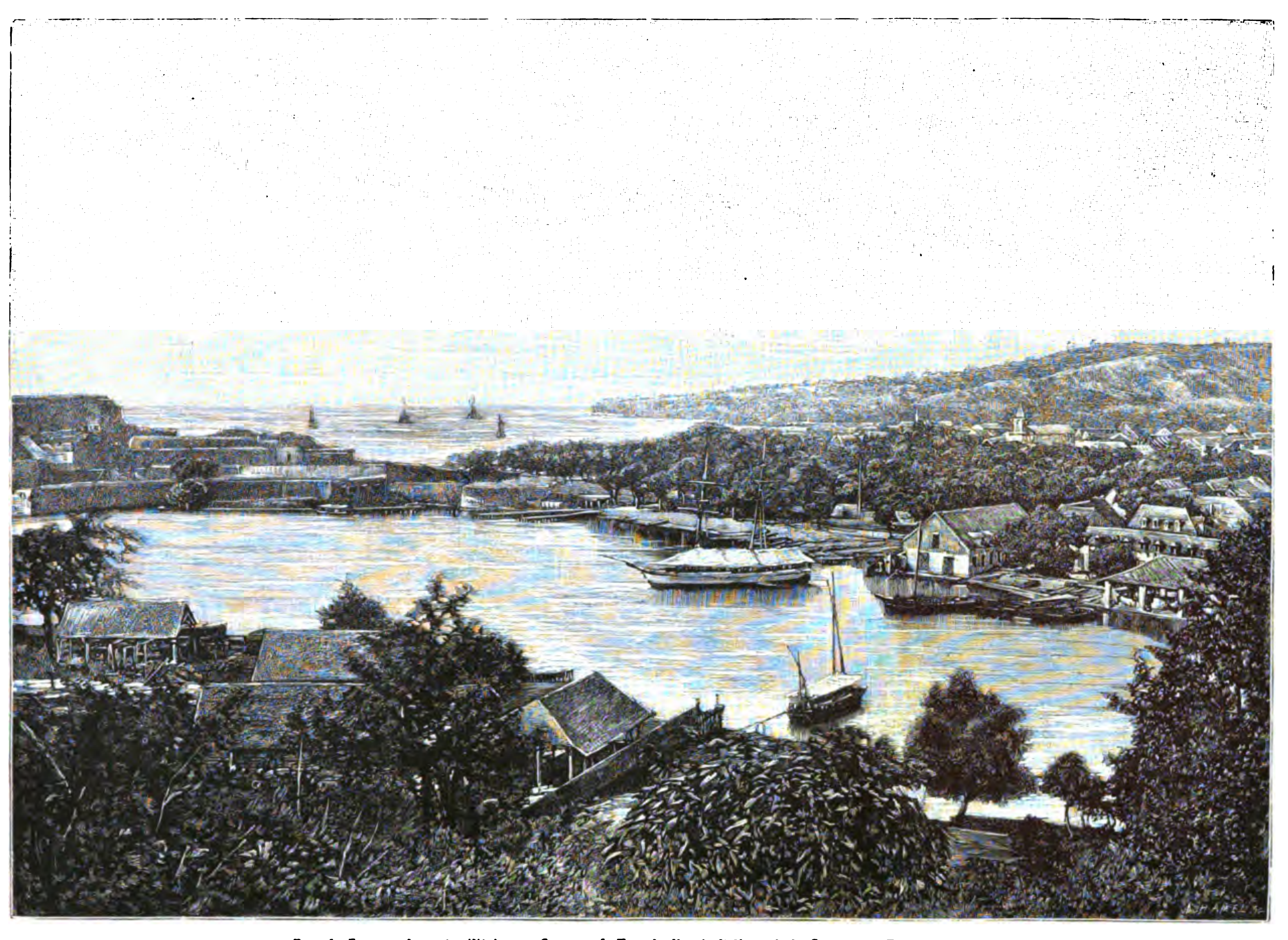
La capitale, Grand-Bourg, au sud-ouest, embarrasse plus qu'elle ne protège sa rade par de longues lignes de brisants.

Si chétive que soit Marie-Galante, elle vaut cinq fois la **Désirade**, autre découverte de l'impérissable inventeur du Nouveau Monde.

Pourquoi la Désirée ? Son aspect n'est point magique, ni ses ports splendides, ni sa « sierra » grandiose; et qu'a-t-elle d'étendue ? A peine l'aire de deux communes moyennes de la France. Parce qu'elle est, du côté de l'Europe, une des îles d'avant-garde de l'archipel des Antilles et que Christophe Colomb la vit avant toute autre en son voyage de 1493; or, nous conte la chronique, ses matelots, fatigués de la mer, souhaitaient impatiemment la terre, et lui, inquiet des malédictions de l'équipage, attendait plus anxieusement encore l'apparition de l'Amérique : elle se montra le 3 novembre, sous la forme d'une roche que l'Italien au service de l'Espagne nomma la Deseada, c'est-à-dire la Désirée, et à la mode des patois d'oc, la Désirade.

La Désirade surgit à 10 kilomètres à peine du cap le plus oriental de la Grande-Terre de Gua-

1. Auparavant c'est le café qui régnait à Marie-Galante.
2. La forêt de Compiègne.
3. La forêt de Fontainebleau.



Fort-de-France : le port militaire. — Gravure de Hamel, d'après l'album de la Compagnie Transatlantique.

deloupe. Elle est longue d'une douzaine de kilomètres, large de deux à trois, vaste de 2720 hectares, et se lève de la mer en une échine de collines nues, monotones, dont la plus haute n'atteint que 278 mètres. Aucune de nos Antilles guadeloupiennes ne reçoit aussi peu de pluie, aussi manque-t-elle de folle exubérance. Elle continue la nature sèche, même un peu aride de la Grande-Terre. Son sol, ici sablonneux, et là rocheux, porta des forêts, mais on les a renversées, et à la place des bois vierges de l'antique ilette au nom caraïbe inconnu de nous, la Désirade montre à peine aujourd'hui quelques bosquets de fromagers et de ces mancenilliers dont l'ombrage passait autrefois pour être mortel. L'absence de palus, le vent rafraîchissant de la mer auquel nul vallon n'échappe sur une terre marine si étroite, le ciel rayonnant que peu de nues encombrent, donnent à la Désirade l'avantage d'un climat salubre. Elle a cependant, et cela durant toute l'année, cent malades au moins sur ses 1950 habitants. C'est que depuis l'an 1728 la Désirade possède la léproserie de nos Antilles, à la baie Mahault, où arrive en face du flot un modeste ruisseau qui coula jadis sur des racines de gaïac : son eau, s'imprégnant du suc de cette plante, était un sudorifique excellent pour retarder la



Dans l'archipel des Saintes. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

mort du lépreux tout en adoucissant ses souffrances. Les racines de gaïac ont disparu, mais la maladrerie reste toujours là pour recueillir les victimes : par bonheur le mal ravage beaucoup moins qu'autrefois le peuple de ces Antilles.

Les 1950 Désiradiens cultivent les plantes vivrières, le manioc, le coton, qui se plaît aux climats secs; ils élèvent des moutons, ils ont beaucoup de poules à la basse-cour, ils pêchent : petit peuple sans ambitions, et, par cela même, peuple heureux en dehors de ses cent ladres.

Les Saintes, moindres encore que la Désirade, puisqu'elles ne dépassent guère la moitié de la surface de l' « îlot aux Lépreux », sont pourtant au nombre de cinq : cinq îlots ayant ensemble 1422 hectares, à quelque dix kilomètres au sud-sud-est de la pointe méridionale de la Guadeloupe propre.

Terre-de-Haut, le plus grand des cinq îlots, atteint son faîte par un morne de 304 mètres; Terre-de-Bas, seconde en étendue, monte à 316 mètres. L'îlet à Cabrits, le Grand Ilet, le Coche, ne valent pas la mention de leur nom. Ce sont des infiniment petits, dont deux sans habitants[1].

Ce qui donne quelque prix à l'archipel des Saintes, ce n'est pas le bocage de leurs côtes où domine le mancenillier; ce n'est pas non plus les quelques hectares plantés de manioc, de café, de

1. Le Coche et le Grand Ilet.

coton; ni la salubrité reconnue des cinq écueils, ni même la vertu des 1700 Saintois, hommes actifs, utiles, bons pêcheurs, excellents marins très prisés dans le trop petit monde de nos Antilles de France.

Elles tiennent leur importance de la rade intérieure qu'y forme, en brise-lames, avec larges passes, le groupement des ilots. Le meilleur de cet abri des vaisseaux que l'ouragan chasse est entre la Terre-de-Haut et l'ilet à Cabrits. Des forts capables de résistance en interdisent les goulets. C'est, dit-on, le Gibraltar des Antilles.

Le nom de Saintes vient de ce que ces iles, également découvertes par Christophe Colomb, lui firent tout à coup face en novembre, après la Toussaint : bon catholique, il en profita pour consacrer les cinq ilots à la fête par laquelle ce mois commence, et qui pour nous, Européens, ouvre à peu près le véritable hiver.

Les Saintes, Marie-Galante et la Désirade relèvent naturellement de la Guadeloupe; Saint-Barthélemy et Saint-Martin n'en dépendent qu'administrativement.

Saint-Barthélemy fut colonisée par les Français à partir de 1648. En 1784 la France en fit don aux Suédois en échange d'un privilège commercial[1].

Elle nous est revenue en 1878, après convention avec la Suède et vote unanime de ses insulaires.

Elle n'a guère accru l'empire de Vieille France : de 3000 personnes sur 2114 hectares d'un calcaire tellement sec que parfois, les citernes étant vides, comme on n'a de recours ni chez les sources, ni chez les ruisseaux (tout cela manque), on va chercher l'eau potable en barque à 52 kilomètres, dans l'ile anglaise de Saint-Christophe.

Située à 175 kilomètres au nord-ouest de la Guadeloupe, près du 18e degré de latitude, au milieu d'iles anglaises ou hollandaises, entre une ceinture d'écueils, elle a des jardins vivriers là où le sol est de sable, des cotonneries, des bois et savanes, des salines abandonnées, et deux bourgs très différents l'un de l'autre.

Gustavia, le plus grand des deux, encore qu'à peine peuplé de 800 âmes, est un port sûr, mais d'entrée difficile, et si peu profond qu'il n'accepte aucun navire ayant plus de cinq à six pieds de calaison. Gustavia, c'est un nom suédois, d'après un roi quelconque de la Suède, probablement Gustave-Adolphe; le nom ancien, et français, est le Carénage. On y parle anglais, la population y professe le luthéranisme, l'anglicanisme et autres « demi-confessions » protestantes. A l'autre bout de l'ile, Lorient parle français; ses quatre à cinq cents habitants, Blancs peu mêlés, hommes grands et forts, sont issus de vieilles familles normandes.

1. Le droit d'entrepôt à Gothembourg.

Saint-Martin, près de Saint-Barthélemy, dont la sépare un canal dit de Saint-Barthélemy, émerge à 233 kilomètres nord-nord-ouest de la Guadeloupe, au septentrion du 18e degré de latitude.

Ile française de nom, elle ne l'est guère de fait, moins parce que 5177 hectares seulement appartiennent à la France, tandis que 4680 se réclament de la Hollande, que parce que les Anglais en furent les vrais colonisateurs; la langue anglaise y règne presque sans partage, tant chez les 3300 Saint-Martiniens de la partie française que chez les 3900 ou 4000 de la partie néderlandaise.

Le partage du sol entre France et Pays-Bas y date de longtemps, de 1648, l'année même où y débarquèrent à la fois et des aventuriers français et des coureurs de fortune hollandais. Rare phénomène, le Batave et le Gallo-Romain, le Protestant et le Catholique ne s'égorgèrent pas sur l'heure; ils se tendirent fraternellement la main et signèrent un traité qu'ils ne déchirèrent jamais. Nous eûmes le septentrion; les Nederduitsch, le midi, autour de la Grand'Baie, où ils élevèrent leur capitale, qui est Philippsburg.

Le Morne Paradis (585 mètres) marque le faite de la Saint-Martin française, terre rocheuse, sans humus profond, sans pluies libérales; à part cela très fertile, lorsque par hasard la saison de la poussée est humide. Ainsi que dans les autres Antilles on y cultive les plantes vivrières, les arbres à fruits, le manioc, la canne à sucre, le coton; on y fait du sel; on pêche dans la mer et dans de grands étangs communiquant avec le flot.

Cent maisons tout au plus — et presque toutes ne sont que des cases — forment la capitale, qui se nomme le Marigot.



L'église du Fort, au-dessus de Saint-Pierre de la Martinique. — Dessin d'E. de Bérard, d'après nature

LA MARTINIQUE

1. **Le pays**. — L'origine de ce nom n'est pas absolument certaine. D'aucuns disent que Christophe Colomb découvrit cette île en automne, à la Saint-Martin, et que, fidèle à la coutume du temps, il honora la terre nouvelle du patronage du saint dont c'était la fête ce jour-là. Mais d'autres prétendent que malgré toute apparence Martinique ne viendrait ni de Saint-Martin, ni de Martin tout court : ce serait simplement la corruption de Madinina, comme l'appelaient ses anciens habitants, les Indiens Caraïbes.

Elle brise le vert azuré de la mer entre le 14e et le 15e degré, à 110 kilomètres au sud-sud-est de la pointe méridionale de la Guadeloupe, entre deux des Antilles par nous perdues, et justement celles qui sont restées le plus françaises malgré leur inféodation à l'Angleterre : la Dominique et Sainte-Lucie; celle-ci à 35 kilomètres au sud, par delà le canal de Sainte-Lucie; celle-là à 53 kilomètres au nord, par delà le canal de la Dominique où la vague est courte, brassée, pressée, et fait rouler et tanguer les navires.

C'est une île presque souverainement belle, aux rives tellement indentées que, sa longueur n'étant que de seize lieues et sa plus grande largeur de huit à neuf, son littoral approche de cent lieues, toutes criques comprises. Vers les trois cinquièmes de l'axe qui du nord-ouest au sud-est relie ses deux pointes extrêmes, la baie de Fort-de-France creuse très largement la côte occidentale et s'avance à la rencontre du Cul-de-Sac Français, anse de la côte orientale, jusqu'à ne laisser que 13 à 14 kilomètres entre les deux mers — d'où un isthme qui divise la Martinique en deux tronçons inégaux, celui du septentrion, beaucoup plus vaste que celui du méridion et chargé de monts beaucoup plus hauts.

Ici, de même que dans les autres Antilles colonisées par la France, les monts s'appellent des mornes ou des pitons.

Six de ces pitons, de ces mornes, sont de vieux volcans, soit morts, soit assoupis.

Le plus élevé de tous, la Montagne Pelée, se plisse en ravins innombrables, tout au nord-ouest de l'île, au nord de Saint-Pierre, qui en est la ville majeure, entre la mer occidentale et le canal de la Dominique. A l'inverse de son nom, la Montagne Pelée est uniformément sylvestre jusqu'à 1000 mètres environ; de là jusqu'à la cime (1350 mètres) la forêt décroît, l'arbre diminue et devient arbuste au milieu des herbes de la haute savane. Cet antique volcan a donné quelques signes de vie en 1881.

A son sud-sud-est, le premier des pitons du Carbet monte à 1207 mètres, au nord-nord-ouest de la capitale, qui est Fort-de-France; dans ce massif s'ouvrait le second volcan; le troisième avait sa gueule aux Roches Carrées, au septentrion et tout près de l'isthme qui unit en une seule terre les deux tronçons de Madinina; les trois autres, Morne du Vauclin, Morne du Marin, Morne la Plaine, allumaient leur infernale chaudière dans le tronçon du midi.

On dit communément que la Martinique hérisse quatre-vingt-onze montagnes et lance à l'océan soixante-quinze rivières. Sans préciser avec tant de rigueur, on la doit traiter de mont déchiré par les torrents de la forêt.

Quand les Européens y abordèrent, les Indiens habitaient quelques clairières étroites au bas des rivières et à la plage du flot, là où la pêche était bonne; le palmier, le cocotier, le fromager, le savonnier, l'acajou, le bois de rose, le balata et le courbaril dont on fait planchers et poutres, le gaïac bon pour canots et navires, le bambou, divers arbres à fruits, la nation des arbustes, et le peuple infini des lianes ombrageaient à l'enténébrer tout le reste de l'île aux Caraïbes.

Elle a décru, la forêt martiniquoise; mais, très vaste encore sur tout le mont, elle attire pour sa grande part sur le massif des quatre-vingt-onze mornes et pitons une pluie serrée, de presque tous les mois, qui défend aux torrents de sécher tout à fait. Les plus longs d'entre eux, et ce sont en même temps les plus forts, rivière Capot, rivière du Lorrain, rivière du Galion, rivière du Lézard, se forment dans la forêt supérieure, ou plus haut même que la forêt, aux flancs de la Montagne Pelée ou de Piton du Carbet.

Il n'y a pas encore d'observatoire sur l'un quelconque des sommets suprêmes de l'île; aussi ne peut-on dire avec certitude ce qu'il tombe d'eau chaque année dans la montagne. Ce qu'on sait, et qu'on sait bien, c'est que les douze mois donnent à Fort-de-France, dans le pays bas, même très bas puisque cette cité touche la mer, une moyenne de 2 mètres à 2 mètres et demi; que s'il pleut surtout pendant la saison d'hivernage, le reste de l'an n'est point anhydre, sauf mars, et encore pas toujours; tous les autres mois sont pluvieux, et pendant ceux d'hivernage le ciel fond en noir déluge : saison vraiment terrible, ce n'est pas seulement celle de l'averse orageuse, mais aussi celle du raz de marée, gigantesque flot de mer qui subitement monte contre la terre et s'écroule au loin dans la plaine du rivage avec les vaisseaux que sa houle a saisis; et celle des cyclones, qui sont un spasme de la nature, une folie des vents, un ébranlement, un creusement, un bouleversement, un éparpillement de la mer. On n'oubliera jamais le « grand ouragan » de 1780, un jour d'octobre. La France y perdit cinq mille marins, moins six ou sept, « rares nageurs du gouffre immense[1] », cinquante navires, et, rien qu'à la Martinique, 9000 hommes cassés, écrasés, enterrés, suffoqués, noyés.

Aucun des soixante-quinze torrents ne coule en paix perpétuelle; tous, eaux très pures, lancés à toute vitesse, tombent en quelques lieues, en quelques heures, à leur vallée basse et, dès lors moins ardents, tournoient en rivièrette dans la campagne « coloniale », parmi les champs de cannes à sucre, de tabac, de coton, de café, devant les « habitations », c'est-à-dire les domaines des planteurs et les jardins du Petit Blanc et du Nègre. C'est là qu'ils donnent à boire au « monstre », au serpent de mortelle piqûre[2].

Il y en a plusieurs espèces, ayant pour trait commun la forme triangulaire de la tête (ainsi sont nos aspics). On les nomme donc des trigonocéphales, ou bothrops lancéolés, ou encore vipères fer-de-lance. Ils ne vivent, aux Antilles, qu'à la Martinique et à Sainte-Lucie; en vain a-t-on mainte fois essayé d'en doter la Guadeloupe, par la raison que s'il est dangereux à l'homme, il vit surtout des rats qui ravagent la canne à sucre : la Guadeloupe n'a pu les garder en génération continue. Ils piquent environ cent Martiniquois par an; mais surtout ils y sont une crainte de tous les instants; on les redoute le jour à la traversée de la plantation, car ils secouent souvent la torpeur de la sieste pour surprendre le rat friand de canne tendre; le soir, parce qu'ils se glissent dans les galeries qui font

1. Virgile.
2. Pas toujours : pris à temps, on en guérit.

le tour de la maison des créoles; la nuit, puisqu'on en a vu ramper dans la chambre du sommeil; et jusque dans la ville, où l'on en a tué plus d'un; même jusque dans l'eau des rivières, car ils nagent et pêchent.

Laisser vivre en paix, croître et multiplier en joie un pareil ennemi, quand il serait si facile d'en avoir promptement raison par l'introduction du secrétaire ou serpentaire, grand oiseau du Cap de Bonne-Espérance, qui brise avec passion et mange avec volupté les serpents les plus gonflés de poison, c'est une preuve, entre mille autres, du nonchaloir des Blancs des Antilles. Mais comment donc auraient-ils échappé, quelle qu'ait été l'énergie du sang de leurs ancêtres, à la diminution de volonté, à l'intermittence d'effort, à l'amoindrissement de désir, à l'exténuation de pouvoir, en ce pays où la tiédeur ne cesse jamais, où l'humidité dure presque toujours?

C'est un climat déprimant que celui de la très gracieuse île, avec trop peu de changements, soit lents, soit brusques, pour habituer l'organisme créole à la lutte. Jamais de froids contre lesquels se raidir! Qu'attendre dans les plaines et vallées d'en bas, toutes terres habitées, d'une moyenne annuelle de 26°,6, égale à celle de la redoutable Calcutta? Si le mercure monte, très rarement, jusqu'à 35 degrés, il ne descend pas souvent à 20.

Le ciel, parfois subitement passionné, terrible, éclatant en ouragans, en éclairs, en tonnerre, en coups de vent qui renversent les villes, ne verse donc qu'indolence et langueur; éternel conseiller de la paresse, il endort à la longue et le corps et l'esprit après une surexcitation passagère.

La moyenne annuelle d'un lieu s'abaissant ici d'à peu près un degré par cent mètres d'ascension, la Martinique offre, à partir de 500, 600, 700 mètres, etc., sous les isothermes de 18, 20, 22 degrés, des sites moins uniformément tièdes, capables d'éveiller l'énergie comme l'éveillent les climats de Provence, de Catalogne, d'Algérie, de Numidie ou d'Oranie. Mais les colons n'ont colonisé qu'en bas; il leur eût été dur de fuir le printemps du rivage; la montagne était droite, la forêt entrelacée, le torrent s'indignait contre les ponts, et à chaque grande « descente[1] » il menaçait de les rompre. La plaine était plus commode, ils demeurèrent dans la plaine, et ils y sont restés jusqu'à ce jour, diversement occupés aux œuvres de la campagne ou à celles de la ville, à celles de la mer, et beaucoup se laissant vivre sans ambition, sans travail, buvant du soleil, des aromes, des brises du large et, malheureusement, des haleines de marais.

Des 98792 hectares de la Martinique, il appert que la forêt, la savane, la terre vague, la friche occupent encore plus de place que le défriché, environ 56000 hectares contre un peu plus de 42000. Ainsi que dans les autres Antilles, la culture a deux objets, les plantes vivrières et les plantes industrielles : avant tout, la canne à sucre, tandis que c'était auparavant le café, célèbre dans le monde entier, tout au moins dans le monde français, sous le nom de café martinique. Une espèce de phylloxera, puceron détestable, fait ici la guerre à l'arbre à café dont tous les pieds (ceux mêmes de toutes nos Antilles) procèdent d'un seul importé en 1727. C'est, en général, au-dessous de 200 mètres que s'étendent les habitations, comme qui dirait les fermes avec leurs champs de maïs, de manioc, d'ignames, de patates, leurs jardins de bananes, de pommiers avocats, de goyaviers, de sapotilliers, de manguiers, d'orangers, d'ananas, de cocotiers, et les plantations de cannes, de coton, de cacao, de café, de tabac, etc.

II. Les hommes. — Quoique plus qu'à moitié sauvage encore, la Martinique porte 172 habitants par kilomètre carré, presque deux fois et demie la densité de population de la France; et cela sans industries — on vit si facilement et de si peu sous le brillant Tropique!

Sur 170000 Martiniquois environ, il y a, plus ou moins, 10000 Blancs, 140000 Nègres et Mulâtres, 20000 engagés venus d'Afrique ou d'Asie.

10000 Blancs en 1889, quand on en comptait 15000 en 1740.

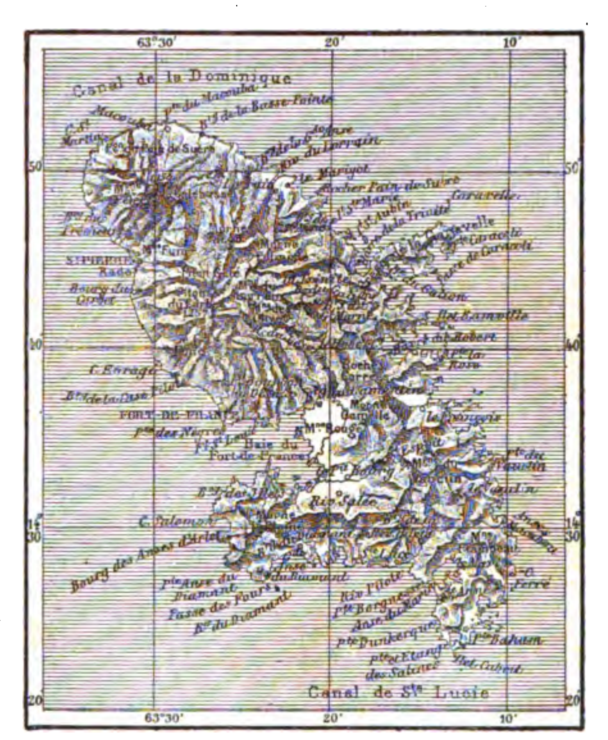
Ces 15000 Français, le siècle et demi qui les a réduits d'un tiers en terre martiniquoise les aurait faits trente fois plus nombreux en terre canadienne: ils seraient au delà de 800000 si leur sort les avait fixés sur les quelques arpents de neige ricanés par M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Voilà comment le Sud souriant se conduit avec la descendance des hommes de la race tempérée, et comment la traite le Nord austère et qui semble hostile : celui qui promet la vie donne la mort, celui qui présage la mort donne la vie.

Mais aussi, qu'on songe à tous les ennemis du colon des bas pays intertropicaux. L'accablement pendant l'hivernage, qui oppresse ainsi qu'une

1. On nomme ainsi les crues qui suivent les orages.

humide serre chaude; l'anémie que chaque sueur accroît; le miasme des vases littorales dans la forêt clairsemée des mangliers et palétuviers; le brassage de l'eau douce avec l'eau salée dans certains estuaires fangeux; le brouillard malsain qui monte des marais et culs-de-sac en une vapeur que les premiers colons de la Martinique avaient surnommée le drap mortuaire des savanes; la dysenterie, le typhus, les maladies de foie, la fièvre jaune ou coup de barre, le choléra et, entre temps, les ouragans, typhons et coups de vent, les raz de marée et les tremblements de terre. Contre les plus dangereux de ces ennemis, qui sont la fièvre des palus, la dysenterie, les grandes épidémies, il n'est qu'un recours, gravir la montagne : seule elle remet en vigueur, par ses matinées, ses soirées, ses nuits fraîches, ses fonts vives. Pour qui monte exsangue, énervé, vide et vacant, des vallées inférieures, c'est comme une seconde naissance. Mais quoi ! la Martinique n'est même pas le cinq-cent-quarantième de la France. Quelle place y a-t-il pour un long essaimage dans les terres hautes, raidement penchées sur les anses de son rivage, sur les cirques, fondrières, cagnons et précipices de ses vallées intérieures? A peine la valeur de deux ou trois cantons de France.



Carte de la Martinique.

Comme origine, les Blancs de la Martinique ne diffèrent en rien de ceux de nos autres Antilles.

C'est bien du sang de France qu'ils viennent, et très peu du sang étranger, sinon qu'il y en a certains ayant dans les veines un filet de sang nègre. Leurs familles procèdent de chez les Normands, de chez les Bretons, de chez les Saintongeais, Gascons, Provençaux, soit directement, soit par l'entremise des îles qui furent françaises, puis cessèrent de l'être, la Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Grenade, Tabago, surtout Saint-Domingue. Quand ces petites Antilles nous furent enlevées par les Anglais, beaucoup de leurs colons cherchèrent un asile dans celles qui étaient restées françaises; et de même lorsque les Nègres de Saint-Domingue chassèrent par le fer et le feu les planteurs de leurs plantations, qu'on célébrait alors comme les plus belles du monde.

Les recensements de nos Antilles ne distinguent plus que deux sortes de personnes : d'une part les citoyens français, soit Blancs, soit Nègres, soit Mulâtres ; d'autre part les travailleurs engagés, soit Hindous, soit Africains, soit Chinois. Ils ne nous donnent pas le nombre des Blancs (qu'on ne sait que par à-peu-près), ni celui des Noirs, ni celui des Mulâtres; encore moins entrent-ils dans la spécialisation de ces derniers, qui sont ou Mulâtres, ou Quarterons, ou Câpres.

Le Mulâtre doit l'être à l'alliance du Blanc et de la Négresse;

Le Quarteron vient du mariage du Mulâtre avec la Blanche ou du Blanc avec la Mulâtresse;

Le Câpre marque un retour vers le sang nègre : c'est le fils du Quarteron et de la Négresse, ou du Nègre et de la Quarteronne.

On nomme Métif ou Métis l'hybride venu du Blanc et de l'Indienne; Griffe, celui que crée la rencontre de l'élément indien et de l'élément nègre.

Ces variétés, en se mêlant diversement entre elles, donnent, à l'infini, des dégradations, des nuances se rapprochant tantôt plus, tantôt moins, de l'un des trois éléments primordiaux, l'européen, le noir, l'indien : celui-ci, ayant été presque entièrement détruit, en sa nation des Caraïbes, dès l'origine de la colonisation, compte pour très peu dans ces métissages; tandis que sur le continent voisin, dans l'Amérique du Sud, c'est l'élément prépondérant des nations, sauf en certaines parties du Brésil, du Chili, de la République Argentine.

Saint-Pierre de la Martinique. — Gravure de Maynard, d'après l'album de la Compagnie Transatlantique.

Nègres ou Mulâtres, les 140 000 « bruns et sur-bruns » de la Martinique ne semblent pas doués d'une grande vitalité. Gais, bien plantés, vigoureux, gaillards, ils le sont, mais leurs décès équilibrent presque leurs naissances et c'est à peine s'ils croissent en nombre.

Les 20 000 travailleurs engagés par les planteurs pour les travaux auxquels les Noirs refusent



Femme malabare d'un Indien engagé. — Dessin de Mettais, d'après une photographie.

maintenant de s'associer ont été introduits à partir de 1853. On les divise en trois classes :

Les engagés fournis par l'Inde, au nombre de 13 000 à 14 000 pour l'instant;

Ceux qu'a prêtés l'Afrique, au nombre de 6000 : qu'elle a donnés plutôt, car les Africains se fondent sans résistance dans la masse noire, et peu s'en retournent au pays natal quand expire leur contrat d'engagement; tandis que beaucoup des Indiens repartent pour leur Bengale, leur Coromandel et leur Malabar;

Les Chinois, qui ne vont pas même à 500.

La capitale se nommait Fort-Royal : la chute de la royauté en a fait Fort-de-France. Rade excellente, sur la rive septentrionale d'une immense

baie, elle a, tous écarts compris, une quinzaine de mille âmes.

Elle ne vaut pas Saint-Pierre, ville de 23 000 âmes en amphithéâtre sur la côte occidentale, déchirée par les torrents qui tombent des roches les plus hautes de Madinina : c'est tout près d'ici, au nord, que la Montagne Pelée s'environne de vapeurs, de brumes, de nuées, de pluies et d'ouragans; jamais de neige.



Vue de Cayenne prise du fort Saint-Michel. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Masson.

GUYANE FRANÇAISE

I. **La Grande Guyane.** — Guyane, voilà certes un mot d'allure admirablement française, exactement identique à celui de notre belle Guyenne, moins la différence d'une voyelle, autrement dit rien, puisque les consonnes, et les consonnes seules, sont l'essence des mots.

Il n'a pourtant rien du français, ni du néo-latin de Castille ou de Lusitanie; il a sa racine dans une langue américaine quelconque parlée par les Indiens du temps de la découverte.

Lorsque les premiers Blancs abordèrent à cette plage des « Nouvelles Indes », on leur parla d'une sylve infinie appelée Ouyana.

On leur conta bien autre chose; et peut-être, tantôt conversant par signes, tantôt dialoguant au moyen d'interprètes inexperts dans l'espagnol et le portugais des explorateurs d'avant-garde, peut-être ou sans doute comprirent-ils mal ce qu'on leur en fit connaître.

Les entretint-on vraiment des magnificences d'un prince plus riche que les sultans, les califes, les empereurs, plus même que les magiciens, d'un potentat issu de la famille des Incas du Pérou dépossédés par l'Espagne. Leur nomma-t-on vraiment le grand lac Parimé, central en Guyane, et la ville de Manoa del Dorado sur la rive de ce lac, et, dans cette cité aux fulgurants reflets d'or, d'argent, de diamants, l'incomparable palais du Dorado, du « Doré »?

Ou leur signala-t-on simplement un principicule, un chef, un cacique, un commandant de mille hommes, de cent, ou seulement de dix vivant avec ses femmes dans un antre de micaschiste, parois étincelantes, mais trompeuses, n'étant que pierre sans or? Ainsi que le dit si philosophiquement le Nègre de Cayenne dans son français créole, par un mot superbe fait de l'accouplement du résidu sordide avec la suprême lumière : « Ce n'est que du caca-Soleil ».

L'Indien les trompa-t-il? Ou se trompèrent-ils

eux-mêmes, hallucinés de l'or, voyant l'or partout, par un mirage du jour et de la nuit devenu trame de leur pensée? Ou l'humble cacique de la grotte micacée devint-il, de conteur en conteur, le plus resplendissant sultan? C'est un secret à jamais scellé puisque tous ces voyageurs dorment depuis trois cent cinquante à quatre cents ans, sous leur tertre effacé d'où tomba moisie la croix du Christ qui ne bénissait que les pauvres; les uns couchés dans la Guyane même, les autres en Amazonie, en Llanos, en Selvas, en Pampas, dans les hautes Andes des Araucaniens, des Quitchouas, des Chibchas, dans l'Anahuac des Aztèques et des Toltèques; d'autres enfin, revenus au berceau, dans la péninsule ibérique, vers Cadix, Séville, Médellin, Tolède, Lisbonne, Guimaraens, Santiago de Compostelle et les bourgs marins des Escualdunacs.

N'importe, d'ailleurs, car ce qui vit est vivant, quelle qu'ait été la naissance. La légende du Doré dans le Pays Doré vécut, et si forte qu'elle mit en folie ce siècle de fous qui tenta toutes les aventures; même, après le XVIe siècle, le XVIIe continua la poursuite insensée, voire le XVIIIe, puisqu'en 1720 il y eut encore une expédition vers l'El Dorado.

De chaque nation de l'Europe occidentale une jeunesse effervescente (et, avec les jeunes, des vieux assoiffés) partit pour conquérir le Dorado — Espagnols, Portugais, Français, Anglais, Allemands. — Mais le Doré recula toujours, comme aussi remontait incessamment vers l'amont la Fontaine de Jouvence, celle-ci dès longtemps trouvée, depuis l'origine des choses; c'est, au vrai, la Fontaine de la Mort : qui la boit ne vieillira plus.

Cependant, l'El Dorado existait, mais sous une autre forme. On le connaît maintenant. La Guyane, vieux granits, quartz, schistes cristallins entourés de terres meubles, de vases qui proviennent de la décomposition de ces roches, a les veines pleines d'or, et ses fleuves, ses criques cachent des pépites dans leur sable et dans leur boue.

Chacun courant après le palais du Doré, tous mourant sans l'atteindre, ou revenant fourbus, désespérés, plus qu'à demi-morts, ni l'Espagne, ni le Portugal, ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande ne prirent de longtemps possession de la Guyane.

Et pendant près d'un siècle il sembla qu'on voulût respecter les droits des indigènes qu'on méprisait pourtant souverainement; et, de fait, on n'en tient pas beaucoup plus grand compte aujourd'hui.

Pour nous, Européens, la Guyane sortit des limbes il y a 389 ans.

Elle fut découverte, en l'an 1500 tout juste, par Vincent Pinçon, un Péninsulaire parti du même port que Colomb, de Palos d'Andalousie.

Il reconnut la côte, alors tout autre que maintenant parce que l'alluvion de l'Amazone et des rios côtiers ne cesse de transformer ce rivage. Il remonta le fleuve grandissime, il entrevit l'Orénoque; bref, d'une seule fois, il fit presque le contour de de « la plus grande Guyane », laquelle est une espèce d'île comprise entre l'Atlantique à l'est et au nord, l'Amazone au sud, l'Orénoque, le Casiquiare et le Rio Negro à l'ouest.

Dans son val supérieur l'Orénoque, de son nom espagnol Orinoco, se fend en deux, à 557 mètres au-dessus des mers, alors qu'il est déjà puissante rivière, moins par l'étendue de son bassin que par la force et la durée des pluies, hargnes, orages du ciel équatorial — le bras de droite emporte les deux tiers de l'onde, il reste Orénoque, il va vers le nord; le bras de gauche a nom Casiquiaré, il va vers le sud jusqu'à rencontrer le Ru Noir (Rio Negro), énorme courant d'eau sombre qui se mêle, non sans peine vu la différence de couleur, au flot du grand Rio de Solimoens, qui est le fleuve des Amazones.

C'est ce Casiquiaré qui boucle l'île Guyanaise, la France Équinoxiale, comme l'appela son premier colon, Adalbert de la Ravardière, Gascon de son métier, en 1604.

Cette France Équinoxiale, si misérablement avortée, avait environ quatre fois l'étendue de la France européenne.

II. Comment l'île de Guyane s'est réduite entre les mains de la France. — Ce premier colon n'était pas un colon, et les chefs qui le suivirent ne le furent pas plus que lui.

Sur ce sol maudit, la France s'empêtra dès ses premiers pas dans la vase du littoral.

Elle y piétine encore après trois cents ans ou peu s'en faut. Notre colonie guyanaise de 1889 ne vaut même pas ce que valait la terre indienne où nous débarquâmes sous le roi Henri. Elle a de plus quelques centaines de Blancs, de marins, de soldats, factionnaires, et de fonctionnaires, quelques milliers de Nègres et Mulâtres, des galériens de toute race, surtout des Français; elle a de moins des dizaines de milliers d'Indiens Caraïbes. Le marais est demeuré marais, la savane est sans trou-

peaux, la forêt sans clairières, le pays sans chemins et sentiers; le bois vierge est à la porte des hameaux, tout autant que lorsque la Ravardière s'établit à la Montagne des Tigres[1], dans l'île de Cayenne, à 6 kilomètres de la petite ville qui est la capitale de la colonie sans colons.

Il aurait fallu des draineurs de marais, des bâtisseurs de chaussées, des abatteurs de bois, des scieurs de long, des faucheurs, des bergers, il arriva des soudards abîmés par les marches et retraites, les camps, les nuits, le vin, des marins et corsaires, des ouvriers n'estimant rien tant que la paresse et l'ivresse, des anémiés, des efflanqués, des pustuleux, des vicieux, des crapuleux et des criminels.

Les capitaines qui amenaient ce beau monde à la plage sud-américaine où la mer des Antilles se divise de l'Atlantique, étaient ou des fous ou des sots, seigneurs frivoles qui croyaient partir pour une terre de merveilles dont ils reviendraient chargés d'or; ces croisés de l'El Dorado traitaient comme des chiens la racaille et ribaudaille qu'ils avaient enrôlée par contrats de trente-six mois; ils tyrannisaient les Indiens de leur voisinage; ils défaisaient le soir ce qu'ils avaient fait le matin, tout entiers à la débauche, à la jalousie, aux risques, aux espoirs sans lendemain.

Le climat, la fièvre, les Indiens, la faim, le jeu, les duels, dix morts pour une guettaient les conquistadores. Telle bande de 100, de 300, de 500, de 1000 pionniers, la plupart Normands, Gascons, Parisiens, disparaissait jusqu'au dernier homme avant l'expiration des trois années d'engagement.

1. Tigres d'Amérique et non pas tigres d'Asie, ceux-ci autrement forts et féroces que ceux-là.

Carte de la Guyane.

Y compris les 13 000 à 14 000 malheureux de la colonisation du Kourou, la Guyane française nous a dévoré plus de 30 000 personnes: trois fois les dix mille hommes auxquels nous devons les deux millions de Franco-Canadiens en voie de reconquérir le Nord-Est de l'Amérique Septentrionale, de Terre-Neuve jusqu'au lac Winipeg, et de la Nouvelle-Angleterre au Pôle.

Toutes ces entreprises, plus tôt mortes que nées, eurent pour lieu les environs de Cayenne, bourgade fondée en 1643 sur une colline[1] acquise d'un cacique indien; la France négligea le reste de la côte, tant dans la direction de l'Orinoco que dans celle du Rio Amazonas, et la rive droite de cet Amazone lui-même que nul alors ne nous aurait disputée.

Peu à peu les Hollandais et les Espagnols, les premiers sur la côte seulement, les seconds sur le littoral et le long de l'Orénoque s'emparèrent d'un très grand lambeau de la France Équinoxiale; les Portugais se saisirent d'un plus grand encore, sur la rive gauche du fleuve suprême.

Tellement que la Guyane française a fini par n'être que le vingtième de l'Ile Guyanaise : soit seulement dix à douze millions d'hectares sur plus de deux cent millions.

Il ne s'agit ici que de la Guyane Française indiscutée; car il y en a une autre, et fort vaste, que

1. Le mont Céperou.

nous contestons aux Brésiliens, héritiers du Portugal, et que les Brésiliens nous contestent.

Le territoire qu'on nous laisse en toute puissance commence dans l'ouest à la rive droite de l'embouchure du fleuve Maroni, qui sépare la Guyane Française de la Guyane Hollandaise. Il s'achève à l'embouchure du fleuve Oyapock au delà duquel s'étendent au loin vers le sud-est les savanes et les forêts qu'à tort ou raison le Brésil nous dispute.

Du rivage compris entre ces deux fleuves jusqu'à la tranche des monts Tumuc-Humac d'où ces fleuves descendent, tout est à nous, de nom s'entend, car de fait nous n'y régnons guère; puis au delà du partage des eaux, sur le cours de grands rios qui s'en vont en cascades vers la rive gauche du fleuve des Amazones, on retombe dans la Guyane contestée,



Pénitencier flottant. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de M. Touboulic.

en des lieux où les Portugais, puis les Brésiliens ont fait quelque chose, et nous rien.

Absents de la Guyane discutée, notre présence n'a jamais cessé d'être funeste à la Guyane indiscutable; nous n'y avons conçu que la chimère et réchauffé que le néant.

De toutes nos folies, la plus insensée fut celle de 1763.

Perdue l'Amérique du Nord en 1759 devant les murs de Québec, un de nos ministres imagina de nous ouvrir à deux battants les portes de l'Amérique du Sud en colonisant la Guyane avec une promptitude inverse à la « sage » lenteur que nous avions mise à peupler le Canada. Il jeta du coup 13 000 à 14 000 Européens sur Cayenne : des Européens, c'est-à-dire des hommes qu'on ne doit opposer qu'avec mille précautions à l'ennemi tellurique de la zone équatorio-tropicale basse.

Or on choisit précisément pour tenter cette rude aventure les Français les moins aptes à braver le palus guyanais : des Lorrains, des Alsaciens et, à côté de ces nationaux, des Allemands du



Cayenne : place des Palmistes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Palatinat, des bords du Rhin, des Suisses; avec cela, des Parisiens, et tout ce qui voulut bien devenir de la nuit au jour fabuleusement riche dans la patrie de l'Inca Doré. Car les racoleurs avaient promis aux racolés une sardanapalesque opulence.

Arriva donc qui souhaitait la joie, les festins, la danse, les amours, les bijoux, l'or; le joueur sans une seule pistole à lancer sur le tapis franc, l'officier à qui la guerre ne souriait plus, parce qu'il en sortait léger d'argent, lourd de rhumatismes, criblé de blessures, et vaincu; le déclassé, le scélérat, le sordide, la fille de joie. Ainsi, d'une part, le paysan pauvre ébloui de mensonge, et, d'autre part, le citadin vicieux ou simplement brelandier et frivole.

Tout cela fut entassé, au nord-ouest et non bien loin de Cayenne, sur les écueils appelés îles du Salut. C'était, au vrai, les îles de la perte, et sur le continent d'en face, à la rive du petit fleuve Kourou.

On les empila dans des casernes de bois dix fois trop petites pour le nombre des victimes, on ne sut ni les nourrir, ni les employer, ni les pacifier quand à force de misère ils devinrent effervescents; ils moururent de faim, de fièvre, de dysenterie, de dénuement, d'épuisement, de dégoût, de fureur, de folie, à l'exception de peut-être 2000 hommes qui tinrent bon jusqu'à leur retour en France, et d'à peu près 60 familles plus fortes que le sol empoisonné, que l'air, que la sottise et l'ignominie de leurs chefs qui se jalousaient et s'accusaient sur les cadavres des colons : elles furent le seul gain de la Guyane : les unes venaient ou de



Les îles du Salut, vues du large. — Dessin de Riou, d'après M. Bouyer.

France ou d'Allemagne, les autres appartenaient à la race héroïque des Acadiens, que les Anglais venaient de chasser du nord-est de l'Amérique Septentrionale, de la péninsule acadienne devenue depuis lors la Nouvelle-Écosse.

A la suite de ce désastre, honte de M. de Choiseul, de ses protégés, de ses agents, de la France, la Guyane cessa d'attirer les colons. Ayant dévoré d'une seule fois plus d'hommes que le Canada Français n'en reçut dans le siècle de sa fondation, elle resta Cayenne la maudite, dont on fuit comme de la peste.

Dès lors elle ne vit arriver, de temps en temps, fort rarement, que des hommes épars, Français de la Franche-Comté, gens des États-Unis, et des Chinois et des Malais; plus, et surtout, des involontaires : les Noirs amenés par la traite, les 500 à 600 proscrits déportés sous le Directoire quand la République mangeait elle-même ses vrais ou faux républicains; enfin les escrocs, les voleurs, les effracteurs, les assassins de la métropole et des colonies : ce qui, digne de la guillotine, n'avait pourtant pas gravi les marches de l'échafaud.

Aussi la Guyane reste-t-elle, cent vingt-cinq ans après les abominations de « l'expédition du Kourou », la plus malingre de toutes les colonies de n'importe quelle nation du monde; à peine si elle égale en peuple un bon canton de la France, et en culture une de nos bonnes communes, au bord de l'empire de 13 à 14 millions d'hommes fondé par un peuple qui n'avait que de 2 à 3 millions d'âmes sur un territoire cent fois moins vaste que l'étroit domaine métropolitain. Car le Brésil contiendrait à peu de chose près cent royaumes de Portugal, non compris les îles adjacentes[1].

1. Les Açores et Madère.

III. **Monts et rivières.** — L'île Guyanaise est à la fois très ancienne par la vieillesse de ses roches centrales et très moderne par la jeunesse des alluvions de pourtour déposées par les fleuves, surtout par le plus grand d'entre eux, premier du monde, le fleuve des Amazones. Ces alluvions n'ont point fini, et de sitôt elles ne finiront pas d'accroître la Guyane; elles la continuent sous le flot littoral et, dans l'avenir, d'exhaussements en exhaussements imperceptibles, elles ajusteront d'autres terres basses, d'autres plaines sans pente, d'autres palus littoraux à la ceinture marine. Sur la côte de notre colonie, l'Océan, colmaté par-dessous, n'a pas de profondeur; il est capitonné de boue, et l'on atteint sa vase à un, deux, trois mètres; on ne trouve cinq mètres qu'à deux, trois, quatre lieues, et vingt mètres qu'à huit, ou neuf ou dix lieues en mer.

La roche ancienne qui, lentement usée, crée de son usure ces alluvions, monte à 2000, 2500 mètres de hauteur, mais loin de la Guyane française, dans la Guyane anglaise et la Guyane de Venezuela. Chez nous les monts Tumuc-Humac, trois à quatre fois plus humbles, se tiennent humblement entre 400 et 800 mètres, tout au fond du domaine incontesté, à la tranche des bassins, entre les sources des



Les Tumuc-Humac, vus du piton Vidal. — Dessin de Riou, d'après une photographie du docteur Crevaux.

fleuves côtiers et les naissants de tributaires de gauche de l'Amazone.

Nous disons Tumuc-Humac, par corruption du nom indien, Cumu-Cumu, Coumou-Coumou; cette montagne est nommée de la sorte par les Indigènes de ce que le palmier coumou gravit ses pentes et vêt ses plateaux.

Montagnes basses et, mieux encore, hautes collines seulement, les Tumuc-Humac ne penchent aucun glacier vers la forêt où le boa géant s'entortille aux arbres sveltes, comme une liane vivante et sifflante aussi grosse parfois que le tronc qu'elle embrasse. Mais il pleut tellement sur la Guyane Française, spécialement sur le versant septentrional de la chaîne des Tumuc-Humac, que les fleuves de la colonie roulent à bassins égaux plus d'eau que mainte rivière alpine entretenue par l'éternel névé qui se concrète en glace éternelle. 2^{m},49 de pluie par an à Cayenne dans les années chiches, 4^{m},19 pendant les années humides, et beaucoup plus sans doute au paravent des monts, c'est assez pour remplir ce qu'on nomme ici les criques, c'est-à-dire les ruisseaux et rivières qui, s'unissant, font les fleuves.

Au lieu de criques, on eût dû les traiter de torrents. Leur cours est incessamment brisé, leur lit n'étant que rocher compact, elles n'ont encore pu l'amenuiser en pente continue, douce, normale; elles s'en vont irrégulièrement, par biefs dormants et sauts, comme les rivières du Canada, sinon qu'elles ne s'épanchent pas en lacs de montagne, et que, descendues dans le plat pays, elles



Un rapide sur une crique de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

s'anastomosent en coulées marécageuses. Aucun de ces sauts n'a majestueuse hauteur; ils ne sont point à proprement parler cascades, mais embarras, obstacles de roches, avec pertuis plus profond où l'eau s'engouffre avec telle fureur que souvent un fleuve plus fort que Seine, Loire, Garonne ou Dordogne passe presque tout entier entre des piliers de pierre à peine écartés d'un bond de tigre, ainsi qu'on désigne ici le jaguar.

Fort nombreux, voire innombrables, sont les barrages de retenue d'où l'eau lente, en apparence immobile, des biefs s'échappe en rapide. Ils retardent singulièrement le cours des criques, ils en réservent les crues pendant les mois où la pluie



A l'embouchure du Maroni, près de Saint-Laurent. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

s'abat le plus tropicalement, et par là contribuent pour une bonne part à l'abondance, à la tenue des fleuves guyanais, qui doivent ainsi leur puissance de toute l'année à quatre causes : à la force et à la durée des pluies, à l'imperméabilité d'un sol de roche et d'argile, aux barrages naturels qui retiennent l'élan des eaux vers l'aval, enfin au peu de pente de la Guyane entre le pied des Tumuc-Humac et le grand palus littoral.

Le ru majeur de la colonie, le Maroni, sépare la Guyane Française (rive droite) de la Guyane Hollandaise, terre mieux tenue, mieux connue, deux ou trois fois moins vide, beaucoup plus riche que le phénoménalement pauvre et malheureux établissement de Cayenne. Deux torrents le forment, l'Aoua et le Tapanahoni, venus d'un pays de l'or et dont le volume comparatif n'a pas encore été sérieusement mesuré : l'Aoua roulerait en temps sec 600 mètres cubes, et le Tapanahoni 335. Réunis ils font un fleuve de 400, 500, 800 mètres de large, puis de 1200, de 1500 lorsqu'ayant bruyamment franchi son dernier barrage, au saut Hermina, il entre dans la région de la terre alluvionnaire molle et du marécage,

sans avoir rencontré sur son chemin la moindre ville, le moindre village européen — quelques plantations, deux ou trois jardins, des hangars à bétail, des coupes de bois, c'est tout; le pays est à l'Indien, très rare en de rares carbets[1], et au Nègre, très rare aussi. Du dernier saut à la mer, le Maroni passe devant le grand pénitencier de Saint-Laurent, puis devant le village des Hattes. Hatte ou ménagerie, c'est un mot du français de Guyane signifiant l'enclos, le parc à bétail. Le Maroni n'a pas loin de 700 kilomètres, comptés à partir de la source de la crique Itany, tête de l'Aoua.

Des bois vierges, des savanes, des sauts rapides et des rebouilles, des Indiens nomades, des Nègres instables, des criques où l'on cherche l'or, et tout au bout, le palus, puis la mer transrayée d'alluvions, ainsi vont, très pareils au Maroni, les autres fleuves guyanais, ces fils de la solitude : la Mana, qui porte des navires pendant quatre lieues; le Sinnamari, célèbre par les misères et la mort des révolutionnaires ou des modérés proscrits sous le Directoire; le Kourou, plus fameux encore, pour avoir consommé vingt-cinq fois plus de Blancs que le Sinnamari; la rivière de Cayenne; le très aurifère Approuague, qu'on navigue à partir du saut Maparou; l'Oyapock, presque aussi puissant que le Maroni, et qui, long de 550 kilomètres, borne comme lui, mais provisoirement seulement, la Guyane Française; sa rive gauche est à nous, sa rive droite nous est disputée par le Brésil : il sépare donc au temps présent le domaine reconnu du territoire contesté, où coulent des rus à peu près égaux ou peu inférieurs à l'Oyapock, le beau Cachipour; le Counani, qui a donné son nom à une république éphémère se réclamant du protectorat français; le Tartarougal; l'Aragouary dont l'embouchure touche à l'estuaire des Amazones.

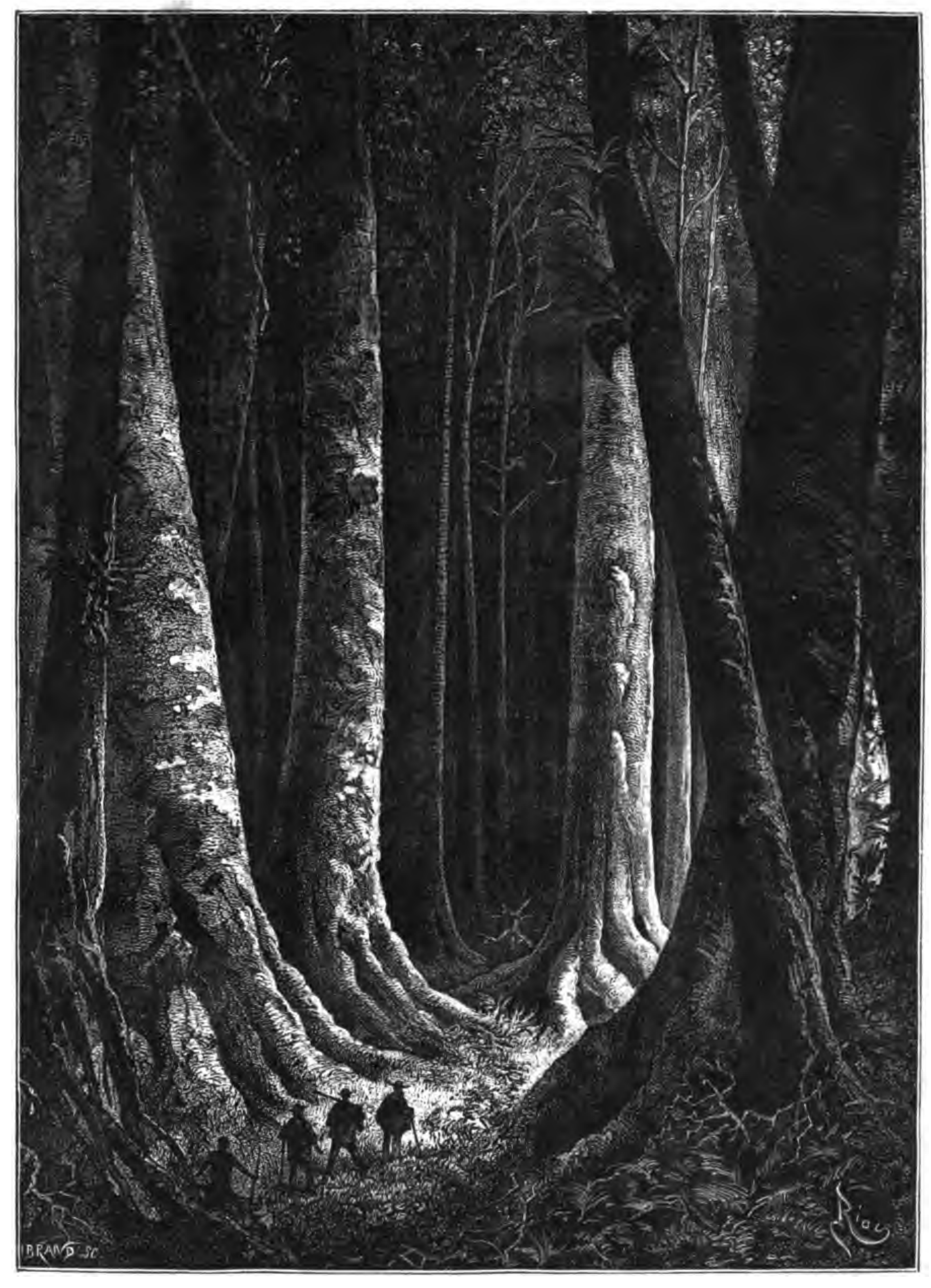


L'Oyapock près de son embouchure. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

IV. Le Grand Bois, la Savane, le Palus. — Du nord au sud, notre Guyane se divise en terres hautes et terres basses. Les terres hautes commencent aux Tumuc-Humac, par la forêt, et se continuent par la savane — celle-ci, en réalité, n'est point haute, mais elle fait partie du pays « supérieur », parce que, tout à fait exondée, elle domine le marais riverain de l'Océan.

Le Grand Bois, digne de son nom, est grand, même immense. Il couvre presque toute la Guyane Française; la Savane, assez vaste dans les terrains contestés, a peu de place dans les 12 millions d'hectares de la colonie entre Oyapock et Maroni; quant au Marais, il ne tient guère que la côte avec quelques lieues d'espace vers l'intérieur à la rencontre de la Prairie et de la Sylve.

1. Cabanes.


Le Grand Bois de la Guyane. — Dessin de Riou.

Grand Bois, Bois Vierge, Sylve, Forêt, sous quelque nom qu'on vante ce sanctuaire sans profanateurs, c'est une merveilleuse patrie des arbres. On ne peut pas dire qu'aucun pays du monde en porte de plus beaux, de plus parfaits, de mieux faits pour le luxe en même temps que pour l'usage et la durée.

Les forestiers s'extasient sur la splendeur de cette sylve, qui a vingt fois plus d'espèces que la forêt d'Europe et dont la valeur se compte par dizaines de milliards. Tantôt bois très dur et, comme on dit, bois de fer, tantôt bois demi-dur, tantôt bois mou; tantôt bois de construction, tantôt de mâture, tantôt de teinture, tantôt d'ébénisterie, tantôt de tannage, nombre de ses sortes d'arbres, imprégnés de résine, sont imputrescibles, à tel degré que, les uns forts et rigides, les autres souples, ils peuvent braver des siècles.



Les rives de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Elle a deux aspects divers et presque contraires, suivant qu'elle croit en terre haute et sèche, ou en terre basse et humide, à la rive d'un fleuve, d'une crique, même d'un ruisselet.

La sylve du sol sec a la majesté, la sylve des bas-fonds mouillés a l'expansion, la fougue et folie; à l'une la belle ordonnance, à l'autre le fouillis confus, inextricable.

N'abritant point de sous-bois, la forêt sans rivière monte d'un seul élan, par des milliers, des millions de fûts droits, comme les colonnes d'un temple, jusqu'à la nef de verdure qui cache le soleil, le jour, le bleu des cieux, le gris ou l'argenté des nues. C'est à la hauteur de voûte de nos plus fières cathédrales, à 100, à 120 pieds en l'air, que le dôme de feuillage arrête ou filtre la lumière d'en haut pour le clair-obscur d'en bas; cette nef de rameaux croisés est le palais du singe, la volière des oiseaux de bruyant plumage; il y a peu de vie bruyante au pied de la colonnade, sur le terreau de feuille putrescente ou pourrie fait à souhait pour la vie obscure, bien que miraculeusement active, exubérante, du peuple infini des insectes.



Chasse aux pécaris. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

L'animal grouille au contraire (l'homme étant à peu près absent) dans la forêt des rivières et des rivages : animal parfois affreux, souvent abject, comme en entretient volontiers toute terre gluante et glissante et lubrique, encore indécise entre le sec et le mouillé. La vase du palétuvier convient au caïman; l'eau qui se décompose au soleil sur l'argile sied au devin ou boa, à la couleuvre, comme disent ingénument les Guyanais : il s'y plaît tant, qu'on en a trouvé qui doublent, triplent presque l'habituelle longueur de 5 à 6 mètres.

Ces boues trempées n'agréent pas moins au crapaud pipa, qui serait le plus hideux des êtres si la



Village d'Indiens Bonis. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

terre de Cayenne ne portait pas l'araignée-crabe : araignée par ses tentacules velus dont les poils irritent comme l'ortie, crabe par sa carapace centrale et par ses cinq pattes cuirassées, serpent ou scorpion par le venin de sa morsure.

A la crique viennent s'abreuver le maïpouri ou tapir, qui, par son rudiment de proboscide, est l'éléphant de l'Amérique, mais un éléphant nain; le tigre rouge que les Cayennais nomment jaguar bien qu'il soit, en somme, une espèce de tigre; le superbe jaguar qui, lui, est bien une bête américaine, la plus souple, et la plus redoutable pour l'animal et pour l'homme; le cougouar, félin moindre; le gracieux ocelot, moindre que le cougouar; et des cerfs et biches, assez semblables à leurs congénères d'Europe, et des pécaris, sangliers moins massifs que les nôtres, et des tatous cuirassés, et des porcs marrons ou porcs sauvages, descendants émancipés des cochons qui préfèrent la pâtée à la liberté; puis, de petits mammifères en foule.



Un abatis chez les Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Au-dessus des feuilles froissées par le brigand d'en-bas, par le trigonocéphale ou fer-de-lance, qu'on désigne ici sous le nom de grage, bourdonnent les tyrans de l'air, dans la lourde chaleur d'un climat dont la moyenne est de 27 degrés. Les maringouins et moustiques font de la vie un supplice; la chique ou puce pénétrante pond ses œufs sous l'ongle des orteils, et, sa famille se multipliant, on souffre le martyre — du moins n'en meurt-on pas, comme de l'engeance que la mouche hominivore a pondue dans l'oreille ou dans le nez de l'homme et qui, devenant un peuple de larves aux portes du cerveau, tue par les tortures de la méningite.

Il est encore d'autres ennemis du roi de la Terre en cette région trop féconde : la fourmi qui mange les récoltes; le scorpion qui blesse d'une blessure

cuisante, parfois mortelle; l'anguille électrique ou gymnote qui frappe d'un petit coup de tonnerre au passage de certaines criques; la raie venimeuse; le poisson piraï dont la denture aiguisée coupe sans peine, d'un seul coup, le bout de pied du traverseur à gué des rivières.

La vie végétale étant extraordinairement expansive au bord des eaux courantes ou des eaux mortes de la Guyane, par l'effet du soleil et de la pluie sur de puissantes alluvions plastiques, la vie végétale y abonde et surabonde sous des formes odieuses à l'homme; surtout dans le Marais littoral qui, plus encore que la Sylve entremêlée du rivage des fleuves, est le lieu des pullulations de batraciens, de reptiles, d'insectes, de mouches venimeuses, à l'ombre de plantes dont plus d'une distille des poisons mortels.

La Savane, elle, est pleine d'air et de lumière. Elle n'effraie pas comme le Bois Vierge, elle est bien plus clémente au Blanc; il y peut vivre, sans étouffer comme dans la Sylve, sans s'intoxiquer comme dans le Palus.



Le Palus. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Si les aventuriers du début avaient planté là leur tente au lieu de s'embourber à la côte; si, de concert avec les Indiens, qui n'étaient point hostiles et dont les filles désiraient l'alliance du Blanc, demi-dieu de leurs rêves, ils avaient gagné la Savane par le sentier du bois ou le sentier du canot; si plus tard les gouverneurs de Cayenne avaient assis quelques bonnes chaussées sur l'inconsistance du Palus, la Guyane serait aujourd'hui, toute grandeur à part, un Brésil avec francophones issus du Français, du Caraïbe, du Nègre importé. Au pastorat des premières années eût succédé la culture; de la Savane, les colons eussent remonté les fleuves jusqu'aux Tumuc-Humac et au delà; en même temps que le Marécage, éventré dans sa mollesse par des canaux en damier, se serait vidé de son trop d'eau délayant la bourbe.

Mais les « colons », croupissant dans le Marais, n'essayèrent que très peu la Savane sèche. — Il y a la « Savane sèche », en dehors de l'atteinte des lagunes expansives de la saison des pluies; il y a la « Savane tremblante », feutrage d'herbes et de roseaux, sur fonds de boue, tourbière de l'avenir; il y a le « pripri », qu'abandonnent très peu les

eaux ; il y a la « Pinotière », ainsi désignée de ses palmiers pinots.

Du Marais, peu à dire. Son nom le présente. Ses alluvions, peu à peu, se tassent, et lentement aussi sa lisière septentrionale refoule la dernière vague de l'océan qui meurt à la côte sur des vasières, des sables, des archipels d'écueils : ceux-ci seront un jour des rochers dans un plan sans roches.



Village de Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

Le Marais est à la fois palus, dune et forêt avec quelques éclaircies. En deux cent quatre-vingt-cinq ans les Français ont gagné sur lui 3135 hectares, pas même la moitié de l'aire de Paris entre murs.

Là-dessus 2000 hectares sont en plantes vivrières et en riz, 345 en cacaoyers, 325 en roucous, arbustes qui donnent une teinture d'un beau rouge, 300 en caféiers, 105 en carapas et autres graines dont on extrait de l'huile, 29 en fourrages, 25 en cannes à sucre.

Telle est la fin de nos efforts presque trois fois séculaires entre Oyapock et Maroni !

V Indiens, Nègres, Blancs, « Immigrants », Transportés. — Les documents officiels attribuent à la Guyane 27 000 habitants, dont 2000 Indiens.

Ces 2000 Indiens, plus 300 autres immigrés du Brésil, ne sont que la très moindre part des aborigènes descendant des tribus caraïbes ou non caraïbes trouvées ici par les découvreurs. Ils représentent la population « autochtone » des onze communes qui se partagent le territoire organisé, mais à côté d'eux il y a les tribus indiennes disséminées dans l'intérieur, de la limite de ces communes aux Tumuc-Humac, sur près de 11 millions d'hectares, la Guyane ayant environ 120 000 kilomètres carrés et la superficie de onze communes réunies étant d'à peu près 1 300 000 hectares.

De quelques milliers à cinquante mille, combien sont-ils? On l'ignore, à travers toutes ces forêts impénétrées. Y en a-t-il plus ou moins qu'à l'irruption des Blancs? On l'ignore aussi. Des noms de tribus ont disparu, des peuplades ont fui le littoral, et c'est là tout ce qu'on peut dire, si grande est notre non-connaissance de l'intérieur.

De leurs diverses nations, la plus puissante, celle des Ouyanas, dont la Guyane tient son nom, erre ou campe dans les « hauts » de la colonie, aux Tumuc-Humac et sur les criques supérieures du Maroni et de l'Oyapock. Ouyanas, ainsi s'appellent-ils eux-mêmes, mais nous les connaissons sous le titre de Roucouyennes, autrement dit peints au roucou, de ce qu'ils aiment à se teindre en rouge avec la couleur tirée du fruit de cet arbre. Les Oyampis fréquentent l'Oyapock; il y a aussi les Galibis, les Émerillons, etc.

Ces Indiens ont la taille moyenne, plutôt même petite, les jambes courtes, faibles, un peu tordues, le buste puissant, la tête forte, les cheveux noirs, presque pas de barbe; et tous les pauvres poils qui leur viennent par hasard, ils les arrachent. Ce sont des enfants de la nature, bons, naïfs, confiants, simples dans leur vie qui coule à la volonté des jours, et très sobres, ceux du moins que le Blanc n'a pas déjà livrés aux fureurs de l'alcool.

Le malheur a voulu que le gouvernement français supprimât au siècle dernier les « réductions » où des prêtres élevaient les Indiens à devenir nos alliés, à se hausser lentement au niveau de nos arts, de nos métiers; aussi pas une de leurs peuplades ne professe le christianisme et ne parle le français. Ils n'invoquent point le Verbe incréé; ils croient aux forces de la nature, ils reconnaissent un bon esprit, clément à l'homme et à ses œuvres; surtout ils redoutent le mauvais génie qui guette, qui contrarie, qui tue l'Indien, fait chavirer son canot dans la descente, aux sauts des criques : ce « démon » contraire, les piayes ou sorciers l'apaisent par magie, par exorcisme, incantation.

Cent fois plus heureux que nous, à part ces vaines terreurs, les sauvages de la Guyane chassent, pêchent, cueillent des fruits dans la solitude; ils sont libres, et nous sommes esclaves de nos mœurs, de nos erreurs, de nos lois, de nos modes, bloqués dans notre vie fausse par de hauts murs étouffants que nous ne pouvons ou que nous n'osons franchir.

Brave et bonne race sur laquelle nous aurions dû nous appuyer pour reconnaître le pays, le défricher, le transformer, le peupler par métissage, tout ainsi qu'aux frontières de la Guyane l'empire de Santa-Cruz est réellement né de l'alliance des Portugais avec les Indiens, double élément dont procéda l'audacieux peuple lusitanophone des Mamalucos et des Paulistas.

Comme « Folle France » ne sut ni ne voulut gagner les autochtones guyanais, elle tomba dans un excès d'impuissance. Incapable de percer la Forêt, de sécher le Marais, de garder le troupeau dans la Savane, elle appela le Nègre, suivant l'usage du temps.

Appeler, ce n'est pas assez dire; elle le contraignit par la traite : pas en grandes foules, quelques milliers seulement — si réduit était le champ de la culture aux environs de Cayenne et de quelques infimes bourgades de la côte.

Les Noirs unis aux Négresses, et les Négresses aux Blancs, ont donné naissance à l'immense majorité de la population dite coloniale, qui ne comprend que très peu de Blancs en dehors de la troupe, des marins, des fonctionnaires et des transportés. Presque tous les « citoyens électeurs » sont, ou des Noirs, ou des Mulâtres à divers degrés de mélange, avec singularités d'atavisme et de « choc en retour ». Leur langue est le français créole, tandis que les Nègres « marrons » usent du créole néderlandais, qui est très veiné de mots anglais et aussi, mais beaucoup moins, de mots français.

Les Nègres marrons habitent, sous plusieurs noms, tels que Bonis, Paramacas, Poligoudoux, sur le Maroni moyen, à partir du premier saut en remontant le fleuve.

Leur non-participation au français créole vient de ce qu'ils ont pour patrie antérieure la Guyane Hollandaise, dont ils s'échappèrent à partir de l'année 1772. A peine si, tous ensemble, il y en a mille, fort beaux hommes aux trois quarts nus, des mieux taillés, experts en pêche, en canotage, en descente de rapides. Ils n'ont rien retenu de ce qu'ils avaient appris chez les planteurs de Surinam[1], ni la culture, ni les métiers, ni les arts, ni la religion; dans la vie libre des sylves et savanes ils sont à peu près revenus à leurs antiques façons, quand ils habitaient l'Afrique, sous des chefs plus cruels que ne le sont au-



Mulâtresse de Cayenne. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

1. C'est un autre nom de la Guyane Hollandaise.

jourd'hui les Grands Mans, leurs conducteurs de tribu.

Depuis l'émancipation, les Nègres « civilisés » se sont retournés vers les petits emplois, les petits métiers, les occupations intermittentes où la joyeuse dépense en plein loisir succède à quelques heures de travail; ils se portent aussi très volontiers sur les mines d'or, dans l'espérance du coup de fortune qui n'arrive pas une fois sur mille : quand il arrive, l'homme qu'il a favorisé passe au rang des heureux de la Terre, c'est-à-dire qu'il se perd, jusqu'à la mort ou jusqu'à la ruine, dans la bombance, le luxe, l'oisiveté, la vanité, les faux plaisirs. Aux « placers » accourent aussi des Nègres francophones des Antilles, des Guadeloupiens, des Martiniquois, des Français de France ou de la colonie, des aventuriers cosmopolites. Or, faute d'une immigration en masse, plus il y a de fouilleurs dans la crique à pépites, moins il y a de colons dans les champs, de bergers dans les herbes. Jusqu'à ce jour les mines d'or ont été funestes à l'Entre Oyapock et Maroni; elles ont fait tomber en jachère « éternelle » la plupart des terres qu'on y avait défrichées.

L'élément blanc n'a guère de consistance. Il est fait de très rares descendants des trente-deux mille colons importés par les enrôleurs fous; puis des soldats, des administrateurs, des fonctionnaires que toute colonie française subit jusqu'à triple encombrement; enfin des transportés en pénitencier ou hors pénitencier.

En instituant la transportation en Guyane, la France visait trois buts :

D'abord, et surtout, imiter les Anglais, comme toujours. L'Angleterre avait éveillé de la torpeur tout un continent, l'Australie, en y fixant ce qu'elle appelle ses « convicts », c'est-à-dire ses « convaincus » de crime, ses forçats; et l'on sait si elle est riche en piliers de taverne, en filles de joie, en bandits indomptés, en brutes à poings fermés ou le couteau à la main.

Tous ces « hors loi », elle les avait débarqués par convois dans un beau « Piémont », d'un climat à peu près pareil en clarté joyeuse, en douceur, agrément et salubrité aux plus heureuses rives de la mer dont les Romains, à son centre, disaient : *Mare Nostrum*. De ces galériens, bientôt renforcés, puis débordés par l'immigration d'honnêtes gens des Trois Royaumes, était né un peuple fort, à la vaste ambition.

Pourquoi ne pas suivre l'exemple des « Britishers », rois de l'océan?

Et l'on choisit pour y verser la fétide écume de nos bagnes une terre des plus uniformément chaudes et débilitantes qu'il y ait sous le ciel, un « cimetière des Français », qui de tout temps y sont morts en foule blême, sans jamais s'y renouveler à foison : leurs décès ont de tout temps doublé leurs naissances.

Puis on voulait vider nos trois sentines, Brest, Rochefort, Toulon, triple caserne avec six mille galériens dont certes pas un seul n'ambitionnait d'aller faire peau neuve en Amérique sous la forme de « soldat laboureur ».

Enfin l'on espérait mettre du travail « blanc » à la disposition des planteurs, en remplacement des Nègres, désormais libres de toute contrainte.

A partir de 1852 nous débondâmes donc nos bagnes, notre lie sur la Guyane. C'était, comme on l'a dit, condamner à la « guillotine sèche » les scélérats qui avaient eu l'heur de soustraire leur nuque à la guillotine saignante.

Guillotine pour guillotine, la Guyane est plus clémente, puisque tous n'y meurent. Cependant, tant de transportés y passèrent de vie à trépas[1], du fait de l'impaludisme, de l'anémie, de la dysenterie, des fièvres, que dès 1867 on cessa d'y déposer les condamnés de la métropole. On réserva la Guyane pour les mauvais gars des colonies, Arabes et Berbères de l'Algérie, Nègres du Sénégal, Annamites, Noirs des Antilles, etc.; si bien qu'aujourd'hui, sur quelques milliers de « pénitents » (qui ne se repentent guère), la majorité grande est aux musulmans d'Algérie. Les Français de France se bornent à ceux qui restent de ce qu'on y dépêcha avant 1867; plus, ceux qui, le temps de leur peine expiré, n'ont pu quitter la Guyane parce que tout individu condamné à plus de huit ans de travaux forcés est privé du droit de rentrer en France, comme de celui de s'expatrier où bon lui semble : il lui faut bon gré mal gré finir ses jours dans le pays de sa prison; d'autres, assez nombreux, n'ont pas voulu s'éloigner de Cayenne, bien qu'ils pussent le faire, une fois la pénitence finie, et finie aussi la surveillance en colonie consécutive à la peine.

La colonisation de la terre cayennaise par les transportés blancs était sans doute (ou peut-être) impossible; mais, à supposer qu'elle eût été facile, tout ce que la France put faire pour n'y point réussir, elle le fit. A peine un pénitencier était-il achevé, Montagne d'Argent sur Approuague, Saint-

1. Un sur deux, en moyenne; plus, un huitième d'évadés ou de perdus.

Georges sur Oyapock, Sainte-Marie, Saint-Augustin et Saint-Philippe sur la Comté, quand, au prix de vies par centaines, on avait terminé les défrichements, assaini tant bien que mal la terre aux alentours, installé le train des cultures, on abandonnait cette colonie pour un nouveau morceau de marais mou, de forêt, qui demandait autant d'existences que le lambeau dont on s'était emparé pour le lâcher ensuite; ou l'on proscrivait une culture pour la remplacer par une autre. « Inconstance! » était la devise.

Toutes les existences perdues à des travaux meurtriers n'étaient pas des existences impures. Les pénitenciers ne se décimaient pas, ou, puisque le mot est ici trop faible, ils ne mouraient pas à moitié sans le sacrifice de vies précieuses, gardiens, surveillants, soldats, directeurs, moniteurs, comptables, médecins et pharmaciens de marine; il arrivait souvent que le juste y mourait entre deux larrons.

Ainsi, n'achevant rien, brouillant tout, on stérilisa la transportation, au cas où elle aurait pu se montrer féconde.

Depuis qu'elle s'est réduite à des Africains, à des Mongoloïdes, à des Nègres des Antilles, elle ne consomme plus autant de victimes, absolument et



Vue de la rade de Cayenne. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Masson.

relativement; mais elle ne fait rien de grand. On l'use sur place, dans les divers pénitenciers : aux Iles du Salut, qui sont au nombre de quatre (ile Royale, ile du Diable, île Saint-Joseph, ilot de la Mère), au Kourou en face des îles du Salut, à Baduel, à Saint-Laurent du Maroni. Les milliers de galériens dont elle dispose n'ont pas tracé de grande route entre le rivage et l'intérieur, ils n'ont point bâti des ponts, tracé des villes, effacé des palus, jeté par terre des blocs de forêt là où est le Bois Vierge, encore que le sol dont il s'élance puisse devenir un jardin.

On croyait, on espérait plutôt que de nombreux forçats repentants voueraient leurs énergies à la conquête du sol, qu'ayant changé en fer de charrue le couteau, le poignard, la pince monseigneur, la joséphine, le levier, ils prendraient la devise: *Aratro!* et que, mariés à leurs égales, des condamnées ou prostituées venues de France, ils laisseraient après eux des familles de colons acclimatés dans les clairières de la brousse. Espoirs trompés: Saint-Laurent du Maroni, bourg de douze à quinze cents habitants, sur la rive droite du fleuve, là où il est estuaire, n'étend que très lentement (si même elles ne s'étrécissent) les cultures de ses forçats concessionnaires, et ses familles s'augmentent encore moins; elles ont très peu d'enfants; ces enfants sont mal nés, étiolés, chétifs. Le climat a fait son œuvre en compagnie de l'hérédité : ces pâles gringalets paient pour les noces « justes ou injustes » de leurs mères, les nuits de crime de

leurs pères, leurs guets fiévreux, leurs sommeils sur les bancs, sur les quais, sous les ponts, dans les bouges, leurs rôderies dans le bois, leur ivresse de casse-poitrine et de tord-boyaux.

Attacher les meilleurs des galériens au sol et tirer de cet élément morbide quelques familles de colons acclimatés, on a mieux atteint ce double but en Nouvelle-Calédonie, parce que cette île qui reçut de la Guyane l'héritage de la transportation française n'a pas le climat déprimant de la contrée où l'on chercha si longtemps Eldorado pour n'y trouver que Caca-Soleil.

Les « bons hommes » quelque peu disposés à prendre le temps comme il vient, ceux qu'on nommerait à Paris Boule de Neige et Blanc d'Espagne, les Noirs, en un mot, s'émancipèrent du sol en 1848, en même temps que la France les émancipait de leurs maîtres. Ils ne voulurent plus cultiver.

Il les fallut remplacer, non certes pour étendre les champs, les pâtis, les jardins, mais pour empêcher la forêt de reprendre les petits milliers d'hectares qui lui avaient été arrachés comme à regret tandis que le reste de l'Europe créait vingt nations en Amérique.

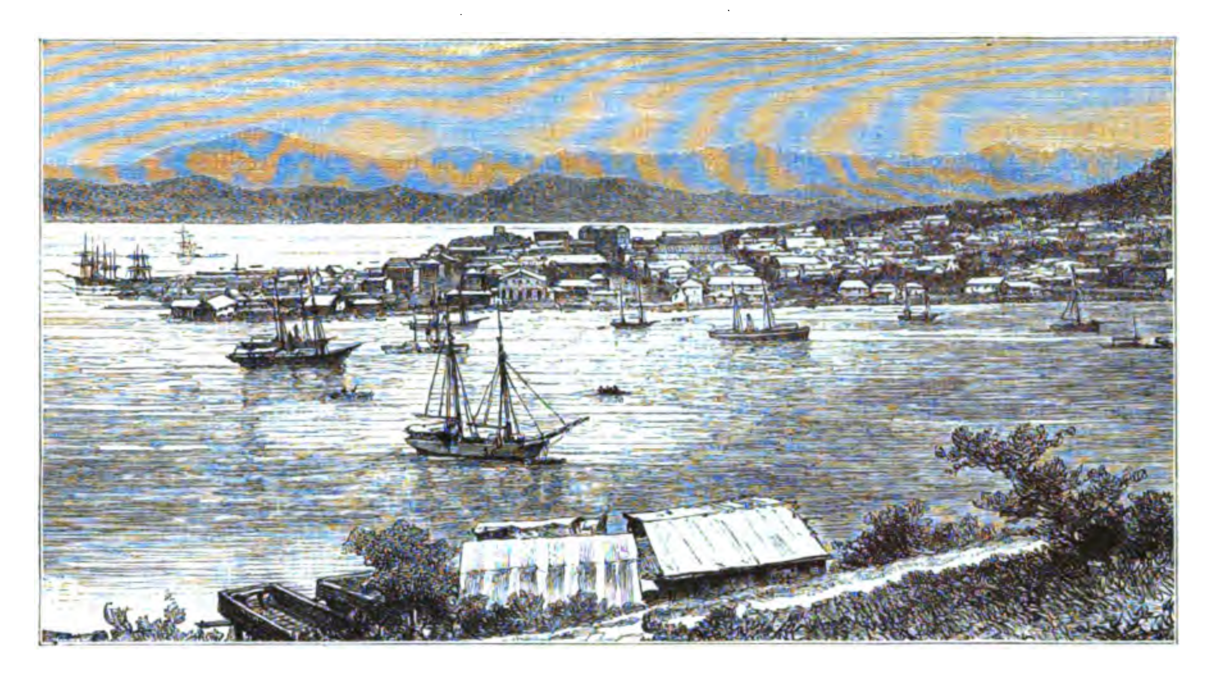
La colonie a donc fait venir des coulis de l'Inde, des Africains, des Annamites et très peu de Chinois : au total 3000 travailleurs, presque tous fournis par la presqu'île subhimalayenne. L'expérience a montré que ces péninsulaires coûtent cher, qu'ils sont beaucoup plus frêles que les Nègres, qu'ils ne s'acclimatent pas sans grande perte. Des immigrants africains vaudraient mieux, et la Guyane elle-même possède en ses obscures profondeurs, on ne sait toujours où cachés près des criques, le précieux renfort des Caraïbes qu'elle a toujours méprisés ils lui auraient pourtant rendu plus de services que les Noirs pour peupler la France Équinoxiale d'une race à la fois adaptée par ses pères à l'Europe et par ses mères à l'Amérique de l'Équateur.

20 000 habitants de population « fixe », 2730 condamnés en cours de peine. 1485 libérés astreints à la résidence, 3000 immigrants : c'est, en tout, 27 000 Guyanais, Français, Nègres, Mulâtres, Arabes, Annamites, etc.

Avec 50 000 Indiens (s'il y a 50 000), cela fait 77 000 âmes; avec 25 000 (s'il y en a 25 000), cela fait 52 000 hommes; avec 10 000 (s'il y en a 10 000), cela fait 37 000 personnes.

Cayenne (8600 habitants), seule cité de notre Guyane, a son site au bord de la mer, au pied du Cépérou, dans une île que des marigots séparent de la côte ferme. Son port accepte les navires de 500 tonnes. Autant que Jéricho c'est la « ville des palmes ».

A la voir si tranquille et charmante, si joyeuse le soir avant de s'endormir à la fraîcheur des brises, entre ses cocotiers, ses bananiers, ses citronniers, ses arbres élégants, on ne devinerait jamais combien saigna son histoire.



Nouméa : vue générale de la rade, prise de la caserne d'artillerie. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.

COLONIES D'OCÉANIE

NOUVELLE-CALÉDONIE

I. La terre. — Nouvelle-Calédonie : d'où sort ce nom lourd, encombrant, point français malgré la longue alliance, si profondément oubliée, entre la Vieille France et la Vieille Écosse?

L'île le doit à son inventeur, à l'Anglais Cook. Le jour de la découverte, le 4 septembre 1774, il lui parut que les monts de cette nouvelle terre ressemblaient aux mamelons chauves des Highlands celtiques de l'Écosse, et il consacra cette ressemblance, vraie ou fausse, par le nom de Nouvelle-Calédonie.

Comment l'appelaient ses indigènes sombres? Ils ne la nommaient pas d'un nom compréhensif l'enveloppant tout entière, des îlots et presqu'îlettes du nord ouest au canal du sud-est qui la sépare de Kounié[1]. Brisés en tribus ennemies, parlant dix langues, peut-être vingt, chacune de leurs peuplades savait désigner son canton, ses villages, mais nulle d'entre elles ne dépassait assez son horizon pour embrasser sous le même terme son territoire et celui de toutes les peuplades voisines ou lointaines, d'un bout à l'autre, « de Dan à Beerseba », de « Tolose au Guadalété », de « Dunkerque à Perpignan », et aucun des idiomes de l'île n'avait assez de prépondérance en cette société disloquée pour qu'un nom général donné dans une de ces langues fût adopté par toutes les autres.

Aux découvreurs, quand ils demandèrent le nom

1. L'île des Pins.

de l'île, on répondait donc par celui de la côte, de la tribu, du chef, du hameau; comme nous dirions à des abordeurs inconnus : « Ceci est Biarritz, ou les Sables d'Olonne, ou Roscoff, ou Dieppe, ou Port-Vendres »; ou encore : Ceci est la Flandre, la Picardie, l'Armorique, le Marensin, la Provence, le Roussillon; et non pas : « Ceci est la France ».

De 1774 à 1843, la Nouvelle-Calédonie fut comme n'existant pas en dehors d'elle-même. Des navigateurs la virent en passant, d'autres y abordèrent, d'autres la scrutèrent de plus près, mais sur le rivage seulement; des pêcheurs y firent escale, et aussi des bateaux sandaliers à la recherche du précieux bois de sandal. L'île n'était guère engageante : un immense récif l'environne, très périlleux, sauf aux larges passes; la rive est haute, escarpée en montagnes minérales plus souvent nues qu'habillées; pas de grandes plaines fécondes point de villes ou de villages à son entour. Et ses « Canaques » aiment encore la chair humaine : à plus forte raison regardaient-ils alors le Blanc d'un œil louche; ils voyaient en lui la bête à rôtir plutôt que l'homme inconnu, le puissant, le sage, le riche, l'initiateur. D'ailleurs ce « frère aîné » du « bon Nègre » n'était qu'un insolent pillard, un violateur et voleur, un ivrogne, et même, entre temps, un fauve.

En 1843 arrivèrent des missionnaires, catholiques et français. Leur ministère ne fut pas heureux. Sur le qui-vive pour n'être mangés (telle tribu ayant un chef avalant chaque jour un homme tué le matin par lui d'un coup de casse-tête), ils s'estimaient comme favorisés miraculeusement d'en haut quand par hasard un Canaque recevait d'eux l'eau purifiante. Ils erraient d'une tribu à l'autre, appelés ici, chassés de là, parfois même fuyant l'île en hâte, leur chapelle brûlée, leur chétive congrégation dispersée. Puis ils revenaient, au risque du martyre s'il plaisait à noble et magnifique seigneur de les dévorer jusqu'aux os en un festin solennel.

Pourtant, à force d'énergie ils se firent en dix ans un troupeau de fidèles, avec quelques amis puissants, et en 1853 ils contribuèrent pour leur grande part à la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, dont la France prenait la maîtrise dans le but d'y fixer les forçats que, pour diverses causes, ou on renonçait à diriger sur les misérables pénitenciers de la Guayane.

Les Canaques, ou plutôt leurs soi-disant mandataires, signèrent de bon cœur, tribu par tribu, le traité qui les assujettissait à la France. C'est parce qu'ils n'en comprenaient pas la gravité; ils n'y voyaient qu'un vain papier, des cadeaux, des oripeaux, du tabac, une fête des coups de canon, des salves de fusiliers.

Quand ils surent ce qu'ils avaient fait, les uns courbèrent la tête, d'autres résistèrent : mais que pouvait leur force contre notre force? La domination, si légèrement acceptée en 1853, sur un bout de l'île, au nord-ouest, à Balade, s'étendit lentement à toute l'île calédonienne, à ses îlettes du nord-ouest, à l'île des Pins, son annexe du sud-est, et au petit archipel des Loyauté. Par une négligence imbécile, la France ne remplit qu'à moitié la tâche qu'elle s'était imposée en déclarant s'annexer la Nouvelle-Calédonie et ses dépendances; elle ne prit pas possession de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, égal sinon supérieur en étendue, en richesse, à la Nouvelle-Calédonie dont il n'est qu'à deux jours de navigation.

On s'en repent amèrement aujourd'hui, mais il est trop tard : ces belles îles tropicales, brutalement réclamées par l'Australie, sont maintenant soumises au condominium anglo-français : elles sont donc perdues pour nous, puisque tout copartage avec les « Saxons » a toujours tourné contre nous, parce que nous sommes moins rusés, moins tenaces.

En 1878, révolte générale, impuissante poussée du faible contre le fort, et sans doute dernier souffle du mourant. Il semble que la Calédonie échappe absolument aux indigènes, qui déjà ne sont plus que 23 000 contre près de 20 000 Blancs. Mais on aime à espérer qu'ils pourront vivre heureux sur leur réserve de 313,737 hectares, et, qu'ayant passé de leurs idiomes au français, ils se mêleront tellement à nous qu'ils deviendront une part de nous-mêmes. Il serait déjà long de recenser les intermariages non officiels entre colons et canaques.

La Nouvelle-Calédonie n'aura jamais pour nous qu'une faible valeur, tant elle est mal placée entre terres anglaises et loin de toute terre française. Située aux environs de Bourbon, de Maurice, de Madagascar, ou vis-à-vis du Saint-Laurent, ou aux Antilles, à combien plus forte raison dans la Méditerranée, elle nous serait infiniment précieuse; mais que peut-elle nous donner de vraie puisaance, isolée comme elle l'est de nous, à 1300 kilomètres seulement de la côte de Queensland, à 360 lieues de Sydney, entre les îles Fidji, archipel anglais qui la dépasse en aire, en fortune, la Nouvelle Zé-

lande, double île anglaise qui lui est vingt fois supérieure, et l'Australie, continent anglais que quatre cent dix Calédonies ne rempliraient pas!

C'est une longue terre exactement dirigée du nord-ouest au sud-est.

L'antipode de Paris étant 180 degrés, elle anti-



Canaques cuisinant dans les bois. — Dessin d'A. de Neuville, d'après un croquis de M. Garnier.

podise presque la France en longitude : s'approchant, à l'occident, du 161e degré E., elle atteint à l'orient le 165e, par son annexe de l'île des Pins. En latitude elle commence à peu près au 20e degré austral et elle se termine entre le 22e et le 23e.

En forme on peut la comparer à un fuseau : donc bien plus longue que large, elle a 430 kilomètres du nord-ouest au sud-est, contre 40 à 65 d'ampleur entre les deux mers, l'une regardant l'Australie, l'autre les Loyauté, les Nouvelles-Hébrides

et toute la Polynésie. Ces dimensions, rapportées à celles de l'île qui nous est la plus voisine et la plus familière, la Corse, la font à peu près deux fois plus longue, mais un peu moins large, avec une aire double : environ 1 850 000 hectares ou le 29e de la France.

Faut-il voir en elle une des sierras supérieures d'un continent jadis avalé par la plus grande des mers, en attendant peut-être que cet océan majeur le revomisse? Toujours est-il que la Calédonie monte des flots par hauts escarpements, sans plaine de quelque étendue, entre un brise-lames de corail plus ou moins distant du rivage. Cette digue d'écueils en rend l'abord redoutable; le navire entraîné par les vents et courants s'y brise s'il n'enfile une des très nombreuses et quelquefois très larges passes d'interruption, mais dès qu'il est entré dans l'enceinte madréporique, il flotte en paix dans une eau calme séparée de l'eau sauvage par une blanche et tumultueuse écume. En dedans du récif, la rive est extraordinairement indentée, surtout au sud-est, dans le pays où l'on a bâti la capitale.

La « Nouvelle » -Calédonie est une terre très vieille avec grande prédominance des roches anciennes, surtout de la serpentine, en dehors de laquelle son ossature est faite de quartz et granits, de micaschistes, de talcschistes, de schistes ardoisiers, de pâtes volcaniques, etc. Il n'y a guère de terrains de sédiment que dans le sud-ouest, notamment dans le bassin de la Tontouta, rivière qui a perte et renaissance, comme tant d'autres cours d'eau de la pierre fissurée.

Sur ces roches peu délitables, de vastes étendues ne se prêteront jamais qu'avec répugnance à la culture; elles sont, à proprement parler, non un sol, mais un sous-sol qui n'a presque pas créé d'humus où se cacher, et la plupart de leurs pentes, de leurs plateaux, de leurs cimes, se refusent à la brousse, plus encore à la forêt : tout ce qu'elles donnent, c'est de l'herbe peu savoureuse. Mais elles renferment d'immenses richesses minérales : l'or dans les quartz du nord, principalement dans la vallée du Diahot, aux environs de Balade, qui est le lieu de l'île découvert le premier par Cook; le cuivre, notamment dans cette même vallée; l'antimoine dans les environs de Nakéty[1]; le plomb à côté du cuivre et de l'or, sur le Diahot; le nickel en surabondance prodigieuse, et surtout près de Thio[2]; le cobalt dans toute la zone des serpentines; le fer, la houille, etc., etc.

1. Sur la côte du sud-est.
2 Sur le rivage du sud-est.

De quoi il résulte que les deux mamelles de la Nouvelle-Calédonie semblent devoir être la mine et le pâturage; la culture y aura toujours peu d'exubérance.

Pareilles ou point pareilles aux montagnes dont Cook crut retrouver l'image en Nouvelle-Calédonie, les têtes de l'île dépassent quelque peu l'altitude des sommets de la Calédonie d'Europe; elles montent à 1700 mètres, dans le nord-est; au nord et au nord-ouest de Nouméa, qui est la capitale, le mont Humboldt atteint 1650 mètres, et la Dent de Saint-Vincent 1547.

La ligne de faîte, fort sinueuse, tombe en général de plus près sur la rive orientale que sur l'occidentale, et c'est pourquoi les plus longues rivières se déroulent sur le versant de l'ouest : telles la Tontouta, la Foa ou rivière d'Ouarail, la Nisa ou rivière de Bourail; cependant le fleuve le plus étendu de la Calédonie, le Diahot, n'appartient pas à ce versant, pas plus d'ailleurs qu'au versant contraire : tandis que tous les torrents néo-calédoniens coulent perpendiculairement à l'axe de l'île, le Diahot s'en va parallèlement audit axe, sur plus de 100 kilomètres[1], entre deux chaînes de montagnes, l'une cachant la mer à droite, l'autre cachant la mer à gauche. Les « gaves » calédoniens se ressemblent tous.

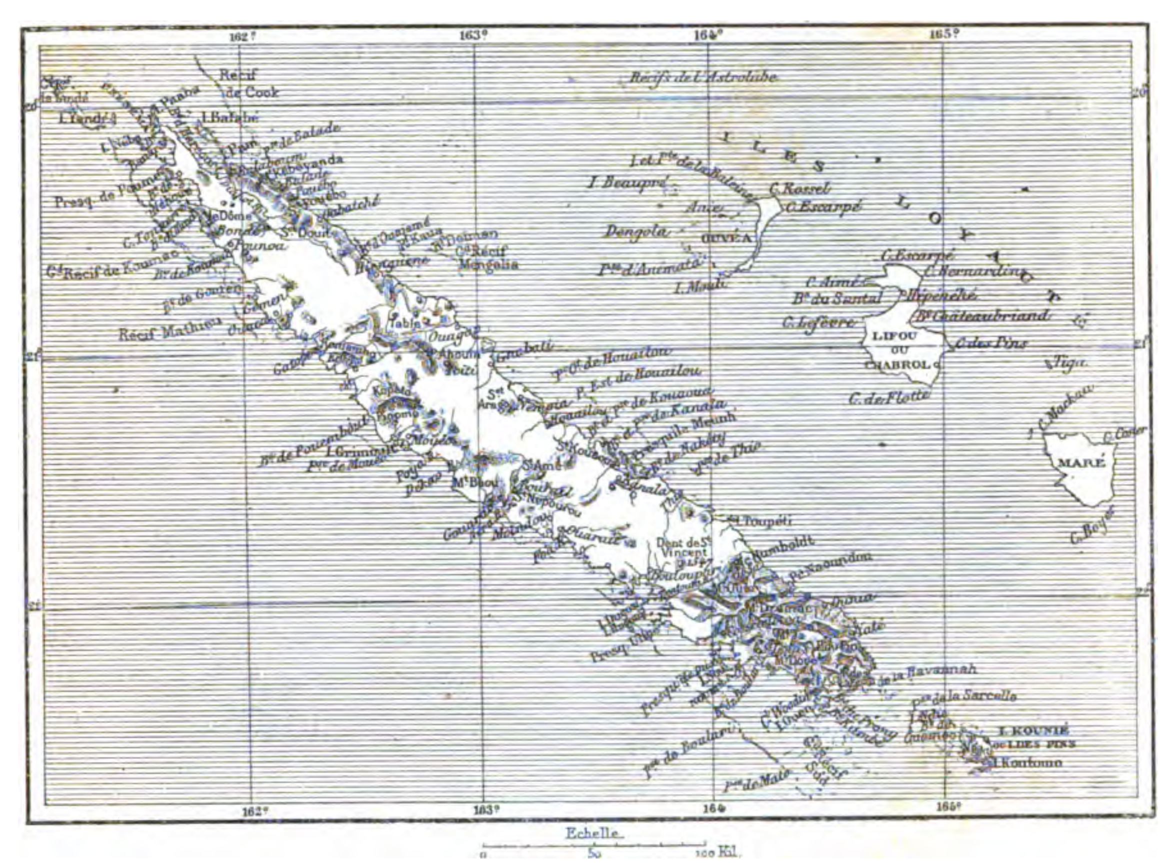
Suivant qu'ils se forment tout à fait dans les hauteurs ou bien sur les épaulements secondaires, ils ruissellent à 1500, 1200, 1000, 500 mètres d'altitude, ici sur la pelouse, là dans la sylve, ailleurs sur la chauve dureté du mont métallique; leurs premiers pas sont des bonds, souvent même de grandes cascades; puis, réunissant tous leurs ravins secondaires, les voici molles et sinuantes rivières dans un beau val, parfois une plaine, mieux vaut dire une planette; enfin c'est l'arrivée à la mer, en dedans du récif de madrépores, vague apaisée de laquelle ils reçoivent les embarcations de peu de poids — car la plupart de ces rivières se haussent au rang de fluviots navigables. — De leur débouché dans le val inférieur jusqu'à l'eau salée s'étend le peu de terre calédonienne véritablement féconde.

En compensation de son infertilité moyenne, la Nouvelle-Calédonie jouit des faveurs d'un des plus admirables climats du monde, ayant trois grands privilèges, chaleur, douceur, salubrité; 36 degrés y sont le maximum, rarement atteint; 12 le minimum, non moins rarement lu sur le thermomètre,

1. Détours compris.

dans le bas pays, s'entend. Il va de soi qu'à 500, 800, 1200, 1500, 1700 mètres, le froid des nuits, des matins, même des jours, peut tendre à zéro, sans toutefois y arriver souvent. La parfaite innocence de l'air tient à l'entour immense de l'océan, fontaine des brises fraîches, à la grande pente du sol et, croit-on, à la présence du niaouli, petit arbre aromatique auquel on reconnaît les vertus fébrifuges du célèbre eucalyptus. Quant aux pluies, elles suffisent, sans excès, avec variations annuelles du simple au double : en 1877 Nouméa n'enregistra que 767 millimètres d'humidité tandis que 1879 en donna 1597.

Plus de la moitié du sol, 963 000 hectares, est déclarée inutilisable autrement qu'en mines et qu'en vaine pâture; 110 000 appartiennent aux



Carte de la Nouvelle-Calédonie.

bois et taillis ; le reste est surtout pacage, ou bon ou médiocre.

II. **Les hommes.** — Dans l'état présent, la colonie renferme environ 45 000 personnes, dont 21 000 Blancs et 24 000 Noirs, l'île des Pins comprise, mais sans l'archipel de la Loyauté, dont les trois îles ont une nature différente de la néo-calédonienne.

Parmi les 21 000 Blancs, un peu plus des deux cinquièmes se range dans la classe des hommes libres, un peu moins des trois autres cinquièmes dans celle des forçats ou des libérés ; et ce second élément, qu'on favorise beaucoup plus que le premier, est en augmentation rapide.

Les 9000 hommes libres (civils et militaires réunis) se réclament presque tous de la patrie française ; ils sont ou bien colons, ou soldats, ou fonctionnaires, ou surveillants des transportés ; en face d'eux ils n'ont que 429 Anglais, 57 Allemands, 50 Italiens, 47 Belges, 44 Suisses, etc., etc.

La colonisation a commencé dès la prise de possession. Elle eût pu marcher très vite, courir au lieu d'aller à pas comptés, mais on ne sut ni lui garantir la sécurité, ni lui fournir des terres à souhait, et ce qu'on lui détailla du territoire canaque, ce fut surtout par tranches énormes, par

scandaleux latifonds : sur un peu plus de 200 concessions, dont 160 à des Français — soit 235000 hectares, sur lesquels les Européens n'en cultivent eux-mêmes que 2300 — il y en a deux de plus de 20000 hectares, une de plus de 12000, quatre de plus de 6000, onze de plus de 3000, dix de plus de 2000, vingt de plus de 1000, quarante de plus de 500, quatre-vingt-sept de plus de



Travailleur indigène. — Dessin d'A. de Neuville, d'après une photographie.

100, trente-sept de plus de 50. C'est un crime de lèse-colonie ; on eût facilement fixé sur des lots suffisants cinq à dix mille familles au lieu de quelques centaines.

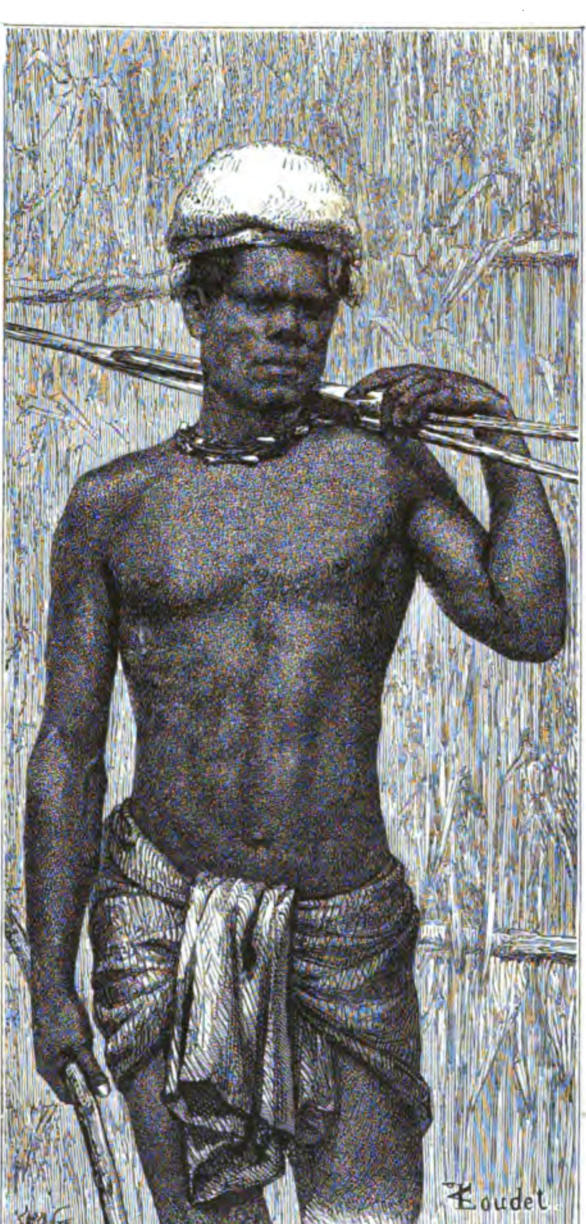
L'iniquité consommée, elle n'a pu se réparer; elle ne se réparera point, sauf à la dislocation de plusieurs de ces grands domaines, parce que ces 235000 hectares comprennent le meilleur de l'île et que presque tout ce qui restait de bon a été mis en réserve pour les libérés, comblés de faveurs : on leur destine 110000 hectares. Tout ce qui demeure en dehors des 313737 hectares assurés aux Canaques, c'est un peu plus de 7000

hectares de terres agricoles et 208 500 en pâturages plus ou moins secs.

Aussi n'arrive-t-il que fort peu de colons en Nouvelle-Calédonie. Le croît de l'élément français non contaminé vient surtout des marins, des fonctionnaires, des soldats auxquels plaît le pays et qui, leur temps de service fini, restent, ou reviennent plus tard dans l'île qu'ils ont quittée, mais dont le souvenir les attire.

Les 12000 forçats sont de trois sortes : les galériens en cours de peine; les libérés auxquels la revenue en France est interdite parce que les assises les ont condamnés à huit ans au moins de travaux forcés; les condamnés à moins de huit ans qui, leur temps expiré, doivent résider en Nouvelle-Calédonie pendant un nombre d'années égal à celui de leur châtiment.

C'est en 1864 que les navires ont commen[illegible] d'amener des [illegible] Calé[illegible] oi en [illegible] vera [illegible] ut d'un temps variable, ceux [illegible] sent un peu décemment, les « corrigés », par opposition aux incorrigibles, passent de la prison dure à la demi-liberté; ils peuvent travailler chez le mineur, le rural, l'urbain qui n'ont pas peur de leur service; puis, et c'est la fin de leur réhabilitation, quand ils ont paru donner des preuves d'un amendement complet, ils deviennent concessionnaires de l'État, dans des centres agricoles qui coûtent beaucoup à la France et ne lui rapportent rien. Ainsi, le criminel tient de la libéralité du gouvernement des terres à volonté quand l'honnête homme en est si chichement pourvu.



Pêcheur de la baie de Kanala. — Dessin de Loudet, d'après une photographie.

On compte déjà près d'un millier de ces repentis concessionnaires, à Bourail, à Fouhouari, etc. Quant aux libérés, il y en a beaucoup dans les mines, beaucoup aussi à Nouméa et aux environs.

Le climat de la Calédonie montre son immense supériorité vitale sur celui de la Guyane par le nombre, surtout la vigueur des enfants issus de race « galérienne ».

Somme toute, la transportation commence à peupler de Français la Calédonie, mais elle la peuple assez mal, et les colons libres s'écartent de cette terre neuve, les uns parce que le sol, trop consacré aux forçats, manque pour les hommes sans flétrissure, les autres parce que le contact des scélérats, même en voie de repentance, leur cause une sainte terreur.

L'impossibilité de loger longtemps encore le peuple toujours grandissant des transportés, des

1. Camp Montravel et Camp Ouest.
2. Réellement ou seulement en apparence.

libérés, des concessionnaires, sur une île à demi stérile, égale au plus à trois départements de France, faisait de l'annexion des Nouvelles-Hébrides une nécessité tellement évidente que la France, qui ne voit jamais rien, s'en était aperçue. Dès que la Nouvelle-Calédonie sera pleine d'assassins et de voleurs — or cela ne tardera guère — on pourra regretter amèrement d'avoir été si nonchalant et si lâche.

Quomodo cecidit potens? Comment le puissant est-il tombé? Pourquoi n'y a-t-il plus que 24000 Canaques sur le sol calédonien, Néo-Hébridais compris (et 21000 seulement sans ces travailleurs noirs importés d'un autre archipel), quand il appert de tout ce que nous savons et voyons que leur nombre fut bien plus considérable antan?

De dire combien l'île portait de ces Noirs à l'abord de Cook en 1774, nulle possibilité. Le navigateur ne fit que passer, ainsi que d'autres après lui, et, entre temps, des marins, des pêcheurs ne touchant qu'un, deux, trois points de la côte.

A combien se montaient-ils à l'arrivée des missionnaires catholiques en 1843, puis à la prise de possession en 1853? Là-dessus notre ignorance est complète.

Mais des ruines de hameaux, des restes de canaux ingénieux pour l'irrigation des champs d'igname et de taro, des vestiges de jardins abandonnés, les dires et les allusions de la légende, les récits de quelques vieux momentanément oubliés par la mort, voilà qui prouve assez combien ce peuple a décru. Et son décroît n'est pas arrêté, bien au contraire.

Diminution dont il ne faut pas accuser seulement l'anthropophagie, l'une de ses moindres causes. Sans nul doute les Calédoniens étaient cannibales; on peut croire qu'ils le demeurent encore dans quelques hameaux reculés, inconnus des Blancs et non encore tournés par les missionnaires à la foi catholique. Mais que cette pratique vînt de la faim, de la gourmandise, d'un vœu de vengeance contre l'ennemi, ou du but plus noble de s'approprier les forces et les vertus du mangé, quelques hommes çà et là dévorés obscurément dans un taudis, ou solennellement, en grand festin, ne sont pas pour tarir si promptement les sources de toute une race.

Les deux maîtresses causes sont la phtisie et l'absence de femmes.

La phtisie tient surtout à ce que beaucoup d'entre eux vivent dans la montagne, aux altitudes où l'air, étouffant dans le jour, devient frais dès que tombe le soleil : là les vents soufflent souvent, tantôt comme par une bouche de chaleur, tantôt comme par une bouche de froidure. Mal vêtus, ou pas vêtus, puisque « d'une paire de gants on peut habiller cinq hommes et autant de femmes en Calédonie », ils prennent à cette alternance du froid et du chaud ce que les paysans français appellent un sang glacé : alors les uns meurent vite, les autres se font poussifs, languissent et meurent aussi. La France vient d'aggraver le mal, ancien déjà, en rejetant dans les hauts de l'intérieur les tribus qui demeuraient jadis dans les terres basses au pourtour de l'île.

La seconde cause n'est point secondaire : à trois hommes, la Nouvelle-Calédonie n'oppose qu'une femme, ou, comme on dit par ici, une popinée; et cette popinée est assommée de travaux, elle se flétrit et sèche avant l'âge. La polygamie aidant, qui concentre les épouses autour des chefs, des sorciers, des « hercules », des richards, quelquefois des vieillards, il n'y a peut-être pas trois, mais bien quatre hommes du commun pour une seule « brune » : il ne faut pas parler de « blondes » dans ce peuple de Nègres amis du tafia, qui est une troisième cause de mort.

Les Calédoniens, issus de mélanges non exactement débrouillés, pèchent singulièrement par le visage; les popinées encore plus que leurs maris. Grands et lestes, avec une certaine élégance de corps, ils ont la face du Nègre telle qu'elle se poursuit et comporte, avec les mâchoires en avant, la bouche lippue, les pommettes ressortantes, la chevelure crépue, frisée, laineuse, toisonnante; leur barbe, plus drue que celle des Noirs ordinaires, prouve qu'ils comptent les Papous, gens à tous crins, parmi les auteurs de leur race. Autre différence avec les « bois-d'ébène », leur peau tire plutôt sur le jaune terreux que sur le noir luisant des Africains.

Il semble qu'on les a calomniés au moral. On les disait cruels en vertu de leur anthropophagie, alors que ceux qui les ont pratiqués nous les donnent comme doux, même dans leurs guerres d'entre tribus, lesquelles ne consomment guère que deux ou trois morts ou blessés. On les disait faux, et il paraît qu'ils observent loyalement les contrats, qu'ils tiennent avec religion leurs promesses.

Ce qui ne se doit nier, c'est leur paresse : ils aiment à vivre sans effort, de noix de coco, de fruits d'arbre à pain; de poissons s'ils sont riverains de la mer. Ils ne se plaisent plus, ainsi qu'autrefois, à cultiver leurs jardins d'igname et de taro, racines qui étaient, pour ainsi dire, leurs pommes de terre. Quand les colons les engagent sur leurs plantations,

les mineurs sur leurs mines, les industriels à leurs industries, ils travaillent un, deux, trois jours, d'arrache-pied s'il faut; puis ils jettent le manche après la cognée. La constance n'est pas leur fait. Il y en a cependant 2500 aux gages des colons.

Les meilleurs travailleurs, également de visage noir, ce sont les Néo-Hébridais, au nombre de 2165; ils font preuve d'intelligence, de savoir-faire, d'assiduité à la tâche, de dévouement; ils vont et viennent entre l'île française et l'archi-



Vue générale de Nouméa, prise de l'île Nou. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

pel qui vient de nous échapper. La Calédonie en absorberait volontiers vingt et cinquante fois plus.

Les coutumes, les idées et conceptions des Néo-Calédoniens s'en vont grand train vers le gouffre d'oubli, en même temps que la nation diminue par le rhum, les maux de poitrine, l'absence de naissances, la nourriture rare qui les tient presque en inanition constante. La religion catholique les presse, à laquelle ses tribus se rendent l'une après l'autre; la langue française aussi : elle prend très vite la place de leurs trente-deux dialectes, rameaux d'une même langue qui a, dit-on, des relations avec le

canaque des Polynésiens ainsi qu'avec les idiomes des Papous mélanésiens — l'origine de leur verbe est donc multiple, tout ainsi que l'origine de leur race.

Le voisinage des colons, l'intervention de la France ont frappé de mort leur organisation sociale, fondée sur la division en tribus que commandent des chefs diligemment obéis; leurs légendes s'effacent, leurs sorciers ne trouvent plus créance; peu à peu l' « âme » antique disparaît de leurs petits hameaux de cinquante habitants fumant la pipe, hommes et popinées, à l'ombre du cocotier et du mayoré[1], au bord des clairs ruisseaux supérieurs unis plus bas en rivièrettes possédées par les Hommes Pâles.

Nouméa, le chef-lieu, s'étend en blocs réguliers devant un port admirable protégé par l'île Nou, au bout d'une rade merveilleuse qui est triplement abritée : par cette même île Nou, par le continent et par la presqu'île Ducos, longue, effilée, tailladée. On s'y dirait dans un fiord.

Les quatre à cinq mille âmes de Nouméa font environ le dixième des 45000 habitants de l'île néo-calédonienne.

III. **Dépendances.** — Le détroit de la Sarcelle isole de la grande terre, à son sud-est, une île qui monte à 266 mètres par son pic de Nga : l'île des Pins, la Kounié des Calédoniens.

Kounié, que 50 kilomètres écartent de la Nouvelle-Calédonie, en continue exactement l'axe incliné du nord-ouest au sud-est; elle en continue fidèlement aussi la nature, étant roche dure sortie par fusion, avec annexe de madrépores et récifs tout à l'entour.

Elle comprend 15000 hectares; elle a des forêts à sa bordure et quelques sols de bonne culture au centre, sols presque tous enlevés aux indigènes, qui sont bons, soumis, et la plupart en possession de la langue française. Très peu nombreux, ils voient les récidivistes jouir du patrimoine qu'eux, les Canaques, tenaient d'une longue suite d'ancêtres. On les a relégués au nord-ouest et dans les madrépores de l'est, du sud-est.

Quelques minutes de retard en 1853, et c'est l'Angleterre, non la France, qui s'annexait Kounié. C'est la revanche des Zaffarines — mais les Zaffarines, frontière du Maroc, valaient mieux pour nous que l'île des Pins en Océanie.

1. Arbre à pain.

Son nom français lui est mérité par les pins colonnaires de la sylve du pourtour; ces arbres superbes s'élancent à côté du banian ou figuier multipliant et de l'assainissant niaouli.

A l'autre bout de la Calédonie, suivant l'axe de son double récif, d'autres îles, Huon, Surprise, Fabre, le Leizour, la prolongent à 270 kilomètres de distance. On les réunit sous le nom d'archipel Huon.

Ce ne sont pas des îles, mais des îlettes, même de petits écueils, en corail : la plus grande, le Leizour, n'a que 60 hectares, stériles, on peut dire, leur peu de bois malingre, épars, ne vaut guère ou ne vaut rien. Ce qu'elles avaient de plus précieux, le guano des oiseaux de mer, est parti sur les navires des exploitants; bref, ces îlots inhabités sont à peu près comme n'existant pas.

196000 hectares d'un sol de corail, 20000 âmes, trois îles inégales, ainsi se présente l'archipel des Loyauté, qui sort de la mer à 100 kilomètres à l'est de la côte néo-calédonienne.

Leur rangée, à la fois parallèle à la Calédonie et à son récif d'isolement, comprend, du nord-ouest au sud-est : Ouvéa (16000 hectares), faite des deux îlots de Ouanéki et de Fadgaoué, des îles Beaupré, des écueils des Pléiades; Lifou (115000 hectares); Maré (65000 hectares). Les cartes anglaises donnent à Ouvéa le nom d'Halgan, à Lifou celui de Chabrol, à Maré celui de Britannia : ainsi les appelèrent leurs découvreurs, un Anglais en 1803 (à lui revient la nomination de Britannia) et le Français Dumont d'Urville en 1827. Mais on a repris les anciens noms canaques.

Elles ne nous appartiennent que depuis 1864 : onze ans après la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, tandis qu'il aurait fallu, brusquant l'aventure, faire main basse sur toutes les annexes et dépendances de la grande terre, sur les Nouvelles-Hébrides et autres archipels de cette zone des mers. Nous aurions de la sorte une « Océanie » vaste, ayant contiguïté, continuité, valeur et puissance, au lieu d'îles et d'îlots dispersés, comme sont éparses sur le sol les pierres d'un édifice qui ne sera jamais bâti.

Encore les Loyautés ne nous appartiennent-elles que matériellement. Moralement, elles ne sont pas à nous. Des missionnaires anglais ont converti presque tous ces insulaires au protestantisme; à la plupart ils ont appris l' « anglo-saxon », et c'est tout récemment qu'on a cessé d'y célébrer la reine des Trois Royaumes et des Mille et une Colo-

nies, en des hymnes pieux très fortement pénétrés de « loyalisme » à la « première dame du pays[1] ».

Il a fallu que la France montrât les dents : elle a chassé le révérend francophobe et ses zélés moniteurs, qu'elle a remplacés par un pasteur et des instituteurs français; mais c'est encore un peuple à conquérir.

Un bon peuple, paraît-il. Il cultive avec amour son ingrat madrépore où il n'y a plus de place pour des colons métropolitains. C'est tout au plus si le quart de l'archipel, 45 000 à 50 000 hectares sur près de 200 000, offre aux pauvres Canaques une terre sans profondeur, lentement accumulée entre les fissures du corail; tout le reste est le domaine du roc madréporique, de la forêt, des plateaux sans rus, sans sources parce que l'eau s'en-



École de jeunes filles à Lano : îles Wallis (voy. p. 570). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

fuit dans les fonds par les cassures de la pierre qui fut vivante assise par assise, chaque génération de polypiers croissant sur les cadavres de la génération passée. Ces plateaux se superposent, au nombre de trois dans Lifou, au nombre de cinq dans Maré, jusqu'à l'altitude de 90 à 100 mètres. Toute la nation a pour demeure le pourtour des îles bordées de cocotiers, et entre cette lisière et la forêt la zone que les Canaques appellent Soût et qui est un bousculis de blocs de corail où s'est glissé, dans les creux, le peu d'humus des îles Loyauté : là pas plus qu'ailleurs l'eau ne régurgite du sol en fontaines à boire, et les indigènes s'abreuvent à la noix du coco.

Ils obéissent aux lois, ils ne demandent que la paix sous leurs cocotiers après leurs petites guerres de religions, tempêtes dans un verre d'eau.

Sur des terres si peu fécondes, leur table est mal servie ; buvant soit au coco, soit à l'eau mauvaise qui s'amasse dans quelques trous de grotte,

1. *First lady of the land* : une des épithètes de la reine Victoria.

ils mangent du taro, de l'igname, des bananes, de la canne à sucre; la viande leur manque, ils ne se dévorent plus entre hommes depuis la déroute de l'anthropophagie, dans laquelle on nous dit qu'ils furent experts. Ils tenaient cette pratique de l'une ou de l'autre des races dont ils procèdent, sinon des deux; leur origine est double: un fonds mélanésien, un apport polynésien — après les Noirs les Olivâtres.

Les Loyauté sont très importantes pour la Nouvelle-Calédonie en ce qu'elles lui fournissent des travailleurs, mais en petit nombre, par un va-et-vient continuel.

Le résident français habite à Chépénéhé, sur la côte orientale de Lifou.

Des annexions récentes ont ajouté au groupe néo-calédonien des îlettes situées au loin, à des centaines de lieues vers l'est-nord-est, par delà l'archipel anglais des Fidji. On les nomme les Wallis et Fotouna.

Les Wallis ne sont en réalité qu'une seule île, car dix des onze terres de cet archipel n'ont que dignité d'écueils; simples récifs de madrépore, elles entourent une rade, et dans cette rade s'élève Ouvéa. Leur ceinture n'est rompue qu'en trois endroits, par trois passes dont deux ne valent rien: la troisième, la brisure d'Honikoulou, a suffisance de largeur[1] et profondeur, mais on y bataille presque toujours contre le vent contraire.

Ouvéa, c'est le nom que porte aussi la plus septentrionale des îles Loyauté, au peuplement de laquelle Wallis a contribué dans le temps. Toute en grâce ainsi que d'autres sont en grandeur, Ouvéa-Wallis charme par l'élégance de ses bosquets tropicaux, forêt lianesque étreignant des collines dont un antique volcan donna la matière; un petit lac marque peut-être le soupirail de la chaudière depuis longtemps éteinte.

Du sol, Ouvéa lève ce que doit lever une terre océanienne entre Équateur et Tropique, sous le treizième degré de latitude australe, à 300 kilomètres, plus ou moins, au nord des îles Tonga ou des Amis, à 400 au nord-ouest des îles Samoa ou des Navigateurs, à 400 également au nord-est des îles Fidji, presque sous l'antiméridien de Paris, aux environs du cent soixante dix-huitième degré de longitude ouest. Noix de coco, sucre, café, coton, banane, igname, voilà surtout ce qu'elle donne, ou ce qu'elle est toute prête à donner.

1. 180 mètres.

Sa plus grande longueur, 14 kilomètres, sa plus grande largeur, 8 kilomètres, la rangent parmi les îles très modestes: à peine couvre-t-elle 9600 hectares, avec 3500 Maoris en voie d'augmentation. La théocratie catholique fatale à Mangaréva[1] s'est montrée bienfaisante pour Ouvéa, de 1837, année du débarquement des missionnaires français, à 1886, an du protectorat définitif.

A l'arrivée des « messagers de la Bonne-Nouvelle », il y avait presque trois quarts de siècle que l'archipel était connu, depuis 1767. Il porte le nom de l'Anglais qui l'a découvert.

Fotouna s'entoure de flots verts à quelque quarante lieues au sud-ouest des Wallis, près du quatorzième degré de latitude sud et au méridien antipodique de Paris, ou guère s'en faut, entre 179° et 180° de longitude est.

Elle monte des mers sur le chemin des Wallis aux Fidji. Terre volcanique, le pic Puke s'y lève à 835 mètres, au-dessus de vallons délicieux où gazouillent des ruisseaux purs. Longue d'une vingtaine de kilomètres, large de quatre, de six, de huit, grande de 10 000 hectares, plus ou moins, elle a pour habitants, au nombre de 3500, des Maoris catholiques en voie d'accroissement comme les Wallisiens. Quand les missionnaires français se hasardèrent au milieu d'eux pour les catéchiser, c'était une race de voleurs, de brigands, de cannibales, une communauté qui ne se recrutait plus, par excès d'infanticide.

La colonie néo-calédonienne comprend donc :

	Hectares.	Habitants.
Nouvelle-Calédonie.	1 850 000	45 000
» Ile des Pins.	15 000	
Iles Loyauté.	196 000	20 000
Iles Wallis	9 600	3 500
Ile Fotouna.	10 000	3 500
	2 080 600	72 000

1. Autre île française, dépendance de Taïti.



Un village taïtien. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

TAÏTI ET DÉPENDANCES

I. **Taïti.** — Il n'y a pas longtemps, nous eûmes un roi constitutionnel dont les ministres hésitèrent à conquérir l'Algérie, par crainte de l'Angleterre; répudièrent le Maroc tombé dans nos mains sur les champs de l'Isly, par crainte de l'Angleterre; renoncèrent à la Nouvelle-Zélande, par crainte de l'Angleterre, et faillirent faire la guerre à l'« amie redoutée » pour une île de cent mille hectares qui vaut à peu près les deux tiers d'un arrondissement de France.

Cette île est Taïti, non pas Otaïti, comme on disait autrefois. Otaïti signifie : « C'est Taïti », réponse des indigènes à la question du découvreur : « Comment se nomme ce pays? »

Climat brillant, air doux et salubre, hauts monts, torrents, cascades, bocages, hommes bien faits, femmes langoureuses, tout enchanta tellement les premiers rencontreurs ou circumnavigateurs de l'île, qu'ils en firent un Eden ou, pour parler au goût du jour (c'était au XVIII[e] siècle), un bosquet de Vénus, un temple de Paphos, un bois d'Amathonte, une Nouvelle Cythère[1].

Au milieu même du Bois d'Amathonte les Anglais voulurent planter la Vigne faite des ceps dont « Dieu le Père est le vigneron ».

Leur volonté s'accomplit, des missionnaires convertirent les Taïtiens à la foi protestante — en apparence plus qu'en réalité, car les « primitifs » ne comprennent guère nos idées, nos lois, nos religions, nos philosophies. Notre monde n'est pas leur monde.

La Nouvelle Cythère devenue chrétienne, les révérends travaillèrent à la rendre anglaise; ils étaient sur le point d'y réussir quand des mission-

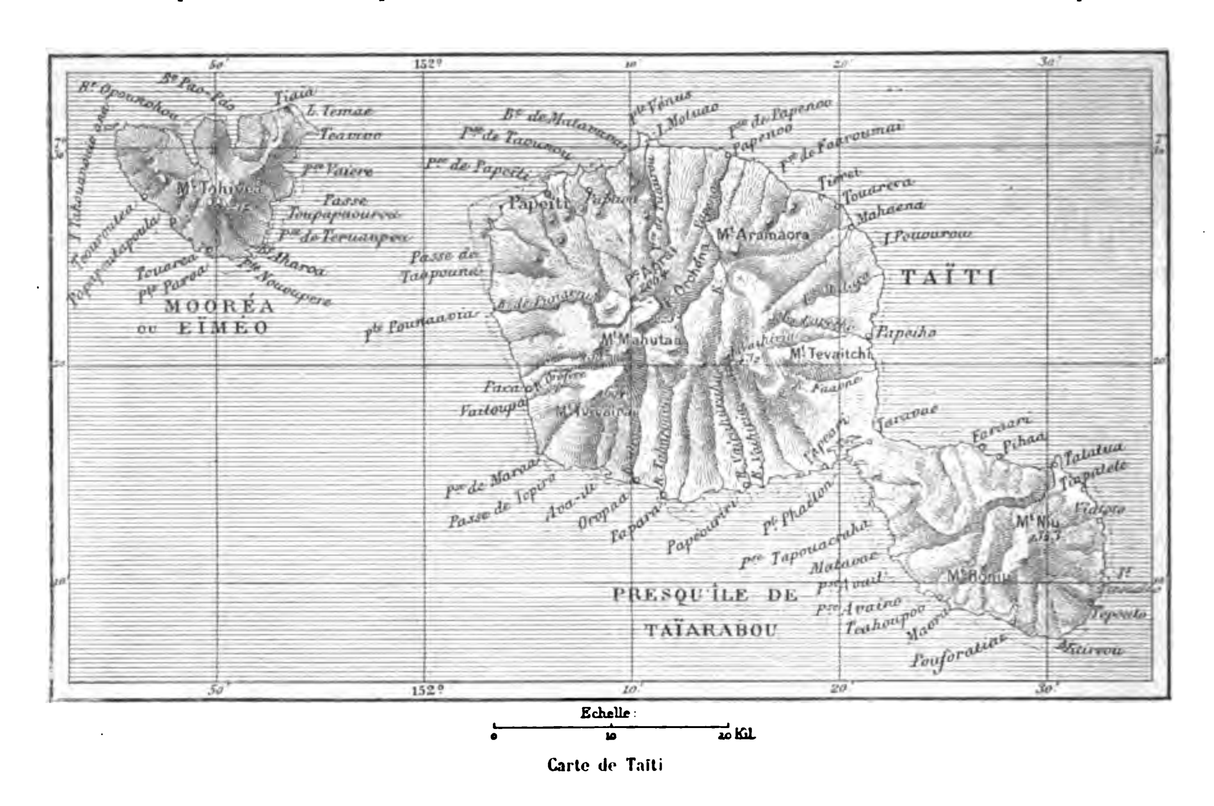
1. Ainsi l'appela Bougainville.

naires catholiques français arrivèrent. Dès lors commença la lutte d'influence qui se termina par un coup de tonnerre inattendu des « Britons » : la reine de Taïti, Pomaré, mit son bijou d'île sous le protectorat de la France.

D'où fureur des Anglais dans leur Angleterre, et des protestants dans tout le reste du monde, la France comprise.

Taïti pourtant resta chose française, moyennant certains engagements de notre part, notamment celui de ne pas étendre notre protectorat sur les autres îles du groupe — engagement que le temps a rendu caduc, et à l'heure présente tout l'archipel de la Société nous appartient.

De même que la Nouvelle-Calédonie, Taïti fait presque antipode à la France quant à la longitude, mais dans l'hémisphère Ouest et non dans la misphère Est[1], très loin de toute grande terre continentale, à 1100 lieues de l'australienne Sydney, à près de 1200 de San Francisco la californienne, à 1450 de la chilienne Valparaiso, à



Carte de Taïti

1500 de l'Amérique centrale, à plus de 2000 de la Chine.

S'il faut croire d'elle, comme de la Calédonie, qu'elle montre encore au-dessus de la houle ou du repos des mers les Alpes d'une « Océanide » engloutie, ce n'est pas seulement un antique massif qu'elle représente, mais bien deux monts séparés par un col dominant les flots de 14 mètres seulement. Ce col est le pas de Taravao ; ces monts sont : au nord-ouest l'île de Taïti, au sud-est la presqu'île de Taïarabou, celle-ci vaste de 24 730 hectares, celle-là de 79 485 : soit en tout 104 215 hectares.

Plus de trois fois supérieure en aire à Taïarabou, Taïti la double presque en hauteur : elle dresse à 2237 mètres l'Orohéna ou Corne d'Oro[2], à 2064 mètres l'Aoraï ; à 1500, 1800 mètres une foule de pics volcaniques épointés par la délitescence des roches, leur chute, leur fuite le long des torrents. Laves, basaltes, trachytes, dolérites, ce sont là des pierres que minent le froid altitudinaire, la chaleur diurne du 17e degré de latitude australe, les pluies d'ouragan soufflées par les vents alizés ; puis la rivièrette emporte tout, cassure à cassure, au tonnerre de ses cascades, soit vers la mer qui gémit tristement, éternellement, sur le corail circumtaïtien, soit vers la plaine alluvionnaire très étroite[3]

1. Entre le 151e et le 152e degré de longitude Ouest.
2. Oro fut un des dieux des Taïtiens.
3. Rarement 3000 mètres, jamais plus.

qui fait le tour de l'île, soit dans quelque petit lac qui va s'effaçant — celui de Ouahiria dort à 432 mètres, très frais, très creux, dans la solitude.

Par ce délabrement, par cette tombée et ce départ des laves, s'épanouissent toujours plus de petits cirques évidés lentement dans la consistance du vieux plateau de lave. Ainsi Taïti ressemble, en grandeur moindre, à Bourbon la grandiose; c'est aussi une Bourbon en ce que ses climats, ses altitudes, la saluberrimité qu'elle tient des vents de mer, de l'écume salée sur les brisants plaintifs, la destinent à devenir plus vite qu'on ne pense l'asile d'une petite nation créole. Que de charmants hameaux français, un jour, sur ses mornes et au bord de ses petits fleuves tombant en cascatelles blanches dans la vasque brune des laves, à l'ombre de forêts profondes où pas un fauve ne rugit, où pas un serpent n'économise son venin pour la mort du colon!



Taïtiennes : une belle-fille de Pomaré. — Dessin de Saint-Elme, d'après une photographie.

La péninsule de Taïarabou, de forme à peu près ovale, ne monte qu'à 1323 mètres : toute en pitons, en mornes, en cirques, en gorges, avec un ruban de terres fertiles, par malheur bien étirées, cette Taïti mineure s'élance également d'une mer tranquillisée par la chaussée des madrépores.

On estime au tiers des 104 000 hectares ce que Taïti réserve de champ cultivable à sa double nation, aux Canaques, aux Français.

Ce tiers admet des cultures en foule, tant celles de France que celles du Tropique, selon les marches de l'escalier des hauteurs : le cotonnier, le café, la canne à sucre, le maïs, le tabac, le cocotier; le maïoré ou arbre à pain, qui donne quatre fois par an ses fruits comestibles; le bananier, qui s'assemble en vastes bosquets; l'oranger, que l'île doit à Cook en son voyage de 1774; le goyavier, arbre conquérant auquel soixante-quinze ans ont suffi pour conquérir Taïti en ses basses altitudes : qu'on le laisse faire, il s'emparera de toute l'île comme

s'en sont emparés les animaux d'Europe, moutons, bœufs, porcs — il y avait à l'arrivée des Blancs très peu de bêtes à quatre pattes dans la Nouvelle Cythère, et des bêtes fort petites; les oiseaux manquaient aussi, ils manquent encore dans les forêts silencieuses.

Lorsque Cook reconnut Taïti et les îles voisines, ensemble qu'il nomma l'archipel de la Société, en l'honneur de la Société Royale de Londres, il attribua, c'est l'usage, à ces terres un nombre d'hommes singulièrement supérieur à la vérité : 240 000, ne plus ne moins, peut-être dix fois le réel. Tout ce qui se laisse affirmer, c'est que les insulaires ont diminué depuis les jours de ce marin, puis que, la période de décroissance étant terminée, ils ne dépérissent plus, que même ils augmentent un très petit peu. Sur environ 10 000 hommes l'île Délicieuse porte quelque 8500 Maoris et 1500 Blancs, dont plus des deux tiers Français. Après avoir été longtemps inférieur à l'élément anglophone, fait d'Anglais et d'Américains du Nord, l'élément national a pris l'avantage; il n'y a guère que lui qui augmente, par une petite immigration de commerçants, de fonctionnaires, de touristes et aussi de colons sur des terres achetées des indigènes : ceux-ci tiennent beaucoup au sol et ne le vendent que quand nécessité fait loi; mais si peu qu'ils soient forcés d'abandonner de leurs biens, une société le leur achète, puis le repasse aux Français. Ainsi sont-ils dépossédés, mais si lentement que sans doute ils ne disparaîtront pas; leurs hommes sont bien plantés, leurs femmes très jolies; il n'y a pas d'antipathie entre eux et nous, et ce qui nous sépare d'eux, langue et secte, pourra ne pas nous en séparer longtemps.

Protestants en grande majorité, le protestantisme tourne trop aisément à la pensée libre ou à l'indifférence pour que cet héritage des prédicants anglais reste de longues années tel qu'ils l'ont reçu. Il ne tardera guère à rejoindre les dieux taïtiens, presque oubliés de tous et ne vivant plus que dans des contes, des légendes, des proverbes, des superstitions de plus en plus confuses : c'est là tout un vieux monde englouti dont il ne transluit que de pâles reflets dans une nuit toujours plus sombre; à peine si quelques vieillards le voient encore, de l'œil intérieur, et sans espoir qu'il remonte au jour en toute splendeur et lumière, comme au temps où ces dieux étaient jeunes ainsi que leur peuple.

Et le langage des Taïtiens ne vivra que jusqu'à la mort des derniers d'entre ceux qui n'auront pas connu l'école où l'on commence à leur enseigner le français.

Leur langue, le maori, l'une des moins parlées du monde, est pourtant une de celles dont les bornes extrêmes sont séparées par le plus de centaines, de milliers de lieues, mais son aire immense n'est que mer mouvante, avec quelques petits archipels semblables à des points dans l'espace; des îles Sandwich à la Nouvelle-Zélande, des Samoa jusqu'à l'île de Pâques les insulaires la parlent en dialectes assez rapprochés pour que tous les Maoris se comprennent : tel dialecte a plus de consonnes, tel autre moins, et de celui-ci à celui-là il y a permutation de lettres.

Grande cause de ruine, chacun d'entre eux se trouve diversement exposé aux influences des langues européennes, surtout de l'anglais, et chaque année accentue la différence entre eux. Ainsi le taïtien a été métamorphiquement transformé par l'anglais des prédicants, le français des fonctionnaires, l'anglais et le français des matelots : il est devenu, sous le nom de taïtien de la plage, une espèce de sabir que les anciens du peuple n'entendent plus très bien.

La race bienveillante, chantante et dansante de cette île, les Néo-Cythériens amis du rire n'étaient pas de force à lutter contre l'inéluctable; ils le sont moins que jamais. La pêche, un peu de culture (si peu que rien), la cueillette des fruits, les « pas entrelacés », les chansons, les assemblées, l'ivresse de l'alcool, qui pour sa très grande part les mène au néant, c'est à quoi passe leur énergie, qui n'est qu'indolence, inconsciente usure du temps, pendant que l'océan, qui semble compter sourdement, à battements égaux, la durée, déferle rythmiquement sur la ceinture des madrépores.

La majeure partie des Blancs, des Français, demeure dans la capitale, à Papéiti, port de la côte du nord-ouest accessible par deux passes de petite largeur entre des récifs de corail.

En même temps que Taïti, la France « protégea » Mooréa, qui s'appelle également Eïméo.

Taïti proprement dite déployant 191 kilomètres de rivages, et Taïarabou 72, Mooréa n'en a que 48[1], enfermant 13 237 hectares, dont un grand quart peut souffrir jardinage, culture ou pâture, le reste appartenant à la forêt, aux terres vagues, aux fa-

1. Et encore grâce à deux belles baies profondément indentées, à la côte du nord : Papétoaï et Paopao.

laises et promontoires, aux monts volcaniques, dont le plus haut s'élance à 1218 mètres.

1445 maoriphones, parmi lesquels sont dispersés une trentaine de Blancs, vivent dans ce délicieux séjour comparable à Taïti même par la mélancolique mélopée des vagues sur le corail, par la grâce des palmiers, des arbustes, des fougères, la grandeur des escarpements de basalte, la fraîcheur, la transparence, la hâte, le brisement des gaves. Ces deux charmantes sœurs se voient de près : il n'y a que 18 ou 20 kilomètres de la grande à la petite, dans la direction du nord-ouest.

II. Dépendances — 1° Les îles de la Société. — Une annexion récente a mis dans nos mains les îles qui complètent l'archipel de la Société, dont Taïti est la reine. Ces îles, on les avait prises en même temps que la terre que domine l'Orohéna, mais on les avait abandonnées aussitôt sur l'ordre de l'Angleterre, avec engagement formel de ne jamais se les attacher, même par le lien lâche du protectorat.

Il y en a sept, à l'ouest-nord-ouest de Taïti; plus des récifs qui méritent à peine un nom.

Tapouaï-Manou, longue d'une dizaine de kilomètres, avec collines, sans montagnes, porte 200 habitants.

Houahiné (7300 hectares), terre volcanique où résident 1200 à 1500 hommes, ressemble à Taïti comme étant une île double, ou mieux une double montagne : l'isthme qui soude l'une de ces terres, Grande-Houahiné[1], à l'autre, qui a nom Petite-Houahiné[2], commande si peu l'océan que la haute marée l'efface : à mer basse un chenal sépare les deux îlettes.

Raïatéa (13 600 hectares) se distingue par de hautes et belles montagnes de laves, de jolis torrents, des bosquets enchanteurs. Elle aussi est une autre Taïti, peuplée de 1200 âmes.

Tahaa (8400 hectares), proche voisine de Raïatéa, dans l'intérieur du même cycle de corail, entretient 800 personnes.

Borabora est un superbe pic de 1000 mètres sur un piédestal de 3800 hectares; on lui attribue 800 insulaires.

Motou-Iti n'est qu'un écueil inhabité; Maoupiti, qui monte à 250 mètres, peut avoir 300 âmes; Mapétia est un écueil où nul ne vit, où nul ne passe, sinon de temps en temps des pêcheurs de tortues; Bellingshausen et Scilly ne sont pas moins désertes.

En tout, c'est une trentaine de milliers d'hectares, avec 4500 Maoris.

Voilà l'empire que la jalouse Albion nous a disputé pendant quarante-cinq années; ses missionnaires craignaient que la propagande « romaine », qui précède ou suit la domination française, ne troublât dans sa pureté le protestantisme de ces Polynésiens.

Ces insulaires sont en tout semblables à ceux de Taïti, sur leurs îlettes de basalte entourées d'un cercle de coraux protecteurs, à des distances de la Nouvelle Cythère qui varient entre 165 et 270 kilomètres dans la direction du nord-ouest.

2° Les Toubouaï. — A 500, 600, 650 kilomètres au sud de Taïti, l'archipel des Toubouaï comprend quatre îles, dont deux occupées — îles entourées chacune de son récif —; elles ont, dans leur voisinage, des cyclades et sporades d'îlots dont plus d'un n'est qu'un simple écueil.

Sur les quatre îles, deux sont encore inoccupées, savoir : Rouroutou (350 habitants) et Rimatara; deux, Toubouaï et Raïvavaé, sont plus ou moins effectivement protégées.

Toubouaï, vaste de près de 4500 hectares, peuplée de 356 hommes, porte la tête à 300 mètres.

Raïvavaé, à 180 kilomètres est-sud-est de Toubouaï, s'élève à 320 mètres; dépassant de peu 2000 hectares, elle a 309 habitants.

Avec les îles non protégées, cet archipel dérobe environ 14000 hectares à la mer du Sud; il entretient 1200 à 1500 Maoris de belle stature, de complexion vigoureuse, d'allures aimables, de visage avenant.

Ils ne parlent encore que leur langue polynésienne. Arrachés en apparence à leurs divinités canaques, compagnes de l'enfance de leur race, ils professent le protestantisme.

3° Rapa. — 153 Maoris, parlant un vieux dialecte de la langue encore très peu contaminé par

1. Houahiné-Noui.
2. Houahiné-Iti.

l'influence étrangère, peuplent l'île de Rapa ou Oparo, à 600 kilomètres sud-sud-est de Raïvavaé, à 1500 kilomètres de Taïti, également vers le sud-sud-est, entre le 27e et le 28e degré de latitude australe. On dit qu'ils étaient 1500 quand Vancouver vit cette île, premier des Européens, à la fin de 1761.

C'est une montagne, un cratère éteint, ébréché d'un côté par la mer, qui s'y est taillé le port d'Ahureï.

2500 hectares de bonnes terres plus ou moins planes autour d'une dizaine de milliers d'hectares de montagne permettront à ses 150 insulaires de décupler, de vingtupler leur communauté, qui pratique le protestantisme, qui cultive et mange le taro, pêche en mer, cueille l'orange, la banane.

Les gens de Rapa pourraient aussi bien tenter les plantes européennes, car, comme le prouve l'expérience, cette île maoriphone, sise en dehors du Tropique, admet la vigne, l'orge, la pomme de terre, etc., tandis que les arbres qu'elle a reçus du nord tropical y sont, les uns nains, les autres petits et chétifs, et que le palmier cocotier n'y mène pas ses fruits à maturité.

Il se peut que la phtisie, la pneumonie, les rhumes négligés aient pour cause l'extratropicalité de Rapa; trop peu vêtus contre ce climat où soufflent des vents de mer très vifs, les Opariens prennent froid sur la montagne, près de leurs menhirs, pierres debout ou statues informes semblables à celles de l'île de Pâques, terre très lointaine qu'ils disent avoir colonisée. Et en effet l'île de Pâques s'appelle réellement Rapanouï ou la Grande-Rapa, tandis que, par opposition, Oparo se nomme tout du long Rapaïti ou la Petite-Rapa.

4° **Les Touamotous.** — 1750 kilomètres de longueur du nord-ouest au sud-est, 500 à 800 de largeur dans le sens contraire, une aire de 80 à 100 millions d'hectares, telle est notre colonie des Touamotous. Seulement cette colonie avec très peu de colons se compose tellement d'onde, si peu de terre, que cet immense égrènement d'îles n'occupe que 86 000 hectares — soit un hectare de terre pour près de 10 kilomètres carrés d'eau : eau non pas seulement extérieure, mais aussi intérieure, par le fait des lagons.

A l'exception de trois îles[1], sur plus de 80 (sans compter une infinité d'écueils), toutes les Touamotous enferment un lac, lagon, lagune centrale à force de temps séparée de la mer par le travail de madrépores qui ont, en une assiduité infinie, levé leur digue annulaire jusqu'au niveau de la marée. Plus tard l'océan a crevé çà et là cette chaussée circulaire, et alors les lacs intérieurs sont devenus des ports. Aux îles où il n'a pas rompu la digue, il faut passer la barque par un portage, de la nappe agitée du dehors à la nappe immobile du dedans, ou du dedans paisible au tempétueux dehors.

En général la zone isolante des récifs a de 400 à 500 mètres de largeur, sur des longueurs d'anneau parfois très grandes, jusqu'à 50, 100, voire plus de 160 kilomètres comme à Fakarava, même plus de 180 comme à Raïroa.

Découverte de Bougainville, cet illustre navigateur les nomma très pertinemment les Iles Basses, puisque, toutes de corail, aucune ne voit de haut l'expansion des océans. Il les appela aussi, non moins sagement, l'archipel de la Mer Mauvaise, car si le vent pousse une barque contre le corail abrupt en eau profonde, cette barque se brise : il n'y a pour elle de salut qu'à la passe vers la lagune intérieure.

Venu quelques mois après Bougainville, l'Anglais Cook les désigna sous le nom d'Archipel Dangereux.

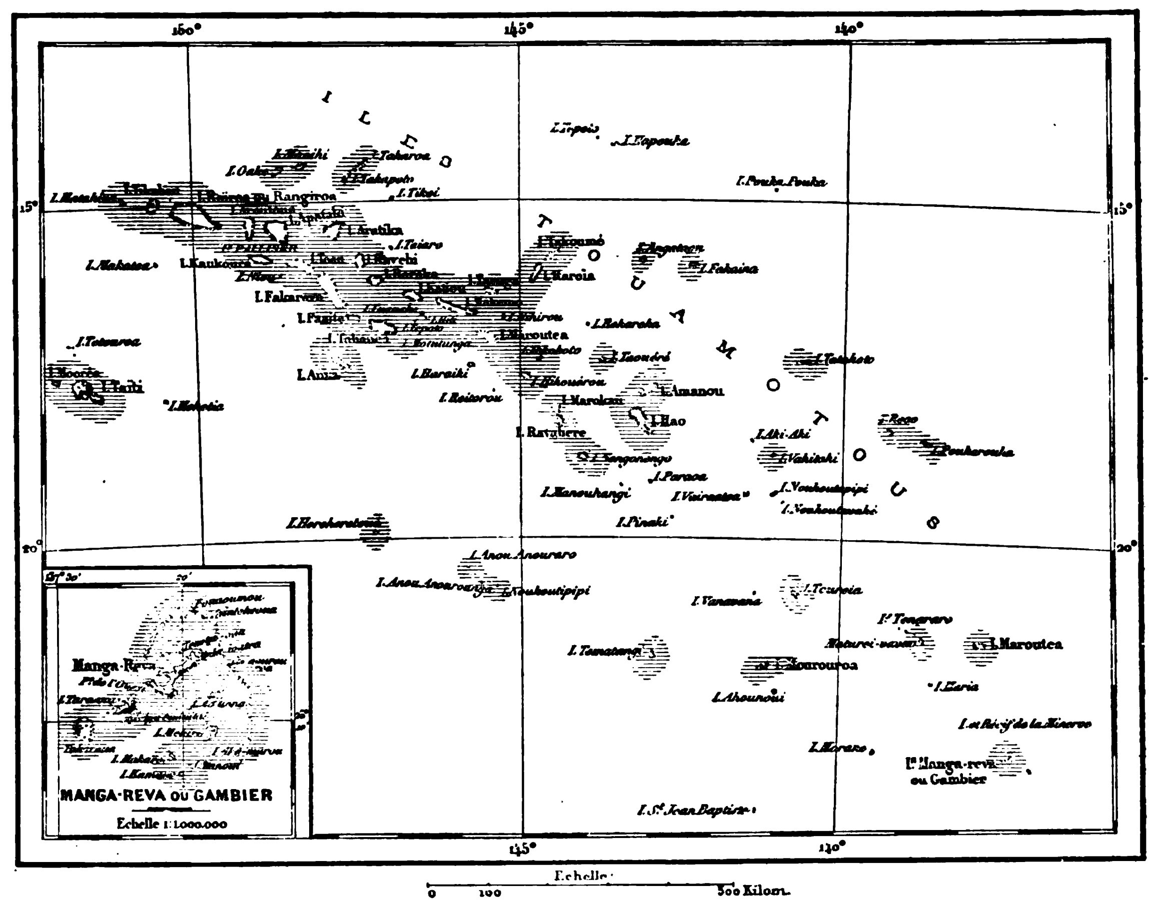
On pourrait aussi bien les nommer les Iles Tristes, car la mer se plaint indiscontinûment sur les brisants autour d'elles; le récif d'entre vague et lagon, blanc corail, luit au soleil comme des ossements; rondes, ovales, quadrangulaires, suivant la forme de leur ceinture madréporique, toutes sont également terre stérile, et pas même terre, mais roche avec des buis appelés mikimikis, des pandanus, et, pour le sourire de ces lieux mélancoliques, le gracieux panache des cocotiers frêles que le vent balance.

Canaquement parlant, on les nommait Pomotous ou les îles de la Nuit. Soumises par les Taïtiens, elles devinrent les Paoumotous ou les Iles Soumises; puis, la France intervenue, les Indigènes, qui sont fiers, répudièrent ce nom, marque de leur servage: on le leur changea donc officiellement en celui de Touamotous, c'est-à-dire les Iles de l'Étendue, ou encore la Longue Chaîne, l'Archipel. Attaquer, dompter ces écueils de proche en proche, les Néo-Cythériens le purent sans trop d'effort; la sporade « basse », « mauvaise », « dangereuse », proche

1. Makaréka, Tikéi, Rékaréka.

de Taïti par ses îles du nord-ouest[1], n'avait aucune terre assez grande, assez haute, assez peuplée pour résister longtemps à l'île aux 104 000 hectares, supérieure à elle seule de 18 000 hectares à l'ensemble des 80 Touamotous, et les dépassant d'un tiers en nombre d'hommes.

En effet, les « Iles de la Chaîne » n'alimentent que 7270 habitants, dont moins de 50 Blancs. Et encore est-ce la mer où ils pêchent, où ils commercent avec 180 bateaux, qui les nourrit plus que la terre, dont ils reçoivent la noix de coco, remplaçant ici l'eau des sources : on ne boit guère aux puits, qui sont saumâtres, vu l'infiltration de la mer toujours voisine dans le réseau lâche du corail, et il n'y a point de véritable fontaine; on s'abreuve donc à la noix du palmier, et de cette même noix on fait l'huile de coco ou coprah, qui est, avec la plonge dans les lagons à la recherche



Carte des îles Touamotous

de la nacre et de l'huile perlière[2], le principal souci des Indigènes.

Les Maoris des Touamotous, probablement originaires des Marquises, ont la peau plus sombre que leurs cousins restés Marquisiens, peut-être à cause de leur exposition constante au soleil, qui est très chaud par ici, mais les nuits, traversées de vents de mer, ramènent la moyenne annuelle à 20°,5. Ce sont, comme les Marquisiens, des hommes fort beaux, très solides, fort énergiques, point paresseux, aptes à la mer. Ils font partie du très petit peu de Polynésiens dont le nombre croît. Devenus catholiques à l'exception de 1200 protestants, beaucoup d'eux ont acquis déjà la langue française.

Le résident qui représente la France habite le port de Rotoana, dans l'île de Fakarava, l'une des plus voisines de Taïti.

1. A 250, 300, 400 kilomètres.
2. « La France possède à l'archipel des Touamotous la plus vaste pêcherie d'huîtres perlières qui soit au monde. »

5° **Les îles Gambier.** — L'éclaboussement des Touamotous s'achève au sud-est près du 23e degré de latitude australe et du 137e de longitude ouest, par le groupe des îles Gambier.

Encore un infiniment petit, cet archipel « catholique et français » auquel ont part cinq îlettes basaltiques et des écueils nommés ou innommés : au total, 2600 hectares.

Un récif annulaire de 75 kilomètres, œuvre des madrépores, environne les îlettes, qui, à leur tour, enferment entre elles une rade de 18000 hectares accessible par trois brèches aux navires légers ou lourds, même aux navires les plus épaissement cuirassés. On pense que ladite rade dort de toute son onde là où bouillonna de toute sa lave le cratère dont les îles Gambier sont le débris après effondrement.

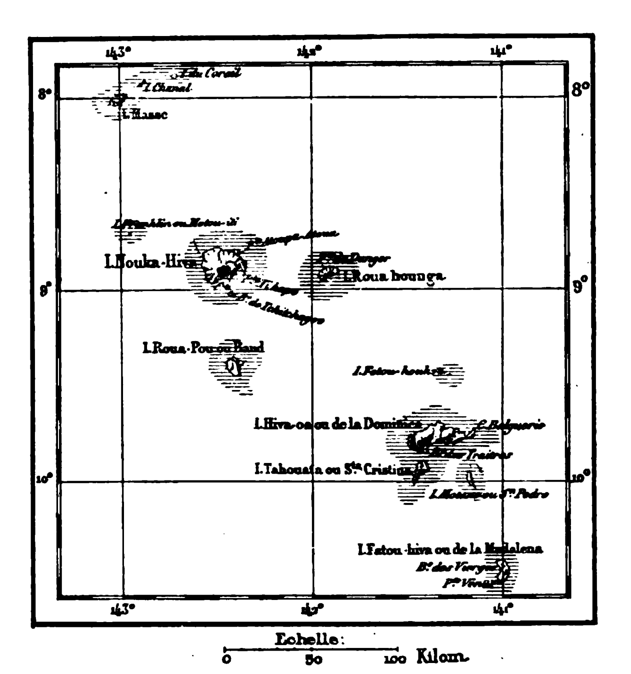
Le culmen de ces roches ignées dominant des coraux qui vécurent, le Duff (400 mètres) monte dans l'île majeure, qui a nom Mangaréva; les quatre autres s'appellent Taravaï, Akamarou, Aokéna et Kamaka, cette dernière inhabitée.

Leur nature se conforme à celle des terres volcaniques de ce recoin du monde. On y voit cocotiers, orangers, goyaviers, citronniers, arbres à pain, arbres à café, manioc; sous la mer vivent de leur vie obscure les huitres perlières, très diminuées par l'excès de pêche.

Les Mangaréviens, Maoris bien moins beaux que ceux des Marquises ou de Taïti, parlent un dialecte à peu près identique à celui des Touamotous et peu différent de celui de la très lointaine Nouvelle-Zélande; il a moins de rapport avec celui de Taïti.

En 1835 on en comptait 2141, d'après un recensement fait par la mission; 936 seulement en 1871, et 547 aujourd'hui. Ils n'ont pas prospéré sous la houlette des pasteurs catholiques auxquels ils ont été soumis jusqu'à ces dernières années avec la débonnaireté de la brebis; la phtisie les ravage; les naissances sont très rares chez eux, les morts très communes[1], les vieillards absents[2].

6° **Les Marquises.** — Bien que petites, les douze Marquises dépassent d'un tiers en étendue les plus que quatre-vingt Touamotous. Elles ont 127400 hectares; elles sont belles, fertiles; et presque vides, elles attendent les colons sur des basaltes décomposés, à l'ombre des forêts gracieuses, des mornes et pics fantastiques.



Iles Marquises.

Le 8e, le 9e, le 10e degré de latitude australe coupent ce semis d'îles; dans l'autre sens, le 141e, le 142e le 143e de longitude ouest.

En les prenant au sud, la série commence par Fatou-Hiva, montagne de 1120 mètres sur un socle de 7700 hectares; 600 Maoris y vivent. Puis viennent :

Motane, fort petite (1800 hectares), sans aucun habitant autour de son pic de 520 mètres;

Tahouata (7000 hectares), massif de 1000 mètres habité par quelques Canaques. Le détroit du Bordelais la sépare de :

Hiva-Oa, la seconde des douze îles comme grandeur, la première comme peuple; elle a plus de 3000 hommes sur 40 000 hectares qui culminent en un mont de 1260 mètres, tête suprême de l'archipel;

Fétou-Houkou, minime îlette, ne dépasse pas 100 hectares, et sa nation se réduit à zéro;

Ouapou (8300 hectares) ne montre qu'à 225 insulaires les bastions, les tours, les obélisques de sa montagne de 1190 mètres;

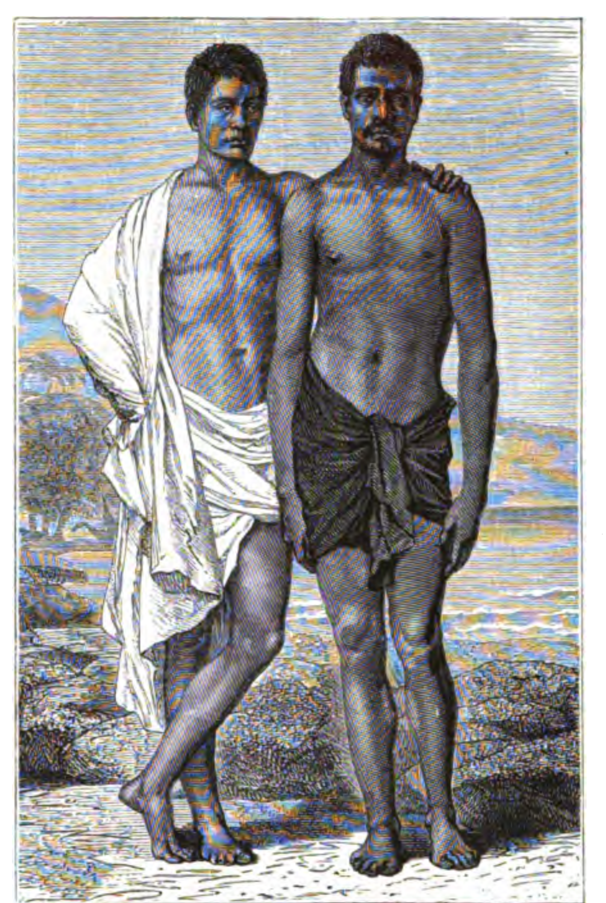
1. Relativement, s'entend.

2. « Les plus âgés des Mangaréviens n'ont pas plus de 45 ans. ».

Ouaouka (155 habitants), différente en cela de ses sœurs, réserve à la plaine une partie, d'ailleurs la moindre, de ses 6500 hectares; elle ne s'élève qu'à 740 mètres :

Nouka-Hiva n'a guère que 1200 âmes, mais c'est l'île majeure, de par ses 48 200 hectares, qui la font à peu près égale au département de la Seine; c'est aussi la plus célèbre, parce qu'on la désigna pour recevoir des victimes de nos guerres civiles : elle partagea la gloire de la Guyane, de Lambèse, de la Nouvelle-Calédonie, mais durant peu d'années, ses premiers déportés ayant reçu leur grâce et n'ayant été suivis d'aucuns autres. Elle porte sa cime maîtresse à 1170 mètres; elle est très dure, très escarpée, très sauvage, toute en rocs, en précipices, en bruits de torrents, dont l'un saute de 315 mètres; au bord de sa baie de Taïohaé s'élève en amphithéâtre le village qui est la capitale des Marquises;

Les quatre îles du nord-ouest sont vides : pas un seul Canaque à Motouïti ou Petite-Ile (200 hectares), à Hiacu (6500 hectares), à Hatoutou (1000 hectares), à l'île du Corail (100 hectares).



Canaques des îles Gambier. — Dessin de Mathieu, d'après une photographie.

Les Marquises se ressemblent toutes par leur silhouette brusque, haute, hardie, leurs falaises noires qui ne laissent presque jamais d'espace entre la montagne et la mer, leurs à-pic terribles d'où les torrents tombent en blanche écume, leurs forêts, ici touffues, là sèches et clairsemées, leurs gorges très serrées dans le mont, le plus souvent jusqu'à toucher la vague, car les bassins de quelque ampleur sont excessivement rares dans l'archipel, même sur le bas des rivières, à la ceinture des îles. Dans les vallons croissent le cotonnier, qui semble devoir être la richesse prochaine de cet archipel, le cocotier qu'aucune île polynésienne ne se refuse, l'arbre à pain, le santal ou sandal, bois odorant qu'on a presque extirpé (parce qu'il se vendait bien), l'oranger, l'ananas, le goyavier, qui marche à la conquête du pays, la canne à sucre, le tabac. La montagne appartient surtout au pacage avec ses moutons, ses bœufs et vaches, ses chèvres ennemies des forêts, toutes bêtes importées.

Les Marquises étaient presque entièrement dénuées d'animaux, sauf très peu de très petits, quand les Européens y abordèrent, en deux fois : c'est un Espagnol, Mendana, qui reconnut le groupe du sud-est et l'avantagea du nom de Marquises en l'honneur d'une fort belle femme, la marquise de Mendoza; le groupe du nord-est ne fut découvert qu'en 1791.

Les Blancs supportent admirablement le climat de ces îles, encore qu'il soit très chaud, avec des températures dépassant 30° (jusqu'à 33°) et descendant rarement au-dessous de 23° durant le jour, dont la moyenne semble être de 28°, celle de la nuit étant de 20°. On est en droit de prédire aux Européens la prompte conquête de ce bel archipel que la France a saisi dès 1842, mais où elle n'a réellement mis la main à l'ouvrage qu'en 1880. Toutefois il n'y a pas encore cent Européens parmi ces Canaques.

Les Maoris des Marquises, ex-anthropophages, passent pour les plus beaux des Polynésiens. Supérieurs même aux Taïtiens[1], et leurs femmes aux Taïtiennes, c'est une charmante nation point

1. Les hommes ont généralement près de cinq pieds et demi.

noire, point jaune, un peu bronzée plutôt, de taille haute, svelte, dégagée, aux extrémités fines[1].

Ils ont tragiquement diminué : par leurs guerres de vallée à vallée, chaque coulière encaissée renfermant sa tribu; par leurs festins de cannibales; par la stupéfiante ivresse du kava, qui a maintenant une rivale dans l'eau-de-vie frelatée d'Europe, par la lèpre, qui dévore, lambeau à lambeau, plus du huitième de la nation; par la phtisie, qui a dépeuplé des moitiés d'îles, par l'asthme, par le rhumatisme protéiforme. Tel creux de val où vivaient 300 personnes n'en a conservé que 3. De 50 000 peut-être autrefois (mettons 25 000), il n'en restait pas plus de 10 000 en 1863, de 4300 en 1871.

Cette dernière année ou quelqu'une des suivantes a-t-elle marqué la fin de leur dépérissement sinistre? Ont-ils cessé de mourir plus que naître pour naître plus que mourir?

Le dénombrement de 1885 le donne à penser, qui en a compté 5187, en face de 77 Européens seulement, dont 50 à Taïoahé, sur les 150 à 200 de cette « capitale ».

La colonie de Taïti et dépendances, officiellement nommée Etablissements Français de l'Océanie, rassemble donc, en un tout prodigieusement disséminé, les îles et archipels dont les noms suivent :

1. « Les Taïtiennes semblent de lourdes, épaisses et brunes campagnardes auprès des filles de Nouka-Hiva, si légères. »

	Hectares.	Habitants.
Taïti.	104 215	10 000
Mooréa.	13 237	1 445
Iles de la Société. . . .	30 000	4 500
Toubouaï.	14 000	1 200
Rapa.	12 500	153
Touamotous.	86 000	7 270
Iles Gambier	2 600	547
Marquises	127 400	5 187
	389 952	30 302

Donc, au total, moins de 400 000 hectares et une trentaine de mille insulaires. — Beaucoup de noms et peu de choses.

Ainsi se clôt bien loin de la France, de l'autre côté du monde, en un océan presque anglais, un peu allemand, très peu français, le registre des colonies du peuple qui a le plus travaillé pour les autres.

Il a souffert du chaud et du froid et du hâle. La vieillesse venue, il retourne la tête et ne voit derrière lui qu'une famille étriquée.

Mais parmi ces enfants de misère, ces nains, ces bancroches, ces bossus, ces chassieux, ces poussifs, ces crevés, ces avortons, un fils superbe, le Canada, grandit en Amérique dans son palais de neige.

Une fille magnifique, l'Atlantide, arrive à l'adolescence dans son bosquet d'orangers.

Et parmi la foule des contrefaits, des essoufflés, des scrofuleux, des rachitiques, trois se dénoueront peut-être, dans la trop soleilleuse Afrique : le Soudan du Niger, le Congo, Madagascar.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

ALGÉRIE

COLONIES D'AFRIQUE

COLONIES D'ASIE

COLONIES D'AMÉRIQUE

COLONIES D'OCÉANIE

16512. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus.

